

D1084

923

COURS

DE

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

EUROPE, ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE,

à l'usage des élèves des Classes supérieures
et des candidats aux Écoles spéciales du Gouvernement,

Par AMÉDÉE GASQUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT.



1707

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DELALAIN FRÈRES, Successeurs

56, RUE DES ÉCOLES.

8 - OCT. 2019



A. GASQUET.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.



1707

ATLAS OROGRAPHIQUE ET HYDROGRAPHIQUE DES BASSINS DES GRANDS FLEUVES DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE

Édition avec tracé des chemins de fer

Par M. A. VUILLEMIN

Officier d'Académie, Lauréat d'une médaille d'or de la Société
de Géographie de Paris.

*Atlas composé de 16 Planches imprimées à quatre teintes, contenant
49 Bassins et des Cartes d'ensemble de la France et de l'Europe.*

1 vol. in-folio ; relié toile, 12 francs.

Cet Atlas comprend les cartes suivantes :

1. Bassins de la Seine et de la Somme (Échelle 1/1,510,000).
2. Bassins de la Loire, de la Vaine et de la Charente (Échelle 1/1,850,000).
3. Bassins de la Garonne et de l'Adour (Échelle 1/1,450,000).
4. Bassins du Rhône, de la Saône et de l'Isère (Échelle 1/1,760,000).
5. Bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut (Éch. 1/2,350,000).
6. Carte politique et administrative de la France (Éch. 1/2,200,000).
7. Bassins de l'Elbe, de l'Oder et du Weser (Échelle 1/2,360,000).
8. Bassins de la Vistule, du Dniéper, de la Duna, du Niémen et du Dniester (Échelle 1/4,500,000).
9. Bassins du Volga, du Don et de la Dwina (Échelle 1/6,500,000).
10. Bassins du Danube et de ses affluents (Échelle 1/4,000,000).
11. Bassins du Pô et de l'Adige (Échelle 1/1,290,000).
12. Bassins du Tibre, de l'Arno, de l'Ombrone, du Volturno et du Garigliano (Italie centrale) (Échelle 1/2,120,000), du Douro et du Minho (Espagne du Nord) (Échelle 1/2,120,000).
13. Bassins de l'Ebre, du Francoli, du Llobregat, du Ter et de la Fluvia (Échelle 1/1,600,000).
14. Bassins du Tage, du Guadiana, du Guadalquivir, du Xucar et de la Segura (Échelle 1/2,200,000).
15. Bassin de la Tamise et Bassins secondaires du Blakwater, du Stour et du versant de la Manche (Échelle 1/600,000).
16. Grande Carte de l'Europe physique, avec les principales lignes de chemins de fer. (Échelle 1/9,500,000).

Les Bassins 1 à 5 et 7 à 15 se vendent séparément, chacun, 75 c.

Les mêmes Bassins, muets, trait et montagnes sans écritures, ni tracé de chemins de fer, in-folio oblong ; chaque carte, 40 c.

La Carte de la France, politique et administrative ; in-plano, format jésus, 1 f.

La même, collée sur toile, 2 f. 50 c.

La même, Carte muette, trait et montagnes, sans écritures ni chemins de fer ; in-plano, format jésus, 60 c.

La Carte d'ensemble de l'Europe physique, in-plano jésus 57 centim. sur 75 centimètres), imprimée à quatre teintes, 1 f. 50 c.

La même collée sur toile, 3 f.

La même, Carte muette, trait et montagnes, sans écritures ni chemins de fer ; in-plano, format jésus, 75 c.

COURS

DE

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

EUROPE, ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE,

à l'usage des élèves des Classes supérieures
et des candidats aux Écoles spéciales du Gouvernement,

Par AMÉDÉE GASQUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT.



1737

10 89 830



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DELALAIN FRÈRES, Successeurs

56, RUE DES ÉCOLES

SCIENTIF. ON. PED.

ATLAS OROGRAPHIQUE ET HYDROGRAPHIQUE DES BASSINS DES GRANDS FLEUVES DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE

Édition avec tracé des chemins de fer

Par M. A. VUILLEMIN

Officier d'Académie, Lauréat d'une médaille d'or de la Société
de Géographie de Paris.

*Atlas composé de 16 Planches imprimées à quatre teintes, contenant
49 Bassins et des Cartes d'ensemble de la France et de l'Europe.*

1 vol. in-folio ; relié toile, 12 francs.

Cet Atlas comprend les cartes suivantes :

1. Bassins de la Seine et de la Somme (Échelle 1/1,510,000).
2. Bassins de la Loire, de la Vilaine et de la Charente (Échelle 1/1,850,000).
3. Bassins de la Garonne et de l'Adour (Échelle 1/1,450,000).
4. Bassins du Rhône, de la Saône et de l'Isère (Échelle 1/1,760,000).
5. Bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut (Éch. 1/2,350,000).
6. Carte politique et administrative de la France (Éch. 1/2,200,000).
7. Bassins de l'Elbe, de l'Oder et du Wésér (Échelle 1/2,360,000).
8. Bassins de la Vistule, du Dnieper, de la Duna, du Niémen et du Dniester (Échelle 1/4,500,000).
9. Bassins du Volga, du Don et de la Divina (Échelle 1/6,500,000).
10. Bassins du Danube et de ses affluents (Échelle 1/4,000,000).
11. Bassins du Pô et de l'Adige (Échelle 1/1,290,000).
12. Bassins du Tibre, de l'Arno, de l'Ombrone, du Volturmo et du Carigliano (Italie centrale) (Échelle 1/2,120,000), du Douro et du Minho (Espagne du Nord) (Échelle 1/2,120,000).
13. Bassins de l'Ebre, du Francoli, du Llobregat, du Ter et de la Fluvià (Échelle 1/1,600,000).
14. Bassins du Tage, du Guadiana, du Guadalquivir, du Xucar et de la Segura (Échelle 1/2,200,000).
15. Bassin de la Tamise et Bassins secondaires du Blakwater, du Stour et du versant de la Manche (Échelle 1/600,000).
16. Grande Carte de l'Europe physique, avec les principales lignes de chemins de fer. (Échelle 1/9,500,000).

Les Bassins 1 à 5 et 7 à 15 se vendent séparément, chacun, 75 c.

Les mêmes Bassins, muets, trait et montagnes sans écritures, ni tracé de chemins de fer, in-folio oblong ; chaque carte, 40 c.

La Carte de la France, politique et administrative ; in-plano, format jésus, 1 f.

La même, collée sur toile, 2 f. 50 c.

La même, Carte muette, trait et montagnes, sans écritures ni chemins de fer ; in-plano, format jésus, 60 c.

La Carte d'ensemble de l'Europe physique, in-plano jésus 57 centim. sur 75 centimètres, imprimée à quatre teintes, 1 f. 50 c.

La même collée sur toile, 3 f.

La même, Carte muette, trait et montagnes, sans écritures ni chemins de fer ; in-plano, format jésus, 75 c.

COURS
DE
GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

EUROPE, ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE,

à l'usage des élèves des Classes supérieures
et des candidats aux Écoles spéciales du Gouvernement,

Par AMÉDÉE GASQUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT.



1737



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DELALAIN FRÈRES, Successeurs

56, RUE DES ÉCOLES.

SOCIÉTÉ AN. P. D.

La *Société pour l'Instruction élémentaire* a décerné à cet ouvrage une **médaille d'argent**.



*Toute contrefaçon sera poursuivie conformément aux lois ;
tous les exemplaires sont revêtus de notre griffe.
Tous droits de traduction réservés.*

Delalain frères

Décembre 1883.

INTRODUCTION.



NOTIONS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

Objet de la géographie. — La *géographie* a pour objet l'étude de la terre dans ses rapports avec l'homme qui l'habite. Bien qu'elle ait son domaine propre, elle confine à plusieurs autres sciences, dont le domaine est plus spécial ou plus restreint : à l'*astronomie*, car la terre est assujettie aux lois qui règlent le cours des planètes, et les mouvements du soleil et de la lune amènent le retour régulier des ans, des saisons, des jours et des nuits ; à la *géologie*, car des straticifications qui composent la croûte terrestre dépendent sa fécondité et sa stérilité, et les révolutions intérieures du globe expliquent les inégalités de son relief, le soulèvement des montagnes, les phénomènes qui font sentir leur contre-coup à sa surface ; à l'*ethnologie* et à l'*anthropologie*, qui rendent compte du groupement des populations sur son étendue et de la supériorité de certaines races sur d'autres, moins bien douées ; à l'*économie politique*, à l'*histoire*, à l'*hydrographie*, à la *météorologie*, à un grand nombre d'autres sciences, qui traitent des phénomènes qui intéressent ou la terre ou l'homme.

On divise l'étude de la géographie en *géographie physique* et *géographie politique*. Nous nous occuperons de l'une et de l'autre, tout en donnant le pas à la première. Elle seule, en effet, ne change pas, alors que la forme et l'étendue des États varient et se modifient sans cesse, au gré du caprice des conquérants ou de la fortune. Les accidents du relief, le cours des fleuves et le confluent des rivières déterminent plus sûrement le site des villes peuplées et expliquent leur développement ou passé ou futur, mieux que ne peut faire la volonté de l'homme. Des nécessités physiques et presque fatales, bien plus que des convenances particulières, rendent compte du

choix de la plupart de nos capitales modernes : Paris occupe précisément le centre du bassin géologique de la Seine.

Forme et mesure de la terre. — La terre est une planète dont la forme se rapproche de celle de la sphère. Par suite de son mouvement de rotation et de la force centrifuge, elle est légèrement aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. Cet aplatissement des pôles est d'environ 21 kilomètres.

On appelle *axe* de la terre la ligne idéale passant par le centre, et autour de laquelle semble tourner notre globe. Les *pôles* sont les points extrêmes où cette ligne touche la circonférence.

L'*équateur* est le plus grand cercle qui entoure la sphère ; son plan passe par le centre de la terre et est perpendiculaire à celui de l'axe. Il partage la terre en deux hémisphères, l'hémisphère *boréal* et l'hémisphère *austral*. La ligne qui ferait le tour du globe en passant par les pôles est environ de 40 000 kilomètres. Le rayon terrestre, mesuré du centre à la circonférence équatoriale est d'un peu plus de 6 millions de mètres ; mesuré du centre au pôle, ce rayon est un peu plus petit, en raison de l'aplatissement des régions polaires. Quant au volume de la terre, il est de 1 255 000 fois plus petit que celui du soleil : soit 1 trillion, 83 billions de kilomètres cubes.

Mouvements de la terre. — La terre n'est pas un corps isolé dans l'espace, mais une planète appartenant au système solaire, et asservie aux mêmes mouvements que les autres planètes du même système.

Elle obéit à un mouvement propre de *rotation* sur elle-même, qui s'accomplit d'occident en orient en 24 heures moins 4 minutes, pendant lesquelles elle présente alternativement toutes ses parties aux rayons solaires. La vitesse de ce mouvement de rotation diurne est nulle aux pôles, et acquiert son maximum, 28 kilomètres par minute, à l'équateur ; elle est de 18 kilomètres à Paris.

Comme toutes les planètes, la terre accomplit sa révolution autour du soleil : la durée en est de 365 jours 48 minutes 51 secondes. Ce mouvement de *translation* ne se fait pas toujours avec la même rapidité, parce que la distance des deux astres n'est pas constante. A l'*aphélie*, cette distance est de 150 millions de kilomètres, tandis qu'au *périhélie* elle est de 145 millions. Le mouvement de translation est, en moyenne, de 30 kilomètres par seconde.

La terre obéit enfin à un troisième mouvement, inappréciable pour nous. Tout le système solaire, et le soleil lui-même, sont

entraînés par une révolution semblable autour d'une étoile inconnue, qui est comme le centre d'un système plus vaste. Cette étoile se trouve peut-être dans la constellation des Pléiades.

L'axe de la terre n'est pas perpendiculaire au plan de l'orbite qu'elle parcourt; il est incliné vers cette orbite sur un angle de $66^{\circ} 1/2$. Il en résulte que les jours et les nuits ne sont pas égaux en toute époque de l'année. Cette égalité se produit à l'équinoxe de printemps et à l'équinoxe d'automne, le 21 mars et le 22 septembre de chaque année.

Comme il y a deux équinoxes, il y a deux *solstices* : c'est le moment où le soleil darde perpendiculairement ses rayons au-dessus de la ligne appelée *tropique du Cancer* et au-dessus de celle appelée *tropique du Capricorne*. Le soleil est, dans notre hémisphère au-dessus du tropique du Cancer, le 21 juin, qui est le premier jour de l'été. Par suite de l'inclinaison de l'axe sur le plan de l'orbite, le pôle nord est éclairé continuellement, et le soleil ne semble pas se coucher pour ces régions, tandis qu'il ne se lève plus pour les régions du pôle sud. Quand les rayons du soleil sont perpendiculaires au-dessus du tropique du Capricorne, le 21 décembre, l'hiver commence pour l'hémisphère boreal, et la nuit se fait au pôle nord, tandis que le jour de six mois commence à briller pour les régions polaires du sud.

Zones. — On appelle *zone torride* l'espace compris entre les deux tropiques; *zone tempérée*, l'espace qui s'étend entre le tropique du Cancer, d'un côté, le tropique du Capricorne, de l'autre, et les deux cercles polaires. La *zone glaciale* est comprise entre le pôle et le $66^{\circ} 33'$ de latitude.

Méridiens. Longitude. Latitude. — On appelle *méridiens* les grands cercles qui, passant par les pôles, sont perpendiculaires au plan de l'équateur. On en compte 360, qui coupent l'équateur terrestre en autant de points équidistants, qu'on nomme *degrés*. Le méridien initial a longtemps été celui qui passait par l'île de Fer, l'une des Canaries. Mais aujourd'hui la plupart des peuples prennent le méridien initial dans la contrée qu'ils habitent : le méridien des Français passe par l'Observatoire de Paris; celui des Anglais, par l'Observatoire de Greenwich; celui des Américains, par Washington, etc.

Chaque arc de méridien de l'équateur aux pôles a été divisé en 90 parties égales, par lesquelles on fait passer les lignes *parallèles* à l'équateur.

La *latitude* d'un lieu indique la distance de ce lieu à l'équa-

teur; la *longitude*, la distance du méridien de ce lieu au premier méridien.

La longueur du degré de latitude est partout la même de l'équateur au pôle (soit 25 lieues); mais elle varie pour les degrés de longitude, les cercles des méridiens se rapprochant les uns des autres à mesure que l'on s'élève jusqu'au pôle, par lequel ils passent tous.

Formation du globe. — On ne peut naturellement émettre que des hypothèses sur la manière dont notre globe s'est formé. La plus plausible et la plus scientifique, celle qui rend compte du plus grand nombre des phénomènes, sans elle inexplicables, est l'hypothèse émise par Laplace. Il suppose à l'origine une masse gazeuse, qui, à la suite d'une infinité de siècles, animée du mouvement, se serait peu à peu condensée. Par suite du mouvement centrifuge, il se serait formé dans cette masse de forme sphérique un bourrelet à l'équateur, tandis que les pôles se seraient aplatis. Ce bourrelet se serait changé en un anneau semblable à celui qui entoure la planète Saturne, et, après avoir cessé de faire corps avec la masse, se serait rompu autour de quelque point plus solide que les autres. Les fragments de cet anneau, projetés dans l'espace, mais maintenus cependant par l'attraction de la masse principale, auraient formé des planètes. Celles-ci à leur tour, en vertu des mêmes lois, auraient donné naissance à d'autres astres, et les espaces célestes se seraient ainsi peuplés de proche en proche, jusqu'à ce que ces masses gazeuses, refroidies par le temps et solidifiées, aient pris la consistance que nous connaissons à la plupart d'entre elles. La lune serait, dans ce système, une planète terrestre, et l'anneau de Saturne nous représenterait un monde en formation. Il en serait de même des nébuleuses et de la poussière cosmique que le télescope observe, et qui n'ont pas encore acquis leur degré définitif de solidité. Cette hypothèse, bien qu'insuffisante à expliquer nombre de phénomènes, comme la différence des matières entrant dans la constitution du soleil et dans celle des planètes, et les lois auxquelles obéissent les comètes, n'a cependant pas encore été remplacée par une hypothèse plus satisfaisante. Il resterait encore à expliquer scientifiquement l'existence de cette masse gazeuse préexistante à toutes choses et celle du mouvement qui l'anime.

Hypothèse du feu central. — La masse gazeuse qui était la terre, en se refroidissant dans les espaces ambiants d'une

température moins élevée, a dû se figer et se couvrir d'une croûte ou d'une écorce que le temps a épaissie. Il a fallu des siècles et de nombreuses révolutions, étudiées par la géologie conjecturale, pour que notre globe arrivât à prendre la forme qu'il a gardée. Toutefois, une école nombreuse de savants, les Plutoniciens, croient à l'existence d'un noyau encore à l'état d'incandescence au centre de la planète. On a remarqué, en effet, que la température augmente, environ d'un degré par 28 mètres, à mesure qu'on s'éloigne des couches superficielles du sol. A la température de 1750 degrés, c'est-à-dire à 50 kilomètres, la chaleur serait assez puissante pour fondre les roches et maintenir la masse ignée en fusion. Les volcans ne seraient que les soupiroux de cet enfer intérieur, les soupapes de sûreté qui empêcheraient la croûte terrestre de voler en éclats. Mais cette hypothèse se heurte à de graves difficultés. Le diamètre de la terre étant de 12 500 kilomètres environ, l'écorce superficielle serait, à coup sûr, trop faible pour que les marées de feu de l'intérieur ne fissent pas sentir leur contre-coup à la surface, en faisant craquer incessamment les assises du sol et en laissant couler leurs fleuves en fusion à travers les fissures des terrains disloqués. On n'a pas la preuve que la chaleur augmente régulièrement dans l'intérieur de la terre. Les trous les plus profonds qu'on ait creusés ne descendent pas plus bas qu'un kilomètre, et il serait hasardeux de déduire d'une expérience si peu concluante une loi générale. Enfin, on a remarqué que la chaleur intérieure du sol ne tient pas tant à la profondeur de la mine creusée qu'à la nature des substances chimiques qui entrent en combinaison dans le sein de la terre. Si donc l'on admet l'existence d'un noyau de matières en fusion à l'intérieur de la terre, on doit forcément en restreindre le volume. Beaucoup de savants, sans rejeter absolument cette hypothèse, admettent l'existence de plusieurs masses incandescentes disséminées et isolées entre elles par des remparts compacts de rochers.

Il est, du reste, curieux d'observer que tous les volcans sont voisins de la mer, et que les éruptions volcaniques s'expliquent aussi bien par des influences neptuniennes que par des influences plutoniennes. Les bouches ignivomes anciennes que l'on remarque dans l'intérieur des terres se sont probablement éteintes quand la mer s'est retirée de leur voisinage. La plupart des volcans en activité se rencontrent sur le grand anneau de feu qui entoure l'Océan Pacifique ; dans la chaîne de la

Sierra-Nevada, continuée par la Cordillère des Andes; dans les îles de l'Océanie, au Japon et dans la Nouvelle-Zélande. La Méditerranée a l'Etna, le Vésuve, le Stromboli; l'Atlantique a l'Hékla, le Schaptar-Jokul, en Islande, le groupe des volcans des Açores, les bouches des Antilles, etc. L'eau de mer, s'engouffrant dans les abîmes ouverts à l'intérieur de la terre, et s'échauffant à mesure qu'elle descend, aurait, en tournant brusquement en vapeur, assez de puissance pour dissoudre les roches et vomir des fleuves de laves. Dans les matières rejetées par les éruptions domine le chlorure de sodium, c'est-à-dire le sel marin, des sels ammoniacaux, de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique. On a même découvert des traces d'animalcules marins parmi les débris rejetés par la lave.

Les continents. — Les terres, qui couvrent à peu près le quart de la superficie du globe (27/100), se sont surtout massées dans l'hémisphère boréal, tandis que les eaux couvrent presque tout l'hémisphère austral, où baignent seulement l'extrémité de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, et l'Australie.

On divise les terres en vieux et nouveau continent, division surannée qui n'a d'autre raison d'être que la longue ignorance où l'homme est resté de l'étendue de son domaine. On reconnaît d'ordinaire cinq parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Cette division, que tous les géographes ont dû adopter, est cependant encore conventionnelle. Il n'existe aucune limite naturelle entre l'Europe et l'Asie, et il n'y a pas de raison pour séparer du continent asiatique le groupe des îles de la Sonde, qui se rattachent, au contraire, à ce continent par leur structure intérieure, par la direction des chaînes de montagnes, par la similitude de la faune et de la flore. Aussi a-t-on souvent proposé de partager la terre en trois groupes harmoniques de continents. Les deux Amériques, séparées l'une de l'autre par la mer intérieure des Antilles, et cependant reliées par le pédoncule étroit de l'isthme de Panama, présentent le type parfait de ces groupes. Un second groupe est constitué par l'Asie et l'Australie, reliées l'une à l'autre par les îles Malaises, qui ressemblent, selon l'expression de Ch. Ritter, « aux arches d'un pont écroulé. » Le troisième groupe serait formé par l'Europe et l'Afrique. L'Afrique serait ainsi contrepoids à l'Asie, comme l'Europe à l'Australie. De ces trois groupes, c'est le premier qui se rapproche le plus, par la Patagonie et la terre Terre de Feu, du cercle polaire antarctique. Remarquez aussi la concordance des trois groupes d'îles

jetés au sud-est de chacun des groupes, comme les satellites des trois continents : Madagascar et les îles Mascareignes se rattachant à l'Afrique; la Nouvelle-Zélande, à l'Australie; l'archipel des Malouines, à l'Amérique du Sud.

Les terrains. — Le feu et l'eau ont collaboré à la formation des terrains qui constituent la masse solide du globe. Aussi les divise-t-on en deux grands groupes : les terrains plutoniens et les terrains neptuniens. Les premiers consistent principalement en masses granitiques et cristallines (quartz, mica, feldspath), qui soutiennent d'ordinaire les formations postérieures, mais qui souvent émergent à la surface du sol. Les terrains neptuniens ont été constitués par des dépôts successifs de la mer, et forment les roches sédimentaires régulièrement stratifiées. L'action du feu les a souvent transformées : ainsi, la craie est devenue du marbre. On appelle ces roches *métamorphiques*. Par l'action des volcans, d'autres couches d'origine ignée ont pu se superposer aux précédentes, en se frayant un chemin à travers leurs stratifications disloquées : ce sont les porphyres, les basaltes et les laves, qu'en France on observe principalement dans les Pyrénées et dans le massif du Plateau Central. Enfin, sous nos yeux, les eaux douces déposent encore dans le bassin des fleuves des terrains d'alluvions formés du limon arraché peu à peu aux flancs des montagnes, mais sans cesse abaissés par le travail des éléments. La mer aussi, sur certains points du continent, délaisse des plages qu'elle avait autrefois couvertes, et, par contre, noie des terres que l'homme avait occupées auparavant. Le pays des Landes, au sud-ouest de la France, les pampas argentines, ont été des fonds marins. D'autre part, la vague démolit pièce à pièce les falaises qui, du côté de la France et de l'Angleterre, bordent la Manche, et, dans l'Amérique du Sud, elle accroît les plages du Chili, lentement sorties des flots, ainsi qu'en témoignent les coquilles qui parsèment les degrés successivement abandonnés par la mer.

Plaines. — Les plaines, vastes étendues monotones et uniformes qui se prolongent sous le regard à l'horizon, ont été pour la plupart artificiellement formées par les flots. Les unes ont émergé de l'Océan, les autres sont la cuvette délaissée par d'anciens lacs. Seules, les eaux ont pu égaliser le niveau du sol et l'aplanir avec une régularité qui contraste avec la variété

de lignes que présente un sol montagneux. Les principales plaines de l'Europe sont : les Landes, que le génie humain a arrachées à la stérilité, en fixant les dunes errantes et en transformant cette sablonnière en une immense forêt de pins ; les terres basses qui bordent la mer du Nord et la Baltique ; les grasses cultures des Flandres, de la Hollande et de la Frise, que l'homme a conquises sur les flots, par une lutte opiniâtre ; le magnifique amphithéâtre de la Putza-Magyare et de l'Alföld, qui fut un lac, immense déversoir du Danube, avant que celui-ci eût triomphé de l'obstacle des Carpathes et forcé les portes de Fer d'Orsowa. Mais les plaines les plus étendues et les plus grandioses de l'Europe sont celles qui, du revers des Carpathes, se développent à travers toute la Russie méridionale jusqu'en Sibérie, et forment aujourd'hui un seul champ de blé, grenier de l'Europe, le Tchernosjom. Partout où la charrue n'a pas encore passé fleurit le steppe, avec ses hautes herbes, capables de cacher un cavalier et sa monture, et dont le domaine décroît tous les jours. Ces plaines se continuent en Sibérie et finissent, sur le littoral de la mer Glaciale, en marécages glacés appelés *toundras*.

Une zone de plaines désolées, les plus grands déserts qui existent, fait comme une ceinture au vieux monde, des plages de l'Atlantique aux deltas surpeuplés des fleuves chinois. C'est d'abord le Sahara, dont plusieurs fonds sont à un niveau inférieur à celui de l'Océan, mais dont l'altitude moyenne se maintient de 4 à 500 mètres ; desséché par le soleil, il n'a d'autres eaux que quelques oueds amaigris, des nappes souterraines, que la sonde doit aller chercher à de grandes profondeurs, quelques *sebchas* ou *chotts* à l'eau saumâtre et rare. Il se continue de l'autre côté de la mer Rouge par le désert de l'Arabie, les néfouds aux sables ténus et rouges, souvent dangereux aux caravanes, qui s'y enlisent. Le plateau de l'Iran a aussi ses solitudes désertiques, tantôt parcourues par des vents glacés, tantôt brûlées par d'intolérables chaleurs. Les hauteurs de l'Elbrouz le séparent des déserts turkomans, rayés par la lisière verdoyante de l'Amou et du Syr-Daria ; et de l'autre côté des masses imposantes de l'Indou-Kouch et du Karakorum se développe le désert de Gobi, le rival du Sahara africain, sans végétation, le domaine du Mongol, comme le Sahara est la patrie du Touareg.

L'Amérique a aussi ses plaines et ses déserts, les fonds lacustres de la Nouvelle-Bretagne, le Farwest des États-Unis,

où se prolongèrent jadis les bassins du Michigan et du lac Supérieur; dans l'Amérique du Sud, les *llanos*, parcourus par l'Orénoque, les *selvas* amazoniennes, prodigieuses forêts vierges, qui accumulent l'humus de leurs végétations séculaires, les *pampas* de la Plata, où paissent des millions de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons. Mais pas un continent ne possède de plus vastes plaines que l'Australie, où, sur le revers des Alpes, qui rangent la côte occidentale, alternent les déserts de sable et les *runs* à bestiaux, rivaux des pampas argentines.

Montagnes et plateaux. — Les montagnes sont la plus grande beauté des continents; elles en sont comme l'ossature et le squelette. Elles arrêtent au passage les nuées, produites par l'évaporation marine; elles les condensent en pluies ou en neiges et tiennent les réservoirs des eaux fluviales qui apporteront aux plaines la fertilité et la fraîcheur. Ces montagnes n'ont pas toutes la même structure et n'affectent pas des formes identiques. Les unes, comme le Jura et les Alléghanys, se développent en bandes parallèles et longitudinales, séparées par des vallées verdoyantes et profondes; les autres, comme les Alpes, présentent des massifs rayonnants, dont les contreforts s'emboîtent; d'autres, enfin, telles que les Pyrénées et le Caucase, se dressent comme de gigantesques murailles, aux brèches rares et difficiles d'accès, et qui séparent des pays et des climats différents. Chaque partie du monde a une chaîne principale, qui détermine sa structure particulière, à laquelle s'attachent des chaînons secondaires. En Europe, ce sont les Alpes, dont la courbe, dentelée de pics et étincelante de neiges et de glaciers, part des côtes du golfe de Gênes, pour s'achever sur les bords de la mer Noire et se ramifier en d'innombrables promontoires dans les presqu'îles de la Grèce. Pendant de longs siècles, les Alpes ont servi de limite à la civilisation méditerranéenne: au delà s'agitaient les barbares habitants des pays hyperboréens, inconnus des anciens Grecs et des Romains de la République. L'Indou-Kouch, l'Himalaya, le Karakorum, le Kouen-lun, sont les chaînes asiatiques qui répondent à nos Alpes, mais bien plus gigantesques, et d'un type de structure plus gigantesque, comme il convient à un continent plus massif et plus vaste. Le nœud d'orientation des chaînes asiatiques est le plateau de Pamir, comme en Europe pour les Alpes le Saint-Gothard. L'Himalaya renferme les sommets les plus élevés du monde, dont quelques-

uns approchent de 9 000 mètres ; mais le Karakorum, dit-on, se maintient à une hauteur moyenne plus considérable.

Les deux Amériques ont la chaîne la plus régulière, et dont l'orientation est la plus constante. La chaîne qui, de la presqu'île d'Alaska à la Terre de Feu court le long du Pacifique est bien l'épine dorsale du Nouveau Monde. On a cru longtemps que les Andes étaient supérieures en hauteur à l'Himalaya lui-même ; des mesures plus exactement prises ont fait justice de cette erreur.

C'est des hautes montagnes que descendent les grands fleuves. Elles seules, grâce aux réservoirs de leurs glaciers, peuvent fournir à l'écoulement continu de ces énormes torrents d'eaux. La neige s'accumule en épais flocons dans leurs cirques ; elles s'y fond en gouttelettes, que la gelée durcit, s'y tassent et se solidifient en *névés*. Le *névé*, à son tour, deviendra glacier, quand, par la pression des masses entassées, par l'expulsion totale de l'air intérieur, la liquéfaction des couches subjacentes congelées à mesure, ou plutôt *regelées*, la nappe blanche aura acquis la transparence bleuâtre et la solidité de la glace.

Les expériences de Saussure dans les Alpes ont prouvé que les glaciers sont des fleuves, qui marchent, sans doute par suite du même phénomène de *regelation* mis en lumière par Faraday. Cette marche est naturellement très lente, de 70 à 100 mètres par an environ. Ces glaciers descendent et remontent alternativement pendant des périodes mal déterminées encore. Le plus grand glacier de l'Europe est celui d'Aletsch, dans les Alpes bernoises, qui se développe sur une longueur de 30 kilomètres. Il n'est pas comparable aux véritables mers de glace que montre l'Himalaya.

Les hautes chaînes de montagnes enferment entre leurs contreforts des plateaux plus ou moins élevés et plus ou moins stériles. Le plus grand plateau européen est le plateau Castillan, adossé aux Pyrénées, et qui s'incline légèrement vers l'ouest, écoulant ses eaux dans l'Atlantique. Mais les plus grands plateaux du monde et les plus isolés se trouvent en Asie : le plateau Thibétain, adossé d'une part à l'Himalaya, de l'autre au Kouen-lun, et dont les eaux vont se perdre dans des lacs intérieurs : le plateau de Kaschgarie, compris entre le Karakorum, le Thian-chan et les monts Bolor, et qui a aussi son système particulier de lacs et de fleuves, sans écoulement vers la mer ; le plateau de l'Iran, parfaitement délimité dans son pourtour par

de hautes chaînes de montagnes. En Amérique, on connaît au nord les plateaux de l'Arizona, de l'Anahuac, et surtout celui de l'Utah, entre les montagnes Rocheuses et la sierra Nevada, froid, stérile, couvert d'efflorescences salines. C'était là que les Mormons s'étaient fixés, et qu'ils avaient bâti leur Nouvelle-Jérusalem, sur les bords du Grand Lac Salé, qui rappelait la mer Morte. Les Andes enserrant, entre leurs dédoublements, de très hauts plateaux, de 3 à 4 000 mètres d'altitude, où s'était développée, grâce à la douceur du climat, la glorieuse civilisation des Incas : tels sont les plateaux de la Nouvelle-Grenade ; celui de l'Équateur, flanqué de l'est à l'ouest par une prodigieuse rangée de colonnes volcaniques ; le plateau Péruvien, où s'est bâtie Cuzco, la capitale des Incas, et dont la mer intérieure est le grand lac de Titicaca.

Fleuves. — Les accidents du relief terrestre déterminent la pente des fleuves, qui cherchent leur route vers la mer. De cette observation est née la théorie, si féconde en erreurs, et qui a si longtemps prévalu dans nos atlas et nos livres d'enseignement, qui consiste à supposer, autour de chaque bassin fluvial, des montagnes formant chaînes de partage. Très peu de fleuves, en réalité, sont dans ces conditions ; les plus hautes montagnes ne servent pas de barrières aux cours d'eau, et il suffit de modiques ondulations, à peine sensibles au regard, pour détourner les eaux en des directions opposées. La plupart des fleuves de l'Inde, le Sindh, le Sutledge, le Brahmapoutre, prennent leurs sources derrière l'Himalaya et entament, sans doute après des luttes séculaires, le formidable obstacle que la chaîne leur oppose. Il est au Chili plusieurs rivières qui naissent de l'autre côté des Andes, et qui ne laissent pas de se rendre directement au Pacifique. La Columbia, le Fraser, le Rio del Norte, roulent leurs eaux dans de vertigineux abîmes, qu'ils se sont creusés avant d'apporter leur tribut à l'Océan. Beaucoup de grands fleuves n'ont pas de bassins nettement délimités. Le Tage et le Guadiana naissent dans les marécages communs d'un plateau des Castilles ; il en est de même de la plupart des fleuves de la Russie, qui ont leur origine dans les marécages et les petits lacs du Waldai. Le système hydrographique de l'Afrique paraît être analogue. Aucune chaîne de montagnes ne s'interpose entre les branches supérieures du Nil, le Bahr-el-Ghazal et l'Ouellé de Schweinfurth. Les eaux du lac Dilolo vont indifféremment au Congo et au Zambèze, qui coulent l'un vers l'Atlantique,

l'autre vers l'Océan Indien. Dans l'Amérique du Nord, des seuils de partage insignifiants séparent les bassins du haut Mississippi, du Saint-Laurent, du Nelson, du Mackenzie, qui vont à quatre mers différentes. Les Peaux-Rouges se contentent de charger leurs canots d'écorce sur leurs épaules pour passer d'un fleuve à l'autre : aussi a-t-on donné à ces seuils le nom de *portages*. Pendant la saison des pluies, ces seuils minces sont souvent inondés. Bien plus, des communications semblables à des canaux naturels unissent parfois les fleuves entre eux : on connaît le Rio Cassiquiare, qui conduit de l'Orénoque à l'Amazone, et réciproquement, selon la hauteur du niveau d'eau, dans chacune de ces rivières. L'Amazone, à son tour, ou plutôt ses sous-affluents, le Mamore et le Guapore, s'unissent au Paraguay et au Pilcomayo, affluents de la Plata. Pareille communication existait au moyen âge entre le Tibre et l'Arno par le val de Chiana, aujourd'hui asséché et mis en culture. En France même, un des petits affluents de la Marne, le Grand Morin, communique de la même façon avec l'Aube.

Les rivières tendent d'elles-mêmes à régulariser leurs pentes, à supprimer leurs faux bras, les canaux adventices où leurs eaux se détournent et croupissent, à vider les lacs qu'elles forment sur leur passage. Presque tous les *rifs* de la Scandinavie sont encore des rivières qui n'ont pas acquis leur cours définitif ; ils descendent en cascades les gradins des montagnes, qui les alimentent de leurs neiges, et traversent des séries de lacs étagés sur leur parcours. Il est certain que le Rhin s'épanchait en un vaste lac entre les Vosges et la Forêt-Noire, avant de se frayer sa voie par le trou de Bingen. Le Danube a triomphé de la même façon des écoulements formidables qui barraient son cours au-dessous de Linz, au Strudel, à Waitzen et aux Portes-de-Fer ; il a dû séjourner longtemps dans la plaine hongroise et s'y étaler pendant des siècles en une mer intérieure, avant de réussir à forcer la barrière des Carpathes par le couloir étroit où il mugit et se tord pendant 100 kilomètres.

Les fleuves finissent par des *deltas* ou par des *estuaires*, selon qu'ils se jettent dans des mers ouvertes, à marée puissante, ou dans des mers fermées, où le flux et le reflux se font à peine sentir. C'est ainsi qu'en France la Seine, la Loire et la Garonne ont de larges estuaires, où se sont bâtis des ports florissants, tandis que le Rhône se termine dans une vasière, où ses bras se perdent presque inutiles. Le type des fleuves à

delta est le Nil, qui a créé l'Égypte, suivant l'expression d'Hérodote, on comblant de ses alluvions le golfe où il finissait d'abord. C'est pourquoi on appelle encore ces fleuves des *fleuves travailleurs* : ils prolongent, en effet, le continent auquel ils appartiennent, et gagnent sans cesse sur la mer, jusqu'à ce qu'un courant parallèle au littoral balaye leurs barres et empêche leur limon de se déposer en exhaussant le lit de la mer. Le Pô n'a cessé de gagner sur l'Adriatique, et d'anciens ports de mer, comme Adria et Ravenne, sont aujourd'hui environnés de cultures ou de forêts. Le Hoang-ho et le Yang-tse-Kiang ont créé les provinces orientales de la Chine, aujourd'hui surchargées de la population la plus dense du globe. Le Mississipi accomplit la même œuvre dans la Louisiane, et ajoute chaque année aux États-Unis plusieurs kilomètres carrés, boue liquide, qui peu à peu s'affermi, se change en cyprière, avant de devenir un solide terrain de culture.

Tout ce limon appartient aux montagnes où les fleuves ont leurs sources, et aux rives qu'ils congent de leurs flots. Ils ne sont pas seulement *des routes qui marchent* ; ils ne se contentent pas de fertiliser les contrées qu'ils traversent, ils jouent encore un rôle géologique considérable. « L'eau, caillou à caillou, grain de sable à grain de sable, porte les montagnes dans la mer. Les fleuves établissent la circulation des solides aussi bien que celle des fluides. Ils sont, comme le sang humain, une chair encore coulante. » (ELISÉE RECLUS.)

Les mers. — L'Océan couvre de sa masse près des trois quarts de la surface du globe. Ces eaux sont fort inégalement réparties, la plus grande partie des terres se groupant dans l'hémisphère boréal, la plus grande partie des eaux dans l'hémisphère austral. On a remarqué que si de Londres, comme centre, on décrit une circonférence ayant pour rayon le rayon terrestre, on embrasse à peu près tous les continents ; si de la Nouvelle-Zélande on décrit une circonférence semblable, on n'embrassera presque que des eaux. L'Océan Pacifique à lui seul comprend à peu près un hémisphère.

On compte cinq Océans principaux, dont les autres mers ne sont que des golfes et des ramifications : l'Océan Glacial arctique, l'Océan Glacial antarctique, l'Océan Pacifique, l'Atlantique, l'Océan Indien.

Le relief sous-marin est encore à peine connu par les sondages qui ont été pratiqués un peu partout. La proportion des plaines paraît plus considérable que pour la surface émergée, ainsi que le témoignent les terres délaissées par les eaux. Mais la mer a aussi ses montagnes, ses vallées, ses abîmes. La profondeur moyenne paraît être de 3 000 mètres environ; sur le parcours du câble transatlantique cette moyenne descend à 4 000 mètres. Mais sur divers points la bathymétrie a constaté l'existence de gouffres effrayants; au large de l'estuaire de la Plata, la sonde accuse des profondeurs de 44 kilomètres; au large du cap de Bonne-Espérance, 13 kilomètres; au sud des îles de la Sonde, 44 kilomètres.

La surface des flots revêt les couleurs les plus variées et les plus belles; quelques naturalistes prétendent même que ses eaux ont une couleur propre, due aux sels qu'elles tiennent en dissolution. La mer réfléchit comme un immense miroir les jeux de lumière de la voûte céleste: tantôt d'un azur éclatant qui va se dégradant en teintes d'émeraude et de pourpre; tantôt grise et terne comme les nuages qu'elle reflète, tantôt, enfin, d'un noir d'encre comme le ciel de plomb qui enserre son horizon. Elle doit à des causes particulières les nuances variées qui la colorent sur divers points de sa surface. Les marins expérimentés reconnaissent à la moindre plus trouble des eaux l'approche des terres. Les organismes végétaux en décomposition justifient le nom de *mer verte* donné au golfe Californien; la présence des coraux qui assaillent les vagues a fait donner au golfe Arabe le nom de *mer Rouge*. Le nom de *mer Jaune* s'explique par le limon qui souille les flots qui baignent les côtes de Chine; le jaune est, de plus, la couleur officielle de l'empire du Milieu.

Une des plus grandes beautés de la mer lui vient des lueurs phosphorescentes qui se jouent au milieu des vagues agitées, surtout pendant les claires nuits d'été. Parfois la mer paraît illuminée dans sa profondeur, et les vaisseaux semblent tracer leur sillage dans une mer de feu. La cause en est due, dit-on, aux myriades d'organismes animaux qui pullulent dans ses flots.

L'Océan est, du reste, infiniment plus riche que la terre en vie animale. Il nourrit les monstres les plus imposants par le poids, les plus redoutables par la force. La fécondité de ses habitants est telle qu'en peu d'années la mer ne serait qu'une masse de chair vivante, sans les effroyables massacres dont elle est le théâtre, et le tribut que l'homme prélève sur ses

légions sans cesse renaissantes. Plus obscure et plus merveilleuse encore est la vie du monde des madrépores, crustacés, mollusques, en travail sous ces profondeurs. Ce sont eux qui élaborent lentement les continents nouveaux qui se préparent, comme ils ont bâti, éternels ouvriers, une partie des assises sur lesquelles s'agite l'espèce humaine. Il n'est pas d'abîmes si effrayants qui n'aient leurs habitants, leur flore et leur faune. Le regard, quand il peut pénétrer par endroits les couches translucides qui couvrent le fond des mers, est étonné et charmé par le spectacle des forêts sous-marines, où s'entrelacent les lianes et les fucus, des étoiles de mer, des coquilles qui parsèment le sol, des poissons aux écailles variées et changeantes, qui circulent au milieu de ces végétations gracieuses.

La dose du sel tenu en suspension par les eaux est remarquablement uniforme sur tous les points de l'étendue océanique : elle est en moyenne de 34 pour mille parties. Cependant les mers fermées, et où l'évaporation superficielle est rapide sous l'action du soleil sont plus salées que l'Océan : telle est la Méditerranée par rapport à l'Atlantique ; tels la mer Rouge et le golfe Persique par rapport à l'Océan Indien. La Baltique, au contraire, et la mer Noire ont surtout sur les côtes une saveur saline à peine appréciable : ce phénomène tient simplement aux masses d'eaux douces que les fleuves déversent, et qui ne sont pas compensées par les contre-courants venus de la haute mer.

Mouvements de la mer. — La stabilité en apparence indestructible des continents offre un frappant contraste avec l'éternelle mobilité des flots. La mer est sans cesse agitée, soit par des mouvements qui lui sont propres, soit par les influences extérieures de l'atmosphère et des planètes qu'elle subit. Des courants semblables à de gigantesques fleuves superficiels la sillonnent ; deux fois par jour l'attraction lunaire s'exerçant sur elle, elle se gonfle lentement, pour revenir bientôt à son niveau normal, couvrant et délaissant tour à tour de vastes étendues de sables ou de rochers. Le vent l'agite de ses souffles et soulève les vagues, qui, déroulant leurs molles ondulations, viennent se briser en écume sur les falaises et les plages du littoral. Cette agitation des vagues est d'ordinaire toute superficielle, et ne suffit pas à troubler les masses subjacentes. Il faut de violentes tempêtes, des trombes et des typhons pour remuer les eaux tranquilles de l'abîme. En général, l'amplitude des lames est en raison directe de la profondeur. Elles sont courtes

et brusques dans des mers comme la Manche et la mer du Nord, d'un développement majestueux et souvent gigantesque dans les espaces illimités qui s'étendent au sud de l'Afrique et de l'Australie. On a vu, dans ces parages, des vagues dont la hauteur a été évaluée à 33 mètres : les navires, parvenus à la crête, semblent descendre dans un gouffre aux parois insurmontables. Dans les temps calmes, elles sont plus pressées et plus tumultueuses sur les côtes que vers la haute mer. Le mouvement de la masse, ralenti par le talus du littoral, qui se relève, a son contre-coup à la surface, où les flots se surmontent et s'entrechoquent bruyamment.

Les courants. — Toutefois ces mouvements sont peu de chose comparés aux énormes déplacements d'eaux qui se produisent par l'effet des courants.

La théorie générale des courants est fort simple. Le soleil, dardant ses rayons plus chauds entre les deux tropiques, enlève à la mer par l'évaporation une énorme masse liquide, dont la tranche peut être évaluée à 4 mètres et demi par an, et qui formerait un cube de 50 kilomètres de côté. Une partie de ces vapeurs, condensées en nuages, retombe, il est vrai, en pluies torrentielles. Il n'en resterait pas moins un vide, qui, pour être comblé, nécessite l'appel incessant des eaux des deux pôles. Les eaux froides accourent donc prendre la place des eaux chaudes, et parce que les liquides tendent toujours à reprendre leur niveau, et parce que les eaux froides, plus lourdes, se portent naturellement vers le sud, tandis que les eaux chaudes, plus légères, remontent vers les pôles. On appelle ces deux courants *courants thermaux* du Nord et du Sud. Ils concourent, par leur réunion, à former un *courant équatorial*, qui se dirige en sens inverse du mouvement de la terre, c'est-à-dire d'est en ouest. En effet, les eaux venues du Nord et du Sud, coulant d'un point où le mouvement de rotation de la planète est presque nul, à un autre où il est plus rapide, sont toujours en retard sur ce mouvement de la terre, et semblent reculer vers l'ouest.

Le courant équatorial ainsi constitué vient à heurter le continent et se replie en deux *courants de retour*, se dirigeant l'un vers le Nord, l'autre vers le Sud. Mais, cette fois, la masse des eaux, coulant d'un point où le mouvement de rotation de la terre est à son maximum vers des points successifs où ce mouvement est de plus en plus lent, sera toujours en avance sur le mouvement terrestre. Les deux courants de retour tendront donc toujours à se replier vers l'est, et, laissés à eux-

mêmes achèveraient le mouvement circulaire qui doit les ramener à leur point de départ entre les deux tropiques. Les deux hémisphères, le boréal et l'austral, ont ainsi chacun leur système circulaire de courants, dont la révolution s'accomplit entre le pôle et l'équateur.

Telle est la théorie générale; les applications varient à l'infini, suivant le rapprochement ou l'écart des continents, et selon le dessin plus ou moins régulier du littoral. Le mouvement des courants se répercute en effet dans les golfes, les baies, les moindres anses, le courant général engendrant des courants secondaires, qui à leur tour donnent naissance à des courants plus petits.

Courants de l'Atlantique. — Dans l'Atlantique, le courant équatorial, formé par les deux courants thermaux, vient heurter la côte du Brésil et des Guyanes; une partie se replie au sud du cap Saint-Roch, le long du littoral Brésilien et Argentin, pour se confondre avec les eaux froides du sud en chemin vers l'équateur; l'autre s'engage dans les mers des Caraïbes et des Antilles, suit les côtes de la Nouvelle-Grenade et de l'Amérique centrale, s'y échauffe comme dans une chaudière bouillante, » et, passant au nord de Cuba, débouche dans l'Atlantique comme un fleuve impétueux entre la pointe des Florides et le banc de Bahama. C'est le *Gulf-Stream* ou *courant du Golfe*. Il fut découvert par le pilote espagnol Alaminos, au service de Juan Ponce de Léon, observé par Franklin et étudié avec le plus grand soin par le lieutenant Maury, de la marine des États-Unis.

Au débouché des Florides, le fleuve d'eau chaude du golfo mesure 59 kilomètres de large, 370 mètres d'épaisseur, et court avec une vitesse de 7 à 8 kilomètres. A mesure qu'il s'avance dans l'Atlantique, sa nappe d'un bleu plus intense s'étale davantage en largeur, perd en profondeur et diminue de calorique. « Comme une banderole d'azur, » il flotte et oscille, tantôt gagnant sur les eaux froides qui affluent du pôle, tantôt refoulé par elles. C'est à la hauteur du banc de Terre-Neuve que les deux courants coulant en sens inverse se heurtent de biais et se mêlent sur leurs bords, marquant leur commune limite par des remous et des débris, qui servent de nourriture aux multitudes de poissons attirés sur ce point par l'abondante aubaine des flots. A quelques mètres de distance, on peut constater la direction opposée des courants, et le thermomètre plongé dans leurs eaux accuse des

températures sensiblement différentes. Les énormes *icebergs* détachés du littoral polaire viennent se fondre dans les flots tièdes, et les baleines elles-mêmes s'arrêtent « comme devant un mur enflammé ».

Le Gulf-Stream égalise les climats et rapproche les continents. C'est grâce à lui que l'Irlande voit les myrtes croître sur ses rivages, que l'Angleterre est habitable, et que les fiords de Norwège, affranchis de glace, jouissent d'une température humide et douce. Le cap Nord en hiver a moins de neige et de glace que Genève ou Strasbourg. En suivant le courant de retour qui ramène les eaux du Gulf-Stream au grand courant équatorial, Christophe Colomb put en quelques jours atteindre aux rivages des Antilles, et sans lui se serait perdu dans les immensités de l'Océan, et c'est encore en empruntant ce fleuve, qui hâte leur course, que les vaisseaux à voiles et même les navires à vapeur peuvent abréger les distances qui séparent New-York et la Nouvelle-Orléans de Londres et du Havre.

Courants de la mer Glaciale. — Il est bien plus difficile de déterminer les courants des mers polaires, dont l'exploration restera forcément longtemps inachevée. Il paraît constant qu'un courant froid suit d'est en ouest les côtes de Sibérie pour gagner l'Océan Atlantique le long des côtes de l'Islande et du Groënland. Il vient également un courant d'eau froide par la mer de Baffin et le long des côtes du Labrador. Des navigateurs bloqués dans les banquises circompolaires se sont sentis longtemps entraînés à la dérive dans leur prison de glace vers les mers ouvertes. Mais il n'est pas moins certain que dans la mer de Baffin remonte en sens inverse un courant sous-marin, aux eaux attiedies, et partant plus légères, qui vont fondre les glaces du pôle, et peut-être garder libre la mer aperçue par Kane et par Hayes.

Courants du Pacifique. — L'océan Pacifique présente les mêmes phénomènes que l'Atlantique; seulement les eaux polaires du nord n'ayant pour pénétrer que l'ouverture du détroit de Behring, entre l'Asie et l'Amérique, accourent moins abondantes vers le sud. L'énorme courant équatorial, après avoir heurté la Nouvelle-Guinée et l'Australie, se replie sur la Nouvelle-Zélande et va achever son circuit le long des côtes de Guayaquil et de Panama. De l'autre côté, ce même courant se replie sur Bornéo et les Philippines, côtoie le littoral du Japon, et rencontre vers l'île d'Yesso le courant froid

qui descend de la mer d'Okhotsk. Aussi sur ce point se trouvent des pêcheries presque aussi abondantes que celles de Terre-Neuve. Semblable au Gulf-Stream, le *Kuro-Siwo*, le fleuve noir des Japonais, ou *courant de Tressan*, reprend à travers le Pacifique son chemin circulaire vers l'Amérique, qu'il vient toucher aux rivages de la Californie. Le courant de Tressan est la grande voie de navigation de la Chine et du Japon vers les États-Unis, et il n'est pas improbable que par ce chemin les jonques mongoles aient pu aborder au littoral américain longtemps avant que Christophe Colomb eût découvert les Antilles.

Un des courants les mieux connus du Pacifique est le *courant froid de Humboldt*, qui, venu des mers Antarctiques, suit les rivages de la Patagonie, du Chili et du Pérou pour concourir à la formation du courant équatorial. Ses eaux, qui au large du Callao n'ont pas plus de 12 degrés, sont habitable le littoral péruvien, et, par un bienfait contraire, rendent aux pays occidentaux de l'Amérique du Sud le même service que le Gulf-Stream aux contrées boréales du nord de l'Europe.

L'Océan Indien, entre l'Asie, l'Afrique et l'Australie, n'a d'ouverture que vers les mers antarctiques. Aussi, au lieu de posséder comme les deux autres Océans, ses courants et ses contre-courants, il n'a qu'un courant circulaire qui, né dans le golfe du Bengale, suit les côtes de Zanzibar et de Madagascar et se replie de là directement vers l'Australie et l'archipel de la Sonde.

Il n'entre pas dans notre plan de décrire les courants secondaires dérivés du premier, et qui obéissent aux mêmes lois de formation et de propagation.

Entre chacun des quatre circuits développés par les grands courants que nous avons énumérés s'étendent de vastes espaces où règne l'accalmie, et où s'entrelacent à fleur d'eau les lianes et les fucus, comme de véritables prairies flottantes. On appelle ces espaces *mers des Sargasses*. La principale existe dans l'Atlantique au large des Açores.

Les marées. — Deux fois en 24 heures, à intervalles réguliers, l'Océan vient battre ses rivages et en se retirant laisse de larges espaces découverts : c'est le phénomène des marées, dont les causes, déjà pressenties par Aristote, ont été mises en lumière par Newton et Laplace et ramenées à la théorie de l'attraction universelle. La terre subit l'influence de la lune et du soleil, surtout de la première, infiniment plus rapprochée.

Au moment où elle passe sous le méridien d'un des points de l'Océan, les eaux, en raison de leur fluidité et de leur mobilité, se gonflent en une intumescence qui chemine à la surface en suivant la course de l'astre dans le ciel. A l'autre extrémité de la ligne idéale qui passerait par le centre de la terre se produit une intumescence semblable par une cause inverse, le relâchement de l'attraction lunaire. Les deux vagues de marée achèvent leur circuit autour du globe en 24 heures 50 minutes, et se font sentir par conséquent au même point à 12 heures 25 minutes d'intervalle. La marée solaire, moins forte de deux tiers que la marée lunaire, parce que l'attraction s'exerce de plus loin et sur une plus vaste étendue, ajoute et mêle sa vague à la précédente.

Tel est le fait théorique; mais les marées sont régulièrement inégales, suivant la position respective des deux astres qui concourent à la former. A la nouvelle lune, quand une ligne idéale réunit les centres de la terre, du soleil et de la lune interposée entre les deux autres astres, la vague solaire se superpose à la vague lunaire, l'augmente ainsi d'un tiers, et la même intumescence se reproduit à l'autre extrémité du globe. La marée est dite de *syzygie*. Il y a encore marée de *syzygie* à la pleine lune, quand, suivant la même ligne idéale du centre, la terre s'interpose entre le soleil et la lune : car alors, d'un côté, la vague solaire s'ajoute à la vague produite par le relâchement de l'attraction lunaire, et, de l'autre, la vague lunaire se superpose à la vague produite par le relâchement de l'attraction solaire. Les marées les plus petites sont les marées de *quadrature*, quand les lignes idéales qui réunissent le centre de la terre aux centres du soleil et de la lune forment un angle droit. La vague lunaire est alors diminuée d'un tiers par l'attraction solaire s'exerçant sur un autre point. Les grandes *marées d'équinoxe* (mars et septembre) se produisent quand le soleil placé au-dessus de l'équateur se rapproche ou s'éloigne le plus de la terre.

La vague de marée se forme vraisemblablement au centre de chacun des grands océans, et de là se propage suivant des lois qui ne sont pas encore très nettement déterminées. On appelle *lignes cotidales* les lignes idéales qui relient les points où la marée se fait sentir à la même heure. On comprend que la vitesse de propagation des vagues de marée dépend des accidents du relief sous-marin, plus rapide quand la mer est plus profonde, plus lente quand les bas-fonds lui font obstacle.

La forme du littoral est aussi d'une grande importance au point de vue de la propagation des marées : il va de soi que les éperons de rochers, les promontoires, les presqu'îles, embarrassent la vague et la retardent, tandis que les golfes largement ouverts, comme le golfe de Gascogne, la reçoivent plus directement et plus vite. Mais pour tous les points du continent les vagues de marée sont en retard tous les jours de 50 minutes sur celles du jour précédent, de manière qu'au bout de trente jours elles reviennent à la même heure, en même temps que la lune se renouvelle.

Les phénomènes de marée sont particulièrement grandioses sur certains points du littoral, surtout dans les golfes ouverts en entonnoir, où plusieurs vagues de marée se superposent. C'est ainsi que les marées atteignent 14 à 16 mètres dans la baie du Mont-Saint-Michel et dans celle de la Severn, et jusqu'à 24 mètres dans la baie de Fundy, entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick. Au contraire, sur d'autres points les marées sont pour ainsi dire nulles : tel est le golfe de la Plata, où la vague de marée de l'Atlantique, au moment où elle se retire, est immédiatement remplacée par la vague qui se propage des mers du Sud.

Toutes les grandes masses d'eau sont sensibles à l'attraction lunaire et solaire; mais cette influence est pour ainsi dire inappréciable dans les lacs et dans les petites mers intérieures. Les côtes de la Baltique et celles de la Méditerranée sentent elles-mêmes à peine le flux et le reflux. La marée est nulle à Corfou, insignifiante à Alexandrie; elle atteint 90 centimètres à Venise, et son chiffre maximum, 2 mètres à Gabès et 3 mètres à l'île de Djerbah, dans le golfe des Syrtes.

L'atmosphère et les vents. — L'atmosphère a ses courants, ses fleuves d'air, comme les eaux, déterminés par les mêmes causes et obéissant aux mêmes lois. Dans une chambre chauffée et enfumée, si l'on ouvre la porte ou la fenêtre, on voit distinctement l'air chaud plus léger s'enfuir par le haut, l'air plus froid de l'extérieur pénétrer en bouffées par le bas. Sur le littoral des mers, quand le soleil a dardé ses rayons les plus chauds sur la terre, l'air se volatilise pour ainsi dire; il se produit dans l'atmosphère un vide aussitôt remplacé par les couches d'air rafraîchies par le voisinage des eaux. La *brise* va de la mer à la terre. La nuit, au contraire, la chaleur rayonnante du sol s'évaporant plus vite que la chaleur des eaux, l'échange se produit, et la brise souffle de la terre à la mer. Partout où se

forment des foyers d'appels réguliers, soufflent aussi des vents réguliers. Quand le soleil, se déplaçant sur l'écliptique, embrase l'Inde et les hauts plateaux de la Perse, les *moussons* (saisons) soufflent d'Afrique vers la péninsule Gangétique et conduisent les vaisseaux de Zanzibar et de Quilimane vers Bombay et Ceylan. Les moussons changent de direction quand le soleil déverse ses rayons perpendiculaires sur les contrées équatoriales de l'Afrique. Ces phénomènes, bien connus dans leurs résultats pratiques par les habitants des côtes, ont été étudiés pour la première fois scientifiquement par le géographe Hippalos.

Le foyer principal de chaleur est situé pour notre globe entre les deux tropiques. L'atmosphère, incessamment échauffée, acquiert une élasticité extraordinaire, et la colonne atmosphérique s'élevant très haut, et perdant en densité, devient un foyer d'appel pour les couches qui reposent au-dessus des contrées plus froides. Deux courants constants, et pour cette raison appelés *alizés*, soufflent donc du pôle nord et du pôle sud dans la direction de l'équateur. Ces régions, qui devraient être le théâtre des tempêtes déchainées par la rencontre de vents opposés, sont, au contraire, les régions de calme plat, la mer est «d'huile», parce que les vents se font équilibre et se neutralisent. Mais, par suite des mouvements de rotation de la terre, les deux fleuves de l'air, passant des latitudes où ce mouvement est plus lent à des latitudes où ce mouvement acquiert son maximum de vitesse, sont sans cesse en retard, et, comme les courants marins, se reploient vers l'ouest en un immense confluent.

Après s'être mêlés, échauffés sous le soleil des tropiques, et par suite s'être élevés en hautes colonnes atmosphériques, les vents, comme les courants marins, prennent la direction contraire à celle qu'ils ont suivie et se replient en deux nouveaux courants, nommés *alizés de retour*, l'un vers le nord, l'autre vers le sud. Ils passent alors de latitudes où le mouvement de rotation de la terre est à son maximum à des latitudes où ce mouvement se ralentit de plus en plus; ils sont donc toujours en avance sur le mouvement général du globe. Aussi obliquent-ils, comme le Gulf-Stream et le Kuro-Siwo, sans cesse vers l'est. Ce double phénomène peut s'observer aux Canaries, quand le pic de Ténériffe envoie très haut sa colonne de fumée. Cette colonne se divise en effet et se bifurque. Une partie, la plus basse, est entraînée dans la direction sud-ouest, la plus élevée dans la direction nord-est. De même, quand l'atmosphère est

limpide, on voit les petits nuages blancs ou *cirri*, entraînés dans des directions contraires, trahir l'existence des deux grands courants, les alizés et les alizés de retour. On les appelle aussi pour cette raison alizés supérieurs et alizés inférieurs. Ces masses aériennes se maintiennent d'habitude à de grandes hauteurs ; c'est seulement quand elles se sont saturées d'humidité aux approches des pôles qu'elles s'alourdissent et pèsent sur l'horizon avec leur cortège de nuages et de pluies.

Rien ne serait plus régulier et plus monotone que la marche de ces vents, si des causes perturbatrices locales et les accidents du relief terrestre ne modifiaient sans cesse leur parcours. Ce n'est guère que dans la zone intertropicale que pendant de longues périodes de jours persistent les mêmes influences atmosphériques. Tantôt des foyers d'appel secondaires provoquent des modifications dans les couches aériennes ; tantôt les montagnes interceptent les vents et les font refluer en remous dans les plaines qui sont à leur pied. Les moussons de la mer des Indes, par exemple, ne dépassent jamais l'Himalaya et y déversent les ouragans et les neiges qui grossiront le Sindh et le Gange, sans que ces pluies puissent féconder les arides et froids plateaux tibétains. Les rivages occidentaux de l'Amérique du Sud souffrent d'une extraordinaire siccité, qui permet aux sels de se stratifier à la surface du sol, tandis que sur l'autre versant les Andes grossissent de leurs pluies et de leurs neiges les énormes cours d'eau qui vont à l'Orénoque, à l'Amazone et à la Plata. Telle est l'influence des montagnes sur le régime des vents, qu'il suffit souvent de franchir une chaîne secondaire pour trouver un climat différent et des conditions atmosphériques tout autres.

Cartographie. — Dès une haute antiquité les hommes se sont inquiétés de reproduire la figure des lieux qu'ils habitaient. Les Grecs possédaient des *Itineraria picta*, dont le plus ancien paraît avoir été tracé par Anaximandre de Milet. Les Romains avaient des cartes routières ; l'une d'elles nous est parvenue sous le nom de *Table de Peutinger*, moine bavarois du seizième siècle. Les savants alexandrins Ératosthènes et Hipparque s'attachèrent aussi à reproduire la forme de la terre, à en mesurer scientifiquement l'étendue, et firent faire un pas décisif à la science géographique. Ptoléméo résuma toutes les

connaissances que l'on possédait de son temps sur l'univers, et son livre, traduit par les Arabes sous le nom d'*Almageste*, a été le point de départ de toutes les études entreprises depuis le moyen âge en Occident. Toutefois les hommes ne connurent véritablement la forme de la terre et ne furent en état de la reproduire qu'après les grandes découvertes des voyageurs portugais et espagnols, les travaux astronomiques de Copernic et de Kepler, les travaux de triangulation et les mesures plus exactes des degrés du méridien exécutés presque de nos jours.

On sait que, la sphéricité de la terre une fois admise, on a partagé le globe en 180 méridiens, qui se réunissent aux deux pôles, et tracé ensuite pour les hémisphères 90 lignes idéales correspondant à autant de degrés, et parallèles à l'équateur. C'est grâce à cet ensemble de lignes qu'on peut reproduire sur un globe ou un plan la longitude et la latitude d'un lieu. On a ainsi un certain nombre de figures géométriques, quadrilatères et triangles, ceux-ci pour la dernière série qui s'appuie aux deux pôles; en faisant abstraction de la convexité de chacune de ces figures, on comprend qu'il soit possible d'en reproduire le dessin sur une surface plane.

Ce dessin ne sera jamais parfait, la sphère ne pouvant se développer sur un plan sans se défigurer en quelques-unes de ses parties.

On reproduit le dessin et les divisions géométriques de la sphère par le système des projections. Ces projections sont *orthographiques* ou *stéréographiques*.

Dans le système des projections orthographiques la carte figure les parallèles par des lignes droites équidistantes, et les méridiens par des ellipses dont le grand axe est constant et dont le petit est variable pour chaque méridien. Le point de vue est pris d'ordinaire directement au-dessus du centre de la sphère à une hauteur supposée infinie. L'inconvénient de ce système est de défigurer en les rapetissant les quadrilatères éloignés des pôles et voisins de la circonférence.

La projection stéréographique prend son point de vue sur la surface même du globe et trace les méridiens et les parallèles selon les lois de la perspective, les méridiens décrivant des ellipses non concentriques. Dans ce système les contrées rapprochées du lieu où se prend le point de vue sont exactement représentées; mais celles qui se trouvent dans le voisinage des pôles sont déprimées et rétrécies.

Enfin, pour les cartes marines, il est d'usage de se servir de la *projection de Mercator*, qui développe le cercle équatorial suivant une ligne droite, avec des méridiens perpendiculaires. Ce système, qui permet aux marins de couper les méridiens à angle droit et suivant la route la plus courte, développe outre mesure les contrées circompolaires. Pour remédier autant que possible à cet inconvénient, les géographes rapprochent les parallèles les uns des autres à mesure qu'on s'élève vers le pôle.





COURS DE GÉOGRAPHIE

PHYSIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE.

EUROPE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'Europe est la plus petite des cinq parties du monde; elle couvre une superficie de 9 860 000 kilomètres carrés. L'Australie seule, si l'on considère cette île comme un continent séparé, lui est quelque peu inférieure par l'étendue. L'Europe, à vrai dire, peut être considérée comme un appendice géographique de l'Asie, une vaste péninsule, ramifiée en péninsules plus petites, et qui s'attache au tronc massif du continent voisin. Les plaines russes se continuent par les steppes sibériens, presque sans transition, sans limites arrêtées qui marquent où l'Europe finit, où l'Asie commence. La chaîne de l'Oural, faite de collines ondulées, n'est pas une barrière, et le Caucase, qui se dresse entre la mer Noire et la Caspienne, n'est pas une frontière continentale. Que l'on compare l'unité géographique de l'Afrique, et les deux masses géminées et distinctes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, réunies seulement par le seuil de Panama!

Mais si l'Europe vient par l'étendue et la superficie que bien après les autres grands continents, à considérer sa structure, elle en est le mieux articulé et le plus propre à la vie. C'est sur ce sol que les plus grandes et les plus puissantes civilisations se sont développées, que le génie humain a poussé ses fleurs les plus vigoureuses et les plus délicates; c'est son influence qui se fait sentir dans les parties les plus reculées du monde habité. L'Amérique, l'Océanie, des portions considérables de l'Asie et de l'Afrique, peuvent être considérées comme de simples colonies européennes. Elle joue encore au dix-neuvième siècle dans le monde tout entier le rôle d'initiatrice, que la Grèce si longtemps a tenu dans le bassin de la Méditerranée. Elle est la métropole universelle en même temps

que le foyer de civilisation dont l'influence a partout peu à peu prévalu.

Elle doit ce rôle et cette influence autant à sa configuration géographique qu'à l'énergie des races qui l'habitent. De toutes parts, la mer l'enveloppe et la pénètre, creuse ses golfes et ses mers intérieures, sculpte ses péninsules et ses promontoires ; partout elle vient au-devant de l'homme, le sollicite aux voyages et aux aventures, facilite ses transactions commerciales, le pousse à la vie active. Cette mer bienfaitrice lui fait le climat le plus sain et le plus égal. Les effluves tièdes des mers tropicales, entraînées par le Gulf-Stream, et dont les moindres baies européennes sentent les remous, fondent les glaces polaires et rendent habitables les côtes d'Angleterre et de Scandinavie, qui sans elles seraient bloquées par des banquises éternelles, comme le Groënland et le nord de l'Amérique septentrionale. New-York a cinq mois d'hiver rigoureux, tandis que Naples et Palerme, presque sous la même latitude, se chauffent aux rayons d'un soleil printanier et voient rarement la neige. Les grands lacs du Saint-Laurent disparaissent sous une dalle épaisse de glace, alors que la Baltique ne se prend que rarement, et seulement dans les détroits de ses archipels.

Cette influence maritime a d'autres conséquences, et il n'est pas un point de l'Europe centrale qui ne la ressente. Resserrée entre la Méditerranée et la Baltique, l'Europe n'a pas de ces vastes espaces désertiques, incultes et inhabités, que connaissent l'Afrique et l'Asie, et qui séparent entre elles les contrées d'un même continent plus sûrement que les Océans, que redoutent les voyageurs et qui sont un obstacle aux migrations des peuples. Toutes les parties de l'Europe sont susceptibles de culture, et, par conséquent, de civilisation et de progrès.

L'heureuse disposition de son relief montagneux concourt aussi à en faire le continent le mieux lié dans ses parties. Des bords du golfe du Lion à ceux de la mer Noire, les Alpes développent leur courbe harmonieuse, sans élever, comme l'Himalaya et les Andes, de colossales barrières d'un versant à l'autre, sans enfermer entre leurs contreforts de hauts plateaux stériles et des bassins intérieurs dont les eaux n'ont d'écoulement vers aucune mer. Ces montagnes n'alimentent pas des fleuves prodigieux comme l'Amazone ou le Brahmapoutre, mais des rivières modestes auprès de celles-là, pro-

pres à la navigation et à l'irrigation, rivières utiles entre toutes, qui relient entre eux les pays et les peuples, loin d'être un obstacle à leurs communications et à leur commerce. Par là le système hydrographique de l'Europe est un, comme son système orographique. Les Alpes sont comme le réservoir commun des eaux du continent. Le Rhône, le Rhin, le Danube, le Pô, ont leurs sources presque au même point, et il est facile de passer d'un bassin à l'autre. Ces eaux s'écoulent dans toutes les directions, et, tandis que le Rhône et le Rhin coulent en sens inverse, l'un vers le nord, l'autre vers le sud, presque sous le même méridien, le Danube sillonne l'Europe centrale en biais, et, sorti de la Forêt Noire, grossi d'affluents qui descendent des glaciers suisses, débouche dans la mer Noire, en face des plages de l'Asie Mineure. Entre les fleuves qui vont à la mer du Nord et à la Baltique et le grand cours d'eau qui se rend à la mer Noire, la nature a comme préparé des seuils de passage qui permettent les communications aisées par canaux.

Longtemps la vie intellectuelle et commerciale de l'Europe s'est concentrée sur le pourtour de la Méditerranée. Pour les Grecs, au delà des frontières thraces et du Palus Mæotides, s'étendaient les régions hyperboréennes, où n'osait pénétrer le voyageur. Les colonnes d'Hercule semblaient les bornes de la navigation vers l'ouest : on plaçait au delà des terres chimériques, l'Atlantide et les îles Fortunées. Seuls d'intrépides colons phéniciens et carthaginois avaient osé se risquer sur ces eaux inconnues, pour fonder quelques comptoirs sur les plages africaines ou chercher les métaux précieux sur les côtes de Bretagne et d'Angleterre. Les Romains eux-mêmes furent lents à suivre la même route et à reprendre les traditions interrompues par la ruine de Carthage.

Mais la Grèce elle-même n'improvisa pas de toutes pièces chez elle cette civilisation dont Athènes surtout fut le théâtre ; elle en reçut le germe de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Assyrie, soit directement, soit par l'intermédiaire des colons hellènes répandus sur les rivages de l'Asie Mineure. Toutefois elle réalisa du premier coup dans les œuvres de l'art et de l'esprit un idéal de perfection qui ne fut jamais depuis aussi complètement atteint. A la suite des armées d'Alexandre et de ses successeurs, elle rendit au centuple à l'Asie ce que celle-ci lui avait donné. C'est elle encore qui fut l'initiatrice de ses vainqueurs romains ; et qui, devenue une province de l'immense empire, collabora à la grandeur de Rome. Celle-ci à son

tour donna au monde, qu'elle avait conquis par ses légions, son unité administrative, ses fortes institutions municipales, qui devaient survivre aux désastres des invasions barbares et servir de base à la reconstitution des sociétés modernes. Les Romains les premiers franchirent du côté de l'occident les bornes du monde méditerranéen où jusqu'alors s'étaient agitées les destinées de l'Europe. Jules César conquiert la Gaule, franchit le Rhin et la Manche et fit fouler par ses soldats le sol de la Grande-Bretagne et de la Germanie. Toutefois, au delà du Rhin et du Danube, les Romains n'occupèrent jamais que des postes fortifiés, qu'ils durent abandonner au quatrième siècle de notre ère. Ce que Rome avait fait pour l'Occident, Byzance, la nouvelle Rome, devait le faire pour l'Europe orientale : les Bulgares, les Daces, les Slaves, les Moraves, les Russes, les Khazares, empruntèrent leur religion et les rudiments de leur civilisation à la cité de Constantin. Au cours du moyen âge et des temps modernes toutes ces nations se sont éveillées les unes après les autres au progrès et à la conscience d'une civilisation supérieure. L'Espagne, la France, l'Allemagne, ont à diverses reprises exercé l'hégémonie militaire, à laquelle aspirent à leur tour les Slaves de Moscou et de Saint-Petersbourg.

Il est bien difficile de faire la part des différentes races qui peuplent l'Europe et de déterminer d'une manière sûre, à la suite des invasions et des mélanges qui se sont produits, l'habitat géographique de chacune d'elles. Il paraît hors de doute qu'avant les grandes migrations asiatiques qui se sont succédé l'Europe a été peuplée par une race autochtone, ou du moins dont il est difficile de préciser les origines. Les débris et les vestiges qui nous en restent, associés aux monuments de l'âge de pierre, tendent à établir que cette race était petite, brune, au crâne rond, c'est-à-dire brachycéphale ; les Basques ou Ibères, les Ligures, les Lapons, en seraient les restes. Puis à ces populations, qui ont été le fond commun des nations modernes, se sont superposés les Hellènes, les Latins, les Celtes. Ces derniers, remontant toute la vallée du Danube, et laissant partout sur leur passage des tribus et des villes, de proche en proche atteignirent et peuplèrent la Gaule et la Grande-Bretagne. Longtemps après eux vinrent les Germains, qui se cantonnèrent dans la Scandinavie et dans l'Allemagne moderne entre la Baltique, le Rhin et le Danube. Les Slaves, les derniers venus, pénétrèrent au milieu des nations touraniennes

de l'Europe orientale, s'établirent en masses pressées dans les territoires qui sont aujourd'hui la Russie et poussèrent d'un côté jusqu'à l'Elbe, de l'autre jusqu'aux Alpes et à l'Adriatique.

La population de l'Europe s'élève, à la fin du dix-neuvième siècle, à 304 000 000 d'âmes environ. Les races dites néo-latines, c'est-à-dire qui ont reçu leur civilisation ou leur langue de Rome, bien que la communauté de leur origine soit à bon droit fort contestée, embrassent les Hellènes, les Italiens, les Français, les Espagnols, les Belges-Wallons, les Roumains, près de 400 millions d'individus. Les Germains occupent la plus grande partie de l'Allemagne, un cinquième de l'Autriche, la Hollande et les pays flamands, le Danemark, la Scandinavie, des îlots de populations dispersées dans le bassin du Bas-Danube et en Russie; environ 70 millions d'hommes. Les Slaves comprennent la majorité des Russes, les Lithuaniens, les Polonais, soumis au sceptre du czar; en Autriche, des Polonais, les Tchèques, les Moraves, les Ruthènes, les Slovaques, les Croates, les Slovènes, etc.; dans la péninsule des Balkans, les Serbes, les Monténégrins, et pour la plus grande part les Bulgares, en tout 85 à 90 millions d'âmes. Les peuples d'origine dite Touranienne sont les Finnois et les Tartares de Russie, les Magyars ou Hongrois, qui se sont fait leur place au dixième siècle au cœur des peuples slaves, les Turcs, soit 24 millions; ajoutons 7 millions de Juifs, des Arméniens, des Tziganes ou Bohémiens, d'origine hindoue, et cantonnés surtout en Hongrie et dans la péninsule des Balkans.

Les limites politiques de l'Europe répondent très mal en général aux unités ethniques que nous avons énumérées. L'Angleterre ou Grande-Bretagne présente le mélange de deux races, les Germains et les Celtes, ceux-ci dominant dans le pays de Galles, en Écosse et en Irlande. Il en est de même de la Belgique, où l'élément wallon et l'élément flamand se trouvent juxtaposés; de la Suisse, où vivent des populations d'origines française, allemande et italienne. L'Autriche offre la réunion la plus bigarrée de races qui ne se sont pas fondues et répugnent à l'assimilation: des Germains, des Touraniens, des Slaves, des Italiens, le tout superposé à un fond celtique. Pareille confusion dans la péninsule des Balkans, où vivent côte à côte des Hellènes, des Albanais, des Slaves, des Roumains, des Turcs. Les peuples mêmes qui prétendent à la plus grande pureté de race, et qui ont pris en main les intérêts de leurs frères

d'origine au nom du pangermanisme et du panslavisme, voient leurs prétentions démenties par l'ethnologie. La Prusse renferme des Celtes dans les pays Rhénans, des Polonais slaves dans ses provinces orientales, sans parler des Wendes, Lusatien, Slaves aussi, écrasés par la conquête teutonne, mais non disparus. La Russie est pour un quart, sinon pour un tiers, pénétrée d'éléments touraniens. Ce qui constitue la nationalité et l'unité d'un peuple, ce n'est pas tant la race que la langue, et surtout l'ensemble des institutions acceptées et subies en commun, qui ont à la longue façonné les idées et créé la patrie.

Les populations de l'Europe reconnaissent trois religions principales, qui répondent approximativement aux trois grandes divisions ethniques que nous avons signalées. Les catholiques, (145 millions) se recrutent surtout parmi les peuples néo-latins; les protestants (luthériens, calvinistes, anglicans) dominent parmi les peuples d'origine germanique. La religion grecque reconnaît pour adeptes la majorité des Slaves, convertis par les missionnaires byzantins. Il faut se garder pourtant d'accepter à la lettre ces grandes divisions. Parmi les Slaves par exemple, les Polonais sont catholiques, les Tchèques protestants, les Bulgares et les Serbes catholiques grecs, les Bosniaques en partie ont embrassé l'islamisme.



EUROPE SEPTENTRIONALE.

ANGLETERRE

OU ROYAUME-UNI

DE GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE.

Généralités. — L'archipel des Iles Britanniques, appelé aussi Royaume-Uni, ou plus simplement Angleterre, est formé de deux grandes îles, la Grande-Bretagne et l'Irlande, et d'un grand nombre de petites. Il occupe une superficie égale aux trois cinquièmes de la France et nourrit une population d'un peu plus de 33 millions d'habitants. Inférieure par l'étendue à la plupart des grandes puissances européennes, l'Angleterre l'emporte cependant sur toutes par son industrie, son commerce, la masse énorme de ses capitaux disponibles, par l'immensité de son empire colonial. Seul le souverain de la Chine commande à plus de sujets que la reine d'Angleterre. L'Hindoustan, une partie de l'Indo-Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada, plusieurs îles des Antilles, le Sud de l'Afrique, plus de 300 millions de sujets, obéissent au pavillon britannique. Il n'est pas un point de la terre important par sa situation stratégique et commerciale où l'Angleterre ne possède des comptoirs et des nationaux, Gibraltar, Malte, Chypre, Aden, Singapour. Elle doit la prépondérance incontestable qu'elle exerce sur tous les marchés du globe, et son influence sur les affaires politiques du continent, au rare esprit d'initiative de ses habitants, à leur énergie persévérante et tenace, et aussi aux richesses que son sol renferme, à la nature même de ses côtes, qui la prédisposait au rôle de grande puissance maritime.

L'Angleterre se prolonge par un vaste piédestal sous-marin, que bordent du côté de l'Atlantique de profonds abîmes; pourtant, presque partout les côtes sont accessibles aux plus forts navires. Entre l'Écosse, l'Islande et le Groënland la sonde n'ac-

cuse pas plus de 500 mètres. Le canal Saint-Georges, la mer d'Irlande, sont de véritables seuils sous-marins. La Manche, qui sépare l'Angleterre de la France, ne dépasse nulle part 80 mètres de profondeur, et à l'endroit où les côtes des deux pays se rapprochent à ce point qu'on croit pouvoir établir entre elles un chemin de fer sous-marin, les plus grandes profondeurs sont de 60 mètres. Peu de mers sont aussi fécondes en naufrages ; mais il n'en est pas qui soient fréquentées par un plus grand nombre de vaisseaux. Chaque jour le flot augmente un peu l'écart entre les deux nations. Les falaises de craie qui forment les deux rivages, sous l'action de la vague, s'effritent sans cesse, tombent en ruines. Un espace qui varie de 1 mètre à 2 mètres est gagné chaque année par l'Océan. La mer du Nord est de toutes les mers qui environnent l'Angleterre la moins profonde. De nombreux bancs de sable affleurent presque la surface des eaux. Le plus célèbre de ces bancs, le *Dogger bank*, est le rendez-vous annuel de plus de 1 000 bâtiments qui se livrent à la pêche extrêmement abondante de la morue. Du reste nulle mer n'est plus poissonneuse. Le fond marin s'affaisse brusquement quand on s'approche des côtes rocheuses de la Norvège ; au pied des escarpements granitiques de ce pays s'ouvre un abîme de 800 mètres.

La forme de l'Angleterre est celle d'un triangle isocèle, dont les trois sommets seraient le cap Duncansby au Nord de l'Écosse, les caps North-Foreland et Land's-end au Sud de l'Angleterre. Ses côtes sont singulièrement découpées, surtout au Nord-Ouest. Les *firths* de l'Écosse ressemblent aux fiords norwégiens, bien que moins grandioses et moins profonds. Partout la mer s'arrondit en golfes, se creuse en baies bien abritées, s'avance à l'intérieur des terres, et semble solliciter l'homme à la navigation. Il n'est pas moins de cinq points sur ces côtes où l'océan Atlantique et la mer du Nord paraissent accourir au-devant l'un de l'autre, pour s'unir en dépit de l'isthme étroit qui les sépare. Ce sont les deux golfes de la Tamise et de la Severn, ceux de la Mersey et de l'Humber, la profonde entaille du golfe de Solway que 80 kilomètres séparent de l'embouchure de la Tweed, le firth de la Clyde et celui du Forth, enfin le firth du Lorn, qui rejoint par une prodigieuse entaille le golfe de Murray et forme le grand canal Calédonien. Il a été facile à l'homme d'établir sur ces divers points des communications d'une mer à l'autre. Il n'a fait qu'achever ce que la nature avait si heureusement commencé.

Malgré la symétrie de ses contours et la disposition favorable de ses côtes, l'Angleterre, située sous la latitude du Labrador, serait, comme ce pays, à peu près inhabitable et couverte par les neiges et les glaces, si elle n'était baignée par les eaux tièdes de ses mers. Mais les courants froids qui du Pôle Nord se déplacent vers l'Équateur sont partout recouverts par les masses plus légères échauffées par le soleil entre les deux tropiques et que le mouvement de la terre sur elle-même entraîne de l'ouest à l'est. Cet énorme courant, assez improprement appelé *Gulf-Stream*, apporte aux Iles Britanniques quelque chose du climat dont jouissent les pays de l'Amérique centrale et méridionale; et telle est son influence qu'il se fait sentir sur les côtes de Norwège et va fondre les glaces du Spitzberg. Les lignes isothermes qui traversent l'Angleterre s'abaissent toutes régulièrement sur les côtes, pour se relever légèrement dans l'intérieur du pays. Les myrtes croissent en pleine terre en Irlande et dans la Cornouailles; les oranges y mûrissent comme sous le ciel de la Méditerranée. De belles allées de palmiers donnent à l'une des Scilly un paysage tropical. La moyenne de la température hivernale des côtes d'Irlande se rapproche de celle de Palerme et surpasse celle d'Athènes. Toutefois de ces mers atténuées se dégagent des brouillards intenses, qui se fondent en eau sur les pentes des montagnes du pays de Galles, de la Cambrie et de l'Écosse, et enveloppent comme d'un vêtement l'Angleterre tout entière. Le brouillard est parfois si épais que la respiration en est gênée et qu'on a vu des troupeaux de bestiaux périr étouffés sur les marchés de Londres. Les averses succèdent aux averzes, et le soleil a peine à percer les nuages qui le dérobent de rayons pâles et intermittents. L'Angleterre doit à ses pluies la magnifique verdure de ses pâturages et l'excellence du bétail qu'elle nourrit, l'éclat de ses jardins, la vigueur et la beauté de ses futaies.

GRANDE-BRETAGNE.

I. Côtes de la Grande-Bretagne. — Les côtes de l'Angleterre sur la mer du Nord sont séparées des côtes de l'Écosse par l'embouchure de la Tweed, que garde *Berwick*, vieille forteresse souvent prise et reprise dans les guerres entre Anglais et Écossais. Mais le grand port de cette région est *Newcastle*, sur la Tyne, qui vient immédiatement après Londres et Liverpool. Elle exporte la houille des plus importants gisements de l'Angleterre. 24 000 navires de tout tonnage entrent dans ses bassins et en sortent. Nulle part le chargement ne s'accomplit avec une pareille activité, les wagons venant déverser directement leur contenu dans la cale des navires. *Newcastle* est une grande ville d'industrie. On cite entre toutes la prodigieuse fonderie de canons d'*Elswick*, qui emploie 4 000 ouvriers et occupe tout un quartier de la ville. *Newcastle* compte 142 000 hab. Mais elle est complétée par *Gateshead*, de l'autre côté de la Tyne, et *Tynemouth* (38 000 hab.), que des quais d'une longueur presque ininterrompue de 49 kilomètres unissent à *Newcastle*. Un peu plus bas s'ouvre le port de *Sunderland* (120 000 hab.), à l'embouchure du *Wear*, qui reçoit 12 000 navires et exporte d'énormes quantités de charbon.

La côte, difficile, hérissée d'écueils, s'infléchit jusqu'à l'embouchure de la Tees. Là se sont groupées les villes d'*Hartlepool*, dont le port reçoit de nombreuses cargaisons de céréales; *Middlesborough*, ville récente qui compte déjà 40 000 hab. et qui doit sa prospérité aux riches gisements de fer de *Cleveland*; *Stockton*, ville qui fabrique des cotonnades, unie à *Darlington* par la première ligne ferrée de l'Angleterre. La côte, rocheuse et bordée de falaises, ne nous présente jusqu'à l'éperon du cap *Flamborough* que deux villes notables, *Whitby* et *Scarborough*, stations balnéaires très fréquentées. Du cap *Flamborough* au golfe de l'*Humber*, s'étend la côte du *Holderness*, dont les falaises s'écroulent sous l'action incessante des vagues. Après avoir doublé la pointe de *Spurn*, on entre dans le vaste estuaire de l'*Humber* que menacent d'ensabler les débris arrachés aux côtes voisines. Le grand entrepôt qui écoule les produits du *Yorkshire* et qui forme le pendant de *Liverpool* sur la *Mersey* est *Kingston upon Hull* (130 000 hab.).

jadis le grand port d'exportation des céréales de la Grande-Bretagne : 9 000 navires pénètrent annuellement dans ses eaux.

La côte devient basse, sablonneuse, puis marécageuse, à mesure que l'on se rapproche du *Wash*. Le peu de profondeur de cette baie vaseuse en éloigne les vaisseaux et n'a pas permis à de grands ports de s'ouvrir sur ses rives. *Boston*, bien surpassée par son homonyme américaine, et *Kings Lynn* ne sont guère que des havres de pêche. Tout autour du *Wash* s'étend la région des *fens*, semblables aux polders des Pays-Bas. Jadis, à l'endroit où s'étaient aujourd'hui de riches cultures, on ne voyait que des marécages qui servirent de dernier refuge à l'indépendance saxonne. Là s'élevait le monastère d'Ely. Depuis des Hollandais assainirent le pays et enseignèrent aux Anglais le moyen d'écouler les eaux et de tirer parti de ces terres noyées. Chaque jour le paysan empiète sur le domaine des eaux et ajoute quelques hectares à ses cultures.

La côte se renfle d'une manière très sensible et forme entre le *Wash* et le golfe de la Tamise la presqu'île de Norfolk et Suffolk, qui répond à la presqu'île du pays de Galles du côté de la mer d'Irlande. Cette côte, basse et d'accès difficile, ne présente que peu de ports; le principal est *Yarmouth*, à l'embouchure de la *Yare* (2 000 hab.), enrichie par ses pêcheurs de harengs et de morues. Pres de *Yarmouth*, *Lowestoft* doit aussi à la pêche son rapide accroissement. *Ipswich* (40 000 hab.), la capitale du Suffolk, se cache au fond d'un estuaire peu accessible à d'autres vaisseaux qu'aux barques de pêche. *Hurwich* est le point d'attache des paquebots qui font le service de la Hollande. *Colchester*, au fond de l'estuaire de la Colne, montre de riches parcs d'huîtres. A partir de ce point on sent déjà le voisinage de la Tamise et de Londres.

La Tamise n'est pas un grand et beau fleuve comme la Seine et l'Elbe. Mais si exigu que soit le bassin qu'elle arrose, bien que ses eaux soient noires et salées par les débris qui proviennent des manufactures qu'elle dessert et de la prodigieuse cité qu'elle baigne, elle n'en est pas moins le premier fleuve du monde par l'importance de son trafic et par les flottes de commerce qui naviguent entre ses rives. Là est en effet le plus grand emporium du monde entier, le plus vaste marché commercial du globe, le point d'attache de toutes les grandes lignes de navigation qui sillonnent les mers de notre univers. Deux marées, celle de la Manche et celle de la mer du Nord,

se superposent en ce point et font sentir leur influence jusqu'aux quais de la cité de Londres.

LONDRES est la ville la plus populeuse de la terre. On l'a définie « une province couverte de maisons ». Elle est si vaste et s'accroît si rapidement, qu'elle a perdu toute individualité. Des villages, des villes entières, se laissent chaque année absorber par elle. Elle compte déjà plus de 4 millions d'habitants et augmente de 60 000 chaque année. 25 000 navires au long cours, 65 000 en comptant les vaisseaux de cabotage, entrent dans son port et en sortent annuellement. Une forêt de vergues, de mâts, de pavillons, se mêle et se presse le long de ses quais et de ses docks, qui forment comme une ville dans une ville (London's docks, Surrey commercial docks, Victoria docks, India docks, Millwal docks, etc.). Les laines, les thés, les cafés, s'amoncellent sous ses hangars. Rien ne peut donner sous le ciel l'idée de l'activité qui s'y déploie, du va-et-vient de marins de toute nation et de toute langue, de l'immense fourmilière humaine qui s'y heurte. Si Londres lui-même cède à Liverpool pour l'exportation, elle l'emporte par le chiffre de son importation. Le chiffre de son commerce peut s'évaluer à près de 5 milliards. 700 000 ouvriers s'y livrent aux industries les plus variées. Si la Cité est le centre commercial de Londres, le quartier de Lombard street est le principal marché de capitaux du globe : là se commanditent la plupart des grandes entreprises qui intéressent l'humanité ; là se règle le cours de l'or et de l'argent, et les fluctuations de ce marché se font sentir sur toutes les Bourses des grandes villes européennes et américaines. Londres est le centre de la vie politique du Royaume-Uni ; les représentants de la nation siègent au palais de Westminster. Ses bibliothèques, ses musées, sont nombreux, et admirables par les facilités offertes à l'étude : citons le British Museum et celui de South-Kensington. Nulle ville ne possède plus de fortunes prodigieuses, assises sur la propriété ou conquises par le commerce et l'industrie. Nulle ville ne renferme aussi des quartiers plus misérables, et où se presse une population plus dangereuse, abrutie par l'ivresse, et qui n'a de ressource que le vol ou les secours distribués par l'Assistance publique. Grâce cependant à ses beaux parcs, aux forêts entières comprises entre ses murailles, Londres est relativement une ville très salubre, et sa mortalité est moindre que celle de la plupart des capitales du continent.

Tout autour de Londres une foule de villes se succèdent, qui

sont comme les faubourgs de l'énorme cité : c'est *Richmond*, avec sa belle forêt et ses charmantes villas, *Kingston*, l'industrielle *Croydon*, *Epsom*, envahie au moment des courses par une population de 2 à 300 000 spectateurs du divertissement favori des Anglais ; puis *Greenwich* (130 000 hab.), avec ses chantiers de constructions navales et son observatoire, par lequel passe le méridien de l'Angleterre, *Woolwich*, avec ses casernes, ses fonderies de canons, son arsenal, son école militaire, *Gravesend* (22 000 hab.), la ville de plaisance des riches Londoniens. A l'embouchure de la Medway se pressent trois villes, qui, à vrai dire, n'en forment qu'une et constituent une agglomération de 50 000 hab. : *Rochester*, bâtie sur l'emplacement d'une vieille cité romaine, *Chatham*, dont l'enceinte et les forts protègent des arsenaux et des casernes, *Stroud*. En face de l'estuaire de la Medway s'étend l'île de *Sheppey*, que la terre et l'eau se disputent ; on a dû l'affermir par des forêts de pilotis, et les Anglais y ont bâti leur ville de guerre *Sheerness*, qui défend Londres et l'entrée de la Tamise. *Sheerness* fut prise et incendiée en 1667 par Ruyter. La science moderne l'a rendue imprenable ; elle s'appuie sur *Chatham*, et, à supposer que cette première barrière fût forcée, une flotte ennemie aurait encore à soutenir les feux de *Tilbury*, en face de *Gravesend*. En suivant les côtes de la Tamise, on arrive au cap *North-Foreland*, flanqué au nord et au midi des riches villes de bains de *Margate* et de *Ramsgate*, dans l'ancienne île de *Thanet*, aujourd'hui rattachée au littoral. Au large se montrent les *Godwin-Sands*, couverts par les eaux et qui firent, dit-on, autrefois partie du domaine du comte *Godwin*, père du dernier roi saxon, *Harold*.

Le cap *South-Foreland* doublé, on entre dans le Pas-de-Calais. 31 kilomètres seulement séparent le pays de Kent des falaises du cap *Gris-Nez*. La correspondance parfaite des terrains du Boulonnais et du Weald anglais prouve qu'entre les deux pays existait un isthme qu'ont peu à peu emporté les eaux de la Manche. L'uniformité supposée des strates sous-marines et le peu d'éloignement des côtes ont suggéré l'idée d'un tunnel entre *Sangatte*, près *Calais*, et la baie *Sainte-Marguerite*, près *Douvres*, tunnel qui serait creusé à 127 mètres audessous du niveau des eaux. Les études de la commission chargée d'examiner le projet suivent leur cours.

Douvres (28 000 hab.) est le port le plus rapproché de la France, et le point d'attache des paquebots qui font le service des voyageurs avec *Calais*. *Douvres* doit être considéré comme

un port avancé de Londres. On peut dire la même chose de *Folkestone*, que relie à Boulogne un service journalier de vapeurs. Ce sont les marchandises qui prennent surtout cette voie.

Les côtes de l'Angleterre, sur la Manche, sont presque partout bordées de falaises hautes de 50 à 80 mètres, perpétuellement rongées par la vague. Sur quelques points, en particulier près du rocher de Shakspeare, le travail de démolition est si rapide que, pour protéger le littoral, on a fait sauter une masse énorme de la falaise destinée à servir de brise-lames et à rompre l'élan des flots destructeurs. *Romney*, bâtie sur un sol d'alluvions, à l'est du cap Dungeness, *Rye*, *Winchelsea*, *Hastings*, où débarqua Guillaume le Conquérant en 1066, faisaient jadis partie des « cinq ports » chargés spécialement de la défense des côtes contre les Français. *Newhaven* est le port d'attache des paquebots de Dieppe. *Brighton* (120 000 hab.) est une admirable ville de plaisance, fréquentée en été par les riches marchands de Londres et reliée par un chemin de fer à la capitale.

L'île de *Wight* a été surnommée le jardin de l'Angleterre. Elle doit ce surnom à son climat très doux, aux palais, aux parcs opulents qu'elle renferme, aux magnifiques perspectives qui, du haut de ses collines, s'ouvrent de toutes parts sur les mers qui l'environnent. La capitale est *Newport*, unie à la mer par un chenal. Le port principal est *Ryd*. *Cowes* est le port où s'abritent les yachts de l'aristocratie anglaise. En face se dresse le château royal d'*Osborne*.

L'île de *Wight* est séparée de la côte anglaise, à droite, par le détroit de *Spithead*, le champ habituel des évolutions de la flotte anglaise; à gauche, par le *Solent*. En face se sont élevées deux des villes les plus considérables de l'Angleterre. *Portsmouth* (113 000 hab.), le grand port militaire de l'Angleterre, est protégé par plus de 1 200 canons. Les casernes, les arsenaux, les chantiers, les magasins d'approvisionnements, sont là à l'abri de toute attaque. La ville fortifiée de *Gosport* ajoute encore à la force de cette station militaire. Au fond d'un long estuaire s'est bâtie *Southampton* (70 000 hab.), un des ports avancés de Londres vers l'Amérique. Ses quais sont visités par 9 000 navires; elle commerce surtout avec le Havre et New-York.

Au sortir de *Solent* nous trouvons *Christchurch*, à l'embouchure de l'Avon de *Salisbury*; *Poole*, au fond d'un golfe ensablé et semé d'écueils; *Weymouth*, qui garde la presqu'île de

Portland, précieuse par la pierre de construction et la chaux qu'elle fournit. Les Anglais avaient voulu faire de *Weymouth* la rivale de *Cherbourg* et ont protégé l'entrée de son port par le plus gigantesque brise-lames du Royaume-Uni. Entre la presqu'île de *Portland* et la pointe de *Start* s'évase un vaste golfe où nous trouvons *Bridport*, *Lymæ-Regis*, qu'ont rendue fameuse les restes de la faune préhistorique trouvés dans ses grottes et ses rochers, *Farmouth*, qui est le port d'*Exeter*, les deux villes de bains de *Torquay* et de *Brixham*, aux deux extrémités du golfe de *Torbay*, où débarqua *Guillaume d'Orange*.

Entre la pointe *Start* et le cap *Lizard* s'étendent les côtes granitiques et tourmentées de la *Cornouailles*. Par son climat, par la race de ses habitants, par sa structure géologique, ce pays répond à notre *Bretagne*. Il fut connu des la plus haute antiquité par les *Phéniciens* et les *Carthaginois*, qui venaient y chercher l'étain. De notre temps c'est surtout le cuivre qu'on y exploite. Les galeries de mines se prolongent parfois fort avant au-dessous des flots. Mais cette exploitation même languit à cause de la concurrence du minerai des deux *Amériques*. Les habitants se livrent surtout à la pêche et à la culture maraîchère, comme leurs frères de *Bretagne*.

L'agglomération la plus considérable de la *Cornouailles* est formée par les deux villes de *Plymouth* et de *Devonport*, à l'issue de la rivière *Tamer* (130 000 hab.). Les nombreuses criques qui constituent la rade de *Plymouth* sont visitées par plus de 6 000 navires. Les passes sont défendues par des forts et des redoutes. Comme port de guerre *Plymouth* ne le cède qu'à *Portsmouth*. A l'entrée de l'estuaire tortueux du *Fal* se trouve *Falmouth*; au fond, la jolie ville de *Truro*, capitale de la *Cornouailles*. Entre le cap *Lizard* et le cap *Lan'ds End* déchiqueté par les vagues furieuses du large se cache dans une baie tranquille la petite ville de *Penzance*, où l'on jouit du climat le plus doux de toute l'*Angleterre*; elle est reliée au *Portugal* par un câble sous-marin. La presqu'île de *Cornouailles* se continue par l'archipel des îles *Scilly* ou *Sorlingues*, qui appartiennent à un seul propriétaire et dont cinq seulement sont habitées. La mer, toujours agitée, y fait chaque année des victimes et jette sur leurs écueils nombre de vaisseaux désemparés. Rappelons le grand naufrage de 1707, dans lequel toute une flotte anglaise montée par 2 000 hommes s'abîma dans les flots.

Les côtes de *Cornouailles* sont dépourvues de bons ports. La baie de *Burnstaple*, bordée d'écueils et qui possède un havre du

même nom, conduit dans le canal de Bristol et dans l'estuaire de la Severn, où la marée de l'Océan, poussée par les vents du large, s'engouffre comme dans un entonnoir et s'élève parfois à 18 mètres. C'est le point de l'Europe où le flot atteint la plus grande hauteur. La plus populeuse des villes de cet estuaire est *Bristol* (180 000 hab.), jadis la troisième des villes de l'Angleterre et la rivale de Londres, qui s'est laissé dépasser par les vastes cités industrielles du Lancashire et du Yorkshire. Le mouvement de son port est cependant encore de 13 000 navires, et elle fait un important commerce de bois de construction. Au fond de l'estuaire, *Gloucester* fabrique des wagons, des épingles et des aiguilles. En face de Bristol et de l'autre côté du canal, *Newport* exporte les charbons et les fers du comté de Monmouth.

Les côtes du pays de Galles sont hautes, bordées de roches granitiques; elles se creusent en d'innombrables baies profondes et encaissées. Le premier port, *Cardiff*, la rivale de Newcastle, doit sa prodigieuse fortune aux amas de charbon exploités au sud du comté. Pres de 18 000 navires emportent chaque année cinq millions de tonnes de combustible. Nulle part le charbon ne peut se livrer à meilleur marché (10 à 11 francs la tonne). La prospérité de Cardiff a cependant été gravement compromise pendant les dernières années par suite de la crise industrielle qui s'est fait sentir dans toute l'Europe et en Amérique. Le principal point d'extraction du charbon et du fer est *Merthyr Tydfil* (54 000 hab.), toujours enveloppée par les nuages de fumée de ses usines. Tout autour se sont groupés les importants centres métallurgiques du *Dowlais* et de *Cyfartha*. Un peu plus loin est *Swansea*, la première ville du monde pour le traitement du minerai de cuivre, que 12 000 navires lui apportent du Chili, des États-Unis et de l'Espagne. Au fond de la baie de *Caermarthen* se voit la ville du même nom, aujourd'hui déchuë; dans la baie de *Pembroke*, *Pembroke*, qui doit son animation aux chantiers de construction qu'on y a élevés. Mais *Pembroke* est dépassée par *Milford Haven*, qui espère, grâce à sa position avancée, devenir un des principaux points d'attache des navires en partance pour l'Irlande et pour l'Amérique. La pointe Saint-David, séparée de l'Irlande par le canal Saint-Georges, une fois doublée, on pénètre dans la mer d'Irlande. La baie vaste et ouverte de *Cardigan* a pour port principal *Aberystwyth*, où affluent en été les baigneurs. *Caernarvon*, en face de l'île d'Anglesey, fut jadis la capitale du pays

de Galles. *Bangor*, autrefois ville abbatiale, est enrichie de nos jours par l'exploitation des ardoisières de *Penrhin*, où travaillent 3 000 ouvriers. Le détroit de *Menai*, que traversent deux ponts tubulaires dont l'un fût bâti par l'ingénieur Brunel, sépare du pays de Galles l'île d'Anglesey, dont les jardins passent pour les plus beaux de l'Angleterre. La capitale est *Beaumaris*, mais la ville principale, *Holyhead*, sur un îlot, sert d'entrepôt au commerce de Dublin et de Londres.

La baie de *Chester* sépare le pays de Galles du nord de l'Angleterre. *Chester*, vieille ville romaine, à l'embouchure de la *Dee*, est célèbre par la fabrication de ses fromages. *Chester* a été complètement éclipsée par la grande ville de l'estuaire de la *Mersey*, *Liverpool*. *Liverpool*, qui date vraiment du dix-neuvième siècle et compte déjà 550 000 hab., est le grand entrepôt du principal centre industriel du Royaume-Uni, le *Lancashire*. Il l'emporte sur Londres même par son commerce d'exportation, qui se chiffre par 2 milliards de francs. 28 000 navires se pressent le long de ses docks, de ses bassins, de ses quais flottants, qui ont englobé *Birkenhead* et s'étendent sur 45 kilomètres de longueur. Presque tout le coton des États-Unis et de l'Inde s'entasse dans ses magasins avant d'être travaillé dans les manufactures de *Manchester*. C'est aussi à *Liverpool* que s'embarquent presque tous les émigrants qui vont chercher fortune en Amérique. Au fond de la baie de la *Rible* est *Preston* (85 000 hab.), qui participe au mouvement industriel de *Manchester*. Dans la baie de *Morecambe* nous trouvons la petite ville commerçante de *Fleetwood*, et plus haut *Lancastre*, la capitale officielle du *Lancashire*, dont le calme et le peu d'étendue contrastent avec l'activité extraordinaire des grandes cités industrielles ses voisines. A mesure que les côtes se rapprochent de l'Écosse, elles sont plus découpées, plus irrégulières, et les ports deviennent plus rares. Les montagnes du *Cumberland* baignent leur pied dans les flots du golfe de *Solway*, celui de tous les golfes de la Grande-Bretagne qui s'enfonce le plus avant dans les terres. 80 kilomètres seulement y séparent la marée de la mer d'Irlande de celle de la mer du Nord. La seule ville à signaler est *Carlisle*, jadis position stratégique de premier ordre, quand les Anglais avaient sans cesse à craindre les incursions des montagnards d'Écosse. Au large, la petite île de *Man*, habitée par une population de pêcheurs, tout entière d'origine celtique, est gouvernée comme une colonie. La ville principale est *Douglas*.

II. **Côtes de l'Écosse.** — Les côtes de l'Écosse rappellent celles de la Norwège par les sinuosités de leurs baies encaissées entre de hautes murailles granitiques, les pluies presque perpétuelles qui la lavent, la brume qui en estompe les contours et se mêle à l'embrun des lames déchainées et retentissantes, enfin par la population vouée à la pêche. Le principal port écossais du Solway est *Dumfries*, à l'embouchure de la Nith. A l'extrémité de la presqu'île de Galloway est *Port-Patrick*, d'où par un ciel clair on peut apercevoir la côte irlandaise de Belfast. Le firth de la Clyde s'enfonce profondément dans les terres entre l'Écosse proprement dite, la presqu'île de Cantyre et l'île d'Arran. Des milliers de vaisseaux sillonnent sans cesse ce bras de mer, se dirigeant vers la petite cité industrielle d'*Ayr*, mais surtout vers l'embouchure même de la Clyde. C'est là que depuis un siècle ne cesse de s'accroître et d'ajouter quartier à quartier la plus populeuse cité de l'Écosse, *Glasgow* (550 000 habit.). Sa prospérité inouïe date du jour où le lit de son fleuve, qui ne mesurait pas plus de 0^m,60, fut porté par le travail des ingénieurs à 6 et 7 mètres. De riches mines de houille et de fer sont exploitées dans son voisinage. Ses 120 000 ouvriers travaillent le coton comme à Manchester, le fer comme à Birmingham, la laine comme à Leeds. Ses usines sont des monuments; quelques-unes portent jusqu'à 142 mètres le faite de leurs cheminées. Malheureusement, Glasgow est la ville la plus insalubre du Royaume-Uni, celle où le chiffre de la mortalité est le plus élevé. Ses avant-ports sont *Port-Glasgow*, *Dumbarton*, *Greenock*, qui espéra au commencement du siècle primer Glasgow, et qui n'en est aujourd'hui qu'une annexe. Au nord de la presqu'île de Cantyre s'ouvre la brèche du canal *Calédonien*, qui évite aux vaisseaux la navigation dangereuse du nord de l'Écosse et aboutit dans la mer du Nord à *Inverness*, au fond du golfe de Murray. Les petits lacs Ness ont facilité singulièrement la besogne des ingénieurs. Tantôt les vaisseaux se reposent sur une nappe lacustre aux larges perspectives, tantôt ils s'engagent dans des couloirs resserrés entre des parois de 300 à 400 mètres de hauteur. Le cap *Duncansby* marque la limite la plus septentrionale de l'Écosse,

Trois archipels accompagnent les côtes d'Écosse : les *Hébrides*, séparées du littoral par les passes de Little Minch et de North Minch, enveloppées d'éternels brouillards, battues par une mer toujours agitée, habitées par une population de pêcheurs qui reçoit rarement la visite des barques du littoral. Les plus

importantes sont l'île de *Lewis* et l'île de *Skye*. Le basalte et le granit se rencontrent également dans les stratifications de leurs montagnes. On admire dans l'île de *Staffa* la grotte de *Fingal*, chantée par *Ossian*.

Les *Orcades*, peuplées de pêcheurs d'origine scandinave pour la plupart et de pasteurs, sont entourées par une mer dangereuse, mais où la vie animale abonde. Les barques hollandaises et norwégiques s'y rendent en véritables flottes. La principale de ces îles est *Pomona*.

Les *Shetland*, au nord des *Orcades*, ont encore un climat plus rude et se ressentent déjà du voisinage des terres polaires, quoique baignées par le courant chaud des Antilles. La faune et la flore y sont exigües et rabougries. On y élève des poneys remarquables pour leur petitesse et leur vivacité. La principale des *Shetland* est *Mainland*.

La côte orientale de l'Écosse est loin d'être aussi découpée que la côte occidentale; les débris des glaciers ont comblé la plupart de ses criques et de ses baies. Après les golfes de *Dornoch* et de *Murray*, nous trouvons la froide et propre *Aberdeen*, que fréquentent annuellement 3 000 navires : c'est une ville industrielle et commerçante; la ville de pêche de *Stonhaven*, *Dundee* (130 000 hab.), à l'embouchure de la *Tay*. *Dundee* est la première ville du Royaume-Uni pour la fabrication des fortes toiles de jute, sorte de chanvre que lui envoient les Indes. *Dundee* arme pour la grande pêche de la baleine.

Le golfe du *Forth* répond au golfe de la *Clyde*. Là s'élève la capitale de l'Écosse, et la ville la plus savante du royaume, *Edimbourg* (160 000 hab.), ville originale et artistique, qui a d'autres monuments que des usines et des fabriques; la patrie d'une foule d'hommes célèbres, *Hume*, *Walter Scott*, *Macaulay*, *Napier*, etc. Ses avant-ports sont *Leith*, qui est, de plus, une grande ville industrielle, *Granton* avec ses larges bassins à flot, *Porto Bello*. De l'autre côté du *Forth*, *Dumfermline* exploite ses mines de houille et de fer. Au fond du golfe, *Stirling* était jadis la principale forteresse de l'Écosse. Les villes de *Falkirk* et de *Dunbar* rappellent, l'une la victoire éphémère du prétendant *Charles-Édouard*, l'autre la victoire de *Cromwell* sur l'Écossais *Lesly*.

Les côtes de l'Écosse se continuent jusqu'à l'embouchure de la *Tweed*, où commencent les côtes anglaises.

Orographie de la Grande-Bretagne. — Le système montagneux de la Grande-Bretagne occupe presque exclusivement la partie septentrionale et occidentale du pays. L'Écosse entière, sauf l'isthme entre Forth et Clyde, est couverte d'escarpements de formation silurienne et granitique. Les montagnes écossaises se divisent en trois groupes distincts : 1° les monts du *Sutherland* et de *Ross*, qui des falaises gigantesques du cap *Wragh* s'étendent jusqu'à la brèche abrupte du canal *Calédonien*. Dénudées de leurs antiques forêts, couvertes de bruyères et de landes où s'égoutte l'humidité des nuages qui traînent sans cesse sur leurs croupes, ces montagnes présentent des vallées profondes et des tourbières peu exploitées; le principal sommet est le *Ben Attow* (1 150 mè.). 2° les *Grampians*, qui se subdivisent en *Grampians* du nord et *Grampians* du sud; ils se rapprochent de la parallèle et affectent la direction du sud-ouest au nord-est. Ces montagnes ont souvent été célébrées par les poètes et les romanciers pour la beauté austère de leurs paysages, l'éclatante verdure de leurs pentes, les lacs charmants qu'enserrent leurs escarpements et dont les plus connus sont le *loch Lomond*, le *loch Ericht*, le *loch Katrine* où *Walter Scott* a placé le lieu de son poème : *la Dame du lac*. Les sommets principaux sont : le *Ben Nevis* (1 335 mè.), le plus élevé de la Grande-Bretagne, le *Ben More*, le *Ben Lomond* qui domine le loch du même nom; 3° les monts *Cheviots*, qui forment la séparation entre l'Écosse et l'Angleterre. Leur hauteur moyenne est de 700 mètres, mais la difficulté des cols fait de cette chaîne une véritable barrière. Entre les *Cheviots* et l'isthme situé entre *Forth* et *Clyde* s'élèvent plusieurs massifs que l'on rattache assez arbitrairement aux *Cheviots* : les *Louthers Hills*, dont le sommet principal est le *mont Merrick* (945 mè.), le *Hart Fell*, les *Lammermoor Hills*, qui finissent au défilé de *Dunbar*, les *Pentland Hills*, qui ferment au sud l'horizon d'Édimbourg.

Aux *Cheviots* se rattache la chaîne *Pennine*, qui forme le faite de séparation entre les eaux qui se rendent à la mer du Nord et celles qui vont à la mer d'Irlande. Leurs pics les plus élevés sont le *Cross-fell* (892 mè.) et le massif du *Peak*, qui ne dépasse pas 690 mètres. Ces montagnes, très riches en mines de charbon, renferment de belles forêts de chênes, des eaux jaillissantes et abondantes, des cascades. Elles se continuent par les collines plus humbles du *Devon* et laissent de côté trois massifs importants : 1° le massif granitique des *monts*

Cambriens, aussi grandioses que les montagnes d'Écosse, où la pluie se déverse en ondées incessantes, et dont le sommet le plus haut est le *Scauffell* (985 mèl.); ses beaux lacs, dont le plus connu est le *Wandermere*, sont visités chaque année par des milliers de touristes : ils ont inspiré les poètes appelés par les Anglais *lakistes*; 2° les montagnes du pays de Galles, formées de calcaire et de grès : au nord le massif de Caërnarvon, dominé par le *Snowdon* (1 092 mèl.), le plus haut sommet de l'Angleterre; au sud le *massif de Pembroke* et les monts Black, que domine le *Beacon* (872 mèl.). C'est au sud de cette chaîne que s'étendent les riches gisements houillers de Merthyr Tydvil. Entre les deux massifs, le *Plynlimmon* (756 mèl.); 3° les montagnes granitiques de Cornouailles, couvertes de forêts où vague encore le cerf à l'état sauvage. Elles se divisent en *Monts Exmoor*, le long du canal de Bristol, et en *Monts de Dartmoor*, entre Plymouth et Exmouth.

Le bassin de la Tamise est séparé du versant de la Manche par des collines qui prennent le nom de *Dorset heights*, les *North-Downs*, les *South-Downs*, dont l'herbe savoureuse nourrit une race de moutons renommée. Les *North-Downs* vont finir dans le comté de Kent aux falaises du *South-Foreland*.

Hydrographie de la Grande-Bretagne. — La Grande-Bretagne est un des pays les mieux arrosés de l'Europe : ce n'est pas qu'elle soit traversée par de grands fleuves; mais ses rivières, très nombreuses, sont profondes, alimentées par les grandes quantités d'eau qui tombent dans leurs bassins, aisément navigables, et admirablement utilisées par le génie industriel des habitants.

La *Manche* ne reçoit que des cours d'eau insignifiants par leur étendue, mais qui, comme les ruisseaux normands, s'écoulent à la mer par de vastes estuaires sans proportion avec leur débit d'eau. Ce sont :

La *Tamer*, qui finit dans la rade de Plymouth;

L'*Ex*, qui passe à *Exeter* et finit à Exmouth;

L'*Avon*, qui arrose *Salisbury*, où l'on voit le plus bel édifice ogival de l'Angleterre : près de *Salisbury* on remarque l'ancien bourg pourri d'*Old Sarum*;

L'*Anton*, qui se termine dans la rade de Southampton.

Dans la mer du Nord se jettent les cours d'eau suivants :

La *Stour*, qui traverse le riche comté de Kent et arrose *Canterbury* (20 000 hab.), une des villes les plus anciennes de

l'Angleterre. Elle n'a d'importance que comme siège primatial de l'Angleterre, illustré par Thomas Becket.

La *Medway* peut être considérée déjà comme un affluent de la Tamise, passe au milieu des jardins et des houblonnières de *Maidstone* et sépare en bourgs distincts les trois villes sœurs de Chatham, Rochester et Stroud.

La *Tamise* est formée de deux ruisseaux : la *Thame* et l'*Isis*. Elle prend sa source à quelques kilomètres de la Severn, passe à *Oxford*, qui doit son animation et sa vie à ses 25 collèges, dont plusieurs datent du treizième siècle; presque tous ont des revenus considérables. Oxford possède une des plus belles bibliothèques de l'Angleterre, la Bodléienne (400 000 volumes). Au confluent de la Tamise et du *Kennett* se trouve *Reading*, connue dans le monde entier par ses fabriques de biscuits; plus loin s'élève *Windsor*, château royal au milieu d'un des plus beaux parcs de l'Angleterre; en face de Windsor, *Eton*, où sont instruits les fils de la haute aristocratie anglaise. Après Eton, les villes et les villages se pressent. On traverse *Hampton Court*, *Kingston*, *Richmond*, qui sont déjà partie de la banlieue de Londres.

Les comtés de Norfolk et de Suffolk n'ont d'autres rivières notables que la *Yare*, qui traverse un des districts les plus agricoles de l'Angleterre. Elle arrose *Norwich* (80 000 hab.), grand marché de chevaux et de céréales.

Le *Wash* reçoit de pareilleux ruisseaux qui circulent au milieu des *fens* et recueillent les eaux de leurs canaux. Ce sont :

La *Grande-Ouse*, qui passe à *Buckingham*, à *Bedford*, à *Huntington*, patrie de Cromwell, centre d'un pays d'éleveurs, à *Ely*, où s'élevait jadis un monastère célèbre; elle finit à *Kings Lynn*. L'Ouse reçoit la *Cam*, qui passe à *Cambridge*, la rivale d'Oxford : ses 17 collèges, aussi richement rentés que ceux d'Oxford, groupent autour d'eux une population de 30 000 habitants.

Le *Nen* passe à *Northampton* (40 000 hab.), où se tiennent les plus importantes foires aux chevaux de l'Angleterre.

La *Welland* a peu d'importance; la *Witham* passe à *Lincoln* (27 000 hab.), jadis une des grandes villes de l'Angleterre, importante par ses manufactures de toiles, et finit à *Boston*.

Le bassin de l'*Humber* est le plus vaste de l'Angleterre. L'*Humber* est formé par deux rivières : la *Trent* et la *Petite-Ouse*.

La *Trent* prend sa source dans le Staffordshire, dans une des plus belles contrées forestières de l'Angleterre. Le Stafford-

shire est le pays des poteries ; ses veines de kaolin sont plus riches que celles de la Haute-Vienne en France. La ville principale, *Stoke-upon-Trent*, célèbre par ses porcelaines, faïences artistiques, majoliques (130 000 hab.), groupe autour d'elle *Burslem*, *Hanley*, *Wolstanton* (40 000 hab.), qui s'enrichissent par la même industrie. Un petit affluent de la haute Trent, la *Tame*, traverse une des plus étranges régions de l'Angleterre ; le ciel est voilé par d'épais nuages de fumée ; partout résonnent les marteaux de forges, s'allument les fourneaux, s'amoncellent les scories : c'est le pays du fer. Là s'élève la colossale cité de *Birmingham* (445 000 hab.), qui n'est qu'une vaste usine, où se laminent les barres de fer, se construisent les wagons, les machines où se découpent plusieurs milliards de plumes métalliques. Autour de Birmingham se pressent nombre de villes vouées comme elle à l'industrie métallurgique, *Oldbury*, *Dudley* (42 000 hab.), *Stourbridge*, qui fabrique des argiles réfractaires, *West-Bromwich* et la plus importante de ces satellites de Birmingham, *Wolverhampton* (70 000 hab.).

La Trent, au sortir de cet enfer, arrosé, dans un des plus beaux districts agricoles de l'Angleterre, *Burton*, dont les houblonniers alimentent d'importantes brasseries ; *Nottingham* (90 000 hab.), qui travaille les soieries et les dentelles.

La Trent reçoit la *Sour*, qui passe à *Leicester* (95 000 hab.), la première ville de l'Angleterre pour les articles de bonneterie ; la *Derwent*, qui arrose les superbes prairies du Derbyshire et traverse *Derby* (50 000 hab.), capitale du comté le plus aristocratique par sa population de grands propriétaires.

La *Petite-Ouse*, la seconde des rivières qui constituent l'*Humber*, traverse les admirables plaines du *Yorkshire*. Là s'élèvent les fermes les mieux tenues et les exploitations agricoles les plus rémunératrices du monde entier. La capitale de ce district est *York*, la seconde ville épiscopale de l'Angleterre. Elle jouissait d'une grande importance commerciale et politique, comme place intermédiaire entre Londres et Édimbourg. C'est aujourd'hui une ville riche et paisible. Le port de l'Ouse est *Goole*.

La Petite-Ouse reçoit un grand nombre d'affluents :

La *Wharfe*, qui descend des beaux massifs de la chaîne Pennine.

L'*Aire* et son affluent la *Calder*, qui arrosent une des régions les plus peuplées et les plus manufacturières de l'Angleterre, le *West-Riding*. L'*Aire* arrose *Leeds* (295 000 hab.), qui doit aux

Flamands d'être devenue la première ville du monde pour la fabrication des draps. Dans son bassin on remarque *Bradford*, qui date à peine d'un demi-siècle et compte déjà 175 000 habitants et fabrique des mérinos et des alpagas. *Halifax* (65 000 hab.), qui a précédé ses deux rivales, mais est dépassée aujourd'hui par elles, se trouve dans le bassin de la Calder, ainsi qu'*Huddersfield*, qui travaille le velours (70 000 hab.). *Wakefield* rappelle un des souvenirs les plus sanglants de la guerre des deux Roses et la victoire de Marguerite de Lancastre.

Le *Don* passe à *Sheffield* (275 000 hab.). Cette ville, la rivale de Birmingham, l'emporte même sur elle pour la fabrication des aciers fins, couteaux, rasoirs, etc. Le travail de l'ivoire s'ajoute au travail du fer.

La *Tees* descend du Cross-Fell et traverse un district moitié agricole, moitié industriel. On y rencontre d'abondants gisements de houille et de minerai de fer, travaillé dans les forges de *Darlington*, *Stockton* et *Middlesborough*.

La *Wear* arrose le comté de Durham, dont les bestiaux, de stature et de corpulence colossales, ont renouvelé la plupart des races européennes. Les opulentes prairies alternent avec les groupes industriels. *Durham* est la ville agricole; *Sunderland*, la ville et le port industriels.

La *Tyne* descend des Cheviots, traverse les plateaux ondulés du Northumberland qui recèlent de riches mines de plomb (gisements d'*Alston-Moor*) et finit au-dessous de *Newcastle* à *Tynemouth*.

Le bassin de la *Tweed* est en Écosse, et son embouchure en Angleterre. Elle finit à *Berwick*.

Le *Forth* descend du loch Katrine. Il devient non loin de sa source un golfe marin. La marée se fait sentir jusqu'à *Stirling*.

La *Tay* ne traverse que des hameaux dans les Highlands. Au fond de son estuaire se trouve *Perth*, qui, de ville de guerre, est devenue une cité industrielle, bien dépassée par la moderne *Dundee*.

La *Dee* finit à Aberdeen.

La *Ness* se jette dans le golfe de Murray à Inverness.

Dans l'*Atlantique* et la mer d'*Irlande* se jettent les cours d'eau suivants :

La *Clyde* prend sa source dans les Louthers-Hills, gagne de cascades en cascades la ville de *Lanark*, traverse des terrains houillers qui ont donné naissance à un grand nombre de villes

et fait la prospérité de Glasgow. Citons *Hamilton*, *Airdrie*, surtout *Paisley* (50 000 hab.), qui fabrique des soieries et des mousselines.

La *Nith* finit dans le Solway à *Dumfries*.

L'*Eden* traverse une belle région, fréquentée par les touristes, et finit près de *Carlisle*.

La *Ribble* forme la limite de la région industrielle de Manchester. Dans son bassin se trouvent *Blackburn* (75 000 hab.), qui est une vaste usine, et *Preston*, à l'embouchure du fleuve.

La *Mersey* est une humble rivière dont le bassin est un des plus peuplés de la terre. Nulle part l'industrie humaine ne déploie une pareille activité; nulle part elle n'a donné de plus magnifiques résultats. C'est sur l'*Irwell*, affluent de la *Mersey*, que s'est bâtie *Manchester* (500 000 hab.), la ville du coton. Aucune cité ne l'égale au monde pour la masse de produits qu'elle exporte. Tous les marchés du globe, les populations les plus reculées de l'Afrique et de l'Asie, reçoivent ses cotonnades et ses tissus à bon marché. Plusieurs milliards de capitaux sont annuellement maniés par ses cotton-lords. Pas une révolution politique et économique qui n'ait son contre-coup à Manchester. On a dit que c'étaient les Indes qui faisaient vivre les ouvriers du Lancashire; on peut joindre aux Indes les États-Unis. Or voici que ces deux pays, jusqu'ici contrées de production pour les matières premières, se mettent à leur tour à fabriquer. Lowell, New-York, Boston, d'une part, Bombay, de l'autre, ajoutons Melbourne, en Australie, menacent la prospérité de Manchester, qui est obligée, sous peine d'une terrible crise sociale, de chercher sans cesse de nouveaux débouchés à sa production. Autour de Manchester, comme autant de satellites, se groupent *Bolton* (85 000 hab.), *Oldham* (90 000 hab.), *Stockport*, *Rochdale* (45 000 hab.), qui a la spécialité des flanelles, *Macclesfield* (40 000 hab.), qui menace le monopole de Lyon pour les soieries. Le port de toute cette région industrielle du Lancashire est Liverpool.

La *Dee* prend sa source à quelques kilomètres du golfe de Cardigan et finit au-dessous de Chester.

L'*Usk* traverse la partie orientale du pays de Galles et le comté de Monmouth. Le fer, la houille, la tourbe, se trouvent en abondance dans son bassin. La ville de *Pontypool*, avec ses forges, dépend du groupe de Merthyr-Tydvil. Le port de l'*Usk* est Newport.

La *Wye* sort des montagnes du pays de Galles et traverse le

comté de Hereford, un des plus pittoresques de l'Angleterre. Elle arrose *Hereford* et *Monmouth*, la patrie du choniqueur Geoffroy de Monmouth.

La *Severn* décrit un demi-cercle du Plynlimmon à la mer et se rapproche en un point beaucoup de la Tamise. Elle arrose en Angleterre : *Shrewsbury*, la région minière de *Coulbrookdale*, laisse un peu de côté *Kidderminster*, qui fabrique des tapis, passe à *Tewkesbury*, théâtre d'une bataille meurtrière pendant la guerre des deux Roses, à *Worcester*, où Cromwell battit le fils de Charles 1^{er}. Cette ville fabrique des porcelaines artistiques. *Gloucester* est le port de la *Severn*. Non loin de son embouchure nous remarquons *Stroud* et la somptueuse ville de bains de *Cheltenham* (40 000 hab.).

Le principal affluent de la *Severn* est l'*Avon*, qui naît près de *Naseby*, victoire de Cromwell, passe à *Warwick*, où se dresse encore le magnifique château du faiseur de rois, à *Evesham*.

Un autre *Avon* finit à *Bristol*, après avoir traversé *Bath* (50 000 hab.), célèbre par ses bains.

Canaux de la Grande-Bretagne. — L'heureuse disposition des côtes, celle des rivières, qui sont fort rapprochées les unes des autres, l'altitude modique des montagnes, et surtout la nécessité de multiplier les voies de communication, ont contribué à la construction d'un grand nombre de canaux.

Le bassin de la *Mersey* et celui de l'*Aire* et de la *Calder* communiquent par les canaux de *Rochdale*, d'*Huddersfield*, de *Liverpool* à *Leds*.

Le canal du *Grand-Tronc* joint la *Mersey* à la *Trent*.

La *Severn* communique avec la *Trent* par le canal de *Stour*, avec la *Tamise* par celui de *Tewkesbury* à *Oxford*.

Plusieurs canaux joignent la *Tamise* à l'*Avon* de *Warwick* et à la *Trent*.

Les deux principaux canaux de l'Écosse sont le *Grand Canal Calédonien*, celui du *Forth* à la *Clyde*.

Race anglaise. — On donne assez improprement aux Anglais le nom d'Anglo-Saxons. Il serait plus juste de leur appliquer celui d'Anglo-Celtes. Les Celtes et Kymris forment en effet le fond de la population, même en Angleterre. La population celtique domine presque exclusivement encore dans le pays de Galles, dans la Cornouailles, en Écosse et en Irlande. Les Romains,

qui, à la suite de l'expédition de Jules César, s'établirent dans le pays qu'on appelait la Bretagne, ne purent s'y maintenir assez longtemps pour laisser dans les mœurs et les habitudes une trace aussi profonde qu'en Gaule. Du reste, le mur d'Adrien, entre le Solway et la Tyne, et celui d'Antonin, entre la Clyde et le Forth, marquent assez bien la limite de leur domination, à laquelle purent se soustraire les Pictes et les Scots, protégés par leurs montagnes. Vinrent ensuite les invasions répétées des pirates angles et saxons, qui finirent par fonder au sud-est de l'île l'heptarchie, et celles des Danois, qui sous le roi Kanut dominèrent sur tout le pays. On voit encore la trace de leur séjour dans de nombreux villages et ports du nord des Iles Britanniques. Les pêcheurs des Orcades et des Shetland revendiquent encore cette origine. En 1066 soixante mille Normands et Français, sous la conduite de Guillaume le Conquérant, s'emparèrent de l'Angleterre et lui imposèrent leurs souverains et leur langue. Ce n'est que sous le règne de Richard II que la langue française cessa d'être la langue officielle. De tous ces mélanges est résultée une population bien tranchée par ses qualités comme par ses défauts, robuste, énergique, dominatrice, douée d'une volonté que rien ne rebute, capable des plus grandes entreprises. On lui reproche de la brutalité, de la morgue, une certaine originalité qui l'empêche de se plier aux habitudes des autres peuples, de l'égoïsme, une préoccupation outrée de ses intérêts matériels, enfin une affectation qui, dans la vie sociale, devient de la pruderie.

Richesse de l'Angleterre. — On l'a répété souvent : « l'Angleterre est un bloc de houille » ; dans le sous-sol s'agite une énorme population de mineurs qui exploite ses *Indes Noires* ; à la surface fourmille une foule fiévreuse d'ouvriers occupés à transformer les matières premières que le sol fournit ou qui viennent de l'étranger. Si l'intérieur de l'Angleterre est une vaste mine, la surface est une immense usine.

C'est la houille qui a fait la fortune industrielle et commerciale de l'Angleterre. On la trouve presque partout : parfois elle affleure le sol, parfois on la rencontre à des profondeurs considérables. La production annuelle de la Grande-Bretagne est évaluée à 130 millions de tonnes. C'est à peu près la moitié de la production totale du globe. Les bassins les plus riches sont ceux du *Northumberland* et du *Durham*, traversés par la Tyne ; celui du *Yorkshire* (Leeds, Sheffield) ; celui du *Lancashire* (Manchester, Liverpool) ; ceux du *Staffordshire*, qui

comptent plus de 400 mines (Stoke, Birmingham); ceux du *Pays de Galles*, qui renferment plus de 100 veines et ont une épaisseur totale de plus de 1000 mètres. En Écosse, la houille est plus rare, mais elle est de qualité supérieure; c'est de l'anthracite. Le bassin de *Glasgow* est le plus puissant. L'Irlande ne produit guère que de la tourbe. Cette production extraordinaire a suggéré à beaucoup d'Anglais des craintes pour l'avenir. Une enquête sérieuse, ordonnée par la Chambre, évalue la réserve de charbon de l'Angleterre à 97 milliards de tonnes.

Le fer se trouve presque partout à côté de la houille. On extrait annuellement près de 7 millions de tonnes de minerai.

L'abondance et le bon marché des matières premières ont permis à l'Angleterre de devenir, surtout à partir du dix-neuvième siècle, la première puissance industrielle du monde. Les deux continents sont ses tributaires, et nulle part la concurrence n'est possible, vu le bon marché exceptionnel des produits anglais. Les objets fabriqués en France l'emportent souvent par le goût artistique et la solidité; ils se vendent plus cher et ne sont à la portée que d'un plus petit nombre d'acheteurs. Le revenu de l'industrie anglaise est estimé à 42 milliards.

Cette fécondité industrielle, d'une part, la houille de l'autre, ont favorisé singulièrement le mouvement commercial de l'Angleterre. La houille, en effet, sert de fret aux navires anglais, pendant que les nôtres sont obligés souvent de partir sur lest. La houille, qui vaut de 10 à 12 francs à Newcastle et à Cardiff, augmente de valeur à mesure que l'on s'éloigne du lieu d'extraction: elle vaut 36 francs à Malte, 50 à Madras, 70 ou 80 à Chang-hai. Elle finit par devenir une marchandise de prix, et permet le transport à bon marché des autres marchandises. C'est là un encouragement puissant pour les armateurs. La flotte commerciale et militaire de l'Angleterre, de toute forme et de tout tonnage, monte au chiffre extraordinaire de 500 000 vaisseaux. Le trafic dépasse 45 milliards.

L'Angleterre est le pays des grandes fortunes, des existences princières; elle est aussi le pays des grandes misères. La propriété est entre les mains d'une minorité de *landlords*, qui se la transmettent héréditairement dans son intégrité, grâce aux majorats et aux substitutions. Les cadets des grandes familles cherchent fortune soit dans l'armée, soit aux colonies. 80 000 personnes détiennent presque tout le sol du Royaume-Uni. En

Écosse et en Irlande la propriété est encore moins divisée que dans les comtés anglais. Le duc de Sutherland possède tout un royaume. L'île Lewis, dans les Hébrides, appartient à un seul propriétaire. Le terrain de la ville de Belfast est aussi la propriété d'un seul homme. Par suite, la population ouvrière se voit à peu près interdit l'espoir d'acquérir une parcelle de la terre commune. Ses besoins réels ou factices absorbent son salaire, et si elle échappe aux chances d'une mortalité qui sévit cruellement dans les centres industriels, sa vieillesse est précaire et n'a guère pour refuge que le *workhouse*. L'Angleterre n'a pas, comme en France, plusieurs millions de paysans propriétaires, garantie précieuse contre les révolutions politiques, puissante réserve patriotique en cas de péril national. La population des villes est plus considérable que la population des campagnes. Celles-ci sont cultivées par des fermiers et des tenanciers, qui exploitent la terre sans la posséder. Le paysan n'est qu'un ouvrier, les exploitations agricoles sont de véritables manufactures, où la vapeur remplace de plus en plus les bras de l'homme.

De cet état social résultent deux conséquences principales. D'abord pour échapper à la misère l'Anglais émigre sur toutes les plages du globe. Depuis 1825 plus de huit millions d'Anglais se sont expatriés et ont fait souche en pays étranger. De là la puissance d'expansion, tant vantée de la race anglaise. Chacun veut faire fortune à tout prix. Sur tous les points du monde l'Anglais trouve des compatriotes. De plus, le stock industriel de l'Angleterre étant hors de proportion avec ses besoins, il faut à sa production de vastes débouchés que l'Angleterre trouve dans ses colonies. C'est pour faire vivre sa population ouvrière, pour conserver sa prépondérance industrielle, pour conjurer une convulsion sociale dont les conséquences seraient incalculables, que l'Angleterre tient les Indes, l'Australie, conquiert le sud de l'Afrique. Toutes ses guerres ont pour but un intérêt commercial, toute sa politique extérieure est dictée par les besoins de son industrie.

Géographie politique. — Au point de vue politique, l'Angleterre proprement dite est divisée en 40 comtés, dont voici la liste :

COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.	COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.
Northumberland.	Newcastle.	Shropshire.	Shrewsbury.
Durham.	Durham.	Hereford.	Hereford.
York.	York.	Worcester.	Worcester.
Lincoln.	Lincoln.	Warwick.	Warwick.
Norfolk.	Norwich.	Stafford.	Stafford.
Suffolk.	Ipswich.	Derby.	Derby.
Essex.	Chelmsford.	Nottingham.	Nottingham.
Kent.	Maidstone.	Leicester.	Leicester.
Sussex.	Lewes.	Rutland.	Oakham.
Hampshire.	Winchester.	Northampton.	Northampton.
Dorset.	Dorchester.	Huntington.	Huntington.
Devon.	Exeter.	Cambridge.	Cambridge.
Cornouailles.	Bodmin.	Bedford.	Bedford.
Somerset.	Bath.	Wilts.	Salisbury.
Gloucester.	Gloucester.	Hertford.	Hertford.
Monmouth.	Monmouth.	Buckingham.	Aylesbury.
Chester.	Chester.	Oxford.	Oxford.
Lancastre.	Lancaster.	Berks.	Reading.
Westmoreland.	Appleby.	Surrey.	Guildford.
Cumberland.	Carlisle.	Middlesex.	Londres.

Le pays de Galles se divise en 12 comtés :

COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.	COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.
Flint.	Moll.	Cardigan.	Cardigan.
Denbigh.	Ruthin.	Pembroke.	Haverford-West.
Caernarvon.	Caernarvon.	Chermarthen.	Caernarthen.
Merioneth.	Dolgelly.	Glamorgan.	Cardiff.
Montgomery.	Montgomery.	Brecknock.	Brecknock.
Anglesey.	Beaumaris.	Radnor.	Presteign.

Le pays de Galles, conquis par Edouard I^{er} sur le roi national Lolyng, définitivement réuni par Cromwell, est habité par une population essentiellement distincte du reste de l'Angleterre. Il forme, comme notre Bretagne, une région à part, celtique d'origine et qui parle encore un dialecte celtique. Toutefois depuis l'extension des voies ferrées, et surtout depuis que la richesse industrielle du pays y attire des travailleurs de toute provenance et de toute origine, l'assimilation se fait rapidement, et dans un avenir assez prochain il ne restera que le souvenir de l'ancienne nationalité galloise.

L'Écosse se divise en 33 comtés. La capitale est Édimbourg.

COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.	COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.
Mid-Lothian.	Édimbourg.	Kinross.	Kinross.
East-Lothian.	Haddington.	Clackmannan.	Clackmannan.
West-Lothian.	Linlithgow.	Stirling.	Stirling.
Berwick.	Greenlaw.	Perth.	Perth.
Roxburgh.	Jelburgh.	Aberdeen.	Aberdeen.
Dumfries.	Dumfries.	Banff.	Banff.
East-Galloway.	Kirkcudbright.	Elgin.	Elgin.
West-Galloway.	Wigtown.	Nairn.	Nairn.
Ayr.	Ayr.	Caithness.	Wick.
Renfrew.	Renfrew.	Argyle.	Inverary
Lanark.	Lanark.	Bute.	Rothsay.
Peebles.	Peebles.	Dumbarton.	Dumbarton.
Selkirk.	Selkirk.	Inverness.	Inverness.
Fife.	Cupar.	Ross.	Tain.
Angus.	Forfar.	Cromarty.	Cromarty.
Kincardine.	Stonehaven.	Sutherland.	Dornoch.
		(Iles Orcades.	Kirkwall.
		{ Shetland.	Lerwick.

Ne formant qu'un comté . . .

L'Écosse, longtemps l'ennemie héréditaire de l'Angleterre, fut réunie à elle lors de l'avènement de Jacques Stuart au trône d'Élisabeth. La victoire de Dunbar remportée par Cromwell acheva ce que la politique avait commencé. On partage encore l'Écosse en *lowlands* ou basses terres et en *highlands* (hautes terres). La population s'est mélangée dans les lowlands, riches par leur culture et leur industrie. Les highlanders ont mieux conservé les anciennes mœurs de la vieille Écosse ; mais eux aussi sont de plus en plus entamés par la marche de la civilisation anglaise. En général, l'Écossais est plus grand, plus vigoureux, de tempérament plus sec, de caractère plus gai et de conception plus vive que l'Anglais. Il émigre plus volontiers encore que son voisin et rarement manque de trouver l'aïssance, sinon la fortune. L'instruction est très répandue dans le pays ; le paysan lui-même lit, discute, s'occupe de théologie.

IRLANDE.

Côtes de l'Irlande. — L'Irlande a des côtes en général moins découpées que les côtes anglaises, excepté au sud-ouest, où ses baies profondes rappellent celles de l'Écosse. Tandis que les côtes orientales sont, en général, basses, celles de l'occident sont rocheuses et escarpées, coupées de falaises abruptes.

Toutes les grandes villes sont sur les côtes. *Dublin*, la capitale de l'Irlande (400 000 hab.), à côté de superbes quartiers, montre des ruelles où végète une population misérable. Les protestants français ont fondé la plupart de ses industries. Le port de Dublin est *Kinystown*. *Drogheda*, à l'embouchure de la Boyne, rappelle la victoire de Guillaume en 1690. *Dundalk* se trouve au fond du golfe du même nom. *Newry* doit son commerce assez actif à ses manufactures de coton et à ses fonderies. *Belfast* (170 000 hab.), la ville la plus industrielle de l'Irlande, la première du Royaume-Uni pour la fabrication des toiles de lin, est d'origine relativement récente; elle aussi doit sa prospérité à des réfugiés français. Au fond du lough Foyle est *Londonderry*, colonie protestante et anglaise au milieu de populations catholiques et celtiques.

La côte occidentale offre à peine quelques havres de pêcheurs au fond de ses baies profondes. Citons *Donegal*, dans la baie du même nom; *Sligo*, dans la baie de Sligo, qui fut choisi comme lieu de débarquement par le général Humbert que le Directoire envoya pour soulever les Irlandais; *Galway*, dans la baie de Galway, qui fut autrefois plus commerçante qu'aujourd'hui. A l'embouchure du Shannon *Limerick* (40 000 hab.) est aussi dans une période de décadence. Ses principales industries consistent en salaisons, en fabriques de dentelles. Les vaisseaux qui remontent jusqu'à *Limerick* font d'ordinaire escale à *Tralee*. Quatre presque îles séparées par les golfes de Dingle, de Kenmare et de Bantry terminent l'Irlande au sud-est. C'est à *Valentia*, dans la baie de Dingle, qu'a été attaché en 1863 et 1866 le double câble qui met l'Angleterre en communication avec l'Amérique. La baie de *Bantry* a été le théâtre d'une grande victoire navale des Français en 1691.

Cork, au fond d'une baie semée d'îles et d'ilots, a 90 000 habitants. C'est surtout une ville littéraire. Ses fabriques de gants sont assez actives. L'avant-port est *Queenstown*.

Waterford est reliée à Liverpool et à Bristol par un service de paquebots. *Wexford*, à cause des écueils et des bancs de sable, est d'un accès difficile aux vaisseaux.

Orographie de l'Irlande. — Le centre de l'Irlande est une vaste plaine, basse, marécageuse, occupée en grande partie par des tourbières, des *bogs* qui se gonflent et se soulèvent comme une éponge quand le sol s'est imprégné de l'eau des pluies. Les montagnes bordent tout le pourtour de l'île. Les plus hautes sont au sud les *monts du Kerry*, dominés par le *Carrantuo-hill*,

qui dépasse 4 100 mètres. Viennent ensuite des massifs à peu près isolés : les *monts Galtymore* ; les *monts Wicklow*, au sud de Dublin, dominés par le *Lugnaquilla*. Au nord sont les montagnes volcaniques de *Mourne*, près de Newry ; la chaîne basaltique d'*Antrim*. La principale curiosité de cette région est la fameuse chaussée des Géants, formée de 40 000 colonnes de basalte. Dans le Connaugh on remarque les sauvages montagnes de *Connemara*, d'origine granitique.

Hydrographie de l'Irlande. — Dans les plaines inondées de l'Irlande, les cours d'eau sont inombrables. Ils sont alimentés pour la plupart par de grands lacs et n'ont que fort peu de pente. Ces lacs s'étendent sur de vastes espaces, et tantôt se répandent en hiver au delà de leurs limites, tantôt se laissent absorber en partie par la végétation envahissante des tourbières. La moitié de l'Irlande appartient au bassin du *Shannon*. Ce fleuve prend sa source au-dessus du lac *Allen*, écoule dans son cours sinueux et indécis les eaux d'une multitude de lacs dont les principaux sont le *lough Ree* et le *lough Dery*, force par une série de rapides en amont de Limerick une barrière montagneuse et finit dans un long estuaire. Son affluent le plus considérable est la rivière *Suck* ;

Citons encore le *Blackwater*, ainsi nommé de la couleur noire de ses eaux, commune à beaucoup de rivières irlandaises qui traversent des tourbières.

Le *Barrow*, qui finit dans la baie de Waterford, où vient également se jeter la *Suir*, laquelle traverse le comté de *Tipperary*, qui passe pour le plus turbulent de l'Irlande ;

La *Liffey*, qui est le fleuve de Dublin ;

La *Boyne*, qui passe à *Drogheda* ;

La *Bann*, qui écoule les eaux de la plus grande nappe d'eau de l'Irlande, le *lough Neagh* ;

Le *Foyle*, qui finit à Londonderry.

L'*Erne*, qui écoule les eaux du *lough Erne*.

Canaux de l'Irlande. — La construction des canaux en Irlande a été singulièrement facilitée par le peu de relief du sol. Les principaux sont :

Le *Grand Canal*, qui joint la *Liffey* au *Shannon* ; il passe par la ville industrielle de *Tullamore*.

Le *Canal Royal*, qui joint les deux mêmes fleuves, mais sur un point plus rapproché de la source du *Shannon*.

L'*Ulster Canal*, qui joint le *lough Erne* au *lough Neagh*.

L'Irlande est divisée en 32 comtés, répartis en quatre régions qui n'ont plus aujourd'hui aucune signification politique, l'*Ulster*, le *Munster*, le *Leinster* et le *Connaught*. La capitale est Dublin.

COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.	COMTÉS.	CHEFS-LIEUX.
Louth.	Dundalk.	Waterford.	Waterford.
East-Meath.	Trim.	Tipperary.	Clonmel.
Dublin.	Dublin.	Galway.	Galway.
Wicklow.	Wicklow.	Mayo.	Castlebar.
Wexford.	Wexford.	Roscommon.	Roscommon.
Carlow.	Carlow.	Leitrim.	Carrick.
Kilkenny.	Kilkenny.	Sligo.	Sligo.
Queen's County.	Maryborough.	Antrim.	Belfast.
King's County.	Tullamore.	Down.	Down-Patrick.
Kildare.	Kildare.	Armagh.	Armagh.
West-Meath.	Mullingar.	Monaghan.	Monaghan.
Longford.	Longford.	Cavan.	Cavan.
Clare.	Ennis.	Fermanagh.	Enniskillen.
Limerick.	Limerick.	Tyrone.	Omagh.
Kerry.	Tralee.	Londonderry.	Londonderry.
Cork.	Cork.	Donegal.	Lifford.

Longtemps l'Irlandais a été le paria de la société anglaise. Celte, il a été conquis par les Anglo-Saxons ; catholique, persécuté, proscrit par les puritains. L'Irlande est un pays conquis. Déjà Élisabeth et Jacques I^{er} avaient commencé de distribuer ses terres à des colons anglais ; la dépossession a été consommée par Cromwell et son gendre Ireton. Ce n'est que depuis 1832, grâce à l'agitation entretenue par le grand orateur O'Connell, que l'Irlande a ses représentants au parlement de Londres. Mais le sol est encore occupé par 1 000 propriétaires anglais. Réduit à l'état de fermier et de tenancier, l'Irlandais ne peut échapper à une effroyable misère. La désastreuse année de 1847 lui porta le coup fatal. 500 000 Irlandais périrent par la famine. Alors commença le lamentable exode qui arracha deux millions d'habitants à l'île. Aujourd'hui il y a plus d'Irlandais aux États-Unis que dans la mère patrie. Un grand nombre habitent Londres et les autres grandes villes de l'Angleterre. Ce qui ajoute encore à la misère de l'Irlande, c'est l'absentéisme. Le grand propriétaire ne réside pas et dépense ses revenus, soit à Londres, soit dans les principaux centres de plaisir du continent.

L'Irlandais, méprisé et longtemps honni, prend lentement sa revanche. Il s'est rendu nécessaire à ses anciens ennemis. Il

remplit les cadres de l'armée. Souvent il arrive à la richesse. L'Angleterre lui doit un grand nombre de poètes, ses plus célèbres orateurs. Chez lui l'imagination est brillante, la sensation vive, la parole prompte et chaude. Les Irlandais émigrés et ceux qui ont trouvé la richesse aident leurs frères pauvres et déshérités. L'Angleterre a sans cesse à redouter l'agitation des *fenians*. Tant que l'égalité politique et sociale ne régnera pas dans les deux îles sœurs, l'Irlande sera toujours comme une menace attachée au flanc de l'Angleterre.

Gouvernement de l'Angleterre. — L'Angleterre a la première donné au monde l'exemple et le modèle d'un gouvernement constitutionnel. Le pouvoir exécutif appartient au roi et peut être remis entre les mains d'une femme; mais la réalité de la puissance publique réside dans les deux chambres: la *chambre des lords*, où l'on siège par droit de naissance ou par droit de fonction; la *chambre des communes* ou chambre basse. Malgré les réformes de 1832 et de 1867 et la suppression de plusieurs bourgs-pourris, circonscriptions électorales appartenant à quelques opulents landlords, l'Angleterre ne jouit pas encore de l'égalité politique: Le paysan et l'ouvrier ne prennent point part au scrutin. Les circonscriptions électorales sont très inégalement réparties.

Armée anglaise. — L'Angleterre n'a pas adopté, comme la plupart des nations de l'Europe, le service obligatoire. L'armée se recrute par des engagements volontaires; elle compte 285 000 hommes. Les deux tiers des officiers peuvent encore acheter leurs grades.

L'Angleterre peut compter, de plus, sur une réserve de 145 000 miliciens et de 200 000 volontaires. Les troupes des colonies, l'armée de l'Inde, n'entrent pas ici en ligne de compte.

Marine. — La flotte se recrute, comme l'armée, par engagements volontaires, et, en cas de péril national, par la *presse* des matelots. Elle compte 60 000 hommes environ. L'Angleterre possède une flotte de guerre de 50 navires blindés d'une grande puissance, sans compter 360 bâtiments d'une moindre importance.

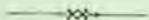
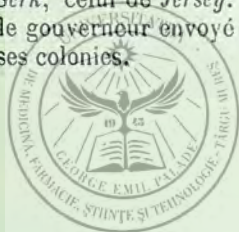
Chemins de fer. — Les lignes ferrées sont si multipliées qu'il est impossible ici d'en donner la liste. Il n'est aucune ville de quelque importance qui ne soit rattachée au réseau de l'une des 92 compagnies qui exploitent la superficie des Îles Britanniques.

Londres, dont la principale gare est Charing-Gross, est relié à Ramsgate, Douvres, Brighton, Southampton, Penzance, sur la Manche; à Yarmouth, King's Lynn, sur le Wash; à Hull, sur l'Humber; à Édimbourg, par York et Newcastle; à Carlisle, par Birmingham, Manchester et Lancastre; à Bristol, Cardiff et Milford-Haven.

Deux lignes principales traversent l'Écosse: celle de Berwick à Édimbourg, Perth, Dundee, Aberdeen et Inverness; celle de Carlisle à Édimbourg d'un côté, à Glasgow de l'autre.

En Irlande, les principales lignes sont celles de Dublin à Belfast et à Londonderry; celle de Dublin à Limerick, se ramifiant sur Cork et sur Waterford.

Iles anglo-normandes. — Les *îles anglo-normandes*, détachées géologiquement du département de la Manche, forment trois groupes: celui d'*Aurigny*, celui de *Guernesey*, auquel se rattache l'*île de Serk*, celui de *Jersey*. La capitale est *Saint-Hélier*, où réside le gouverneur envoyé par l'Angleterre dans la plus proche de ses colonies.



ÉTATS SCANDINAVES.

DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE.

Les États scandinaves, Danemark, Suède et Norvège, sont habités par une population de même race, rameau extrême de la grande famille germanique. Réunis un instant par l'union de Calmar, en 1397, ils ne tardèrent pas à se séparer. Toutefois le Danemark et la Norvège restèrent unis par une même destinée jusqu'en 1815. A cette date, la Norvège fut la récompense donnée par les alliés à la Suède pour payer sa coopération à la chute de Napoléon.

Les Scandinaves eurent leurs jours d'expansion et de gloire éclatante. Pirates audacieux, bravant les tempêtes sur leurs frêles esquifs, ils remplirent de terreur au neuvième et au dixième siècle les royaumes de l'Occident. On les désignait sous le nom de Northmans ou Hommes du Nord. Ils vinrent assiéger Paris sous Hastings. Rollon installa sa bande en Normandie. Ils conquièrent l'Angleterre sur les Saxons. On les vit à Palerme, à Naples, à Jérusalem. Ils formaient la garde des empereurs de Constantinople. Ils s'établirent en Islande et pénétrèrent dès le dixième siècle sur le continent américain jusqu'aux embouchures du Saint-Laurent, jusqu'aux plages où s'est bâti New-York.

La *Baltique*, qui baigne la plus grande partie des côtes scandinaves, est une mer fermée, une sorte de Méditerranée. La salure de ses eaux est faible, presque nulle dans les golfes de Bothnie et de Finlande. Ce phénomène tient à plusieurs causes : l'évaporation superficielle par l'action des rayons solaires ne suffit pas à compenser la masse considérable d'eaux douces que déversent les *elvs* de la Suède, la Néva, les fleuves d'Allemagne. Il semble, de plus, que les terres voisines du pôle subissent un relèvement lent, mais continu. Par suite, la Baltique ressemble « à un vase qui s'épanche dans la mer du Nord. » Il est probable que la Baltique s'étendait jadis sur de plus vastes espaces, que d'anciens golfes se sont isolés et changés en lacs, comme les lacs de Finlande, les immenses nappes du Ladoga, de

l'Onéga, Il est non moins probable qu'un jour le golfe de Bothnie se divisera en deux lacs, séparés par le souil des archipels d'Uméa et de Vasa et les îles d'Aland, devenus terre ferme. Les deux bords extrêmes du golfe de Finlande se fermeront de même.

La Baltique, plus profonde que la mer du Nord, n'a cependant qu'une profondeur moyenne de 50 à 60 mètres. Elle subit à peine le phénomène de la marée. Elle n'en est pas moins dangereuse par ses bruillards, ses tempêtes, ses brusques soulèvements, semblables aux sèches du lac de Genève. Ses hivers sont fort rigoureux. Très fréquemment le golfe de Bothnie gèle tout entier, et les communications sont libres de la Suède à la Finlande. Il est même arrivé que la Baltique n'a formé qu'une même nappe de glace. C'est ainsi qu'au milieu du dix-septième siècle Charles-Gustave put envahir le Danemark avec son armée, ses canons, ses *impedimenta*, et imposa la paix sous les murs de Copenhague.



Description générale. — Le Danemark, le plus petit des États de l'Europe avec la Grèce, et le moins peuplé (1 900 000 hab.), a été singulièrement réduit, au dix-neuvième siècle, par le hasard des guerres et des traités. Ceux de 1815 l'ont privé de la Norvège; la guerre de 1862-1864 lui a enlevé le Schleswig-Holstein et le Lauenbourg. Il ne lui reste qu'une partie continentale, le Jutland, et une partie insulaire.

On a longtemps appelé le Danemark le portier de la Baltique. Il garde en effet les détroits qui, de la Baltique, conduisent à la mer du Nord. En quittant les bas-fonds vaseux de cette mer, on pénètre dans le *Skager-Rack*, profonde dépression de 400 mètres qui sépare le Jutland de la Norvège. Un courant violent pousse les vaisseaux d'est en ouest; mais ce courant superficiel est superposé à une large nappe d'eau salée et plus lourde qui suit la direction contraire et empêche la Baltique de s'épuiser. En doublant la *pointe de Skager*, qu'il lumine un phare, on entre dans le *Cattégat*, plus large, mais beaucoup moins profond, dangereux par ses récifs, et dont les îles Læso et Anholt occupent le milieu. Il sépare le Jutland de la Suède. Le *Sund*, dans sa moindre largeur, ne mesure que

4 500 mètres d'Helsingör (Elseneur) à Helsingborg. Jadis tous les vaisseaux qui traversaient le Sund (50 000 par an) devaient acquitter à Helsingör un droit de péage, que la convention de 1857 a supprimé, moyennant une indemnité au Danemark. A son extrémité méridionale, le Sund se resserre de nouveau : les villes de Copenhague et de Malmö sont rapprochées par les deux îles d'*Amager* et de *Saltholm*. On peut tourner le Sund par le Grand-Belt et le Petit-Belt. Le *Grand-Belt*, entre Seeland et Fionie, est large de 20 kilomètres au point le plus étroit. Un courant très violent empêche les glaces de se prendre dans ce passage. Il est gardé par la place de *Nyborg* et par *Korsør*. La passe est éclairée entre ces deux villes par le phare de *Spogo*. Le *Petit-Belt* est plus étroit encore que le Sund : il ne mesure, entre *Fredericia* et Fionie, que 700 mètres.

Jutland.—La côte occidentale du Jutland continue les côtes du Schleswig; elle est basse, sablonneuse, marécageuse, de difficile accès. Des flèches de sable séparent de la haute mer des golfes appelés *fjords*, qui n'ont pas les hautes falaises de la Norvège. La côte ressemble plutôt à celle des Landes, avec ses dunes que des plantes aux longues et vivaces racines fixent en partie. Le sol est recouvert, comme dans la province française, d'*alios* ferrugineux qui agglutinent les grains de sable. Il produit peu d'arbres, à cause du vent violent d'ouest et de la nature du terrain. Les principaux fjords sont le *Starning fiord*, le *Nissum fiord*, le *Lym fiord*. Celui-ci est plutôt un vaste canal, qui fait communiquer les deux mers depuis que la tempête de 1825 a rompu la flèche de sable qui le séparait de la mer du Nord. Ce canal naturel n'est pas navigable à cause des bas fonds qui l'obstruent. Il s'étale en lac dans l'intérieur du Jutland, et la passe qui écoule ses eaux dans le Cattégat est gardée par la ville d'*Aalborg* (12 000 hab.) et le petit fort de *Nordmans hage*.

En doublant la pointe de Skager, féconde en naufrages, nous entrons dans le Cattégat. Les côtes du Jutland sont plus élevées et plus riantes; les bouquets de bois égayent le paysage, que varient les pâturages et les champs de céréales. Les anses sont plus profondes et plus sûres. Nous trouvons la citadelle de *Fladstrand*, entre le Jutland, et Lessö; *Randers* (12 000 hab.), au fond du fiord du même nom, exporte des quantités de gants; *Aarhus* (20 000 hab.), desservi par deux lignes de chemin de fer, est le principal port d'attache des vaisseaux venant de Copenhague; *Horsens* (12 000 hab.) se cache au fond du fiord

d'Horsens. La place forte de *Fredericia* (8 000 hab.) vit en 1849 la défaite des Prussiens par les Danois; elle garde le Petit-Belt. Le port le plus voisin du Schleswig est *Kölding*. A l'intérieur, sur un lac, à égale distance des deux côtes, est *Viborg* (7 000 hab.), jadis la résidence des rois de Danemark.

La partie insulaire peut se diviser en trois groupes : 1° *Fionie*, avec *Arrø* et *Langeland*; 2° *Seeland*, avec *Laaland*, *Falster* et *Moën*; 3° *Bornholm*.

Les îles sont incomparablement plus riches et plus peuplées que les tristes landes du Jutland. Le sol est doucement ondulé, bien arrosé par les Aa (fleuves) et par des lacs nombreux, cultivé avec soin en prairies, céréales (orge et seigle). Les forêts, où dominent les essences du chêne et de l'aune, sont bien aménagées. Le principal revenu des Danois leur vient des belles races de bétail qu'ils élèvent. Le Danemark n'a point d'industrie, sinon à Copenhague. Toute la population est vouée aux travaux agricoles; partant point de prolétariat et de paupérisme.

Les ports principaux de *Fionie* sont : *Odense* (20 000 hab.), qui par son nom rappelle le culte des anciens habitants. Elle fut la première capitale du Danemark. Son vrai port est *Nyborg*, sur le Grand-Belt. Au sud, *Svendborg* (7 000 hab.) construit des bateaux de pêche. *Middelfarth* est le port de *Fionie* sur le Petit-Belt.

La grande île de *Seeland*, aux contours très irréguliers, est découpée au nord par l'*Ise fiord*, qui se ramifie en plusieurs fiords secondaires. *Copenhague* (250 000 hab.), la capitale de *Seeland* et celle du Danemark, est le port du Sund. Sa situation lui a de bonne heure valu une haute importance commerciale. 12 000 navires entrent dans son port et en sortent chaque année. Elle est bâtie en partie sur l'île de *Seeland*, en partie sur celle d'*Amager*, qui est pour elle un vaste jardin maraîcher. *Copenhague* est la seule ville de grande industrie du Danemark. Ville savante, capitale d'un pays où l'instruction est universellement répandue, elle possède de précieuses collections, des bibliothèques, des musées, etc. Comme ville forte, elle est défendue par une enceinte fortifiée, la citadelle de *Frederikshavn* et les batteries qui hérissent les écueils de la côte. Une petite île porte le fort des *Trois-Couronnes*. *Copenhague* repoussa en 1801 l'attaque de Nelson, mais fut surprise et bombardée par les Anglais en 1808. Au fond de l'*Ise fiord* se trouve *Röskild* (6 000 hab.), ancienne résidence royale. *Helsingör* ou *Elseneur* est l'ancienne ville du péage; son fort de

Kronborg défend encore la passe la plus étroite du Sund et peut croiser ses feux avec la suédoise *Helsingborg*.

Korsör est le port de Copenhague sur le Grand-Belt. Un service de paquebots l'unit à *Nyborg*.

La passe du *Guldborg Sund* entre *Falster* et *Laaland* est gardée par *Nykjøbing*.

Bornholm, isolé au milieu de la Baltique, est bordée de falaises granitiques, qu'use insensiblement la vague. Sur les côtes la sonde ramène les vestiges d'anciennes forêts englouties. Au nord se dresse le promontoire imposant de *Hammeren*, éclairé par un phare. La principale ville est *Rønne* (6 000 hab.), qui travaille la bijouterie.

Géographie politique. — Le Danemark est divisé en 7 provinces (diocèses) :

Seeland,	capitale Copenhague ;
Fionie,	— Odense ;
Laaland,	— Maribø ;
Aalborg,	— Aalborg ;
Viborg,	— Viborg ;
Aarhus,	— Aarhus ;
Ribe,	— Ribe.

Gouvernement. — Le Danemark est une monarchie constitutionnelle. La diète ou *Rigsdag* est formée du *Folksting* ou chambre basse, composée de 102 membres élus, et du *Landsting* ou chambre haute, composée de 54 membres élus et de 12 nommés à vie par le roi.

Armée. — L'armée est d'environ 24 000 hommes en temps de paix. Ce chiffre en temps de guerre peut être porté à 55 000 hommes.

Marine. — La flotte se compose de 3 frégates cuirassées et de nombreux vaisseaux à voiles.

Défenses du Danemark. — Le Danemark a perdu au sud ses meilleures défenses, courageusement disputées en 1862-1864 aux armées de l'Autriche et de la Prusse. C'étaient : 1° la digue de l'Eider, avec *Rendsbourg* au centre ; 2° le *Danewerk*, appuyé à la *Treene* et à la *Schlei* ; 3° le réduit de *Duppel-Sonderburg*, forcé en 1864. Il ne reste plus aux Danois dans le Jutland que la ligne du *Lym ford* ; elle ne défend que l'extrémité nord de la presqu'île.

La place de *Fredericia* ne saurait empêcher les Prussiens de passer dans l'île de *Fionie*, qu'on peut regarder comme ouverte à l'invasion.

Les places de Nyborg et de Korsör sont complètement impuissantes à fermer le Grand-Belt.

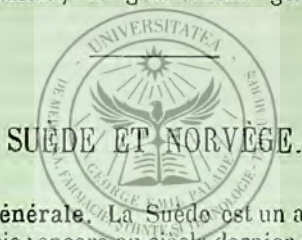
Reste le Sund. La forteresse de Kronborg, près d'Helsingör, ne barre pas complètement le passage. Il a été deux fois forcé par les Anglais. Toute la défense du Danemark est aujourd'hui concentrée dans Copenhague, qui renferme les principales richesses du royaume, l'arsenal, les chantiers. Copenhague pourrait difficilement avec son enceinte actuelle repousser une attaque de terre. Elle est mieux armée du côté de la mer. La citadelle de *Frederikshavn* ferme l'entrée du port. Le fort des *Trois-Couronnes* empêche l'accès du canal Royal. Au sud, le port est barré par le fort de *Provesteneen*. Ces fortifications sont aujourd'hui complétées par des ouvrages nouveaux, construits sur le banc de *Mittel-Grund*.

Iles Færoë et Islande. — Du Danemark dépendent l'archipel des *Færoë* et l'*Islande*.

Les *Færoë*, environnées d'éternels brouillards qui donnent à l'archipel un climat relativement doux, sont habitées par une population peu nombreuse mais robuste et de haute taille, qui vit de l'élevé des moutons et de la pêche. La capitale est *Thorshavn*, dans l'île *Stromöe*, la plus grande du groupe.

L'*Islande* couvre une superficie presque triple de celle du Danemark (à peu près 100 000 kil. carrés). Bien que le cercle polaire l'effleure, elle n'est pas aussi froide que sa situation le ferait supposer, à cause des courants tièdes qui la baignent. Encore le climat s'est-il sensiblement refroidi depuis un siècle par suite de la présence, au nord de l'île, d'énormes banquises, que le soleil des étés ne peut fondre. De hautes falaises de granit et de basalte en hérissent les approches et creusent sur la côte des fiords profonds. L'île a été le théâtre de grandes convulsions volcaniques qui l'ont ravagée surtout depuis 400 ans, ont couvert de laves et de scories des plaines jadis fertiles et ont enlevé les trois quarts de sa population; l'*Hékla* est encore en activité mais il n'est ni le plus haut ni le plus dangereux des volcans islandais. L'éruption du *Skaptar Jokul* en 1783 ensevelit 14 000 créatures humaines et fit périr 150 000 têtes de bétail. De grands glaciers couvrent une partie de l'île; les principaux sont ceux du *Vatna Jokul*, qui recouvrent une superficie de 3 000 milles carrés. Une des curiosités

de l'Islande consiste en ses geysers, jets d'eaux chaudes intermittents; les plus beaux et les plus nombreux se trouvent dans la vallée de Haukadalr. Des rivières innombrables en descendent et coulent violentes et profondes, sans un pont pour les traverser. Les habitants sont de race scandinave et vivent dans des huttes basses et enfumées, construites en pierre de lave et en tourbe. Presque tous savent lire et écrire. Les principaux revenus sont : la pêche, surtout celle de la morue, qui amène chaque année un grand nombre de navires de toutes nationalités dans les parages islandais; les fourrures, le duvet des eiders ou canards-édredons, l'élevé des chevaux, petits, mais robustes et vifs. Beaucoup d'Islandais, chassés par l'infertilité du sol et le manque de ressources, commencent à émigrer; ils se portent de préférence vers le Manitoba et le Wisconsin. La capitale est *Reikiavick* (3 000 hab.) : c'est là que résident les fonctionnaires danois, le gouverneur général et l'évêque luthérien.



Description générale. La Suède est un appendice géographique de la Russie; encore au siècle dernier elle s'étendait jusqu'aux rivages de l'Esthonie, de l'Ingrie, de la Carélie et de la Finlande. Pierre le Grand profita des téméraires aventures de Charles XII pour enlever ces provinces à la Suède. Les traités de 1815 la rejetèrent définitivement en dehors de la Finlande. Comme dédommagement les diplomates de Vienne lui donnèrent la Norvège, qui, bien que réunie politiquement à la Suède, a gardé une sorte d'autonomie et conservé son gouvernement particulier.

La Suède, bien que couvrant un espace plus vaste que la France et l'Allemagne, est infiniment moins peuplée : les vastes plateaux glacés du nord, les montagnes, les forêts, ont éloigné l'homme. La population kilométrique de la Norvège est de 6 habitants seulement; celle de la Suède, de 10.

Côtes de la Norvège. — Elles ont un développement extraordinaire. A vol d'oiseau, du cap Nord, dans l'île *Magerøe*, au cap

Lindesness elles mesurent 1 900 kilomètres; elles en comptent plus de 20 000 avec toutes les sinuosités de leurs fiords. On a heureusement comparé le relief de la Scandinavie à une immense vague de soulèvement qui se serait figée avant de s'écrouler. La pente abrupte de la vague est tournée vers la mer du Nord. Les rivages de la Norvège sont sculptés et taillés dans le roc qui surplombe à pic l'océan de 300 à 1 600 mètres de hauteur. Rien de plus grandiose et parfois de plus effrayant que cette côte norvégienne. Les fiords se ramifient à l'intérieur en une infinité de golfes et de baies, qui dans leur ensemble, présentent un remarquable parallélisme. La fente est parfois extrêmement étroite: entre les deux parois de granit s'allongent de ténébreux couloirs aux eaux profondes et calmées. Dans quelques-uns de ces fiords règne un silence de mort, que rompt seulement de temps à autre le cri d'un oiseau de proie; d'autres au contraire répercutent le bruit des rames et le chant des marins. Le mouvement du cabotage est en effet très actif dans ces golfes intérieurs. Parfois encore des ruisseaux gonflés par les neiges se précipitent du haut des falaises en cascades prodigieuses. Leurs légères colonnes oscillent au souffle du vent ou se résolvent en pluie fine qui étincelle au soleil de toutes les couleurs du prisme. On a vu des vaisseaux passer voiles déployées entre le rocher et la parabole que ces cascades décrivent. Au pied de ces falaises granitiques la mer ouvre un abîme de 500 à 800 mètres, comme un fossé creusé entre la Scandinavie et les bas fonds de la mer du Nord. Ces fiords ne sont autre chose que le lit d'anciens glaciers qui se sont retirés dans l'intérieur par suite du réchauffement de l'atmosphère; on peut surprendre le travail de comblement qui s'opère en sens inverse, au moyen des cailloux et des rochers que roulent les torrents des Alpes scandinaves.

La température est relativement douce sur ces côtes; le Gulf-Stream y fait sentir sa bienfaisante influence. Il y gèle rarement, même au cap Nord. En revanche il pleut abondamment, plus qu'en Écosse, plus qu'en toute autre partie de l'Europe. Les lignes isothermiques de la Norvège se relèvent de plusieurs degrés en Suède, où les côtes de la Baltique sont souvent prises par les glaces.

Les îles et îlots qui bordent les côtes de Norvège sont innombrables et plus peuplés que le littoral lui-même. Les deux principaux archipels sont ceux de *Tromsø* et de *Loffoden*. Ces îles sont très escarpées, couvertes de rochers dont les pointes aiguës s'élèvent à 1 000 et même à 300 mètres, divisées par

une multitude de canaux tortueux, semés d'écueils et traversés par des courants dangereux. On connaît la légende du *Maëlström*; ce n'est pas, comme on l'a cru, un abîme qui dans ses vertigineux circuits emporte les barques et les vaisseaux comme des brins de paille avant de les engloutir; c'est un courant qui, à de certaines heures, se précipite avec une violence extraordinaire, à cause de l'écart de niveau entre la marée de l'Atlantique et celle du *Vest fiord*.

La population qui habite ces îles et ce littoral frangé d'écueils vit de la pêche, très abondante surtout dans les parages du Finmark. Chaque année, des milliers de pêcheurs s'élancent à la rencontre des bancs de harengs et de morues. Ces bancs ne suivent pas toujours la même route et, pour éviter des recherches longues et infructueuses, on a établi sur les côtes le télégraphe, qui prévient de l'apparition du poisson et indique la direction à suivre. On a remarqué que l'abondance du hareng annonce la rareté des morues, et réciproquement.

Les villes sont rares en Norvège, et presque toutes sont des ports. Dans le Finmark, vaste plateau glacé, on ne remarque que *Vardøhuus*, sur le *Varanger fiord*, et *Hammerfest*, d'où partent les courageux pêcheurs qui vont harponner la balcine des mers polaires. *Tromsø* (6 000 hab.) est une petite ville d'armateurs et de pêcheurs. *Drontheim* (22 000 hab.), au milieu d'un des fiords les plus sinueux de Norvège, jouit d'un climat assez doux pour laisser mûrir les fruits de ses vergers renommés; la vigne même y donne ses grappes, adossée à quelque roche ensoleillée. *Drontheim* exporte ses bois, ses fers et du cuivre, extrait des mines de *Roraas* en pleine montagne. *Bergen* (34 000 hab.), jadis un des principaux marchés de la hanse, s'enrichit encore par son commerce de bois, de poisson, d'huile de foie de morue, ses fers. Avant d'arriver à *Christiania* les havres deviennent plus nombreux et plus faciles d'accès: *Stavanger*, au débouché d'un fiord du même nom (20 000 hab.), possède de vieux monuments gothiques et abrite dans sa baie une véritable flottille pour la pêche du hareng; *Christiansand* (12 000 hab.) est à l'embouchure du *Torrisdal*, qui féconde sa plaine. *Christiania* (140 000 hab.), au fond d'un fiord profond où débouche le *Glommen*, presque au point où commencent les côtes de Suède, est la capitale de la Norvège. L'entrée du fiord est défendue par *Ockarsborg*. La ville est entourée de la plaine la plus riche et la plus vaste de Norvège; elle concentre presque toute l'industrie du pays (forges, distilleries). Elle est rattachée par des

voies ferrées à Drontheim et à Stockholm. Sa situation sur le Skager-Rack lui ouvre à la fois les chemins de la mer du Nord et de la Baltique. Dans le même fiord, *Drammen* (18 000 hab.) expédie des fers et du bois.

Côtes de la Suède. — Les côtes de la Suède sont loin de présenter les mêmes sinuosités que celles de la Norvège. Par suite du relèvement des terres du cercle polaire, le golfe de Bothnie semble se vider lentement. De vastes plages marécageuses sont délaissées par les flots vers l'embouchure de la Tornéa et le long des côtes suédoises; les villes bâties sur les côtes à l'issue des elfs de l'intérieur sont obligées de se déplacer continuellement pour conserver leurs havres.

Par contre, les côtes de la Gothie, subissant le même mouvement de bascule, semblent s'enfoncer dans les flots. La ville de Malmö voit ses rues envahies par la mer et doit reculer vers l'intérieur.

Le premier grand port suédois est *Göteborg* (74 000 hab.), fondée par Gustave-Adolphe, à l'embouchure de la magnifique rivière la Gotha, qui écoule les eaux du lac Wenern. Son importance commerciale tient, comme celle de Christiania, à sa situation entre la Baltique et la mer du Nord. Göteborg est la première ville industrielle (filatures) de la Suède, la seconde par sa population; elle est défendue par le fort d'Elfsborg, à l'entrée de la rade. Viennent ensuite *Halmstad* (7 000 hab.); *Helsingborg* (10 000 hab.), qui fait face de l'autre côté du Sund à Helsingör. Elle a cessé d'être une place forte, et a été remplacée par *Landskrona* (9 000 hab.), qui surveille Copenhague; en avant de la ville l'îlot de *Graen* est hérissé de redoutes et de batteries. *Malmö* (34 000 hab.), la ville la plus méridionale de la Suède, s'agrandit de quartiers neufs, animés par un grand mouvement industriel. La pointe extrême de la presqu'île de Gothie se termine par le cap *Falsterbo*, surmonté d'un phare qui illumine l'entrée du Sund.

Dans la Baltique orientale, le premier grand port est *Carlskrona* (17 000 hab.), le grand arsenal maritime de la Suède et son principal port de guerre. Elle est bâtie sur un îlot rattaché à la terre ferme; les nombreux écueils qui l'entourent, armés de batteries, en défendent les approches. *Calmar* (10 000 hab.) garde le détroit du même nom entre la Gothie et l'île d'Øeland,

longue et sablonneuse. Plus au large l'île de *Gottland* a pour ville principale la pittoresque *Wisby* (6 600 hab.), qui fut un des plus lointains marchés de la hanse. L'embouchure de la *Motala*, qui écoule les eaux de la région lacustre intérieure, était marquée d'avance pour l'établissement d'une grande ville. *Nykjöping* (27 000 hab.) est un centre industriel de premier ordre pour la fabrication des draps, les fonderies, la construction des vaisseaux.

Au point où le lac Mælar se déverse dans la Baltique s'élève la capitale de la Suède, *Stockholm* (165 000 hab.). On l'a souvent surnommée la Venise du Nord. Si elle n'a pas le doux et énervant climat, la richesse artistique de sa rivale du Midi, comme elle, ses maisons sont élevées sur des îlots et se reflètent dans des canaux que sillonnent de nombreux bateaux. *Stockholm* est bien bâtie et renferme de belles églises, des palais monumentaux (le palais royal, la Grande Église, etc.). Elle est une des villes les plus instruites de l'Europe, une de celles où la science est le plus en honneur. *Stockholm* le cède, comme cité industrielle, à *Nykjöping* et à *Göteborg*. L'entrée du port de *Stockholm* est gardée par les forts de *Dularo*, *Wäxholm* et *Frederiksborg*. *Upsal* (13 000 hab.), au fond d'une des ramifications du lac Mælar, est la cité sainte de la Suède, l'université la plus fréquentée du royaume. *Göteborg* (18 000 hab.) est le port de la plus riche région minière de la Suède, la Dalécarlie; elle exporte le minerai, et en traite une partie dans ses usines. Au nord de *Göteborg*, la Suède ne possède plus que des ports insignifiants par le nombre des habitants et la valeur du trafic : *Hernösand*, *Umeå*, *Luleå*, *Kalix*, enfin *Haparanda*, à l'embouchure de la Tornéa. On y a élevé un observatoire.

Orographie.—Les Alpesscandinaves, qui séparent la Norvège de la Suède et s'étendent du cap Nord au cap Lindesness, ne sont pas une chaîne uniforme. On les divise en deux parties : au nord, les *Kiöten*, qui finissent vers le parallèle de Drontheim; au sud, les Alpes connues sous le nom général de *Dofrines*. Entre les deux s'ouvre un seuil marécageux qui suit la route principale unissant les deux versants.

Les *Kiöten* se rattachent aux collines russes par les plateaux du *Finmark*, mornes étendues glacées, couvertes de bruyères et de lichens que paissent les rennes, sol tourbeux qui cède

sous le pied. Les montagnes s'exhaussent en s'éloignant du nord et portent d'énormes glaciers, dont quelques-uns pendent au-dessus des flots et suintent directement dans le réservoir des fiords. Le plus grand glacier des Kiölen est le *Swartisen*, qui mesure 800 kilomètres carrés de superficie.

Les *Dofrines*, plus élevées, couvrent de leurs massifs toute la péninsule méridionale de la Norvège : les *monts Dofre*, les *monts du Romsdal*, les *Langfields*, et le vaste désert tourbeux des plateaux d'*Hardangerfield*. Le sommet le plus élevé de la péninsule est l'*Ymesfield* (2 500 m.) et le glacier le plus étendu, le *Jostedal*, qui a plus de 900 kilomètres carrés de superficie. Toutes ces montagnes sont couvertes d'épaisses forêts de chênes géants, de hêtres et de pins, que les habitants exploitent malheureusement avec une prodigalité ruineuse, et qui sont achetés par toutes les puissances maritimes de l'Occident ; leurs flancs recèlent d'inépuisables richesses de fer et de cuivre, dont l'âpreté du climat et le manque de routes rendent l'exploitation difficile.

Hydrographie.—Peu de pays sont aussi abondamment arrosés que la Scandinavie ; mais aucun de ses fleuves n'est navigable. Les montagnes, qui serrent de si près les côtes de l'océan Glacial et de l'Atlantique, ne permettent pas le développement de longs cours d'eau. Citons pourtant la *Tana*, qui sépare la Norvège de la Russie et se perd dans le Tana fiord, le *Gula elf* et l'*Orka elf*, qui finissent dans le fiord de Drontheim.

Le plus grand fleuve de la péninsule, le *Glommen*, se jette dans le Cattégat. Il prend sa source près de *Roraas*, descend en rapides et en cascades au milieu d'une nature austère et sauvage, et finit dans le fiord de Christiania après s'être précipité de 21 mètres de hauteur : c'est la fameuse cascade du *Sarps foss*, deux fois plus considérable que celle du Rhin à Schaffhouse. Dans le Christiania fiord se jettent encore le *Drammen elf*, qui s'est creusé une superbe vallée d'alluvion, et le *Vormen elf*, qui sert d'affluent au plus beau des lacs scandinaves, le *Miossen*.

Entre la Scanie et la Gothie s'ouvre une dépression profonde, qui fut jadis un détroit marin, et qui est occupée par la région des grands lacs de la Suède. Les principaux sont le *Wenern* (89 mètres de profondeur), le *Wettern* (126 m.), le *Hielmar* (18 m.), le *Mælar*, qui se subdivise au moins en quatre lacs, différents de niveau. Les érosions marquées sur les rochers, les bancs d'huîtres et de coquilles marines laissées sur les plateaux, témoignent des communications qui existaient entre les deux mers. Cette communication a été rétablie par le

canal de Gotha, qui unit l'un à l'autre le *Wenern*, qui s'écoule par le *Gotha elf*, et le *Wettern*, qui s'écoule par la *Motala*. Sur le *Wenern* s'élèvent *Carlstad* (6 000 hab.), à l'embouchure du *Klar elf*, *Wenersborg* (5 000 hab.), au point où la *Gotha* sort du *Wenern*. Près de cette ville, la *Gotha* se précipite par la cascade de *Trollhatta*, la plus connue des cascades suédoises. Un canal la contourne, qui suit le fleuve jusqu'à *Göteborg*. Sur le *Wettern* nous trouvons la place forte de *Carlsborg*, qui garde le canal de *Gotha*; au sud, *Jonkköping* (14 000 hab.), qui exploite les fers de la montagne du *Taberg*. Dans la grande usine de *Munksion* se fabriquent près de 20 milliards d'allumettes, dites de Suède. La *Motala* dessert une région industrielle qui a pour entrepôt *Nykjöping*. Sur le lac *Hielmar* s'élève *ÖErebrö* (11 000 hab.), célèbre par les conciles qui s'y réunirent. Sur le lac *Mælar*, la principale ville après *Stockholm* est *Westerås* (6 000 hab.).

Les fleuves de la *Dalécarlie* et du *Nordland* présentent un caractère de similitude singulier. Ils coulent parallèlement les uns aux autres et avant de se rendre à la mer descendent une série de terrasses où ils reposent leur fougue dans des lacs allongés, parallèles comme le cours de ces fleuves.

La *Dalécarlie*, la région métallurgique par excellence de la Suède, qui renferme la population la plus pure de race et la plus énergique de la Suède, celle qui se souleva la première à l'appel de *Gustave 1^{er}* et embrassa avec le plus d'ardeur le culte réformé, est traversée par le *Dal*, le *Ljusne elf* et l'*Indals*. Dans cette région sont disséminées des communes populeuses, vouées au travail des mines, et dont les trois centres principaux sont *Dannemora*, *Fahlun* (7 000 hab.), dont le sous-sol est exploité depuis cinq siècles, *Mora*. Le port d'exportation est *Gefle*, près de l'embouchure du *Dal*.

Les autres rivières, qui traversent des forêts et où flottent les troncs dépouillés abattus par les bûcherons, sont l'*Angerman elf*, l'*Uméa*, le *Skellefteå*, la *Pitéå*, la *Luléå*, le *Kalix*, enfin la *Tornéå*, qui sert de frontière du côté de la Russie jusqu'à son confluent avec le *Muonio*, qui la remplace comme ligne de démarcation entre les deux pays.

Géographie politique. — La Norvège comprend trois régions qui se divisent en 5 gouvernements subdivisés en bailliages :

Dans le Nordland :

1° Le Finmark, chef-lieu *Tromsö*;

Dans le Nordenfields :

2° Drontheim, chef-lieu *Drontheim*; ville principale, *Roraas*;

3° Bergen, chef-lieu *Bergen*;

Dans le Sændenfields :

4° Aggerhuus, chef-lieu *Christiania*; villes principales, *Frederickshall* et *Drammen*;

5° Christiansand, chef-lieu *Christiansand*; ville principale, *Stavanger*.

La Suède est divisée en trois grandes régions subdivisées en *læn* ou gouvernements.

1° Le *Norrland* comprend les *læn* de

Bothnie septentrionale, chef-lieu *Pitéa*;

Bothnie occidentale, — *Uméa*;

Wester-Norrland, — *Hernösand*;

Jämtland, — *Östersund*;

Gefleborg, — *Gefle*;

2° Le *Svealand* comprend les *læn* de :

Fahlun, chef-lieu *Fahlun*; villes principales, *Mora* et *Hedemora*;

Upsal, chef-lieu *Upsal*; ville principale, *Dannemora*;

Stockholm, — *Stockholm*;

Westeras, — *Westeras*;

Carlstad, — *Carlstad*;

Nykjöping, — *Nykjöping*;

ÖErebro, — *ÖErebro*;

3° La *Gothie*, la région la plus fertile et la plus peuplée, comprend les *læn* de :

Lynkjöping, chef-lieu *Lynkjöping*; villes principales, *Norrkjöping* et *Motala*;

Skaraborg, chef-lieu *Mariestad*; ville principale, *Carlsborg*;

Elfsborg, — *Wenersborg*;

Göteborg, — *Göteborg*; ville principale, *Uddevalla*;

Jönkjöping, — *Jönkjöping*;

Calmar, — *Calmar*;

Kronoborg, — *Vexjö*;

Halmstad, — *Halmstad*;

Carlskrona (Blekingie), chef-lieu *Carlskrona*;

Christianstad, — *Christianstad*;

Malmöhuus, — *Malmö*; villes principales,

Helsingborg et *Lund*;

L'île de Gottland, chef-lieu *Wisby*.

Population. — La population, très clairsemée, sauf dans la Gothie, comprend 4 900 000 habitants pour la Norvège et 4 500 000 pour la Suède.

La Scandinavie paraît avoir été peuplée dans des temps très anciens. Il semble que les Phéniciens y soient venus trafiquer. Ces premières populations furent remplacées par les descendants des Ases, les Goths sectateurs d'Odin, dont ils élevèrent à Upsal le sanctuaire vénéré. Les Scandinaves, qui parlent une langue parente de l'allemand, sont grands et forts; ils ont en général le teint blanc et rosé, les cheveux blonds. Ils se font remarquer par les qualités solides de leur esprit, leur sérieux, leur amour de l'étude; la Suède est le pays d'Europe où l'instruction est le plus répandue. Ils ont quelque penchant vers le mysticisme : Svedenborg était Suédois.

Le nord de la Norvège et de la Suède est le domaine des Lapons, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Sames. Ce sont les nains de l'espèce humaine, ils mesurent en moyenne 4^m,50. Leur teint est brun, leurs cheveux noirs, leurs pommettes saillantes. Les Lapons sont encore un peuple en majorité pasteur; ils élèvent une grande quantité de rennes, qui fournissent à tous leurs usages, et qui ont besoin pour vivre de vastes espaces. Beaucoup se livrent à la pêche. Ils habitent des huttes basses dont l'excavation est creusée dans le sol. Ils y restent pendant les froids dans une atmosphère épaisse de fumée et dans une malpropreté repoussante; quelques-uns cependant restent agglomérés et fixés dans des villages — le principal est *Karasjok* — et s'habituent au confort de la vie européenne. Leur domaine, jadis plus considérable, s'est resserré au sud par l'expansion de la race scandinave, à l'est par l'immigration des Finnois de Finlande.

Gouvernement. — La Norvège qui obéit au roi de Suède, a sa représentation distincte : l'*Odelsting*, qui est la chambre populaire, le *Lagthing*, la chambre haute. Ces deux assemblées constituent la diète ou *Storthing*, qui nomme les sénateurs.

En Suède, le pouvoir législatif est exercé depuis 1866 par le *Wolkthing*, chambre populaire, et le *Landthing*, chambre haute, dont les membres sont nommés par des électeurs censitaires.

Armée. — Elle se divise en armée régulière, 37 000 hommes; landvæern, 86 000 hommes; milices, 29 000 hommes.

Chemins de fer. — Il y a encore peu de voies ferrées dans la péninsule scandinave,

La principale va de Stockholm à Göteborg, avec des ramifications sur Upsal, Westeras, Örebro, Norrköping.

Deux autres lignes viennent s'attacher à celle-là, la ligne de Christiania à Skagen;

Celle de Falköping à Malmö, avec embranchement de Helsingborg à Ystad.

Citons encore la ligne de Fahlun à Gefle.



RUSSIE.



Description générale. — La Russie est une région intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. A proprement parler, l'Europe, si richement pourvue de golfes et de baies, si délicatement articulée, finit à l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Baltique. Au delà s'étendent les espaces infinis, les steppes sibériens prolongeant jusqu'au Pacifique les steppes russes. En tant que puissance européenne, la Russie est une création de la volonté humaine. Séparée de la Baltique, de la mer Noire par les Suédois, les Polonais, les Tartares, Pierre le Grand lui a, selon son expression, ouvert des fenêtres sur l'Europe. Depuis le dix-huitième siècle, la Russie n'a cessé de peser de plus en plus dans les affaires du continent, par ses guerres, ses alliances, la masse énorme de soldats qu'elle peut jeter à un moment donné dans la balance. Cette prépondérance tend de jour en jour à s'accroître; c'est surtout du côté de Constantinople que se portent les convoitises russes. La Baltique est pendant de longs mois bloquée par les glaces; la mer Noire est un lac fermé. Constantinople ouvrirait aux Russes la Méditerranée, et serait sur le Bosphore comme le pendant de Saint-Petersbourg.

Telle qu'elle est, la Russie d'Europe couvre une étendue dix fois grande comme celle de la France. Si l'on y joint ses possessions asiatiques, il n'est pas un empire qui puisse par l'étendue, sinon par la population, lui être comparé. Si grande qu'elle soit, la Russie est une. Elle est une par sa plaine aux horizons illimités, qu'aucune haute montagne ne vient borner; elle est une par ses fleuves au cours immense, qui, partis de sources voisines, réunissent entre elles toutes les régions du pays. Elle est une enfin par son climat, remarquablement égal, soit que les vents du nord, soit que les vents du sud dominant dans ses plaines.

Côtes et frontières. — La Russie est bornée au nord par la mer Glaciale, du golfe de Kara au Varanger fiord, de la Karu

à la *Tana*. La côte est très nettement découpée en golfes et en presqu'îles. Les bords sont couverts de marécages glacés, à peine fréquentés par quelques tribus de pêcheurs et de chasseurs. Les principaux golfes sont ceux de la *Petchora* et de *Tcherskaïa*, que la presqu'île de *Kanin* sépare de la mer Blanche. Au large quelques îles : celle de *Waigatz*, qu'escarpent les dernières ramifications de l'Oural ; celle de *Kalgoueff*, que visitent les chasseurs de fourrures quand la rude saison est passée ; la *Nouvelle-Zemble*, découverte par Willoughby en 1553 et hérissée de hautes montagnes ; le *Spitzberg*, sur lequel les Suédois élèvent des droits et dont les prodigieux glaciers viennent finir à pic sur les flots. La faune de ces régions est très riche. La mer pullule d'espèces animales, les îles sont peuplées d'oiseaux aquatiques, d'oies et de canards dont le duvet est fort recherché, d'ours, de renards, et d'autres animaux à fourrures.

La mer Blanche est pendant sept mois bloquée par les glaces, que fondent des courants d'eau relativement tiède venus des régions polaires ; elle est peu profonde : le poisson s'y presse en masses tellement prodigieuses, que les populations côtières le donnent au bétail et en fument quelquefois leurs terres.

La mer Blanche se ramifie en quatre golfes : celui du *Mezen*, au fond duquel végète le petit village du même nom ; le golfe d'*Arkhangel* avec *Arkhangel*, la capitale du Nord (20 000 hab.), toute bâtie en bois. Là se tiennent les grandes foires de la Russie polaire. *Arkhangel* a un arsenal, des chantiers de construction, et fait un commerce assez actif de bois et d'huile de poisson. *Onéga*, au fond du golfe d'*Onéga*, n'est qu'une bourgade de pêcheurs, comme *Kem* en face des îles *Solowotskoï*. Le golfe de *Kandalaskaïa* est le plus profond de ceux que forme la mer Blanche. Du cap *Orloff* au *Varanger fiord*, une seule petite ville est à remarquer, *Kola*, la capitale des Lapons, où sont leurs principales pêcheries.

Nous avons décrit ailleurs les golfes de *Bothnie* et de *Finlande*. Sur ces deux points les côtes russes se rapprochent des côtes suédoises. En face de *Vasa*, les archipels de *Vasa* et d'*Uméa*, et en face de *Stockholm*, l'archipel d'*Aland* joignent pendant l'hiver les deux pays par un dallage de glace. Les ports du golfe de *Bothnie* sont : *Tornéa*, à l'embouchure de la *Tornéa*, qui, avec le *Muonio*, son affluent, et la *Tana*, forment frontière du côté de la Suède et de la Norvège ; *Uléaborg* (8 000 hab.), qui exporte le bois des forêts de la Finlande ; *Vasa* ; *Nystad*, où fut signé avec la Suède (1721) le traité qui donna à la Russie les provinces bal-

tiques; *Abo* (24 000 hab.), longtemps la capitale de la Finlande et la forteresse des Suédois. Aujourd'hui *Abo*, reliée à Saint-Pétersbourg par un chemin de fer, fait un important commerce de bois et de céréales.

Dans le golfe de Finlande nous remarquons *Helsingfors* (33 000 hab.), la capitale de la Finlande, siège d'une université; elle est protégée par les formidables ouvrages de *Sveaborg*, répartis sur sept îlots, au point où les deux rives du golfe de Finlande se rapprochent le plus. L'embouchure de la *Kymmen*, longtemps disputée entre Russes et Suédois, est gardée par les trois places de *Kymmenegard*, *Ruotehensolm*, bâtie sur une île, et *Frederikshamn* (traité de 1809). Au fond de son golfe semé d'îles, la commerçante *Viborg* (12 000 hab.) est aussi défendue par de puissantes fortifications. A l'embouchure de la Néva, qui écoule les eaux voisines du Ladoga et de l'Onéga, au milieu de marécages qu'il a fallu épuiser, en plein pays finnois, s'élève *Saint-Pétersbourg* (670 000 hab.), la capitale de toutes les Russies. Un acte de la volonté de Pierre le Grand la fit sortir des boues de la Néva. Sa fondation coûta la vie à 150 000 hommes; mais le czar avait ouvert à sa patrie les routes de la Suède et de l'Allemagne. Ses maisons monumentales, ses palais, sont bâtis sur six îlots. La principale de ses rues, qui a trois kilomètres de longueur, est la perspective *Newski*. *Saint-Pétersbourg* est la capitale administrative, la cité européenne de la Russie; *Moscou*, au cœur des provinces centrales, est la capitale nationale. La ville de Pierre est la plus commerçante, la plus industrielle de l'empire; son université, enrichie d'opulentes donations, groupe le plus grand nombre d'élèves. Autour d'elle les souverains ont élevé de nombreuses résidences : *Tzariskoë-zélo*, *Peterhoff*, avec ses superbes jardins, *Oranienbaum*. La ville de guerre de *Saint-Pétersbourg* est *Cronstadt* (47 000 hab.). Quatorze forts détachés l'environnent, bâtis sur des îlots. Elle-même avec sa citadelle, ses forts blindés, est une des places les plus redoutables de l'Europe.

En face d'*Helsingfors*, entre *Riga* et *Saint-Pétersbourg*, s'élève *Revel* (34 000 hab.), le port avancé de la capitale quand la Néva est obstruée par les glaces. Entre les golfes de Finlande et de *Riga* se voient au large l'île marécageuse de *Dago* et celle plus vaste et plus fertile d'*OËsel*. *Pernau* (9 000 hab.) garde l'embouchure de l'*Embach*. *Riga* (100 000 hab.), la grande capitale de la Livonie, est entourée d'un système d'ouvrages se reliant à *Dunamund*. C'est la première ville de la Russie pour

l'exportation du lin et du bois. Non loin de la mer, dans une plaine humide, est *Mittau* (23 000 hab.), la capitale de la Courlande, envahie par l'élément germanique. *Libau* (10 000 hab.), qui fait le commerce de l'ambre, a son port obstrué par un banc dangereux. La dernière ville russe avant de toucher Memel est *Polangen*.

La frontière occidentale de la Russie touche à la Prusse, à l'Autriche, à la Roumanie. Elle est tout artificielle; ni fleuves ni montagnes ne présentent d'obstacles naturels. Elle coupe le Niémen entre Kowno et Tilsitt, contourne la région des lacs de la province de Prusse, franchit la Vistule en amont de Thorn, la Wartha près de Peisern, suit jusqu'à sa source la Prosna et gagne la Vistule, qu'elle coupe de nouveau à son confluent avec le San. Rien ne la sépare de la Galicie jusqu'à la Sbrutch, affluent du Dniester, qu'elle suit jusqu'à son confluent à Chotin, rejoint le Pruth, qu'elle n'abandonne plus jusqu'à son confluent avec le Danube. Le traité de Berlin a concédé à la Russie le thalweg de ce fleuve pour limite, ainsi que la branche de Kilia du Danube, défaisant ainsi l'œuvre de la guerre de Crimée..

La Pologne s'avance comme un coin au cœur du pays prussien et met la Russie à quelques jours de marche de Berlin, tandis que Pétersbourg et Moscou sont loin des atteintes des Allemands. Cette situation est donc excellente pour l'offensive; elle est moins avantageuse pour la défensive. La province de Prusse au nord, la Silésie à l'est, serrent la Pologne « comme entre deux branches de ciseaux ». Aussi les Russes ont-ils élevé en Pologne un ensemble de places fortes capables de neutraliser les attaques de leurs dangereux voisins : ce sont *Czestochowa*, sur la Wartha; *Iwangorod*, au confluent de la Vistule et du Wieprz; *Modlin*, au confluent de la Vistule et du Bug; *Zamosc*, sur le Wieprz. En arrière de cette première ligne, d'autres forteresses ont été récemment construites : *Brest-Litowski*, sur le Bug, au point de croisement des lignes de Russie et de Pologne; *Doubno*, en Volhynie; *Proskourow*, en Podolie; *Bielostok* et *Kowno*, sur le Niémen; *Bobruisk*, sur la Bérésina. A Varsovie, au centre de ce vaste ensemble de forteresses, sont de grands magasins d'approvisionnements, analogues à ceux de l'Allemagne à Mayence. Une partie de ces places arêteraient aussi une invasion de l'Autriche par la Galicie. Le reste de la frontière est gardé par les places de *Chotin*, sur le Dniester, autrefois disputée entre Polonais et Tartares; *Bender*

et *Tiraspol*, sur le même fleuve; en arrière de ces villes, par *Kiew*, sur le Dniéper.

Les côtes de la mer Noire, de la bouche *Kilia* à *Batoum*, appartiennent à la Russie. Cette mer, qui communique avec la Méditerranée par le détroit du Bosphore, est souvent soulevée par de furieuses tempêtes. Les bords en sont fréquemment gelés; il est même arrivé au moyen âge qu'elle fut prise tout entière par la glace. Ses côtes furent visitées dès la plus haute antiquité par les Milésiens, les Athéniens, plus tard par les Génois et les Pisans. Comme aujourd'hui, la Russie était pour ces peuples le pays du blé. Du Danube à la Crimée ses côtes sont bordées de *limans*, anciens golfes, plus ou moins formés par des flèches de sable, et extrêmement riches en sel, par suite de l'évaporation rapide des couches superficielles.

Les ports principaux sont : sur la branche *Kilia*, *Ismail-Toultchkow* (21 000 hab.), qui fut souvent le théâtre de luttes acharnées entre les Turcs et les Russes (1770-1790); *Kilia* (8 000 hab.), déserté par le commerce du bas Danube, qui se fait presque tout entier par la branche *Soulina*. *Akermann* (19 000 hab.), qui regarde de l'autre côté du liman *Ovidiopol*, surveillait jadis la frontière turque. *Odessa* (180 000 hab.), entre le Dniester et le Dniéper, est une ville neuve qui ne compte pas encore un siècle d'existence. Elle doit en partie sa prospérité au duc de Richelieu, qui y séjourna pendant la durée de l'Empire. Sa population de Grecs, Italiens, Français, Arméniens, en fait une ville cosmopolite. Elle est le grand port à blé de la région des Terres Noires, la rivale de Chicago sur le lac Michigan. 5 000 navires y viennent chaque année prendre leur chargement de céréales pour Livourne, Marseille, Londres, etc. *Nikolaïew* (80 000 hab.) est la grande ville de guerre de la Russie sur la mer Noire : là sont les arsenaux, les chantiers de construction de la marine russe. C'est une place forte de premier ordre. Malheureusement sa rade est peu profonde, ensablée par les alluvions du Bug, presque fermée par une flèche de sable qui porte le fort de *Kinburn*. *Otchakoff*, prise en 1788 par les Russes, est son avant-port. Le liman du Dniéper se confond avec celui du Bug. Son port est *Kherson* (45 000 hab.). Le mouvement de ce port ensablé a passé à *Odessa*.

La Crimée ne tient à la Russie que par un isthme étroit et bas que des marécages font communiquer avec le Siwas ou mer Putride. *Pérékop* garde ce passage. Plate et fangeuse au nord, elle

se redresse au sud par une chaîne calcaire qui atteint au *Tchatyr-dagh* 4 661 mètres et s'abaisse sur la mer en hautes falaises rongées par les vagues. Au nord de cette chaîne règne le climat des steppes russes, au midi le climat et les productions de l'Italie et de la Grèce. De nombreuses sources thermales jaillissent du pied des montagnes ; près de Kertch des volcans de boue témoignent de l'activité souterraine. La Crimée a reçu les hôtes les plus divers : les Scythes d'Hérodote, les Cimbres, les Tartares. Les Grecs et les Génois avaient de nombreuses colonies sur ses côtes : Caffa, Panticapée. Avant la conquête russe les Tartares l'occupaient ; ils émigrèrent en grand nombre sur les bords du Danube et furent remplacés par des Russes, des Serbes, des Juifs, quelques Allemands. Les villes sont rares. Après la petite anse d'*Eupatoria* (bataille de 1855), nous signalons *Sébastopol* (43 000 hab.), qui se relève des ruines amoncelées par le siège de 1854-1855, alors qu'elle menaçait Constantinople ; *Balaklava* (combat de 1854) ; *Théodosia*, qui a remplacé l'antique et opulente colonie génoise de Caffa ; *Kertch* (22 000 hab.), qui garde le détroit d'*Yénikalé*, ainsi que sa voisine, la petite place forte d'*Yénikalé*. C'est par ce passage qu'on pénètre dans la mer d'*Azow*, golfe marin à peine salé, peu profond : la sonde n'accuse que 14 mètres. Presque chaque année cette mer est prise par la glace. La flèche d'*Arabat* la sépare de la mer *Putridé*, immense liman salé ; de bons ports bordent les côtes : à l'embouchure du Don, *Azow*, ville déchue, la première qu'occupèrent les Russes dans ces parages. Elle a été remplacée par les deux villes sœurs de *Rostow* (44 000 hab.) et de *Nakitchewan*, qui font un grand commerce de céréales, surtout par *Tayanrog* (48 000 hab.), le second port d'exportation du blé après Odessa. *Marioupol*, *Berdiansk* (12 000 hab.), se sont développées grâce au même commerce, exercé surtout par des Grecs. A l'issue de la mer d'*Azow*, en face de Kertch, le Kouban prolonge son delta, qui se termine par la presqu'île de Taman, et qui finira par transformer en lac la mer déjà à demi fermée.

La côte orientale de la mer Noire, hérissée par les escarpements du Caucase, ne compte que de petits ports, qui sont en même temps des postes fortifiés : *Anapa*, *Tenginsk*, *Psesrape*, *Pizunda*, *Soukhoun-Kalé*, *Poti*, à l'embouchure du Rion, surtout *Batoum*, la récente acquisition de la Russie.

De la presqu'île de Taman à celle d'*Apchéron*, qui s'avance comme un éperon dans la Caspienne, s'allonge comme une

barrière la chaîne du Caucase (1 400 kil.). Semblable aux Pyrénées, elle sépare deux mondes, deux climats différents. L'arête centrale se dresse à des hauteurs supérieures au faite du mont Blanc : le mont *Elbrouz* atteint 5 661 mètres, le *Kazbeck* 5 043^m. Les glaciers sont plus rares que dans les Alpes et descendent moins bas. Des chaînes parallèles accompagnent le Caucase comme autant de degrés sur chaque versant, laissant entre elles des vallées profondes, des précipices vertigineux où coulent les torrents et se précipitent les cascades. La plupart des grandes migrations asiatiques ont eu pour étape le Caucase ; elles ont laissé dans les vallées quelques-unes de leurs tribus, les types les plus énergiques et les plus parfaits des races aryenne et mongolique. Ces populations opposèrent à la conquête russe une résistance acharnée qui dura trente années, jusqu'à la prise de leur chef Schamyl. Deux routes principales entament cette chaîne : celle de l'*Ingur*, au pied de l'*Elbrouz*, gardée au sud par Koutaïs ; celle du *Dariel*, au pied du *Kazbeck*, qui va de Tiflis à Mozdok, et que surveille la principale forteresse de ces régions, *Vladikavkas*. Entre les deux, sur le versant russe, comme point de concentration et de défense, s'élève la place de *Naltschik*. Deux autres routes suivent, l'une les bords de la mer Noire, l'autre ceux de la Caspienne. Cette dernière est barrée par la place de *Derbent*. Dans la presqu'île d'Apchéron, dont la principale ville est *Bakou* (15 000 hab.), on remarque des volcans de boue, des nappes de bitume et de naphte, qui brûlent depuis des siècles, et où les derniers adorateurs du feu, des Guébres, ont fixé leur demeure.

La *Caspienne* est un immense lac, une méditerranée, dont le niveau est inférieur de 26 mètres à celui de la mer Noire. Jadis les deux mers s'unissaient au pied du Caucase. Il reste de cette ancienne communication un canal, dont les eaux marécageuses se déversent des deux côtés, le *Manitch*, et qu'alimente le *Kalaus*. On a souvent parlé d'approfondir ce canal pour le rendre accessible aux vaisseaux ; on a toujours reculé devant les difficultés et les dépenses de l'entreprise. La superficie de la Caspienne a beaucoup diminué à travers les âges : elle s'étendait jusqu'à Tzaritzin, sur le Volga, peut-être jusqu'à Saratoff. L'évaporation lui enlève sans cesse plus d'eau que ne lui en apportent ses fleuves. Les eaux de la Caspienne, presque douces au large du Volga et du Terek, sont extraordinairement salées dans les golfes profonds, tels que le *Karaboghas*, où elles ne sont pas renouvelées par la haute mer. Les ports sont : *Derbent*

(10 000 hab.), place forte située au point où un ancien mur romain fermait les portes Caspiennes ; *Astrakan* (48 000 hab.), qui voit sa prospérité déchoir à mesure que s'envasent et s'obstruent les passes du Volga. Astrakan est encore le centre des pêcheries de la Caspienne, les plus riches du monde entier : on en évalue le produit à cent millions par an. *Gouriep*, à l'embouchure de l'Oural, est peuplée de Cosaques et d'Arméniens.

Le fleuve Oural, puis la chaîne de l'Oural, séparent la Russie d'Europe de la Russie d'Asie. Encore n'est-il pas exact de dire que l'Oural soit une frontière, les circonscriptions administratives se continuant de l'autre côté de la chaîne jusqu'au Tobol. De l'île Waïgatz à Orenbourg, place forte qui est la sentinelle avancée de la Russie vers l'Asie, l'Oural a plus de 2 000 kilomètres de développement. L'Oural est loin d'être une barrière ; ses croupes, légèrement ondulées, couvertes de marais, de tourbières, dont les eaux s'épanchent soit vers l'Europe, soit vers l'Asie, atteignent parfois 300 à 400 mètres de hauteur et sont entaillées par de larges brèches, faciles à traverser. Dans la région septentrionale, de hauts sommets, comme le *Constantino-Kamen*, s'élèvent à plus de 2 000 m. La partie centrale est extrêmement riche en métaux. L'or, le platine, l'argent, le cuivre, le fer, s'y trouvent en abondance, surtout sur le versant asiatique. De larges bassins houillers s'étendent à leur base. L'Oural méridional se partage en trois rameaux ; le rameau occidental est le plus élevé : le sommet principal, l'*Iremel*, atteint 1 500 mètres.

Orographie.— La Russie n'a point de montagnes, mais seulement des collines assez humbles. Le plateau central d'où rayonnent les autres chaînes est le Waldai, dont le point culminant, le *Popowa-gora*, dépasse à peine 800 mètres. Dans cette région de lacs et de marécages, la plupart des grands fleuves russes, la Duna, le Dniéper, le Volga, entremêlent leurs sources. Il a été très facile d'établir entre eux des communications que la nature avait préparées. Cette communauté d'origine de ses fleuves a fait l'unité de la Russie. Des plissements de terrain à peine indiqués séparent, sous le nom de *collines d'Olonetz*, le bassin de l'Onéga de celui de la mer Blanche ; d'autres, sous le nom de *collines de Pologne*, vont rejoindre les Carpates. Les *plateaux d'Uvaldi*, plus élevés, courent entre les fleuves de l'océan Glacial et les grands tributaires du Volga. Les *collines du Volga*, qui vont finir à l'isthme Ponto-Caspien et suivent la rive droite du fleuve, empruntent à leur isolement au milieu de

plaines basses, à leurs falaises s'abaissant à pic sur le Volga, une majesté singulière; quelques sommets atteignent 300 mètres.

Hydrographie. — Les fleuves qui se rendent à l'océan Glacial, malgré la longueur de leurs cours, l'étendue de leur bassin, offrent peu d'intérêt; ils traversent un pays que la rigueur de son climat, la fréquence de ses tourbières, rendent inhabitable à tous autres qu'aux Samoyèdes et aux Lapons. Ces fleuves sont, outre la *Kara*, qui suit la base de l'Oural, la *Petchora*, qui descend de l'Oural et finit par un immense delta, le *Mezen*, la *Dwina*, constituée par la réunion de la *Suchona* et de la *Wytczegda*, venant l'une de l'est, l'autre de l'ouest. Son cours finit à Arkangel. La seule ville de son bassin est *Vologda* (47 000 hab.), marché naturel entre la Russie centrale et Arkangel. L'*Onéga*, qui traverse d'inextricables marécages, finit à *Onéga*. Enfin la *Tana* sert de frontière entre la Norvège et la Russie.

Les fleuves de la mer Baltique sont : l'*Uléa* et le *Kumo*, qui écoulent dans le golfe de Bothnie une partie des eaux de la région lacustre de la Finlande; la *Kymmen* et la *Säïma*, qui, grossies par les lacs de la même région, finissent dans le golfe de Finlande. Dans le lac Ladoga s'épanche le reste des eaux de ce bassin.

Le lac *Onéga* et le lac *Ladoga* sont les deux plus grands lacs de l'Europe. Ce dernier couvre une superficie de 18 120 kilomètres carrés et atteint une profondeur moyenne de 90 mètres. Chaque hiver il est pris par les glaces. Des phoques vivent dans ses eaux. Il reçoit du lac *Onéga* le *Swir* et rend au golfe de Finlande la *Néva*, un des fleuves les plus redoutables de l'Europe par ses crues et la masse de ses eaux. A l'issue du lac est bâti *Schlüsselbourg* (7 000 hab.), forteresse et prison d'État; à son embouchure s'élève la capitale officielle, *Saint-Pétersbourg*. Le *Ladoga* reçoit encore les eaux du lac *Ilmen* par le *Wolchow*. Sur ce fleuve s'élève la *Grande-Novgorod* (17 000 hab.), le second centre politique de la Russie au moyen âge, Kiew étant le premier; elle fut un grand marché de la Hanse, et fut détruite par Iwan le Terrible; la fondation de Saint-Pétersbourg lui porta le dernier coup.

Le lac *Pëïpous*, divisé en deux petits lacs, dont la profondeur et la surface diminuent sensiblement, s'écoule au N. dans le golfe de Finlande par la *Narowa*, dans le golfe de Riga par l'*Embach*. Entre les deux est *Dorpat* (21 000 hab.), université allemande en pleine Livonie. Sur le lac *Pëïpous* même,

Pskow (18 000 hab.) fait un grand commerce de lin et de chanvre.

La *Duna* descend du *Waldai*; avant de finir dans le golfe de *Riga*, elle court parallèlement au *Dniéper*, avec lequel elle forme un long couloir, couvert de forêts et de terres infertiles. C'est le grand chemin de toute invasion en Russie. Par là s'élançèrent les Polonais à la conquête de la Moscovie; par là aussi pénétrèrent *Charles XII* et *Napoléon*, ce dernier espérant frapper au cœur le colosse russe en s'emparant de *Moscou*. Mais, comme l'Espagne, la Russie trompa les prévisions du conquérant; elle échappa par son immensité même au coup qui devait la paralyser. La *Duna* passe à *Vitepsk* (30 000 hab.), où l'armée russe pour la première fois se déroba devant les Français, en 1812; à *Polotsk* (14 000 hab.), vieille ville hanséatique où à la fin du dix-huitième siècle s'installèrent les jésuites, chassés du reste de l'Europe; à *Dunabourg* (29 000 hab.), place forte bien située au croisement des lignes d'*Orel* à *Riga* et de *Varsovie* à *Saint-Pétersbourg*. La *Duna* finit à *Riga*.

Le *Nièmen*, moins puissant que la *Duna*, arrose *Grodno* (31 000 hab.), où fut signé le deuxième partage de la Pologne; c'est une ville manufacturière. Là, comme dans toutes les villes de l'ancienne Pologne, domine l'élément juif. Il arrose aussi *Kowno* (33 000 hab.), bien placé au coude que forme le *Nièmen* avant d'entrer en Prusse; aussi l'a-t-on fortifiée. Elle fait un grand commerce de céréales. Le *Nièmen* reçoit la *Vilia*, qui passe à *Vilna* (64 000 hab.), l'ancienne capitale lithuanienne, le centre de la propagande protestante, si durement réprimée par les catholiques polonais; les juifs y accaparent aujourd'hui tout le commerce. *Vilna* rappelle l'affreux massacre des Français pendant la retraite de Russie.

La Russie possède le cours moyen de la *Vistule*; mais ni ses sources ni ses embouchures ne lui appartiennent. Elle entre en Russie près de la vieille capitale *Sandomir*, arrose la forte place d'*Iwangorod* et sépare *Varsovie* de son faubourg de *Praga*, théâtre de luttes acharnées contre les Russes en 1795 et 1832. *Varsovie* avec ses 335 000 hab. est la troisième ville de l'empire; elle est peut-être la première par la beauté de ses places et de ses monuments, la vie qui circule dans ses rues; elle rappelle les grands centres de l'Occident. L'industrie y est très active; ses filatures, ses distilleries, ses manufactures d'étoffes et de machines, la mettent hors de pair; 400 000 juifs l'habitent. Tout auprès s'étend la grande plaine de *Wola*, où se

réunissaient les tumultueuses diètes de la Pologne. *Plock* (19 000 hab.) est surtout un entrepôt de céréales. La Vistule reçoit à gauche la *Pilica*, à droite le *Wieprz*, qui laisse de côté *Zamosc*, forte place qui surveille la Galicie, *Chelm*, la capitale des Uniates, *Lublin* (29 000 hab.), ville déchue bien qu'elle soit encore le chef-lieu d'un des gouvernements de la Pologne. Le *Wieprz* finit à Iwangorod.

Le *Bug* sépare la Pologne proprement dite des anciennes provinces polonaises qui en ont été détachées. Il arrose *Dubienka*, *Brest-Litowski*, la principale forteresse de la Pologne après *Modlin* (22 000 hab.) et le siège d'une académie juive; il se confond avec la Vistule à *Modlin* ou *Nowo-Georgiewsk*, la plus forte place de la Pologne et de toute la Russie. Le *Bug* reçoit la *Narew*, qui passe près de *Bialistok* (17 000 hab.), récemment fortifiée, arrose *Ostrolenka*, qui rappelle deux sanglantes batailles de l'insurrection de 1831-1832, *Pultusk*, disputée pendant la même insurrection, et où Charles XII remporta une victoire.

La *Wartha* est aussi par ses sources un fleuve polonais. Elle naît près de *Czenstochowa* (14 000 hab.), place forte, le sanctuaire le plus vénéré de la Pologne catholique, passe à *Sieradz* et sort à *Peisern*. Son affluent polonais, la *Prosna*, arrose *Kulisch* (16 000 hab.), la plus ancienne métropole de la Pologne.

Les plus grands fleuves de la Russie se jettent dans la mer Noire et dans la mer Caspienne.

Le *Pruth*, devenu frontière de la Russie depuis le traité de Berlin, finit dans un liman du Danube; le *Dniester*, le plus sinueux des fleuves russes, franchit la frontière à *Chotin*, place forte, en face de *Kameniec* (24 000 hab.), vieille forteresse ruinée de la Podolie, et sépare *Bender* de *Tiraspol* (16 000 hab.). L'estuaire du Dniester est ensablé. Le port est *Akermann*. Entre le *Pruth* et le *Dniester* s'est bâti l'immense village de *Kichineff* (102 000 hab.), la capitale de la Bessarabie, tour à tour noyé dans la boue ou aveuglé par la poussière, grand marché de céréales et de bestiaux.

Le *Bug*, dont le cours est embarrassé de rapides, prend sa source près de *Proskurov*, qui se transforme en forteresse, arrose *Winnitza* (18 000 hab.), peuplée de Cosaques, passe non loin de *Balta* (22 000 hab.), où se bifurque la ligne d'Odessa à Lemberg et à Moscou, et finit dans le liman de Nikolaïew.

Le *Dniéper*, le fleuve de l'Ukraine et des Terres Noires, reçoit tous ses affluents dans la partie supérieure de son cours. A

Kiew il devient une des rivières les plus considérables de l'Europe, se répand parfois sur 40 kilomètres d'étendue, rongant sans cesse sa rive droite; entre Iékatérinoslaw et Alexandrowsk, il rencontre un seuil granitique et le descend par une série de rapides ou *porogues* qui interrompent la navigation. Il prend sa source tout près du Volga et arrose *Wiasma*, puis, se repliant parallèlement à la Duna, passe à *Smolensk* (24 000 habitants), une des villes saintes de la Russie, brûlée en 1812 par l'armée et les habitants; à *Orcha*, où les Français passèrent le fleuve pour renfermer les Russes dans Smolensk. Le Dniéper prend dès lors la direction du sud, qu'il n'abandonnera plus. Il passe à *Mohilew* (43 000 hab.), qui fait un grand commerce de cuirs; à *Kiew* (140 000 hab.), la première capitale de la Russie, son premier centre religieux : six cents églises, dont celle de Saint-André, témoignent encore de la ferveur de la cité. Elle reçut de Byzance sa religion et sa civilisation. Là le moine Nestor, « le Grégoire de Tours de la Russie », écrivit les plus anciennes annales du pays. Kiew est une des plus fortes places de la Russie et renferme un de ses principaux arsenaux : *Krementchoug*. Dans ses foires, qui comptent parmi les plus fréquentées de l'Ukraine, elle échange les bois du nord contre les céréales du sud. Un pont gigantesque la relie à la rive droite du Dniéper. À *Iékatérinoslaw* (24 000 hab.) s'arrête la navigation du haut Dniéper; elle reprend à *Alexandrowsk*, de l'autre côté des porogues. Le fleuve, désormais divisé en nombreux canaux et en bras d'eau dormante, finit en aval de Kherson.

Il reçoit, à droite, la *Bérésina*, dont le passage marque un des plus lugubres épisodes de la retraite de 1812. Dans son haut bassin est *Minsk* (43 000 hab.), peuplée de juifs et de Tartares; elle arrose *Bobruisk* (25 000 hab.), grande place forte sur le chemin de Brest-Litowski à Smolensk.

Le *Pripet*, aussi puissant que le Dniéper lui-même, traverse l'immense région des marais de Pinsk, un des plus sûrs boulevards de la Russie du côté de l'Autriche. Ce pays, domaine de la fièvre, où les eaux restent stagnantes faute de pente, commence à être courageusement attaqué par les agriculteurs, qui drainent le sol et l'ensemencent. Il n'est pas douteux que bientôt ces marais soient définitivement conquis. *Pinsk* (17 000 habitants), la seule ville de la région, doit sa prospérité relative aux deux canaux qui l'unissent au Bug et au Niémen.

Le *Teterew* passe à *Berditchef* (100 000 hab.), ville unique

en Europe; sa population est presque absolument juive. De là partent une multitude de colporteurs, descendants d'Abraham, qui se répandent sur l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. *Jitomir* (42 000 hab.) fait un grand commerce de céréales.

Sur la rive gauche du Dniéper, le plus grand affluent est la tortueuse *Desna*, qui arrose *Briansk* (14 000 hab.), un des grands arsenaux de la Russie, *Tchernigow* (16 000 hab.), qui exporte des céréales et du chanvre, et finit à Kiew. Elle reçoit : le *Seim*, qui arrose *Koursk* (31 000 hab.), où se tient une des grandes foires des Terres Noires, marché d'échange entre la grande et la petite Russie; la *Werskta*, qui traverse un des gouvernements les plus peuplés de la Russie, celui de *Poltawa*. *Poltawa* (35 000 hab.), qu'a immortalisée la défaite de Charles XII, qui fut celle de la Suède, est une cité industrielle très active pour la préparation du tabac et la fabrication des tissus.

Le *Don* se jette dans la mer d'Azow. Il naît non loin de l'Oka. Il a un cours très irrégulier et s'infléchit fortement vers l'ouest. Quelques kilomètres à peine le séparent du Volga. L'écart du niveau d'eau entre les deux fleuves et le régime torrentiel du Don ont empêché la construction d'un canal; du moins un chemin de fer réunit les deux grands cours d'eau. Le Don traverse la région des steppes; où villes et villages sont rares; c'est le domaine des Cosaques du Don (64 000 hab.). En revanche, les villes se pressent à son embouchure. Outre Azow, Taganrog, Rostow et Nakitchewan, nous avons en amont *Novo-Tcherkask* (33 000 hab.), la capitale cosaque, qui s'agrandit rapidement en cité industrielle. Le plus grand affluent du Don est le *Donetz*, qui traverse un immense bassin houiller de 25 000 kilomètres de superficie; à peine exploité encore, ce bassin produit annuellement plus de 700 000 tonnes de combustible. Le *Donetz* passe près de *Karkow* (100 000 hab.), la plus grande foire de la Russie après celle de Nijni-Novgorod. La proximité du bassin houiller en a fait une ville industrielle, dont la prospérité n'est qu'à son début. Son collègue est un des plus célèbres de la Russie. A gauche, le Don reçoit le *Woronech*, qui coule parallèlement au fleuve et arrose *Woronech* (40 000 hab.), ville très commerçante où Pierre le Grand organisa la flottille qui devait lui livrer Azow.

Le *Kouban* s'épanche dans d'immenses marécages qui s'écoulent dans la mer Noire et dans la mer d'Azow; c'est un fleuve

puissant, grossi de nombreux ruisseaux du Caucase. Il n'arrose qu'*Iékatérinodar*.

Dans la mer Caspienne se jette le grand fleuve russe, le *Volga*. Il naît au plateau de Waldai, entre Saint-Petersbourg et Moscou, au cœur des provinces les plus peuplées et les plus vivantes de la Russie. Par ses deux grands affluents, l'Oka et la Kama, il embrasse d'un côté la Moscovie, de l'autre les provinces ouraliennes. Dans son cours de 3 800 kilomètres, il est l'artère vitale de la Russie. Il commence en pleine Europe et finit aux portes de l'Asie. Il court entre des rives plates jusqu'à Simbirsk, où il heurte un massif calcaire, qu'il traverse à Samara. Cette chaîne l'accompagne; ses falaises, hautes de 300 mètres, continuellement minées, s'effritent et s'éboulent. La rive gauche délaissée étale de vastes marécages. Le Volga se déplace lentement vers l'occident.

Le Volga, après avoir descendu les pentes du Waldai, le contourne, arrose *Tver* (38 000 hab.), ville industrielle et commerçante, le port de Saint-Petersbourg sur le Volga, l'entrepôt des céréales du sud à destination du nord, puis *Ribinsk* (15 000 habit.). Deux canaux y aboutissent qui vont à la Néva; souvent 100 000 bateliers se pressent dans son port. *Yaroslav* (26 000 hab.) s'enrichit par ses cultures maraichères; sa grande industrie est celle de la toile. Les habitants du gouvernement émigrent, surtout comme jardiniers. *Kostroma* (27 000 hab.) est dominée par son Kremlin. *Nijni-Novgorod* est connue dans le monde entier pour ses foires qui durent deux mois de l'année. 200 000 étrangers se pressent alors dans les ruelles de son immense bazar, relié à Nijni par un pont de bateaux. Il s'y est fait pour 700 000 000 d'affaires. Le monde asiatique y coudoie le monde européen. Les principales transactions s'y font sur le thé, les toiles, les soies, les métaux de l'Oural, les farines, les eaux-de-vie, etc. En temps ordinaire, Nijni, qu'illustra le dévouement du boucher Minine, le sauveur de Moscou, est une ville assez calme de 45 000 habitants. *Kazan* (95 000 hab.), près du confluent de la Kama, fut une des capitales des Tartares de la Horde d'or. La population musulmane, très laborieuse et très active, se mêle peu à peu à la population chrétienne. Kazan possède la plus ancienne université de la Russie. Viennent ensuite, échelonnés sur le Volga, les ports de *Simbirsk* (26 000 habit.), *Samara* (50 000 hab.), bien située à un coude du fleuve, au point où il est traversé par le chemin de fer de Moscou à Orenbourg; *Saratow* (95 000 hab.), une des villes russes qui ont

grandi le plus vite. Elle fut prise par Pougatcheff, le chef de la révolte servile du dix-huitième siècle. Desservie par une ligne ferrée, elle fait un commerce considérable avec le bas Volga et les villes du centre. *Tzaritzin* (41 000 hab.) doit son importance à sa situation entre le Don et le Volga. A Tzaritzin commence le véritable delta du Volga, qui se jette dans la mer Caspienne par 72 bouches.

Le Volga reçoit à droite :

L'*Oka*, l'artère commerciale de la Russie centrale. Elle passe à *Orel* (40 000 hab.), où se croisent les voies de Moscou à Odessa et de Riga à Saratow; à *Kalouga* (38 000 hab.), une des principales villes pour les cuirs et la cordonnerie, et laisse de côté *Toula* (57 000 hab.), au centre d'un bassin houiller; le Birmingham russe fabrique la plupart des *samovars* qui brillent sur les tables du pauvre comme du riche; sa manufacture d'armes blanches est la première de la Russie. L'*Oka* arrose encore *Kolomna* (18 000 hab.); *Riazan* (20 000 hab.), ville fière de son Kremlin et fort industrieuse; *Kasimow* (14 000 hab.), qui a des tanneries très importantes, et finit en face de Nijni-Novgorod, après avoir traversé une région où l'industrie du fer est très active et dont le centre est *Paulovo* (8 000 hab.). L'*Oka* reçoit à gauche la *Moskova*, qui passe à *Borodino*, où se livra entre Napoléon et les Russes de Kutusoff une des plus formidables batailles des temps modernes: l'enjeu de cette lutte était Moscou. *Moscou* (610 000 hab.), ville située au centre de la Russie, apparaît aux regards comme une cité d'Orient avec ses 360 églises aux clochers bulbeux comme ceux des mosquées, éblouissants d'or. La ville est sale et embrasse une immense étendue. Au milieu s'élève le Kremlin, à la fois palais, arsenal, église, forteresse: c'est une cité dans la cité. On sait que les Russes n'hésitèrent pas à la brûler en 1812 pour la soustraire aux outrages de l'ennemi et déterminer sa retraite. Moscou possède une université, de magnifiques hôpitaux. C'est une grande ville industrielle (tissus, tanneries, distilleries). Toutes les grandes lignes de la Russie y aboutissent. La marécageuse *Kliasma*, autre affluent de gauche de l'*Oka*, passe à *Vladimir* (16 000 hab.), qui fut aussi capitale: elle a gardé de son ancienne prospérité son Kremlin et les ruines de la *Porte d'or*.

Le Volga reçoit encore à droite la *Sura*, qui passe à *Penza* (34 000 hab.), l'intermédiaire entre Moscou et Saratow.

Sur sa rive gauche, le Volga reçoit la *Mologa* et la *Cheksna*, toutes deux canalisées et communiquant avec le Ladoga et

l'Onéga ; la *Kostroma*, qui finit à *Kostroma* ; la puissante *Kama*, qui recueille les eaux de l'Oural, et, après avoir traversé les solitudes forestières voisines des Toundras, arrose une région transformée par le travail des mines, où les villes naissent et se peuplent avec rapidité. La *Kama* arrose *Perm* (22 000 hab.), la capitale de cette région, très riche avec ses usines où se traite le minerai de fer et de cuivre, ses forges, sa fonderie de canons. Les vastes gisements de houille du gouvernement de *Perm* commencent à être activement exploités. Parmi les centres manufacturiers voisins de *Perm*, il faut citer *Ijovsk* (21 000 hab.), qui possède la plus importante manufacture d'armes après *Toula*. *Perm* est relié par une voie ferrée aux villes de l'autre versant de l'Oural, appelées peut-être à un avenir plus brillant encore. La plus riche et la plus peuplée est *Ekaterinenbourg* (25 000 hab.). Citons encore *Nijni-Tagilsk* (20 000 hab.), centre de l'exploitation des mines appartenant au prince *Demidoff*.

Les principaux affluents de la *Kama* sont : sur la rive droite, la *Viatka*, qui passe à *Viatka* (20 000 hab.) ; elle doit sa prospérité à ses tanneries ; sur la rive gauche, la *Biélaïa*, grossie de l'*Oufa*. Au confluent s'élève *Oufa* (20 000 hab.), une des rivales de *Perm* ; la majorité de la population est tartare et musulmane.

Le fleuve *Oural* descend des vallées ouraliennes et contourne le massif du même nom avant de se jeter dans la Caspienne ; il arrose plusieurs postes avancés surveillant les steppes des *Khirghiz* : *Orskaïa*, *Berdskaïa*, enfin *Orenbourg* (35 000 hab.), qui est la tête de ligne de l'Europe du côté de l'Asie ; c'est là que les caravanes viennent apporter les produits de la Chine et du Turkestan. Il a été question de prolonger le chemin de fer jusqu'à *Tachkent*, à travers le steppe des *Khirghiz*, pour rejoindre ensuite *Peschawer*, dans l'*Hindoustan* ; l'exécution de ce projet a été retardée. L'*Oural* finit à *Gouriep*.

Deux fleuves descendant du Caucase se rendent encore à la Caspienne : la *Kouma*, qui passe aux deux petites places de *Piatigorsk* et de *Georgiewsk* et finit au milieu de marais salants ; le *Terek*, qui vient du *Kazbeck* et roule une masse énorme de limon qui accroît son delta aux dépens de la Caspienne. Il arrose *Mozdock*, dont les vergers sont renommés, et, au milieu de son delta, *Kisliar*, qui est place forte.

Régions de la Russie. — L'immense empire russe se divise en plusieurs régions naturelles, distinctes par le climat, le sol, la population.

1° *La région des Toundras* occupe tout l'espace qui s'étend entre la mer Blanche et l'Oural, puis se continue en Sibérie. Les toundras sont des terres infertiles, marécageuses, où l'arbre se rabougrit et devient arbuste. Le sol gèle à de grandes profondeurs. C'est la patrie des Samoyèdes, pêcheurs, chasseurs de fourrures. Les monts Uvaldi forment leurs limites au sud.

2° *La Finlande* est couverte aux deux tiers par des lacs, reposant dans des vasques de granit. Le plus grand de ces lacs est le Saïma, qui s'écoule dans le Ladoga et le golfe de Finlande. D'épaisses forêts de sapins et de hêtres occupent les intervalles. La Finlande est parsemée d'énormes blocs de pierre apportés par les glaciers de Scandinavie. Ces blocs erratiques sont exploités par les habitants pour la construction de leurs demeures et sont même exportés à l'étranger.

3° *Les provinces baltiques* (Ingrie, Carélie, Esthonie, Livonie, Courlande) sont basses, humides, marécageuses, semées de lacs. C'est le pays par excellence du chanvre, que ses ports expédient à toute l'Europe.

4° *La Pologne* doit au voisinage de l'Europe sa population, relativement très dense. Son sol, argileux, très riche, produit en abondance toutes les céréales. Malheureusement le débouché des céréales de Pologne appartient à la Prusse : c'est le port de Dantzick.

5° *La région des marais de Pinsk* se transforme peu à peu par le drainage et la culture.

6° *La Grande Russie* occupe les hauts bassins du Volga et du Dniéper, celui de l'Oka tout entier. C'est la région des forêts : jadis elles couvraient sans interruption cette vaste étendue. De profondes éclaircies y ont été pratiquées; et le déboisement continue avec un véritable acharnement, une prodigalité coupable. On abat le bois pour en vendre les cendres et en faire de la potasse. La Grande Russie est la région industrielle par excellence de l'empire.

7° *Les Terres Noires* ou *Tchernosjom* forment avec la région précédente un frappant contraste. Elles s'étendent du Pruth à Kazan, et même se prolongent jusqu'aux bords du Tobol en Sibérie. « C'est une Beauce gigantesque. » Le sol a une couche végétale qui varie de 50 centimètres à 20 mètres de profondeur, et, comme le Farwest américain, nourrit l'Europe de son blé. La terre est tellement meuble que les arbres n'y peuvent prendre racine et sont couchés par le moindre vent. Le bois est si rare que le moujick se sert encore pour se chauffer de

bouse de vache desséchée. La pluie en fait une vaste vasière, la sécheresse la réduit en une poussière impalpable que le vent soulève en tourbillons. Le Tchernosjom est loin de produire encore ce qu'il rendra un jour. Les procédés de culture sont très primitifs; l'épi est peu chargé en grains; la population est relativement clair-semée, environ 45 habitants par kilomètre carré.

8° *Le steppe* continue le Tchernosjom. Il est encore ce qu'étaient autrefois les Terres Noires; il deviendra ce qu'elles sont aujourd'hui. Gogol a célébré le steppe, comme Cooper la plaine américaine. Il a vanté les libres espaces, la vie d'indépendance et d'aventure, le plaisir de bondir à cheval à travers la forêt d'herbes folles qui montent parfois à 5 et 10 mètres et témoignent de la prodigieuse fertilité du sol.

9° Tout autres sont les steppes entre le Don et l'Oural. Là toute végétation disparaît et se flétrit. Les arbres sont rares et respectés par la superstition des nomades. Le sol est recouvert d'efflorescences salines, de lacs salés, dont le plus connu est l'Elton, et qui ne peuvent étancher la soif ni des hommes ni des troupeaux. Une partie même de cette région est au-dessous du niveau de la mer et a jadis été couverte par les eaux de la Caspienne.

10° *La région ouraliennne* est la Californie russe. Des villes ont surgi du sol, comme au pied des Sierras américaines, quand se sont révélées les richesses du sous-sol et de la montagne. Ces villes ont une physionomie toute particulière, les fortunes s'y font vite; le luxe de Perm, d'Ékaterinenbourg, d'Oufa, éclipse celui des plus opulentes cités russes.

Population et races. — La Russie est un des pays de l'Europe où la population s'est accrue le plus vite par le seul excédent des naissances. A la mort de Pierre le Grand, elle comptait environ 15 millions d'habitants; elle en a aujourd'hui 90.

Cette population se partage entre plusieurs races. Le musée Dashkoff, à Moscou, présente des spécimens curieux de chacun des types que l'on remarque dans toutes les Russies, avec leurs costumes et leurs armes. Il ne donne aucune idée de la proportion qu'il convient d'attribuer aux divers éléments qui constituent la famille Russe. On a longtemps disputé avec passion pour établir si le Russe appartient à l'Asie ou à l'Europe. Aujourd'hui ce problème ne fait plus question. La Russie est slave, non mongole. C'est vers ce pays que longtemps se sont tournées, que se

tournent encore les aspirations des Slaves répandus en Europe, en particulier dans l'Autriche et dans la Turquie.

On peut diviser en quatre groupes les Slaves établis en Russie.

Les *Grands Russes*, au nombre de 40 millions, peuplent toute la Russie centrale du Dniéper à Kazan. Moins purs que les autres membres de la grande famille, ils se sont fortement mélangés d'éléments finnois. Ils sont assez grands, robustes; la démarche est un peu lourde; la plupart ont conservé la barbe longue et bien fournie, malgré les édits de Pierre le Grand. Ils débordent au delà de leur domaine géographique et s'avancent sans cesse vers le Nord et vers l'Est.

Les *Petits Russes* ou *Malo-Russes* sont moins mélangés que les précédents, et comptent 16 millions d'individus, cantonnés dans les bassins du Dniester et du Dniéper. Ils sont plus hauts de taille que les Grands Russes, moins forts, plus vifs et plus intelligents, moins énergiques et moins persévérants.

Les *Polonais* proprement dits sont représentés par 5 millions d'individus. Longtemps un abîme a séparé les Polonais des Russes, abîme creusé non par la différence de race, mais par la langue, la religion, l'histoire sanglante des deux peuples. Les Polonais sont bien doués : c'est une race aristocratique, élégante, à l'imagination vive et ardente, douée de facultés précieuses d'assimilation. Malheureusement le caractère chez eux n'est pas à la hauteur de l'intelligence; ils se découragent et s'abattent aisément. Comme nation, la Pologne s'est perdue par ses discordes civiles, son intolérance envers les dissidents religieux, l'oppression que la classe noble a longtemps fait peser sur les classes agricoles. La Pologne n'a pas eu de bourgeoisie. Encore aujourd'hui ce sont les Juifs qui dans les villes exercent les métiers et renforcent l'élément germanique.

Les *Russes Blancs* ou *Belo-Russes*, au nombre de 3 millions et demi, séparent les Petits Russes des Grands Russes. Ils habitent la région des marécages traversés par les affluents de droite du Dniéper. Ils sont pauvres, sales, mal nourris, attaqués, comme les Galiciens, par une sorte de lèpre, appelée improprement la *plique polonaise*.

Il faut joindre aux groupes russes précités les *Bulgares* de la Bessarabie et les *Serbes* établis sur les bords de la mer Noire. Ils comptent environ 150 000 représentants.

Les *Lithuaniens* (près de 2 millions d'individus) sont d'ordinaire rattachés au groupe slave-polonais. Ils occupent les gou-

vernements de Kowno, Grodno et Wilna. D'après plusieurs savants, ils sont venus en Europe les premiers en date des Aryens. Leur langue se rattache plus directement au sanscrit que les idiomes latins et grecs. Ils sont en majorité catholiques. Leur taille est élevée, leur stature robuste; leurs cheveux sont blonds. Ils diffèrent des Polonais par leur persévérance, leur flegme extraordinaire, que rien n'étonne. En Lithuanie, comme dans les provinces baltiques, l'aristocratie est allemande.

Les *Lettes*, qui comptent un peu plus de 1 million de représentants, ont pour domaine la Livonie et la Courlande. Ils ressemblent aux Lithuaniens, dont ils forment une tribu.

Cela fait un total de 66 millions de Slaves.

Les *Finnois* occupent la Finlande, mais ont été jadis beaucoup plus répandus. Ils s'étendaient jusqu'au centre de l'Empire, au Volga et à l'Oka, et se sont fondus dans la multitude slave. Ils forment deux groupes : les *Karéliens*, forte et belle race, les hommes les plus grands de la Russie; les *Tavastes*, trapus, bien musclés, bruns de teint, et se rapprochant des Lapons. Les Finnois sont remarquables entre tous les Russes par leur amour du travail, leur probité, la dignité de leurs manières, leur attachement à leurs vieilles coutumes. Encore aujourd'hui, ils ont gardé une constitution indépendante. Saint-Pétersbourg a été bâti en plein pays finnois; mais l'attraction exercée par la capitale a mélangé fortement la population de l'élément slave. On compte plus de 2 millions de Finnois. Les *Esthes* de l'Esthonie et de la Livonie sont apparentés aux Finnois.

Les *Lapons* habitent le pays entre la mer Blanche et la Suède; ils sont, comme ceux de cette contrée, petits de taille, bruns de peau, encore nomades pour la plupart, vivant de la pêche et de leurs troupeaux de rennes.

On rattache généralement à la race finnoise les peuples confinaires de l'Oural, *Mordves* (1 million), *Tchéremisses* (260 000 habit.), *Tchouvaches* (700 000 hab.), *Votaks* (240 000 hab.), etc.

Le rameau turc a fourni les *Tartares* établis autour de Kazan et en Crimée. Ils forment à peu près 1 400 000 individus. Ils sont, en général, beaux et robustes, très honnêtes, voués au négoce.

Les *Bachkirs* (750 000 hab.), établis sur les bords du fleuve Oural, sont encore nomades et pasteurs.

Les *Kirghiz*, cantonnés dans la plaine Caspienne, frères de ceux d'Asie, comptent 180 000 individus.

Les *Mongols* sont représentés par les *Samoyèdes* des bords de la mer Glaciale et les *Kalmouks*, qui, sous le règne de la

La Finlande, domaine particulier du czar, grand-duc des Finlandais, a conservé, aux termes des statuts de 1809, sa diète composée des trois ordres, noblesse, clergé, bourgeoisie, siégeant séparément, son gouverneur et ses ministres; son contingent, réduit à 800 hommes, est recruté de volontaires. La Pologne, qui formait aussi un royaume à part, a vu disparaître l'ombre même de cette indépendance nationale en 1867.

Gouvernement. — Le czar est un souverain absolu; son autorité n'est limitée par aucune constitution. Il est aussi le chef religieux de l'empire et se fait assister dans ses fonctions par un Saint-Synode, dont lui-même désigne les membres. Nous avons vu que la Finlande seule jouit d'un semblant d'autonomie et possède une constitution.

La noblesse, depuis Pierre le Grand, tenue au service militaire, est divisée en noblesse héréditaire et noblesse de service. A chaque degré de la hiérarchie administrative, militaire, appelée *le tchin*, répond un grade correspondant dans l'ordre de la noblesse.

L'avènement d'Alexandre II a été marqué par une grande révolution : l'abolition du servage. Les paysans de la couronne furent émancipés sans difficulté (ukase de juillet 1858). Les paysans des anciens propriétaires, devenus libres de leur personne, furent mis en possession de la terre, sous certaines conditions de rachat au seigneur, ou à la couronne, qui, par des institutions de crédit, se substitua à lui. Par là fut fondée ou réorganisée sur une base nouvelle la commune russe, le *mir*.

Si les basses classes de la société sont à peu près satisfaites par l'abolition du servage, et si le czar est sûr de trouver en elles l'appui le plus efficace de son autorité, il n'en est pas de même de la bourgeoisie et de l'aristocratie, systématiquement écartées de toute participation régulière au pouvoir. Le *zemskwo* (conseil général), la *clouma* (conseil municipal), ne possèdent aucune attribution politique. De là viennent la singulière fermentation des esprits, les conspirations, les sociétés occultes, qui manifestent leur action et leurs progrès par une série d'attentats inouïs.

Armée. — La loi de 1874 a réorganisé l'armée russe d'après le système qui prévaut dans la plupart des États de l'Europe. Tous les hommes âgés de vingt et un ans sont tenus à servir six ans dans l'armée active et neuf ans dans la réserve. En réalité, le contingent annuel ne dépasse pas 200 000 hommes; et l'armée au pied de paix compte près de 4 million de soldats.

En temps de guerre la Russie peut mettre sur pied 1 650 000 hommes.

Marine. — La marine comprend 30 000 hommes environ, montés sur 225 bâtiments.

Voies de communication. — Canaux. — Nul seuil montagneux important ne séparant l'un de l'autre les bassins fluviaux de la Russie, il a été facile de les réunir par des canaux. Pierre le Grand avait commencé ce travail de canalisation ; il s'achève de nos jours.

Trois canaux joignent le bassin de la Néva au Volga : 1° celui de l'Impératrice Marie, qui de Rybinsk aboutit à l'Onéga, en empruntant les eaux de la Cheksna ; 2° celui de Tikhwin, qui suit la Mologa, et de Rybinsk conduit au Ladoga ; 3° celui de Wichni-Wolotschok, qui de Twer, en contournant le Waldaï, aboutit au lac Ilmen.

Les deux rivières qui constituent la Dwina, la Soukhona et la Wytchegda, sont rattachées au Volga : la première par le canal de Kubinskoïe, de Jaroslaw à Vologda ; la seconde par le canal de Catherine, qui l'unit à Viatka, sur la Kama.

Le Niémen communique avec la Vistule par le canal d'Augustowo.

Le Dniéper est joint aux fleuves de la Baltique : 1° par le canal Ojinski, de Pinsk au Niémen par la Schara ; 2° par le canal Royai, de Brest-Litowski à Pinsk, sur le Pripet.

Le Don est uni à l'Oka par le canal d'Ivanow, qui rejoint l'Oupa à Toula.

Chemins de fer. — La Russie est une des dernières contrées de l'Europe qui aient construit un réseau de voies ferrées. Après la guerre de Crimée, qui en avait démontré l'urgence, les travaux furent activement poussés.

Les lignes de chemins de fer russes sont avant tout stratégiques. Presque toutes aboutissent en Pologne, qui est le point faible de la Russie.

Les principales sont :

La ligne de Saint-Petersbourg à Varsovie, par Pskow, Duna-bourg, Vilna, Grodno, Biélostok. Elle se ramifie sur Riga, sur Kowno et les chemins prussiens ; de Varsovie ou plutôt de Lowicz, elle se dirige vers Thorn, d'un côté, vers Cracovie, de l'autre.

La ligne de Saint-Petersbourg à Moscou, par Wichni-Wolostock et Twer.

De Moscou, principal point de croisement, partent les lignes :

De Moscou à Jaroslaw ;

De Moscou à Nijni-Novgorod, qui doit se continuer par Kazan et Perm sur l'Oural. Les villes de Perm et Ékatérinembourg sont reliées l'une à l'autre ;

De Moscou à Rostow, par Kolomna, Riazan, Riaschsk, Koslow, Woronesch... Trois principaux embranchements de cette ligne vont : de *Riaschsk à Morschansk*, de là sur le Volga, à Samara et à Orenbourg ; de *Koslow à Saratow*, par Tambow ; de *Lipezk à Astrakan* ; la ligne s'arrête à Tzaritzin ;

De Moscou à la mer Noire, par Toula, Orel, Koursk, Karkhow, Iékatérinoslaw, Taganrog ; elle traverse la Crimée et finit à Sébastopol et à Théodosia ;

De Moscou à Smolensk ; elle doit être continuée par Bobruisk jusqu'à Brest-Litowski ;

La ligne d'Odessa à Lemberg et à Cracovie, par Balta.

Ces voies sont reliées entre elles par des lignes secondaires, dont les principales sont :

Celle de Lipetz à Orel ;

Celle d'Orel à Dunabourg, par Briansk, Smolensk, Vitepsk et Polozk ;

Celle de Kiew à Koursk ;

Celle de Kiew à Brest-Litowski ;

Celle de Balta à Larkhow, par Elisabetgrad et Poltawa.

Citons encore la ligne circulaire du golfe de Finlande, qui, de Saint-Pétersbourg comme centre, va, d'un côté, sur Revel, de l'autre, sur Abo.

EUROPE CENTRALE.

FRANCE.

Située entre 42° 2' et 51° 5' de latitude, entre 5° 15' Est et 7° 7' Ouest de longitude, la France couvre une superficie de 519577 kilomètres carrés. C'est un pays essentiellement tempéré et moyen, sans les froids rigoureux et les brumes fréquentes des contrées septentrionales, sans les chaleurs énervantes qui parfois brûlent l'Espagne et l'Italie. Par son littoral méditerranéen, il a sa part des productions de ces deux contrées : par ses plaines monotones du Nord, il prépare et annonce les grandes étendues plates et fertiles des Pays-Bas. Les espèces les plus diverses d'arbres et de plantes se trouvent ainsi réunies sur son sol : le palmier, l'olivier, l'oranger, mûrissent sous le ciel de la Provence ; le colza, le houblon, dans les guérets féconds de la Picardie et de la Flandre.

Au point de vue géographique, la France occupe une situation privilégiée : elle est en même temps une contrée océanique et méditerranéenne. Dès les âges les plus reculés, elle a participé au mouvement commercial de ce grand lac intérieur, sur lequel ont dominé Carthage, Rome et Venise ; par ses rives océaniques elle regarde l'Amérique, et elle a contribué au peuplement de ce continent. L'Espagne seule pourrait lui disputer ce double avantage ; mais l'Espagne est déjà une région africaine, séparée du reste de l'Europe par la barrière presque infranchissable des Pyrénées. La France, au contraire, occupe précisément l'isthme étroit qui sépare les deux mers, et ses versants communiquent entre eux par des passages d'un accès facile.

La France est à la fois une puissance maritime et une puissance continentale. Elle touche à l'Espagne, et à l'Italie, dont elle est séparée par de hautes montagnes, qui sont pour elle des frontières naturelles : les Alpes et les Pyrénées. Elle est ouverte au nord et au nord-est, vers la Belgique et l'Allemagne, et c'est

de ce côté que se sont livrées ses luttes les plus nombreuses et les plus acharnées. Ses côtes de Normandie, de Bretagne et de Provence sont nourricières d'excellents marins, qui, à plusieurs reprises, ont valu au pays l'empire des mers, disputé par l'Angleterre. Cette situation si heureuse, en même temps que des avantages, offre aussi des inconvénients et des périls. Obligée de faire face des deux côtés à la fois, la France a dû souvent sacrifier ses intérêts maritimes et coloniaux aux nécessités de sa politique continentale; souvent aussi, entraînée par l'ambition de ses chefs, elle a trop négligé les inépuisables ressources que les entreprises maritimes pouvaient lui assurer. L'Angleterre a sur elle cet avantage, que, baignée de tous côtés par les flots, elle a pu tourner toute son activité vers l'élément auquel elle doit sa prépondérance commerciale.

La France présente dans son ensemble une unité parfaite, et dans ses formes une harmonie et un rythme étonnants. On a souvent remarqué que ses frontières de terre alternent avec ses frontières de mer, et qu'elle figure un hexagone à peu près régulier, dont les angles rentrants et sortants seraient marqués par l'embouchure de la Bidassoa, la Rochelle, la pointe du Finistère, Dunkerque, l'extrémité des Vosges, Genève et Menton. L'Allemagne doit son unité moins à sa configuration géographique qu'à la centralisation des bureaux de Berlin. Ses pays du sud (Bavière, Wurtemberg), oscillent entre la Prusse et l'Autriche. Celle-ci, suivant un mot célèbre, est plutôt un gouvernement qu'un État. Il n'en est point ainsi de la France. Au centre s'élève un vaste plateau granitique, qui déverse ses eaux à la Garonne, à la Loire et au Rhône, autour duquel se sont groupés les peuples de la grande famille française. Élie de Beaumont a nommé ce plateau le pôle négatif de la France; le pôle positif serait le bassin de Paris. Là, en effet, comme au centre d'attraction, vont se mêler, se fondre, s'affiner et recevoir leur empreinte définitive le Provençal comme le Breton, le Flamand et le Gascon, qui, sans perdre leur originalité native, empruntent à la capitale l'aisance polie des manières, le sens exquis du goût, toutes ces qualités qui ont fait du Français l'arbitre des élégances et le plus sociable des Européens.

Terre mixte, n'appartenant ni au nord ni au midi, la France n'est pas habitée par une population homogène par ses origines. Elle fut, il est vrai, très anciennement peuplée: les ossements trouvés sur divers points, mêlés à ceux du renne, du mammouth et de l'ours des cavernes, témoignent qu'à l'époque quaternaire

L'homme vivait dans les bassins de la Garonne, de la Loire et de la Somme. Sur ce fond, qui a dû laisser des traces dans le sang des Français modernes, sont venus se superposer des éléments divers : une population aux cheveux noirs, au teint brun, de taille moyenne, Celtes ou Gaëls, qui ont encore des représentants à peu près purs d'alliage dans quelques cantons reculés de la Bretagne et du plateau central ; une population de haute taille, au teint rose, aux cheveux blonds ou roux, venue beaucoup plus tard, les Kymris, dont Marius extermina quelques tribus à Aix et à Verceil. Fort antérieurs à ces deux peuples, les Ibères, dont nos Basques, frères de ceux d'Espagne, parlent encore la langue, habitaient le bassin de la Garonne et les côtes de la Méditerranée jusqu'en Ligurie. Leur domaine, incessamment réduit par les guerres et par le mélange avec les populations voisines, est aujourd'hui restreint à quelques cantons des Basses-Pyrénées ; mais il est visible qu'il reste beaucoup de leur sang dans tout le pays qui répond à l'ancienne Aquitaine. A ces peuples d'origine si diverse Rome a donné sa civilisation et sa langue. A ce titre, la France, sinon par la race, du moins par l'éducation, est vraiment une nation latine, la plus directe héritière du génie de Rome. Des grandes routes furent percées, des travaux d'art exécutés ; des villes riches et peuplées, Arles, Nîmes, Toulouse, Bordeaux, Autun, devinrent des centres importants de commerce, des foyers de science. La Gaule, donna à l'empire, des poètes, des artistes, des généraux, des empereurs. Les invasions barbares portèrent un coup subit à cette prospérité, mais sans modifier sensiblement le génie et le fond même de la race. Sans parler des Alains, des Vandales, des Huns, qui ne firent que passer sur son territoire, sans laisser de traces, trois peuples, les Burgondes, les Wisigoths, les Francs, se cantonnèrent dans le pays et y vécurent superposés à l'ancienne population. Les Francs donnèrent à la contrée qu'ils asservirent leur nom, et leurs chefs pour rois ; mais cette conquête fut trop superficielle pour changer la langue des vaincus et bouleverser les institutions romaines. Quand, à la suite d'une lente révolution dans le système de la propriété, et par le relâchement du gouvernement central, le régime féodal s'établit sur le sol, la royauté capétienne, par une lutte longue et féconde en péripéties, s'efforça d'assujettir les grands vassaux à une obéissance réelle au souverain et de reconquérir au profit du domaine royal les provinces qui en avaient été distraites : ainsi se forma l'unité française. Le mouvement d'assimilation partit de l'Île-de-

France; ce fut aussi l'Ile-de-France qui imposa au reste du pays son langage et ses mœurs. Les guerres séculaires soutenues contre les Anglais, puis contre la maison austro-espagnole, contribuèrent à resserrer les liens de toutes les provinces entre elles et à faire naître des sentiments de solidarité et d'union, d'où se dégagait l'idée de patrie. Le reste fut le fait de l'administration des rois : par leurs agents et fonctionnaires, prévôts et baillis, gouverneurs, intendants, ils firent partout sentir l'autorité de l'État. La Révolution mit le sceau à cette œuvre en retremplant les forces vives du pays par la lutte contre l'étranger, en fondant en un harmonieux ensemble de lois les coutumes disparates de l'ancienne monarchie. Le dix-neuvième siècle a vu les prodigieuses et éphémères conquêtes de Napoléon, qui, s'il étouffa sous son despotisme les libertés nationales, fut en Europe « le soldat de la Révolution; » à des prospérités sans mesure succédèrent des revers inouïs, une double invasion, Paris en proie à l'étranger. Le développement des libertés publiques et de la richesse nationale profita des années de la Restauration et du règne pacifique de Louis-Philippe. La révolution de 1848, qui eut dans toute l'Europe un écho si profond, fut trop intempestive et trop hâtive pour assurer la stabilité des institutions républicaines. Elle aboutit de nouveau à la dictature d'un Napoléon, qui, après avoir laissé s'accomplir sous ses yeux et avec sa complicité l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, devait finir son règne par la guerre désastreuse de 1870-1871, qui nous enleva deux provinces et greva de 44 milliards notre dette. Grâce à la politique prudente et conciliatrice de Thiers, qui sut rallier à la République la bourgeoisie, grâce à l'élasticité merveilleuse du tempérament national, au labeur obstiné de ses classes agricoles et industrielles, la France s'est relevée de ses désastres et a repris en Europe le rang que lui avaient fait perdre l'imprudence de ses chefs et son coupable désintéressement de la chose publique. Elle subvient aux charges d'entretien d'une armée de plus d'un million d'hommes, pour prévenir les surprises et l'hostilité de ses voisins.

Côtes de France. — Les côtes françaises de la mer du Nord continuent les côtes belges et leur ressemblent. Elles sont, comme celles-ci, bordées de dunes à peu près fixées au sol par des plantes à racines tenaces; tout le pays en retrait de ces dunes fut jadis le domaine des eaux. Saint-Omer, qui était au moyen âge un port de mer, est aujourd'hui à 33 kilomètres du littoral. Les Flamands, à l'exemple des Hollandais et des Frisons, ont conquis

ces terres noyées, en creusant une multitude de canaux ou rigoles, appelés *watgands*, qui se déversent pour la plupart dans l'Aa. Les écluses du pays sont à Dunkerque, à Gravelines et à Calais. Quand le sol est surchargé d'humidité, on ouvre ces écluses; on les ferme, au contraire, en temps de sécheresse, et l'on envoie dans les *watgands* les eaux de l'Aa. On appelle *moères* des dépressions au-dessous du niveau maritime, anciens lacs, aujourd'hui épuisés. Le principal de ces *moères* se trouve au N. E. de Dunkerque.

Le grand port de la mer du Nord est *Dunkerque* (37 500 hab.), devenu un des ports de commerce les plus actifs de la France. *Dunkerque* fournit, au dix-septième siècle, de hardis corsaires, parmi lesquels Jean-Bart; ils firent tant de mal au commerce anglais, qu'un article du traité d'Utrecht décida la fermeture du port. *Dunkerque* ne fut rouvert qu'après le traité de Versailles (1763); mais il ne s'est relevé que vers le milieu du siècle. La rade de *Dunkerque* est protégée contre la houle du large par les bancs de Flandre. Ses bassins à flot s'agrandissent; de jour en jour de nouveaux s'ajoutent aux premiers. *Dunkerque* est un des ports où se construisent le plus de vaisseaux. Une des circonstances qui ont le plus contribué au développement de son commerce, c'est la proximité de riches gisements houillers, dont le minerai sert de fret aux navires. Les approches de *Dunkerque* sont protégées par Bergues et le fort Louis, par les batteries de l'Est et de l'Ouest; ces défenses vont être augmentées par la construction de nouveaux forts, destinés à couvrir la rade et le long chenal du port. En cas d'attaque, les abords de la place pourraient être inondés, comme ils le furent en 1793.

Entre *Dunkerque* et Gravelines nous trouvons le petit port ensablé de *Mardyck*, avec un fort: il a suivi la mauvaise fortune de *Dunkerque*, mais ne s'est pas relevé comme cette ville; puis vient le bourg industriel de *Grande et Petite Synthe*. Entourée d'une enceinte bastionnée, protégée par des canaux d'inondation, *Gravelines* exporte en Angleterre d'énormes quantités d'œufs et de beurre. Les deux forts Philippe protègent la bouche d'émission de l'Aa. *Calais* (13 000 hab.), entouré d'une vieille enceinte, est le point le plus rapproché de la côte anglaise. Le détroit n'a que 31 kilomètres, et nulle part plus de 54 mètres de profondeur. Il est question de réunir les deux rives du détroit par un tunnel sous-marin, qui de *Sangatte* aboutirait à *Margate*. De nos jours, Calais a un mouvement de 230 000 voya-

geurs par an. Ses bassins sont absolument insuffisants pour les navires qui abordent à ce point du littoral. La jetée de Calais est protégée par plusieurs batteries. On parle d'englober dans une même enceinte Calais et son faubourg de *Saint-Pierre-lez-Calais* (33 000 hab.), où s'exerce en grand l'industrie des laines de coton et de soie. Près du petit port de *Wissant*, où peut-être César s'embarqua pour l'Angleterre, s'élèvent les falaises de 51 mètres de hauteur qui forment le cap *Gris-Nez* et le cap *Blanc-Nez*, ainsi appelés par les pirates normands du neuvième siècle.

Là commence la Manche. Les falaises crétacées du Boulonnais français répondent à celles du Weald anglais; la mer a creusé peu à peu le détroit entre les deux pays. Les petits ports d'*Audresselles*, *Ambleteuse*, *Vimereux*, annoncent déjà *Boulogne* (45 000 hab.). Cette ville, le premier port de la Manche après le Havre, est à moitié anglaise. Si les voyageurs pour l'Angleterre prennent la voie Calais-Douvres, les marchandises empruntent de préférence la voie Boulogne-Folkstone. Le port, qu'on travaille à agrandir, est très sûr, protégé contre les mauvais temps du large par un banc de sable assez rapproché. Une colonne élevée sur la falaise qui domine la ville rappelle le projet de débarquement de Napoléon en Angleterre. De nombreux forts défendent la ville : le fort de la Crèche, du mont Lambert, ceux d'Outreau et du Heurt, sur le cap d'Alprech. On projette d'étendre encore ces défenses. Au sud de Boulogne recommencent les dunes; le littoral est échancré par les profonds estuaires des rivières d'Artois et de Picardie, la Canche et l'Authie, avec les petits ports d'*Etaples* et de *Berck*. La place de *Montreuil*, sur la Canche, est aujourd'hui déclassée. De l'embouchure de l'Authie à celle de la Somme s'étendait autrefois le lac de *Marquenterre*, épuisé, comme les moères de Dunkerque, et devenu le riche territoire de *Rue*, aussi fertile que les polders de Hollande.

L'estuaire de la Somme, très large, et dont les sables ne sont recouverts que par la haute mer, avait jadis pour port *Abbeville* (19 000 hab.), transformée en cité industrielle. Un magnifique viaduc franchit l'estuaire entre Saint-Valery et Pont-Noyelles. Les avant-ports d'Abbeville sont la petite ville de *Saint-Valery* (3 500 hab.), qui expédie des légumes pour l'Angleterre, et le bourg de pêche du *Crottoy*, animé en été par les baigneurs qui le fréquentent.

Vers *Cayeux*, petit village ensablé, que signale un phare,

commence la côte de Normandie, bordée de blanches falaises de craie, hautes de 80 à 120 mètres, battues et démolies sans cesse par la vague et les galets qu'elle roule. De charmantes *vallées*, dont la riche végétation est protégée des vents, ouvrent aux ruisseaux un chemin ombragé jusqu'à la mer. En moyenne, le rivage recule de 40 centimètres à 2 mètres par an ; avec le rivage, villes et villages sont obligés de se déplacer. Le bourg d'*Ault*, habité par des pêcheurs et des ouvriers en serrurerie, le *Tréport*, à l'embouchure de la Bresle, sont en été des stations de baigneurs. La ville d'*Eu*, avec sa vieille église gothique attenante au château, touche presque au *Tréport*.

Dieppe (20 000 hab.) fut au quatorzième siècle la première place de commerce de la France. Ses armateurs découvrirent les côtes de Guinée avant les Portugais. Un de ses bourgeois, Ango, suffit avec ses vaisseaux à bloquer Lisbonne. Aujourd'hui son port est fort déchu. Ses marins du *Pollet* arment encore pour la grande pêche et approvisionnent de poissons la capitale. Dieppe a gardé de son ancienne prospérité le commerce de l'ivoire. Trois batteries protègent le port. *Saint-Valery-en-Caux* (4 500 hab.) est un village de pêcheurs. *Fécamp* (13 000 hab.) est le premier de nos ports pour la grande pêche. *Etretat*, aux falaises curieusement fouillées par les vagues, est une des plages du littoral les plus fréquentées par les baigneurs. Le *cap d'Antifer* marque la courbure de la côte, qui se replie vers l'embouchure de la Seine. La pointe de *la Hève* dresse ses hautes falaises de 105 mètres, que surmonte un phare, et que ruinent les flots, au nord du Havre.

Le Havre-de-Grâce (405 000 hab.) fut fondé par François I^{er} : c'est le port de Paris et le rival d'Anvers. Près de 14 000 navires entrent dans ses 8 bassins ou en sortent annuellement, et y apportent le coton et le blé d'Amérique, la houille d'Angleterre. Le Havre est en communications avec tous les grands ports du monde, surtout avec Londres, Liverpool et New-York. Il a l'avantage de garder la mer étale plus longtemps qu'ailleurs, à cause des deux marées qui se superposent dans sa rade. Le Havre, qui grandit sans cesse englobe peu à peu dans son enceinte toutes les communes environnantes. *Ingouville*, *Sainte-Adresse*, *Tourneville*, etc. Il est défendu par les forts de l'Eure, de Sainte-Adresse, de Tourneville, de Mont-Joly, et par de nombreuses batteries. Le Havre a remplacé la vieille ville d'*Harfleur*, à laquelle l'unit le canal latéral créé par Vauban, et celle de *Honfleur* (11 000 hab.), située de l'autre côté de l'embouchure

de la Seine, qui fait encore le commerce de bois avec la Norvège et la Russie.

C'est dans le vaste estuaire de la Seine que s'observe le mieux le singulier phénomène du *mascaret*. Aux grandes marées d'équinoxe, le flot de marée glisse à l'encontre du courant fluvial, auquel il se superpose, et, haut de 3 à 4 mètres, remonte à l'intérieur, non sans danger pour les riverains: Les passes de la Seine ont été rectifiées, sans grand profit pour la navigation, gênée par les bancs de sable qui s'accumulent à l'entrée du chenal, mais au grand profit de l'agriculture, qui a conquis de vastes espaces couverts par les flots. En remontant le fleuve, on rencontre *Quillebœuf*, *Tancarville*, *Lillebonne*, *Port-Jérôme*, *Caudebec*, enfin *Rouen*, l'intermédiaire entre Paris et le Havre. Des navires calant jusqu'à 5 mètres 50 peuvent maintenant arriver jusque-là. Pour corriger les difficultés que présente l'embouchure de la Seine et procurer au Havre des matières pouvant servir de fret, on a décidé la création d'un canal de dérivation de Tancarville au grand port.

Les côtes du Calvados, de Honfleur à Isigny, sont dangereuses d'approche à cause des écueils et des rochers à fleur d'eau qui les bordent à petite distance. Mais les plages sont belles, couvertes de sable fin, et contrastent avec les plages encombrées de galets de la Seine-Inférieure. Aussi de nombreuses stations balnéaires se sont-elles établies sur le rivage : *Villerville*; *Trouville*, la plus élégante de toutes, et *Deauville*, toutes deux à l'embouchure de la Touques; *Dives* et *Cabourg*, à l'embouchure de la Dives. *Ouistreham* est l'avant-port de *Caen* (41 500 hab.), ville de magistrature, siège d'une faculté de droit. *Port-en-Bessin* exporte du beurre et des œufs en Angleterre; mais, pour ces articles de commerce, il est fort dépassé par *Isigny*, qui exporte pour 7 millions de marchandises.

De l'embouchure de la Vire à la baie Saint-Michel s'étendent les rivages du Cotentin, vaste presqu'île qui sépare la Manche en deux parties, et dont l'extrémité se rapproche des côtes anglaises voisines de l'île de Wight. La verdure éclatante de ses prairies, les pluies fréquentes qu'elle essuie, ses cultures, la font ressembler à quelqu'une des péninsules de l'Angleterre. La côte orientale est semée d'îles et hérissée d'écueils, que signale de loin le phare de l'île *Saint-Marcouf*. Les batteries de la côte, les forts bâtis sur les îles *Tatihou* et de la *Hougue*, protègent l'entrée de la rade de *Saint-Vaast*, bon mouillage, où, à plusieurs reprises, il fut question de créer un grand port.

Après avoir doublé la dangereuse pointe de *Barfleur*, on trouve *Cherbourg* (36 000 hab.), le grand port militaire de la Manche, à l'embouchure de la *Divette*. Vauban appelait Cherbourg l'*auberge de la Manche*, et l'avait désigné à Colbert pour le rôle qu'il remplit aujourd'hui. Les travaux commencés sous Louis XIV, poussés activement sous Louis XVI, n'ont été achevés que vers le milieu du dix-neuvième siècle. Une jetée de 4 kilomètres de longueur ferme au nord la rade de Cherbourg. Malheureusement, cette rade s'ensable incessamment; les gros cuirassés n'y peuvent pénétrer que par la passe de l'Ouest. La jetée est défendue par le fort de l'Est, le fort Central, le fort de l'Ouest. L'île Pelée défend la passe de l'Est; les forts du Musoir, de Chavaignac, de Querqueville, défendent l'ouest. Le fort du Roule domine la ville même, dont les approches ne sont possibles que par le sud.

La côte occidentale du Cotentin est d'un abord très dangereux à cause du conflit des marées et des courants qui s'y heurtent. Les puissantes houles du large ont démolie pièce à pièce les assises granitiques qui continuaient le Cotentin à l'ouest, et n'en ont laissé subsister que les îles anglaises, *Jersey*, *Guernesey* et *Aurigny*, le banc des *Minquiers* et les grès des *îles Chausey*. Entre cet archipel et la côte, le *raz Blanchard* entraîne les flots avec une vitesse de 46 kilomètres à l'heure. Ce fut par là que Tourville essaya de se dérober après la bataille de la Hougue, et qu'il fut obligé de laisser une partie de ses vaisseaux s'échouer sur les plages : le passage de la Déroute, entre Jersey et Guernesey, rappelle encore ce désastre. Sur la côte même, après l'anse de *Vauville*, qui doit être fortifiée, les dunes se succèdent jusqu'à *Granville* (11 000 hab.), port de pêche et de commerce avec les îles anglaises; la rade est très sûre, la position très forte, mais ses défenses sont insuffisantes.

La baie *Saint-Michel*, où viennent finir la Sée, la Sélune et le Couesnon, est un des points du monde où la marée s'élève le plus haut. Sur la vaste étendue de sable laissée à nu par les flots à marée basse se dresse le rocher du Mont Saint-Michel, couvert de constructions et dominé par l'abbaye Saint-Michel, qui pendant quelque temps fut une prison d'État, et qui est aujourd'hui classée parmi les monuments historiques.

La péninsule granitique de Bretagne, qui, comme la proue d'un navire, s'avance au-devant des flots, forme en quelque sorte un monde à part, et se développe de la baie Saint-Michel à l'embouchure de la Loire. Ses hautes falaises déchiquetées,

contre lesquelles viennent se briser avec fureur les vagues des tempêtes des l'Atlantique, les roches qui les bordent, seuls témoins des rivages disparus, les baies profondes et étroites qui les découpent, semblables aux fiords norvégiens et écossais, font de cette presqu'île la sœur de celles de Cornouailles et de Galice. Les brouillards et les pluies y sont fréquents; mais la température, atténuée par les courants de l'Atlantique, est singulièrement douce. Les myrtes y croissent en pleine terre, le figuier y étale ses larges feuilles et y mûrit ses fruits savoureux. Enfin, le pays est habité par une forte race, d'origine celtique, tenace et mélancolique, attachée au sol, et qui recrute notre marine de ses plus énergiques matelots.

Le *mont Dol* domine une plaine d'une admirable fertilité, jadis couverte par les eaux et transformée en polders, séparés de la mer par une digue de 10 mètres. Le port de la région est le *Vivier*. L'excellente rade de *Cancale*, dont les huitres sont renommées, est défendue par le fort des Romains et la batterie de la Barbe-Brûlée. *Saint-Malo* (11 000 hab.) et la ville voisine, *Saint-Servan* (13 000 hab.), occupent l'estuaire de la Rance. La première fut jusqu'au dix-huitième siècle une des cités maritimes les plus riches de la France. Ses marins hasardeux, rivaux des Dieppois, s'armaient en corsaires, et ils furent la terreur des Anglais, qui à diverses reprises essayèrent de détruire leur ville; il suffit de nommer Duguay-Trouin et Surcouf. Parmi ses autres enfants, citons Chateaubriand et Lamennais. *Saint-Malo*, aujourd'hui fort déchu, est insuffisamment défendu par les six batteries qui gardent les passes d'entrée de son port, et par les forts de la *Vadre*, de la *Conchée*, de *Cézembre*, de *Harbourg*, le fort *Royal* et le fort de la *Cité*, qui en protègent les approches.

Le golfe de *Saint-Cast* est célèbre par la défaite des Anglais, qui y tentèrent un débarquement pendant la guerre de Sept ans. Du cap *Fréhel* au cap des *Héaux*, illuminés chacun par un phare, s'enfonce le golfe de *Saint-Brieuc*, presque partout bordé de falaises abruptes. Des ports de pêche très animés s'échelonnent sur le pourtour: ce sont *Erquy*, le *Légué*, *Saint-Brieuc* (18 000 hab.), *Binic*, *Portrieux*, *Paimpol*, dont la rade est très sûre. Les îles *Bréhat*, habitées par une magnifique population de pêcheurs, avoisinent les Héaux. A partir de ce point, trois larges estuaires entaillent la côte et livrent passage au *Trioux*, avec *Guingamp* (8 500 hab.), au *Tréguier*, avec la pittoresque ville de *Tréguier* et la *Roche-Derrien*, au *Guer*, qui a pour port *Lannion*. La côte est toute parsemée d'îles,

dont les principales forment le groupe des *Sept-Iles*, et bordée de villages de pêcheurs, dont le plus important est *Perros-Guirec*, qui expédie de nombreux bestiaux.

Les côtes du Finistère sur la Manche sont admirables de fertilité : c'est la ceinture d'or de la Bretagne. L'agriculture et la pêche ont attiré sur le littoral une population considérable. Les fruits et les légumes du Léonnais s'exportent à Paris et sur les grands marchés de l'Angleterre. *Morlaix* (15 500 hab.), au fond d'une baie qui a 10 kilomètres de largeur, est défendu par le *fort du Taureau*. Le viaduc du chemin de fer, un des plus audacieux, traverse la baie et passe par-dessus la ville. Les riches cultures de *Roscoff* et de *Saint-Pol* sont protégées par le fort *Bloscon* ; les îles de *Batz*, très populeuses aussi, sont défendues par une batterie. Les fiords de l'*Abervrach* et de l'*Aber-Benorst* sont les plus remarquables de cette côte par les ramifications et les dentelures qu'ils présentent. Les deux passes sont gardées par le fort *Cézon*.

De la pointe de *Corsen* à la pointe *Saint-Mathieu*, la mer déferle avec furie sur les rochers de la côte. Les abords d'*Ouessant*, la passe de *Fronveau*, les îlots des *Pierres-Noires*, le passage du *Four* et de l'*Aroise*, sont féconds en naufrages. Après avoir doublé la pointe *Saint-Mathieu*, on pénètre dans le *goulet de Brest*. Ce détroit, entre la presqu'île de Léon et celle de Quélern, n'a que 2500 mètres de large, et en un point seulement 1600 mètres. Il est armé de cinq forts sur la côte de Léon, de six forts sur celle de Quélern et de nombreuses batteries. La rade de Brest, qui s'élargit et se ramifie en deux golfes profonds, où finissent l'*Élorn* et l'*Aulne*, peut recevoir 400 vaisseaux de guerre. *Brest* compte, avec son faubourg industriel de *Lambézellec*, 66 000 hab. C'est notre premier port de guerre sur l'Atlantique. Le port militaire, avec les établissements qui en dépendent, est à l'embouchure du *Penfeld* ; le port de commerce est à *Porstrain*. Brest est entouré de sept forts : *Portric*, *Montbarag*, *Keranroux*, *Questelbrac*, *Penfeld*, *Pen ar Créach* et *Guelmeur*. La ville très commerçante de *Landerneau* (9 000 hab.), point de jonction des deux lignes de Bretagne, se trouve à l'embouchure de l'*Élorn*. *Châteaulin*, enfoncé fort avant dans les terres, garde l'issue de l'*Aulne*.

La presqu'île de *Crozon*, très curieusement découpée, sépare la rade de Brest de la baie de *Douarnenez*. Le port de *Douarnenez* (10 000 hab.), est le plus important de toute la Bretagne pour la pêche de la sardine. Le golfe se termine par une longue

presqu'île granitique, sans arbres, plongeant de 80 mètres à pic sur une mer toujours tempétueuse. L'*enfer de Plogoff*, la baie des *Trépassés*, près de là, racontent de lamentables naufrages. La *pointe du Raz* se continue par le petit archipel de *Sein*, habité jadis par des prêtresses druidiques, et que l'embrun enveloppe d'un continuel brouillard. Une chaussée romaine aboutit à l'extrémité de la presqu'île : elle menait, raconte la légende, à la grande ville d'*Is*, engloutie par les flots. La baie d'*Audierne*, avec le port du même nom, se déploie, large et peu échancrée, de la pointe du Raz à la pointe de *Penmarch*.

Au delà commence la côte méridionale de Bretagne. Le port de pêche de *Pont-l'Abbé* (5 000 hab.) est protégé par deux batteries. La vieille ville de *Quimper* (15 000 hab.) se cache au fond de l'estuaire de l'*Odet* ; vient ensuite la rade de *Concarneau* (4 500 hab.), la rivale de Douarnenez pour la pêche et la préparation des sardines. Au large se découvre le petit archipel des îles *Glénan*.

Lorient (37 500 hab.), au double estuaire du *Blavet* et du *Scorff*, fut fondé par Colbert. Cette ville se développa et s'enrichit beaucoup pendant le dix-huitième siècle et devint en 1769 un port militaire. Elle a d'importants chantiers de construction, un dépôt d'artillerie de marine ; mais la prospérité de Brest a beaucoup nui à la sienne. A l'est se trouve l'ancien *Port-Louis*, que Lorient a remplacé. L'entrée de l'estuaire est défendue par le fort *Saint-Michel* et de nombreuses batteries. La *passé des Bretons* sépare la côte de l'*île de Groix*, bordée de hautes falaises, habitée par une population de pêcheurs, défendue par le fort *Lacroix*.

La presqu'île de *Quiberon*, fameuse par le désastre des émigrés en 1795, a 10 kilomètres de long, 2 de large en moyenne ; mais la flèche de sable qui sert d'isthme de jonction n'a que 60 mètres et souvent est recouverte par les vagues. Là s'élève le fort *Penthièvre*, qui barre complètement la presqu'île. La presqu'île de *Quiberon* se continue par les îles d'*Houat*, d'*Ha-dik*, du *Four*, jusqu'à la presqu'île de *Guérande*, et enferme une sorte de petite mer intérieure. On donne plus spécialement le nom de *Morbihan* au golfe compris entre les péninsules de *Sarzeau* et de *Locmariaker* ; l'entrée est défendue par *Locmariaker* et *Port-Navalo*. Des bancs de sable, une cinquantaine d'îles fortifiées, émergent au-dessus des flots. La température très douce favorise la richesse de la végétation. On y remarque *Auray* (6 000 hab.), pèlerinage très fréquenté. De grands parcs d'huitres ont été établis dans sa rade. *Carnac* a

ses fameux alignements de pierres druidiques. Le golfe ensablé de la Vilaine ne possède qu'un port peu animé, *la Roche-Bernard*. Au large on aperçoit la grande île de *Belle-Ile*, très riche et très peuplée. La plupart de ses habitants descendent de Canadiens fuyant l'occupation anglaise. La côte occidentale ou côte sauvage est inabordable; celle qui regarde la Bretagne, mieux protégée, a pour port *le Palais*.

La presqu'île de *Guérande* est bordée de salines et de prés à l'herbe savoureuse. Le grand marais tourbeux de la *Grande Brière* l'isole du côté du continent. Nous y trouvons la belle station balnéaire du *Croisic*, les bourgs de pêche de *Batz* et du *Pouliguen*.

Le grand port qui commande l'issue du bassin de la Loire est *Nantes* (125 000 hab. avec ses faubourgs). Cette ville se trouve au confluent de la Sèvre Nantaise et de l'Erdre. Nantes fut au siècle dernier le second port de France, et venait après Bordeaux. Ses magnifiques quais, les maisons monumentales et curieusement ouvragées de la vieille cité, des îles Foydeau et Gloriette, témoignent de sa splendeur au temps où elle détenait le monopole du commerce avec Saint-Domingue, les Antilles, l'île de France et l'Inde, et où elle faisait pour les colonies la traite des noirs. Le peu de profondeur du port, qui n'a que 3 à 4 mètres, a éloigné de Nantes les navires d'un fort tonnage, qui abordent à Saint-Nazaire. C'est à Nantes que sont les armateurs, les négociants. Nantes se transforme en ville industrielle : elle vient après Paris pour le raffinage des sucres; ses fabriques de meubles, de conserves alimentaires, ses chantiers de construction, lui donnent une grande animation. En descendant le fleuve on reconte le faubourg industriel de *Chantenay*, avec 42 000 hab.; *la Basse-Indre* (4 000 hab.) avec ses forges, qui fabriquent des fers au bois très recherchés; *l'île d'Indret*, avec son usine appartenant à l'État, qui fabrique des machines motrices, des hélices, des torpilles; *Couéron*, avec son usine, où l'on traite le plomb argentifère; *le Pellerin*, qui était autrefois l'avant-port de Nantes; *Paimbœuf* (2500 hab.), dont le port est ensablé; enfin, *Saint-Nazaire* (20 000 hab.), bâti dans un site désolé, mais qui possède une rade très sûre et profonde. Saint-Nazaire, qui prétend à un avenir brillant, n'est cependant qu'un faubourg de Nantes. C'est là qu'abordent, c'est de là que partent les plus grands navires. Saint-Nazaire est le port d'attache des grands transatlantiques qui font le service des Antilles et de l'Amérique du

Sud. Le fort Mindin, sur la rive gauche, défend l'entrée du port.

La *pointe de Saint-Gildas* sépare l'embouchure de la Loire de la baie de *Bourgneuf*, qui se comble de tout le limon arraché par le courant aux granits de Bretagne. Le fond vaseux de la *passé Fromentine*, qui sépare la côte de l'*île de Noirmoutier*, est bien près de devenir un isthme. L'île, fort peuplée pour son étendue, fut le siège d'une des plus importantes abbayes de la Gaule. Le sol est riche, la mer poissonneuse; les habitants s'occupent d'agriculture, de pêche, de l'élevé des huîtres. La ville principale est *Noirmoutier* (6 000 hab.). L'île d'*Yeu* ressemble beaucoup à sa voisine; elle est défendue par le fort de *Pierre-Levée*.

Les côtes de Vendée sont généralement sablonneuses, bordées de marais salants, qui, mal entretenus, deviennent des marais-gâts, sans grande activité commerciale. Le seul port notable est *les Sables-d'Olonne* (10 500 hab.), dont la plage de sable fin est très fréquentée des baigneurs, et qui expédie jusqu'à Liverpool les produits des campagnes vendéennes. Au sud s'ouvre la baie d'*Aiguillon*, reste de l'ancien golfe du Poitou, dont la limite semble avoir été Luçon, Maillezais et Niort. Ce golfe a été comblé lentement par les atterrissements de la mer. Il est sillonné par une multitude de canaux, qui en épuisent les marécages, et qui donnent au pays l'aspect des plaines hollandaises. On appelle cette région le *Marais* ou *pays des Hutteurs*. Les côtes sont bordées de parcs où l'on engraisse les moules. Le principal port est *Marans*.

La Rochelle (23 000 hab.) eut jadis l'ambition de devenir l'Amsterdam de ces Pays-Bas français. Elle fut prise par Richelieu, qui ferma son port par une digue gigantesque; la révocation de l'édit de Nantes, la perte du Canada, achevèrent de la ruiner. Elle semble se relever depuis quelques années; et de grands travaux sont projetés pour lui donner un port accessible aux navires d'un puissant tonnage. En face de la Rochelle, l'*île de Ré*, séparée de la côte par le pertuis Breton, et de l'île d'Oleron par celui d'Antioche, est laide, mais riche du labour énergique de sa nombreuse population. La pêche, l'élevé des huîtres, l'agriculture, sont les principales ressources des insulaires. La ville principale est *Saint-Martin-de-Ré*, fortifiée. L'*île d'Oleron*, bordée de dunes, plus grande que l'île de Ré, est aussi très peuplée et très riche; son port est le *Château-d'Oleron*. A l'embouchure de la Charente s'élève *Rochefort*

(28 000 hab.), port militaire, la création de Colbert. Il était destiné à remplacer *Brouage*, situé au milieu de marais insalubres. Malheureusement, le chenal est peu profond et s'ensable. Rochefort a surtout des ateliers de construction, des arsenaux. Les vaisseaux sont armés dans la rade de l'*île d'Aix*, qui est comme l'avant-port de Rochefort. L'entrée de la Charente est défendue par le fort de l'île Madame, les forts de la Pointe, d'Énet et Chapus. La rade d'Aix est protégée par le fort Boyard. A l'embouchure de la *Seudre* se trouve le petit port de *Marennes*, dont les parcs d'huitres sont fameux. La *presqu'île d'Arvert* est couverte de dunes jusqu'à la *pointe de la Coubre*, qui marque l'entrée de la Gironde, vaste estuaire formé par la réunion de la Garonne et de la Dordogne.

Le port de la Garonne, *Bordeaux* (222 000 hab.), à 160 kilomètres de la mer, se déploie en croissant sur la rive gauche du fleuve. La marée remonte plus haut encore, jusqu'à Castets, où finit le canal latéral. Bordeaux est aujourd'hui le troisième port de France et vient après Marseille et le Havre. Peu de villes sont aussi belles en province : il suffit de citer son théâtre, ses fameuses allées de Tourny, la longueur de ses quais, qui mesurent 4 200 mètres. Malheureusement, la Garonne n'atteint à Bordeaux que de 4 à 5 mètres de profondeur. Les navires des Messageries maritimes qui font le service du Brésil et de la Plata, ceux de la compagnie Transatlantique, partent de *Pauillac*, qui est l'avant-port de Bordeaux, comme Saint-Nazaire est l'avant-port de Nantes. 24 000 navires entrent dans l'estuaire ou en sortent. Le principal objet d'exportation est le vin, en bouteilles ou en barriques. Bordeaux expédie en moyenne 2 millions d'hectolitres, et reçoit, en retour, les cuirs de la Plata, les cafés du Brésil, le cuivre du Chili et d'Espagne, etc. Bordeaux n'a pas un développement industriel en rapport avec son commerce ; cependant la ville possède des distilleries, des raffineries, des fabriques de liqueurs renommées. Près de l'embouchure de la Dordogne est *Libourne* (16 000 hab.), dont l'importance a été éclipsée par celle de Bordeaux, et qui expédie dans cette ville ses vins et les produits de ses carrières. On appelle *Entre deux Mers* la presqu'île comprise entre la Garonne et la Dordogne ; *Bec d'Ambez*, le lieu de la réunion des deux fleuves. La Gironde est barrée par la citadelle de *Blaye*, le fort Pâté et le fort Médoc. A gauche, l'estuaire est bordé par les magnifiques coteaux du Médoc, qui produisent les crus les plus renommés. *Pauillac* compte déjà 5 000 hab. La passe d'entrée est défendue par le

fort du Verdon et le fort de Royan. *Royan* est, en été, le rendez-vous d'une foule de baigneurs. *Le Verdon*, bâti à la *pointe de Grave*, est protégé contre les assauts des vagues par une ceinture d'énormes blocs scellés par des barres de fer. La *tour de Cordouan*, bâtie sur un îlot, reste du rivage disparu, porte un phare magnifique. Les vaisseaux suivent la passe de gauche, signalée cependant par de nombreux naufrages.

La côte des Landes, du Verdon à l'embouchure de l'Adour, est droite et régulière, comme tirée au cordeau. Des dunes la bordent dans toute son étendue. Ces dunes, formées de grains de sable amoncelés et poussés par le vent à raison de 20 à 25 mètres par an, ont été fixées en 1787-1789 par Brémontier, au moyen de plantations de pins. Le revenu des forêts des dunes est aujourd'hui de près de 30 millions. Le bois se débite en planches, se vend pour poteaux télégraphiques et pour des constructions de tous genres; des profondes entailles faites au tronc s'écoule la résine. Autrefois le littoral était échancré de golfes, qui, obstrués par les dunes, ont reculé vers l'intérieur et formé ces lacs échelonnés régulièrement le long des côtes : ce sont les étangs d'*Hourtin*, de *la Canau*, de *Cazau*, de *Parentis*, d'*Aureilhan*, de *Saint-Julien*, de *Léon* et de *Soustons*. Tous ces étangs ne communiquent plus avec la mer que par des canaux marécageux et impraticables. Des anciens ports, il ne reste que des villages à demi ruinés; le plus important est *Mimizan*, à l'issue de l'étang d'*Aureilhan*. L'étang de *Soustons* servait autrefois de déversoir à l'Adour, qui finissait au *Vieux-Boucau*. Les sables ont rejeté le fleuve plus au sud. Le seul de ces étangs qui ait maintenu ses communications avec la mer est l'étang d'*Arcachon* : il le doit à la rivière de *Leyre*, dont le courant empêche le cordon littoral de se fermer. Cette vaste nappe d'eau, entourée de la verdure éternelle de ses bois, est devenue le rendez-vous du monde élégant, qui vient y passer la saison des bains. Grâce à la douceur de son climat, *Arcachon* fait concurrence à *Pau*, et de nombreux étrangers et malades y demeurent même pendant l'hiver. Le bassin d'*Arcachon* est aussi utilisé pour l'élevage des huîtres.

L'embouchure de l'Adour, très dangereuse à cause de sa barre, a pour port *Bayonne* (26 000 hab.), ville à demi espagnole, qui fait un commerce assez actif avec *Portugalete*, *Santander* et *Bordeaux*. *Bayonne* est aussi une place de guerre, qui garde les routes des Pyrénées occidentales; elle est dominée par la citadelle de *Saint-Esprit*. La côte basque est d'une rare

beauté. La mer, presque toujours houleuse et tourmentée, creuse et découpe les superbes rochers de la plage de *Biarritz*. *Saint-Jean-de-Luz*, dont la rade s'arrondit comme une coupe, est une ville déchue : jadis ses marins basques allaient harponner la baleine dans les mers polaires ou fonder, comme les Dieppois, des comptoirs sur les côtes de Guinée. La ville s'est affaissée, et, malgré sa digue, elle est menacée par les flots. L'entrée du port est gardée par le fort de *Socoa*. Le joli village d'*Hendaye*, propre et coquet, regarde, de l'autre côté de la *Bidassoa*, les fières ruines de la pauvre *Fontarabie*, qui commence les côtes d'Espagne.

Côtes de la Méditerranée. — Les côtes de la Méditerranée sont divisées en deux parties presque égales par le delta du Rhône. A gauche, à partir du cap Cerbère, les côtes se développent en un immense demi-cercle de 200 kilomètres environ, et forment une série de cordons littoraux enfermant derrière leurs flèches de sable de nombreux étangs d'eau salée ou d'eau douce, anciennes baies, dont les courants marins ont réuni les extrémités. Les habitants ont établi tout le long des côtes des marais salants, le sel, recueilli et dressé en petites pyramides blanches, est expédié ensuite dans les ports. Les plus importantes de ces salines sont celles de *Peccais* et d'*Aigues-Mortes*. L'existence de ces étangs est fort préjudiciable à la santé publique; les émanations miasmatiques déciment les populations du littoral; des villes autrefois populeuses sont aujourd'hui vides et désolées. M. Lonthéric a pu écrire un livre sur les *Villes mortes du Golfe du Lion*. Toutefois on commence à purifier le sol, à dessaler les sables et à les conquérir à l'agriculture. Sur divers points, on a planté la vigne le long des plages infertiles. Les résultats ont été surprenants : les vignes restent indemnes, tandis que leurs voisines sont dévastées par le phylloxera.

Les premiers ports de la côte française en s'éloignant des Pyrénées sont : *Banyuls*, *Collioure*, renommés pour leurs vins liquoreux, surtout *Port-Vendres*, l'ancien *Portus Veneris*, à la rade sûre et profonde, relié à Barcelone par un chemin de fer, à l'Algérie par un service régulier de paquebots. Il est défendu par le fort Saint-Elme. On parle d'élever un nouveau fort à l'extrémité du cap Béar. Le plateau calcaire qui porte la petite ville de *Leucate* sépare l'étang de *Leucate* de l'étang de la *Palme*, dans lequel on pénètre par la passe excellente de la *Franqui*. Au fond des étangs de *Sigean* et de *Gruissan* s'élève

la vieille cité romaine de *Narbonne* (28 000 hab.), aujourd'hui dans les terres, jadis un florissant port de commerce; son port s'est transporté à l'issue de l'étang de *Sigean*, à la *Nouvelle*. Le canal de la *Robine*, branche du canal du *Midi*, déverse les eaux troubles de l'*Aude* dans l'étang de *Sigean*. L'*Aude* finissait autrefois à *Narbonne*; mais ses embouchures se sont sans cesse déplacées, et embrassent aujourd'hui plusieurs petits étangs, ainsi que la montagne de la *Clape*. La petite ville d'*Agde*, d'origine grecque (8 000 hab.), est bâtie sur l'*Hérault* et sur un promontoire qui précède l'île volcanique de *Brescou*, munie d'un fort aujourd'hui déclassé.

L'étang de *Thau*, le plus grand de ceux qui bordent la côte, a des profondeurs de 8 à 40 mètres; sur la flèche très mince qui le sépare de la mer s'est élevé la ville récente de *Cette* (36 000 hab.), le second de nos ports de commerce sur la Méditerranée. Elle expédie surtout des vins, des liqueurs et du sel. Elle doit son importance à sa situation au débouché du canal du *Midi*. Un brise-lames de 500 mètres garantit sa rade contre les gros temps. Le môle *Saint-Louis* la découvre à l'ouest; le fort *Richelieu* domine la ville tout entière. Le canal des *Étangs* prolonge le canal du *Midi* jusqu'à *Beaucaire* et suit les étangs de *Mauguio*, de *Maguelone* et d'*Aigues-Mortes*. Le petit port de *Palavas* est, en été, le rendez-vous des baigneurs de *Montpellier*. *Aigues-Mortes* (4 000 hab.), à 6 kilomètres de la mer, est réunie par un chenal à son port, le *Grand Roi*. Ce fut là que *saint Louis* s'embarqua pour l'*Égypte*. *Aigues-Mortes* a conservé ses murs crénelés, ses tours intactes; c'est une ville du moyen âge, perdue et oubliée au milieu des marécages qui l'entourent.

Le delta du *Rhône* forme une saillie très prononcée, qui s'accroît des alluvions annuelles du fleuve. Entre les branches principales du delta s'étale l'étang de *Valcarès*, qui communique avec la haute mer par les brèches ouvertes de son cordon littoral. A gauche, on trouve le petit village de sauniers et de pêcheurs appelé les *Saintes-Maries*. A l'époque romaine, le grand port du *Rhône* était *Arles*, qui n'est aujourd'hui que l'ombre de la grande cité rhodanienne. Elle est située à 48 kilomètres de la mer, à laquelle elle n'est reliée que par un canal peu fréquenté, celui d'*Arles à Bouc*. Aujourd'hui le canal *Saint-Louis*, de 4 kilomètres de long, de 60 mètres de large, fait directement communiquer le grand bras du *Rhône* au golfe de *Fos*.

De l'autre côté du *Rhône*, le rivage change brusquement d'aspect: les côtes, là-bas plates et marécageuses, se redres-

sent, se bordent de falaises, se creusent en golfes et en baies, se prolongent en promontoires. La végétation la plus riche et la plus variée se développe sous un ciel éclatant. Au loin se profilent les monts de la Baume, les monts des Maures et de l'Estérel, baignés d'une atmosphère presque aussi légère que celle de la Grèce et recouverts d'une parure de forêts.

L'étang de Berre, magnifique nappe d'eau dont on a songé à faire un grand mouillage pour les vaisseaux de guerre, digne pendant de la rade de Brest, se déploie entre les plaines brûlées de la Crau et la presqu'île des *Martigues*. La passe de *Caronte*, qui fait communiquer l'étang au golfe de Fos, est trop étroite et manque de profondeur.

Au revers de la presqu'île grandit *Marseille*, la vieille cité phocéenne (360 000 hab.), le plus grand port de l'Europe sur la Méditerranée. La conquête de l'Algérie, le percement de l'isthme de Suez, ont donné un nouvel élan à sa prospérité. Une grande partie du commerce de l'Inde, de la Chine, du Japon, des îles de la Sonde, passe par Marseille; mais Brindisi, Trieste, Gènes, qui sont aujourd'hui têtes de lignes des chemins de fer de l'Europe centrale, travaillent à lui ravir ce monopole. Salonique espère dans un avenir prochain le détourner aussi à son profit. Outre son vieux port, Marseille a, depuis la Restauration, le port du Frioul, abrité par une digue, qui relie les îles Pomègue et Ratonneau; les ports de la Joliette, du Lazaret, d'Arenc, du Bassin national, de la Gare maritime; la création des ports sud est instamment réclamée par la population. Les forts Saint-Nicolas et Saint-Jean défendent le vieux port; les forts Ratonneau et Pomègue ne suffiraient pas à garantir la ville d'un bombardement.

Marseille est, avant tout, le port du blé, que lui envoient les villes du Danube et de la mer Noire : elle en reçoit, en moyenne, 1 million de tonnes; les mines de fer de l'île d'Elbe, de Mokta el Hadid, alimentent ses usines; la Chine et le Japon lui envoient leurs soies; l'Espagne et l'Italie, leur bétail. Marseille devient de jour en jour une grande ville industrielle : outre l'industrie du savon, qui est très ancienne chez elle, il faut citer ses forges, ses distilleries de liqueurs et d'huile, ses raffineries, etc. On évalue à 2 milliards le commerce annuel de Marseille. Environ 17 000 navires mêlent les couleurs de tous les pavillons du monde dans ses vastes bassins.

De Marseille à Toulon, le rivage prolonge la banlieue de la grande cité.

Cassis a ses vins ; à la *Ciotat* (10 000 hab.) sont les immenses chantiers de construction des Messageries maritimes. Le cap *Sicié* annonce l'entrée de la rade de Toulon, qui s'étend entre le cap *Cépet* et la rade de Carqueyranne. *Toulon* (70 000 hab.) est le port de guerre de la Méditerranée. L'arsenal maritime, l'arsenal de Castignean, l'arsenal du Mourillon, alignent leurs constructions, leurs bassins de radoub, autour de la darse vicille. *La Seyne* (12 000 hab.), au fond de la petite rade, est le siège de la société des forges et chantiers de la Méditerranée. De nombreux forts, redoutes, batteries, défendent la double rade. La clef du système de défense consiste dans les ouvrages qui couvrent la montagne du Faron aux parois raides et presque inaccessibles. A l'ouest, le fort du Grand Saint-Antoine et le fort Malbousquet ; à l'est, les forts d'Artigues, Sainte-Catherine, Lamalgue et le fort du Cap Brun forment l'ancienne ligne. Elle sera renforcée par les ouvrages du Colle-Nègre, le fort de Thouars ; à l'ouest, par le fort de Six-Fours, au centre de la presqu'île *Sicié*, par les ouvrages de la gorge d'Ollioules. Enfin, le fort Napoléon (l'Éguillette) commande la presqu'île Balaguier ; le fort Saint-Elme, la presqu'île *Cépet*, et croisent leurs feux à l'entrée de la grande rade.

A l'est de Toulon, la presqu'île de *Giens*, rattachée à la côte par les salines des Pesquiers, est flanquée à gauche par la rade de *Giens*, à droite par celle d'*Hyères* (14 000 hab.), champ d'évolution des escadres de Toulon. Au large du golfe, le groupe des îles d'*Hyères* (Porquerolles, Port-Cros, îles du Levant) est moins peuplé que les délicieuses vallées du littoral. Plusieurs batteries les défendent et protègent les approches de la rade. La côte se continue échancrée par les dentelures de la rade des *Bormes*, par la baie de *Calvaire*, le golfe de *Saint-Tropez* avec la ville du même nom, patrie du bailli de Suffren, le golfe de *Fréjus*, dont la rade, jadis station de la flotte romaine, est obstruée par les alluvions de l'Argens.

La côte des Alpes-Maritimes est un jardin continu, un des lieux les plus beaux du monde entier, où déjà se mêlent à l'orange aux fruits d'or, au pâle olivier, des bouquets de palmiers et d'autres plantes exotiques. Protégés contre les vents du nord par la chaîne de l'Esterel et les contreforts des Alpes, ces rivages jouissent d'un printemps qui n'est interrompu que par les chauds rayons de l'été. De tous les points de l'Europe, les malades viennent demander la santé à cet heureux climat. *Cannes* (20 000 hab.), au fond du golfe de la Napoule, est la

mieux abritée de toutes ces stations. *Antibes* (6 000 hab.) est une colonie des anciens Massiliotes ; elle est défendue par le fort Carré. *Nice* (66 000 hab.) est la reine de ce littoral ; c'est une ville très animée par la population cosmopolite que l'hiver y amène ; il est question de l'entourer de forts. *Villefranche*, sa voisine, a déjà une citadelle. Le rocher de *Monaco*, qui est une enclave appartenant à un prince indépendant, est célèbre par sa maison de jeux, son théâtre, qui attirent les riches oisifs de la côte. La dernière ville française est *Menton* (11 000 hab.), la rivale de Cannes pour l'incomparable douceur de son ciel.

Entre le golfe de la Napoule et le golfe de Jouan, où débarqua Napoléon en 1815, on remarque les îles *Lérins* : *Honorat*, qui, au quatrième siècle, eut un monastère célèbre ; *Sainte-Marguerite*, qui souvent a servi de prison d'État.

Corse. — L'île de *Corse*, cédée à la France par les Génois sous le ministère de Choiseul, est une terre plus italienne que française. Son principal port *Bastia* (20 000 hab.), regarde les côtes de Toscane. La côte orientale, relativement très régulière, est basse et marécageuse ; les torrents s'y perdent dans des lagunes aux miasmes pestilentiels, qu'un travail intelligent transformerait en magnifiques cultures. La côte occidentale est, au contraire, découpée de golfes profonds, dominés par de hautes falaises, et servant d'abri à d'excellents ports ; ce sont : le golfe de *Saint-Florent*, relié à *Bastia* par le col de *Teghine* ; celui de *Calvi* : entre les deux, *l'île-Rousse*, dont le port est le principal marché de la riche Balagne ; le golfe de *Porto* ; celui d'*Ajaccio*, avec la ville du même nom (18 000 hab.), dominée par une citadelle, patric des Napoléons : elle est entourée d'une campagne superbe, couverte d'orangers, de citronniers, d'oliviers, qui lui ont valu le nom de *campo d'oro*. Entre la Sardaigne et la Corse on note le petit port de *Bonifacio*, abri sûr pour les vaisseaux qui franchissent le dangereux détroit entre les deux îles. Sur la mer Tyrrhénienne, on ne trouve à citer que *Porto-Vecchio*, le meilleur port de l'île ; mais la malaria a dépeuplé le littoral.

Du cap Corse au cap Bonifacio, la Corse est traversée par une longue chaîne, aux cols rares et très élevés, et dont les principaux sommets sont le *Monte Cinto* (2 710 mètres), le *Monte Rotondo* (2 625 mètres), le *Monte d'Oro* (2 390 mètres). D'épaisses forêts aux arbres séculaires, qu'entame avec trop d'imprévoyance la cognée du bûcheron, revêtent encore une partie de la zone supérieure. Au-dessous, le *maquis* impénétrable

sert de retraite aux bandits recherchés pour quelque vendetta ; enfin, des prairies se prolongent jusqu'aux vallées d'alluvion, trop négligées par le soc et la bêche.

La Corse, très bien arrosée, n'a pas de fleuves, mais seulement des torrents : le *Liamone*, qui finit dans le golfe de Liscia ; le *Tavignano*, qui descend du massif du Rotondo, et qui, au milieu de la région montagneuse, baigne la vieille forteresse corse qui fut la capitale de Pascal Paoli, *Corte* (5 000 hab.). A l'embouchure s'élevait l'antique *Aléria*, dont le riche territoire est envahi par les eaux stagnantes. Le *Golo* a de même une belle plaine d'alluvion, dont les habitants ne savent pas profiter.

La population, de 273 000 habitants, appartient à une race d'origine mal définie, fortement mêlée d'éléments ibères et peut-être phéniciens ; elle est âpre comme ses rochers, animée de passions violentes. Le Corse est brave, mais vindicatif ; il répugne au travail manuel, néglige les ressources que le sol et les mines de ses montagnes mettent à sa portée, et laisse faire sa moisson et ses récoltes par les Lucquois de la côte toscane ; il préfère entrer dans l'armée et recruter les fonctions administratives sur le continent. Aussi l'île est-elle en retard sur les autres départements français. A plusieurs reprises on a décrété la création de lignes ferrées ; mais jusqu'ici les promesses faites aux habitants ne se sont pas réalisées.

OROGRAPHIE.

Pyrénées. — De l'Atlantique à la Méditerranée, entre la France et l'Espagne, les Pyrénées s'élèvent comme une vaste barrière. On a souvent comparé justement les Pyrénées au Caucase, à cause de la régularité de leur axe, de la hauteur de leurs cols, qui descendent rarement au-dessous de 2 000 mètres, de la rareté et de la difficulté des passages. La frontière française ne coïncide pas exactement avec la ligne des crêtes. L'Espagne, mieux partagée que la France, possède la vallée de la Bidassoa, le val Carlos, le val d'Aran, avec le cours supérieur de la Garonne, les sources de l'Ariège. La France, en revanche, a gardé la haute vallée de la Mougua, celle de la Sègre, qui forme le petit district de Cerdagne, la vallée de l'Irati. Les Pyrénées françaises et espagnoles offrent un frappant contraste : au nord, une riche végétation entretenue par des pluies abondantes, des forêts, vierges encore, de hêtres et

de sapins, qui se rabougrissent et se déforment à la limite des neiges, des tapis d'ajoncs, de genêts et de bruyères ; tout cela manque au versant espagnol, incendié par le soleil, âpre et dénudé de toute terre végétale, balayé par des vents violents, dont les pentes du versant français sont garanties. Autre contraste : de la vallée de la Garonne, les Pyrénées semblent surgir de terre d'un seul jet et comme un mur grandiose, crénelé de pics neigeux ; elles se prolongent en Espagne jusqu'au fossé profond creusé par les eaux de l'Èbre.

Au milieu de la chaîne des Pyrénées, le massif de la Maladetta forme comme une rupture dans l'axe général si régulier : d'un côté, les Pyrénées Atlantiques ; de l'autre, les Pyrénées Méditerranéennes. Dans ces dernières dominent les formations granitiques ; les terrains crétacés, jurassiques et schisteux apparaissent de préférence dans l'autre partie.

Au cap Creus émergent des eaux de la Méditerranée les *Albères*, ainsi nommées de la blancheur de leurs arêtes et de leurs pentes ; elles ne sont que le rebord du plateau Catalan. La route de Perpignan à Barcelone, qui suit le littoral, et qu'emprunte la voie ferrée, est gardée par le fort Carré, à Collioure, et le fort Saint-Elme ; en Espagne, par la puissante place de Figueras. Le col du Perthus est suivi par la route de Perpignan à Figueras ; elle passe au fameux camp du Boulou, emporté par Dugommier en 1794, et est mal défendue par le fort de Bellegarde. Tout auprès, *Prats-de-Mollo* et le fort Lagarde défendent le col d'Erenc ; le fort des Bains surveille les sentiers du col El Faigt.

La Sierra del *Cadi* et le *Puigmal*, d'où descendent la Tet et la Sègre, font, à proprement parler, partie du système Catalan plus que du système Pyrénéen. Ces deux systèmes sont séparés par le seuil profond du col de la Perche, qu'arrose la Sègre, et que gardent, d'un côté, *Mont-Louis*, à 1 600 mètres d'altitude, et *Villefranche* ; de l'autre les mauvaises places de Puycerda et de la Seu d'Urgel. Entre le Tech et la Tet, s'élève le gigantesque massif du *Canigou*, qui a longtemps passé pour le géant des Pyrénées, bien qu'il n'atteigne que 2 787 mètres : raviné par les orages et sillonné par la foudre, il emprunte beaucoup de sa majesté à son isolement.

De l'autre côté du col de la Perche s'élève la puissante masse granitique du *Carlitte* (2 921 mètres) creusé de précipices, dénudé par les vents et rongé par d'anciens glaciers. De ce massif se détachent les *Corbières*, une des régions les plus tristes

et les plus désolées de la France; au fond d'effrayantes fissures grondent les premières eaux de l'Aude. Elles sont franchies par le col de *Quillan*, de Foix à Perpignan, et, se continuant jusqu'à la mer, ferment le Roussillon au nord. Le défilé qui suit la côte est défendu par le fort de *Salces*. Un contrefort des Corbières accompagne l'Aude de Carcassonne à Lezignan : ce sont les *monts d'Alaric*.

Le massif de Carlitte est contourné par le col de *l'Hospitalet*, qui mène d'Ax aux plaines de la Cerdagne, et par celui de *Puy-morens*, qui conduit dans la république d'Andorre; puis la chaîne se prolonge, droite et régulière, sans un seul passage jusqu'à la Maladetta. Les plus hauts sommets : la *Pique d'Estats*, 3 141 mètres; le *Montcalm*, 3 079 mètres; le *Mont-Vallier*, dont la superbe pyramide s'aperçoit de la haute vallée de la Garonne jusqu'à Toulouse, dépassent à peine la ligne générale des hauteurs. En avant de la grande chaîne s'étend une chaîne secondaire, appelée les *Petites Pyrénées*, dont le calcaire est percé de trous d'entonnoirs et de grottes, la plus célèbre est celle du *Bas-d'Azil*, traversée par l'Arize.

Le *val d'Aran*, dont toutes les eaux sur le versant nord vont à la Garonne, est fermé par le superbe amphithéâtre de la *Maladetta*, dont le plus haut sommet, le *Néthou* ou *Aneto*, atteint 3 404 mètres. De profondes forêts, parcourues par l'Isard et par l'ours, des laquets bleus dont le principal est l'*Estace del Mat*, plus loin le lac d'*Oo*, et le lac *Creguena*, en font la beauté pittoresque. Une bonne route traverse le val d'Aran, suit la Garonne et franchit la frontière au *Pont-du-Roi*. A l'ouest, une autre route part de Bagnères-de-Luchon, remonte la Pique, franchit la chaîne au col de *Vénasque* et conduit au village espagnol du même nom.

Les Pyrénées Atlantiques sont plus belles encore et plus majestueuses que les Pyrénées Méditerranéennes : elles s'étendent en droite ligne, sur une longueur de 200 kilomètres, jusqu'au col de Bélate. Les plus hauts sommets appartiennent à l'Espagne : les *Posets*, 3 367 mètres, qui n'ont été escaladés qu'en 1856; le *Mont Perdu*, 3 352 mètres, dont Ramond atteignit pour la première fois le sommet en 1802. Sur le versant français s'ouvre l'amphithéâtre de cirques gigantesques dont les gradins semblent faits pour une assemblée de titans, le *cirque d'Estaubé*, celui de *Troumouse*, surtout celui de *Gavarnie*, le plus beau, sinon le plus grand; de falaises à pic, hautes de 422 mètres, s'élance la cascade qui est l'origine du Gave de Pau; pas

un fleuve au monde n'a une source aussi grandiose. Au-dessus de ce cirque on aperçoit le *Casque*, le *Marboré*, l'entaille prodigieuse qu'on a nommée *Brèche de Roland*, 2804 mètres. Les énormes glaciers qui remplissaient ce cirque se prolongeaient au loin dans la vallée d'Argelès; on aperçoit leurs stries et leurs moraines jusqu'à Lourdes.

Un contrefort s'avance entre le Gave et la vallée de l'Adour, signalé par les sommets du *Tourmalet* et du *Pic du Midi de Bigorre*, 2877 mètres, qui porte un célèbre observatoire dont la création est due aux efforts et à la persévérance du général de Nansouty.

Au-dessus de *Cauterets* et du charmant lac de *Gaube* se dresse la pyramide granitique du *Vignemale*, 3290 mètres, le plus élevé des sommets français; au pied, un sentier tortueux, celui de la *Peyre*, conduit de Cauterets à Panticosa. En face de Pau, et au fond de la magnifique vallée Ossaloise, si souvent visitée par les baigneurs des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, s'élève la double corne du *Pic du Midi d'Ossau*, 2885 mètr. Il est séparé du pic d'*Aspe* par le col de *Canfranc* ou *Somport* (summus portus), 1632 mètres, d'Oloron à Jaca, que garde le fort d'*Urdo*s, taillé dans le roc. A l'ouest du pic d'*Aspe* commencent les montagnes Basques, moins grandioses d'aspect, et dont les neiges fondent chaque année. Les géants du pays Basque sont le pic d'*Anie*, 2504 mètres, et le pic d'*Orhy*, 2170 mètres. Au val Carlos, traversé par le col de *Roncevaux*, et que garde *Saint-Jean-Pied-de-Port*, la crête principale des Pyrénées contourne la vallée des Aldudes et quitte la frontière française. La limite entre les deux pays est alors la *Rhone*, 900 mètres, qui suit la Bidassoa et finit au-dessus d'Hendaye. La route de Bayonne à Pampolune franchit cette dernière chaîne au col de la *Maya*. La grande route de France en Espagne suit la côte de la mer et mène de Bayonne à Saint-Sébastien. De ce côté des frontières, la clef de la défense est Bayonne, qui joue ici le même rôle que Perpignan, à l'autre extrémité des Pyrénées.

Des Pyrénées se détachent quelques chaînes très secondaires. Entre la Neste et le Gave de Pau courent des rangées de collines, qui se déploient et s'écartent en se rapprochant de la Garonne, comme les nervures d'un éventail ouvert: c'est le *plateau de Lannemezan*. La rangée la plus occidentale se prolonge jusque vers Bordeaux et Lesparre, et, sous le nom de *collines d'Armagnac*, sépare le bassin de l'Adour de celui de la Garonne.

Alpes. — Les Alpes françaises s'étendent en demi-cercle du col de Tende au mont Blanc, où commencent les Alpes suisses. Le mont Blanc est comme une borne commune séparant la France, l'Italie et la Suisse. On les divise, suivant une nomenclature très ancienne, en *Alpes Maritimes*, du col de Tende au mont Viso; *Alpes Cottiennes*, du mont Viso au mont Cenis; *Alpes Grées*, du mont Cenis au mont Blanc. Les Alpes diffèrent des Pyrénées par leur formation, où domine le granit, et par la disposition de leurs massifs : les Pyrénées forment, en effet, une chaîne continue, d'une seule venue; les Alpes sont constituées par des massifs juxtaposés, et dont les contreforts s'emboîtent les uns dans les autres, laissant place à des cols assez bas et relativement commodes; enfin, tandis que les Pyrénées tournent leur pente abrupte du côté de la France, les Alpes s'abaissent brusquement sur l'Italie, et couvrent, au contraire, la France de leurs ramifications jusqu'à la vallée encaissée du Rhône. Il résulte de là que les vallées des Alpes vers l'Italie sont convergentes et facilitent une concentration de troupes sur un point donné, tandis que les vallées françaises sont divergentes, longues, de peu de ressources, et rendent difficiles les mouvements combinés d'une armée. Le Milanais et le Piémont ont été souvent conquis par des coups de main heureux, sous Charles VIII, Louis XII, François 1^{er}, pendant les guerres de la Révolution. Toutes les invasions tentées d'Italie en France par Charles-Quint et le prince Eugène ont misérablement échoué, malgré le talent des généraux. Les Alpes sont pour nous la meilleure frontière naturelle.

Le *mont Blanc*, 4 810 mètres, le géant des Alpes, la montagne classique des géologues, est un énorme massif, auquel on accède de France par la vallée de Chamounix. Les névés et les glaciers couvrent plus de 284 kilomètres carrés; le plus connu de ces glaciers est la célèbre *mer de glace*. Il est séparé de la Suisse par le *col de Balme* et le défilé de la *Tête-Noire*, qui mène à Martigny; du Grand Saint-Bernard par le *col Ferret*; du Petit Saint-Bernard par le *col de la Seigne* et le *col du Bonhomme*. Le *Petit Saint-Bernard*, 2 402 mètres, est aussi traversé par un col, que suivit une des divisions de l'armée de Bonaparte en 1800. La route du Saint-Bernard conduit dans la vallée d'Aoste. Au massif de l'Iseran, d'où descendent, d'un côté, l'Isère, de l'autre, l'Orco et la Stura, s'attache la magnifique pyramide du Grand-Paradis en Italie, la *Grande-Casse* en France. Viennent ensuite la *Roccia-Melonne*, 3 548 mètres, le *mont Cenis*,

2098 mètres, le *mont Tabor*, qui marque l'angle rentrant le plus prononcé de la chaîne en France. La principale route est celle de *Lans-le-Bourg à Suse*, par le col du *mont Cenis*; elle a été remplacée par la voie ferrée de *Chambéry à Turin*, qui emprunte le col de *Fréjus* et franchit la chaîne, entre *Modane* et *Bardonnèche*, par un tunnel de 12 kilomètres. La vallée est fermée sur le versant français par les forts de *l'Esseillon*, le fort du *Mont-Perchet* et celui du *Mont-Gilbert*.

Du *mont Tabor* au *mont Viso*, le massif le plus remarquable est celui du *mont Genève*, qui n'atteint que 1860 mètres. C'est dans cette partie que se trouvent les passages les plus fréquentés de la chaîne: le *col du mont Genève*, qu'Annibal, dit-on, suivit le premier; les sentiers de *Gimons* et de *Bousson*, qui conduisent de *Briançon* à *Cézanne* et à *Oulx*. La clef de la défense de la Haute Durance est *Briançon*, ville protégée par trois lignes fortifiées: celle du *Gondran*, celle de *l'Infernet* et celle des *Anciens-Forts*. Le *col d'Abries*, qui mène de la vallée du *Guil* à celle du *Felice*, est fermé par le fort *Queyras*, et en arrière par *Mont-Dauphin* et *Embrun*. Le *col Lacroix* et celui de la *Traversette*, qui mène des sources du *Guil* à celles du *Pô*, sont barrés par le même obstacle.

Le *mont Viso*, 3845 mètres, énorme pyramide penchée, dont le sommet appartient à l'Italie, n'offre sur le versant français que des roches calcaires et schisteuses éboulées. Du *mont Viso* au col de *Tende*, les principaux sommets sont ceux de *l'Enchastraye*, 2954 mètres, et du *mont Ténèbres*, 3032 mètres. Les cols qui de la vallée de *l'Ubaye* mènent à celles de la *Vraita* et de la *Maira* sont les cols de *Longet*, du *Lautaret*, de *l'Argentière*, suivi par *François 1^{er}*. Ces routes sont fermées en Italie par *San Dalmaso* et *Vinadio*, et barrées du côté français par les forts de *Tournoux* et de *Saint-Vincent*; en retrait dans les vallées de la *Bléone*, du *Verdon* et du *Var* par les petites places de *Sisteron*, de *Colmars* et de *Entrevaux*, toutes trois de peu d'importance. Les affreux chemins des vallées françaises, encaissées entre les parois décharnées des roches nues et encombrées par les éboulis et les pierres (*queyras*), les rendraient impraticables aux armées.

Les contreforts des Alpes françaises peuvent se diviser en trois groupes: *Alpes de Savoie*, *Alpes du Dauphiné*, *Alpes de Provence*, qui s'attachent au trois angles rentrants principaux de la chaîne: le *mont Blanc*, le *mont Tabor*, le *mont d'Enchastraye*.

Les *Alpes de Savoie* comprennent les *Dranses* et les *Voïrons*, qui couvrent le Chablais, les *Bornes*, dans le Faucigny. Le *mont Vouache* et le *mont Salève* abaissent leurs flancs, le premier sur le Rhône, le second sur l'Arve. Entre l'Isère et le Rhône courent les *monts des Bauges*, les *monts de la Grande-Chartreuse*, qui se relèvent au dessus de Grenoble pour former le massif de *Chamechaude*, 2 087 mètres. Deux chaînes secondaires puissantes, celle de la *Maurienne*, et celle de la *Tarantaise*, tristes, froides, habitées par une population malingre, affligée du goitre, encaissent les hautes vallées de l'Isère et de l'Arc. Elles communiquent entre elles par sept cols, dont le principal est le *col de la Vanoise*. Nous avons vu quelles sont les défenses de la Maurienne. La Tarantaise est fermée par le fort de Faverges, ceux de Couffians et de Lestal, qui couvrent Annecy. Le cours moyen de l'Isère était autrefois barré par la place de Montmélian; il l'est aujourd'hui par le fort Barraux, et surtout par Grenoble, centre de toute la défense des Alpes. Grenoble a perdu de son importance depuis que la Savoie nous appartient; néanmoins on a augmenté sa force défensive. Cette ville est protégée par le fort Rabot et la citadelle de la Bastille, par les forts de Bourcat et du Mûrier, qui couvrent la vallée de Graisivaudan, le fort Saint-Eynard; au nord, par les forts des Quatre-Seigneurs et Montavie, entre Isère et Drac; par le fort de Comboise (rive gauche du Drac). En retrait de Grenoble, la défense de la frontière, du côté de l'Italie, est réduite à Lyon et à Toulon.

Les *Alpes du Dauphiné* sont les plus élevées des montagnes françaises. Moins connues et moins fréquentées que les Alpes suisses, elles offrent des beautés presque égales: au sommet, de superbes glaciers et des pics dignes de tenter les touristes; plus bas, des alpages et des pâturages riants. Le principal massif est celui de l'*Oisans*, séparé de la Maurienne par le col du *Lautaret*, de Briançon à Grenoble, flanqué des vallées de la Romanche et du Drac. Le *Pelvoux* atteint 3 906 mètres, mais il est dépassé par la *Barre des Écrins*, 4 103 mètres, et l'*Olan* lui est à peine inférieur, 3 883 mètres. Le massif granitique des *Grandes Rousses*, 3 478 mètres, forme un groupe formidable à part. Entre le Drac, la Durance et le Rhône, les montagnes perdent leur aspect grandiose; les assises calcaires et schisteuses, glissant les unes sur les autres, se délitent, s'éboulent, et forment d'immenses amas de pierres calcinées par le soleil: tels sont les monts *Devoluy*, le massif de l'*Obiou* ou *Aubiou*.

2 793 mètres, le plateau de *Vercors*, entre Grenoble et Valence, le rempart uniforme des monts de *Lure*, le *Lubéron* aux flancs rougeâtres, bordant la Basse Durance. Au milieu des plaines de *Vaucluse* s'élève la belle montagne isolée du *Ventoux*, 4 912 mètres, semblable au *Canigou*, dans le Roussillon : la cime est décharnée par les vents et les orages ; plus bas s'étalent de grandes forêts de chênes truffiers.

Les *Alpes de Provence* sont les plus tristes et les plus désolées : point d'arbres ; partout la pierre et la roche nue. Les torrents, grossis par les orages, emportent ce qui reste de terre végétale, délitent les strates calcaires, font glisser dans les vallées subjacentes champs et villages. Des cluses redoutables, véritables précipices, livrent passage aux affluents de la Durance. Ces affluents sont séparés par les monts du *Parpaillon*, les montagnes de la *Blanche* et du *Cheval Blanc*, les contreforts qui vont finir sur la Méditerranée en gracieux promontoires.

D'autres chaînes, qu'on rattache d'ordinaire aux Alpes de Provence, forment, en réalité, un système à part : les monts granitiques des *Maures*, ainsi nommés parce qu'ils servirent longtemps de citadelle aux Sarrasins ; ils sont couverts de châtaigniers et de chênes-lièges, fréquentés par de rares bûcherons et pasteurs : les monts de l'*Esterel*, séparés des précédents par l'*Argens*, montrant à travers les bruyères et les maigres broussailles leurs grès et leurs porphyres : les monts de la *Sainte-Baume*, de *Sainte-Victoire* et de l'*Estaque*, dominant les déserts de la Crau ; enfin, les gracieuses *Alpines*, que la Durance a séparées du Lubéron.

Jura. — Le Jura français n'est qu'une petite partie de la grande chaîne qui des bords du Rhône se prolonge, à travers la Suisse, jusqu'aux monts de Bohême. La France en possède la partie méridionale et les sommets les plus élevés. Le Jura français se divise en deux parties. Vers Pontarlier, les principales crêtes s'infléchissent du côté de la Suisse ; au sud sont les profonds sillons ; au nord, les vastes plateaux. Dans son ensemble, le Jura présente, suivant l'expression de M. E. Reclus, « une série de couches repliées sur elles-mêmes, comme des étoffes froissées. » Les crêtes, couronnées des plus belles sapinières de France, s'allongent en rangées parallèles, séparées entre elles par de noirs vallées très étroites, les *combes*, où s'amassent les eaux d'un grand nombre de lacs ; ces mêmes crêtes sont divisées en tronçons par des *cluses*, qu'empruntent

souvent les rivières pour changer de vallées. Une foule de ruisseaux descendent des pentes toujours humides, et sont utilisés par une industrie très active. Des pâturages abondants revêtent les éclaircies laissées par les bois; les produits, mis en commun et exploités par les fruitiers, sont ensuite exportés par toute la France. Les Jurassiens ont emprunté aux Suisses non seulement leur industrie fromagère, mais aussi leur horlogerie : les paysans de la Franche-Comté travaillent aux montres et aux horloges, comme ceux de Vaud et de Neuchâtel; la ville de Besançon est devenue la rivale de Genève et de la Chaux-de-Fonds.

Les grands sommets du Jura se trouvent presque tous entre le Rhône et les sources de l'Ain; là aussi se trouvent les combes les plus profondes : celles de la Valserine, de l'Albarine, le val Romey. Le *Grand-Colombier*, 1 534 mètres, le *Credo* ou *Crêt-d'Eau*, 1 690 mètres, sont compris dans le coude que décrit le Rhône avant de se frayer un passage de Seyssel à Lyon. En face de Genève, et bornant son horizon à l'ouest, se dressent le *Crêt de Neige*, 1 724 mètres, et le *Roculet*, 1 720 mètres. Au nord, une seule chaîne, le *Lomont*, est en dehors de l'axe général du Jura et affecte une direction horizontale, forçant le Doubs à former la *bouche de Sainte-Ursanne*.

Défenses du Jura. — Le Jura forme une excellente frontière à l'est, sans cependant valoir celle des Alpes; elle est, d'ailleurs, protégée par le boulevard de la Suisse neutralisée. De Bâle partent trois routes, qui aboutissent à Belfort, Delle et Pont-de-Roide. Belfort garde de ce côté l'entrée de la France : on ne peut tourner cette position que par la ville suisse de Porrentruy; encore la route est-elle barrée par le fort du Lomont. Une voie ferrée se dirige de Montbéliard à Porrentruy; une autre va de Belfort à Mulhouse. Le Doubs forme frontière de Morteau au Lomont et offre en même temps une bonne défense. De Morteau, qui peut-être recevra quelques forts d'arrêt, un chemin de fer se dirige sur Bienne par le val Saint-Imier. Pontarlier est situé au nœud central des principales routes du Jura. Deux lignes ferrées y aboutissent, venant l'une de Neuchâtel par le val de Travers, l'autre de Lausanne par le val de Jougne. Le fort de Joux et le fort de Larmont commandent cette position, qui sera encore renforcée. Le fort des Rousses, aux sources de la Bienne, bat la vallée de Joux. De Genève, enfin, part la voie ferrée qui se dirige sur Lyon. La vallée encaissée du Rhône est défendue par le fort de l'Écluse, le fort de Pierre-

Châtel et celui des Barres. Au centre même du Jura, entre Pontarlier et Dôle, s'ouvre une dépression géologique qu'emprunte le chemin de fer : elle est gardée par la petite place de Salins. Le réduit de la défense du Jura est Besançon et Lyon, où aboutissent également les routes des Alpes.

Le plateau central. — Ce massif ou plateau, d'origine cristalline et volcanique, couvre environ le sixième de la superficie de la France, 80 000 kilomètres carrés. La profonde dépression de la vallée du Rhône, d'un côté, une ligne idéale allant du Vigan à Confolens et de là à Chalon-sur-Saône, en dessinent à peu près les contours. Les collines granitiques du Morvan, au nord, celles de la Montagne Noire, au sud, en forment les rebords extrêmes; des plateaux schisteux et calcaires viennent s'interposer entre les assises de formation différente. La plaine d'alluvions de l'Allier ouvre au travers un riche sillon.

On donne de préférence le nom de *Cévennes* à la chaîne qui du seuil de Naurouze va rejoindre les âpres escarpements du nœud de la Lozère. On la divise en *Montagne Noire*, riche en cours d'eau utilisés par l'industrie des populations protestantes de cette région, dominée par le *pic de Nore*, 1 210 mètres; *monts de l'Espinouse*, aux parois granitiques, profondément ravinés, couverts de chênes et de châtaigniers; région des *Garrigues*, pelés ou couverts d'une maigre végétation de chênes-lièges rabougris. Peu de montagnes offrent un aspect aussi triste, aussi dévasté que les *monts Lozère*, 1 600 mètres : ce ne sont que rochers nus, plateaux décharnés, que balayent des vents furieux; de là souffle sur la plaine du Gard et de Vaucluse le fameux mistral. A l'est s'ouvre la dépression de Villefort, entre les sources de l'Allier et celles de la Cèze, qu'emprunte le chemin de fer de Clermont à Nîmes.

La chaîne qui s'abaisse entre la Loire et le Rhône, la plus épaisse du centre de la France, celle où tombe la plus grande quantité d'eau de pluie, qui va grossir de crues formidables les affluents de l'Ardèche, porte le nom de *monts Vivarais*. Là, avant la période glaciaire, une rangée de volcans redoutables vomissaient leurs laves et les épanchaient en nappes immenses; presque partout une épaisse couche de basalte recouvre le granit et borde d'orgues colossales les promontoires avancés vers la vallée du Rhône. Ce sont : le mont *Tanargue*, 1 519 mètres, aux flancs recouverts de châtaigniers; le *Mezenc*, 1 754 mètres, autour duquel s'ouvrent 150 cônes d'éruption; le *Gerbier-des-Joncs*, 1 551 mètres, où la Loire prend sa source;

le *Meygal*, en face du Puy ; la rangée granitique des *Boutières* ; le fameux promontoire des *Coirons*, 1 061 mètres, qui surplombe la vallée de Privas. En face de Saint-Étienne, le mont *Pilat* porte à 1 434 mètres sa pyramide isolée. Au nord s'ouvre la dépression du *Pas-de-l'An*, où le Furens et le Gier prennent leur source, et que suit le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon. Les monts du *Lyonnais*, avec le massif de porphyre de *Tarare*, 749 mètres ; les monts du *Beaujolais*, arides et dénudés ; les monts du *Mâconnais*, riches de leurs bois et de leurs vignobles ; les monts du *Charolais*, couverts de pâturages renommés, vont, par les collines de la *Côte-d'Or* et le *plateau de Langres*, rejoindre les monts *Faucilles* et les Vosges. Dans son ensemble, cette chaîne forme ligne de partage des eaux en France, et sépare le versant de l'Océan de celui de la Méditerranée.

Les monts du *Velay* séparent le bassin de l'Allier de celui de la Loire. Faits de granit et de basalte, ils ont aussi leurs cônes d'éruption, leurs coulées de lave, les dykes curieux de la Denise, les aiguilles du Puy. Ils projettent entre la Dore et l'Allier les monts du *Livarais* et se continuent sous le nom de *montagnes du Forez*, recouvertes en partie de bois et dominées par le pic de *Pierre-sur-Haute*, 1 640 mètres. Le col de *Noirétable*, par où passe le chemin de fer de Thiers à Montbrison, les sépare du massif des *Bois Noirs*, dont le géant est le *Puy de Montoncel*, 1 292 mètres, borne commune entre les trois départements du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Loire. La chaîne porphyrique de la *Madeleine* continue les monts du *Forez* jusqu'au delà de la Palisse.

Une troisième chaîne se détache des plateaux de la Lozère, séparant les affluents de l'Allier de ceux de la Garonne : c'est la chaîne granitique de la *Margeride*, qui a gardé de superbes forêts, contrastant avec les plateaux dénudés qui les avoisinent au sud. Le riche plateau de la *Planèze*, 1 000 mètres, que commande *Saint-Flour*, conduit au massif du Cantal.

Le massif des *montagnes du Cantal*, qui fut autrefois le plus grand foyer d'éruption de la France, couvre d'une énorme couche de basalte les assises de granit ; ses vallées divergentes rayonnent dans toutes les directions, égayées par le murmure des ruisseaux, enténébrées par ses forêts de pins, de hêtres et de châtaigniers. De beaux pâturages, qui nourrissent des troupeaux de la race de *Salers*, couvrent ses pentes. Le *Plomb du Cantal*, 1 858 mètres, le *Puy Mary*, 1 787 mètres, le *Puy Violent*,

1 594 mètres, marquent les rebords de l'ancien cône d'éruption. Le massif est traversé par le col et le tunnel du *Lioran*, qui de la vallée de l'Alagnon mène à celle de la Cère. De l'ancien foyer volcanique il reste comme témoins les cinq sources d'eaux chaudes, d'une température de plus de 80 degrés, qui jaillissent à Chaudesaigues.

Le plateau de *Cézallier*, les monts décharnés du *Luguet*, unissent le massif du Cantal à celui des *monts Dore*, que les eaux thermales du Mont-Dore et de la Bourboule, dans la haute vallée de la Dordogne, ont dès longtemps fait connaître aux touristes. Comme le précédent massif, les monts Dore eurent leurs foyers d'éruption, leurs coulées de laves, leurs moraines datant de l'époque glaciaire. Le sommet dominant, le *pic de Sancy*, 1 886 mètres, est le plus élevé de toute la France. Des lacs remplissent les anciens cratères, comme le fameux *lac Pavin*, au pied du *puy Montchal*, ou furent formés par les *cheires* obstruant le cours des torrents, comme le charmant *lac Chambon*, au pied du *Tartaret*.

La *chaîne des Dômes* continue le massif du mont Dore entre la Sioule et l'Allier. Elle ne comprenait pas moins de 50 volcans, dont plusieurs ont conservé leurs cratères parfaitement arrondis. Du haut du *puy de Dôme*, 1 465 mètres, qui porte à son sommet un observatoire, et où s'élevait, à l'époque romaine, le magnifique temple dédié au Mercure Arverne, l'œil contemple tous ces foyers jadis vomissant des flammes, maintenant éteints, depuis le plus proche, le classique *Pariou*, jusqu'à celui de *la Nugère*, qui, aux carrières de *l'olvic*, fournit d'excellentes pierres à bâtir, d'un ton violet, et noircissant à l'air.

A l'immense amphithéâtre de montagnes qui des Garrigues s'étend jusqu'au Cantal s'appuient de nombreux plateaux, qui finissent en talus rapides ou en parois à pic sur les grands cours d'eau qui vont à la Garonne. Des Garrigues à l'Aveyron ce sont les *czusses*, tables de pierre calcaire, sans arbres, sinon dans quelques creux, où s'est amassé un peu de terre végétale, criblées de trous et de fissures, par où filtre toute l'humidité qui tombe des nuages, et dont l'herbe rare, mais odorante et saine, est tondue par des milliers de brebis. Ce plateau est entaillé et divisé en plusieurs plateaux secondaires par les torrents et les rivières, qui roulent au fond de véritables précipices, grossis par les innombrables sources qui jaillissent de la base de ces puissantes masses. Ce sont : le *Larzac*, entre la Dourbie et la Sorgue; le cause de

Méjean, entre la Dourbie et le Tarnon, 4 200 mètres ; le causse de *Sauveterre*, entre le Tarn et le Lot ; les causses du *Rouergue*, entre le Lot et l'Aveyron.

De l'autre côté de l'Aveyron sont les plateaux granitiques, les *Ségalas*, ainsi nommés par opposition aux fromentals des causses ; le *Levezou*, couvert de bruyères, sert de transition entre les deux régions ; le massif d'*Aubrac*, surplombant à pic le Lot, région de pâturages qui nourrit une forte race de bestiaux, est habitée par une population sauvage, et qui a conservé quelques-unes des superstitions de la vieille Gaule.

Par les hauteurs de *Combrailles*, dont les gisements houillers commencent à être exploités, aux monts Dore se rattachent les *montagnes du Limousin*, qui prolongent jusque vers Nontron les assises du granit. Ces montagnes sont, en général, fécondes en eaux vives et riches en pâturages. Entre le mont *Odouze*, 954 mètres, et le *puy de Meymac*, 978 mètres, s'étend l'aride *plateau de Millevaches*. Les montagnes du Limousin ont un contrefort, les *collines de la Marche*, pauvres en verdure, qui dressent encore au nord de Limoges le *puy de Sauvagnac* à plus de 700 mètres. Entre la Charente et la Loire courent les *collines du Poitou*, arrosées par les pluies abondantes de l'Océan, le *plateau de la Gâtine*, revêtu d'une maigre végétation, et que domine le mont *Malchus* ; enfin, les *collines du Bocage vendéen*, qui couvrent un pays difficile, coupé de haies d'ormeaux et de peupliers, très propre à la guerre d'embuscade qu'y firent aux républicains les paysans royalistes de la Vendée. Entre la Charente et la Garonne, les *collines du Périgord*, granitiques dans l'arrondissement de Nontron, et couvertes de châtaigniers et de chênes truffiers, se continuent par les crêtes et les falaises calcaires qui baignent leur pied dans la Dordogne.

La ligne de partage des eaux entre Loire et Seine est marquée par le *massif du Morvan*, rebord granitique du plateau central, couvert de forêts, dont le bois se débite par les nombreux affluents de l'Yonne, habitée par une population rude et énergique ; par le *plateau d'Orléans*, dont une moitié est occupée par la forêt d'Orléans, la plus étendue de la France entière ; l'autre moitié forme la Beauce, vaste champ de blé, vrai grenier de Paris. Le sol se relève au-dessus de Nogent-le-Rotrou et forme les *hauteurs du Perche*, les admirables pâturages du *Merlerault*, les beaux herbages de la *forêt d'Écouves* et de la *forêt de Multonne*, où apparaît de nouveau le granit. A la base du Cotentin, entre Vire et Avranches, les collines

donnent l'illusion de véritables montagnes, et, par leur fraîches vallées, leurs prairies, où paissent les plus beaux bestiaux de France, elles méritent le nom de *Suisse normande*. Les collines déboisées du *Colentin*, qui appuient vers la côte occidentale, vont finir à la pointe de la Hague.

La Bretagne forme un petit monde à part avec son système de montagnes et de fleuves. « Terre de granit recouverte de chênes, » elle est loin de présenter les escarpements abrupts et les sommets élevés du plateau central. Son ossature se compose de deux rangées de hauteurs granitiques, suivant la côte à petite distance, l'une au nord, l'autre au sud, et se rapprochant vers les bouches de l'Aulne. Au sud, les tristes et monotones landes de *Lanvaux* et de *Grandchamp* sont couvertes de bruyères et d'ajoncs. Le sol se relève au-dessus de Douarnez et forme la *Montagne Noire*, dont le plus haut sommet, le *Menez Hom*, n'atteint que 330 mètres. Au nord, la chaîne atteint une plus grande hauteur dans les monts du *Menez*, entre Dinan et Saint-Brieuc, et plus loin, entre Morlaix et Châteaulin, les monts d'*Arrée* atteignent près de 400 mètres au *mont Saint-Michel*.

Le bassin de la Saône est séparé du bassin de la Seine et de celui des affluents rhénans par le *plateau calcaire de Langres*, riche en minerai de fer, et qui s'étend du *mont Tasselot* (608 mètres), source de la Seine, au *mont Mercure* (444 mètres). Sa plus grande hauteur, au *Haut du Sec*, ne dépasse pas 516 mètres. Les monts *Faucilles*, qui s'arrondissent du plateau de Langres à la base des Vosges en forme de croissant, ont de belles forêts, de fraîches vallées égayées par les eaux courantes, des sources minérales renommées; ils ne dépassent pas 500 mètres.

La partie française des *Vosges* où se rencontrent les plus hauts sommets, arrondis en ballons, finit au *Climont* et comprend le *Ballon d'Alsace* (1 252 mètres), celui de *Servance* (1 189 mètres), le ballon de *Guebwiller*, sur le versant alsacien (1 428 mètres), le *Hoheneck* (1 366 mètres). (Voir Allemagne.)

Les collines de la *Moselle* s'épanouissent entre Moselle et Meuse en un vaste plateau schisteux, celui de l'*Ardenne*, qui se continue en Belgique et dans le Luxembourg, peu élevé, mais très accidenté, raviné par les cours d'eau, froid, couvert jadis d'une immense forêt, où de vastes éclaircies ont été pratiquées, mais offrant encore, à cause de la pauvreté du sol et de la

faible densité de la population, un véritable obstacle à une invasion.

Les *collines de la Meuse*, boisées et variées d'aspect, forment, entre l'Aire et l'Aisne, la *forêt d'Argonne*, avec les défilés de la *Chalade*, des *Islettes*, de la *Croix aux Bois* de *Grand Pré*, du *Chêne Populeux*. Ce furent jadis les Thermopyles de la France, et en arrière de cette position Dumouriez arrêta les Prussiens à Valmy. Le déboisement, les nombreuses routes qui ont été percées depuis le commencement du siècle, ont supprimé ces obstacles. Le plateau des *Hautes Fagnes* s'achève entre Meuse et Sambre.

Le *nœud de Saint-Quentin* est important comme point de rayonnement des eaux. De là partent les faibles ondulations des *collines de Belgique*, entre Escaut et Sambre; les *collines d'Artois*, entre Escaut et Somme; les *Falaises de Bray* et les collines du *pays de Caux*, entre Somme et Seine.



Frontière du Nord et de l'Est. — Notre frontière du Nord, de Dunkerque à Longwy, est tout artificielle et arbitraire: elle suit une ligne idéale, à peine indiquée par des fossés, quelques ruisseaux, de simples poteaux. Quelques villes, comme Comines, appartiennent moitié à la France, moitié à la Belgique. Les traités de 1815, en donnant à ce pays les sources de l'Oise, lui ont ouvert le grand chemin de Paris. La fatale guerre de 1870-71 nous a fait perdre à l'Est notre frontière naturelle, les Vosges et le Rhin. Fermer cette plaie ouverte à notre flanc a été le premier souci du gouvernement qui a succédé au second empire; les premiers deniers de la France rendue à elle-même ont été consacrés à cette œuvre de première nécessité.

Il a fallu utiliser les obstacles naturels, de peu de valeur par eux-mêmes, qui se rencontrent de la frontière à Paris, dernier réduit de la défense de l'Est et du Nord. Ce sont: d'abord le tronçon des Vosges qui nous est resté; puis trois bourrelets formés par les couches géologiques des terrains jurassiques, créacés, tertiaires, qui s'étagent jusqu'au bassin parisien: 1° les collines de la Moselle (450 mètres), qui forment en arrière de Nancy, entre Moselle et Meurthe, le plateau de Haye; 2° les collines de la Meuse (de 300 à 400 mètres), de Neufchâteau à Stenay, couvertes de forêts. Le principal passage est celui de

Commercy. Le rempart est troué par le tunnel de Foug, entre Pagny et Toul ; par là passent le canal de Marne au Rhin et le chemin de fer de Paris à Strasbourg ; 3^e la ligne des falaises de Champagne, qui s'appuient d'un côté à la Seine, vers Nogent, coupent la Marne près d'Épernay, l'Aisne au nord-ouest de Reims, et vont finir au plateau de Saint-Quentin.

La frontière du Nord est couverte, de la mer à la Lys, par Dunkerque, Furnes, Gravelines et Calais ; Aire et Saint-Omer n'ont plus qu'une importance très minime ; de la Lys à la Scarpe, la ligne de la Haute Deûle est défendue par le grand camp retranché de Lille, dont les forts nouveaux sont en construction : au nord, le fort de Bondues, près de Roubaix ; à l'ouest, ceux du Vert-Galant, de Prêmesques et d'Englos ; au sud, les forts de Lesquin et de Sainghin ; à l'est, celui de Mons-en-Barœul : de la Scarpe à la Sambre, *Douai* et le Pont de la Scarpe, au point de réunion de la rivière et du canal de la Haute Deûle. L'Escaut est couvert par quatre places : Condé ; Valenciennes, grande forteresse, qui doit être augmentée de quatre nouveaux forts, dont l'un à Curgies, près du Quesnoy ; Bouchain et Cambrai, dont la citadelle seule est conservée. La ligne de la Sambre est gardée par la grande place de Maubeuge, avec les forts de Cerfontaine, de Bourdieu et d'Haumont (rive droite) ; les forts d'Asserant, de Startz, de Leveau, de Grevaux (rive gauche). En arrière, Landrecies doit renforcer cette défense. La petite ville d'Hirson, où se croisent de nombreuses lignes ferrées, doit recevoir un fort d'arrêt ; elle remplacera les deux places de Philippeville et de Mariembourg, que les traités de 1815 ont données à la Belgique.

Sur la Meuse, Givet occupe une situation très avantageuse pour l'offensive et la défensive. En retrait, Mézières, comprise dans une boucle du fleuve, doit être déclassée, parce qu'elle est dominée par les hauteurs ; elle est remplacée par le fort des Ayrelles, appuyé de nombreuses batteries. Sedan ne compte plus comme place forte. Sur la ligne du Chiers, qui est lui-même un obstacle sérieux, est la petite place de Montmédy ; Longwy barre la route du Luxembourg.

En seconde ligne, nous avons la citadelle d'Amiens. Péronne, surtout le grand camp retranché de Laon-la-Fère, qui ferme la vallée moyenne de l'Oise. Les forts de Vendeuil, de Mayot, de Liez, qui couvrent le canal Crozat, celui de Frières, qui défend la gare de Tergnier, trois ouvrages au sud protègent la position de la Fère. Le fort de Mont-Joie relie la place à Laon. Laon a

sa citadelle, le fort de Laniscourt, qui bat la vallée de la Lette, les forts des Carrières de Montbérault, le fort de la Malmaison et celui de Condé-sur-Aisne.

Défense de l'Est. — La première ligne de défense est celle des Vosges. Tous les passages, toutes les routes, sont battus par des forts. La route du Ballon d'Alsace, de Saint-Maurice à Belfort, est gardée par le formidable ouvrage du ballon de Servance, à 1 189 mètres; la route du Thillot à Lure, par le fort de Château-Lambert; la route de Rupt à Luxeuil, par le fort de Rupt; la route de Remiremont à Xertigny et à Saint-Loup, par le fort de Remiremont. La vallée de la Vologne est gardée par le fort d'Arches.

Le centre de la défense sur la longue ligne de Belfort à Verdun est le plateau de Haye, entre Toul et Nancy. Les approches de ce plateau, en attendant qu'elles soient gardées par un grand camp retranché autour de Nancy, sont protégées par les forts de Frouard et de Pont-Saint-Vincent. En arrière, et de l'autre côté de la Moselle, se trouve Toul, qui pour nous a remplacé Metz. Toul est dominé par les canons du fort Saint-Michel et du fort Tillot, au nord; les forts de l'Écouves et de Domgermain surveillent l'ouest, celui de Villey-le-Sec, l'est; sur le plateau de Haye est assis le fort de Gondreville, et celui de Lubdeau bat la route de Metz.

La ligne de Toul à Verdun, qui suit les crêtes des collines de Meuse, est gardée par des forts qui surveillent toutes les brèches. Celle de Trondes est défendue par le fort de Lucey, celle d'Aulnois par le fort de Gironville, qui bat la route de Pont-à-Mousson à Commercy. Les deux brèches de Saint-Julien et de Saint-Aignant sont protégées par le fort de Liouville. La route de Pont-à-Mousson à Saint-Mihiel est battue par le fort du Camp des Romains, qui est un des plus redoutables de ce système. Enfin, Saint-Mihiel est relié à Verdun par les forts de Troyon et de Génicourt.

Verdun est gardé par les forts de Belleville, Saint-Michel, Belrupt, sur la rive droite de la Meuse, les forts Dugny, Regret et la Chaume sur la rive gauche. En avant de cette première ligne ont été bâtis le fort de Sonville, celui de Tavannes, qui couvre le chemin de fer de Metz; les forts de Royellies et d'Houdainville, qui battent la vallée de la Meuse; au nord, le fort de Marre.

La trouée de Toul à Épinal s'étend sur 48 kilomètres: c'est le passage le moins fermé à une invasion, celui qui éviterait le

mieux à l'ennemi des sièges en règle, immobilisant une partie de ses forces. Toute la défense consiste, en effet, dans le fort de Bourlemont, à l'ouest de Neufchâteau. Aussi la construction d'un fort à Menonvilliers, à l'est de Lunéville, a-t-elle été décidée. *Épinal* forme au sud le pendant de Verdun au nord : les forts de Dogueville et de Longchamps défendent cette ville au nord ; les forts de Razimont et de la Mouche, à l'est ; les forts de Girancourt et de Roulon, à l'ouest ; le fort du Bambois, au sud ; enfin, le fort d'Uxegey défend la rive gauche de la Moselle. La défense d'Épinal se relie, d'une part, à celle de la Haute Moselle et des passes de Vosges, de l'autre, au système défensif de Belfort.

En somme, cette ligne de défense très solide présente quelques points faibles : au nord de Verdun, il serait possible de forcer le passage qui s'étend entre cette place et la ligne du Chiers. Le plateau de Haya, le nœud du système, très fortement défendu par la place de Toul sur la Moselle, l'est beaucoup moins en avant de la position sur la Meurthe : aussi a-t-il été question de faire de Nancy un grand camp retranché. La trouée entre Toul et Épinal est surtout accessible ; il est question de la renforcer. De plus, une armée d'invasion suivant cette direction pourrait être prise en flanc par des troupes appuyées sur la place de Langres.

Belfort, qui occupe l'importante trouée qui s'ouvre entre les Vosges et le Jura, et qu'utilisent le canal de la Saône au Rhin, le chemin de fer de Lyon à Strasbourg, celui de Paris à Bâle, ferme absolument toutes issues d'Alsace en France. Outre son enceinte agrandie et les sept forts qui la flanquent, citons les nouveaux forts de Giromagny et du Salbert, qui battent la route de Lure, le fort du Mont-Vaudois, qui bat la route de Besançon, celui de la Chaux, qui commande la vallée de la Savoureuse, celui du Mont-Bart, qui occupe le confluent de l'Allaine et du Doubs, le double fort du Lomont, qui ferme la route de Bâle à Besançon. Belfort ne peut être tourné que par la Suisse, dont il faudrait violer la neutralité : dans ce cas, l'armée de défense devrait se porter immédiatement sur la forte position des Rangiers, qui commande la route de Porrentruy en France.

Les positions de seconde ligne à l'est sont défendues par Langres, Dijon et Besançon. Le plateau de Langres occupe une situation de premier ordre entre les bassins de la Seine et de la Saône. La route de Paris à Bâle passe à Langres même. Le plateau par lui-même est d'un abord difficile et présente de tous

côtés, sauf au sud, des escarpements; Langres pourrait arrêter une armée d'invasion en inquiétant ses flancs, et servir d'abri, au cas d'une première défaite. Aussi a-t-on fait de Langres une place formidable. Le fort Cognelot commande le nœud de chemin de fer de Chalindrey; le fort de Dampierre, armé de quarante-cinq pièces, bat la route de Neufchâteau et de Nogent; les forts de Montlandon et de Plesnoy enfilent la route ferrée de Mirecourt. Un nouveau fort maîtrisera la vallée de la Mouche; enfin, la citadelle de Langres occupe au sud le point le plus accessible du plateau.

Dijon soutient Besançon et Langres et doit servir de grand magasin d'approvisionnement, comme Mayence sur le Rhin; quatre voies ferrées s'y croisent, et le canal de Bourgogne y passe. Le fort de la Motte-Giron commande Dijon, le canal et l'Ouche; au nord s'élève le fort d'Asnières; le fort de Varois enfile la route de Gray. Au nord-ouest est le fort d'Hauteville; le fort de Sennecey maîtrise le chemin de fer d'Auxonne. Le fort de Beauregard est au sud; enfin le fort du Mont-Afrique domine la plaine de 580 mètres. Les places de Chagny et d'Auxonne complètent le système défensif de Dijon.

Besançon tient un des angles du quadrilatère dont Dijon, Langres et Belfort occupent les trois autres points. Il barre les routes venant de Suisse. Il forme le réduit de la défense de l'Est. Ses ouvrages ont été considérablement accrus. Outre la citadelle, Besançon a sur les crêtes les forts est et ouest du Buis; au nord, le vieux fort de Montfaucon et le fort Benoît; à l'est, le nouveau fort de Montfaucon, l'ouvrage le plus considérable de la place; au sud-est, le fort de Fontain. Sur la rive droite, les forts Beauregard, Brégille, Chaudanne, Griffont, déjà anciens. Le fort de Chailluz battra les routes de la forêt entre le Doubs et l'Oignon; le fort de Chatillon enfile la vallée de l'Oignon; le fort de Planoise domine le cours du Doubs.

La dernière place qui défende le centre est la grande place de Lyon.

La ligne de la falaise de Champagne, précédée des plaines stériles de la Champagne Pouilleuse, n'a pas encore ses défenses achevées. Des deux routes d'invasion, celle qui passe au nord de Verdun est barrée par Reims; l'autre, entre Toul et Épinal, le sera par Nogent.

A Reims, le massif de Berru, entre les routes de Suippes et de Mézières, est occupé par le fort de Vitry et celui de Nogent-l'Abbesse; le massif de Brimont est défendu par le fort de Bri-

mont, qui bat la route de Vervins et la voie ferrée de Laon ; la Vesle et le canal sont gardés par le fort Saint-Thierry, la route de Soissons par le fort de Vrigny. Le fort du Mont-Joli domine le tunnel de Rilly. Le fort de Montbré comble l'intervalle entre le massif de Berru et la Montagne de Reims, armée des forts du Pâtis d'Écueil et de la Mare.

La position de Nogent n'est pas encore fortifiée. Laon, la Fère et Soissons relie la défense de la falaise de Champagne avec celle du Nord. En arrière de cette ligne il n'y a plus que Paris.

HYDROGRAPHIE.

Bassin de l'Adour. — Deux ruisseaux descendus du Tourmalet et du pic d'Arbizon forment l'Adour. Il coule dans la vallée si vantée de *Campan*, arrose *Bagnères-de-Bigorre* (9 500 hab.), qui exploite les beaux marbres des Pyrénées, rendez-vous des touristes qui montent à l'escalade du pic du Midi, et il féconde la riche plaine d'alluvion que commande *Tarbes* (23 000 hab.). Cette ville est connue par sa race chevaline élégante et vive, précieuse pour la remonte de notre cavalerie légère. *Tarbes* a une fonderie de canons. A partir de *Rabastens*, l'Adour coule, bordé sur sa rive droite par les plaines monotones et sévères des Landes, où les fûts réguliers des pins alternent avec les bruyères roses, qui laissent transparaître le sable coagulé par la couche d'*alios*. Il passe à *Aire* (5 000 hab.), petite ville épiscopale, à *Saint-Sever* (5 000 hab.). Les dunes de sable et les eaux de la *Midouze* le forcent à se replier vers le sud en arrosant *Dax* (40 000 hab.), dont les sources thermales très chaudes étaient déjà renommées du temps des Romains. Il finit au port de *Bayonne* (26 000 hab.).

Le seul affluent de la droite est la *Midouze*, formée du *Midou* et de la *Douze*, qui ont leur confluent à *Mont-le-Marsan* (11 000 hab.). Cette ville concentre une partie du commerce de bois du département et possède quelques forges. Les affluents de gauche sont plus nombreux et plus considérables : outre le *Gabas*, le *Luy*, formé du *Luy de France*, qui passe à la vieille cité de *Mortaus*, et du *Luy de Béarn*, l'Adour reçoit le *Gave de Pau*, le plus beau des gaves pyrénéens. Issu du cirque de *Gavarnie*, le gave roule ses eaux glacées dans un lit de cailloux au fond des gorges tortueuses de la magnifique vallée de *Luz* ;

grossi du *gave de Cauterets*, qui bondit en cascades près de la célèbre station de *Cauterets*, où plus de 16 000 malades viennent chaque année demander la santé, il entre dans la vallée d'*Argelès*, rivale de celle de *Luz*, et sort de ses défilés montagneux à *Lourdes* (6 000 hab.), jadis poste fortifié de haute valeur, aujourd'hui célèbre par les milliers de pèlerins qui vont faire leurs dévotions à la Vierge de la grotte. Le *gave*, dont les bords sont d'une fraîcheur et d'une exubérance de végétation merveilleuses, arrose *Bétharram*, dont l'église miraculeuse, renfermant de rares beautés, est délaissée pour le sanctuaire de *Lourdes*, puis le bourg industriel de *Nay*, et sépare la jolie ville de *Pau* (30 000 hab.), luxueuse et animée par le séjour d'une colonie d'Anglais et d'Américains, de son faubourg de *Jurançon*, aux vins de feu. Le superbe château de *Henri IV* et le parc, qui prolonge ses jardins, surplombent la rivière, qui gronde à leur pied. *Orthez* (6 500 hab.), avec les vieux monuments qui racontent son existence féodale, s'enrichit par le commerce des jambons. *Peyrehorade* a un mouvement de batellerie assez animé. Près de cette ville, le *gave*, beaucoup plus puissant que l'*Adour*, lui apporte le tribut de ses eaux. Il est lui-même accru du *gavé d'Oloron*, formé du *gave d'Ossau*, qui parcourt la vallée d'*Ossau*, avec ses belles stations des *Eaux-Bonnes*, et des *Eaux-Chaudes*, et du *gave d'Aspe*, qu'accompagne la route carrossable d'*Urdos* et du col de *Canfranc*. *Oloron*, avec son annexe *Sainte-Marie* (9 000 hab.), est au confluent des deux *gaves* et sert de marché aux montagnards des deux vallées. Le *gave d'Ossau* passe encore à *Navarrens*, la vieille forteresse du Béarn, et à quelque distance de *Salies* (6 000 hab.), dont les sources salines sont très fréquentées.

Le *Saison*, qui coule en pays basque et passe à la petite sous-préfecture de *Mauléon*, s'unit au *gave d'Oloron*. La *Bidouze* est aussi une rivière basque; elle arrose *Saint-Palais*. La *Nive* arrose *Saint-Jean-Pied-de-Port*, qui garde les routes du val *Carlos*, et finit à *Bayonne* dans l'*Adour*.

La *Nivelle* finit dans l'anse de *Saint-Jean-de-Luz*. La *Bidassoa* sert de frontière dans son cours inférieur à la France et à l'Espagne, et a pour port *Hendaye*.

La seule rivière notable du département des Landes est la *Leyre* : elle glisse sous les avenues de ses pins silencieux avant de finir dans le bassin d'*Arcachon*, qui contraste par sa gaieté et son animation avec les mornes solitudes avoisinantes.

Divisions politiques et administratives du bassin de l'Adour.

ANCIENNES PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHIEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Béarn.	Basses-Pyrénées.	Pau.	Orthez, Bayonne, Oloron, Mauléon.
Guyenne. Guyenne.	Hautes-Pyrénées. Landes.	Tarbes. Mont-de-Marsan.	Bagnères, Argelès. Dax, Saint-Sever.

Bassin de la Garonne. — La *Garonne* reçoit les eaux du vaste hémicycle de montagnes qui des Pyrénées Ariégeoises se continue par les Cévennes, les montagnes d'Auvergne, celles du Limousin et du Périgord ; son bassin correspond à une partie de l'ancienne Aquitaine, à laquelle succéda la province de Guyenne et Gascogne. La *Garonne* est, après le Rhône celui de tous les fleuves français qui roule le plus d'eau. Si ses inondations sont moins désastreuses que celles de la Loire, elles n'en sont pas moins redoutables. Ce n'est pas tant la fonte des neiges pyrénéennes que la masse des pluies s'abattant sur les escarpements granitiques déboisés, qui grossit les torrents et enfle démesurément le fleuve. On se souvient de la crue formidable de 1875. Le niveau de la *Garonne* haussa de 13 mètres, et le fleuve ravagea sa vallée. Un faubourg entier de Toulouse fut noyé par les flots furieux, toutes les maisons renversées, les campagnes couvertes par le limon et le sable. La ville d'Agen a souvent souffert du même fléau.

Toute la partie du bassin garonnais qui avoisine les Cévennes et l'Auvergne est la région la plus désolée de la France. Les causses et les ségalas ne produisent dans les replis les mieux abrités que de chétives moissons : partout ailleurs s'étendent des plateaux nus, où l'herbe est rare, où les pierres forment de véritables chaos. La population est clairsemée, forte et rude à la peine. A mesure qu'on se rapproche de la *Garonne*, le paysage prend un aspect plus riant : villes et villages se pressent le long du cours d'eau ; les coteaux ensoleillés donnent des vins généreux, dont la valeur s'accroît vers l'embouchure du fleuve. Là mûrissent les crus les plus renommés du globe, malheureusement entamés, comme les crus du Rhône, par l'invasion du phylloxera.

La grande industrie est rare dans le bassin de la Garonne, qui est surtout agricole; les gisements houillers lui font défaut. Dans ce vaste espace, qui comprend près du quart de la France, nous ne trouvons que les bassins de Carmaux, dans le Tarn, et de Decazeville, dans l'Aveyron. Les grandes villes de Bordeaux et de Toulouse, les laborieuses populations de l'Ariège, où l'industrie des forges au bois remonte à une haute antiquité, font seules exception à cette règle.

Les populations du bassin de la Garonne se distinguent par l'expression vive de la physionomie, la beauté des traits du visage, l'enjouement et la pétulance. On n'a pas certes ménagé la plaisanterie aux Gascons : on les a dépeints comme portés à exagérer la vérité, à se vanter et à se complaire en eux-mêmes. Combien d'autres pays peuvent à bon droit s'adresser le même reproche, qui ne rachètent pas ces légers défauts par la gaieté du caractère, l'absence de morgue et de prétention !

La Garonne, formée de gros torrents, dont les principaux sont l'*Inola* et la *Ruda*, disparaît sous un plissement de terrain, pour jaillir à l'admirable *Goueil de Joucou*. Elle arrose le val d'Aran et entre en France au *Pont-du-Roi*. Elle s'engage dans un beau défilé montagneux, où elle arrose *Saint-Biat*, rival de Bagnères-de-Bigorre pour l'extraction et le travail des marbres, passe près de *Saint-Bertrand-de-Comminges*, l'ancienne capitale féodale du Comminges; à *Montréjeau*, d'où se détache la ligne ferrée qui remonte la Pique, à *Saint-Gaudens* (6 500 hab.), le chef-lieu de l'arrondissement montagneux de la Haute-Garonne. A *Saint-Martory*, d'où part un canal d'irrigation, la scène change : la Garonne coule dans une grande plaine d'alluvions, très riche en céréales, mais monotone d'aspect, arrose *Muret* (4 000 hab.), qui vit en 1213 la défaite du Midi par les chevaliers du Nord, et *Toulouse* (140 000 hab.), la vieille cité romaine, située dans une plaine peu pittoresque, capitale des Wisigoths et des Français de langue d'oc. Toulouse est le grand marché de céréales du Midi; ses minoteries sont fort actives; la cité ouvrière est située sur la rive gauche : c'est le faubourg *Saint-Cyprien*, si durement éprouvé par l'inondation de 1875. Il reste à Toulouse de sa vieille indépendance municipale son Capitole. Elle est le grand centre universitaire de la région pyrénéenne. *Grenade* est comme Toulouse un marché de céréales. A partir de *Castelsarrazin* (7 000 hab.), situé dans une belle plaine d'alluvions, la Garonne coule entre deux rangées de collines, laissant entre elles une mince vallée d'alluvions, et cou-

vertes de vignes, de jardins, de vergers aussi riches que ceux de la Touraine. *Agen* (20 500 hab.), jolie ville sur le fleuve, avec un magnifique aqueduc, est le principal marché de cette région, et exporte des vins, des fruits séchés, surtout les pruneaux connus sous le nom de *pruneaux d'Agen*. *Aiguillon*, au confluent du Lot, a des vergers qui ne le cèdent pas à ceux du chef-lieu. *Tonneins* (8 000 hab.) a sa manufacture de tabacs; *Marmande* (10 000 hab.), les produits de son opulente campagne. Près de *la Reole* (4 000 hab.), grand marché agricole, commence le Bordelais, avec ses vignobles fameux dans le monde entier. De *Langon* à Bordeaux, en y comprenant le Bazadais, s'étend la région des *graves*, vins blancs secs, dont les plus renommés sont les vins de *Sauterne* et de *Barsac*; de Bordeaux au *Verdon*, c'est-à-dire dans les arrondissements de Bordeaux et de Lesparre, les coteaux du Médoc donnent les crus de *Château-Lafitte*, *Château-Margaux*, *Saint-Julien*, *Saint-Estèphe*, etc., les premiers vins du Bordelais; entre la Garonne et la Dordogne se récoltent les vins d'*Entre-deux-mers*, les plus communs; les bords de la Dordogne produisent les vins des côtes de *Saint-Émilion*. C'est à Bordeaux que se traitent la plupart de ces vins, qu'ils sont mis en fûts, expédiés dans le reste de la France, en Angleterre et dans le monde entier.

Les affluents de gauche de la Garonne sont d'abord deux torrents pyrénéens :

La *Pique*, qui arrose la vallée pittoresque de *Bugneres-de-Luchon* (4 500 hab.), la station thermale la plus fréquentée des Pyrénées avec celle de *Cauterets*, un des centres d'excursions les plus curieuses dans le massif de la *Maladetta*. Au sud de la vallée s'ouvre le port de *Venasque*, que suivra probablement dans un avenir prochain le chemin de fer qui va déjà jusqu'à *Luchon*. La *Pique* finit à *Montréjeau*.

La *Neste*, aussi puissante que la Garonne à son confluent avec ce fleuve, arrose la plus jolie et la plus fertile vallée des Pyrénées, celle d'*Aure*. Le canal de *Sarrancolin* saigne la *Neste* au profit des pâturages de *Lannemezan*.

Un grand nombre de rivières nées sur le plateau se déversent dans la Garonne, après s'être frayé des routes à peu près parallèles à travers l'immense masse de débris déposés dans les plaines du Gers par les anciens glaciers des Pyrénées. Cette région bien arrosée est couverte de pâturages et de vignes, qui donnent les fameuses eaux-de-vie d'*Armagnac*.

Ces rivières sont :

La *Save*, qui passe à *Lombez*, marché de bestiaux, à *l'Ille-en-Jourdain* (4 500 hab.), et finit à *Grenade*;

Le *Gers*, qui passe à *Auch* (14 000 hab.), la vieille capitale des Ibères, bâtie en amphithéâtre sur sa colline blanche, et aussi à *Lectoure* (5 500 hab.), jadis la capitale de l'Armagnac, ruinée par Louis XI;

La *Baïse*, qui arrose *Mirande* (3 500 hab.), *Condom* (8 500 hab.), le principal marché des eaux-de-vie du Gers, et *Nérac* (7 500 hab.), qui fut le séjour de la cour d'Henri IV : Nérac fait le commerce d'eaux-de-vie et fabrique des pâtés de foie renommés. La *Losse*, affluent de la Baïse, passe près de la vieille cité féodale de *Vic-Fézenzac*.

La petite rivière landaise le *Ciron* contourne les coteaux du Bazadais, avant de finir dans la Garonne près de *Barsac*.

Les Pyrénées et leurs contreforts envoient à la Garonne de puissants torrents sur sa rive droite : d'abord le *Salat*, qui passe à *Saint-Girons* (5 000 hab.), desservi par un chemin de fer.

L'*Arize* traverse un bassin calcaire très remarquable par ses grottes, ses cavernes perforées par les eaux ; la plus curieuse est celle du *Mas-d'Azil*, qu'a creusée la rivière.

La haute vallée de l'*Ariège* ne le cède en rien aux plus pittoresques vallées des Pyrénées ; elle a de plus qu'elles des mines de fer inépuisables, qui donnent le meilleur acier connu, et, comme elles, des sources thermales dont les malades commencent à apprendre le chemin. L'*Ariège* passe à *Ax*, dont les soixante-dix sources d'eaux chaudes fondent prématurément les neiges hivernales, à la petite ville industrielle de *Tarascon*, dans les environs de laquelle s'élève une race de bestiaux renommés et se trouvent les mines de fer de *Rancié*, les forges au bois de *Vicdessos*. L'*Ariège* arrose encore *Foix* (7 000 hab.), dont les princes redoutés faisaient la loi dans tout le bassin pyrénéen ; *Pamiers* (11 500 hab.), situé dans une admirable vallée, grandes fabriques de faux et d'instruments agricoles ; *Saverdun*, et finit au-dessus de Toulouse. L'*Ariège* a pour principal affluent l'*Hers* ; dans sa belle vallée on remarque *Bélesta* et *Mirepoix*, capitale d'une ancienne principauté.

Un autre l'*Hers* longe le canal du Midi et finit à Toulouse.

Les grands affluents de la Garonne viennent des Cévennes, de la Lozère, du pauvre plateau central. Ils n'ont pas, comme les gaves, une glorieuse origine : les forêts où les pins séculaires s'inclinent et tombent au milieu des jeunes pousses, les pâturages verdoyants visités par les troupeaux, n'ont pas environné

leur berceau; ils se tordent au fond de gorges obscures, surplombées par des roches pelées et arides, véritables déserts souvent aussi désolés que ceux de l'Arabie Pétrée.

Le *Tarn*, grossi de claires fontaines qui sourdent à la base de ses plateaux calcaires, passe à *Florac* (2 000 hab.), blotti dans un ravin au pied de la cause Méjean. A *Millau* (16 500 hab.), verte oasis qui succède aux causses infertiles, la vallée s'élargit. Jadis Millau dut une grande activité industrielle aux protestants, que chassa depuis la persécution de Louis XIV. Ces traditions aujourd'hui se renouent. Le Tarn, bien qu'arrosant des régions plus heureuses, n'est encore qu'un torrent fougueux, qui s'écoule en cascades et bondit en rapides (le Saut du Sabo). Il baigne *Alby* (20 500 hab.), la vieille capitale des Cathares et Bonshommes, contre qui sévirent si cruellement les Français du Nord, lors de la croisade contre les Albigeois. Alby a une superbe cathédrale bâtie en briques. *Gaillac* (8 500 hab.) a des coteaux renommés pour leurs vins. *Rabastens*, *Villemur*, ont de grasses vallées alluviales, qui se développent jusqu'à la Garonne. Le Tarn s'infléchit et coule parallèlement au grand fleuve avant de lui apporter ses eaux. Dans le département de Tarn-et-Garonne, il arrose *Montauban* (28 500 hab.), l'ancienne cité calviniste, qui résista à Louis XIII, et où s'est maintenue une de nos écoles de théologie protestante. *Moissac* (9 000 hab.), presque au confluent de deux fleuves, fait un grand commerce de grains.

Les affluents du Tarn sont à gauche :

La tortueuse *Dourbie*, qui finit à Millau;

Le *Dourdou*, que grossissent les claires eaux de la *Sorgue*; au confluent est *Saint-Affrique* (7 500 hab.), qui a une industrie assez active de lainages et de cuirs;

L'*Agout*, qui vient de l'Espinouse, passe à *Castres* (27 500 hab.), une des cités les plus industrielles du Midi: elle fabrique des draps, du papier, etc. *Lavaur* (7 000 hab.) travaille la soie et le coton. Le principal affluent de l'Agout, le *Thoré*, met en mouvement les fabriques de *Mazamet* (14 500 hab.), cité rivale de Castres. Un autre affluent, le *Sor*, passe près de *Sorèze*, ancienne abbaye de bénédictins, et de *Revel*, ville située près du point où Riquet emmagasina les eaux de la Montagne Noire pour alimenter le canal du Midi.

Le Tarn reçoit à droite l'*Aveyron*, presque aussi long, plus encaissé et plus sinueux que lui-même. Il roule dans les gorges sévères du Rouergue et passe à *Rodez* (15 500 hab.),

vieille cité féodale, sans industrie ni commerce; à *Villefranche-de-Rouergue* (10 500 hab.); à *Nègrepelisse*, ruinée par Louis XIII. Ses affluents sont: le *Viaur*, dont la vallée ressemble à celle de l'Aveyron; le *Cérou*, qui passe près du bassin houiller de *Carmaux* (7 000 hab.) et près de *Corâes*, qui a conservé ses rues étroites et ses pignons du moyen âge.

Le *Lot* a ses sources voisines de celles du Tarn; il est plus long que lui et roule cependant moins d'eau. Il arrose *Mende* (7 000 hab.), un des plus tristes chefs-lieux de France, contourne la base granitique du plateau d'Aubrac, passe à *Espalion* et traverse une région de mines et de forges très actives, celle de *Decazeville*. Ces gisements carbonifères, au pied du plateau central, répondent à ceux du bassin d'Épinac, à l'autre extrémité du même plateau. Certaines couches ont jusqu'à 70 mètres d'épaisseur et brûlent lentement depuis des siècles. par exemple près de Cransac. Autour de ces mines se sont bâties plusieurs villes récentes en pleine prospérité, et s'est groupée une population occupée au travail d'extraction, aux forges, aux verreries, etc.: *Decazeville* (9 500 hab.), *Aubin* (10 000 hab.), qui possède des hauts fourneaux, *Férmé*, *Viviez*, *Panchot*, etc. La production du bassin tout entière est évaluée à 750 000 tonnes par an. Le *Lot* passe ensuite à *Capdenac*, point de croisement de chemins de fer, et qu'une haute falaise sépare seule de *Figeac*; à *Cahors* (15 500 hab.), vieille cité des Cadurci et capitale du Quercy; elle est comprise dans une boucle du fleuve, qui l'enveloppe presque tout entière; elle fait un grand commerce de vins et exploite des gisements voisins de phosphate de chaux. Entre Cahors et Villeneuve-sur-Lot, les sinuosités du fleuve se multiplient. *Villeneuve* (14 500 hab.) est située au milieu d'opulents vergers qui ne le cèdent qu'à la campagne d'Agen. Le confluent du *Lot* et de la *Garonne* est à *Aiguillon*.

Le *Lot* reçoit la *Colagne*, qui passe à *Marvejols*, une des rares vallées abritées de la rude *Lozère*; la *Truyère*, qui suit la base des monts de la *Margeride*, arrose une vallée sauvage et boisée et passe près de *Chaudesaigues*. Sur la rivière les ingénieurs ont jeté, près de *Garabit*, le viaduc de chemin de fer le plus haut de l'Europe, 127 mètres. Un des ruisseaux de la *Truyère* passe à *Saint-Flour* (5 500 hab.), vieille forteresse de la Haute Auvergne, ville épiscopale. Le *Célé*, dans tout son cours, accompagne de très près le *Lot*, dont le sépare un curieux plateau, qui porta peut-être le vieil oppidum d'Uxellodunum. Le *Célé* passe à *Figeac* (7 000 hab.), patrie de *Champollion*.

La *Dordogne*, la rivière jumelle de la Garonne, naît de deux ruisseaux qui descendent du pic de Sancy. Dans sa haute vallée, froide et triste pendant six mois d'hiver, imposante et riante pendant la saison douce, les malades vont demander la santé aux sources minérales du *Mont-Dore* et de la *Bourboule*. Elle entre dans la Corrèze près de *Bort*, dont on vante avec juste raison les belles colonnades basaltiques. L'étroitesse de sa vallée n'a pas permis à des villes de s'asseoir sur ses rives jusqu'à son entrée dans le département qui porte son nom. Elle laisse de côté *Sarlat* (6 500 hab.), patrie de La Boétie, passe à *Bergerac* (15 000 hab.), ville ruinée par les guerres de religion et la révocation de l'édit de Nantes, comme tout ce département, qui fut le plus fécond en grands hommes au seizième siècle. *Libourne* est le port de la Dordogne, comme Bordeaux est celui de la Garonne ; mais la prospérité de l'un a presque absorbé la vie commerciale de l'autre.

La Dordogne reçoit, à gauche, les nombreux torrents du *Mont-Dore* et du *Cantal*, qui entretiennent la fraîcheur des bois et des pâturages de ces belles vallées ; la *Maronne*, qui arrose les pâtis de *Salers*, vieille ville du moyen âge, oubliée par les siècles au milieu de ces solitudes ; *Salers* a donné son nom à une des races bovines les plus renommées ; la *Cère*, qui descend du *Lioran*, arrose *Vie-sur-Cère*, aux sources minérales très efficaces, et se gonfle des eaux de la *Jordane*, qui féconde la riche plaine d'alluvions où s'est bâti *Aurillac* (13 500 hab.), patrie de Gerbert. La petite rivière de *Férolle* baigne le pied d'un plateau qui porte le sanctuaire de *Rocamadour*.

Sur sa rive droite, les affluents de la Dordogne sont :

La *Vézère*, née sur le plateau de *Millevache*, qui roule ses eaux teintées d'ocre dans de charmantes vallées, aux détours imprévus, et est accidentée de rapides et de cascades, comme ceux de la *Virolle* et du *Saillant*. Elle arrose *Treignac*, qui participe au mouvement industriel de *Tulle*, et *Uzerche*, marché de bestiaux. Elle reçoit la *Corrèze*, aussi puissante qu'elle, qui baigne *Tulle* (16 000 hab.), animée par le mouvement de sa manufacture d'armes ; la charmante ville de *Brives-la-Gaillarde* (14 000 hab.), dont les jardins bien exposés fournissent leurs primeurs à tout le centre. *Brives* est sise près d'un petit bassin houiller. Dans le bassin de ces deux rivières se trouvent les grottes de la *Madeleine*, de *Moustiers*, des *Eyzies*, qui ont livré à la science tant de documents sur l'homme préhistorique.

L'*Isle*, grossie de la *Haute Vézère* et de la *Loue*, qui passe à

Saint-Yrieix, et près d'*Excideuil*, arrose *Périgueux* (26 000 hab.), ville fort déchue depuis les guerres de religion. Elle a des usines métallurgiques qui traitent le minerai du Nontronnais, des fabriques de draps, etc. Son principal monument est sa cathédrale de Saint-Front, un des plus beaux spécimens d'architecture romane et byzantine. L'Isle finit à Libourne et reçoit près de son confluent, à *Coutras*, la *Dronne*, qui baigne *Brantôme* et *Ribérac* (4 000 hab.).

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX	ARRONDISSEMENTS.
Guyenne et Gascogne.	Gers.	Auch.	Lombez, Mirande, Lectoure, Condom.
Languedoc.	Haute-Garonne.	Toulouse.	Saint-Gaudens, Muret, Villefranche.
Guyenne et Gascogne.	Tarn-et-Garonne.	Montauban.	Castelsarrasin, Moissac.
—	Lot-et-Garonne.	Agen.	Nérac, Marmande, Villeneuve-sur-Lot.
—	Gironde.	Bordeaux.	La Reole, Bazas, Libourne, Blaye, Lesparre.
—	Dordogne.	Périgueux.	Nontron, Ribérac, Bergerac, Sarlat.
— (Quercy.)	Lot.	Cabors.	Gourdon, Figeac.
Languedoc.	Tarn.	Albi.	Castres, Gaillac, Lavaur.
Comté de Foix.	Ariège.	Foix.	Daxiers, Saint-Girons.
Guyenne et Gascogne. (Rouergue.)	Aveyron.	Rodez.	Millau, Saint-Affrique, Espalion, Villefranche.
—	Lozère.	Mende.	Florac, Marvéjols.
Anvergne.	Cantal.	Aurillac.	Mauriac, Murat, Saint-Flour.
Limousin.	Corrèze.	Tulle.	Brives, Ussel.

Bassin du Rhône. — Le bassin du Rhône, auquel s'ajoute celui de la Saône, son principal affluent, occupe des Vosges à la mer Méditerranée toute la partie orientale de la France. Les Alpes et le Jura le séparent de l'Italie et de la Suisse; la grande ligne de partage des eaux (Cévennes, monts du Vivarais, du Lyonnais, du Charolais, Côte-d'Or, plateau de Langres et monts Faucilles) le sépare des bassins de la Garonne, de la Loire, de la Seine, du Rhin.

Dans son ensemble, il forme deux régions distinctes, celle de la Saône et celle du Rhône. La Saône est une rivière de plaines,

le Rhône un fleuve de montagnes. La première est grossie en automne et au printemps par les pluies ; ses eaux sont basses en été. C'est en été, au contraire, au moment de la fonte des neiges, que le Rhône, accru par l'énorme tribut des glaciers de l'Oberland, des monts Rosa, du mont Blanc, roule ses eaux les plus violentes. Ainsi l'équilibre se fait entre les deux cours d'eau, et le Rhône, de Lyon à la mer, se répand rarement sur ses rives. Son delta seul est quelquefois inondé. Du reste, une partie du trop-plein du Rhône est emmagasinée dans le lac de Genève, qui sert au Rhône de régulateur. La pente du bassin, qui donne au fleuve des allures torrentielles, contribue aussi à conjurer le danger des inondations, en précipitant plus rapidement à la mer le superflu des eaux de crue.

Le régime des vents qui dominent dans le bassin du Rhône donne à cette région un climat distinct : tandis que les vents d'ouest, chargés d'humidité, prévalent dans les bassins de la Garonne et de la Loire, ce sont les vents du nord et ceux du sud qui soufflent régulièrement dans l'étroit couloir, encaissé entre les montagnes, que parcourent les deux fleuves. Les plus redoutables sont ceux qui descendent des plateaux cévenols : leur violence est telle dans la Provence et le Languedoc, qu'on a vu des trains de chemins de fer ralentis et les voitures culbutées sur les routes.

La région de la Saône a un aspect particulièrement pacifique et charmant. A gauche, s'élèvent les terrasses jurassiques couvertes de noires forêts, qui assombrissent leurs combes et se reflètent dans les eaux tranquilles de leurs lacs ; à droite, s'élèvent les blanches collines de Bourgogne, connues déjà du temps des Romains pour leurs crus, qui donnent aux habitants leur gaieté et leur vigueur. Partout les vignes étalent leur verdure sur les coteaux ; de riches prairies alternent dans la plaine avec les champs de céréales.

La région du Rhône est encore plus opulente, dès qu'on a franchi les contreforts des Alpes ; mais pas une en France n'a été plus éprouvée dans les vingt dernières années : le phylloxera a desséché ses vignes, qui donnaient des vins de feu ; la culture de la garance, qui s'accommodait des plaines bien arrosées du bas Rhône, a presque disparu devant les produits chimiques qui la remplacent ; les magnaneries si prospères, qui entretenaient l'industrie séricicole de la plupart des villes, ont été dépeuplées par les maladies redoutables qui sont venues frapper les vers à soie. Il a fallu changer les cultures, modifier les habi-

tudes des paysans; victimes de cette crise, beaucoup d'entre eux ont dû quitter leur sol et émigrer en Algérie.

Les populations du bassin du Rhône sont parmi les plus vivantes et les plus solides de la France. A côté du Jurassien, haut de taille, à la tête froide, patient et calculateur, qui a su suppléer à l'insuffisance du sol par le travail des diverses industries qui lui viennent de la Suisse, nous trouvons le Bourguignon, au tempérament vigoureux et gai; sa province est une de celles qui ont donné le plus de grands hommes à la patrie. Dans toute notre histoire, le Dauphinois s'est signalé par son courage et son indomptable tenacité. Le Provençal, sous son beau ciel, qui rappelle celui de l'Italie et de la Grèce, a la pétulance des peuples du midi, l'esprit d'aventure et d'initiative des populations maritimes, souvent aussi quelque mollesse et de subits réveils de violence, qui se sont manifestés dans les guerres civiles et religieuses dont la Provence fut le théâtre. Joignez-y un esprit subtil, avisé, propre aux affaires: il y a du sang grec dans toutes les populations du littoral.

A sa sortie du lac de Genève, le Rhône, allégé de son limon, désormais limpide et bien, entre en France; tout aussitôt il se heurte au rempart que lui oppose le massif du Jura. Il a réussi, après de longs siècles, à trouver le point faible des assises calcaires et à se frayer un chemin au travers. Serré entre le mont Vouache et le Grand-Credo, à l'endroit où le fort de l'Écluse barre le passage, il disparaît pendant la saison de sécheresse dans une fissure du sol, sorte de gouffre, qu'il recouvre en temps de crue: c'est la *perte du Rhône*. De l'Écluse à Bellegarde, le fleuve s'engage dans un sauvage défilé, où ses eaux, disciplinées depuis peu par l'industrie, mettent en mouvement d'innombrables usines. Il longe ensuite la base d'une des plus hautes crêtes jurassiques, arrose *Scyssel*, qui exploite les couches d'asphalte des environs, et laisse de côté l'industriel *Culoz*. Avant de forcer la seconde rangée du Jura, que garde le fort de *Pierre-Châtel*, il se déversa vraisemblablement tour à tour par les lacs d'Annecy, du Bourget et d'Aiguebolette, empruntant pour se rendre à la mer le lit de l'Isère. Son œuvre géologique accomplie, le Rhône traverse encore des passages difficiles; près de *Lhuis*, il pénètre dans un étroit défilé, où il n'a plus que 36 mètres de large. Délivré de sa prison de montagnes, il s'épanchait jadis dans les basses plaines qui bordent aujourd'hui ses deux rives: au nord, le pays des Dombes, encore couvert d'une multitude de lacs; au sud, le bassin lacustre qu'écoule

la Bourbre. L'industrielle petite ville de *Miribel* annonce la proximité de Lyon.

Lyon, la seconde ville de France, compte 376 500 hab. sans y comprendre sa banlieue. Admirablement situé entre Paris et Marseille, au confluent de la Saône, Lyon fut la capitale des Gaules au temps de la domination romaine. Là s'élevait le temple national consacré à Rome et à Auguste; là aussi se tenait annuellement la grande assemblée des représentants de la province. Au moyen âge, la ville de Lyon, séparée par la nature en trois parties, relevait de trois juridictions, celles de l'Empire, de l'archevêché, du roi de France : elle fut définitivement réunie au domaine par Philippe le Bel. C'est de Colbert que date sa prospérité industrielle. Lyon était dans les deux derniers siècles et est encore aujourd'hui la première ville du monde pour la fabrication des soieries. La révocation de l'édit de Nantes, les troubles de la Révolution, portèrent à son monopole des coups funestes. Les ouvriers expatriés firent part à l'étranger des secrets de sa fabrication. Milan, Zurich, Crefeld, Macclesfield, font encore à Lyon une sérieuse concurrence. Mais la vieille cité française a toujours gardé le premier rang, grâce à des procédés qu'elle est toujours parvenue à conserver, et grâce à la perfection de la main-d'œuvre. Lyon achète pour 400 millions de soies et exporte pour plus de 500 millions d'articles. 125 000 métiers battent jour et nuit dans ses quartiers populeux. Certaines nuances, comme le rose, le vert pomme, le bleu pâle, ne sont obtenues qu'à Lyon; ses satins sont d'une fraîcheur délicate, d'un velouté inimitable. La population ouvrière lyonnaise a aussi une physionomie toute spéciale : groupés à la Croix-Rousse, aux Brotteaux, à la Guillotière, les *canuts* reçoivent des fabricants les modèles et travaillent chez eux à la pièce, sur des métiers qui leur appartiennent. La passementerie, la teinturerie, entretiennent aussi un très grand nombre d'ouvriers. Lyon est une ville catholique et mystique : c'est là qu'est le siège de la congrégation des Missions étrangères.

Le Rhône subit la direction de la Saône et coule désormais du nord au sud avec la rapidité d'un cheval au galop. La vitesse de sa course, la difficulté qu'on éprouve à remonter le courant, la concurrence des chemins de fer, ont ruiné la batellerie du Rhône, de sorte que ce fleuve, le plus puissant des cours d'eau français, est à peu près inutile pour la navigation et l'arrosage. Aussi a-t-on décidé de creuser, pour l'irrigation, un canal latéral qui partirait de *Condrieu* sur la rive gauche, passerait

sur la rive droite par un aqueduc, à *Mornas*, et, coupant par le Gard, l'Hérault et l'Aude, irait déboucher dans l'étang de Narbonne. Les agriculteurs fondent de grandes espérances sur ce canal, qui pourrait rendre à la culture d'immenses espaces ravagés par le phylloxera.

Le Rhône arrose *Givors* (11 500 hab.), ville enfumée, qui dépend de la région houillère du Rhône et de la Loire. Elle a des hauts fourneaux, des verreries, des ateliers de roues de wagons, des poteries. Un canal alimenté par les eaux du Gier et du Couzon la relie à Rive-de-Gier. *Vienna* (26 000 hab.), une des cités les plus peuplées de la Gaule romaine, se relève d'une longue décadence par son industrie métallurgique, ses verreries, ses manufactures de soieries et de draps. Le Rhône lave la base du mont Pilat, arrose *Tournon* (5 000 hab.) aux vins renommés, en face de la petite ville de *Tain*, hier encore enrichie par ses crus de l'Ermitage; *Saint-Péray*, dont les vins valaient presque ceux de Tournon; *Valence* (24 500 hab.), bâtie au-dessous du confluent de l'Isère dans une riche plaine d'alluvions, et qui fabrique des étoffes de tous genres. *La Voulte* et *le Pouzin* ont des hauts fourneaux; où se travaille le minerai de fer de l'Ardeche; *Viviers* est une vieille ville épiscopale, qui a donné son nom à la province de Vivarais. *Bourg-Saint-Andéol* (4 500 hab.) fut jadis un des ports les plus animés du Rhône. Au *Pont-Saint-Esprit*, le Rhône passe sous un pont magnifique, bâti à la fin du treizième siècle. *Avignon* (38 000 hab.) est l'antique cité des papes, qui s'y fixèrent au commencement du quatorzième siècle et la gardèrent jusqu'à la Révolution. Son plus beau monument est le château des papes, à la fois palais et prison. Cette ville fait un grand commerce de soie et de garance, et centralise les produits de l'admirable campagne de Vaucluse. Le Rhône, désormais grossi de tous ses affluents, passe entre *Tarascon* (10 000 hab.), dominé par son château fort, que baigne le flot du fleuve, point de croisement de deux grandes lignes ferrées, et *Beaucaire* (9 500 hab.), le vieux port du Languedoc, célèbre par ses foires qui attiraient autrefois jusqu'à 300 000 personnes. Ces foires subsistent encore, bien que singulièrement diminuées d'importance.

Le delta du Rhône, qui peu à peu a comblé le vaste golfe qui s'ouvrait jadis de Mauguio à Marligues, commence à *Fourques*. Le régime du delta a continuellement changé depuis l'époque historique; le Rhône est le fleuve travailleur par excellence; ses alluvions sont aussi abondantes que celles du Nil et

gagnent sur la mer 50 mètres par an. Il se divise aujourd'hui en deux bras principaux : le *Petit Rhône*, qui emporte $\frac{1}{5}$ des eaux du fleuve et passe à *Saint-Gilles* (5 000 hab.), qui fut autrefois un des ports principaux d'embarquement pour les croisés; il allait finir jadis dans l'étang de Mauguio; il se termine maintenant près des salines de Peccais, et laisse de côté le port d'*Aigues-Mortes* au milieu de ces étangs à demi comblés par le Vistre et le Vidourle : le *Grand Rhône*, qui emporte les $\frac{4}{5}$ de l'eau du fleuve, passe à *Arles* (23 500 hab.), l'ancienne Rome gauloise et plus tard la capitale du royaume qui portait son nom. Cette ville était jadis à 26 kilomètres de la mer; elle en est aujourd'hui à 48 kilomètres. Il lui reste de son ancienne splendeur les ruines de son théâtre, de son superbe amphithéâtre, etc.; la mer, en se retirant d'elle, a emporté sa prospérité, que ne lui rendront ni son commerce de bestiaux ni le mouvement de batellerie qui se fait sur la grande bouche du fleuve et sur le canal. La barre du Rhône, qui se déplace et se reforme sans cesse, a toujours empêché les navires de remonter le fleuve. On a essayé de tourner la difficulté en creusant le *canal d'Arles à Bouc*; mais, comme il ne mesure que 2 m. 50 cent. de profondeur, il est de peu d'usage; récemment il a été suppléé par le *canal Saint-Louis*, beaucoup plus rapproché des embouchures, et qui mesure 60 mètres de largeur et 6 mètres de profondeur.

Le nouvel emporium, qui aspire à de belles destinées, aura à redouter l'insalubrité de sa situation et la jalousie de Marseille et d'Arles. Nous ne parlons que pour mémoire du Rhône vif, du Rhône vieux, du Rhône espagnol, du bras du Japon, toutes branches du fleuve mortes à la navigation, et qui ne sont que des canaux ensablés et marécageux.

Entre le Petit Rhône et le Grand Rhône s'étend l'*île de la Camargue*, qui couvre 78 000 hectares de superficie. Elle pourrait être, elle sera peut-être un jour aussi riche que le delta du Nil : le sol sablonneux est recouvert d'une couche de 1 à 2 mètres d'alluvions, qui augmenterait encore si l'on n'avait, malheureusement, pourvu de digues les deux bras du fleuve, emportant désormais sans profit à la mer le limon productif. Coupée de fossés, semée d'étangs, la Camargue nourrit des troupeaux de taureaux sauvages et de chevaux maigres et vifs qui descendent de ceux qu'y laissèrent au huitième siècle les Sarrasins. Un cinquième à peine est cultivé en blé et en prairies. Les roselières et les salines se multiplient près du vaste

étang de Vaccarès, qui communique à la mer par de nombreux chenaux, en partie obstrués par les sables. Le seul port de la Camargue est *les Saintes-Maries*, pauvre village ensiévré, habité par des sauniers et les gardiens des troupeaux de l'île.

De l'autre côté du Grand Rhône s'étend la vaste plaine de *la Crau*, désert aride où l'on observe le phénomène du mirage, encombré d'un chaos de pierres qu'y roulèrent le Rhône et la Durance. Grâce aux nombreux canaux que le travail de l'homme y a creusés, notamment celui de Craponne et celui des Alpines, ce désert a ses oasis de verdure. Un jour viendra que cette plaine sera entièrement colmatée et donnera d'autres revenus que ceux de ses moutons, que l'hiver ramène des pâturages alpestres.

Les affluents de droite du Rhône sont : le *Journan*, petit ruisseau qui arrose les pâturages de *Gex*, humble sous-préfecture, d'où l'œil embrasse le magnifique panorama du Jura, des Alpes et du Léman. Près de *Gex* se trouve *Ferney*, d'où Voltaire exerça si longtemps sur l'Europe sa primatie littéraire.

La *Valserine* roule ses eaux froides dans une des combes les plus noires et les plus austères du Jura. L'*Ain* prend sa source à 12 kilomètres de celle du Doubs ; sa vallée est une des plus étroites et des plus pittoresques, mais la rivière ne traverse d'autre ville que *Champagnole* (3 300 hab.), où se trouvent les forges les plus actives du Jura, et *Pont-d'Ain*, non loin de son confluent ; il reçoit la *Bièvre*, qui prend sa source près du fort des Rousses, et s'engage dans une combe très étroite, où ses eaux mettent en mouvement les usines de *Morez* (5 500 hab.) et de *Saint-Claude* (8 000 hab.). La première de ces deux petites villes industrielles s'occupe de la fabrication des montres, horloges et lunettes ; l'autre, de la tabletterie et de la taille des pierres fines. L'*Oignon* écoule dans l'*Ain* les eaux du sombre lac où se mirent les maisons de *Nantua* ; l'*Albarine*, dont le chemin de fer de Lyon à Genève suit le cours tortueux, arrose les petites cités très actives d'*Ambérieu* et de *Saint-Rambert*.

La *Saône*, aussi tranquille que le Rhône est fougueux, sort en un clair ruisseau des monts Faucilles, dans le département des Vosges. Elle traverse un gracieux pays, coupé de prairies et de bois, et devient navigable à *Port-sur-Saône*. La première ville qu'elle arrose est *Gray* (7 500 hab.), entourée de nombreux moulins, grand marché de céréales ; *Auxonne*, petite place forte qui fait partie du système défensif de Dijon ; *Saint-Jean-de-Losne*, un des principaux ports de la batellerie de la Saône. C'est là qu'aboutit le canal de Bourgogne, et plus loin vient

finir celui du Rhône au Rhin. Saint-Jean-de-Losne s'est illustré par la belle défense de 1636. *Chalon-sur-Saône* (21 500 hab.), au débouché du canal du Centre, doit à sa situation au milieu du bassin de la Saône d'être devenu un des plus grands entrepôts des céréales et des vins du pays. La Saône n'arrose plus que *Tournus*, avec sa belle cathédrale romane, *Mâcon* (19 500 hab.), grand entrepôt des vins du Mâconnais ; non loin de Mâcon, à Saint-Point, naquit Lamartine ; *Villefranche* (13 000 hab.), qui fait déjà partie du groupe industriel lyonnais ; *Trévoux* (3 000 hab.), et va s'unir au Rhône à Lyon, après avoir baigné la base du plateau de *Sathonay* (camp militaire).

La plus grande partie des eaux qui descendent du Jura, du revers des Faucilles et de la Côte-d'Or, vont à la Saône. Ces affluents sont :

A gauche, des ruisseaux clairs et frais descendant des Faucilles, le *Coney* dont les eaux font mouvoir de nombreuses usines, la *Lanterne*, qui court dans les pittoresques campagnes plantées de cerisiers qui avoisinent *Luceuil* (4 500 hab.) ; elle est grossie de l'*Augrogné*, qui passe à la célèbre ville d'eaux de *Plombières*.

Le *Drugeon* jaillit de sources puissantes, et, navigable dès son origine, arrose *Vesoul* (9 500 hab.), le chef-lieu de la Haute-Saône.

L'*Oignon*, très sinueux, parcourt une vallée où se pressent de nombreux villages, mais peu de villes. Il prend sa source près du *ballon de Servance*, surmonté d'un fort nouvellement construit, traverse la région manufacturière que desservent les gisements houillers de *Ronchamps* et de *Champagney*, traverse la modeste sous-préfecture de *Lure*, le bourg de *Villersexel*, où nos troupes soutinrent un combat heureux contre les troupes allemandes (janvier 1871), et finit entre Gray et Auxonne.

Le *Doubs*, moins abondant, mais plus long que la Saône, a la première partie de son cours dans le bassin rhénan. Il semble que, après avoir servi de frontière entre la France et la Suisse, il doive se rendre dans le Rhin près de Bâle ; mais, par un détour imprévu, il se rejette vers la France, après avoir formé en Suisse la boucle de Sainte-Ursanne. Il prend sa source dans le Noirmont, traverse les petits lacs de Saint-Point et de Chaillexon, se précipite près de Pontarlier par une cascade de 27 mètres. Il passe à *Pontarlier* (6 000 hab.), très important comme lieu de passage de France en Suisse ; ce fut par là que notre malheureuse armée de l'Est put gagner la Suisse en 1871. Le cours

du Doubs abonde en brusques tournants, en fissures profondes où s'engouffrent les eaux, en rapides. Il passe à *Morteau*, ville nouvelle, et déjà par ses forges, ses fabriques d'horlogerie, la rivale du Locle, auquel doit la joindre un chemin de fer. Après son détour en Suisse, le Doubs, baignant la base du Lomont, fait mouvoir les usines de *Saint-Hippolyte*, *Pont-de-Roide*, *Audincourt*, et ne quitte qu'à *Clerval* cette région métallurgique dont Montbéliard (8 500 hab.) est le centre. *Baume-les-Dames* doit son nom à l'opulente abbaye qui, sous l'ancien régime, recevait les demoiselles de grande famille. *Besançon* (57 000 hab.) est le réduit principal de la défense de l'Est; en même temps qu'une place de guerre de premier ordre, c'est une grande ville d'industrie, centralisant tous les produits de l'horlogerie de la province. Pour ces articles, Besançon vient immédiatement après Genève. *Dôle* (13 000 hab.), qui domine de son plateau la basse plaine de la Saône, fut jadis la capitale de la Franche-Comté, le siège d'un parlement et d'une Université.

Le Doubs reçoit l'*Allaine*, qui passe dans l'industriel bourg de *Delle* et à *Montbéliard*, et, par l'*Allaine*, deux petites rivières, la *Lisaine*, qui arrose *Héricourt* (fabriques de toiles peintes), illustré tristement par la longue bataille de janvier 1871 contre l'armée allemande; la *Savourouse*, qui meut les filatures de *Giromagny* et passe à *Belfort* (19 500 hab.), gardien héroïque de la trouée entre le Jura et les Vosges, conservé à la France après le néfaste traité de Francfort qui nous enleva l'Alsace, grâce à l'intrépidité de son défenseur Denfert et aux efforts diplomatiques de Thiers. La *Loue* sort d'une caverne profonde, d'où elle s'élançe par une cascade de 32 mètres de haut, et arrose *Ornans* (3 500 hab.). Elle est grossie d'abondants ruisseaux, dont l'un, la *Furieuse*, passe à *Salins* (6 500 hab.); place forte qui garde la route du mont Poupet; comme son nom l'indique, de magnifiques mines de sel l'avoisinent: la *Cuisance* baigne *Arbois*, qui donne des vins blancs renommés, patrie de Pichégry; l'*Orain* vient de *Poligny*, petite sous-préfecture qui fait le commerce de bois et de vins.

D'autres rivières vont encore à la Saône: la *Seille*, grossie de la *Vallière*. A ses sources, mais encore dans la région montagneuse, est *Lons-le-Saunier* (12 500 hab.), dont les salines exploitées sont à quelque distance, à *Montmorot*. Au confluent se trouve *Louhans*; la *Reyssouze* roule ses eaux paisibles dans une plaine dont les marécages ont été assainis; elle arrose la vieille capitale de la Bresse, *Bourg* (18 000 hab.), qui possède

un chef-d'œuvre d'architecture, l'église de Brou. La *Veyle* traverse la singulière région appelée *les Dombes*, toute semée d'une multitude de petits lacs, dont la plupart sont d'origine artificielle. Ils servent de viviers à une population travaillée par les fièvres paludéennes. On commence à les assécher et à les rendre à l'agriculture. Souvent aussi, quand ces lacs ont donné leurs moissons, les habitants les remplissent de nouveau, et en tirent ainsi un double parti. La superficie des Dombes est évaluée à 20 000 hectares.

Les affluents de droite de la Saône sont : l'*Amance*, qui prend sa source non loin de *Bourbonne-les-Bains* ; le *Salon*, qui passe à *Champlitte* ; la *Vingeanne*, qui arrose la plaine de *Fontaine-Française*, où Henri IV battit les Espagnols ; la *Tille*, qui finit près d'Auxonne.

L'*Ouche*, qui contourne le plateau de la Côte-d'Or alimente le canal de Bourgogne et passe à *Dijon* (55 500 hab.), ancienne capitale de la Bourgogne, lieu de passage très fréquenté entre Paris et Lyon, grande place forte ; l'*Ouche* est grossie de la *Vendeuse*, qui reçoit le canal à sa sortie du tunnel de Pouilly et le conduit à Pont-d'Ouche.

La *Dheune*, qui alimente de ses eaux le canal du Centre, arrose une partie de la région manufacturière du *Creusot*, baigne *Montchanin*, qui possède la tuilerie la plus importante de France, *Saint-Bérain*, qui a des forges, passe près de *Couches-les-Mines*, qui extrait du minerai de fer de sa montagne, entre en plaine à *Chagny* (4 000 hab.), point de croisement de lignes ferrées de l'est et du centre et qui doit recevoir un fort d'arrêt. Dans le bassin de la Dheune se trouve *Beaune* (12 000 hab.), entrepôt des vins de Bourgogne de la côte de Beaune (Pommard, Meursault, Volnay). La *Grosne*, qui vient des montagnes du Lyonnais, passe à *Cluny* (4 500 hab.), où se voient les ruines de l'abbaye la plus célèbre du moyen âge : c'est là qu'est aujourd'hui l'École normale des maîtres de l'Enseignement secondaire spécial.

L'*Azergues* reçoit les ruisseaux qui mettent en mouvement les usines de *Tarare* (13 500 hab.), grande fabrication de mouselines, et de *Arbresle* qui exploite des carrières de pierres de taille.

Dans la seconde partie de son bassin, de Lyon à Arles, le Rhône reçoit :

A droite, le *Gier*, suivi par un canal, qui dessert toute la région orientale du bassin de Saint-Étienne : ce n'est qu'une longue voie fluviale, bordée jusqu'à Givors d'usines et de hauts

fourneaux ; les deux centres principaux sont *Saint-Chamond* (14 000 hab.), qui fabrique surtout des lacots, et *Rive-de-Gier* (16 500 hab.), dont la principale industrie consiste dans la fabrication du verre.

La *Cance* fait mouvoir les nombreuses fabriques de papiers d'*Annonay* (17 000 hab.), la ville la plus peuplée de l'Ardèche.

Les rivières qui descendent des monts du Vivarais sont remarquables entre toutes par la fougue de leurs eaux torrentueuses et leurs crues formidables : la plus puissante, l'Ardèche, monta en 1837 à 21 mètres au-dessus du point d'étiage.

Le *Doux* finit à Tournon.

L'*Ericux*, plus violent encore, finit près de la Voulte ; l'*Ouvèze* arrose *Privas* (8 000 hab.), ruiné par les guerres de religion ; on y fabrique des draps, et l'on y tanne les cuirs. L'Ardèche, dont la haute vallée est une des plus pittoresques de la France, passe près d'*Aubenas* (8 000 hab.), le plus grand marché de soies grèges du bassin du Rhône. Son principal affluent est le *Chassezac*, qui roule à lui seul, en temps de crue, plus d'eau que la Seine et la Loire réunies. Un autre petit affluent passe à l'*Argentière* (2 500 hab.), qui doit son nom à d'anciennes mines d'argent exploitées par les évêques de Viviers.

La *Cèze*, presque aussi redoutable par ses crues que l'Ardèche, prend sa source non loin du passage de Villefort, arrose une partie de la région houillère et métallurgique d'Alais, passe à *Besseges* (11 500 hab.), où l'on extrait de la houille, et où l'on travaille le fer ; à *Robiac* (4 500 hab.), à *Saint-Ambroix* (3 500 hab.), magnaneries importantes, à *Bagnols* (4 500 hab.).

Le *Gard* est formé du *Gardon d'Anduze*, qui passe à *Anduze* (4 500 hab.), filatures, et du *Gardon d'Alais*, qui passe à la *Grand'Combe* (12 000 hab.), principal point d'extraction de la houille, et à *Alais* (22 500 hab.), centre d'un bassin houiller qui produit 1 700 000 tonnes de charbon ; Alais a une école des mineurs. Le *Gard* roule dans des gorges étroites et arides et passe près de *Remoulins* sous le magnifique *pont du Gard*, à triple rang d'arches superposées, jeté par les Romains d'un bord à l'autre de la vallée, et destiné à conduire à Nîmes, par un aqueduc, les eaux de la rivière d'Eure. Le *Gard* se jette dans le Rhône à Beaucaire. Un petit affluent, l'*Alzon*, passe à *Uzes* (5 500 hab.), ville souvent ruinée pendant les guerres religieuses soutenues par les Camisards.

On peut considérer comme affluents du Rhône deux rivières qui finissent au milieu des étangs d'Aigues-Mortes : le *Vistre*,

desséché pendant l'été, et qui devient un torrent après les pluies d'orages. Le Vistre passe près de *Nîmes* (63 500 hab.), la ville de France qui a le mieux conservé ses monuments romains, les Arènes, qui servent encore à des combats de taureaux, la Maison carrée, chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, qui tient lieu de musée, la tour Magne, qui fut probablement un mausolée. Nîmes manquait d'eau et n'avait que sa Fontaine coulant dans un lit de marbre, et dont la source est ornée de magnifiques statues de Pradier. Un canal de dérivation du Rhône lui amène désormais l'eau qui lui manquait. Nîmes, dont le commerce des vins a été à peu près ruiné par les ravages du phylloxera, est une grande ville d'industrie, qui fabrique des foulards, des tissus de soie, des tapis.

Le *Vidourle*, dont les crues subites, appelées *vidourlades*, sont presque aussi furieuses que celles de l'Ardèche, traverse les petites villes manufacturières de *Saint-Hippolyte*, de *Sommières*, passe près de *Lunel* (6 500 hab.), aux vins renommés, et comble de ses alluvions les étangs d'Aigues-Mortes.

Les affluents de gauche du Rhône descendent tous des Alpes et de leurs contreforts. Quoique très abondants, ce ne sont pourtant que des torrents, qui ne se prêtent pas à la navigation.

L'*Arve* amène au Rhône le tribut des glaciers du mont Blanc et mêle dans les faubourgs de Genève ses eaux troubles aux eaux limpides du fleuve, à peine son égal au moment de la fonte des neiges. L'*Arve* passe à *Chamonix*, le village si fréquenté d'où partent les touristes pour escalader le mont Blanc, traverse l'ancienne province de Faucigny, habitée par une population laborieuse et économe, dont une partie est obligée chaque année de s'expatrier, arrose *Sallanches*, qui garde l'issue d'un ancien lac asséché; *Bonneville* (2 500 hab.).

Le torrent des *Usses* finit à *Seysssel*. Presque au même point, le *Fier* écoule par des gorges superbes le beau lac d'*Annecy*, dominé par les pentes abruptes du Semnoz. Le lac d'*Annecy* était autrefois beaucoup plus étendu; il s'est vidé en aval, et dans la plaine d'alluvions s'est bâtie la ville d'*Annecy* (11 500 hab.), dont l'industrie (laines, papeterie) est très active. Un des torrents qui se déversent dans le lac dessert les usines de *Faverge*s (3 000 hab.), où des fabricants lyonnais ont transporté leurs industries. Le *Fier* passe encore à *Rumilly* (4 000 hab.), qui fabrique des lainages.

Le beau lac du *Bourget*, celui que Lamartine a célébré dans des vers immortels, est encaissé entre les parois de hautes

montagnes que domine la Dent du Chat. Des villages qui l'entourent, le plus célèbre est *Aix-les-Bains* (4 500 hab.), d'où l'on va visiter l'abbaye de Haute-Combe, où sont ensevelis les ducs de Savoie. Le lac du Bourget s'écoule par le *canal de Savière*; en amont se jette la *Leyse*, qui coule dans une vallée qu'emprunta peut-être le Rhône. Là s'élève l'ancienne capitale de la Savoie, *Chambéry* (19 500 hab.), siège d'une académie; non loin de Chambéry, les Charmettes rappellent le souvenir de Rousseau.

Le lac d'*Aiguebelette*, plus petit que les précédents, s'écoule dans le Rhône par le *Guiers*.

La *Bourbre* coule dans la plaine lacustre qui remplirent autrefois le Rhône et l'Isère, île véritable, comprise entre les bras de ces deux cours d'eau et de leurs affluents; la Bourbre arrose la *Tour-du-Pin*, humble sous-préfecture, primée par *Bourgoin* (6 000 hab.), ville voisine fort industrielle, et qui exploite la tourbe des anciens marais.

La *Gère* est une petite rivière qui finit à *Vienne* et fait mouvoir plus de 500 usines.

L'*Isère*, une des rivières les plus abondantes de France, qui débite plus de 1 000 mètres cubes en temps de crue à son confluent, traverse d'abord la pauvre vallée de la Tarantaise, habitée par une population chétive, affligée du goître, passe à *Bourg-Saint-Maurice*, d'où part la route du Petit Saint-Bernard, à *Moutiers* (2 000 hab.), à *Albertville* (5 000 hab.). Au delà, la rivière parcourt la vallée alluviale du Graisivaudan, ancien fond lacustre que l'Isère a vidé, et qui est protégé par des digues latérales contre les retours offensifs de la puissante rivière. Ces riches campagnes, jadis défendues par *Montmélian*, la forteresse des ducs de Savoie, le sont aujourd'hui par le *fort Barraux*. A l'issue se trouve *Grenoble* (50 000 hab.), la vieille cité des Allobroges, place forte de premier ordre, qui, située au confluent de l'Isère et du Drac, a tout à craindre de ces redoutables torrents. Cette ville, dont les faubourgs industriels se prolongent sur les rives des deux cours d'eau, est depuis longtemps connue par ses fabriques de gants; elle a ajouté à cette industrie des filatures de coton et de soie. C'est de Grenoble que partent les touristes qui vont visiter la Grande Chartreuse. L'Isère passe non loin de *Sassenage*, qui exporte des fromages renommés, laisse à sa droite *Saint-Marcellin* (3 500 hab.) et s'étale dans une large plaine d'alluvions que commande *Romans* (14 000 hab.), aussi riche par ses produits agricoles que par ses industries variées.

L'Isère reçoit l'*Arc*, torrent furieux, qui dévaste plus qu'il n'arrose la Maurienne, passe à *Lans-le-Bourg*, d'où part la route du mont Cenis, à l'*Esseillon*, dont les forts barrent la vallée, à *Modane*, la dernière gare française que dessert le chemin de fer du col de Fréjus, à *Saint-Jean-de-Maurienne* (3 000 hab.), la capitale de cette vallée.

Le *Drac*, plus redoutable encore que l'*Arc*, roule ses eaux jamais apaisées au fond de véritables abîmes et finit à Grenoble; il se grossit d'un autre torrent, la *Romanche*, que gonflent les eaux des glaciers de l'Olan et du Pelvoux, et qui passe près de *Vizille*, petite ville fameuse par la déclaration des représentants des municipalités dauphinoises en 1788; la *Fure*, sur la rive droite de l'Isère, toute bordée d'usines, écoule les eaux du joli lac de *Paladru*. Tout auprès est *Voiron* (12 000 hab.), qui doit sa richesse à ses aciéries, à ses papeteries et à ses manufactures d'étoffes.

Entre l'Isère et la Durance, le Rhône reçoit la *Drôme*, qui traverse des vallées désolées et arides, passe à *Die* (3 500 hab.), l'ancienne capitale du Diois, qui doit son nom à son ancien sanctuaire consacré à la Bonne Déesse; à *Crest* (5 500 hab.), ville importante par ses filatures de soie, et finit entre deux villes industrielles, *Libron* et *Loriol*.

Le *Roubion* passe à *Montélimar* (12 500 hab.), qui possède des manufactures de draps; il est grossi du *Jabron*, qui arrose *Dieulefit* (4 000 hab.).

Le *Lez* passe auprès du château de *Grignan* et finit dans la riche plaine de *Bollène* (5 500 hab.). Un des ruisseaux qui le forment arrose *Valréas* (4 500 hab.), qui fait le commerce de soies grèges et ouvrées, et fabrique des cartonnages.

L'*Aigues*, après s'être tordue dans des gorges arides, passe à *Nyons*, où commencèrent les ravages du phylloxera, et finit près d'*Orange* (10 500 hab.), qui a gardé de belles ruines de l'époque romaine (un arc de triomphe et un théâtre bien conservés) : c'est un grand marché pour les soies.

L'*Ouvèze* recueille la plus grande partie des eaux qui irriguent l'admirable plaine de *Vaucluse*; il passe à *Vaison*, où se réunirent plusieurs conciles des Gaules, et finit près d'*Avignon*; il reçoit la *Nesque*, dont les eaux sont distribuées en de nombreux canaux, et qui se grossit elle-même de l'*Auzon*, qui arrose la riche et industrielle ville de *Carpentras* (9 000 hab.); de la *Sorgues*, qui jaillit de la belle source de *Vaucluse*, chantée par Pétrarque. La *Sorgues* passe à l'*Isle* (6 000 hab.).

La *Durance* est tantôt un fleuve aussi puissant que le Rhône, tantôt un simple filet d'eau, qui erre dans les sables; elle se rendait jadis directement vers le golfe de Fos, et c'est elle qui a surtout jonché de pierres la Crau, qu'elle est appelée à féconder. Sa puissance de destruction est terrible dans son bassin supérieur, et elle entraîne dans ses eaux toujours troubles toute la terre végétale qu'elle arrache aux rochers des Hautes et des Basses-Alpes; mais à sa sortie des gorges alpestres elle est saignée par d'innombrables canaux, qui fertilisent tout le pays de Carpentras à la mer. Sans parler des canaux du Vaucluse, le *canal de Roquefavour* amène à Marseille tout un fleuve par un magnifique aqueduc. Les canaux des *Alpilles*, de *Craponne*, d'*Istres*, de *Langlade*, fécondent la Crau. La Durance naît près du mont Genève, passe à *Briançon* (5 500 hab.), la puissante forteresse qui barre les routes allant à Suze et à Fenestrelles; à *Mont-Dauphin*, qui garde la route du Guil; à *Embrun* (4 000 hab.), ville fortifiée aussi; à *Sisteron* (4 000 hab.); elle enrichit de ses alluvions la plaine de *Manosque* (5 500 hab.), où déjà s'annonce la Provence, puis entre en Vaucluse, où villes et villages se succèdent, *Pertuis*, *Cavaillon*, dont les jardins fournissent de melons tout le midi, et confond ses eaux avec celles du Rhône au-dessous d'Avignon.

La Durance reçoit la *Gironde*, qui arrose la *Vallouise*, habitée par les descendants des *Vaudois*; la *Luye*, qui passe à *Gap* (10 500 hab.), chef-lieu du plus pauvre département français (20 habitants par kilomètre carré). Gap a quelque importance comme point de passage de la vallée de la Durance à celle du Drac: une ligne ferrée met cette ville en communication avec Grenoble; le *Buech*, dont le chemin de fer emprunte la vallée; la *Laye*, dont un des affluents passe à *Forcalquier*; le *Calavon*, qui arrose la plaine d'*Apt* (5 500 hab.), jadis enrichie par la culture de la garance. Apt exploite des mines de soufre.

Les affluents de gauche sont: le *Guil*, qui roule ses eaux dans des solitudes semées de pierres et de roches, passe au *Fort Queyras* et finit à Mont-Dauphin; l'*Ubaye*, qui passe à *Barcelonnette*, dont l'unique rue s'allonge dans une gorge étroite; la *Bléone*, qui arrose la plaine de *Digne* (7 000 hab.), bien exposée au midi et riche en fruits; le *Verdon*, qui a d'effrayantes crues, et dont la fougue a été paralysée par des canaux d'irrigation que la rivière alimente; il passe à *Colmars*, petite place forte, et à *Castellane*.

D'autres cours d'eau que le Rhône se jettent dans la Méditer-

ranée. Ce sont : à gauche, la *Touloubre*, qui passe près de *Salon* (7 500 hab.), la plus belle oasis de la Crau ;

L'*Arc*, qui fertilise la plaine d'*Aix* (29 500 hab.), l'ancienne capitale de la Provence. Bien qu'éclipsée par l'opulente cité de Marseille, Aix est restée la ville des arts et des lettres ; elle a des facultés de lettres et de droit, la cour d'appel. L'*Arc* se jette dans l'étang de Berre.

L'*Huveaune* finit près de Marseille et irrigue les riches jardins d'*Aubagne* (8 000 hab.).

Le *Gapeau* perd ses eaux dans les marécages qui bordent la rade d'Hyères.

L'*Argens* est une puissante rivière qu'alimentent les collines boisées de l'Esterel ; il n'arrose que les riches communes de *Vilauban* et des *Arçes* ; il a ensablé le port de Fréjus. Sur deux des ruisseaux qui vont à l'*Argens* sont *Brignoles* (5 500 hab.), qui a des filatures de soie, et *Draguignan* (9 000 hab.), le chef-lieu du département du Var, bien inférieur à Toulon ; cette ville exporte des huiles, des soieries et des draps.

La *Siagne*, qui finit près de Cannes dans le golfe de la Napole, a dans son bassin *Grasse* (12 000 hab.). Grasse, qui a de merveilleux jardins, plantés d'orangers, de citronniers, de palmiers, fleuris de roses, fabrique des essences et des parfums.

Le *Var* est une violente et redoutable rivière, aux crues imprévues, véritables déluges d'eaux qui tombent des montagnes. Elle a dans sa haute vallée *Puget-Théniers*.

La *Roya*, qui descend du col de Tende, sert de limite dans son cours moyen entre la France et l'Italie et finit à Vintimille.

A droite du Rhône, les fleuves qui vont à la Méditerranée sont :

Le *Lez*, qui passe à *Montpellier* (56 000 hab.), le chef-lieu d'un département hier encore un des plus riches de la France, un des mieux pourvus de routes et de chemins de fer, qui donnait à lui seul le quart de la production vinicole du pays. Cette prospérité a été gravement compromise par l'invasion du phylloxera. Montpellier est une ville bien située, à quelques kilomètres de la mer, en dehors de la zone malsaine des marécages, malheureusement battue par des vents violents. Elle possède une des plus vieilles facultés de médecine, rivale de celle de Paris, et qui remonte au temps de la domination des Sarrasins sur les côtes de la Méditerranée.

L'*Hérault*, grossi des sources abondantes de l'*Aygoual* a un cours de montagne très pittoresque ; une de ces fontaines initiales passe au *Vigan* (5 000 hab.), qui a des fabriques de soie

et fait un grand commerce avec les montagnards cévenols et les gens de la plaine; il arrose l'industrielle ville de *Ganges*, à la sortie d'imposants défilés, *Aniane*, puis *Pézénas* (7 500 hab.), un des grands marchés d'eau-de-vie du midi; il finit près d'Agde. Un de ses affluents, le *Lergue*, arrose *Lodève* (10 000 hab.), qui a de grandes fabriques de draps militaires, et *Clermont-l'Hérault*, qui participe à la même industrie.

L'*Orb*, fleuve de montagnes, aux crues mal réglées, traverse l'important bassin houiller de *Graissessac*, qui dessert l'industrie drapière de la Montagne Noire et de l'Espinouse, arrose *Bédarieux* (7 000 hab.), qui joint l'industrie de la verrerie et de la papeterie à celle des draps, et *Béziers* (43 000 hab.), un des grands marchés de vins et d'eaux-de-vie du midi; il alimente le canal du Midi. Un de ses affluents, le *Jaur*, passe à *Saint-Pons* (5 500 hab.), qui fabrique des draperies.

L'*Aude* descend du massif de Carlitte, roule au fond d'effrayants abîmes, qui ressemblent aux canons du Nouveau Monde, et d'où elle sort vers *Quillan*. Dans le département auquel la rivière a donné son nom, l'Aude arrose *Limoux* (6 000 hab.), dont les côtes produisent des vins blancs estimés, et, au grand coude qu'elle forme avant de se rendre à la Méditerranée, *Carcassonne* (27 500 hab.), ville industrielle qui fabrique surtout des draps. L'Aude sépare la ville moderne de la vieille cité, assise sur une colline et entourée de sa triple enceinte de fortifications, récemment restaurées. L'Aude arrose encore *Lézignan* (6 000 hab.); elle se jetait autrefois dans l'étang de Sigean; ses bouches se sont déplacées vers l'est. L'Aude reçoit le *Fresquel*, que suit le canal du Midi, après avoir franchi le seuil de Naurouze. Il passe à *Castelnau-dary* (10 000 hab.), qui garde le passage entre les deux bassins et rappelle la défaite du duc de Montmorency, en 1632. Ce sont les affluents du Fresquel venus de la Montagne Noire et réunis dans le grand bassin de *Saint-Ferréol* qui alimentent le canal du Midi, chef-d'œuvre de Riquet et d'Andréossy.

Les rivières qui descendent des Corbières et des Pyrénées arrosent le Roussillon et la Cerdagne; elles sont, en général, abondantes et entretiennent dans leurs vallées une riche végétation, qui contraste avec les plateaux rocaillieux et arides qui couvrent presque tout le pays.

Ce sont : l'*Agly*, qui arrose *Estagel* (3 000 hab.), *Rivesaltes* (7 000 hab.) et *Saint-Laurent-de-la-Salanque*, célèbres par leurs vins de feu, très chargés en alcool.

La *Tet*, qui vient de la Cerdagne, possède dans la vallée haute de riches gisements de fer et des sources minérales abondantes; elle se divise en canaux nombreux qui, en aval de *Mont-Louis* et de *Villefranche*, irriguent la vallée de *Prades* (4 000 h.) et de *Millas*. Près de l'embouchure est la forte place de *Perpignan* (31 500 hab.), au milieu d'une *véga* tout espagnole par sa végétation.

Le *Tech* parcourt une vallée étroite, riche en minerai de fer et en sources thermales, passe à *Prats-de-Mollo*, qui garde le passage d'Arès; à *Arles* (2 000 hab.); à *Amélie-les-Bains*, dont les eaux sulfureuses sont très fréquentées; à *Céret* (4 000 hab.), près de la position militaire du *Boulou*, et finit non loin des vignobles d'*Elne* et d'*Argelès*.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Roussillon.	Pyrénées-Orientales.	Perpignan.	Prades, Céret.
Languedoc.	Aude.	Carcassonne.	Castellanaudary, Limoux, Narbonne.
—	Hérault.	Montpellier.	Saint-Pons, Lodève, Béziers.
—	Garl.	Nîmes.	Alais, Uzès, le Vigan.
Provence.	Bouches-du-Rhône.	Marseille.	Aix, Arles.
—	Var.	Draguignan.	Brignoles, Toulon.
—	Basses-Alpes.	Digne.	Barcelonnette, Castellane, Forcalquier, Sisteron.
Comté de Nice.	Alpes-Maritimes	Nice.	Grasse, Puget-Théniers.
Comtat Venaissin.	Vaucluse.	Avignon.	Orange, Carpentras, Apt.
Vivarais.	Ardèche.	Privas.	L'Argentière, Tournon.
Dauphiné.	Drôme.	Valence.	Die, Montélimar, Nyons.
—	Hautes-Alpes.	Gap.	Embrun, Briançon.
—	Isère.	Grenoble.	Vienna, Saint-Marcellin, la Tour-du-Pin.
Savoie.	Savoie.	Chambéry.	Albertville, Moûtiers, Saint-Jean-de-Maurienne.
—	Haute-Savoie.	Annecy.	Thonon, Saint-Julien, Bonneville.
Lyonnais.	Rhône.	Lyon.	Villefranche.
Bresse et Bugey.	Ain.	Bourg.	Gex, Belley, Nantua, Trévoux.
Franche-Comté.	Jura.	Lons-le-Saulnier.	Dôle, Poligny, Saint-Claude.
—	Doubs.	Besançon.	Pontarlier, Baume-les-Dames, Montbéliard.
—	Haute-Saône.	Vesoul.	Gray, Lure.
Alsace.	Territoire de Belfort.	Belfort.	
Bourgogne.	Côte-d'Or.	Dijon.	Beaune, Châtillon-sur-Seine, Semur.
—	Saône-et-Loire.	Mâcon.	Louhans, Chalons-sur-Saône, Charolles, Autun.
Corse.	Corse.	Ajaccio.	Bastia, Calvi, Sartène, Corte.

Bassin de la Loire.—Le bassin de la Loire occupe la région centrale de la France, entre le bassin de la Seine et celui de la Garonne. Il doit à cette situation intermédiaire d'avoir été, à diverses époques de notre histoire, le théâtre des luttes entre les peuples du midi et les peuples du nord. Ce fut dans les environs de Poitiers que les Francs de Clovis vainquirent les Visigoths d'Alaric II; que Charles Martel arrêta l'invasion des musulmans, prêts à déborder sur la France et sur l'Italie; que Jean le Bon se fit prendre par les Anglais du prince Noir. La Loire est la dernière défense qui protège le Midi contre une invasion de l'Est et du Nord. La position d'Orléans, au sommet de l'angle décrit par la Loire, à l'endroit où le fleuve se rapproche le plus de Paris, a été de tout temps vivement disputée. Cette ville arrêta Attila au ^v^e siècle; à l'époque des guerres anglaises, elle abrita la cour nomade de Charles VII. C'est d'Orléans, délivré par Jeanne d'Arc, que ce roi partit pour conquérir son royaume. Plus tard, à la fin des guerres de l'Empire, les soldats de Napoléon se couvrirent du fossé de la Loire pour recommencer la lutte, si elle était encore possible. Dans la guerre franco-allemande, ce fut sur les bords de la Loire et autour d'Orléans, plusieurs fois pris et repris, que se livrèrent les combats les plus acharnés qui signalèrent la seconde période des hostilités.

Au point de vue économique, le bassin de la Loire se subdivise naturellement en deux parties, séparées par une ligne idéale qui, de Limoges par Vierzon, irait toucher Gien et Autun. Au sud de cette ligne s'étend une vaste région industrielle, desservie par les bassins houillers de Rhône-et-Loire, du Creusot, de Commentry, de Brassac : ainsi ont pu se développer les grandes agglomérations ouvrières de Saint-Étienne, du Creusot, de Montluçon, de la Nièvre. Au nord de cette même ligne, les industries sont plus rares : les départements appartiennent à une vaste région agricole. Les grandes villes sont moins nombreuses, par contre, les villages moins clairsemés.

La Loire, qui a un cours de près 1 000 kilomètres, est le fleuve le plus dangereux de toute la France par ses inondations et les crues soudaines qui les provoquent. En été, c'est une rivière assez humble, qui semble chercher sa voie au milieu des immenses bancs de sable qui encombrant son lit; en automne et au printemps, grossie par les pluies du plateau central, elle se gonfle soudain : le flot dévastateur couvre ses plages sablonneuses, fait disparaître les îlots, et, pesant sur les digues qui l'accompagnent dans son cours, les rompt fréquemment et se

répand sur les campagnes, qu'il noie. Ce régime irrégulier des eaux de la Loire tient moins au déboisement de la région montagneuse qu'à la nature des terrains que parcourent le fleuve et ses affluents, et qui sont imperméables. Ce sont d'abord les granits du Plateau central; puis, passé Gien, les couches argileuses qui recouvrent la Sologne et la Brenne, régions marécageuses, infertiles et insalubres, qui gardent l'eau, sans que le sol se laisse pénétrer par elle, et se couvrent d'étangs, qui s'écoulent par des rivières au flot trouble. On a entrepris de rendre à la culture ces tristes domaines de la solitude, et les succès obtenus encouragent à persévérer dans l'effort. Le granit reparaît aux confins du Poitou et de la Bretagne, dans la partie inférieure du fleuve.

Le danger des inondations a peut-être encore été accru par les digues, hautes de 7 mètres environ, qui bordent le fleuve. Elles ne suffisent pas à protéger les cultures riveraines; le fleuve, trop encaissé, remplit ce nouveau lit artificiel, d'où il domine les campagnes subjacentes; il suffit d'une fissure ou d'une crue extraordinaire pour qu'il s'abatte avec une violence augmentée par l'obstacle sur les champs qu'on avait pensé préserver. Il faudra donc laisser au fleuve plus d'espace, en élargissant le lit d'invasion et en renforçant les digues d'une seconde ligne de levées, ou bien disposer en amont tout un système de bassins de retenue, où s'emmagasinerait le trop-plein des eaux de la Loire et de son principal affluent, l'Allier.

La Loire prend sa source à 1 408 mètres d'altitude, au mont Gerbier-des-Jones; elle coule d'abord entre la chaîne des Cévennes et celle du Velay et du Forez, avec des allures de torrent, et ne devient navigable qu'à Roanne. Elle passe à quelque distance du Puy (19 000 hab.), vieille ville bâtie en lave, dans un site très pittoresque, dominée par un noir rocher, le rocher Corneille, portant une image colossale de la Vierge. Le Puy centralise les produits de l'industrie locale des dentelles, qui rapportent à ce pauvre département près de 25 millions par an. On voit, près du Puy, les ruines du manoir de Polignac, les orgues basaltiques d'Espaly, les grottes de Denise, où l'on a recueilli une quantité de débris préhistoriques. La Loire traverse la région industrielle de Saint-Étienne, passe à Saint-Rambert, à Feurs, petite ville manufacturière, l'ancienne capitale du Forez, à Roanne (25 500 hab.), ville importante par ses filatures, sépare le département de Saône-et-Loire du département de l'Allier. A Digoïn, au confluent de la Bourbince et de la Reconce, se détache le canal du

Centre, qui va rejoindre Chalon-sur-Saône. La Loire oblique légèrement vers l'ouest, arrose dans la Nièvre la ville industrielle de *Decize* (5 000 hab.), qui exploite le bassin houiller de *la Machine* (4 500 hectares), produisant 15 000 tonnes de charbon; *Imphy*, qui a des fonderies où se lamine le fer; *Nevers* (24 000 hab.), grand centre agricole, marché de bestiaux; l'État a retiré à Nevers sa fonderie de canons, qui pouvait livrer 400 pièces par an, et doit installer à sa place une grande école de chaudronnerie. En aval de Nevers, au *Bec d'Allier*, l'Allier apporte à la Loire autant d'eau que le fleuve ou il se perd. La Loire, doublée, et désormais un fleuve puissant, passe à *Fourchambault* (6 000 hab.), dont les 15 hauts fourneaux fabriquent des rails, des fils télégraphiques, des grilles, etc.; à *la Charité* (5 000 hab.), qui fut une des forteresses du protestantisme; elle baigne la base de la colline qui porte *Sancerre* (4 000 hab.), jadis place de guerre, aujourd'hui enrichie par ses vins; passe à *Cosne* (7 500 hab.), qui a perdu, comme Nevers, sa fonderie de canons; à *Briare* (5 500 hab.), où aboutit le canal du Loing; à *Gien* (8 500 hab.), qui fabrique des poteries et des faïences d'un goût heureux; à *Sully*, dont le château fut bâti par le ministre de Henri IV, à *Jargeau*, souvent disputé dans les guerres contre les Anglais et dans nos luttes religieuses. *Orléans* (57 500 hab.), situé au sommet de l'angle très ouvert que décrit la Loire, et la ville la plus rapprochée de Paris sur le fleuve, a joué, nous l'avons dit, un grand rôle militaire; cette cité a quelque industrie et fabrique des lainages. La forêt d'Orléans est à ses portes, ainsi que l'immense champ de blé de la Beauce. D'Orléans à Saumur la Loire serpente entre de basses rives, bordées d'aulnes et de peupliers, et qui ont le charme intime d'une nature apaisée et douce. Au temps des Valois et sous la Renaissance, ces rives s'ornèrent de magnifiques châteaux, résidences royales ou seigneuriales, embellies par les peintres et les sculpteurs venus d'Italie ou par leurs élèves. Cette partie du cours de la Loire présente un caractère singulier. Toutes les rivières de la rive gauche, avant de mêler leurs eaux à celles du fleuve, prolongent longtemps leur cours parallèlement à la Loire et lui font comme un canal latéral. Sur la rive droite, l'Authion l'accompagne de même pendant 60 kilomètres avant de finir aux Ponts-de-Cé. Sur le fleuve se succèdent: *Meung*, aux nombreux moulins, patrie de Jean de Meung, le principal auteur du roman de *la Rose*; *Beaugency* (4 500 hab.), souvent ensanglanté par la guerre; *Blois* (21 000 hab.) dont le superbe château, commencé sous Louis XII,

fut achevé par François I^{er}. Blois vit la sanglante tragédie de 1588 et l'assassinat des Guises par le dernier des Valois. *Amboise* a aussi un beau château, témoin de la tentative avortée des huguenots contre la cour de François II. Tout auprès s'élève *Chanteloup*, le château de Choiseul. *Vouvray* a les crus les plus renommés des côtes de la Loire. *Tours* (52 000 hab.), la capitale de la fertile Touraine, le jardin de la France, riche en fruits et en vins, est protégé contre les inondations de la Loire et du Cher par des levées circulaires. Cette ville, outre ses produits naturels, a des lainages, des soieries, d'importantes librairies; elle était autrefois plus peuplée que de nos jours. Nous trouvons ensuite les châteaux de *Luyne*s, de *Langeais*; *Bourgueil*, dont les vins sont les rivaux de ceux de Vouvray; *Saumur* (14 000 hab.), une des anciennes forteresses des huguenots, ruinée par la révocation de l'édit de Nantes. Aujourd'hui Saumur a l'école de cavalerie; la seule industrie de la vieille cité protestante est la fabrication des chapelets. Plus bas, les *Ponts-de-Cé*, qui rappellent la victoire de Condé sur les nobles en 1617, sont comme le port d'Angers sur la Loire. *Chalonnes* (5 000 hab.) exploite des mines d'anthracite; *Ancenis* (5 500 hab.), à l'endroit où la Loire ressemble déjà à un bras de mer, annonce l'approche de *Nantes*, la grande cité entrepôt de tout le bassin du fleuve.

Les affluents de gauche de la Loire, qui ont une aire beaucoup plus étendue que ceux de la rive droite, sont : la *Borne*, qui finit près du Puy; le *Lignon*, descendant du Forez, dont la jolie vallée a été célébrée par Honoré d'Urfé, et qui passe à *Boën*.

La *Besbre* passe près d'*Arfeuilles*, qu'animent ses filatures, et arrose la sous-préfecture de la *Palisse*.

L'*Allier* prend sa source près de *Châteauneuf-de-Randon*, où mourut Du Guesclin. Tantôt, torrent clair et rapide, il bondit dans son lit de roches de cascades en cascades, tantôt il s'apaise dans les vasques de granit qui retiennent ses ondes vertes. Sa vallée tourmentée est suivie par le chemin de fer de Clermont à Nîmes et abonde en tunnels et travaux d'art de tous genres. L'*Allier* passe à *Langoigne*, qui expédie les bois de la Lozère; à *Monistrol*, un des centres de la fabrication des dentelles, à *Langeac*, d'où se détache le chemin de fer du Puy. A *Brioude* (5 000 hab.), la vallée s'élargit, et s'ouvre la merveilleuse plaine de la Limagne, ancien bassin lacustre épuisé par l'*Allier*, d'une incomparable fécondité. Tous les coteaux sont revêtus de vignes, dont les produits servent au coupage des vins du Midi; les champs de blé ondulent chargés d'épis, qui valent les blés de Russie

pour la fabrication des pâtes alimentaires ; les champs de betteraves alimentent de nombreuses usines à sucre et sont utilisés pour l'engraissement des bestiaux. La Limagne s'étend de Brioude à Gannat et comprend toute la partie centrale du département du Puy-de-Dôme. L'Allier arrose *Brassac*, dont le bassin houiller produit 210 000 tonnes de charbon, passe près d'*Issoire* (6 500 hab.), détruite pendant les guerres de religion et enrichie maintenant par les vins de ses coteaux ; elle est fière de son église romane, une des plus complètes qui existent.

L'Allier laisse de côté *Clermont* (43 000 hab.). Cette ville, ancienne capitale de l'Auvergne, bâtie en lave et d'un aspect sombre et triste, est le grand marché de la Limagne. Elle fabrique des pâtes alimentaires, des fruits confits qui s'expédient dans le monde entier, et prépare des cuirs dans ses tanneries. Clermont, qui fut un des derniers centres littéraires de la Gaule romaine, et qui donna à Rome son dernier poète, Sidoine Apollinaire, à la Gaule son premier historien, Grégoire de Tours, a déjà englobé la vieille ville de *Montferrand*, la ville du roi, quand Clermont était encore la ville de l'évêque, et, de l'autre côté, touche le joli village de Chamalières. On vaite à bon droit les environs de Clermont, dominés de toutes parts par la pyramide du Puy-de-Dôme, jadis surmonté du magnifique temple du Mercure Dumiate. La délicieuse station balnéaire de *Royat*, aux portes de Clermont, attire chaque année grand nombre de malades et de touristes. Cette ville devient une grande place militaire ; elle est le siège du 13^e corps d'armée, possède de vastes magasins d'approvisionnements, et doit être la principale réserve de notre artillerie. On a parlé d'en faire une place forte. *Riom* (10 500 hab.), ville noire comme Clermont, a été de tout temps une cité de légistes : c'est là que siège la cour d'appel. Dans le département qui porte son nom, l'Allier arrose *Vichy* (8 500 hab.), la plus fréquentée de nos stations balnéaires et la plus coquette ; elle est presque réunie à *Cusset*, ville voisine, qui compte un même nombre d'habitants. *Moulins*, la capitale du Bourbonnais, n'a que 21 000 hab. ; c'est une ville propre et tranquille, habitée par l'aristocratie bourbonnaise. Près de Moulins est la vieille commune d'*Izeure*, où les jésuites avaient un de leurs principaux établissements. En aval de Moulins, l'Allier rejoint la Loire.

Les affluents de l'Allier sont : la *Dore*, qui met en mouvement les usines d'*Arlanc* (3 500 hab.) (papiers et dentelles), passe à *Amber* (7 500 hab.), qui fabrique du papier et centralise l'industrie fromagère des environs, laisse de côté la curieuse et industrieuse

cité de *Thiers* (15 500 hab.), dont les maisons semblent escalader les pentes du rocher qui porte la ville et domine le torrent de la *Durolle*. Thiers, la première ville de France pour la fabrication de la coutellerie à bon marché, a aussi d'importantes papeteries. *Saint-Remy*, au pied du puy de Montoncel, est comme une succursale de l'industrie de Thiers.

Sur la rive gauche, l'Allier reçoit l'*Alagnon*, qui vient du Lioran et arrose *Murat*; les *Couzes*, qui descendent du mont Dore, et dont l'une est alimentée par le lac Pavin; la *Sioule*, grossie du *Sioulet*, qui passe non loin d'une région riche en gisements houillers à peine encore exploités, arrose *Pontgibaud*, qui a les principales mines de plomb argentifère de France; *Saint-Pourçain*, dont les vignobles donnent des crus appréciés.

Le *Loiret*, petite rivière navigable dès sa source, est formé, dit-on, par les infiltrations de la Loire, qui sourdent de terre par le Bouillon et l'Abime.

Le *Cosson*, une des rivières de la Sologne, arrose la magnifique résidence de *Chambord*, un des chefs-d'œuvre de la Renaissance.

Le *Beuvron*, autre rivière de Sologne, passe à la *Motte-Beuvron*, un des principaux centres d'exploitation de cette région appauvrie, et finit, comme le *Cosson*, près de Blois.

Le *Cher* naît dans la *Creuse*, passe près de *N ris*, dont les eaux, connues des Romains, sont très efficaces contre les rhumatismes, et arrose *Montluçon* (26 000 hab.). Cette ville, qui possède des hauts fourneaux et une fabrique de glaces appartenant à la Compagnie de Saint-Gobain, est le centre d'une des régions industrielles les plus animées du pays. *Commentry* (12 500 hab.) extrait près d'un million de tonnes de houille et fond le minerai de fer que lui apporte du Cher le canal du Berry. *Bezenet*, tout auprès, a les couches les plus profondes de combustible. *Doyet*, *Montvicq* (3 000 hab.), s'empourprent la nuit de la lueur de leurs forges. On peut considérer comme une annexe des bassins de Commentry celui de *Saint- loi*, qui produit plus de 200 000 tonnes de houille. Dans le département auquel le Cher donne son nom, assez pauvre en cultures, mais riche en minerai de fer, la rivière arrose *Saint-Amand-Montrond* (9 000 hab.), vieille forteresse féodale; *Vierzon* (18 000 hab.), divisé en Vierzon-Ville et Vierzon-Village, bien situé au point de croisement de deux de nos plus importantes lignes ferrées. Vierzon a des métallurgies, des abriques d'instruments agricoles, de porcelaines, etc. Le Cher,

avant de se jeter dans la Loire, près de Tours, enveloppe l'île qui porte le magnifique château de *Chenonceaux*.

Le Cher reçoit : l'*Arnon*, grossi de la *Théols*, qui passe à *Issoudun* (15 000 hab.), ville très éprouvée par les guerres religieuses, et qui a encore des tanneries et des fabriques de draps; l'*Yèvre*, qui arrose *Bourges* (40 000 hab.), l'ancien *Avaricum*, situé, dans une plaine très riche en jardins et en vergers. Bourges fut un moment, pendant les guerres anglaises, la capitale de Charles VII. Cette ville est aujourd'hui un grand centre militaire; elle a deux fonderies de canons, et de grands magasins d'approvisionnements militaires. L'*Yèvre* passe encore à *Mehun* (6 500 hab.), une des résidences de Charles VII, et reçoit à Bourges l'*Auron*, qui passe à *Dun-le-Roi* (4 500 hab.); là s'exploitent des mines de fer très abondantes.

La *Sauldre*, le fleuve par excellence de la Sologne, n'arrose qu'une petite ville, *Romorantin* (8 000 hab.).

L'*Indre* traverse un des plus pauvres départements de la France, couvert en partie de forêts et de landes semées d'étangs qui appartiennent à la Brenne. L'*Indre* passe à la *Châtre* (5 000 hab.), dont les environs sauvages et pittoresques ont été décrits par le grand romancier Georges Sand; à *Châteauroux* (21 000 hab.), dont le principal établissement est la manufacture de tabac; à *Buzançais*, qui fabrique des machines agricoles; à *Loches* (5 000 hab.), ville séparée par la rivière de son faubourg industriel de Beaulieu, et dans la belle plaine de Touraine baigne les résidences de *Montbazou* et d'*Azay-le-Rideau*.

La *Vienne*, abondante et claire rivière, alimentée par les nombreux ruisseaux des montagnes du Limousin et de la Marche, décrit avec son affluent la Creuse un triangle rectangle, dont celle-ci serait l'hypoténuse. La *Vienne*, qui prend sa source au mont Odouze, passe à *Eymoutiers* (4 500 hab.), traverse une région qu'enrichit l'exploitation d'une couche d'argile fine appelée *kaolin*. La fabrication de la porcelaine est la principale industrie du département de la Haute-Vienne. La *Vienne* passe à *Saint-Léonard* (6 000 hab.), qui a des fours à porcelaines et des filatures; à *Limoges* (64 000 hab.), qui a des filatures, des tanneries, et dont les porcelaines très fines sont connues du monde entier, et soutiennent avec succès la concurrence des produits du Staffordshire. Plus loin, *Saint-Junien* (8 000 hab.) participe à la même industrie. La petite sous-préfecture de *Rochechouart* (4 000 hab.) est située près du grand coude de

la Vienne. Celle-ci, dans la seconde partie de son cours, arrose *Confolens* (3 000 hab.), *Châtellerault* (45 000 hab.), la ville la plus industrielle d'un département très éprouvé pendant les guerres religieuses, et qui fabrique de la coutellerie fine, de la quincaillerie, *Chinon* (6 000 hab.), la joyeuse cité qui donna le jour à Rabelais.

La Vienne reçoit à droite la *Creuse*, aussi puissante qu'elle. Cette rivière, dans son bassin supérieur, arrose un pays accidenté, pittoresque et sauvage. Elle est formée de la *Petite Creuse*, qui passe à *Boussac*, et de la *Grande Creuse*, qui passe à *Felletin* (3 000 hab.) et à *Aubusson* (6 300 hab.), deux villes connues depuis le quatorzième siècle par la fabrication des tapis. Cette industrie a survécu à la dépopulation du pays produite par la révocation de l'édit de Nantes. La Creuse traverse le bassin houiller d'*Ahun* et de la *Souterraine*, qui produit 280 000 tonnes de charbon et a donné un peu de vie industrielle au département de la Creuse, pauvre, inculte, dont les habitants s'expatrient en grand nombre comme maçons. La rivière laisse de côté *Guéret* (6 000 hab.), met en mouvement les filatures d'*Argenton* (5 000 hab.), arrose le *Blanc* (5 000 hab.) et la *Haye-Descartes*, patrie du grand philosophe de ce nom. La Creuse reçoit la *Gartempe*, absolument parallèle à la Vienne. Elle laisse de côté *Bellac* (3 000 hab.) et passe à *Montmorillon* (5 000 hab.).

Le seul affluent notable que la Vienne reçoive à gauche est le *Clain*, aux eaux profondes et légèrement rougeâtres, sur lequel est *Poitiers* (36 000 hab.), ville d'églises et de couvents, aux rues étroites et tortueuses, siège d'une très ancienne université, remplacée de nos jours par des facultés.

Le *Thouet* parcourt une région voisine de la Vendée et illustrée par les combats des guerres de la Révolution. Il arrose l'industrielle ville de *Parthenay* (4 000 hab.), *Thouars* (2 800 hab.), que domine un superbe château, et finit à Saumur. Il est grossi du *Thouaret*, qui laisse de côté *Bressuire* (3 300 hab.), et de la *Dive*, qui arrose *Moncontour*, célèbre par la bataille de 1569, et passe près de *Loudun* (4 500 hab.), ville morte depuis que sa population protestante en a été chassée par les dragons de Louvois.

La *Sèvre Nantaise* arrose un joli pays coupé de bois : c'est le Bocage, le théâtre des luttes acharnées des Blancs et des Bleus. Dans sa vallée se voient le haut château de *Tiffauges*, *Torfou*, qui vit la défaite de Kléber, le beau manoir féodal de *Clisson*. Sur un petit affluent, la *Moine*, s'élève *Cholet*

(14 000 hab.), qui fabrique des toiles, des mouchoirs, des batistes, et engraisse une belle race de bestiaux.

La *Boulogne* s'écoule dans le lac de *Grandlieu*, qu'on a plusieurs fois parlé d'épuiser et de transformer en polders ; les eaux du lac vont à la Loire par un canal naturel, l'*Achenau*.

Les affluents de droite de la Loire sont moins nombreux et moins considérables que ceux de gauche. Presque partout, sauf au nord d'Angers, les montagnes serrent de près le fleuve et ne permettent pas aux cours d'eau de se développer dans un vaste bassin.

Le *Lignon* de droite passe à quelque distance d'*Yssengeaux* (8 000 hab.), qui fait le commerce de dentelles.

Le *Furens* n'est qu'un torrent, dont les eaux, recueillies dans un bassin de retenue et dotées de propriétés particulières pour la trempe de l'acier, desservent l'industrie de *Saint-Étienne* (425 000 hab.). Cette ville, dont la prospérité date de ce siècle, doit sa population et son activité industrielle au magnifique bassin houiller dont elle occupe le centre. Ce bassin a 32 kilomètres de long et 8 de large ; il produit 3 500 000 tonnes de houille : la meilleure vient des mines de *Terre-Noire*. *Saint-Étienne* a ses fonderies et ses forges, ses manufactures d'armes qui peuvent livrer à l'État plus de 200 000 fusils, l'industrie des rubans de soie et des lacets, pour laquelle *Saint-Étienne* n'a pas de rivales. Autour de *Saint-Étienne*, des rives de la Loire à celles du Rhône, la campagne paraît en feu, comme dans certaines régions de l'Angleterre ; l'air est obscurci par la fumée que soufflent les usines.

Firminy (12 000 hab.), le *Chambon* (6 000 hab.), la *Fouillouse*, la *Ricamarie* (6 000 hab.), sont les principaux points où se concentrent le travail des mines et celui du fer ; nous ne parlons pas de *Rive-de-Gier*, de *Saint-Chamond*, de *Givors*, qui appartiennent au bassin du Rhône.

La *Reconce* traverse les belles prairies où s'élève la race charolaise et arrose *Charolles* (3 000 hab.), grand marché agricole. La *Reconce* finit à *Digoin*.

C'est à *Digoin* également que s'achèvent la *Bourbince* et l'*Arroux* : aussi *Digoin* est-il la tête de ligne du canal du Centre. La *Bourbince* passe à *Paray-le-Monial*, qu'ont rendu célèbre les visions de *Marie Alacoque*.

L'*Arroux* traverse le bassin houiller et métallurgique du *Creusot*. Il passe à *Autun* (11 000 hab.), l'ancienne *Augustodunum*, une des grandes villes de la Gaule sous la domination

romaine; elle remplaça l'oppidum de *Bibracte*, bâtie sur le mont Beuvray. Dans les environs d'Autun, nous remarquons *Épinac*, situé sur une puissante couche de charbon; le minerai est transporté soit au Creusot, soit au port de Pont-d'Ouche, par un chemin de fer. *Épinac* a d'importantes verreries. Le pétrole s'extrait de la mine de *Lally*, entre *Épinac* et *Autun*. Le *Creusot* est devenu un des plus grands établissements métallurgiques du monde entier, depuis que les frères *Schneider* en prirent la direction en 1837. Le *Creusot* compte aujourd'hui 28 000 habitants, dont 12 000 ouvriers, répartis dans des cités ouvrières. Les mines du *Creusot* donnent 230 000 tonnes de houille et 100 000 tonnes de fer. Mais ni cette houille ni ce fer ne suffisent à la consommation des forges, qui reçoivent les minerais de l'île d'Elbe, de l'Algérie, du Cher, et la houille de *Saint-Étienne*. Le *Creusot*, qui est dépassé comme centre ouvrier par *Essen*, *Elwick* et la région du *Lancashire*, est une usine sans rivale par la variété et l'excellence de ses produits. On y fabrique nos meilleurs canons, plus de 100 locomotives par an, des rails, des roues, etc. Les principaux gisements de fer se tirent des mines de *Mazenay*, produisant 300 000 tonnes par an. Les houillères de *Blanzay* et de *Montceaux* sont les plus productives et donnent plus de 300 000 tonnes. *Blanzay* a la plus importante fabrique de plumes métalliques qui existe en France. Enfin *Montchanin*, avec sa tuilerie, *Saint-Bérain*, *Longpendu*, bien que situés dans le bassin de la *Dheune*, appartiennent à la région du *Creusot*. Sa production totale en houille peut être évaluée à 1 200 000 tonnes.

La petite rivière de la *Nievre*, qui a donné son nom au département, passe à *Guérigny*. Là se trouve l'établissement de la *Chaussade*, qui appartient à l'État depuis 1781 et fabrique pour la marine des câbles, grappins, ancres et chaînes de fer, mises à l'épreuve par une presse hydraulique d'une extraordinaire puissance.

Le *Nohain* met en mouvement les usines de *Cosne*.

Le principal affluent de droite de la *Loire* est la *Maine*, formée de la réunion de trois rivières, la *Mayenne*, la *Sarthe* et le *Loir*.

La *Mayenne* descend des collines boisées de la forêt d'Andaine. Elle longe le piédestal granitique qui porte la ville pittoresque de *Domfront*, laisse à distance la ville industrielle de la *Ferté-Macé* (10 000 hab.), passe à *Mayenne* (10 000 hab.) qui

a des fabriques de toiles, à *Laval* (27 000 hab.), une des villes les plus industrielles de l'Ouest, qui fabrique des coutils, à *Château-Gontier* (7 000 hab.). La Mayenne reçoit l'*Oudon*, qui arrose *Craon* (4 000 hab.), grand marché agricole, et *Segré* (3 000 hab.).

La *Sarthe*, la plus puissante des trois rivières, sort des collines du Perche, dont elle fertilise les beaux pâturages, et arrose *Mortagne*, *Alençon* (16 000 hab.), où Colbert institua les fameuses fabriques de dentelles qui ont fait la réputation de la ville; c'est aujourd'hui un des principaux marchés de chevaux de la Normandie. *Le Mans* (51 000 hab.), situé vers le milieu du cours de la Sarthe, est une grande ville industrielle, qui possède des forges, des filatures, etc. Elle a vu en 1793 l'extermination de l'armée vendéenne par Marceau, et en 1871 le dernier effort de la Défense nationale. *Sablé* (5 600 hab.) exploite de riches carrières de marbre. Parmi les affluents de la Sarthe, l'*Orne* prend sa source dans la région forestière de *Mamers* (5 400 hab.); l'*Ille* irrigue les jardins et les vergers de *Nogent-le-Rotrou* (7 000 hab.) et rejoint la Sarthe au Mans; la *Vègre* passe près de *Conlie*, qui servit d'emplacement pour un camp pendant la guerre de 1870-1871.

Le *Loir*, plus long que la Sarthe, est cependant moins abondant. Son cours est remarquablement parallèle à celui de la Loire. Il arrose *Châteaudun* (7 000 hab.), ville ouverte qui s'est couverte de gloire par son héroïque défense contre les Prussiens; *Vendôme* (9 000 hab.), beaucoup plus prospère pendant le règne des Valois; *Château-du-Loir*, le *Lude*, la *Flèche* (9 000 hab.), qui possède un Prytanée militaire, où sont élevés les fils d'officiers. Dans le bassin du Loir se trouve la petite ville industrielle de *Saint-Calais*.

Au-dessous du confluent des trois rivières, Mayenne, Sarthe et Loir, s'élève l'ancienne capitale de l'Anjou, *Angers* (58 000 hab.), grande ville d'industrie et de commerce, qui a des forges, des filatures, les plus belles pépinières de l'Ouest. Près d'Angers sont les ardoisières de *Trélazé*, où travaillent plus de 3 000 ouvriers.

C'est dans le bassin de la Maine, d'Orléans au Mans, que s'opéra la retraite du général Chanzy après la défaite d'Orléans: elle fut signalée par les combats de Villarceau, de Josne, de Fréteval, de Vendôme, et par la grande bataille du Mans. Cette campagne, où de jeunes troupes disputèrent pied à pied le terrain à la meilleure armée prussienne, coûta tant de souf-

frances aux Allemands et leur causa de si cruelles pertes, qu'ils l'ont appelée la *retraite infernale*.

Le dernier affluent de la Loire, l'*Erdre*, qui finit à Nantes, et qu'emprunte le canal de Nantes à Brest, est composé d'une série de lacs enfermés entre des parois de granit.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Velay. Auvergne.	Haute-Loire. Puy-de-Dôme.	Le Puy. Clermont-Ferrand.	Brioude, Yssengeaux. Issoire, Riom, Thiers, Ambert.
Lyonnais, Forez. Bourbon- nais.	Loire.	Saint-Étienne	Moutbrison, Roanne.
Nivernais. Marche.	Allier. Nièvre. Creuse.	Moulins. Nevers. Guéret.	Montluçon, Gannat, la Palisse. Cosne, Clamecy, Château-Chinon. Aubusson, Bourgenneuf, Boussac.
Limousin. Berry.	Haute-Vienne. Cher.	Limoges. Bourges.	Belleme, Rochechouart, Saint-Yrieix. Saint-Amand, Sancerre.
— Poitou.	Indre. Vienne.	Châteauroux. Poitiers.	La Châtre, le Blanc. Civray, Montmorillon, Loudun, Châtellerault.
Orléannais. —	Loiret. Loir-et-Cher.	Orléans. Blois.	Gien, Montargis, Pithiviers. Romorantin, Vendôme.
Touaine. Maine-Anjou.	Indre-et-Loire.	Tours.	Chinon, Loches.
— —	Maine-et-Loire. Sarthe.	Angers. Le Mans.	Baugé, Sautour, Cholet, Segré. Mamers, Saint-Calais, la Flèche.
— Bretagne.	Mayenne. Loire-Inférieure	Laval. Nantes.	Château-Gontier, Mayenne. Ancenis, Paimbœuf, Saint-Nazaire, Châteaubriant.

Bassin de la Charente. — La région arrosée par la Charente et les rivières vendéennes est comprise entre les embouchures de la Loire et de la Garonne ; elle la divise naturellement en deux parties, séparées par la Sèvre-Niortaise : au nord, les polders de l'ancien golfe du Poitou, les campagnes reposées, couvertes de belles prairies, coupées de peupliers, de la Vendée ; au sud, une région vinicole de premier ordre, enrichie par ses vins et ses eaux-de-vie. Cette région, qui s'étend sur la majeure partie des deux départements de la Charente et de la Charente-Inférieure, a pour centre Cognac. On donne le nom de *Grande Champagne* aux vignobles les plus estimés, ceux de l'arrondissement de Cognac ; le nom de *Petite-Champagne* aux vignobles de Jonzac et de Barbezieux. Sur la rive droite de la Charente s'étendait une zone forestière, qui a été défrichée et

plantée en vignes, et dont les produits, inférieurs pour la qualité à ceux de Champagne, se vendent sous le même nom : c'est le pays des *Premiers Bois* et des *Seconds Bois*. La vigne est donc la principale richesse de cette contrée. La Charente-Inférieure était hier encore le premier département de la France pour sa production vinicole, depuis que le phylloxera avait si gravement compromis les récoltes de l'Hérault. Lui-même, à son tour, a été atteint par le fléau. Il faut ajouter à ces richesses celles que donne au pays le voisinage de la mer, la pêche, l'élevé des huîtres, les marais salants.

La *Charente* a un cours plus long que ne le ferait supposer la superficie de son bassin. Née tout près de Rochecouart, elle court d'abord parallèlement à la Vienne, puis, se repliant sur elle-même, coule en sens inverse, du nord au sud, jusqu'à Angoulême, où elle change une dernière fois de direction avant de se rendre à la mer. Elle passe à *Civray* (2 300 hab.), à *Ruffec*, qui expédie des pâtes de perdrix renommées, coule au pied de la colline qui porte la jolie ville d'*Angoulême* (30 000 hab.). Angoulême, dominée par sa cathédrale romane, est la première ville de France pour ses papeteries ; elle a de belles carrières de pierre à bâtir. L'État possède près de là, à *Ruelle*, une de ses principales fonderies de canons. A partir d'Angoulême la Charente fuit dans un gracieux paysage, bordé de collines revêtues de pampres, et arrose *Jarnac* (4 400 hab.), bataille de 1569 ; *Cognac* (14 000 hab.), dont les eaux-de-vie ont fait l'étonnante richesse ; *Saintes* (14 000 hab.), la vieille cité des Santones, qui a gardé de belles ruines de l'époque romaine ; *Taillebourg*, qui a conservé les ruines de son château fort : là saint Louis, en 1242, battit les Anglais. *Tonnay-Charente* (4 000 hab.), au point où la rivière porte déjà de gros bateaux, est le port de Cognac et expédie les eaux-de-vie de la région. *Rochefort* (28 000 hab.) est le port militaire de la Charente, dont l'embouchure sableuse est de difficile accès.

La Charente reçoit à gauche deux curieuses rivières, la *Tardoire* et le *Bandiat*, nées toutes deux sur le plateau granitique du Nontronnais ; elles se perdent dans les entonnoirs, les fissures des collines calcaires de la Charente, qui recueille pourtant les eaux de leurs cours souterrain. Le *Bandiat* passe à *Nontron*, qui extrait et exploite de riches gisements de minerai de fer.

La *Touvre* court dans une charmante vallée et meut les nombreuses usines des faubourgs d'Angoulême.

La *Seugne* traverse les landes du nord de la Gironde, puis le pays plus riche dont les principales villes sont *Jonzac* (3 200 hab.) et *Pons*.

La *Boutonne*, affluent de droite, passe à *Saint-Jean-d'Angely* (7 000 hab.), qui fait un grand commerce de vins et d'eaux-de-vie.

La *Seudre*, rivière indépendante, parallèle à la Gironde, finit à *Marennnes* (4 900 hab.) par un vaste estuaire, où le flot de mer s'ajoute au flot fluvial.

Plus au nord, la *Sèvre-Niortaise* coule dans la dépression marécageuse qui reste de l'ancien golfe du Poitou. Elle passe à *Saint-Maixent* (4 700 hab.), ville dépeuplée par la révocation de l'édit de Nantes, patrie de Denfert; à *Niort* (22 000 hab.), ville entourée de beaux jardins maraichers, un des principaux marchés du Poitou pour les ânes et les mulets. En aval, la rivière, qui reçoit les eaux des innombrables canaux du pays des Huttiers, passe encore à *Marans*, la capitale de cette région singulière. La *Sèvre* reçoit la *Vendée*, qui passe non loin du petit bassin houiller de *Vouvent* et arrose *Fontenay*, l'ancienne capitale de la Vendée, la première ville dont s'emparèrent les insurgés vendéens.

Le *Lay*, qui descend du plateau de *Gatine*, laisse de côté *Luçon* (6 000 hab.), qui fait un grand commerce de denrées par le canal qui relie cette ville à la mer. Richelieu fut le titulaire de son évêché. Le *Lay* reçoit l'*Yon*, qui arrose *la Roche-sur-Yon* (8 000 hab.) : c'est une ville officielle, où Napoléon I^{er} groupa les principaux services du département; il en fit une place d'armes pour contenir la Vendée.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHIEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Angoumois	Charente.	Angoulême.	Cognac, Barbezieux, Confolens, Ruffec.
Aunis et Saintonge.	Charente-Inférieure.	La Rochelle.	Rochefort, Marennnes, Saintes, Saint-Jean d'Angely.
Poitou.	Deux-Sèvres.	Niort.	Melle, Parthenay, Bressuire.
Vendée.	Vendée.	La Roche-sur-Yon.	Les Sables-d'Olonne, Fontenay.

Bassin de la Bretagne. — La vie de la Bretagne est sur ses côtes si admirablement découpées, si propres à former des

marins : là les pluies sont plus abondantes, les vents plus tièdes, la terre plus féconde ; l'Océan fournit aux pêcheurs d'inépuisables ressources ; là aussi la population se presse plus dense que dans tout le reste du pays. Dans l'intérieur s'étendent encore de vastes landes incultes, couvertes d'ajoncs et de roses bruyères, butinées par des myriades d'abeilles ; de vastes bois de chênes subsistent encore, restes de l'immense forêt de Brocéliande. La Bretagne est encore terre de légendes et d'anciennes superstitions : nulle part les souvenirs du druidisme, dolmens, pierres levées, etc., ne sont aussi nombreux ; les croyances aux fées n'ont pas tout à fait disparu ; et le christianisme même des populations bretonnes a gardé la trace des religions antérieures.

Les Bretons appartiennent à deux rameaux de la race celtique : le plus ancien est représenté par des individus de taille moyenne, au teint brun, aux cheveux noirs et lisses, aux traits fortement accentués, rappelant le type des populations des hauts plateaux de l'Auvergne ; le plus récent, par des individus hauts de taille, au teint rosé, aux cheveux blonds, descendants des Kymris, derniers venus des peuples qui ont constitué la famille gauloise. Les Bretons dans leur ensemble se distinguent entre tous les Français par leur ténacité indomptable, leur attachement aux vieilles coutumes, leur amour de l'indépendance ; ils ont l'imagination vive, mélancolique et quelque peu mystique. Dans le XIX^e siècle seulement, ils ont donné aux lettres Chateaubriand, Lamennais, M. Renan. Les Bretons, qui rappellent le mieux par leur langage et leurs mœurs l'ancienne Gaule, sont demeurés les derniers en dehors du courant de la civilisation moderne. Les relations commerciales, multipliées par les chemins de fer et le mouvement des côtes, l'obligation du service militaire, l'influence des grandes villes, tendent de plus en plus à faire cesser cet isolement de la Bretagne. Le département du Finistère, celui d'Ille-et-Vilaine, sont particulièrement ouverts aux influences extérieures ; mais il reste encore au centre quelques cantons, la Bretagne bretonnante, où le français est à peine parlé, et où l'idiome celtique est presque seul en usage. La Bretagne, la dernière province réunie au domaine des rois de France, fut la dot que la duchesse Anne apporta en mariage à Charles VIII. Ni le blé ni la vigne ne poussent en Bretagne ; le sarrasin et le seigle sont encore la principale nourriture des paysans pauvres, le cidre leur boisson. L'agriculture est en

pleine prospérité, surtout vers les côtes; les produits des jardins de la Bretagne ont pour débouchés Paris, l'Angleterre et la Hollande. Les troupeaux sont fort nombreux; les vaches bretonnes, petites et ramassées, sont excellentes laitières, et les chevaux se font remarquer par leur vivacité, leur endurance et leur sobriété. L'industrie n'existe que dans les grandes villes.

La principale rivière de la Bretagne est la *Vilaine*; elle passe à *Vitré* (9000 hab.), petite ville pittoresque, aux rues étroites bordées de vieilles maisons; à *Rennes*, l'ancienne capitale politique de la Bretagne (57000 hab.), située dans une position très favorable, au confluent de l'Ille et de la Vilaine, entre les deux grands ports de Nantes et de Saint-Malo, véritable marché d'échanges de la Bretagne. Cette ville emprunte un aspect sévère à ses grandes maisons noires, résidence de l'ancienne noblesse. Elle est le siège de facultés et d'une cour d'appel. La Vilaine passe encore à *Redon* (6000 hab.), jusqu'où remontent les petites barques de l'embouchure du fleuve, et finit en passant sous le beau viaduc de la *Roche-Bernard*.

La Vilaine reçoit à droite l'*Ille*, qu'un canal réunit à la Rance, le *Meu*, qui passe à *Montfort-sur-Meu* (1700 hab.), à proximité d'une belle région forestière; l'*Oust*, qui traverse un pays de landes: l'Oust arrose *Josselin* (3000 hab.), qui possède le tombeau de marbre d'Olivier de Clisson, et passe près de *Ploërmel* (5700 hab.). Entre ces deux villes s'étend la lande de *Mi-Voie*, où se livra entre Anglais et Français le célèbre combat des Trente. Les deux affluents de l'Oust, l'*Artz* et la *C'aye*, forment au nord et au sud les limites des landes de Lanvaux. A gauche, la Vilaine reçoit l'*Isac*, qu'emprunte le canal de Nantes à Brest.

Le *Blavel* passe à *Pontivy* (8000 hab.), dont Napoléon I^{er} fit une place militaire pour contenir les royalistes bretons; à *Hennebont* (5900 hab.), ville qu'a rendue célèbre la défense héroïque de Jeanne de Montfort en 1342; il finit entre Lorient et Port-Louis. Dans le même estuaire se jette le *Scorff*.

L'*Ellé*, grossie de l'*Isole*, arrose les délicieux jardins de *Quimperlé*.

L'*Odet* finit au-dessous de *Quimper* (14000 hab.), qui possède quelques-uns des sanctuaires les plus vénérés de la Bretagne.

L'*Aulne* coule sinucuse dans la vallée la plus pittoresque de la Bretagne, passe près de *Huelgoat* et de *Poullaouen*, dont les gisements de plomb argentifère sont aujourd'hui délaissés, non

loin de *Carhaix*, qui nourrit des bestiaux renommés, et se jette dans la rade de Brest, après avoir arrosé la petite ville de *Châteaulin* (3400 hab.).

L'*Élorn*, qui finit aussi dans la rade de Brest, arrose l'industrielle ville de *Landerneau* (8000 hab.).

Le *Guer* passe à *Lannion* (6000 hab.).

Le *Trioux* arrose *Guingamp* (7000 hab.), dominé par son antique château fort, et qui a encore son ancienne industrie des toiles.

Le *Gouet* finit à *Saint-Brieuc*.

La *Rance* arrose *Dinan* (7900 hab.), qui a des fabriques de toiles, des tanneries, etc. *Dinan* possède dans son église le cœur de *Duguesclin*.

Le *Couesnon*, qui perd ses eaux au milieu des sables du *Mont-Saint-Michel*, formait autrefois la limite entre la Normandie et la Bretagne. Il passe près de la curieuse ville de *Fougères* (13000 hab.) et à *Pontorson*, ville souvent disputée entre Bretons et Normands.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Bretagne.	Ille-et-Vilaine.	Rennes.	Fougères, Saint-Malo, Vitre, Montfort, Redon.
—	Morbihan.	Vannes.	Ploërmel, Pontivy, Lorient.
—	Finistère.	Quimper.	Brest, Châteaulin, Quimperlec, Morlaix.
—	Côtes-du-Nord.	Saint-Brieuc.	Londéac, Lannion, Guingamp, Dinan.

Bassins normands. — La partie de la Normandie qui comprend les trois départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne est par excellence le pays des herbages. Au sud, des montagnes d'un fier aspect ferment l'horizon, se creusent en jolies vallées et alimentent quantité de ruisselets limpides détournés dans les prés. Le pays du *Merlerault*, la vallée d'*Auge*, sont les contrées classiques des éleveurs.

La race bovine est grande, forte, bien en chair, facile à engraisser, excellente laitière. Le beurre et les fromages du *Calvados* et de la *Manche* font prime sur tous les marchés. Les chevaux, produits des croisements avec les races anglaises,

sont bien faits, ont le jarret nerveux et fournissent la plupart des vainqueurs de nos courses. Les fermes de Normandie sont les plus riches et les mieux tenues de toute la France; les vergers donnent les pommes à cidre. L'industrie des fils et des tissus est très active, bien inférieure toutefois à celle dont le bassin inférieur de la Seine est le théâtre. Enfin, les belles plages de la côte, les ressources qu'offrent les campagnes avoisinantes, la proximité de Paris, attirent chaque année des milliers de baigneurs, dont le passage est très lucratif pour la population.

Celle-ci, issue du mélange des Neustriens et des Normands, fixés au sol après l'investiture reçue par leur chef Rollon, est solide, très-entendue en affaires et très avisée; on lui reproche à tort ou à raison un esprit trop processif et trop mercantile. Les Normands sont volontiers « gaigneurs » et s'en vantent. Ils fournirent au moyen âge d'intrépides aventuriers, qui conquièrent l'Angleterre, le sud de l'Italie, une partie de la Syrie. Plus tard, la plupart des colons installés au Canada venaient aussi de Normandie. Les Normands sont aujourd'hui plus prudents, sinon plus pratiques, se risquant peu dans les aventures lointaines; bien peu d'entre eux émigrent. Du reste, les familles, même dans les campagnes, ne sont généralement pas nombreuses.

La *Sée* et la *Sélune* se jettent, comme le Couesnon, dans la baie du Mont-Saint-Michel. Elles sortent toutes deux de la Suisse normande; les vallées étroites et pittoresques, les forêts, les cascades, abondent dans leur cours supérieur.

La *Sélune* passe près de *Mortain*, dont les maisons se groupent curieusement autour d'un rocher élevé, et à *Saint-Hilaire-du-Harcouet*, dont elle met en mouvement les nombreuses filatures.

La *Sée* finit près de la jolie ville d'*Arranches* (8000 hab.). La *Sienna* arrose *Villedieu-les-Poêles* (3500 hab.), habitée depuis une très haute antiquité par une population de chaudronniers. Elle se grossit de la *Soulle*, qui passe à *Coutances* (8000 hab.), possédant une des belles cathédrales normandes.

La *Douve* passe près de *Valognes* (5800 hab.), un des grands marchés de chevaux du Cotentin, et finit à *Carentan*.

La *Vire*, une des plus gracieuses rivières normandes, passe à *Vire* (7000 hab.), à *Saint-Lô* (9000 hab.), qui fabrique des étoffes de coton et de laine, et finit près d'*Isigny*, qui fait un grand commerce de beurre, d'œufs, etc.

La curieuse rivière d'*Aure* s'épuise dans des gouffres ou « fosses tourneresses, » puis reparait pour s'écouler dans la mer, soit dans le golfe d'Isigny, soit par des canaux souterrains, au bas de la falaise de Port-en-Bessin. L'*Aure* arrose *Bayeux* (8500 hab.), ancienne colonie saxonne, qui garda jusqu'au milieu du moyen âge son parler étranger; cette ville fabrique des dentelles.

L'*Orne*, la grande rivière normande, passe à *Sées*, ville qui a conservé son évêché; à *Argentan* (5700 hab.), dont l'arrondissement embrasse une partie des belles prairies du Merlerault; elle traverse *Caen* (41 000 hab.), la capitale des légistes normands, qui est déjà un petit port de mer, et finit à la plage d'Ouistreham. L'*Orne* est grossie par un grand nombre de ruisseaux, utilisés comme puissances motrices. Dans son bassin nous trouvons *Condé-sur-Noireau* (7 000 hab.), qui fabrique des coutils et des cotonnades, surtout *Flers* (11 000 hab.), qui n'est qu'une vaste fabrique de coutils, étoffes, linges de table, etc.

La *Dives*, qui sort du Merlerault, passe à *Mézidon* et finit entre *Dives* et *Cabourg*. Elle reçoit la *Fie*, qui arrose *Limoutiers* (4 000 hab.) et *Livarot*, si connu par ses fromages. Dans son bassin se trouve aussi *Falaise* (8 000 hab.), où naquit Guillaume le Conquérant, et qui est fort industrieuse.

La *Touques*, qui féconde la belle vallée d'Auge, passe à *Lisieux* (15 000 hab.), ville séparée par la rivière de son faubourg de *Saint-Désir*. *Lisieux* est une des cités les plus industrielles de la Normandie: outre son commerce de bestiaux, de chevaux, de fromages et d'œufs, elle se livre à l'industrie des cotonnades, des toiles, etc. *Pont-l'Évêque* (3 000 hab.) est seulement un grand marché agricole. La *Touques* finit entre *Trouville* et *Deauville*.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Normandie	Manche.	Saint-Lô.	Cherbourg, Valognes, Coutances, Avranches, Mortain.
—	Orne.	Alençon.	Domfront, Argentan, Mortagne.
—	Calvados.	Caen.	Bayeux, Vire, Lisieux, Pont-l'Évêque, Falaise.

Bassin de la Seine. — Le bassin de la Seine, qui renferme la capitale de la France, offre dans sa constitution géologique une frappante régularité. Trois couches, jurassique, tertiaire, crétacée, se succèdent et se superposent des côtes de la Meuse au lit de la Seine, pour reparaitre de l'autre côté, s'appuyant aux granits de Normandie et de Bretagne. Paris occupe précisément le centre de ce bassin géologique. Il résulte de la présence de ces terrains perméables que, au contraire de ce qui se passe dans le bassin de la Loire, les eaux ne séjournent pas à la surface de ces strates calcaires, mais qu'elles la pénètrent comme un crible naturel et reparaissent purifiées en sources claires et pérennes.

Les fleuves, ne recevant pas à la fois le tribut des pluies, sont d'une remarquable régularité dans leur débit; les crues sont fort peu abondantes, les inondations rares et peu redoutables.

Quant à l'aspect du pays, il varie beaucoup : ce sont d'abord les plaines de Champagne, plates, uniformes et sans beauté; la craie affleure le sol; sur quelques points, au nord de Châlons par exemple, la Champagne dite *Pouilleuse* est un véritable désert, où l'herbe pousse rare; les cultures, arrachées au sol par un travail opiniâtre, à force d'engrais et d'amendements, sont maigres et payent mal le laboureur de sa peine. Ailleurs le paysage est plus gai, mais toujours sobre dans ses lignes : point de grands fleuves, point de brusques escarpements, une nature reposée et un peu pauvre. Aux environs de la capitale, les grandes forêts, anciens territoires de chasse des rois, font comme une ceinture à Paris; les vallées fluviales sont plus profondes, les eaux plus abondantes; beaucoup de grâce et point de majesté. Les tableaux du paysagiste Corot donnent bien la note de cette nature élégante et discrète, et pleine d'une intime poésie.

Les populations qui habitent le bassin de la Seine sont celles qui rendent le mieux l'esprit français, avec ses qualités de sobriété et de grâce spirituelle, légèrement narquois, très pénétrant et en apparence peu profond. Il suffit de citer, parmi les grands hommes de la Champagne et de l'Ile-de-France, Voltaire, La Fontaine, Racine, Molière, La Bruyère.

La *Seine*, alimentée par les sources abondantes des collines de la Côte-d'Or et du pays de Langres, descend du mont Tasselot, non loin de *Chanceaux*, et arrose *Châtillon-sur-Seine* (5000 hab.), qui a des forges, *Bar-sur-Seine* (3000 hab.);

Troyes (42 000 hab.), bien plus prospère au moyen âge, au temps de ses grandes foires, et plus tard sous Colbert. Ruinée par la révocation de l'édit de Nantes, elle s'est relevée au dix-neuvième siècle et fabrique des articles de bonneterie. A *Méry-sur-Seine*, le fleuve devient navigable, passe près de *Romilly* (5 000 hab.), qui, comme *Troyes*, fabrique de la bonneterie. Entre *Romilly* et *Nogent-sur-Seine*, point stratégique d'une grande valeur, la Seine reçoit l'Aube, dont elle subit la direction jusqu'à ce que l'Yonne lui imprime la sienne. Au confluent de l'Yonne et de la Seine se trouve *Montereau*, célèbre par l'assassinat de Jean-sans-Peur et la victoire de Napoléon sur les alliés. Près de *Moret*, point de bifurcation des deux chemins de fer de Bourgogne et du Bourbonnais, la Seine s'engage dans une délicieuse vallée, où elle se recourbe en gracieux méandres. Elle est accompagnée de taillis et de bois, au milieu desquels des éclaircies ouvertes laissent voir de coquets villages, des châteaux, de jolies villas : c'est déjà la banlieue de Paris. A gauche, la Seine passe à *Thomery*, qui produit l'excellent chasselas dit de Fontainebleau, près de *Fontainebleau* (12 000 hab.), ancienne résidence royale, dominée par le superbe château qu'y bâtit François 1^{er} et qu'ornèrent les artistes Italiens appelés par lui. Fontainebleau possède l'École d'application de l'artillerie et du génie. Le charme de la ville lui vient de la forêt qui l'entoure, la plus belle de France et la plus connue, sinon la plus grande. Toute une école de paysagistes s'est formée sous ses futaies, et le petit village de *Barbizon* est toujours fréquenté par les peintres, qu'attirent les beautés des gorges d'Apromont, de Franchard, etc. *Melun* (12 000 hab.) est une jolie ville commerçante, entourée de châteaux, dont le plus célèbre est celui de Vaux. *Corbeil* a des filatures, des papeteries, surtout des jardins, qui servent à l'alimentation de la capitale. Les beaux villages se succèdent sans interruption sur les bords de la Seine : *Juvisy*, *Villeneuve-Saint-Georges*, *Choisy-le-Roi*; *Charenton*, au confluent de la Marne, est déjà un faubourg de Paris.

Paris a plus de 2 millions d'habitants. Il est admirablement situé, entre les points où la Seine reçoit ses grands affluents, la Marne et l'Oise. La Normandie lui envoie ses bestiaux et le produit de ses basses-cours; le Nord, ses étoffes et son charbon; la Champagne et la Bourgogne, leurs vins; le Morvand, le bois qui doit le chauffer et servir à ses constructions; la Beauce est son grenier à blé. Paris est relié, par toutes les lignes ferrées qui aboutissent à ses gares, aux grands ports des trois mers de

France. Le Havre est plus spécialement son port; il le sera véritablement quand les passes de la Seine auront été approfondies de manière à donner accès aux vaisseaux calant trois mètres jusqu'aux quais de la grande ville.

D'autres villes sont plus grandes que Paris, Londres par exemple; New-York aussi le dépassera bientôt; mais aucune n'a le charme de la capitale française, la politesse de ses mœurs, l'agrément que procurent ses théâtres et ses lieux de réunion. Aussi les étrangers affluent à Paris. Mais si nulle part l'oisiveté n'est aussi aimable, aussi occupée qu'à Paris, nulle part le travail n'a à sa disposition de plus grandes ressources. Ses musées, ses bibliothèques, parmi lesquelles il faut citer la Bibliothèque Nationale, la plus grande du monde, ses écoles (École normale supérieure, École polytechnique, École de médecine, École de droit, etc.), en font le rendez-vous de la jeunesse travailleuse, le véritable laboratoire de l'œuvre civilisatrice du pays.

Paris est une des principales villes de commerce du monde entier; après Londres, le plus important marché de capitaux, une ville d'industrie de premier ordre. Ses industries sont très diverses, raffineries, forges, fabriques de bougies, etc. Dans le faubourg Saint-Antoine, plus de 20 000 ouvriers s'occupent d'ébénisterie et de la fabrication des meubles. Paris impose ses modes à toutes les grandes villes du globe; ses maisons de confections expédient partout, dans l'Amérique du Sud et en Australie, pour 70 millions de produits. Enfin, les articles de Paris sont sans rivaux pour le bon marché et le bon goût. L'imprimerie, la librairie, tiennent une grande place dans l'exportation parisienne. L'ouvrier parisien est toujours doublé d'un artiste. Pour maintenir le niveau artistique de l'industrie parisienne, l'État entretient le bel établissement des Gobelins la fabrique de porcelaine de Sèvres, dans le village de ce nom.

Les villages des environs de Paris, ses faubourgs, sont devenus des villes industrielles: *Puteaux* (15 000 hab.), qui fabrique des étoffes de laine; *Neuilly* (24 000 hab.); *Levallois-Perret* (29 000 hab.), qui a d'importantes blanchisseries: *Aubervilliers* et *Pantin* (20 000 hab.), filatures et produits chimiques; *Vincennes* (18 000 hab.), etc.

Paris est encore la principale place forte de la France, le réduit de la défense nationale. Après la reddition de la ville en janvier 1871 et la fin de l'insurrection communaliste, on s'occupa à renforcer la place de telle sorte que le bombardement

devint impossible et que l'investissement exigeât près d'un million d'hommes.

Aux anciens forts du Mont-Valérien à l'ouest ; de la Briche, du Nord, de l'Est, d'Aubervilliers, dans la plaine de Saint-Denis, au nord ; de Romainville, Noisy, Rosny, Nogent, à l'est ; de Charenton, Ivry, Bicêtre, Vanves, Issy, au sud, le génie militaire a ajouté :

1° Au nord, le grand camp retranché de Saint-Denis, défendu par le fort de Cormeilles, entre Sannois et Montigny ; les forts de Montlignon, Domont, Montmorency, qui couvrent le plateau de Montmorency, les forts de Stains et de Garges, de Montmorency au Crould ; le fort d'Écouen, qui protège cette petite ville ; le fort de Vaujours, qui se relie à l'ancien fort d'Aubervilliers.

2° La rive droite de la Marne est protégée par le fort précédent et par celui de Chelles, qui battent les routes de Meaux et de Montmirail.

3° L'espace entre la Marne et la Seine est couvert par les forts de Villiers, de Champigny, de Sucy et de Villeneuve-Saint-Georges.

4° Le secteur entre la Seine, la Bièvre et l'Yvette est défendu par le fort de la Butte-Chaumont, le fort de Palaiseau et probablement par un fort qui sera bâti vers Ablon.

5° Les plateaux de Châtillon, de Vélizy, de Satory, sont couverts non seulement par le fort de Palaiseau, mais par les ouvrages de l'Yvette, les forts de Villeras, du Haut-Buc, de Saint-Cyr, de Bois-d'Arcy, le fort de Châtillon.

6° La forêt de Marly et les presqu'îles formées par la Seine à sa sortie de Paris sont couvertes par de nombreuses batteries à Noisy-le-Roi, la Vauberderie, Marly, les Arches, les Réservoirs, et des forts projetés à Saint-James, Égremont et Hautie.

Un chemin de fer dit de grande ceinture relie entre elles toutes ces positions de défense.

La Seine, au sortir de Paris, passe près de *Meudon* (6 000 hab.), arrose la délicieuse vallée de *Sèvres* (7 000 hab.), passe à *Saint-Cloud* (4 000 hab.), dont le magnifique château fut incendié par les Prussiens en 1871, à quelque distance de *Versailles* (48 000 hab.), ville bâtie autour du palais de Louis XIV, qui fut jusqu'à la Révolution la capitale politique de la France, et qui redevint le siège des Chambres et du Gouvernement de la République de 1874 à 1879. Depuis que la vie publique s'en est retirée, Versailles a repris le grand air de tristesse et de mélancolie que lui donnent son majestueux palais, ses vastes avenues silencieuses,

l'ombre de son parc. *Saint-Denis* (41 000 hab.), à l'extrémité de la boucle formée par la Seine au nord, n'a pas seulement sa vénérable basilique, mais ses innombrables usines, qui en font un des faubourgs industriels de Paris. La Seine arrose, dans le second méandre qu'elle décrit : *Argenteuil*; *Port-Marly*, près de *Marly-le-Roi*, où Louis XIV, lassé des grandeurs de Versailles, fit bâtir un palais presque aussi somptueux; *Saint-Germain* (45 000 hab.), au milieu de sa belle forêt. Saint-Germain abrite dans son palais les richesses du Musée gallo-romain; *Poissy* (5 000 hab.) était un des grands marchés d'approvisionnements de Paris pour les bestiaux avant la construction des abattoirs de la Villette. *Conflans* marque le confluent de l'Oise. *Mantes*, très joliment située dans une riche plaine agricole, montre presque à ses portes le beau château de Rosny. *Vernon* (7 000 hab.), ville entourée de jardins, ornée d'un château, a le dépôt des équipages du train. *Gaillon* possède un superbe château de la Renaissance. *Les Andelys* (5 000 hab.) sont formés du Grand et du Petit Andely : le premier, sur les coteaux qui dominent la Seine, est une ville industrielle; le Petit-Andely constitue le port. La Seine, après avoir arrosé *Pont-de-l'Arche*, entre dans le département de la Seine-Inférieure, où elle multiplie ses méandres. Ce département, depuis la perte de l'Alsace, possède environ le tiers des filatures de la France. Nous y trouvons *Elbeuf*, qui avec ses faubourgs compte près de 40 000 hab., et qui s'enrichit des pertes de Louviers, la ville voisine. *Elbeuf*, qui est la première ville de France pour la fabrication des draps, en exporte pour 80 millions. *Rouen* (450 000 hab. avec ses faubourgs) a remplacé pour nous Mulhouse et fabrique des cotonnades et des étoffes à bon marché, connues dans le monde entier sous le nom de rouenneries. Rouen, qui dès le moyen âge fut très prospère, a deux merveilles de l'art gothique, sa cathédrale et l'église Saint-Ouen. Le chenal de la Seine approfondi permet aux vaisseaux calant 5 mètres $1/2$ d'accoster les quais de Rouen, qui devient ainsi comme l'arrière-port du Havre. Toute la banlieue de Rouen n'est qu'un vaste atelier de fabrication : *Barentin*, *Maromme*, *Malainay*, *Sotteville*, *Darnetal*, *Quevilly*, où un seul établissement emploie près de mille ouvriers. La Seine, qui est déjà un estuaire marin, passe à *Jumièges*, qui montre les ruines de son abbaye mérovingienne, à *Caudebec*, à *Quillebœuf*, et finit entre le Havre et Honfleur. Trois villes presque riveraines appartiennent encore à la région industrielle de Rouen et du Havre : *Bolbec* (42 000 hab.), qui fabrique des mouchoirs et

des indiennes ; *Yvetot* (8 000 hab.), qui a de nombreuses filatures ; *Lillebonne* (6 000 hab.), qui touche à la Seine par le *Port-Jérôme*.

La Seine reçoit à gauche :

Tous les ruisseaux du Morvand, qui torrentueux et rapides s'écoulent par l'Yonne, entraînant avec eux les bûches et les bois, que les flotteurs unissent en aval en longs radeaux. L'Yonne arrose dans la Nièvre *Château-Chinon* et *Clamecy*, ville très éprouvée par les luttes politiques du XIX^e siècle. Ces deux villes font le commerce de bois ; puis l'Yonne baigne le pied de coteaux couverts de vignes qui donnent des crus renommés, appartenant au groupe des vins bourguignons. Elle arrose *Auxerre* (16 000 hab.), grand marché de vins, *Joigny* (7 000 hab.), *Sens* (13 000 hab.) siège d'un archevêché, le plus riche de France au siècle dernier, et finit en face de *Montereau*.

L'Yonne reçoit : la *Cure*, qui passe à *Vézelay*, où se prêcha la deuxième croisade, grossie du *Cousin*, qui arrose *Avallon* (5 500 hab.), un des principaux marchés d'échanges du Morvand.

Le *Serein*, qui prend sa source près de *Saulieu* et arrose *Chablis*, ville connue par ses excellents vignobles.

L'*Armançon*, qui alimente le canal de Bourgogne, passe à *Semur*, laisse de côté le plateau d'*Alise-Sainte-Reine*, où l'on a cru reconnaître l'emplacement d'*Alesia*, arrose *Montbard*, illustré par le séjour de *Buffon* ; *Tonnerre* (5 000 hab.), marché pour les vins.

La *Vanne*, dont les eaux limpides servent à la consommation parisienne, finit à *Sens*.

Le *Loing* est canalisé dans tout son cours et s'unit à la Loire par les deux canaux de Briare et d'Orléans ; il arrose *Montargis*, enrichie par le commerce de ses deux canaux, *Nemours*, et finit au-dessous de *Moret*.

L'*Essonne*, dont les eaux sont utilisées par des filatures et des papeteries, naît dans la Beauce, près de *Pithiviers*, et finit à *Corbeil*, après avoir mis en mouvement les célèbres papeteries d'*Essonne*. Elle reçoit la *Juine*, qui passe à *Étampes* (7 800 hab.), un des grands marchés de grains de la Beauce.

L'*Orge* prend sa source dans la forêt de *Rambouillet* et passe à *Arpajon*.

L'*Eure* descend des collines du Perche, fait un brusque tournant vers *Chartres* (20 000 hab.), qui possède une des plus belles cathédrales gothiques, arrose *Maintenon*, où devait s'amorcer l'aqueduc destiné à porter les eaux de l'Eure à *Versailles*, *Dreux*, où sont inhumés les princes de la famille d'Orléans,

près du beau château d'*Anet*, donné par Henri II à Diane de Poitiers, à *Ivry-la-Bataille*, où Henri IV battit Mayenne, à *Louviers* (10 000 hab.), jadis la rivale d'Elbeuf pour la fabrication des draps, maintenant fort distancée par elle. Louviers fabrique surtout des draps grossiers. L'Eure reçoit l'*Iton*, qui arrose *Breteil* (hauts fourneaux), *Évreux* (14 000 hab.), qui fabrique des outils.

La *Rille*, qui se jette dans l'estuaire de la Seine et qui peut passer pour une rivière indépendante, met en mouvement les usines de *l'Aigle* et de *Rugles*, qui fabriquent une énorme quantité d'épingles, d'aiguilles et de menue quincaillerie, passe à *Pont-Audemer* (6 000 hab.) et finit au-dessus de Honfleur. Un de ses petits affluents arrose *Bernay* (8 000 hab.), ville à la fois commerçante et industrielle, qui possède de nombreuses filatures et tient de grands marchés de chevaux.

Les affluents et sous-affluents de droite de la Seine, l'Aube, la Marne, l'Ornain, l'Aisne, l'Aire, affectent tous une direction sensiblement parallèle et longent les assises crayeuses des falaises champonnoises. La Seine, la Marne, l'Oise, ouvrent les grandes routes d'invasion de l'est sur Paris. C'est en se plaçant entre ces rivières que Napoléon, dans la merveilleuse campagne de 1814, put tenir tête si longtemps aux armées de Schwarzenberg et de Blücher, empêcher pendant quelque temps leur jonction et couvrir Paris.

L'*Aube*, qui doit son nom à la blancheur de ses eaux, traversant des terrains crayeux, passe à *Clairvaux*, où fut l'abbaye fondée par saint Bernard, à *Bar-sur-Aube*, laisse de côté la *Rothière*, où Napoléon fut battu en 1814, *Brienne*, où il fut élevé, arrose *Arcis-sur-Aube* (3 000 hab.), patrie de Danton, et se confond avec la Seine près de Romilly.

La *Marne* naît sur le plateau même de Langres, arrose *Langres* (10 500 hab.) grand camp retranché qui garde une position militaire de premier ordre et fabrique de la coutellerie fine; *Chaumont* (9 000 hab.), la petite capitale du Bassigny; *Joinville* (4 000 hab.), qui a des hauts fourneaux et des forges, moins importants cependant que ceux du *Val-d'Osne*; *Saint-Dizier* (12 000 hab.), la ville la plus peuplée de la Haute-Marne, qui a de nombreuses usines métallurgiques. A *Vitry-le-François* (7 000 hab.), relevé de ses ruines par François I^{er}, le canal de la Marne au Rhin s'amorce au canal latéral; le mouvement de batellerie de Vitry est par suite considérable. De Vitry à Épernay la Marne traverse la région la plus triste et la plus

infertile de la Champagne. Entre les deux villes s'élève *Châlons* (20 000 hab.), à proximité du grand camp du même nom; *Châlons* a une école très prospère des arts et métiers. *Epernay* (16 000 hab.) est une ville de millionnaires comme Cognac; elle doit sa prospérité aux vignobles de sa côte, qui donnent le fameux vin d'Aï. La Marne arrose dans le département de l'Aisne l'arrondissement forestier de *Château-Thierry* (6 000 hab.), où naquit La Fontaine; puis, dans Seine-et-Marne, *la Ferté-sous-Jouarre* (4 500 hab.), qui exporte d'excellentes pierres meulières; *Meaux* (12 000 hab.), cité illustrée par son évêque Bosuet; *Lagny*, un des marchés d'approvisionnements de Paris, et traverse les grasses terres de la Brie avant de s'unir à la Seine à Charenton, au milieu des villages, des châteaux et des maisons de plaisance qui bordent son cours.

La Marne reçoit à droite la *Saulx*, dont le principal affluent, l'*Ormain*, arrose la pittoresque vallée du Barrois et passe à *Bar-le-Duc* (16 000 hab.), qui fait le commerce de vins et fabrique des confitures exquis.

L'*Ourcq*, dont les eaux sont conduites jusqu'à Paris, au bassin de la Villette, et qui est canalisée à partir de Mareuil, passe à *la Ferté-Milon*, où naquit Racine, et laisse de côté la belle forêt de *Villers-Cotterets*.

A gauche, la Marne reçoit la *Blaise*, qui arrose *Vassy* (3 000 hab.), célèbre par le massacre de 1562 qui donna le signal des guerres de religion.

Le *Petit-Morin* passe à *Montmirail*, victoire de Napoléon en 1814.

Le *Grand-Morin* présente cette singulière particularité de s'écouler à la fois dans la Marne et dans l'Aube. Il passe à *la Ferté-Gaucher*, à *Coulommiers* (4 300 hab.), et finit entre Meaux et Lagny.

L'*Oise* prend sa source dans les fagnes du Hainaut belge, arrose en France *Hirson*, point de croisement important des lignes du Nord, *Guise* (7 000 hab.), qui fabrique des calorifères et des poêles, *la Fère*, grand camp retranché relié à la place de Laon. De la Fère, le canal Crozat va rejoindre la Somme près de Saint-Simon, et l'Oise continue son cours par *Chauny* (8 500 hab.), ville d'industrie qu'un chemin de fer unit à *Saint-Gobain*, où se trouve la grande manufacture de coulage des glaces, sans rivale au monde; à la compagnie de Saint-Gobain appartiennent les manufactures de Cirey et de Montluçon. Dans le département qui porte son nom, l'Oise arrose *Noyon* (6 000

hab.), patrie de Calvin, *Compiègne* (13 400 hab.), bien située près du confluent de l'Aisne, entourée de sa superbe forêt, *Verberie*, *Pont-Sainte-Maxence*, petites villes industrielles, *Creil* avec *Montataire*, sa voisine (12 000 hab.): Creil, qui fabrique des porcelaines opaques, est un point de croisement très important pour les lignes du Nord. L'Oise arrose encore *Pontoise* (6 500 hab.) et finit à *Conflans-Sainte-Honorine*.

Elle reçoit à droite la *Brèche*, qui passe à *Clermont*; le *Thérain*, qui descend du plateau de Bray et arrose *Beauvais* (16 000 hab.), vainement assiégée par Charles le Téméraire, et fière d'une des plus belles cathédrales gothiques. Beauvais a une fabrique de tapis rivale de celle des Gobelins. Le Thérain finit près de *Montataire*.

A gauche, l'Oise reçoit : la *Serre*, dont un affluent, le *Vilpion*, arrose *Vervins* (traité de 1598);

La *Lette*, qui passe près de *Laon* (12 000 hab.), une des communes les plus turbulentes du moyen âge, aujourd'hui grande place de guerre; Laon exporte à Paris et à Reims les produits maraichers de sa plaine. Non loin de la Lette s'élèvent les ruines du formidable château de Coucy.

L'*Aisne*, rivière aussi considérable que l'Oise, naît dans les Argonnes, passe à *Sainte-Menehould* (4 000 hab.), à *Vouziers*, baigne la base du froid plateau des Ardennes, arrose *Attigny*, qui fut une des résidences de Charlemagne, *Rethel*, qui a des filatures, passe près de *Craonne*, où Napoléon ne put anéantir l'armée de Blücher avant de se retourner contre l'armée autrichienne, puis à *Soissons* (11 000 hab.), ville qui fut une des capitales de la Gaule franque, aujourd'hui enrichie par les produits de ses jardins, place forte.

L'Aisne est grossie de l'*Aire*, qui traverse les défilés des Argonnes, fameux par la défense de Dumouriez en 1792, passe à *Clermont-en-Argonne*, à *Vareennes*, où fut arrêté Louis XVI, à *Grandpré*.

La *Suipe* arrose la petite ville manufacturière de *Suippes*.

La *Vesle* baigne *Reims* (91 000 hab.), où passe également le canal de l'Aisne à la Marne. Reims, une des plus anciennes villes de la Gaule, la métropole de saint Remy et la ville du sacre, associée à tous les grands faits de notre histoire nationale, est dominée par sa superbe cathédrale, peut-être la plus belle qu'ait construite le moyen âge; son portail est une véritable dentelle d'architecture. Reims depuis 50 ans est devenue un de nos grands centres d'industrie, le principal pour la fabri-

cation des mérinos et des flanelles. Reims est aussi le plus grand entrepôt des vins de Champagne, le siège des maisons Clicquot, Rœderer, etc. Depuis nos désastres de 1870-71, Reims est la grande place de guerre de la Champagne. La Vesle, après avoir arrosé *Fismes*, finit au-dessus de Soissons.

L'Oise reçoit un dernier affluent, la *Nonette*, qui arrose *Senlis* (6 000 hab.) et *Chantilly* (4 000 hab.), jadis simple dépendance du magnifique château des Condés, aujourd'hui ville industrielle; son industrie spéciale est la dentelle.

La Seine a encore, sur la droite, deux petits affluents : l'*Epte*, qui, descendue du plateau de Bray, arrose *Gournay*, ville connue pour ses fromages et son beurre, *Gisors* (4 000 hab.), l'ancienne capitale du Vexin, transformée en petite ville industrielle, et finit près de Vernon; l'*Andelle*, qui se termine près du *Pont-de-l'Arche*.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Bourgogne.	Yonne.	Auxerre.	Sens, Joigny, Avallon, Tonnerre.
Champagne	Aube.	Troyes.	Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Arcis-sur-Aube, Nogent-sur-Seine.
—	Haute-Marne.	Chaumont.	Langres, Vassy.
—	Marne.	Châlons.	Reims, Épernay, Vitry-le-François, Sainte-Menehould.
—	Ardennes.	Mézières.	Sedan, Rethel, Vouziers, Rocroy.
Ne-de-France.	Seine-et-Marne.	Melun.	Coulommiers, Meaux, Provins, Fontainebleau.
—	Seine-et-Oise.	Versailles.	Raibouillet, Étampes, Corbeil, Mantes, Pontoise.
—	Seine.	Paris.	
—	Oise.	Beauvais.	Senlis, Clermont, Compiègne.
—	Aisne.	Laon.	Château-Thierry, Soissons, Saint-Quentin, Vervins.
Orléanais.	Eure-et-Loir.	Chartres.	Châteaudun, Dreux, Nogent-le-Rotrou.
Normandie	Eure.	Évreux.	Bernay, Louviers, Pont-Audemer, les Andelys.
—	Seine-Inférieure	Rouen.	Yvetot, le Havre, Dieppe, Neufchâtel.

Bassins côtiers (Somme et Escaut). — Entre la Seine et la Somme, de petites rivières s'ouvrent un chemin vers la mer à travers les riantes prairies du pays de Caux, coulant au fond de leurs valleuses, et interrompent pour verser leurs eaux à la mer la blanche ligne des falaises.

Les principales sont : l'*Arques*, l'*Aulne* et la *Béthune*, cette dernière arrosant les herbages de *Neuschâtel*; elles se réunissent à *Arques* et finissent à Dieppe. C'est dans les lignes d'*Arques* que Henri IV battit les ligueurs de Mayenne en 1589.

La *Bresle* passe à *Aumale*, à *Gamaches*, et réunit *Eu* au Tréport.

Le bassin de la Somme correspond à l'ancienne Picardie : c'est une région agricole d'une grande richesse, formant la transition entre les plaines de la Seine et celles de la Flandre et de la Belgique. Jadis la Somme se répandait sur ses rives et formait une multitude d'étangs, aujourd'hui en partie épuisés et transformés en cultures. Les bords de la Somme présentent, surtout aux environs d'Amiens, un spectacle analogue à celui des polders hollandais : on donne le nom d'*hortillonages* à ces petits champs entourés de tous côtés de fossés remplis d'eau. La Picardie à elle seule produit la moitié de la tourbe exploitée en France.

La *Somme* prend sa source à 10 kilomètres de l'Oise, sur le plateau de Saint-Quentin, et passe à *Saint-Quentin* (43 000 hab.), qui rappelle la victoire de Philippe II en 1557 et la bataille de janvier 1871. Bien située sur le canal de la Somme à l'Escaut, cette cité est devenue une grande ville industrielle, fabriquant des cotonnades et des velours. La Somme arrose ensuite *Ham*, dont le château a souvent servi de prison politique; *Péronne* (4 300 hab.), fameuse par l'entrevue de Louis XI et de Charles le Téméraire; *Corbie* (4 000 hab.), enlevée par Richelieu aux Espagnols en 1636; *Longueau*, où se bifurquent les lignes de Paris à Boulogne et de Paris à Arras, enfin *Amiens* (70 000 hab.), la grande cité picarde, sillonnée par les nombreuses dérivations du fleuve. Amiens, qui fut une cité gauloise, Samarobriva, est dominée par une magnifique cathédrale; c'est une grande ville d'industrie, la première de France pour la fabrication du velours. La Somme baigne encore *Abbeville* (20 000 hab.), qui jadis était le port d'Amiens, et qui est, comme le chef-lieu, une ville de manufactures. Les atterrissements de la Somme ne permettent pas aux navires d'en remonter les embouchures.

L'*Avre*, affluent de gauche de la Somme, passe à *Roye* (4 000 hab.), grand marché agricole, et près de *Montdidier* (4 500 hab.) qui a des fabriques de bas. L'*Ancre*, affluent de droite, passe à *Albert*, qui appartient tour à tour à Concini et à de Luynes.

Parallèlement à la Somme coulent : la *Maie*, qui sert de canal d'écoulement au pays de Marquenterre. Sur la Maie se trouve *Crécy* (bataille de 1346).

L'*Authie*, qui sépare la Somme du Pas-de-Calais, arrose la petite sous-préfecture de *Doullens* (4 500 hab.) et finit près de Berck.

La *Canche* passe à *Hesdin*, petite forteresse déclassée, à *Montreuil* (3 200 hab.), jadis beaucoup plus prospère qu'aujourd'hui, et finit à *Etaples*. Un de ses affluents, la *Ternoise*, passe à *Saint-Pol* (3 500 hab.).

L'*Aa*, qui sert de déversoir aux innombrables canaux de l'ancien golfe de Saint-Omer, remplacé par d'opulentes cultures, arrose *Saint-Omer* (21 000 hab.), qui fabrique des tulles, des mousselines, etc., passe près de *Bourbourg*, qui élève des bestiaux et des chevaux renommés, et finit à *Gravelines*, qui garde ses écluses.

Le bassin de l'Escaut correspond à peu près à la Flandre française : c'est la région la plus riche et la plus peuplée de la France ; elle compte à peu près 250 habitants par kilomètre carré. Nulle part, sinon dans la banlieue de Paris, le paysan ne sait tirer meilleur parti de la terre. Les graines oléagineuses, le houblon, le tabac, la botterave, les prairies artificielles, couvrent le sol. Le sous-sol n'est pas moins riche. Le bassin houiller qui prolonge le bassin belge de Mons ne fournit pas moins de 7 millions de tonnes de charbon, presque la moitié de la production française. Ces inépuisables gisements ont donné naissance à de nombreuses villes industrielles, qui forment le groupe le plus riche et le mieux armé pour la concurrence internationale. On peut dire de la Flandre française, comme de la Flandre belge, qu'elle est une ville continue. Pareille agglomération ne se voit qu'en Belgique, dans le Lancashire, dans quelques districts de la Saxe.

L'*Escaut* descend du plateau de Saint-Quentin, arrose *Cambrai* (23 000 hab.), vieille ville archiépiscopale qui rappelle le souvenir de Fénelon et où l'on fabrique des tulles et des batistes ; *Bouchain*, petite place forte ; *Denain* (16 000 hab.), victoire de Villars en 1713, qui finit la guerre de la succession d'Espagne : à Denain, on extrait le charbon et l'on forge le fer. *Valenciennes* (27 000 hab.), est située au confluent de la Rhonelle dans la partie la plus riche des Flandres ; on y extrait le charbon, on y raffine le sucre, on y fabrique des batistes, des linons, etc. Près de Valenciennes, *Anzin* (10 000 hab.) est le siège de la plus importante compagnie d'exploitation des mines ; le charbon alimente sur place nombre de hauts fourneaux. *Somain*, *Fresnes*, sont également de grands centres industriels. A *Condé*,

l'Escaut reçoit la Haine, qui vient de Belgique; il sort de France près de cette petite place.

Il ne reçoit que des ruisseaux, tous utilisés par l'industrie : à droite, la *Rhonelle*, qui arrose le *Quesnoy*, place forte qui relie le système de défense de Valenciennes à celui de Maubeuge; à gauche, la *Sensée*, qui finit à Bouchain; la *Scarpe*, qui passe à Arras (27 000 hab.), la capitale de l'Artois, souvent ruinée dans les guerres de la France contre la Maison austro-espagnole, sous Louis XI, sous Louis XIII. Arras, qui a de beaux monuments civils et religieux, fabrique des cotonnades, des tulles, a de nombreuses raffineries. *Douai* (27 500 hab.), ville de magistrature, centre littéraire et universitaire de la Flandre, a, comme ses voisines, des distilleries, des raffineries, des forges, Tel est aussi *Saint-Amand* (14 000 hab.), à peu de distance du confluent de la Scarpe et de l'Escaut.

La *Lys* prend sa source non loin de la petite place d'*Aire* (8 500 hab.), laisse de côté, à droite, *Béthune* (9 000 hab.), qui a d'importantes raffineries, à gauche, *Hazebrouck* (10 000 hab.), qui a la spécialité des dentelles appelées *valenciennes*, arrose *Armentières* (22 000 hab.), ville de filatures, sépare en deux parties, l'une belge, l'autre française, la ville de *Comines*, et entre en Belgique à Meun.

Elle reçoit la *Deûle*, qui prend sa source près de *Lens* (10 500 hab.), où Condé remporta une victoire sur les Espagnols en 1648. Lens est une ville de mines. La grande cité industrielle du bassin de la Deûle est *Lille*, qui, avec ses faubourgs de *Fives*, de *Loos*, de *la Madeleine-lez-Lille*, de *Canteleu*, compte 200 000 habitants. La campagne tout entière est couverte d'usines, d'ateliers de tissages, etc. Lille l'emporte sur toutes ses rivales pour ses linons, le linge de table, etc. Cette ville est de plus la clef de la défense du nord.

Un autre groupe industriel qui ne le cède pas à celui de Lille se trouve sur une des branches de la Deûle : c'est celui de *Tourcoing* et de *Roubaix*. Par sa croissance rapide, *Roubaix* rappelle les villes américaines. Elle avait 8 000 habitants en 1800; elle en compte aujourd'hui 92 000. L'industrie de Roubaix embrasse toutes les spécialités, lainages, cotonnades, mélangés de laine et coton. Toutes les transformations, toutes les améliorations dans les métiers et les dessins, sont de suite accueillies à Roubaix : nulle part l'outillage n'est aussi perfectionné; nulle part les filés de coton n'atteignent un tel degré de finesse. *Tourcoing* (50 000 hab.), *Wattrelos*

(16 000 hab.), sont comme les faubourgs de Roubaix. On peut rattacher au même groupe *Halluin* (13 000 hab.), qui est ville frontière.

L'Yser, qui finit à Nieuport en Belgique, passe près de la butte qui porte *Cassel* (4 000 hab.), vieille ville qui a vu les batailles de 1328 et de 1677.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	SOUS-PRÉFECTURES.
Picardie.	Somme.	Amiens.	Abbeville, Doullens, Montdidier, Péronne.
Artois.	Pas-de-Calais.	Arras.	Montreuil, Boulogne, Béthune, Saint-Omer, Saint-Pol.
Flandre.	Nord.	Lille.	Dunkerque, Hazebrouck, Valenciennes, Douai, Cambrai, Avesnes.

Bassins de la Meuse et de la Moselle. — Les départements des Vosges et de Meurthe-et-Moselle sont tout ce qui nous reste de notre frontière de l'Est, mutilée par le traité de Francfort. La Prusse nous a enlevé, outre l'Alsace, tout le département de la Moselle, sauf l'arrondissement de Briey; les arrondissements de Sarrebourg et de Château-Salins, dans l'ancien département de la Meurthe, et deux cantons du département des Vosges. Nous avons perdu tout le bassin houiller de la Sarre, les salines de Vic et de Dieuze, les établissements métallurgiques de la Moselle, des mines de fer qui produisaient, en 1870, 700 000 tonnes de minerai.

La région qui est restée française de fait est une des plus pittoresques de la France. Les noires forêts de hêtres et de sapins qui revêtent les pentes des Vosges sont exploitées par les schlitters, et leurs bois travaillés dans de nombreuses scieries. De beaux pâturages nourrissent des bestiaux renommés dont le beurre et le fromage sont fort appréciés. Des distilleries de kirschwasser sont établies dans les vallées. La Lorraine française s'est enrichie des pertes de l'Alsace germanisée; beaucoup d'industriels alsaciens de la région du Haut-Rhin ont transporté leurs industries de l'autre côté des Vosges, à Épinal, à Nancy ou à Belfort.

La *Meuse* prend sa source non loin du mont Mercur; ses premières eaux disparaissent dans les profondes fissures du sol calcaire, pour reparaitre non loin de Noncourt. Elle arrose

Neufchâteau (3 900 hab.); *Domremy*, où naquit Jeanne d'Arc; *Vaucouleurs*, où elle raconta ses visions; *Pagny*, qui garde le point où le canal de la Marne au Rhin, le chemin de fer de Paris à Strasbourg, traversent par un tunnel les monts de la Meuse; *Commercy* (4 300 hab.), position militaire de premier ordre, *Saint-Mihiel* (4 700 hab.), ville où siégeaient autrefois les États du Barrois, aujourd'hui place forte; *Verdun* (16 000 h.), puissante forteresse qui barre une des routes d'invasion de l'Est; *Stenay* (2 700 hab.), qui a des usines métallurgiques. A partir de Stenay, la Meuse sort des terrains jurassiques qu'elle a jusqu'alors traversés et s'engage dans le plateau schisteux des Ardennes; elle y trace un sillon profond, dominé par des berges abruptes, et enveloppe dans ses replis de nombreuses presqu'îles. Elle arrose *Mouzon*, *Bazeilles*, tristement célèbres par les combats qui précédèrent la catastrophe de Sedan. *Sedan* (17 000 hab.), où le maréchal de Mac-Mahon se laissa envelopper par les armées allemandes, et où sombra le second empire, n'est plus une ville forte; c'est toujours une ville industrielle, qui a survécu aux ruines qu'y accumula la révocation de l'édit de Nantes, et pour la fabrication des draps elle est la rivale d'Elbeuf. Une boucle de la Meuse entoure *Mézières* (5 500 hab.), place forte déclassée; la défense est transportée sur le plateau d'Ayrelles. *Charleville* (15 300 hab.), la ville commerçante et industrielle, est située en face de Mézières, sur la rive opposée de la Meuse. Elle a des fonderies, des clouteries : l'industrie des clous est répandue dans tous les villages de l'Ardenne. *Fumay* (5 000 hab.) exploite des ardoisières presque aussi riches que celles de Trélazé; *Givet*, sentinelle avancée de la France au cœur de la Belgique, a des usines métallurgiques.

La *Meuse*, trop encaissée dans son bassin supérieur pour recevoir d'autres affluents que des ruisseaux, est grossie, à droite, dans son bassin moyen, du *Chiers*, sinueuse rivière qui vient du Luxembourg et longe la frontière; elle passe à *Longwy*, place forte qui barre les routes du Luxembourg, à *Montmédy* (2 000 hab.), qui est également fortifiée, à *Carignan*, qui a des filatures.

La *Semois*, plus sinueuse et plus encaissée que le *Chiers*, finit près des ardoisières de *Monthermé*.

A gauche, la Meuse reçoit son grand affluent, la *Sambre*, qui traverse un des groupes d'industrie les plus animés du département du Nord. Elle arrose *Landrecies*, qui défend avec

Maubeuge une des routes d'invasion en France. *Maubeuge* (16 000 hab.) est une place forte de premier ordre; *Maubeuge* et sa voisine *Hautmont* ont d'immenses ateliers de machines, des forges, des hauts fourneaux. Non loin de *Maubeuge* est *Malplaquet*, où *Villars*, bien que vaincu, arrêta l'invasion des alliés en 1709. La *Sambre* coule ensuite en Belgique.

La *Moselle* est formée de la *Moselle* proprement dite et de la *Moselotte* : la première descend du ballon de *Bussang*, arrose *Bussang*, dont les eaux gazeuses sont l'objet d'un important trafic, le *Tillot*, *Ramonchamps*, *Rupt* (4 000 hab.), toutes villes industrielles, protégées par des forts; la *Moselotte* descend du *Rheinkopf*; les deux ruisseaux s'unissent à *Remiremont* (7 000 hab.). La *Moselle* ainsi constituée passe à *Épinal* (16 000 hab.), un des pivots de la défense de l'Est. *Épinal*, surtout connue par son imagerie, s'est enrichie de filatures que sont venus fonder des industriels d'Alsace. *Toul* (10 000 hab.) est avant tout une place de guerre. *Frouard*, bien située au confluent de la *Meurthe*, nœud de croisement des lignes de *Metz* et de *Strasbourg*, fabrique de la cristallerie. *Pont-à-Mousson* (11 000 hab.), jadis une ville littéraire, avec une université, a des forges importantes. *Pagny* est la dernière ville restée française sur la *Moselle*.

La *Moselle* a pour affluents de gauche le *Madon*, qui arrose *Mircourt* (5 000 hab.), fabriques d'instruments de musique; l'*Orne*, qui passe à *Étain* (2 700 hab.) et près de la petite sous-préfecture de *Briey*.

A droite, la *Moselle* reçoit :

La *Vologne*, qui écoule les charmants lacs de *Gérardmer* et de *Longemer*. *Gérardmer* (6 400 hab.) a des filatures : c'est le principal entrepôt des fromages de la région.

La *Meurthe* descend du *Hoheneck*, n'est encore qu'un torrent quand elle fait mouvoir les usines de *Plainfaing* (4 200 hab.), passe à *Saint-Dié* (14 000 hab.), qui a des scieries, des filatures, des forges, des distilleries, à *Raon-l'Étape* (4 000 hab.), qui a des forges, des fabriques de papier de bois, à *Baccarat* (5 000 hab.), dont la cristallerie, occupant 2 000 ouvriers, est sans rivale, à *Lunéville* (16 000 hab.), qui a un beau palais appartenant autrefois aux ducs de Lorraine, laisse de côté les salines de *Rosières* et de *Vurangéville*, les plus productives de France, et, avant de s'unir à la *Moselle* à *Frouard*, arrose *Nancy* (68 000 hab.). *Nancy*, ville embellie par le roi *Stanislas* au XVIII^e siècle, a l'aspect d'une capitale. Elle est le siège

d'un des premiers centres universitaires français ; elle a des hauts fourneaux, des filatures, et fabrique des articles de modes. Cette ville s'est beaucoup accrue par suite de l'émigration alsacienne.

La Meurthe reçoit la *Mortagne*, qui passe à *Rambervillers* (5 000 hab.), brasseries importantes, et la *Vezeuze*, qui passe à *Cirey* (coulage des glaces), à *Blamont*, ville de filatures, et finit à Lunéville.

La *Seille* forme pendant quelques kilomètres frontière entre la Lorraine française et l'autre partie, non moins française que la première, occupée par l'Allemagne.

Divisions politiques.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX	SOUS-PRÉFECTURES.
Lorraine.	Meuse.	Bar-le-Duc.	Commercy, Montmédy, Verdun.
—	Meurthe-et-Moselle.	Nancy.	Lunéville, Toul, Brier.
—	Vosges.	Épinal.	Neufchâteau, Mirecourt, Remiremont, Saint-Dié.

Gouvernement. — Le gouvernement de la France est la République, qui succéda au second empire, écroulé au milieu des désastres de l'invasion allemande. Le pouvoir législatif appartient à deux chambres, la *Chambre des députés*, élus par le suffrage universel, le *Sénat*, dont les membres sont désignés par des délégués, à raison d'un par commune, et par les électeurs de droit (députés, conseillers généraux, conseillers d'arrondissement). Le pouvoir exécutif appartient à un président et aux ministres responsables qu'il choisit.

Divisions administratives. — La France est divisée en 86 départements, subdivisés en arrondissements, cantons, communes. Le pouvoir central est représenté dans chaque chef-lieu par un préfet, assisté d'un conseil général, dans chaque arrondissement par un sous-préfet, assisté d'un conseil d'arrondissement. Chaque commune possède un conseil municipal élu, ayant à sa tête un maire choisi dans son sein.

Au point de vue judiciaire, nous remarquons le juge de paix au chef-lieu de canton, un tribunal civil de première instance dans chaque arrondissement, des sessions de cours d'assises

par département. Au second degré de juridiction sont les cours d'appel, au nombre de 26 : Douai, Paris, Amiens, Orléans, Angers, Poitiers, Bourges, Riom, Lyon, Caen, Rouen, Rennes, Bordeaux, Limoges, Agen, Pau, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Aix, Grenoble, Besançon, Dijon, Chambéry, Nancy, Bastia. Au sommet de la hiérarchie judiciaire siège la cour de cassation, qui ne juge pas, mais casse, s'il y a lieu, les arrêts des cours d'appel et renvoie les affaires devant d'autres cours.

Les circonscriptions universitaires ou académies sont au nombre de 16, dont les sièges sont : Paris, Douai, Caen, Rennes, Nancy, Dijon, Besançon, Lyon, Chambéry, Grenoble, Aix, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Clermont-Ferrand.

Armée. — D'après la loi de 1872, l'armée française se compose :

1° De l'armée active, où tous les Français, sauf les exceptions formulées par la loi, sont tenus de servir cinq années ;

2° De la réserve de l'armée active, qui garde les hommes quatre années, de 25 à 29 ans ;

3° De l'armée territoriale, qui garde les hommes cinq années, de 29 à 34 ans ;

4° De la réserve de l'armée territoriale, qui garde les hommes de 34 à 40 ans ;

En somme, nos forces militaires comptent :

Cinq classes d'armée active,	890 000 hommes.
Réserve de l'armée active (4 classes),	565 000
Services auxiliaires,	140 000
Dispensés rappelables,	327 000
Cinq classes d'armée territoriale,	890 000
Réserve de l'armée territoriale,	970 000
	<hr/>
	3 782 000 hommes.

L'infanterie compte : 144 régiments de ligne, 34 bataillons de chasseurs, 4 régiments de zouaves, 3 de tirailleurs algériens, 1 légion étrangère, 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique, 5 compagnies de discipline.

La cavalerie compte 77 régiments à 5 escadrons.

L'artillerie compte 38 régiments.

Le train compte 57 compagnies.

Ces forces sont distribuées en 48 régions, relevant chacune

d'un chef de corps d'armée. Les chefs-lieux de corps d'armée sont : Lille, Amiens, Rouen, le Mans, Orléans, Châlons, Besançon, Bourges, Tours, Rennes, Nantes, Limoges, Clermont, Grenoble, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux. Il faut ajouter un corps d'armée pour l'Algérie.

Marine. — La marine compte 71 000 hommes, recrutés presque exclusivement parmi les habitants des côtes, suivant le système imaginé par Colbert. La flotte se compose de 20 à 25 cuirassés de premier rang, de 10 à 14 cuirassés de deuxième rang, de torpilleurs, de gardes-côtes, d'environ 170 bâtiments non cuirassés.

Les arrondissements maritimes sont au nombre de 5 : Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon.

Canaux. — Déjà au siècle d'Auguste, Strabon admirait l'heureuse disposition des fleuves de la Gaule, qui permettent des communications faciles d'un bassin à l'autre. Les faites de partage sont peu élevés; le premier canal de jonction a été établi en France sous Henri IV : c'est le canal de Briare.

Les avantages de la navigation par eau, soit au moyen du halage, soit au moyen du touage à la chaîne, ont été fréquemment mis en lumière. Les bateaux chargent à raison de 1 cent. 1/2 par tonne et par kilomètre; les chemins de fer ne peuvent transporter les mêmes marchandises que de 3 cent. 1/2 à 5 centimes. Les fleuves et les canaux sont donc clairement indiqués pour le transport des marchandises encombrantes, bois, charbons, minerais, pierres, etc. Si la batellerie française est en souffrance, ce fait tient à diverses causes, d'abord à la concurrence des lignes de chemin de fer, qui se sont efforcées de ruiner la batellerie pour conserver le monopole des transports; aux systèmes divers de nos canaux, creusés à des époques différentes, qui n'admettent que des bâtiments à type particulier, suivant la profondeur et la largeur du canal. Pour passer d'un bassin à l'autre, les bateaux sont obligés de rompre charge, ce qui entraîne des retards et des difficultés sans nombre pour l'expédition des marchandises.

Le bassin de la Seine est le mieux pourvu de canaux. Le lit même du fleuve doit être approfondi, pourvu d'un chenal de 3 mètres de profondeur, en aval de Paris.

Trois canaux s'embranchant sur l'Oise font communiquer Paris à la Belgique : le canal de Saint-Quentin, qui continue le canal Crozat, et de Tergnier, par Saint-Quentin, Cambrai, Bouchain, Valenciennes, rejoint l'Escaut et les canaux belges ;

le canal de la Sambre, qui du même point atteint Landre-cies, Maubeuge et Charleroi. Ces deux canaux sont en pleine prospérité, à cause du mouvement de batellerie qu'entraîne le transport des houilles. Le trafic du seul canal de Saint-Quentin s'élève à deux millions de tonnes. Le canal des Ardennes, plus petit et moins profond que les précédents, s'amorce à l'Aisne près de Soissons, et par Château-Porcien, Rethel, Attigny, rejoint la Meuse entre Flize et Donchery. Ce même canal rejoint la Marne entre Châlons et Épernay, en passant par Reims.

L'Oise est aussi reliée à la Somme par le canal de la Somme, qui part de Tergnier, et, se continuant par le canal latéral du fleuve, atteint Amiens, de là Abbeville et Saint-Valery.

Nous ne citons que pour mémoire les canaux de l'Escaut à la Scarpe, de la Scarpe à la Deûle, de la Deûle à la Lys, de la Lys à l'Aa, qui desservent les Flandres.

Le canal de la Marne au Rhin relie Paris à Strasbourg ; malheureusement le débit d'eau de la Marne est extrêmement variable, et le canal n'a qu'un mouillage de 4 m. 50 cent., fort insuffisant pour les besoins de la navigation. La Marne est canalisée d'Épernay à Vitry, de Vitry le canal suit la Saulx, puis l'Ornain, dont il se sépare à Houdehaincourt, atteint la Meuse à Void, la Moselle à Toul, en franchissant le tunnel de Foug ; à Frouard il suit la Meurthe jusqu'au-dessus de Saint-Nicolas, et franchit la frontière au-dessus d'Avricourt pour emprunter le col de Saverne et aboutir à Strasbourg.

Le bassin de la Seine communique avec le bassin du Rhône par le canal de Bourgogne, commencé en 1780. Il suit l'Armançon, par Tonnerre, Tanlay, Montbard, franchit la ligne de partage des eaux au pied du mont Moresol, par le tunnel de Pouilly, atteint l'Ouche à Pont-d'Ouche, suit cette rivière, passe à Dijon et finit à Saint-Jean-de-Losne, qui a un mouvement de batellerie de 400 000 tonnes par an.

La Seine est unie à la Loire par le Loing, canalisé jusqu'à Montargis ; de là se détache le canal de Briare, le premier canal à écluse, qui, par Châtillon-sur-Loing, atteint Briare. De Montargis encore se détache le canal de Monsieur ou d'Orléans, qui finit près de cette ville. Le canal du Nivernais fait communiquer l'Yonne avec la Loire ; il s'amorce à la Loire à Decize et atteint l'Yonne, canalisée jusqu'à Auxerre.

La Loire est un fleuve indisciplinable : ses basses eaux, ses crues formidables, rendent toute navigation régulière impos-

sible entre ses rives. Les charbons de Saint-Étienne, de Commentry et du Creusot ne peuvent arriver à Nantes, qui est obligée d'alimenter ses industries de charbons anglais. Le sable accumulé dans le lit du fleuve se déplace sans cesse et change le chenal. Le touage y est impossible à cause des déplacements du fond, le halage à cause de la largeur des rives. De Roanne à Châtillon-sur-Loire a été établi un canal latéral ; on a parlé d'en établir un autre d'Orléans à Angers, qui emprunterait la vallée du Loir.

La Loire communique avec le bassin du Rhône par le *canal du Centre*, qui s'amorce à Digoin, point où la Loire reçoit l'Arroux, la Bourbince, la Reconce. Il suit cette rivière, et par Chagny aboutit à Chalon-sur-Saône.

Le *canal du Berry*, creusé de 1822 à 1841, évite la grande courbe de la Loire de Nevers à Tours. Malheureusement il n'a que 1^m20 de profondeur, et ne peut être suivi que par des bateaux d'un type très petit, qui sont d'ordinaire halés par des ânes. Il transporte surtout de la houille et le minerai de fer du Cher. Ce canal s'amorce à la Loire non loin de Nevers, suit l'Auron, puis l'Yèvre et le Cher, et aboutit à Tours.

Les *petits canaux bretons*, malheureusement d'un type trop étroit et trop peu profond, mettent Nantes en communication avec Brest et Saint-Malo. Le *canal de Nantes à Brest* suit l'Erdre, rejoint l'Isac, qu'il suit jusqu'à Redon ; de là il emprunte la vallée de l'Oust, atteint le Blavet à Pontivy, le remonte et va rejoindre l'Aulne, qu'il accompagne jusqu'à Châteaulin.

Le *canal d'Ille-et-Rance* de Rennes, sur la Vilaine, va rejoindre Dinan sur la Rance, et de là Saint-Malo.

Le bassin du Rhône est celui sur lequel on a prodigué en pure perte le plus de capitaux. La Saône, navigable depuis Port-sur-Saône, ne présente dans tout son cours tranquille que peu de difficultés. Mais en aval de Lyon le Rhône précipite ses eaux sur des pentes dangereuses. Le fleuve trop fougueux dépasse sans cesse les graviers de son lit ; les brouillards, les glaces, amènent de fréquents chômages. Relativement facile à descendre, le Rhône est très difficile à remonter. Néanmoins le mouvement de la batellerie du Rhône était très actif encore au commencement du siècle ; depuis lors la concurrence du chemin de fer l'a fait diminuer des deux tiers. Il ne transporte plus que 200 000 tonnes environ. A partir d'Arles, la navigation s'améliore ; le canal d'Arles à Bouc est reconnu

d'un type insuffisant; il est avantageusement suppléé par le canal Saint-Louis, profond de 6 mètres, large de 60, et qui peut admettre les grands navires. Mais c'est Marseille qu'il serait opportun de mettre en communication avec le Rhône, comme le fut Alexandrie avec le Nil; un canal du golfe de Fos à la grande métropole provençale se ferait relativement à peu de frais. Frappé des difficultés de la navigation du Rhône, on a proposé en 1872 la création d'un Rhône artificiel qui suivrait la rive droite du fleuve et desservirait la région industrielle de la Voulte, du Pouzin, du Teil, les bouillères et les forges du Gard : ce projet a été rejeté à cause de la dépense énorme qu'il entraînerait; on doit se contenter d'améliorer le cours du fleuve lui-même. Toutefois un canal d'irrigation de Condrieu à Béziers, destiné à rendre la vie et la richesse à ces régions si cruellement éprouvées a été décidé.

Nous avons parlé ailleurs des nombreux canaux d'irrigation empruntés à la Duranée et qui fécondent la Crau.

La Saône est unie à la Loire par le canal du Centre, à la Seine par le canal de Bourgogne; elle l'est aussi au Rhin par le canal du Rhône au Rhin; il s'amorce à la Saône à Saint-Symphorien, remonte le Doubs jusqu'à Montbéliard, et de là atteint les sources de l'Ille, le fleuve alsacien. En 1874 on a décidé la construction du canal de l'Est, qui doit nous dédommager de la perte de la moitié du précédent : il part de Port-sur-Saône, rejoint la Moselle à Epinal, le canal de la Marne au Rhin à Toul, et par la Meuse canalisée se continue jusqu'en Belgique. Il servira en même temps d'artère commerciale et de ligne de défense.

Le bassin de la Garonne est le plus mal pourvu de tous les bassins français. Ses rivières ont un débit irrégulier, de fortes pentes, des crues soudaines. De grandes dépenses ont été faites pour améliorer le cours de l'Isle, du Tarn, surtout du Lot, que Colbert avait déjà signalé aux ingénieurs et qui desservirait la région de Decazeville; ces dépenses ont été en pure perte, et la navigation de ces cours d'eau est à peu près nulle. Quant à la Garonne elle-même, de Toulouse à Castets, elle est accompagnée d'un canal latéral. Aucun canal de jonction ne fait encore communiquer la Garonne et la Loire. Seul le canal du Midi, l'œuvre de Riquet, met en communication la Garonne avec la Méditerranée et le Rhône. On sait que Riquet, pour alimenter son canal, reconnaissant l'insuffisance des eaux de l'Aude, imagina de capter les ruisseaux et torrents

de la Montagne Noire et de les réunir dans le grand bassin de Saint-Ferréol, d'une contenance de 6 millions de mètres cubes. Ce canal, creusé de 1666 à 1681, part de Toulouse, suit l'Hers, franchit le seuil de Naurouze, atteint l'Aude à Carcassonne, coupe l'Orb à Béziers, et d'Agde à Cette, où il aboutit, emprunte les eaux de l'étang de Thau. Il est continué par le *canal des Etangs*, qui traverse les étangs de Maguelonne et de Mauguio, et va rejoindre le Rhône à Beaucaire, sous le nom de *canal de la Radelle et de Beaucaire*.

Chemins de fer. — L'exploitation des chemins de fer français a été concédée pour 99 ans à six grandes compagnies, dont cinq ont leur siège à Paris : Paris est donc le centre du réseau français. On dirait, à voir la carte, le moyeu d'une roue dont les jantes aboutiraient à tous les points de la circonférence. La plupart de ces lignes, partant des gares parisiennes, se dirigent vers nos grands ports de mer, mettant Paris en communication avec le globe entier. En somme, notre réseau est inférieur comme développement à celui de la Belgique et de l'Angleterre ; il est loin de présenter les avantages stratégiques des voies ferrées de l'Allemagne. Préoccupé de ces lacunes, un ministre des travaux publics, M. de Freycinet, a projeté le complément de notre système de chemins de fer, en créant un réseau de l'État, destiné à satisfaire des intérêts jusqu'alors négligés, et ayant pour but l'exploitation de lignes secondaires dont les revenus n'auraient pas suffi à dédommager les compagnies concessionnaires. Ce réseau ne se compose encore que de tronçons, qui ne sont ni reliés entre eux ni rattachés à Paris. Il comprend les lignes de Vendée et des Charentes ; les lignes de Rouen à Orléans, d'Orléans à Châlons-sur-Marne, celle de Tours à Châteauroux, bientôt prolongée jusqu'à Montluçon, celle de Clermont-Ferrand à Tulle.

Voici quelles sont les principales lignes :

Compagnie du Nord. — 1^o *Ligne de Paris à Calais*, par Creil, Clermont, Longueau, Amiens, Abbeville, Étaples, Boulogne, Calais.

2^o *Ligne de Longueau à la Belgique*, par Arras, Douai, Lille, Roubaix, Mouscron ; elle se dirige ensuite sur Courtray. De cette ligne se détache celle de Douai à Valenciennes et Mons. Du reste, dans le département du Nord, il n'est si petite ville qui ne soit rattachée au réseau général.

3° *Ligne de Paris à Charleroi*, touchant la frontière à Erquelines. C'est un tronçon de la grande ligne européenne de Cadix à Saint-Petersbourg. Elle va de Paris à Creil, puis à Compiègne, Tergnier, grande gare de croisement, Saint-Quentin, Busigny, Landreccies et Maubeuge, d'où une ligne secondaire va par Mons sur Bruxelles.

4° *Ligne de Paris à Anor et Aulnoye*, par Dammartin, Crépy, Soissons, Laon, Vervins et Hirson. Une autre ligne se détache de celle-ci à Soissons et gagne Reims.

5° *Ligne de Paris au Tréport*, par Creil, Beauvais, Amale.

Citons deux lignes transversales très importantes : celle qui de Dunkerque et de Calais suit la frontière, par Saint-Omer, Hazebrouck, Lille, Valenciennes, Avesnes, Anor, Hirson, et se continue par Mézières ; celle de Rouen à Reims, par Serqueux, Abancourt, Amiens, Tergnier, Laon.

Compagnie de l'Ouest. — 1° *La ligne de Paris au Havre*, par Mantes, Vernon, Rouen, Bolbec. Un embranchement conduit de Rouen à Dieppe. Une autre ligne, presque parallèle à la première, conduit de Paris à Dieppe par Pontoise, Gisors, Gournay, Serqueux et Neufchâtel.

2° *Ligne de Paris à Cherbourg*, par Mantes, Évreux, Bernay, Lisieux, Mézidon, Caen, Bayeux, Isigny et Valognes.

Ces deux lignes ont leur point de départ à la gare de l'Ouest (rive droite).

3° *Ligne de Paris à Granville*, partant de Paris (rive gauche), par Saint-Cyr, Dreux, l'Aigle, Argentan, Flers, Vire et Granville.

4° *Ligne de Bretagne, de Paris à Brest*, par Saint-Cyr, Rambouillet, Chartres, Nogent-le-Rotrou, le Mans, Laval, Vitry, Rennes, Montfort, Saint-Brieuc, Guingamp, Morlaix, Landerneau, Brest.

Les principales lignes transversales sont celles de Saint-Brieuc à Auray, de Saint-Malo à Redon par Rennes, celle de Laval à Caen ; celle du Mans à Angers, d'une part, de l'autre, du Mans à Mézidon, par Alençon et Argentan ; celle de Chartres à Louviers, par Dreux.

Compagnie d'Orléans. — 1° *Ligne de Paris à Saint-Nazaire*, par Brétigny, Étampes, Orléans, Blois, Tours, Saumur, Angers, Ancenis, Nantes et Savenay. La distance est raccourcie

par la ligne plus directe de Brétigny, Voves, Châteaudun, Vendôme et Tours. Un embranchement très important est celui de Nantes à Landerneau et Brest, par Redon, Vannes, Auray, Quimperlé, Quimper et Châteaulin.

2° *Ligne de Paris à Bordeaux*, par Tours, Châtelleraut, Poitiers, Ruffec, Angoulême, Coutras et Libourne. A cette ligne s'amorcent les lignes de la Vendée et des Charentes : celle de Tours aux Sables-d'Olonne, par Chinon, Loudun, Bressuire, la Roche-sur-Yon ; celle de Poitiers à la Rochelle, par Niort ; celle de Bordeaux à Nantes, par Jonzac, Saintes, Rochefort, la Rochelle, la Roche-sur-Yon.

3° *Ligne de Paris à Toulouse*, par Orléans, Vierzon, Issoudun, Châteauroux, Saint-Sulpice-Laurière, Limoges, Saint-Yrieix, Brives. Figeac, Capdenac, Villefranche, Lexos, Gaillac. — Un embranchement va de Saint-Yrieix à Agen, par Périgueux et Villeneuve-d'Agen.

Les principales lignes transversales sont celles : de Tours à Saincaize, par Romorantin, Vierzon et Bourges ; celle de Poitiers à Gannat, par Montmorillon, Saint-Sulpice-Laurière, Guéret, Ahun, Montluçon ; celle de Brives à Bordeaux, par Périgueux, qui est devenue la ligne de Bordeaux à Clermont-Ferrand depuis que le tronçon de Tulle à Clermont est achevé ; la ligne de Figeac à Arvant, par Aurillac et Murat.

Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée. — La compagnie dispose de deux lignes principales, la ligne de Bourgogne et la ligne du Bourbonnais, qui s'embranchent à Moret.

1° La *ligne de Bourgogne* va de Paris à Moret, par Melun et Fontainebleau, puis passe à Montereau, Sens, Joigny, Tonnerre, Dijon, Beaune, Chalons, Mâcon, Lyon, Vienne, Valence, Montélimar, Orange, Avignon, Tarascon, Arles, Miramas, Marseille, Aubagne, Toulon, Fréjus, Cannes, Nice, Menton, et se continue par les lignes italiennes.

2° La *ligne du Bourbonnais* va de Paris à Moret, puis, par Montargis et la ligne du Loing, atteint la Loire à Gien, la suit par Briare, Cosne, Nevers, gagne l'Allier et le remonte par Moulins, Saint-Germain-des-Fossés, Gannat, Riom, Clermont, Issoire, Arvant, Brioude, Langogne, Villefort, Alais, Nîmes, et rejoint la ligne de Bourgogne à Tarascon. Une ramification de cette ligne, par Nîmes, Lunel, Montpellier, gagne Cette.

Les principales lignes transversales sont celles : de Montargis à Sens ; de Nevers à Laroche, par Clamecy et Auxerre ;

celle de Nevers à Chagny, par Autun et Épinac, avec embranchement à Étang sur le Creusot et Montchanin ; celle de Moulins à Mâcon, par Charolles, avec embranchements à Paray-le-Monial sur Montchanin et Chagny et sur Roanne ; celle de Saint-Germain-des-Fossés à Lyon, par Roanne et l'Arbresle, avec embranchement de Roanne à Saint-Étienne ; celle de Clermont-Ferrand à Lyon, par Thiers, Boën, Montbrison, Saint-Étienne et Givors ; celle de Saint-Georges-d'Aurac à Saint-Étienne, par le Puy ; celle d'Alais à Livron, par le Teil, Robiac et Bes-sèges, avec embranchement sur Aubenas et sur Privas : elle remonte le Rhône, rive droite, par Tournon, jusqu'à Givors et Lyon, et le descend depuis le Teil jusqu'à Nîmes, avec embranchement sur Uzès.

A la ligne de Bourgogne s'amorcent les lignes du Dauphiné, des Dombes, de Franche-Comté : celle de Lyon à Genève, par Ambérieu et Culoz ; celle de Culoz à Turin, par Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne et Modane ; celle de Lyon à Grenoble, par la Tour-du-Pin et Rives, qui se continue de Grenoble à Chambéry ; celle d'Avignon à Grenoble, par Cavailhon, Pertuis, Forcalquier et Gap, avec embranchement à Saint-Auban sur Digne.

Au nord de Lyon nous avons : la ligne de Lyon à Belfort, par Bourg, Lons-le-Saunier, Poligny, Mouchard, Besançon, Baume-les-Dames, Montbéliard, celles de Dijon à Pontarlier, par Dôle, Mouchard, et de Pontarlier sur Neuchâtel et sur Lausanne ; celle de Besançon à Chalon par Dôle ; celle de Besançon à Langres, par Gray.

Compagnie de l'Est. — Cette compagnie dispose de deux lignes principales :

1^o La ligne de Paris à Belfort, par Nogent-sur-Seine, Troyes, Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, Vesoul, Lure, Belfort ; de là embranchement sur Mulhouse, et sur Olten par Porrentruy ;

2^o La ligne de Paris à Avricourt, par Meaux, Château-Thierry, Épernay, Châlons-sur-Marne, Vitry, Bar-le-Duc, Pagny, Toul, Nancy, Lunéville ; d'Avricourt elle se continue, par Sarrebourg et Saverne, jusqu'à Strasbourg.

A ces deux lignes s'attachent des voies secondaires très importantes : celle d'Épernay à Mézières et Givet, par Reims et Rethel ; celle de Reims à Metz, par Saint-Hilaire, Sainte-Menehould et Verdun ; celle de Mézières à Thionville, continuant la ligne de la frontière du Nord, par Sedan, Montmédy

et Longwy ; celle de Pagny à Sedan, par Verdun ; celle de Nancy à Luxembourg, par Frouard, Metz et Thionville.

Les lignes transversales aux deux principales sont : celle de Nogent à Épernay, celle de Troyes à Châlons ; celle de Chaumont à Blesme, près Vitry, avec embranchement de Bologne à Neufchâteau et Pagny et de Neufchâteau à Épinal ; celle de Port-d'Atelier, près Vesoul, à Plombières, Épinal et Blainville.

Compagnie du Midi. — Elle dispose d'une grande ligne, celle de Bordeaux à Cette, qui suit la Garonne par la Réole, Marmande, Agen, Moissac, Montauban, Toulouse, Villefranche, Castelnaudary, Carcassonne, Narbonne et Béziers.

Une grande ligne va de Toulouse à Bayonne, en suivant la base des Pyrénées, par Muret, Saint-Gaudens, Montréjeau, Tarbes, Lourdes, Pau, Orthez ; elle envoie les ramifications suivantes dans les vallées Pyrénéennes : celle de Toulouse à Tarascon, par Pamiers et Foix ; celle de Boussens à Saint-Girons, celle de Montréjeau à Luchon, celle de Tarbes à Bagnères, celle de Lourdes à Pierrefitte ;

La ligne de Bordeaux en Espagne, à travers les Landes, par la Mothe, Morcenx, Dax, Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et Hendaye ;

La ligne de Narbonne en Espagne, par Perpignan et Port-Vendres ;

La ligne de Morcenx à Auch, par Mont-de-Marsan, avec embranchement à Vic-de-Bigorre sur Tarbes ; celle d'Auch à Agen, par Lectoure, et celle d'Auch à Toulouse.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

La région où finissent l'Escaut, la Meuse et le Rhin fut à diverses reprises réunie sous la même domination. Par le mariage de Marie de Bourgogne et de Maximilien, elle fit partie du domaine de la maison de Hapsbourg et devint une province de l'immense empire de Charles-Quint. Sous le règne de Philippe II, la persécution dirigée contre les libertés religieuses et politiques des Pays-Bas provoqua la terrible insurrection combattue par le duc d'Albe, don Luis de Requesens, don Juan d'Autriche et Alexandre Farnèse. Grâce à l'habile politique de Farnèse, les provinces du sud, en grande majorité catholiques, finirent par se soumettre à l'Espagne ; mais les provinces du nord, plus attachées à leur liberté religieuse, et guidées dans la lutte par le génie prudent et froid de Guillaume le Taciturne, rejetèrent la domination espagnole et jurèrent l'Union d'Utrecht, en 1579. Leur indépendance ne fut cependant reconnue officiellement par l'Europe qu'au traité de Westphalie en 1648. Pendant que la Hollande, grâce au gouvernement républicain qu'elle s'était donné, devenait la première puissance commerciale de l'Europe et fondait dans l'extrême Orient un immense empire colonial, la Belgique suivait d'autres destinées. Les traités d'Utrecht la firent passer de la domination espagnole à la domination autrichienne. Aux approches de la Révolution française, elle se souleva contre l'empereur. Elle fut occupée d'abord par l'armée de Dumouriez après la victoire de Jemmapes (1792), puis par celles de Jourdan et de Pichegru. Cédée à la France par le traité de Campo-Formio en 1797, elle fit partie de l'empire Français de 1804 à 1814. La Hollande, conquise également par nos armes en 1794-95, obtint de Napoléon un gouvernement distinct et reçut de sa main pour roi un frère de l'empereur, le prince Louis ; mais en 1810 la Hollande fut réunie à l'empire Français. Les traités de 1815 formèrent de la Belgique et de la Hollande un royaume unique, sous le sceptre d'un prince de la

maison de Nassau. La révolution qui éclata à Bruxelles en 1830 consacra enfin la séparation de ces deux pays.

C'est que, si la Hollande et la Belgique ne forment qu'une même région géographique, des causes profondes et intimes s'opposèrent toujours à leur union sous un même gouvernement. La Belgique, profondément catholique, est de toute l'Europe la province la plus soumise à la domination spirituelle du Saint-Siège ; la Hollande est restée étroitement attachée à ses convictions calvinistes. La langue et l'influence française prévalent en Belgique ; le Hollandais parle un dialecte parent des idiomes germaniques, et l'Allemagne revendique la Hollande comme une des provinces de la grande patrie. Enfin les intérêts économiques des deux pays sont très différents : la Belgique est avant tout une puissance industrielle, et, surtout en 1830, réclamait pour ses produits un régime de protection ; la Hollande, qui est une puissance commerçante et possède peu d'industrie, a des tendances libre-échangistes.



Le voyageur qui, venant d'Allemagne, franchit la Meuse vers Liège voit s'ouvrir devant lui un pays monotone d'aspect, où les cultures succèdent aux cultures, riche, peu boisé, que plissent à peine les molles ondulations de la plaine ; il se continue ainsi sans accident de terrain jusqu'à la mer, dont les rivages sont parfois au-dessous du niveau des flots. Cette plaine, c'est la Belgique. Elle est le grand chemin qui conduit de l'Allemagne au nord de la France : aussi de tout temps fut-elle comme un champ clos où se vidèrent les grandes querelles internationales pendantes entre les deux pays. Fleurus, Ramillies, Fontenoy, rappellent les souvenirs de Louis XIV et de Louis XV ; Jemmapes, les gloires de la Révolution ; Waterloo, les deuils qui succédèrent aux triomphes du premier empire. Peut-être l'avenir lui réserve encore d'autres journées sanglantes, bien qu'on ait pris soin de proclamer sa neutralité. Non seulement sa situation géographique, mais les ressources de tous genres qu'elle présente, la multiplicité des routes et

des voies ferrées, l'étendue de ses plaines, qui permettent aux armées de s'y développer à l'aise, la prédestinent aux grandes luttes.

La Belgique est un des plus petits États de l'Europe; elle est à certains égards au premier rang : par sa population spécifique (200 hab. environ par kilomètre carré), il n'est pas une puissance européenne qui l'égale; seule la vallée du Gange ou les embouchures des grands fleuves chinois offrent de pareilles agglomérations humaines. Pas un État de l'Europe ne s'est donné un réseau aussi complet de voies ferrées; peu d'entre eux fournissent pareilles commodités pour le transit des marchandises. Au point de vue commercial comme au point de vue militaire, la Belgique est « un carrefour ».

Côtes. — Les traités ne lui ont laissé qu'un mince développement de côtes. La Hollande s'est même réservé toute l'embouchure de l'Escaut. C'est à grand'peine qu'elle a consenti à l'ouverture du port d'Anvers, fermé pendant toute la période de l'occupation autrichienne, et de 1815 à 1832 pendant l'occupation hollandaise. Elle craignait pour Rotterdam et Amsterdam, qui s'étaient élevés à ses dépens. L'avenir a justifié ces craintes, malgré tous les obstacles mis au libre développement du commerce maritime de la Belgique.

Ces côtes sont le prolongement des côtes françaises sur la mer du Nord; basses, couvertes de dunes, presque partout protégées par des digues contre les envahissements de la mer. On y trouve *Nieuport*, à l'embouchure de l'Yser, petit port de pêche; *Ostende*, jadis ville très forte, qui soutint contre le général espagnol Spinola un siège de trois ans (1601-1604) : aujourd'hui Ostende est surtout une ville de commerce, au débouché du canal de Bruges, et une ville de plaisir, fréquentée en été par une foule de baigneurs (18 000 hab.); *Blankenberghe* est une plage de bains de mer à la mode. Les côtes finissent au port de l'Écluse, qui appartient à la Hollande; puis la frontière suit à distance le bras méridional de l'Escaut, laisse de côté Terneuse et le Sas-de-Gand, qui sont les ports naturels de la grande ville flamande, et va rejoindre la mer au-dessous d'Anvers, pour s'en éloigner aussitôt. En tout, la Belgique n'a que 70 kilomètres de côtes.

Orographie. — La Belgique n'a point de montagnes dignes de ce nom. Un dos de terrain de 400 à 500 mètres d'altitude sépare le bassin de la Meuse de celui de l'Escaut. Le bassin de la Meuse est plus accidenté; il est occupé tout entier par

le plateau schisteux des Ardennes, jadis couvert d'une immense forêt, à travers laquelle le travail de l'homme a pratiqué de larges éclaircies. Le sol se creuse en vallons relativement profonds, pour se redresser brusquement; les ruisseaux et les rivières coulent encaissées entre des berges abruptes. L'Ardenne donne l'illusion d'un pays montagneux, bien que le point culminant, la *Baraque Michel*, sur la frontière allemande, ne dépasse guère 600 mètres.

Hydrographie. — La Belgique est traversée par deux fleuves dont elle ne possède ni les sources ni les embouchures : l'Escaut et la Meuse. Le premier est un fleuve de plaine, le second un fleuve de montagne.

L'Escaut, après avoir arrosé en France Cambrai et Valenciennes, quitte la frontière non loin de Condé. La première ville belge qu'il arrose est *Tournay*, vieille capitale des Franks (31 000 hab.), qui montre une des plus belles cathédrales gothiques de la Belgique; il passe ensuite à *Oudenarde*, ville industrielle, qui rappelle la défaite de Vendôme en 1708, et à *Gand* (121 500 hab.), qui fut, au temps de l'indépendance des communes flamandes, la cité la plus turbulente, toujours en guerre contre ses voisins, contre ses comtes ou contre le roi de France. A l'époque de Jacques Artevelde, cette ville comptait 40 000 métiers de lissierands. Quoique déchue de son antique prépondérance, elle est encore la ville la plus industrielle de la Belgique, et mérite le nom de Manchester flamande; 60 000 ouvriers travaillent dans ses fabriques de coton, de dentelles, de machines, et dans ses brasseries. Elle est bâtie sur 26 îlots et communique à la mer par trois canaux, celui de *Gand au Sas-de-Gand* et à *Terneuse*, le *canal de Liève*, le *canal de Gand à Bruges* et à *Ostende*. Beaucoup de vieux monuments, la cathédrale de Saint-Bavon, l'hôtel de ville, des ruelles étroites, rappellent l'époque communale. L'Escaut, en quittant Gand, change de direction, coule parallèlement à la mer, laissant à gauche le *pays de Waes*, conquis sur les flots et cultivé en polders; deux villes industrielles, *Lokeren* et *Saint-Nicolas*, s'élèvent au milieu de ces plaines sillonnées par une multitude de canaux d'écoulement. L'Escaut finit en aval d'*Anvers*. Anvers (125 000 hab.) fut, sous la domination de Charles-Quint, la ville la plus riche de l'Europe. Tandis que ses commerçants attiraient dans son port les vaisseaux chargés d'épices de l'Orient et de l'Amérique, ses peintres Rubens, Van Dyck, plus tard Téniers, en firent la capitale artistique des

Flandres. Après avoir subi une éclipse de deux siècles, par suite de la fermeture de son port, la ville d'Anvers s'est relevée de nos jours et est redevenue, malgré les obstacles mis à sa prospérité par la Hollande, le grand entrepôt du commerce belge. Plus de 40 000 vaisseaux entrent annuellement dans les bassins de son port, dont les quais furent construits par Napoléon I^{er}. C'est aussi Napoléon qui eut l'idée de faire d'Anvers un grand port militaire, comme un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre. Cette place subit des sièges mémorables : celui de 1585, où, défendue par Marnix de Sainte-Aldegonde, elle fut prise par Alexandre Farnèse. En 1814, elle fut défendue héroïquement par Carnot ; en 1832, le maréchal Gérard s'en empara sur les Hollandais, commandés par le général Chassé. Aujourd'hui Anvers est la grande place d'armes, et la principale forteresse de la Belgique ; ses défenses n'ont cessé d'être accrues depuis 1860. Elle est protégée du côté de la mer par les forts de Lillo et de Liefkenshœck, de la Perle, les deux forts de Saint-Philippe et de Sainte-Marie. La rive gauche, en face d'Anvers, est couverte par les trois forts Isabelle, Tête-de-Flandre et Burght, dont les approches peuvent être inondées au moyen d'écluses, les terrains se trouvant en contre-bas du fleuve. La rive droite, sur laquelle est bâtie la ville, est protégée par le fort d'Austruveel, les deux citadelles du nord et du sud, et huit forts échelonnés au sud de la place et qui couvrent un vaste camp retranché. En cas d'invasion, toutes les forces de la Belgique pourraient trouver refuge dans ce camp et seraient secourues par les flottes anglaises. Les fortifications d'Anvers sont dirigées surtout contre la France. Tout le pays resterait ouvert à une invasion allemande.

Les affluents de l'Escaut sont à gauche : la *Lys*, qui vient de France, laisse de côté *Armentières*, forme frontière pendant quelques lieues, arrose la ville industrielle de *Warneton*, coupe en deux parties la ville de *Comines*, moitié française, moitié belge, entre décidément en Flandre à *Menin* (filatures), arrose *Courtray*, qui centralise l'industrie de la dentelle (défaite des chevaliers français en 1302), et coule jusqu'à Gand, bordée dans tout son cours par une suite à peine interrompue de villes et de villages. Son principal affluent, la *Mandel*, canalisée, passe à *Roulers*.

Sur sa rive droite, l'Escaut reçoit la *Haine*, qui traverse un des districts les plus peuplés de la Belgique, le *Borinage*, d'où s'extrait plus de la moitié de la houille produite par la Bel-

gique, près de 9 millions de tonnes. Le centre du Borinage est *Mons*, ville autrefois très forte, bâtie sur une colline escarpée. Autour de Mons on remarque *Jemmapes*, victoire de Dumouriez en 1792, *Saint-Ghislain*, *Frameries*, *Wasme*, etc. L'Escaut reçoit ensuite la *Dender*, dont une des sources jaillit non loin de *Fontenoy*, victoire du maréchal de Saxe en 1745, passe à *Ath*, qui fut un instant française, sous Louis XIV, à *Ninove*, ville de manufactures, à *Alost*, entrepôt des houblons de la Flandre, et finit à *Dendermonde* sur l'Escaut, où le flux de marée se fait déjà sentir.

L'estuaire du *Ruppel* est formé de la réunion de plusieurs rivières :

La *Senne* est constituée par la réunion de deux ruisseaux, la *Senne* proprement dite et la *Sennette*. Entre les deux sources s'étend la forêt de *Soignies*, la plus vaste de la Belgique. La *Senne* passe à *Soignies*, près de *Braine-le-Comte*, et à *Steinkerque*, victoire de Luxembourg; la *Sennette* à *Senef*, victoire de Condé sur le prince d'Orange (1674), près de *Nivelles*, ville de manufactures. Les deux ruisseaux réunis traversent *Bruxelles*, la capitale du Brabant et de toute la Belgique (324 000 hab.). Le 24 août 1830 éclata à Bruxelles, au sortir du théâtre, la révolution qui devait affranchir la Belgique. La ville, une des plus belles de l'Europe, a le grand air d'une capitale. Elle se divise en ville haute et ville basse. La ville basse est le séjour de la population ouvrière; elle est fréquemment sujette aux inondations et aux épidémies. La ville haute renferme les beaux quartiers, les hôtels de l'aristocratie, des boulevards, de larges promenades. En dehors de la ville s'étend le bois de la Cambre, souvent comparé au bois de Boulogne. Bruxelles est une ville d'industrie; on y fabrique les dentelles les plus renommées et les plus chères. Près de Bruxelles s'élève *Laeken*, résidence habituelle de la famille royale. Entre Bruxelles et Genappe s'étend la plaine où Mont-Saint-Jean, Hougoumont, *Waterloo*, rappellent le grand désastre où sombra la fortune de Napoléon et du premier Empire. La *Senne* finit dans le *Ruppel* au dessous de Malines.

La *Dyle* prend sa source non loin de la *Sennette* et près des *Quatre-Bras*, où Ney soutint le choc de l'armée anglaise pendant que Napoléon battait les Prussiens à Ligny. Elle passe à *Genappe*, à la ville industrielle de *Wavre*, à *Louvain*, qui fut une grande ville quand Bruxelles n'était qu'un village; sa cathédrale, son superbe hôtel de ville, témoignent de sa gran-

deur à demi éclipsée. Elle est le siège de la plus vieille Université belge, fondée en 1426, aujourd'hui la place forte de l'enseignement catholique. La ville est animée par le va-et-vient des étudiants et par l'activité de ses nombreuses brasseries. La Dyle passe encore, avant de se réunir au Ruppel, à *Malines*, siège de l'archevêque primat de Belgique. La misère y fait de nombreuses victimes. Les campagnes environnantes se livrent à la fabrication de dentelles renommées ; toutefois le monopole de cette fabrication est maintenant partagé avec Bruxelles.

La Dyle reçoit à droite la *Demer*, qui passe à *Hasselt*, modeste capitale du Limbourg, à *Diest*, petite place forte, à *Aerschot* ; elle reçoit elle-même, à gauche, la *Gêthe* formée de de la grande et la petite *Gêthe*. La grande Gêthe passe près de *Ramillies*, défaite de Villeroy en 1706, et à *Tirlemont*. La petite Gêthe a dans son bassin *Saint-Trond* et *Neerwinden*, qui rappelle la victoire de Luxembourg et la défaite de Dumouriez.

Enfin le Ruppel est encore grossi par la *Nêthe*, que forment la grande et la petite *Nêthe*, qui traversent les mornes plaines de la Campine, et qui, réunies, passent à *Lierre*.

Le second fleuve de la Belgique, la *Meuse*, sort de France, encaissée, tortueuse et profonde, à *Givet*. Elle arrose *Dinant*, qui ne s'est pas relevée de l'exécution que lui fit subir Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; jadis elle exportait en Allemagne et en France sa *dinanderie* ou chaudronnerie. A *Namur*, ville située sur un promontoire escarpé, autrefois prise par Louis XIV et reprise par Coehorn, elle s'infléchit vers le nord-est et subit la direction de la *Sambre*. Son cours est bordé de villes enrichies par leurs hauts fourneaux et le travail du fer ; elle passe à *Huy* et à *Liège*. Liège (145 000 hab.) est la capitale du pays Wallon. Jadis gouvernée par des princes-évêques, cette ville se révolta contre leur domination. En 1468, elle chassa l'un d'eux, Louis de Bourbon, et fut presque entièrement détruite par Charles le Téméraire. Elle se rebâtit à la hâte et renferme encore de nos jours la population la plus vive et la plus ardente de la Belgique. Nulle part les principes de la Révolution française ne furent accueillis avec tant d'enthousiasme qu'à Liège. Liège est le centre de la fabrication du fer et de l'acier. On évalue à 160 millions le revenu annuel de son industrie. Ses manufactures de fusils et d'armes blanches comptent parmi les plus importantes de l'Europe. Elle possède une Université libérale, rivale de celle de Louvain. Quoique dominée par la citadelle assi-

sur la colline de Sainte-Walburge, la ville de Liège manque des fortifications indispensables pour la mettre à l'abri d'un coup de main des Allemands. Toute la région qui entoure Liège travaille le fer et l'acier : *Seraing* (20 000 hab.), qui fabrique des locomotives et des rails, *Grivegnée*, *Ougrée*, *Chénée*, etc., sont comme les annexes de la grande ville. A quelques kilomètres on trouve la mine de zinc célèbre de la *Vieille-Montagne*. La Meuse, avant d'entrer en Hollande, baigne le pied de la colline où se dresse *Herstall*, berceau de la famille Carolingienne.

Les affluents de la Meuse sont à gauche :

Le *Viroin*, qui reçoit la *Blanche*. L'ancienne ville fortifiée par Vauban, *Mariembourg*, se trouve sur cette rivière.

L'*Hermeton* passe près de *Philippeville*, également fortifiée par Vauban. Les deux bassins de l'*Hermeton* et du *Viroin* furent enlevés à la France en 1815 et ouvrirent sur la Champagne la trouée des Ardennes.

La *Sambre* arrose en France Landrecies et Maubeuge, entre en Belgique à *Erquelines*. La région industrielle française se prolonge en Belgique. La *Sambre* est bordée d'usines de toute espèce; elle arrose *Thuin*, *Charleroi*, ville fortifiée par Vauban, un des principaux centres d'extraction de la houille. Autour de *Charleroi* se groupent *Marchiennes*, *Montigny*, *Châtelet*, *Gilly*, etc. *Fleurus* et *Ligny* rappellent les batailles de 1794 et de 1815. Au confluent de la *Sambre* et de la Meuse s'élève *Namur*.

La Meuse reçoit à droite :

La *Semoy*, la plus sinueuse rivière de l'Europe avec la *Theiss*. Elle roule ses eaux claires entre de très hautes falaises, prend sa source près d'*Arlon*, la petite capitale du Luxembourg belge, arrose *Chiny*, *Bouillon*, ancienne principauté d'une grande famille protestante : Turenne était un cadet de cette maison. La *Semoy* finit en France.

En France aussi, près de *Givet*, finit le petit ruisseau de la *Houille*.

A *Dinant* se perd dans la Meuse la *Lesse*, qui traverse la région la plus montagneuse et la plus boisée de l'Ardenne. Les roches qui dominent ses eaux renferment de nombreux dépôts d'ossements datant de l'époque préhistorique. Elle reçoit deux ruisseaux : la *Wamme* et l'*Homme*, qui naît près de *Saint-Hubert*, l'ancienne capitale de la giboyeuse forêt des Ardennes.

L'*Ourthe*, la plus grande des rivières de l'Ardenne, ne traverse que des villages, dont les principaux sont *Houffalize* et

Derbuy; elle finit à Liège. La vallée de l'Ourthe fut conquise en 1794-95 par l'armée de Jourdan sur les Autrichiens de Cobourg et les émigrés de Coblenz; elle reçoit l'*Amblève*, qui passe à *Stavelot*, et la *Vesdre*. La vallée de la Vesdre est peuplée de manufactures de draps, alimentées par le lac artificiel de la *Gileppe*. Elle arrose la petite ville de *Limbourg* et *Verviers*, la capitale de ce district manufacturier. Entre Verviers et Stavelot signalons les sources minérales de *Spa*.

Le système hydrographique de la Belgique est complété par un réseau très important de canaux, dont les principaux sont :

Le canal de Gand à Terneuse;

Le canal de Gand à l'Écluse;

Celui de Gand à Ostende, qui passe à *Bruges* (48,000 hab.), grande ville déchue, jadis un des principaux marchés de la Hanse. Elle a gardé du moyen âge ses maisons pittoresques, des églises gothiques, un beffroi, le plus beau et le plus élevé de la Belgique, plusieurs musées curieux pour l'étude des commencements de la peinture à l'huile;

Le canal d'Ostende à Nieuport;

Le canal d'Ypres de la Lys à Yser, qui passe *Ypres* et à *Dixmude*;

Le canal de l'Espierre, de l'Escaut à la Deule;

Le canal d'Antoing, de la Haine à l'Escaut;

Celui de Bruxelles à Charleroi;

Le grand canal du Nord, de Maestricht à Anvers, qui traverse la Campine et sert aux irrigations qui améliorent le sol sableux et marécageux de ce pays, ancien golfe marin, d'où la mer s'est retirée.

Races. — Si l'on tire une ligne de Tournay à Maestricht, on divise la Belgique en deux parties : à droite, le pays de race *wallonne*; à gauche, le pays de race *flamande*. C'est aux Wallons qu'appartient la prépondérance politique, bien que par le nombre ils soient inférieurs aux Flamands. Ce sont des Gaulois d'origine. Ils sont plus grands, plus osseux, mieux portants que leurs voisins de l'ouest; ils se distinguent par la vivacité de l'esprit, par une gaieté plus bruyante. Le type brun prédomine chez eux. Les Flamands se rapprochent davantage du type germain; ils pullulent dans les deux provinces de Flandre, anciennes plaines marécageuses, aussi infertiles que la Campine, qu'ils ont su transformer par leur travail. Leur taille est généralement plus petite, leur constitution moins

solide et moins saine que celle des Wallons. Leur teint est blanc et rose, leurs cheveux blonds; mais la chlorose et la phtisie font parmi eux de nombreuses victimes. Ils parlent un dialecte qui se rattache au platt-deutsch; ils ont leurs journaux, leur littérature. Des deux partis qui divisent la Belgique, le parti ultramontain se recrute surtout parmi les campagnes flamandes, le parti libéral parmi les Wallons. La langue des affaires, de la politique et de la littérature est la langue française.

Divisions politiques.

Au point de vue politique, la Belgique est divisée en neuf provinces :

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.
Flandre occidentale.	Bruges.	Hainaut.	Mons.
Flandre orientale.	Gand.	Namur.	Namur.
Brabant.	Bruxelles.	Liège.	Liège.
Anvers.	Anvers.	Luxembourg.	Arlon.
Limbourg.	Hasselt.		

Commerce et industrie. — Bien que la misère sévisse durement dans plusieurs centres industriels du pays, comme Gand, Anvers, Malines, il est peu de contrées en Europe qui soient relativement plus riches que la Belgique et qui aient su tirer meilleur parti de leurs ressources naturelles.

Le sol, maigre et pauvre, a été transformé par le travail de plusieurs siècles. Les marais ont été épuisés par le drainage, les eaux endiguées; les landes de la Campine elles-mêmes reculent tous les jours devant les efforts des agriculteurs. Les campagnes sont couvertes de champs de céréales, de betteraves, de colza, de houblon, de tabac. Il faut remarquer surtout les admirables polders des Flandres, qui rivalisent avec ceux de la Hollande et nourrissent une population de 250 habitants par kilomètre carré.

La Belgique est bien dotée au point de vue industriel. Elle possède une des plus riches veines de houille du continent. Cette couche, qui commence dans le département du Pas-de-Calais, s'étend jusque par delà Liège et donne plus de 13 millions de tonnes. La région la mieux fournie est le Borinage. Le

tiers de cette houille est importé en France. Le fer se trouve en abondance à Charleroi, à Namur, à Liège (700,000 tonnes). Grâce à ces matières premières de toute industrie, les fabriques de coton, de draps, de dentelles, les forges, les raffineries, s'élèvent sur tous les points du territoire. Seul l'Ardenne et le Luxembourg sont en partie déshérités de ces richesses : aussi la population y est-elle très clairsemée.

Gouvernement. — Depuis 1831, la Belgique est gouvernée par un roi et deux chambres. Le *Sénat* est composé de 62 membres élus par les électeurs payant 2 000 francs de contributions ; il est renouvelable par moitié tous les quatre ans. Le Corps législatif est composé de 124 membres, élus par le corps entier des électeurs payant l'impôt direct.

Armée. — L'armée régulière compte 40 000 hommes, qui se recrutent par le sort ou par des engagements volontaires. On pourrait, en cas de guerre, mobiliser 130 000 hommes d'armée active. Le camp d'instruction pour les troupes est à Beverloo, dans la Campine.

Chemins de fer. — Toutes les villes de la Belgique sont reliées par des voies ferrées. Le nœud de jonction du réseau de l'État est Malines. Les principales lignes sont :

Ligne de l'Ouest, de Malines à Ostende, par Dendermonde, Gand et Bruges ;

Ligne du Sud, de Malines à Valenciennes, par Bruxelles, Braine-le-Comte, Mons ;

Ligne de l'Est, de Malines à Aix-la-Chapelle, par Louvain, Tirlemont, Liège, Verviers.

Ligne du Nord, de Malines à Rosendaal, par Anvers.

Signalons encore le tronçon belge de la grande ligne européenne, Maubeuge, Charleroi, Namur, Liège, Aix-la-Chapelle ;

Ligne Guillaume-Luxembourg, de Bruxelles à Luxembourg, par Namur et Arlon.

Quatre lignes font communiquer la Belgique à la Hollande : 1° Anvers-Rosendaal ; 2° Turnhout-Tilbourg ; 3° Hasselt-Eindhoven ; 4° Liège-Maastricht.

Une seule ligne se raccorde aux voies allemandes, celle de Liège à Aix-la-Chapelle.

Voyez la *France* pour les lignes françaises.

HOLLANDE OU PAYS-BAS (NEDERLAND).

La Hollande est une région indécise, que deux éléments, la terre et l'eau, se disputent sans cesse. Le sol, noyé par la mer et l'énorme masse liquide apportée par le Rhin et la Meuse, est presque partout au-dessous du niveau de l'Océan de 50 cent. à 1 m. 50 cent. Il semblait impossible que l'homme pût en faire sa demeure. Le miracle cependant a été accompli. Ce sol, ou plutôt cette boue incessamment diluée, les Hollandais ont su le fixer et en tirer d'incomparables richesses. Cette mer, ils sont parvenus à la contenir et à la braver; ces fleuves, ils les ont maîtrisés. La Hollande tout entière peut s'appliquer la devise d'une de ses provinces : *Luctor et emergo*.

Si le Hollandais est arrivé à prendre possession de son domaine, la lutte a été longue et dure. Elle se continue tous les jours; un moment d'oubli peut compromettre le travail de plusieurs siècles. « La Hollande est une conquête continue de l'homme. »

Innombrables sont les assauts que la mer a livrés à la côte, et qui depuis la période historique ont profondément modifié le relief du pays. En 1277, la mer se creusait le golfe du Dollart et noyait trente villages; le Lauwer-zee doit son origine à une catastrophe pareille. En 1282, le lac Flevo s'ouvrit une issue vers la mer du Nord, et, élargissant ses rivages, devint le Zuiderzée. En 1421, une terrible tempête noya 400 000 personnes à l'embouchure de la Meuse et changea de magnifiques cultures en un marécage couvert de joncs, le *Biesbosch*. En 1532, une grande partie des îles de la Zélande fut couverte par les eaux; en 1808, elles atteignirent la hauteur des toits de Middelbourg.

Partout où les dunes sont absentes il a fallu protéger la côte par des digues, qui forment en certains points comme un double et triple rempart. Ces digues ont en général 5 à 6 mètres de hauteur et 50 à 60 mètres à la base; elles sont formées de bois, de pierre et de terre. La Hollande ressemble ainsi à une gigantesque place forte d'où les habitants surveillent l'ennemi, l'Océan, prêts à se garder de ses revanches.

Les lacs que la mer avait laissés à l'intérieur ont été épuisés

par des milliers de pompes mises en mouvement par des moulins à vent. Ces pompes déversent l'eau dans des canaux, dont le réseau, comme le système des veines et des artères dans le corps humain, sillonne en tous sens le pays. 6 000 hectares ont été conquis depuis le commencement de ce siècle dans la Nord-Hollande. Un des plus merveilleux ouvrages du génie hollandais a été le desséchement de la mer de Harlem. A l'endroit où au dix-septième siècle se heurtaient des flottes ennemies s'étendent aujourd'hui 48 000 hectares de polders, les plus riches de la Hollande, nourrissant une population de plus de 100 000 habitants. Le golfe de l'Y a dernièrement subi le même sort. Voici qu'on parle de transformer en culture la mer du Zuiderzée, au moyen d'une grande digue qui d'Enkhuizen irait rejoindre l'île d'Urk et de là la ville de Kampen. A moins que les destinées de la Hollande ne soient entravées par des circonstances extraordinaires, il n'est pas douteux que ce travail ne s'accomplisse dans un délai assez prochain.

La Hollande a eu à se défendre contre les fleuves aussi bien que contre l'Océan. La Meuse, le Rhin, arrivant sur cette terre détrempée et mobile, et charriant d'énormes amas d'alluvions, ne trouvant pas de pente pour écouler leurs eaux, vaguaient à travers le pays transformé en un immense delta et se perdaient en une multitude de bras sans trouver d'issues vers l'Océan. Il a fallu les endiguer, les répartir en un grand nombre de canaux, doser la quantité d'eau que chacun de ces canaux pouvait contenir et les conduire à la mer, au plus grand profit de l'agriculture, après les avoir rendus inoffensifs.

Telle a été l'œuvre de la Hollande, œuvre de salut, que poursuit le corps d'ingénieurs du *Waterstaat*. « Cette petite terre, qui a tout créé chez elle, a sauvé sa liberté civile et sa liberté de conscience par une guerre de quatre-vingts années contre la monarchie de Philippe II et fondé une république qui, au dix-septième siècle, devient l'arche de salut de la liberté de tous les pays, la patrie adoptive des sciences, la bourse de l'Europe, la station du commerce du monde, une des trois grandes puissances de l'Europe¹. »

Description des côtes. — Protégées contre l'Océan par l'armature de leurs digues, les côtes de la Hollande affectent une régularité presque géométrique. Elles commencent au port de l'*Ecluse*, où furent battues, en 1340, les flottes française et

1. Edmundo de Amicis, *La Hollande*.

génoise, au début de la guerre de Cent ans. Quelques fortins surveillent ce point de la frontière. Celle-ci gagne sur le pays belgo de manière à lui fermer la mer et à ne lui laisser qu'une étroite fenêtre sur l'Océan, le port d'Anvers. *Terneuse* et le *Sas-de-Sand*, bien qu'appartenant à la Hollande, sont les débouchés naturels des villes belges de la Flandre orientale.

A la triple embouchure de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin s'étale un vaste archipel en partie formé par les alluvions de ces fleuves, et qu'on appelle la *Zélande*. Ces îles sont toutes au-dessous du niveau des eaux ; à différentes époques toutes ont dormi sous l'Océan : aussi leur superficie a-t-elle sans cesse varié. Middelbourg et Goes ont été des ports et se trouvent aujourd'hui dans l'intérieur des terres. Quand on navigue sur les canaux qui les séparent, on n'aperçoit d'elles que la ligne des digues ; les cultures, les pâturages, qui nourrissent des races magnifiques de chevaux et de bêtes à cornes, les villes, demeurent cachés au regard,

Le premier groupe de ces îles est formé de *Walcheren*, *Nord-Beveland* et *Sud-Beveland*, entourées par l'Escaut septentrional et l'Escaut méridional ou *Hond*. L'entrée du *Hond* est surveillée par le fort de *Frederick-Henri*, et l'extrémité de *Sud-Beveland*, qui regarde l'estuaire de l'Escaut, porte le fort de *Bath*. *Walcheren* possède les deux villes principales de l'archipel : *Middelbourg*, qui s'est relevée des ruines causées par l'inondation de 1808, et surtout *Flessingue* (15 000 hab.), protégée par son enceinte et par quatre forts avancés. Placée en sentinelle avancée sur l'Océan, rattachée par une ligne ferrée à Rosendaal, cette ville prétend disputer à Anvers son privilège d'entrepôt des produits de la Belgique. Elle agrandit chaque année ses quais et ses bassins ; mais il lui manquera toujours un réseau complet de chemins de fer, et elle n'est pas, comme sa rivale, à proximité des pays de production.

Entre l'Escaut septentrional et le bras inférieur de la Meuse, le *Krammer*, est compris un second groupe, composé des îles de *Schouwen* et de *Tholen*. La ville principale est *Zierikzée*. Entre le *Krammer* et le *Haringvliet* s'étend la longue île d'*Over Flakkee*.

Un quatrième groupe plus confus est compris entre le *Biesbosch*, l'*Hollandsch-Diep* et le *Haringvliet*, au sud, la *Vieille Meuse* et la *Nouvelle Meuse*, au nord : ce sont les îles de *Voorne*, de *Bejerland* et d'*Ysselmonde*. Dans l'île de *Voorne* s'élève la place fortifiée de *Briel* ou la *Brille*, l'ancienne capitale

des gueux de mer. L'entrée du Haringvliet est défendue par la petite place d'*Helvoetsluis*, reliée à Briel par 9 batteries. Le *Hollandsch-Diep* est couvert par *Willemstaat*, armé de trois forts. Quant aux villes qui jadis défendaient les abords du golfe marin zélandais, *Gertruydenberg* et *Berg-op-Zoom*, prise par Lowendahl en 1747, elles ont été dernièrement déclassées. Un chemin de fer, qui de Rosendaal aboutit à Rotterdam, traverse ces îles et franchit le Biesbosch sur le pont de Moërdyck.

Les côtes de la Hollande du nord commencent à *Maasluis*, qui centralise les produits de la pêche du hareng, dont le monopole enrichissait autrefois la Hollande. Ces côtes, très régulières, offrent très peu de ports. Nous trouvons pourtant *Scheveningen*, petit village de pêcheurs, station balnéaire très fréquentée pendant l'été. Scheveningen peut être considéré comme le port de *la Haye* (95 000 hab.), capitale de la Hollande. La Haye est peut-être la seule ville qui n'ait point de canaux, mais de grandes rues bien percées, de vastes places, des hôtels monumentaux, une population de fonctionnaires et d'artistes, plus raffinée que dans le reste du pays. C'est à la Haye que Barnevelt fut décapité et que furent égorgés les frères de Witt. Un bois magnifique unit la Haye à Scheveningen. Plus haut s'ouvrent les gigantesques écluses de *Katwyk*, qui laissent arriver à la mer les eaux du Vieux Rhin. A *Zaandvoort* s'ouvre le nouveau canal qui fait communiquer Amsterdam avec la mer du Nord. A l'extrémité de la presqu'île de Nord-Hollande est situé *le Helder* (22 000 hab.), place forte de premier ordre. C'est là que la flotte hollandaise, emprisonnée par les glaces, fut prise en 1795 par deux régiments de cavalerie française. Napoléon y fit faire de grands travaux, qui ont été complétés de nos jours. La côte est blindée d'énormes blocs de granit norvégien et protégée par cinq forts. Près du Helder se trouve le grand arsenal maritime de la Hollande, *Nieuwe-Diep*. Un chemin de fer et le canal de la Nord-Hollande unissent le Helder à Amsterdam.

L'ancienne côte de la Hollande, dont il ne reste que des débris, est marquée par le chapelet des îles du *Texel*, de *Vlieland*, de *Ter-Schelling*, d'*Ameland*, de *Schiermonnikoog*, de *Rottum*. Plusieurs de ces îles, habitées par d'intrépides pêcheurs et des éleveurs, se sont enfoncées et comme dissoutes dans la mer. De ce côté encore les Hollandais ont accepté la lutte et entrepris de rattacher l'île d'*Ameland* à la côte fri-

sonne. Le principal passage entre ces îles est le Vliestrom, par lequel les vaisseaux entrent dans le Zuiderzée.

La côte actuelle de la Hollande suit les bords du Zuiderzée, Cette mer intérieure, de formation récente, est aujourd'hui peu fréquentée; jadis elle était le centre principal de l'activité des Hollandais. Les villes, et les villages enrichis par la pêche du hareng, se succédaient sans interruption sur ses bords. Cette prospérité a disparu pour faire place à une décadence profonde; M. Havard a pu écrire un livre sur les villes mortes du Zuiderzée. On peut faire remonter à deux causes cette décrépitude: le peu de profondeur du Zuiderzée, qui n'a pas plus de trois à quatre mètres de fond; la perte du monopole de la pêche du hareng, qui a passé à l'Angleterre. Quand les bas-fonds du Zuiderzée auront été transformés en polders, et que des canaux les sillonneront en tous sens, peut-être la vie reviendra-t-elle à toutes ces villes endormies.

Les principales d'entre elles sont: *Enkhuysen*, qui compta jusqu'à 40 000 habitants, et qui envoyait 140 bâtiments à la pêche du hareng, patrie du grand paysagiste Paul Potter; *Hoorne*; *Edam*, qui a recouvré une partie de sa richesse, grâce à la fabrication des fromages de Hollande, principale industrie de toute la Nord-Hollande; *Monnikendam*. On pénètre jusqu'à *Amsterdam* (313 000 hab.) par la passe du Pampus, obstruée par les bancs de sable. Cette ville est bâtie sur 90 îles, reliées par 350 ponts. Presque toutes les maisons sont bâties sur pilotis, si bien qu'on a pu dire qu'Amsterdam retournée présenterait le spectacle d'une immense forêt sans feuilles et sans branches. Comme ville de commerce, Amsterdam depuis quelques années est dépassée par Rotterdam. Elle a cherché à regagner sa supériorité en suppléant à l'insuffisance de son port du Zuiderzée par le creusement du canal du Nord, qui l'unit au Helder. Dernièrement, elle s'est donné un nouveau débouché sur la mer du Nord par le creusement du canal de l'Y. Amsterdam est de plus une grande ville d'industrie. Si elle n'a plus ses imprimeries fameuses du dix-septième et du dix-huitième siècle, elle a encore ses raffineries de borax, la fabrication de l'émail, surtout la taille du diamant, qui occupe 10 000 personnes. D'affreux quartiers, restes des anciens ghettos, sont habités par une population juive très nombreuse. Amsterdam, qui, en cas d'invasion de la Hollande, serait l'objectif principal d'une armée ennemie, n'a, pour se défendre, ni enceinte ni forts. Les écluses de Halfweg pourraient inonder les abords de la ville,

Sur le canal de l'Y s'élève aussi *Saardam*, propre et coquette comme toutes les villes du Nord de la Hollande; elle a de grandes scieries, des chantiers de construction, des fabriques de papier.

Sur les bords du Zuiderzée nous trouvons encore *Muiden*, la clef des écluses du Vecht et de l'Amstel; *Naarden*, dont le lac a été épuisé et changé en polders; *Harderwyk*; *Kampen*, à l'embouchure de l'Yssel, qui garde les écluses par lesquelles on pourrait inonder cette ligne de défense des provinces centrales; *Stavoren*, au point où les côtes de la Frise se rapprochent le plus de celles de la Nord-Hollande. *Stavoren*, aujourd'hui ruinée, fut la capitale des anciens rois de la Frise.

Les côtes de Frise, qui comprennent les deux provinces de Frise et de Groningue, sont aussi dangereuses, et aussi bien armées contre le danger, que les côtes de la Hollande et de la Zélando. Leur rempart de digues couvre un pays exceptionnellement riche, mélange de sable, de tourbe et d'argile. Ses campagnes sont couvertes de vastes pâturages et sillonnées de canaux qui épuisent les lacs, presque aussi nombreux que dans la partie occidentale du pays. Le fromage et le beurre sont les principaux produits. La population frisonne est singulièrement belle, énergique et forte, fière de son indépendance, qu'elle a su conserver contre tous les conquérants et les envahisseurs. Nulle part en Europe les paysans ne jouissent d'une aisance semblable : les fortunes de 400 à 500 000 francs ne sont pas rares parmi eux. Les femmes sont extraordinairement et bizarrement parées de bijoux; presque toutes portent des casques d'or massif, les plus pauvres des casques d'argent.

Harlingen, quoique bien déchue, fait encore par son canal un important trafic avec la capitale de la Frise, *Leeuwarden*. Les côtes du Lauwer-zee et celles du Dollart, toujours menacées, ne comportent pas l'existence de grandes villes. Seule, dans le Dollart, la forte place de *Delfzyl* surveille de l'autre côté de son golfe les côtes de la Prusse.

Orographie. — La Hollande ne possède aucune montagne, aucune colline. A peine peut-on signaler quelques hauteurs dans le Limbourg, aux environs de Maestricht, et le plateau de la *Veluwe*, désert couvert de bruyère butinée par les abeilles entre l'Yssel et l'Eem.

Hydrographie. — L'hydrographie de la Hollande présente au contraire une importance capitale. Son grand fleuve est le Rhin.

Le *Rhin*, après avoir arrosé Emmerich, se partageait autrefois en deux branches sur le sol allemand. Le point de bifurcation était gardé par le fort de *Schenk*. Depuis lors, ce point s'est déplacé. A peine arrivé en Hollande, ses eaux sont reçues dans le canal de *Pannerden*. Les deux tiers s'écoulent par le *Wahal*. Le fort de Pannerden surveille l'angle formé par le fleuve et le canal. Le *Wahal* arrose *Nimègue*, où fut signée la paix de 1678. La ville fut prise en 1795 par l'armée de Pichegru ; ses défenses sont encore aujourd'hui complètement insuffisantes. Le *Wahal* se rapproche de plus en plus de la Meuse, jusqu'au point de n'en être séparé que par une petite langue de terre où est bâti le fort Saint-André. Les deux cours d'eau s'éloignent ensuite pour se rejoindre définitivement à *Woudrichem*, défendue par le fort de *Lævenstein*. On appelle ile de *Bommel* l'espace compris entre les deux forts. Par une convention géographique que rien ne justifie, c'est la Meuse qui, à partir de *Woudrichem*, impose son nom aux deux fleuves réunis.

Le canal de *Pannerden* jette le dernier tiers des eaux du *Rhin* dans le *Neder-Rijn*. Celui-ci s'allège à son tour près de la jolie ville d'*Arnhem* d'un tiers de ses eaux au profit de l'*Yssel* de *Gueldre*, d'une autre partie au profit de l'*Eem*. A *Durstede*, nouvelle bifurcation. Le *Kromme-Rijn* ou Vieux *Rhin* passe à *Utrecht*, ville triste et déchue, qui a conservé les mœurs puritaines et austères des vieux Hollandais ; son université, surtout occupée d'études théologiques, date de 1646. Le Vieux *Rhin* passe encore à *Leyde* (40 000 hab.), ville près de laquelle il se perdait jadis dans de vastes marécages. *Leyde*, déchue comme *Utrecht*, a des rues silencieuses et tristes. Ses vieux ponts, au nombre de 150, voient rarement passer une barque et un navire. *Leyde* possédait la plus célèbre université de la Hollande, qui a beaucoup perdu de nos jours de son importance. *Leyde* a été la patrie de *Rembrandt* et de *Gérard Dow*. Elle subit en 1574 un siège fameux qui dura quatre mois. Le *Rhin* va finir à *Katwyk* par de magnifiques écluses qu'on ouvre à marée basse, et qu'on ferme quand le flot de mer s'élève.

A *Durstede* le *Leck* se sépare du Vieux *Rhin*. Il passe à *Vianen*, où il est traversé par le canal d'*Utrecht* à *Gorcum*, et finit entre l'île d'*Ysselmonde* et la côte ferme.

Du *Neder-Rijn* se sépare l'*Yssel*, qui se rend au *Zuiderzée*. On croit que la communication qui joint cette branche du *Rhin* à l'*Oude-Yssel* est artificielle, et n'est autre chose que le

canal creusé par Drusus. L'Yssel traverse le triste pays de Gueldre et d'Over-Yssel, qui contraste par ses landes et ses mornes solitudes avec les opulentes cultures du reste de la Hollande. A peine quelques bouquets de pins et de hêtres animent de loin en loin le paysage désert. L'Yssel arrose quatre villes fortifiées qui forment une des principales défenses du pays : *Doesbourg*, où finit l'Oude-Yssel ; *Zutphen*, où l'Yssel se grossit de son principal affluent, le *Birkel* ; *Deventer* et *Zwolle*, nœud très important de croisement pour les chemins de fer. L'Yssel finit dans le Zuiderzée à *Kampen*.

L'*Eem*, qui par le *Grift* unit aussi le Neder-Rijn au Zuiderzée, suit une direction parallèle à celle de l'Yssel et forme en arrière de celle-ci une seconde ligne de défense. Il passe à *Amersfoort*.

Le *Vecht*, qui reçoit à Utrecht une partie des eaux du Vieux Rhin, forme une troisième ligne de défense, couvrant Amsterdam et Rotterdam. Il coule au-dessus des magnifiques polders de Naarden et finit à *Muiden*, qui garde les écluses de la ligne du Vecht.

On peut considérer l'*Amstel*, qui atteint le Zuiderzée à Amsterdam, comme la dernière dérivation du Vieux Rhin.

Le second fleuve de la Hollande est la *Meuse*. Elle quitte la Belgique au-dessus de *Maëstricht* (*trajectum ad Mosam*), ancien poste romain, considérée longtemps comme une des plus fortes places de l'Europe ; cependant, elle fut prise en 1673 par l'armée de Louis XIV, en 1748 par le maréchal de Saxe, en 1794 par l'armée de Sambre-et-Meuse. Le fort Guillaume et le fort Saint-Pierre la dominaient. Aujourd'hui cette place, un peu excentrique et qui protège mal la Hollande, a été déclassée, et ses défenses sont hors de service. Après Maëstricht, la Meuse prend un cours plus lent, moins sinueux que dans sa partie supérieure. Elle arrose *Roërmonde* au confluent de la Roër, traverse les marais de Peel, qui continuent les tourbières de Bourtange, baigne *Venloo*, déclassée comme Maëstricht, la petite place de *Grave*, dont les défenses, insuffisantes du reste, couvrent mal Nimègue. A partir de Grave, la Meuse court parallèlement au Wahal et forme avec lui l'île de Bommel, gardée par trois forts. A ceux de Saint-André et de Loëvenstein il faut joindre en avant de Bois-le-Duc, sur la Meuse, celui de *Crèveœur*. Près de ce fort la Meuse reçoit le *Dommel* ; ce cours d'eau traverse la plaine du Brabant qui continue les landes stériles de la Campine et passe à *Bois-le-Duc*, ainsi nommé d'une ancienne

forêt qui entourait la ville. A *Woudrichem*, la Meuse se réunit au Wahal, et, bien que le volume de ses eaux ne soit que le dixième de celui du Wahal, elle impose son nom aux divers bras communs aux deux fleuves. Près du confluent se trouve la forte place de *Gorcum*. La plus grande partie des eaux gagne la mer par le *Hollandsch-Diep*, en recouvrant les terres noyées du *Biesbosch*. Sur le second bras, le *Merwede*, s'élève *Dordrecht*, où Guillaume d'Orange fut nommé stathouder, et qui reçoit aujourd'hui les immenses trains de bois qui lui viennent de la forêt Noire. Le *Merwede* se divise en *Oude-Maas* (Vieille Meuse) et *Nieuwe-Maas* (Nouvelle Meuse); sur la Nouvelle Meuse s'élève la ville pittoresque et commerçante de *Rotterdam* (130 000 hab.), le grand emporium de la Hollande, qui fait à elle seule les deux tiers du commerce du pays. 7 000 navires entrent annuellement dans les canaux et les bassins, qui, pénétrant la ville de tous côtés, en font une nouvelle Venise, bien plus animée que la cité italienne, endormie au milieu de ses lagunes. La statue d'Érasme est dressée sur la place du Marché de Rotterdam. Presqu'aux portes de Rotterdam s'est bâtie la ville industrielle de *Schiedam* (22 000 hab.), qu'enrichit la fabrication du genièvre. Autrefois la Meuse s'écoulait dans la mer par *Gertruydenberg*; un fosse marécageux reste encore de l'ancien lit du fleuve.

Les provinces du nord-est de la Hollande sont traversées par quelques modestes cours d'eau, utilisés pour l'irrigation et la canalisation. Ce sont : le *Vecht*, qui traverse les tourbières de l'*Over-Yssel* et jette ses eaux noires dans le *Zuiderzée* par les écluses de *Zwartesluis*; le *Kuinder*, qui irrigue les merveilleux pâturages de la Frise.

L'*Aa*, petite rivière qui finit dans le *Dollart*, traverse les marais et les tourbières qui couvrent la *Drenthe* et une partie de *Groningue*. Jadis ces immenses plaines spongieuses et mobiles formaient un obstacle naturel infranchissable entre la Hollande et l'Allemagne. Quand le paysan voulait en cultiver quelque partie, il mettait le feu à la tourbe; la fumée âcre et épaisse, portée par le vent de nord-ouest, couvrait l'Allemagne et s'apercevait jusqu'en Hongrie. Maintenant les paysans n'ont plus que rarement recours à ces procédés primitifs et incommodés. Le champ de tourbe est ceint de fossés et épuisé par les canaux de drainage. C'est ainsi que l'étendue du marécage diminue peu à peu et finira par se couvrir d'aussi riches cultures que dans la Frise. La tourbe, qui est le combustible de

toute cette région, est un des principaux objets de commerce de la Hollande orientale.

Il faut joindre aux fleuves et aux rivières de la Hollande ses nombreux canaux artificiels, qu'il est presque impossible de distinguer des cours d'eau naturels. Nous ne citerons que les plus importants.

Le *canal du Nord*, d'Amsterdam au Helder, a 80 kilomètres de longueur et 30 mètres de largeur; deux frégates peuvent le remonter ou le descendre de front. Il dessert une région extrêmement riche, dont les pâturages nourrissent une race de bestiaux aux proportions énormes, qui a régénéré la plupart des races de l'Europe. L'industrie principale de la Nord-Hollande est la fabrication des fromages, qui donne pour cette seule province un revenu de plus de 15 millions. Le centre de cette fabrication est *Alkmaër*, qui en expédie 4 millions de kilogrammes par an. C'est à Alkmaër que l'armée anglo-russe capitula, après avoir été battue par Brune à *Kastricum* (1799).

Le canal d'Amsterdam à Zandvoort ou *Canal de l'Y*.

Le *canal d'Amsterdam à Rotterdam*. Il passe à *Harlem* et contourne les fameux polders qui remplissent la cuvette de l'ancien lac. 49 000 hectares de terrain ont été livrés à la culture. Le travail, auquel suffirent trois énormes pompes hydrauliques, coûta 7 millions de florins. Les horticulteurs de Harlem furent jadis célèbres par les magnifiques tulipes qu'ils produisaient. La ville possède encore les plus beaux jardins de la Hollande. Ce canal passe aussi à *Delft* (22 000 hab.), qui renferme l'arsenal militaire de la Hollande, la grande école du Waterstaat, d'où sortent les ingénieurs chargés de la conservation du pays et de la défense contre la mer. Delft fut jadis enrichie par son industrie de la faïence imitée des procédés des Chinois : cette fabrication est aujourd'hui tombée. C'est à Delft qu'en 1584 le libérateur de la Hollande, Guillaume de Nassau, tomba sous le poignard de Balthasar Gérard.

Le *Zederick canal* s'étend d'Utrecht à la forte place de Gorcum et prolonge jusqu'à la Meuse la ligne de défense du Wecht.

Le *canal d'Harlingen à Delfzijl* traverse les provinces de Frise et de Groningue, passe à *Leeuwarden*, qui n'est qu'un grand village, percé de rues spacieuses, bordées de maisons extraordinairement petites, et à *Groningue* (40 000 hab.), place forte construite par Coehorn. Ses défenses ont été augmentées de nos jours. Les navires du Lauwer-zee et du Dollart remon-

tent jusque dans son port. La ville est riche, a des magasins magnifiques; elle possède une Université.

Le canal de Groningue à Zwolle coupe en deux parties la Drenthe, plus pauvre encore que la Gueldre; ses tourbières constituent ses principaux revenus. Les rares cultures du pays sont travaillées en commun (les *esschen*). La capitale, Assen, qui n'est qu'un village, se trouve sur le trajet du canal.

Le canal Guillaume du Sud unit Bois-le-Duc à Maëstricht : c'est la corde de l'arc décrit entre ces deux villes par la Meuse. Ce canal a donné un peu de vie et de prospérité à une des parties du Brabant les plus marécageuses et les plus déshéritées.

Race. — La Hollande nourrit près de 4 millions d'habitants, et vient immédiatement après la Belgique pour la densité spécifique de sa population.

Les habitants de cette terre créée par le travail de l'homme sont robustes, patients, énergiques. L'habitude de lutter contre les éléments et le climat leur a donné un flegme qui ne s'étonne d'aucun péril et une trempe de caractère singulièrement solide. Ces qualités, qui sont celles d'un grand peuple, ne vont pas sans quelques défauts. On reproche généralement aux Hollandais leur cupidité et leur amour du gain. Leur propreté, nécessaire sous un ciel toujours brumeux et sur une terre toujours humide, est poussée jusqu'au ridicule et à la minutie. Leurs villages, aux maisons minuscules, bariolées de rose, de vert, de bleu, leurs jardins, aux proportions exigües et qui semblent percés pour une race de Lilliputiens, leur ont fait quelquefois donner le nom de Chinois de l'Occident.

Les ressources du pays lui viennent surtout de son agriculture et de son commerce. Si les céréales ne suffisent pas à la consommation du pays, le colza, le lin, le tabac, donnent d'abondantes récoltes. Partout se développent des prairies à l'infini qui nourrissent plus de 2 millions de têtes de bétail. Le revenu agricole est environ d'un demi-milliard. Les Hollandais fabriquent pour 27 millions de fromage et pour 40 millions de beurre, celui-ci exporté surtout en Angleterre.

Faute de combustible, l'industrie est rare. On peut citer cependant les énormes distilleries de Schiedam, les cotonnades de Tilbourg, les diverses industries qui se rattachent à la marine.

Géographie politique. — Le royaume des Pays-Bas est divisé en 11 provinces :

PROVINCES.	CAPITALES.	PROVINCES.	CAPITALES.
Hollande septentrionale.	Amsterdam.	Over-Yssel.	Zwolle.
Hollande méridionale.	La Haye.	Drenthe.	Assen.
Zélande.	Middelbourg.	Frise.	Leeuwarden.
Brabant septentrional.	Bois-le-Duc.	Groningue.	Groningue.
Utrecht.	Utrecht.	Limbourg.	Maëstricht.
Gueldre.	Arnhem.		

Il faut joindre à ces provinces le *Luxembourg hollandais*, qui est une enclave comprise entre la France, la Belgique et l'Allemagne. Il est séparé de ce dernier pays par la Moselle et son affluent la *Saïer* et traversé par l'*Alzette*, affluent de la Saïer. L'*Alzette* passe à *Luxembourg* (14 000 hab.), place autrefois réputée imprenable et démantelée depuis le traité de 1867, qui a déclaré le Luxembourg perpétuellement neutre. Le pays est couvert par les escarpements des Ardennes et coupé de nombreuses vallées.

Gouvernement. — La royauté est héréditaire dans la Maison d'Orange-Nassau. Le pouvoir législatif appartient à deux chambres : une chambre haute de 40 membres, une chambre basse de 38 députés, nommés par des électeurs censitaires.

Armée. — L'armée est une des plus faibles de l'Europe. Elle compte 32 000 hommes et peut être portée au double en cas de guerre ; de plus, 30 000 hommes font le service des colonies. Les écoles militaires sont à Bréda.

La *marine hollandaise*, jadis rivale des marines anglaise et française, est tombée dans une profonde décadence. La Hollande est vouée presque uniquement au développement de ses intérêts matériels. Elle domine sur 25 millions d'hommes peuplant ses colonies, dont les plus importantes sont en Océanie.

Chemins de fer. — Le sol spongieux de la Hollande s'oppose à la construction d'un système complet de chemins de fer.

Le nœud principal des lignes hollandaises est *Utrecht*. De là partent :

1° *La ligne du Nord*, d'*Utrecht* au *Helder*, par *Amsterdam* et *Alkmaër* ;

2° *La ligne de l'Ouest*, d'Utrecht à Harlem, par Rotterdam, Schiedam, Delft et la Haye ;

3° *La ligne de l'Est*, d'Utrecht aux lignes prussiennes, par Arnhem et Zutphen ;

4° *La ligne du Nord-Est*, d'Utrecht aux lignes prussiennes de l'Ems, par Harderwick, Zwolle, Leeuwarden, avec embranchement sur Harlingen et Groningue ;

5° *La ligne du Sud*, d'Utrecht à Maëstricht, par Bois-le-Duc, Boxtel, Eindhoven, Venloo et Roërmonde.

Citons encore la *ligne d'Anvers à Rotterdam*, par Rosendaal, Moerdyck et Dordrecht ;

La ligne de Boxtel à Turnhout, par Tilbourg ;

La ligne d'Eindhoven à Liège, qui passe à Hasselt.

Défenses de la Hollande. — La Hollande est bien moins capable de se défendre aujourd'hui contre une invasion qu'au temps de Philippe II et de Louis XIV. Cette décadence, qui fait de la Hollande une proie facile et convoitée par de puissants voisins, est due à la parcimonie des Chambres, qui ont refusé de faire les frais d'armement en rapport avec les progrès de la science militaire moderne, au développement des cultures, à l'abaissement de la puissance maritime des Pays-Bas.

On peut attaquer la Hollande par l'Est et par le Sud.

Du côté du Sud, la triple ligne de la Meuse, du Wahal et du Lech peut servir de base importante d'opérations et arrêter net une armée ennemie. Ce ne sont pas tant ses forteresses de Nimègue, de Bois-le-Duc et de Gorcum qui protègent de ce côté la Hollande, que l'obstacle de ses fleuves. Cependant la gelée peut annuler cet obstacle : témoin la campagne de 1795, qui mena l'armée de Pichegru sous les murs d'Amsterdam.

Du côté de l'Est, la Hollande avait une première ligne de défense continue du Dollart à Maëstricht. Cette ligne était formée des cours d'eau qui finissent dans le Dollart, des marais de Bourtange et de Peel, de la Meuse ; elle était gardée par Langaker, le fort de Bourtange, Koevorden, Venloo et Maëstricht. La mise en culture d'une partie des terrains tourbeux de l'Est et la création de nombreuses routes ont rendu ces défenses inutiles et livrent à l'invasion le Limbourg, le Brabant, la Gueldre, l'Over-Yssel, la Drenthe. Seule Groningue est fortifiée en pays frison, et une armée protégée par elle pourrait menacer de flanc une invasion contre les provinces du centre.

C'est vers la défense de ces provinces que se sont concentrés tous les efforts des Hollandais.

Une invasion venue de l'Est rencontrerait trois lignes de défense, appuyées d'un côté au Rhin, de l'autre au Zuiderzée. 1^o La ligne de l'Yssel, continuée jusqu'à Nimègue, est défendue par Nimègue, les forts de Pannerden et de Westerwoort, Doesbourg, Zutphen, Deventer et Zwolle. Aucune de ces places ne saurait soutenir un siège sérieux. L'Yssel est guéable presque dans tout son cours; il est dominé tantôt par la rive droite, tantôt par la rive gauche, et son chemin de fer suit alternativement les deux rives. Les écluses de Pannerden, de Westerwoort et de Kampen pourraient être emportées par un coup de main; ce qui empêcherait l'inondation.

2^o La ligne de la Grebbe, formée par l'Eem et le canal du Grift, est encore plus faible que la précédente. L'inondation en avant de cette ligne par les écluses du Wahal serait très difficile et très souvent impossible.

3^o La troisième ligne, celle d'Utrecht, est la plus forte. Elle a 55 kilomètres, de Muiden à Gorcum, et est couverte par 35 forts. Le centre de la défense est Utrecht, qui est aussi le point le mieux fortifié. L'inondation, qui atteindrait 4 m. 50 c. en avant d'Utrecht, est assez facile; mais l'ennemi peut l'annuler en jetant par le canal de Pannerden toutes les eaux du Rhin dans le Wahal ou en saignant la ligne du Wecht. Dès lors Amsterdam reste à découvert, et rien ne peut préserver la Hollande de la ruine.

SUISSE (SCHWEIZ).

Par son peu d'étendue, par le chiffre très restreint de sa population (2 846 000 hab.), la Suisse n'occupe qu'un rang très secondaire parmi les autres puissances de l'Europe. Mais si l'on considère la puissante masse des montagnes et des glaciers qui la couvrent, les cours d'eau qui la sillonnent, l'importance stratégique de ses hautes vallées, la Suisse mérite toute l'attention du géographe et de l'historien.

C'est en Suisse que les différentes chaînes qui de Gènes à Vienne constituent le système des Alpes ont leur nœud principal; c'est là qu'elles atteignent leur plus grande hauteur. Leurs sommets se couvrent de prodigieux amas de neige, que les étés ne peuvent fondre entièrement; ces neiges se tassent en *névés*, qui eux-mêmes se transforment en glaciers, quelques-uns d'une grande étendue (celui d'Aletsch compte 30 kilom. de longueur), véritables lacs suspendus, et retenus par le froid dans une immobilité relative. La Suisse est ainsi comme le grand réservoir des eaux de l'Europe; elle voit naître la plupart des grands fleuves qui l'arrosent et la fertilisent. De l'éternelle humidité qui suinte de ses sommets et jaillit de ses pentes se forment: le Rhin, qui va perdre ses eaux limoneuses et calmées dans la mer du Nord; le Rhône, qui porte à la Méditerranée ses flots torrentueux; le Tessin, la source principale du Pô, qui finit dans l'Adriatique; l'*Inn*, la branche maîtresse du Danube, qui, né sur les hauts plateaux de l'Engadine, débouche en face des plages chaudes et ensoleillées de l'Asie.

Au point de vue stratégique, la Suisse joue en Europe un rôle prépondérant. Elle sépare quatre des plus grandes puissances de l'Europe, la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Elle tient l'origine de la plupart des grandes vallées européennes. Par Genève, elle ouvre la route de Lyon; par Bâle, elle ouvre l'Alsace et le seuil de Belfort; par le lac de Constance, elle permet de déboucher sur Ulm et de faire tomber les défenses de la Forêt-Noire; par les brèches des Alpes Rhétiques, elle évite à une armée les forteresses italiennes qui font face aux Alpes autrichiennes et les forteresses qui gardent

les Alpes françaises. Cette importance s'est révélée à maintes reprises durant le cours de l'histoire moderne. Richelieu l'avait comprise, quand il fit occuper par nos troupes la Valtelline et le pays des Grisons, qu'il considérait comme l'Acropole de l'Europe, pour empêcher les Espagnols, maîtres de l'Italie, de donner la main aux Impériaux. Il suffit à Masséna, en 1799, de la victoire de Zurich pour rendre inutiles les succès de l'archiduc Charles sur le Danube et ceux de Souwarow en Italie. En franchissant le Grand Saint-Bernard, Bonaparte put tenir à sa discrétion le vainqueur de Gênes, Mélas, et le couper de sa base d'opération, l'Adige, sans craindre que l'armée autrichienne, contenue par Moreau en Bavière pût porter secours au malheureux général, qu'attendait la défaite de Marengo. En raison des avantages que la Suisse présente comme ligne offensive et défensive, les traités de 1815 ont proclamé solennellement sa neutralité. Cette neutralité est d'ailleurs favorable à la France, les chaînes de la Suisse continuant pour nous le rempart des Alpes et s'élevant comme un bastion inexpugnable sur notre flanc Est.

Orographie de la Suisse. — Le centre du système orographique de la Suisse est le massif du *Saint-Gothard*, délimité au sud par la profonde dépression du *Tessin*, au nord par l'*Urserenthal*, à l'est par le col de *Lukmanier*, à l'ouest par le col de la *Furka*. Masse énorme de granit et de gneiss, le *Saint-Gothard* ne dépasse pas une hauteur moyenne de 3000 mètres; ses sommets paraissent avoir été usés et déprimés par les vents et les orages qui les assaillent en passant du bassin du *Tessin* dans celui de la *Reuss*. Quelques pics dominent le plateau glacé : au nord, le *Galenstock* (3590 mètres); au sud, le *Pizzo Rotondo* (3189 mètres); à l'est, le *Lukmanier*; aux sources du *Tessin*, les *Nufenen*. Le massif est traversé par une route qui part d'*Altorf*, franchit le col à 2444 mètres, descend à *Airolo* pour aboutir à *Bellinzone*, à *Lugano*, et de là gagner *Côme* et *Milan*. Cette route est maintenant doublée par une voie ferrée qui traverse le *Saint-Gothard* par un tunnel de 15 kilomètres de longueur, de *Goschenen* à *Airolo*. Cette voie, capitale au point de vue commercial et militaire, est la plus courte pour passer d'Italie en Allemagne et détourne vers le bassin du *Rhin* et celui de l'*Elbe* une partie du commerce de transit de l'Europe méridionale et de l'Orient.

Du *Saint-Gothard* partent deux chaînes puissantes qui encadrent le bassin supérieur du *Rhône*.

1^o *La chaîne du sud*, comprenant une partie des *Alpes Lé-pontiennes* et les *Alpes Pennines*. On y trouve le *mont Gries*, le *massif du Simplon* (3518 mètres); au pied de ce massif s'ouvre le col du Simplon, par lequel monte en lacet la magnifique route créée par le premier consul de *Brigg* à *Domo d'Ossola*, sur la *Toce*. On songe à doubler cette route d'un chemin de fer qui reliait à l'Italie Lyon et la Suisse française, et qui aurait l'avantage de s'élever sans tunnel et par des rampes relativement assez douces. Viennent ensuite le *Fletschhorn*, l'immense massif du *mont Rosa*, le plus élevé des Alpes par la moyenne de ses sommets (4500 mètres), et qui se continue par une suite non interrompue de glaciers jusqu'au bord du Rhône, par le massif du *Mischabel*. Deux routes passent à droite et à gauche des monts Rosa, le col du *Monte-Moro*, qui passe à *Mavencagna*, celui de *Saint-Théodule*, de *Zermatt* à *Châtillon*; le *mont Cervin* ou *Matterhorn* (4522 mètres), la montagne la plus difficile à escalader des Alpes, et dont l'ascension a fait de nombreuses victimes; le *Grand Saint-Bernard* (3571 mètres), par lequel passe la route du même nom : c'est par ce point que Bonaparte, aidé du général de génie *Marescot*, franchit les Alpes avec l'armée de réserve pour tomber sur les derrières de *Mélas*, en 1800. Le massif du *Saint-Bernard* est séparé du massif du *mont Blanc* par le col *Ferret*. Une chaîne moins élevée court du *mont Blanc* à l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève. La *Dent du Midi*, vaste montagne qui s'éboule et fait face à la *Dent de Morcles*, force le Rhône à tourner vers le nord à *Martigny*.

2^o *La chaîne du nord : Alpes Bernoises ou de l'Oberland*. Vues de *Berne*, elles offrent un des plus beaux spectacles de la Suisse, une bande continue et étincelante de glaciers, dentelée de pics célébrés par tous les admirateurs de la nature. Ce sont : aux sources de l'*Aar*, le *Grimset*, le *Wetterhorn*, le *Schreckhorn* (4080 mètres), qui unissent et confondent leurs glaciers; le *Finsteraarhorn*, d'où descend le double glacier de l'*Aar*; le *Mönch* (4167 mètres), dont la forme rappelle un moine accroupi; la *Jungfrau* (4480 mètres), enveloppée de sa robe immaculée de frimas; l'*Aletschhorn*, dont le glacier est le plus considérable de la Suisse et de l'Europe; le *Gemmi*, le *Willstrubel*, les *Diablerets* (3251 mètres), dont les cirques sont encombrés d'un chaos de pierres et de rochers. La chaîne finit à pic sur le Rhône par la *Dent de Morcles*, qui s'effrite et s'éboule comme la *Dent du Midi*.

Le bassin supérieur du Rhin est fermé par quatre chaînes principales :

1° Au sud, les *Alpes centrales*, formées de l'énorme groupe de montagnes et de glaciers de l'*Adula*, qui renferme les principales sources du Rhin; le *Bernardin* (2 140 mètres), au pied duquel passe la célèbre route de Coire à Bellinzone: les Romains désignaient cette route sous le nom de *Via Mala*; le *Splügen* (3 198 mètres), que traverse la route de Coire à Chiavenna sur l'*Adda*. En 1800, Macdonald se servit de cette voie pour conduire son corps d'armée en Italie au premier consul; des avalanches emportèrent des colonnes entières de ses soldats. On est convenu de faire commencer au Splügen les *Alpes Rhétiques*. En continuant vers l'est, nous trouvons encore le *Septimer*, avec un col qui mène de Coire à Chiavenna par la vallée de la *Maira*; le massif de la *Maloïa*, qui égoutte dans les lacs de Sils et de Silvaplana, sources de l'*Inn*, l'eau de ses glaciers. La haute vallée de l'*Engadine* est bordée au sud par l'énorme massif de la *Bernina* (4 052 mètres). Le *Languard* (3 266 mètres) ou Long Regard, d'où la vue se déploie sur les riches plaines de la Lombardie, le *Piz Umbrail*, prolongent les Alpes suisses jusqu'au col de *Reschen*, où commencent les Alpes autrichiennes.

2° De la *Maloïa* se détache la chaîne de l'*Albula*, qui sépare le Rhin supérieur de la vallée de l'*Engadine*. Ses principaux sommets sont le mont *Julier*, avec un col qui de *Reichenau* conduit à Silvaplana sur l'*Inn*, et le pic *Linard* (3 416 mètres), qui se relie au massif de la *Silvretta*.

3° De la *Silvretta* se détache une chaîne qui sépare le canton des Grisons du Vorarlberg: c'est le *Rhäticon*, véritable muraille qu'aucune route ne traverse. Le mont de *Scesaplana* (2 970 mètres) est le plus élevé de la chaîne. Celle-ci se termine à la trouée de *Sargans*, appelée aussi *défilé du Trübbach*.

4° La chaîne qui sépare le bassin du Rhin de celui de la Linth porte le nom de chaîne du *Tödi*, du nom de son principal sommet (3 622 mètres); aucune route ne la traverse. Le mont *Calenda*, qui domine Coire au nord, est formé de roches glissant les unes sur les autres; elles ont plusieurs fois détruit le village de *Felsberg*, serré entre les parois de la montagne et le fleuve. De l'autre côté du seuil de *Sargans* où finissent les monts *Tödi*, la chaîne semble se redresser et couvre de ses contreforts les cantons de Saint-Gall et d'Appenzell. Le sommet

principal est le *Sentis* (2 504 mètres), d'où le regard se promène sur le lac de Constance et sur le lac de Zurich. Un rameau très élevé, le *Churfirsten*, borde d'une falaise à pic (2 303 mètres) le lac de Wallenstadt.

Entre le Rhône et le Rhin s'ouvre le bassin du Tessin et de ses affluents, encaissés entre les hautes chaînes, dont quelques-unes atteignent encore 3 000 mètres, et qui sont les moins belles de la Suisse. Lavées par les pluies qu'expriment les nuages amoncelés de la plaine lombarde, balayées par des vents furieux, elles n'ont plus la parure des forêts, qui embellissent la plupart des Alpes suisses, et montrent presque partout la roche nue. Le pic le plus élevé est le *Basodino* (3 276 mètres); le plus méridional est le *mont Cenere*, qui offre au géologue la réunion de tous les spécimens des roches alpestres. De profondes vallées s'ouvrent au milieu des Alpes du Tessin : le *val Levantina*, le *val d'Ossola*, que sillonne la Toce, le *val Bavona*, que suit la *Maggia*, le *val Verzasca*, traversé par la rivière du même nom. La grande chaîne des Alpes, de Genève à Coire, est bordée par un fossé continu ou route de rocade, formée par la vallée du Rhône, le col de la Furka, qui mène dans le val d'Urseren, le col de l'Oberalp, qui d'Andermatt, dans la vallée de la Reuss, conduit à Dissentis, enfin par la vallée du Rhin.

Au nord se détachent de l'axe principal des Alpes plusieurs chaînes secondaires.

1^o *Les Alpes d'Uri ou des Quatre-Cantons*, qui séparent le bassin de l'Aar du bassin de la Reuss. Elles sont traversées d'ouest en est par deux sentiers, le *Susten pass* et le *Joch pass*, suivis en 1799 par les troupes du général Lecourbe opérant contre Souwarow. Leurs sommets les plus élevés sont : le *Dammastock*, dont les glaciers rejoignent ceux du *Galenstock*; le *Titlis* (3 239 mètres), qu'on a pris longtemps pour le pic le plus élevé de la Suisse; l'*Uri-Rothstock*, qui domine la plaine d'Altorf. On peut rattacher au système des Alpes d'Uri le *Pilate* (2 070 mètres), d'où la vue embrasse Lucerne et le lac des Quatre-Cantons; le *Rigi* (1 800 mètres), entre le lac de Zug et le lac des Quatre-Cantons, la montagne la plus connue de la Suisse, masse énorme de pierres agglomérées qu'escalade un chemin de fer. Près du Rigi, la montagne du *Rossberg*, formée aussi de conglomérats, s'est écroulée en partie à la fin du XVIII^e siècle et a comblé la moitié du lac de *Lowerz*.

2^o *Les Alpes de Fribourg*, que domine le sommet du *Moleson* (2 005 mètres);

3° *Les Alpes de l'Emmenthal* ;

4° *Les Alpes de Schwiz*, dont le plus haut sommet est le *Glarnisch*, qui finit à pic sur la Linth. Au nord, la *chaîne de l'Albis*, occupée en 1799 par Masséna, sépare le lac de Zug du lac de Zurich.

Toutes ces montagnes, vers lesquelles se portent en été la foule des oisifs, des malades et des touristes, attirés par la salubrité de l'air et la beauté des cimes, sont revêtues d'une première zone de pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux ; au-dessus des pâturages s'étagé la zone des forêts, pins, sapins, mélèzes, qui se rapetissent et se rabougrissent à mesure qu'elles atteignent des plans plus élevés ; au-dessus des forêts s'étend le domaine des neiges et des glaciers. Quand l'été a fondu ces neiges, les troupeaux montent pour brouter l'herbe savoureuse des hauteurs, et ne descendent qu'aux premières rigueurs de l'hiver.

Jura. — Une autre chaîne de montagnes, le *Jura*, sépare la Suisse de la France. Le Jura, qui se développe de la perte du Rhône à la chute du Rhin, est formé de longues crêtes parallèles séparées entre elles par des *combes* profondes et étroites, communiquant par des *cluses* ; elles sont revêtues d'épaisses forêts, cachent dans leurs vallées de beaux lacs et des plaines marécageuses et tourbeuses. Le Jura a pour bornes, en Suisse, le cours de l'Aar ; il est beaucoup plus large que le Jura français. Mais c'est en France, dans le voisinage du Rhône, que s'élèvent les sommets les plus hauts. En Suisse, nous remarquons, du sud au nord, le *mont Tendre*, le *Chasseron*, qui surplombe le lac de Neuchâtel, le *Chasseral*, qui domine le lac de Biemme, le *Weissenstein*, au nord de Soleure, le *Haucstein*, que traverse le tunnel de Bâle à Olten, le *mont Terrible*, qui donna sous l'empire son nom au département dont Porrentruy fut le chef-lieu. Les derniers rameaux du Jura s'allongent parallèlement au cours du Rhin jusqu'à Laufen, et forment encore de l'autre côté du fleuve le plateau calcaire du *Randen* au-dessus de Schaffhouse.

Cette chaîne est traversée : 1° par la route de Bâle à Olten ; — 2° par la route de *Pierre-Pertuis*, de Délémont à Biemme ; elle est doublée par un chemin de fer de Délémont à Delle, qui évite aux marchandises françaises la traversée de l'Alsace ; — 3° par la route de Morteau au Locle et à la Chaux-de-Fonds, qui emprunte le val Saint-Imier ; — 4° par la route de Pontarlier à Lausanne, qui emprunte le col de Jougue.

Les Alpes suisses et le Jura suisse sont reliés par les plateaux du *Jorat*, qui contournent le lac de Genève au nord et s'élèvent à 5 ou 600 mètres. Le Jorat s'étend de la *Dent de Jaman* à la *Dent de Vaulion*.

Hydrographie. — Le *Tessin*, qui donne son nom au canton italien de la Suisse, prend sa source aux Nufenen. Ses eaux, tantôt rapides et claires comme celles d'un torrent, tantôt muissantes et troublées, coulent dans un val très étroit de forme demi-circulaire, le *val Levantina*. Quand il est gonflé par les pluies ou par la débâcle des neiges, le Tessin roule une masse d'eau plus considérable que le Rhône à Tarascon. A *Bellinzone*, place forte qui garde la Suisse du côté de l'Italie et ressemble par ses terrasses, ses belvédères et la luxuriante végétation de ses jardins aux villes lombardes, la vallée du fleuve s'élargit, fertilisée par les alluvions du Tessin, mais souvent mise en péril par ses inondations. Près de *Gordola*, le Tessin s'apaise dans les eaux tranquilles du lac Majeur, et par le limon qu'il entraîne gagne sans cesse sur lui, livrant aux agriculteurs de nouvelles plaines à assainir et à défricher. Il ne reçoit d'autre affluent direct que la *Moësa*, qui suit la route du Bernardin. Mais le lac reçoit encore deux puissants torrents suisses : la fougueuse *Verzasca*, et la *Maggia*, dont les alluvions rapprochent de plus en plus les deux rives du lac, et dont le port est *Locarno*. Plus au sud, le lac de *Lugano*, jadis une dépendance du lac de Côme, porte la délicieuse ville de *Lugano*, la rivale de Bellinzone, plus fréquentée par les étrangers et les malades, à cause de la douceur exceptionnelle de son climat.

L'*Inn*, la source la plus lointaine du Danube, naît au pied de la Maloïa, traverse la région marécageuse des lacs de *Sils* et de *Silvaplana* et coule dans une haute vallée, la plus élevée de la Suisse, l'*Engadine*. Le massif de la Bernina et les montagnes qui le prolongent séparent l'Engadine de la vallée italienne de l'Adda, la *Valtelline*. La route de *Pontresina*, qui s'ouvre au pied même de la Bernina, fait communiquer les deux vallées. L'Engadine ne renferme que des villages, enrichis, malgré l'infertilité du sol et l'âpreté du climat, par les émigrants qui vont exercer dans les villes de France et d'Allemagne le métier de confiseur et de pâtissier et reviennent avec leurs économies dans leurs montagnes natales. Les touristes et les malades commencent aussi à affluer dans l'Engadine, attirés par les nombreuses sources minérales du pays; les plus fréquentées sont celles de *Saint-Moritz*, sur l'*Inn*.

Le bassin du *Rhône* est plus considérable que celui de l'*Inn* et du *Tessin*. Il forme dans sa partie supérieure un canton tout entier, le *Valais*, qui renferme de beaux pâturages, des vignes abritées contre les bises glaciales, mais qui est habité par une population souvent chétive et misérable : nombre d'individus y sont affligés du goitre. Le *Rhône*, formé par le glacier du mont *Furka*, roule dans un lit assez large, mais encombré de rochers et de cailloux. Des deux côtés, les pentes des montagnes s'éboulent et menacent d'interrompre son cours. Il est déjà redoutable dès son origine, grossi par les eaux des plus vastes glaciers de la Suisse : citons ceux des monts *Rosa* et de l'*Aletsch*. Il passe à *Brigg*, d'où part la route du *Simplon*, à *Louèche*, dont les sources attirent de nombreux malades, à *Sion*, la capitale du *Valais*, vieille cité romaine, et arrive à *Martigny*, où aboutit la route du col *Ferret*. C'est là qu'il se jetait autrefois dans le lac de *Genève*. Mais la masse prodigieuse de limon que le *Rhône* apporte avec lui a peu à peu comblé le lac et étendu jusqu'à *Villeneuve* une magnifique plaine d'alluvion. A peu près à mi-chemin, entre *Martigny* et *Villeneuve*, s'élève la ville de *Saint-Maurice*. Le lac de *Genève* décrit une courbe magnifique de *Villeneuve* à *Genève*. Sa rive méridionale appartient à la France : c'est la moins habitée et la moins belle ; la rive suisse est bordée d'une suite à peine interrompue de villes et de villages, de châteaux bâtis dans un site pittoresque. C'est *Chillon*, chanté par lord *Byron* ; *Montreux* ; *Vevey*, entouré de riants jardins ; *Lausanne* (30 500 h.), le chef-lieu du canton de *Vaud*, au milieu de la courbe décrite par le lac, point important de croisement pour les chemins de fer. Cette ville a pour port *Ouchy*. Viennent ensuite *Morges*, *Rolle*, le château de *Coppet*, enfin *Genève*, à l'endroit où le *Rhône*, après avoir épuré ses eaux et les avoir débarrassées du limon qu'elles apportent des *Alpes*, sort clair et bleu pour pénétrer en France. *Genève*, la cité de *Calvin* et des réfugiés français, mérita, au temps de la Réforme, le nom de *Rome protestante*. Ses apôtres portèrent de là en France, en *Écosse*, en *Hollande* et en *Allemagne* la religion nouvelle. Longtemps *Genève* a conservé la dignité froide et l'austérité que lui avait imposées l'intolérant réformateur. La France lui doit plusieurs de ses écrivains les plus éminents, celui qui eut le plus d'action sur la société du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, *Jean-Jacques Rousseau*. Peu de villes possèdent encore plus de savants que *Genève*. De nos jours, la ville s'est agrandie et

est devenue cosmopolite. C'est une des principales places de commerce de la Suisse. Elle s'est annexé les faubourgs industriels de *Carouge* et de *Plainpalais* et compte près de 70 000 habitants. Toutefois elle a perdu le rang qu'elle occupait dans le monde pour la fabrication de l'horlogerie. La France et les États-Unis lui ont à peu près fermé leurs marchés. En Suisse même, elle est dépassée comme importance par *le Locle* et *la Chaux-de-Fonds*. Le lac de Genève se divise naturellement en deux lacs : le grand lac, que domine Lausanne, et le lac plus petit et moins profond d'Yvoire, dont Genève est le port. La plus grande profondeur au large d'Ouchy est de 375 mètres.

Le Rhône reçoit plusieurs torrents qui lui apportent le tribut des Alpes Bernoises ou des Alpes Pennines. Quelques-unes de leurs vallées sont célèbres par leur beauté; celles de la *Viège*, qui baigne *Zermatt*, de la *Borgne*, de la *Dranse* valaisane qui finit à Martigny. Au faubourg de Carouge, le Rhône reçoit la puissante rivière de l'*Arve*, qui écoule les glaciers du mont Blanc, et qui double le volume des eaux du fleuve.

Bassin du Rhin. — Si l'on excepte le Tessin, l'Inn, le Rhône, le Doubs, qui fait sur le territoire helvétique un coude à *Sainte-Ursanne*, toutes les eaux de la Suisse vont au Rhin.

Le Rhin est formé par deux sources principales : le *Vorder-Rhein*, qui vient du Saint-Gothard, reçoit à *Dissentis* le *Mittel-Rhein*, que lui envoie le Lukmanier, et à *Hanz* le *Glenner*. A *Reichenau*, le *Vorder-Rhein* s'unit à l'*Hinter Rhein*, torrent impétueux qui entraîne dans les gorges affreuses de la *Via Mala* l'eau des glaciers de l'*Adula*. Le fleuve baigne les assises glissantes de la *Calenda* et arrose dans une plaine d'alluvions l'ancienne cité romaine de *Curia*, aujourd'hui *Coire*. Coire est la capitale du canton des Grisons, le plus vaste de la Suisse; elle est très importante comme point de croisement des routes des Alpes. C'est à Coire qu'aboutit le chemin de fer de *Sargans*; c'est de Coire que partent les routes du *Bernardin*, du *Splugen*, et celle du *Julier*, par *Tiefenkasten*. Le Rhin sort des montagnes qui emprisonnent son cours supérieur au défilé gardé par les deux villes de *Ragatz* et de *Mayenfeld*. Mais la véritable défense de ce passage important est la forteresse de *Luziensteig*, non loin du confluent de la *Landquart* et du Rhin. De ce point, le Rhin se dirige sur *Sargans*. Jadis il franchissait le remblai de *Sargans* pour s'écouler par les lacs de Wal-

lenstadt et de Zurich. A chacune de ses crues, il menace de reprendre son ancienne voie et de percer la digue de 5 mètres qui le maintient présentement dans son lit. Le Rhin sépare alors la Suisse du Vorarlberg et de la petite principauté de Lichtenstein. Il arrose *Vaduz*, modeste village qui sert de capitale à la principauté. A *Reineck*, il s'épanche dans le lac de Constance ou Bodensée.

Le lac de Constance est, comme le lac de Genève pour le Rhône, le régulateur et l'épurateur des eaux du Rhin. Presque aussi grand que le Léman, ses rives sont loin d'être aussi belles, son climat loin d'être aussi doux. A diverses reprises, depuis l'ère moderne, il a été pris dans son entier par les glaces. Tandis que le Léman partage ses rives entre la Suisse et la France, le lac de Constance est la limite commune de cinq États. L'Autriche y possède *Bregenz*; la Bavière, *Lindau*; le Wurtemberg, *Friedrichshafen*; le grand-duché de Bade, *Constance*; la Suisse a deux ports principaux : *Romanshorn* et *Rorschach*. La navigation est assez active sur le lac. Des services de bateaux à vapeur relient entre elles toutes ces villes, qui, sauf *Bregenz*, sont le point de départ de chemins de fer importants. En cas de guerre, le lac de Constance pourrait servir à protéger la Suisse au moyen de canonnières à vapeur. Il se termine, dans sa partie occidentale, par deux petits lacs : l'*Ueberlingen* et l'*Untersée*, qui forme presque un bassin fermé, ne communiquant avec la masse principale lacustre que par la passe de Constance. C'est par l'*Untersée* que s'échappe le Rhin à *Stein*. Il passe à *Diessenhofen*, à *Schaffhouse*, belle ville industrielle, qui a joué un grand rôle dans les opérations militaires ayant pour théâtre le Haut-Danube. C'est par *Schaffhouse* que Moreau, en 1800, se portant directement sur *Stoc-kach*, tourna la position de *Donaueschingen* et fit tomber les défenses de la Forêt-Noire, surveillées par le maréchal *Kray*. Non loin de *Schaffhouse*, le Rhin rencontre les bandes parallèles du Jura et se fraye au travers un passage, signalé par les chutes ou rapides de *Laufen*. Le Rhin tombe de 20 mètres de hauteur : c'est la cascade la plus puissante de l'Europe. Dès lors, le Rhin sert de limite entre la Suisse et le grand-duché de Bade. Il arrose les deux vieilles villes forestières d'*Eglisau* et de *Kaiserstuhl*, et le bourg de *Coblentz*, qui regarde *Waldshut* de l'autre côté du confluent de l'*Aar*. Le fleuve est plus que doublé par le contingent de cette puissante rivière. Il passe encore en Suisse à *Laufenbourg*, à *Rheinfelden*, illustré par les

victoires de Bernard de Saxe-Weimar, en 1637, et de Villars, en 1702. puis tourne brusquement à *Bâle*, pour féconder la riche plaine d'Alsace.

Bâle garde la porte d'Alsace, comme Genève garde la porte de France, toutes deux à l'issue de deux grands fleuves, toutes deux fières d'un passé glorieux. Si Genève eut Calvin, Bâle eut Érasme, Œcolampade, les Froben. Aujourd'hui Bâle (45 000 hab.) est le principal entrepôt du commerce de la Suisse avec l'Allemagne et une des principales villes de banque de l'Europe.

Affluents du Rhin. — Outre la *Landquart* et la rivière du Vorarlberg autrichien, l'*Ill*, la *Stockasch*, qui se jette dans le lac de Constance, et la *Wuttach*, le Rhin reçoit : la *Thür*, qui prend sa source dans le Churfirten, arrose *Kappel*, qui rappelle le souvenir de Zwingli, et traverse un des cantons les plus industriels de la Suisse, celui de Thurgovie. Son affluent, la *Sitter*, fait mouvoir les usines de *Saint-Gall*, une des villes d'industrie les plus actives de la Suisse (cotonnades, mousselines). La *Murg*, qui grossit aussi la Thür, arrose une autre ville industrielle, *Frauenfeld*.

La *Töss* passe à *Winterthur*, qui fabrique des cotonnades, des machines, etc.

La *Glatt* écoule les eaux du petit lac de Greiffensée.

L'*Aar*, le principal des cours d'eau de la Suisse, reçoit les eaux du double glacier de l'*Aar*, entre le Finsteraarhorn et le Grimsel, se précipite par la belle cascade de *Handeck*, passe à *Meyringen*, station très fréquentée pendant la belle saison, et s'épanche dans les deux lacs de *Brienzi* et de *Thun*, qui autrefois ne formaient qu'une même nappe lacustre. Les deux *Lutschinen*, qui reçoivent le tribut des glaciers de la Jungfrau et du Grindelwald, unies en un même cours d'eau, ont, par la masse de leurs alluvions, formé l'isthme sur lequel se sont élevées les deux villes jumelles d'*Unterseen* et d'*Interlaken*, habitées en été par une population de mondains cosmopolites. La *Lutschine* a été détournée dans le lac de *Brienzi*. La *Kander*, torrent aussi puissant que le précédent, a de même été détournée dans le lac de *Thun*. L'*Aar* s'échappe à *Thun* du lac du même nom, et dès lors arrose et féconde la grande plaine suisse, comprise entre le Jura et les Alpes. Elle entoure de trois côtés la capitale fédérale *Berne* (36 000 hab.), divisée en deux parties, la vieille ville, avec des rues étroites et des maisons pittoresques, la ville nouvelle avec ses usines. ses quartiers peuplés et malsains, les riches palais de ses industriels.

L'Aar se détourne du côté du lac de Neuchâtel, suit les parois escarpées du Jura et arrose *Aarberg*. De là, un canal presque achevé jettera l'Aar dans le petit lac de Bienne et assainira la plaine marécageuse qui s'étend aujourd'hui entre Aarberg et le lac. L'Aar passe encore dans la plaine fertile que commande *Soleure*; à *Aarbourg*, forteresse déclassée, qui sort d'arsenal à la Confédération; à *Olten*, ville très importante à cause des chemins de fer qui s'y croisent; à *Aarau*, capitale du canton d'Aarau; à *Brügg*, ville près de laquelle elle reçoit la Reuss et la Limmat; elle finit en face de *Waldshut*. Près du confluent de l'Aar se dressent les restes du vieux château patrimonial des Hapsbourg.

L'Aar reçoit à droite :

L'*Emmen*, qui traverse les admirables pâturages de l'Emmenthal et finit près de Soleure;

La *Sühr*, qui écoule les eaux du lac de *Sempach* (victoire des Suisses sur les Autrichiens en 1386) se jette dans l'Aar près d'Aarau;

La *Reuss*, le plus impétueux des torrents suisses, qui descend du Saint-Gothard, s'engage dans une gorge effroyable, fatale à Souwarow en 1799, traverse le Trou d'Uri, le Pont du Diable, baigne *Andermatt*, d'où le chemin de fer du Saint-Gothard escalade les pentes du massif, passe auprès du plateau de *Grütli*, où fut donné le signal de l'indépendance helvétique. A *Altorf*, chef-lieu du canton d'Uri, la Reuss entre dans le curieux lac des *Quatre-Cantons*, sorte de mer intérieure aux golfes sinueux, encaissés entre de hautes montagnes, dominés par le Rigi et le Pilate. On remarque sur ce lac les stations estivales de *Brünnen*, de *Vitznau*, de *Küssnacht*, enfin *Lucerne* (45 000 hab.), qui a dans ses armes un lion, comme Berné un ours, et qui est le chef-lieu d'un des cantons les plus riches de la Confédération. On peut rattacher au lac des Quatre-Cantons plusieurs lacs qui jadis en ont dépendu : le lac de *Zug*, avec la ville de *Zug*; le lac de *Morgarten*, qui s'écoule dans le précédent par la *Lorze*, et qui rappelle la victoire des Suisses en 1315. Le petit lac de *Lowerz* s'écoule aussi dans le lac de Zug. La Reuss sort de cette région lacustre à Lucerne et va finir dans l'Aar, à la ville de Brügg.

La *Linth* descend du mont Tödi, traverse le canton montagneux de Glaris, arrose *Glaris*. Jadis la Linth se jetait directement dans le lac de Zurich, ou se perdait en partie dans une plaine dépeuplée par les miasmes délétères des marécages

formés par ses eaux. Le canal d'*Eschen*, qui la déverse aujourd'hui dans le lac de *Wallenstadt*, a rendu leur prospérité aux campagnes riveraines. La Linth canalisée coule ensuite du lac de *Wallenstadt* dans celui de *Zurich*. Ce nouveau lac est très long, mais peu large : à *Rapperschwyl*, un pont a pu être jeté d'une rive à l'autre. A l'extrémité du lac se trouve *Zurich* (55 000 hab.), dont les faubourgs sont souvent noyés par l'inondation. Cette ville, la plus industrielle de la Confédération, possède une université prospère, une école polytechnique, fabrique des cotonnades, surtout des soieries. A *Zurich* même, la Linth, qui à la sortie du lac perd son nom pour prendre celui de *Limmat*, reçoit la *Sihl*, redoutable par ses crues, bordée d'usines et de fabriques de toute espèce. La *Sihl* reçoit tous les ruisseaux qui descendent des pentes nord de la chaîne de l'*Albis*, où *Masséna*, en 1799, attendit, dans une position formidable, le mouvement offensif des Russes de *Korsakow*. La *Limmat* passe à *Dietikon*, où *Masséna* commença le mouvement tournant par lequel il voulait envelopper les Russes. Ce fut le prélude de la grande bataille de *Zurich*, qui sauva la France. La *Limmat* arrose *Baden* et finit à *Turgi*, dans l'*Aar*, au-dessous de *Brugg*.

Sur sa rive gauche, l'*Aar* reçoit :

La *Sarine*, qui descend du *Jorat*, traverse une région de pâturages, importante par la fabrication des fromages, passe à *Gruyères*, puis à *Fribourg* (44 000 hab.). Là, un pont de 300 mètres de longueur unit les deux bords de l'abîme au fond duquel court la rivière, encaissée entre les parois d'un ravin escarpé. *Fribourg* est la capitale des Suisses catholiques, comme *Genève* est la capitale des protestants.

L'*Orbe* naît en France, au petit lac des *Rousses*, au pied du *Noirmont* ; à peine entré en Suisse, il forme le lac de *Joux*, se perd dans les terrains crétacés qui entourent la base de la *Dent de Vaulion* et reparaît dans la profonde faille du *Val-lorbe*. Au sortir de cette vallée, l'*Orbe* prend le nom de *Thièle*, s'unit par le canal d'*Enteroches* à la *Venoge*, affluent du *Léman*, puis passe à *Yverdon*, ville bâtie sur l'emplacement d'une cité romaine, et se jette dans le lac de *Neuchâtel*. Ce lac, le plus grand de ceux qui appartiennent entièrement à la Suisse, est loin d'être aussi beau que le lac de *Genève* ou que celui des *Quatre-Cantons*. Sa rive orientale est très marécageuse. Des forêts de roseaux cachent en plusieurs endroits la vue des eaux ; il semble avoir beaucoup perdu en étendue de-

puis la période historique. La principale ville qui se trouve sur ses bords, *Neuchâtel*, est loin d'égaliser, par l'activité de ses industries et le chiffre de sa population, les deux cités du *Locle* et de la *Chaux-de-Fonds* (20 000 hab.), qui centralisent la plus grande partie de la fabrication de l'horlogerie en Suisse. La *Chaux-de-Fonds* est bâtie sur un plateau à plus de 1 000 mètres d'altitude. La *Thièle*, devenue la *Zihl*, sort du lac de *Neuchâtel*, près de *Saint-Blaise*, pour entrer dans le joli lac de *Bienne* ou *Biel*, qui doit servir de régulateur aux eaux de l'*Aar*. Les marécages qui s'étendent entre les deux lacs prouvent qu'ils étaient autrefois réunis en une même nappe d'eau. *Nidau* et *Bienne* gardent le point où la *Zihl* sort du lac. *Bienne* est marquée pour devenir le nœud principal des chemins de fer entre la Suisse et la France. La *Zihl* va bientôt finir dans l'*Aar*, entre *Aarberg* et *Soleure*.

Outre l'*Aar*, le *Rhin* reçoit à *Bâle* un dernier affluent, la *Birse*, qui passe près de *Délémont* et traverse le faubourg de *Saint-Jacques*, où *Louis XI*, encore *Dauphin*, expérimenta en 1444 la valeur des *Suisses* comme soldats.

Races. — La nature même et la configuration de la Suisse indiquent que ses habitants n'appartiennent pas à la même origine. Toute la Suisse occidentale a été peuplée par une race sœur de la race qui habite l'autre versant du *Jura* : aussi l'appelle-t-on la *Suisse Française*. La *Sarine* marque assez bien la limite de cette race vers l'est. Toutefois la langue française déborde quelque peu en dehors de cette ligne et empiète avec un progrès marqué, quoique lent, sur la *Suisse Allemande*. A celle-ci appartient tout le bassin de la *Reuss*, de la *Linth*, et une partie de celui de l'*Aar*. Les habitants parlent un dialecte voisin de la langue allemande ; on s'accorde à reconnaître aux *Suisses français* une plus grande activité, l'intelligence plus vive et plus nette. La *Suisse Romande* ou *Ladine* comprend la vallée de l'*Inn* et la haute vallée du *Danube*. Elle fut probablement peuplée par des colons italiens transportés dans l'ancienne *Rhétie*. La langue actuellement parlée est un patois grossier, difficile à comprendre des Italiens comme des Français. Cette langue recule d'une manière sensible devant les progrès de l'allemand. Enfin la *Suisse Italienne* comprend le canton du *Tessin* et quelques vallées des *Grisons*.

La population tout entière est de 2 600 000 habitants. Les dissensions qui divisent les *Suisses*, et qui souvent ont mis aux prises les divers cantons, ne proviennent pas de leur ori-

gine différente, mais des deux religions rivales, catholique et protestante. On compte 1 560 000 protestants, 1 080 000 catholiques. Presque toute la Suisse française appartient à la religion réformée.

La principale richesse de la Suisse consiste dans ses pâturages, et ses principales ressources lui viennent de ses troupeaux. Le lait concentré, le beurre, les fromages, s'exportent en quantité dans les pays limitrophes. La plaine de l'Aar, bien que fertile en céréales, n'en fournit pas assez pour suffire à l'alimentation de la Suisse, qui est obligée de suppléer par l'importation des céréales étrangères à l'insuffisance de sa récolte. La vigne grimpe sur les coteaux du pays de Vaud et dans le Valais. Une grande partie du champagne expédié en Amérique et en Océanie vient du canton de Vaud. Les Suisses seraient pauvres s'ils n'avaient cherché dans l'industrie les ressources que la terre leur refuse. Autrefois ils s'expatriaient : la Suisse était le grand marché de soldats de l'Europe. Nos rois, depuis 1515, date de la conclusion de la paix perpétuelle, jusqu'au 10 août 1792, furent défendus par des gardes suisses. De bonne heure, dans tous les villages du pays de Vaud, le paysan, bloqué pendant l'hiver par les neiges, s'adonnait à la fabrication des différentes pièces d'horlogerie. Genève centralisait tous les produits de cette industrie populaire, qui fait encore la prospérité de cette ville et du canton de Neuchâtel. Voltaire le premier établit autour de Ferney des ouvriers horlogers venus des cantons suisses, et depuis toute la Franche-Comté rivalise avec la Suisse. Besançon est une nouvelle Genève. En revanche, les proscriptions qui frappèrent les calvinistes en 1685 et les désastres industriels qui accompagnèrent la Révolution française firent passer en Suisse nombre d'ouvriers de nos manufactures. La Suisse s'est enrichie de nos pertes. Zurich, Winterthur, Frauenfeld, Saint-Gall, Genève, fabriquent des soieries, des cotonnades, des draps, des machines. Si la houille manque à la Suisse, elle utilise les nombreuses forces motrices que ses ruisseaux et ses fleuves lui fournissent. Elle peut ainsi fabriquer à bon marché, d'autant plus que la main-d'œuvre est à plus bas prix qu'en France et en Allemagne. Enfin la Suisse prélève un impôt énorme sur les touristes et les malades qui chaque été affluent dans ses vallées. Les rochers, les cascades, les points de vue pittoresques, toutes les beautés de la nature ont été tarifées par des industriels impitoyables, qui gâtent par cette ardeur

pour le gain le charme qu'offre leur pays. Néanmoins, le nombre de ceux qui par mode, par goût des grands spectacles et des ascensions périlleuses, par méthode curative, visitent la Suisse, est chaque année plus considérable.

Géographie politique. — La Suisse, qui compta 13 cantons jusqu'à la Révolution française, en contient aujourd'hui 22 :

CANTONS.	CHEFS-LIEUX.	CANTONS.	CHEFS-LIEUX.
Valais.	Sion.	Argovie.	Aarau.
Vaud.	Lausanne.	Bâle ¹ .	
Genève.	Genève.	Glaris.	Glaris.
Neuchâtel.	Neuchâtel.	Uri.	Altorf.
Le Tessin ¹ .		Unterwaldeu ² .	
Les Grisons ³ .	Coire.	Schwitz.	Schwitz.
Saint-Gall.	Saint-Gall.	Lucerne.	Lucerne.
Appenzell ³ .		Zug.	Zug.
Thurgovie.	Frauenfeld.	Berne.	Berne.
Schaffhouse.	Schaffhouse.	Fribourg.	Fribourg.
Zurich.	Zurich.	Soleure.	Soleure.

1. La capitale change tous les six ans. C'est tour à tour Bellinzone, Lugano et Locarno.
 2. Les Grisons forment 26 petites républiques indépendantes.
 3. Divisé en Rodes Intérieures, chef-lieu Appenzell, et Rodes Extérieures, chef-lieu Hérisan.
 4. Bâle se divise en Bâle-Ville, chef-lieu Bâle, et Bâle-Campagne, chef-lieu Liestall.
 5. Chef-lieu : tour à tour Stanz et Sarnen.

Le gouvernement de la Suisse est, de tous les gouvernements de l'Europe et même du monde, celui qui se rapproche le plus d'une démocratie radicale. Les cantons ont chacun leur gouvernement particulier. Le gouvernement fédéral, qui penche depuis quelques années vers une centralisation plus étroite que par le passé, est constitué par le *Conseil des États*, qui est une sorte de Haute Chambre, et le *Conseil national*, qui répond à nos Chambres de députés. Le pouvoir exécutif appartient au *Vorort*, composé de 7 membres, nommés pour trois ans, et à un Président, qui est nommé pour un an.

L'armée est divisée en armée régulière ou élite, réserve et landwehr, le tout évalué à 225 000 hommes, dont 119 000 pouvant entrer en ligne.

Chemins de fer. — Malgré la difficulté du tracé, la Suisse est bien fournie de lignes ferrées.

Les principales sont :

1° *La ligne du Nord*, qui va de Bâle au lac de Constance, par Liestall, le tunnel du Hauenstein, Olten, Aarau, Brugg, Zurich, Winterthur, Frauenfeld, Romanshorn et Rorschach.

Elle communique avec les chemins de fer allemands par les lignes de Bâle à Mulhouse, de Brugg à Schaffhouse et de Schaffhouse à Tuttlingen, celles de Constance à Ulm; Romanshorn et Rorschach conduisent par eau aux embarcadères de Friedrichshafen et de Lindau, têtes de ligne des chemins du Wurtemberg et de la Bavière.

2° *La ligne de l'Est*. Elle est double : l'une va de Winterthur à Sargans, par Saint-Gall, Rorschach et Reineck; l'autre, partant de Zurich, aboutit aussi à Sargans, par Rapperschwyl, la Linth et le lac de Wallenstadt. A partir de Sargans, la ligne est simple et remonte le Rhin jusqu'à Coire.

3° *La ligne de l'Ouest*, de Bâle à Genève. Elle emprunte les vallées du Jura et passe par Olten, Aarbourg, Soleure, Bienne, Neuchâtel, Yverdon, Lausanne.

Cette ligne communique avec les lignes françaises, par la voie de Genève à Lyon, celle de Cossonay à Pontarlier par Valloire, celle de Neuchâtel à Pontarlier par le val de Travers, celle qui de Bienne va à Morteau par la Chaux-de-Fonds.

4° *La ligne du Sud* suit la rive nord du lac de Genève, à partir de Lausanne, et remonte la vallée du Rhône par Saint-Maurice, Martigny, Sion et Brigg.

5° *Les lignes du Centre*, qui rayonnent de Berne : 1° sur Lausanne par Fribourg; 2° sur Thun par la vallée de l'Aar; 3° sur Herzogenbuschsee, non loin d'Olten; enfin, les chemins d'Olten et de Zurich, sur Lucerne et Zug.

EMPIRE D'ALLEMAGNE

(DEUTSCHLAND).

Le nouvel Empire d'Allemagne, constitué au profit de la maison de Hohenzollern et proclamé à Versailles au mois de janvier 1871, ne répond pas exactement aux limites naturelles de l'Allemagne proprement dite. S'il laisse en dehors de la nouvelle confédération les Allemands d'Autriche et de Suisse, il renferme en revanche des populations fortement mélangées d'éléments slaves à l'est, d'éléments français et danois à l'ouest et au nord. Il est vrai que l'ambition de cet État, si rapidement accru par la conquête, ne se tient pas pour satisfaite : en dépit de l'ethnographie, en dépit des sentiments de nationalités qui répugnent au système des annexions forcées, il vise plus ou moins directement la plupart de ses voisins, dont les sujets sont suspects de parler des dialectes allemands.

L'Allemagne, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, a débordé ses anciennes limites, la Vistule et le Rhin. Le Mein, qu'on attribuait jadis comme borne commune à l'Allemagne du nord et à l'Allemagne du sud, n'est plus qu'un fleuve de province. Jadis divisée et morcelée en une foule d'États indépendants, ouverte par sa faiblesse et ses discordes aux invasions du dehors, l'Allemagne, après avoir préparé son unité politique par l'union douanière du Zollverein, s'est concentrée et unie sous l'hégémonie de la Prusse.

Toutefois, malgré la puissante organisation de son armée et sa centralisation bureaucratique, l'Allemagne n'offre pas au point de vue militaire les avantages de la France et de la Russie. D'abord elle présente comme nation une masse moins compacte ; il reste encore dans plusieurs des États de l'empire des instincts d'indépendance, pour le moment assoupis, et qui peuvent un jour se réveiller. Tandis que la France, entourée de ses trois mers, protégée par le rempart des Alpes et du Jura, peut concentrer toutes ses forces sur une de ses frontières, tandis que la Russie peut se mouvoir à l'aise, sans crainte des tribus éparses au delà de l'Oural, l'Allemagne doit garder à la fois et

surveiller toutes ses frontières. Point de limites naturelles qui la défendent à l'est, à l'ouest, au sud; elle-même les a dépassées. Il est vrai qu'elle supplée à ce désavantage par un système formidable de forteresses, qui remplace les barrières que des fleuves et des montagnes peuvent opposer à l'invasion.

Des collines du Mein à la mer, l'Allemagne forme une vaste plaine continue, qui s'abaisse peu à peu jusqu'au niveau des eaux. Autant les hauts plateaux qui se détachent des monts de Bohême sont gracieux et variés, autant la plaine du nord s'étend triste, sévère et monotone, avec ses landes, ses marécages, les innombrables lacs qui perlent à sa surface, les sables que le moindre vent soulève en tourbillons aveuglants, sa maigre végétation, qu'un énergique labeur s'efforce sans cesse de transformer. Le climat est âpre et dur, à peu près uniforme dans toute l'Allemagne. Les vents du nord et de l'est ne rencontrent rien qui les arrête et coupe leurs courants, jusqu'aux Alpes et leurs contreforts.

Côtes.—L'Allemagne a jour sur deux mers, la mer du Nord et la mer Baltique : la première est une mer ouverte, la seconde une mer fermée. Deux grands fleuves viennent finir dans chacune d'elles : dans la mer du Nord, le Weser et l'Elbe; dans la mer Baltique, l'Oder et la Vistule.

Les côtes de la mer du Nord continuent les côtes frisonnes de la Hollande. Elles sont basses, marécageuses, mais protégées par des digues et égayées par la verdure de riches polders. Il n'est pas jusqu'aux îles qui bordent ses côtes de Borkum à Wangeroog qui ne semblent le prolongement des îles à demi noyées de la Hollande. Le pays entre le Dollart et la baie de Jade s'appelle l'Ost-Friesland; la population est d'origine frisonne.

Le port prussien du Dollart est *Emden* (15 000 hab.), qui regarde de l'autre côté des embouchures de l'Ems la ville forte hollandaise de Delfzyl. Dans la baie de Jade, ouverte au treizième siècle par une subite irruption de la mer, s'est bâtie en plein territoire d'Oldenbourg, comme un îlot prussien, la ville de *Wilhelmshafen*. Le roi de Prusse acheta en 1853, pour 500 000 thalers, cet emplacement, qui est devenu le grand port militaire de la Prusse sur la mer du Nord. 40 000 ouvriers travaillent sans relâche dans ses chantiers, qui occupent deux lieues de circonférence. D'innombrables batteries armées des plus forts canons sortis des forges d'Essen hérissent les côtes. On entre presque aussitôt dans l'estuaire du Weser, dont le

port est *Brême*, vieille ville libre de 107 000 hab., à l'aspect austère et froid. La vie et l'animation l'ont abandonnée pour se porter à son avant-port de *Bremerhafen*, où sont les docks, les chantiers, les entrepôts. C'est de Bremerhafen que partent la plupart des émigrants allemands qui s'embarquent pour l'Amérique (60 000 en moyenne par an).

L'estuaire de l'Elbe, plus vaste et plus profond que celui du Weser, a pour port la glorieuse ville de *Hambourg* (350 000 hab.), fondée, dit-on, par Charlemagne, et devenue le principal entrepôt commercial du continent. 41 000 navires se présentent dans ses bassins et confondent leurs pavillons aux couleurs de toutes les nations du globe. Presque tout le commerce de l'Allemagne s'écoule vers elle en suivant la ligne fluviale de l'Elbe. La vie est joyeuse et plantureuse dans cette vieille cité hanséatique qui a gardé son privilège de ville libre et s'est obstinée à rester jusqu'ici en dehors du Zollverein. Ses plus vieux quartiers sont situés sur l'*Alster*; près de là se trouve le quartier des matelots, le *Saint-Pauli*. Les riches cultures des Vierländer entretiennent l'abondance dans cette ville, la plus animée, la plus vivante de l'Allemagne. Le fleuve la sépare de son ancienne rivale *Harbourg* (17 000 hab.), devenue une ville de fabriques; et de légères ondulations de terrain, de la cité holsteinoise d'*Altona* (85 000 hab.), qui partage les avantages de la situation de Hambourg. Les avant-ports de Hambourg sont : *Stade*, jadis la ville du péage, qui protège de ses batteries l'entrée du fleuve, *Glückstadt* et *Cuxhaven*, dont les bassins restent libres quand Hambourg est bloqué par les glaces.

Au large, l'île anglaise d'*Helgoland* surveille à la fois le Weser et l'Elbe. Vantée jadis par Adam de Brême pour sa fertilité et sa nombreuse population, aujourd'hui réduite aux trois quarts par l'assaut perpétuel que lui livrent les vagues, elle n'est plus qu'un poste fortifié, qui de ses hautes falaises rongées à la base domine les mers qui l'entourent.

Les côtes du Schleswig-Holstein sont basses, indécises dans leurs contours, marécageuses. Un vent violent empêche les arbres de s'y développer. La population est rare, sauf dans les *marschen* ou pays de polders conquis aux dépens des marais et tourbières. Des îles protégées par des digues et des dunes, mais que le flot découpe et diminue, forment en avant comme une seconde ligne de côtes. La principale est la longue et étroite *Syllt*, habitée surtout par des pêcheurs. La seule

ville à mentionner est *Tonníngen*, à l'embouchure de l'Eider, qui sert d'entropôt aux bestiaux et au chanvre de l'intérieur.

Nous entrons dans la mer Baltique, dont le Danemark ferme l'issue (voir *Pays Scandinaves*). Les côtes du Schleswig-Holstein à l'est diffèrent sensiblement de celles de l'ouest. Leurs contours sont plus précis et plus nets ; elles se creusent en golfes profonds qui sont de sûrs abris et ressemblent aux fiords norvégiens. La végétation est plus riche et plus variée, la population plus nombreuse. L'île d'*Alsen* porte sur sa côte occidentale la ville forte de *Sonderburg*, reliée par un pont à la forteresse de *Düppel*, défendue héroïquement contre les Prussiens en 1864. *Flensbourg* (25 000 hab.), au fond d'une baie large et profonde, prospère aux dépens de *Schleswig*, l'ancienne capitale, jadis en communication avec la mer par les marécages de la *Schlei*, aujourd'hui ensablée. *Eckenförde* augmente tous les jours d'importance. Il est question de rattacher les deux mers par un canal qui d'*Eckenförde* aboutirait à *Tonníngen*. Plus bas s'ouvre l'excellente rade de *Kiel* (38 000 hab.), devenue depuis l'annexion prussienne le grand port militaire de la Prusse sur la Baltique. Sa situation est singulièrement heureuse : partout les navires trouvent 10 mètres d'eau ; des côtes escarpées dominent et commandent le fiord. A mi-chemin de la haute mer vers *Kiel*, le golfe se resserre et sépare ainsi la rade en deux bassins. Entre les deux, les batteries et les quatre forts de *Friedrichsort* barrent le passage. Près de *Kiel* se développent, protégés par des batteries et des forts, les immenses chantiers d'*Ellerbeck*. Enfin le canal de l'Eider aboutit non loin de *Kiel*, à *Holtenau*.

Après avoir franchi le détroit qui sépare l'île de *Fehmern* de l'île danoise de *Laaland*, on pénètre dans l'embouchure de la *Trave*, au fond de laquelle se trouve *Lübeck* (45 000 hab.), la troisième des villes libres de l'Allemagne ; jadis la capitale de la Hanse, elle n'a pas soutenu comme *Brême* et *Hambourg* sa prospérité passée. Cependant près de 4 000 navires, la plupart suédois et russes, entrent annuellement dans ses bassins. Son avant-port est *Travemünde*.

Le Mecklembourg a deux ports : *Wismar* (14 000 hab.), dont la baie est peu profonde, et *Rostock* (33 000 hab.), la ville la plus peuplée de l'État, qui possède une université et fait un grand commerce de céréales. A *Warnemünde*, son avant-port, s'arrêtent les navires d'un fort tonnage.

Les côtes poméranienes et prussiennes sont plates, sablon-

neuses, trop peu profondes presque partout pour que les navires s'y abritent ; elles présentent des phénomènes analogues à ceux des côtes françaises de la Méditerranée. Ses trois golfes ou *hasen*, le *Pommersche-hass*, le *Frische-hass*, le *Kurische-hass*, fortement échancrés, sont séparés de la haute mer par d'étroites flèches de sable ou *nehrungen*, qui font de ces golfes presque des lacs.

Les côtes mecklembourgeoises se continuent par le mince cordon du littoral qui jadis joignait l'île de *Rügen* au continent. Celle-ci, semblable à un radeau qui fait eau et s'effondre, est curieusement découpée de golfes qui s'enfoncent fort avant dans l'intérieur, bordée à l'est de hautes falaises de granit. En face, sur la côte, s'élève *Stralsund* (27 000 hab.), la vieille forteresse suédoise en Poméranie, gardée aujourd'hui par des soldats prussiens ; plus bas se montre *Greifswald* (18 000 hab.), l'université poméranienne. Le port de l'Oder, *Stettin* (100 000 hab.), au milieu de terrains bas conquis par l'agriculture, ville industrielle et commerçante, détourne, grâce à sa proximité de Berlin, une partie des produits de la capitale prussienne. Elle est une place forte de premier ordre, avec son faubourg de *Grabow*, qui renferme ses chantiers, ses fabriques de machines. Un chemin de fer l'aît à travers les marais à *Damm*. En aval de Stettin l'Oder forme un véritable lac fermé du côté de la mer par les deux îles d'*Usedom* et de *Wollin*. Trois chemins livrent accès vers la Baltique : le principal est la *Swine*, entre les deux îles ; il mesure vingt pieds de profondeur. Les deux môles sont couverts de redoutes, et l'issue est gardée par *Swinemünde* (8 000 hab.), avant-port de Stettin, et protégée elle-même par des forts. Entre l'île d'*Usedom* et la côte, la *Peene* est surveillée par les villes d'*Anklam* et de *Wolgast*. Le passage entre l'île de *Wollin* et la côte est le *Dievenow*, avec les deux villes de *Wollin* et de *Cammin*.

La longue côte uniforme et régulière de la Poméranie orientale ne compte que deux havres peu importants, *Colberg* (13 000 hab.), à l'embouchure de la *Persante*, et *Rügenwalde*, qui exportent les rares produits d'une terre avare.

Le *Frische-hass* ou haff de la Vistule est double ; il forme le golfe de Danzig et celui de Königsberg. Le premier est protégé par le *nehrung* qui porte à son extrémité la petite ville d'*Helä*, sanctuaire vénéré des anciennes populations slaves. Au fond s'élève la vieille ville de *Danzig*, jadis une des plus riches cités hanséatiques (100 000 hab.) ; elle a conservé de ce

lombs ses rues tortueuses et ses maisons pittoresques. Située à la fois sur la branche occidentale de la Vistule et sur la Mottlau, elle est aujourd'hui le principal débouché des céréales du bassin de la Vistule. Place forte de premier ordre, elle a subi les sièges de 1807, de 1812 et de 1813. Tout un système de forts détachés l'enveloppe et comprend ses deux avant-ports de *Weichselmünde* et de *Neufahrwasser*. Sur les bords du golfe de Königsberg on remarque : *Elbing* (33 000 hab.), jadis la rivale de Danzig, qui a vu son importance passer à ses deux voisines et se dédommage avec les riches produits de ses *werdere*; *Königsberg* (140 000 hab.), la capitale de la province de Prusse, la cité du couronnement, fondée par l'ordre Teutonique, garde l'embouchure du Prégel : cette ville exporte surtout du chanvre et des bois ; elle est le principal marché de l'ambre, que les vagues soulevées jettent sur ses rivages. Elle possède une des principales universités de l'Allemagne, illustrée par Emmanuel Kant. L'avant-port de Königsberg est *Pillau*, à l'endroit où la mer a rompu le *Frische-nehmung*. Pillau est fortifié.

Le *Kurische-haff* est complètement isolé de la haute mer par son *nehmung*, qui ne s'ouvre qu'à l'extrémité nord. Ce point est gardé par *Memel* (20 000 hab.), la dernière ville prussienne du côté de la Russie. Elle exporte surtout des bois.

Orographie. — Le centre orographique de l'Allemagne du Nord est la forteresse quadrangulaire de la Bohême, qui se dresse comme un bastion entre la Saxe, la Bavière, l'Autriche et la Silésie.

Ses quatre côtés sont formés :

1° Par le *Böhmerwald*, qui abaisse ses pentes abruptes du côté de la Bavière et finit en pentes douces du côté de la Bohême. Il est couvert, surtout dans sa partie méridionale, de magnifiques forêts où le pin et le sapin élèvent leurs fûts gigantesques, où vivent protégées par l'épaisseur des taillis des espèces animales disparues du reste de l'Europe (castors, bisons). Ses deux sommets principaux, le *Rachel* et le *Javor*, n'atteignent pas 4 500 mètres et appartiennent politiquement à la Bavière. De ce côté, le *Böhmerwald* est bordé par un contre-fort parallèle : le *Baierwald*. Trois routes entament cette chaîne : celle du col de *Freystadt*, qui mène de Linz à Budweiss ; celle de *Furth*, entre le *Cerkow* et l'*Osser*, suivie par une voie ferrée, et qui fut la grande route des invasions d'Allemagne en Bohême ; celle d'*Egra*, qu'emprunte aussi une voie ferrée, et

qu'on appelait le *Goldner steig*, parce qu'elle était suivie par les marchandises de Ratisbonne et de Nuremberg.

2° L'*Erz-gebirge* ou *Monts métalliques*, tout au contraire du *Böhmerwald*, présente du côté de la Bohême ses pentes escarpées et du côté de la Saxe ses pentes douces. Par un contraste aussi curieux, ses mines les plus riches s'ouvrent sur le versant saxon, les sources minérales et purgatives (*Sedlitz*, *Püllna*, *Carlsbad*, etc.) abondent sur le versant bohémien. De l'autre côté de l'Eger court, comme un contrefort, la chaîne volcanique du *Mittelgebirge*. De nombreuses routes rendent les communications très aisées entre la Bohême et la Saxe. De l'autre côté de l'Elbe commencent les monts basaltiques de *Lusace*, peu élevés, mais gracieux et riants; ils rappellent quelques-uns des paysages alpestres de la Suisse. Ils se prolongent dans l'intérieur de la Bohême sous le nom de *Jeschkegebirge*. Deux voies importantes les traversent, utilisées par des voies ferrées, celle du *Georgenthal* et celle du col de *Zittau*. Toutes deux aboutissent à la ville saxonne de *Zittau*.

3° Le troisième côté du quadrilatère est formé par la chaîne granitique de l'*Isergebirge*, qui se continue par les monts des *Riesengebirge*. Cette dernière chaîne, de formation cristalline, renferme les plus hauts sommets de l'Europe centrale, le *Schneekopf*, le *Schneeberg*, l'*Allwäter*, qui atteint près de 2000 mètres; ses sommets sauvages et nus gardent la neige pendant la plus grande partie de l'année. Elle est traversée par la voie ferrée de Trautenau à Landshut. Au delà de ce point la chaîne semble se dédoubler; l'*Erlitzgebirge* sort de limite à la Bohême, l'*Eulengebirge* s'allonge parallèlement en Silésie et va se nouer à la chaîne précédente au *Schneeberg*. Dans cette sorte de cul-de-sac coule la partie supérieure de la Neisse, qui arrose Glatz. C'est par là que les Prussiens ont pu, dans la campagne de 1866, déboucher sur Nachod et Königgrätz.

4° Les collines de *Moravie*. Ce sont des croupes légèrement ondulées, qui ne dépassent pas 800 mètres de hauteur. Elles ne forment ni une frontière naturelle ni un seuil de séparation pour les eaux. Les habitants des deux versants, Tchèques et Moraves, sont de même race et parlent la même langue.

De ce massif se détachent vers l'est les monts *Sudètes*, qui s'étendent du *Schneeberg* au seuil de dépression de l'Oder et finissent en un large plateau, appelé le *Gesenke*. Au delà s'étagent les *Beskidés* et les monts *Jablunka*.

A l'angle formé par l'*Erzgebirge* et le *Böhmerwald* se dresse

le massif de grès et de basalte des *Fichtelgebirge*, qui reproduit en petit la forme générale du quadrilatère de Bohême. De profondes forêts de pins le recouvrent ; le climat est âpre et le sol impropre à la culture, les villages rares. Il est traversé par la route d'Egra à Hof. De tous côtés des fleuves importants en descendent, la Saale, l'Eger, la Naab et le Mein.

Des Fichtelgebirge part une double chaîne qui enferme le cours du Mein : 1° La chaîne du sud, qui est formée du *Jura franconien*, dont les assises calcaires continuent celles du Jura français et suisse ; les *Rauhe Alp* ou Alpes rudes, plus âpres et plus sauvages que le précédent, percées de galeries et de grottes souterraines, et qui s'élèvent parfois à 4 000 mètres de hauteur. La déclivité abrupte des Alpes Rudes est tournée vers le Danube, les pentes douces vers le Wurtemberg. Entre ces deux chaînes court obliquement l'*Odenwald*, qui sépare le bassin du Mein de celui du Neckar. Très faiblement ondulé d'abord, l'*Odenwald* se relève à mesure qu'il se rapproche du Rhin. Entre Darmstadt et Heidelberg s'élèvent ses plus hauts sommets, le *Katzenbuckel* et le *Melibocus*. 2° La chaîne au nord du Mein est formée du *Frankenwald* (hauteur moyenne, 700 mètres). Il est revêtu de forêts, qui passent pour les mieux aménagées de l'Allemagne. Trois cols principaux le traversent, ceux de *Hof*, de *Cobourg*, de *Kronach*. C'est par ces cols que les armées de Napoléon débouchèrent, en 1806, du haut Mein dans le bassin de la Saale. Le *Frankenwald* se continue par le *Thuringerwald*, plus élevé et plus sauvage ; l'*Inselberg* atteint 4 000 mètres. La ligne de crête ou *Rennsteig* séparait autrefois les Thuringiens des Saxons. Dans ces massifs s'élève au milieu des forêts le célèbre château de la Wartbourg, où, après la diète de Worms, Luther fut enfermé par son ami l'électeur de Saxe. Le Weser a creusé dans la chaîne un sillon profond que suit la célèbre route commerciale de Francfort à Leipsick. Eisenach garde le seuil du passage.

La route de Meiningen à Eisenach sépare du *Thuringerwald* le massif volcanique, âpre et stérile du *Hohe-Rhön* (950 mètres), d'où s'échappent de nombreuses sources minérales. La route de Francfort à Eisenach sépare ce massif du *Vogelsberg*, énorme masse basaltique qui de son centre, le *Taufstein*, rayonne dans toutes les directions, comme en France le massif du Cantal. Au sud de ce massif, le *Spessart* force le Mein à décrire un de ses longs méandres. Couvert de bois épais, il était jadis le refuge de brigands et de braconniers, effroi des

voyageurs. Il est traversé aujourd'hui par la voie ferrée d'Aschaffenburg à Würzburg. La route de Francfort à Giessen s'ouvre entre le Vogelsberg et l'arête longitudinale du *Taunus* et du *Rheingau*, qui vient finir à pic sur le Rhin en face de Bingen. Leurs pentes verdoient sous les vignes qui les couvrent, et qui produisent les crus les plus renommés des bords du Rhin, le *Johannisberg* et le *Rudesheim*.

De cette chaîne se détachent plusieurs contreforts, qui séparent les bassins des divers fleuves allemands. Entre Elbe et Weser, le *Thuringerwald* se continue par le plateau de l'*Echsfeld*, qui mène au célèbre plateau du *Harz*. Le *Harz* a 400 kilomètres de longueur sur 30 de largeur et est couvert d'épaisses forêts de sapins ; des lacs dorment dans ses profondeurs. Il est dominé par une masse de granit, le *Brocken*, dont la superstition fit au moyen âge le rendez-vous des sorciers du pays. Ses fianes abondent en veines de plomb, de cuivre, de zinc, de fer, voire d'argent. Ses principaux centres d'exploitation sont *Clausthal* et *Goslar*, dont les maîtres mineurs ont été les instituteurs des Espagnols dans leurs mines du Pérou et du Mexique. Les habitants du *Harz* ont conservé la tradition des mœurs anciennes et leurs costumes pittoresques. Entre la Leine et le Weser court la chaîne assez humble des *collines du Weser*, du *Sollingerwald*, du *Süntelgebirge*, qui va finir aux Portes de Westphalie, que garde *Minden*.

Entre le Weser et le Rhin, du *Vogelsberg* à *Minden*, les deux bassins sont séparés par un dos de pays formé par le *Rothaargebirge* aux roches schisteuses, l' *Eggebirge* aux superbes forêts de hêtres, le *Teutoburgerwald*, où *Arminius* défit les légions de *Varus* ; enfin par le *Wiehengebirge*, qui ferme sur la rive gauche les portes de Westphalie.

On peut regarder comme les contreforts de cette chaîne les massifs basaltiques et schisteux qui encaissent à droite la rive droite du Rhin et séparent les uns des autres les affluents de ce fleuve, le *Westerwald*, dominé par le *Salzbürgerkopf*, et les *Siebengebirge* entre la *Lahn* et la *Sieg*. Les *Siebengebirge* sont célèbres par leurs charmantes coupoles portant les ruines de vieux burgs écroulés et de monastères détruits, leurs légendes héroïques et touchantes. Le *Sauerland* sépare la *Sieg* de la *Ruhr*, le *Haarstrang* sépare la *Ruhr* de la *Lippe*.

Entre le *Neckar* et la *Moselle*, le Rhin coule dans la riche plaine que délimite le double système du *Schwarzwald* et des *Vosges*. Les deux chaînes sont de même formation, gneiss et

granit, leurs sommets s'arrondissent en forme de ballons, leurs pentes sont couvertes de superbes forêts de sapins et de hêtres et d'innombrables ruisseaux en découlent, qui mettent en mouvement les roues des usines et des fabriques groupées à leur pied. Toutes deux ont au sud leur partie la plus élevée et s'abaissent graduellement vers le nord. Le Schwarzwald dresse ses pentes les plus abruptes entre le Rhin suisse et les sources du Danube. La plus haute cime, le *Feldberg* (1495 mètres), domine le Val d'Enfer, que garde Fribourg-en-Brisgau ; ce fut par là que Moreau opéra sa savante retraite en 1796, par là que passa Villars en 1703, et le duc de Noailles en 1744. Le *Kaiserstuhl* s'élève isolé au milieu des plaines basses du Rhin, au nord de Brisach, et ne se rattache en rien au système général du Schwarzwald ; le Schwarzwald finit entre Baden et Carlsruhe et s'épanouit ensuite en un large plateau qui s'abaisse sur les rives du Neckar. Des cols de tout temps très importants le traversent : le col de la *Kintzig*, qui conduit de Strasbourg à Villingen, et de là par le col de Rothweil à Ulm ; le col de la *Kniebis* ou de *Freudenstadt*, que suit la Rench, et que garde le fort Alexandre, au même défilé conduit la route de Rastadt par la Murg ; le col de *Brüchsal* de Carlsruhe à Stuttgart. Le plateau du Schwarzwald est aussi traversé par la route de *Pforzheim*, que les Romains appelaient les *Paves Hercyniennes*, et par où passe la voie ferrée de Paris, Strasbourg, Vienne.

Les *Vosges* sont plus élevées et se prolongent plus loin que le Schwarzwald. Leurs vallées sont aussi plus peuplées : du côté de la Lorraine, ce sont des populations de charbonniers, de *schlitters* ; au pied, le paysage s'anime du mouvement des scieries et des distilleries d'eau de cerise ; du côté alsacien, ce sont surtout des fabriques de fil, de coton, de toiles qui se rattachent au groupe de Mulhouse. De beaux lacs perlent à l'ombre des futaies ; les plus connus sont ceux de Gérardmer, Longemer et Retournemer, tous trois dans la partie de la Lorraine restée française. Les principales cimes sont le *Ballon d'Alsace*, qui domine à la fois l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, le *ballon de Soultz* ou de *Guebwiller*, le *Hoheneck*, le *Climont*. A partir du *Donon*, les deux versants des Vosges sont devenus terre allemande. Les principales routes qui traversent la chaîne sont celles qui suivent les cols de *Soultz*, du *Bonhomme*, de *Sainte-Marie*. Mais la grande route des Vosges, celle que suivent le canal de la Marne au Rhin et le chemin de fer de Paris à Strasbourg,

appartient aujourd'hui à l'Allemagne : c'est celle de Saverne, dans les Petites Vosges. A la hauteur de Wissembourg, les Vosges forment un vaste plateau de 400 à 500 mètres, qui couvre tout le Palatinat bavarois. Le rebord occidental, plus élevé, sépare le bassin de la Nahe de celui de la Moselle ; il porte le nom d'*Idarwald*, de *Soonwald* et d'*Hundsrück*. Ses derniers escarpements basaltiques font face à ceux de même formation du Taunus.

Le bassin de la Moselle est compris entre les Vosges, les monts Faucilles et une série de hauteurs modestes dépouillées en partie de leurs forêts, l'*Argonne orientale*. Dans la Prusse Rhénane cette chaîne s'élargit et forme le *plateau de l'Eifel*, remarquable par ses coulées de basalte, ses laves, les lacs qui remplissent comme en Auvergne la coupe de ses anciens cratères. L'Eifel s'abaisse à pic sur la Moselle et sur le Rhin et fait face de l'autre côté du fleuve aux Siebengebirge.

Pour compléter ce tableau de l'orographie de l'Allemagne, il faut citer encore la ligne d'ondulations qui court parallèlement à la Baltique, à peu de distance de ses rivages, et qui force tous ses fleuves, la Vistule et l'Oder, à s'infléchir brusquement avant de gagner leurs embouchures. Ce sont ces hauteurs qui ont incliné si heureusement le cours de l'Elbe et l'ont forcé à déverser ses eaux dans la mer du Nord.

Bassin du Rhin. — Le cours supérieur du Rhin appartient à la Suisse, le cours inférieur aux Pays-Bas. Le Rhin moyen coule en terre allemande (Voir Suisse et Pays-Bas).

Le Rhin moyen peut se diviser en trois parties : 1° de *Bâle à Bingen*, il coule dans une plaine très nettement délimitée par les Vosges et le Schwarzwald, tout en se rapprochant davantage de cette dernière chaîne. Serré entre le Schwarzwald et le Jura, le Rhin tourne brusquement à Bâle et se dirige vers le nord. La plaine est un ancien fond lacustre vidé par le fleuve. Il se promène en gracieux méandres, laissant à droite et à gauche des bras abandonnés, déplaçant ses bords, enserrant de ses plis une multitude d'îles couvertes d'arbres et de cultures. Il passe à *Huningue*, défendue en 1814 par Barbanègre, entre *Neuf-Brisach* et *Vieux-Brisach*, jadis la clef de l'Alsace, alors que Strasbourg gardait sa neutralité de ville impériale. Les fortifications de Neuf-Brisach ont été accrues, et il est question de réunir les deux villes par un ensemble de forts. *Strasbourg* (145 000 hab.), après être restée deux siècles française, est tombée au pouvoir des Allemands à la suite de l'affreux bombar-

ment de 1870. Cette ancienne cité, d'origine romaine (Argentoratum) doit son nom moderne aux routes qui s'y croisent; la plus importante est celle qui du col de Saverne va rejoindre le col de Pforzheim. Le canal de la Marne au Rhin, celui de la Saône au Rhin, y aboutissent. On cite à bon droit sa cathédrale, dont la flèche atteint 142 mètres. Les Allemands y ont fondé une Université des plus richement dotées. Depuis 1870, douze forts nouveaux battant toutes les routes ont été construits sur la rive gauche; au nord-ouest, a été établi un camp retranché pouvant abriter 200 000 hommes. Strasbourg, dont l'ancienne enceinte a été élargie, est réunie à la ville badoise de *Kehl*, que protègent trois nouveaux forts. Dans le Palatinat, le Rhin enveloppe d'un de ses méandres la place forte de *Germersheim*, qui a remplacé *Philippsbourg* sur la rive droite, si souvent disputée au xvii^e siècle et au xviii^e siècle par les armées françaises et impériales. *Spire* est bien déchue de sa splendeur au moyen âge; elle ne s'est pas relevée de la destruction systématique qu'ordonna Louvois en 1689. Pareille mauvaise fortune échut à *Worms*, qui rappelle les grands souvenirs des diètes impériales et de la Réforme. Entre ces deux vieilles cités s'est bâtie, sur la rive droite du Rhin, *Manheim* (46 000 hab.), fort animée par le mouvement de sa batellerie, gare importante de croisement de lignes ferrées; elle sert de débouché au commerce par eau du Wurtemberg et du grand-duché de Bade. Un pont fixe l'unit à la ville bavaroise de *Ludwigshafen*. Le Rhin arrose ensuite *Mayence* (Mainz, autrefois Moguntiacum) (58 000 hab.), jadis la capitale religieuse de l'Allemagne: saint Boniface y fonda le premier évêché en terre germanique. Mayence commande toute la vallée du Mein, et par conséquent les routes qui conduisent dans le bassin du Danube, dans celui de la Saale, en Bohême, et que suivirent nos armées en 1743, 1805, 1806, 1813. Au commencement de la Révolution, Mayence ouvrit avec enthousiasme ses portes à nos troupes et soutint en 1793 un siège fameux contre les Prussiens et les Autrichiens. Elle est devenue peut-être la plus forte place de l'Allemagne: trois lignes d'enceinte l'enveloppent, ainsi que de nombreux forts détachés. Elle est reliée à *Kastel*, l'ancien *castrum Drusi*, sur la rive droite, et toutes les îles de son fleuve sont armées de batteries. Elle possède d'immenses fabriques et magasins d'approvisionnements pour l'armée allemande. A partir de Mayence, le Rhin longe le Taunus et finit par percer à *Bingen* la masse schisteuse des collines du fleuve: on appelle

ce point la *trouée de Bingen*. C'est par là que s'est écoulé l'ancien lac qui couvrait la plaine d'Alsace et de Bado.

2° A Bingen commence le *cours héroïque du Rhin*. Il coule encaissé entre des montagnes, qui ont à peine laissé entre leur pied et la rive du fleuve la place d'une double voie ferrée. Rien de plus pittoresque que le cours du Rhin de Bingen à Coblenz. Les *burgs* écroulés qui dressent sur les sommets quelque tour démantelée, les abbayes en ruines, rappellent la puissance de la féodalité laïque et ecclésiastique qui dominait sur toute la région. A chaque détour s'éveille le souvenir de quelque légende, naïve, gracieuse ou terrible. Villes et villages se pressent sur les bords du fleuve, entourés d'une riche végétation de vignes escaladant les coteaux : c'est *Lorch* et son ancienne abbaye, *Bacharach*, entrepôt des vins du Rhin ; *Caub*, qui fait face à *Oberwesel* ; *Boppard* ; enfin *Coblenz*, l'ancienne Confluentes, bâtie à l'endroit où la Moselle mêle ses eaux au Rhin, et non loin du point où la Lahn rejoint aussi le grand fleuve (30 000 hab.). Cette situation a fait de Coblenz surtout une grande place militaire. Sept forts la protègent sur la rive gauche ; sur la rive droite s'élève, sur un rocher à pic de 128 mètres, la citadelle d'*Ehrenbreitstein*, qui protège un camp retranché pour 200 000 hommes. Coblenz est aussi le port des canonnières du Rhin. En aval de Coblenz, le fleuve arrose la ville industrielle de *Neuwied* (9 000 hab.), où Hoche battit en 1796 les Autrichiens, la pittoresque *Andernach*, *Bonn* (28 000 hab.), la patrie de Beethoven, la grande université rhénane, où professa le patriote Arndt.

3° A Bonn le Rhin sort des montagnes qui l'enserrent et coule dans une vaste plaine basse, qui annonce le voisinage de la Hollande. Sa largeur varie de 300 à 500 mètres. Il passe à *Cologne* (Cöln, autrefois Colonia Agrippinensium), la plus grande ville du bassin rhénan (175 000 hab. avec ses dépendances). Cologne n'a pas retrouvé sa splendeur et sa richesse du temps où elle était la capitale des villes hanséatiques du Rhin. Elle a gardé de cette époque son *Dom*, la plus grande masse d'architecture ogivale, et qui vient seulement d'être terminée (1850). Le déplacement vers l'Atlantique du commerce européen, les persécutions dont le protestantisme fut l'objet, amenèrent la décadence de Cologne, qui s'est relevée de nos jours. Elle est devenue une grande cité industrielle, participant au mouvement d'affaires des villes de la Wipper et de la Ruhr ; elle est aussi, avec sa voisine *Deutz* sur la rive

droite, une place forte de 1^{er} ordre, barrant les invasions qui peuvent venir de la Belgique et de la Hollande, défendue par 42 forts, dont 8 sur la rive gauche. Plus bas *Düsseldorf* (80 000 hab.) est la capitale du cercle le plus industriel et le plus peuplé de l'Allemagne, dont elle écoule les produits. Son école de peinture est la plus renommée, avec celle de Munich. *Neuss*, à quelque distance, est une des gares les plus animées de la région ; cette place rappelle le siège inutile de Charles le Téméraire en 1474. Au nord-ouest de Cologne, *Crefeld* (60 000 hab.) est le principal centre de fabrication de soieries pour l'Allemagne ; *Duisbourg* (37 000 hab.) et *Ruhrort* font un immense commerce de houille. *Wesel*, au confluent de la Lippe, est la dernière place forte du Rhin ; le fort Blücher surveille la rive gauche. Entre *Emmerich* et *Clèves*, chef-lieu d'un duché par lequel la Prusse toucha pour la première fois au Rhin, le fleuve entre en Hollande.

Les affluents du Rhin sont, à gauche :

L'*Ill*, qui a donné son nom à l'Alsace (Illsass). Il prend sa source près de *Ferrette*, coule à travers de riches campagnes, très bien cultivées en céréales, tabac, houblon, vignes, passe à *Altkirch*, importante par ses fabriques de poteries, et à *Mulhouse* (60 000 hab.). Mulhouse est le centre d'une région industrielle célèbre dans le monde entier par l'excellence de ses produits, fils, cotonnades, indiennes, toiles peintes. Ses cités ouvrières ont été le modèle des établissements de ce genre introduits en France et en Angleterre ; elles sont dues à l'initiative des riches et patriotiques familles formant l'aristocratie de cette ville, qui était française depuis 1798. La concurrence du groupe de Mulhouse a été fatale aux industries de la Saxe et de la Silésie depuis l'annexion de 1871. *Colmar* (24 000 hab.) est la capitale officielle du cercle du Bas-Rhin ; son industrie est concentrée dans le riche faubourg du *Logelbach*. *Schlestadt* est une petite place forte. L'*Ill* finit dans le Rhin à quelque distance de Strasbourg. Il reçoit la *Thür*, qui fait mouvoir les usines de *Weserling* et de *Thann* ; la *Lauch*, qui arrose l'industrielle cité de *Guebwiller*, au pied du ballon du même nom. Le *Fecht* traverse la vallée de *Munster*, une des plus peuplées et des plus riches de l'Alsace par son industrie et ses vignobles ; il arrose *Turckheim*, où Turenne battit les Impériaux en 1675. La *Bruche* descend du Climont, et, avant de s'unir près de Strasbourg à l'*Ill*, elle met en mouvement les filatures et les fabriques d'armes de *Mutzig* et de *Molsheim*. Le Rhin reçoit encore la *Zorn*,

qui passe à *Saverne*, l'ancienne *Tabernæ*, qui de tout temps a gardé le col des Vosges. La *Zorn* reçoit la *Moder*, qui arrose *Haguenau* (11 000 hab.), à la lisière d'une des plus belles forêts d'Alsace; pas une ville ne fournit autant d'instituteurs et de professeurs. Les ruisseaux qui forment la *Moder* traversent les plaines de *Wærth* et de *Reichshofen*, si tristement célèbres par la défaite d'août 1870, et qui ne rappelaient jusqu'alors que la victoire de Hoche en 1793 sur les Autrichiens et les Prussiens. La *Lauter* séparait en 1870 l'Alsace du Palatinat; elle passe à *Wissembourg*, où, au début de la guerre 1870-71, quelques régiments français furent écrasés par l'armée prussienne. La *Lauter* finit non loin de *Lauterbourg*.

La *Queich*, ancienne limite de l'Alsace, finit à *Germersheim*, après avoir arrosé *Landau*, si souvent prise et reprise.

Le *Speier* se jette dans le Rhin à *Spire*.

La *Nahe*, qui finit à *Bingen*, longe la base de l'*Idarwald*, arrose la petite principauté de *Birkenfeld*, qui appartient au grand-duché d'Oldenbourg, et la ville de bains de *Kreuznach*. Un de ses affluents, la *Glan*, passe non loin de la vieille cité de *Kaiserslautern* (22 000 hab.), enrichie aujourd'hui par ses fabriques.

La *Moselle* prend sa source en France, au pied du ballon d'Alsace, arrose Remiremont, Épinal, Toul, Pont-à-Mousson, et entre dans la Lorraine annexée près d'Arnaville. Elle arrose *Ars-sur-Moselle*, dont les 5 100 habitants se groupent autour de forges importantes. *Metz* (45 000 hab.), grande cité militaire au confluent de la Seille; elle rappelle des sièges nombreux : celui de 1552, où le duc de Guise repoussa Charles-Quint; celui de 1870, où elle fut livrée par le maréchal Bazaine, avec la dernière armée régulière qui restât à la France. Déjà formidable avant 1870, Metz a vu ses défenses accrues de cinq forts nouveaux. Depuis l'annexion elle a perdu près du quart de sa population. Autour de Metz signalons les champs de bataille de *Mars-la-Tour*, *Rezonville*, *Gravelotte*, etc., où nos soldats versèrent en vain leur sang pour le salut de la patrie. Plus bas, *Thionville* (*Diedenhofen*), gare importante de croisement de chemins de fer, complète le système des fortifications de Metz. A *Sierck* la Moselle quitte l'ancienne frontière et sépare la province Rhénane du Luxembourg. Elle passe à *Treves* (*Trier*) (33 000 hab.), la vieille capitale des Trévires, une des plus grandes villes de l'empire romain; elle a encore de ce temps un amphithéâtre et sa colossale *Porta Nigra*. Elle devint au moyen âge le siège d'un archevêché, dont le titulaire était élec-

teur de l'Empire. A partir de Trèves, le cours de la Moselle, profondément engagé dans le plateau de l'Eifel, devient extraordinairement sinueux. Villes et villages s'écartent de ses rives encaissées. Elle est dominée par des coteaux qui donnent un vin fameux, le Moselwein, et se perd dans le Rhin à Coblenz.

Ses affluents sont, outre la *Meurthe*, qui naît et finit en France, la *Seille*, qui passe à *Dieuze*, à *Marsal*, vieille forteresse démantelée, à *Vic* et à *Moyenvic*, près de *Château-Salins*, qui exploite des mines de sel gemme, sert de frontière entre la Lorraine annexée et la Lorraine restée française et finit à Metz. La *Sarre* traverse un des plus riches bassins houillers que possédât la France avant 1870. Les deux principaux centres d'exploitation sont *Sarreguemines* (8 000 hab.) et surtout *Sarrebruck* (34 000 hab.). Non loin de cette ville sont *Saint-Avold* et *Forbach*, qu'a rendus célèbres la défaite d'août 1870. *Sarrelouis* fait partie du système de défense de la Lorraine, dont Metz est le centre; patrie de Ney. La *Sarre* finit au-dessus de Trèves. Elle reçoit la *Nied*, qui ne traverse que des villages; la *Blies*, qui passe à *Hombourg vor der Höhe*. Dans son bassin on remarque *Zweibrücken* ou *Deux-Ponts* et la forteresse de *Bitze*, juchée sur un roc imprenable. La ville de *Phalsbourg*, située sur un des ruisseaux qui vont à la *Sarre*, fit bravement son devoir pendant la guerre de 1870 comme en 1814; elle surveille le col de Saverne. La Moselle reçoit encore du Luxembourg la *Sure* ou *Saier*, qui sert de limite entre ce pays et l'Allemagne; elle a pour affluent la tortueuse *Alzette*, qui arrose *Luxembourg*, ville déclassée comme forteresse depuis 1867.

Parmi les rivières sinueuses qui sillonnent l'Eifel remarquons la *Roer*, dont la vallée fut vivement disputée en 1795 et qui se rend à la Meuse; elle arrose *Düren* (14 000 hab.), qui fabrique des draps, comme Verviers. Dans son bassin se trouve la vieille cité d'*Aix-la-Chapelle* (Aachen) (89 000 hab. avec son faubourg de *Borcette*). Capitale de Charlemagne, ville du couronnement des empereurs, elle est devenue par l'exploitation de ses mines de houille, de fer, de zinc, une des villes industrielles de la province Rhénane. *Eupen* exploite le zinc de la *Vieille-Montagne*.

A droite, le Rhin reçoit :

L'*Elz*, qui se grossit de la *Dreisam*. Celle-ci passe à *Fribourg-en-Brisgau* (14 000 hab.), ville très bien située à l'entrée du

défilé qui conduit du Rhin aux sources du Danube. Elle a beaucoup perdu de son importance commerciale; il a été plusieurs fois question de la fortifier.

La *Kinzig*, qui mène au défilé du même nom, passe à *Offenbourg* et finit au-dessous de Strasbourg.

La *Reuch* conduit au défilé de Kniebis.

La *Murg* contourne le même défilé et passe à *Rastadt*, place forte, traité célèbre de 1714. Non loin de la Murg s'est bâtie la délicieuse ville de bains de *Baden-Baden*, qui a perdu depuis la guerre sa clientèle de Français. Sa maison de jeu ou de « conversation » était la plus célèbre de l'Europe.

L'*Alb* passe à *Karlsruhe* (42 000 hab.), la capitale du grand-duché de Bade, très régulièrement bâtie, sur le modèle de Versailles, par un duc admirateur de Louis XIV.

Le *Neckar* est le fleuve du Wurtemberg. Il naît sur le plateau marécageux de Baar et coule d'abord encaissé et violent, comme un torrent, le long des Alpes Rudes. Il passe à *Rottweil*, sur la route de Villingen à Ulm, à *Rottembourg*, à *Tubingen*, l'Université wurtembergeoise, qui s'occupe surtout de théologie et de travaux d'exégèse. A quelque distance au pied du Rauhe Alp, nous trouvons l'industrielle ville de *Reutlingen* (15 000 hab.). Le Neckar, après avoir suivi la direction des Alpes Rudes, se détourne et se replie au milieu de plaines et de coteaux riches en céréales, arbres fruitiers, vignes, dans la direction des plateaux de l'Odenwald. Il arrose *Cannstadt*, dont les roches ont livré une multitude de débris appartenant à l'âge préhistorique. En face, et à quelque distance du fleuve, *Stuttgart* (90 000 hab.), la capitale du Wurtemberg, très industrielle et très lettrée, imprime une grande quantité de livres et fabrique des instruments de musique. Le Neckar, navigable à partir de Cannstadt, arrose *Ludwigsbourg*, résidence royale entourée de superbes parcs, qui renferme les arsenaux et les principales casernes du royaume; *Heilbronn* (21 000 hab.), qui doit son nom à des sources renommées, entrepose aujourd'hui des vins et possède de nombreuses forges. Dans le grand-duché de Bade, le Neckar, de nouveau encaissé entre de riantes collines, baigne *Heidelberg*, entourée de la verdure de ses jardins et dominée par les ruines magnifiques de son château, détruit en 1692. Heidelberg est l'Université badoise. Le Neckar finit à Mannheim. Il reçoit à gauche l'*Enz*, qui coule dans la plus fertile vallée du Wurtemberg et passe près de *Pforzheim*, qui fabrique des ouets, de la bijouterie fausse; le *Fils*, que suivent la route et

le défilé de Stuttgart à Ulm ; la *Jagst* et la *Kocher*, qui coulent parallèlement et finissent en face de *Wimpfen*. *Ellwangen*, sur la *Jagst*, commande la dépression qui de la vallée du *Nekar* mène au plateau de *Nordlingen*.

Le *Mein* séparait jadis l'Allemagne du nord de l'Allemagne du sud. Son cours à vol d'oiseau a 260 kilomètres ; en suivant ses sinuosités et ses courbes, 600 kilomètres. Aussi le *Mein* n'a jamais été une ligne importante de navigation. Protégé au nord et au sud par une ligne de collines, le bassin du *Mein* jouit d'un climat plus tempéré que le reste de l'Allemagne : sa population est pacifique et douce, un peu lourde et matérielle, son sol d'une rare fécondité. Le *Mein* est constitué par la réunion du *Mein Blanc* et du *Mein Rouge*, qui descendent tous deux du *Fichtelgebirge* et se réunissent à *Kulmbach*. Le *Mein Rouge* arrose *Bayreuth* (19 000 hab.), capitale de la Haute-Franconie. *Bamberg* (26 000 hab.), au confluent du *Mein* et de la *Regnitz*, est entourée de riches cultures maraichères. *Schweinfurth* est située au point où le *Mein* dessine sa première grande courbe. *Kitzingen* fabrique une bière renommée ; *Würtzbourg* (45 000 hab.), la cité des anciens princes-évêques, enrichie par la fertilité de ses campagnes, ses vins, son industrie variée, possède une université. *Aschaffembourg* est reliée à *Würtzbourg* par une voie ferrée qui traverse le *Spessart*. Dans la Hesse, le *Mein* arrose *Hanau*, où Napoléon culbuta les Bavaoises en 1813. *Francfort* (130 000 hab.), l'ancien gué des Francs, est au carrefour de la route du *Mein* et de celle de Mayence à Leipzig. Ses foires étaient autrefois les plus fréquentées de l'Allemagne. Les empereurs venaient se faire couronner dans son *Rœmer*. A partir de 1815, elle fut le siège de la Confédération. Les Prussiens la prirent et le général Manteuffel la traita durement en 1866. Elle est aujourd'hui la plus grande ville de banque de l'Allemagne, la patrie d'origine des *Rothschild*. *Goethe* naquit à *Francfort*. *Offenbach* est comme le faubourg industriel de sa puissante voisine. Le *Mein* laisse à gauche la capitale de la Hesse indépendante, *Darmstadt* (37 000 hab.), aux rues monotones et tristes ; à droite, *Wiesbaden* (43 000 hab.), dont les sources minérales et les sites attirent les malades et les touristes. Le *Mein* finit à Mayence.

Il reçoit, à droite :

L'*Itz*, qui passe à *Cobourg*, dont les princes ont fourni des souverains constitutionnels à plusieurs trônes de l'Europe : *Cobourg* garde les défilés du *Frankenwald* ; la *Saale*, qui finit près

de *Gemünden*, après avoir arrosé *Kissingen*; la *Nidda*, qui finit au-dessous de *Francfort*.

A gauche : la *Regnitz*; ses sources, les deux *Rezat*, ont leur origine sur un plateau marécageux par lequel il a été facile d'établir le canal *Louis*, qui va rejoindre l'*Altmühl*, affluent du Danube.

La *Regnitz* arrose l'industrielle *Fürth* (20 000 hab.), qui n'est que le faubourg de la riche cité de *Nuremberg* (*Nürnberg*) (98 000 hab.), sur la *Pegnitz*. Jadis ville impériale, elle atteignit au seizième siècle sa plus grande prospérité. Elle a gardé de ce temps ses curieuses fortifications, ses maisons pittoresques, ses églises, dont l'une renferme le tombeau de saint *Sebald*, chef-d'œuvre de *Pierre Vischer*, ses fontaines gothiques. Elle fut la patrie d'*Albert Dürer*. Aujourd'hui *Nuremberg* fabrique surtout des jouets d'enfants. La *Tauber* arrose *Mergentheim*, où *Turenne* se fit battre en 1644 par *Mercy*.

Parmi les autres affluents du Rhin :

La *Lahn* vient du *Vogelsberg*, passe à *Marbourg*, ville d'université, à *Giessen*, autre ville d'université, où s'entre-croisent de nombreuses lignes ferrées, à *Wetzlar*, ville déchue, autrefois siège du tribunal de la chancellerie impériale : *Hoche* y mourut; à *Limbourg*, autour de laquelle prospère l'industrie de la poterie et des porcelaines fines, à *Nassau*, que commande le château patrimonial de la maison du même nom, à *Ems*, une des principales villes d'eaux de l'Allemagne. La *Lahn* se termine au-dessus de *Coblentz*.

La *Wied* arrose *Attenkirchen*, où *Jourdan* fut battu en 1796, et où mourut *Marceau*.

La *Sieg* passe à *Siegen* (7 000 hab.), qui exploite le fer et le zinc de sa banlieue.

La *Wipper* dans son étroit bassin renferme une des populations les plus denses de l'Allemagne. Toute la région est couverte d'usines qu'alimentent les charbons du bassin de la *Ruhr*; ce ne sont que forges, aciéries, filatures. On se dirait transporté dans le *Lancashire* ou dans un des grands centres manufacturiers de l'Amérique.

Reimscheid (24 000 hab.) fabrique la fonte et l'acier; *Solingen* (15 000 hab.) affine ses armes blanches et ses fleurets. Les deux villes sœurs d'*Elberfeld* et de *Barmen* (467 000 hab.) sont les rivales de *Manchester* pour le tissage du coton.

Le bassin de la *Ruhr* n'est pas moins peuplé. On y trouve *Dortmund* (58 000 hab.), un des principaux centres d'extraction

de la houille, *Bockum* (28 000 hab.), qui travaille le fer comme Remscheid, surtout *Essen* (58 000 hab.), qui doit son développement à l'énorme usine Krupp. Plus considérable que le Creusot, cette usine emploie 20 000 ouvriers et fabrique des canons, des plaques de blindage, etc., pour la plupart des États de l'Europe et de l'Asie. La Ruhr finit au Rhin, entre les deux entrepôts de houille de *Duisbourg* et de *Ruhrort*. Son principal affluent, la *Lenne*, passe à *Altena* et laisse sur la rive droite *Iserlohn* (16 000 hab.), qui rivalise avec les grands établissements métallurgiques de la province Rhénane.

La *Lippe* arrose *Paderborn*, bâtie par Charlemagne en terre saxonne, *Lippstadt*, *Hamm* (18 000 hab.), où se croisent cinq voies ferrées, et finit à *Wesel*.

Bassin de l'Ems. — L'*Ems* tout entier coule dans une vaste plaine basse, ancien golfe délaissé par l'Océan, couverte de marécages et d'immenses tourbières. Le sol, pénétré par l'humidité, envahi par la végétation des marais, où l'homme ne pose le pied qu'avec hésitation, s'étend à l'horizon dénudé comme le désert. Mais là, comme en Hollande, l'agriculteur a entrepris sa conquête et réussit à l'amender, soit en livrant à l'incendie de vastes espaces, soit en drainant la plaine et en la sillonnant de canaux d'écoulement. On comprend que l'*Ems* n'arrose que de rares villages. On trouve cependant dans son bassin supérieur *Munster* (35 000 hab.), la capitale de la Westphalie, célèbre par le siège qu'y soutinrent en 1535 les anabaptistes et par le traité qui mit fin à la guerre de Trente ans. *Osnabrück*, sur l'*Haase* (30 000 hab.), grandit, grâce aux quatre lignes ferrées qui convergent dans sa gare. L'*Ems* finit dans le Dollart. Son port est *Emden*.

Bassin du Weser. — Le *Weser* a son origine dans les riches plateaux du centre de l'Allemagne et finit au milieu des tristes landes du Hanovre et de l'Oldenbourg. Le *Weser*, dont le bassin jusqu'à *Minden* est extrêmement étroit, est constitué par la réunion de la *Werra* et de la *Fulda*, qui viennent de deux régions opposées. Le plus important des deux cours d'eau, la *Werra*, coule encaissé entre le Hohe-Rhön et le Thuringerwald, passe à *Hildburghausen*, *Meiningen* (9 500 hab.), ville savante et bien pourvue d'établissements scientifiques, laisse de côté *Sühl* (10 000 hab.), qui travaille l'acier, *Smalkalde*, fameuse par l'union des protestants contre Charles-Quint au seizième siècle, qui exploite le fer de ses mines. Le *Weser* fait mouvoir les tanneries d'*Eschwege*, et s'unit à la

Fulda dans la belle plaine d'alluvions de Minden. Son affluent, la *Nesse*, ouvre à travers le Thuringerwald la grande route commerciale de Francfort à Leipzig et passe à *Eisenach* (16 000 hab.). Non loin de la *Nesse*, *Gotha* (22 000 hab.) est célèbre par son institut géographique et par les belles publications que dirigea longtemps Petermann. La *Fulda* descend du Hohe-Rhön, passe à *Fulda* (10 000 hab.), dont l'abbaye, longtemps la plus riche de l'Allemagne, fut fondée par les deux disciples de Boniface, Lulle et Sturm; à *Cassel* (53 000 hab.), jadis la capitale de la Hesse Électorale, aujourd'hui ville prussienne. C'est une des plus belles villes de l'Allemagne, avec ses places et ses rues spacieuses, ses palais, ses riches collections, les jardins qui l'entourent. Tout auprès le somptueux château de Wilhelms-höhe, qui servit de prison à Napoléon III après Sedan, fut bâti avec le prix des soldats hessois vendus par l'électeur à l'Angleterre pendant la guerre de Sept ans. L'*Eder*, petit affluent de la *Fulda*, au cours pittoresque et tourmenté, traverse la principauté de *Waldeck* et arrose la ville du même nom.

Le *Weser*, désormais constitué, arrose l'ancienne place forte d'*Hameln* (9 000 hab.), jusqu'où remontent les bateaux à voiles: *Minden* (18 000 hab.), qui garde la fameuse Porte de Westphalie. Cette ville a joué un grand rôle pendant les guerres intérieures de l'Allemagne. Depuis l'annexion du Hanovre qu'elle surveillait, elle est devenue inutile et doit être démantelée. Dans la basse plaine de la mer du Nord, le *Weser* ne traverse aucune ville notable jusqu'à Brême et Bremerhaven. Ses affluents sont : à gauche, la *Twiste*, qui passe à *Arolsen*, la modeste capitale de la principauté de *Waldeck*; la *Verre*, qui passe à *Detmold* (7 000 hab.), capitale de la principauté de *Lippe*, et non loin de *Bielefeld*, dont les fabriques de toiles et les blanchisseries sont les plus importantes de la Westphalie (28 000 hab.); la *Hunte*, qui passe à *Oldenbourg*, la capitale du grand-duché.

Le *Weser* reçoit à droite : l'*Aller*, qui coule au milieu de landes ou *heiden* presque déserts, arrose *Celle* (18 000 hab.), qui recueille le miel des abeilles de ses bruyères, et près de son confluent l'ancien évêché de *Verden*. L'*Aller* reçoit la *Leine*, qui court entre les collines resserrant son étroite vallée. Elle arrose *Göttingen*, une des universités les plus fréquentées de l'Allemagne, avec la plus riche bibliothèque (17 000 hab.); *Hanovre*, avec son faubourg industriel de *Linden* (125 000 habitants), l'ancienne capitale du royaume annexé par la Prusse en 1866, à l'aspect d'une grande capitale, avec ses larges rues,

ses somptueux édifices, ses promenades, les forêts de son voisinage; elle est de plus un grand centre industriel (filatures et fonderies). L'affluent de la Leine, l'*Innerste*, naît dans le Harz, près du principal centre d'exploitation des mines, *Clausthal-Zellerfeld* (12 000 hab.), et passe à *Hildesheim*, l'une des plus anciennes abbayes de la région. Un autre affluent de l'Aller, l'*Ocker*, prend sa source dans le Harz, près de *Goslar*, rivale de Clausthal, passe à *Wolfenbüttel*, victoire de Guébriant en 1641; sa riche bibliothèque eut pour administrateur Leibniz; à *Brunswick* (65 000 habitants), capitale du duché du même nom, enrichie par ses souverains de monuments et de collections précieuses; elle est encore une grande ville d'industrie et de commerce.

Bassin de l'Elbe. — L'Elbe est le plus grand fleuve de l'Allemagne du Nord, le Rhin excepté. Il prend sa source en Bohême (v. Autriche-Hongrie) et en sort au défilé de Schandau. De Schandau à la mer son cours a une direction oblique. S'il se rendait à la Baltique au lieu de finir dans la mer du Nord, l'Elbe ne serait tout au plus, comme l'Oder, qu'un grand fleuve de province. Il doit à la direction que lui impose le renflement du sol vers les frontières du Mecklembourg d'être devenu la grande voie commerciale de l'Europe centrale, le lien qui rattache les populations autrichiennes du Danube à celles du Danemark et du Hanovre. L'Elbe coule d'abord dans le magnifique bassin de la Saxe Royale. Villes et villages se pressent sur les bords. La forteresse de *Königstein*, qui fait face au rocher de *Lilienstein*, forme comme les Thermopyles de la Saxe. Tout auprès se trouve *Pirna*, le camp retranché des troupes saxonnes qu'enleva Frédéric II au début de la guerre de Sept ans; *Pilnitz*, où fut signée en 1791 la fameuse convention dirigée contre la France; *Dresde* (210 000 hab.), une des villes les plus belles et les plus artistiques de l'Allemagne. Son musée de peinture rivalise avec les plus riches de l'Italie, de la France et de l'Angleterre. Tout un quartier est réservé aux grands établissements militaires. Dresde est aussi une grande ville d'industrie; victoire de Napoléon en 1813. *Meissen*, la vieille capitale de la Misnie (13 000 hab.), se glorifie de ses célèbres porcelaines, dites de vieux Saxe. L'Elbe entre dans la Saxe prussienne à *Mühlberg*, où Charles-Quint défit en 1547 l'armée protestante, passe à *Torgau*, forteresse qui protège au sud Berlin, à *Wittemberg* (12 000 hab.), où professa le moine Luther, et d'où partit le mouvement de la Réforme:

elle a perdu son université en 1817, et elle vient d'être déclassée comme place forte. De Wittemberg à Havelberg, l'Elbe décrit vers l'occident une vaste courbe que lui impose le plateau marécageux de Fläming. *Magdebourg* (122 000 hab.) occupe le centre de cette courbe, à peu près vers le milieu de la ligne que décrit le fleuve : sa situation sur la route de Leipzig à Stettin et à Dantzick, en passant par Berlin, en a fait de tout temps un grand entrepôt commercial et une grande place de guerre. Devenue au seizième et au dix-septième siècle la place forte du protestantisme, cette ville fut brûlée par Tilly en 1631 et les habitants passés au fil de l'épée. Elle est aujourd'hui la sentinelle avancée de Berlin vers l'ouest. Douze forts la défendent, ainsi que la tête du pont de *Friedrichstadt*, sur la rive droite. La citadelle est située dans une île du fleuve. *Magdebourg* est encore une grande ville d'industrie, la première de l'Allemagne pour ses raffineries de sucre. A partir de *Magdebourg*, l'Elbe traverse un pays très plat, infertile et peu peuplé. Son seul port un peu animé est *Wittemberge*, dans le Brandebourg. L'activité et le mouvement apparaissent de nouveau dès qu'on se rapproche de ses embouchures et de son port, *Hambourg*.

L'Elbe reçoit à gauche :

La *Mülde*, formée de la réunion de la *Mülde* de *Freyberg* et de la *Mülde* de *Zwickau* ; elle roule des eaux noircies par les terrains houillers qu'elle traverse. La *Mülde* de *Zwickau* arrose un des principaux centres industriels de la Saxe, *Zwickau* (31 000 hab.), *Glauchau* (21 000 hab.), *Meerane* (21 000 hab.) : filatures et tissages. L'autre *Mülde* passe à *Freyberg* (23 000 hab.), la ville des mineurs de l'Erzgebirge, qui possède la première des écoles de mines d'Allemagne. Entre les deux *Mülde* s'est élevée la plus grande ville d'industrie de la Saxe pour les cotonnades, filatures, etc., *Chemnitz* (90 000 hab.) ; l'annexion de Mulhouse a gravement compromis sa prospérité. Plus de vingt villes ou villages se groupent autour de ce centre et vivent de sa vie. La *Mülde* constituée par ces deux cours d'eau finit près de *Dessau*, où *Wallenstein* battit le célèbre aventurier *Mansfeld*.

La *Saale* est le principal affluent de l'Elbe. Son bassin a de tout temps été le théâtre de grandes opérations de guerre ; peu de campagnes ont été arrosées de plus de sang que les siennes. Là furent arrêtées au dixième siècle les invasions hongroises, là *Gustave-Adolphe* rencontra *Tilly*, puis *Wal-*

lenstein ; là encore la fortune de la Prusse et de l'Allemagne se joua en 1806 et en 1813. C'est que ce bassin est comme un champ clos où se croisent les voies les plus rapides et les plus commodes qui de l'Allemagne du Sud mènent à l'Allemagne du Nord, celles de Francfort et de Nuremberg à Leipzig et Berlin. Le pays est riche, très peuplé, et présente de grandes facilités pour l'approvisionnement des armées. Ses contours sont nettement délimités par le Thüringerwald et le Harz d'un côté, l'Erzgebirge de l'autre. La Saale prend sa source dans la dépression creusée entre le Frankenwald et le Fichtelgebirge et passe à *Hof*, qui garde le défilé du même nom ; près de *Schleiz*, capitale d'une des principautés de Reuss ; à *Saalfeld*, où déboucha en 1806 l'armée française et où fut défaite l'avant-garde prussienne ; à *Rudolstadt*, capitale de la principauté de Schwartzbourg ; à *Iéna* (7 000 hab.). Iéna fut au commencement du siècle la plus fréquentée des universités allemandes et la plus libérale ; son déclin date de la fondation de l'université de Berlin. Elle fut anéantie en 1806, par Napoléon, l'armée du prince de Hohenlohe, tandis qu'à quelques lieues, à *Auerstadt*, Davoust avec trois divisions mettait en déroute la grande armée royale. Les deux villes manufacturières de *Naumbourg* et de *Weissenfels*, chacune de 46 000 hab., gardent deux passages importants de la Saale. *Mersebourg*, dans le voisinage de salines, rappelle la défaite des Hongrois en 933 ; *Halle* (60 000 hab.), qui doit son nom à ses salines, travaille aujourd'hui le fer, exploite la houille, raffine le sucre : c'est une grande ville d'université. *Bernbourg* (17 000 hab.) est la capitale de l'Anhalt. La Saale finit près de *Barby*.

Elle reçoit à gauche : l'*Ilm*, qui traverse le grand-duché de Saxe-Weimar, passe à *Weimar* (17 000 hab.), qui fut un temps l'Athènes de l'Allemagne ; alors Goëthe, Schiller, Herder, Wieland, vivaient à la cour du grand-duc ; à *Apolda* (12 000 hab.), ville importante par ses fabriques de bas. L'*Unstrütt*, qui se réunit à l'*Ilm* près de son confluent, prend sa source près de *Langensalza*, où l'armée hanovrienne put espérer quelque temps en 1866 la victoire sur le général prussien Falkenstein ; passe à *Mühlhausen*, dont Thomas Munzer avait fait le centre de sa propagande anabaptiste, et non loin de *Frankenhausen*, où les mêmes anabaptistes furent écrasés par l'armée des chevaliers. L'*Unstrütt* finit en face de Naumbourg. Il a pour affluent la *Gera*, qui arrose *Erfurt* (48 000 hab.), au milieu d'admirables jardins maraîchers, ville d'industrie, place forte,

aujourd'hui déclassée ; *Sömmerda*, grande manufacture de fusils à aiguille. Un autre affluent de la Saale, la *Bode*, montre dans son bassin *Quedlimbourg* (47 000 hab), ville qui s'est bâtie autour de la célèbre abbaye du moyen âge, *Halberstadt* (27 000 hab.), vieille ville épiscopale, très prospère au temps des empereurs saxons, ainsi que nombre de villes et de villages qu'enrichit l'extraction de puissantes couches salines.

A droite, la Saale reçoit : l'*Elster blanc*, qui passe à *Plauen* (28 000 hab.), la capitale du *Voigtland*, centre de l'exploitation des houilles du voisinage et de la fabrication des mousselines ; à *Greiz*, capitale d'une des Reuss ; à *Gera*, et coule enfin dans la plaine de Leipzig. La ville de *Leipzig* (200 000 hab.) est située à peu près au centre du double bassin de la Saale et de la Mülde. Là se croisent, comme nous l'avons remarqué, la plupart des routes de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud : sept voies ferrées y aboutissent. Cette situation a valu de tout temps à Leipzig son importance commerciale et militaire. Ses foires sont les plus fréquentées de l'Allemagne. Son commerce de livres est sans rival. Son université, par le nombre des élèves et la valeur des cours professés, l'égale à Berlin. C'est autour de Leipzig que se livra la terrible bataille des Nations en 1813, qui sonna l'heure de la chute prochaine de Napoléon. Entre Leipzig et Weissenfels, citons un autre champ de bataille célèbre, *Lützen*, qui vit tomber Gustave-Adolphe en 1632, et où l'armée des conscrits français inaugura par une victoire la campagne de 1813. De l'autre côté de la Saale, *Rosbach* rappelle la défaite honteuse de 1758, que nous valurent l'incapacité de Soubise et le peu de fermeté de l'armée des cercles.

Sur sa rive gauche, près de son embouchure, l'Elbe reçoit encore l'*Ilmenau*, qui traverse les tristes *heiden* de *Lünebourg*.

A droite, l'Elbe reçoit l'*Elster noir*, qui traverse une région marécageuse et peu peuplée. Le *Havel* est moins une rivière qu'une série de lacs reliés entre eux par des canaux naturels. Il coule dans cette région du Brandebourg appelée le *Haveland*, triste plaine semée de marécages, sablonneuse, où la terre est marâtre et semble donner à regret de rares produits. Des pins et des bouleaux croissent dans ces solitudes, qu'anime de loin en loin un village. L'oreille est assourdie le soir par le gémissement des crapauds et le coassement des grenouilles qui remplissent les bas-fonds. Le Havel naît dans la

région lacustre du Mecklembourg, se grossit du tribut des lacs de l'Uckerland et des eaux que lui apporte le *Rhin*, et s'épanche dans le vaste bassin qui baigne le pied de *Spandau* (27 000 hab.). *Spandau* est la forteresse de Berlin : là se trouvent ses magasins à poudre, ses fabriques de canons et de capsules. On travaille activement à augmenter ses défenses. Plus loin sont *Potsdam* (45 000 hab.), le Versailles prussien, au milieu d'une nature artificielle, mais embellie par la profusion des eaux ; *Brandebourg*, également résidence royale, l'ancienne capitale de la Marche. *Rathenau* sur le Havel, et à quelque distance *Fehrbellin*, furent le théâtre de deux batailles (1675) qui enlevèrent aux Suédois, au profit de la Prusse, l'hégémonie du nord de l'Allemagne. *Havelberg* est situé presque au confluent du Havel et de l'Elbe.

Le grand affluent du Havel est la *Sprée*. Elle descend des monts de Lusace et arrose en Saxe une région pittoresque et industrielle dont *Bautzen* est le centre (17 000 hab.) : victoire de Napoléon en 1813. Dans la province de Brandebourg, la *Sprée* change de caractère ; elle se divise en une multitude de canaux, inondant le dessous d'immenses forêts, où les habitants, meuniers ou pêcheurs, sont rares. Ces habitants sont les derniers représentants de l'antique nation slave des Wendes, exterminés par le fer et le feu. Les deux villes du Spreewald sont *Cottbus* et *Lubbau*. La première ville qui annonce l'approche de Berlin est *Furstenwalde*. Vient ensuite *Berlin* (1 222 000 hab.), dont *Stralow* et *Charlottenbourg* peuvent être considérés comme les annexes. L'énorme ville, dont la population a doublé en trente ans, étend sans cesse ses faubourgs misérables, ses rues interminables aux maisons de bois, abritant les malheureux immigrants qui affluent vers la capitale. La nature semble n'avoir rien fait pour Berlin. M. Kohl et après lui M. E. Reclus ont démontré le contraire : si impures que soient les eaux de la *Sprée*, elles portent bateau. Berlin se trouve au point où l'Elbe et l'Oder se rapprochent le plus et la *Sprée* est précisément le lien qui les unit. Le canal de Frédéric-Guillaume a rétabli l'ancienne communication existant autrefois, quand l'Oder, simple affluent de l'Elbe, empruntait cette voie pour lui apporter ses eaux. « C'est un nain qui s'est glissé dans l'armure du géant. » Berlin, grâce à cette situation, a deux ports : Hambourg et Stettin. Les routes de Saxe et de Silésie s'y croisent, se dirigeant vers les embouchures des deux fleuves. Berlin n'est pas fortifié, mais *Spandau* veille à ses

portes, Magdebourg et Custrin protègent ses flancs, Torgau et Glogau défendent ses derrières. Berlin est le centre militaire et bureaucratique qui a formé la nation prussienne et le nouvel empire. Cette capitale se proclame la ville de l'intelligence; sans justifier ce titre par le nombre assez restreint de grands hommes qu'elle a donnés à l'Allemagne, elle possède de riches collections artistiques et bibliographiques et une université, que fonda en 1807 Alexandre de Humboldt. Elle doit beaucoup aux 20 000 Français recueillis par le grand électeur après la révocation de l'édit de Nantes, alors qu'elle n'était qu'une petite ville insalubre et malpropre : ils ont assaini la campagne, défriché les marais, pourvu la ville de ses industries. Berlin s'est enrichi de nos pertes. Sept lignes ferrées rattachent à Berlin tous les grands centres de l'Allemagne; cette ville est elle-même entourée d'un chemin de fer de ceinture. La Sprée, qui est un vaste égout en sortant de Berlin, va finir dans le lac de Spandau, en face de la citadelle.

Entre l'Elbe et l'Oder, plusieurs petits fleuves se rendent, soit dans la mer du Nord, soit dans la mer Baltique.

L'*Eider* sépare le Holstein du Schleswig et coupe dans sa largeur presque toute la péninsule Cimbrique. Le flot de marée remonte jusqu'à *Rendsbourg* (11 000 hab.). Il a suffi d'un canal de quelques kilomètres, aboutissant à Moltenau, pour unir les deux mers; *Tonningen* garde l'embouchure du fleuve.

La *Trave*, qu'il a souvent été question de réunir à l'Alster et à l'Elbe par un canal, a pour ports *Lübeck* et *Travemünde*.

Le *Warnow* finit dans le golfe presque fermé de *Rostock*.

La *Recknitz* sépare le Mecklembourg de la Poméranie.

Bassin de l'Oder. — L'*Oder* est formé par trois sources qui appartiennent à l'Autriche : l'*Oder* proprement dit, qui vient de la grande dépression morave; l'*Oppa*, qui arrose l'industrielle cité de *Troppau*, capitale de la Silésie autrichienne; l'*Olsa*, qui descend du Jablunka et passe à *Teschen*. L'Oder est constitué à la frontière, marquée par le village d'Oderberg.

Pressée entre la Pologne russe et la Bohême autrichienne, menacée par ce double voisinage, la Silésie présente un ensemble redoutable de forteresses bâties sur l'Oder et ses affluents, et qui non seulement constituent une base solide de défense, mais une base d'attaque dangereuse. L'Oder arrose *Ratibor* (17 000 hab.), où commence le mouvement de la navigation; la petite place forte de *Küsel*; *Oppeln* (12 000 hab.),

ville industrielle ; *Brieg* (16 000 hab.) ; *Ohlau* ; enfin *Breslau* (270 000 hab.), dont les fortifications sont aujourd'hui déclassées. C'est le principal centre industriel de cette riche région, le grand marché des laines dites de Silésie, l'entrepôt principal des céréales. L'Oder vers les frontières silésiennes se détourne dans la direction de l'ouest comme l'Elbe et décrit deux vastes courbes qui le rapprochent de la Sprée. Sur ces deux courbes sont bâties la forteresse de *Glogau* (18 000 hab.) et *Krossen*, déjà sur le territoire du Brandebourg. L'Oder, mal réglé, se divise, comme la Sprée, en canaux multiples et s'épand en marécages dont le domaine est rétréci tous les jours par la culture. *Francfort-sur-l'Oder* (47 000 hab.) est « le port de Berlin sur l'Oder ». *Custrin* (11 000 hab.), au confluent de la Wartha, est sa place de guerre ; à l'opposé, Magdebourg, sur l'Elbe, réunit les avantages de ces deux villes. De Custrin à l'embouchure de l'Oder, le fleuve se répand en inondations sur ses deux rives ; il est bordé de marécages, qui par le travail ont été changés en cultures d'excellent rapport. On appelle cette région l'*Oderbruch* ; *Schwedt* en est la ville principale. En amont de *Stettin* le fleuve se bifurque. Sur la branche de droite s'élève *Greifenhagen* ; sur l'autre, *Stettin*.

Les affluents de gauche de l'Oder sont :

La *Neisse de Glatz*, qui coule dans une conque fermée de tous côtés de hautes montagnes et passe à *Glatz* (12 000 hab.), forteresse qui surveille les passages de la Bohême et de la Moravie ; la citadelle du *Schäferberg* située sur la rive droite, domine la ville. La Neisse perce le rempart de l'Eulengebirge non loin de la place forte de *Silberberg*, et entre en plaine, où elle arrose *Neisse* (19 000 hab.), dont on améliore les fortifications.

La *Weistritz*, qui finit au-dessous de Breslau, traverse un important bassin houiller et une contrée industrielle (laines, cotonnades, fils), dont le centre est *Schwidnitz* (19 000 hab.).

La *Katzbach*, sur les bords de laquelle Blücher battit les Français en 1813, prend sa source dans une région montagneuse pittoresque et peuplée et passe à *Liegnitz* (31 000 hab.), manufactures de toiles et de draps.

Le *Bober* traverse un grand nombre de villes industrielles, *Warmbrunn*, *Hirchsberg* (12 000 hab.), *Bunzlau*, *Sagan*, et finit après un cours marécageux à *Krossen*.

La *Neisse de Görlitz* prend sa source en Bohême, traverse la ville de *Reichenberg*, une des plus industrielles de ce pays ;

Zittau (20 000 hab.), ville manufacturière de la Saxe; *Görlitz* (40 000 hab.), au croisement des routes de Leipzig à Breslau et de Reichenberg à Berlin, manufactures de draps et de toiles. La Neisse finit, comme le Bobr, au milieu des marécages de l'Oder.

Les affluents de droite sont : la *Klodnitz*, qui traverse la région houillère la plus puissante de la Silésie, celle de *Beuthen* (19 000 hab.). Le centre principal d'exploitation est *Königshütte* (26 000 hab.), qui s'est accrue rapidement en quelques années.

La *Malapane* passe à *Malapane*, fonderies; le *Bartsch* est le canal naturel qui écoule les eaux des nombreux lacs et marécages formant la frontière de la Silésie du côté de la province de Posen.

La *Wartha* occupe un bassin aussi étendu que celui de l'Oder. Son cours est très sinueux, au milieu de plaines absolument unies, riches en céréales. Elle arrose en Pologne *Czenstochowa*, place forte russe qui surveille la province silésienne, *Sieradtz*, *Peisern* juste au point où la *Wartha* quitte la frontière polonaise pour entrer en Posnanie. *Posen* (60 000 hab.), grand entrepôt de céréales; cinq voies ferrées y convergent. Les Prussiens en font leur grande place forte contre la Pologne; 11 nouveaux forts sont en construction et s'ajouteront aux anciennes défenses. En aval de Posen, la *Wartha* prend la direction de l'ouest et finit à *Custrin*, après avoir arrosé la capitale de la Nouvelle Marche, *Landsberg* (21 000 hab.).

La *Wartha* reçoit la *Netze*, parallèle à la *Wartha* dans la partie inférieure du cours de cette rivière. Les marécages qui l'accompagnent dans tout son cours n'ont pas permis à des villes de se bâtir sur ses rives. C'est par la *Netze* que le canal de Bromberg relie la Vistule à l'Oder, comme l'Oder est joint à l'Elbe par les canaux de Finow et de Frédéric-Guillaume.

Sur sa rive gauche, la *Wartha* reçoit la *Prosna*, qui forme frontière entre la Prusse et la Pologne. Elle passe à la ville russe de *Kalisz* (19 000 hab.).

L'Oder reçoit encore à son embouchure l'*Thna*, qui passe à *Stargard*.

Vistule, Prégel, Niémen. — La *Vistule* est le grand fleuve polonais. Il est le lien qui unit les membres détachés de l'ancien royaume, Pologne Autrichienne, Russe et Prussienne. La *Vistule* prend sa source dans les monts Jablunka et arrose

Cracovie (60 000 hab.), la ville sainte des Polonais, la dernière restée libre, puisqu'elle ne fut annexée à l'Autriche qu'en 1846. Là reposent les héros de la Pologne, Sobieski, Koszciusko, etc. Le commerce, très actif, est entre les mains des juifs. Les Autrichiens en ont fait récemment une de leurs principales places fortes. La Vistule laisse de côté les célèbres mines de sel de *Bochnia* et de *Wieliczka*, les plus connues de l'Europe, non les plus productives, et sépare, ainsi que son affluent le *San*, la Pologne Autrichienne de la Pologne Russe; elle entre en territoire russe près du confluent, au-dessous de *Sandomir*, arrose *Iwangorod* et Varsovie et pénètre en Prusse en amont de *Thorn*. De *Thorn* à *Dantzick* la Vistule est une base redoutable de défense et d'attaque pour la Prusse contre la Russie; sur ses rives s'échelonnent de puissantes forteresses. *Thorn* (18 000 hab.), une des cités de l'ordre Teutonique, est surtout une ville militaire; sept forts nouveaux s'ajoutent en ce moment aux défenses anciennes. Un pont gigantesque relie *Thorn* à la rive gauche du fleuve. *Thorn* est la patrie de Copernic. *Culm*, l'ancienne capitale du Culmerland, possède encore de belles églises et de vastes monuments qui témoignent de l'antique prospérité de l'ordre. *Graudenz* (14 000 hab.) est une ancienne ville forte, dont les défenses seront démantelées. *Marienwerder* (7 000 hab.) est situé au milieu d'opulentes cultures. *Marienbourg* (8 000 hab.), l'ancienne capitale de l'ordre Teutonique, montre encore les deux magnifiques châteaux des chevaliers; ses fortifications sont complétées par celles de *Dirschau*, sur un autre bras de la Vistule. La branche sur laquelle est bâti *Marienbourg* s'appelle la *Nogat*. La Vistule, moins puissante, finit à *Dantzick*, qui complète le système de défense du fleuve. La Vistule reçoit en Prusse un petit affluent latéral, la *Brahe*, qui alimente le canal de *Bromberg*. Sur le canal même se trouve la ville teutonique de *Bromberg* (31 000 hab.), qui doit à sa situation l'important trafic de céréales qui l'enrichit.

Dans le *Frische-haff* se jettent :

Le *Passarge*, le fleuve de l'Ermeland, qui passe à *Braunsberg* (10 000 hab.).

La *Prézel* traverse une région noyée par ses marécages et ses lacs, semée de forêts, arrose les petites villes d'*Insterbourg* et de *Wehlau* et finit à *Königsberg*. Le fort *Boyen*, bâti sur une éminence de sable, entre deux lacs, garde la route et le chemin de fer de *Bialistok* à *Königsberg*. La *Prézel* reçoit

l'Alle, dont les rives furent à deux reprises suivies par Napoléon I^{er}. Trois batailles se livrèrent sur ses bords : *Heilsberg* ; *Eylau*, à quelque distance ; *Friedland*, qui ouvrit aux Français la route de Königsberg et du Niémen.

Le *Niémen* n'a que son embouchure en Prusse ; il passe à *Tilsitt*, où se signa la paix de 1807, et finit par un delta marécageux dans le *Kurische-haff*.

Géographie politique de l'Allemagne du Nord. — L'empire Allemand comprend 26 États, retenus par le lion fédéral et envoyant des représentants siéger au Reichstag. L'empire s'est fait par la Prusse et au profit de la Prusse, qui s'efforce de faire disparaître ce qui reste à chacun des États de son indépendance et de passer sur tous le niveau de sa centralisation administrative et militaire.

Nous allons énumérer ces 26 États ;

1. La PRUSSE a une double origine. Elle a été formée du Brandebourg, germanisé par ses margraves, et de la province de Prusse, dont les chevaliers de l'ordre Teutonique exterminèrent les habitants slaves. La pauvreté du pays, sa situation au milieu de populations hostiles, de langue et de religion différentes, trempèrent fortement le caractère des premiers colons. Les margraves, électeurs, plus tard rois, semblent tous frappés à la même effigie, deux traits dominant chez eux : une économie stricte, poussée jusqu'à l'avarice ; l'amour du soldat et l'esprit militaire. Dès l'origine la Prusse fut une caserne. Suivant le mot énergique de Mirabeau, « la guerre fut pour elle une industrie nationale. » Elle sut profiter de toutes les occasions pour s'agrandir ; toutes ses provinces sont des lambeaux arrachés aux puissances voisines, et qu'elle a su recoudre avec une persévérance inouïe. Ayant toujours une armée prête, un trésor de guerre amassé en vue de l'avenir, elle intervint avec bonheur au moment le plus opportun pour elle. Elle profita de la guerre de Trente ans, des fautes de Louis XIV, du trouble jeté en Europe par la succession d'Autriche, du partage de la Pologne, qu'elle sut provoquer, du remaniement territorial de 1815, des imprudences de l'Autriche en 1866, des utopies et des fautes de Napoléon III. Il y a deux siècles elle n'était qu'un simple électorat ; elle est aujourd'hui la plus grande puissance militaire du monde.

Elle doit sa grandeur à une autre cause encore. La Prusse, comme jadis Rome, dit-on, a été une terre d'asile. Les Allemands, colons eux-mêmes, transportés sur une terre conquise,

ont appelé de toutes parts de nouveaux colons à leur aide. La Prusse eut chez tous ses voisins des recruteurs pour son armée, des agents d'émigration pour ses terres vides d'habitants. Il en vint de partout; mais le ban d'émigration le plus précieux, ce furent les Français chassés par l'intolérance de Louis XIV, qui firent de Berlin une capitale, défrichèrent ses marais, donnèrent à la Prusse les industries que Colbert avait introduites chez nous. La Prusse reçut encore des Hollandais, des Vaudois du Piémont, les protestants de Salzbourg, des Tchèques de Lusace. De ce mélange, dans lequel il ne faut pas oublier l'élément slave, fort considérable, s'est formée la nation prussienne, qui l'emporte sans contredit sur les autres populations de l'Allemagne par la force de sa volonté, la précision de son esprit, ses fortes qualités militaires, mais chez qui ce serait duperie que de chercher la bonhomie, la douceur des mœurs, tant vantées par ceux qui ne la connaissaient pas.

Les provinces du royaume de Prusse sont :

1^o Le *Brandebourg*, le berceau de la monarchie; le sol est pauvre, les marécages et les lacs en occupent une grande partie. C'est la sablonnière de l'Allemagne. Le moindre vent soulève ces sables, qui envahissent les rues des villes et des villages. Les routes empierrées sont seules praticables. Une culture intensive longuement pratiquée, le dessèchement des marécages, ont fait le miracle d'amender cette terre et de lui faire rendre des céréales, des fruits, du houblon. La capitale est Berlin; les villes principales, Francfort-sur-l'Oder, Potsdam, Kustrin, Kottbus.

2^o La province de *Prusse*, augmentée de la part faite aux Prussiens par le second partage de la Pologne. Le sol y est encore plus avare; les lacs couvrent une grande étendue du pays. Les forêts en sont la plus grande richesse; vient ensuite l'élevage des bestiaux. Les bords de la Vistule et son delta sont exceptionnellement riches et prospères. Capitale : Königsberg; villes principales : Danzig, Elbing, Thorn, Marienbourg.

3^o La *Silésie*. Elle fut enlevée à l'Autriche par Frédéric II en 1748. Il la trouva dévastée par la guerre, vide d'habitants; il s'attacha à lui rendre sa prospérité et la décupla. Il l'aima « comme un enfant conçu dans la douleur et les larmes ». Aujourd'hui la Silésie est une des plus riches provinces de la monarchie. De puissants bassins houillers alimentent une industrie très active. Ses laines, aujourd'hui primées par les laines de l'Australie et de la Plata, servent à la confection de draps

renommés. Le sol est fertile, surtout au sud; des marécages occupent la partie nord. La capitale est Breslau; les villes principales sont Glätz, Neisse, Schweidnitz, Liegnitz, Gœrlitz, Beuthen.

4° La *Poméranie*, que valut presque tout entière à la Prusse le traité de Stockholm (1720), conclu avec la Suède. Le climat est âpre, le sol ingrat; la population, énergique et rude, cherche des ressources dans l'émigration. Capitale: Stettin; villes principales: Stralsund, Colberg.

5° La *Saxe*, formée de deux parties principales: l'une qui provient de la sécularisation des évêchés d'Halberstadt et de Magdebourg, l'autre du territoire enlevé à la Saxe Royale en 1815. La région qui avoisine le Harz est riche en métaux de toute sorte. Le sol, fécond et bien travaillé, donne en abondance le houblon, le tabac, la betterave; l'industrie est prospère. Capitale: Magdebourg; villes principales: Halberstadt, Wernigerode dans le Harz, Mersebourg, Halle, Wittemberg, Erfurt, qui est une enclave au milieu des petits duchés saxons.

6° La *Posnanie*, la part de la Prusse dans le premier partage de la Pologne. Le pays est plat, la population clair-semée, le sol mal cultivé, presque impraticable dans la mauvaise saison à cause des boues que la pluie délaye; c'est cependant le grenier de la Prusse, sa Peauce, à cause de ses céréales. On y élève une grande quantité de chevaux. La capitale est Posen; ville principale: Gnesen.

7° La *Province Rhénane*. Les traités de 1815 la donnèrent à la Prusse, qui ne possédait auparavant sur le Rhin que les petits duchés de Clèves et de Juliers. C'est la province la plus riche et la plus peuplée de la Prusse, la plus importante de beaucoup par son mouvement industriel. La majorité de la population est catholique. La capitale est Cologne; villes principales: Coblenz, Trèves, Sarrebrück; Aix-la-Chapelle, avec Düren et Juliers dans le même arrondissement; Düsseldorf, qui compte dans sa circonscription administrative Barmen, Elberfeld, Essen, Crefeld, Remscheid, etc.

8° La *Westphalie*, très riche dans la partie qui avoisine la Ruhr et la Lippe, plus pauvre dans la partie Nord et Est. La capitale est Munster; les villes principales: Minden, Bielefeld, Dortmund, Bockum, Iserlohn.

La politique de M. de Bismarck a ajouté à ces provinces les suivantes:

9° Le *Schleswig-Holstein*, enlevé au Danemark à la suite de la guerre de 1862-64. Le Holstein est peuplé d'Allemands; le Schleswig, au contraire, est Danois. Le pays est plat et marécageux; sa principale richesse consiste en pâturages, qui nourrissent une forte race de bœufs et de chevaux. La capitale est Schleswig; les deux villes les plus peuplées, Kiel et Altona.

10° Le *Hanovre* se divise en deux régions: l'une, montagneuse, comprend la plus grande partie du Harz et le bassin encaissé, mais fertile, de la Leine; l'autre se déploie en immenses landes couvertes de bruyères, de bois et de tourbières, qui se continuent jusqu'à la mer Frisonne. Le Hanovre a été annexé à la suite de la guerre de 1866; son roi, proscrit, est mort en exil, sans renoncer aux droits de sa race. La capitale est Hanovre; les villes principales: Clausthal, dans le Harz; Göttingue, sur la Leine; Lunebourg, dans la partie marécageuse; Emden, sur le Dollart.

11° La *Hesse-Nassau*. Cette province, formée après la guerre de 1866, comprend le landgraviat de Hesse-Cassel, le duché de Nassau, auxquels on a réuni Francfort, qui a perdu ses privilèges de ville libre. La province est très capricieusement découpée. Le pays qui avoisine le Rhin a des vignobles renommés; les sources minérales abondent, l'industrie est active. De grandes forêts couvrent la Hesse. La capitale est Wiesbaden. Les deux villes les plus peuplées sont Cassel et Francfort-sur-le-Mein; citons encore Ems, Hombourg, Fulda.

Il faut joindre aux provinces prussiennes la principauté de *Hohenzollern*, aux sources du Danube, et celle de *Lauenbourg*, gouvernée directement par l'empereur: capitale, Ratzenbourg.

II. L'*Alsace-Lorraine*, arrachée à la France à la suite de la guerre de 1870-71, est terre d'empire (Reichsland). Elle ne jouit pas cependant des avantages que ce titre lui confère et est soumise à une dictature militaire. Possession indivise de tous les États allemands, M. de Bismarck l'a appelée le « glacis de l'Empire » et l'a hérissée de forteresses.

L'Alsace, qui formait les deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, est une plaine d'alluvion très riche. Le sol donne des céréales, des fruits, le houblon, le tabac, la betterave; la vigne prospère sur les coteaux. De magnifiques forêts couvrent la Basse-Alsace. La Haute-Alsace est une région industrielle de premier ordre. La Lorraine allemande a été constituée par le département de la Moselle, moins l'arrondisse-

ment de Briey, et par une partie de l'ancien département de la Meurthe. La vallée de la Sarre produit beaucoup de houille; l'industrie du fer est la plus importante de ce pays, resté Français de cœur. Le siège du gouvernement est Strasbourg. Les villes principales dans le Bas-Rhin sont Haguenau, Saverno, Wissembourg; dans le Haut-Rhin, Colmar, Mulhouse; dans la Lorraine, Metz, Styring-Wendel, les villes de la Sarre.

III. Le *royaume de Bavière* (v. bassin du Danube).

IV. Le *royaume de Wurtemberg* (v. bassin du Danube).

V. Le *grand-duché de Bade* (v. bassin du Danube).

VI. Le *royaume de Saxe*. Le pays, adossé aux monts de Bohême, est un des plus beaux de l'Allemagne; le sol est riche, la population une des plus denses de l'Europe (160 habitants par kilomètre carré). Cette population vit surtout de l'industrie (cotonnades, fils, lainages) et du produit de ses mines. La capitale est Dresde; les villes principales sont Leipzig, Zwickau, Plauen, Bautzen, Zittau, Freyberg.

Les petits duchés saxons, formés chacun de plusieurs enclaves, sont adossés aux hauteurs du Frankonwald et du Thüringerwald. Ils sont généralement très peuplés. Le sol est montueux; les forêts en recouvrent une notable partie. Les habitants suppléent à l'insuffisance des produits du sol par des industries fort variées.

VII. *Grand-duché de Saxe-Weimar*. Capitale : Weimar; villes principales : Apolda, Eisenach.

VIII. *Duché de Saxe-Cobourg-Gotha*, formé de deux enclaves. Villes principales : Cobourg et Gotha.

IX. *Saxe-Meiningen*. Capitale : Meiningen; ville principale : Sonnenfeld.

X. *Saxe-Altenbourg*. Capitale : Altenbourg.

XI. Principauté de *Schwarzbourg-Rudolstadt*. Capitale : Rudolstadt.

XII. *Schwarzbourg-Sondershausen*. Capitale : Sondershausen.

Les deux principautés de Reuss :

XIII. *Reuss-Greiz*. Capitale : Greiz.

XIV. *Reuss-Schleiz*. Capitale : Schleiz.

Dans le bassin moyen de l'Elbe :

XV. Le *duché d'Anhalt*. Capitale : Dessau; ville principale : Bernbourg.

Dans le bassin du Weser :

XVI. *Waldeck*. Capitale : Arolsen; ville principale : Wal-

deck. De cette principauté dépend le comté de Pyrmont; chef-lieu : Pyrmont.

XVII. La *Lippe-Detmold*. Capitale : Detmold; ville principale : Lemgo.

XVIII. La *Lippe-Schaumbourg*. Capitale : Bückebourg.

XIX. Le *grand-duché de Hesse-Darmstadt*, dont les deux parties sont séparées par le territoire de Francfort. Les forêts dans la partie Nord, les vignes dans la partie Sud, en sont la principale richesse. Les principales villes sont : Darmstadt, capitale; Mayence, Worms, Giessen.

XX. Les deux grands-duchés de Mecklembourg, couverts pour un tiers de lacs. Les forêts sont nombreuses; les pâturages nourrissent une race de bestiaux, bœufs et chevaux, très estimée par sa vigueur.

Le *Mecklembourg-Schwerin* occupe les deux tiers du pays. Capitale : Schwerin; villes principales : Wismar et Rostock.

XXI. Le *Mecklembourg-Strélitz*. Capitale : Strélitz.

XXII. Le *grand-duché d'Oldenbourg*, pays pauvre, couvert de landes et de tourbières. Capitale : Oldenbourg.

XXIII. Le *duché de Brunswick*, adossé au Harz et se prolongeant jusqu'à la Lippe à travers le Hanovre. De nombreuses enclaves dépendent du duché. Ses principales richesses consistent dans ses mines. Sa capitale est Brunswick; villes principales : Wolfenbittel et Blankenbourg.

XXIV, XXV et XXVI. Les trois villes libres de *Brême*, *Hambourg* et *Litbeck*.

Population de l'Allemagne. — La population de l'Allemagne est de 43 000 000 d'habitants; elle était de 21 millions environ au commencement du siècle. La population spécifique par kilomètre est de 81. Sur ce chiffre, la Prusse retient pour elle seule 24 millions. L'émigration enlève à l'Allemagne beaucoup de ses fils, qui se dirigent surtout vers les États-Unis. En 1872, elle prit la proportion d'un véritable exode : plus de 200 000 habitants s'exilèrent de leur patrie. Ralenti pendant quelques années, le mouvement d'émigration s'est précipité en 1881 et 1882.

Religion. — La majorité des Allemands appartient aux diverses sectes protestantes; les catholiques dominent dans la Bavière et la Province Rhénane. Les premiers comptent 25 millions d'adhérents; les seconds, un peu plus de 14 millions. Les juifs atteignent le chiffre d'un demi-million : ils abondent surtout à Berlin et à Francfort-sur-le-Mein; presque partout

les opérations de banque sont entre leurs mains. La proportion des étudiants juifs dans les Universités est plus forte que que celle des autres religions.

Gouvernement. — Le gouvernement de l'empire appartient à deux chambres : le *Bundesrath*, composé de 62 membres, représentant les États proportionnellement à leur population ; le *Reichstag* ou diète impériale, composé de 397 membres, élus à raison de 1 par 100 000 habitants par le suffrage universel. En outre, chaque État a son gouvernement particulier et ses chambres. La Prusse a deux chambres : une chambre haute ou *Herrenhaus*, de 250 membres nommés par le roi ou siégeant par droit héréditaire ; une *chambre des députés* de 433 membres élue par le suffrage à deux degrés.

Armée. — Tous les Allemands tirent au sort à 20 ans, servent 3 ans dans l'*armée active*, 4 ans dans la réserve ; ceux qui échappent au sort servent 7 ans dans la réserve. La durée du service de *Landwehr* est de 5 ans. Jusqu'à 42 ans, l'homme fait partie du *Landsturm*.

Sur pied de paix l'armée est de 401 000 hommes ; ce chiffre vient d'être augmenté de 26 000 hommes environ. En temps de guerre, l'empire peut mettre sous les armes 1 324 000 hommes.

Marine. — La marine allemande, qui ne date que de quelques années, compte déjà 16 cuirassés, sans parler d'un grand nombre de vaisseaux de moindre importance.

Chemins de fer. — L'Allemagne est sillonnée d'un grand nombre de voies ferrées. Les mailles de ce réseau sont particulièrement serrées sur les bords du Rhin, dans le Brandebourg et dans la région saxonne. Un grand nombre de ces lignes ont été construites dans un intérêt stratégique.

Les principales voies sont :

1^o La *Ligne des côtes*, d'Emden en Russie, par Brême, Hambourg, Lübeck, Wismar, Stettin, Colberg, Danzig, Königsberg, Insterbourg.

2^o La *Ligne Européenne*, de Paris et Liège à Saint-Pétersbourg, par Aix-la-Chapelle, Crefeld, Ruhrort, Minden, Hanovre, Magdebourg, Berlin, Custrin, Bromberg, Thorn, Marienbourg, Königsberg. Une autre voie conduit de Berlin, par Posen et Bromberg, à Varsovie.

3^o Les *Lignes de Thuringe et de Saxe*, d'Aix-la-Chapelle à Cologne, Giessen, Marbourg, Cassel. De Cassel une ligne va à Nordhausen, Halle, Leipzig, Dresde ; une autre de Cassel à Eisenach, Gotha, Erfurt, Weimar, et rejoint la première à

Leipzig. De Dresde le chemin de fer continue par Bautzen, Görlitz, Liegnitz, Breslau. De là se ramifient les routes de Silésie, dont la principale, remontant l'Oder, va rejoindre Olmütz et Vienne. Sept voies rattachent les Saxons à la Bohême.

4^o La *Ligne du Mein* part de Metz et de là atteint Forbach, Sarrebrück, Mayence, Francfort, Aschaffembourg, Wurzburg, Schweinfurth, Bamberg, et rejoint par Hof les lignes saxonnes. Une autre, par Francfort et Fulda, va rejoindre la ligne Eisenach-Leipzig. Une autre, de Wurzburg, atteint Nuremberg et à travers le Böhmerwald va rejoindre Egra d'un côté, Pilsen de l'autre. Ajoutons que par une nouvelle ligne Metz est rattaché directement à Coblenz.

5^o La *Ligne du Danube* va de Karlsruhe à Stuttgart, Ulm, Augsbourg, Munich, et de là, soit par Straubing et Passau, soit par Mühldorf et Braunau, va rejoindre les lignes autrichiennes.

Quatre lignes longitudinales principales coupent les précédentes.

1^o La *Ligne du Rhin*. Elle est double et suit les deux rives du fleuve de Bâle à Wesel; elle se rattache par Hamm à celle de l'Ems, qui va se terminer à Emden.

2^o La *Ligne du Weser*, de Francfort à Giessen, Cassel, Göttingue, Hanovre, Brême et Bremerhafen.

3^o La *Ligne de l'Elbe*, de Hof, va à Plauen, Leipzig, Halle, Magdebourg, Wittemberg, Hambourg; elle se ramifie dans le Schleswig-Holstein, et, par Altona et Flensbourg, va rejoindre le système danois. Une autre ligne va de Dresde à Berlin par Torgau, et de Berlin se dirige soit sur Magdebourg, soit sur Stettin.

4^o La *Ligne de l'Oder* va de Ratibor à Berlin par Breslau et Francfort-sur-l'Oder.

Cinq lignes conduisent en Russie.

Défense de l'Allemagne. — Les places qui défendent le littoral sont : Wilhelmshafen, Kiel, Stralsund, Swinemünde et Stettin, Colberg, Danzig, Königsberg, Memel.

Du côté de la Hollande, Wesel et Cologne. Du côté de la France, sont face les formidables forteresses du Rhin et de ses affluents : Metz, Strasbourg, Neuf-Brisach, Rastadt, Ulm, Mayence, Coblenz, Cologne.

Du côté de l'Autriche, Ulm, Ingolstadt, Passau, en Bavière et en Wurtemberg; Torgau, Glogau, Neisse et Glätz, en Silésie, sans compter les petites places de l'Oder.

Du côté de la Russie, Königsberg, Fort-Boyen, Thorn, Marienbourg, Dirschau, Danzig, Posen, et en seconde ligne Custrin.

A l'intérieur, défendant les approches de Berlin, Spandau et Magdebourg à gauche, Custrin à droite, au sud Torgau et Glogau.

ALLEMAGNE-SUD.

BASSIN DU DANUBE.

Considérations générales. — Le bassin du Danube occupe presque toute la partie méridionale de l'Europe centrale. Tandis que le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, coulent tous du sud au nord et portent leurs eaux soit à la Baltique, soit à la mer du Nord, le Danube court de l'est à l'ouest. Né sur le revers du Schwarzwald, il va finir à la mer Noire, rattachant ainsi l'Europe centrale et occidentale à l'Asie. Il aboutit en face des ports de Sinope, de Trébizonde, de Batoum. Il constitue la plus grande voie commerciale de l'Europe et entretient une circulation très active entre ses rives. Des compagnies puissantes, autrichiennes, hongroises, turques, desservent les villes qui se sont bâties sur ses bords. La principale est la compagnie autrichienne du Donaudampfschiffahrt, qui possède plus de 170 bâtiments, dessert de Donauwerth à Vienne, 44 stations, de Vienne à Pesth, 22, de Pesth à Belgrade, 40. Ses chantiers sont à Ratisbonne, Korneubourg, Alt-Ofen et Turn-Severin. Des vapeurs tures et roumains unissent Widdin à Toulcha, aux embouchures même du fleuve.

Historiquement le Danube a été la grande route des invasions. Les Celtes l'ont remonté, avant de peupler les pays d'Occident, et ont laissé sur ses rives des traces nombreuses de leur passage : Noviodunum, Durocortum, Singidunum, etc.; puis sont venus les Huns, les Avars, les Madgyars. Pendant la durée de l'empire romain, le Danube a été surtout une limite politique, et les empereurs n'ont cessé de la fortifier. Enfin, au point de vue militaire, la ligne du Danube a joué un rôle prépondérant, surtout depuis deux siècles : il suffit de rappeler les campagnes de Turenne à la fin de la guerre de Trente ans, celles de Moreau pendant les guerres de la Révo-

lution, les campagnes de 1805 à 1809, qui se terminèrent la première à Austerlitz, la seconde à Wagram. Pour une armée qui opère sur le Rhin, la route du Danube est la plus directe et la plus commode, de Strasbourg et de Mayence à Vienne.

L'immense bassin du Danube présente une particularité remarquable. Les montagnes qui l'entourent s'avancent sur trois points vers le fleuve et le serrent de fort près. Le Danube a dû forcer ces obstacles successifs; des rapides dangereux, des couloirs profonds, des tourbillons, témoignent encore de cette lutte des eaux contre le rempart de rochers à travers lesquels elles se sont frayé leur voie. Ces montagnes ont ainsi déterminé quatre bassins très distincts, qui appartiennent chacun à une nationalité ou à une race différentes :

1° Le *Bassin allemand*, qui des sources du Danube s'étend jusqu'à l'étranglement du fleuve entre les contreforts du Böhmerwald et ceux de l'Hausrück;

2° Le *Bassin autrichien*, qui est fermé à l'est par les Petites Karpathes et les montagnes de la Leitha;

3° Le *Bassin hongrois*, qui de Presbourg, situé à la porte hongroise, s'étend jusqu'au défilé d'Orsova, formé par les Karpathes de Transylvanie et le Veliki-Balkan;

4° Le *Bassin roumain et slave*, qui d'Orsova s'étend jusqu'à la mer Noire.

Orographie. — Le bassin du Danube est fermé au sud par les Alpes autrichiennes et leurs contreforts.

Les Alpes autrichiennes forment quatre massifs principaux. Elles se séparent des Alpes suisses au col de Reschen et aux Malserhaiden, qui font communiquer l'Engadine et le Haut Adige. Nous trouvons :

1° Le *Groupe de l'OEtzthal avec les monts du Stubay*. Une centaine de sommets dépassent 3 000 mètres; ils renferment le pic le plus élevé de l'Autriche, le *Wildspitze*, et le glacier le plus étendu, le *Gepaatsh*. Une seule route, peu praticable, les traverse, celle de Solden à Meran, sur l'Adige; elle a été illustrée par la défense d'Andréas Höfer en 1809. Ce massif est délimité au nord par la plaine de l'Inn, au sud par celle de l'Adige ou Vintschgau; il se termine au col du Brenner.

2° Le *groupe des Hohe-Tauern*, qui ont 150 kilomètres de longueur et se développent jusqu'au col d'Arlscharte. Ces montagnes sont couvertes de glaces éternelles; quelques glaciers ont jusqu'à 40 kilomètres de longueur. Elles sont hérissées

sées de pics très élevés, dont les principaux sont : le pic des *Trois Seigneurs*, le *Gross-Venediger*, qui se trouve sur le méridien de Venise, et la pyramide magnifique du *Gross-Glockner* (3 797 mètres). Deux cols principaux entament ce puissant massif : le *col du Brenner*, qui mène de Brixen à Innsbrück et fait communiquer le Tyrol italien avec le Tyrol allemand. Il est traversé par une voie ferrée qui, s'élevant par des pentes rapides, franchit la passe à ciel ouvert et sans tunnel. Au sud, s'ouvre la vaste *dépression du Pusterthal*, grande route des invasions de la Drave dans la vallée de l'Adige. Son altitude est de 1 204 mètres. Les eaux qui le sillonnent ont un cours indécis et s'épanchent soit dans le Rienz, soit dans la Drave. Joubert emprunta cette voie en 1797 pour rejoindre à Klagenfurth Bonaparte en marche sur Vienne.

3^o La *chaîne du Tauern-Kette*, moins haute que la précédente; elle ne renferme plus de glaciers permanents. Elle est délimitée au nord par la haute vallée de l'Enns, au sud par celle de la Mühr, et se développe du col d'*Arlscharte* à celui de *Rottenmann*. Le col de *Rottenmann*, qu'emprunte une voie ferrée, conduit de la vallée de l'Enns à Saint-Michel sur la Mühr, et de là, à gauche vers Judenboufg et Klagenfurth, à droite vers Léoben.

4^o Une chaîne qui semble le dédoublement de la première et porte le nom d'*Alpes styriennes*. Elle s'étend entre la Mühr et la Drave; elle est plus basse, mieux chauffée par le soleil. Au nord de Grätz, elle est coupée par le tournant de la Mühr. Au delà de cette coupure, elle se continue jusqu'au *Sømmering* (992 mètres), que traverse la voie ferrée de Vienne à l'Italie. Elle s'abaisse encore entre la Leitha et le lac de Neusiedel et va finir sur les bords du Danube en face des Petites Karpathes, qui en sont géologiquement la suite. Au sud de Léoben, les Alpes styriennes se développent en éventail jusqu'au confluent de la Mühr et de la Drave et sur le bord du fleuve se redressent et forment la chaîne du *Fossrück*.

A ces quatre groupes qui forment l'axe principal des Alpes s'attachent d'autres chaînes secondaires, pour la plupart d'origine calcaire.

Ce sont d'Est en Ouest :

1^o Les *monts Bakony*, qui à la vérité constituent plutôt un système distinct des Alpes. Ils arrondissent en forme de demi-cercle la ligne de leurs sommets, couverts de forêts, et se prolongent sous le nom de *montagnes Vertes* jusqu'au Danube. Le

mont Pilis, qui regarde de l'autre côté du fleuve les escarpements des monts Matra, force le Danube à décrire le coude de Waitzen.

2° La chaîne calcaire qui se déploie du col de Rottonmann à Vienne. Nous y trouvons le plateau du *Hochschwab*, le *Rax-Alp*, le *Mariazell*, où chaque année se pressent de nombreux pèlerins, le *Wienerwald*, dont les pentes sont revêtues de superbes forêts. Il se termine par le *Kahlenberg* et le *Leopoldsborg*, qui dominent Vienne. Le *Wienerwald* est traversé par la voie ferrée de Vienne à Mölk par Saint-Polten.

3° Les *Alpes de la Traun ou du Salzkammergut*, véritable Suisse autrichienne, semée de beaux lacs, couverte de forêts, qui sont les meilleurs terrains de chasse de l'Autriche. Ces Alpes sont bornées au sud par une chaîne aride, dénudée, affreux désert de pierres qui a fait donner à la chaîne le nom de *Todtesgebirge*. Elles sont dominées par le *Dachstein*, qui dépasse 3 000 mètres.

4° Les *Alpes de Salzbourg*, percées par le cours de la Salza et du Saalach, presque aussi désolées que les précédentes dans la partie méridionale, plus belles à mesure qu'elles se rapprochent de Salzbourg et de Gastein. Au nord s'étale le plateau isolé de l'*Hausrück*, qui encaisse le Danube entre Linz et Passau. L'*Hausrück* est traversé par la voie ferrée de Wels à Passau.

5° Les *Alpes calcaires de Bavière*, qui bordent au nord la vallée de l'*Innthal*. Leur pente est très douce du côté de la Bavière, très abrupte du côté de l'*Inn*. Elles se terminent à la percée de l'*Inn* que garde *Kufstein*. Elles sont boisées, remplies de lacs et dominées par le *Wetterstein* et le *Solstein*. Cinq routes les traversent, dont la meilleure est celle de *Scharnitz*, la porte Claudia des Romains, suivie par Ney dans la campagne de 1809.

6° Les *Alpes du Vorarlberg et de l'Algau*, qui séparent le bassin du Rhin de celui du Haut Danube. Elles ouvrent sur la Suisse la route de Feldkirch et de Bregenz, contournent le lac de Constance et par une série de plateaux à peine ondulés vont rejoindre les sources du Danube. Si faible est leur pente, que les eaux se déversent indifféremment dans le Rhin et le Danube. Elles sont traversées par les voies ferrées de Lindau à Kempten, de Friedrichshafen à Biberach, par celle de Schaffhouse à Ulm d'un côté, de Schaffhouse à Stuttgart de l'autre. Ces deux voies empruntent les passages d'Engen et de Stoc-

kach, célèbres pour avoir servi à Jourdan en 1799, à Moreau en 1800.

Entre la chaîne principale des Alpes et les chaînes secondaires du nord s'ouvre une sorte de fossé continu formé par l'Innthal, le Pinzgau ou haute vallée de la Salza, qui communique avec l'Innthal par le *col de Gerlos*, la haute vallée de l'Enns jusqu'au *col d'Hieflau*.

Les Alpes secondaires du sud sont : 1° le *massif de l'Ortler*, séparé de la Suisse et du massif de la Bernina par le *col de Stelvio*. C'est le col le plus élevé des Alpes (2 756 mètres) ; il continue le col de Reschen et met en communication l'Engadine et la Valteline (Adda) ; le *massif du Tonal*, le massif granitique de l'*Adamello* (3 560 mètres). Au nord de l'Adamello s'ouvre le col du Tonal, gardé par le fort du *Val de Strino*, qui mène au val Camonica (Oglio) et de là à Brescia ou Bergame. Au sud de l'Adamello s'ouvre la route de *Trente à Brescia* par le val de *Giudicaria* ; elle est barrée près du lac d'Idro par le fort de la *Rocca d'Anso*.

Le lac de Garde lui-même est entouré par la chaîne des *monts Tremalzo* à gauche, le *mont Baldo* à droite. Des deux côtés les pentes sont très raides sur le lac. La vallée de l'Adige, très étroite surtout au *col de la Chiusià*, est battu par les ouvrages du plateau de *Rivoli* et plus bas par ceux du plateau de *Pastrengo*.

2° La chaîne dolomitique des Alpes Cadoriques, continuée par la chaîne des Alpes Carniques. Elles décrivent un vaste demi-cercle, dont la concavité est tournée du côté de la Vénétie, et s'attachent par le Pusterthal et le col de Toblach aux grandes Alpes. Elles renferment les superbes sommets de la *Marmolata* (3 450 mètres), de la *Marmarola* (2 700 mètres), de l'*Antelao* (3 230 mètres). Deux routes principales les traversent : celle d'*Ampezzo* ou route d'Allemagne, qui de Toblach conduit à la *Pieve de Cadore*, sur la *Piave* ; la route de *Trente à Bassano*, par le col de la *Sugana*, défendu par plusieurs forts.

Ce magnifique amphithéâtre de montagnes est bordé du côté de l'Italie par plusieurs gradins, les *monts Lessini*, qui resserrent l'Adige et s'étendent de *Vérone* à *Vicence* ; les *montagnes des 7 communes*, ainsi nommées de plusieurs colonies allemandes qui s'y fixèrent ; enfin, entre *Padoue* et *Vicence*, les groupes volcaniques des *monts Berici* et des *monts Euganéens*.

3° Les Alpes Carniques se développent du *col de Kreutzbourg*

au col de *Tarvis* ou de *Ponteba*. C'est par là que passa Bonaparte en 1797. La route, qui sera bientôt doublée d'une voie ferrée, mène de *Gemina*, sur le *Tagliamento*, à *Villach*, sur la *Drave*.

Le mont *Terglou*, au sud des Alpes Carniques, sépare trois races : les Italiens, les Allemands et les Slaves du sud. C'est le dernier massif alpestre qui contienne encore de petits glaciers.

4° Du mont *Terglou* se détachent entre la *Drave* et la *Save* les monts *Karawanka* ou des *Croates*, montagnes admirables par la forme pyramidale de leurs sommets, les teintes rose et violet qui les décorent. Le massif principal est le *Grintauz*, avec un cirque aussi beau que celui de *Gavarnie*.

Elles sont traversées par la voie ferrée de *Villach* à *Laybach*, par la route fortifiée de *Klagenfurth* à *Krainbourg* sur la *Save*, par le chemin de fer de *Marbourg* à *Laybach* par *Cilly*.

5° Les côtes de l'Adriatique sont bordées par les longues crêtes parallèles des *Alpes Juliennes* et *Dinariques*, qui forment la ceinture méridionale du bassin de la *Save*. Dans le *Frioul*, ce sont les plateaux du *Tarnewanerwald* et du *Birnbaiernerwald*; puis, au nord de *Trieste*, le *Carso*. Toute cette région, jadis très boisée, présente le spectacle d'une affreuse désolation; on dirait des montagnes ruinées par une grande convulsion naturelle. De tous côtés s'entassent des blocs de pierres innombrables. Le sol est crevassé de nombreuses fissures, par où s'écoulent les eaux de pluie, qui vont alimenter tout un réseau de rivières souterraines ou s'accumuler dans des cirques de rochers qui forment des lacs intermittents. Le plus connu de ces fleuves souterrains est le *Poik*, le plus remarquable de ces cirques celui de *Zirknitz*, tous deux près d'*Adelsberg*. Sur ces mornes plateaux souffle un vent sauvage pareil au mistral de *Provence*, le *bora*, souvent fatal aux navigateurs de l'Adriatique. On franchit ces montagnes par un col fameux, celui d'*Adelsberg*, le *Nauportus* des anciens par où les *Wisigoths* et les *Huns* pénétrèrent en *Italie*. Un chemin de fer, de *Trieste* et de *Fiume* à *Laybach*, emprunte aujourd'hui cette voie.

Le *Carso* se continue par les monts *Vellebisch*, les *Alpes Dinariques*, que domine le mont *Dinara*, les montagnes *Dalmates*, dont les contreforts couvrent la *Croatie* et la *Bosnie*, et qui sont percées d'alvéoles comme des ruches d'abeilles. Du côté de la mer, elles sont dépouillées des magnifiques forêts qui faisaient jadis leur parure, et qu'ont utilisées les *Vénitiens* au

temps de leur puissance. Ces forêts subsistent encore en partie sur le versant des affluents de la Save. Les montagnes se relèvent en approchant du Czernagora, et vont rejoindre au Tchardag le système de la péninsule des Balkans.

Les chaînes de montagnes qui ferment au nord le bassin du Danube sont : les Alpes Rudes, le Jura Franconien, le Böhmerwald, les collines de Moravie, les Sudètes jusqu'au mont Jablunka (voir les bassins de l'Europe septentrionale), enfin les Karpates.

Les Karpates développent une immense courbe de 1 430 kilomètres, depuis la trouée de l'Oder jusqu'à celle du Danube près d'Orsowa. C'est une chaîne uniforme dans son aspect général, percé de très peu de cols, véritable barrière entre les Madgyars et les masses Ruthènes et Russes qui se pressent sur l'autre versant. Elles sont encore revêtues d'immenses forêts, où dominent les espèces résineuses, qui y atteignent des proportions gigantesques.

Elles projettent sur le Danube, dès leur origine, les *Petites Karpates* et la chaîne des *Beskidés*, que traverse le col de Jablunka aux sources de l'Olsa. Nous trouvons ensuite le massif du *Babia gora* et la chaîne des *monts Neutra*, l'énorme massif du *Tatra*, le plus élevé des Karpates, couvert de neige, même en été. Des lacs très nombreux y dorment au milieu de la solitude des forêts ; les montagnards les nomment les yeux de la mer. En avant du *Tatra* courent jusqu'au Danube les *monts de Liptau*, les *Fatra*, enfin le massif des *Matra*, qui ferment le défilé de Visegrad et emprisonnent le fleuve entre leurs escarpements et ceux des montagnes Vertes sur la rive opposée. Toutes ces montagnes portent la trace d'anciennes éruptions volcaniques.

Les Karpates proprement dites commencent au mont *Tatra*. Elles recèlent de riches mines de houille et de fer. Une seule route les traverse, celle de Tokay à Przemysl. Au delà de cette brèche, les montagnes s'exhaussent, s'élargissent, projettent des contreforts, soit vers la Bukowine, soit vers la Transylvanie. Ce nœud de montagnes fort remarquable est dominé par le *Pop Iwan*, la *Czernagora*, qui dépasse 2 000 mètres, le *Pietross*, aux sources de la Moldava et de la Tisza.

Au delà de ce point la chaîne prend la forme d'un véritable promontoire. « Les peuples de l'Orient s'y vinrent briser, pareils aux flots qui viennent frapper le taille-mer d'un navire. » Le mont *Lakocz* constitue la pointe même de ce promontoire.

Les montagnes en se repliant deviennent parallèles au Danube; c'est la *chaîne de Transylvanie*. Nous y remarquons le *mont Negoï* : non loin de ce point est le fameux défilé de la *Tour Rouge*, par où passe l'Aluta, qui se rend au Danube; le *mont Vulkan*, qui domine le défilé du Sil danubien. La chaîne va finir à Orsova.

La Transylvanie est séparée de la Hongrie par plusieurs massifs, riches en gisements de fer, d'or, de porphyre, de sel, et d'où s'échappent des sources sulfureuses. Ils sont traversés par les affluents de la Tisza, le Maros et le Szamos et plusieurs grandes routes et voies ferrées. On leur donne le nom de *Pojana Ruska* et de monts *Biharia*.

Hydrographie. — I. *Bassin allemand* : le premier bassin du Danube va des pentes de la Forêt-Noire à la percée de Passau; il est limité au Nord par les pentes abruptes des Rauhe Alpen, par les pentes plus douces du Jura Franconien, au Sud par les Alpes Bavaoises. Le sol est dans la partie méridionale couvert de roches éboulées, d'une multitude de cailloux, restes d'anciennes moraines, de blocs erratiques dont les habitants savent tirer un parti utile. La plaine « semble un vaste cône de déjection s'étalant en forme d'éventail jusqu'au Danube ». A mesure qu'on se rapproche du fleuve, la terre végétale est plus profonde et plus riche. Des marécages nombreux témoignent de la présence d'anciens lacs presque épuisés et dont le drainage restreint peu à peu le domaine : ce sont les *Möser*, qui abondent surtout aux environs de Munich. C'est ainsi que le fleuve a été refoulé vers la base des montagnes du Nord. Il les suit en décrivant une immense courbe jusqu'à Passau.

Le Danube est formé de deux tranquilles ruisseaux, la *Brege* et la *Brigasch*, qui se réunissent à *Donaueschingen*. Là jaillit une source abondante qu'on a cru longtemps être l'origine véritable du fleuve. Il semble vouloir d'abord porter ses eaux au lac de Constance, et lui envoie en effet quelques ruisseaux souterrains à travers les fissures du sol calcaire; puis il se détourne et entame le Jura vers *Tüttlingen*. Il sort de ce défilé à *Sigmaringen*, entre en Bavière et arrive à *Ulm*, la grande place d'armes qui barre la partie supérieure de son cours. Ce fut là que Napoléon, en 1805, força le général autrichien Mack à déposer les armes, après que les victoires de Wertingen et d'Elchingen lui eurent fermé la retraite soit vers la Bohême, soit vers le Tyrol. Depuis lors Ulm a reçu de formidables défenses. La place est dominée par le plateau du Kuhlberg armé

de deux forts, le plateau d'Eselsberg armé d'un fort, surtout par le plateau du Michelsberg couronné par le Wilhelmsfest. Sur la rive droite du Danube est la tête de pont de Neu-Ulm. Un camp retranché en avant de la place est gardé par des forts détachés.

A partir d'Ulm, le Danube, grossi de l'Ille, devient navigable pour les grands bateaux, arrose *Lavingen*, qu'illustra une des dernières victoires de Turenne pendant la guerre de Trente ans, *Hochstett*, qui vit la victoire de Villars en 1703, la défaite de Tallard et Marsin en 1704, la victoire de Moreau en 1800; *Donauwerth*, où aboutissent les chemins de fer de la Bavière et du Wurtemberg, point de concentration des troupes qui devaient, en 1805, couper les Autrichiens de leur base d'opérations; *Neubourg*, *Ingolstadt*. De Gunzbourg à Ingolstadt, la rive droite du Danube est rendue presque inabordable par les immenses marécages du Donau-Ried et du Donau-Moos. *Ingolstadt* fut jadis la place forte des jésuites qui, à la fin du seizième siècle, arrachèrent la Bavière au protestantisme; aujourd'hui Ingolstadt est destinée à devenir une forteresse de premier ordre. Quinze millions ont été consacrés à sa défense depuis 1870-71. Vient ensuite *Ratisbonne* (Regensburg), qui occupe sur le Danube la même situation qu'Orléans sur la Loire, au sommet de la grande courbe décrite par le fleuve de Donaueschingen à Passau. Aussi Ratisbonne, qui est un des points les plus importants de la batellerie du Danube, a joué un rôle militaire de premier ordre dans les guerres qui ont eu la Bavière pour théâtre. C'est dans l'angle formé par le fleuve en amont et en aval de Ratisbonne que Napoléon, dans la campagne de 1809, accula l'archiduc Charles, et qu'il lui aurait fait subir le même sort qu'à Mack en 1805, si l'archiduc n'avait réussi à emporter la ville et à sauver par la Bohême les débris de son armée. A partir de Ratisbonne, les villes importantes, jusque-là bâties sur la rive gauche, s'élèvent sur la rive droite. Le fleuve arrose *Straubing*, qu'entourent les grasses campagnes du *Dunkelboden*, *Deggendorf*, enfin *Passau*, donné à la Bavière par le traité de Presbourg; vieille ville épiscopale gardée maintenant, ainsi que son faubourg de l'Innstadt, par le fort d'Oberhaus, qui domine le pont de l'Inn et celui du Danube. Passau est la citadelle avancée de la Bavière du côté de l'Autriche.

Les affluents du Danube sont, sur la rive gauche, des cours

d'eau auxquels les montagnes voisines ne laissent qu'un mince développement :

La *Lauter*.

La *Blau*, qui passe au pied du Michelsberg, finit à Ulm et contribue à la défense de la place.

La *Wörnitz*, qui passe à *Nordlingen*, au débouché des routes du Necker et du Mein, illustré par la défaite des Suédois en 1634 et la victoire de Turenne en 1644.

L'*Altmühl* prend sa source sur un plateau marécageux d'où s'épanchent en sens inverse les hauts affluents de la *Regnitz*. C'est par ce seuil que les habitants de la Franconie et de la Bavière ont pu facilement se mêler. Charlemagne commença à creuser un canal entre les deux rivières, la *Fossa Carolina*. De nos jours, le canal Louis unit l'*Altmühl* à la *Regnitz* et au Main. L'*Altmühl* passe à l'ancienne ville épiscopale d'*Eichstadt*, et de ce point court parallèlement au Danube avant de lui apporter ses eaux.

Le *Naab* descend du *Fichtelgebirge*, reçoit le *Fils*, qui arrose *Amberg*, et finit à Ratisbonne. A Ratisbonne aussi vient finir la *Regen*, qui descend du *Bohmerwald*, coule entre cette chaîne et le *Baierwald*, son contrefort, par un étroit défilé. La *Regen* est la voie stratégique et commerciale qui conduit de Ratisbonne à Pilsen par le col de *Fürth à Taus*.

Les affluents de la rive droite prennent leur source aux Alpes. Ils affectent tous une allure torrentielle, coulent dans de vastes lits encombrés de cailloux et de bancs de sable, où leur thalweg se déplace sans cesse. Très redoutables au moment de la fonte des neiges, ils ne sont en été que de faibles filets d'eau. Tous, à partir de l'*Iller*, s'infléchissent fortement vers l'est et forment autant de lignes stratégiques difficiles à forcer. Les villes, à cause des inondations, ne se sont point bâties sur leurs rives, mais assez loin des berges, sans cesse menacées par la violence des crues.

Ce sont : la *Black*, qui passe à *Mösskirch*, victoire de Moreau en 1800.

La *Riss*, qui arrose *Biberach*, victoire de Moreau en 1796.

L'*Iller*, qui passe à *Kempten* au débouché des Alpes, laisse de côté *Memmingen* et finit à Ulm.

La *Günz*, qui passe à *Günzburg*.

Le *Mindel*. Le *Zuzam*, qui passe à *Wertingen* : victoire de 1805.

Le *Lech* coule d'abord profondément encaissé dans une vallée

des Alpes, en sort à *Füssen*, roule ses eaux dangereuses au milieu des champs désolés du Lechfeld, baigne *Augsbourg*, où il reçoit la *Wertach*. Augsbourg fut jusqu'au seizième siècle la cité la plus riche de la Bavière, la patrie des fameux banquiers *Függer*. Elle s'est aujourd'hui relevée des désastres qu'elle essuya pendant la guerre de Trente ans et compte 65 000 hab., livrés à l'industrie et au commerce. Le Lech finit à *Rain*, où *Tilly* fut vaincu et tué par les Suédois de *Gustave-Adolphe*.

Entre le Lech et l'*Isar* coulent de nombreux ruisseaux, célèbres par les opérations militaires auxquelles ils ont contribué : le *Paar*, l'*Ilm*, l'*Abens*, qui passe à *Abensberg*, où *Napoléon*, en 1809, coupa en deux tronçons l'armée de l'archiduc *Charles*, rojetant l'un vers *Ratisbonne*, l'autre vers *Landshut* ;

Le *Gross Laber* et le *Klein Laber*, qui finissent près de *Straubing*.

L'*Isar*, la grande rivière bavaroise, prend sa source au *Solstein*, sort de la région montagnaise à la passe d'*Achen* et arrose la triste plaine au milieu de laquelle s'élève *Munich* (*München*), « selle d'or sur un mauvais cheval, » comme disait *Gustave-Adolphe*. Cette grande ville, capitale de la Bavière, compte 215 000 hab. Elle se flatte d'être l'Athènes allemande et rappelle de loin la cité de *Périclès* par son activité littéraire et scientifique. Sa Glyptothèque, sa Vieille Pinacothèque, renferment de riches collections, le plus beau Musée de l'Allemagne après celui de *Dresde* ; mais partout les regards sont blessés par l'imitation maladroite de la vieille architecture grecque et toscane. *Munich* est le siège d'une des principales universités allemandes. La rivière passe ensuite à *Freysing*, au milieu des marais du *Dachauer-Moos*, à *Landshut*, qui a conservé ses monuments et ses maisons du moyen âge, et se jette dans le *Danube* près de *Deggendorf*. L'*Isar* reçoit l'*Ammer*, qui écoule les eaux du lac *Ammer*, bordé de magnifiques forêts, le *Würm*, qui écoule les eaux du lac de *Würm*, environné de villas de plaisance et de châteaux.

L'*Inn* prend sa source en Suisse, reçoit les eaux des glaciers de la *Maloïa*, arrose l'*Engadine*, puis court dans une vallée encaissée du Tyrol allemand, arrose *Innsbrück*, ville commerçante au débouché du *Brenner*. L'*Inn* sort des montagnes à *Küfstein*, place forte qui garde les défilés du Tyrol, arrose en plaine *Mühldorf*. C'est entre *Mühldorf* et *Munich* qu'évoluèrent les armées de l'archiduc *Jean* et de *Moreau*, qui devaient se

heurter à *Hohenlinden* (3 déc. 1800). L'Inn arrose encore *Braunau*, un des principaux points de passage du fleuve, et va mêler ses eaux à celles du Danube à *Passau*. Il reçoit le *Mangfall*, qui écoule le joli lac de *Tegernsee*, l'*Alz*, qui écoule le grand lac de *Chiem*, « la mer Bavaroise, » bordé de marécages; enfin, la *Salza*, qui traverse la vallée escarpée du Pinzgau, parallèle à l'axe principal des Alpes, tourne brusquement vers le nord, passe au défilé d'*Hallein*, à *Salzbourg* (Juvavum), vicille cité archiépiscopale, bâtie dans un site merveilleux, riche en beautés naturelles et en gisements salins et métallurgiques (20 000 hab.). Salzbourg est la patrie de Mozart. La Salza se jette dans l'Inn, non loin de Braunau; elle reçoit elle-même le *Saalach*.

L'Inn est la principale ligne de défense de la Bavière contre l'Autriche.

Géographie politique du premier bassin du Danube. —

Le grand-duché de Bade, les royaumes de Wurtemberg et de Bavière, appartiennent à la fois au bassin du Rhin et à celui du Danube. Ces États, qui gravitaient jusqu'en 1866 dans l'orbite de l'Autriche, ont été rattachés depuis Sadowa au système politique de l'Allemagne du Nord et font partie intégrante du nouvel Empire, dont les représentants siègent au Reichstag de Berlin.

Le grand-duché de Bade, qui renferme les sources du Danube, est couvert en grande partie par le Schwarzwald. La région la plus riche est celle qui, de l'autre côté du Rhin, regarde la plaine d'Alsace.

Il est divisé en quatre districts.

1° Celui de *Karlsruhe*, capitale du grand-duché, ville régulièrement bâtie sur le modèle de Versailles : 38 000 hab. On y remarque *Pforzheim*, qui garde les Portæ Hercyniæ.

2° Le district de *Mannheim*, 40 000 hab., ville manufacturière et commerçante sur le Rhin. *Heidelberg* (20 000 hab.) possède une université importante.

3° Le district de *Constance*. La ville rappelle le concile de 1414. On remarque encore Engen et Stockach, Donaueschingen, la plupart des anciennes villes forestières et Waldshut.

4° Le district de *Fribourg*, l'ancienne capitale du Brisgau. On y trouve Friedlingen, Vieux-Brisach, Offenbourg, la délicieuse ville de bains, jadis très fréquentée, de Baden, et Rastadt.

Les troupes du grand-duché appartiennent au 14^e corps d'armée de l'Empire allemand.

Le *Wurtemberg* a la forme d'un vaste triangle déterminé par les montagnes qui entourent le bassin du Neckar. Il renferme les campagnes les mieux cultivées de l'Allemagne. Sa population, qui appartient à deux types bien tranchés, le type brun et le type blond, a gardé des mœurs douces et patriarcales; elle est portée vers le mysticisme et la poésie.

Le *Wurtemberg* est divisé en quatre cercles :

1^o Le *cercle du Neckar*. *Stuttgart* (100 000 hab.) est la capitale du royaume; elle est célèbre par ses imprimeries. En face de *Stuttgart*, sur le Neckar, s'élève la ville de *Cannstadt*. *Ludwigsbourg* renferme les principaux arsenaux du *Wurtemberg*. *Heilbronn* compte 20 000 hab.

2^o Le *cercle de la Forêt-Noire*. *Reutlingen* est une ville industrielle (14 000 hab.). *Tübingen* est le siège de l'université du *Wurtemberg*. *Rottweil* garde le défilé du même nom.

3^o Le *cercle du Danube*, avec *Ulm*, *Biberach*.

4^o Le *cercle du Jagst* avec *Ettingen*, *Gmünd*, *Hall*, importante par ses salines.

Les troupes wurtembergeoises forment le 13^e corps d'armée de l'Empire allemand.

La *Bavière* est divisée en deux tronçons complètement séparés l'un de l'autre : le Palatinat et la *Bavière* proprement dite. La *Bavière* est de tous les États allemands celui qui a le mieux conservé ses instincts de particularisme et répugne le plus à sacrifier son autonomie à la centralisation des bureaux de Berlin. Le pays est pauvre dans la vallée du Lech et de l'Isar, très riche dans la vallée du Mein, protégée par les montagnes contre les vents des Alpes et ceux du nord de l'Allemagne. Si l'on excepte les Franconiens et les habitants du Palatinat, les Bavaois passent pour lourds, matériels et grossiers. La grande majorité de la population est catholique.

1^o La *Haute-Bavière* a pour capitale *Munich*; villes principales : *Nymphenbourg*, résidence royale, *Ingolstadt*.

2^o La *Basse-Bavière*. Capitale : *Landshut*; villes principales : *Straubing* et *Passau*.

3^o La *Souabe*. Capitale : *Augsbourg*; villes principales : *Kempten*, *Memmingen*, *Lindau* sur le lac de Constance, *Donauwerth*, *Nordlingen*.

4^o Le *Haut-Palatinat*. Capitale : *Ratisbonne*; ville principale : *Amberg*.

5° La *Franconie moyenne*. Capitale : *Nuremberg*; villes principales : *Fürth* et *Eichstädt*.

6° La *Haute-Franconie*. Capitale : *Bayreuth*; ville principale : *Bamberg*.

7° La *Basse-Franconie*. Capitale : *Würzburg*; villes principales : *Schweinfurth* et *Aschaffenburg*.

8° Le *Palatinat*. Capitale : *Spire*; villes principales : *Landau*, *Zweibrücken*, *Pirmasens* et *Kaiserslautern*.

La population de la Bavière est de près de 5 millions d'habitants. Son armée forme deux corps de l'armée allemande.

Il faut ajouter à ces trois États la principauté de *Hohenzollern*, qui appartient à la Prusse et est enclavé dans le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. On y trouve deux jolies villes, celle de *Sigmaringen* et celle d'*Hechingen*. Près d'*Hechingen* s'élève le vieux château patrimonial de la maison de *Hohenzollern*.



AUTRICHE-HONGRIE.

BASSIN DU DANUBE (SUITE).

II. *Deuxième Bassin du Danube.* — Après avoir dépassé Passau, le Danube entre en pays autrichien. Son cours de Passau à Vienne, resserré entre les contreforts des Alpes et ceux des monts de Bohême, est singulièrement pittoresque; il rappelle celui du Rhin, de Bingen à Bonn. Les collines qui accompagnent le fleuve, revêtues de vertes prairies ou couvertes de forêts, portent à leur cime de vieux *burys* à demi écroulés, de riants châteaux modernes, et surtout de magnifiques abbayes. Tout le pays appartenait jadis à d'opulents monastères et fut terre ecclésiastique. C'est par la route du Danube que vinrent les missionnaires qui convertirent les pays autrichiens, appelés Marche de l'Est.

Le Danube force le défilé des contreforts de la Bohême aux passages fameux du *Strudel* et du *Wirbel*. Jadis il se heurtait écumant contre les rocs qui encombraient son lit et contre lesquels vinrent souvent se briser les barques des riverains; on a fait sauter la plupart de ces rocs et la navigation n'offre plus aujourd'hui les mêmes périls. Avant d'atteindre ce point, le fleuve sépare *Linz* de son faubourg d'*Urfahr*. *Linz* est la citadelle avancée qui protège Vienne du côté de l'Allemagne unifiée; cependant ses forts et ses tours sont à moitié démantelés et incapables de défendre la ville d'une manière efficace. *Linz* est de plus un entrepôt commercial important, situé au carrefour des routes du Danube, de Salzbourg et de Bohême. Non loin de *Linz* s'élève le célèbre monastère de *Saint-Florian*, qui possédait 787 fermes. Le Danube, divisé en une multitude de canaux naturels qui enferment des fles verdoyantes, passe près d'*Enns*, à *Ips*, étapes naturelles d'une armée en marche sur Vienne, au pied du rocher qui porte le prodigieux monastère de *Mölk*. Ce couvent put nourrir pendant plusieurs jours, en 1809, l'armée de Napoléon. Viennent ensuite *Dirnstein*, dont le château fort servit de prison à Ri-

chard Cœur-de-Lion; en 1805, le maréchal Mortier, entouré par l'armée russe, y soutint un combat glorieux pour rejoindre Napoléon; *Krems*, dont le pont fut souvent disputé dans les guerres de l'empire contre l'Autriche; *Tulln, Klosterneubourg*, avec son riche monastère; en face *Korneubourg*, un des principaux chantiers de la grande compagnie viennoise pour la navigation du Danube; enfin, adossée au *Kahleberg*, entre la montagne et le fleuve, la capitale de l'Autriche, *Vienne*.

Vienne, l'antique cité des Vendes (*Vindobona*), a été jusqu'au dix-huitième siècle le boulevard de l'Europe contre l'Orient. Après la chute de Constantinople, en 1453, c'est à elle qu'échut la tâche de protéger les nations occidentales contre les invasions mongoles. Elle subit de terribles sièges et fut sauvée en 1529 par Charles-Quint, en 1683 par les Polonais de Sobieski. Deux fois Napoléon entra dans ses murs : en 1805, après *Ulm*; en 1809, avant *Wagram*. Malgré ces exemples du passé, malgré les périls plus récents que lui firent courir l'insurrection de 1849 et la marche des Prussiens après *Sadowa*, *Vienne* est encore aujourd'hui une ville ouverte. Il faut compter pour peu de chose les défenses improvisées en 1866 à *Florisdorf* et à *Stadelau*. La municipalité s'est opposée à l'exécution du plan de fortifications dressé par l'état-major autrichien. Comme place de commerce, *Vienne* mérite d'être citée au premier rang. Elle se trouve, en effet, au point de jonction des routes de l'Adriatique et de l'Italie par la *Mülr* et de celles de l'Allemagne et de la Baltique. On ne peut douter que cette importance s'accroisse encore quand seront achevées les voies ferrées qui joindront *Vienne* avec Constantinople, Salonique et tout l'Orient; elle sera alors le point central et le principal entrepôt de tout le commerce européen. Par la beauté des sites environnants, par le charme et la douceur de la vie, par l'industrie de ses habitants, *Vienne* a peu de rivales en Europe et peut lutter même avec Paris. Elle augmente avec une extrême rapidité et ne cesse de s'annexer d'année en année les villages et les villes de sa banlieue. Le cours du Danube a été rectifié, un canal de dérivation traverse maintenant la ville, et *Vienne* commence à se répandre sur la rive gauche du fleuve, où elle possède un parc et l'important faubourg neuf de *Donaustadt*. *Vienne* avec ses faubourgs compte 1 050 000 hab.; elle englobe peu à peu, sur la rive droite, *Schönbrünn*, résidence impériale, *Hietzing*, *Laxenburg*, etc. *Vienne* fut la seconde université de l'Allemagne après Prague.

Au delà de Vienne, le Danube forme la grande île de Lobau, que choisit Napoléon en 1809 pour transporter son armée de l'autre côté du fleuve, et où, après le désastre survenu à ses ponts, il resta six semaines pour préparer la revanche de Wagram. En face s'étend la grande plaine du *Marchfeld* avec les trois villages d'*Essling*, d'*Aspern* et d'*Enzersdorf*, si cruellement disputés dans les journées des 21 et 22 mai 1809. Mais le *Marchfeld* a vu bien d'autres rencontres sanglantes : là se heurtèrent les Franks de Charlemagne et les Avars, plus tard les Allemands et les Hongrois ; c'est là que Rodolphe de Habsbourg conquit sur Ottocar de Bohême Vienne et la Marche d'Autriche, devenues le patrimoine de sa maison. Après avoir reçu le tribut de la Morawa et arrosé *Hainbourg*, le Danube pénètre dans le défilé des Portes Hongroises.

Dans ce second bassin, le Danube reçoit sur sa rive droite : la *Traun*, qui lui apporte les eaux des beaux lacs du *Salzkammergut*, visités dans la belle saison par une foule de touristes ; le lac de *Hallstadt*, dont l'affluent baigne les riches villas d'*Ischl*, l'*Attersee* et le *Traunsee*, séparés par les *Höllengebirge*. Sur le *Traunsee* s'élève la ville luxueuse de *Gmünden*. La *Traun*, grossie de plusieurs ruisseaux, arrose *Wels*, témoin d'un combat acharné en 1809, *Ebelsberg*, et se jette au milieu du réseau que forment les bras du Danube près de Linz.

L'*Enns* coule d'abord encaissé entre la *Tauernkette* et les *Tödtesgebirge*, parallèlement à l'axe des Alpes, change, comme la *Salza* et l'*Inn*, brusquement de direction vers le nord, s'engage dans un étroit défilé entre *Hieflau* et *Attenmarkt*, passe à *Steyer*, où fut signé l'armistice de décembre 1800, et finit au milieu de magnifiques prairies près d'*Enns*. Il reçoit la *Steyer*, qui arrose à son confluent la ville du même nom.

L'*Ips* traverse la ville industrielle de *Waidhofen* et finit à *Ips*.

Le *Traisen* arrose la plaine de *Sanct-Pönnen*, belle position stratégique en avant du *Wienerwald* et de Vienne.

Dans son second bassin, le Danube reçoit sur sa rive gauche la *Kamp*, qui coule dans une vallée profonde, parallèlement au Danube.

La *Morawa* ou *March* prend sa source au *Schneeberg*, dans les Sudètes. Elle entre bientôt dans une plaine légèrement ondulée, dont les plateaux se relèvent sur la frontière de Bohême. Cette plaine, traversée par un grand nombre de cours d'eau et semée d'étangs et de lacs, offre de bonnes positions défensives. La *Morawa* arrose *Olmütz*, place forte de

premier ordre, qui défend la route du *Gesenke*, de la Moravie à la Silésie. Située au point où la frontière autrichienne se rapproche le plus de la capitale, elle a été transformée depuis 1866 en un vaste camp retranché, défendu par des forts avancés, au nombre de quatorze, et qui seront portés à dix-neuf. La *Bistritz* vient finir à *Olmütz* et contribue à sa défense. Les voies ferrées de Prague, de Glätz, de Steinbourg, de Brünn et de Vienne y aboutissent. Elle est destinée à protéger Vienne contre une invasion venant de la Silésie. En 1738 elle arrêta pendant six semaines Frédéric II, qui fut obligé de lever le siège. On ne peut tourner la place qu'en passant par le col de *Jablunka*; encore l'assaillant rencontre-t-il la forteresse de *Leopoldstadt*. La Morawa passe ensuite à *Kremsyer*, où se réunit la diète autrichienne pendant l'insurrection de 1848-49, à *Ungarisch-Hradisch*, château fort bâti sur une île du fleuve. Près de là se trouve *Vellehrad*, l'ancienne capitale de l'empereur Morave *Zwantoplück*. La Morawa, devenue marécageuse, finit près de *Theben* et borne à Pest la plaine du *Marchfeld*. Son principal affluent est la *Thaya*, qui vient de la Bohême et passe à *Znaïm* (armistice de 1805). La *Thaya* reçoit l'*Iglawa*, qui passe à *Iglau*, située à la partie la plus élevée du massif morave, ville manufacturière qui compte 48 000 hab. L'*Iglawa* reçoit la *Schwarza*, qui arrose *Brünn*, capitale de la Moravie, grande cité industrielle de 74 000 hab., dominée par la célèbre prison d'État du *Spielberg*. Les Prussiens occupèrent la ville après la victoire de *Sadowa*. Non loin du confluent de la *Schwarza* se trouve *Nikolsbourg*. La *Schwarza* reçoit enfin la *Littawa*, qui passe au pied du château d'*Austerlitz*. C'est là qu'en 1805 Napoléon battit les Austro-Russes en s'emparant du plateau du *Pratzen* et en noyant l'aile gauche ennemie dans les étangs de *Moenitz*.

III. *Troisième Bassin du Danube*.—Le troisième bassin du Danube se divise lui-même en deux parties. Le bassin Hongrois du nord s'étend du défilé des Portes Hongroises au défilé de *Visgrad*, entre les montagnes Vertes et les monts *Matra*; le second bassin s'étend de *Visgrad* au défilé des Portes de fer.

L'immense plaine qui environne le majestueux amphithéâtre des *Karpates* présente divers aspects. Au nord la Haute-Hongrie, par la richesse de ses mines, l'incomparable fertilité de ses vallées, a mérité d'être appelée le jardin d'or de la monarchie. Au sud-est le plateau transylvain, ceint de toutes parts de montagnes, prodigue le trésor de ses mines,

nourrit de magnifiques troupeaux. De nombreuses sources minérales alcalines, les émanations d'acide carbonique et de soufre, témoignent de la présence d'anciennes bouches ignivomes. Entre ces deux régions s'étend la plaine hongroise proprement dite, l'*Alfold*. Le regard s'étend à l'infini sur un horizon sans limites; pas une colline ne rompt l'étrange monotonie du spectacle. Les arbres sont rares et datent de peu d'années. Toutes les eaux qui descendent des Karpatcs, à l'exception des trois rivières qui traversent la chaîne des Alpes transylvaines, le Buseo, l'Aluta et le Sil, toute l'humidité que déverse un ciel fécond en averses, sont recueillies par le Danube, qui forme comme le fossé central où aboutissent toutes les routes de terre et d'eau. Au printemps, l'herbe épaisse et savoureuse couvre tout l'espace qu'embrasse le regard. Ces pâturages, qui font ressembler la *Pazta* aux steppes russes, nourrissent de prodigieux troupeaux de bœufs, de buffles aux longues cornes, de chevaux et de porcs, gardés par des bergers aussi sauvages que les vieux compagnons d'Arpad ou par des cavaliers qui passent pour les plus habiles du monde. En été, l'herbe, sous les rayons d'un soleil brûlant, se sèche et se flétrit. Le sol meuble se change en poussière impalpable, de larges flaques d'eau saumâtre s'étalent en étangs temporaires et suffisent mal à abreuver la soif des troupeaux. Au temps des pluies, les inondations des fleuves s'étendent sur ces pâturages et ces déserts et recouvrent des cantons entiers. Quelquefois tout le pays qui s'étend entre le bas Danube, la Theiss, le Temes et la Drave ressemble à un immense lac, une sorte de mer intérieure. Le défilé d'Orsova est trop étroit pour livrer passage à cette énorme masse d'eaux qui s'enlasse à ses portes et qui noie jusqu'à 47 000 hectares. La contrée a gardé son aspect sauvage et primitif; les huttes des paysans sont bâties en simple pisé. Les villes les plus peuplées ressemblent à de grands villages ou plutôt à de vastes camps. La région entre Danube et Theiss, la Mésopotamie hongroise, a mieux gardé cet aspect que le reste du pays, transformé par le travail de l'homme. On donne le nom de Bacs ou de Baeska à la partie sud de cette région. Le plateau du Titel, qui la domine, servit en 1849 de refuge aux Croates commandés par le ban Jellachich.

Le Danube sort des Portes Hongroises, gardées par *Presbourg*, la ville du sacre, qui fut longtemps la capitale de la Hongrie; elle ressemble plutôt à une cité allemande qu'aux grandes agglomérations madgyares. A *Presbourg*, le fleuve se divise en

plusieurs bras, peut-être les restes d'un delta qui se jetait dans la mer Hongroise. Les principaux de ces bras enveloppent deux îles considérables, la Grande et la Petite *Schiitt*, couvertes de prairies et de roseaux, peuplées de milliers d'oiseaux aquatiques. Ces îles sont fermées à l'est par l'importante place forte de *Komorn*, dont la citadelle date de 1472. Destinée d'abord à surveiller la turbulence des Hongrois, *Komorn* est appelée aujourd'hui à protéger les deux capitales de la monarchie, Vienne et Pesth. Elle est défendue par deux enceintes, l'ancienne enceinte ou *Kronwerk*, la ligne du Palatinat et de *Waag-Anschluss*, la tête de pont de la *Waag* et du Danube, enfin par le fort *Sandberg*. *Komorn* fut occupée en 1848 par les Hongrois révoltés et brava tous les efforts des armées assiégeantes; elle fut une des dernières places de l'insurrection qui capitulèrent.

Après avoir arrosé *Gran*, cité primatiale de la Hongrie, le Danube s'engage dans le défilé de *Novigrad* et de *Visgrad*, dominé par le massif granitique du *Matra*, qui portait le magnifique château fort, résidence de *Mathias Corvin*. Puis à *Waitzen* il change brusquement de direction. Après avoir jusqu'alors coulé continuellement de l'Ouest à l'Est, il tourne du Nord au Sud, soit que les montagnes le forcent à s'infléchir dans ce sens, soit qu'il y soit déterminé par la pente générale des alluvions apportées des *Karpates*. Dès lors le fleuve a toute sa majesté et sa puissance. Son lit s'élargit et laisse entre ses rives un espace qui varie de 500 à 1,500 mètres. Il rongé ses bords et se déplace incessamment, soit à droite, soit à gauche, enfermant des îles verdoyantes ou sablonneuses, laissant après l'inondation, au loin dans la campagne, des bras morts d'où s'exhalent des miasmes paludéens, des fossés marécageux, des étangs que desséchera le soleil de l'été. Trois îles plus considérables que les autres méritent d'être citées : *Saint-André*, entre *Waitzen* et *Pest*, *Czapel*, qui fut une des stations d'*Arpad*, l'île de *Mohacz*. La seule grande ville qui ait affronté le dangereux voisinage du fleuve est la capitale actuelle de la Hongrie, *Buda-Pest*. *Buda* (l'ancienne *Aquincum*) est bâtie sur une éminence qui domine le Danube; c'est la ville administrative, l'arsenal et la forteresse. Elle est dominée par le fort du *Blocksberg*. *Pest* est la ville nouvelle du commerce et de l'industrie. Elle moule une grande partie du blé de l'*Alfold*. Peu de cités ont vu s'augmenter aussi vite le nombre de leurs habitants : elle en compte aujourd'hui plus de 300 000. Malheureusement elle est insalubre; une effroyable mortalité sévit sur la

population pauvre. Calcutta et les villes du Gange ne sont pas plus meurtrières. Le Danube baigne encore *Mohacz*, qui vit la grande victoire de Soliman en 1526 sur le roi Louis de Hongrie et la défaite des Musulmans en 1687. A *Vukovar*, le fleuve, subissant l'influence de la Drave, reprend sa direction primitive de l'ouest à l'est, puis, sous l'influence de la Theiss, s'infléchit du nord au sud pour obéir encore à la force d'impulsion de la Save, qui lui imprime sa direction dernière de l'ouest à l'est jusqu'à la mer Noire. Cette région noyée, limite des pays Turcs, Croates et Hongrois, a vu à maintes reprises les conflits de ces peuples, que racontent encore les villes riveraines. *Peterwardein*, ville enfermée dans une boucle du fleuve, rappelle la victoire du prince Eugène en 1716 et la résistance des Hongrois en 1849. *Neusatz* ou *Novisad* est la métropole, la ville littéraire et politique des Serbes de Hongrie, animés d'un fanatisme ardent contre les oppresseurs de la nationalité jougo-slave; *Szalankment*, victoire du prince Eugène en 1716. *Semlin*, la ville chrétienne, regarde de l'autre côté de la Save *Belgrade*, la vieille ennemie musulmane, aujourd'hui la capitale nouvelle de la Serbie indépendante.

Le Danube, roulant une énorme masse d'eau, s'engage dans le défilé des *Portes de Fer*, qui a plus de 100 kilomètres de longueur. En certains passages il ne garde plus que 120 mètres de large, son chenal navigable a 4 mètres à peine; mais alors la profondeur atteint jusqu'à 53 mètres. Les récifs qui encombrant le lit du fleuve, les tourbillons et les courants rendent encore la navigation plus périlleuse. Les points les plus étroits sont la gorge de Kasan, où les eaux baignent la base des rochers à pic qui s'éboulent, et la passo d'Orsowa. Jadis le pont de Trajan, dont il reste quelques vestiges, faisait communiquer les deux rives. Les défiances des peuples riverains, intéressés à maintenir entre eux un obstacle aussi redoutable, ont empêché que l'œuvre fût reprise de nos jours,

Dans le cours de son troisième bassin, le Danube reçoit à gauche la *Waag*. La plus grande partie de son cours est resserrée entre la chaîne des Beskides et les hauteurs de la chaîne de Neutra; puis elle entre en plaine et va perdre ses eaux au milieu des marécages de la Grande Schütt.

La *Neutra* est également un fleuve de montagne, sauf dans la partie inférieure de son cours. Elle passe à *Neutra*, à *Neuhäusel*, et finit à *Komorn*.

Le *Gran* prend sa source dans la chaîne de Liptau, au mi-

lieu de montagnes riches en métaux précieux. Il arrose *Neusohl*, où jadis s'exploitaient des filons aurifères, laisse à quelque distance *Krennitz*, où se frappaient autrefois les ducats autrichiens, et finit en face de *Gran*.

La jolie rivière d'*Ipoly* contourne le massif du *Matra*, passe à *Ipoly* et finit au défilé de *Visgrad*.

La grande rivière hongroise est la *Theiss* ou *Tisza*. Il n'est pas en Europe, ni peut-être au monde, de cours d'eau plus sinueux. Sa vallée n'a que 545 kilomètres de long; mais si l'on suit ses méandres et ses détours, on en compte plus de 4 300. Jadis ses rives indécises se déplaçaient sans cesse; des marécages, des bras morts, des étangs annulaires, marquaient la place que le fleuve avait quittée. Au temps des grandes pluies et de la fonte des neiges, des lieues de pays étaient sur les deux bords couvertes par le flot d'inondation. Des myriades d'oiseaux, mouettes et grues, animaient les campagnes noyées. Depuis peu le fleuve a été endigué, et les inondations, pour être plus rares, n'en sont que plus désastreuses. Toute l'humidité de la haute vallée afflue vers le cours inférieur, et il ne se passe pas d'années que le limon ne recouvre des champs cultivés et ne détruise villes et villages. La plus tristement célèbre de ces inondations est celle de 1879, qui ruina de fond en comble *Szegedin*.

La *Theiss* prend sa source au plus épais massif des *Karpates*, dans la *Czerna Gora*. Elle suit à distance la chaîne des *Karpates*, recueillant tous les ruisseaux de la montagne, baigne le pied des collines qui produisent le fameux vin de *Tokay*, puis tend de plus en plus à couler parallèlement au *Danube*, menace *Szolnok*, *Csongrad*, *Szegedin*, immense village qui hier encore comptait 70 000 hab., le grand marché de blé de la *puszta*, situé à l'endroit où se bifurquent les lignes ferrées de la Hongrie orientale. A peu de distance du fleuve, en pleine *puszta*, est *Maria-Theresiopol*, le plus grand village de la Hongrie, qui couvre de ses maisons et de ses jardins 896 kilomètres carrés; *Zenta*, qui rappelle la grande victoire du prince Eugène sur les Turcs (1697); enfin le fleuve contourne le plateau de la région du *Bacs* et la plate-forme de *Titel*, avant de se confondre avec le *Danube*.

Les affluents de droite de la *Theiss* sont : la *Latorcza*, qui passe à *Munkacz*, la première capitale des *Madgyars*, au débouché du défilé de *Vereczké*, par où, dit-on, pénétra l'armée d'invasion;

L'*Hernad*, qui arrose *Kaschau* (21 000 hab.), ville d'échange entre la Galicie et la Hongrie.

A gauche, la Theiss reçoit le *Szamos*, formé de deux ruisseaux, dont l'un prend sa source dans la *Czerna Gora*, l'autre dans la chaîne transylvaine de *Beharia*, arrose *Koloçwar* ou *Klausembourg* (26 000 hab.), jadis ville peuplée d'Allemands, réoccupée par les Madgyars; un des principaux contres de la population tzigane. Le *Szamos* passe à *Szathmar*.

La *Korös* est constituée par trois rivières, la *Korös* blanche, la *Korös* noire et la *Korös* rapide. La *Korös* rapide passe à *Grosswardein*; la *Korös* blanche à *Gyula* et à *Bekes*. Après avoir reçu tous ses affluents, la rivière finit près de *Czongrad*.

La plus grande rivière de l'Alfold après la Theiss est son affluent la *Marös*, qui prend sa source dans les Karpates et traverse tout le plateau transylvain. Elle arrose *Marös-Vasarhely*, la capitale des *Szeklers*, les plus purs descendants des anciens Madgyars, la forteresse de *Karlsbourg*, à l'entrée de la chaîne transylvaine, se grossit de l'*Aranyos*, qui passe à *Thorda* (riches mines de sel), puis au débouché des montagnes baigne *Arad*, qui surveille les défilés. Elle va se jeter à *Szegedin*.

La *Béga* arrose *Temeswar*, citadelle qui commande le Banat.

La *Temes* coule dans une région indécise, presque toujours inondée, et finit dans le Danube à *Panczová*.

Il faut citer encore en Transylvanie l'*Aluta* ou *Olt*, qui se jette dans le bassin inférieur du Danube après avoir forcé les Alpes transylvaines au défilé de la *Tour Rouge*. Elle arrose *Kronstadt*, où la majorité appartient à la population saxonne, *Fogaras*, ancienne métropole des Roumains, et laisse à droite la ville saxonne d'*Hermanstadt*.

Dans son troisième bassin, le Danube reçoit sur sa rive droite :

La *Leitha*, petite rivière qui descend du *Sømmering* et doit son renom à ce fait, que depuis 1866 elle est devenue la limite du pays Cisleithan et du pays Transleithan, pourvus chacun d'un gouvernement et d'un ministère distincts. Elle est la route qui de Léoben conduit à Vienne. Elle arrose *Neustadt*, ville industrielle, qui est encore une dépendance de Vienne. Non loin de *Neustadt* est la résidence historique de *Frohsdorf*. La *Leitha*, sur le point de se jeter dans le Danube en face de *Presbourg*, se détourne et apporte ses eaux, devenues troubles

et marécageuses, au bras de la Petite Schütt, près de *Wieselburg*.

Entre la Leitha et la Petite Schütt s'étend le bassin du *Neusiedel*, lac temporaire dont les intermittences sont dangereuses pour les villages riverains. La cuvette du lac, à peu près vidée depuis 50 ans, s'est de nouveau remplie depuis 1870. Ses eaux, très chargées en sel et en soude, s'écoulent par le *Hansag* dans le bras de la Petite Schütt et dans le Raabnitz.

Le *Raab*, qui suit la base des monts Bakony, passe à *Saint-Gothard*, où, en 1664, Montecuculli, aidé par les gentilshommes français amenés par le comte de Coligny, triompha des armées turques qui menaçaient Vienne. Le Raab reçoit le *Raabnitz* à son embouchure dans la Petite Schütt. Près de la rivière s'élève *Raab*.

Entre les monts Bakony et le Danube s'étend le lac *Balaton* ou *Plattensee*. Au nord, ses rives escarpées sont semées de nombreux villages et des châteaux de l'aristocratie hongroise et viennoise ; au sud, ses bords sont marécageux. Une partie notable du lac a été rendue à la culture par de savants travaux de drainago et d'épuisement. Il s'écoule dans le Danube par le canal de *Sio*.

La *Drave*, la grande rivière qui sur la rive droite du Danube forme le pendant de la *Theiss* sur la rive gauche, a son origine dans le Pusthertal : c'est la principale route pour passer du versant autrichien dans le versant italien par le Tyrol. Son cours est encaissé entre de hautes montagnes couvertes de forêts, riches en mines de fer, de plomb et d'arsenic. Il passe à *Villach*, importante par ses forges. Près de là se trouve la fameuse mine de plomb de *Bleiberg*. Le fleuve laisse de côté la capitale de la Carinthie, *Klagenfurth*, où se croisent la route de la Drave et la ligne de Vienne, passe à *Marbourg*, nœud de communications important entre la Styrie, la Carinthie et la Carniole, près de *Kanicza*, gare de rayonnement pour un grand nombre de voies ferrées, à *Eszek*, place forte qui commande la Slavonie et tout le cours de la Drave. Tout le pays entre *Eszek* et le Danube est souvent inondé par les eaux.

La Drave reçoit à gauche la *Mihr*, qui coule parallèlement à l'axe des Alpes, arrose *Judenbourg*, qui commande le col de *Neumarkt*, *Saint-Michel* et *Léoben*, où aboutissent les routes du col de *Neumarkt* et du col de *Rottenmann*. C'est là qu'en 1797 arriva Bonaparte, poussant devant lui l'armée désorga-

nisée de l'archiduc Charles. A *Brück*, la Mühr tourne droit vers le sud, dans la direction que lui impose son affluent la *Mürz*, parallèlement au Danube hongrois, et arrose la magnifique plaine de *Grätz*, la capitale de la Styrie (81 000 hab.). Elle commande la route de Vienne à Trieste, possède une université allemande, se trouve dans le voisinage de mines nombreuses. C'est un des sites les plus riants de l'Autriche. La Mühr s'unit à la Drave près de *Zakany*.

La *Save* est le fleuve slave par excellence. Elle prend sa source au mont Terglou. Elle traverse les provinces autrichiennes de la Carniole et de la Croatie; passe à *Laybach*, que les Slaves nomment *Lublania* (24 000 hab.), et qui commande la route du col d'Adelsberg, le Nauportus, conduisant à Trieste; *Agram* ou *Zagreb* (17 000 hab.), capitale de la Croatie, centre de propagande littéraire et politique des Slaves autrichiens. C'est à Agram que le gouvernement de Pest a ses ennemis les plus acharnés. Le ban de Croatie Jellachich, dont la statue s'élève sur une des places de la ville, montre du doigt le pays où ses compatriotes combattirent au premier rang contre les Madgyars. En 1874, les Croates ont enfin obtenu de l'empereur la fondation d'une université slave à Agram. La navigation à vapeur de la *Save* commence à *Sissek*. A partir de ce point, la *Save* devient un fleuve puissant et sauvage. Comme la *Theiss* et le *Danube*, il se répand sans cesse sur ses rives marécageuses, à plusieurs lieues de son lit, noyant les récoltes. Point de ponts qui relient les deux bords. De loin en loin, avant l'occupation de la Bosnie par l'Autriche, stationnaient, se regardant par-dessus le fleuve, des soldats turcs et autrichiens grelottant de fièvre dans leurs guérites juchées sur des poteaux fichés en terre. Les plus importantes de ces stations étaient les deux forts de *Gradisca* et les deux forts de *Brod*. Le fleuve arrose *Metrovitz*, qui a remplacé la populeuse *Sirmium*, un moment la capitale de l'empire romain, *Chabatz*, petite place fortifiée sur la rive serbienne, enfin finit à *Belgrade*, séparée de *Semlin* par l'*îlot de la Guerre*.

La *Save* reçoit plusieurs rivières, au flot clair et froid, qui viennent de la Bosnie; leur cours capricieux emprunte les innombrables cluses que laissent entre elles les longues bandes parallèles des montagnes calcaires qui couvrent le pays. Ces montagnes crevassées sont revêtues de belles forêts où vaguent les troupeaux de porcs que gardent les paysans bosniaques; leurs sommets portent çà et là des châteaux forts, séjour de

l'aristocratie musulmane, qui, comme la féodalité française au moyen âge, surveille les routes et les cours d'eau.

Ces rivières sont : la *Külpa*, qui passe à la petite place de *Karlstadt* et finit à *Sissek* ;

L'*Unna*, qui forme frontière entre la Croatie et la Bosnie et baigne l'enceinte fortifiée de *Bihacz* et de *Novi* ;

La *Werbas*, qui passe à *Banyalouka* (18 000 hab.), qu'un chemin de fer réunit à la frontière autrichienne ;

La *Bosna*, qui passe à *Bosna-Seraï* ou *Serajewo* (50 à 60 000 hab.), capitale de la Bosnie, entrepôt principal du commerce de toute la région ;

Enfin la *Drina*, qui forme frontière entre la Bosnie et la Serbie et passe à *Zwornik*, place forte.

(Pour le quatrième bassin du Danube, voir la péninsule Thraco-Hellénique.)

Côtes de l'Adriatique. — L'Adriatique est la seule mer sur laquelle s'ouvre l'Autriche, et cette côte est peuplée d'Italiens et de Slaves. Les côtes sont singulièrement dentelées et découpées en une multitude de golfes qui semblent vouloir se perdre dans les terres, en baies plus sévères que gracieuses, bordées d'un chapelet presque ininterrompu d'îles, arides pour la plupart, brûlées par le soleil ou battues des deux vents qui dominent dans l'Adriatique, le *Bora* et le *sirocco*. Le sol est pauvre, dénudé ; les montagnes, dépourvues de leurs forêts, montrent à nu les roches et boivent avec avidité l'eau des pluies. La population, très clairsemée, rejetée sur les côtes par l'infertilité de la terre, vit de la mer. Dans les anses sculptées par les monts *Vellébisch* se cachaient autrefois les fameux *Uscotes*, Serbes expatriés, devenus d'audacieux pirates. Maintenant les habitants demandent la richesse au commerce et aux échanges. La race est belle. Frédéric-Guillaume I^{er} recrutait ses plus beaux hommes parmi les engagés morlaques. La langue parlée par la majorité est l'italien ; mais les habitants, surtout en Dalmatie, sont Slaves de cœur.

L'*Istrie* est une longue presque île triangulaire, jadis très peuplée, couverte par les escarpements calcaires du *Carso*, s'ouvrant en fissures étroites et en profonds entonnoirs ; elle est baignée à l'ouest par le golfe de Venise, à l'est par le golfe de *Quarnero*. L'olivier, la vigne, sont ses principales richesses. A l'embouchure de l'*Isonzo*, qui marque la frontière actuelle de l'Italie, s'élevait au temps de l'empire romain la forte cité d'*Aquilée*, ruinée par *Attila*. Aujourd'hui *Trieste* a remplacé

Aquilée. Elle ne comptait en 1800 que 3 000 habitants; elle en compte actuellement, avec ses faubourgs, 423 000. Elle est le grand port de la monarchie autrichienne, elle exporte ses bois, ses céréales, ses vins et ses huiles; elle reçoit par Brindisi une partie du commerce des Indes et rivalise avec Marseille, qu'elle compte dépouiller de son ancien monopole maintenant que la percée du Saint-Gothard lui a ouvert le débouché du nord de l'Europe. Aux portes de Trieste s'élèvent les immenses chantiers de la compagnie du Lloyd autrichien. On trouve en quittant Trieste les petits ports de *Pirano*, *Rovigno*, enfin *Pola*, le grand port militaire de l'Autriche sur l'Adriatique, défendue par 27 forts récemment construits, fière des ruines du magnifique amphithéâtre romain qu'elle contient. Après avoir doublé la pointe du *Promontoire*, on entre dans le golfe de *Quarnero*, au fond duquel se trouve *Fiume*, le seul petit port de commerce que Vienne ait laissé pour débouché aux pays Transleithans. Fiume est rattaché par un chemin de fer à Agram, comme Trieste à Vienne. Dans le golfe de *Quarnero* nous rencontrons les îles aux lignes tourmentées de *Veglia*, de *Cherso*, de *Pago*, avec un petit port du même nom.

Sur les côtes de Dalmatie se trouvent : *Zara*, capitale officielle, mal défendue, *Sebenico*, petite ville moitié maritime, moitié montagnarde, sur les bords d'un golfe profond et sinueux; *Spalatro*, bourgade malpropre, dont tous les habitants sont logés dans les ruines de l'immense palais bâti par Dioclétien : les voitures elles-mêmes circulent dans l'ancien triclinium. Le petit port de *Kleck*, qui appartient à l'Herzégovine, interrompt la continuité de la côte dalmate, si étroite par endroits qu'elle n'a plus que de 3 à 4 kilomètres de largeur. Plus bas est *Raguse*, vieille république fondée au septième siècle et détruite par Napoléon en 1808 : elle atteignit l'apogée de sa puissance au seizième siècle, posséda 300 navires, et fut quelque temps la rivale de Venise, l'intermédiaire entre les marchands des lagunes et le sultan de Stamboul. La civilisation slave s'y développa brillamment au contact de la civilisation italienne : on l'appelait l'Athènes slave. Aujourd'hui Raguse n'est plus qu'une tranquille et morne préfecture autrichienne de 5 à 6 000 âmes. Dernièrement le génie autrichien l'a pourvue de défenses redoutables et de 5 grands forts, dont l'un, le fort Impérial, domine la ville du côté du Nord.

Après Raguse nous n'avons plus à mentionner que les *Bouches de Cattaro*, espèce de petite mer fermée dans laquelle on

pénètre par le couloir de la *Suttorina*. Elle s'échancre en quatre golfes qui ressemblent à quatre lacs, bordés de petites villes coquettes, moitié slaves, moitié vénitiennes, enfouies au milieu de la végétation la plus luxuriante : les principales sont *Pesagno*, aux palais opulents, *Dubrota*, *Perasto*, qui est fortifiée, enfin la plus grande et la plus populeuse, *Cattaro*. Toute une flottille de bateaux pêcheurs naviguent dans cette petite mer intérieure.

Quelques maigres cours d'eau traversent la chaîne calcaire de la côte : la *Kerka*, qui, après un cours de 35 kilomètres, finit dans la baie de Sebenico ; la *Narenta* coule dans une admirable vallée, étranglée entre les hautes parois de ses berges précipitées en bruyantes cascades. La vallée s'élargit près de *Mostar*. Elle doit son nom à un pont d'une arche de 80 pieds de haut, bâti par Trajan. Mostar jouit d'un climat tout méridional et compte 48 000 hab., dont la moitié est catholique. La *Narenta* arrose aussi *Port-Opus*, qui défend la frontière dalmate, et finit dans le golfe de *Sabioncello*. Elle reçoit la *Trebinichitza*, qui descend du col de Kojniza, le point de séparation des eaux de la Bosnie, la clef des communications entre cette province et l'Herzégovine, passe à *Trébinje*, la capitale des Herzégoviniens, et, avant de se réunir à la *Narenta*, se perd en partie dans les fissures des terrains qu'elle traverse.

Les principales des îles qui bordent les côtes dalmates sont : *Brazza*, la plus massive ; *Lesina*, la plus allongée, avec son port fortifié du même nom ; *Lissa*, également fortifiée. C'est en vue de cette dernière île qu'en 1866 l'amiral autrichien Togethof battit complètement la flotte italienne.

Plusieurs provinces de la monarchie autrichienne sont en dehors du bassin du Danube et appartiennent à d'autres versants. La *Silésie autrichienne* dépend du bassin de l'Oder, la *Galicie* du bassin de la Vistule et du Dniester, la *Bukovine* du bassin du Pruth. Nous les étudierons en même temps que les fleuves qui les traversent. Nous ne ferons d'exception que pour la *Bohême*, arrosée par l'*Elbe*, et le *Tyrol*, arrosé par l'*Adige*, parce que ces deux provinces, fort bien délimitées par leurs montagnes, forment comme deux bassins fermés.

Bassin supérieur de l'Elbe. — Le bassin supérieur de l'Elbe est encaissé dans la vaste forteresse quadrangulaire du système bohémien, qui domine les basses plaines de l'Allemagne du Nord, et dont les derniers escarpements viennent expirer

sur les bords du Danube et de ses affluents. (V. le système de montagnes de l'Allemagne du Nord.)

L'*Elbe* prend sa source dans les *Riesengebirge*. Il est grossi presque aussitôt de trois rivières de montagnes : l'*Aupa*, qui passe à *Trautenau*, et la *Mattau*, qui arrose *Nachod*, débouchés des routes des *Riesengebirge* et de l'*Erlitzgebirge* et qui ont joué un rôle important pendant la campagne des Prussiens en Bohême (1866), toutes deux aboutissant à la ville fortifiée de *Josephstadt* ; l'*Adler*, qui prend sa source près de celles de la Neisse de Glatz et finit près de la forte place de *Königgrätz*. L'*Elbe*, de sa source à cette dernière ville, contourne le plateau de *Gischin*, où se rencontrèrent en 1866 près de *Sadowa* les armées autrichiennes et prussiennes : l'Autriche y perdit l'hégémonie de l'Allemagne. Les deux places de *Josephstadt* et de *Königgrätz*, insuffisamment fortifiées, ne purent rallier les restes de l'armée en déroute. L'*Elbe* arrose ensuite *Pardubitz*, laisse de côté les mines importantes de *Küttenberg* et passe à *Kölin*, où Frédéric II, au commencement de la guerre de Sept ans, se fit battre par le maréchal Daun ; puis elle prend la direction N.-O., passe à *Podiebrád*, *Bunzlau*, *Melnick*, et se dirige vers la Saxe par le défilé de *Schandau*, entre les monts de Lusace et de l'*Erzgebirge*. Ce passage très important est formé par la forteresse de *Theresienstadt-Leitmeritz*, au confluent de l'*Eger* et de l'*Elbe*, aussi insuffisante que celles de *Josephstadt* et de *Königgrätz*.

Le seul affluent de droite notable est l'*Iser*, qui ouvre le défilé de *Zittau*, passe à *Reichenberg* (30 000 hab.), une des villes les plus industrielles de la Bohême, à *Münchengrätz*, où se tinrent les conférences de 1834, et à *Jung-Bunzlau*.

A gauche, l'*Elbe* reçoit :

La *Moldau*, le principal cours d'eau de la Bohême, qui traverse le pays du Sud au Nord, le partage en deux parties à peu près égales et impose à l'*Elbe* sa direction. Elle passe à *Budweis* (18 000 hab.), la capitale du Sud, qui commande la route de Vienne à Pilsen, arrose des campagnes presque sans arbres, mais admirablement cultivées, et baigne les quais de la magnifique métropole de la Bohême, *Prague* ou *Praha* (225 000 hab.). Cette ville doit sa prospérité à l'empereur Charles IV, qui en fit sa résidence habituelle, bâtit ses principaux édifices, le fameux pont de la *Moldau*, la cathédrale, et y fonda, sur le modèle de l'Université de Paris, la première université de l'Europe centrale. Elle fut le centre de l'agitation

des Hussites au quinzième siècle et donna le signal de la terrible guerre de Trente ans par la défenestration de 1618. C'est sous les murs de Prague, à la *Montagne Blanche*, que se dénoua le premier acte de ce grand drame. Là succomba sous les coups de Tilly la nationalité Tchèque, qui ne devait se réveiller qu'au milieu du dix-neuvième siècle. La situation de Prague, vers le milieu géométrique de la Bohême, au point où se réunissent les principaux cours d'eau du pays, la prédestinait à son grand avenir. La Moldau finit un peu au-dessous de Prague, à *Melnick*. Elle reçoit à droite : la *Luschnitz*, qui passe à *Tabor*, centre de la résistance la plus acharnée des Hussites, et la *Sazawa*; à gauche : la *Beraun*, qui prend sa source au *Cerkow*, passe à *Taus* ou *Domalitz*, qui garde le fameux défilé du même nom, principale route d'invasion d'Allemagne en Bohême, arrose *Pilsen* (28 000 hab.), au milieu d'un riche bassin houiller, point de croisement des routes de Ratisbonne à Prague et de Vienne à Eger; elle finit près de Prague. L'Elbe reçoit enfin l'*Eger*, qui coule entre l'*Erzgebirge* et la chaîne volcanique du *Mittelgebirge*. Son cours est marécageux, bordé de prairies. C'est à elle qu'aboutissent les nombreuses routes de la Saxe. Des sources minérales célèbres dans le monde entier, *Marienbad*, *Carlsbad*, *Sedlitz*, *Pullna*, se trouvent dans son bassin. L'Eger passe à *Eger*, qui commande les routes ferrées de l'*Elster*, de la *Saale*, du *Naab*; là fut assassiné Wallenstein en 1634. L'Eger finit à *Theresienstadt-Leitmeritz*.

Bassin supérieur de l'Adige. — Le bassin supérieur de l'Adige est compris entre les montagnes déjà décrites de l'*Öetzthal*, de l'*Ortler*, du *Tonal* et de l'*Adamello*, et les Alpes *Cadoriques*.

L'Adige prend sa source au col de *Reschen*, coule dans la vallée très encaissée de la *Vintschgau*, quitte cette vallée à *Meran*, station d'hiver protégée de tous côtés contre les vents, et prend la direction du Sud. Au-dessous de *Botzen*, elle coule dans une vallée étroite appelée la *Levantina* et arrose *Trente*, cité plutôt italienne qu'allemande, siège du grand concile de 1545 (17 000 hab.). Elle est le nœud des communications de tout le pays avec l'Italie. Depuis la perte de la Lombardie, les Autrichiens l'ont armée de six forts qui ferment complètement la haute vallée de l'Adige et la vallée supérieure de la *Brenta* (*Val Sugana*). L'Adige, avant d'entrer sur le territoire italien, n'arrose plus que *Roveredo*, centre du com-

merce des soieries; elle surveille la passe de Mori, qui conduit à Riva, sur le lac de Garde.

L'Adige est grossie à gauche de l'*Eisach*, qui descend du Brenner, contourne la forte situation de *Franzenfeste*, nœud des routes du Brenner et du Pusterthal, baigne *Brixen*, qui, comme place forte, a été remplacée par *Franzenfeste*, et finit dans l'Adige près de Botzen. L'*Eisach* reçoit la *Rienz*, qui vient du Pusterthal et finit à Brixen.

Ethnographie de l'Autriche. — Au commencement du siècle, un diplomate autrichien disait dédaigneusement de l'Italie qu'elle n'était qu'une expression géographique. Depuis lors l'Italie, une par sa race, a chassé ses maîtres étrangers et conquis en même temps son indépendance et son unité politique. Mais la parole de M. de Metternich peut s'appliquer parfaitement à l'Autriche. Cet empire de 37 millions d'âmes environ n'est que la réunion de nationalités distinctes, juxtaposées, qui non seulement ne se sont pas fondues en un ensemble homogène, mais sont demeurées hostiles, malgré les siècles et malgré la centralisation exigeante et tracassière des bureaux de Vienne. La race qui a longtemps dominé au point de vue politique les autres races de l'empire est la *race allemande*. Elle n'est pourtant représentée que par 9 000 000 d'individus environ; elle est prépondérante dans la Haute et Basse Autriche, dans le Tyrol, équilibre la population slave dans la Carinthie et la Styrie, compte à son actif les deux cinquièmes des habitants de la Bohême et n'est plus représentée que par quelques îlots de population dans la Hongrie et dans la Transylvanie. Encore les ethnologistes prétendent-ils que sur les bords du Danube, dans les deux archiduchés, l'élément allemand repose sur un fond celtique. Les Allemands, chassés de la Confédération par le traité de Prague, aspirent à y rentrer, et seraient peut-être assez disposés, par haine des autres nationalités, à subir l'hégémonie de la Prusse.

La masse la plus compacte et la plus homogène, le noyau de résistance le plus solide de l'Autriche, est formé de l'élément madgyar. Encore ceux-ci ne comptent-ils que 5 500 000 représentants, descendants des Madgyars, Petchénègues, Koumanes, lazyges, qui, vers le neuvième siècle, franchirent les Karpates et se firent par l'épée, sur les bords du Danube et de la Theiss, une large place au milieu du monde slave. Ils sont aujourd'hui encore dans leur vallée profonde, entourés de toutes parts par les nations slaves, dont ils ont autrefois dis-

joint le faisceau. Ils ont été protégés contre l'absorption de leurs voisins par leur puissante individualité, leur amour de l'indépendance, leur valeur à la guerre. Leurs annales sanglantes témoignent à travers les siècles de leur passion pour l'honneur et la liberté. Ils ont su arracher à l'Autriche, en 1866, la consécration de leur indépendance et obtenu un gouvernement séparé, des chambres et un ministère distincts de ceux de Vienne. Pest est la capitale des États Transleithans, comme Vienne est la capitale des États Cisleithans.

Le troisième élément ethnique, le plus puissant par le nombre, et cependant toujours jusqu'ici sacrifié et subordonné aux deux autres, est l'élément slave. L'empire austro-hongrois compte en effet 17 millions de Slaves, répandus sur toute la surface du pays, même en faisant abstraction des Bosniaques et des Herzégoviniens, récemment et réellement annexés. On les divise en deux groupes principaux, les Slaves du Nord et ceux du Sud ou Jougo-Slaves.

Les Slaves du Nord sont : les *Tchèques* et *Moraves*. Durement éprouvés après le désastre de la Montagne-Blanche, proscrits en masse par le vainqueur german, ils ont triomphé, grâce à leur force de résistance, leur intelligence et leur industrie. Ils peuplent en majorité les campagnes, tandis que leurs anciens ennemis occupent en majorité les villes. Le dix-neuvième siècle a assisté à une véritable renaissance de la nationalité Tchèque. La langue s'impose de plus en plus dans les écoles et même dans les transactions commerciales ; les cours sont professés dans les deux idiomes à l'Université de Prague. Mais si profonde a été la rancune des Tchèques opprimés, qu'ils ont consenti seulement en 1879 à venir siéger dans le Parlement de Vienne.

Dans la Galicie dominant les *Polonais* proprement dits, dont le centre est Cracovie, et les *Polaques* galiciens, le rameau le plus triste du tronc slava, race abâtardie par la misère, une longue servitude, l'ivrognerie, exploitée par les usuriers juifs, qui sont devenus peu à peu maîtres de la plus grande partie des terres.

Sur le revers hongrois des Karpates, on rencontre les *Slovaques*, au nombre de 400 000 à peine ; les hommes sont grands, hardis et robustes. Chassés par la pauvreté de leurs montagnes, ils émigrent en grand nombre et viennent peupler comme portefaix et maçons les grandes villes de la monarchie. Un peu plus bas, les *Ruthènes*, apparentés aux Petits-Russiens

de l'empire du czar, parlant la même langue, ayant gardé les mêmes mœurs, habitent quelques cantons des Karpates hongroises et une partie de la Bukovine.

Au Sud, les Jougo-Slaves se distinguent en *Serbes* ou *Croates*. Les habitants de Belgrade et d'Agram ne sont, en effet, séparés par aucune différence essentielle. Des Serbes fuyant la domination turque sont venus s'établir dans le sud de la Hongrie, autour de Novisad ou Neustadt.

Les *Dalmates* sont les Slaves de la mer; enfin les *Slovènes*, cantonnés dans la Carinthie et la Styrie, se sont gardés moins purs que leurs voisins de même race et se sont mélangés dans une forte proportion aux populations allemandes.

On peut joindre à ces Slaves, depuis longtemps incorporés à la monarchie, les peuples de la Bosnie et de l'Herzégovine, bien que l'aristocratie y soit en partie turque d'origine.

Malheureusement pour eux, ces 17 à 20 millions de Slaves sont séparés entre eux par la langue, la religion et la politique. Les Tchèques sont protestants, les Galiciens catholiques ou orthodoxes grecs; les Serbes sont partagés en catholiques et en orthodoxes du rite grec, une partie des Bosniaques, musulmans. Les Tchèques, Moraves, Galiciens, Slovènes, Dalmates, appartiennent aux pays Cisleithans; les Slovaques, Ruthènes, Serbes et Croates dépendent des assemblées transleithanes. Les uns et les autres n'en sont pas moins ardents à réclamer leur indépendance politique. Prague et Agram sont les deux principaux foyers de ces revendications, auxquelles le gouvernement Autrichien devra tôt ou tard céder. Ce jour-là l'empire deviendra tri-unitaire.

Aux Slaves, Madgyars, Allemands, il faut joindre près de 3 millions de *Roumains*, descendants des anciens Daces de Trajan, qui forment la majorité en Transylvanie, où ils étouffent la nationalité Allemande et font reculer les Szeklers Hongrois. Ils doivent cette supériorité à la fécondité des unions et à la persistance de leur labeur.

Le *Tyrol* et le *Trentin* contiennent une forte proportion d'*Italiens*, qui eux aussi empiètent et gagnent sur les populations voisines (595 000 hab. environ). Le Tyrol est aujourd'hui Italien jusqu'à Botzen. En Italie, le parti bruyant de *l'Italia irredente* réclame l'annexion de Trente et de Trieste.

Enfin les Juifs sont en Autriche presque aussi nombreux qu'en Russie : on en compte plus d'un million, cantonnés surtout en Hongrie et en Galicie. Ajoutons 150 000 *Tzigans* éta-

blis en Hongrie et en Transylvanie; ils sont fort connus en Autriche et dans toute l'Europe par leur étonnante aptitude pour la musique.

Cette diversité de races fait de l'Autriche le pays, de tous les grands États Européens, le plus menacé d'une désorganisation imminente : les Allemands regardent vers Berlin, les Slaves vers Moscou ou rêvent la résurrection d'un grand empire Slavo sur le Danube, les Italiens sont sollicités par Rome. Seul l'élément Hongrois, isolé au milieu de populations ennemies, est la force la plus sérieuse de la monarchie et tire de lui-même toute sa vitalité. On a pu dire que l'Autriche, qui a poussé de toute sa force à la banqueroute politique de la Turquie, est destinée à devenir la Turquie de l'avenir.

Géographie politique de l'Autriche. — Les États Cisleithans comprennent les provinces suivantes :

1^o La *Haute-Autriche* : c'est un pays boisé, montueux ; les pâturages y sont plus nombreux que les terres à céréales. Capitale, *Linz* avec son faubourg, *Urfahr* ; villes principales : *Braunau*, *Steyer*, ville industrielle.

2^o La *Basse-Autriche*, capitale *Vienne*, capitale de la monarchie ; villes principales : *Neustadt*, *Brück*, *Sanct-Pölten*.

3^o *Salzbourg*. La province est riche en mines de sel et en sources minérales ; capitale, *Salzbourg*. La principale station balnéaire est celle de *Gastein* ; la principale mine de sel, celle de *Hallein*.

4^o La *Styrie*. La province est très riche en bois, et surtout en mines de fer ; l'industrie métallurgique y est prospère. Capitale, *Grätz* ; villes principales : *Eisenerz*, qui exploite la fameuse mine d'Erzberg, donnant plus de 200 000 tonnes de minerai ; *Vordenberg*, mine de fer ; *Rottenmann*, forges très actives.

5^o La *Carinthie*. La province nourrit beaucoup de bestiaux, mais ce sont surtout ses mines de fer et de plomb qui l'enrichissent. Capitale, *Klagenfürth* ; villes principales : *Ferlach*, manufacture d'armes à feu ; *Villach*, forges.

6^o La *Carniole* ou *Krain*. Les pâturages couvrent la plus grande partie du pays ; la vigne commence à paraître sur les pentes exposées au soleil. Capitale, *Laybach* ; ville principale, *Idria*, où se trouvent les plus célèbres mines de mercure, après celles d'Almaden en Espagne et de New-Almaden en Californie.

7^o Le *Tyrol*. Le Tyrol se divise naturellement en Tyrol alle-

mand (vallée de l'Inn) et Tyrol italien (vallée de l'Adigo). Le pays est pauvre, mais bien cultivé. Beaucoup de Tyroliens émigrent, comme colporteurs, musiciens, médecins itinérants. Le Tyrol méridional voit mûrir la vigne et pratique l'élève des vers à soie. Le *Tyrol allemand* a pour capitale *Innsbrück*; pour ville principale, *Küfstein*. Le *Tyrol italien* a pour capitale *Trente*; pour villes principales : *Brixen*, *Botzen*, *Meran*, *Roveredo*. La partie du Tyrol qui confine au lac de Constance et est arrosée par l'affluent du Rhin l'Ill s'appelle le *Vorarlberg*; elle participe à l'industrie suisse de Saint-Gall et de Winterthur et renferme deux petites villes animées : *Bregenz*, sur le lac de Constance, et *Feldkirch*.

8° Le gouvernement du *Littoral* comprend les comtés de *Göriz* et de *Gradiska*, avec les deux villes du même nom, sous un climat doux, favorable à la vigne et à l'olivier.

L'*Istrie*, habitée par une population qui vit de la pêche, de la culture de la vigne et de l'olivier, du commerce. Capitale, *Trieste*; villes principales : *Pirano*, *Rovigno* et *Pola*.

9° La *Dalmatie* : capitale, *Zara*; villes principales : *Sebenico*, *Spataro*, *Raguse*, *Cattaro*.

10° La *Bohême*, la province la plus industrielle de la monarchie. La terre est riche et bien cultivée partout où elle n'appartient pas à l'aristocratie des grands propriétaires. Le sol renferme tous les métaux, des salines, des sources minérales. La population est moitié allemande et moitié slave : un cinquième est composé de Juifs, qui se livrent en Bohême comme partout ailleurs au commerce et à la banque. La capitale est *Prague*; villes principales : *Kuttenberg*, mines exploitées dès le moyen âge, possède un des puits de mine les plus profonds qui existent; *Königgrätz*; *Reichenberg*, filatures de coton et manufactures de lainages; *Theresienstadt-Leitmeritz*; *Eger*, *Pilsen*, centre de fabrication de la bière; *Budweis*.

11° La *Moravie*. Physiquement et ethnologiquement cette province est la continuation de la Bohême. Capitale, *Brünn*; villes principales : *Olmütz*; *Sternberg*, marché d'échange entre la Moravie et la Silésie; *Iglau*, ville industrielle.

12° La *Silésie Autrichienne* renferme les sources de l'Oder. C'est tout ce qui reste à l'Autriche de l'ancienne province de Silésie, qui lui fut enlevée par Frédéric II en 1748. Capitale, *Troppau* (20 000 hab.), fabriques de cotonnades et de lainages; ville principale, *Teschen*.

13° La *Galicie*. Ce fut la part de l'Autriche dans les dé-

pouilles de la Pologne. Les habitants sont pauvres, bien que la terre soit fertile, que les montagnes renferment d'importantes mines de fer, de houille, et des sources inépuisables de pétrole, que les pâturages soient nombreux et excellents.

La partie occidentale a pour ville principale *Cracovie*, la vieille capitale de la Pologne, réunie en 1846, belle ville, très commerçante (60 000 hab.). Près de Cracovie se trouvent les célèbres mines de sel gemme de *Bochnia* et de *Wieliczka*.

La partie orientale a pour capitale *Lemberg* (90 000 hab.), siège d'une Université polonaise et le centre du trafic entre l'Autriche et la Russie : c'est avec Pest la ville d'Autriche qui contient la plus forte proportion d'Israélites. Villes principales : *Przemysl* (12 000 hab.), nœud des chemins de fer de Hongrie, de Russie et de Silésie; *Sambor*; *Kolomea*.

14° La *Bukovine*, province cédée par la Turquie au traité de Kainardji. Elle est couverte de belles forêts, habitée par des Ruthènes et des Roumains. La capitale est *Czernowitz* (35 000 hab.).

Les pays *Transleithans* comprennent :

1° La *Hongrie*, la plus grande et la plus riche province de la monarchie. Ses immenses plaines donnent le meilleur blé de l'Europe; ses vins, pour la quantité et la qualité, viennent immédiatement après ceux de France. Elle nourrit d'innombrables troupeaux. Ses mines lui donnent le fer, l'or, la houille, etc.

La capitale est Buda-Pest.

On divise officiellement la Hongrie en 4 cercles :

Cercle du Danube (rive gauche) : capitale, *Pest*; villes principales : *Presbourg*, *Gran*, *Neutra*, *Czegled*, *Maria-Theresienstadt*.

Cercle du Danube (rive droite) : capitale, *Oedenburg*; villes principales : *Stühlweissenburg*, l'ancienne *Alba-Regia*, qui renferme les tombeaux des anciens rois de Hongrie; *Fünfskirchen*, centre d'un des plus importants bassins houillers de l'empire.

Cercle de la Theiss (rive droite), villes principales : *Kaschau*, *Miskolcz*, *Unghvar*.

Cercle de la Theiss (rive gauche), villes principales : *Szege-din*, *Debreczin*, le centre de la propagande calviniste en Hongrie, la capitale de l'insurrection en 1848; *Szathmar*, *Gross-Wardein*, *Arad*.

La *Serbie Hongroise* a pour capitale *Neusatz* ou *Novisad*.

Le *Banat* a pour capitale *Temesvar*.

2° La *Transylvanie* : capitale, *Koloçvar* ou *Klausenbourg*;

villes principales : *Maros-Vasarhely*, la capitale des Szeklers; *Karlsbourg*, *Kronstadt*, *Hermanstadt*; *Thorda*, riches salines; *Fogaras*, l'ancienne capitale Roumaine.

3° La *Croatie*. Les montagnes sont couvertes de superbes forêts de chênes; la terre donne de belles cultures et fournit des arbres de toute espèce. Capitale : *Agram* ou *Zagreb*. *Fiume* est le port du littoral.

4° La *Slavonie*, entre Save et Drave : capitale, *Eszek*, la ville la plus cosmopolite de la Transleithanie.

5° Les *Confins militaires* ou *Militar-Grænzer*. Cette province, sur les bords de la Save et du Danube, ressemble par son organisation aux anciens champs Décumates des Romains. Toute la population est sous les armes; tous les habitants naissent soldats et reçoivent à titre de solde une sorte de fief militaire. L'organisation des Confins, abolie officiellement en 1873, subsiste encore en partie, l'Autriche hésitant à se priver d'une armée de 100 000 soldats qui, sous les noms de Pandours et de Talpaches, la défendirent longtemps contre les Turcs et jetèrent à diverses reprises la terreur en Europe.

Les principales villes des Confins sont : dans la *Région Croate*, *Karlstadt* et *Warasdin*; dans la *Région Slavone*, *Peterwardein* et *Semlin*; dans la *Région Hongroise*, *Pancsova*.

6° Il faut joindre à ces provinces Transleithanes la Bosnie et l'Herzégovine, que l'on peut regarder comme définitivement annexées.

La Bosnie est couverte de forêts (400 000 kilom. carrés) qui appartiennent tant à l'État qu'aux communautés. Le pays est peu cultivé à cause de l'insouciance des habitants, dévorés par l'impôt qu'ils acquittent aux seigneurs et à l'empereur; cependant la plupart des fonds de vallées sont d'une exubérante fertilité. L'aristocratie des begs, qui pressure le pays, est d'origine slave ou madgyare, mais de religion musulmane; ils ont été, comme une partie des Albanais, gagnés à l'islamisme par les conquérants turcs.

Les musulmans habitent de préférence la ville; les paysans ou raïas sont chrétiens, catholiques et grecs. Les chrétiens grecs sont en majorité. Les Israélites sont fort nombreux à Scrajewo et à Traunik; ils descendent des juifs espagnols chassés par les rois catholiques, et parlent encore un espagnol corrompu. A la suite des armées autrichiennes sont accourus une foule de juifs allemands et hongrois, qui déjà s'emparent partout du commerce.

L'Autriche ne s'est pas encore emparée de la Rascie : capitale, *Novi-Bazar*.

L'*Herzégovine* n'a que deux villes, *Trebinje* et *Mostar*.

Gouvernement. Les pays Cisleithans et les pays Transleithans ont depuis 1867 un gouvernement distinct.

Dans les *pays Cisleithans*, le pouvoir législatif appartient à deux Chambres : la *Chambre des seigneurs*, composée de 16 grands dignitaires de l'Église, 12 princes de la famille impériale, 53 membres héréditaires, 400 membres nommés à vie; la *Chambre des représentants*, composée de 353 membres élus, mais dans des conditions qui restreignent singulièrement la liberté et l'universalité du vote.

Dans les *pays Transleithans* nous comptons la *Haute Chambre* ou *Table des magnats*, composée de 270 membres de droit; la *Table des députés*, comptant 444 membres.

Chaque pays a son ministère distinct. Pour les affaires qui intéressent tout l'empire, elles sont réglées par une délégation des Chambres transleithane et cisleithane, assistée de trois ministres communs.

Armée. — L'effectif de l'armée sur le pied de paix est de 263 000 hommes; en temps de guerre, ces forces peuvent être portées à 900 000 hommes. Il faut compter en plus la landwehr autrichienne et la honved hongroise.

Chemins de fer. — L'Autriche est un des pays de l'Europe les mieux pourvus de lignes ferrées; Vienne est le centre où la plupart aboutissent. Les principales de ces lignes sont :

1^o La *ligne du Nord*, de Vienne à Prague, par Brünn, Triebitz (frontière de Bohême), Pardubitz; de Prague, la ligne rejoint Dresde par le défilé de Schandau. Les Riesengebirge sont franchis par la ligne de Prague, Reichenberg, Zittau, et par celle de Pardubitz à Liegnitz ou Breslau.

Une seconde ligne part de Vienne et de Gmünd atteint Prague par Tabor ou par Budweis et se dirige sur Pilsen et Eger. De ces deux villes partent les voies qui traversent le Böhmerwald et les Erzgebirge.

2^o La *ligne du Nord-Est* se rejoint aux lignes allemandes par la Moravie, en empruntant la passe du Gesenke ou trouée de l'Odor. Elle se divise à Oderberg même et de là se dirige, soit sur Ratibor et Breslau, soit sur Cracovie et les lignes galiciennes qui contournent les Karpates au nord (Cracovie, Tarnow, Przemysl, Lemberg, Kolomea, Czernowitz, Galatz).

3^o La *ligne du Danube-Ouest*, par Vienne, Sanct-Pölten, Linz et

Passau. La ligne de Vienne à Paris se détache de la précédente à Wels, va sur Salzbourg, Munich, Ulm, Stuttgart, Strasbourg.

4° Les *lignes du Danube-Est*. Trois voies aboutissent à Pest : 1° celle de Vienne, Presbourg, Neuhaüsel, Gran, Waitzen ; 2° celle de Vienne, Neusiedel, Raab, Komorn, Stühlweissenburg, Ofen (Buda) ; 3° celle de Vienne, Neustadt, OEdenbourg, Steinamanger, Ofen (Buda). De Pest rayonnent les lignes hongroises : 1° Pest, Czegled, Szegedin, Temesvar ; Bazias, sur le Danube, près des Portes de Fer ; 2° Pest, Czegled, Debreczin, Szathmar ; 3° par Czegled et Grosswardein, une ligne traverse la Transylvanie. Une autre, partant d'Arad, remonte le Marös.

Enfin, une ligne partant de Szegedin traverse la Mésopotamie hongroise et, par Maria-Theresiopol et Zombor, atteint le confluent de la Drave à Dalja.

5° Les *lignes du Sud*, qui mènent à l'Italie :

1° Vienne, Neustadt, le Scemmering, Brück, Grätz, Marbourg, Laybach, le col d'Adelsberg, Trieste, Venise ;

2° La ligne qui, de Brück et Judenbourg, franchit le col de Neumarkt et, par Klagenfürth et le col du Predil, atteint Göriz et Venise ;

3° La ligne du Brenner, qui, par Innsbrück et Trente, descend sur Vérone.

Les lignes du Sud se rattachent aux lignes hongroises par Klagenfürth, Kanicza et Fünfkirchen.

Défenses de l'Autriche. — L'Autriche est défendue du côté de la Russie d'abord par le mur des Karpates. En Galicie elle est protégée par *Cracovie*, devenue plus forte, et *Przemysl*.

Du côté de la Prusse, l'Autriche a *Olmütz*, qui ferme les routes de la Silésie. On peut tourner la place par les sources de la Waag ; mais alors on rencontre la ville de *Leopoldstadt*, fortifiée. Les défenses de la Bohême, *Theresienstadt-Leitmeritz*, *Josephstadt*, *Königgrätz*, ne suffisent pas, comme l'a prouvé la campagne de 1866, à garantir la Bohême.

Du côté de la Bavière, l'Autriche a deux lignes faciles à défendre : celle de l'Inn et de la Salza ; celle de l'Enns. Du reste, les places fortes sont insuffisantes. Ces deux lignes franchies, l'Autriche devrait livrer bataille, en avant du Wienerwald, à *Sanct-Pölten*.

Du côté de l'Italie, l'Autriche, menacée dans le Tyrol, a construit de grands travaux de défense. *Franzenfeste* garde les

débouchés du Brenner et du Pusterthal; *Trente* garde la vallée de l'Adige.

En somme, l'Autriche présente peu de défenses sérieuses. Elle ne possède que quatre places de premier ordre, capables d'arrêter un ennemi puissant : Olmütz, Cracovie, Komorn, Trente. On peut y joindre le port militaire de Pola.

De l'Autriche dépend une petite principauté située entre le Vorarlberg et la Suisse, le duché de *Lichtenstein*, capitale Vaduz ou Lichtenstein, sur le Rhin.



PÉNINSULE IBÉRIQUE.

Comprise entre 36° 0' 30'' et 43° 46' 40'' de latitude et 1° 0' 35'' et 11° 50' 16'' de longitude, la péninsule Ibérique contient le Portugal et l'Espagne, qui font partie du même ensemble géographique. La plus occidentale des trois péninsules méditerranéennes, elle rappelle l'Afrique par la massivité de ses contours, son climat, les productions du sol, et par le type même de ses populations méridionales. Elle ne tient à l'Europe que par l'isthme des Pyrénées, qui est une véritable barrière, et ouvre au contraire ses ports les plus animés du côté du continent Africain. Le centre de la péninsule est occupé par le vaste plateau Castillan, « sorte de presqu'île plus petite enfermée dans la grande presqu'île, » élevée de 800 à 1 000 mètres, et qui s'abaisse de tous côtés en versants maritimes d'une rare fécondité. Deux rebords gigantesques limitent l'Espagne au nord et au sud, les Pyrénées et la Sierra Nevada, qui renferment les sommets les plus élevés. « L'Espagne, a dit un géographe, est un corps bien musclé. » Le squelette en saillie vigoureuse est représenté par ses hautes sierras, qui profilent sur l'horizon leurs sommets en dents de scie; les fleuves et les torrents qui descendent de ses plateaux sont les artères bienfaisantes qui autour de cette prodigieuse ossature ont accumulé les terres d'alluvions, qui en sont comme la chair. Maigre et robuste, telle est l'Espagne.

Tels sont aussi les caractères du peuple qui l'habite. Les Ibères, dont les Basques présentent le type le plus pur, forment le fond de sa population. Sur ce fond primitif sont venus se superposer des éléments étrangers : des Celtes, plus particulièrement cantonnés dans la Galice; des peuples du nord, Alains, Suèves, Vandales, qui se sont rapidement fondus dans la masse sans laisser de traces profondes; des Visigoths, qui, mieux acclimatés par leur séjour en Italie et en Gaule, fondèrent un empire durable, dont Tolède fut la capitale; des Arabes et des Berbères, qui valurent à l'Espagne plusieurs siècles d'une pros-

périté inouïe, qui la couvrirent de villes populeuses et de monuments d'un art et d'un fini merveilleux, qui fécondèrent ses vallées par leurs savants travaux d'irrigation, et dont le sang s'est mêlé dans une forte proportion à celui des populations antérieures. Il faut ajouter à ces éléments ethniques les Juifs et les Gitanes. Des causes historiques profondes ont modifié sensiblement le tempérament et les mœurs de ces peuples : c'est avant tout cette longue et héroïque croisade de huit siècles que les chrétiens soutinrent contre les musulmans de 711 à 1492, et qui finit au siège de Grenade par le triomphe de la croix sur le croissant ; elle contribua à développer l'indépendance des nobles et des villes, à donner au citoyen une haute idée de sa personnalité, à exalter en lui le sentiment religieux et national, à entretenir l'esprit belliqueux, et une certaine férocité, qui naît des guerres intestines et religieuses longtemps continuées. Les rois d'Espagne donnèrent à leurs sujets le tribunal de l'Inquisition, qui proscrivit les Maures et les Juifs, c'est-à-dire la population adonnée à l'agriculture et au commerce. Elle épura l'orthodoxie, mais affaiblit d'une manière irrémédiable et enerva pour toujours la nation. L'Inquisition fit de l'Espagne sous Charles-Quint, Philippe II et ses pâles successeurs, le champion en Europe du catholicisme sous sa forme la plus intolérante, la théocratie. Elle s'épuisa dans cette lutte gigantesque, où la France fut son principal adversaire, et après avoir brillé d'un éclat incomparable mais éphémère, l'Espagne retomba dans une morne léthargie et une impuissance politique dont elle essaye à grand'peine de se relever. Il n'est pas jusqu'à la conquête du Nouveau-Monde qui n'ait contribué à augmenter la faiblesse de l'Espagne, en lui enlevant la fleur de sa jeunesse énergique et aventureuse, en quête de la fortune sur des plages lointaines. L'Espagne a retrempé sa virilité dans sa lutte contre Napoléon ; c'est là le souvenir glorieux dont ses patriotes l'entretiennent sans cesse, et qui vibre encore au cœur de tout Espagnol. Rien n'a plus contribué à relever l'Espagne de sa longue déchéance, à lui donner conscience de sa valeur et de ses destinées, à la soutenir dans ces désordres et ces révolutions périodiques où elle cherche laborieusement sa voie. Ainsi s'est formé le caractère de l'Espagnol, grave et digne, courageux, d'une endurance à toute épreuve, noble dans ses manières, nourrissant la plus haute idée de lui-même et de ses facultés, magnifique et pompeux dans son langage, paresseux

en général, avec des réveils d'une violence terrible, extrême dans ses vertus et dans ses vices, comme son climat où aux chaleurs énervantes de l'été succèdent les âpres bises de l'hiver.

Côtes. — Les côtes du golfe de Biscaye sont rocheuses, abruptes, présentant de rares échancrures où puissent s'abriter des ports. La mer est terrible dans ses colères et les naufrages fréquents. En face de la ville française d'Hendaye, de l'autre côté de la Bidassoa, se dresse *Fontarabie*, aux murailles lézardées et ruinées portant encore la trace des boulets, aux maisons à demi écroulées, fière cependant comme un hidalgo dans ses haillons. *Los Pasages*, vieux port abandonné, un des meilleurs de la péninsule, est sur les bords d'une conque, qui communique à la mer par un étroit goulet montagneux. *Saint-Sébastien* (17 000 hab.), ville coquette, souvent prise et reprise, assise au bord de son golfe arrondi, la Concha, que commande la puissante citadelle de la Mota. *Bilbao* (20 000 hab.), avec son avant-port *Portugalete* (7 000 hab.), occupe l'embouchure du Nervion; cette place fut au temps des deux guerres carlistes (1835 et 1874) le boulevard de l'Espagne. 3 à 4 mille navires fréquentent son port et y prennent, outre des céréales, la houille et le fer des mines inépuisables de *Somorrostro*. *Santander* (20 000 hab.) est le port des Castilles, un des plus fréquentés de la péninsule; c'est par là que s'exporte le blé des hauts plateaux Castillans. Les deux ports d'Oviédo et des Asturies sont *Gijon* (6 000 hab.) et *Aviles*; ils embarquent les houilles du bassin des Asturies. A l'embouchure de l'Éo commencent les côtes de Galice, échancrées de baies et de fiords granitiques, comme celles de Bretagne et de Cornouailles, lavées par des pluies abondantes, habitées par une population énergique et laborieuse, abritant des ports profonds et sûrs. Deux promontoires célèbres s'avancent au-devant des flots mugissants, le *cap Ortegal* et le *cap Finis-terre* (bataille navale de 1805); entre ces deux caps est le *Ferrol* (20 000 hab.), le Brest espagnol, dont le goulet est défendu par trois forts; là sont réunies les principales ressources maritimes de l'Espagne. *La Corogne* (25 000 hab.), au fond d'un golfe plus ouvert, est défendue par quatre forts. Ce fut là que, en 1809, le maréchal Soult, après une poursuite acharnée, força les Anglais de Moore à s'embarquer précipitamment. Quatre fiords, ceux de Noya, d'Aroza, de Pontevedra, de Vigo, entaillent la côte. Les deux derniers cachent les petits ports de *Pontevedra* et de *Vigo*, où, en 1702, la flotte anglaise coula les galions

d'Amérique, portant 380 millions. Le dernier port espagnol est la *Guardia*.

De l'autre côté du Minho, qui forme limite, commencent les côtes du Portugal. Elles sont en général plates, sablonneuses, bordées à distance de dunes qu'ont fixées des plantations de pins maritimes, bien avant que nos côtes landaises fussent ainsi consolidées. Les havres sont rares et d'approche difficile; de l'embouchure du Minho à Vianna sont échelonnés de petits forts qui protègent la frontière portugaise; les principaux sont ceux de *Caminha* et d'*Insua*. *Vianna*, à l'embouchure de la Lima, est le débouché de riches et populeuses campagnes. *Porto* (90 000 hab.), à l'embouchure du Duero, a donné son nom au royaume. La barre du Duero, très difficile, est gardée par les ouvrages de *San-João de Foz*. Par cette ville s'exportent à destination de l'Angleterre la plus grande partie des vins du pays. L'industrie, très active, est concentrée dans les faubourgs de *Gaya* et de *Villanova*. *Aveiro* (7 000 hab.), jadis un grand port commerçant, a perdu son importance depuis qu'une flèche de sable a fermé son golfe, mais se dédommage par l'élève des huitres. *Figuera de Foz* garde l'issue du Mondego vers la mer: c'est le port de Coïmbre. Du cap Carvoeiro, gardé par le fort Poniche, au cap de Roca, la côte est bordée par les escarpements de la sierra de Monchique; ce dernier cap doublé, on entre dans le magnifique estuaire du Tage, où s'est bâtie Lisbonne. *Lisbonne* ou *Lisboa* (250 000 hab.), au temps où le Portugal dominait sur les mers, fut le premier port de commerce du monde; bien que déchue de ce rang, elle possède encore un commerce très actif. Ruinée au dernier siècle par un tremblement de terre qui coûta la vie à 40 000 habitants et dont les oscillations se firent sentir aux Açores et même, dit-on, de l'autre côté de l'Atlantique, Lisbonne est aujourd'hui presque une ville neuve et sans originalité. Elle est reliée à Rio-de-Janeiro par un câble. Les nègres y sont plus nombreux qu'en aucune autre ville d'Europe. Les passes du Tage sont défendues par les forts Saint-Julien, Bugio, situé sur un banc de sable, Paço de Arcos. Ces passes furent forcées en 1831 par l'amiral Roussin.

Après avoir doublé le cap rocheux d'Espichel on entre dans la baie de *Sétubal* (16 000 hab.), qui vit du produit de ses salines, de ses pêcheries, de l'excellent muscat récolté dans sa campagne. La côte se prolonge ensuite en ligne droite, sablonneuse et marécageuse, brûlée par le soleil, jusqu'au cap *Saint-Vincent*. Au large, les Français gagnèrent en 1693 une bataille navale

sur les Anglo-Hollandais ; la flotte des libéraux y battit en 1833 les flottes de don Miguel. C'est près du cap Saint-Vincent, à *Sagres*, que Henri le navigateur s'établit au quinzième siècle et dirigea vers la côte d'Afrique les nombreuses expéditions qui devaient donner au Portugal l'empire des mers. Les ports sont nombreux sur la côte brûlante de l'Algarve : *Lagos* rappelle la défaite navale des Français en 1759 ; *Villanova*, défendue par deux forts, exporte les produits de la véga de Silves ; *Faro* (10 000 h.) possède un port protégé par un cordon de sable ; *Tavira* (9 000 hab.), au milieu d'une végétation des tropiques, exporte des fruits et le produit de ses pêcheries. Le Guadiana sert au sud de frontière entre le Portugal et l'Espagne.

Les côtes de l'Andalousie, divisées en deux parties par le détroit de Gibraltar, sont du Guadiana au Guadalquivir basses et difficilement accessibles. Le seul port est celui d'*Huelva* (9 000 hab.), qu'ont rendu célèbre les prodigieuses mines de cuivre du Rio Tinto et de Tharsis, déjà exploitées par les Phéniciens et les Romains. On tire des mines du Rio Tinto près de 600 000 tonnes de pyrite ; un seul filon des mines de Tharsis a 138 mètres d'épaisseur. Le pays est couvert des montagnes de scories accumulées par le travail des siècles. A l'embouchure du Guadalquivir, *San Lucar de Barrameda* est le port de Séville. *Cadix* (72 000 hab.), « comme un plat d'argent posé sur les flots, » entasse en amphithéâtre ses maisons blanches à terrasses sur un étroit îlot réuni par une chaussée au littoral. Dans la baie de Cadix se trouvent le faubourg industriel de *San Fernando*, l'arsenal de la Carraca, le port de *Puerto Real*, uni à la mer par le canal du Trocadéro. Forts, redoutes, batteries, hérissent la baie, peuplée de 200 000 riverains. La ville même de Cadix est dominée par le fort Saint-Sébastien. Le Trocadéro est gardé par les forts de Puntalès et de San-Luis ; la chaussée est barrée par le fort San-Fernando. Cadix, prise en 1811 et en 1823 par les Français, a donné le signal de la plupart des révolutions libérales de l'Espagne, celles de 1820 et de 1868. *Xerez de la Frontera* exporte ses vins capiteux par le port de *Puerto Santa-Maria*.

Le détroit de Gibraltar, qu'un fossé de 900 mètres de profondeur sépare de la côte du Maroc, est suivi par le courant extrêmement rapide qui porte les eaux de l'Atlantique à la Méditerranée. Trois promontoires s'avancent au-devant des côtes africaines : le cap *Trafalgar*, qui vit en 1805 la défaite de Ville-neuve et la mort de Nelson ; la pointe fortifiée de *Tarifa* ; enfin

la *pointe d'Europe*, qui porte l'énorme masse calcaire de *Gibraltar*. Gibraltar, surprise par les Anglais en 1704, est devenue dans leurs mains un fort inexpugnable, que n'ont pu lui arracher les Franco-Espagnols en 1782. Par Gibraltar et par Malte, les Anglais tiennent les deux issues de la Méditerranée occidentale. Gibraltar, trouée de casernes, hérissée de batteries, a 20 000 habitants. Il est défendu aux étrangers d'y résider. Elle tire la plus grande partie de ses approvisionnements de Tanger. Le golfe d'*Algésiras*, avec le port du même nom, sépare de la côte le rocher anglais; il rappelle la victoire navale de Linois en 1801.

La côte d'Andalousie, de la pointe d'Europe au cap de Gata, est bordée par les escarpements des sierras de Ronda et des Alpujarras. Le port principal est *Malaga* (98 000 hab.), grande ville aux rues tortueuses et sales, la moins espagnole des villes de l'Andalousie; elle fait un grand commerce de vins fameux, de raisins secs, de sucre de canne. *Vélez-Malaga* (13 000 hab.) est riche des mêmes produits. *Motril* (14 000 hab.) est un mauvais port; ses plantations de coton et de cannes à sucre donnent à sa campagne une physionomie tout africaine. *Almeria* (30 000 hab.), au fond de la baie du même nom, exporte le fer et le plomb extraits de la sierra de Baza et d'Almeria.

Du cap de Gata au cap Creux, la côte d'Espagne s'échancre en trois courbes d'une étonnante régularité, et dont les angles sont marqués par le cap de Palos et le cap de la Nao. Malheureusement les ports sont obstrués par les sables, et les côtes bordées par des marécages appelés *marismas* ou *albuferas*. Nulle part en Espagne le soleil ne darde de plus chauds rayons, nulle part la végétation ne donne au même point l'illusion des régions tropicales. Près du cap de Palos, les Carthaginois, maîtres de l'Espagne, fondèrent *Carthagène*, l'émule de la grande cité africaine; du temps de la domination romaine, 40 000 ouvriers étaient occupés à extraire le plomb des mines voisines de Herrerias. De nos jours, Carthagène, malgré sa situation de ville forte, son arsenal, ses chantiers, est en pleine décadence. Ce sont encore ses mines, peut-être les plus riches du monde en galène argentifère, qui alimentent son port. Celui-ci est gardé par les forts de Saint-Julien, de Galéras et d'Atalaya.

De l'autre côté du cap de la Nao, nous trouvons la petite place forte de *Denia*, l'immense albufera de Valence, enfin *Valence* (480 000 hab.), entourée de sa magnifique huerta; ses jardins, ses terrasses ombragées de verdure, les senteurs bal-

samiques que lui envoient ses bois d'orangers, les costumes pittoresques de ses habitants, en font une des plus belles cités de l'Espagne. Son industrie est très active et comprend les soieries, les lainages, les faïences. Valence est une université. Son port est le *Grao*, protégé contre les coups de vent d'une mer redoutable par des jetées monumentales. *Murviédro* est bâtie sur l'emplacement de l'héroïque Sagonte. Au nord de *Murviédro*, le seul port notable jusqu'à l'embouchure de l'Èbre est *Castellon de la Plana* (20 000 hab.), dans la huerta formée des irrigations du Mijarès. Les alluvions de l'Èbre empiètent d'une manière sensible sur la mer et rompent la régularité des côtes. Nul port n'a pu s'établir sur ces boues mouvantes; citons pourtant au revers du delta le *port des Alfaques*, que le canal de Carlos de la Rapita unit à *Tortose* (22 000 hab.), ville forte sur la branche maîtresse de l'Èbre, jadis une des plus florissantes cités mauresques. *Tarragone* (13 000 hab.) n'est plus que l'ombre de la magnifique capitale de la Tarraconaise. Elle a été remplacée comme port par *Barcelone* (200 000 hab.), la première ville industrielle de la Péninsule et son port le plus actif, à l'embouchure du Llobregat. Elle fabrique surtout des cotonnades et des fils. Le grand boulevard de la Rambla la partage en deux parties. Elle est dominée par la citadelle de Monjuich. Sa population est laborieuse, énergique, remuante, agitée par les passions politiques, qui ont souvent ensanglanté ses rues. Toute la banlieue de Barcelone participe à son activité industrielle : *Reus* (20 000 hab.), *Manresa* (14 000 hab.), *Vich* (12 000 hab.), *Mataro* (17 000 hab.).

De Barcelone au cap *Cerbera*, la côte est tourmentée, dentelée de golfes et de baies, où viennent finir les dernières ramifications des Pyrénées. On n'y remarque que les petits ports de *Palamos* et de *Rosas*, qui a suppléé *Ampurias*, l'antique Emporium, entourée de marécages.

Au large de la côte espagnole, entourées d'une mer profonde et inhospitalière, se montrent les Baléares. Elles sont plus peuplées que le reste de l'Espagne, cultivées par une population énergique, connue dès l'antiquité par ses vertus guerrières. Toutes ces îles sont volcaniques, célèbres par la beauté de leurs paysages et la douceur de leur climat. Elles se divisent en deux groupes : les *Pythiuses*, dont les principales sont *Iviça* et *Formentera*, riches des produits de leurs vergers. Le second groupe comprend *Majorque* (180 000 hab.), avec ses beaux pics, ses plaines bien cultivées, ses forêts d'orangers dont les

fruits s'exportent par millions à Cette et à Marseille. La capitale est *Palma* (53 000 hab.); le commerce y est aux mains des Juifs, qui habitent un quartier séparé. Au sud s'aperçoit le rocher aride de *Caprera*, qui vit mourir la plupart de nos soldats prisonniers à Baylen; au nord, *Minorque*, qui appartient à diverses reprises aux Anglais. Minorque a la meilleure rade des Baléares, *Port-Mahon* (15 000 hab.), qui fut enlevé par le maréchal de Richelieu au début de la guerre de Sept ans. Port-Mahon est fortifié.

Orographie. — Les *Pyrénées* forment entre l'Espagne et la France une barrière de 450 kilomètres (V. France). Tandis que sur le versant français les pentes sont brusques et la plaine proche du pied des monts, le versant espagnol est couvert d'escarpements et de contreforts jusqu'à la vallée de l'Èbre. Les Pyrénées espagnoles sont plus âpres, plus stériles, fonetées de vents plus violents que les Pyrénées françaises. La frontière a été tracée au profit de l'Espagne et ne suit pas exactement la crête des montagnes. Les sources de la Garonne et de la Bidassoa appartiennent à l'Espagne; celles de la Sègre sont en revanche sur le territoire français. Les sommets les plus élevés se trouvent sur le versant méridional : le géant des Pyrénées, l'*Aneto* (3 500 m.), dans le massif de la Maladetta, le mont *Perdu* (3 406 m.), les *monts Posets*. Un état indivis, la *république d'Andorre*, qui n'a de république que le nom, habitée par une population de pasteurs, relève de la France et de l'évêque de la Seo d'Urgel. Les principaux passages sont les suivants : la *route ferrée de Perpignan à Barcelone*, qui suit le littoral; le *col de Perthus*, défendu par *Figuières*, la plus grande place d'armes de l'Espagne, dominée par la citadelle de San-Fernando, et en retrait par la place de *Girone*, si souvent disputée entre Espagnols et Français. Le col de la Perche, le principal passage entre les deux pays, entre la sierra del Cadi et l'Espitalet, n'est gardé que par les mauvaises places de *Puycerda* et de *Bellver*. La route du Somport, au pied du pic du Midi d'Ossau, n'est barrée que par des défenses insuffisantes, *Canfranc*, et la vieille cité aragonaise de *Jaca*. Au débouché du *val Carlos* et des *Aldudes* s'élève la place de défense de *Pampelune* (22 000 hab.), prise en 1808 et en 1823.

Au *col de Bétate* cessent la Pyrénées proprement dites. Leurs contreforts, très pittoresques et mal connus, séparent les divers affluents de l'Èbre, qui en forcent les passages par des défilés très étroits. Ce sont, dans l'Aragon, les montagnes du

Sobrarbe et la sierra de *Guarra*, qui servirent de refuge aux derniers chrétiens dans leur lutte contre les Maures; la sierra de *Santo-Domingo*, qui court le long de la Cinca. Les contre-forts de la sierra del Cadi couvrent la Catalogne : ils sont très riches en mines, mais les seules exploitées sont celles de *San Juan de las Abadesas*, aux sources' du Ter. La plus curieuse de ces montagnes, entre les Pyrénées et l'Èbre, est le *Montserrat*, énorme entassement de cailloux agglutinés, de *muclas*, dominé par le San-Geronimo; sur les pentes s'échelonnent des villas, des ermitages, qui sont lieux de pèlerinages très fréquentés, des châteaux forts ruinés.

Les Pyrénées se joignent aux monts Cantabres et des Asturies par un labyrinthe de montagnes qui couvrent les provinces Vascongades. Au nord s'ouvre le *val de Bastan*, que traverse la Bidassoa; les monts français de la *Rhone* sont franchis sur le col de la Maya, qui mène à *Elizondo*. Ces montagnes sont riches en gisements de fer et de houille : citons ceux de *Salvatierra* et de *Mondragon*. Le chemin de fer de Bayonne à Valladolid traverse ce massif au redoutable défilé de *Pancorbo*.

Les *Pyrénées cantabriques* sont presque aussi élevées que les Pyrénées proprement dites. Leurs principaux sommets sont les *Picos de Europa* (2500 m.) et la *Peña de Trevinca*. Elles serrent de près la côte et n'envoient que des torrents au golfe de Biscaye. Deux cols principaux les entament : celui de *Pajarès*, de Léon à Oviédo; celui de *Piedrahita*, de Lugo à Astorga. La houille, le fer, le marbre, à peine exploités, abondent dans leurs flancs. On signale au souvenir pieux des patriotes la caverne de *Cavadonya*, où, suivant la légende, se réfugia Pélagé, avec les derniers défenseurs de la foi, après le désastre du Guadalete. Les monts Cantabres se terminent par le dédale inextricable des monts de la Galice, couronnés de noires forêts, creusés d'affreux précipices, entamés par le cours torrentueux du Minho et de ses affluents, qui roulent dans des couloirs aussi profonds que les Cañons du Nouveau-Monde.

Le grand plateau castillan, qui forme comme un vaste îlot granitique au milieu de l'Espagne, est délimité à l'est par la *sierra de Reynosa*, la *sierra d'Oca*, que traverse la voie ferrée de Miranda à Burgos, la *sierra d'Urbion*, la *sierra Madera* et l'énorme massif de la *sierra de Moncayo*, d'où l'œil embrasse la vaste vallée de l'Èbre; toutes ces montagnes aux pentes dénudées, calcinées par le soleil ou couronnées de neiges,

n'offrent que des sentiers propices aux embuscades et à la guerre de guérillas. La chaîne va rejoindre le *nœud de Saint-Philippe*, d'où descendent le Tage, le Guadalaviar, le Xucar; puis elle s'abaisse et forme un plateau sans saillies brusques où le haut Guadiana, les affluents du Tage, ceux du Xucar, entremêlent leurs sources. Elle vient s'attacher aux monts de Murcie par la *sierra d'Alcaraz*.

De cette chaîne dépendent les chaînes secondaires qui délimitent les bassins des fleuves méditerranéens : la *sierra d'Albarracin*, la *sierra de Teruel*, la *Peña Golosa*, qui séparent l'Èbre du Xucar; les *sierras de Caroche, d'Aitana*, qui séparent le Xucar de la Segura; la *sierra de Sagra*, la *sierra de Baza*, aux gorges affreuses, stériles et brûlées; la *sierra de Filabres*, qui va mourir au cap de Gata.

Au sud, le plateau castillan est bordé par la *sierra Morena*, ainsi nommée des noires forêts qui couvrent ses pentes, aux déclivités brusques du côté du Guadalquivir, plus douces et mieux ménagées sur l'autre versant. Elle est entamée par le défilé célèbre de *Despeña Perros*, la véritable porte de la Castille. Près de là, les chrétiens, en 1212, défirent l'armée innombrable des Almohades à *las Navas-Polosas*; là aussi, en 1808, le général Dupont, pris entre deux armées espagnoles qui occupaient Andujar et la Carolina, dut déposer les armes à *Baylen*. C'est dans un rameau de cette chaîne que se trouvent les inépuisables mines de plomb de *Linares*. La *sierra Morena* est continuée par des hauteurs moins élevées, mais qui couvrent de vastes espaces : la *sierra de Cordora*, dont les contreforts contiennent les riches gisements houillers de *Belmez* et les fameuses mines de mercure d'*Almaden*; la *sierra de Constantina*, aussi riche en cuivre que les mines d'*Huelva*; les affreuses solitudes connues sous le nom de *Dehesas de la Sierra*; enfin les collines qui accompagnent le Guadiana jusqu'à ses embouchures.

Deux chaînes rayent transversalement le plateau castillan et profilent leurs sommets neigeux au-dessus des hautes terres. La *sierra de Guadarrama* s'élève comme une muraille entre les deux Castilles : c'est le rempart de Madrid. Ses cols sont si élevés et si difficiles, que le chemin de fer de Saragosse la contourne par le plateau de *Medina Cœli*, celui de Valladolid par la paramera d'*Avila*. Deux passages s'ouvrent cependant à travers la crête granitique, celui de *Somo-Sierra*, enlevé en 1808 par la cavalerie polonaise, qui est gardé par un lion de

pierre; celui de *Peña-Larra*, à la base du pic le plus élevé du système (2 400 mètres). La chaîne se continue par le plateau d'Avila, qu'entame l'Alberche, puis se redresse en deux massifs, les plus hauts de l'Espagne intérieure, la *sierra de Gredos* et la *sierra de Gata*, dont le sommet principal, le *Playa del Moro*, atteint 2 650 mètres. Aux crêtes affreusement dénudées succèdent une végétation admirable, des forêts épaisses, de beaux lacs. Le monastère de Saint-Juste, où se retira Charles-Quint, se trouve dans cette région privilégiée. Le passage de *Baños* sépare les deux sierras; il fut suivi par Junot dans sa marche précipitée sur Lisbonne. La chaîne s'infléchit dans le Portugal vers le sud-ouest sous le nom de *sierra d'Estrella*, aride et brûlée, où Junot laissa la plupart de ses soldats épuisés. La végétation reparait avec les brises et les pluies de la mer dans les plateaux qui ferment l'horizon de Lisbonne. Le nopal, le cactus, l'aloès, croissent comme en Afrique sur ces gradins qui conduisent au beau palais de *Cintra* et à ces fameuses *Torres Vedras*, pied à terre de Wellington, contre lesquelles se brisèrent les assauts des meilleurs généraux de Napoléon, Masséna et Soult.

Entre le Tage et le Guadiana s'élève la *sierra de Tolède*, qui n'atteint que 1 500 mètres. Elle laisse à l'est, entre les deux Castilles, un vaste plateau désolé indivis entre les affluents du Tage, du Guadiana et du Xucar. Elle se continue par la *sierra de Guadalupe*, qui couvre de ses ramifications la plus grande partie de l'Estrémadure. Des collines volcaniques s'entremêlent à cette chaîne granitique dans les environs de Calatrava. La chaîne se continue en Portugal et prend les noms de *sierra d'Ossa*, de *sierra de Monchique*, de *montagnes de l'Algarve*; ces dernières, parallèles au littoral, aussi humides et vertes sur le versant marin qu'elles sont sèches et pelées sur le versant d'Alemtejo.

Le rebord méridional de l'Espagne est formé par la *sierra Nevada*; les roches qui se dressent tout d'un jet au nord de Grenade sont calcaires et schisteuses. Elles renferment les géants de la Péninsule: le *Mulhacen* (3 500 mètres), la *Veleta*, presque aussi élevée, couverts l'un et l'autre de neiges que les étés ne fondent pas. Le *mont Padul*, le *Sospiero del Moro*, rappellent les souvenirs de la conquête musulmane. Les *Alpujarras*, qui forment un dernier gradin baigné par la mer, les rappellent plus encore. Dans leurs gorges se concentra la résistance désespérée des derniers Maures contre Gonzalve de Cordoue et

don Juan d'Autriche ; là se sont conservés les derniers survivants de ces populations dispersées.

Hydrographie. — La péninsule Ibérique n'a pas un fleuve navigable, sinon près de ses embouchures. Tous ont un régime torrentiel, maigres filets d'eau que boivent les sables en été, fougueuses rivières gonflées par les pluies et les neiges, entraînant une masse énorme de limon dans leurs flots jaunâtres, au printemps et en automne. Par là s'expliquent ces ponts démesurés et admirables qui enjambent les deux rives des fleuves et qui datent presque tous de l'époque romaine et de l'époque arabe.

La *mer de Biscaye* ne peut recevoir, vu l'étroitesse du versant Cantabrique, que de modestes ruisseaux : la *Bidassoa*, qui passe à Elizondo et finit entre Fontarabie et Hendaye, après avoir contourné l'île indivise de la Conférence (1659) ; le *Nervion*, qui arrose Bilbao et finit à Portugalète ; le *Nalon*, qui passe près d'*Oviédo* (9 000 hab.), la vieille capitale de l'Asturie : sa magnifique cathédrale montre avec orgueil les reliques les plus vénérées de l'Espagne.

L'Océan reçoit presque toutes les eaux de l'Espagne, les plateaux intérieurs s'inclinant généralement vers l'Ouest.

Le *Minho* roule à travers des gorges sauvages une masse d'eau considérable, passe à *Lugo* (10 000 hab.), vieille capitale de la Galice, à *Orense* (5 000 hab.), dont les eaux thermales sont renommées, et sert de limite entre le Portugal et l'Espagne. Les forteresses de *Salvatierra*, *Tuy*, *la Guardia*, sont espagnoles ; *Monçao*, *Valença*, *Caminha*, sont portugaises. Le *Minho* se grossit du *Sil*, plus puissant que lui-même : le *Minho* porte le nom, le *Sil* porte l'eau, dit un proverbe galicien.

La *Lima* fertilise une riche vega portugaise que commande *Vianna*.

Le *Duero* naît dans la sierra d'Urbion, passe à *Soria*, non loin de l'emplacement où fut la fière Numance, près de *Simancas*, qui renferme de précieuses archives, à *Toro* (7 000 hab.), aujourd'hui déchue, à *Zamora* (13 000 hab.), dont les défenses tombent en ruines. La sierra de Moncorvo force le *Duero* à s'infléchir de manière à servir de limite au Portugal. Sur sa rive droite s'élève la forteresse portugaise de *Miranda*. Il féconde une vallée riche en vins et en fruits, arrose *Lamego*, où les Cortès proclamèrent, après la victoire d'Ourique, l'indépendance du Portugal, et finit à *Porto*.

Le *Duero* reçoit à droite : la *Pisuerga*, qui arrose *Palencia*

(13 000 hab.), point de croisement de trois chemins de fer; *Valladolid* (60 000 hab.), l'ancienne capitale de l'Espagne, délaissée par Philippe II; elle paraît vide et morne avec ses grandes places, ses larges rues. Elle montre une cathédrale superbe, mais inachevée. Christophe Colomb y mourut. La *Pisuerga*, que longe le canal de Castille, se grossit, à droite, du *Carrion*, à gauche, de l'*Arlanza* et de l'*Arlanzon*. Ce dernier passe à *Burgos* (14 000 hab.); elle en eut jadis plus de 100 000. Elle est curieuse avec ses ruelles étroites aux maisons bariolées de teintes disparates, sa merveilleuse cathédrale gothique aux bas-reliefs en bois d'une incomparable richesse. *Burgos* est la ville du *Cid*, qui naquit près de là, au donjon de *Bivar*.

L'*Esla* traverse des campagnes dépeuplées, auxquelles commande *Léon* (10 000 hab.), la triste capitale d'un ancien royaume réuni à la Castille. Son principal affluent, le *Tuerto*, passe à *Astorga*.

À gauche, le *Duero* reçoit le *Eresma*, qui passe à *Ségovie* (7 000 hab.), où jadis 30 000 ouvriers tissaient le coton et fabriquaient les draps les plus renommés de la Péninsule. Près de *Ségovie* s'élève le palais de *Saint-Idelfonse* ou de *la Granja*, célèbre par la révolution de 1836. Le *Tormès* passe à *Salamanque*, qui eut jadis 200 000 habitants, et qui n'en a aujourd'hui que 18 000. Plus de 8 000 étudiants venaient autrefois y chercher la science, qu'y stérilisa, depuis, la surveillance de l'Inquisition. Non loin de *Salamanque* remarquons le petit village des *Arapiles*, où *Marmont* fut vaincu en 1812.

L'*Agueda* arrose la ville forte de *Ciudad-Rodrigo*, qui surveille la frontière portugaise; elle fut prise par les Anglais en 1812.

Sur le territoire portugais, le *Duero* reçoit sur ses deux rives plusieurs petits affluents. Le *Sabor* passe près de *Bragance* (19 000 hab.), la plus forte des citadelles du Portugal, grand marché pour les soies. La *Tamega* arrose la petite place de *Chaves*. La *Coa* passe au fort *Mendo* et près de la ville forte d'*Almeida*.

Le *Mondego* est un fleuve tout portugais : il traverse la plus riche vallée du pays. Il laisse de côté la place forte de *Viseu* et arrose *Coïmbre* (18 000 hab.), entourée de magnifiques cultures, l'université portugaise la plus fréquentée.

Le *Tage* naît au nord du plateau de *Saint-Philippe* et coule tantôt encaissé entre des rochers qui resserrent son lit, tantôt s'épanchant sur une plage verdoyante. Il arrose *Aranjuez* (11 000

hab.), délicieuse oasis au milieu des arides plaines castillanes. Toute la ville dépend du beau château royal, ensanglanté par la révolution de 1808 et qu'entoure un parc magnifique, tout bruyant des eaux courantes qui l'animent. *Tolède* (18 000 hab.), la vieille capitale religieuse de l'Espagne, où se tinrent dix-huit conciles, longtemps sa capitale politique, dresse son enceinte couronnée de tours sur un rocher qui domine le fleuve; elle entrelace ses ruelles étroites comme des corridors et pavées de vastes dalles autour d'une des plus belles cathédrales de l'Espagne. *Talavera de la Reyna* (8 000 hab.) rappelle la victoire de Wellington sur le maréchal Victor en 1809. Au sortir d'un étroit cañon, le Tage passe sous les arches colossales du pont romain d'*Alcantara* et entre en Portugal. Après avoir traversé une région affreuse, il arrive à *Abrantès*, place forte qu'emporta Junot en 1808. A *Santarem* (9 000 hab.), qu'environnent de fertiles jardins et d'opulents vergers, le Tage devient un grand fleuve que peuvent remonter les navires. Les villages et les palais se succèdent jusqu'à *Lisbonne*.

Le Tage ne reçoit que peu de cours d'eau. A droite, il reçoit le *Xarama*, grossi du *Ténarez*, qui passe à *Guadalaxara* (8 000 hab.), autrefois la rivale de *Ségovie* pour la fabrication des draps, et à *Alcala* (9 000 hab.), patrie de Cervantès. Un autre affluent du *Xarama*, le *Mancanarez*, à sec pendant une grande partie de l'année, traverse *Madrid*, capitale moderne de l'Espagne, située au centre géométrique de la péninsule (332 000 hab.). Elle a des rues et des places spacieuses, la rue d'*Alcala*, la place de la *Puerta del Sol*, animées par un va-et-vient continu, de belles promenades, le *Prado* et la *Ronda*, quantité de théâtres et de spectacles de tous genres, un des plus beaux musées de peinture du monde. L'hiver est rude à Madrid : la bise glaciale de la sierra y souffle avec âpreté. L'été, quand souffle le solano, est accablant. Entre Madrid et la sierra, en plein désert, un caprice de Philippe II a fait surgir l'énorme masse granitique de *l'Escorial*, tout à la fois palais, place forte et couvent; du fond de cette retraite le sombre monarque gouvernait la moitié de l'Europe.

L'Alberche entame l'épais massif de la sierra de Gredos et arrose la paramera d'*Avila*.

L'Alagon descend de la sierra de Gata et finit près d'*Alcantara*.

A gauche, le Tage reçoit l'*Almonte*, qui arrose les farouches

vallées de l'Estrémadure et passe non loin de *Truxillo*, la patrie des deux Pizarre.

Le *Guadiana* naît sur un plateau marécageux de la Manche, disparaît dans une fissure du sol pour reparaitre en plusieurs petits lacs qu'on appelle les Yeux du *Guadiana*. Il se grossit de la *Zangara* et de la *Gigueta*, qui traversent les plaines mornes, dévastées, poussiéreuses, de la Manche, où Cervantès a fait vivre son immortel héros : Argamasilla de Alba et Toboso sont des bourgs de ce pueblo. Le fleuve, ainsi constitué, passe près de *Ciudad-Real* (12 000 hab.), triste capitale de la Manche, puis s'engage dans des gorges sauvages où il semble couler au fond de précipices. La plaine s'élargit vers *Medellin*, patrie de Fernand Cortez, arrose *Mérida* (6 000 hab.), dont les ruines romaines, le pont de l'époque de Trajan, racontent la splendeur ; *Badajoz* (23 000 hab.), vieille cité romaine, est une place forte qui surveille sa voisine portugaise Elvas. Elle subit pendant la guerre de l'Indépendance deux sièges fameux et fut prise par Wellington en 1812. *Elvas* (12 000 hab.) défend la frontière de l'autre côté du fleuve. Plus bas, *Olivenza*, souvent disputée entre les deux pays, appartient aujourd'hui à l'Espagne ; à *Villaviciosa*, Vendôme, en 1710, fit triompher la cause de Philippe V.

Le *Guadiana*, après avoir coulé en Portugal à travers d'affreux défilés, dont le plus fameux est le *Salto de Lobos*, sert encore de frontière et finit entre *Villa-Real* et *Ayamonte*. Il n'a d'autre affluent notable, sur la rive gauche, que le *Jubalon*, qui passe à *Valdepeñas* (11 000 hab.), que ses vins noirs ont rendue célèbre.

Le *Guadalquivir*, le plus beau des fleuves espagnols, appartient tout entier à l'Andalousie. Il se grossit du tribut du *Guadalimar* et du *Guadiana Menor*, qui sort de la sierra de Baza. Il laisse de côté les puissantes mines de plomb de *Linarés* (3 000 hab.) d'un côté, de l'autre *Jaen* (18 000 hab.), entourée de murs crénelés et de tours mauresques qui rappellent son ancienne puissance, passe à *Andujar*, où aboutit la route de Despeña-Perros, à *Cordoue* (42 000 hab.). Cordoue, jadis la capitale de l'empire arabe, eut au temps de sa splendeur 1 million d'habitants. Elle éclipsait Damas et Bagdad par la magnificence de ses palais et de ses temples ; sa bibliothèque contenait six cent mille volumes ; ses écoles étaient les plus fréquentées du monde entier. Elle ressemble encore aujourd'hui à une ville arabe ; elle a gardé le joyau de l'architecture

musulmane, sa mosquée, que soutient une forêt de colonnes de jaspe et de porphyre et dont le sanctuaire, le mihrab, est usé par les genoux des fidèles qui viennent s'y prosterner. De Cordoue à Séville le paysage est féerique, la terre déploie toutes ses magnificences, les plantes d'Afrique, palmiers, agavés, nopals, bordent les champs où le blé, le maïs, prennent des proportions inusitées. *Séville* (148 000 hab.) « est la fleur de l'Andalousie ». Elle a perdu le monopole du commerce des Indes, mais est encore la plus gaie, la plus riche des villes espagnoles. Ses promenades et ses jardins sont d'une rare beauté. Sa cathédrale est gigantesque. Il reste de l'art arabe la tour de brique de la Giralda et l'Alcazar. Sa fabrique de cigares, qui emploie 6 000 ouvrières, est la plus grande de l'Espagne. Séville est la patrie de Murillo. De grands navires remontent encore le Guadalquivir jusque-là. Le fleuve, après avoir enveloppé les deux îles connues sous le nom d'Isla mayor et d'Isla menor, finit à *San Lucar de Barrameda*.

Son principal affluent est, sur la rive gauche, le *Xenil*. Gonflé par les neiges de la sierra Nevada, il arrose, distribué en mille canaux, la merveilleuse *véga de Grenade*. Grenade (68 000 hab.) ne rappelle que de loin l'opulente cité arabe, la dernière qui ait succombé sous les coups des chrétiens (1492). Le joyau de Grenade est l'Alhambra, tant vanté par les poètes et les artistes : c'est une ville dans la ville ; la fantaisie mauresque n'a rien produit de plus parfait que l'ornementation de la salle du Trône et de celle des Ambassadeurs. Plus loin, séparé par un ravin, s'élève le Généralife, la villa des rois maures. Grenade a encore un quartier peu fréquenté, l'Albaycin, où grouille une population de gitanes en guenilles. Le Xenil arrose *Santa Fe*, qu'Isabelle fit bâtir pendant le siège de Grenade, *Loja* (43 000 hab.), « une rose au milieu des épines, » *Ecija* (24 000 hab.).

A droite du Guadalquivir, le *Rio Tinto* roule jusqu'au golfe d'Huelva ses eaux salées par les sels de cuivre de ses mines. A gauche, le *Guadalete*, qui vit la défaite du roi Rodrigue en 711, passe à *Xérès de la Frontera* (35 000 hab.), qui exporte les vins les plus renommés de la Péninsule.

Les fleuves du versant méditerranéen sont :

La *Segura*, qui traverse dans son bassin supérieur des steppes affreux, où en maints endroits le sel forme sur le sol des efflorescences, puis de gradins en gradins gagne les huertas enchanteresses de Murcie et d'Orihuela : ce ne sont que bois

d'orangers et de grenadiers, bouquets de palmiers, champs de cannes à sucre et de tabac. La Segura a des crues formidables, témoin l'affreux désastre de 1879, qui ruina ces fertiles campagnes. *Murcie* a 55 000 hab., *Orihuela*, 25 000 hab. La Segura reçoit la *Sangonera*, qui traverse la belle huerta de *Lorca* (40 000 hab.), et le *Vinalapo*, qui arrose *Elche*, célèbre par sa forêt de 50 000 palmiers.

Le *Xucar*, grossi du *Cabriel*, a un régime aussi torrentiel et aussi irrégulier que la Segura. Il arrose *Cuença* (7 000 hab.), au milieu de campagnes désertes.

La *Turia* ou *Guadalaviar* passe à *Teruel* (7 000 hab.), qui a conservé ses tours et ses murs crénelés du moyen âge ; elle arrose la fameuse *huerta de Valence*, et ses eaux, distribuées par un syndicat, entretiennent des prairies éternellement verdoyantes, où l'herbe semble croître à nouveau sous le fer qui la fauche, des bois d'orangers dont les fruits s'expédient par millions par le Grao.

L'Èbre, dont le bassin a été le théâtre de tant de luttes, disputé si souvent par la France, naît dans la sierra de *Reynosa*, passe à *Miravala*, où se coupent quatre lignes ferrées, à *Logroño* (12 000 hab.), à *Calahorra* (7 000 hab.), patrie de *Quintilien*, à *Tudela* (5 000 hab.), victoire de 1808. A *Tudela* commence le canal Impérial, qui féconde l'étroite vallée de l'Èbre jusqu'à *Saragosse* (56 000 hab.), la ville héroïque qui soutint l'épouvantable siège de 1809. Elle est sévère et triste. Elle possède un des sanctuaires les plus vénérés de l'Espagne, *Notre-Dame del Pilar*. L'Èbre passe à *Mequinenza*, au confluent de la *Sègre*, et finit par un vaste delta marécageux que garde *Tortose*.

L'Èbre n'a à droite qu'un affluent notable, le *Xalon*, que suit le chemin de fer de Madrid. Il passe à *Calatayud* (12 000 hab.), l'ancienne *Bilbilis*.

Les affluents de gauche descendent des Pyrénées à travers les gorges sauvages qui les encaissent, véritables déserts, altérés d'humidité, connus sous le nom de *Bardenas*, *Monegros*, etc.

Ce sont : la *Zadorra*, qui passe à *Vitoria*, défaite des Français en 1813 ; l'*Aragon*, qui a donné son nom à la province et passe à *Canfranc*, à la fière et pauvre *Jaca*, et reçoit l'*Arga*, qui baigne le pied de la colline de *Pampelune*.

Le *Gallego* apporte à l'Èbre le tribut des glaciers du mont *Perdu* et finit en face de *Saragosse*.

La *Sègre*, plus puissante que l'Èbre, vient de France, arrose *Puycerda*, la ville épiscopale d'*Urgel*, *Lérida* (12 000 hab.), dont la citadelle domine de riches cultures. Elle est très bien située au débouché des grandes vallées pyrénéennes ; César y battit les lieutenants de Pompée. Elle brava les assauts de Condé en 1647. La *Sègre* reçoit les deux *Noguera*, qui tracent à travers les montagnes deux sillons parallèles, et la *Cinca*, qui passe à *Barbastro*. Son affluent l'*Alcanadre* reçoit l'*Isuela*, qui arrose la vieille cité basque, jadis redoutable, d'*Huesca* (12 000 hab.).

Le *Llobregat* féconde une vallée industrielle, extrêmement peuplée, passe à *Manresa* et finit à *Barcelone*.

Le *Ter* passe à la place d'armes de *Ripoll* et à *Girone*.

La *Fluvia*, qui arrose *Olot*, se perd dans la vallée jadis fertile, aujourd'hui marécageuse, du *Lampourdan*.



Géographie politique. — L'Espagne est divisée en 48 provinces, auxquelles il faut ajouter les îles Canaries. Toutefois les anciennes divisions historiques subsistent encore et correspondent à peu près aux capitaineries générales, qui sont les circonscriptions militaires.

La *Vieille Castille* est l'immense plateau qui s'étend des Pyrénées Cantabriques à la sierra de Guadarrama. C'est une région triste et aride, balayée par des vents fougueux, froids en hiver, chauds et étouffants en été. Le sol, malgré le manque d'eau, serait fertile s'il était bien cultivé ; mais de vastes espaces sont encore en friche et ressemblent à des déserts, les *parameras*. Point d'arbres : ceux que le paysan épargne sont détruits par la dent des moutons qui par troupeaux de 40 000 bêtes errent de l'Estrémaduro aux plateaux castillans, ravageant les clôtures, empêchant la forêt de se reconstituer. Le Castillan, qui a conquis l'Espagne, est grave et digne, fier dans sa pauvreté farouche ; rarement il se déride ; du reste, paresseux et dédaigneux des travaux manuels. La capitale est Burgos ; les villes principales, Valladolid, Palencia, Santander.

La *Nouvelle Castille* ressemble beaucoup à la Vieille Castille : c'est le même plateau, aux vastes étendues dénudées, à

peine couvert de la maigre végétation des bruyères et des genêts, le même sol jaunâtre se soulevant en épais tourbillons de poussière, et que rayent de lignes verdoyantes les vallées étroites des fleuves. Les villages sont misérables; les cabanes, construites en pisé, se distinguent à peine du sol. La partie la plus désolée est la Manche. Quelques champs de blés dormant sous un soleil de plomb, quelques troupeaux de mérinos enveloppés d'un nuage de poussière, des moulins à vent agitant leurs grands bras sous la brise, rompent seuls la monotonie de ces espaces, qui rappellent les savanes américaines. L'habitant ressemble à son voisin le Vieux Castillan; son parler sonore et pompeux est devenu la langue littéraire de l'Espagne. La capitale est Madrid; les villes principales, Tolède, Aranjuez, Ciudad-Real.

Le royaume de Léon fut de bonne heure réuni à la Castille. Sa plaine est semblable à la plaine castillane, sa montagne à la Galice. Le pays est très pauvre, mal peuplé, les villes et villages mornes et sales. Les muletiers de Léon passent pour être les plus énergiques, les plus honnêtes, les plus prudents de l'Espagne. La capitale est Léon; villes principales, Salamanque, Astorga.

La Galice, toute couverte de montagnes, arrosée par des pluies fréquentes et bienfaisantes, est avant tout un pays de pâture. La côte nourrit une population industrielle de pêcheurs qui fournit à l'État ses meilleurs marins. Le Galicien n'a pas l'élégance et la noblesse du Castillan; mais c'est un rude travailleur, sobre et économe. Beaucoup de Galiciens émigrent à Madrid, à Lisbonne, au Brésil; ils y exercent les petits métiers, comme les Auvergnats à Paris, et vont comme eux à la fortune par le labeur et l'économie. Les villes principales sont Santiago, la Corogne, Orense.

Les Asturies occupent la région du littoral au revers des Pyrénées Cantabriques. La richesse de cette province consiste surtout dans les produits de ses mines. Sa population énergique et indomptable, la plus pure de l'Espagne, résista à la conquête maure. La capitale est Oviédo.

Les provinces Basques ou Vascongades sont formées de la Biscaye, capitale Bilbao, du Guipuzcoa, capitale Saint-Sébastien, de l'Alava, capitale Vitoria. Bien arrosées par les pluies fertiles, riches en mines inépuisables de fer et de houille (Mondragon, Salvatierra, Somorrostro), elles sont habitées par les Basques ou Euskariens, race mystérieuse, au type brun, à

la langue sans parenté avec les idiomes européens, et dont l'origine est inconnue. Leur domaine est aujourd'hui fort restreint. Ils sont les plus laborieux et les plus industriels des Espagnols. Très attachés à leurs vieilles coutumes, à leur indépendance communale, à leurs *fueros* ou privilèges politiques, ils ont recruté pendant les deux grandes guerres civiles les armées carlistes et leur ont fourni leurs plus intrépides défenseurs. Ils avaient conservé leur budget et leur armée particulière jusqu'à la fin de la dernière guerre; la défaite de leur parti leur enleva ces *fueros* octroyés depuis 1332.

La Navarre ressemble beaucoup aux pays basques. Comme eux, elle est bien arrosée par les pluies. Ses montagnes pittoresques sont recouvertes d'épaisses forêts; le sol est riche et bien cultivé, la vigne grimpe sur les coteaux, ses vergers donnent en abondance des fruits variés, ses pâturages nourrissent de nombreux troupeaux. Tout autre est la région méridionale, aride et brûlée; on y trouve de véritables déserts. La Navarre a été la forteresse du carlisme et le principal théâtre des luttes qu'il a suscitées en Espagne. La capitale est Pampelune; la ville principale, Estella.

L'Aragon, qui avec la Castille a fondé l'unité territoriale de l'Espagne, est couvert presque tout entier par les escarpements décharnés des chaînes pyrénéennes. C'est aujourd'hui la plus pauvre province de la Péninsule. Il n'y a de vie que sur les bords de l'Èbre. L'Aragonais est le plus fier des Espagnols et le plus jaloux de son indépendance. On connaît la formule célèbre que le grand justicier d'Aragon prononçait au couronnement des rois: « Nous qui valons autant que vous et qui sommes plus puissants que vous, nous vous avons élu pour notre seigneur et notre roi, à condition que vous conserverez nos droits et nos libertés; sinon, non. » La capitale est Saragosse; villes principales, Huesca, Calatayud, Teruel.

La Catalogne offre avec la province sa voisine un vivant contraste. Le Catalan est plutôt un Provençal qu'un Espagnol; il a la vivacité et l'exubérance des méridionaux français. Énergique au travail, âpre au gain, désireux de la fortune, il méprise l'indolence du Castillan et la superbe de l'Aragonais. Les terres sont bien cultivées, les villages coquets et propres, les villes de fabrique très nombreuses. La Catalogne est la province industrielle par excellence. La capitale est Barcelone; villes principales, Tortose, Lérida, Tarragone, Girone.

Valence est une province de parameras dépeuplées, de val-

lées effrayantes par leur nudité, de montagnes dénuées de végétation et offrant un vaste chaos de pierres éboulées et de collines croulantes; puis, dans les vallées fluviales, succèdent des prairies luxuriantes, une fougue de végétation extraordinaire, des huertas où alternent les bouquets d'oliviers, d'orangers, de citronniers. Les habitants ont un assez mauvais renom. Le proverbe dit : « En Valence, la chair est de l'herbe, l'herbe de l'eau; les hommes sont des femmes, les femmes rien. » Le Valencien vaut mieux : s'il est passionné et violent, si le couteau joue un grand rôle dans ses querelles et ses rixes, il est énergique et laborieux. La capitale est Valence; les villes principales, Alicante, Castellon de la Plana.

La *Murcie* est la plus chaude province de l'Espagne et la plus africaine par le climat. Si ses sierras sont désolées à ce point que le sol s'y couvre d'efflorescences salines, ses huertas sont aussi riches que celles de Valence. Le Murcien, sous son ciel de feu, est indolent et mou, sans vivacité ni gaieté. La capitale est Murcie; les villes principales, Carthagène, Albacète, Lorca.

L'*Estrémadure* fut sous les Romains la province de l'Ibérie la plus peuplée et la plus riche; elle est aujourd'hui une des plus pauvres. Nulle n'a souffert davantage de la fuite des Maures et de l'émigration des plus hardis de ses enfants vers le Nouveau-Monde. Elle a encore des forêts de chênes et de hêtres qui nourrissent des multitudes de pores. La capitale est Badajoz, villes principales, Merida, Truxillo, Alcantara.

L'*Andalousie* est la plus belle, la plus riche, la plus peuplée des provinces espagnoles. Partout où suinte une source, où court un ruisseau, l'opulence de la végétation est incomparable. Et pourtant l'Andalousie des Maures était dix fois plus peuplée. On rencontre encore de vastes solitudes, des parameras dévastées, des cités jadis regorgeant de population, maintenant vides et mortes. Les Andalous sont les plus pétulants, les plus gais des Espagnols; leur intarissable faconde les a fait surnommer les Gascons de la Péninsule. Ils ont des aptitudes poétiques, le sentiment des couleurs; ils ont donné à l'Espagne ses plus grands peintres. Nulle part les grandes villes ne sont aussi nombreuses : Séville, Cadix, Cordoue, Malaga, Grenade, Antequera.

Il faut joindre à ces provinces : les *Baléares*, capitale Palma; les *Canaries*, qui ont une capitale du même nom.

Gouvernement. — Sans cesse agitée depuis le commence-

ment du siècle par les révolutions, les coups d'État militaires ou pronunciamientos, les guerres civiles, l'Espagne s'est donné aujourd'hui une monarchie appuyée sur des institutions parlementaires. Deux chambres se partagent le pouvoir législatif : le sénat, composé de membres héréditaires ou nommés par le roi ; la chambre des députés, élue par le peuple, à raison d'un représentant par 50 000 habitants.

Armée. — Le service obligatoire a été appliqué à l'Espagne. L'armée active compte 80 000 hommes ; la réserve, 120 000. Il faut ajouter 60 000 hommes qui forment l'armée de Cuba, 20 000 hommes pour les autres colonies.

Marine. — La marine compte 12 000 matelots et 200 navires de toutes classes.

PORTUGAL.

Géographie politique. — Quoique partie intégrante de la Péninsule, traversée par les mêmes sierras et baignée par les mêmes fleuves, le Portugal, sauf pendant une courte période de 1580 à 1640, a toujours formé un État séparé. Il constitue au point de vue physique une région distincte. Les plateaux espagnols s'abaissent en gradins à ses frontières, et il comprend toute la zone pluvieuse du littoral, moins la Galice. Le Portugais diffère aussi de l'Espagnol ; il est plus solide et plus massif, moins élégant et moins noble d'attitude, plus laborieux et plus persévérant. Le Portugal a joué un grand rôle dans le monde, et ce rôle l'épuisa pour longtemps. Il eut le plus vaste empire colonial au temps d'Albuquerque et de Juan de Castro ; il a presque seul colonisé le Brésil et continue de renouveler sans cesse sa population. Il compte un peu plus de 4 millions d'habitants.

Il est divisé en 8 provinces :

Minho, la plus peuplée et la mieux cultivée. Presque toutes les collines sont couvertes de vignobles. La capitale est Porto ; ville principale, Braga.

Tras os Montès, plus montagnaise que la précédente, est enrichie par ses vignes, les fruits de ses vergers, ses céréales, ses oliviers. La capitale est Bragance ; ville principale, Villa-real.

Beira. Presque toute la population est concentrée dans la magnifique vallée du Mondego, rivale pour ses produits de la huerta de Valence. On élève beaucoup de mulets dans la montagne. La capitale est Coïmbre; villes principales, Aveiro et Almeida.

Estrémadure. Aussi pauvre que son homonyme espagnole dans la partie qui touche à la frontière, elle est au contraire d'une rare richesse dans le bassin inférieur du Tage. Les villages, les maisons, les usines, se multiplient à mesure qu'on approche de Lisbonne et de ses faubourgs. La flore est tout africaine dans la superbe campagne qui avoisine la capitale. Ce n'est qu'une succession de jardins jusqu'aux montagnes qui ferment l'horizon. Capitale, Lisbonne; villes principales, Santarem, Abrantès.

Alemtejo. La population, si dense au nord du Tage, devient ici rare. Des landes brûlées, des bruyères grises, des roches nues, couvrent presque toute la province. Les principaux revenus sont la laine des troupeaux de moutons et la chair des porcs. La capitale est Evora; ville principale, Elvas.

Algarve. L'Algarve ressemble à une riche oasis africaine, plus chaude que l'Andalousie, avec une flore plus tropicale encore. La population est très serrée, active et laborieuse. La capitale est Lagos; villes principales, Loulé, Faro, et l'ancienne capitale maure, Silves.

Il faut ajouter les Açores et les îles Madère.

Gouvernement. — Le pouvoir exécutif appartient au roi, le pouvoir législatif à deux chambres, une chambre des pairs de 100 membres, héréditaires ou nommés à vie, une chambre des députés de 150 membres, nommés à raison d'un représentant par 25 000 habitants.

Armée. — Sur le pied de paix, elle est de 32 000 hommes; sur le pied de guerre, de 70 000. La marine compte 20 grands vaisseaux et 3 000 matelots.

Chemins de fer de la Péninsule. — Le principal nœud du réseau est Madrid.

La principale ligne traverse toute l'Espagne, d'Irun à Cadix, par Saint-Sébastien, Miranda, Burgos, Palencia, Valladolid, Avila, Madrid, Aranjuez, Manzanarès, le défilé de Despeña-Perros, Andujar, Cordoue, Séville, Xérès et Cadix.

Ses embranchements principaux vont d'Alsasua à Castejon, sur l'Èbre;

De Palencia à Santander ;

De Palencia à Léon et de là sur Oviédo d'un côté, de l'autre sur Astorga et la Corogne ;

D'Aranjuez à Tolède ;

De Cordoue à Grenade et à Malaga.

La ligne de l'Èbre part de Miranda, où elle s'attache à celle d'Irun à Madrid et à celle de Miranda à Bilbao. Elle suit l'Èbre par Logroño, Tudela, Saragosse, remonte sur Huesca, passe à Lérida et aboutit à Barcelone.

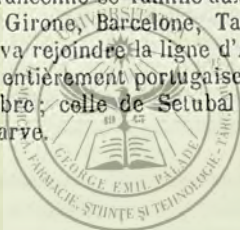
Un embranchement relie Alagon sur cette ligne à Madrid, par Guadalaxara et Alcalá.

La ligne de l'Ouest part de Manzanarès, passe à Ciudad-Real, Almaden, Medellin, Merida, Badajoz, et dans le Portugal à Elvas, Abrantès, Santarem, pour aboutir à Lisbonne.

La ligne de l'Est va d'Alcazar à Murcie et Carthagène, d'un côté, à Alicante, de l'autre.

La ligne méditerranéenne se ramifie aux lignes françaises à Collioure, passe à Gironne, Barcelone, Tarragone, Castellon, Valence, Alcira, et va rejoindre la ligne d'Alicante.

Deux lignes sont entièrement portugaises : celle de Porto à Lisbonne, par Coïmbre ; celle de Setubal à Beja, qui doit se terminer dans l'Algarve.



ITALIE.

Des trois péninsules européennes qui se baignent dans la Méditerranée, l'Italie occupe le milieu. Elle s'étend des glaces qui couronnent les Alpes jusqu'au détroit semé d'îles et de bas-fonds qui la sépare de la Tunisie, et divise ainsi en deux parties presque égales la Méditerranée. Carl Ritter l'a comparée à la presqu'île asiatique de l'Hindoustan. Comme celle-ci, en effet, elle se compose d'une région continentale fermée par une grande chaîne de montagnes et traversée par un grand fleuve : ici les Alpes et le Pô ; là l'Himalaya et le Gange ; d'une partie péninsulaire terminée par une île : la Sicile qui rappelle Ceylan. Par sa forme allongée, son développement dans le sens du méridien, l'Italie réunit tous les climats : au nord, les paysages sévères des glaciers, la végétation des pins, vigoureuse et triste ; au sud s'étale la riche végétation des pays chauds, myrtes, orangers, citronniers, palmiers, cannes à sucre.

Peu de pays ont joué un aussi grand rôle dans l'histoire du monde. Sous la république et l'empire romain, elle domina des colonnes d'Hercule aux bords de l'Euphrate, des rives du Danube aux sables de l'Afrique. Plus tard, Rome fut encore la capitale du monde chrétien ; ses papes, mêlés à toutes les révolutions de l'Europe, firent et défirent rois et empereurs et imposèrent à l'Occident le grand mouvement des croisades. Au seizième siècle, l'Italie vit s'épanouir encore la Renaissance et ralluma le flambeau des lettres et des arts, éteint pendant la longue éclipse du moyen âge. Enfin, après trois siècles de servitude et de domination étrangère, l'Italie a pris de nouveau sa place parmi les grandes puissances de l'Europe. Grâce à l'initiative vigoureuse des princes de la maison de Savoie, elle a recouvré son unité et son indépendance. Les efforts souvent malheureux du Piémont (1848) pour délivrer la Péninsule du joug autrichien, la Constitution libérale octroyée par Victor-Emmanuel au début de son règne (le Statut royal), attiraient sur cet État et sur son roi les sympathies de tous les Italiens. Ses destinées furent servies par un ministre

habile, M. de Cavour. En 1859, l'intervention française, les victoires de Magenta et de Solferino, donnèrent à Victor-Emmanuel la Lombardie, moins le Mantouan. Malgré les hésitations de la politique française, le mouvement ne s'arrêta plus. Le général Garibaldi conquérait la Sicile et le royaume de Naples (1861) pour le compte du Piémont ; Modène, Parme, les Marches, la Romagne, demandaient à faire partie du nouveau royaume. La guerre de 1866, si fatale à l'Autriche, lui enlevait le Mantouan et la Vénétie. Enfin, pour compléter l'œuvre d'unification, au moment où les régiments prussiens envahissaient le sol français, Rome, la nouvelle capitale du jeune État, tombait au pouvoir de Victor-Emmanuel, et le pape ne gardait de ses anciennes possessions temporelles que le palais du Vatican. Un parti turbulent, celui de l'*Italia irredente*, ne juge pas encore l'œuvre achevée et pousse l'Italie à élever des prétentions sur le Trentin, Trieste, le comté de Nice et la Corse.

Côtes. — L'Italie est une contrée essentiellement maritime et possède un grand développement de côtes sur trois mers, la mer Tyrrhénienne, la mer Ionienne, l'Adriatique.

De Menton, dans le comté de Nice, à la Spezzia s'étendent les côtes du golfe de Gènes. À l'ouest de Gènes, on donne au littoral le nom de *Riviera du Ponent*, à l'est celui de *Riviera du Levant*. Le littoral est extrêmement peuplé et resserré par la base des montagnes de l'Apennin Ligurien. La crête est suivie par la route magnifique de la Corniche, doublée aujourd'hui d'un chemin de fer, qui, sur 440 kilomètres de développement, en compte 33 de tunnels. Les montagnes sont arides, brûlées par le soleil, dépourvues de forêts ; la mer offre peu de ressources pour la pêche. La terre et la mer sont également avares pour les riverains ; cependant la côte forme un cordon continu de villes et de villages qui se cachent au milieu de la plus luxuriante végétation : ce ne sont que palais, villas, bouquets de palmiers, forêts d'orangers, bois d'oliviers. Une foule de malades viennent chaque année pendant l'hiver demander à ces rivages le doux climat qui leur est nécessaire. *Ventimiglia* est la première ville italienne sur la côte. *Bordighera* montre son bois de palmiers, qui n'a de rival en Europe que celui d'Elche. La pittoresque *San Remo* (12 000 hab.) égale Cannes et Menton pour la sérénité de son ciel. *Porto Maurizio*, *Oneglia*, font un important commerce d'huile d'olives. *Finale-Borgo*, capitale d'un ancien marquisat, barre la route de la Corniche et peut passer pour un fort avancé de

Gênes. *Savone* (20 000 hab.) fut un moment la rivale de Gênes. Depuis que les Doria bloquèrent son port, sa concurrence cessa d'être redoutable. *Gênes*, la ville de marbre, compte avec ses faubourgs 200 000 hab. C'est la première ville de commerce de l'Italie, et elle ne le cède qu'à Marseille sur la Méditerranée. Avant la découverte de l'Amérique par un Génois, Christophe Colomb, Gênes régnait avec Venise en maîtresse sur la Méditerranée. Depuis le percement de l'isthme de Suez, elle a recouvré l'importance de son trafic. Ses magnifiques palais à terrasses témoignent de l'opulence de sa vieille aristocratie. Ses chantiers de construction, ses manufactures de soie, d'huiles, de pâtes, lui donnent une grande animation. Le mouvement de son port est de 16 000 navires. Gênes a de plus une valeur militaire de premier ordre. Elle garde les routes qui permettent, par l'Apennin, de tourner la Haute-Italie. Elle est couverte au nord par les ouvrages de Begato, de Sperone, de Castellacio, à l'ouest par ceux du mont Inconorata, qu'on achève. Mais son port, mal défendu, serait facilement accessible à des flottes ennemies. Sur la Rivière du Levant, on remarque *Rapallo et Chiavari* (12 000 hab.), qu'on peut regarder comme des faubourgs de Gênes. *La Spezzia* (12 000 hab.) est le grand port militaire de l'Italie sur la mer Tyrrhénienne. Napoléon le premier signala cet emplacement et commença les travaux d'appropriation, qui ont été repris par les princes de la maison de Savoie. L'entrée du golfe est gardée par le fort de l'île de *Palmaria*. Dans le même golfe se montre *Sarzane* (8 000 hab.), non loin des ruines de Luna, détruite par les Arabes.

Au revers de l'Apennin Apuan, les trois petits ports de *Carrara*, de *Massa*, de *Serravezza*, sont célèbres par les magnifiques carrières de marbre qu'on exploite aux environs; c'est le principal article de leur exportation.

A l'embouchure de la Magra commencent les côtes de la Toscane: elles sont basses, sablonneuses et insalubres; on les nomme *Maremmes*. Ces marécages sont formés de la rencontre des eaux marines et des eaux douces impuissantes à se frayer un chenal d'écoulement jusqu'à la mer. La malaria, avec son cortège de fièvres, pèse sur ces régions. Le sol est pourtant fécond; il est couvert d'une végétation de broussailles et de taillis, hantée par des troupeaux de bœufs à demi sauvages et de sangliers. Jadis ces côtes étaient riches et fertiles: les Étrusques avaient pratiqué d'admirables travaux de drainage

et d'assainissement, dont la pioche met encore au jour quelques vestiges. Les Romains ne songèrent pas à les conserver et à les entretenir, et pendant le moyen âge le mal ne fit que s'étendre. Aujourd'hui l'homme fuit ces asiles de la maladie et de la mort. Les paysans et les bergers s'y hasardent quelques jours à peine au printemps et à l'automne pour ensemer et récolter, et ils se hâtent de regagner les abris de la montagne, non sans emporter souvent le germe de fièvres pernicieuses. Quelques fleuves, le *Serchio*, l'*Arno*, la *Cecina*, l'*Ombrone*, les traversent et se répandent sur ces terres mal consolidées, dont ils entretiennent la malsaine humidité.

Nous remarquons sur cette côte le grand port de *Livourne* (90 000 hab.), qui doit sa prospérité commerciale aux Juifs d'Espagne, chassés par l'intolérance de leurs princes, et qui n'a de rivales que Gênes et Naples. Deux rochers isolés, et que des flèches de sable relient au sol détrempé des Maremmes, portent, l'un les ruines de l'antique cité étrusque de *Populonia*, l'autre *Piombino*, qu'on doit fortifier. Un isthme sous-marin réunit le promontoire de *Piombino* à l'île française de la *Corse*. Il reste de cet isthme plusieurs îles, le rocher de l'*île d'Elbe*, qui fut quelques mois le domaine de Napoléon, et qui renferme d'inépuisables mines de fer, exploitées depuis trois mille ans. L'aimant s'y trouve presque partout mélangé au minerai. Ses deux villes principales sont *Porto-Ferraio* et *Porto-Longone*, dont on augmente les fortifications. A mi-chemin entre *Porto-Ferraio* et *Bastia* s'élève le rocher de *Capraja*.

Les côtes Toscanes finissent au-dessous du promontoire d'*Argentaro*, îlot montagneux que trois flèches de sable, séparées par des lagunes, rattachent au littoral. Sur la flèche du milieu on a bâti la forte place d'*Orbitello*. Les îles de *Giglio*, de *Monte-Christo*, de *Pianosa*, prolongent en forme de demi-cercle jusqu'à l'île d'Elbe le promontoire d'*Argentaro*.

Plus tristes, plus désolées, plus insalubres encore que les côtes de Toscane, les côtes du Latium se développent de la lagune de *Burano* jusqu'au cap *Circello* et à *Terracine* : c'est le domaine des marais Pontins, quoique cette dénomination s'applique surtout au littoral qui s'étend au sud du Tibre. On vante les magnifiques horizons de cette campagne, qui depuis des siècles n'est qu'un désert, la lumière diffuse, chère aux paysagistes, qui baigne les contours des montagnes ; mais on ne s'y attarde pas impunément : la fièvre et la mort habitent

presque seules ces champs abandonnés. Remarquons la forte place de *Civita Vecchia*, qu'on peut considérer comme le port de Rome; l'embouchure du Tibre, dont le bras appelé *Fiumicino* peut encore être remonté par les barques, mais qui n'est plus animée par la superbe *Ostie*, aujourd'hui un amas de ruines. D'Ostie au mont *Circello* la côte appartenait autrefois à la puissante confédération des Volsques, qui l'avaient couverte de villes prospères. Là encore la conquête Romaine ne fit que des ruines. Cette partie du littoral est maintenant la plus désolée par la malaria. L'opinion publique s'est émue en Italie de cette situation, et plusieurs fois s'est occupée d'un vaste projet d'assèchement et d'assainissement, qui peut-être donnera d'utiles résultats. Le promontoire volcanique du *mont Circello* ou de *Circé* rappelle les enchantements de la fabuleuse magicienne; c'est encore une île reliée au littoral par des atterrissements récents. Au revers de ce promontoire, *Terracine*, le port de Rome au sud du Latium, l'ancienne *Anxur*, est enveloppée d'une admirable végétation de myrtes, d'orangers et de palmiers.

La côte napolitaine, plus accidentée et beaucoup plus peuplée, se creuse en trois golfes principaux, ceux de *Gaëte*, de *Naples* et de *Salerne*. Dans le premier on trouve *Gaëte* (8 000 hab.), dominée par son château fort. Sous ses canons Pie IX vint chercher un refuge après la proclamation de la République romaine, et le dernier Bourbon de Naples y capitula en 1861. Les côtes du golfe de Naples se prolongent d'une part par les îles vantées de *Procida* et d'*Ischia*, dominée par son volcan l'*Epomeo*; au sud par la sombre et abrupte *Caprée*, d'où Tibère fit peser sur le monde sa tyrannie. A partir du promontoire de *Misene*, dont *Agrippa* avait fait sous *Auguste* la principale station de la flotte, les villes et les villages se succèdent. Ce sont d'abord les emplacements de la magnifique *Baia* et de *Pouzzoles* (*Puteoli*), qui fut pendant les deux premiers siècles de l'empire le principal port de l'Italie. *Naples*, la ville la plus peuplée du royaume (450 000 hab.), étage ses maisons et ses jardins autour de la plus belle rade du monde, qu'éclairent comme une torche gigantesque les torrents de rouge fumée échappés au cratère du *Vésuve*. *Naples* comme place commerciale vient après *Gênes* et naguère encore était dépassée par *Livourne*. Ses bibliothèques et ses musées y attirent les savants et les artistes. Son Université, depuis la chute des Bourbons, est devenue la première de l'Italie, surtout pour les études philosophiques. Malheureuse-

ment, la douceur de son climat, la facilité de la vie, y entretiennent une population d'oisifs et de prolétaires appelés *lazzaroni* qui préfèrent au labour énergique le *dolce farniente* et l'aumône des riches et des étrangers. L'industrie est cependant assez active à Naples; on y fabrique des pâtes alimentaires, des soieries (gros de Naples), divers ouvrages de bijouterie. Naples est aussi appelée à devenir une place de guerre : citons son arsenal, son château neuf et son château de l'Œuf. *Torre del Greco* fournit toute une flottille de pêcheurs de corail; *Torre dell' Annunziata* est souvent menacée par les éruptions du Vésuve; *Castellamare* (26 000 hab.) a des arsenaux et de grands chantiers de construction, des fabriques de pâtes; *Sorrente* est célèbre dans le monde entier par ses vergers et ses jardins.

Dans le golfe de *Salerne*, on remarque *Amalfi*, qui fut une des républiques maritimes les plus puissantes du moyen âge; *Salerne*, déchue comme Amalfi, mais qui a conservé encore 28 000 hab., rappelle la célèbre école de médecine qu'y fondèrent les Arabes; *Pestum*, la ville des roses, montre les ruines de son magnifique temple.

Les côtes de Calabre sont plus tourmentées et plus escarpées. Les bons ports y sont rares. Les falaises calcaires, souvent percées de grottes, baignent leur pied dans les flots. Deux golfes principaux s'enfoncent dans les terres : celui de *Policastro*, celui de *Santa-Eufemia*, dont la principale bourgade, *te Pizzo*, vit en 1816 l'exécution de l'aventureux Murat. En face de Messine, *Reggio*, vieille colonie grecque, a 28 000 hab. et doit l'activité de son port au voisinage de la sicilienne Messine.

La pointe de *Spartivento* sépare la mer Tyrrhénienne de la mer Ionienne. Ces côtes furent jadis, au temps de la colonisation grecque, couvertes de villes opulentes, maintenant ruinées, dont le commerce procurait aux habitants les jouissances d'une vie facile et voluptueuse : il suffit de citer Sybaris, Métaponte, Crotono, Tarente, etc. Ces mêmes côtes sont aujourd'hui fiévreuses et presque désertes. Le golfe de Squillace n'est séparé que par quelques kilomètres de celui de Santa-Eufemia : c'est le point où les deux mers se rapprochent le plus. Dans le golfe de Tarente, la seule ville notable est *Tarente* (28 000 hab.), admirablement située entre son golfe, fermé par les îles *Pietro* et *Paolo*, et sa petite mer intérieure (*piccolo*). On a laissé s'ensabler cet excellent port. Heureusement Tarente va se relever de sa longue décadence : elle est désignée pour devenir le grand port militaire de l'Italie méridionale.

La Terre d'Otrante forme le talon de la botte de l'Italie. *Gallipoli*, sur une petite île, est relié à la côte par un pont. La pointe de *Santa-Maria di Leuca* donne accès dans le canal d'Otrante, que garde le petit port d'Otrante.

La mer Adriatique sépare l'Italie des côtes ottomanes et dalmates; elle est sujette à de fréquentes tempêtes que soulèvent les vents furieux qui la balayent. *Brindisi* (45 000 hab.), très florissante au temps des Romains, a retrouvé un regain de prospérité depuis qu'elle est devenue la tête de ligne provisoire du chemin d'Europe aux Indes. Jusqu'au golfe de Manfredonia s'échelonnent de nombreuses villes animées par le commerce des huiles et des vins. Ce sont : *Bari* (50 000 hab.), le principal port de la côte du même nom, *Molfetta*. *Trani* (25 000 hab.), *Barletta* (28 000 hab.), le véritable port de l'Ofanto, non loin du champ de bataille de Cannes (campo di Sangue); au fond du golfe de Manfredonia, le petit port du même nom est abrité par la presqu'île que domine le *Monte Gargano*, l'éperon de l'Italie.

Les côtes des Abruzzes n'ont que de petits havres de pêcheurs; dans les Marches, *Fermo*, *Loreto*, célèbre par son fameux sanctuaire, *Ancône* (46 000 hab.), ancienne colonie grecque, le principal port des Marches, et, après Venise, le plus actif des ports italiens sur l'Adriatique. Ancône est très bien située, à l'angle saillant que forme le corps de la Péninsule sur l'Adriatique. C'est de plus une place forte. Les Français l'occupèrent de 1832 à 1839. Viennent ensuite *Sinigaglia* (22 000 hab.), dont les foires sont encore très importantes, *Fano* (20 000 hab.), *Pesaro* (20 000 hab.), patrie de Rossini.

En remontant vers l'embouchure du Pô, on ne trouve que des terres noyées. des côtes bordées d'étangs, de lagunes et de marécages, un sol d'alluvions apportées par le grand fleuve du nord de l'Italie. Là s'élevait autrefois *Ravenne*, qui fut la capitale de la Péninsule sous l'empereur Honorius, sous Théodoric, et qui devint, après la conquête de Justinien, la résidence de l'exarque byzantin. Ravenne était alors un port très actif; aujourd'hui elle est dans l'intérieur des terres et séparée de la mer par une des plus profondes forêts de l'Italie. L'Adriatique se termine par le golfe de Venise. C'est là, sur les lagunes de la Brenta, que se bâtit jadis *Venise*. Elle succéda à Aquilée, la gardienne des Alpes Juliennes. Elle fut fondée par les populations mises en fuite par les invasions des Huns. Longtemps, au moyen âge, elle fut la reine non seulement de

l'Adriatique, que son doge épousait solennellement sur le Bucentaure, mais encore de la Méditerranée orientale, où elle possédait la Morée, Candie, Chypre. La conquête de Constantinople par les Turcs et la découverte de l'Amérique portèrent à son commerce un coup décisif. Sa forte constitution aristocratique la protégea jusqu'au moment où Bonaparte, maître de l'Italie, la donna à l'Autriche (1797), abolissant ainsi la plus vieille république de l'Europe. Elle n'a fait retour à l'Italie qu'en 1866. Bâtie sur les lagunes, protégée du côté de la mer par la ceinture de ses lidi, elle eut autrefois 36 000 marins, et 16 000 ouvriers travaillaient sans cesse dans les chantiers de l'État. Ses canaux, la beauté de ses palais, dont beaucoup sont changés en hôtels, ses monuments, surtout la place de Saint-Marc, avec sa magnifique église, la douceur de sa vie voluptueuse, en font encore la ville la plus curieuse, la plus originale et la plus agréable de l'Italie. Son île principale, le Rialto, est reliée au continent par un viaduc de chemin de fer de 222 arches, dont l'extrémité est gardée par le fort Malaghera. Ses ports du Lido et de Chioggia sont aujourd'hui peu praticables; les vaisseaux empruntent la passe de Malamocco. Venise fabrique encore des glaces, des dentelles, des soieries, les fameuses verreries de Murano. Elle a 130 000 habitants. Elle est destinée à devenir une grande place de guerre avec ses forts de Chioggia et de Brondolo, comme la Spezzia dans le golfe de Gênes et Tarente sur la mer Ionienne, en attendant qu'elle puisse reprendre le trafic commercial que Trieste lui a ravi. La côte marécageuse qui s'étend de Venise à Aquiléo n'a permis d'y établir aucun port.

ITALIE CONTINENTALE.

Bassin du Pô. — La partie continentale de l'Italie est occupée tout entière par le bassin du Pô. C'est un immense golfe marin peu à peu comblé par les alluvions des Alpes et de l'Apennin. Il est parfaitement délimité au nord, à l'est et à l'ouest par le magnifique amphithéâtre des Alpes, qui décrivent du col de Cadibone aux sources de l'Isonzo un large demi-cercle dont le centre est Plaisance; au sud, par la chaîne de l'Apennin, dont les contreforts atteignent vers Rimini le littoral de l'Adriatique.

Les *Alpes* (V. la France et l'Autriche) prennent du col de Cadibone, regardé comme le seuil de partage entre les Alpes et l'Apennin, au mont Viso le nom d'*Alpes Maritimes*; du mont Viso au mont Cenis, celui d'*Alpes Cottiennes*; du mont Cenis au mont Blanc, celui d'*Alpes Grées*; du mont Blanc au Saint-Gothard, celui d'*Alpes Pennines*; jusqu'au Septimer, celui d'*Alpes Centrales*; jusqu'au pic des Trois-Seigneurs, celui d'*Alpes Rhétiques*. Enfin de l'Adige à l'Isonzo, la chaîne secondaire d'où descendent les fleuves torrentueux qui finissent dans le golfe de Venise a reçu le nom d'*Alpes Cadoriques, Carniques et Juliennes*.

L'Apennin.—L'Apennin forme véritablement l'épine dorsale de l'Italie. On le fait commencer soit au col de Tende, soit au col de Cadibone, dont le seuil atteint à peine 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se dirige d'abord obliquement du golfe de Ligurie à la mer Adriatique, avant de suivre la direction générale de la Péninsule, dont il a formé l'ossature. On le divise en Apennin Ligure, Toscan, Ombrien ou Latin, Apennin napolitain. Nous ne traiterons tout d'abord que de l'Apennin ligure et toscan; ils sont séparés l'un de l'autre par le *col de Pontremoli* ou de la *Cisa*, qui emprunte la route de la Spezia à Parme. Il n'a pas l'aspect imposant, les proportions gigantesques des Alpes: sa hauteur dépasse rarement deux mille mètres. Le granit et le gneiss cèdent la place aux terrains de formation calcaire, le marbre et le serpentín s'y rencontrent en abondance. Ses pentes sont en général dénudées, arides, calcinées par le soleil; on y trouve cependant encore des bois de chênes, de châtaigniers, de hêtres et de pins.

L'Apennin Ligure est particulièrement désolé et triste. Il serre de si près la mer, que la route de la Corniche a dû être taillée à même dans le roc. Entre le col de Tende et le col de Cadibone ou d'Altare, on remarque :

Le *col di Nava*, qui d'Oneglia conduit à Ceva;

Le *col di San Bernardo*, qui d'Albenga conduit à la même ville.

Par le *col de Cadibone* passe la route de Savone à Alexandrie. C'est au seuil de ce col que Bonaparte livra les trois combats de Montenotte, Millesimo et Dego, qui décidèrent du succès de sa campagne contre l'Autrichien Beaulieu.

Le col de *Giovi* ou de la *Bocchetta* est suivi par la route et le chemin de fer de Gènes à Alexandrie.

Le col de *Monte Bruno* conduit de Gènes à Bobbio et à Plaisance, en suivant la haute vallée de la Trebbia.

L'Apennin Toscan est plus élevé que l'Apennin Ligure; il

renferme des massifs qui dépassent deux mille mètres et dont les principaux sont le *Succiso*, le *mont Cimone*, le *mont Falterone*, le *mont Comero*, où le Tibre prend sa source. Les cols les plus fréquentés sont, outre le *col de Pontremoli*, le *col de Fiumalbo*, qui conduit de Lucques à Modène et passe au pied du Cimone; le *col de Pracchia*, aux sources du Reno, qu'empruntent une route et un chemin de fer, et qui est la principale voie de communication entre la Toscane et l'Émilie et mène de Florence et de Pistoja à Bologne. Le *col de la Futa* est encore plus direct de Florence à Bologne : on suppose que c'est ce col que choisit Annibal pour marcher sur le Latium. Le *col de San-Lorenzo*, moins important que les précédents, conduit de Florence à Forli.

Le *Pô*, qui emporte à l'Océan la masse énorme d'eaux qui descendent des glaciers des Alpes et des pentes de l'Apennin, naît au revers du mont Viso, à 2 000 mètres d'altitude. Jusqu'à Valenza, c'est-à-dire jusqu'au point où il a contourné l'important massif du Montferrat, il a les allures d'un torrent. Il passe à *Saluces* (16 000 hab.), qui appartient à la France pendant un siècle, de François I^{er} à Henri IV, à *Carignan*, *Moncalieri*, qui forment comme la banlieue de Turin, à *Turin* (200 000 hab.), capitale du Piémont, très bien située au débouché des principales routes des Alpes, au confluent de la Doria Riparia. Son Université, son Académie des sciences, en font une des villes les plus instruites de la Péninsule; c'est, de toute l'Italie, celle où la culture française est le plus répandue. Le prince Eugène y battit en 1706 l'incapable la Feuillade. Le *Pô* arrose ensuite *Chivasso*, où il est saigné par un premier canal; l'ancienne place forte de *Verrue*; *Casale*, la vieille capitale du Montferrat (28 000 hab.), dont la citadelle est une des plus fortes de l'Italie. A *Valenza*, le *Pô* entre définitivement en plaine. Dès son confluent avec le Tessin il acquiert 500 mètres de large, et atteindra plus loin jusqu'à 1 300 mètres. Sa pente est extrêmement faible. Dans la partie inférieure de son cours, il coule au-dessus des cultures et domine de plus de 2 mètres l'emplacement de Ferrare. Aussi les villes ont dû pour se garantir s'élever sur des entablements artificiels. Nulle part en Europe, si ce n'est en Hollande, les ingénieurs n'ont fait de plus grands travaux pour maîtriser le fleuve et empêcher ses ravages. A partir de Crémone il est partout bordé de levées et de digues qui ont au moins 500 mètres d'écart et souvent plusieurs kilomètres. Derrière ce premier rempart s'en élèvent

souvent plusieurs autres, qui doivent être au moins d'un mètre en contre-bas de la digue maîtresse. L'espace entre ces digues est livré aux cultivateurs et divisé en *golene*. Comme les crues du Pô s'élèvent souvent à 9 mètres, ces cultures sont fréquemment menacées.

Dans cette partie de son cours le Pô traverse le défilé si important de Stradella, arrose *Plaisance* (35 000 hab.), ville forte, destinée à devenir la grande place d'armes de la vallée du Pô. Les deux chemins de fer de Turin et de Milan y aboutissent, et elle possède une tête de pont fortifiée sur la rive gauche du fleuve. Viennent ensuite : *Crémone* (29 000 hab.), ville à demi morte, jadis célèbre par la fabrication des violons ; *Casalmaggiore*, un des principaux points de passage du fleuve ; *Guastalla*, tête de pont fortifiée ; non loin de Guastalla, *Luzzara*, où le duc de Vendôme battit le prince Eugène ; *Borgoforte*, où le fleuve est franchi par le chemin de fer ; *Ferrare*, cité glorieuse autrefois, capitale de la maison d'Este : des 100 000 habitants qu'elle compta jadis, il lui en reste à peine 30 000.

Près de Ferrare commencent les embouchures du Pô ; elles se sont souvent déplacées. Jadis la principale était le *Pô di Volano* ; c'est aujourd'hui le *Pô della Maestra*. Les autres bouches sont le *Pô di Primaro* et le *Pô di Goro*. Entre ces deux branches s'étendent les *lagunes de Comacchio*, extrêmement riches en vie animale, souvent disputées entre les papes, les souverains de Ferrare et les Vénitiens ; on y pêche surtout des anguilles qui sont vendues dans toute la vallée du fleuve. Le petit fort de *Comacchio* défend du côté de la mer l'entrée des lagunes par la passe de Magnavacca. Le Pô roule plus d'alluvions que le Nil et que le Rhône, et accroît chaque année son delta de 10 mètres. L'ancien port d'*Adria* est aujourd'hui à 24 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Les affluents de droite du Pô sont :

La *Maira*, qui passe à *Savigliano* ;

Le *Tanaro*, qui prend sa source au col de Tende. C'est la principale ligne d'opérations de Gènes à Turin. Il passe près de *Mondovi*, où Bonaparte défit en 1796 l'armée sarde, à *Cherasco*, où fut signé l'armistice de la même année ; puis il s'infléchit pour contourner les pentes du Montferrat. Il arrose *Asti*, célèbre par ses vins mousseux, et *Alexandrie* (30 000 hab.), bâtie en 1168 par la ligue lombarde, qui lui donna le nom du pape Alexandre. Alexandrie occupe une position stratégique de premier ordre ; c'est la porte du Piémont sur la Lombardie et

l'Émilie. De nombreuses batailles se sont livrées dans ses environs; la plus célèbre est celle de Marengo, en 1800. Alexandrie est la place la mieux fortifiée de l'Italie, bien que son importance ait diminué depuis que le Piémont a conquis le reste de la Péninsule.

Le Tanaro reçoit : la *Stura*, qui passe à *Coni* et finit à *Cherasco*; les deux *Bormida*, si connues par la campagne de Bonaparte en 1796, et qui se réunissent près d'*Acqui* pour finir à Alexandrie.

Le Pô reçoit encore les torrents des Apennins, très violents au printemps, à sec en été, et qui par conséquent fournissent de mauvaises lignes d'opérations. Tous, suivant la saison, sont guéables. Ils coulent au milieu d'un lit immense encombré de cailloux et de rochers. Ce sont :

La *Scrvia*, qui arrose *Novi* (bataille de 1799) et à *Tortone* (45 000 hab.), enrichie par ses soieries;

La *Staffora*, qui arrose l'industrielle *Voghera* (15 000 hab.) et ferme du côté d'Alexandrie la passe de *Stradella*;

La *Trebbia*, où Souvarow battit Macdonald en 1799, passe à *Bobbio*, célèbre monastère élevé par saint Columban, et finit à *Plaisance*.

Le *Taro* passe à *Fornoué*, où Charles VIII défit les confédérés italiens qui l'attendaient au débouché du col de *Pontremoli*.

La *Parma* passe à *Parma*, capitale d'un ancien duché (45 000 hab.), ville déchue, mais qui montre encore une magnifique cathédrale et de belles collections de livres et de tableaux.

La *Secchia* arrose *Modène* (32 000 hab.), jadis capitale d'un duché; comme *Parma*, cette ville possède une riche bibliothèque et un beau musée. La rivière laisse de côté *Mirandole* et finit en face de l'embouchure du *Mincio*.

Le *Panaro*, au sortir de sa vallée supérieure, coule dans une plaine basse, souvent noyée, mais très fertile. Comme le *Reno*, il déverse près de son embouchure ses eaux par plusieurs canaux, soit dans le Pô di *Volano*, soit dans le Pô di *Primaro*. Le *Reno* passe à *Bologne* (120 000 hab.), fondée par les Étrusques. Elle occupe au croisement des chemins de fer de Florence à Venise et de *Plaisance* à *Ancône* une situation si exceptionnelle, qu'elle doit avec *Plaisance* devenir la grande place d'armes de l'Italie transpadane. Elle s'enrichit par un important commerce de soieries. Sa charcuterie était déjà renommée du temps des Romains. Le *Reno*, avant que la majeure partie de ses eaux fût déversée dans le Pô di *Primaro*, finissait à *Ferrare*.

Sur la rive gauche, les affluents du Pô, alimentés par les neiges et les glaciers des Alpes, sont plus importants que ceux de la rive droite. Ce sont :

Le *Clusone*, qui passe à la vieille citadelle de *Pignerol*, qui fut la prison de Fouquet. Aux sources du Clusone est la place forte de *Fénelles*, qui garde les débouchés du col du Genève.

La *Dora Riparia* suit la base des Alpes du mont Genève au mont Cenis et coule dans une vallée, souvent foulée par les armées, qu'emprunte la voie ferrée de Chambéry à Turin, passe à *Oulx*, à *Exilles*, place forte, à *Suze*, où se réunissent les routes qui des sources de la Durance et de l'Isère mènent en Italie (bataille de 1629). La Doria finit à Turin.

L'*Orco* descend du Grand Paradis et finit près de Chivasso.

La *Dora Baltea* descend du mont Blanc, coule dans une vallée presque close au midi par les contreforts des Alpes, le Money et l'Albaredo, arrose *Aoste*, ville d'origine romaine, où aboutissent les routes du grand et du petit Saint-Bernard. Le point le plus étroit de la vallée est gardé par le *fort de Bard*, qui tint plusieurs jours en échec Bonaparte en 1800, et qui aujourd'hui, accru de nouveaux ouvrages, suffirait à arrêter une armée et à donner à l'ennemi le temps de se concentrer à Ivree. *Ivree*, à l'issue d'importants chemins des grandes Alpes, dut à sa forte situation d'être une des cités les plus influentes de l'Italie au moyen âge.

La *Sesia*, grossie du tribut des glaciers des monts Rosa, passe à *Verceil*, où Marius vainquit les Cimbres.

L'*Agogna* passe près de *Novare*. Pas une ville de la Haute-Italie n'a vu autant de batailles, entre Français et Italiens, Piémontais et Autrichiens.

Le *Tessin*, qui roule autant d'eau que le Pô, est le principal obstacle militaire que les armées rencontrent dans la Haute-Italie; nulle part il n'est guéable. Après avoir arrosé un canton suisse, il repose sa fougue dans les eaux profondes et bleues du *lac Majeur*, qui est italien par sa partie méridionale; il est tout entier bordé de jolies villes et de gracieuses villas. Sur le lac on visite les îles Borromées, surchargées d'une végétation luxuriante. Ses principaux centres de population sont *Pallanza* et *Arona*. Tout auprès, le lac de *Varèse* a été séparé du précédent par les alluvions des torrents alpins. La jolie cité de *Varèse*, résidence des riches habitants de Milan, se cache au milieu de jardins. Le Tessin arrose *Vigevano* et

Pavie, l'ancienne capitale de la Lombardie, qui garde le confluent de la rivière avec le Pô. Non loin s'élève un des plus merveilleux édifices de la Renaissance, la fameuse *Chartreuse* de Pavie, véritable musée d'art.

Le *Lambro*, grossi de son affluent l'*Olon*, passe à *Monza*, où se conserve la couronne de fer des rois d'Italie. Entre les deux rivières s'élève la métropole de la Lombardie, *Milan* (avec ses faubourgs, 270 000 hab.). Elle est très bien située au point d'aboutissement de six grandes routes alpestres (celles du Saint-Gothard, du Splügen, du Bernardino, de la Maloja, du Julier, du Stelvio). Elle est dominée par son magnifique dôme, consacré à saint Ambroise; on ne peut reprocher à cet édifice que la multitude des ornements, statues, clochetons, qui l'écrasent un peu. La ville de Milan fut un moment, au temps de Théodose le Grand, la capitale de l'Italie; elle fut au moyen âge la plus puissante des communes italiennes et pouvait réunir 40 000 soldats autour de son *carroccio*. Détruite et rasée par Frédéric Barberousse, elle se releva bientôt de ses ruines. C'est aujourd'hui la ville la plus commerçante et la plus industrielle de la vallée du Pô; elle fait par ses soieries une concurrence sérieuse à Lyon. Entre Milan et le Tessin nous remarquons *Magenta*: près de là se livra en 1859 la bataille qui donna la Lombardie à Victor-Emmanuel.

L'*Adda* descend du Stelvio, dont le col est gardé par les ouvrages de *Bormio*. Il coule d'abord dans la vallée étroite de la Valteline, dont la capitale est *Sondrio*. A l'issue de cette vallée, l'*Adda* s'épanche dans le lac de Côme, dont les rives magnifiques, le doux climat, attirent en foule les touristes. Ses innombrables villas et palais lui font la plus riche ceinture. Le lac de Côme se bifurque en deux branches: le petit lac de Côme, à l'issue duquel s'élève l'industrielle Côme (25 000 hab.), dominée par une des plus belles cathédrales de l'Italie; le lac de *Lecco*, avec la ville du même nom, bâtie au point où l'*Adda* gagne la plaine. Le lac de Côme reçoit au nord un torrent appelé la *Mera*, qui arrose *Chiavenna*, où aboutit la route de Coire par le Splügen. L'*Adda* passe à *Cassano*, où Vendôme battit le prince Eugène et où l'armée de Scherer se fit battre en 1799 par Souvarow; à *Lodi*, puissante commune au moyen âge, la rivale et l'ennemie de Milan, aujourd'hui déchue (20 000 hab.): Bonaparte en 1796 y battit les Autrichiens, après avoir passé le Pô à Plaisance et tourné la ligne redoutable du Tessin. La forte place de

Pizzighetton surveille le confluent. L'Adda reçoit le *Serio*, qui arrose la plaine de *Bergame* (25 000 hab.), place forte et ville importante par ses magnaneries et ses soieries. La population Bergamasque est renommée pour son énergie, sa ténacité, son amour du lucre. Le *Serio* passe encore à *Crema*, qui fut au moyen âge ruinée par sa puissante voisine, Milan; elle n'a fait depuis lors que végéter.

L'*Oglio*, comme l'Adda, décrit de sa source à son confluent une vaste courbe. C'est une ligne militaire difficile à défendre. Il coule dans le val Camonica, s'apaise et s'épure dans le lac d'*Isco*, passe près de *Chiari*, où Catinat se fit battre par le prince Eugène au début de la guerre de la succession d'Espagne, et finit près de Borgoforte. Il reçoit la *Melda*, qui arrose *Brescia* (40 000 hab.), la ville sœur de Bergame, et qui comme elle appartient plusieurs siècles à Venise. C'est la cité la plus industrielle de la Lombardie après Milan : on y traite le fer, on y forge des armes à feu, on y fabrique des soieries. *Brescia*, prise par les Français en 1512 et par les Autrichiens en 1849, est fortifiée. Le second affluent de l'*Oglio*, la *Chiese*, coule au fond du val Giudicaria, dont l'issue est gardée par la *Roca d'Anfo*, entre dans le lac d'*Idro* et finit non loin d'*Asolo* dans l'*Oglio*.

Le lac de *Garde*, le plus considérable des lacs de la Haute-Italie, mais non le plus beau, est profondément encaissé entre deux chaînes de montagnes qui baignent leur pied dans ses flots et dont la plus haute est, entre le lac et l'Adige, le mont Baldo. Les deux routes du Tyrol à Mantoue suivent ses rives. Aussi les champs de bataille abondent dans les environs : *Rivoli*, la *Corona*, *Castiglione*, *Custoza*, *Solférino*, *Lonato*, *Salò*, etc. L'émissaire du lac est le *Mincio*, qui sort à *Peschiera*, place forte, passe à *Borghetto*, où Bonaparte battit Beaulieu, et entoure *Mantoue* (30 000 hab.). Mantoue est sur tout une grande place de guerre. Elle est bâtie sur une île consolidée par des pilotis et entourée par deux lacs (lac supérieur et lac inférieur), qui en rendent les approches très difficiles. Il ne fallut pas moins de cinq campagnes à Bonaparte (1796-97), pour s'en emparer. Les faubourgs de Saint-Georges et de la Favorite sont célèbres par deux victoires de notre armée sur Wurmser et sur Provera. Mantoue doit une partie de son importance à ce qu'elle est située sur un fleuve facile à défendre par son peu de développement du lac de Garde au Pô.

L'*Adige* peut être considérée soit comme un fleuve distinct, soit comme un affluent du Pô, puisque leurs deltas se confondent. Après avoir arrosé le Tyrol, elle s'engage dans un étroit défilé entre le mont Baldo et les monts Lessini. Le point le plus resserré est la Chiusia. Les ouvrages de Rivoli et de Pastrengo ferment la vallée. Au sortir de ce couloir, l'Adige passe à *Vérone* (60 000 hab.), vieille cité qui a gardé du temps de la domination romaine du superbes arènes. Elle fut quelque temps la capitale des Ostrogoths. A l'époque moderne, Vérone a surtout été une place forte de premier ordre. Dans les environs, Bonaparte livra contre Alvinzi les batailles de *Caldiero* et d'*Arcole*. L'Adige passe encore à *Ronco*, où Bonaparte franchit le fleuve pour aller offrir le combat aux Autrichiens sur les chaussées de l'Alpon, à *Legnago*, qui avec Vérone, Peschiera et Mantoue complète le quadrilatère de la Lombardo-Vénétie. Le canal Blanc unit la bouche maîtresse de l'Adige à celles du Pô. On appelle *Polesine* le terrain d'alluvion qui s'étend entre les deux fleuves; il est très insalubre, mais très fertile. La capitale de la Polesine est *Rovigo*. L'Adige finit près du lido de Chioggia.

Les fleuves de l'ancienne Vénétie ont tous le même caractère. Leur cours supérieur est profondément encaissé entre les Alpes Cadoriques et leurs contreforts. Ils sont sujets à d'énormes crues; comme ils coulent dans une plaine très basse, leur lit se déplace sans cesse, tantôt large et profond, tantôt réduit à un maigre filet d'eau divisé par des bancs de sable. Ce sont :

Le *Bacchiglione*, qui passe à *Vicence* et à *Padoue* (50 000 h.), rivale, puis sujette de Venise, et qui est encore aujourd'hui célèbre par son Université. Les eaux du Bacchiglione, recueillies dans un canal, sont déversées dans les lagunes, au sud de Chioggia.

La *Brenta* a son cours supérieur dans d'effroyables gorges qui font cependant communiquer Trente, par la route de *Levico*, avec Venise. La Brenta passe à *Bassano*, où Bonaparte vainquit Wurmser. Longtemps la Brenta obstrua de ses alluvions les lagunes de Venise; on a fini par rejeter ses eaux vers Chioggia.

La *Piave*, dont les eaux torrentielles ont souvent changé de direction, arrose dans sa vallée supérieure *Pieve di Cadore*, où aboutit la route d'Allemagne par le col d'Ampezzo, passe à

Bellune, à *Feltre*, et se perd dans d'immenses marécages avant de se rendre à la mer.

Le *Tagliamento* s'est, comme la *Piave*, souvent déplacé; l'écart entre ses eaux d'étiage et de hautes crues est formidable.

La frontière entre le *Tagliamento* et l'*Isonzo* est gardée par *Udine* et la petite place forte très régulière de *Palmanova*.

Au sud du *Pô*, plusieurs petits fleuves, le *Santerno*, qui passe à *Imola*, le *Senio*, le *Lamone*, qui passe à *Faenza* (47 000 hab.), qui a donné son nom à la faïence, le *Montone*, qui arrose *Forlì*, se perdaient dans des lagunes qui continuaient celles du *Pô*. On a réuni leur cours inférieur dans un même canal, qu'on appelle *Fiumi Uniti*.

Le *Savio* passe près de *Cesena*. La *Marecchia*, qui finit au nord de *Rimini*, l'antique port d'*Ariminum*, est probablement le fameux *Rubicon*, dont le passage par César commença l'ère des guerres civiles.

Outre ses rivières et ses fleuves naturels, la Haute-Italie s'est donné de magnifiques cours d'eau artificiels qui servent à l'irrigation et à l'assainissement des campagnes. Ces gigantesques travaux, commencés au temps de la prospérité des communes Lombardes, continués sous la direction de Léonard de Vinci, ont été complétés de nos jours, dotant la Lombardie d'incalculables richesses. Les principaux sont : le *Naviglio grande*, qui double la ligne du *Tessin*; la *Muzza*, qu'a fournie l'*Adda* et qui date du treizième siècle; la *Martinesa*, empruntée au même fleuve; au dix-neuvième siècle, le *Naviglio* de Milan à Pavie, le *canal Cavour*, qui part de *Chivasso* et féconde les plaines jadis stériles qui s'étendent entre la *Doria Baltea* et la *Sesia*.

Géographie politique. — La vallée du *Pô* et ses affluents a formé cinq provinces, qui sont :

1° Le *Piémont*. Le *Piémont* est une contrée montagneuse, couverte en partie par les contreforts des Alpes et par le massif du *Montferrat*. Naturellement peu fertile, elle a été fécondée par le travail persévérant de ses habitants. Ceux-ci sont, de tous les Italiens, les plus énergiques, les plus patients, les mieux doués de fortes qualités militaires. C'est par eux que s'est faite l'unité de l'Italie. Leurs souverains, de la maison de Savoie, une des plus anciennes de l'Europe, ont su à travers les siècles, à force de courage et de ruse, non seulement conserver leur indépendance, mais accroître leur territoire aux

dépens des ambitions rivales de la maison de France et de la maison d'Autriche. Comme ils se trouvaient constitués les *portiers des Alpes*, chacun sollicitait leur alliance et la payait de quelque concession. Grâce à leur politique prudente, ils ont réussi « *feuille à feuille à dévorer l'artichaut* », c'est-à-dire l'Italie. Le pays, peu fertile en céréales, sinon dans la partie qui avoisine le Tessin, s'enrichit par la culture de la vigne, l'élevage des vers à soie, et par des industries dont Turin est le centre principal. La capitale est *Turin*.

2° La *Ligurie*. Resserrée entre le revers des Alpes et des Apennins, et la mer, la Ligurie est un pays très chaud. Sa population exubérante doit sa richesse au commerce et fournit le principal ban de l'émigration qui se dirige de préférence vers l'Amérique du Sud. Les Ligures, qui appartiennent vraisemblablement à la race des Ibères, passent pour violents et âpres au gain. Au point de vue artistique, ils sont moins bien doués que les autres Italiens. La capitale est *Gènes*.

3° La *Lombardie* comprend presque toute la magnifique plaine d'alluvions du Pô. Elle jouit d'une richesse exceptionnelle, et sa population est une des plus denses de l'Europe. Le travail de l'homme a transformé en champs cultivés ce qui était autrefois d'immenses marécages. Ce ne sont partout que céréales, rizières, bordées de haies de mûriers, auxquels s'entrelace la vigne. L'élevage des vers à soie, la fabrication des soieries, des chapeaux de paille, sont les principaux éléments de sa richesse industrielle. Malgré ces ressources, malgré l'étonnante fécondité du sol, la population est pauvre, mal nourrie, peu robuste. Cela tient à la constitution de la propriété; les cultivateurs ne possèdent pas le sol; ils le travaillent comme métayers. Beaucoup émigrent, soit en France, soit vers l'Amérique. La densité spécifique de la population est de 140 habitants par kilomètre carré. La capitale est *Milan*.

4° La *Vénétie* présente à peu près les mêmes caractères que la Lombardie. Elle lui cède cependant en fertilité et en richesse. Le vin, le riz, la soie, sont les principales ressources des habitants. La capitale est *Venise*.

5° L'*Émilie* a été formée de la réunion des duchés de Parme et de Modène, du Ferrarais et de la Romagne, enlevés aux états de l'Église. Le pays est pauvre et mal cultivé dans toute la partie montagnouse des contreforts de l'Apennin. La plaine est plus riche : le blé, le maïs, la vigne, l'olivier, y abondent.

La région du littoral est tout entière bordée de lagunes insalubres. La capitale est *Bologne*.

Défenses du côté de la France. — Du côté de la France, l'Italie est d'abord couverte par la neutralité de la Suisse. La longue chaîne qui s'étend du mont Blanc au col de Cadibone présente sa concavité à l'Italie, sa convexité à la France. Il résulte de cette disposition que les vallées sont convergentes du côté italien, divergentes du côté français. L'invasion paraît plus facile vers les plaines du Pô; la défense aussi est plus aisée, et permet de masser des troupes suffisantes aux principaux débouchés.

Dans la vallée d'Aoste mènent quatre routes, dont deux, celles du col de la Seigne et du col du Géant, sont impraticables à une armée. Les deux autres, celles du Grand Saint-Bernard et du Petit Saint-Bernard, ont livré passage à Bonaparte : elles sont fermées par le fort de Bard et en arrière par Ivry, où se concentreraient des troupes de défense.

L'Italie a été souvent envahie par l'angle que forment les Alpes du Grand Paradis au mont Viso. Les routes du col du mont Cenis, de Fréjus (route ferrée), du col du Genève, y aboutissent. La vallée de la Dora Riparia est défendue par Exilles et en arrière par Suze, où se concentrerait facilement une armée. En avant de ces places, la route du mont Cenis est barrée par les ouvrages de la Grande-Croix. Quant à la voie ferrée du col de Fréjus, on peut la défendre en inondant et rendant impraticable une partie du tunnel.

On peut tourner le fort d'Exilles par la vallée du Clusone, séparé de la Dora par la montagne de l'Assiette; mais on rencontre Fénestrelles, qui passe pour imprenable.

Du mont Viso au col de Tende, deux cols, celui d'Agnello et celui de l'Argentière, traversent les Alpes, le premier aboutissant à Casteldelfino, le second à Vinadio, où se concentrerait la défense.

Nous ne parlons que pour mémoire des petits cols della Croce, d'Abriès, de la Traversette, qui mènent aux vallées du Pelice, de la Germanasca, du Pô, et qui sont impraticables.

L'Italie est beaucoup plus accessible dans la dernière partie des Alpes, à cause de la moindre élévation des sommets et de la multiplicité des routes. Les principales sont : 1^o celle de Nice à Sospel, sur la Roya, qui se dirige de là par le col de Tende sur Coni : elle est barrée par le fort de San Dalmazzo; 2^o la route du col de Nava, d'Oneglia à Garezzio et à Ceva :

elle est défendue par le fort de Nava; 3^o la route du col de *San Bernardo*, d'Albenga aux mêmes points que la précédente, barrée par un fort au col même; 4^o la route du col de *Cadibone*, de Savone à Carcare, barrée par le fort d'Altare. Les places de Turin, Casal et surtout d'Alexandrie recevraient de ce côté l'invasion. Mais Alexandrie était surtout destinée à défendre le Piémont contre la Lombardie; on pourrait la cerner comme Metz ou la tourner en s'emparant de Gènes. Gènes, très bien défendue du côté des montagnes, est fort exposée du côté de la mer. Les ouvrages de Ventimiglia et de Finale Borgo ne seraient pas des défenses suffisantes pour barrer la route de la Corniche. C'est donc là le point le plus accessible pour une invasion venant de la France.

Défenses du côté de l'Autriche. — La route du Simplon, qui aboutit à Domo d'Ossola, celles du Saint-Gothard, du Lukmanier, du Bernardino, qui aboutissent à Gravelona, celles du Splügen et de la Maloja, qui aboutissent à Chiavenna, ne sont pas fortifiées.

La route du col de Stelvio est protégée par les ouvrages élevés au col même et par Bormio.

Le val Camonica est barré par le fort d'Edolo.

Le val Giudicaria est fermé par la Rocca d'Anfo, sur les bords du lac d'Idro.

La vallée de l'Adige est défendue par les forts de Rivoli, le fort de la Chiusia, qui bat la partie la plus étroite du défilé, et les ouvrages du plateau de Pastréngo.

Le col de Pergine et le val Sugana seront défendus par l'ouvrage du mont Vito, qui domine la route de la Brenta vers Primolano.

La route d'Allemagne par le col d'Ampezzo ne sera barrée que par un fort d'arrêt. En arrière se trouve la position de Pieve di Cadore.

Le col de la Ponteba sera barré par le fort d'Ospedaletto.

La route de l'Isonzo sera défendue par le fort de Stupizza, qui remplacera Palmanova, qui doit être démolie.

Ces défenses une fois forcées, l'armée d'invasion se heurte aux places du quadrilatère lombard-venitien, Vérone et Legnago, puis Peschiera et Mantoue. La Commission italienne sacrifierait volontiers les deux premières, qui cependant sont conservées provisoirement, pour concentrer la défense autour de Mantoue. Peschiera ne serait considérée que comme une annexe de la grande place forte. Mantoue joue donc du côté

de l'Autriche le même rôle qu'Alexandrie du côté de la France. Une armée venant de l'Ouest aurait à redouter les attaques de flanc d'une armée concentrée dans le camp retranché de Venise.

La ligne du Pô. — Les deux grandes places du Pô qui recevraient le choc de l'ennemi, si la ligne des Alpes était forcée, sont Plaisance et Bologne. Les têtes de pont de Pavie, de Pizzighellonne, de Crotta d'Adda, de Crémone, permettraient aux troupes de s'y concentrer très vite. Plaisance est couverte du côté d'Alexandrie par le fameux défilé de Stradella, qui a trois kilomètres de large.

Si Plaisance vient à tomber, il reste encore Bologne, si importante comme nœud des chemins de fer du Pô et qui ouvre toutes les routes de l'intérieur. Aussi projette-t-on d'établir sous Bologne deux camps retranchés, un dans la partie montagneuse au sud, l'autre dans la plaine au nord.

La ligne de l'Apennin. — La troisième ligne de défense de l'Italie est l'Apennin. Il offre huit passages de Gênes et de la Spezzia vers l'Émile. Aucun n'est important comme débouché, sauf le col de la Cisa, qui ferme la route de la Toscane.



ITALIE PENINSULAIRE.

Orographie. — Nous avons déjà décrit l'Apennin Ligure et l'Apennin Toscan. L'Apennin Romain, qui leur fait suite, est de tous le plus élevé. Il suit de près l'Adriatique, comme l'Apennin Ligure suit le littoral de la rivière de Gênes. Entre le *monte Comero*, d'où descend le Tibre, et le *monte Catria* s'ouvre la brèche que suit la route de Pérouse à Fano. Du *monte Catria* aux *monts Majella* s'étale le haut plateau des Abruzzes, dont le rebord occidental porte le nom de *montagnes de la Sabine*. Des deux côtés les fleuves qui se rendent aux deux mers entament ce massif calcaire. Ce plateau est un des plus sauvages de l'Italie. C'est là que les confédérés Samnites avaient élevé leur capitale Italica, et qu'ils résistèrent si longtemps aux armées romaines. Des ours vivent encore au milieu des noires forêts qui couvrent les plus hauts sommets. On y remarque le *monte Velino* à l'ouest, à l'est les *monts Sibyllins*, que domine le *monte Vettore*, surtout le *Gran Sasso d'Italia*, le géant de l'Apennin, qui atteint 2 902 mètres. Quelques

contreforts s'avancent dans la campagne ombrienne et romaine : signalons le mont *Saint-Oreste* (ou Soracte), au pied duquel le Tibre roule ses eaux.

La vallée du Sangro sépare l'Apennin Romain de l'*Apennin Napolitain*. Celui-ci n'est plus une chaîne, mais une série de plateaux qui couvrent toute la partie méridionale de l'Italie et prolongent leurs contreforts calcaires jusque dans les environs de Naples. Le chemin de fer de Naples à Foggia sépare cette région en deux parties. Au nord on remarque le *monte Meta* et le plateau de *Matese*. Les montagnes sont abruptes et sauvages, coupées de vallées profondes et sinistres d'aspect ; l'une d'elles, que traverse la *via Caudarola*, rappelle le désastre des Fourches Caudines. Au sud, les montagnes s'abaissent peu à peu jusqu'à former les tables argileuses de la Pouille, les *Tavoliere*, absolument dénudées et où règne la solitude. Le massif du *monte Gargano*, qui forme l'éperon de l'Italie dans la presqu'île de Manfredonia, forme un massif distinct. Tandis que la presqu'île d'Otrante ne renferme plus de montagnes, la presqu'île de Calabre est au contraire singulièrement âpre et tourmentée. Trois massifs principaux la couvrent : le massif du *Polino* ; le massif de la *Sila*, revêtu de superbes forêts, dont les bois sont utilisés par la marine et qui sont encore aujourd'hui peu sûres ; enfin, entre le *Pizzo* et le cap Spartivento, le massif de l'*Aspromonte*, encore plus sauvage que les précédents et qui finit en pentes abruptes sur la mer,

Cette longue chaîne transversale est doublée, dans le voisinage de la mer Tyrrhénienne, par la chaîne du *Subapennin*, de formation volcanique. On le divise en *Subapennin toscan*, romain, napolitain.

Le *Subapennin toscan* borde à l'est la région des Maremmes. Il est dominé par le *monte Amiata*, volcan éteint, dont la plus haute cime s'élève à 1 766 mètres. De toutes parts s'échappent des eaux thermales, qui témoignent encore du travail souterrain du sol. Signalons les eaux salutaires des *Bagni di Lucca*, et les sources qui contiennent l'acide borique, recueilli surtout près de *Volterra* et exporté dans l'univers entier. On peut rattacher à cette chaîne les groupes isolés de Piombino, d'Argentaro, et les montagnes qui couvrent l'île d'Elbe.

Dans le *Subapennin romain*, on remarque le groupe de la *Tolfa* aux riches mines d'alun, les collines qui portent Rome, les monts *Lepini*, calcinés par le feu souterrain et affreusement dénudés ; les monts d'*Albano*, que domine le *monte Laziali*, qui

portait jadis le temple fameux de Jupiter. Dans les cratères de ces anciens volcans dorment des lacs nombreux, dont les principaux sont le lac de *Bolsena*, qui a 40 kilomètres de circuit et s'épanche par la Marta, le lac de *Vito*, le lac de *Bracciano*; au sud du Tibre, dans l'énorme cratère des monts d'Albano, les deux beaux lacs d'*Albano* et de *Nemi*, dont le premier écoule son trop-plein par un magnifique tunnel bâti par les Romains. Des deux principaux lacs des Apennins calcaires, l'un, le lac *Trasimène*, rappelle le désastre des Romains, l'autre, le lac *Fucin*, vient d'être desséché aux frais du prince Torlonia.

Le *Subapennin napolitain* est le plus célèbre par les phénomènes volcaniques dont il est encore aujourd'hui le théâtre; ses cendres et ses laves ont fertilisé l'admirable plaine de la Campanie, mais l'ont aussi terrifiée par d'effroyables catastrophes. Au nord de Capoue la *Rocca Monfina* porte un cratère éteint, mais plus bas autour de Naples le sous-sol est en pleine activité. Ce sont les *champs Phlégréens*, fameux par la *Solfatare*, d'où s'échappent des jets de gaz, la *grotte du Chien*, surtout le *Vésuve*, qui se réveilla soudain en l'an 79, ensevelissant Pompeï, Herculanium et Stabies, et qui n'a cessé depuis lors de vomir des laves (1 250 mètres). L'activité volcanique se propage sous la mer jusqu'au groupe des îles Lipari et à la Sicile. Dans l'île d'Ischia, secouée par le tremblement de terre d'août 1883 qui a ruiné Casamicciola, s'élève le petit volcan d'*Epomeo*. Le *Subapennin napolitain* mêle ses contre-forts à ceux de l'Apennin calcaire. Presque au centre géométrique de la province se dresse encore le *Vultur* (1 328 mètres), qui paraît à peu près endormi. La Basilicate et la Calabre sont, par le voisinage de ces volcans, sujettes à de terribles tremblements de terre : celui de 1783 coûta la vie à 32 000 personnes; celui de 1837 détruisit la ville de Potenza.

Hydrographie. — Les fleuves qui se jettent soit dans le golfe de Gènes, soit dans la mer Tyrrhénienne, sont :

La *Magra*, qui descend du col de la Cisa, traverse le massif de la Lunigiana, qui renferme les plus beaux marbres d'Italie, et finit dans le golfe de la Spezzia. Le *Serchio* coule d'abord entre l'Apennin et le sauvage massif de la Garfagnana, où paissent en été les troupeaux transhumants qui l'hiver fréquentent la maremme. Au sortir de la région des montagnes, dont les premiers gradins sont soigneusement cultivés, le *Serchio* débouche dans la merveilleuse vallée de *Lucques* (68 000 hab.), jadis noyée par les eaux, aujourd'hui tout en-

tière livrée à la culture maraichère, qui enrichit une population des plus industrieuses. Les Lucquois émigrent chaque année chez leurs voisins les Corses, pour lesquels ils font la moisson, et rapportent chez eux un important pécule. *Bagni di Lucca* (10 000 hab.) attire beaucoup de malades par ses sources thermales.

L'*Arno* descend du mont Falterona. Il coule d'abord dans une vallée enclose entre l'Apennin et le Prato Magno, magnifique contrefort célèbre par les beaux sites de *Vallombrosa* et des *Camaldules*. Il entre dans la plaine d'*Arezzo*, vieille cité jadis ruinée par Florence, patrie de Pétrarque, de l'Arétin et de Vasari. Jadis l'*Arno* se perdait dans les marécages pestilentiels du val de la Chiana, qui le réunissaient au Tibre. Grâce aux travaux d'assainissement exécutés par Fossombroni, ce val est aujourd'hui une des plus riches régions de la Toscane. Ces eaux, qui s'écoulaient en partie vers le Tibre, ont été rejetées dans l'*Arno*.

Deux villes, *Cortona* (26 000 hab.) et *Montepulciano*, aux vignobles renommés, sont les principaux centres de population. L'*Arno* se replie vers le nord et féconde l'admirable jardin au milieu duquel s'élève *Florence* (467 000 hab.). Florence, l'Athènes italienne, la ville des Médicis, fut pendant quelques années, et avant la prise de Rome, la capitale de l'Italie. Elle a donné à l'Italie son plus grand poète, Dante, son plus grand artiste, Michel Ange, son publiciste le plus habile, Machiavel; elle a imposé sa langue aux autres provinces. Ses palais, dont le plus beau est le palais Pitti, ses églises, parmi lesquelles brille Santa Maria del Fiore, renferment les plus merveilleux ouvrages de la Renaissance et redisent les noms de Ghiberti, Giotto, Donatello, Brunelleschi, etc. De magnifiques promenades, et, entre toutes, les Cascines, entourent et embellissent cette ville, chère aux artistes et aux historiens. L'*Arno* arrose ensuite *Empoli*, bâtie dans un site superbe, et *Pise* (40 000 hab.). Pise, la morte, prospère république au temps des Croisades, a laissé s'ensabler les bouches de l'*Arno* et n'est plus qu'une cité calme, au ciel singulièrement doux, visitée par les touristes qui viennent admirer son Campo-Santo et par les malades qui viennent lui demander la santé. Le véritable port de l'*Arno* n'est plus Pise, mais à quelques lieues au sud, *Livourne*.

L'*Arno* reçoit l'*Ombrone*, qui passe à *Pistoja*. La *Cecina*, qui traverse le Subapennin toscan, laisse de côté *Volterra* (12 000

hab.), grande cité étrusque ruinée qu'enrichissent ses raffineries de borax, les plus abondantes du monde.

Le tortueux *Ombrone* arrose la partie la moins riche de la Toscane, la plus désolée par la malaria; il passe à *Grosseto*, en pleine maremme. Un de ses affluents, l'*Arbia*, passe non loin de *Sienna* (23 000 hab.), qui disputa longtemps à Florence l'hégémonie de la Toscane et fut enfin asservie par sa puissante rivale. Son dôme est un des plus beaux de l'Italie.

Le *Tibre*, le plus grand fleuve de l'Italie péninsulaire, est fort dangereux par ses crues subites, qui l'élèvent parfois de 12 à 15 mètres. Tantôt il coule encaissé entre des parois abruptes, tantôt s'étale en de riches vallées. Il devient navigable près de *Perugia* (Pérouse), une des plus vieilles cités de l'Italie, célèbre pendant la Renaissance par l'école du Pérugin où se forma Raphaël. Elle a encore 49 000 habitants et est un des principaux marchés pour les soies. Le Tibre laisse de côté *Orvieto* et coule entre la chaîne de la Sabine et le mont Saint-Oreste. Il circule jaune et fangeux dans la fameuse campagne de Rome avant d'arroser la capitale de l'Italie.

Rome, dont il suffit d'évoquer le nom pour rappeler les souvenirs de la république et du plus grand empire qui fut jamais, ainsi que ceux de la suprématie pontificale, est depuis 1870 le siège du Gouvernement italien. Tout ce passé de Rome revit aux yeux par les gigantesques ruines accumulées dans ses enceintes successives, et qui sont pieusement fouillées et explorées par les admirateurs de l'antiquité. La plus étonnante de ces ruines est le Colisée, dont les pierres ont servi à bâtir une partie de la nouvelle ville, mais qui dresse encore sa masse imposante et ses belles formes. La ville moderne a délaissé en partie les sept collines, dont les alluvions du fleuve ont singulièrement diminué la hauteur : les quartiers les plus commerçants occupent l'emplacement de l'ancien Champ-de-Mars. Sur la rive droite s'élève la cité des Papes avec le môle d'Adrien, appelé château Saint-Ange; le Vatican, où séjourne le Pape dépossédé de sa puissance temporelle; la magnifique basilique de Saint-Pierre, précédée de sa superbe colonnade. Le roi d'Italie siège au Quirinal. Nous ne parlerons que pour mémoire de ses collections inestimables, musées, bibliothèques, etc. Saccagée par Alaric, par Genséric, par les Normands de Robert Guiscard, par les Allemands de Bourbon, Rome a perdu beaucoup de ses chefs-d'œuvre. A diverses reprises il a été question de la

fortifier. Rome possède encore une population de 300 000 habitants.

Le Tibre, avant de perdre ses eaux dans la mer, se divise en deux branches : l'une qui baignait jadis *Ostie*, dont les ruines attirent aujourd'hui les savants; l'autre, le *Fiumicino*, navigable encore pour les barques d'un modique tonnage. Il reçoit le *Nestore*, qui écoule le lac *Trasimène*, et le *Topino*, qui passe à *Foligno*. *Foligno* qui a perdu son ancienne importance, commande une riche vallée qui fut jadis un lac. Le *Topino* se grossit des eaux claires du *Clitumno*, tant célébré pour la beauté de ses flots et la verdure de ses prairies par les poètes de tous les temps. La *Paglia* lui apporte les eaux des monts *Amiata*; le *Clanis*, celle d'une partie du val de la *Chiana*. Mais son principal affluent lui vient de gauche : c'est la puissante *Nera*, qui passe à *Terni* et à *Narni*. La *Nera* est grossie du *Velino*, qui à partir de *Rieti* arrose une admirable contrée où les lacs et les cascades embellissent un paysage fameux. Après avoir franchi la cascade delle *Marmore*, le *Velino* s'unit à la *Nera* près de *Terni*. L'*Anio* ou *Teverone* vient de la *Sabine*, arrose *Subiaco*, qui rappelle le souvenir de saint *Benoit*, *Tivoli*, où il forme de belles cascades, et laissant de côté *Palestrina* et *Frascati* s'unit au *Tibre* dans la campagne romaine.

Le *Garigliano* coule tout entier dans la province de *Naples* et finit dans le golfe de *Gaète*; mais son principal affluent, le *Sacco*, prend sa source dans la campagne romaine, non loin de *Velletri* (13 000 hab.); il suit la base du mont *Lepini* et laisse à quelque distance la vieille cité pontificale d'*Anagni* et *Frosinone*. Son affluent, le *Liri*, reçoit le canal émissaire du lac *Fucin*.

Le *Vulturne* sort des plus épais fourrés des *Abruzzes*, passe à *Isernia* et féconde la magnifique plaine de *Labour*, où il arrose *Capoue* (13 000 hab.), bâtie sur l'emplacement de *Casilinum* et près de la célèbre et voluptueuse cité qui porta jadis le nom de *Capoue*; non loin s'élève *Caserte* (20 000 hab.), avec un des plus beaux châteaux de l'Italie. Le principal affluent du *Vulturne* est le *Calore*, qui passe à *Bénévent* (20 000 hab.), l'ancienne capitale du duché lombard.

Dans le golfe de *Tarente* finissent quelques ruisseaux importants de la *Calabre* et de la *Basilicate*.

Le *Crati* passe à *Cosenza* (17 000 hab.). Tout auprès coule le *Busento*, dans le lit duquel fut enseveli *Alaric I^{er}*.

Le *Basente* passe à *Potenza* (46 000 hab.), qui fut plusieurs fois détruite par des tremblements de terre.

Les fleuves de la mer Adriatique sont, outre le Pô et les fleuves de son bassin :

Le *Marano*, qui cache ses sources dans la petite République aristocratique de *Saint-Marin*. Seule des États italiens, elle a pu conserver son indépendance, grâce à son exigüité. La capitale est le joli bourg de *Saint-Marin* (5 000 hab.). C'est là que vécut le célèbre épigraphe Borghesi.

Le *Métaure* passe à *Urbini*, patrie de Raphaël, à *Fossombrone*, et finit à *Fano*.

Le *Chienti* passe à *Macerata*.

Le *Tronto* arrose *Ascoli*, l'ancien *Asculum*.

La *Pescara* traverse le massif le plus épais des Abruzzes, arrose *Solmona*.

Le seul fleuve important qui se rende à l'Adriatique est l'*Ofanto*. Il traverse les plaines chaudes, étouffantes, mais singulièrement fertiles, de la *Capitanate*. Ses bords marécageux sont bordés d'une forêt de gigantesques roseaux; dans ses boues dorment des buffles à demi sauvages. La seule grande ville non maritime de cette région est bâtie loin du fleuve, *Foggia* (38 000 hab.), dont quatre chemins de fer entretiennent le commerce. Non loin de *Foggia*, citons *Lucera*, qui fut sous l'empereur Frédéric II une colonie de Sarrasins, et *Cerignola*. L'*Ofanto* finit près de *Barletta*.

Géographie politique. — Les provinces de l'Italie péninsulaire sont :

1° Les *Marches*, qui comprennent l'ancienne marche d'Ancone et le duché d'Urbini;

2° L'*Ombrie*, qui correspond au bassin supérieur du Tibre, contrée montagneuse et assez pauvre; sa capitale est *Pérouse*.

3° La *Toscane*, l'ancien pays des Étrusques, théâtre d'une civilisation qui précéda la civilisation romaine, dont elle fut l'initiatrice. Elle acquit sa plus grande gloire et son plus vif éclat au temps où les Médicis gouvernaient Florence et donna le premier signal de la Renaissance. Elle se divise géographiquement en trois régions : la région des montagnes, pauvre et dénudée, où émigrent en été les troupeaux transhumants; la région médiane, qui n'est qu'un magnifique jardin d'une incomparable richesse; la région maritime, que dépeuple la malaria, c'est la *maremme*. La capitale est *Florence*.

4° Le *territoire Romain* (*Lazio*), hier encore soumis au gou-

vernement pontifical. La terre était inculte à cause des biens de mainmorte appartenant aux couvents, la sécurité publique mal assurée contre le brigandage. De sérieux progrès ont déjà été accomplis sous le nouveau gouvernement. La capitale est *Rome*.

5^o La *province de Naples*, la plus grande des provinces italiennes, doit à son heureux climat et à la richesse de son terroir sa nombreuse population. Elle fut colonisée d'abord par les Grecs, qui bâtirent la plupart des villes de ses côtes et firent de ce pays un des plus riches de la Méditerranée. Il reste encore beaucoup de sang grec chez les populations du littoral. A diverses reprises, des colonies d'Albanais vinrent plus tard s'y établir, et se fixèrent de préférence dans la Terre d'Otrante et le territoire de Bari. Les Normands y fondèrent une principauté, et plus tard un royaume, sous les fils et petits-fils de Tancrede de Hauteville. Le gouvernement des Bourbons a maintenu jusqu'à la conquête de 1861 cette partie de l'Italie à un niveau sensiblement inférieur à celui des autres provinces. Le brigandage sévit encore dans la Calabre. La misère force de nombreuses familles à s'expatrier, ou les pousse au trafic honteux de ces enfants qui viennent dans nos grandes villes solliciter la pitié publique. L'ignorance est presque générale; cependant de grands progrès ont déjà été accomplis. Doué de qualités d'esprit très rares, le Napolitain s'empresse vers les établissements d'instruction qui de toutes parts se sont ouverts. Avec l'ignorance disparaîtront les superstitions dégradantes et la misère, mauvaise conseillère.

Le Napolitain se divise en plusieurs districts ou régions :

La *Terre de Labour* ; capitale, *Capoue*.

La *Principauté citérieure* et la *Principauté ultérieure*, qui, avec Bénévent et Naples, occupent la partie centrale de la province ;

La *Calabre*, qui a pour principale ville *Reggio* ;

L'*Abruzze*, avec *Molise* ;

La *Capitanate* ; ville principale, *Foggia* ;

La *Terre de Bari* ; ville principale, *Bari* ;

La *Terre d'Otrante* ; ville principale, *Otrante* ;

Les trois dernières provinces forment la Pouille ;

La *Basilicate* ; ville principale, *Potenza*.

ITALIE INSULAIRE.

La *Sicile*, l'ancienne *Trinacria*, a la forme d'un triangle dont les trois sommets sont marqués par le *cap di Faro*, le *cap Portio di Palo*, et le *cap Boco*, près de Marsala. Elle n'est séparée du sud de l'Italie que par un détroit de 3 kilomètres de largeur, le *Phare de Mussine*, que les conquérants de la Sicile ont plusieurs fois franchi. La Sicile, habitée originairement par les Sicules, fut occupée dès le iv^e siècle avant notre ère par des colons grecs, qui y bâtirent des villes magnifiques, y fondèrent des républiques opulentes ou des royaumes puissants. Syracuse eut alors près d'un million d'habitants. La Sicile n'a plus retrouvé depuis lors une ère semblable de prospérité. Conquise par les Romains, elle fut longtemps le grenier de Rome et de Byzance : elle passa ensuite sous la domination des Arabes, puis, de la dynastie normande des Deux-Siciles, sous celle des Hohenstaufen. Elle appartient enfin à la maison d'Aragon, et à une branche des Bourbons d'Espagne, jusqu'à ce que l'expédition des Mille de Garibaldi la réunit au royaume d'Italie.

Encore aujourd'hui la Sicile est extraordinairement peuplée (2 586 000 hab., 88 habitants par kilomètre carré), si l'on réfléchit que la population se presse presque exclusivement sur les côtes et n'est que très clairsemée à l'intérieur. Le sol est un des plus riches du monde ; les prairies, les céréales, y sont magnifiques, la vigne y donne des vins de feu ; dans ses vergers sont réunies les productions des pays tempérés et des pays tropicaux ; le cocotier, la canne à sucre, le palmier dattier, l'agavé, s'y développent en pleine terre et annoncent le voisinage de l'Afrique.

Au point de vue orographique, l'île est traversée par une chaîne qui continue le massif italien d'Aspromonte et prend le nom de monts *Pelore*, *Madonia*, *Nebroa*, jusqu'au cap Vito, près duquel se dresse la montagne de *San Giuliano*, l'ancien Éryx. Cette chaîne de formation calcaire serre de fort près la côte nord et y découpe de grandioses promontoires. Près de Palerme s'élève le *San Pellegrino*, où Amilcar Barca résista pendant trois ans aux armées romaines. La chaîne s'abaisse ensuite en plateaux ondulés de 400 à 500 mètres jusqu'aux deux autres

côtés de l'île. Ils sont couverts de cactus, de broussailles, de chênes verts, et, comme les maquis de la Corse, servent de refuge à une population redoutable de brigands, que relie dans la plupart des villes et villages la fameuse association de la *Maffia*.

En dehors de ses chaînes calcaires, la Sicile possède une région volcanique qui continue probablement le Subapennin napolitain. Cette région est dominée par la magnifique pyramide de l'*Etna*, volcan qui porte à 3 300 mètres son double sommet; 100 bouches ignivomes sont encore ouvertes, la plupart groupées dans le Val di Bove. Cette montagne se divise en trois zones : une zone méridionale couverte de cultures, de jardins, de vignes, fécondée par la lave délitée et les cendres du volcan, et qui nourrit une population de plus de 300 000 habitants; une zone intermédiaire toute en forêts de diverses essences, entre lesquelles on distingue de gigantesques châtaigniers; enfin la zone des neiges, qui avoisine les cônes d'éruption et qui est complètement dépouillée. L'activité volcanique se manifeste encore sur divers points de l'île, en particulier entre *Girgenti*, dont les *maccalube* sont de petits volcans de boue, et *Caltanissetta* (24 000 hab.), qui expédie d'énormes quantités de soufre.

Sur les côtes on remarque : du cap di Faro au cap Portio di Palo, *Messine* (126 000 hab.) avec ses faubourgs, dominée par une citadelle. 11 000 bâtiments fréquentent annuellement son port. Elle est enrichie par le commerce des fruits et les produits de ses manufactures de soie. *Taormina* rappelle par ses ruines l'antique *Taurominum*. *Acì Reale* (34 000 hab.), exposée aux terribles débordements de la lave de l'*Etna*, s'entoure de magnifiques vergers. La lave a comblé en partie le port de *Catane* (97 000 hab.), mais a fait de sa banlieue le sol le plus riche de la Sicile. *Syracuse* (20 000 hab.) n'est plus que l'ombre de la somptueuse cité dorienne qui lui a légué son nom. Elle est bâtie sur une île qui n'est qu'une petite partie de l'emplacement de l'ancienne ville. Sur le littoral s'ouvrent les fameuses catacombes, appelées jadis *Latomies*, dont les approches sont aujourd'hui changées en jardins.

Du cap Portio di Palo au cap Boco, signalons *Alicata* (17 000 hab.), *Palma*, qui exploite ses souffrières, *Girgenti* (22 000 hab.), l'ancienne Agrigente, le port le plus animé de la côte méridionale. Ses temples, dont les ruines sont encore aujourd'hui imposantes, ceux de Jupiter, de la Concorde, de Junon, rappellent son magnifique passé. *Sciaccia* est entourée d'un paysage absolument africain.

Au cap Boco s'élève *Marsala* (34 000 hab.), fameuse par ses vins secs; ce fut là que débarqua Garibaldi en 1859. Un peu plus haut, au pied du San Giuliano, se découvre *Drapane* (35 000 hab.), dont les habitants se livrent surtout à la pêche du thon.

Entre le cap Vito et le Faro, *Palerme* (225 000 hab.), la capitale de la Sicile, choisie déjà comme résidence par les souverains normands et souabes, étale ses palais et ses villas au milieu du golfe qu'on a surnommé la Conque d'or. Elle a de beaux monuments gothiques et mauresques, une Université, d'importantes manufactures de soie et de bijoux. Elle vient cependant par son commerce après Messine. *Termini* rappelle l'antique Himeria. *Cefalù* (12 000 hab.) s'élève au milieu de pittoresques rochers. *Milazzo* a d'importantes pêcheries de thon.

De la Sicile dépendent les *îles Lipari*, toutes d'origine volcanique, où l'Italie déporte ses condamnés, livrés au travail des soufrières; les principales sont *Vulcano*, *Lipari*, *Salina* et *Stromboli*, dominée par son superbe volcan que surmonte toujours un panache de fumée blanche et qui couvre au large la mer de pierres ponces. Les *îles Egades* prolongent la côte de Marsala et de Drapane.

Plus bas, *Malte*, *Gozzo* et *Gomino* peuvent être considérés comme faisant partie du seul sous-marin qui joint l'Italie à l'Afrique. Ces îles appartiennent à l'Angleterre, qui en a fait entre les deux bassins de la Méditerranée une importante station militaire et commerciale. La population de Malte, très dense (140 000 hab.), cultive un sol qu'un opiniâtre travail a seul pu féconder. Beaucoup de Maltais émigrent en Algérie et dans les ports de la côte africaine. La capitale est le port très fortifié de *la Valette*, bâti par les anciens chevaliers.

Sardaigne. — Presque aussi grande que la Sicile, la *Sardaigne* est loin d'être aussi peuplée et aussi riche. C'est la seule province qui soit restée en dehors du mouvement de la civilisation italienne. Cela tient à la disposition de ses côtes, hérissées d'une haute chaîne de montagnes sur le versant qui regarde l'Italie, basse et marécageuse du côté qui regarde l'Espagne. La population, fortement inélangée d'éléments puniques et arabes, est de petite stature, mais énergique, robuste et vindicative. De très nombreux monuments analogues à ceux de la Bretagne, les *nuraghi*, parsèment la surface de la Sardaigne. Le sol est pauvre, âpre, mal cultivé, l'atmosphère

très insalubre à cause des marécages qui couvrent une partie de l'île. Les mines y sont abondantes, mais plus mal exploitées qu'elles le furent autrefois par les Carthaginois et les Romains. Les principaux produits sont l'huile et les oranges. L'île est traversée par une chaîne de montagnes que domine le *Genargentu* (1 900 mètres). Les villes et ports sont : *Cagliari* (34 000 hab.), avec un port excellent, qui montre de nombreuses antiquités puniques et romaines ; *Iglesias* (10 000 hab.), le centre de l'exploitation des mines de plomb et de zinc ; *Sassari* (35 000 hab.), qui a la population la plus policée et le sol le mieux cultivé de la Sardaigne.

Tout auprès de la Sardaigne, au N. E., on remarque la sauvage *Caprera*, et l'île de la *Madeleine*, où il est question d'établir une des principales stations fortifiées de la flotte italienne.

Population. — La population de l'Italie est de 27 millions d'habitants. ce qui donne une densité spécifique de 90 habitants par kilomètre carré. Presque toute la population est catholique ; on compte fort peu de dissidents protestants et juifs.

Gouvernement. — Le gouvernement est constitutionnel ; le Statut royal du Piémont a été appliqué à l'Italie tout entière. Deux Chambres se partagent le pouvoir législatif : le Sénat, dont les membres sont nommés par le roi ; la Chambre des députés, élue directement par les citoyens soumis à certaines conditions de cens.

Chemins de fer. — *La ligne du Nord* dessert toute la vallée du Pô et forme un réseau très complet.

L'artère principale, se rattachant par le col de Fréjus aux lignes françaises, passe par Suze, Turin, Chivasso, Verceil, Novare, Milan, Bergame, Brescia, Peschiera, Vérone, Vicence, Padoue, Venise, Udine, et va rejoindre les chemins autrichiens.

A cette ligne s'embranchent de nombreuses voies stratégiques, qui aboutissent à l'issue des principales vallées des Alpes : celles de Turin à Pignerol, de Turin à Coni avec un embranchement sur Saluces, de Chivasso à Ivroë, de Novare et Milan à Arona, de Milan à Côme, de Bergame à Lecco, de Vérone à Trente d'un côté, à Mantoue de l'autre. Ajoutons la ligne de Milan à Pavie, Alexandrie et Gênes ; celles d'Alexandrie à Cerasco, d'Alexandrie à Savone.

La ligne de l'Apennin suit les bords du golfe de Gênes et de la mer Tyrrhénienne et relie Nice à Vintimiglia, Gênes, la

Spezzia, Pise, Livourne, Civita-Vecchia, Rome, se continue par Velletri, Capoue, Nap'les, Salerne, et s'arrête à Eboli.

A cette ligne s'attache celle de Pise à Florence, d'où partent deux voies vers Rome : celle d'Empoli, Sienne; celle d'Arezzo, Pérouse, Foligno et Terni. Ces deux lignes se rejoignent au confluent de la Nera et du Tibre.

La ligne de l'Est ou de l'Adriatique de Turin va rejoindre Plaisance par Asti et Alexandrie, et de Plaisance relie Parme, Reggio, Modène, Bologne, Imola, Forli, Rimini, Sinigaglia, Ancône, Foggia, Barletta, Bari, et doit se continuer jusqu'à Otranto, avec un embranchement sur Tarente.

Ces deux lignes communiquent par les voies de Florence à Padoue par Bologne et Ferrare; de Foligno à Ancône par Jesi; de Naples à Foggia par Bénévent.

En Sicile, on ne compte que deux tronçons : celui de Messine à Syracuse par Catane; celui de Palerme à Termini, qui aboutit à Girgenti.



PÉNINSULE DES BALKANS.

Nous nous proposons d'étudier dans son ensemble la péninsule des Balkans. La Turquie d'Europe, qui au commencement du siècle s'étendait encore du Danube et de la Savo au cap Malée, est à l'état de dissolution et d'émiettement périodique. Chaque crise de la question d'Orient a détaché d'elle quelques-unes de ses provinces. Le traité d'Andrinople a libéré la Grèce. La Serbie, la Roumanie, le Monténégro, ont conquis leur indépendance. Le tour est venu de la Bulgarie, richement dotée par les plénipotentiaires du congrès de Berlin. La Roumélie orientale, autre création du dernier congrès, est sur la voie de l'affranchissement. Les Turcs n'ont plus qu'un pied en Europe; il est possible qu'une crise suprême amène la libération des dernières provinces qui leur restent.

La péninsule des Balkans, l'une des trois presqu'îles méditerranéennes, est peut-être la mieux articulée, celle que la nature semble avoir appelée aux plus riches destinées. Moins massive que l'Espagne, sa partie continentale est plus vaste, plus variée que la partie correspondante de l'Italie. Ouverte sur la mer Noire, dont elle tient les débouchés, elle baigne ses côtes dentelées et ses îles innombrables dans les flots azurés de la mer Égée (Archipel), et dans les eaux moins tranquilles de la mer Ionienne, qui la met en rapport avec l'Italie. Elle confine à l'Asie et à l'Afrique, et les grandes routes commerciales de ces deux continents se croisent avec celles d'Europe à Constantinople ou à Salonique. Elle fut le théâtre de la plus brillante civilisation qui existât jamais. Athènes, puis la Macédoine, exercèrent sur le monde oriental l'hégémonie la plus heureuse et la plus féconde en progrès. Rome et l'Occident ont été les élèves de la Grèce. Endormies pendant des siècles, toutes les nationalités de la Péninsule se réveillent. Qui sait de quelle fortune ce réveil est le présage ?

Côtes. — Les côtes de la mer Noire commencent, pour la péninsule, aux bouches du delta danubien. Au large s'aperçoivent les *îles des Serpents*. La côte de la Dobrutcha, peu hospitalière, mal pourvue de ports, bordée de marais aux exhalaisons pestilentiennes, qui furent funestes à nos soldats en 1854, n'offre au delà du liman de *Rasin* que le havre de *Kostendje*, l'ancienne ville de *Tomi*, reliée à Tchernavoda par un chemin de fer, et le port de *Mangalia*. A partir du promontoire de *Kali Acra*, le sol se relève et se borde de falaises, dernières ramifications des Balkans. Nous remarquons *Varna* (20 000 hab.), le port le plus actif de la mer Noire dans la région qui nous occupe. Cette ville exporte une partie des blés de la Bulgarie, que lui amène la voie ferrée de Roustchouk. Le commerce est exercé par des Grecs et des Arméniens; la population turque s'expatrie en masse depuis la libération des Bulgares. Le golfe de *Bourgas*, avec le port du même nom, est moins fréquenté et moins sûr.

La mer Noire, au moyen d'un courant rapide, se déverse dans la mer de Marmara par le *Bosphore*. Rien de plus féerique que le spectacle de ce détroit, qui ressemble à un grand fleuve. S'il fût quelquefois pris par les glaces, le plus souvent une atmosphère attiédie l'enveloppe. Les deux rives le disputent en beauté et en grâce. La côte d'Asie est plus escarpée, et de profondes forêts couvrent le sommet des montagnes; sur la côte d'Europe se succèdent sans interruption les jardins aux bosquets de roses; les parcs plantés de chênes, de platanes et de cyprès; les blanches villas éclatantes sur un fond de verdure; les kiosques à l'architecture bizarre et tourmentée, mais toujours gracieuse; les villes et les villages qui forment comme l'immense banlieue de Constantinople. Les approches de cette capitale, qui, avant d'être celle de l'empire ottoman, fut celle du monde, sont encore gardées par les châteaux d'Europe et d'Asie échelonnés sur les deux rives. *Constantinople* (700 000 hab.) occupe une situation privilégiée. Protégée du côté du nord par le double rempart des Balkans et du Danube, cette ville est au point d'intersection des routes de la mer Noire à l'Archipel, de celles de l'Asie à l'Europe. Elle est plus rapprochée de l'Égypte et de l'isthme de Suez que pas une des grandes cités maritimes de la Méditerranée. Les Russes la convoitent depuis qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes en tant que nation : sans elle ils sont comme prisonniers dans la mer Noire. Napoléon l'a dit : Constantinople est la capitale du

monde ; mais tant qu'elle restera aux mains des Turcs, son importance sera neutralisée par l'apathie et l'impuissance de ses maîtres. Les intérêts rivaux des nations de l'Occident l'ont jusqu'ici seuls préservée de l'ambition moscovite. Son golfe magnifique, la Corne d'Or, la divise en deux parties : à droite, avec l'arsenal de Top-hané, s'étagent les faubourgs de Galata et de Péra, où s'agite une population de Grecs, d'Arméniens, de Franks, fiévreuse et affairée ; à gauche est la ville turque, Stamboul, avec son bazar, où affluent les marchandises apportées par les caravanes de l'Orient ; l'immense entassement de Sainte-Sophie, bâtie par Justinien et changée en mosquée, lourde d'aspect à l'extérieur, profonde, mystérieuse, et portant avec légèreté sa prodigieuse coupole à l'intérieur ; les ruines que la conquête et l'incendie ont laissées subsister des monuments de l'art grec ; les deux obélisques de Théodose et de Constantin, la colonne Serpentine, les murailles de l'enceinte. Les palais modernes, parmi lesquels le sérail, enfin tout un monde de constructions et de jardins occupent la pointe de la Corne d'Or. Malheureusement la ville est bâtie en bois : souvent des quartiers entiers sont dévorés par les flammes ; des rues étroites, où s'accumulent les immondices, que fouillent des chiens lépreux, font un pénible contraste avec les splendeurs des palais. Citons encore les villes de *Buyuk-deré* et de *Therapia* ; sur la côte asiatique, *Scutari*, avec son admirable cimetière ombragé de cyprès ; au large, les *îles des Princes*, où s'ancre la flotte anglaise pendant que les bataillons russes campaient à San-Stephano.

Les côtes de la mer de Marmara sont peuplées de Grecs ; elles prolongent celles du Bosphore et leur ressemblent. De blancs et coquets villages, qui font un commerce de cabotage très actif, baignent dans les flots le pied de leurs maisons. La principale ville est *Rodosto* (25 000 hab.), à mi-chemin entre Constantinople et Gallipoli. La longue presqu'île de Gallipoli, très mince à sa base, plus large à son extrémité, forme avec la côte d'Asie le détroit des Dardanelles, qui n'a pas 2 kilomètres de large. Il fut jadis franchi par Xercès sur un pont de bateaux. Les passes en furent forcées par les Anglais en 1807. Mais la ville de Constantinople, mise en défense par Sébastiani, repoussa leur attaque. Le passage est gardé par le château de *Kelid-ul-Bahar* (clef de la mer) et par *Gallipoli*, ville grecque de 20 000 hab., la première que conquièrent les Turcs en Europe.

Les côtes de la mer Égée sont marécageuses et insalubres.

Les fleuves qui descendent des Balkans et du Rhodope s'y étalent en deltas, que le travail de l'homme n'a pas fécondés et assainis. Partout des comptoirs grecs, de petites communautés helléniques, dont l'origine remonte au temps de la prospérité d'Athènes et de Milet. Deux petits ports, *Enos* à l'embouchure envasée de la Maritza, et *Orfani*, sont les principales escales. La triple péninsule de Chalcidique, *Hagion Oros*, *Longos*, *Kassandra*, forme un groupe à part, hérissé de roches calcaires, d'où l'œil embrasse un immense panorama. La plus connue, la première, porte le mont Athos. Là vivent constitués en une sorte de république indépendante 6 000 moines, ignorants des richesses que renferment les bibliothèques de leurs couvents. On sait que Xercès, pour frapper l'imagination des hommes de son temps par le spectacle de sa puissance, coupa la presqu'île à sa base afin de frayer un chemin à sa flotte. Entre la Chalcidique et la Thessalie se creuse le golfe de *Salonique*. Au fond se trouve *Salonique* (80 000 hab.), ville réservée à de hautes destinées quand le chemin de fer de Belgrade viendra y aboutir; elle sera alors le point d'attache du commerce de l'Inde par l'isthme de Suez. La majeure partie de la population est composée de Juifs espagnols, qui furent autrefois chassés de la péninsule par les rois catholiques.

La côte de Thessalie, rocheuse et inhospitalière, n'a pas un port de refuge. Le golfe profondément ramifié de *Volo* sépare la Thessalie de la Grèce proprement dite.

Tout a été dit sur les côtes de Grèce, que l'histoire et la poésie ont partout rendues fameuses. La mer a comme à plaisir fouillé et découpé de dentelures ce littoral, qui se creuse en golfes et baies innombrables. De partout, sauf du centre du Péloponèse, le Grec contemple son élément, la mer; partout les flots pénètrent et semblent venir au-devant de l'homme pour l'inviter à se confier à eux. Aussi de tout temps les Grecs ont-ils été un peuple essentiellement marin: au début de leur histoire ils furent d'audacieux pirates; plus tard, constitués en républiques autonomes et commerçantes, ils essaimèrent aux quatre points de l'horizon, en Thrace, sur les côtes d'Asie, d'Égypte, de Sicile et d'Italie, où ils fondèrent la Grande-Grèce. Encore de nos jours, les Grecs sont les premiers caboteurs de la Méditerranée; ils ont une des marines marchandes les plus prospères et les plus nombreuses de l'Europe; partout, à Livourne, à Gênes, à Marseille, ils ont leurs comptoirs et leurs banques.

Le golfe de *Lamia*, que comblent les alluvions du Sperchius, mène au canal de l'Euripe, qui sépare l'Eubée de l'Hellade, détroit dangereux par ses courants. En un point, en face de l'ancienne cité de *Chalcis*, la distance d'un rivage à l'autre n'est que de 65 mètres. Les anciens y avaient jeté un pont. La gracieuse presqu'île de l'Attique, terminée par la pointe de *Colone*, est séparée du Péloponèse par le golfe d'*Egine*. On y remarque deux îles : l'*île d'Egine*, avec la ville du même nom, dont les superbes bas-reliefs de la première époque de l'art grec ont été transportés à Munich ; et *Salamine*, qui raconte encore l'éclatante victoire de Thémistocle sur les Perses. En face, s'ouvre le *Pirée*, qui est le port de l'immortelle *Athènes*. Athènes n'est plus que l'ombre de la glorieuse cité de Périclès ; mais, rajeunie par la liberté, elle renait à un avenir prospère. Le Pentélique, le Lycabète, l'Hymette, lui font à l'est comme une ceinture ; leurs profils nets se détachent sur un ciel transparent, à l'atmosphère légère. Le superbe rocher de l'Acropole porte les restes du sanctuaire de la Pallas Promachos, protectrice d'Athènes, le Parthénon, le chef-d'œuvre d'Ictinus, dont les bombes de Morosini et les profanations de lord Elgin n'ont pu déshonorer l'auguste colonnade, les Propylées, etc. Au pied du rocher se groupe la ville, percée de larges voies et de places spacieuses, habitée par un peuple amoureux de la parole et de l'action, le plus vif, le plus intelligent qui fut jamais. Athènes est la capitale politique, commerciale, intellectuelle, du royaume. Elle est encore le cerveau de la Grèce. Les Hellènes de tout pays envoient leurs enfants à ses écoles. Elle compte 80 000 hab. Son ancien port de Phalère est ensablé et envahi par les marécages ; mais elle est toujours reliée par les longs murs au *Pirée*, qui s'accroît rapidement et devient une grande ville industrielle (21 000 hab.). *Mégare* n'est plus qu'un village, mais nourrit une des plus belles populations de la Grèce. L'isthme de Corinthe n'a pas plus de 6 kilomètres de large ; le sol ne s'élève pas à 70 mètres au-dessus des eaux. La riche cité qui compta 600 000 hab. n'est plus : elle a été remplacée par un village de 3 000 hab., *Néa-Corinthe*, sur le golfe de Corinthe. La vie lui sera rendue quand l'isthme sera coupé par un canal qui épargnera aux navires la difficile traversée du sud de la Morée.

La presqu'île tourmentée de l'Argolide n'a d'autre port que *Nauplie* (16 000 hab.), place forte, qui fut quelque temps la capitale de la Grèce. Les petites îles de *Poros*, *Hydra*, *Spe-*

zia, furent célèbres au temps des guerres de l'Indépendance par leurs intrépides marins albanais, la terreur des flottes ottomanes. Le port le plus important, *Spezia*, étage ses maisons blanches, de forme cubique, sur un rocher absolument nu. Ses pêcheurs font le commerce d'éponges.

La Morée se termine par trois presqu'iles hérissées de montagnes abruptes, et qui finissent par les caps Malée, Matapan et Gallo. Au fond des deux golfes que forment ces presqu'iles, on remarque les ports de *Marathonisi*, de *Kalamata* et de *Coron*.

Au revers de l'ancienne Mossénie, et sur la mer Ionienne, se trouvent *Modon*, *Navarin*, où périt en 1827 la flotte turco-égyptienne; en face se dresse le rocher de *Sphactérie*, illustré par la mort de ses glorieux défenseurs (Santa-Rosa).

Le golfe qui sépare l'Hellade de la Morée se divise en deux parties : le golfe de Corinthe et celui de Patras. Entre les deux, au point où les deux rivages se rapprochent le plus, s'élevaient les deux châteaux de Roumélie et de Morée : le *Rhion* et l'*Anti-Rhion*. Dans le golfe de Corinthe se trouvent deux petits ports : *Galaxidi* en Phocide, *Kostitza* sur le rivage d'Achaïe. Dans le golfe de Patras s'est élevée la ville de *Patras*, aux voies grandioses, bordées de monuments récents, avec de nombreuses usines de coton (27 000 hañ.). *Missolonghi*, l'héroïque cité, qu'illustra le dévouement de Byron, se dresse au milieu d'une vaste lagune sur les côtes d'Acarnanie, séparée de la haute mer par un mince cordon littoral rompu en plusieurs endroits. Le golfe d'*Arta*, qui sépare l'Acarnanie de l'Épire, fait le pendant du golfe de Volo sur la mer Égée. Il est presque fermé par un promontoire qui porte la place forte épirote de *Preveza*.

Les côtes d'Épire, jadis pourvues de tant de bons ports où abordaient les navires venus d'Italie, sont aujourd'hui tristes et désertes. Les vaisseaux ne peuvent aborder et sont obligés de rester au large à l'ancre. De Parga au golfe d'Avlona, la montagne s'abaisse en falaise sur les flots; d'Avlona aux côtes de Dalmatie, des marécages bordent le littoral. *Avlona*, *Durazzo* (Dyrrachium), *Alessio*, *Dulcigno*, *Antivari*, ne sont que de pauvres escales avec quelques maisons en ruines. L'incurie des Turcs les a laissés tomber en décrépitude.

Les îles sont nombreuses dans la mer Ionienne et surtout dans l'Archipel. Ce sont : *Thasos*, autrefois riche en mines d'or, dont on n'a pu retrouver les vestiges, mais encore couverte

de profondes forêts et dominée par de hautes montagnes (Ipsario) : la ville principale est *Kastro*; *Samothrace*, aride et nue, jadis le sanctuaire des Cabires; *Imbros*, plus peuplée que sa voisine, et dominée comme elle par un mont Saint-Élie. *Lemnos* paît de nombreux troupeaux. Cette île n'a plus les sites ombragés, les vallées voluptueuses qui la rendaient fameuse dans l'antiquité. Dans le sous-sol retentissait le marteau des Cyclopes; Vulcain y forgeait les armures des dieux. Ses basaltes et ses laves témoignent de l'existence d'anciens volcans, qui peut-être ne sont pas complètement éteints. Comme toutes les îles voisines, *Lemnos* a un *Kastro* pour port, un *Saint-Élie* comme pic dominant.

L'île d'*Eubée* ou de *Négrepont*, dont l'axe est parallèle aux chaînes de la Béotie et de l'Attique, est traversée dans toute sa longueur par des montagnes calcaires, qui atteignent leur plus grande hauteur au *mont Delphi*, vers le milieu de l'île. Elle est encore riche et relativement peuplée, mais elle n'a plus ses villes opulentes et ses pâturages qui nourrissaient d'innombrables troupeaux de bestiaux. La ville principale, *Chalcis*, est située au point le plus étroit de l'Euripe. Au nord de l'Eubée s'étend le groupe des *Sporades du Nord*, nues et brûlées. La plus grande est *Scyros*.

Les *Cyclades*, « montagnes grecques égarées au milieu de la mer Égée, » prolongent les unes la chaîne de l'Eubée, les autres la chaîne de l'Attique. Ravis de leur beauté, de la fraîcheur de leurs vallons, de la fertilité de leurs pentes, les anciens les comparaient à un chœur d'Océanides dansant au milieu des vagues. Il reste peu de chose de ce charme : les forêts ont disparu, les ruisseaux se sont taris, et la population est devenue rare sur ce sol où la roche est à nu. Les principales sont *Andros*; *Tinos*, qui fut héroïque au temps des guerres de l'Indépendance; *Naxos*, qui a reçu au moyen âge de nombreux colons Vénitiens et Français; *Paros*, dont les marbres sont à peine exploités; *Antiparos*, avec ses grottes curieuses; *Milo*, où fut trouvé le corps mutilé de la fameuse Vénus. La plus peuplée est *Syra*, avec la capitale du même nom (25 000 hab.). La ville de *Syra* étale ses maisons toutes blanches sur un rocher absolument stérile, dont la cathédrale occupe le sommet. Les rues sont très propres. Le mouvement du port égale presque celui du Pirée. Les marins de *Syra* combattirent au premier rang dans la guerre de l'Indépendance. Un groupe d'îles volcaniques termine au sud les Cyclades : *Théra* ou *Santorin*, *Néa* et

Palæa Kaimeni, qui ont surgi des flots pendant l'époque moderne et se sont accrues d'éruptions récentes (1867-1870).

Les *Sporades*, bien qu'habitées par une population grecque, relèvent politiquement de l'Asie Mineure.

L'île de *Crète* ou *Candia*, à mi-chemin entre l'Égypte et la Grèce, entourée de mers profondes, est la plus grande des îles de l'Archipel après Chypre. Elle fut aux premiers temps de la Grèce l'intermédiaire naturel entre les Hellènes et les civilisations plus avancées de l'Égypte et de l'Assyrie. Rafraîchie par les brises marines, elle jouit d'un climat heureux; son sol est très fertile. Jadis, dit-on, elle comptait jusqu'à cent villes. Aujourd'hui l'île est pauvre, et sa population clairsemée. Les descendants des anciens Doriens occupent les campagnes, et à diverses reprises ils ont réclamé les armes à la main leur indépendance et leur réunion à la Grèce. Les Turcs sont relégués dans les villes. Une chaîne très haute traverse l'île dans toute sa longueur. Au centre se dresse le pic neigeux du *mont Psiloriti* (l'ancien *Ida*), haut de 2 498 mètres; à l'ouest, le massif calcaire abrupt de *l'Aspra-Yunda*, dont les plateaux inaccessibles sont habités par les indomptables *Sphakiotes*; à l'est, les *monts Lassithi* et le massif du *mont Dikté*. Ses ports principaux sont ceux de *Megalo-Castro* (*Candia*, 12 000 hab.), qui expédie des céréales, des olives, du vin; de *Retimo* (9 000 hab.); de *la Canée* (*Cydonia*, 12 000 hab.), qui fait le commerce le plus actif.

Au sud du cap *Malée* s'étend l'île de *Cérigo*, sans arbres, désolée, mais non stérile; son sol est fécond. Au temps où elle était consacrée à *Vénus Aphrodite*, on vantait ses bosquets, ses eaux murmurantes. Il ne reste rien de ce passé.

Les îles *Ioniennes*, tour à tour vénitiennes, turques, françaises, anglaises, furent rendues à la Grèce par leurs derniers maîtres en 1864. Fort heureusement situées, exposées aux pluies, qui manquent trop aux *Cyclades*, elles ménagent la transition entre la Grèce et l'Italie. Les principales sont *Zante*, « la fleur du Levant, » embaumée par les parfums de ses mille jardins, dominée par le pic d'*Elatos*, ville principale *Zante*; *Céphalonie*, montueuse et boisée, ville principale, *Argostoli*; *Théaki*, l'ancienne et pauvre *Itaque*; *Leucade* ou *Sainte-Maure*, que signalent de loin ses blancs promontoires; *Corfou*, enfin, la plus riche et la plus peuplée. L'île n'est qu'un vaste jardin où croissent, au milieu des fleurs, des bouquets d'orangers, de citronniers, de palmiers, etc. De larges routes, cadeaux de

l'Angleterre, la sillonnent. La capitale est *Corfou* (30 000 hab.), la seule véritable place forte de la Grèce. La population est mélangée d'éléments Grecs, Italiens et Anglais.

Orographie. — Le nœud du système orographique de la péninsule turco-hellénique, où dominant les granits, mais où se rencontrent aussi les terrains tertiaires et les terrains de formation volcanique, est le vaste plateau de *Mœsie*. Les puissants sommets du *Tchar-dagh*, le *Kara-dagh* au sud, la *Mokra Planina*, les *monts Lepenatz* au nord, à l'est et à l'ouest d'autres montagnes élevées, entourent comme un amphithéâtre la fameuse plaine de *Pristina* ou *champ des Merles*, où succomba à Cossovo (1387) la nationalité serbe. A ce plateau viennent s'attacher les chaînes qui continuent les arêtes crétacées et parallèles des monts de Dalmatie et de Bosnie. Les principales sont les *monts Javor* et la *Planina de Liubitchnya*. Entre les deux, dans des ravins profonds percés de trous et d'entonnoirs, roulent le Drin serbe et le Lom. Les deux sommets géants du *Dormitor* et du *Kom*, qui atteignent près de 3 000 mètres, gardent, comme deux sentinelles, la Czernagora ou Montagne Noire du côté de la Bosnie et de la Rascie. Au nord, des montagnes calcaires couvertes de forêts, habitées par des pâtres farouches, qui surveillent d'innombrables troupeaux de porcs, couvrent la Serbie. La Morawa creuse son sillon au milieu de ce massif chaotique. A gauche, le *Gora Gretatz*, la *Malica Planina*, portent les plus fiers sommets; à gauche, les *monts Golobinske* ou *Veliki Balkan*, qui vont finir à pic sur le Danube près d'Orsova, continuent les Karpates; les couches géologiques se répondent parfaitement des deux côtés du fleuve.

A l'est, les *monts Vitoch* (2 300 mètres) et *Rilo* (2 500 mètres) constituent les deux points d'attache des grandes chaînes de la Péninsule : l'*Hæmus* et le *Rhodope*. Au pied du mont *Vitoch* s'ouvrent la dépression et le passage le plus important de la Turquie. Là viennent prendre leur source, la Nissava serbe, l'Isker danubien, la Maritza. C'est la route de Belgrade à Constantinople; elle est gardée par Sofia, dont la situation est telle que Constantin songea à y fonder la capitale de son empire. Les *Portes de Trajan* et le *Col d'Ichtiman*, tels sont les noms donnés à ces défilés.

L'*Hæmus* ou *Balkan*, qui ferme au sud le bassin du Danube, est une belle chaîne couverte encore de forêts profondes, qui s'abaisse insensiblement et par gradins vers la

plaine bulgare et finit en déclivités brusques du côté de la Roumélie. Sa hauteur moyenne est de 800 à 4 000 mètres. Le massif principal, le seul à l'aspect vraiment sauvage, est le *Tchatal*, au nord de Slivno. Les principales routes des Balkans sont celles : d'Osma à Philippopoli par le col de Trajan ; de Tirnowa à Kezanlyk par le col de Chipka, témoin de la résistance désespérée des Turcs dans la guerre de 1877-78 ; de Choumla à Andrinople par les Portes de Demir-Kapa, de Varna à Andrinople par le col de Nadir-Derbent. Le Balkan se continue jusqu'au golfe de Bourgas par l'*Eminch*, plus gracieux et plus vert ; les eaux découlent de tous côtés entre ses parois, et de nombreux villages se dissimulent dans des bosquets de verdure. Les collines de la *Dobrutcha* accompagnent le Danube jusqu'à son embouchure ; elles atteignent de 3 à 400 mètres, mais paraissent beaucoup plus hautes, se dressant au milieu des marécages pestilentiels qui les entourent. Au point où le Danube se rapproche le plus de la mer, les Romains avaient élevé le fameux mur connu sous le nom de *Val de Trajan*, de Rassoava à Kustondje.

Le *Rhodope* ou *Despoto-dagh* se déploie en éventail sur une grande largeur, de la Maritza à la mer. Dans son épaisseur s'ouvrent les deux belles vallées de l'Agda et du Karasou. Ce nom de *Despoto-dagh* a été donné à la chaîne à cause des nombreuses chapelles et des couvents de moines que les Turcs y ont trouvés après la conquête. L'arête principale est la plus méridionale, celle du *Perin*, qui atteint 4 200 mètres et finit sur les bords de la mer Égée. Dans la Thrace, entre Andrinople et Constantinople, se montre le massif granitique, complètement distinct, de la *Strandja*, qui borde la mer Noire de ses falaises.

Du Tchar-dagh aux monts Othrys la péninsule est nettement partagée par l'arête du *Pinde* (2 000 mét.). Une profonde entaille entame au sud le Tchar-dagh : c'est le défilé de *Demir-Kapou*, par où s'échappe le Vardar. La chaîne du *Pinde* ne prend ce nom qu'entre la Thessalie et l'Épire. Entre l'Épire et la Macédoine, elle forme des crêtes parallèles, abruptes, aux ravins profonds, elle est semée de lacs translucides entourés de noirs paysages, comme ceux d'*Ochrida*, de *Presba*, de *Kastoria*. Des routes la traversent, dont la principale va de Monastir à Ochrida. Le *Pinde* est abrupt : c'est la plus sauvage des chaînes de la péninsule ; ses sombres parois portent un revêtement de forêts noires. Partout le silence. L'imagination des anciens avait placé là leur enfer, l'Averne, avec les sinistres rivières du Styx et du

Coccyte. Des bergers valaques appelés *Zinzares* habitent presque seuls ces montagnes. L'Épire et la Thessalie, surtout la première de ces provinces, sont couvertes par les escarpements et les contreforts du Pindo. A l'ouest de Monastir, le *Peristeri* s'élève à 2628 mètres. En Thessalie, une chaîne distincte borde la mer Égée. Ce sont les trois magnifiques groupes de l'*Olympe* (2972 mètres), dont les anciens firent le séjour des dieux, de l'*Ossa* et du *Pélion*. Entre l'Olympe et l'Ossa s'ouvre la délicieuse vallée de Tempé.

Au mont *Velouki* (2349 mètres) commencent les montagnes de la Grèce, dont les chaînes s'entrelacent de manière à former « une série de chambres aux portes solidement verrouillées ». A l'ouest, le Pinde se continue par les massifs confus et sauvages qui couvrent l'Étolie et l'Acarnanie; ils se terminent au-dessus du lac de Missolonghi par le *Zygos*. A l'est, on peut démêler trois chaînes, qui affectent une direction sensiblement parallèle : 1^o les *monts Othrys*, qui forment barrière entre l'Hellade et la Thessalie; 2^o la haute chaîne de l'*OËta* et celle du *Katavothra* (2000 mètres), qui laissent entre leurs escarpements et la mer le passage des Thermopyles, agrandi par les alluvions du Sperchius; 3^o la principale chaîne qui renferme les plus beaux sommets de la Grèce, le *Parnasse* (2459 mètres), au pied duquel s'ouvre, par un défilé sauvage, l'imposante vallée de Delphes, l'*Hélicon*, encore tout couvert de bois, le *Cythéron*, et, dans l'Attique, les sommets du *Lycabète*, du *Pentélique*, dont le marbre glissant et poli étincelle au soleil, l'*Hymette*, couvert d'une maigre végétation de lentisques, le *Laurium*, dont les mines d'argent sont encore exploitées de nos jours.

Les montagnes, qui s'abaissent au seuil de Corinthe, se relèvent dans le Péloponèse, où elles forment un dédale inextricable. Le nœud du système est le *plateau d'Arcadie*, où fleurit l'idylle antique, percé d'entonnoirs ou *katavothras*, où s'engouffrent sources et rivières, creusé de vallées agrestes au fond desquelles perlent des lacs assombris. La chaîne du nord comprend les hauts sommets du *Ziria* (Cyllène) (2374 mètres), le *Khelmos* (2335 mètres), l'*Olonos* ou *Erymanthe* (2224 mètres). La péninsule se termine par trois chaînes : les *monts Malévo*, qui finissent au cap Malée; les *monts de la Triphylie* et de la *Messénie*, que domine l'ancien *Ithôme*; et entre les deux, la chaîne couverte de neige du *Pentadaktylos* (2400 mètres), qui couvre de ses contreforts le Magne. Il est revêtu

de forêts de chênes et de châtaigniers et se termine par l'éperon du cap Matapan.

Hydrographie. — *Bassin du Danube.* — Entre les Karpates et le Balkan, les Portes de Fer et la mer Noire, s'ouvre le dernier bassin du Danube, ancien golfe marin à peine épuisé, encore humide et marécageux. Le Danube, échappé à l'étreinte des montagnes qui l'enserrent en amont d'Orsowa, décrit de puissants méandres et s'étale dans la plaine basse et fertile qu'il féconde. Sa rive droite ronge les falaises de Bulgarie et domine la rive gauche, insalubre, bordée de marais, de faux bras abandonnés, couverte de roseaux que noient les inondations. Il arrose *Turn-Severin*, où se voient encore les piles du pont que Trajan jeta par-dessus l'énorme masse d'eau, et que le génie moderne n'a pas remplacé. Presque toutes les villes sont situées sur la rive droite : *Vidin*, qui regarde le village de *Kalafat* sur l'autre bord ; *Nicopolis*, où Bajazet défit en 1396 les Hongrois et les Bourguignons ; *Sistowa* (20 000 hab.), en face de *Zimnitsa* : ce fut là qu'en 1877 les Russes franchirent le Danube ; *Roustchouk* (55 000 hab.), et, en face, *Giurgewo*, le port de Bukarest : ce sont les principaux entrepôts de céréales de cette Lombardie des Balkans ; *Turtukai* ; *Silistrie* (24 000 hab.), qui doit être démantelée, et qui arrêta les Russes en 1773, en 1809, en 1854. A *Bassova*, le fleuve se replie au pied des collines de la *Dobrutcha*, et, couvrant ses rives d'une large zone d'inondation, coule refoulé vers le nord. Il baigne la petite place d'*Hirsowa*. Ses embouchures commencent à *Braïla* (26 000 hab.), ville peuplée de Grecs et d'Arméniens, et à *Galatz* (80 000 hab.). C'est là que siège le syndicat européen chargé d'assurer la libre navigation des bouches du fleuve. Celles-ci sont au nombre de trois principales : la branche *Kilia*, dont le thalweg sert de limite entre la Bessarabie russe et la Roumanie, avec les villes de *Toutschkow*, *Ismail* et *Reni* ; la branche *Saint-Georges*, la plus profonde, mais non la plus facile, et la *Soulina*, dont des travaux magnifiques ont approfondi les passes. C'est par elle que s'écoule la plus grande partie des céréales de Roumanie et de Bulgarie.

Les affluents de gauche descendent des Karpates, sillonnent un pays mamelonné et riche, avant d'arriver dans une plaine basse, aux boues exceptionnellement fertiles. Ils sont remarquables par leur parallélisme. Ce sont : le *Schyl*, qui passe dans l'admirable plaine de *Craïowa* (22 000 hab.) ; l'*Olt* ou *Aluta*, qui prend sa source au revers des Karpates, les coupe au dé-

filé de la Tour-Rouge et finit en face de Nicopolis; l'*Argisch*, qui passe à *Pitesti* et finit à *Oltenitza*. Son principal affluent, la *Dimbovitza*, arrose *Bukarest* (200 000 hab.), réunion de villages entourés de jardins, et qui se transforme en une grande ville européenne; la *Jalomnitza*, qui arrose *Ploiesti* (30 000 hab.) et finit en face d'*Hirsowa*. Le *Sereth*, grossi de la *Moldawa*, arrose une région de forêts et de pâturages avant de fertiliser les basses plaines qui avoisinent *Galatz*. Il reçoit la *Bistritza*, qui vient de la Bukowine, la *Putna*, qui passe à *Fockany* (20 000 hab.), et le *Busco*, qui, né au revers des Karpates, entame le massif par une magnifique entaille et passe à *Buseo*. Le *Pruth*, qui finit dans le liman de *Reni*, sert actuellement de limite entre la Moldavie et la Bessarabie. Son affluent, le *Bahlui*, arrose la capitale Moldave, *Jassy* (90 000 hab.), sur la route de la Baltique à la mer Noire (traité de 1792). C'est une grande et belle ville, dont les dômes étincelants et la population annoncent déjà l'Orient. Son principal commerce se fait avec la Russie.

Sur la rive droite, le Danube reçoit :

Le *Timok*, dont la vallée fertile et pittoresque sépare la Serbie de la Roumanie; l'*Isker*, qui, né aux flancs du mont *Rilo*, ouvre à travers les Balkans une voie stratégique de premier ordre de *Sofia* à *Nicopolis*; le *Wid*, qui passe près de *Plewna*, place ensanglantée par les deux batailles de 1877 : l'armée roumaine y sauva l'armée russe d'un désastre et précipita la défaite de la Turquie; l'*Osma*, qui arrose *Lowatz*; la *Jantra*, qui descend les gradins étagés des Balkans et enveloppe de ses méandres *Tirnova* (15 000 hab.), jusqu'en ces derniers temps capitale de la Bulgarie; le *Kara-Lom* et l'*Ak-Lom*, qui passe à *Rasgrad* (15 000 hab.).

Le grand affluent du Danube, la *Savo*, sépare la Serbie de la Hongrie, passe à *Chabatz*, qui se transforme en ville moderne et commerçante, et finit à *Belgrade*. La *Savo* reçoit la *Drina*, qui, après s'être tordue dans de longues vallées horizontales au nord du Monténégro, limite la Bosnie et la Serbie. Elle arrose *Zvornik*, place forte à demi ruinée, laissée aux Serbes par le traité de Berlin.

Le *Danube* reçoit encore la grande rivière de la Serbie, la *Morawa*, formée de deux torrents fougueux, la *Morawa serbe*, grossie de l'*Ibar*, et la *Morawa bulgare*, grossie de la *Nissava*. L'*Ibar* passe à *Pristina* et arrose le fameux champ de bataille de *Cossovo*. La *Morawa bulgare* descend du *Kara-dagh*, passe

près de *Leskowatz* et à *Alexinatz*, place fameuse par la résistance des Serbes contre les Turcs en 1876. La Nissava, qui prend sa source non loin de Sofia, est la grande route de Belgrade à Constantinople. Elle arrose *Pirot*, *Ak-Palanka*, *Nissa*, villes illustrées par la vaillance des Serbes en 1876. Au confluent des deux *Morawa*, dans une plaine qui est une ancienne cuvette lacustre épuisée, s'élève l'antique capitale des tzars serbes, *Kruchewatz*. La *Morawa*, encaissée dans une vallée étroite et fertile, arrose *Paratchin* et laisse de côté *Kragujewatz*, qui fut, avant Belgrade, la capitale moderne de la Serbie.

Au versant de la mer Noire appartiennent encore le *Prawady*, qui finit dans la baie de Varna, et le *Kamtschyk*, qui arrose *Choumla* (50 000 hab.), place forte au pied des Balkans, qui garde le passage de l'Eminéh.

Dans l'Archipel se jette la *Maritza*, qui contourne le Rhodope, dont la vallée est fertile, partout où le fleuve ne s'étend pas en marécages. La *Maritza* passe à *Félibé* (Philippopolis) (40 000 hab.), ville bâtie sur trois pittoresques rochers, et capitale de la Roumélie Orientale; à *Ouzoungora*, où se tient une des plus grandes foires des Bulgares; à *Andrinople* (120 000 hab.), ville admirablement située au confluent de l'Arda et de la *Tundscha*: elle est formée de la réunion de plusieurs villes entourées de jardins. Là, comme partout, le commerce et l'industrie sont aux mains des Grecs et des Arméniens. La *Maritza* finit dans les marécages d'Enos. Elle est grossie de la *Tundscha*, qui naît près de la passe de Chipka, arrose *Kezanlyk* (10 000 hab.), passe près de *Stivno*, clef des passages du Balkan; de l'*Arda*, dont la curieuse et pittoresque vallée se creuse au milieu du Rhodope.

Les autres fleuves de l'Archipel sont: le *Karasu*, qui finit sur une plage marécageuse en face de Thasos;

Le *Strouma*, qui descend du Rilo et finit dans le golfe d'Orfano, après avoir épuisé ses eaux dans le grand marécage de *Tachyno*: sa vallée inférieure, d'une richesse exubérante, plantée de cotonniers et de mûriers, mais insalubre, a pour entrepôt l'opulente ville de *Sérés* (30 000 hab.).

Le *Vardar* s'ouvre entre le Kara-dagh et le Tchar-dagh le fameux passage de *Démir-Kapou*, passe à *Uskup*. Son delta, dont les bouches se déplacent, a forcé Salonique de se fonder un peu à l'est.

L'*Indie-Karasou*, grossi des affluents du lac profond de Kas-

toria, traverse une des régions les plus sauvages et les moins fréquentées de l'ancienne Macédoine.

Le grand fleuve de la Thessalie est la *Salembria*, gonflée d'innombrables ruisseaux qui forment des marécages près de *Trikhala* (11 000 hab.), capitale de la Thessalie. Elle passe à *Larisse* (25 000 hab.), la vieille capitale pélasgique, où se concentrait jadis presque toute la population turque de la contrée, et finit entre l'Olympe et le Pélion par la belle vallée boisée qui fut Tempé.

L'Épire n'a que de tortueux torrents, qui mugissent au fond de précipices ou s'étalent dans des vallées que l'homme n'a jamais songé à amender. Le *Drin* est formé du *Drin Blanc*, qui passe près de *Prisrend* (40 000 hab.), ville habitée par d'industriels montagnards albanais et serbes, et du *Drin Noir*, qui écoule les eaux du lac effrayant d'*Okhrida*. Il s'épanche dans la plaine noyée d'Alessio; mais il emporte aussi une partie des eaux du grand lac de *Skodra* ou *Scutari*. L'émissaire du lac a reçu le nom de *Boïana*. Entre le lac et le fleuve s'est bâti le grand village de *Scutari* (40 000 hab.), avec son bazar fréquenté par tous les montagnards de l'Albanie du Nord. *Scutari*, sans cesse menacé par les eaux, qui chaque année envahissent ses rues malpropres, ressemble à une cité lacustre.

Le *Skumbi* sépare l'Albanie du Nord de celle du Sud.

La *Woyutza* ne sort des montagnes qui encaissent son cours que pour finir dans la belle plaine d'oliviers d'*Avlona*. Le *Kalamas* écoule par des émissaires souterrains le beau lac de *Janina*. Sur ses bords s'élève *Janina*, la forteresse du redoutable Ali de Tebelen (30 000 hab.). L'*Arta* naît près de *Metzowo*, la cité des Zinzares ou Macédo-Valaques, et finit dans le golfe d'*Arta*.

La Grèce n'a que des torrents au lit encombré de pierres pendant la plus grande partie de l'année. Le seul fleuve important est l'*Aspro-Potamo*, l'ancien Achéloüs, dompté par Hercule, dit la légende, et dont les alluvions ont rattaché au continent plusieurs îles; il écoule les eaux du lac profond de *Vrachori*. Le *Fidari* finit dans le golfe de *Patras*.

Le *Sperchius* arrose entre l'Othrys et l'Œta une vallée qui serait riche et fertile, n'étaient ses marécages. La principale ville est *Lamia*.

Le *Céphise* ou *Mavronero* arrose les grasses campagnes de la Béotie, les seules plaines de la Grèce. L'air y est plus lourd,

le sol plus fécond, l'esprit mieux équilibré, mais moins aiguisé. Le Céphise se jette dans le lac *Copais* ou *Topolias*, aux rives changeantes : il s'écoule en partie par d'énormes fissures communiquant avec la mer. La principale ville est *Livadia*. Nous ne citons que pour mémoire l'*Oropos*, qui arrose la plaine de *Thèbes*, ville qui eut un jour l'hégémonie de la Grèce, et qui n'est aujourd'hui qu'un pauvre village, et les ruisseaux de la campagne d'Athènes, le *Céphise* et l'*Ilissus*.

Le Péloponèse a deux fleuves, dont les sources sont fort rapprochées : le *Ruphia* et l'*Iri*. Leur bassin est la grande voie stratégique de la péninsule. Le *Ruphia* (Alphée), le plus puissant, passe près des lieux où fut *Megalopolis* ; il a couvert d'une épaisse couche d'alluvions la plaine d'Olympie, où des fouilles récentes ont mis au jour des restes magnifiques de l'art grec. L'*Iri* (Eurotas) roule un maigre filet d'eau dans son lit pierreux, bordé de lauriers-roses : il arrose le Magne, l'ancienne Laconie. Les Maïnotes, sobres, énergiques, courageux et véridiques, sont les vrais descendants des anciens Spartiates. Deux villages, *Mistra* et *Sparte*, sont situés sur l'emplacement de l'antique cité laconienne.

Enfin, la *Panitza* arrose la plaine d'Argos, pierreuse et sèche et cependant fertile, entourée d'un amphithéâtre de collines dont plusieurs furent volcaniques.

Géographie politique. Turquie. — Les Turcs, qui au commencement du siècle possédaient encore toute la péninsule des Balkans, ne possèdent plus qu'une partie de la Thrace, de la Macédoine, de l'Épire et de la Thessalie ; encore cette possession est-elle précaire. La Turquie n'est pas aux Turcs, mais aux Roumains, aux Slaves et aux Grecs, qu'ils ont remplacés à Constantinople. Ils n'ont jamais été qu'une armée campée en Europe ; à peine sont-ils aujourd'hui un million d'hommes. Amollis par les grâces et la douceur du Bosphore, les Turcs se sont énervés comme race et corrompus comme gouvernement. Toutefois il ne faut pas juger des Turcs par ceux qui les gouvernent. Rien de plus triste comme caractère et comme moralité que la tourbe qui fait la loi au sérail. La nation n'est pas ainsi : le Turc est sobre, avare de paroles, mais fidèle à sa promesse, d'une grande dignité dans son attitude et ses manières. Il a le don du commandement. Très courageux, il a montré sur tous les champs de bataille une vigueur qu'on n'attendait pas de lui. Très attaché à sa foi, à l'islam, il pratique la tolérance et respecte toutes les

croyances. Juifs, Arméniens et Grecs pourraient en témoigner. Malheureusement, le Turc ne travaille pas; il laisse le commerce et l'industrie au Grec, ingénieux et mobile, et à l'Arménien, plus souple encore et plus perfide. C'est une aristocratie qui s'éteint.

Les Grecs sont répandus sur toutes les côtes et dans les campagnes. Il n'est pas un village où il ne s'en glisse quelques-uns; ils accaparent toutes les affaires, exercent tous les métiers. Les paysans chrétiens ou raïas se gouvernent et s'administrent eux-mêmes; leurs communes ou leur conseil sont de véritables républiques. Le raïa doit la dime, les impôts de toutes sortes; en retour, il n'a aucun droit et ne reçoit aucun avantage. Chaque village a son *didascalos* et sa maison d'école. Les Grecs sont près de 2 millions en Turquie, unis entre eux par une sorte de franc-maçonnerie, dévoués corps et âme à la *grande idée*, la reconstitution du royaume de Grèce dans ses limites naturelles.

Les Arméniens sont aussi fort nombreux en Turquie, 600 000 environ; comme les Grecs, pour qui ils sont des rivaux dangereux, ils font le commerce et la banque. Ils ont le teint basané, le nez fort, et ressemblent beaucoup aux Juifs. Ils sont fort entendus en affaires, industrieux et souples.

Les divisions administratives en Turquie sont les *vilayets*, subdivisés en *sandjaks*.

1^o *Vilayet de Constantinople*. La plus grande partie de la population occupe les villes et les communes du littoral. La campagne est mal cultivée: les landes l'envahissent. On y voit des restes de grandes routes, des ponts gigantesques en ruines, des débris d'aqueducs. Ces vestiges de l'ancienne puissance des Osmanlis font ressembler cette contrée à la campagne de Rome. La ville de Constantinople forme un gouvernement à part.

2^o *Vilayet d'Andrinople* (Thrace). Chef-lieu: *Andrinople*; villes principales: *Gallipoli*, *Rodosto*.

3^o *Vilayet de Macédoine*. Chef-lieu: *Salonique*; ville principale: *Sérés*. Dans ce gouvernement est aussi comprise la région montagneuse des hauts plateaux, où la population est mélangée d'éléments turcs, grecs, serbes, bulgares, albanais. Les villes principales sont: *Monastir* (30 000 hab.), *Uskup*, *Kastoria*.

4^o *L'Épire* est une contrée sauvage et peu connue encore, sans vallées étendues, toute couverte de montagnes noires,

abruptes et sévères. De magnifiques forêts en revêtent encore les pentes; les sommets pendant une grande partie de l'année restent couronnés de neiges. Les habitants sont les Albanais ou Sképétars. On compte pourtant quelques cantons slaves au nord. Les Albanais sont de haute taille, robustes, la figure fine, les yeux perçants mais durs. « Il n'y a pas de race plus ancienne. » Peut-être faut-il voir en eux les descendants des premiers Hellènes, contemporains d'Homère. Ils ont du moins conservé à peu près intactes les mœurs de l'âge homérique. Ils vivent divisés en clans, souvent ennemis. Les vendettas sont féroces et se poursuivent pendant plusieurs générations. Ils ont donné à l'histoire les plus fiers aventuriers : Pyrrhus, Scanderbog, Ali de Tebelen, Mehemet-Ali. Sous le nom d'Arnautes ils sont les meilleurs soldats de la Porte et de l'Égypte. Les Mirdites et les Klementis au nord vivent à peu près indépendants, inexpugnables dans leurs rochers. Les Albanais du nord et ceux du sud, les Tosques et les Guègues, se détestent cordialement. Aux haines politiques se joignent les haines religieuses : les uns sont musulmans, les autres catholiques. L'Albanie du Nord a pour villes principales *Scutari* et *Prisrend*; l'Albanie du Sud, *Jannina*. Même après les décisions de la commission internationale, la plus grande partie de l'Épire reste aux Turcs. La Grèce n'a obtenu de ce côté qu'une rectification de frontière, qui suit l'Arta, avec les villes d'*Avlona*, de *Preveza*, de *Metzowo* et d'*Arta*.

La Turquie possède encore quelques-unes des îles de l'Archipel, rattachées à l'Asie mineure, et la *Crète*, chef-lieu *Candie*, qui tôt ou tard lui échappera.

5° La *Roumélie Orientale*, création du congrès de Berlin, s'étend des Balkans au Rhodope. La frontière sud passe au nord d'Andrinople et atteint la mer Noire vers le golfe de Bourgas. Elle est sous l'autorité politique et militaire de la Porte, mais elle a obtenu son autonomie administrative. Elle a pour chef un gouverneur général chrétien, nommé par le sultan et agréé des puissances européennes. Le pays ressemble à la Thrace, dont il faisait jadis partie. La terre est cultivée par les Bulgares; les Turcs et les Grecs habitent dans les villes. La capitale est *Félibé*, et les villes principales : *Shivno*, *Kezanlyk*, *Eskizagra*, *Bourgas*.

Les pays indépendants. Bulgarie.— La *Bulgarie*, la dernière venue des principautés libres de la péninsule, n'est plus unie à Constantinople que par un lien de vassalité illusoire. Son prince

élu doit être confirmé dans son pouvoir par la Porte. Les Bulgares sont des Touraniens slavisés; ils sont trapus et fortement bâtis; ils n'ont ni la dignité des Turcs ni la vivacité des Grecs. On sent qu'une longue servitude a pesé sur eux et déprimé leur caractère. Après l'occupation russe, ils se sont livrés à d'atroces vengeances contre les Turcs établis dans la principauté. Ceux-ci, pour fuir les mauvais traitements, le massacre et la ruine, émigrent en Thrace et en Asie Mineure. Les Bulgares n'ont ni tradition orale ni livres écrits; depuis un demi-siècle cependant ils ont commencé à rougir de leur ignorance et ont multiplié chez eux les écoles. La langue est slave; mais ce n'est qu'un patois grossier. Ils ont présumé à leur affranchissement politique en se libérant de la tutelle religieuse du Phanar de Constantinople. Pacifiques et bons agriculteurs, ils ont transformé en jardins les pentes du Balkan et en un magnifique champ de blé les rives du Danube. Depuis lors *Sofia* est devenue la capitale de la nouvelle principauté; Elle est située au pied du mont Viloeh, dans une conque montagneuse où aboutissent les routes qui vont de Belgrade à Constantinople par la Maritza, au Danube par l'Isker, à la Serbie par la Nissava. C'était donc donner aux Bulgares la grande position stratégique de la péninsule et rendre illusoire la concession faite aux Turcs des Portes de Trajan et du col d'Ich-timan. Les villes principales sont : Tinnova, l'ancienne capitale, Roustchouk, Silistrie, Choumla et Varna.

Roumanie.— La principauté de Roumanie, devenue royaume en 1881, est formée de la Moldavie et de la Valachie, affranchies depuis 1856 et réunies sous la même autorité depuis 1861. Le congrès de Berlin lui a assuré sa complète indépendance.

Les limites du royaume sont loin de coïncider avec celles de la race. Les Roumains occupent la Bessarabie russe, une partie de la Bukovine et la plus grande partie de la Transylvanie : Czernowitz et Fogaras sont deux villes roumaines. Les Roumains sont les descendants des Daces latinisés établis par Trajan sur le Danube. Ils ont su garder l'intégrité de leur sang, leur langue, malgré les flots d'inondation barbare qui ont submergé leur habitat. Les Roumains sont des hommes gracieux, souples et adroits, très intelligents, laborieux. Les familles sont nombreuses et fécondes. Ils gagnent sans cesse autour d'eux sur les Serbes et les Madgyars. Beaucoup d'israélites sont établis en Roumanie, environ 350 000, très mal vus des

habitants, surtout dans les campagnes, qu'ils ruinent par l'usure. Jassy est presque une métropole juive et compte 50 000 Israélites. La plupart de ces juifs viennent d'Allemagne et de Russie. Ceux qui sont fixés depuis longtemps dans le pays ont été pour la plupart assimilés aux autres citoyens en vertu des décisions du congrès de Berlin. La Roumanie est aussi une seconde patrie pour les Tziganes.

La Valachie produit d'énormes quantités de céréales, qui s'exportent par les ports du Danube. La vigne grimpe sur les coteaux. La Moldavie, où domine le régime de la grande propriété, est surtout riche en pâturages, qui nourrissent plus de 3 millions de bœufs.

Le congrès de Berlin a enlevé aux Roumains les districts de la Bessarabie : le thalweg du Pruth est devenu la frontière entre les deux pays. En revanche, il leur a concédé les tristes plaines de la Dobrutcha, couvertes de roseaux et de nénuphars, habitées par les populations les plus mélangées, où dominent les Tcherkesses, fugitifs du Caucase.

La capitale est *Bukarest* (177 000 hab.); les villes principales, *Craïowa*, *Ploiesti*, *Giurgewo*, *Rimnik*, en Valachie; *Jassy* (90 000 hab.) et *Galați* (80 000 hab.), en Moldavie; *Babadagh*, dans la Dobrutcha. La population est de 5 millions d'habitants.

Le royaume est gouverné par un prince héréditaire et deux Chambres.

Serbie. — La Serbie, soulevée contre les Turcs au commencement du siècle par Kara-George, est aujourd'hui complètement indépendante et a été érigée en royaume en mars 1882.

La Serbie est couverte de montagnes, au milieu desquelles s'ouvrent les riches vallées des cours d'eau affluents du Drin et des deux Morawa. D'épaisses forêts de chênes et de hêtres, formant la région qu'on appelle la Sumadia, revêtent presque tous les escarpements. Là se réfugièrent les Serbes que la haine des Turcs chassait des villes; dans ces abris sauvages ils gardèrent leur indépendance jalouse; de là le proverbe : « Qui abat un arbre tue un Serbe. » D'innombrables troupeaux de porcs, expédiés dans toute l'Autriche, s'engraissent de l'opulente glandée des forêts. Malheureusement, ces bois commencent à être entamés de toutes parts par la hache des bûcherons et les incendies allumés par les pâtres.

Les Serbes sont sveltes, vigoureux, ont les traits accusés, les cheveux blonds, les yeux vifs. Ils forment une race robuste

et saine. Jusqu'à ce jour, ils ont toujours tourné les yeux vers leurs frères slaves de Russie; ils sont, dans la péninsule, les clients les plus sérieux du czar. De même race que les Serbes et les Croates d'Autriche, ils exercent à Agram et à Novisad une influence redoutée par le gouvernement de Vienne.

La capitale actuelle de la Serbie est *Belgrade*; elle a remplacé *Kragujewatz*. Les autres villes sont *Chabatz* et la forteresse de *Semendria*. Le congrès de Berlin a donné aux Serbes la place de *Zwornik*, sur le Drin, la vallée de la Nissava, avec *Nissa*, et *Pirot*, la haute vallée de la Morawa jusqu'au Karadagh, avec *Leskowatz*, en tout 11 000 kil. carrés, avec 365 000 hab.

Les Serbes comptent près de 2 millions d'âmes. Ils sont gouvernés par un roi, assisté d'un Conseil d'État, et par une Chambre, la *Skouptchina*. Ils appartiennent à la religion orthodoxe grecque.

Monténégro (Czernagora).—La petite principauté de Monténégro est un chaos de montagnes calcaires à peu près inaccessible, nid d'aigles habité par une population indomptable, que les Turcs n'ont jamais pu réduire. Le pays se divise en deux régions, délimitées par la Zëta : ce sont la *Breda*, qui renferme quelques vallons fertiles et quelques pâturages; la Czernagora proprement dite, qui n'est qu'après rochers et précipices, où mugissent les torrents. Les Monténégrins ou Czernagores sont les frères de race des Serbes, plus grands de taille et plus robustes, mais aussi plus sauvages, en guerre perpétuelle contre leurs voisins Mirdites et Albanais. La nature ne leur ayant pas donné de plaines, n'ayant d'autres richesses que leurs troupeaux, les Monténégrins, pour vivre, opèrent des razzias continuelles aux dépens de leurs voisins plus favorisés. Ils étaient à peine 200 000 habitants avant les nouvelles annexions; mais les familles sont très nombreuses, et beaucoup de Monténégrins s'expatrient. Leur capitale est un village de 1 400 âmes, *Cettinje*. Le congrès de Berlin leur a enfin donné les plaines qui leur manquaient : *Nicksich* à l'ouest, *Potgoritza* à l'est. Encore cette dernière ville leur est-elle disputée à main armée par les clans mirdites, qui ne reconnaissent pas cette spoliation diplomatique. On leur a aussi concédé les ports qui leur manquaient : *Antivari* et *Dulcigno*, de plus la libre navigation sur le lac de Scutari et son déversoir la Boïana. Tout cela constitue pour le Monténégro un accroissement de 5 000 kil. et de 446 000 âmes.

Le gouvernement est presque absolu. Le prince se fait assister d'une Skouptchina, composée des doyens des clans montagnards,

Entre la Serbie et le Monténégro s'étend une étroite bande de pays, la *Rascie*. L'Autriche a le droit de mettre garnison dans les places de la Rascie et d'en garder les routes militaires et commerciales. La Turquie conserve sur ce pays une suzeraineté assez illusoire. La capitale de la Rascie est *Novi-Bazar*.

Grèce. — Le traité d'Andrinople (1829) a fait la Grèce libre, mais il l'a enfermée dans des limites si étroites qu'il semblait lui vouloir refuser les conditions mêmes de l'existence politique. Les limites actuelles sont loin de répondre au domaine réel des Grecs, qui sont en majorité dans toutes les îles de l'Archipel, en Macédoine, dans la plus grande partie de la Thrace, et qui forment la population presque entière de la Crète et de la Thessalie. L'Épire aussi est une terre grecque, s'il est vrai qu'il faut voir dans ses habitants les descendants des anciens Pélasges, les antiques adorateurs de Dodone. La Grèce étouffe entre ses frontières exigües; elle a conscience de ce malaise. Tous les Grecs sans exception ambitionnent un grand avenir pour leur patrie et se dévouent à la réalisation de leurs espérances; partout où ils possèdent un comptoir, ils portent avec eux l'idée féconde de la Grèce englobant toute la population grecque. Pour le succès de cette idée, les Grecs auront moins à compter aujourd'hui avec la Turquie qu'avec les Russes, secondés de leur clientèle slave dans la péninsule.

La Grèce est montagneuse et pauvre; les forêts ont disparu, sauf en Acarnanie, en Étolie et dans quelques cantons de l'Arcadie; partout se montre la roche dénudée, aux flancs stériles, mais aux contours harmonieux et purs, baignés dans une atmosphère d'une incomparable transparence. Aux beaux jours de sa prospérité, la Grèce a compté peut-être de 8 à 10 millions d'habitants; aujourd'hui elle n'en nourrit pas 2 millions. A peine le sixième du sol est-il en culture; toute végétation est pauvre et malingre, flétrie par la sécheresse; la terre, par suite du manque d'eau, est peu favorable aux céréales, qui ne prospèrent que dans les campagnes grasses et humides de la Béotie. La culture nationale, aujourd'hui comme autrefois, est celle de l'olivier. Cela tient au taux élevé des salaires, à l'extension de la vaine pâture et aussi au mépris où les Grecs en général tiennent les travaux agricoles. Autrefois la terre

était livrée aux esclaves; les Grecs modernes ne les ont point remplacés. Les principaux revenus viennent des raisins secs ou raisins de Corinthe et des huiles.

L'industrie est fort peu active : le Grec, qui se plaît à la sérénité de son ciel, répugne à s'enfermer dans ces vastes fourmilières de travail que les nations de l'Occident ont multipliées. On rencontre quelques fabriques au Pirée, dans la campagne d'Athènes, des usines métallurgiques au Laurium, des manufactures de soieries à Patras.

Le Grec moderne, malgré les alluvions ethniques que les flots des invasions barbares ont laissées sur son sol, rappelle par beaucoup de traits le Grec ancien, dont il revendique à tout propos la parenté; il se plaît dans ces souvenirs du passé. Les rues, les places des villes, portent les noms retentissants des grands citoyens d'Athènes et de Sparte. La langue même, depuis la proclamation de l'indépendance, s'épure, se débarrasse des scories que lui avaient apportées les dialectes des envahisseurs, et se rapproche de plus en plus de l'idiome des écrivains du siècle de Périclès. Il y a là un effort méritoire, d'autant plus remarquable que la population entière en doit être nécessairement complice. On lui a reproché d'être peu véridique et d'avoir du penchant pour la ruse et la fourberie. « Grattez le Grec, a-t-on dit, vous trouverez le Græculus. » Ces défauts tiennent surtout à l'oppression politique qui pendant tant de siècles a pesé sur la Grèce. L'esclavage avilit et déforme les âmes. Le Grec a longtemps vécu de son esprit aux dépens de ses maîtres, d'abord aux dépens des Romains, qui le subissaient sans pouvoir s'en passer, puis aux dépens des Turcs. Les Grecs sont une race au cœur froid, que les troubles de la passion égarent rarement. « Toute la splendeur de leur ciel est dans leur cerveau. » Aucun peuple n'aime autant à connaître, ne se plaît à ce point aux jeux et aux subtilités de la dialectique, n'est aussi curieux du passé et du présent. Il n'est pas un village sans écoles; le paysan le plus pauvre, le pâtre d'Arcadie et de Phocide, lisent le journal, sont au courant des fluctuations de la politique des grands États. Toutes les grandes créations scolaires sont l'œuvre de l'initiative privée et des largesses des riches Hellènes. Les Grecs se portent avec fureur vers les carrières dites libérales : quand ils ne sont pas marins ou négociants, ils étudient le droit ou la médecine. Les plus dénués de ressources suivent les cours de l'Université : de là un encombrement des places, une agitation

politique constante, l'instabilité des ministères. Les Grecs sont passionnés pour l'égalité et pour la liberté. Donnez à leur activité un plus vaste objet, au pays des limites plus larges ; rendez à la Grèce les membres dispersés de la grande famille hellénique : ils redeviendront un grand peuple.

Si l'agriculture et l'industrie sont sacrifiées en Grèce, le commerce y est des plus florissants. Les Grecs comptent une marine marchande de 5 000 navires. Sur une échelle moindre, ce sont les Anglais de l'Orient. La seule ville de Syra lance par an 350 vaisseaux.

Au point de vue politique, la Grèce est divisée en 13 nomarchies :

Attique et Béotie ; capitale, *Athènes* ; villes principales : *Mégare, Livadia, Egine*.

Phthiotide et Phocide ; capitale, *Lamia* ; ville principale : *Galaxidi* ;

Acarmanie et Étolie ; capitale, *Missolonghi* ;

Argolide et Corinthie ; capitale, *Nauplie* ; villes principales : *Hydra et Spetsia* ;

Achaïe et Élide ; capitale, *Patras* ;

Arcadie ; capitale, *Tripolitza* ;

Laconie ; capitale, *Sparte* ; villes principales : *Mistra et Marathonsi* ;

Messénie ; capitale, *Kalamata* ;

L'Eubée ; capitale, *Chalcis* (Négrepont) ;

Les *Cyclades* forment une nomarchie dont la capitale est *Syaa* ou *Hermopolis*.

Les *Iles Ioniennes* forment trois nomarchies :

Corfou ; capitale, *Corfou*, avec *Sainte-Maur* (Leucade) et *Théaki* (Itaque) :

Céhalonie ; capitale, *Argostoli* ;

Zante ; capitale, *Zante*, avec *Cérigo*.

Il faut ajouter aux nomarchies les acquisitions nouvelles :

Thessalie et Épire. — Le congrès de Berlin avait attribué à la Grèce une partie de l'Épire avec le Kalamas pour frontière, une partie de la Thessalie avec la Salembria pour limite. Mais les Grecs n'ont pu entrer facilement en possession de ces territoires. La Turquie, encouragée peut-être secrètement par quelques grandes puissances, ne s'est pas montrée disposée à accéder aux vœux du congrès, et sous main a encouragé la résistance des Albanais de l'Épire, des Macédo-

Valaques du Pinde, des familles musulmanes de la Thessalie. Après des travaux qui ont duré trois ans, la commission internationale chargée de délimiter les nouvelles frontières de la Grèce a fini par assurer à ce pays une augmentation de territoire comprenant une partie de la Thessalie, avec *Volo*, *Larisse*, *Trikala*, *Tchalladje* ou *Pharsale*, et la partie de l'Épire située à l'est du fleuve *Arta*.

La Thessalie est grecque, et toutes ses aspirations la rattachent à Athènes. On ne voit guère de Turcs qu'à Larisse et dans les environs de cette ville. Le congrès de Berlin (1878) avait émis le vœu que la moitié de la Thessalie fût attribuée à la Grèce, et que la nouvelle frontière suivit la *Salembria*. Les dernières décisions de la commission internationale laissent ce pays presque tout entier à la Grèce. C'est un ancien bassin lacustre dont les eaux se sont écoulées à la mer par la brèche qui s'est ouverte entre l'Olympe et l'Ossa. Elle est encore, comme autrefois, riche en prairies et en troupeaux; mais sa fécondité serait décuplée si ses marécages, d'où s'exhale aujourd'hui la fièvre, étaient épuisés, et l'agriculture plus en honneur. Une des curiosités du pays, ce sont les *météores*, aiguilles de 300 mètres se dressant comme de gigantesques orgues basaltiques et qui portent à leur sommet des couvents de moines; on n'y peut pénétrer qu'au moyen de cordes. Le chef-lieu est *Trikala*; mais la ville principale est *Larisse*. C'est par le port de *Volo* que s'écoulent les céréales de la Thessalie.

Le pouvoir législatif en Grèce est exercé par une Chambre de députés, le pouvoir exécutif par un ministère responsable choisi par le roi.

Chemins de fer de la Péninsule. — La Péninsule des Balkans est, de toutes les parties de l'Europe, la moins bien pourvue de chemins de fer.

Les principales lignes sont :

Les *lignes Roumaines*, d'Orsowa à Galatz, par Craïowa, Bukarest, Ploiesti, Buseo, Braïla;

Celle de *Galatz à Lemberg*, en Galicie, par Yassy, avec une ramification d'Yassy à Kicheneff;

La *ligne de Bukarest à Giurgewo et Siunnitza*; les *lignes Bulgares* : 1° de Tchernavoda à Kustendje; 2° de Roustchouk à Varna;

La *ligne de la Muritza*, par Sophia, Ichtiman, Folibé, Andri-

nople, Demolika, Constantinople; un embranchement va de Dedé-Agatch à l'embouchure de la Maritza;

La *ligne de la Macédoine*, qui de Salonique remonte le Vardar jusqu'à Metrovitza par Uskup et Pristina. Elle atteindra un jour Belgrade et se reliera aux lignes autrichiennes.



ASIE.

L'Asie est la plus vaste des cinq parties du monde. Elle couvre à peu près 45 000 000 kilomètres carrés, près de cinq fois l'Europe, dont la séparent les collines ondulées de l'Oural et la prodigieuse muraille du Caucase. A vrai dire, si l'on s'en tenait à la seule inspection de la carte, l'Asie commencerait à l'isthme qui s'étend entre la mer Noire et la mer Baltique et engloberait les immenses plaines russes que continuent les immenses plaines sibériennes. L'Europe ne serait plus qu'une péninsule asiatique à peine plus grande que l'Inde et que l'Arabie, simple annexe de l'énorme continent. Quant à l'Afrique, elle est séparée de l'Asie par le seuil de Suez, et le canal de l'isthme, le golfe long et étroit de la mer Rouge, qui ne communique avec la mer des Indes que par le détroit de Bab-el-Mandeb. Aden, la forteresse anglaise, garde ce point stratégique de premier ordre, surveillant la route la plus importante du commerce du monde.

Les géographes ont souvent été frappés des curieuses analogies que présente la configuration de l'Asie et de l'Europe. Il semble que dans la structure des deux continents la nature ait tenu à se répéter et à reproduire les mêmes formes, ici sur un modèle plus humble, là dans des proportions plus grandioses. Comme Carl Ritter le faisait remarquer, de même que l'Europe baigne dans la Méditerranée trois péninsules, l'Espagne, l'Italie, la presqu'île des Balkans, de même l'Asie se termine au sud par l'Arabie, l'Inde, l'Indo-Chine. L'Arabie a comme l'Espagne des formes massives et géométriques et de vastes plateaux que brûle le soleil. Si l'Italie a les Alpes et le grand déversoir de leurs eaux, le Pô, l'Inde est séparée des terres voisines par la gigantesque ceinture des monts Himalaya, étincelants de neiges et de glaciers éternels. Le Gange vaut le Pô pour la fertilité des territoires qu'il arrose, et le dépasse par l'étendue de son bassin et le chiffre de la population que

ses alluvions nourrissent. Il n'est pas jusqu'à l'île de Ceylan qui, par sa situation et sa fertilité, ne rappelle la Sicile, qui termine la presqu'île italique. L'Indo-Chine, aux côtes tourmentées et comme déchiquetées, reproduit le dessin de la Turquie et de la Grèce, et les grandes îles Malaises, qui lui font cortège, ramènent la pensée aux îles qui peuplent l'Archipel.

L'analogie peut se pousser plus loin encore : la Turquie d'Asie ne peut-elle être rapprochée de la France, baignée comme elle par trois mers ? la Suisse et les hautes vallées du Tyrol ne ressemblent-elles point aux grands plateaux montagneux de la Haute-Asie ? ne peut-on voir dans le vaste empire chinois et dans la Sibérie le pendant de la Russie ; et les îles du Japon, surchargées d'une population active, ne sont-elles pas jetées à l'extrémité orientale du continent asiatique comme l'Angleterre à l'extrémité occidentale du continent européen, réchauffées les unes et les autres par de tièdes courants des mers intertropicales : l'Angleterre par le Gulf-Stream, le Japon par le Kuro-Siwo ?

L'Asie doit à sa vaste étendue et au relief de ses montagnes l'existence de hauts plateaux, qui enferment de larges bassins dont les eaux s'écoulent dans des lacs intérieurs. Tels sont le plateau de la Kachgarie, dont les rivières se perdent, soit dans les sables, soit dans le Loh-Noer ; celui du Thibet, tout parsemé de lacs ; la Dzoungarie, dont les fleuves s'épanchent dans le Balkach et dans l'Hsi-Koul ; le Turkestan, dont les deux fleuves aboutissent à l'Aral, cette réduction de la Caspienne ; le plateau de l'Iran, subdivisé lui-même en de moindres plateaux, et dont les eaux ne connaissent pas le chemin de la mer.

Par suite encore de l'écartement des montagnes et de l'éloignement des mers, l'immense zone stérile et sablonneuse qui traverse l'Afrique sous le nom de Sahara a son prolongement en Asie, et se continue par les Néfouds de l'Arabie, les déserts de la Perse, les solitudes du Turkestan, jusqu'aux landes de la Tartarie et aux sables du Chamo, présentant les mêmes obstacles aux transactions commerciales, les mêmes dangers, les mêmes ouragans, quand le vent, déchaîné dans ces espaces sans limites, soulève en obscurs tourbillons les sables qui reposent sur le sol desséché. Dans ces steppes de la soif, l'homme est aussi inclément au voyageur que la nature. Dans le Sahara, les caravanes ont à redouter les attaques des Toua-

regs ; dans les déserts asiatiques, elles ont à se garder également des Bédouins de l'Arabie, des Kurdes de la Perse, des Turcomans et des Mongols.

Malgré ses solitudes, l'Asie renferme à elle seule plus de la moitié de la population qui couvre le globe, environ 850 millions d'habitants. C'est que nulle part les hommes ne se pressent en agglomérations plus denses et ne forment des fourmilières plus nombreuses que dans la vallée du Gange et sur les plages d'alluvions de la Chine. Les cantons les plus peuplés de la Belgique, du Lancashire, de la Saxe, peuvent à peine donner une idée des foules qui pullulent dans le Bengale ou dans les deltas du fleuve Jaune et du fleuve Bleu. Encore, en Europe, l'industrie seule peut grouper autour de ses mines et de ses manufactures les populations ouvrières ; c'est la terre, ce sont les boues fertilisantes de leurs rivières qui font vivre ces multitudes asiatiques.

Si l'on néglige les divisions et subdivisions que l'ethnologie a introduites dans la nomenclature des races, on peut grouper en deux grandes races les 850 millions d'hommes que nourrit l'Asie : la race blanche, qui comprend les Aryens et les Sémites ; la race jaune, qui peuple toute la partie orientale du continent. Quelle qu'ait été l'origine des habitants primitifs de l'Europe, dont des fouilles savantes mettent au jour les vestiges préhistoriques, il est certain que l'Europe a reçu sur ce fond originel les larges courants des migrations asiatiques. Les plus anciennes traditions populaires, les langues, les institutions, la structure physique, témoignent de cette parenté. Les Aryas de l'Inde et de la Perse ont pour frères les Hellènes, les Latins, les Celtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne, les Germains et les Slaves. D'audacieux linguistes ont même, au moyen des racines communes aux idiomes de tous ces peuples, essayé de reconstituer le vocabulaire de la race primitive, dont les peuples modernes ne sont que les rameaux ; d'autres ont tenté de déterminer l'habitat géographique de ces ancêtres communs et l'ont placé dans les hautes vallées de l'Iran et au pied du Pamir. Quoi qu'il en soit, avant même que par une lente évolution les sauvages conquérants de la Grèce et de l'Italie se fussent éveillés à une civilisation supérieure, la Perse avait reçu ses lois et sa doctrine religieuse de Zoroastre ; l'Inde avait ses Védas. Sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, s'étaient élevés de grands empires, contemporains des vieilles dynasties égyptiennes : les peuples qui habitaient les revers

du Liban s'étaient enrichis par le commerce et la navigation, et poussaient leurs barques audacieuses jusqu'au delà du détroit de Gibraltar, se guidant dans les eaux inconnues de l'Atlantique. Supérieure à tous les empires qui l'avoisinaient, l'Inde développait une civilisation dont les restes suffisent à nous confondre d'étonnement et d'admiration ; elle fouillait ses montagnes en forme de temples, laissait le souvenir de ses mythes religieux et de ses légendes dans de merveilleux poèmes, le *Ramayana* et le *Mahabarata*, qui sont à l'*Iliade* et à l'*O yssée* ce qu'est à nos bois et à nos futaies la fougueuse et luxuriante végétation des forêts gangétiques. Elle avait ses savants, ses philosophes, auxquels les philosophes grecs ont peut être emprunté ; ses gymnosophistes, ses dramaturges, son Bouddah, Çakya-Mouni, qui a laissé au monde une religion comptant plus d'adeptes que toutes les communions chrétiennes réunies.

L'extension de la race jaune n'a pas été moins merveilleuse. On s'accorde à penser que son habitat géographique primitif ne devait pas être éloigné de celui des Aryas ; peut-être doit-on le fixer dans les hautes vallées de la Kachgarie moderne. Les jaunes ont peuplé l'Empire du milieu, où, séquestrés du reste du monde, et ignorants des autres empires, ils ont formé une civilisation originale, sans lien commun avec celles de l'Occident asiatique, avec ses poètes, ses historiens, ses législateurs, que la science chaque jour nous révèle. Même dans les temps historiques, les Mongols sont apparus à diverses reprises à l'Europe et l'ont étonnée par leur férocité, leur étrange aspect, la rapidité de leurs conquêtes. Attila, avec ses Huns, pénétra jusqu'au cœur de la Gaule et détermina dans l'Occident le grand ébranlement des tribus germaniques, qui devaient se répandre dans le monde romain. L'Europe ressentit le contre-coup des conquêtes de Gengis-Khan et de Tamerlan. Encore aujourd'hui l'Europe compte parmi ses peuples de nombreux représentants de l'Asie mongolique : les Magyars, établis sur les bords de la Theiss et du Danube ; les Turcs, campés sur le Bosphore ; les Tartares, qui subissent la domination du czar blanc de Saint-Petersbourg. Qui peut prédire ce que l'avenir réserve à cette race, jeune encore malgré son long passé, et qui peut se renouveler sans cesse sans s'épuiser jamais ?

Les principales religions de l'Asie sont : le christianisme, qui ne peut revendiquer qu'un petit nombre d'adhérents dis-

persés en Asie Mineure et dans les possessions russes et anglaises; le brahmanisme, qui est la religion de la grande majorité des Hindous, et qui a réussi à chasser presque complètement de la péninsule indienne le bouddhisme, qui domine dans l'Indo-Chine, la Chine et le Japon et auquel on peut attribuer environ 500 millions d'adhérents; l'islamisme, qui n'a pas perdu encore sa force d'expansion et de propagande, et qui menace de conquérir l'Inde et une partie de la Chine. Nous ne citerons que pour mémoire le chamanisme et les superstitions grossières des tribus éparses dans la Sibérie.



ASIE RUSSE.

L'Asie russe comprend : la *Sibérie* avec ses dépendances, le *Turkestan*, la *Transcaucasie*.

SIBÉRIE.

La Sibérie recouvre 55 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie plus vaste que celle de l'Europe. Depuis la fin du seizième siècle, époque où les Russes s'établirent dans la petite ville de Sibir, sur les bords du Tobol, jusqu'à nos jours, les sujets du czar n'ont cessé d'étendre vers l'est leur empire et sont parvenus à connaître presque entièrement leur domaine. Désireux de s'assurer la possession de fortes stations navales sur le Pacifique, et d'entrer ainsi en relations commerciales avec la Chine et le Japon, ils ont annexé, depuis 1861, presque tout le bassin de l'Amour, la Mandchourie et la grande île de Tarakaï ou Saghalien.

Côtes. — La Sibérie est baignée au nord par l'Océan Glacial, par lequel M. Nordenskiöld a réussi pour la première fois, en 1878-1879, à gagner la mer de Behring et le Pacifique, ouvrant au commerce une route nouvelle vers l'extrême Orient. Le même navigateur a redressé de nombreuses erreurs dans la carte des côtes, sommairement explorées avant lui, et provisoirement relevées. De la mer de Kara, qui s'étend entre la Sibérie, la Russie et la Nouvelle-Zemble, on pénètre dans les profonds estuaires de l'Obi et de l'Yenisseï, véritables golfes marins, qui, malheureusement, sont bloqués par les glaces pendant une grande partie de l'année. En 1875 et en 1876, M. Nordenskiöld a pu remonter les deux fleuves, et établir de la sorte des relations commerciales entre la Sibérie intérieure et les ports européens. Déjà les navires de Hambourg, suivant cette voie nouvelle, sont venus chercher à Tobolsk des chargements de blé. L'influence des eaux relativement tièdes que

déversent dans la mer les deux fleuves, et qui sont emportées par le mouvement de rotation de la terre dans la direction de l'est, maintient la mer libre de glaces jusqu'au cap *Tchéliousskine*, le plus septentrional de l'Asie. Ce cap termine la presqu'île de *Taymir*, où sévissent, dit-on, les froids les plus rigoureux de notre hémisphère : là se trouverait le pôle magnétique du froid.

Tout au contraire de l'Obi et de l'Yenisseï, le troisième des grands fleuves sibériens, la Léna, forme à son embouchure un vaste delta marécageux. Au large s'étend l'archipel des îles *Liakoff*, dont la principale est *Kotelnoi*, si connue par ses gisements d'ivoire fossile et par ses gigantesques mammouths ensevelis et conservés dans la glace. Plus froids et plus difficiles sont les abords des côtes orientales. L'existence probable de vastes terres, dont le territoire de Wrangel serait une partie, contribue à y maintenir les glaces plus longtemps qu'ailleurs et à accélérer leur formation. C'est dans ces parages que M. Nordenskiöld fut obligé d'hiverner et qu'il dut entrer en relations avec les tribus *Tchouktchis*, riveraines de l'Océan, avant de doubler le fameux détroit. Ces tribus, douces et pacifiques, sorties à peine de l'âge de pierre, vivant de l'éleve des rennes et de la pêche des phoques, ont été retrouvées sur la côte américaine. Il semble donc établi que, dès une très haute antiquité, des migrations et des échanges ont été possibles et même faciles d'un continent à l'autre.

Le détroit de *Behring*, découvert en 1728 par le navigateur russe de ce nom, conduit à la mer de Behring, comprise entre les îles *Aléoutes* et le *Kamtchatka*. Cette grande presqu'île, découpée de fiords, hérissée de hautes montagnes, qui forment le long de la mer une longue rangée de sommets volcaniques, enferme à son tour entre sa côte occidentale, les îles japonaises des *Kouriles* et l'île de *Tarakaï*, la mer d'*Okotsk*, couverte de brouillards et de glaces pendant la moitié de l'année. Les petits ports de *Penjinsk*, d'*Ichiginsk*, d'*Okotsk*, sont des stations navales sans avenir, de même que *Petropaulosk*, relâche des baleiniers russes, bâtie presque à l'extrémité du *Kamtchatka*.

Les Russes ont espéré être plus heureux dans la fondation qu'ils ont faite de plusieurs ports sur la Manche de *Tarakaï* : *Nicolaïevsk* et *Alexandrowsk*, au débouché du magnifique fleuve *Amour*. Mais là aussi les glaces obstruent l'estuaire de cette grande artère de la Mandchourie. Le port de *Vladivostock*,

dans la baie Victoria, près des côtes de Corée et en face de l'île de Nippon, semble, au contraire, appelé à un brillant avenir.

Orographie. — De hautes montagnes séparent la Sibérie de la Chine. On leur donne le nom général d'*Altaï*. Les monts *Altaï*, ou *Montagnes d'Or*, s'étendent des monts *Tian-chan* au *massif du Kentai*, source de l'Amour et de plusieurs des ruisseaux qui constituent la Selenga. Entre les *Tian-chan* et l'*Altaï* s'ouvre une dépression marécageuse qui conduit de la Tartarie à la Dzungarie. C'est la fameuse porte mongole, par où s'élancèrent les hordes rapaces qui sous Gengis-Khan se répandirent sur toute l'Asie occidentale et sur l'Europe. Formé de schistes argileux, que coupent des roches éruptives, l'*Altaï* est une Ardenne colossale, avec des gorges abruptes, des sillons profonds, des abîmes perpendiculaires, au fond desquels se tordent de fougueuses rivières. Les sommets principaux sont le *Mounko-Surdik* (3 474 mètres), la *Beloukha* (3 350 mètres). Les pentes sont revêtues d'épaisses forêts de pins, de cèdres et de bouleaux, retraites impénétrables des animaux sauvages, ou de vertes pelouses d'herbes fines. Des neiges éternelles, des glaciers considérables, forment à la chaîne une couronne étincelante, que le soleil, parfois très chaud en été, ne parvient pas à fondre. Ces montagnes sont d'une richesse exceptionnelle en métaux précieux. Le plomb, l'argent, le cuivre, l'or, le charbon, abondent dans leurs flancs; tous les ruisseaux roulent dans leurs sables des paillettes d'or recueillies par le lavage : c'est en 1723 que le Russe Demidoff dénonça à ses compatriotes cette Californie sibérienne. Les mines les plus riches sont celles de *Zmeinogorsk*, non loin des sources de l'Obi, et celle de *Zirnovsk*. La difficulté des routes, la longue distance qui sépare l'*Altaï* de l'Europe, ont seules jusqu'ici empêché ces *rush* qui ont précipité en Australie et dans la sierra Nevada des milliers d'aventuriers en quête d'une fortune rapide.

Les monts *Altaï* se continuent à partir du *Kentai* par la chaîne des *Jablonoi*, aux sommets arrondis, aux sites encore mal connus; sous différents noms, ils se prolongent jusqu'au Kamtchatka, dont les volcans commencent ce long anneau de feu qui entoure le Grand Océan sur les deux continents d'Asie et d'Amérique.

Hydrographie. — A la base de l'*Altaï* s'étendent des lacs magnifiques. Le plus grand et le plus beau est le *Baïkal*, immense nappe d'eau de 620 kilomètres de long sur 100 de large.

On y trouve des profondeurs de plus de 1 000 mètres. Les rives sont bordées de hautes falaises, qui se découpent en une multitude de baies et de promontoires. Presque partout des montagnes très hautes, couvertes de neige, dont plusieurs sont des volcans assoupis, dominant ses eaux, sillonnées par les barques et les bateaux à vapeur. Au centre s'élève la grande île d'*Olkon*, séjour des esprits auxquels sacrifient les Bourjates, qui habitent les anses du lac.

Moins vaste et moins beau est le lac *Balkach*, qui mesure encore 550 kilomètres de long. C'est un lac de steppes, tandis que le Baïkal est un lac de montagnes. Les eaux sont saumâtres et troublées; la vie animale y est rare et pauvre. Au nord s'étendent des solitudes implacables; le sol, âpre et dur, n'y produit que quelques plantes rabougries; au sud, le lac se prolonge en marécages, couverts d'une immense forêt de roseaux, qui en défendent les approches; au delà, c'est le désert dans toute son horreur. Sept fleuves, dont le principal est l'*Ili*, se rendent au Balkach et viennent tous du sud; aussi a-t-on donné au bassin du lac le nom de *Pays des Sept Rivières*. L'*Ili* vient de la Chine, arrose *Kouldja*, qui garde les pertes mongoles, et que se disputent la Chine et la Russie; il laisse de côté *Wiernoje*, forteresse bâtie par les Russes pour tenir en respect les tribus kalmoukes de la Dzoungarie. Les lacs d'*Ara-koul* et d'*Issi-koul* sont encore de vastes nappes d'eau. Il est probable que le premier était autrefois réuni au Balkach.

Des fleuves immenses, qui laissent loin derrière eux nos rivières d'Europe, et qui n'ont que peu de rivaux au monde, sillonnent l'étendue de la Sibérie. Partout ailleurs, ce seraient de puissantes artères, utilisées pour le commerce et les relations des peuples entre eux; ils coulent presque inutiles dans les solitudes de la Sibérie, et les glaces qui encombrent leurs lits pendant les longs mois d'hiver seront toujours un obstacle à la navigation.

L'*Obi*, qui naît dans le Petit Altaï, est d'abord un fleuve de montagnes, coupé de rapides, aux eaux claires et torrentueuses. Dès qu'il a gagné la plaine, il s'étale dans un lit qui atteint au moment des crues une largeur de plus de 40 kilomètres. Il ronge sans cesse sa rive droite, qui est haute et abrupte, et entraîne dans ses eaux des masses considérables de terres, qui leur donnent une couleur rougeâtre et un goût putride. La rive gauche est, au contraire, basse et marécageuse. L'*Obi* coule silencieux pendant presque tout son cours, au milieu d'inter-

minables forêts de pins et de cèdres, que ravagent souvent les incendies allumés par l'imprudencce des pasteurs nomades. La seule ville notable qu'arrose l'Obi est *Tomsk* (33 000 hab.), la ville la plus considérable de la Sibérie, qui est enrichie par son commerce avec la Chine et par les mines qui l'avoisinent. Le grand affluent de l'Obi, l'*Irtich*, vient de la Dzoungarie, forme le *Dzaïzon-Noor*, ronge, comme l'Obi, sa rive droite, et parcourt comme lui de vastes étendues de forêts. Il passe à *Semipalatinsk*, où se tiennent de grandes foires fréquentées par les Kirghiz, et à *Omsk* (30 000 hab.), ville située au confluent de l'*Om*, et devenue la capitale officielle de la Sibérie et le siège de la plupart des grandes écoles. *Tobolsk* (18 000 hab.), au confluent du *Tobol*, ressemble à une ville européenne et fait un grand commerce de blé et de céréales, produits du sol admirablement fertile qui prolonge au delà de l'Oural le Tchernosjom de la Russie.

L'*Yenisseï*, le plus considérable des fleuves sibériens, naît dans plusieurs lacs au revers de l'Altaï. Après avoir traversé la région des mines, où il arrose la forteresse de *Krasnoiarsk*, il parcourt des forêts et des landras, qui ne le cèdent pas par leur monotonie à celles de l'Obi, et qui sont habitées par les tribus clairsemées des Tongouses. A son embouchure s'est bâti le petit havre de *Port-Dickson*. Il reçoit un affluent plus fort que lui, la limpide et magnifique *Angara*, qui sert d'effluent au lac Baïkal. Dans une contrée pittoresque, aux vallées alpestres, remplies du bruit des cascades, l'Angara arrose *Irkoutsk* (32 000 hab.), qui fait un commerce très actif avec la Chine. La véritable tête de l'Yenisseï et de l'Angara est la *Selenga*, grosse rivière, qui vient de la Mongolie chinoise, et qui passe près des lieux où s'élevait jadis la ville légendaire de *Karakorum*, capitale de Gengis-Khan. La Selenga se jette dans le lac Baïkal et laisse de côté, près de la frontière, les deux villes de *Maimatchin* et de *Kiachta*, appartenant la première à la Chine, la seconde à la Russie. C'est par ces deux villes, très riches, que passe presque tout le commerce de la Chine avec la Russie, et que s'exporte le fameux thé de la caravane.

La *Léna*, dans la première partie de son cours, justifie mal son nom de *paresseuse rivière*. Sortie des montagnes qui enserrant à l'ouest le lac Baïkal, elle coule au fond de gorges profondes, assombries par la végétation de conifères géants, et ne devient navigable qu'à *Katchouga*. Encaissée entre des falaises de grès rouge, enserrant des îles verdoyantes, elle ar-

rose *Kirensk*; puis, au confluent de la *Vitim*, elle s'étale entre des rives plates, distantes de 400 à 4200 mètres, baigne *Yakoutsk* (5000 hab.), où se tient tous les ans une foire pour l'échange des pelleteries et de l'ivoire fossile. Plus bas, d'énormes gisements houillers bordent le cours de la *Léna* entre *Bestiak* et *Bouloun*; enfin, se partageant en une infinité de bras et de fausses rivières, qui drainent la toundra, elle se jette dans la mer par un delta, dont la branche principale est l'*Anatartich*. Dans tout son cours, la *Léna* est très riche en poissons; les bancs de harengs remontent chaque année son courant; les esturgeons y atteignent d'énormes dimensions. Ses principaux affluents sont le *Vilioui*, qui a 2000 kilomètres de long et sort du lac *Tsinguieï*; l'*Aldan*, dont le bassin est mal connu, et qui subit des crues formidables de 40 pieds; l'*Olekma*, dont les forêts cachent les plus précieux animaux à fourrures, renards, zibelines, etc.; le *Vitim*, qui égale presque la *Léna* et parcourt un bassin riche en mines d'or et couvert de forêts abritant des élans et des ours.

Le grand fleuve de l'Océan Pacifique est l'*Amour* ou *Saghalien*. Il appartient à la Russie depuis 1858. Formé de la réunion de la *Chilka* et du *Kerouloun*, qui descendent du *Kentaï*, il ne mesure pas moins de 4000 kilomètres, environ deux fois le Danube. Sa haute vallée, pittoresque et fertile, est encore habitée par des tribus nomades vivant de la chasse et de la pêche. Des forêts séculaires, où s'étagent les pins, les chênes et les ormes, des pâturages d'une verdure intense, quelques terrains cultivés par des colons russes et surtout chinois, accompagnent son cours. Son bassin inférieur, exposé à des hivers plus froids, est l'habitable des Mandchoux. Le port de l'*Amour* est *Nicolaiewsk*, en face de l'île de *Tarakaï*.

Régions. — La Sibérie, dont le nom évoque l'idée des froids les plus âpres et les plus noirs, n'a pas toujours eu ce climat rigoureux. Les fougères arborescentes, végétation presque tropicale, couvrirent le pays, où abondait la faune des chaudes contrées du sud, avant qu'un cataclysme subit vint changer les conditions climatiques du pays. Les mammoths monstrueux, conservés intacts dans la glace, et trouvés par les explorateurs russes, témoignent de la soudaineté de cette révolution.

Les principales régions de la Sibérie sont : 1° les *pays de l'Oural*, compris dans la circonscription de la Russie proprement dite; on connaît l'extraordinaire richesse minière du ver-

sant asiatique, où se sont élevées les villes luxueuses d'*Ekaterinenbourg* (25 000 hab.) et de *Nijni-Tajilsk* (22 000 hab.) : on admire à Ekaterinenbourg la grande polisserie impériale, d'où sortent les superbes vases de malachite et de rhodonite; 2° le bassin du *Tobol*, dont les terres noires, recouvertes d'une épaisse couche d'humus végétal, rivalisent avec les basses plaines du Don et du Dniéper : l'émigration russe s'est portée avec empressement vers cette région de culture; les villages y sont nombreux, les maisons mieux construites qu'en Russie; des *ambar* ou greniers d'abondance existent dans tous les centres de population notables; 3° au sud, s'étendent les *steppes* qui prolongent la grande dépression caspienne; ils sont parcourus par les Baskirs et les Kirghiz : le sol est inculte et infertile, fait d'argile qui, comme du bitume durci, sonne sous les pieds du cavalier du steppe; la végétation est rare et misérable, le sol couvert par endroits d'efflorescences salines; de loin en loin apparaît un arbre rabougri, objet de curiosité et de superstition, où flottent des haillons et des lambeaux, pieux hommages des voyageurs; 4° la région de la *Dzoungarie*, aux limites indécises, presque aussi misérable que le steppe, semée d'étangs et de lacs sales, habitée par les Kalmouks, qui payent à la fois tribut à la Russie et à la Chine; 5° les vallées septentrionales de l'*Altai* : c'est là qu'est l'avenir de la Sibérie : la population est plus dense, la terre plus fertile et plus propre à la culture, le climat moins sévère; mais l'émigration est lente vers ces contrées si lointaines, les voies de communication difficiles; des Russes, des Suédois, des Polonais, ces derniers déportés ou descendants de déportés, y vivent côte à côte avec les Bouriates, les Tongouses, les Daoures, les Mandchoux et les Mongols; la partie la plus peuplée de la Sibérie est la *Transbaïkalie*; 6° la *Mandchourie* et le territoire de l'*Amour*, qui offre de riches espérances à la colonisation : détachés de la Chine, ces pays sont peu à peu repris par les agriculteurs chinois, émigrés des bords du Peï-ho et du Houang-ho; 7° la *Sibérie intérieure*, encore couverte presque toute entière de forêts, refuge des animaux à fourrures, habitée par les Tongouses, qui sont un rameau mongolique, et les Yakoutes, qui se rapprochent des Samoyèdes; la chasse, la pêche, l'élevé des rennes, la recherche des gisements d'ivoire fossile, sont les principales ressources de ces peuplades arriérées, adonnées aux superstitions du chamanisme, encore mal fixées au sol; 8° la région des *toundras* : là cesse la forêt et commencent

les marécages, couverts d'une végétation spéciale, où domine le lichen; là sévissent les froids les plus intenses: la terre est gelée quelquefois à vingt pieds de profondeur; l'été même, illuminé par la magnificence des aurores boréales, ne rend aucune animation à ces plaines; des nuées de moustiques obscurcissent l'atmosphère et tourmentent le voyageur; quelques tribus samoyèdes, yakoutes, tchouktchis, errent dans ces solitudes, poussant devant elles de maigres troupeaux de rennes; 9^e l'île de *Tarakaï*, découverte en 1787 par La Pérouse et cédée en 1867 par le Japon à la Russie, en échange des îles Kouriles; elle est traversée par deux chaînes parallèles, dominées par le *mont Tiava*, volcan aujourd'hui éteint: des forêts, refuge des renards et des ours, couvrent leurs flancs; on y a trouvé des mines de houille considérables; celles de *Doui* sont dès à présent exploitées; le fond de la population se compose d'Aïnos, comme dans l'île d'Yeso.

Divisions politiques. — Au point de vue politique, la Sibirie se divise en deux gouvernements généraux: celui de la *Sibirie orientale*, qui comprend 4 provinces et 2 gouvernements; celui de la *Sibirie occidentale*, qui comprend 2 provinces et 2 gouvernements.



TURKESTAN RUSSE.

Généralités. — Des steppes des Kirghiz aux bords de l'Atrek, des rives de la mer Caspienne, creusées de golfes où l'eau s'évapore pour laisser sur le sable des dépôts salins, jusqu'aux pentes du Pamir, s'étend la contrée connue sous le nom de *Turkestan*, mais plus célèbre dans la Haute-Asie sous le nom de *Touran*. L'aspect général du pays est étrange: une nappe continue de déserts redoutables, recouverts ici par des sables rougeâtres que le vent soulève en tourbillons, là par des efflorescences salines et des eaux saumâtres. Trois fleuves rayent cette surface désolée d'un long ruban vert de jardins et d'oasis, qui ondule au gré des courbes et des sinuosités des rivières. Ici la solitude et la mort; là une fécondité exubérante, la vie sous toutes ses formes. Plusieurs civilisations se sont succédé, ont grandi et se sont rendues redoutables sur ces minces bandes d'alluvions, que menace sans cesse le désert, et qu'un

opiniâtre travail peut seul lui disputer. C'est le domaine des Touraniens, c'est-à-dire des hommes de race jaune, qui l'ont conquis sur les Iraniens. La guerre de l'Iran et du Touran a rempli toute l'antiquité; elle est le sujet du grand poème national des Persans, le *Shah-nameh* de Firdouzi; elle se continue de nos jours par les razzias des Turkomans sur le territoire du souverain de la Perse. Conquis par les Arabes et gagné à la religion de Mahomet, le Turkestan devint un des principaux centres de propagande de l'islamisme. C'est vers le dixième siècle que sa prospérité fut le plus éclatante. Belkhivante la magnificence de ses villes, la beauté de ses monuments, les 300 000 villes ou villages que la contrée nourrit. Boukhara était la rivale de la Mekke; c'est dans cette ville, plus populeuse et plus savante que la cité illustrée par le prophète, que se trouvaient les docteurs et les écoles les plus célèbres. Tel était le fanatisme des habitants et leur horreur pour l'étranger, c'est-à-dire l'infidèle, que jusqu'au milieu de ce siècle le voyageur courait risque de mort à se hasarder dans ces vallées hostiles. La conquête russe a bouleversé le Touran et porté un des coups les plus humiliants à la religion de Mahomet, en faisant tomber une des forteresses les plus redoutables de l'islamisme. Les conséquences de cette conquête sont incalculables au point de vue politique et commercial. C'est dans le Turkestan qu'aboutissent et se croisent les routes du commerce de l'Inde et de la Chine : l'une suivant le cours du Syr-Daria, l'autre celui de l'Amou-Daria. De tous temps, Boukhara, Khokand, Tashkend, ont été les entrepôts naturels de ces deux contrées, et leurs bazars vantés pour les richesses dont ils regorgent. La Russie y trouvera d'autres avantages : le Turkestan sera le débouché de son industrie, incapable de soutenir la concurrence de l'Angleterre et de la France sur les marchés européens. Il sera pour elle ce que l'Inde est à la Grande-Bretagne. Au point de vue politique, l'importance du Turkestan n'est pas moindre. Depuis soixante ans la Russie et l'Angleterre marchent en Asie au-devant l'une de l'autre et se disputent la possession des grandes routes commerciales du monde. Si les Anglais ont maintenant pour limite de leur empire colonial les escarpements des monts Soliman, les Russes ont contourné la Caspienne par le Nord et le Sud et s'avancent jusqu'aux sources de l'Oxus. Le plateau de l'Iran sépare seul aujourd'hui les deux adversaires : aussi se disputent-ils depuis longtemps l'influence dans les

conseils du chah de Perse et des émirs de Hérat et de Caboul.

Orographie. — Le *plateau de Pamir* occupe en Asie une importance analogue à celle du Saint-Gothard en Europe. On peut le considérer comme le nœud de tout le système orographique de l'Asie. Les Arabes, s'exagérant sa hauteur, l'appelaient le *Toit du Monde*; on sait aujourd'hui qu'il est dépassé par la plupart des chaînes dont il est le centre de divergence. Resté longtemps à peu près inconnu, il a été récemment exploré par une commission anglaise. C'est un grand et large dos de pays à double pente, dont les sommets principaux atteignent 5 500 mètres, et dont les eaux s'écoulent du côté de la Kachgarie et du Turkestan. Le mot *Pamir* signifie *solitude*; il est justifié par les âpres landes gelées qui couvrent la surface du plateau, et qui ne sont parcourues que par quelques rares Kirghiz, pasteurs et nomades. Le lac *Wood*, dont la croûte glacée est couverte de neiges perpétuelles, est à 4 237 mètres. D'autres lacs parsèment cette région, le *petit Kara-Koul* et le *grand Kara-Koul*, dont les eaux s'écoulent d'un côté vers le fleuve de Kachgar, de l'autre vers l'Oxus. Le mouton argali, des ours bruns, des léopards, des lynx et des loups sont les seuls habitants de ces solitudes.

Au Pamir s'attachent au nord les *Tian-chan* ou *monts Célestes*, qui se divisent en *Tian-chan-nan-lou* et *Tian-chan-pé-lou*, chaîne encore imparfaitement connue, qui paraît avoir été le théâtre d'une grande activité volcanique. Les ramifications du *Tian-chan* se mêlent avec celles de l'Altaï; entre les deux chaînes s'ouvrent les *Portes Mongoles*. Le Kouen-lun, la grande chaîne médiane de la Chine, le Karakorum, l'Himalaya, l'Hindou-Kouch, rayonnent aussi autour du Pamir. Du côté du Turkestan, le plateau projette plusieurs ramifications qui séparent les uns des autres les fleuves du Turkestan. Les *monts Bourouts* s'abaissent au nord vers les steppes kirghiz, et le bassin fermé du Kara-Koul, au sud vers les vallées verdoyantes du Ferghanah. Les monts de *Tereck-taou* et d'*Ak-taou* courent entre la vallée de l'Amou-Daria et de la Zérafchan. Elles s'abaissent jusqu'à ne former que des collines de 200 à 300 mètres, et vont mourir non loin de Boukhara, au milieu des sables rouges du Kizil-Koum. Enfin, une chaîne de montagnes qui continue l'Elhourz persan, et connue sous le nom de *chaîne du Khorassan*, sépare l'Iran du Touran.

Au nœud de Pamir se croisent deux diagonales, l'une qui

réunit les deux hauts plateaux de l'Asie centrale, l'Iran et la Kachgarie; l'autre qui joint deux profondes vallées d'une fécondité proverbiale, celle de l'Amou-Daria et celle du Gange.

Hydrographie. — Entre la mer Caspienne et le Pamir s'étale la nappe lacustre de la *mer d'Aral*. On y accède du côté de l'occident par un plateau connu sous le nom de désert d'*Ust-urt*, qui s'abaisse assez brusquement sur les plages des deux mers, mais dont la pente générale incline vers l'ouest. Les plus récents nivellements de la mer d'Aral lui donnent une altitude de 48 mètres au-dessus de la Méditerranée et de 74 mètres au-dessus de la Caspienne. Les observations faites par les savants et confirmées par les traditions locales prouvent que la nappe d'eau s'affaisse, et que les bords se rétrécissent. Elle a 426 kilomètres de long sur 255 de large. La navigation est difficile, à cause des vents attirés par l'évaporation incessante de sa surface et des écueils et bancs de sable qui entravent la marche des vaisseaux. Les ports sont rares et mauvais; les marécages empiètent sur les rives, et des forêts de roseaux empêchent en certains endroits non seulement d'approcher, mais aussi d'apercevoir les eaux. La mer d'Aral ne semble alimentée que par les deux fleuves qui s'y jettent; les historiens d'Alexandre n'en font point mention. Les annales persanes nous autorisent à croire qu'elle n'a eu qu'une existence intermittente, et qu'elle n'était qu'une lagune à peu près desséchée, quand le Sir-Daria et l'Amou-Daria, dont le premier n'était que l'affluent du second, apportaient leurs eaux à la Caspienne. Ce n'est que vers l'année 1500 que la cuvette de l'Aral s'est remplie du trop-plein des eaux des deux fleuves.

Le *Sir-Daria* (ancien Yaxarte) est formé du *Naryn* et du *Gulichan*, deux torrents qui naissent à une altitude de 1580 mètres environ et se réunissent à Balyktchi. C'est un torrent fougueux jusque dans le Khokand, et qui ne devient navigable qu'à Khodjend. Ses eaux, distribuées en de nombreux canaux d'irrigation, ont fertilisé le Ferghanah. A ces contrées heureuses succède brusquement le désert : le Sir-Daria n'a plus sur ses rives que des sables et les ruines de vieilles cités détruites, comme *Otrar*, où mourut Tamerlan. Son delta a deux bras principaux, le *Djani-Daria* et le *Kouran-Daria*, qui enserment des îles marécageuses, des sables, des lagunes, des forêts de roseaux impraticables. Vers le quinzième siècle, le Sir-Daria empruntait une tout autre route, et se jetait dans

l'Amou-Daria entre Koungrad et Khiva. Du temps de Baber, il se perdait dans les sables.

Il arrose *Khokand*, cité déchue, qui ne compte plus que 35 000 habitants : elle était, hier encore, la capitale du Khanat ; les Russes l'ont remplacée par *Marghilan*. C'est à *Khokand* qu'aboutissait autrefois le commerce de la Chine avec l'Occident. *Khodjend* est encore une cité de 28 000 âmes ; mais l'une et l'autre sont bien dépassées par *Tachkend*, située à quelque distance du Sir-Daria, sur le *Chisteluk*, et qui compte déjà plus de 100 000 habitants. Elle apparaît comme ensevelie au milieu des jardins qui lui font une verdoyante ceinture. *Tachkend* est un immense bazar, où aboutissent les routes des caravanes qui viennent de la Chine et de l'Inde. *Boukhara* était jadis l'entrepôt de cette double voie commerciale. *Tachkend*, qui lui a succédé, présente le caractère mixte d'une ville orientale et d'une ville occidentale : à côté des mosquées et des minarets se dressent les maisons et les boutiques des négociants européens et les monuments civils bâtis par les soins du gouvernement. Des tramways sillonnent les rues, plus larges que dans la plupart des cités d'Orient, et éclairées le soir par le gaz. Partout s'ouvrent les cafés et les clubs. Il est question de réunir *Orenbourg* à *Tachkend* par une ligne ferrée. *Tchemkend*, qui exploite de riches mines de houille, et *Turkestan*, qui a donné son nom au pays, sont des villes également situées sur de petits affluents du grand fleuve. Plus bas s'échelonnent sur le Sir-Daria des forts qu'assiègent les sables, et qui ont été construits pour contenir les Kirghiz : ce sont les forts *Perowski*, *Mailibach*, *Kasali* et *Aralsk*.

L'*Amou-Daria* descend du lac *Serikoul*, dans le Pamir, et parcourt les gorges pittoresques et boisées du *Koundouz*, pays qui relève de l'émir afghan de *Caboul*. Au sortir des précipices où il mugit, il devient sinueux et mobile, et s'étend entre les rives plates d'un vaste lit souvent encombré de bancs de sable, mais qui garde même aux basses eaux un chenal de 4 mètres de profondeur. Trois fois par an, en février, juillet et septembre, il inonde ses rives. Ses boues, dit *A. Vambéry*, sont aussi fertilisantes que celles du Nil. Il laisse de côté *Balkh*, la vieille capitale de la Bactriane, dont s'empara *Alexandre*, et qui comme le *Koundouz* relève de l'Afghanistan. Il traverse le territoire de *Khiva*, où de nombreuses prises d'eau étendent la zone de culture à 100 kilomètres au delà des deux rives. Il arrose *Jeni-Ourdjend* (3 000 hab.) et laisse de côté *Khiva*

(20 000 hab.), la capitale du Khanat, entourée de murailles en terre à moitié ruinées et forcées par les Russes en 1873. *Koungrad* (8 000 hab.), sur la branche maîtresse du delta, l'Ulu-Daria, est le port insalubre de l'Amou-Daria.

Les Russes ont constaté pendant la dernière expédition que des levées artificielles forcent seules l'Amou-Daria à se déverser dans la mer d'Aral. Une de ces levées ayant été détruite, le fleuve s'écoula en partie dans son ancien lit, encombré de joncs et de flaques saumâtres et encaissé entre des rives escarpées, qui jadis conduisait les eaux à la Caspienne. Depuis plusieurs années il est question de rejeter l'Amou-Daria dans cet ancien lit, l'*Ouzboï*, et de rendre ainsi à la culture de vastes terrains envahis par le désert. Le sol altéré ne demande que de l'eau pour donner de nouveau naissance à la plantureuse végétation qu'il a perdue. On a constaté qu'en donnant à la surface arrosable une quantité d'eau amplement suffisante on pourrait fertiliser près d'un million d'hectares. Toutefois il est à craindre que le fleuve, épanchant ses eaux sur une aire plus vaste, cesse d'être une voie navigable, accessible aux bateaux à vapeur.

Quelques rivières de montagnes se rendent à l'Amou-Daria, mais la plupart, épuisées par les irrigations, s'achèvent dans les sables ou dans des lagunes avant d'arriver au fleuve. Citons la *Kokcha*, qui traverse le Badachan, canton montagneux de l'Afghanistan; le *Ghori*, qui arrose les pâturages du Koundouz; le *Cheghaniân*, qui traverse le pays d'*Hissar*, appelé quelquefois l'*Ouzbekistan*, le *Karchi-Daria*, qui arrose le *Chehrisebz*, la partie la plus riche de la Boukhârie, et passe à *Chehri* (20 000 hab.). Cette ville est la patrie de Tamerlan. *Ketab*, ville voisine, qui peut passer pour le faubourg de *Chehri*, a 15 000 habitants. Ces deux villes, très prospères, renferment 150 mosquées. Le *Karchi* se perd dans les sables sans atteindre l'Amou.

Entre l'Amou et le Sir-Daria, la principale rivière est la *Zérafchan*, qui a 500 kilomètres de cours. Elle porte le nom de *Korik* jusqu'au lac *Iskandeh*, puis, divisée en canaux qui irriguent d'admirables jardins, elle passe à *Samarcande*, qui est la vieille *Samaracanda* des historiens grecs. Cette cité, la plus illustre du Turkestan, ajoutons la plus belle, vit passer Alexandre et fut la résidence préférée de Tamerlan. Les historiens arabes en ont laissé des descriptions enthousiastes. L'eau et la verdure y abondent, en effet; les montagnes qui ferment son horizon à l'est et au sud contrastent avec la laideur et

l'uniformité des déserts voisins. Mais Samarcande est surtout une cité de luxe et de plaisir; cette ville se trouve en dehors de la grande voie du commerce de l'Inde qui passe par Balkh et Boukhara.

Boukhara est aussi sur la Zérafchan : c'est une ville déchue, dont les ruines partout accumulées attestent la décadence, et qui eut, dit-on, jusqu'à 300 000 habitants. Elle n'en a conservé que 70 000. C'était après la Mekke la cité vénérée entre toutes par les Musulmans, la source de toute science; ses mosquées innombrables attiraient, de tous les pays de l'islam, tout un peuple, qui se pressait pour entendre l'enseignement des Mollahs. Les routes de l'Inde et de la Chine y aboutissaient. Aujourd'hui Boukhara, ceinte d'une muraille de terre percée de douze portes, est une ville aux rues extrêmement étroites, aux belles mosquées, dont les coupes, revêtues de briques vernissées couleur bleu-azur, étincellent au soleil. Le bazar est comme une ville dans la cité; chaque quartier a son trafic déterminé.

Non loin de Boukhara, la Zérafchan, près de rejoindre l'Amou-Daria, finit dans la lagune de *Denghis*.

Citons encore, parmi les fleuves indépendants du Turkestan, le *Mourghab*, qui vient de l'Afghanistan et finit dans les sables, après avoir irrigué l'oasis de *Meru*; l'*Atrek*, qui sépare le Turkestan de la Perse; il traverse le territoire des Turcomans-Tekkes, soumis aux Russes après une résistance mémorable, et finit dans la Caspienne.

Entre ces fleuves, qu'accompagnent d'admirables oasis, s'étendent des déserts, parcourus par des tribus avides de butin, et qui vivent de pillage. Ce sont, entre la Caspienne et la mer d'Aral, le désert d'*Ust-urt*; entre l'*Atrek* et l'Amou-Daria, le grand désert de *Khurism*; entre l'Amou et le Sir-Daria, le *kizil-Kum*; au nord de la mer d'Aral, les déserts de *Baruski* et d'*Irgis*.

Races et populations. — Le Turkestan renferme des populations très différentes d'origine. Les *Tadjiks*, qui forment le fond de la population, habitent les villes et se livrent au commerce et à l'agriculture. Ils sont de race iranienne et offrent un des plus beaux types de la race blanche : taille élevée, yeux noirs et bien fendus, bouche fine, barbe longue et soyeuse. On leur reproche leur caractère perfide et faux; ces vices tiennent probablement à l'état de servitude et de dépendance étroite où ils vivent depuis des siècles. La race conquérante se compose des *Osbeks*, population mongole, dont la

languo se rapproche du dialecte turc. Les Osbeks sont braves, hospitaliers, fiers; ils méprisent le commerce, tiennent en mépris les Tadjiks, qui s'enrichissent à leurs dépens; beaucoup d'entre eux mènent encore la vie pastorale. A côté de ces deux populations figurent des *Arabes*, qui descendent des anciens conquérants du septième siècle. Le type noble et fier s'est conservé sans mélange à travers les âges. Les *Juifs* se trouvent dans les villes, méprisés et haïs comme dans tout l'Orient, mais riches. Les *Turkomans*, au nombre de près d'un million, vivent sous la tente dans le désert. Braves et intelligents, ils sont la terreur des caravanes de la Perse et de l'Inde. Ils vivent de pillage et recrutent l'esclavage par les razzias qu'ils opèrent sur le territoire persan. La plupart se déclarent sujets des Khans de Khiva et de Boukhara; en réalité, ils sont indépendants et ne payent aucune contribution. Les principales tribus sont les *Ersaris* (150 000 hommes), les *Yamouls* (225 000), qui habitent l'oasis de Khiva, et qui ont reconnu le protectorat russe; les *Goklanes* (50 000), aux sources de l'Atrek; mais les plus fameux sont les *Turkomans-Tekkes*, qui habitent l'oasis de Merw et celle d'Akhal, sur les bords de l'Atrek. Les Turkomans d'Akhal, qui comptent 10 000 kibetkas ou tentes, ont infligé aux Russes deux défaites en 1877.

Productions. — Le Turkestan rachète par l'excellence et l'abondance de ses produits l'exiguïté des terrains laissés à la culture. Tous nos fruits et nos légumes d'Europe y atteignent une taille extraordinaire et gagnent une saveur exquise : on vante les prunes de Boukhara et les melons de Khiva. La culture du coton y fait depuis quelques années des progrès remarquables et donne déjà 50 millions de kilogrammes. C'est le territoire de Boukhara qui fournit le coton le plus apprécié (environ 35 millions de kilogrammes).

Les races domestiques ne sont pas moins remarquables que les produits de la terre. Le cheval y est grand, élégant et fort, sans avoir les formes fines des chevaux arabes; les ânes, qui sont de haute taille, servent de monture habituelle aux gens du peuple; le mouton à grosse queue atteint d'énormes proportions; les chameaux, indispensables dans ces pays de déserts, sont renommés pour leur vigueur et leur endurance.

Conquêtes des Russes. — Les progrès des Russes dans le Turkestan, lents et difficiles au début, se sont précipités à partir de 1860. Les premiers traités de commerce avec les trois Khans de Khokand, de Boukhara et de Khiva datent du règne

d'Anne Iwanowna. En 1839, les Russes, inquiets des progrès des Anglais dans l'Afghanistan, veulent à leur tour se rapprocher des hauts plateaux de l'Asie par le Turkestan. Le général Perowski fonde sur le Sir-Daria le fort qui porte son nom ; mais son armée est arrêtée dans sa marche sur Khiva par les sables du Kizil-Kum. De 1840 à 1850, des forts sont échelonnés d'Orembourg à Perowski, pour tenir en respect les hordes de Kirghiz, soulevées par Kutbar-khan. En 1855, le fort Wiernoje est construit au sud du Balkach, assurant les communications des caravanes de la Chine avec Semipalatinsk. La guerre de Crimée suspend pendant quelques années les progrès des Russes. Mais en 1865, à la suite des conquêtes du khan de Boukhara, Mozaffar, dans le Khokand, les armées russes reprennent leur marche en avant. La ville de Tachkend est bombardée et prise par le général Kaufmann, et les communications avec la Chine sont ouvertes par Khokand et Khodjend.

En mai 1868, le général Kaufmann, pour punir Mozaffar de sa perfidie et des déprédations de ses sujets, marche sur Boukhara. Il passe la Zérafchan sous le feu des Boukhares et entre dans Samarcande, où le soulèvement des fanatiques est étouffé dans le sang. Après la défaite de Serpouï, qui ouvre aux Russes sa capitale, Mozaffar signa un traité par lequel il s'engageait à payer 2 millions et demi d'indemnité, ouvrait ses États au commerce russe et répondait de la sécurité des sujets du czar dans ses États. A ce prix, il gardait son gouvernement sous le protectorat de la Russie, mais perdait la ville de Samarcande, annexée aux possessions russes. En 1873, le général Kaufmann, invoquant le prétexte des razzias des Turkomans et les plaintes du gouvernement persan, déclara la guerre au khan de Khiva, Méhémet-Rachim, retenu sous la tutelle étroite de son vizir, et prit la ville de Khiva, travaillée depuis longtemps par un parti dévoué à la Russie. Méhémet-Rachim fut rétabli dans sa dignité, mais on le débarrassa de son vizir, et on lui imposa un conseil composé de trois Russes et de trois Khiviens dévoués à la politique du czar. Enfin la conquête du Turkestan fut achevée en 1876 par la conquête du Ferghanah, la prise de Khokand et l'expulsion du khan Yakoub, qui passa en Kachgarie.

Divisions politiques. — Dès aujourd'hui les Russes possèdent en toute propriété toute la vallée du Sir-Daria, qui forme deux provinces : la *province de Tachkend*, qui a pour chef-lieu

Tachkend; la province du *Ferghanah*, qui répond à l'ancien Khanat de *Khokand*. Les Russes ont transporté la capitale de *Khokand* à *Marghilan*, le principal marché des soieries du pays, qui, par la construction de nouveaux quartiers, se transforme rapidement en ville européenne. Dans la vallée de la *Zérafchan*, les Russes possèdent encore le pays de *Samarcande*.

Il reste en dehors de la domination directe de la Russie deux Khanats soi-disant indépendants, mais aussi surveillés par les Russes que les États Hindous par les résidents anglais : 1^o le *Khanat de Boukhara*, auquel ont été réunis les deux petits Khanats de *Hissar* et *Chehrisebz* ; 2^o le *Khanat de Khiva*, duquel dépendent au moins nominalement les Turkomans des steppes.

TRANSCAUCASIE.

Le pays conquis par les Russes au sud du Caucase, aux dépens de la Perse et de la Turquie, est une des plus belles contrées soumises à l'autorité du czar. Connue des anciens, elle reçut des colonies mède-siennes, grecques, et au moyen âge elle fut visitée par les Génois, qui y établirent de nombreux entrepôts. C'est là que la fable veut que se soient dirigés les Argonautes en quête de la Toison d'Or ; c'est là que souffrit Prométhée, enchaîné sur le Caucase. Selon les traditions chrétiennes et juives, après le déluge universel, l'arche qui portait Noé s'arrêta sur le mont *Ararat*, borne commune qui sépare la Transcaucasie, la Turquie et la Perse.

Le Caucase, comme les Pyrénées, sépare des climats absolument différents (Voir *Russie d'Europe*). Les steppes septentrionaux, traversés par le *Kouban* et le *Terek*, ressentent l'influence des vents qui soufflent sur la Russie. La longue chaîne du Caucase forme un prodigieux écran aux populations du sud, qui, protégées contre le vent du nord, jouissent d'une température très douce, favorable à l'éclosion d'une végétation admirable. La Transcaucasie est le pays des fleurs et des arbres. Les arêtes calcaires qui courent parallèlement au Caucase sont revêtues de magnifiques forêts, dont abusent les habitants : le buis y forme des fouillis impénétrables ; de hautes et gracieuses fougères s'y déploient en forêts au-dessus d'un sol humide et insalubre. L'indigo, le cotonnier, le camphrier, crois-

sent dans les vallées les mieux abritées. La vigne y pousse d'elle-même et entre-croise ses lianes aux troncs et aux feuilles des arbres ; nulle part peut-être la nature ne montre plus de prodigalité et de magnificence.

Entre le Caucase, l'Anti-Caucase et le massif Arménien fuient des rivières torrentueuses, au cours capricieux et pittoresque, qui, ayant vidé les cuvettes d'anciens lacs, laissent à la culture des vallées d'une rare fertilité, mais malheureusement très insalubres. Il n'est pas douteux que, lorsque les Russes auront achevé la colonisation du pays, assaini les terres marécageuses, défriché les landes incultes, la population, qui atteint plus de cinq millions d'habitants, ne remonte au chiffre qu'elle atteignait au temps de l'empire romain et du moyen âge, et n'arrive à se tripler.

Hydrographie. — Dans la mer Noire se jettent :

Le *Kodor*, qui n'est qu'un torrent de montagne, et qui arrose les pâturages des sauvages et belliqueux *Abkhases*. Près de son embouchure s'élève le fort de *Soulhoum-Kaleh*.

L'*Ingour* naît à 2 000 mètres d'altitude, se précipite par d'effrayants défilés, les plus beaux du Caucase, et traverse le pays des *Scanes-Libres*, canton isolé au milieu des montagnes, et qui ne communique avec la Mingrétie que par des sentiers à peu près impraticables. L'*Ingour* descend par des rapides dans les plaines mingrétiennes, couvertes d'une végétation splendide, et se rend à la mer Noire au milieu des marécages. Près de son embouchure s'élève *Redout-Kaleh*.

Le *Rion*, l'ancien Phase, devait probablement son nom au massif d'où il descend, le *Pasis*. Il arrose l'ancienne Colchide. Son bassin supérieur renferme des gorgos et des défilés superbes ; son bassin inférieur, ancien golfe comblé par les eaux, n'est qu'une plaine alluviale ; les roseaux se pressent sur ses bords en véritables forêts. Les fièvres paludéennes ont rejeté les habitants dans les districts montagneux. Le Rion se déverse dans la mer par un delta boueux et des lagunes, dont la plus vaste est celle de *Paléostom*. La principale ville qu'il arrose, *Koutais*, est très bien située entre les plaines et les montagnes, sur les derniers gradins du Caucase. C'est une très ancienne cité, contemporaine de la colonisation grecque ; elle renferme 12 000 habitants et se trouve à proximité du gisement houiller de *Tkirkboulâ*. Le port du Rion est *Poti*, place forte, dont les maisons sont en grande partie bâties sur pilotis. La boue du fleuve rend l'approche du port très pénible : aussi est-il avan-

lageusement remplacé par celui de *Batoum*, acquis par les Russes en 1878 et déclaré port franc par les puissances signataires du traité de Berlin.

Ce même traité a attribué à la Russie le *Lazistan*, autrefois si énergiquement disputé par les Byzantins et les Perses et qui relevait au moyen âge de la monarchie géorgienne. Le pays est magnifique, quoique mal cultivé; il est habité par une population énergique et brave, qui fournissait ses meilleurs marins aux flottes turques. Il est arrosé par le *Tcharuk*, qui passe à *Artwin* (6 000 hab.). Cette capitale du Lazistan a des teintureries et fabrique des soieries.

La chaîne de *Persathi* sépare le versant de la mer Noire de celui de la mer Caspienne. Dans cette mer intérieure se déversent deux fleuves, jadis indépendants, et dont les embouchures aujourd'hui se confondent : le Kour et l'Aras.

Le Kour ou *Koura* traverse la Géorgie ou Grusie. Il se tord dans de sombres défilés pendant un tiers environ de son cours et ronge la base de la chaîne d'Arsiani, qui flanque l'énorme plateau d'Arménie, contournée au sud par l'Aras. Il arrose *Gori*, puis, dans une région riche en puits de naphte, *Tiflis* (105 000 hab.), la capitale de la Transcaucasie. Tiflis se divise en trois villes : Katch, la forteresse, le faubourg d'Isni et la cité proprement dite. Ses rues sont si étroites qu'un cavalier a peine à circuler entre les maisons de briques et de boues, la plupart ruinées. Les bains chauds et sulfureux de Tiflis sont célèbres dans tout l'Orient. Son bazar, où se pressent Persans, Américains, Géorgiens, Russes, Turkomans, est un des plus grands marchés de soieries de l'Asie. Le Kour, dont les eaux sont prodigieusement abondantes en poissons, traverse ensuite la région la moins peuplée et la plus insalubre de la Transcaucasie et se joint à l'Aras au milieu des steppes noyées de *Mugan*.

L'Aras, l'ancien Araxe, est plus considérable que le Kour; il naît dans la *Montagne aux mille Sources*; l'impétuosité de son cours est telle, que tous les ponts qu'on a essayé de jeter d'une rive à l'autre ont été emportés. On connaît le vers de Virgile :

.... Et pontem indignatus Araxes.

Il traverse les sombres défilés d'Arasbas et gagne la plaine, où ses eaux coulent plus tranquilles après les étonnants ra-

pides d'Ourdabad. Son bassin inférieur s'achève dans les marécages. L'Aras arrose une partie de l'Arménie russe, pays de pâturages, très froid en hiver, chaud en été. Cependant les vallées des rivières qui vont à l'Aras abondent en arbres à fruits et en céréales. *Érivan*, la capitale de l'Arménie russe, sur un de ces ruisseaux, renferme 15 000 habitants. Cette ville a de beaux jardins et de vastes bazars. Les vignes qui l'entourent donnent un vin excellent. Le gouvernement russe a établi à *Érivan* une fonderie de canons. Le principal affluent de l'Aras, l'*Arpatchaï*, passe à *Alexandropol* (8 000 hab.), forteresse russe qui a remplacé l'ancienne place de Goumri.

Le Kour et l'Aras n'ont pas de port à leur embouchure. La seule rade de la Caspienne au sud du Caucase est *Bakou*, dans la péninsule d'Apchéron, ville entourée de volcans de boue, de puits de pétrole et de naphte, et habitée par les Guébres, adorateurs du feu et sectateurs de Zoroastre.

Entre le Kour et l'Aras s'élève le plateau bastionné de hautes montagnes volcaniques, aux cratères béants, dont le lac *Goktcha* occupe la plus importante dépression. Il a 70 kilomètres de long sur 15 de large. Le principal des sommets qui domine ce plateau est l'*Alagou* (3 300 mètres).

Populations. — Véritable Babel de langues et de peuples, le Caucase semble avoir recueilli dans ses vallées les épaves de toutes les grandes migrations qui se sont portées d'Asie en Europe. Ainsi s'est formé un peuple sans homogénéité, très mélangé d'éléments divers, et qui représente en somme un des plus beaux types de la race humaine, improprement appelé *Caucasien* ou *Circassien*. On aurait tort pourtant d'y voir l'exemplaire le plus parfait des Aryas. Il n'y a pas de race caucasique : car les tribus d'origine turque ou tartare sont représentées dans des proportions égales au moins aux tribus iraniennes.

On distingue plutôt au point de vue géographique qu'au point de vue ethnique :

Les *Tcherkesses*, dont les Abazes et les Abkhases sont des rameaux. Ils habitent les deux pentes occidentales du Caucase. Grands, élancés, la physionomie noble, les traits réguliers, les *Tcherkesses* ont été pour les Russes de terribles adversaires. En 1866 plus de 400 000 émigrèrent en Turquie et furent cantonnés en Asie Mineure, à Chypre, où ils périrent par milliers. Les Abazes sont plus petits et plus bruns ; jusqu'à la conquête russe, qui a rempli de forts leur territoire,

ils étaient les plus audacieux écumeurs de mer du Pont-Euxin.

Les *Ossètes*, dont l'origine est inconnue. Klaproth, qui a essayé de débrouiller le chaos de l'ethnologie des Caucasiens, veut y voir les Mèdes Sarmates d'Hérodote, les Ases ou Alains qui envahirent l'Europe au quatrième siècle.

Les *Lesghiens* habitent surtout le Daghestan. Ce sont les plus farouches des peuples du Caucase. C'est parmi eux que naquit Schamyl, le héros de la guerre d'indépendance. Divisés en tribus ennemies, et toujours en guerre les uns contre les autres, ils ont fini par accepter la domination russe. Ayant embrassé l'islamisme, ils se convertissent peu à peu à la religion chrétienne.

Les *Géorgiens* ou *Grusiens* habitent la vallée du Kour et la haute vallée du Rion, la Géorgie et la Mingrécie. Ceux de la vallée du Rion portent le nom d'*Imères* et de *Mingréliens*. C'est parmi eux que l'on trouve les hommes les plus beaux et les femmes les plus parfaites de formes. Cependant, dans le creux des montagnes, beaucoup d'entre eux sont affligés du goitre, et dans les basses vallées, fiévreux, indolents, habitant des réduits sordides, ils sont décimés par les maladies.

Les *Arméniens*, qu'on retrouve dans toutes les villes d'Orient, et surtout à Smyrne et à Constantinople, présentent dans leur type et dans leur histoire une étonnante ressemblance avec le peuple juif. Partagés entre la Russie, la Perse et la Turquie, ils ont cessé de former une nation. Misérables dans leur patrie d'origine, ils passent à l'étranger, où ils arrivent presque toujours à la richesse par la souplesse de leur esprit et leur habileté. Ils sont au moins 800 000.

Il faut joindre à ces peuples des Turcs, des Persans, des Tartares et environ 4 500 000 Russes, en grande partie Cosaques, qui ont rempli les vides faits dans le Caucase par la guerre et l'émigration.

Divisions politiques. — La Transcaucasie a formé cinq gouvernements et deux cercles militaires :

Le *gouvernement de Bakou*; chef-lieu, *Bakou*;

Le *gouvernement d'Elisabethpol*; chef-lieu, *Elisabethpol*;

Le *gouvernement de Tiflis*; chef-lieu, *Tiflis*;

Le *gouvernement de Koutaïs*; chef-lieu, *Koutaïs*;

Le *gouvernement d'Erivan*, qui est loin d'englober la totalité de l'Arménie russe.

Le *cercle de Soukhoum-Kaleh*;

Le cercle de Tchernomorski.

Un chemin de fer réunit Tiflis à Poti et se prolonge jusqu'à Bakou.

La Transcaucasie est reliée au cœur de la Russie par le chemin de fer qui, aboutissant à Vladicaucase, franchit le col du Dariel et atteint Tiflis.



ASIE TURQUE.

L'Asie turque comprend quatre régions distinctes : l'*Asie Mineure* ou *Anatolie*; le *bassin du Tigre et de l'Euphrate*; la *région du Liban*; une partie de l'*Arabie*.

ASIE MINEURE.

Généralités. — L'Asie Mineure ou Anatolie est une vaste presqu'île, grande à peu près comme la France, baignée par trois mers, la mer Noire, l'Archipel, la Méditerranée. Elle forme un immense plateau, aux rebords généralement abrupts, rattaché par de hautes arêtes montagneuses, comme par un isthme, au massif arménien. A sa situation privilégiée, l'Asie Mineure est redevable d'un brillant passé, aujourd'hui presque complètement éclipse. Voisine des côtes de l'Hellade et du Péloponèse, elle reçut, dès l'aurore de la civilisation hellénique, des milliers de colons grecs, qui fondèrent sur les côtes de l'Archipel les puissantes amphictyonies, éolienne, ionienne, dorienne. Des villes s'élevèrent, Milet, Priène, Éphèse, Smyrne, Halicarnasse, etc., qui tout d'abord, par leur richesse, leur population, le brillant éclat de leur civilisation, laissèrent bien loin derrière elles les métropoles de la Grèce. Intermédiaires naturels entre la mère patrie et les empires considérables grandis sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, et sur les plateaux de l'Iran, ces villes s'enrichirent par le commerce de transit dont elles étaient les entrepôts obligés; elles initièrent la Grèce au génie oriental, dont on découvre encore la trace dans les temples ruinés, et propagèrent à leur tour l'idée hellénique à l'intérieur de l'Asie. Quand les Perses, débordant des limites de leurs plateaux, envahirent l'Asie Mineure, le péril des cités grecques et leur ruine fut le signal entendu des Grecs d'Europe. On sait quelle fut l'issue de la lutte inégale engagée par les sujets de Darius et de Xerxès contre les concé-

loyens de Miltiade, de Léonidas et de Thémistocle. La revanche de la Grèce ne fut complète que quand le Macédonien Alexandre, reportant à son tour la guerre en Asie, renversa la monarchie persane, et quand, après avoir parcouru l'Iran et le Touran, vu Samarcande et Persépolis, pénétré jusqu'aux bords du Sindh et du Gange, il remplaça les satrapies et les empires barbares par les royaumes distribués à ses lieutenants et disputés par eux et leurs descendants. L'Asie Mineure suivit les destinées de la Grèce : elle devint romaine, puis dépendit de Constantinople, retrouvant sous ses nouveaux maîtres une prospérité qui l'empêchait de regretter son passé. Les Arabes remplacèrent les Byzantins, et eux-mêmes, après plusieurs siècles d'un brillant mais fugitif éclat, furent conquis par les hordes turques appelées des plateaux du Touran par les sultans efféminés de Bagdad. L'Asie Mineure fut la seconde patrie des Turcs, qui par cette conquête préludèrent à la conquête de l'Europe. Mais, sous la domination de ces maîtres barbares, l'Asie Mineure ne put retrouver la splendeur des siècles écoulés. Une administration corrompue et ignorante, des fonctionnaires empressés de s'enrichir et peu soucieux des intérêts des populations qu'ils régissent, ont tari en partie des ressources qui paraissaient inépuisables, paralysé toute initiative et découragé tous les efforts. Les temps de la barbarie sont revenus pour un pays qui fut un foyer incomparable de science et d'études. Le peu de vie qui lui reste lui vient des Grecs répandus sur le littoral, et qui se multiplient par leur activité et leur industrie : c'est par eux que l'Asie Mineure pourra un jour être arrachée à son apathie, et fécondée, comme elle le fut une fois déjà par leurs ancêtres.

Côtes. — Les côtes de l'Asie Mineure, baignées par la mer Noire, la Kara Deniz des Turcs, sont dangereuses et peu hospitalières. Les ports sont rares et peu sûrs, à cause des vents fougueux du nord qui les battent sans cesse. Le meilleur était celui de *Batoum*, cédé dernièrement par les Turcs aux Russes. Les montagnes serrent d'assez près la mer, et, arrêtant les nuages produits par l'évaporation de la mer Noire, se revêtent d'une exubérante végétation, qu'entretiennent d'innombrables ruisseaux et torrents. On comprend les exclamations de joie arrachées aux Dix-Mille de Xénophon, quand, après avoir traversé les âpres déserts et les redoutables défilés pierreux du Taurus, ils contemplèrent enfin les riantes vallées qui descendaient à la mer, et aperçurent la plaine liquide

étalant à leurs pieds sa nappe bleue, qui leur annonçait le retour prochain au pays.

Les deux ports principaux sont : *Trébizonde* (32 000 hab.), ville adossée au *Rolah-dagh*, autrefois capitale d'un royaume grec indépendant, renversé par Mahomet II; *Sinope*, ville qui se relève des ruines accumulées par les Russes en 1853, et qui est dans une excellente position, bâtie sur une presqu'île entre deux golfes.

La mer de Marmara se creuse en baies profondes sur la côte asiatique. *Ismid* est le port du golfe d'Ismid. L'Indehir-Liman a pour port *Moudaniah*, qui sert d'entrepôt de commerce à Brousse. La ville de *Brousse* (60 000 hab.) est admirablement située, au pied de l'Olympe de Bithynie, dans une plaine égayée par le murmure des centaines de ruisseaux qui l'irriguent et lui apportent la fraîcheur des neiges voisines. Dans la magnifique verdure de palmiers et de mûriers qui l'enveloppe, avec ses minarets et les dômes étincelants de ses mosquées, Brousse apparaît comme un des séjours les plus délicieux de l'Orient. Les Osmanlis en firent leur première capitale. La grande industrie est celle de la soie. Brousse produit annuellement 465 000 kilogrammes de cocons. Les sources thermales de Brousse étaient renommées dès la plus haute antiquité. Nous rencontrons encore des bourgades qui furent Cyzique et Lampsaque, la forteresse de *Katch-Sidunieh*, qui sur la côte asiatique garde les Dardanelles, en face de Kelid-Bahr. Nous entrons dans l'Archipel.

Les côtes de l'Archipel sont capricieusement découpées d'une multitude de baies, presqu'îles et promontoires, qui presque tous ont un nom dans l'histoire. Toutefois le relief du littoral a été singulièrement modifié par les atterrissements des fleuves, qui, changeant leurs lits et promenant leurs cours dans les campagnes, ont couvert d'épaisses couches d'alluvions des villes jadis opulentes et célèbres. En face de Ténédos, sur une plage remaniée par les alluvions du Simois et du Scamandre, torrents descendus du mont Ida, s'élevait la ville de l'Iliade, *Troie*, que quelques-uns placent à Bounarbachi, et d'autres, avec M. Schliemann, à Hisarlik.

Edremid, au fond d'un golfe du même nom, *Aiwalyk*, *Bergama* (Pergame), sont des villes peu importantes auprès de Smyrne. *Smyrne* (150 000 hab.), le grand port de l'Asie Mineure, au pied du Sipyle et au fond d'une baie que protège contre les vents du large une longue presqu'île, ne répond

pas, vue de près, aux séduisantes promesses que son aspect suggère de loin. Ses rues sont étroites, tortueuses, sales, pavées de cailloux pointus, les maisons basses et sans style. C'est une ville à moitié européenne, où le commerce est presque tout entier aux mains des Grecs. Le port s'ensablait par les atterrissements du Sarabat. De magnifiques travaux, des quais superbes, ont été récemment achevés par des ingénieurs français. Deux lignes ferrées, les seules de l'Anatolie, joignent Smyrne à *Kassaba* d'une part, de l'autre à *Aidin* (30 000 hab.), ville charmante dans l'oasis de verdure qui l'entoure. En face de Chio s'ouvre la rade de *Tchesmé*, où fut incendiée la flotte turque en 1770. Les alluvions du *Menderes*, l'ancien *Méandre*, ont détruit *Milet*, qui devança Athènes elle-même comme cité colonisatrice. *Budrun* rappelle l'ancienne *Halicarnasse*, la capitale des cités doriennes de l'Asie.

Les côtes sud, baignées par la Méditerranée, présentent un caractère différent. Dominées par les escarpements du *Taurus*, qui plongent perpendiculairement dans les flots, elles sont sauvages et inhospitalières. De rares villages, habités par des pêcheurs qui vont chercher l'éponge sous les eaux, ont pu se construire sur l'étroite bande de littoral qui s'étend à la base des monts. C'étaient les anciennes côtes de *Cilicie* et de *Pamphylie*, refuge des audacieux pirates qui écumaient les mers de Grèce avant que *Pompée* détruisit leurs repaires; ils fournirent plus tard à la flotte romaine ses meilleurs marins. *Adalia*, au fond du golfe d'*Adalia* ou de *Satalieh*, compte 25 000 habitants. Cette ville est bâtie sur une colline abrupte, à laquelle on accède par des escaliers taillés dans le roc. Ses faubourgs s'allongent au-devant de la plage brûlée par des chaleurs excessives, que tempère l'ombrage de ses bosquets d'orangers.

Plus loin, l'impétueux torrent du *Seihoun* a prolongé la plage par les terres et les sables arrachés du *Taurus*. Ces espaces marécageux et insalubres ont éloigné dans l'intérieur des terres la construction des villes; la principale est *Adana*, dans l'ancienne *Cilicie*, capitale d'un district conquis par les Égyptiens en 1833, et qui leur ouvrait les passages du *Taurus*. *Adana* a 12 000 habitants, répartis sur une étendue considérable, couverte de jardins. Le golfe d'*Iskanderoun* ou d'*Alexandrette* sépare l'Asie Mineure de la Syrie. Les Anglais parlent de faire partir du fond de ce golfe une ligne ferrée qui irait rejoindre l'Euphrate.

Orographie. — Le vaste plateau de l'Asie Mineure, d'une

hauteur moyenne de 900 à 1 000 mètres, est flanqué de tous côtés de montagnes élevées. Le nœud de tout le système, non seulement de l'Anatolie, mais de l'Arménie et du bassin de l'Euphrate, est le groupe formidable de l'*Ararat*, formé de deux sommets, dont le principal atteint 4 500 mètres. Presque toujours des nuages en couronnent le faite; la végétation manque sur ses flancs noirs. C'est de l'*Ararat* que se détache le *Taurus*, doublé de l'*Anti-Taurus*. La chaîne se dirige obliquement d'Arménie aux côtes de Cilicie. Les pentes sont très raides sur les deux versants, mais surtout sur celui de l'Euphrate. C'est vers le golfe de Satalieh que le *Taurus* atteint sa plus grande hauteur (3 000 à 3 500 mètres). Le *Boulghardagh* (3 477 mètres) ferme au N. O. l'horizon d'Adana. D'après ravins s'ouvrent des deux côtés; les cols sont rares, et d'un accès difficile; le plus fréquenté conduit de Mour à Carman. Les pentes du *Taurus* sont en partie dégarnies des splendides forêts qui les couvraient naguère et ajoutaient à leur beauté.

Les montagnes qui longent la mer Noire n'ont que 1 200 à 1 500 mètres. Elles forment moins une chaîne qu'une rangée d'arêtes, interrompues par les fleuves qui cherchent leur chemin vers la mer. Elles forment, sur les bords de la mer de Marmara, les superbes massifs de l'*Olympe* de Brousse et de l'*Ida*. D'autres chaînes sans lien apparent avec le *Taurus* et la chaîne du Nord se ramifient le long des côtes de l'Archipel et les découpent en presqu'îles pittoresques. Les principales sont le *Sipyle* au nord de Smyrne, le *Tmolus* à l'est, au sud le *Djuma-dagh*. Ces trois chaînes étaient jadis revêtues de forêts, aujourd'hui disparues. Le déboisement a eu pour effet de tarir l'humidité des plaines voisines et de précipiter les eaux de pluie en crues terribles dans le Sarabat et le Menderes.

Cet amphithéâtre de hautes montagnes enferme le plateau central, où surgissent encore des pics élevés, presque tous volcans éteints, qui témoignent des anciens bouleversements subis par toute cette région. Toute activité intérieure du sous-sol n'a pas complètement cessé : les eaux thormales et sulfureuses sourdent en maints endroits, et des tremblements de terre fréquents ébranlent les cités. Ce qui caractérise particulièrement cette région, ce sont les lacs salés, restes de l'ancien lac intérieur écoulé dans les mers voisines, et qui parsèment la surface du plateau. Le plus considérable est le *Tous-gheul*; mais le *Beichehr-gheul* et l'*Egerdis-gheul* peuvent lui être com-

parés pour l'étendue. De nombreux ruisseaux vont se perdre dans ces lagunes, dont la plupart sont fort insalubres. Il serait facile à une administration moins indolente de rendre à l'Asie Mineure une partie de sa fertilité perdue, en distribuant dans des canaux les eaux de ces ruisseaux, presque inutiles à cette heure. Ce plateau central, dont le sol est saturé de sel, offre de beaux pâturages, où paissent des milliers de moutons et de bœufs, conduits par de farouches pâtres kurdes et turcomans. On pourrait retirer de grands revenus des prodigieuses salines qui sont à peine exploitées. De loin en loin, de magnifiques oasis qui produisent surtout de l'opium et de la garance ont permis à des villes importantes de s'élever au milieu de leurs jardins : telle est la ville de *Konie* (30 000 hab.), l'ancienne cité d'Iconium, la première place qu'occupèrent les Turcs Selkdjoucides. Cette ville est située au milieu d'un réseau d'eaux courantes qui finissent dans des lagunes à l'est. Au pied du mont *Argée*, le géant de l'Anatolie, qui atteint 3 840 mètres, et qui a couvert de laves toutes les plaines de sa base, s'élève *Kaisarieh* (40 000 hab.), le principal marché du coton de la contrée.

Hydrographie. — Dans la mer Noire se jettent le *Yeschil-Irmak*, grossi du *Tosantly*. Celui-ci passe près de *Tokat* (40 000 hab.), qui exploite des mines de cuivre abondantes, et arrose *Amasia* (24 000 hab.), patrie du géographe Strabon, dominée par une citadelle colossale. Cette ville a des manufactures de soieries et surtout de draps.

Le *Kizil-Irmak*, l'ancien Halys, le fleuve le plus considérable de l'Asie Mineure, séparait autrefois le monde grec du monde persan, le royaume de Crésus de celui de Cyrus. Il arrose la ville de *Siwaz* (20 000 hab.), entourée de beaux pâturages, contourne la base du mont Argée, s'engage dans le pittoresque défilé d'Urgud, et, par une série de rapides et de cascades, gagne la mer, après s'être étalé sur une plage marécageuse. Le *Sakaria* (Sangarius) prend sa source dans l'Elma-dagh, passe près d'*Angora* (70 000 hab.), l'ancienne Ancyre, jadis la capitale de la Galatie. C'est là que M. G. Perrot a trouvé la fameuse inscription connue sous le nom de *Testament d'Auguste*. Angora est le principal marché de l'Asie Mineure pour les laines. D'innombrables troupeaux vivent dans les pâturages de l'antique Galatie et sont la richesse des tribus turkomanes qui entourent Angora. Dans le même bassin, sur un affluent du Sakaria s'élève *Kutaieh* (65 000 hab.).

La campagne qui environne cette ville est d'une rare richesse et produit le froment, l'orge, le pavot qui donne l'opium, etc.

Dans la mer de Marmara se jette le *Susurlou*, grossi de l'*Adyrnas*. Ils écoulent les deux grands lacs d'*Abullonia* et de *Manyas*.

Le *Kodju*, qui finit dans le golfe d'Artaki, est l'ancien Granique. Alexandre y remporta sa première victoire sur les Perses.

Dans l'Archipel se jettent les deux rivières qui furent le *Simois* et le *Scamandre*, descendues du mont Ida.

Le *Gedist* ou *Sarabat*, au cours redoutable, passe à *Manissa* et finit dans le golfe de Smyrne.

Le *Kutschuk* (Caystre) arrosait la riche plaine d'Éphèse.

Le *Menderes*, ancien Méandre, aux sinuosités innombrables, arrose *Aidin* et finit dans la campagne où s'éleva Milet.

Les seuls fleuves importants de la Méditerranée sont le *Seihoun*, formé de la réunion de la *Samantia* et du *Saran*, qui traversent les gorges altérées du Taurus et de l'Anti-Taurus et finissent dans la plaine d'Adana, qu'ils ont couverte de leurs alluvions. Dans la même plaine marécageuse s'étale le *Djihan*, sorti, comme les précédents, des gorges du Taurus.

Ces fleuves, qui commandent les passages du Taurus conduisant de Syrie en Anatolie, ont eu de tout temps une grande valeur stratégique. C'est là que se trouve *Aiazso* (Issus), où Alexandre battit les troupes persanes. L'empereur Héraclius y défit Khosroès II, roi des Perses Sassanides. Ibrahim-Pacha, avec ses Égyptiens, pénétra dans l'Asie Mineure par ces défilés. En 1833, l'Égypte prétendit garder le district d'Adana, véritable clef de l'Asie Mineure.

Populations. — L'Asie Mineure est habitée par des races très diverses. Les *Turcs* dominent dans les campagnes; un peu lourds, mais honnêtes, laborieux, ils cultivent avec résignation et persévérance une terre dont les produits vont enrichir les agents du fisc et les fonctionnaires envoyés de Stamboul. Les *Grecs*, au nombre de 2 millions, accaparent le commerce et la banque dans les villes de l'Archipel; ils ont pour rivaux les *Arméniens* et les *Juifs*, très nombreux dans les principaux centres. Dans le plateau central errent des *Turkomans* de race mongole, des *Kurdes*, que la misère a chassés de leurs montagnes et qui se font agriculteurs, pasteurs, surtout brigands. Depuis la grande émigration du Caucase, il faut joindre à ces populations les *Tcherkesses*, qui contribuent pour une part

notable à l'insécurité des routes et aux dangers courus par les caravanes.

Iles. — Des îles, autrefois plus peuplées et plus célèbres qu'aujourd'hui, sont semées sur les côtes de l'Asie Mineure et en dépendent politiquement. Ce sont :

La montueuse *Ténédos* en face de la plaine de Troie ;

Mytilin ou Lesbos, couverte de forêts, de pâturages et de jardins, dominée par le mont Olympe et possédant un excellent port, *Kalonî* ;

Sakys ou *Chio*, la plus belle et la plus riche de ces îles asiatiques, abondante en vignobles, orangers, citronniers. La population de cette île, qui compte 65 000 habitants, est presque tout entière grecque. *Sakys* fut ravagée horriblement par les Turcs en 1822. Depuis lors des tremblements de terre l'ont souvent bouleversée. La capitale est *Chio*.

Viennent ensuite *Samos*, où Canaris brûla une partie de la flotte égyptienne ; *Nykaria* ; *Patmos*, fameuse par le séjour de saint Jean ; *Cos*, patrie d'Hippocrate.

Rhodes a dû sa longue prospérité, au temps de la domination grecque et romaine, à sa situation entre Constantinople, Smyrne et Alexandrie. Cette île eut une des écoles de rhéteurs les plus célèbres de l'antiquité. On vantait comme une des sept merveilles du monde son colosse, haut de 70 coudées : les vaisseaux à pleines voiles pouvaient passer

Sous l'arc prodigieux de ses jambes ouvertes.

Après que la Terre Sainte eût été reprise par les Musulmans, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'établirent à Rhodes, d'où ils ne furent chassés par le sultan Soliman II qu'en 1522, L'île, montueuse, dominée par le pic d'*Attayro* (1 240 mètres), a été souvent secouée par les tremblements de terre. Elle a encore des forêts, les jardins de roses qui lui ont valu son nom, des vignes et des oliviers. Elle est peuplée de 30 000 habitants, Grecs en grande majorité. La capitale est *Rhodes* (9 500 hab.).

L'île de *Chypre* ne le cède en étendue dans la Méditerranée qu'à la Sicile et à la Sardaigne, Elle aussi eut des jours de prospérité qui contrastent tristement avec la décadence profonde où elle est tombée. Ses sites ravissants en avaient fait, pour l'antiquité, un des séjours favoris de Vénus, dont le culte avait sans doute été apporté des rivages prochains de

la Phénicie. La conquête qu'en fit Venise au moyen âge lui rendit pendant quelques années sa splendeur. Elle est, du reste, admirablement située entre la Syrie, l'Asie Mineure, l'Égypte : aussi, dans l'intérêt de leurs relations avec l'Orient, les Anglais se la firent octroyer aux conférences de Berlin (1878).

Deux chaînes de montagnes sillonnent l'île de Chypre : au nord, les *Cérines*, qui longent la côte et atteignent 700 mètres ; au sud, une chaîne plus haute et plus épaisse, dominée par le mont *Olympe* ou *Troinos* (2 010 mètres). Entre les deux chaînes s'étend la seule plaine de l'île, la *Messorée*, traversée par le *Pidias*. Elle était jadis d'une merveilleuse fécondité. L'insouciance des Turcs l'a laissé envahir par les marécages ; qui en rendent le climat très malsain. Elle produit encore des vins, de l'huile, un peu de coton. Des troupeaux considérables errent dans les pâturages. La capitale de ce district est *Leucosia*, sur le *Pidias*, au milieu de beaux jardins. Elle a des manufactures de tapis et fait un grand commerce de soieries. Elle compte 20 000 habitants. Les autres villes notables sont des ports, la plupart en mauvais état. *Limassol* (7 000 hab.) fait exception et possède un bon mouillage, ainsi que *Larnaca* (10 000 hab.), le principal port d'exportation de l'île. *Famagouste*, qui fut le port de guerre des Vénitiens, n'est qu'une vaste ruine ; sa campagne est la plus malsaine de l'île.

Au temps de la domination de Venise, Chypre avait, dit-on, près de 2 millions d'habitants ; aujourd'hui elle en compte à peine 100 000, dont les deux tiers sont Grecs, les autres Turcs. Il faut espérer que l'énergie colonisatrice des Anglais rendra à ce beau pays une partie des ressources qu'il a perdues.

BASSIN DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE.

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate est délimité, à l'ouest par les chaînes qui, se détachant de l'Ararat et s'entre-croisant dans l'Arménie, vont former le Taurus et l'Anti-Taurus, à l'est par les montagnes sauvages et peu fréquentées du *Kurdistan*.

L'*Euphrate* est le plus considérable des deux fleuves jumeaux par l'étendue de son bassin. Il mesure 2 860 kilomètres. Il est formé par la réunion de deux torrents : le *Kara-sou*, qui arrose

la plaine d'Erzeroum, et le *Mourad-tchaï*, qui prend sa source dans l'Ala-dagh, à l'ouest de Bayazid. Dans son cours montagneux, il décrit un immense demi-cercle et sort enfin des gorges du Taurus, qui l'emprisonnent, à la hauteur de Nizib. *Nizib* doit à cette situation une grande valeur stratégique. Ce fut là qu'en 1840 Ibrahim-Pacha mit en déroute les troupes turques, et compromit si gravement l'existence de la Turquie, que les puissances européennes durent intervenir pour la sauver. Il semble que l'Euphrate, après avoir arrosé *Biredshiuck*, soit sur le point de se déverser dans la Méditerranée par le golfe d'Iskanderoun. Les sables du désert de Syrie l'obligent à se replier vers l'est. Grâce à cette disposition du fleuve, les relations commerciales et politiques ont de tout temps été fréquentes des côtes de la Méditerranée à celles du golfe Persique. A mi-chemin devait s'élever forcément un grand entrepôt commercial, qui est Alep. La route des caravanes syriennes touche l'Euphrate à *Balis*, pour gagner Bagdad. C'est aussi non loin de ce point que dans des temps très reculés se sont heurtées les forces des grands empires égyptien, assyrien et babylonien. C'est sur les bords de l'Euphrate que les monarchies de Babylone et de Ninive étaient vulnérables. En aval d'*Annah*, l'Euphrate se rapproche tellement du Tigre, qu'il semble devoir confondre ses eaux avec celles du fleuve rival. Le pays intermédiaire est coupé d'une infinité de canaux, aujourd'hui comblés en partie et dégradés. Ils faisaient autrefois la richesse de la Mésopotamie. L'eau de l'Euphrate, aujourd'hui mal réglée, se répand sur ses rives sans profit pour les riverains, dort et s'évapore dans les lagunes pestilentielles qui accompagnent son cours jusqu'à la rencontre du Tigre à *Gournah*. C'est dans cette dernière partie de son cours qu'on a découvert près du village d'*Hiltah* les ruines immenses de Babylone, la plus ancienne cité dont l'homme ait gardé le souvenir.

Moins long que l'Euphrate, le *Tigre* est plus rapide et plus profond; ses crues sont plus redoutables; il roule en moyenne le double des eaux de l'Euphrate. Avant Bagdad il n'est navigable que pour des radeaux, soutenus par des outres gonflées d'air, et qui sont parfois brisés par les rapides qui gênent le cours du fleuve. Il prend sa source dans la chaîne neigeuse du *Nimrud-dagh*, qui le sépare de l'Euphrate, court encaissé entre des montagnes pittoresques; ses rives sont bordées par les emplacements de villes détruites, des châteaux forts à demi démantelés. Il entre en plaine près de Mossoul et se répand en

crues d'une prodigieuse puissance. *Mossoul* a 72 000 habitants. C'est un grand entrepôt de commerce, une ville d'industrie, où se fabriquent cotons et soieries. La majeure partie de la population est d'origine kurde et arabe. En face de Mossoul, sur la rive gauche, les villages de *Korsabad* et de *Kougoundjick* sont situés sur l'emplacement de la puissante Ninive, dont les monuments couverts d'inscriptions cunéiformes, les colosses à la fois hommes, lions et aigles, ornent nos musées d'Europe.

De Mossoul à Bagdad, la navigation du Tigre est encore embarrassée de rapides. Les rives offrent de vastes espaces cultivables, aujourd'hui à peu près déserts. La ville de *Bagdad* a encore 70 000 habitants; elle en eut plus d'un million sous la dynastie musulmane des Abbassides. Ses admirables mosquées, la magnificence de ses jardins, de ses bains, la richesse de ses bibliothèques, réunies par les Khalifes Haroun-al-Raschid et Al-Manzour, avaient porté sa renommée jusqu'à la cour lointaine et demi-barbare des Carolingiens. Elle fut détruite par le terrible Tamerlan et elle ne s'est pas relevée depuis lors. Malgré ses rues tortueuses et sales, Bagdad est une des grandes places de commerce de l'Orient. Les caravanes de Damas et d'Alep viennent y échanger les produits de la Syrie contre ceux de la Perse et de l'Inde; un service de paquebots l'unit à Bombay, bien que la navigation soit difficile en été à cause des bancs de sable mouvants qui encombrèrent le lit du fleuve. En aval de Bagdad, des forêts immenses de palmiers, dont les Arabes laissent se dessécher les fruits, accompagnent le fleuve. Elles sont fréquentées par les bêtes fauves et surtout par les sangliers. Des nuées d'oiseaux à l'éclatant plumage, ibis, pélicans, flamants, oies sauvages, s'ébattent sur ses rives. *Gournah* (6 000 hab.), au confluent du Tigre et de l'Euphrate, se dresse comme un îlot entouré d'une vaste nappe d'inondation. Là, se constitue le *Chott-el-Arab*. Ce canal unique est d'une date relativement récente: jadis les deux fleuves se jetaient séparément dans le golfe Persique. Comme la plupart des fleuves de l'Asie, ils ont sans cesse tendu à se réunir: ainsi font le Sutledje et le Sindh, le Gange et le Brahmapoutre dans l'Inde, le fleuve Bleu et le fleuve Jaune, en Chine. Sur le Chott-el-Arab s'élève *Bassorah* (16 000 hab.), cité déchue, comme Bagdad, mais appelée à un brillant avenir. Cette ville est environnée de dattiers; mais les canaux qui l'entourent sont en partie obstrués par les sables et la boue; le climat est malsain. Le

Chott-el-Arab se divise en plusieurs bouches : une seule, la plus occidentale, est à la Turquie ; les autres sont à la Perse ; mais la bouche turque, celle de *Fao*, est seule navigable.

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate comprend plusieurs provinces : l'Arménie, le Kurdistan, l'*Al-Djézireh*, l'*Irak-Arabi*.

Arménie. — L'Arménie turque, faible débris de l'ancien royaume arménien, appartient au bassin de l'Euphrate supérieur, à celui de l'Aras, au bassin fermé du lac de Van. Une partie du Kurdistan dépendait autrefois de l'Arménie ; elle en a été distraite par les Turcs pour former un autre gouvernement. Dans son ensemble, l'Arménie est un pays fermé de hautes montagnes ; on y accède par une série de gradins très élevés, coupés de vallées profondes, que sillonnent d'impétueux torrents. L'aspect en est singulièrement triste : les forêts de pins qui ombrageaient les pentes des monts ont été incendiées ou détruites ; les ruisseaux, emportant la terre végétale, laissent en maints endroits le sol à nu. Le peu de fécondité de la terre, joint au manque de routes et de débouchés, engendre de redoutables famines, qui ont périé les habitants par milliers. Ceux-ci, presque tous de race arménienne, sont beaux, bien faits, ont le nez fortement aquilin. Ils se rattachent en grande majorité à l'Eglise chrétienne du rite grégorien. Leur vie est misérable. Le climat, très froid en hiver, les oblige à s'abriter dans des huttes informes, à peine exhaussées au-dessus du niveau du sol, semblables à des caves malsaines, où règne une odeur infecte ; on y brûle, pour combattre l'hiver ou pour cuire les aliments, non du bois, mais un combustible animal soigneusement recueilli. Les Arméniens sont au nombre de 1 800 000. Ils sont beaucoup plus nombreux en dehors de leur pays et s'enrichissent par le commerce, comme les Grecs et les Juifs.

Non loin des sources de l'Euphrate s'élève la capitale du vilayet d'Arménie, *Erzeroum*, à 4 950 mètres d'altitude. Elle compte seulement 60 000 habitants, mais elle en avait plus du double au commencement du siècle, avant d'être ravagée par les Russes. Elle est entourée d'une double enceinte de murailles et dominée par une citadelle. La ville est plus propre que ne le sont d'ordinaire les cités de l'Orient ; ses bazars, bien fournis, sont fréquentés par les caravanes.

Le lac de *Van*, entouré d'un amphithéâtre de montagnes, est une magnifique nappe d'eau de 200 kilomètres de tour. On a remarqué qu'il ne cesse de s'exhausser et de gagner sur ses

rives, forçant villes et villages à reculer vers les hauteurs. Ses eaux, légèrement saumâtres en temps ordinaire, le deviennent davantage à certaines époques, mal étudiées encore, et font périr les poissons par milliers. La ville de *Van*, située au sud du lac, a 20 000 habitants et est défendue par une enceinte fortifiée.

Kurdistan.—Le *Kurdistan* répond à une partie de l'ancienne Arménie. C'est une région montagneuse, coupée de vallées que parcourent des torrents violents, qui se rendent au Tigre. Elle est habitée par les *Kurdes*, population nomade et pastorale, aux mœurs farouches, dangereuse aux caravanes, comme les *Turkomans* du *Kharism* ou de l'Anatolie. Le Kurde ne se sépare pas de ses armes. La race est belle et robuste, d'origine iranienne. Les Kurdes, qui conquièrent une partie du monde ancien à la suite de Cyrus, émigrent en grand nombre, poussant devant eux leurs troupeaux; beaucoup se fixent au sol, deviennent agriculteurs ou commerçants dans les villes.

La capitale est *Diarbekir* (50 000 hab.), ville noire, bâtie en lave et en basalte sur un alluvion du Tigre. Elle groupe ses maisons autour d'un énorme rocher basaltique, qui la surplombe. Elle semble fort décline, mais fabrique encore des soieries, des tapis, des maroquins très estimés. On peut citer encore *Erbil*, qui est l'ancienne ville d'*Arbelles*, où Alexandre acheva la ruine de Darius. *Kerkouk* est la capitale d'une principauté kurde.

Al-Djéziréh. — L'*Al-Djéziréh* ou *Mésopotamie* est l'île enfermée entre le Tigre et l'Euphrate. Elle se divise en deux régions. Le haut pays, occupé par les derniers gradins des montagnes arméniennes et couvert de pâturages et de troupeaux, est incomparablement plus riche que l'Arménie proprement dite. A mesure qu'on se rapproche de la plaine, les cultures sont plus variées et plus abondantes; le sol produit la vigne, l'arbre à coton, l'oranger, le cédrat, etc. Peu de régions ont une atmosphère aussi limpide et aussi saine. La plaine, très chaude en été, serait extrêmement fertile si les travaux d'irrigation étaient mieux conduits. On y trouve du gypse et du bitume. La population est composée en majorité d'Arabes pasteurs, puis de Kurdes, de *Turkomans*, de *Yezidis*, dont la ressemblance avec les figures trouvées à *Korsabad* a frappé tous les voyageurs. La capitale est *Mossoul*; la ville principale est *Orfa*, l'ancienne *Édesse*, située dans les montagnes, à quelque distance de l'Euphrate, et qui compte près de 40 000 habitants.

Irak-Arabi. — L'*Irak-Arabi* est cette partie de la Mésopotamie qui répond à l'ancienne Babylonie. L'admirable situation du pays entre les deux fleuves, réunis par un réseau savant de canaux, mal entretenus, à la vérité, le prédestinait à devenir le siège de grands empires; Babylone, Séleucie, Ctésiphon, avaient précédé Bagdad. Comparé à ce qu'il fut autrefois, le pays diffère peu du désert. Les dattes en sont la principale richesse; c'est à peine si la charrue effleure ce sol où dort la poussière accumulée de tant de générations. La capitale est *Bagdad*; les villes principales *Gournah* et *Bassorah*. La majeure partie de la population est d'origine arabe.

REGION DU LIBAN OU SYRIE.

La région du Liban se divise en trois zones, nettement délimitées : le littoral, la montagne, le revers oriental.

Littoral syrien. — Le littoral syrien s'étend d'Iskanderoun ou Alexandrette à Gaza. Là, se pressaient, avant l'époque homérique, ces étonnantes cités de Tyr, Sidon, Aradus, qui, ne pouvant s'étendre à l'aise sur cette étroite bande de terre, entre la mer et la montagne, entassaient étages sur étages, se faisaient l'entrepôt de toute l'Asie intérieure et couvraient de leurs colonies les côtes de la Méditerranée. Les modernes cités qui leur ont succédé sont loin de leur importance; on les appelle *Echelles* ou *Escales du Levant*, et par elles se font les échanges entre les produits de la Syrie et ceux des stations européennes. Ce sont : *Latakieh*, l'ancienne Laodicée, dont le tabac est le meilleur de tout le Levant; *Tartus*, en face du rocher qui porta Aradus; *Tripoli* (20 000 hab.), au pied du Djebel Akkar, qui exporte des savons et les fines éponges fibreuses pêchées sur ses côtes. La principale des Echelles du Levant est *Beyrouth* (90 000 hab.), l'antique Berytus, sanctuaire d'Adonis. Elle fut embellie par Agrippa et par Hérode; après avoir végété sous la domination des émirs musulmans, elle s'est subitement relevée au dix-neuvième siècle. Elle fut bombardée en 1840 par les Anglais, qui en chassèrent les Égyptiens de Méhémet-Ali. Malheureusement, le port est étroit et peu sûr. Les dunes menaçaient la ville; elles ont été récemment arrêtées par des plantations de sapins. A côté de la ville turque, aux rues étroites et tor-

lucuses, s'ouvrent de magnifiques quartiers européens. Peu de cités ont autant d'églises, de convents, et de plus riches. On compte à Beyrouth un grand nombre de manufactures d'étoffes de soie, de coton, de délicieux tissus aux couleurs éclatantes. La banlieue de Beyrouth, où l'eau surabonde, est remplie de villages qui tissent la soie et la laine et cultivent la vigne qui donne le *vin d'or*. Une route, la plus belle de la Syrie, bordée de cactus et de lauriers-roses, unit Beyrouth à Damas et franchit le Liban au col de *Khan-Mizhir*. Au sud de Beyrouth, *Saïda* (40 000 hab.) rappelle Sidon, comme *Sur* rappelle Tyr. Cette dernière ville ne s'est point relevée des désastres que lui infligea Alexandre, et qu'il compléta en fondant Alexandrie sur la côte d'Égypte. *Akka* ou *Saint-Jean-d'Acre*, non loin du promontoire que forme le mont Carmel, fut souvent assiégée par les chrétiens croisés. La fortune de Bonaparte, qui rêvait alors la ruine de l'empire ottoman, vint échouer contre les murailles d'Akka, défendues par l'émigré Phélippeaux. *Jaffa*, l'échelle de Jérusalem, est un triste port de 10 000 habitants. *Gaza*, l'ancienne cité des Philistins, est le dernier des ports syriens que l'on trouve avant d'atteindre la côte d'Égypte.

Région du Liban. — Le *Liban*, sous le nom d'*Aïma-dagh* ou *Amanus*, se détache du Taurus vers le mont Gjour, au nord du golfe d'Alexandrette, et se termine dans le désert qui sépare la mer Morte du Sinaï. Sous le nom de *mont Ansarikh*, la chaîne sépare le bassin de l'Oronte de celui de la Méditerranée. Ce n'est qu'à la hauteur de Tripoli, au *mont Akra*, qui porte sa cime à 1787 mètres, que commence le véritable Liban. À l'ouest du Jourdain et de la mer Morte, il s'épanouit en un vaste et âpre plateau qui occupe la plus grande partie de la Palestine. Quelques-uns de ses sommets atteignent 3 000 mètres et gardent leurs neiges pendant toute l'année : des gorges profondes, des ravins abrupts, où les torrents en hiver ou après les orages roulent au milieu des cailloux leurs flots limoneux, entament la pente occidentale du Liban. Sa superbe végétation n'est plus qu'un souvenir. Dans l'antiquité, le Liban a fourni les bois de construction aux flottes des Phéniciens, à l'Égypte, et s'est épuisé à cette dépense continuée pendant des siècles. De ses forêts de cèdres, il ne reste que 177 admirables fûts, qui occupent 100 000 mètres carrés ; le plus grand a 13 mètres de circonférence. Du côté de la mer, le Liban s'abaisse par gradins successifs et ne laisse au littoral qu'une étroite bande de terre, d'une grande fertilité.

Le Liban est doublé de l'*Anti-Liban*, qui commence au sud de Homs et se prolonge jusqu'à la mer Morte. Le sommet principal, le *Grand-Hermon*, s'élève à 2760 mètres. Les roches éruptives de formation volcanique ne sont pas rares; le basalte, à l'aspect noir et triste, domine surtout dans le massif d'*Haouran*, à la limite du désert syrien.

Hydrographie. — Les fleuves sont rares dans cette région. Le principal est l'*Oronte*. Il descend de l'*Anti-Liban*, non loin du site où s'éleva l'antique *Baalbeck*. Les ruines sont gigantesques; on remarque surtout trois temples de proportions colossales. Des milliers de colonnes sont encore debout et racontent la gloire de la cité déchue. L'*Oronte* passe à *Homs*, l'ancienne *Émèse* (25 000 hab.), à *Hamah*, l'ancienne *Épiphanie* (30 000 hab.), et, côtoyant de plus près les monts *Ansarieh*, force brusquement le passage vers *Antakieh*, à l'endroit où il reçoit ses deux principaux affluents, dont l'un l'*Ifrin*, lui porte les eaux du lac d'*Ak-Deniz*. *Antakieh* est l'ancienne *Antioche*, qui, au premier siècle de l'ère chrétienne, fut la plus peuplée cité du monde après Rome et Alexandrie. Les vieilles murailles sont encore debout, témoignant de l'étendue de la ville; mais une forêt de palmiers couvre la plus grande partie des ruines. La moderne *Antakieh* n'a que 15 000 habitants; elle fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1872. L'*Oronte* se jette dans la Méditerranée entre le *Djebel Akra* et le *Djebel Musa*.

Un autre fleuve, coulant en sens inverse du précédent, le *Léontès*, sort de l'*Anti-Liban*, coule dans la triste vallée qui fut l'opulente *Célé-Syrie*. De tous côtés l'œil n'aperçoit que noirs rochers et villages en ruines. Les deux principales villes, *Racheïa* et *Hasbeïa*, au pied de l'*Hermon*, exploitent des mines d'asphalte. Le *Léontès* finit près de *Sur*, qui fut la colossale cité de Tyr.

Le *Jourdain* ou *Arden* descend du *Grand-Hermon* et coule entre le Liban et l'*Anti-Liban*, au fond d'une étonnante fissure, qui se creusant de plus en plus aboutit au fossé de la *mer Morte*, abîme de 392 mètres au-dessous du niveau de la mer. Il forme d'abord le lac *Huleh* ou *Mérom*, puis se jette dans le lac de *Tabarieh* ou *Tibériade*, jadis entouré de riants villages, aujourd'hui morne et désert. On découvre à l'ouest les ruines de l'ancienne ville de *Tibériade*, dans une chaude vallée, où sourdent de toutes parts des eaux thermales, et qui a donné naissance à une riche végétation de dattiers, d'orangers, d'in-

digotiers, qu'on ne trouve plus dans le reste du pays. Entre le lac de Tibériade et le mont Thabor, Kléber battit une armée turque qui venait au secours de la place d'Acre assiégée par Bonaparte.

Du lac de Tibériade à la mer Morte, le Jourdain précipite ses flots rapides dans l'étroite plaine d'*El-ghor*, encaissée entre le Liban et l'Anti-Liban. Cette plaine, qui pourrait être très riche, est à peu près abandonnée, parcourue seulement par des Arabes nomades. Partout les ruines de villes et de villages sont amoncelées et expliquent la puissance et la force de résistance du peuple juif. Ce sont : *Mhès* (Gadara) ; les colonnes grandioses d'*Abil* et surtout de *Djerrah* (Gerasa), à l'est de la mer Morte ; *Robba*, qui fut la capitale des Moabites. Non loin d'*Er-Riha* (Jéricho), le Jourdain atteint la mer Morte. Celle-ci, la mer de Loth des Syriens, a 1 200 kilomètres de superficie et 400 mètres de profondeur. Le paysage qui l'environne est d'une désolante et morne aridité. Évidemment des phénomènes volcaniques d'une grande violence ont transformé le pays : c'est probablement dans une de ces convulsions que périrent sous une mer de feu Sodome et Gomorrhe. Les eaux du lac, chargées de sels chimiques, sont impropres à la vie : pas une plante ne végète sur ses bords, pas un poisson ne vit dans ses eaux. L'asphalte, qui surnage, met par place des reflets métalliques sur cette nappe d'aspect lugubre, et lui a valu le nom de lac *Asphaltite*.

À l'ouest de la mer Morte s'étend le plateau de la *Palestine*. Ce n'est plus cette terre dégouttant de lait et de miel dont parle l'Écriture. Les montagnes, dépossédées de leurs forêts, sont àpres et dénudées ; seule la forêt de Saron n'a pas démerité de son ancienne renommée. Le déboisement des montagnes, la dispersion du peuple juif après la prise de Jérusalem par Titus, la déplorable administration des Turcs, suffisent à expliquer ce triste contraste. De profonds ravins, la plupart du temps sans eau, entament la roche vive et deviennent torrents pendant quelques heures. *Jérusalem*, la ville sainte dont le peuple enfanta deux religions, le judaïsme et le christianisme, comptait plus de 100 000 âmes sous Vespasien. Ruinée par Titus après un des sièges les plus mémorables de l'histoire, elle fut conquise par le Khalife Omar, qui changea son temple en mosquée. Les chrétiens font leurs dévotions à l'église du Saint-Sépulcre. La ville, qui n'a que 20 000 habitants, est une des plus mornes et des plus tristes de l'Orient. Au nord,

Naplouse, la capitale du pays de Samarie, compte 15 000 habitants. Les villages peu nombreux de cette région sont malsains ; la lèpre y est endémique, et les ophtalmies y sont très fréquentes.

A l'est de la mer Morte, le *plateau de Moab* répond au plateau de la Palestine. Il est couvert d'une herbe assez épaisse, que broutent des milliers de moutons appartenant aux Beni-Sakkir. Le sol, argileux et de couleur rougeâtre, pourrait facilement donner les belles moissons qu'il fournissait autrefois à ses habitants.

Syrie orientale. — Le revers oriental du Liban s'étend sans limites précises jusqu'au désert de Syrie. C'est une région très chaude, aux vents brûlants, fertile et riche partout où les eaux courent et font surgir du sol une végétation luxuriante. Ce ne sont que des oasis, entourées et cernées par les sables, mais des oasis souvent plus peuplées que des provinces.

Entre Alexandrette et l'Euphrate, les caravanes s'arrêtent à *Alep* (90 000 hab.), située à peu près à égale distance de la mer et du fleuve. C'est par là qu'il conviendrait de faire passer le chemin de fer que les Anglais projettent de construire pour joindre la Méditerranée au golfe Persique. De la province d'Alep dépend le cours moyen de l'Oronte, avec Homs et Hamah.

Au pied du Grand-Hermon se déploie avec magnificence la plaine de Damas, fécondée par les ruisseaux qui descendent de l'Anti-Liban ; le principal est le *Bara-dah* ou *Chrysorrhœos*. *Damas* apparaît de loin splendide au milieu de ses jardins. Cette ville fut sous les Ommyades la capitale de l'immense empire des Khalifes ; elle a conservé plusieurs monuments de cette époque, entre autres la mosquée des Ommyades. Ses murailles tombent en ruines, ses rues sont obscures, sales et tortueuses ; mais son bazar est un des plus fréquentés de l'Orient, et ses manufactures de soie et d'étoffes valent celles de Brousse ; la finesse des tissus de Damas, l'éclat et la justesse des couleurs, sont incomparables. Damas ne fabrique plus ses belles lames d'acier, si célèbres au moyen âge. A Damas aboutissent les routes de Beyrouth, de Bagdad et d'Égypte. Cette ville compte 150 000 habitants, Arabes pour la plupart. Rien n'égale la splendeur et la richesse des jardins qui l'entourent, surtout de ceux d'El-Goutah. Au loin, sur la route de Bagdad, on admire les ruines imposantes de *Palmyre*, la capitale de Zénobie.

L'oasis d'*Haouran* ne vaut pas celle de Damas. On y re-

marque les ruines de *Bosra*, qui abritent encore quelques rares et pauvres habitants.

Populations de la Syrie. — Ces populations, comme dans tout le reste de l'empire ottoman, sont très variées. Dans les villes du littoral dominant les descendants des anciens *Phéniciens*, grands, souples, aux yeux pétillants d'intelligence, doués d'une vive imagination, et, comme leurs ancêtres, âpres au gain et entreprenants; les *Syriens* proprement dits, subtils et avisés, maigres et alertes. Les *Arabes* sont en majorité dans les campagnes, et surtout dans la Syrie orientale. Les *Juifs*, rares en Palestine, sont plus nombreux sur le littoral; ils sont grands, minces, souvent blonds. Les *Turcs* sont en minorité dans ces provinces de leur empire; ils contrastent par leur pesanteur avec les autres populations; en revanche, ils sont réputés pour leur honnêteté et leurs mœurs laborieuses. Il faut y joindre des *Égyptiens*, des *Persans*, des *Turkomans*, ici comme partout ailleurs redoutables par leurs brigandages.

Presque toutes les confessions religieuses sont représentées dans les provinces du Liban. La plupart des ordres religieux de l'Occident y possèdent des couvents. Les *Druses* et les *Maronites* sont surtout connus par leurs rivalités et leurs querelles, qui ont nécessité en 1860 l'envoi de troupes françaises pour rétablir l'ordre troublé.

Les *Druses* sont répandus entre *Boyrouth* et *Saïda*, sur les revers de l'Anti-Liban et dans les oasis de *Damas* et du *Haouran*. Ils sont 90 000 environ. Ils se disent musulmans, mais l'islam les rejette comme schismatiques. Ils ont une doctrine secrète, et se réclament du khalife fatimite *Hakem*, qu'ils regardent comme leur prophète. Industrieux et hospitaliers en temps de paix, ils deviennent cruels et fanatiques quand les hostilités sont déchainées. Ce sont de beaux hommes, bien musclés, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, fort intelligents.

Les *Maronites*, au nombre de 200 000, sont, comme les *Druses*, des *Arabes* sédentaires. Ils sont soumis au pape, mais disent la messe en syriaque. Ils sont sous le protectorat de la France depuis le temps des croisades, époque où ils rendirent quelques services aux armées chrétiennes. Ils habitent le Liban, surtout à l'est de *Sur*, et possèdent de nombreux couvents, dont le supérieur, qualifié de *patriarche d'Antioche*, demeure au monastère de *Canobin*. La plupart de ces couvents sont singulièrement situés, au sommet de rochers presque inacces-

sibles. Pour atteindre celui de Marsalita, il faut se servir d'une échelle de vingt-cinq pieds de hauteur. Leurs querelles avec les Druses ont souvent été plus bruyantes que meurtrières. En 1860, les massacres ont été commis moins par les Druses que par les soldats turcs fanatisés.

ARABIE.

L'Arabie, grande comme cinq fois la péninsule ibérique, à laquelle Carl Ritter l'a comparée, a la forme d'un quadrilatère environné de trois côtés par les eaux. Le quatrième côté est occupé par de vastes déserts, qui séparent l'Arabie de la Syrie et de la Mésopotamie et constituent une barrière bien autrement sérieuse que celle des flots. Si la Palestine a donné naissance à deux des plus importantes religions monothéistes, le judaïsme et le christianisme, l'Arabie a vu naître la doctrine de l'islam, qui se propagea avec une telle force d'expansion, que, un siècle après la mort de Mahomet, les Musulmans luttaient contre les Francs dans les campagnes de Poitiers, et que la moitié de l'Asie et tout le nord de l'Afrique étaient conquis par leurs armes. Les voyages de Seetzen, de Burkhart, surtout celui de Palgrave, nous ont fait connaître ce pays à peu près inconnu avant eux. Par eux on a pu comprendre comment cette contrée, desséchée par le soleil, et sur laquelle s'étendent de si grands espaces déserts, avait pu suffire si longtemps à une telle propagande, à une si grande dépense d'hommes.

Mers et côtes. — L'Arabie est séparée de l'Afrique par le canal de Suez et par la mer Rouge. Cette mer, golfe très allongé de la mer des Indes, qui s'insinue entre deux régions offrant entre elles de si grands points de ressemblance, est une des mers les plus curieuses du globe. Sa salure est extrême; la chaleur, étouffante en été, y hâte l'évaporation superficielle des eaux, que ne renouvellent ni les pluies sous un ciel d'une implacable sérénité, ni le tribut des torrents, dont le lit, d'une désespérante aridité, ne s'humecte qu'au printemps, ou après les orages, pour tarir bientôt. On a calculé qu'une tranche d'eau de 7 mètres d'épaisseur était annuellement enlevée à la mer Rouge. Soixante années suffiraient à la laisser à sec, si de forts courants, venus de la mer des Indes,

ne réparaient sans cesse les pertes que le soleil lui fait subir. L'atmosphère accablante de ce couloir marin n'est pas le seul danger que les vaisseaux aient à courir. Les côtes sont bordées de roches madréporiques et de coraux, qui ont peut-être valu à ce golfe le nom de *mer Rouge*. Ces roches à fleur d'eau, les îles éparses à la surface, et qui sont de même origine, se multiplient aux approches du détroit de Bab-el-Mandeb. Si elles offrent de grands périls à la navigation, elles se prêtent aussi à la défense facile de ce passage, devenu si important depuis l'ouverture du canal de Suez comme route principale du commerce des Indes et de l'extrême Orient. Aussi les Anglais, qui ont de si grands intérêts à défendre dans la mer des Indes, ont fait de la mer Rouge comme un lac anglais. Au nord ils ont acquis la plus grande partie des actions du canal de Suez; au sud ils se sont établis à Aden, dont ils ont fait un Gibraltar asiatique. Ils possèdent la plupart des îlots qui barrent le chenal entre les deux mers, l'île *Kamaran*, l'île *Perim*, les îles *Mu-hu*, et au large du cap Guardafui, l'île de *Socotora*. Ce fut en vue de cette dernière île que d'Albuquerque coula la flotte vénitienne, déjouant la suprême tentative de ces audacieux marchands pour disputer au Portugal le monopole du commerce des Indes, que lui ouvrait la voie du cap de Bonne-Espérance. La mer Rouge se termine au nord par deux golfes, celui d'*Akabat* et celui de *Suez*, qui comprennent entre leurs bras la péninsule sinaitique.

Le *golfe Persique*, qui ne communique avec la mer des Indes que par la passe fort resserrée du détroit d'Ormuz, offre de grandes ressemblances avec la mer Rouge. C'est, comme elle, un vaste bassin d'évaporation, mais dont les eaux sont renouvelées de deux côtés, au sud par le détroit d'Ormuz, au nord par les apports du Tigre et de l'Euphrate. De nombreux îlots sont semés sur ses côtes et rendent la navigation dangereuse. Les *îles Bahrein*, qui dépendent de l'Arabie, ont de célèbres pêcheries de perles. Comme la mer Rouge, le golfe Persique a été dans l'antiquité une des grandes voies du commerce avec l'Orient. Cette voie augmentera singulièrement d'importance quand le chemin de fer projeté du golfe d'Alexandrette à l'Euphrate sera décidé et achevé.

Structure physique. — Le plateau calcaire qui enserme la mer Morte rattache la Palestine à la région du *Sinaï*, qui fut une des étapes de l'exode hébraïque des terres d'Égypte aux bords du Jourdain. Le *Sinaï* forme un îlot granitique isolé. On

y remarque : le *Djebel Musa* ou mont de Moïse, dominé par l'*Horeb*, où le législateur juif reçut les Tables de la Loi ; la montagne *Sainte-Catherine*, où Justinien bâtit un temple dédié à la sainte de ce nom. Les déserts qui entourent le Sinaï sont habités par quelques tribus arabes très misérables, hâves et couvertes de haillons. Le teint de ces Arabes est très cuivré et se rapproche de la couleur des nègres.

Dans son ensemble, l'Arabie proprement dite forme un vaste plateau adossé à la chaîne de la côte. Cette chaîne, l'*Acir*, présente des crêtes dontelées d'une grande raideur, des gorges et des ravins affreusement dénudés et arides. L'humidité fait complètement défaut à la partie qui traverse l'*Hedjaz*. Les habitants n'ont pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs maigres cultures que quelques citernes et des barrages construits dans les hautes vallées pour recueillir l'eau des pluies, dont le ciel est pour eux si avare. Dans l'Yémen, la chaîne de l'*Acir* s'élargit ; les vallées sont plus tempérées, les ruisseaux moins rares. Or, partout où l'eau affleure, la végétation est splendide sous le soleil d'Arabie. Au sud, dans l'*Hadramaut* et l'*Oman*, la chaîne suit la côte de la mer des Indes et atteint 2 000 mètres au *Djebel Akdar*. Les montagnes qui flanquent le plateau au nord portent le nom de *Djebel Hammar* ; elles sont de même formation et présentent la même végétation que le massif sinaïtique.

Le centre du plateau est occupé par de hautes terres, cultivables, relativement bien arrosées, où il n'est pas rare en hiver de trouver de la neige : c'est une région de pâturages et la population y est plus dense qu'en toute autre partie de l'Arabie. C'est le *Nedjed*. Ce noyau de terrains fertiles est entouré au nord et au sud par les déserts arabiques, qui allongent à l'est et à l'ouest leurs *néfouds*. Ces déserts, absolument impropres à la vie, sont plus redoutables que le Sahara lui-même, à cause de la profondeur, de la mobilité et de l'extrême ténuité des sables, où risquent de s'enliser les caravanes.

Les cours d'eau pérennes sont introuvables en Arabie. Les ruisseaux qui descendent de l'*Acir* se perdent tous dans les sables, bientôt exténués et épuisés par la chaleur. Il faut excepter, dans le *Nedjed*, l'*Oued-el-Roumma*, long de 4 300 kilomètres, véritable fleuve après les pluies du printemps, et qui, grossi par des crues extraordinaires, a pu, dit-on, porter ses eaux jusqu'à l'Euphrate. On l'a quelquefois identifié avec le *Phison*, dont parle la Bible.

Population. — L'Arabie est la patrie d'origine des Arabes, peuple sémite, frère des Hébreux. La légende les fait descendre d'Ismaël, fils d'Abraham. On évalue par approximation leur nombre à 5 ou 6 millions. Ils se divisent en Arabes sédentaires, agriculteurs et pasteurs, et en Arabes nomades ou Bédouins, redoutés à bon droit par les caravanes qu'ils convoient et pillent fréquemment. L'Arabe est un des plus beaux types de la race humaine : robuste et bien fait, svelte dans sa maigreur, les traits nobles et fiers, il se drape avec une grande élégance dans le burnous blanc qui l'enveloppe. Il a l'intelligence ouverte, l'imagination vive et poétique. Sobre de paroles et de gestes, il a de subits réveils d'enthousiasme et de fanatisme, qui le rendent dangereux et cruel. Dans l'Arabie du Sud le type primordial s'est altéré par le mélange avec les nègres de la côte d'Afrique. Des tribus entières sont presque noires : par contre, il n'est point rare dans le Nedjed de rencontrer des Arabes aux yeux bleus et aux cheveux blonds.

Géographie politique. — L'Hedjaz et l'Yémen relèvent politiquement de la Porte ; mais cette dépendance est toute nominale. En réalité, le *vالي de la Mekke* gouverne l'Hedjaz, et le *sultan de Sana* règne sur l'Yémen.

L'Hedjaz ou Arabie Pétrée fut le berceau de l'islamisme. C'est là que s'élèvent les deux villes saintes, la Mekke et Médine, que tout bon musulman doit visiter au moins une fois dans sa vie pour devenir un *hadji*. La Mekke diffère des autres villes de l'Orient : les rues sont larges, les maisons hautes, percées de nombreuses fenêtres, bâties en pierres. Toutes se terminent en terrasses. La grande mosquée se dresse sur l'unique place de la Mekke ; elle renferme la *Kaaba*, qui a l'aspect d'un cube parfait. Dans un des coins du monument est enchâssée la *pierre noire*, apportée du ciel, suivant la tradition, par l'archange Gabriel et usée par les attouchements pieux des pèlerins. La Kaaba est couverte d'une tenture en soie noire, qu'envoie le khédive du Caire, et qui est renouvelée chaque année. La Mekke compte 25 000 habitants ; au moment du Ramadan, plus de 100 000 pèlerins y affluent de toutes parts.

Le port de la Mekke est *Djeddah*, ville fortifiée ; adossée à la montagne, elle est extrêmement chaude, et manque presque absolument d'eau. On y a observé jusqu'à 55 degrés de chaleur. La rade est mauvaise ; mais c'est là que débarquent, pour aller à la Mekke, les milliers de pèlerins qui viennent d'Égypte et du fond même de l'Afrique ; aussi la population, de

15 à 48 000 habitants, renferme-t-elle les éléments les plus hétérogènes; elle est adonnée au fanatisme le plus ombrageux.

Yambo est l'escalo de Médine, comme Djeddah celle de la Mekke. Médine ou *Yatreb* fut longtemps la rivale de la Mekke, et cette rivalité n'est pas encore tout à fait éteinte. C'est là que Mahomet chassé par ses ennemis, les Koreischites, trouva un refuge, et c'est là qu'il a son tombeau. Ce tombeau, ainsi que celui des premiers kalifes, est l'objet de la vénération des fidèles qui vont faire leurs dévotions à la Mekke. La pierre noire qui a servi à bâtir Médine lui donne un aspect sévère et triste, qu'augmente encore la vue des ruines qu'y ont accumulées les Wahabites.

L'Yémen ou *Arabie heureuse* mérite son nom, surtout si on la compare à l'Hedjaz. Elle possède des vallons bien cultivés, où croissent l'olivier, la vigne, le palmier à dattes. Mais sa principale richesse est le café, qui est originaire d'Arabie, et de là a été répandu dans la plupart des pays tropicaux; mais c'est en Arabie que la fève a le plus de saveur et de parfum.

L'Yémen a cinq principaux ports et entrepôts pour le café : *Loheïa*, *Hodeïda*, *Beit el Fakik*, *Moka* et *Aden*. Aden en expédie près de 78 000 quintaux, *Hodeïda* 39 000. La capitale de l'Yémen est *Sana*, résidence du sultan, que Seetzen regarde comme la plus belle ville de l'Orient.

Aden, occupée par les Anglais, est une forteresse de premier ordre et un marché considérable; mais la ville est bâtie sur une des plages les plus chaudes du globe, et il faut toute l'énergie des Anglais pour maintenir une garnison de 2 000 hommes sur ce coin de terre incendié par le soleil. Aden compte 30 000 habitants.

L'*Hadramaut* est une côte brûlée entre la mer et le terrible désert de Dalna. La population est la moins pure de toute l'Arabie. Elle fait le commerce d'encens, de café, de baume, surtout le commerce des esclaves, qui sont transportés de la côte d'Afrique, malgré les croisières, jusqu'à *Makalla*.

L'*Oman* est la partie la plus peuplée et la plus riche de l'Arabie. Le centre de la civilisation arabe est non pas la Mekke, mais *Mascate*, sur le golfe d'Ormuz, à laquelle on donne 50 à 60 000 habitants. L'iman de Mascate possédait, il y a quelques années encore, une partie des côtes de la Perse, du Béloutchistan et de la côte de Zanzibar; les îles *Bahreïn* et leurs pêcheries lui appartenaient. Cet empire a été depuis peu démembré.

Le *Lahsa* comprend la plus grande partie des côtes chaudes et malsaines du golfe Persique. Le port d'*El Khatif* fait par caravanes un commerce assez actif avec le Nedjed et l' Hedjaz.

Le *Nedjed*, la partie la moins connue de l'Arabie, est la plus fertile, et peut-être la plus peuplée. Le climat est tempéré, les grandes chaleurs y sont rares, l'air est très salubre à cause de son extraordinaire siccité. Le Nedjed est un pays de pâturages : c'est de là que viennent les meilleurs chameaux du monde entier : ils n'ont qu'une bosse. Les chevaux du Nedjed sont incomparables par l'élégance de leurs formes, l'élasticité de leur jarret, leur sobriété ; ils descendent tous, dit-on, des cinq juments favorites de Mahomet, et leur généalogie est tenue avec le plus grand soin. Le Nedjed est le foyer le plus pur de l'islamisme ; c'est là qu'éclata au commencement du siècle la formidable révolte des *Wahabites*, qui, secouant le joug de la Porte, prétendirent ramener l'islamisme à sa pureté primitive et faillirent renouveler les miracles de l'islam. Ce mouvement fut étouffé par les Égyptiens d'Ibrahim-pacha en 1818 ; l'empire des Wahabites fut ruiné, il se reconstitue de nos jours. La capitale du Nedjed est *El Ryad*. Les Wahabites sont encore au nombre de 1 200 000. Toutefois d'après le dernier voyageur, M. Blunt, le sultan du Djebel-Chammar, qui réside à *Haïl*, serait le personnage le plus important du Nedjed et de l'Arabie ; son autorité s'étend sur 100 000 Arabes ou Bédouins.

Il faut rattacher au Nedjed l'oasis de *Djof*, au milieu du désert du Nord. Palgrave donnait à sa capitale, Djof, 28 000 habitants ; des évaluations plus récentes réduisent ce chiffre à 7 000 ou 8 000.

Le désert est parcouru par les tribus nomades de Bédouins dont les cheiks se considèrent comme indépendants.



IRAN.

On appelle *Iran* le plateau qui s'appuie au N. O. aux monts d'Arménie, à l'est aux monts Soliman, qui le séparent de l'Inde, et couvre une étendue égale à cinq fois celle de la France. Ce plateau se divise en deux parties : à l'ouest, la Perse ; à l'est, l'Afghanistan et le Bélouchistan. L'Iran peut se vanter d'un passé aussi glorieux que les pays arrosés par le Tigre et l'Euphrate et que ceux que traverse le Liban : Suse, Ecbatane, Persépolis, qui gisent aujourd'hui dans la poussière, témoignent de la prospérité des anciens empires dont ils furent les capitales, aussi bien que Ninive et Babylone. A ces peuples, de même origine que ceux de l'Europe, Iraniens, c'est-à-dire Aryens, le grand législateur Zoroastre donna leurs premières lois. Les Perses et les Médes, réunis sous la puissante main de Cyrus, se répandirent sur toute l'Asie Mineure, sur l'Égypte, et menacèrent la Grèce. Les Grecs, reprenant l'offensive sous Alexandre le Grand, conquièrent l'Iran et portèrent leurs armes jusqu'au Sindh. Par un caprice du conquérant macédonien, Persépolis fut livrée aux flammes et ne se releva point de cette destruction. Plus tard, les Parthes, sous les Arsacides et les Sassanides, réussirent à contenir les Romains et à les empêcher de dépasser le cours de l'Euphrate. L'empire des Sassanides devint la proie des Arabes, qui fondèrent sur les bords du Tigre le kalifat de Bagdad. Toutefois les Perses, convertis à l'islamisme, rejetèrent la foi des Ommyades et restèrent toujours fidèles à la mémoire d'Ali ; ils sont encore musulmans schiites, ennemis fanatiques des musulmans sunnites. Tamerlan, à la tête de ses hordes mongoles, entassa dans la Perse ruines sur ruines. La lutte séculaire entre le Touran et l'Iran, qui date des origines mêmes de l'histoire, s'est terminée de nos jours à l'avantage des Touraniens. Au commencement du seizième siècle, les Turkomans imposèrent à la Perse la dynastie des Sofis, qui règne encore à Téhéran.

PERSE.

Structure physique. — La Perse est de toutes parts entourée de hautes montagnes, qui l'isolent des pays voisins. Du plateau Arménien se détache la chaîne de l'*Elbrouz*, qui contourne la Caspienne, et qui, sous le nom de chaîne du *Khoraçan*, sépare la Perse du Turkestan et rejoint les massifs de l'Indou-Kouch. Le système de l'Elbrouz est très élevé, d'origine volcanique; les sources thermales, les volcans de boue, abondent à sa base. Rien de plus frappant que le contraste présenté par les deux versants de l'Elbrouz. Du côté de la mer Caspienne, les orages continuels, les nuages amassés par les pics sourcilleux, entretiennent une exubérante végétation; les bois y forment des massifs touffus; de tous côtés jaillissent les torrents, qui s'écoulent en cascades; une atmosphère chaude et humide pèse sur le littoral, qui forme les provinces du *Ghilan*, du *Mazendéran*, du *Dahistan*. A peine a-t-on franchi l'arête du partage qu'à cette vie végétale succède la plus désolante aridité; la roche nue et crevassée ne porte qu'une végétation poudreuse et rabougrie; les pentes se creusent en ravins abrupts et sans eau; à mesure qu'on s'éloigne des sommets la stérilité augmente; le désert s'étend dès le pied des montagnes. Un poète ghilanais s'exprime ainsi : « Si vous vous trouvez sur le mamelon d'une de nos montagnes, cette moitié de votre barbe qui est tournée vers nous sentira le parfum de nos fleurs; l'autre moitié sera sèche et poudreuse comme les chardons du désert. » Le géant de l'Elbrouz est le *Demavend* (6471 mètres), volcan éteint qui porte des glaciers. La chaîne de l'Elbrouz forme trois plissements parallèles; pour passer de la Caspienne à ce plateau, il faut toujours franchir trois cols : le principal passage est celui de *Rudbar*, entre Recht et Cazbin.

A l'est du Tigre s'étend une chaîne très large, et qui augmente d'épaisseur vers le sud; elle couvre l'Aderbaïdjan, le Kurdistan, le Farsistan et le Laristan, et forme de nombreux plateaux, des vallons fertiles et bien arrosés. Non loin du lac d'Ourmiah s'élève le *Séralan* (4267 mètres). Dans le Farsistan, où la chaîne atteint sa plus grande largeur, le pic principal, le *Kouch i Dena* s'élève à 3352 mètres. Les hau-

teurs du Ghermasir et du Moghistan bordent le golfe Persique et rejoignent les massifs du Béloutchistan et de l'Afghanistan.

A ces hauteurs s'adosse le plateau proprement dit de l'Iran, qui se maintient à un niveau de 4000 à 4500 mètres. Le pourtour seul est propre à la vie ; les ruisseaux qui descendent des montagnes vont se perdre soit dans le sable, soit dans les lagunes salées de l'intérieur. Le désert occupe tout le reste du pays ; on le divise en désert de *Kuwir* et désert de *Kirman*. Les nuages interceptés par les montagnes qui forment amphithéâtre autour de l'Iran, ne se déversent presque jamais sur ces solitudes en ondées bienfaisantes. Le sol est couvert sur de vastes espaces d'efflorescences salines, qui brillent au soleil comme des lacs d'argent. Parfois le vent brûlant qui souffle d'Arabie soulève des tourbillons fougueux ou *bourrans*, qu'aucune végétation n'arrête, qui assiègent les portes des villes, recouvrent les pauvres huttes de terre des paysans et rendent l'atmosphère suffocante. Telle est la sécheresse du désert, que le fer et l'acier ne prennent point la rouille à l'air libre, et que la viande abandonnée se racornit sans se corrompre. Il semble que le désert gagne sur les cultures. Ce résultat tient au mauvais état de l'agriculture, à l'indolence des paysans qui négligent les irrigations. Partout, dans des espaces aujourd'hui inhabités, le voyageur rencontre les débris et les ruines de rigoles d'arrosage, qui témoignent d'une plus grande prospérité antérieure et de la décadence du pays.

Pas un fleuve ne se rend à la mer, si ce n'est le *Sefid Rud*, qui arrose l'Aderbaïdjan et, se frayant un passage à travers l'Elbrouz, finit dans la Caspienne près de Recht. La Perse ne compte que deux nappes d'eau assez considérables : le lac d'*Ourmiah*, dans l'Arménie persane, plus vaste que le lac de Van ; ses eaux sont saumâtres ; nul poisson n'y peut vivre. De hautes montagnes l'entourent de tous côtés, qui lui envoient de nombreux torrents. Malgré la fertilité de quelques vallées, le pays, souvent ravagé par la guerre, est mal peuplé. La ville d'*Ourmiah*, sur les bords du lac, a vu naître Zoroastre. A l'autre extrémité de l'empire, dans le territoire contesté du Scïstan, s'étale le lac *Hamoun*, alimenté par les eaux de l'*Hilmend*. Ce lac, peu profond et saumâtre, est bordé d'une large zone marécageuse couverte de roseaux, aux émanations pestilentielles, refuge des animaux sauvages, évitée par les tribus du Scïstan.

Régions de la Perse. — Le littoral de la mer Caspienne est une région complètement différente du reste de la Perse. La fréquence des pluies, jointe à l'action du soleil, lui donne une exubérance de sève extraordinaire. Le *Ghilan* et le *Mazendéran* ne sont qu'un verger continu. Le riz croit dans les terrains bas et inondés; la vigne entrelace aux arbres ses lianes robustes et flexibles, le mûrier fournit ses feuilles aux vers à soie; la canne à sucre elle-même livre ses produits. Dans la végétation folle qui couvre les pentes de l'Elbrouz rampent le tigre et les autres félins. La côte a des pêcheries qui rivalisent avec celles d'Astrakan. La Perse a trois ports sur le littoral. *Recht*, qui appartient quelque temps à la Russie, n'a que 25 000 habitants; elle en comptait 60 000 avant la peste qui la ravagea en 1861. *Recht* livre annuellement au commerce 800 000 kilogrammes de soie; ses tapis en mosaïque sont de véritables merveilles. Le poisson séché fourni par son golfe, qui est un immense vivier, s'expédie dans tous les bazars de la Perse. Malheureusement sa rade est peu sûre: aussi *Recht* a un avant-port, *Enseli-Balfrouch*, dans le Mazendéran, est une station chaude et malsaine, entourée de superbes jardins; elle compte 10 000 habitants. *Asterabad*, au fond de la baie du même nom, n'a de l'Asie que sa végétation tropicale. Ses maisons hautes de deux étages, à toits pointus recouverts de tuiles rouges, ses rues larges, lui donnent l'aspect d'une ville européenne. Le meilleur abri de la côte, *Achouvadé*, sur un îlot à l'entrée du golfe d'Asterabad, est occupé par les Russes.

Dès qu'on a franchi l'Elbrouz, le désert apparaît dans toute sa stérilité; la terre crevassée n'offre que cailloux et fondrières. Les environs de Téhéran ressemblent aux plaines brûlées de la Crau. *Téhéran*, la capitale actuelle de la Perse, a des ruelles étroites, dégoûtantes de saleté; partout s'étalent les ruines, que personne ne déblaye. La plupart des maisons sont bâties en terre; il suffit d'un orage pour les effondrer. Les mois d'été sont insupportables à Téhéran; aux premières chaleurs, le chali et toute sa cour émigrent vers l'Elbrouz. La population, de 120 000 habitants, descend à 60 000 habitants. *Cazbin*, comme Téhéran, au pied de la montagne, n'a rien à envier à sa campagne pelée et désolée. Elle a des forges renommées. Ses 30 000 habitants sont dispersés dans une vaste enceinte au milieu des décombres.

Entre la mer Caspienne, l'Aras et l'Arménie s'étend l'*Aderbaidjan*, région montueuse, hérissée de hautes montagnes et

qui jouit d'un climat frais et sain. Les ruisseaux qui vont à l'Aras ou au lac d'Ourmiali y entretiennent de beaux herbages, de riches vergers. La vigne y donne des produits abondants et estimés. Des sources de naphte jaillissent du sol ; mais le voisinage d'anciens volcans rend fréquents les tremblements de terre. La capitale est *Tauris* (110 000 hab.), le bazar le mieux fourni de la Perse. Elle est le rendez-vous des caravanes qui de l'Inde et de Téhéran vont à Tiflis. Au nord de Tauris, la frontière est bordée d'une lisière de places fortes qui se défendraient mal contre une armée européenne, *Ardebil*, *Ahar*, *Marandu*. La principale est *Khoï* (20 000 hab.), dans l'Arménie persane. Située dans une région montagneuse, sur les bords de l'Otras, elle commande le canton le plus peuplé de l'Arménie.

La région occidentale de la Perse n'est habitée que dans les vallées montagneuses et sur le bord des rivières qu'alimentent les neiges voisines. La zone peuplée a pour limite celle des plateaux arrosés, s'étageant en gradins de la frontière turque au désert. Il serait facile, avec une administration énergique et vigilante, de prolonger le domaine des irrigations aux dépens du désert. Celui-ci commence où l'eau cesse d'apparaître. Les cantons montagneux sont habités par les *Kurdes*, comme sur le versant turc. Les uns sont pasteurs et nomades, organisés en clans à peu près indépendants, et qui seraient plus dangereux sans les guerres perpétuelles qui les déciment ; les autres sont cultivateurs, mais à peine moins nomades. Indifférents au bien-être, comptant sur l'hospitalité bien connue de leurs compatriotes, ils changent volontiers de place et vont féconder d'autres cantons.

Hamadan (50 000 hab.), qui fut une des capitales de la Perse, a remplacé l'antique Ecbatane, dont il ne reste aucun vestige. C'est le grand marché des Kurdes ; ils y viennent chercher des instruments aratoires, des poteries, des étoffes, et y portent les cuirs qui servent à fabriquer les maroquins. *Borondjerd* est comme une oasis ombreuse au milieu de l'aridité des plaines environnantes ; on y fabrique beaucoup de cotonnades communes.

Isfahan, l'ancienne capitale de la Perse, fondée par Haroun et désertée pour Téhéran au seizième siècle par le chah Abbas le Grand, est la plus belle ville de la Perse. Du moins, il y reste des mosquées et des palais à demi ruinés, d'un grand style, où courent des arabesques d'une délicatesse et d'une

variété infinies. Elle compta jusqu'à 600 000 habitants, et n'en a conservé qu'un dixième. Son industrie, qui consiste en armes, tapis, étoffes imprimées, est encore fort active. *Kachan*, à la lisière du grand désert salé, est la rivale de *Recht* pour les soieries.

Le *Farsistan* est le cœur de la Perse ; ce fut là que naquit la nationalité persane. Les montagnards du *Farsistan* formèrent le noyau des armées de *Cyrus*, qui avec eux conquit la moitié du monde connu. C'était aussi là que s'élevait la capitale de l'empire, *Persépolis*, dont il ne reste que quelques vestiges. La capitale moderne est *Chiraz*, détruite en 4853 par un tremblement de terre qui ensevelit plusieurs milliers de personnes. On lui donne encore 30 000 habitants. *Chiraz* fut longtemps l'Athènes persane, la ville des poètes et des musiciens, des esprits les plus subtils et les plus cultivés. Elle a perdu ses manufactures d'armes, rivales de celles de *Damas*, ses fabriques d'émaux inimitables par le fini du travail et l'éclat des couleurs. Elle expédie de l'eau de rose et des vins renommés, qui viennent de *Khollar*. Sa campagne est très fertile et produit un tabac célèbre, le *tombeki* ; mais l'horizon de ses montagnes pelées est morne et triste ; on cherche en vain les ombrages, enchantés par les rossignols, qu'ont célébrés *Saadi* et *Hafiz*.

Le *Laristan*, plus chaud que le *Farsistan*, est, comme lui, d'une rare fertilité. Le coton et le *tombeki* sont la principale richesse du pays. La capitale est *Lar*.

Le littoral du golfe Persique, le *Ghermasir*, a des chaleurs étouffantes et intolérables. Les rayons du soleil, réverbérés par les montagnes, brûlent les plages sablonneuses, surtout habitées par des Arabes de la côte d'Oman et par des pêcheurs. *Bender-Bouchir*, le principal port de la Perse, n'a qu'une rade peu sûre, mais sert d'entrepôt aux produits du *Farsistan*, les vins, le coton, le *tombeki*. L'eau potable, manque à *Bender-Bouchir*, et autour de la ville pas un arbre n'égaye de sa verdure et de son ombrage les cailloux et les sables de la campagne. *Bender-Abbas* (15 000 hab.), bâti au dix-septième siècle par le chah *Abbas* pour remplacer *Ormuz*, ruinée par les Portugais, appartient à l'iman de *Mascate*. C'est le meilleur port du golfe Persique, et son commerce est considérable avec *Bombay* et *Bassorah*. Les mines d'*Amedhi* lui fournissent du charbon. La chaleur est telle à *Bender-Abbas*, que la plupart des habitants émigrent à *Lar* pendant l'été.

A la limite du désert de *Kirman* s'élève la ville du même nom, qui peut avoir 15 000 habitants; ses châles passent pour les plus beaux que fabrique la Perse. Plus loin encore, et comme perdue entre le désert de *Kuwir* et celui de *Kirman*, verdoie l'oasis de *Yezd* (30 000 hab.). Elle a des soieries de première qualité, des plantations de cannes à sucre, et exporte par caravanes plus de 30 000 kilogrammes d'opium.

On ne trouve des populations moins clairsemées qu'à la limite du *Turkestan*, de l'autre côté du grand désert, dans le *Khorassan*. C'est un pays montagneux, arrosé par les affluents de l'*Atrek* et par une grande rivière qui se perd dans les sables de *Kharism*, le *Tedjend*. Il serait riche sans les incursions continuelles des *Turkomans*, qui pillent villes et villages et emmènent les habitants comme esclaves au galop de leurs chevaux. La capitale est *Méched* (35 000 hab.), la patrie de *Firdouzi*, une des cités saintes de l'islam; chaque année, des caravanes de *hadjis* viennent y vénérer le tombeau de l'iman *Riza*.

Si la Perse a perdu la province d'*Hérat* et voit ses droits contestés sur le *Scïslan*, elle retient sous sa domination une partie du *Belouchistan*. La côte a des chaleurs tropicales; le climat est presque froid dans les montagnes du *Kohistan*. La résidence du gouverneur est *Bhampour*. La région appelée le *Bachkerd*, habitée par un peuple farouche, hostile aux étrangers et à peu près indépendant, a pour capitale le village d'*Angkouran*.

Population. — La population de la Perse, qu'on peut évaluer à 7 500 000 habitants, se compose en majeure partie de *Tadjiks*, de race iranienne; on les nomme plus communément *Parsis*. Ils sont beaux, bien faits, élégants de formes; les traits sont fins et la physionomie spirituelle. C'est un peuple gai, aimant le plaisir et le bruit, très intelligent et très artiste; il a fourni à l'Orient quelques-uns de ses plus grands poètes. Les *Kurdes*, qui sont de même race, malgré leurs mœurs grossières et pillardes, se plaisent aux longs récits, aux chants où reviennent les noms de leurs héros, *Rustem*, *Isfendyar* (*Mardonius*), *Iskender* (*Alexandre*). On leur reproche peu de foi dans leur parole, de la ruse et de la perfidie, défauts communs à tous les peuples asservis sous le despotisme.

A côté d'eux est la population conquérante, les *Turkomans*, les uns fixés dans les villes, surtout dans l'*Aderbaïdjan* et l'*Irak-Adjemi*, les autres vivant comme les *Kurdes* à l'état nomade. Malgré les siècles, les deux populations ennemies n'ont pu se fondre et ne parlent pas la même langue. A côté de ces deux

peuples, on voit des Arabes, des Juifs, des Arméniens, des Hindous.

AFGHANISTAN.

L'Afghanistan occupe la partie la plus montagneuse de l'Iran. C'est une Suisse asiatique, mais aux proportions plus grandioses que celle d'Europe, moins variée et moins pittoresque dans les détails, sans ses beaux lacs limpides et ses fleuves tributaires de toutes les mers du continent. C'est au N. E. de l'Afghanistan que se trouve le nœud de montagnes si important d'où rayonnent toutes les grandes chaînes de l'Asie, le Bolor, l'Himalaya, le Karakorum, l'Hindou-Kouch.

Structure physique. — L'*Hindou-Kouch*, la principale des chaînes de l'Afghanistan, suit la direction du N. E. au S. O. et va rejoindre dans le pays d'Hérat les montagnes du Khorassan. Cet énorme massif, dont les cimes dépassent 6 000 mètres et ne se dégarnissent jamais de neiges, a des cols difficiles et très élevés; le plus connu est le col de *Karak*, à 4 025 mètres. Les monts *Soliman*, qui par le *Sepid-Koh* s'attachent à l'Hindou-Kouch et à l'Himalaya, séparent l'Afghanistan de l'Inde anglaise. Leur hauteur moyenne est de 2 000 mètres; le sommet principal, le *Trône de Salomon*, atteint 3 510 mètres. Entre les deux chaînes s'étend le *Koh-i-Baba*, qui encaisse le cours du Caboul. Un grand nombre de passes mènent de l'Afghanistan dans l'Inde, et réciproquement; elles sont d'une importance capitale pour la sécurité de la possession de l'Inde par les Anglais. Il y a deux passes principales. La *passé de Bolan* est célèbre par le désastre subi par les Anglais en 1842. Une bonne route construite par les Anglais traverse le col et conduit à *Quettah*, d'où l'on peut marcher sur Kandahar. Le défilé du *Khaïber*, qui de Peshawer, tête de ligne des chemins de fer hindous, mène à Djellalabad et à Caboul, est la voie la plus fréquentée; ce fut probablement par elle que s'opéra l'invasion de l'Inde par les Aryas. La route suit les gorges grandioses et solennelles du Caboul. Il est possible de tourner les principaux obstacles par des sentiers de montagnes. Mais, malgré les forts bâtis par les Anglais et toutes les précautions prises, il peut suffire de l'hostilité de quelques tribus pour compromettre le fruit d'une campagne et couper les communications de l'Inde. Plus bas s'ouvre le défilé de *Kouroum*, que commande *Bannou*. La route se di-

rige sur Caboul, mais traverse le territoire de tribus turbulentes et indépendantes.

Dans son ensemble, l'Afghanistan forme un large plateau à deux versants, s'inclinant en gradins vers le Sindh et vers les chaudes plaines du sud, finissant en pentes raides sur l'Oxus, qui est sa limite au nord.

L'Afghanistan a de nombreux cours d'eau, aux allures torrentielles, qui se précipitent par des vallées froides, le plus souvent encaissées entre des parois abruptes, et qui entretiennent la fraîcheur des pâturages. Le principal de ces cours d'eau est le *Caboul*, affluent du Sindh. Il passe à *Caboul* (60 000 hab.), la capitale de l'émir afghan. Caboul, dont le fondateur de l'empire Mogol de l'Inde fit sa résidence, est située à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer; pendant six mois la neige couvre ses rues. C'est une ville bruyante, très affairée; son vaste bazar voit affluer les marchands de l'Inde, de la Perse et du Turkestan; de merveilleux jardins lui font ceinture: le plus beau est celui qu'on appelle le jardin de Timour et qui conserve le tombeau de Baber. Le palais, qui est en même temps la citadelle, forme une ville à part, le *Bala-hissar*. Caboul est entourée de murailles qui tombent en ruines; la ville a été prise deux fois par les Anglais, grâce aux montagnes qui la dominent. Le fleuve arrose encore la forte place de *Djellalabad*, à l'issue du *Khaïber*; il est possible de la tourner par des sentiers de montagnes.

Le second fleuve de l'Afghanistan est l'*Hilmend*, qui a 200 lieues de long et finit dans la dépression marécageuse dont le lac *Hamoun* occupe le fond. L'*Hilmend* se grossit de l'*Argendab*, qui arrose la plaine de Kandahar. *Kandahar*, qui doit sa fondation à Alexandre le Grand, est la seconde ville de l'Afghanistan et compte 50 000 habitants. Malgré ses solides remparts, elle a été prise par les Anglais en 1839. Elle fait un grand commerce de transit et garde la route de l'Inde à la Perse. 500 kilomètres séparent Caboul de Kandahar; une excellente route, la meilleure de l'Afghanistan, les met en communication. Cette route traverse le défilé de *Scher Dagan*, obstrué par les neiges pendant l'hiver. Elle passe à Ghusni ou *Ghasna*, qui fut la capitale des sultans Ghasnévides. La rivière de Ghasna finit dans le lac d'*Abistadale*.

Population. — L'Afghanistan n'est pas un État proprement dit; c'est une agglomération de clans montagnards qui relèvent de l'émir de Caboul, mais vivent en réalité dans une

indépendance presque absolue. On évalue sa population à 6 millions d'habitants, formés d'éléments très divers, Iraniens, Touraniens et Hindous, l'Afghanistan se trouvant au carrefour de la Perse, de l'Inde et du Turkestan. Les *Afghans*, au nombre de 3 millions, se divisent eux-mêmes en Afghans proprement dits et Pathans. On a voulu les rattacher au rameau Juif, dont ils se rapprochent par le type; mais ils paraissent bien plutôt appartenir à la même race que les Persans. De belle taille, bien découplés, le nez fortement aquilin et les yeux bien fendus, les Afghans sont turbulents et batailleurs. Ils aiment la poudre, et, comme les Arabes, ils la font parler volontiers; leurs vendettas sont terribles et se perpétuent pendant plusieurs générations. Ils excellent dans la guerre d'embuscades et passent pour de remarquables tireurs.

Les *Tadjiks* sont les frères de race des Afghans; ils en diffèrent par leurs habitudes sédentaires et laborieuses: tandis que ceux-ci vivent en nomades et en pasteurs, les Tadjiks ou Parsistans cultivent la terre, souvent pour le maître afghan. Leurs mœurs sont douces; ils semblent depuis des siècles façonnés à la servitude et résignés à la subir. On trouve encore dans la plupart des villes des colonies persanes, transportées par Nadir-Chah; la plus nombreuse réside à Caboul, sous le nom de *Kizilbachis* et s'occupe de commerce.

Des *Hézaris* ou Turkomans, au nombre de 100 000, des *Osbeks*, représentent la race mongolique; ils vivent à l'état de tribus sur les bords du Mourghab ou livrés aux travaux pénibles et grossiers dans les villes.

Un des éléments les plus intéressants de la population sont les *Djats*, qui ont le nez épaté des Kalmouks et le teint très brun. On les croit aborigènes et de même souche que les populations négroïdes de l'Inde.

Il faut ajouter à cette nomenclature des Arabes, demeurés après la conquête de l'Islam, et environ 300 000 Hindous répandus dans les villes.

Du Caboulistan dépendent politiquement plusieurs petits États du bassin de l'Oxus:

La province de *Balkh*, jadis rattachée au Turkestan, qui a pour capitale la ville du même nom. *Balkh*, l'ancienne Bactres, conquise par Alexandre, a beaucoup perdu de son importance; les ruines qui l'entourent sur de vastes espaces témoignent de sa décadence. Le climat est chaud, le sol fertile, bien que

privé de pluies en été. Le riz, le tabac, le coton, la plupart de nos fruits d'Europe, sont récoltés sur son territoire.

Le *khanat de Koundouz*, arrosé par l'Oxus et ses affluents, traversé par l'Hindou-Kouch, est un riche pays de pâturages, froid et sain. La capitale est *Koundouz*.

Le *Cafiristan*, qui peut être considéré comme indépendant, est protégé contre les convoitises des Afghans et des Anglais par ses hautes montagnes. La race qui l'habite est encore une des plus mystérieuses. Les Cafirs sont grands, robustes, aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Ils ont conservé leurs vieilles superstitions païennes, qui leur ont fait donner par leurs voisins le nom de Kafirs ou d'infidèles. Quelques ethnologistes ont voulu voir en eux les descendants directs de nos ancêtres européens, demeurés dans leur patrie d'origine.

Hérat. — Hérat, comme l'Afghanistan tout entier, a fait longtemps partie de l'empire persan; il s'en est détaché après la dissolution de l'empire de Nadir-Chah. Depuis lors la Perse a souvent fait effort pour reprendre ce khanat. Séparé par d'infranchissables déserts de Merv, le refuge des Turkomans Tekkès, Hérat lui ouvre la route qui lui manque pour détruire ce repaire de brigands. Par deux fois l'intervention de l'Angleterre a forcé les Persans à renoncer à l'espoir de cette conquête. L'Angleterre considère Hérat comme une des clefs de l'Inde et craint, en le laissant à la Perse, de l'ouvrir aux influences russes. Hérat relève pour l'instant, au moins nominale-ment, de l'émir de Kaboul. La ville a 50 000 habitants; elle est située à plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer et est entourée de murailles dégradées qui ne soutiendraient pas un assaut. Intermédiaire entre l'Iran et le Touran, elle est le siège d'un important commerce. Le pays qui l'entourne, arrosé par l'*Hérirud* et l'*Adraskan*, qui va au lac Hamoun, pourrait être d'une grande fertilité, mais il est mal cultivé. Persans, Afghans, Tadjiks et Turkomans vivent dans le territoire du khanat.

BÉLOUTCHISTAN.

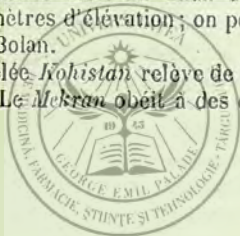
Le *Béloutchistan* ou pays des Béloutches occupe l'extrémité méridionale du plateau de l'Afghanistan. Il se divise en deux régions distinctes : 1° le *littoral*, sablonneux, marécageux et

malsain, où règnent de suffocantes chaleurs, et qui correspond à l'ancienne *Gédrosie*, où faillit périr de soif, au retour de l'Inde, l'expédition d'Alexandre; 2^o la *région des hauts plateaux*, qui ressemble à l'Afghanistan et occupe les gradins de ses montagnes. Le sol est favorable à l'élevé des bestiaux, le climat extrême; aux grandes chaleurs succèdent des froids rigoureux. Des volcans de boue témoignent de la présence de forces souterraines encore en activité.

Le Béloutchistan est habité par des populations pastorales, qui cultivent aussi quelques champs de millet et d'orge. On les divise en *Béloutches* et *Brahucues*. Les premiers sont beaux, grands et fiers, ressemblent aux Afghans; les Brahouïs, plus petits, noirs, le nez écrasé, rappellent les Dravidiens de l'Inde et sont probablement les aborigènes. Sur le bord de la mer vivent de misérables pêcheurs qui méritent aujourd'hui comme autrefois le nom d'*Ichtyophages*.

La région orientale obéit au khan de *K'hélat*. La ville est située à 2 000 mètres d'élévation; on peut y accéder de l'Inde par la passe de Bolan.

La partie appelée *Kohistan* relève de la Perse et est habitée par les Kurdes. Le *Mekran* obéit à des chefs indépendants.



INDE.

L'Inde occupe une superficie de près de 4 millions de kilomètres carrés, égale à sept fois environ celle de la France. Avant le recensement de 1872 les Anglais eux-mêmes ignoraient le nombre des sujets possédés par la couronne, de l'Himalaya au cap Comorin. Après une épouvantable famine qui fit périr plusieurs millions d'Hindous, le recensement a accusé un total de 250 millions d'individus; encore ne peut-on se rendre compte que d'une manière tout approximative des populations à peu près indépendantes qui habitent l'Himalaya.

Par l'énorme population qu'elle contient, par l'exubérante richesse de son sol, la variété de ses produits, l'Inde, de temps immémorial, a influé d'une manière toute spéciale sur le mouvement commercial du monde entier. Selon que les routes qui mènent à l'Inde se déplaçaient ou que des voies nouvelles s'ouvraient aux caravanes et aux navigateurs, de grands empires se sont élevés et ont disparu. Trois routes principales étaient connues dans l'antiquité : 1^o celle de l'Arabie, aboutissant à Gerrha, sur le golfe Persique, et de là rejoignant l'Indus à Pallata; de ce commerce vint la prospérité inouïe des villes phéniciennes; Salomon bâtit Tadmor pour détourner ce trafic au profit des villes juives; 2^o la route du Tigre et de l'Euphrate, par laquelle Ninive, Babylone, Ctésiphon, Séleucie, Bagdad, devinrent tour à tour les entrepôts des richesses de l'Inde; 3^o la route de la mer Rouge; les grands conquérants égyptiens, Rhamsès, Néchao, Darius, Ptolémée Philadelphe, s'efforcèrent, pour abrégier les distances et faciliter les transactions, de creuser le canal qui devait relier le Nil à la mer Rouge: Kosséir, Myos Hormos, Bérénice-Troglodytique, devinrent les ports les plus animés de cette mer. Sous le principat de Claude fut trouvée la route maritime de l'Inde, par la découverte des moussons faite par Hippalus. Pline évaluait déjà à 550 millions de sesterces la valeur annuelle de l'or et de l'argent expédiés dans l'Inde en échange de ses produits. Jusqu'à la découverte du cap

de Bonne-Espérance, les Vénitiens et les Génois eurent le monopole du commerce de l'Inde et lui durent leur étonnante fortune. La ruine de ces deux nations date du jour où Barthélemy Diaz ouvrit la voie du Cap aux vaisseaux portugais. Les Espagnols, les Hollandais, puis les Français, essayèrent vainement de succéder aux marchands de Lisbonne. Les Anglais furent plus heureux. On sait combien la prospérité de l'Angleterre est intimement liée à la possession de la vaste péninsule dont une habile politique l'a rendue maîtresse. Le développement prodigieux de l'industrie anglaise, par suite le développement de sa marine marchande, tient à ce fait que l'Inde est un vaste débouché jusqu'à ce jour ouvert sans limites à ses produits fabriqués. La perte de l'Inde arrêterait instantanément les métiers de Manchester et les forges de Birmingham : l'Angleterre serait menacée de ruine. Elle courut ce risque lorsque le mécontentement de la population musulmane et de la population fidèle au culte de Brahma, un moment réconciliées, amena, en 1857, la terrible révolte des *cipayes*. Depuis lors, le gouvernement anglais s'est partout substitué à la vieille Compagnie ; il s'est montré beaucoup plus soucieux qu'elle des intérêts matériels de ses sujets *hindous* ; mais il surveille toujours avec une anxiété jalouse les orages qui pourraient menacer sa précieuse colonie ; il observe les Russes, qui, de l'autre côté de l'Hindou-Kouch, se rapprochent à pas de géants des sources du Sindh. Toute la politique européenne subit l'influence de ces préoccupations lointaines ; au fond de la question d'Orient, il y a pour l'Angleterre une question de l'Inde.

Géographie de l'Inde. — On peut diviser l'Inde en deux parties nettement distinctes : l'*Inde continentale*, formée par la dépression gangétique ; l'*Inde péninsulaire*, constituée par le plateau du Dekan.

Inde continentale. Côtes. — Ces côtes s'étendent de la rivière Pabb, qui forme la frontière de l'Inde à l'ouest, jusqu'au golfe de *Cambaye* ; elles sont plates, marécageuses et malsaines. Le port de l'embouchure de l'Indus est *Kuratchi* (80 000 hab.), qui a succédé à l'antique capitale du Sindh. Tattah, aujourd'hui plus qu'à moitié ruinée. La rade de Kuratchi est défendue par le fort *Manura*. Une voie ferrée la rattache à Bombay ; une ligne télégraphique à Fao, au fond du golfe Persique. Les golfes de *Katch* et de *Cambaye*, où s'engouffrent des marées extraordinaires par leur amplitude, enveloppent la presqu'île de *Guzerate*. Celle-ci, jadis très floris-

sante, est malsaine, mais d'une grande fertilité. Les Portugais eurent sur la côte un de leurs plus riches entrepôts, *Diu*, en pleine décadence aujourd'hui, comme tous les comptoirs de cette nation. L'ancienne capitale, *Doubkai*, n'a plus que 15 000 habitants; mais elle a conservé son merveilleux mur d'enceinte, fait de blocs énormes, immense bas-relief où sont sculptés des colosses de lions, éléphants, chevaux, scènes de chasses et scènes de combats. Au centre est creusé un étang bordé de temples. La capitale moderne, *Ahmedabad*, située sur l'isthme qui rattache la presqu'île au continent, a 417 000 habitants: elle fut autrefois plus peuplée; les tremblements de terre, les invasions destructrices, ont couché sur le sol ses plus beaux monuments. Le port d'Ahmedabad est *Cambaye*, au fond du golfe du même nom, bombardé jadis par d'Albuquerque. Quelques maisons délabrées occupent seules l'intérieur de l'enceinte, qui est restée debout. La grande ville de cette région est *Baroda*, capitale de l'État mahratte de Guicowar (150 000 hab.). Les faubourgs sont plus considérables que la ville proprement dite. Le quartier anglais, comme dans toutes les villes hindoues, s'appelle *Cantonnements*.

Orographie. — L'Inde est fermée au nord par la prodigieuse barrière de l'*Himalaya*. Le Karakorum a une élévation moyenne plus considérable, mais l'*Himalaya* renferme les sommets les plus élevés du monde entier. On compte que plus de 68 sommets dépassent 6 000 mètres; quelques-uns approchent de 9 000. Le mont *Everest* ou *Gaurisankar* mesure 8 839 mètres; les deux *Kantchindjenga*, 8 477 et 8 581 mètres; le *Dawalaghiri*, 8 476. Tous ces sommets sont couverts de neiges éternelles, de glaciers étincelant au soleil, et auprès desquels nos glaciers alpins font petite figure; au milieu de ces colosses vêtus de blanc, la légende a placé le mont Mèrou, séjour des dieux védiques, d'où s'échappent les fleuves qui vont porter la vie et la fécondité aux basses plaines, toujours voilées par les brumes. Jusqu'à une hauteur de trois mille mètres, la végétation de l'*Himalaya* est celle de nos terres tempérées: nos arbres à fruits, le noyer, le châtaignier, abondent; les rhododendrons étalent leurs feuilles vernissées et leurs fleurs délicates; puis succède la région des pins et des arbres à aiguilles, qui se tordent et se rabougrissent jusqu'à la limite des neiges perpétuelles et des solitudes où plane un éternel silence. Si haut que s'élève l'*Himalaya*, il n'est pas une chaîne de partage pour les eaux. Deux chaînes parallèles

flanquent au nord l'Himalaya ; c'est dans leurs plateaux neigeux, dans leurs lacs, que la plupart des fleuves prennent leur source. De tous côtés, les ruisseaux entament cette formidable barrière et se frayent leur chemin au fond de vertigineux abîmes. Les cols paraissent fort nombreux ; beaucoup, qui mènent au Thibet, ont été reconnus par les officiers anglais et les pandits indigènes munis de leurs instructions. Les transports se font non à dos de mulet, comme dans les Pyrénées, ou à dos de lamas, comme dans les Andes, mais sur le dos des énormes moutons des régions himalayennes.

On ne peut imaginer un plus complet contraste que celui que présentent les deux versants de l'Himalaya. Autant les hauts plateaux thibétains sont nus, froids, desséchés, autant l'Inde est humide, féconde et peuplée. Ce contraste tient aux abats d'eau extraordinaires que reçoit la pente de l'Himalaya tournée vers le sud. Les vents du midi et du septentrion s'y donnent rendez-vous ; les premiers y apportent, condensée dans les nuages, l'énorme tranche d'eau qu'incessamment l'évaporation enlève à la mer des Indes, et qui s'écoule en ondées torrentielles. A Cherra-Ponjee il tombe 15 m. 75 cent. d'eau par an. De là la fraîcheur et la verdure du versant méridional, où les Anglais, énervés par la chaleur de la plaine, ont établi leurs sanatoria ; de là aussi la zone marécageuse du *Terai*, qui longe la base de l'Himalaya, zone redoutée même des indigènes, à cause des miasmes mortels qui s'en dégagent. Des jungles épaisses couvrent cette région et sont le refuge des bêtes fauves, tigres, panthères, éléphants, serpents, qui pululent en liberté dans ces halliers que nul ne leur dispute.

A l'ouest, l'Himalaya par un réseau de monts entrelacés rejoint le Karakorum et l'Hindou-Kouch ; à l'est, il se rattache aux monts Yunling, qui traversent la Chine.

Les monts *Soliman*, dont les derniers gradins sont baignés par le Sindhi, forment barrière à l'Inde du côté de l'Afghanistan. (V. les cols au chapitre de l'Afghanistan.)

Au sud, le plateau du Dekan a pour rebord du côté de la plaine Gangétique les monts *Vindhya*, qui s'élèvent à plus de 3 000 mètres et que couvrent de magnifiques forêts où abondent les essences précieuses. Ces montagnes, dont les contreforts couvrent les plateaux de Malwa et du Bandelkand, abritent les plus anciennes populations de l'Inde, assez semblables aux nègres australiens, et qui ont conservé toute leur sauvagerie depuis plusieurs milliers d'années.

Une dernière chaîne, les monts *Arawali*, sépare le bassin du Tchambal du grand désert de Thaw. Ils ont de 1 000 à 1 200 mètres ; faits de granit et d'ardoise, ils renferment des marbres d'une grande beauté et des pierres précieuses.

Hydrographie. — Le *Sindh* ou Indus prend sa source derrière l'Himalaya, non loin des origines du *Suttledge* et du *Yaru-tzan-bo*. Il s'engage dans les plateaux montagneux du *Ladak*, qui dépend de la suzeraineté de Cachemire, arrose la capitale *Leh*, et force la barrière de l'Himalaya au point le plus épais des gorges inconnues ; il en sort vers le village de *Darbana* et coule en pays afghan, conquis par les Anglais. L'Indus reçoit à la place forte d'*Attok* le Caboul, son seul affluent notable de droite. La ville qui garde le passage du Khaïber est *Peshawer* (100 000 hab.), tête de ligne des chemins de fer de l'Inde. Entourée de hautes montagnes, baignée par trois bras du Caboul, *Peshawer* étale une campagne singulièrement fertile, semée de nombreux villages, de jardins de roses éblouissantes. La ville est bâtie en briques, les maisons élevées ; la citadelle, comme dans les cités afghanes, s'appelle le *Balahissar*. L'Indus coule ensuite bordé de vastes déserts salés ; quelques postes fortifiés commandent les passes du Bolan et du Lukki ; son delta, embarrasé de bras morts, de lagunes, pourrait être une des plus riches régions de l'Inde ; les ruines éparses sur le sol témoignent qu'il fut autrefois plus peuplé que de nos jours. La seule grande ville qui subsiste aujourd'hui est *Haïderabad*, qui peut avoir 50 000 habitants, entourée d'une enceinte flanquée de tours et défendue du côté de l'est par un précipice.

La région arrosée par les affluents de gauche du *Sindh* est connue sous le nom de *Pendjab* ou pays des cinq fleuves. Les vallées des rivières sont fort riches, mais entre chacune d'elles s'étend une zone sablonneuse que les irrigations diminuent chaque année. Le *Pendjab* formait l'ancien domaine de *Runjet Singh*, conquis par les Anglais en 1842. Il est habité par les *Sikhs*. Ils sont grands, maigres et forts ; jamais les ciseaux n'effleurent leurs cheveux ou leur barbe ; ils se distinguent des autres Hindous par la manière dont ils portent le turban, très haut et peu large. Excellents agriculteurs, ouvriers patients et ingénieux, les *Sikhs*, musulmans, fort peu mélangés d'Aryens, forment une des populations les plus énergiques de l'Inde et qui fournit à l'Angleterre ses meilleurs soldats. Le principal fleuve du *Pendjab* est le *Suttledge*, qui paraît ne s'être réuni

au Sindh qu'à une époque relativement moderne. Il prend sa source sur le versant tibétain et sort des lacs *Mansarovar* et *Ravahnrad*, dominés de tous côtés par des monts gigantesques ; il a réussi, par un travail séculaire, à scier l'Himalaya, qu'il traverse par d'importants défilés, et gagne la plaine vers *Bilas-pour*. Le grand désert salé de Thaw ne laisse sur ses rives qu'une zone cultivable fort étroite. Près de son confluent, il arrose *Bhawalpour* (20 000 hab.), capitale d'un État indépendant, dont la campagne est fécondée par un réseau d'irrigation. A ses portes s'étale le désert de *Marausthala* ou Séjour de la mort.

Le Suttledge est grossi de la *Pandjsnad*, constituée par les trois rivières, le Ravi, le Tchenab et le Djelam. Le *Ravi* arrose les deux principales villes du Pendjab : Amritsir et Lahore. *Amritsir* (120 000 hab.) est le plus grand entrepôt de l'Inde pour les châles dits de Cachemire et le safran. Pittoresque et bien bâtie, elle doit sa renommée à son célèbre bassin, « le Breuvage de l'immortalité ». Au milieu se dresse un joli temple desservi par 600 prêtres ; sur l'autel est ouvert le Livre des Lois, écrit par le législateur Gourou. Amritsir est dominé par une des forteresses les plus redoutables de l'Inde. *Lahore*, avec ses 400 000 habitants, se relève des ruines que les siècles y ont accumulées ; cette ville a encore des mosquées ornées avec un grand goût et de hautes murailles qui ne pourraient pourtant la défendre. Le *Djelam* est le fleuve de la vallée de *Cachemire*. Cette célèbre vallée, le paradis des Hindous, mérite sa réputation, Elle couvre une superficie égale au tiers de celle de la France ; par l'aspect et le climat, elle rappelle plutôt la Suisse ; elle s'élève des chaudes plaines du Pendjab aux sommets qui jamais ne se dépouillent de leurs neiges. Les beaux pâturages, les forêts profondes et fraîches, alternent avec les vergers et les jardins les mieux fournis de l'Hindoustan. D'admirables lacs, le lac *Wollas* et le *Manasahoul*, reflètent ces magnificences. La capitale est *Srinagar* (120 000 hab.), qui a succédé à *Cachemire*. C'est une des plus belles cités de l'Inde, bâtie à moitié sur des eaux où flottent des jardins surchargés de fleurs. La richesse de ses monuments, les délices de sa situation, l'ont fait comparer à Florence et à Venise. La population se compose de deux éléments : des *Aryens*, superbes, taillés en Hercules, aux traits fins et hardis ; des *Baltis*, bruns, petits et laids, qui pratiquent la polyandrie et qui se rattachent aux peuples du Thibet. Le souverain de Cachemire est à peu près indépen-

dant et laisse difficilement les Anglais s'établir chez lui. Le Cachemire tient sous sa suzeraineté le *Ladak*.

Le Djelam sort de la vallée de Cachemire par les pittoresques rapides de *Baranoula* et s'unit bientôt au *Tchenab* et au *Ravi*. La rivière commune arrose *Moultan*, un des grands marchés de soieries du Pendjab.

Entre le bassin de l'Indus et celui du Gange s'étend le *Radjpoutana* ou pays des Radjpouts, partagé entre plusieurs princes indépendants. Les Radjpouts, une des races les plus nobles de l'Inde, sont constitués par le mélange d'Aryens et de Djats touraniens. Un poète, Tchand, a célébré dans un poème de deux cent mille vers la lutte des Radjpouts contre les musulmans envahisseurs. Leurs révoltes continuelles ont contribué plus que toute autre cause à l'affaiblissement de l'empire du Grand Mogol. Les Radjpouts, qui sont près de 20 millions, beaux, robustes, courageux, bien doués pour les travaux de la guerre et les arts de la paix, sont dispersés sur un vaste territoire, dont la majeure partie est occupée par le désert de Thaw. Ce désert est aussi affreux que ceux de la Perse et de la Chine; très chaud en été, il est souvent très froid en hiver, parcouru par les vents qui soulèvent des tourbillons de sable; le sel s'y étale en blanches nappes infécondes. Au centre s'élève l'oasis de *Bikanir*, dont la ville, forte et bastionnée, compte 60 000 habitants, Djats pour la plupart. Les principales villes des Radjpouts sont : *Djeipour* (60 000 hab.), près d'un grand lac salé, souvent assiégée par les sables mouvants que soulève le sirocco, et *Djodpour* (150 000 hab.), capitale de la principauté du Marwar; ses maisons échelonnées sur un immense rocher isolé, sa citadelle, ses palais, ses étangs bordés de jardins, en font une des belles cités de l'Inde.

Le *Gange*, aussi cher, aussi sacré aux Hindous que le Nil aux Égyptiens, est le fleuve nourricier par excellence. Plus de 80 millions d'Hindous vivent de ses alluvions bienfaisantes. C'est dans son bassin qu'émigrèrent les Aryens, qu'ils élevèrent leurs villes les plus magnifiques, fondèrent des religions, développèrent une des civilisations les plus anciennes et les plus brillantes. L'eau du Gange, divisée en une multitude de canaux, féconde les champs de tabac, de coton, d'indigo, d'opium, surtout les rizières, qui sont la principale ressource de l'Hindou. Quand les moussons n'ont pas déversé sur l'Himalaya des pluies suffisantes, que les crues ne sont pas assez hautes, des millions d'hommes deviennent la proie de la faim

et sur les routes, dans les champs, au bord de leurs sillons desséchés, se couchent résignés pour mourir.

La source du Gange, vue par le voyageur Hodgson, sort d'une voûte basse que surplombent 300 pieds de neige. Non loin se dresse un rocher qui a la forme de la vache, l'animal sacré des Védas ; l'eau semble jaillir de sa bouche ouverte. Le *Baghirali* et l'*Alcamandu* constituent le fleuve par leur réunion, le premier violent et impétueux, le second plus paisible et plus profond ; au confluent s'élève *Devaprayaga*, sanctuaire vénéré des Hindous. Cette ville le cède pourtant à *Gangotri* et surtout à *Hardwar*, qui voit affluer au moment de ses grandes foires près d'un million de pèlerins. Dans toute cette région, le sol est fertile, les pâturages excellents ; on voit dans les montagnes d'innombrables troupeaux de chèvres et des moutons à grosse queue.

Le Gange descendu en plaine arrose le *Rohilkund*, pays des Rohillas, d'origine afghane, dont l'asservissement fut un des crimes de Warren Hastings, puis la magnifique plaine d'alluvions de *Doab*, la Mésopotamie gangetique, le grenier de céréales de l'Inde. *Cawnpore* (125 000 hab.) marque le point où le Gange commence à être navigable. Cawnpore est célèbre par les massacres que Nana-Sahib y ordonna en 1857. C'est une des principales stations commerciales du Gange, une grande ville militaire. Au confluent du Gange et de la Djemnah se déploie *Allahabad* (120 000 hab.), la future capitale de l'Inde, quand les Anglais se décideront à abandonner les boues insalubres de Calcutta. A Allahabad, le Gange a 2400 mètres de large. La ville, qui a des rues étroites et tortueuses, s'enorgueillit de ses beaux monuments, entre lesquels on remarque la citadelle d'Akbar. A côté de la ville hindoue se bâtit une ville européenne spacieuse, aérée, avec de beaux jardins et des eaux ruisselantes, *Cantonnements*. Allahabad est la principale gare de croisement des lignes ferrées de l'Inde, une des plus fortes citadelles de l'empire.

Un peu plus bas s'élève *Bénarès*, la cité des Brahmes, la métropole la plus sainte du culte. Ses maisons, hautes de cinq et six étages, bordent des rues ombreuses, mais étroites et sales. Le temple le plus vénéré est le Bichachwer, le sanctuaire de Siva. De magnifiques escaliers de marbre conduisent à l'eau du fleuve : c'est là que l'Hindou passe sa journée, mange, fume, prie ; parfois un millier de pèlerins viennent se plonger dans les eaux sacrées pour se purifier ou s'y

font transporter pour mourir. En temps ordinaire Bénarès a 180 000 habitants. On y tisse de merveilleuses étoffes, mousselines et brocarts. *Patna*, avec 160 000 habitants, est une grande place commerciale qui s'appela jadis Palibothra; elle est la capitale du *Behar*, une des provinces les mieux cultivées et les plus peuplées de l'Inde (20 000 000 d'hab.). Le produit spécial du pays est l'opium, qui s'expédie en Chine par milliers de caisses. *Monghir* (60 000 hab.), *Baghalpour* (70 000 hab.), sont après Patna les villes les plus notables du Behar, assises toutes deux sur le Gange.

Le *Bengale* est, à proprement parler, le delta du Gange et du Brahmapoutre, qui entrelacent l'inextricable réseau de leurs embouchures; ce pays, le plus peuplé, le plus fertile, et aussi le plus malsain du globe, n'est que de la boue à peine séparée de l'élément liquide, échauffée et fécondée par un soleil de feu. Partout l'eau apparaît; le paysan ne peut bêcher le sol sans qu'elle jaillisse. 37 millions d'hommes vivent sur cette fange; de vastes étendues, les *Sunder-bunds*, sont couvertes par les jungles les plus épaisses de l'Inde, où pullulent, outre les tigres mangeurs d'hommes, des troupes d'éléphants et de monstrueux serpents. Une atmosphère lourde et pestilentielle pèse sans cesse sur ce marais, qui est la patrie d'origine du choléra. La mer elle-même est sur les côtes terrible dans ses colères: de puissants cyclones ont souvent ravagé les cultures du Bengale et couché sur le sol des villes peuplées. On comprend que la race qui vit sur cette terre ne soit ni rude ni vigoureuse. Les Bengalis, mélangés d'Aryens et de Thibétains, sont petits, sans vigueur physique, lâches devant le danger et craignant le travail; très intelligents, ils passent pour fourbes et perfides. Des villes sans nombre ont brillé quelques années dans le Bengale, puis se sont éclipsées, soit que l'homme les ait abandonnées, soit que le Gange se soit retiré d'elles: telle est l'antique nécropole de *Gaur*, dont il ne reste que les ruines. *Mourchidabad* (46 000 hab.) est loin de sa prospérité passée; *Dacca*, avec 100 000 habitants, fut aussi une des capitales du Bengale. *Chandernagor*, sur l'Hougly, le seul bras navigable du Gange, compte à peine 30 000 habitants; elle eut trois fois ce chiffre quand Dupleix fondait son empire colonial aux Indes. Elle est, du reste, une des villes les plus propres et les mieux bâties de la province. La capitale moderne est *Calcutta*, gardée par la citadelle, jadis hollandaise, de Fort-William. Elle se divise en deux parties: la ville noire

(Black town), qui est sordide : de grands échassiers, nommés marabouts, se chargent seuls de la voirie ; la ville moderne, bâtie par les marchands millionnaires, a des hôtels princiers, des jardins et des parcs de toute beauté. Une promenade circulaire entoure la ville ; au delà sont les faubourgs, plus populeux que la cité. La population totale peut s'élever à 900 000 habitants. En face de Calcutta, sur la rive droite de l'Hougly, est *Haorat* (25 000 hab.), la tête de ligne des voies ferrées de l'Inde.

Le grand affluent de droite du Gange, la *Djemnah*, naît dans l'Himalaya entre deux murailles de granit perpendiculaires, sous un amas de neige de 40 pieds d'épaisseur. Elle coule parallèlement au Gange, souvent plus large que lui, mais moins profonde, saignée par de nombreux canaux, dont le principal est celui de *Doab*. La *Djemnah* arrose *Delhy* (460 000 hab.), l'ancienne capitale du Grand-Mogol, bâtie sur un emplacement où vingt villes se sont succédé et ont jonché le sol de leurs admirables ruines, « vrai musée archéologique national de l'Inde. » On remarque sur les bords du fleuve l'amoncellement prodigieux d'édifices en marbre qui fut le palais impérial, la mosquée noire, etc. La moderne *Delhy* a de riches bazars où s'admirent les produits les plus délicats de l'art indigène : châles, étoffes, fines orfèvreries, laques et ivoires. Plus bas *Agra*, la capitale d'une des présidences de l'Inde, est à l'aise dans l'énorme enceinte que le temps a respecté (150 000 hab.) ; l'empereur Akbar en fit sa résidence et l'orna de magnifiques monuments, parmi lesquels il faut citer la Perle des mosquées. Le territoire d'*Agra* est un des plus riches de l'Inde.

La *Djemnah* reçoit des monts *Vindhya* les innombrables ruisseaux qui forment le *Tchompot*. Ce fleuve arrose les états mahrattes de *Malwa* et de *Scindiah*. Il passe près d'*Oudjein* (60 000 hab.), une des villes sacrées des Hindous, et contourne le promontoire qui porte *Gwalior* (50 000 hab.), la principale forteresse de la vallée du Gange.

Un grand nombre de rivières vont au Gange, en traversant les trois plateaux étagés qui forment le *Bundelkund*. Elles servent surtout à l'irrigation, et leurs eaux sont emprisonnées dans des bassins de retenue appelés *djhils*.

Sur sa rive gauche le Gange reçoit : le *Douah*, qui arrose la capitale des *Rohillas*, *Bareilly* (110 000 hab.), le *Gumti* et la *Gogra*, qui sont les deux grandes artères d'irrigation de la pro-

vince d'*Aoude*. Celle-ci, le siège principal de la domination des Aryens, qui vit les luttes racontées dans le *Mahabarata*, est un jardin continu, produisant le blé, le riz, le tabac, la canne à sucre, le pavot à opium, etc. La capitale est *Luknow*, sur le *Gumti* (280 000 hab.). Elle fut précédée par *Feyszabad*, sur la *Gogra*, qui elle-même remplaçait la vieille cité sainte d'*Aoude*, dont les débris jonchent encore le sol, au sud de *Feyszabad*.

Au nord de l'*Aoude*, séparée de cette province par la barrière du *Teraï*, s'étend la contrée montagneuse du *Népaul*, aux gorges profondes et mal connues, habitée par des populations d'origine thibétaine, qui ont réussi à sauvegarder à peu près complètement leur indépendance.

Le troisième des grands fleuves de l'Inde, qui à lui seul roule autant d'eau que le Gange et le *Sindh* réunis, est le *Brahmapoutre*. L'Inde ne possède que son delta. Les géographes chinois, les rapports des pandits hindous et des missionnaires européens au Thibet, ont à peu près prouvé l'identité du grand fleuve thibétain le *Yaru-tzan-ou* et du *Brahmapoutre*. Il prend sa source non loin du *Satlodge*, traverse les froids plateaux du Thibet, et, réuni au *Dibong*, force la barrière de l'Himalaya. Gonflé par des pluies diluviennes, il débiterait 30 000 mètres cubes d'eau par seconde. Il concourt avec le Gange, auquel ses canaux se mêlent, à la fertilité du *Bengale*. Le haut pays qu'il arrose est l'*Assam*, presque aussi bien irrigué que le *Bengale*, habité par des tribus à demi sauvages. Le sol, formé d'alluvions épaisses et noires, est à peine cultivé; de profondes forêts, des jungles, le couvrent presque tout entier. La seule ville à citer est *Goyatti*.

A l'ouest de l'*Assam*, le *Bhoutan* occupe les hautes vallées de l'Himalaya. C'est un pays froid au nord, très chaud à la lisière du *Teraï*, qui fait par ses 18 portes ou cols un important commerce avec le Thibet. La capitale est *Tassisudon*.

Partie péninsulaire de l'Inde. — La partie péninsulaire de l'Inde est formée par le plateau du *Dekan*, haut de 1 000 à 1 200 mètres; il figure un triangle dont le sommet serait au sud les falaises perpendiculaires du cap *Comorin*. Bien que situé entre les tropiques, le *Dekan*, grâce à son élévation, est moins chaud que la plaine du Gange. Les Européens, que la chaleur et l'humidité d'*Agra*, d'*Allahabad* et de *Calcutta* énervent et épuisent, peuvent respirer et vivre dans cette atmosphère plus tempérée et plus salubre.

Côtes. — Les côtes, celle de Malabar comme celle de Coromandel, sont inhospitalières, ou sablonneuses ou escarpées, battues par une mer rude et houleuse, souvent soulevée par les cyclones, assez peu profonde du reste, sinon au large du delta du Gange, où s'ouvre un gouffre de 4 000 mètres, le *great swatch*.

Barotch, à l'embouchure de la Nerbuddah, compte 30 000 hab.; elle possède un hospice célèbre pour les animaux malades. *Surate*, à l'embouchure du Tapti, a 170 000 hab.; elle est loin de la splendeur qu'elle eut au moment de la domination portugaise. Elle a été supplantée par *Bombay* (850 000 hab.), une des places de commerce les plus actives du monde entier. Bâtie sur une île où les maisons s'entassent, elle est le débouché principal des productions du Dekan, et en particulier du coton; elle possède elle-même depuis quelques années plusieurs manufactures et menace de devenir une rivale de Manchester. Les chemins de fer de Madras et de Calcutta aboutissent à Bombay. Elle est elle-même le port le plus rapproché de l'isthme de Suez; de là l'avantage qu'elle a pris sur Calcutta. Dans la rade de Bombay se voient les îles de *Salcette* et d'*Eléphanta*, celle-ci célèbre par ses monstrueuses hypogées taillées dans le roc, dont les bas-reliefs et les statues, malheureusement mutilées, font l'admiration des visiteurs.

Villeneuve de Goa, bâtie près de l'ancienne Goa, dont il ne reste que des ruines, est elle-même en pleine décadence. Habitée par des Hindous et des métis portugais, elle est la modeste capitale des possessions du Portugal dans l'Inde. *Cananore* (31 000 hab.), armée d'un fort, fut la capitale d'un rajah puissant avec qui les Portugais entrèrent en relations de commerce. *Mahé* est un pauvre établissement français qui compte à peine 7 000 habitants, sur une plage chaude et malsaine. *Calicut* (48 000 hab.), où aborda Vasco de Gama, n'est plus la magnifique cité qu'il a décrite: elle a été plusieurs fois saccagée par la guerre. Plus rapide encore a été la décadence de *Cochin* (14 000 hab.), dont le zamorin fut un des premiers alliés des Portugais.

La passe de *Pamban* et le détroit de *Palk* séparent l'île de Ceylan de la côte de Coromandel, aussi dangereuse et aussi insalubre que celle de Malabar. Dans les boues fertiles, mais malsaines, du delta du Cavery on trouve *Negapatam*; *Karikal* (50 000 hab.), possession française; *Tranquebar*, cédée en 1845 par les Danois aux Anglais. Plus haut, en remontant le long de

la côte, se rencontre *Porto Novo*, où le général Eyre Coote gagna sur les musulmans du Maïssour une bataille qui sauva Madras. pendant la guerre de l'indépendance américaine. *Pondichéry*, la capitale des établissements français dans l'Inde, a une mauvaise rade; elle compta 100 000 habitants au temps de la domination de Dupleix et n'en a gardé que 40 000. *Madras*, son heureuse rivale, n'a fait que s'accroître sur sa plage insalubre et s'est enrichie de nos désastres; elle a 450 000 habitants et est défendue par le fort *Saint-Georges*, dont s'empara La Bourdonnais pendant la guerre de la Succession d'Autriche. *Mazulipatan* (110 000 hab.) est le meilleur port de la côte de Coromandel; elle fabrique les tissus les plus légers, les étoffes les plus fines de l'Inde. *Yanaon*, dans les boues du Godavery, est un comptoir français sans importance (7 500 hab.). A l'embouchure du Mahanady, *Djaggernaut* voit encore se presser dans ses temples des milliers d'Hindous surexcités par le délire religieux.

Montagnes et fleuves du Dekan. — Les trois côtés de la péninsule triangulaire du Dekan sont déterminés par trois chaînes de montagnes; au nord, les monts *Vindhya*; à l'ouest, les *Gâts occidentales*, qui serrent de près la côte de Malabar. Ce sont de belles montagnes, hautes de 2 000 mètres en moyenne, couvertes de superbes forêts aux essences précieuses; on recherche surtout le bois de teck, à cause de sa finesse et de sa dureté. Les *Gâts* prennent au sud du Dekan le nom de *Nilgherris*; c'est la plus belle partie de la chaîne; les Anglais y ont établi de nombreux *sanatoria*. On y a depuis quelques années acclimaté diverses espèces de quinquinas que M. Clément Markham est allé chercher dans les vallées Andines. Les plantations de café ont réussi au pied de ces montagnes; à l'altitude de 2 000 mètres commencent les plantations de thé. Le thé des Nilgherris rivalise sur les marchés de Londres avec les meilleurs thés de la Chine. Entre les *Gâts* et les Nilgherris s'ouvre une forte dépression, le *Gap*, qui de tout temps a été le lieu de passage de la côte de Coromandel à celle de Malabar; les Anglais s'en sont servis pour le tracé de la ligne ferrée qui va de Madras à Baypur, près de Calicut.

Les *Gâts orientales* longent de loin les côtes du golfe du Bengale. Elles sont beaucoup moins élevées que les *Gâts occidentales*: ce ne sont guère que des collines ondulées marquant le revers du plateau de Dekan; tous les fleuves de la péninsule les traversent par des rapides et des cascades pour se

rendre à la mer. Dans son ensemble, le Dekan nous apparaît donc comme un plateau incliné vers l'est et déversant dans cette direction les eaux intérieures.

Deux fleuves se rendent dans la mer d'Oman, affectant entre eux un remarquable parallélisme. La *Nerbuddah*, un des fleuves sacrés des Hindous, plonge par ses sources dans une des régions les moins connues de l'Inde, couvertes de jungles épaisses, habitées par des populations sauvages, les plus anciennes du pays. On a découvert dans son bassin d'immenses gisements houillers qui attendent d'être exploités.

Le *Tapty*, moins considérable, traverse le *Bérrar*, une des régions du Dekan les plus fertiles en blé, maïs, et surtout en coton; elle arrose l'ancienne capitale *Ellitchpour* (28 000 hab.), remplacée récemment par *Oumravati*, située dans le même bassin.

Dans le golfe du Bengale se jette le *Manahady*, qui traverse les jungles du *Djhatissgar* et finit par un immense delta qui commande *Kuttack*.

Le *Godavery*, le plus grand fleuve du Dekan, traverse les États du Nizam, le plus puissant des souverains tributaires de l'Inde. De grands travaux d'irrigation ont été faits récemment dans son bassin; 400 000 hectares de terrain ont été conquis à la culture autour de *Radjamandi*. C'est surtout le coton qui fait la richesse de ce pays; il vaut presque le coton d'Amérique. La prospérité des États du Nizam a triplé depuis que des voies ferrées ont remplacé les sentiers à peine indiqués, sillonnés par les chariots à roues pleines et massives que traînaient de longs convois de bœufs. Dans le haut bassin du *Godavery* on remarque les incomparables hypogées d'*Ellora*; toute une montagne a été taillée et sculptée à jour comme de la dentelle; les monuments d'*Ellora* forment un ensemble de 4 temples et de 24 couvents. Non loin d'*Ellora* s'élève dans une plaine marécageuse l'ancienne capitale du Nizam, *Aurengabad* (60 000 habitants), fondée par le grand-mogol *Aureng-Zeb*; il y bâtit le mausolée de sa fille, un des joyaux de l'architecture indo-arabe. L'enceinte de la ville ne mesure pas moins de 10 kilomètres, mais elle a beaucoup perdu depuis que le prince a transporté sa résidence à *Haïderabad*. Dans le bassin de la *Prauhita*, affluent du *Godavery*, nous trouvons *Nagpore*, le grand marché de coton du Dekan.

La *Kistnah* forme frontière entre les États du Nizam et ceux du sultan de Maïssour. Elle traverse le *Bidjapour* et passe non

loin de la ville du même nom. Son affluent la *Bihma* contourne le plateau qui porte *Pounah* (70 000 hab.), l'ancienne capitale des Mahrattes, une des places fortes des Anglais dans l'Inde. Dans le même bassin on remarque *Golconde*, que ses mines de diamants ont rendue célèbre dans le monde entier, et *Haïderabad* (300 000 hab.), la splendide capitale du Nizam.

Le *Cavery*, le fleuve du Maïssour, est formé de deux bras qui, avant de se réunir et de se confondre en un vaste delta, se précipitent par deux cascades de 60 mètres et de 30 mètres du haut des escarpements des Gâts. Le *Cavery* arrose *Serlingapatam*, la capitale de l'État musulman (80 000 hab.) célèbre par l'énergique défense qu'opposa aux Anglais son souverain *Tippou-Sahib* en 1799. *Bangalore* (120 000 hab.), sur un affluent du *Cavery*, est la plus grande place commerciale du Maïssour. En vertu d'un traité signé avec le sultan, les Anglais entretiennent garnison dans la citadelle de *Bangalore*, et par elle maintiennent leur autorité dans le royaume. Le *Cavery*, après avoir descendu les pentes du plateau, irrigue les plaines très fertiles, mais très chaudes, de *Trichinapaly* et de *Tandjore*. Cette dernière ville est la capitale d'une principauté indépendante.

Ceylan, l'ancienne *Lanka* des récits Védiques, la *Taprobane* des Grecs et des Romains, est séparée de la côte de *Coromandel* par le détroit de *Palk*, peu profond et semé d'écueils. Malgré la proximité du continent, plusieurs géographes, à cause de la singularité de sa faune et de sa flore, ont voulu voir dans *Ceylan* le reste d'un ancien continent englouti, dont les *Mascareignes* et *Madagascar* seraient d'autres débris. *Ceylan*, qui couvre 64 000 kilomètres, est le joyau de l'Inde. La chaleur, quoique très forte, est tempérée par les brises de mer. Au sud s'élèvent de hautes montagnes boisées et verdoyantes que dominent le *Pedrotallagalla* et le *Pic d'Adam*. Au sommet de ce pic on remarque une excavation que les bouddhistes révèrent comme l'empreinte du pied de *Bouddha*, quand le saint médiateur quitta la terre. De toutes parts, de cette chaîne ruissellent les eaux. Des ruines de canaux innombrables, de bassins de retenue, de barrages, témoignent d'une civilisation antérieure et d'une prospérité que *Ceylan* n'a pas encore recouvrée. D'impénétrables forêts couvrent un quart de l'île et abritent des troupes d'éléphants sauvages; elles ont envahi les sites de villes anciennes qui paraissent avoir été prodigieuses, entre autres *Anaradjapoura*, qui occupe un espace grand quatre fois

comme Paris. Une végétation puissante et folle a disjoint les murs des temples, mais des milliers de colonnes sont encore retenues debout par les lianes qui s'entrelacent à leurs fûts. D'autres ruines, celles de *Dondra*, ne sont pas moins dignes d'admiration; le marbre, l'or, les pierres précieuses, s'étaient à profusion dans ses sanctuaires, qu'entretenaient mille brahmes. Une poignée de Portugais, envieux de ces trésors, a suffi pour détruire ces merveilles. Ceylan est encore d'une rare richesse : on pêche des perles à Manaar; le sol produit la canne à sucre, le coton, l'indigo, la vanille; mais c'est surtout la culture du café qui depuis quelques années a pris à Ceylan une grande extension.

La population de Ceylan est de 2 500 000 âmes; on y retrouve des représentants de toutes les races de l'Inde : dans les bois vit une population négroïde sauvage et dégradée, les *Veddas*; des *Tamouls*, enfin des *Cingalais* de race aryenne. Il faut y joindre des Maures, des Chinois, des Malais, vivant surtout dans les villes. Celles-ci sont presque toutes des ports. La capitale *Colombo* (100 000 hab.), divisée en ville blanche et en ville noire, est bâtie sur les bords du Kalani, au fond d'une mauvaise rade qu'on s'efforce d'améliorer par de grands travaux. *Pointe-de-Galle*, au sud de l'île, a été jusqu'à ce jour le port de relâche des vaisseaux qui vont à Singapour et dans l'extrême Orient. Ceylan a pourtant un port magnifique sur la côte orientale, *Trinquemalé*, où les Hollandais avaient élevé de grands travaux de défense.

Les îles *Laquedives* et *Maldives* sont des archipels de plusieurs milliers d'ilots, d'origine madréporique, et groupés en forme d'*atolls*. Beaucoup qui ne sont que de simples écueils sont déserts. Les habitants des deux archipels sont des négritos, qui ressemblent aux plus anciens habitants de Ceylan et du Dekan.

Races de l'Inde. — Les Aryens qui ont conquis l'Inde et lui ont donné ses religions et sa civilisation, trouvèrent sur le sol envahi de vieilles populations, soit aborigènes, soit venues simplement avant eux, et qu'ils asservirent. Malgré la sévérité des prescriptions religieuses des Védas, les nouveaux venus se mélangèrent par la suite des temps presque partout aux races antérieures. Les Aryens ne se sont conservés à peu près purs que dans le Doab et l'Aoude. On peut dire que les races noire, jaune et blanche, sont représentées dans l'Inde. Des populations noires, appelées *Doums* et *Gonds*, dans les monts Vin-

dhya, *Dasyous*, dans le Dekan, *Veddas*, à Ceylan, vivent encore dans les forêts et les montagnes, à l'état sauvage, ayant conservé leurs superstitions et leurs langues; ils occupent un des derniers degrés de l'échelle humaine. Des populations touraniennes venues par les défilés de l'Hindou-Kouch ou descendues des plateaux du Thibet forment l'élément prépondérant, même dans les bassins de l'Indus et du Gange. Quelques-uns de ces peuples comptent parmi les plus beaux, les plus énergiques, les plus intelligents : tels sont les *Sikhs* du Pendjab, les *Djats* du Radjapoutana. Citons encore les *Boundelas* du Bandelkand, les *Bhils*, les *Sontals*, les *Malers*, les *Tamouls* et les *Telingas*, dans le Dekan. Il y a eu des croisements et des mélanges à l'infini qui ont profondément altéré les types primitifs. Une des populations les plus curieuses et les plus pures de l'Inde sont les *Bandjaris*, qui habitent l'Inde centrale. Ils vivent encore à l'état nomade et ne se fixent jamais. Leurs caravanes, qui comptent parfois plusieurs milliers de bœufs, se chargent du transport du blé et du riz en temps de famine, et préviennent ainsi les disettes. En temps de guerre, neutres entre tous les partis, ils approvisionnent les armées. Très bien faits, grands et fiers, on a voulu voir en eux, à cause de leurs habitudes nomades invincibles, leur penchant pour la musique, la beauté de leurs traits, le tronc principal des bohémiens ou zingaris émigrés en Europe, et qui se sont établis comme dans une seconde patrie en Hongrie et en Roumanie.

On comprend combien les langues doivent être variées dans la péninsule : presque tous les dialectes sont des dérivés de l'ancienne langue sacrée des brahmanes, le sanscrit; les principaux sont l'hindoustani, le pracrit, le bengali, qui se rapprochent du sanscrit, comme le français, l'italien et l'espagnol du latin. Les trois principales langues du Dekan sont le telinga, le mahratte, le canara.

Religions. — Trois grandes religions se disputent l'Inde. La religion des brahmanes exerce encore son prestige sur la grande majorité des Hindous. Elle reconnaît trois grands dieux : Brahma le créateur, Vishnou qui conserve le monde, Siva le dieu destructeur, sans compter un grand nombre de divinités inférieures. Le livre sacré de la religion brahmane est le recueil des Védas, dont la rédaction est au moins contemporaine de la législation de Moïse. Cette religion divisait la population en *castes* : la première, les *Brahmines* ou prêtres,

sortis de la bouche du Créateur; les guerriers, de sa poitrine; de son ventre, les laboureurs et les commerçants; de ses pieds, les manœuvres. En dehors de ces castes étaient les Parias, considérés comme impurs. Peut-être faut-il voir dans ces différences de castes de simples différences de races, fondées sur la conquête. Ces castes subsistent encore dans l'Inde; mais leur importance a singulièrement diminué depuis la domination des Anglais, qui refusent de les reconnaître. On voit à Calcutta et dans les grandes villes, dans les cadres de l'administration indigène, de simples soudras supérieurs par leurs grades à des brahmanes qui leur sont soumis et leur obéissent.

Vers le cinquième siècle avant notre ère, un fils de roi, Çakya-Mouni, se fit l'apôtre d'une religion nouvelle, qui enseignait la fraternité et la résignation : cette religion est le *bouddhisme*; d'abord très puissante, elle a fini par céder devant les persécutions des brahmanes, et ne compte guère dans l'Inde que 3 à 4 millions d'adhérents. En revanche, elle franchit l'Himalaya et domina sur la Chine et le Japon; son principal centre est Lhassa, dans le Thibet. Pour échapper à l'éternelle transmigration des êtres dans le corps des animaux et des plantes, le Bouddha recommande à ses disciples le jeûne, la prière, l'extase, qui doivent les conduire à l'absorption en Dieu, l'anéantissement, terme de toute douleur humaine, le *nirwana*.

Bien autrement énergique est la religion de Mahomet, que Baber apporta dans l'Inde; animés de l'esprit de propagande et du fanatisme religieux que le Coran communique à ses adeptes, les musulmans ne cessent pas de faire de grands progrès dans l'Inde. Là, comme en Afrique, l'islamisme transforme l'individu; des populations molles, façonnées par des siècles de servitude et résignées au joug, se retrouvent fières et ardentes. Les musulmans, qui sont 40 millions dans l'Inde, sont les sujets les plus dangereux de l'Angleterre, après avoir été les ennemis les plus longs et les plus difficiles à vaincre. La révolte de 1857 a été une leçon pour les maîtres de l'Inde, et leurs ménagements pour le sultan de Constantinople leur sont dictés en partie par le besoin de maintenir dans le devoir et l'obéissance des populations frémissantes et facilement excitables.

Rien n'égale la splendeur et la puissance de la civilisation hindoue dans le passé. Quand les Égyptiens érigeaient leurs pyramides, dont la masse fait la seule beauté, leurs obélisques.

leurs images hiératiques d'hommes et d'animaux, le génie inventif et curieux de l'Hindou fouillait le roc, taillait à jour la montagne, et entassait les prodigieux labyrinthes des temples et des cryptes d'Éléphanta et d'Ellora. L'Iliade et l'Odyssée ont leur pendant dans le *Ramayana* et le *Mahabarata*, qui sont aux deux poèmes grecs ce que les temples hindous sont au Parthénon ou aux Propylées. Le drame, la poésie lyrique, ne furent pas négligés; le génie de l'Inde se manifesta par des systèmes philosophiques et religieux auxquels la Grèce dans son enfance a peut-être emprunté les éléments de ses cosmogonies. La période de la civilisation arabe fut à peine moins brillante. Le palais de l'Alhambra et les mosquées de Cordoue peuvent seuls lutter de grâce et d'élégance avec les délicieux monuments qu'on admire à Delhi, à Agra, à Aurengabad. De cette époque datent aussi les grands travaux d'irrigation, les immenses bassins d'eau pluviale dont les Gâts et Ceylan montrent encore les restes grandioses. A tous ces points de vue, il est impossible de nier la décadence profonde de l'Inde. Le génie utilitaire de l'Angleterre, antipathique au génie national, a refoulé ces instincts artistiques et en a presque tari la source.

Productions de l'Inde. — L'Inde est un pays d'inépuisables richesses, et cependant, malgré sa sobriété, le paysan, le *ryot*, est misérable. Il n'est aucun des produits des pays chauds qu'elle ne fournisse en abondance. Partout où l'humidité des terres le permet, on plante le riz, qui est la nourriture, le pain de l'Hindou; de l'abondance ou de la pénurie de la récolte dépendent sa vie ou sa mort. Le cocotier, le bananier, l'aréquier, dont la noix donne le bétel, le bambou, dont le bois souple et léger se plie à tous les usages, sont indigènes dans l'Inde. Les cultures riches sont la canne à sucre, l'opium, le thé et le café; depuis la crise provoquée par la guerre de sécession en Amérique, la culture du coton a pris la plus grande extension dans le Dekan, et ses progrès ne s'arrêtent pas; les chemins de fer facilitent les transports et réduisent le prix de la matière première.

Il n'est pas douteux que l'occupation anglaise a porté un coup funeste à l'art indigène; les tissus grossiers de Manchester, les produits à bon marché de Birmingham, inondent tous les bazars de l'Inde et jusqu'au moindre village; non seulement la production indigène diminue, mais l'art lui-même se corrompt et s'altère. Et cependant quoi de plus merveilleux que les féeriques bijoux travaillés par les mains des Hindous? ces

étoffes aux couleurs harmonieuses et vives, véritables poèmes pour les yeux, ces châles sans prix que trois générations suffisaient à peine à terminer, ces armes finement damasquinées, tous ces bijoux et ces meubles où la fantaisie et l'imagination se jouent en détails capricieux et charmants! Aujourd'hui l'ouvrier travaille sur des modèles venus d'Europe, dont les tons et les couleurs jurent, dont les dessins réguliers et géométriques contrastent tristement avec les produits spontanés de l'art indigène.

Cependant on vante encore la vaisselle d'or et d'argent de Cachemire et de Lucknow, les ouvrages de cuivre et d'étain de Madura et de Tanjore, les ivoires et les bois sculptés de Bénarès, les émaux de Jeppore, les colliers et bracelets de Trichinopoly, les armes du Pendjab, les laques du Maïssour, les tapis de Tanjore, les châles d'Amritsir, les mousselines de Dacca et de Golconde, les brocards et les soieries d'Ahmedabad.

Un phénomène industriel nouveau se produit dans l'Inde depuis quelques années : le travail des machines tend dans les grands centres à se substituer au travail à la main. L'Inde, jusqu'à ce jour le principal débouché de la production anglaise, se met à produire pour son compte. Bombay, avec ses filatures et ses manufactures de coton, promet une rivale à Manchester. C'est là un fait curieux à signaler, qui, s'il se généralisait, pourrait avoir des conséquences redoutables pour l'Angleterre.

Administration et gouvernement. — L'Inde fut d'abord exploitée par une Compagnie munie d'un privilège exclusif. On sait le mal que ses agents sans scrupules, avides d'un gain hâtif, ont fait à la péninsule. Deux hommes de génie, Clive et Warren Hastings, donnèrent à la Compagnie un empire. Peu à peu, le gouvernement prétendit contrôler cette exploitation. Le *Regulating act* de 1773 donna à l'Inde un gouverneur général surveillé par un conseil. En 1784, lors du renouvellement de la charte de la Compagnie, le favori de Georges III, lord Cornwallis, organisa l'administration civile et militaire sur les bases qu'elle a conservées jusqu'à nos jours. Pour prévenir les exactions des agents anglais on éleva leurs traitements, mais ils dûrent s'engager à ne faire aucune affaire commerciale et à ne recevoir aucun présent. A la suite de la révolte des cipayes, en 1858, la Compagnie perdit son privilège et le gouvernement se substitua à elle. A Londres, un ministre spécial assisté d'un conseil de quinze membres est chargé des affaires de l'Inde;

un vice-roi qui demeure à Calcutta, secondé par un conseil de six membres, représente dans la Péninsule l'empereur ou l'impératrice des Indes.

Les fonctions administratives constituent : le *covenanted service*, dont tous les emplois appartiennent de droit à des jeunes gens de la métropole, grassement rétribués ; l'*incovenanted service*, réservé aux indigènes et qui comprend le personnel des ministères, les douanes, postes, télégraphes, chemins de fer, police, instruction publique, etc.

L'Inde est divisée en quatre *présidences*, celles de Calcutta, Agra, Bombay et Madras, gouvernés directement par les agents anglais.

Puis viennent les *provinces non réglées* (Pendjab, Aoude, Assa, Provinces Centrales), pour lesquelles les instructions du gouverneur général remplacent la législation régulièrement édictée par le Conseil suprême.

Enfin il y a les *Native States* ou *États dits Indépendants*. Ils sont au nombre de 460 et varient singulièrement en étendue. Quelques-uns, comme l'État du Nizam, le Maïssour, le Radjapoutana, sont plus vastes que l'Angleterre ; d'autres n'ont que quelques kilomètres de superficie. Les obligations de ces États envers le gouvernement anglais diffèrent suivant les traités qui ont été signés. Tous doivent accueillir un résident anglais, qui en est le véritable maître, laissant au rajah ou nabab indigène le luxe d'une cour fastueuse et d'une armée dont il ne peut se servir sans l'assentiment du vice-roi. Tous aussi payent tribut. Toutefois, le Nepaul, le Boutan, le Cachemire, le Sikkim, peuvent être considérés comme à peu près indépendants.

Armée. — Pour contenir 250 millions de sujets, l'Angleterre entretient une armée de 190 000 hommes, dont 67 000 seulement sont Anglais ; les autres sont des cipayes, ou indigènes exercés à l'européenne et commandés par des officiers anglais. En cas de guerre, l'Angleterre peut faire appel aux contingents des princes indépendants.

Chemins de fer. — L'Inde commence à être sillonnée de lignes ferrées, qui décuplent l'activité commerciale et diminuent les chances de la disette.

Les principales de ces lignes sont :

1° *L'Est-Indien*, qui de Calcutta aboutit à Peshawer en re-

montant la vallée du Gange, par Patna, Bénarès, Allahabad, celle de la Djemnah par Agra, Delhy, et traverse le Pendjab par Amritsir, Lahore et Attok;

2° *Le Grand Péninsulaire Indien*, qui va d'Allahabad à Bombay;

3° *La ligne de Madras*, qui fait communiquer Bombay et Madras à travers le Dekan et le Maïssour;

4° *La ligne du Sindh*, qui de Lahore, par Moulton, va rejoindre Kouratchi;

5° *La ligne du littoral*, de Kouratchi à Bombay, par Haïdorabad, Ahmedabad, Baroda et Surate.

Lignes télégraphiques. — L'Inde, depuis le gouvernement bienfaisant de lord Dalhousie, est pourvue d'un réseau télégraphique. Trois lignes unissent l'Inde à l'Europe : 1° celle de l'Euphrate, qui de Fao se relie à Kouratchi par un câble sous-marin; 2° la ligne persane, par Tauris, Téhéran, Bondar-Bouchir et Gwadur; 3° la ligne sous-marine de Bombay à Suez. Une quatrième ligne relie Madras à l'Extrême Orient par Singapore et Hong-Kong.



CHINE.

Généralités. — La Chine, comprise entre les monts Altaï, la chaîne du Thian-Chan, le plateau de Pamir, l'Himalaya et les plateaux du nord de l'Indo-Chine, occupe le cinquième de la surface du globe habité et nourrit près du tiers de ses habitants. D'après les rapports officiels, on évalue sa population à 525 millions d'individus, en y comprenant les États tributaires. Il est vrai que d'autres évaluations ne la portent qu'à 280 millions. Encore, de vastes déserts, des plateaux inhabités et inhabitables, prennent-ils une grande partie de la superficie de la Chine. La Chine proprement dite s'étend entre les côtes baignées par l'Océan Pacifique et la grande muraille, qui commençant au nord de Péking va rejoindre le massif neigeux du Koukou-noor. Nulle part, sur notre planète, les foules humaines ne se pressent aussi serrées : la densité moyenne de la population dans les provinces côtières est de 450 habitants par kilomètre carré ; nulle part aussi l'homme n'a su tirer un meilleur parti de la terre, nulle part il n'a poussé plus loin la science de l'irrigation, l'emploi des engrais énergiques qui renouvellent le sol. Pas un pouce de terre qui ne produise sa récolte ; les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet ; la boue des fleuves est mise à contribution, et, répandue sur des radeaux, est ensemencée et se transforme en jardins flottants ; on cite des familles de dix-sept personnes qui réussissent à vivre sur un hectare de terrain. Les étangs sont changés en viviers, sur lesquels s'ébattent des nuées de canards domestiques ; les campagnes ressemblent à d'immenses jardins potagers, où rien n'est laissé pour le plaisir des yeux, où les bouquets de bois sont rares et ne rompent pas agréablement la monotonie du paysage morne et uniforme. Des mets étranges, qui soulèvent de dégoût les estomacs européens, suppléent à l'insuffisance de l'alimentation ; rats, souris, chiens comestibles, holothuries, ailerons de requins, etc., s'étalent aux devantures des boutiques. Encore, malgré la sobriété proverbiale des Chinois, la misère est-elle épouvantable dans les grandes villes,

les épidémies fréquentes et destructives. Il n'est que trop vrai que beaucoup de familles surchargées d'enfants ont recours pour alléger leur détresse à l'infanticide; ce sont les filles qui sont ainsi le plus souvent sacrifiées.

Cette prodigieuse officine de peuples, ce laboratoire inépuisable de nations, était resté, jusqu'au moment où les canons anglais et français en forcèrent les portes, un monde à peu près fermé et isolé. La Chine vivait comme une humanité étrangère à la nôtre, sans point de contact avec les nations de l'Occident. Pendant quatre à cinq mille ans (car les annales écrites de la Chine remontent à 2000 ans avant notre ère), ce pays a vécu de sa vie propre, sans rien demander ni emprunter à ses voisins, enfermé dans un isolement jaloux, méprisant les barbares, c'est-à-dire les étrangers, fier de s'être suffi à lui-même et se faisant le centre de l'univers. Ce fut donc avec un étonnement réciproque et avec une aversion mal déguisée que les deux mondes, l'occidental et l'oriental, se virent pour la première fois face à face et ne se comprirent pas. C'est malgré eux que nous avons pénétré chez les Chinois; c'est par la force que nous nous sommes imposés à eux, par la crainte que nous nous maintenons dans leur pays. Ils sont restés étonnés et non séduits par les merveilles de notre civilisation; ils les ont accueillies avec méfiance et suspicion, non pas avec cet empressement sympathique et cet élan qu'elles ont trouvés au Japon. Toutefois ce n'est pas par ignorance, par entêtement stupide que les Chinois se sont refusés à expérimenter les chemins de fer, les télégraphes; la Chine fait lentement son profit de nos découvertes; elle prétend les essayer elle-même et se passer de notre tutelle. Nous lui donnons des armes dont peut-être elle tentera un jour de se servir contre nous.

L'initiation vient encore par une autre voie. Du jour où sont tombées les barrières qui fermaient la Chine, l'exubérante population qu'elle nourrissait s'est répandue au dehors par les brèches ouvertes. La Chine déborde sur le monde. L'émigration a pris deux formes : l'émigration libre et l'émigration par engagement. L'Indo-Chine est envahie par l'élément chinois. Singapour, Bangkok, diffèrent à peine de Canton ou de Fou-tchéou; Java, Bornéo, les îles de la Sonde, tendent à devenir des colonies du Céleste-Empire. Les hommes à la longue tresse envahissent pacifiquement l'Australie, la Californie, qui sont obligées de se défendre par des mesures législatives contre ce flot débordant. Partout la médiocrité tenace des Chinois fait

reculer le génie supérieur des races européennes. Sobres, laborieux, se contentant de minces profits, rebutés par aucun mécompte et par aucune persécution, vivant par essais où le blanc ne peut trouver sa subsistance, les Chinois, avec leur cortège de vertus pratiques et de vices répugnants, se font leur place et établissent une concurrence contre laquelle rien ne prévaut. Partout ils travaillent mieux et à meilleur compte, font baisser les salaires, rendent la vie insoutenable à leurs rivaux.

L'émigration par engagement a remplacé la traite, ou plutôt la traite des jaunes a remplacé la traite des noirs. Les *coolies* chinois partent comme travailleurs pour les plantations des Antilles, pour le Pérou, abandonnant pour de maigres profits sept ou dix ans de leur vie à des maîtres qui exploitent cette marchandise humaine, la pressurent, lui font rendre tout ce qu'elle est capable de donner, bien plus impitoyables pour ces engagés que pour leurs anciens esclaves, dont la vie était un capital à ménager. Malgré les entraves que met à la traite le gouvernement chinois, ces odieux marchés se continuent sous la protection des pavillons européens. Des philanthropes se sont émus des souffrances des noirs; on ne voit pas qu'ils se soient encore intéressés à celles des jaunes.

On évalue à 20 millions le nombre des Chinois qui s'expatrient. Jusqu'à ce jour la plupart, leur fortune faite, revenaient au pays pour y jouir de l'aisance laborieusement conquise et y mourir. Aujourd'hui que l'interdiction qui pesait sur l'émigration des femmes a été levée, il n'est pas douteux que les Chinois ne fondent bientôt des nations dans les îles du Pacifique, et même sur d'autres points du globe.

Géographie physique; côtes. — Les côtes de Chine, comprises entre le 40° et le 20°, ont été relevées avec soin par les hydrographes de la marine française et anglaise et pourvues de phares par nos ingénieurs. La mer qui les baigne est une des plus dangereuses du monde par ses coups de vents, ses tempêtes, les cyclones ou typhons qui soulèvent ses vagues avec furie. Cependant le cabotage est prodigieusement actif; des milliers de jonques et de sampans la sillonnent, et de plus en plus nombreux les navires européens fréquentent ses ports.

Entre la presqu'île de *Corée*, montueuse, située sous le parallèle de l'Italie, mais plus froide et moins belle, d'une part, la presqu'île rocheuse de *Chan-toung*, de l'autre, rattachée au continent par les alluvions séculaires du Hoang-ho, se creuse

le golfe de *Petchili*. A l'embouchure du *Peï-ho*, défendue par le fort de *Takou*, se trouve *Tien-tsin*, le port véritable de Pé-king, ouvert aux Européens. La ville, qui compte 300 000 habitants, a la forme d'un carré. Entourée de murs crénelés, flanqués de tours aux quatre angles, la ville chinoise est séparée des concessions européennes; le commerce et l'industrie sont concentrés dans les faubourgs. *Tien-tsin*, où fut signé le traité de 1858, est très bien situé, à l'embouchure du grand fleuve du nord de la Chine et au débouché du grand canal Impérial. C'est un marché considérable pour le thé et les fourrures.

Aux côtes escarpées et rocheuses du Chan-toung succèdent des côtes basses, formées d'alluvions, où se suivent presque sans interruptions villes et villages. C'est le Hoang-ho, qui depuis des milliers d'années a façonné ce rivage, comblé les golfes, réuni les îles et les archipels à la terre ferme. Récemment encore, il mêlait les branches de son delta à celles du Fleuve Bleu; depuis il s'est retiré de son œuvre pour se déverser dans le golfe de *Petchili*. A peu près au milieu de la courbe très accusée que décrivent ces côtes s'ouvre l'estuaire immense du Yang-tsé-Kiang, le quatrième des fleuves du monde par son débit d'eau; il vient après l'Amazone, la Plata et le Congo. Bien loin au large la mer houleuse et clapotante est salie par le mélange des eaux fluviales, jaunes du limon arraché aux montagnes du Thibet. Au sud de cet estuaire, sur le *Whampoa*, s'est bâti le grand comptoir européen de *Chang-haï*. La plupart des étrangers ne connaissent la Chine que par *Chang-haï*. La concession européenne, qui date de 1842, est située sur des rives plates, monotones et laides; le sol est marécageux: on n'y pouvait donner un coup de bêche sans que l'eau yint à la surface; la province ne fournissait ni bois ni pierre. Il a fallu affermir le sol par des pilotis, l'assainir par des drainages. Aujourd'hui *Chang-haï* est sortie magnifique de ses boues; elle a survécu, grâce à l'intrépidité des Européens, à l'effroyable invasion des Taëpings, qui ont ruiné Nankin et Sou-tchéou, et a pu accueillir plus de 100 000 Chinois fuyant devant les rebelles. Il y a deux villes à *Chang-haï*: la ville chinoise, aux ruelles étroites, remplies d'immondices; la ville européenne, où la concession anglaise, avec ses immenses magasins, les splendides hôtels de ses princes marchands, prend la plus grande place; le quartier français fait petite figure auprès de celui de ses entreprenants voisins. Il s'est fait à *Chang-haï* de rapides et colossales fortunes; le temps de

ces heureux coups de bourse et de ces spéculations effrénées semble passé; les Chinois se sont mis à leur tour à vendre les produits européens, et ils vendent meilleur marché: il a donc fallu, pour soutenir la concurrence, partout abaisser les prix. Chang-haï est l'entrepôt du commerce du Yang-tsé-Kiang, le port de Sou-tchéou sur le grand canal, une des cités les plus colossales de la Chine; on remarque une légère diminution dans son commerce depuis l'ouverture de *Hang-keou*, située sur le fleuve, dans l'intérieur du pays, et celle de *Kiu-kiang* et de *Chin-kiang*. La population de Chang-haï est de 700 000 habitants; le chiffre des affaires qu'on y traite dépasse 1 milliard.

Au fond du golfe d'*Hang-tchéou*, que parsèment les 400 îles de l'archipel du Chou-sang, on trouve *Hang-tchéou*, capitale de la province de Tché-kiang, une des plus populeuses de l'empire et qui compte elle-même 1 million d'habitants. *Ning-po* (400 000 hab.), port ouvert aux Européens, reçoit de l'opium, vend des cargaisons de thé, expédie des coolies. *Fou-tchéou* (600 000 hab.), l'entrepôt le plus considérable de la Chine après Chang-haï et Canton, est un des principaux ports d'émigration. *Amy* compte 400 000 habitants: c'est une des villes où les Européens sont le plus nombreux; la rade est magnifique et très sûre; les étrangers habitent de préférence dans l'île *Koulang-sou*, moins exposée aux chaleurs torrides. Au fond de la large baie de *Bocca Tigris*, au nord de l'estuaire du Si-kiang, se déploie *Canton*. Les approches sont gardées par des défenses formidables, qui furent forcées en 1839 et en 1856. Une ville flottante, où vivent plus de 100 000 Chinois, précède et annonce la ville de pierre et de boue. *Canton*, qui compte plus d'un million d'habitants, est une des cités les plus actives de la Chine, la véritable capitale du sud. Les rues sont étroites, pavées de dalles glissantes, mais assez propres, garanties du soleil par des nattes qui entretiennent un clair-obscur délicieux, bordées d'innombrables magasins. Ses enseignes laquées et dorées, aux couleurs éclatantes, se balancent au-dessus des milliers de boutiques où abondent les porcelaines précieuses, les laques, les bibelots chers aux Chinois et appréciés des Européens. Les faubourgs sont énormes et d'une saleté révoltante. Dans la ville même on admire de beaux jardins et des ombrages qui sont une rareté en Chine.

Les Portugais possèdent à l'embouchure du Si-kiang la très ancienne colonie de *Macao*, protégée par une dizaine de forts et rattachée au continent par un isthme étroit qui fait ressem-

bler Macao à Cadix. Macao compte 2 000 résidents portugais, habitant dans de vieilles maisons monumentales à balcons et à grilles. La cathédrale est d'un grand style. Une barrière de 16 pieds de haut sépare la ville portugaise de la ville chinoise, qui compte 125 000 habitants. Macao est célèbre par ses maisons de jeu, ses *barrancoes*, où se fait la traite des coolies. C'est dans cette ville que Camoëns écrivit ses *Lusiades*; on montre encore la grotte du poète. A l'entrée de la même baie, les Anglais ont pris possession du rocher de *Hong-kong*, un Gibraltar aux proportions colossales, qui était avant 1841 un repaire de pirates. La ville de *Victoria* (125 000 hab.), semi-anglaise et semi-chinoise, s'étage sur un rocher où les rues grimpent en escaliers, bordées de palais et de délicieux cottages. Victoria, reliée à Singapour par le télégraphe, reçoit 2 300 navires et a vu s'élever des maisons de commerce de premier ordre. Toutefois la prospérité inouïe de Chang-haï a fait tort à Hong-kong.

Au large s'allonge la grande île de *Formose* ou *Thaï-wan*, colonie de la Chine qui lui a souvent été contestée par le Japon. Une chaîne de montagnes, dont le principal sommet est le *mont Morrison*, la traverse du Nord au Sud. Ces montagnes et la côte orientale appartiennent à des tribus sauvages insoumises; la côte occidentale est chinoise. Le thé, le riz, l'indigo, le camphre, la houille, sont les principaux produits de Formose. La capitale du Sud est *Thaï-wan-fou* (120 000 habitants), qui a pour port *Amping*. La capitale du Nord est *Tink-chan* (50 000 habitants), où réside le gouverneur. Le meilleur port est *Kélung*, à proximité de riches gisements houillers.

Hainan, île aussi grande que Formose, ferme le golfe du Tongkin. Très montagneuse, elle est mal connue à l'intérieur et remplie de forêts qui donnent le santal et le bois de teck. La capitale chinoise est *Kioug-tchéou* (100 000 hab.).

En résumé, 14 ports, dont voici la liste par ordre d'importance, sont ouverts aux Européens :

Chang-haï	690 088 080 francs.
Fou-tchéou,	140 688 000 —
Canton,	129 088 000 —
Amoy,	64 288 000 —
Cha-téou ou Swatow,	59 568 000 —
Hang-kéou,	46 232 000 —
Tien-tsin,	49 824 000 —

Ning-po,	15 872 000	francs.
Ta-kou,	11 288 000	—
Tche-fou,	7 246 000	—
Tam-sin,	5 872 000	—
Niou-tchouang,	2 552 000	—
Kiu-kiang,	704 000	—
Chin-kiang ¹ ,	(?)	

Orographie. — Avant les explorations de l'abbé David et de M. de Richtofen, on connaissait très mal l'orographie de la Chine. Les Chinois ne traçent pas les montagnes sur leurs cartes. Le jésuite Du Halde, qui dressa celles qui ont été jusqu'à ce jour reproduites dans nos atlas, se contenta, d'après des indications superficielles, d'indiquer à peu près au hasard des chaînes autour des bassins des grands fleuves.

La Chine est traversée de l'ouest à l'est par une des plus longues chaînes du monde, le *Kouen-lun*, qui s'étend sur une longueur de 3 825 kilomètres. Il semble une prolongation de l'Hindou-Kouch et ne se confond pas avec le *Karakorum*, chaîne intermédiaire entre le *Kouen-lun* et l'Himalaya. Il atteint dans le Thibet, dont il forme la limite septentrionale, la hauteur moyenne de 6 000 mètres, et se continue jusque vers Nangkin, c'est-à-dire jusqu'aux rivages du Pacifique. Il détermine ainsi deux zones. Au sud, les vallées sauvages et très élevées du Thibet sont couvertes de forêts habitées par les bêtes sauvages, les tigres, des troupeaux de yaks : elles forment un grand nombre de bassins fermés dont l'humidité s'écoule dans des lacs intérieurs : les plus connus sont le *Tengri-noor* et le beau lac *Palti*. Au nord se creuse la dépression de la Tartarie et de la Mongolie, délimitée par le Pamir, le Thian-chan et l'Altaï. C'était autrefois une mer intérieure, que les annales chinoises désignent sous le nom de *Han-Hai* ; elle se divisait en deux bassins : le bassin Dzoungarique et celui du Chamo. Il en reste des bassins lacustres dont le principal est le *Lob-noor*, où s'écoule le Tarim, des marécages saumâtres, des efflorescences salines. Jadis d'anciens volcans marquaient le bord septentrional de cette Caspienne asiatique ; le principal est le *Péchan*, dans la chaîne du Thian-Chan. La communication entre la Tartarie et la Mongolie

1. Tableau emprunté à l'article *Chine* du Dictionnaire géographique de M. Vivien Saint-Martin.

subsiste encore : c'est un défilé entre Hamé et N'gansi-fou ; tout auprès se trouvent de vastes dépôts houillers.

Cette région, où une mer s'est desséchée, continue à se dessécher encore. Des pays que Marco Polo nous a représentés comme très riches, couverts de vignes et de cultures, ne sont plus qu'un vaste désert sans arbres, d'une affreuse stérilité et d'une implacable tristesse. Le sable a englouti les villes, et on ne sait plus même d'une manière certaine où s'élevait l'opulente capitale de Gengis-Khan. C'est cependant de ce désert que vient l'incroyable fertilité de la Chine. Le sol est couvert d'une marno argileuse très fine, dont les assises s'écroulent, que délite la pluie, que dessèche le soleil et que le vent emporte en tourbillons épais jusqu'à 1 000 lieues vers l'est. M. de Richtofen a donné par analogie à cette poussière le nom de *löss*. Elle forme des amoncellements de 2 000 mètres de profondeur. Les molécules jaunes et ténues pénètrent partout, obscurcissent l'atmosphère, envahissent les maisons et les rues, sont entraînées par les fleuves, égalisent les rivages et comblent les baies du littoral. Reconnaisants de ce bienfait, les Chinois ont fait du jaune la couleur sacrée.

Au centre de la Chine s'élève un puissant massif, le véritable nœud orographique de l'empire céleste : c'est le *Koukou-noor*. Là viennent se réunir le *Kouen-tun*, les contreforts de l'Himalaya, les chaînes intermédiaires du Thibet ; de là partent aussi les cinq chaînes parallèles qui se ramifient dans l'Indo-Chine. Ce massif, très peu connu et inhabité, n'est fréquenté que par les tigres, les panthères, les cerfs musqués, des troupeaux de yaks, d'hémiones et d'antilopes aux longues cornes.

A partir de ce point, le système montagneux qui couvre la Chine méridionale se déploie en éventail, forme un grand nombre de chaînes parallèles de 800 à 1 200 mètres de hauteur, enfermant une série de bassins lacustres, que les fleuves ont presque tous épuisés, et qui sont d'une rare fertilité. Partout s'étalent les cultures, jusqu'aux sommets des montagnes. Entre ces rangées parallèles circulent d'innombrables rivières, presque toutes navigables, qui passent de dépression en dépression, et qui par des chutes élargies par elles changent de bassins, comme nos rivières du Jura. Entre le Hoang-ho et le Yang-tsé-Kiang s'escarpent les monts de *Ling*, qui de terrasses en terrasses s'élèvent à l'altitude de 2 250 mètres et voient se succéder sur leurs pentes la végétation des tropiques à celle des pays tempérés.

Une deuxième chaîne, le *Tsin-ling*, que coupe le Hoang-ho dans un de ses nombreux circuits, se détache du Kou-kou-noor et se prolonge jusqu'au milieu du Ho-nan. Quelques sommets s'élèvent à 4 000 mètres, et la moyenne se maintient au-dessus de 2 000.

Enfin les monts *Inchan* descendent à pic sur la rive gauche du Hoang-ho et présentent des vallées sauvages d'accès difficile. Ils s'abaissent en pentes plus douces sur le plateau de Mongolie et se rattachent aux montagnes de la Mandchourie, qui ferment le bassin de l'Amour. Leur hauteur est de 2 200 mètres.

Hydrographie. — Nous ne citerons que les fleuves principaux de la Chine.

Le *Peï-ho* descend des montagnes de la Mandchourie et finit dans le golfe de Pe-tchili. Il reçoit des affluents plus considérables que lui-même : le *San-kan-ho*, qui coule dans un plissement de la chaîne d'*Inchan*; le *When-ho*, qui est l'artère maîtresse de la province de Péking et reçoit une multitude de cours d'eau qui font la fertilité du pays. Entre le *When-ho* et le *Peï-ho* s'élève Péking (1 200 000 hab.); bâtie plusieurs siècles avant notre ère, elle fut délaissée après la dissolution de la dynastie des Yen et ne reprit le rang de capitale qu'après la conquête de la Chine par les Tartares Mandchoux (1421). Elle présente l'aspect d'une énorme cité féodale, avec ses murailles hautes de 50 pieds, flanquées de tours, entre lesquelles s'ouvrent seulement 16 portes. Elle se divise en deux villes, la ville tartare et la ville chinoise; dans toutes les deux, les rues, dont quelques-unes sont très larges, se croisent à angles droits. Des murailles élevées cachent les habitations des riches; les maisons du peuple sont basses, sales, faites de boue. C'est au milieu de la cité tartare que s'élève la masse des édifices qui forment le palais impérial. Une prodigieuse animation règne dans les rues, où se mêlent à la foule les poneys attelés aux fiacres et de longues caravanes de chameaux à deux bosses qui traversent le désert. Péking a beaucoup perdu de sa splendeur. Les dalles de marbre qui pavaient les rues, les ponts également de marbre, sont à moitié ruinés; les eaux d'égout coulent à ciel ouvert et empestent l'atmosphère. La poussière est le fléau de Péking et de véritables dunes s'amoncellent au pied de ses murs. Le froid et la chaleur sont extrêmes, bien que Péking soit à peu près située sous le parallèle de Madrid et de Naples. Pendant les chaleurs de l'été la cour se trans-

porte à *Chéhol*, dans la Mandchourie, qui est une sorte de Versailles chinois. Le désert commence aux portes mêmes de Péking. Aussi cette ville est-elle bien la capitale des Tartares et des Mongols. Le port de Péking est *Tien-tsin*. Entre les deux villes la province disparaît parfois tout entière sous les inondations du *Peï-ho* et de ses affluents.

Le *Hoang-ho* ou *fleuve Jaune* prend sa source non loin du *Yang-tsé-kiang* et du *Mékong*, au cœur du *Kou-kou-noor*, dans un lac. Il est le bien nommé ; ses eaux, chargées de limon, répandent sur ses rives de riches alluvions. La moitié de la Chine proprement dite est un présent du *Hoang-ho*. Son delta, le plus vaste du monde, nourrit plus de 60 millions d'habitants et a rattaché au continent l'île rocheuse de *Chan-toung*, patrie de Confucius. Bienfaisant comme le Nil, le *Hoang-ho* est terrible dans ses crues, qui atteignent 40 et 42 mètres. Toutes les villes, tous les villages de ses rives, qui vivent de ses boues, s'entourent de hautes digues gazonnées qui leur font rempart et les font ressembler, quand vient l'inondation, à des îles couvertes de maisons qu'assiègent les vagues. Il coule dans son bassin supérieur avec une grande rapidité au milieu de prairies, traverse l'*Ordos*, qui est presque un désert, le pays d'*Alachan*, dont la capitale est *Oua-gan-sou*, et arrose *Hantchang-sou*, qui a 80 000 habitants. Après avoir décrit un grand coude semblable à celui du Danube entre *Presbourg* et *Orsowa*, il débouche reposé dans le *Ho-nan*, le jardin de la Chine, où il baigne *Kai-foung*, une des plus riches et des plus peuplées cités de l'empire. Il finissait autrefois au nord de *Nanking*. Ses embouchures se sont récemment déplacées (1858) ; les principales se sont reportées au nord dans le golfe de *Pe-tchili*. Il mesure 4 700 kilomètres de longueur.

Le *Yang-tsé-kiang*, exploré en 1868 et en 1872 par *Francis Garnier*, est un des plus grands fleuves du monde et le plus considérable de la Chine. On ne sait ce qui lui a valu le nom de *fleuve Bleu* : car ses eaux sont aussi jaunes et aussi limoneuses que celles du *Hoang-ho*. Tout le commerce de l'intérieur de la Chine se fait par cette voie ; ses eaux sont sillonnées par des milliers de barques et de jonques, que commence à remplacer, du moins jusqu'à *Hang-keou* (640 kilomètres de *Chang-hai*), la navigation à vapeur. On lui donne 6 000 kilomètres de longueur. Il prend sa source au cœur du *Kou-kou-noor*, dans le *Thibet*, coule dans des régions très montagneuses habitées par des peuplades sauvages et indépendantes et entre dans la pro-

vince de *Sz-tchouan*. Grand comme la France, le Szé-tchouan nourrit 35 millions d'habitants, quoique les montagnes couvrent toute la région occidentale. Les habitants sont les plus aimables, les plus polis, les plus honnêtes des Chinois; tous se livrent à l'agriculture et à l'industrie. Tandis qu'ailleurs les Chinois aiment à s'entasser dans les villes, ici les villes sont rares, les villages et les maisons clairsemés dans la campagne. Le pays produit le pavot, le tabac, le thé, la cire végétale, surtout la soie. La capitale, *Tching-tou-fou*, a 800 000 habitants : c'est la ville la plus élégante et la plus propre de la Chine. Les catholiques y sont assez nombreux. Une des plus grandes agglomérations humaines se trouve plus bas sur le fleuve, au confluent du *Hang-kiang*; trois villes, on pourrait dire quatre, sont rassemblées : *Hang-keou*, le grand entrepôt du Yang moyen, *Wutchang* et *Hanjang*; une ville flottante de 2 à 300 000 habitants se déplace entre les deux rives et forme le lien entre elles. Le missionnaire Hue donnait à ces quatre villes 8 millions d'habitants; elles ont été ravagées par les Taëpings, qui n'y ont laissé que des ruines. Elles n'ont aujourd'hui que la moitié de ce chiffre. Plus bas encore *Nanking*, la métropole du sud, qui précéda Péking comme capitale, a été comme *Hang-keou* ravagée et ruinée par les rebelles, qui ont détruit la fameuse tour de porcelaine, une des merveilles de la Chine; *Nanking* n'a plus qu'un million d'habitants. A *Kiu-kiang*, autre grande métropole, le Yang est traversé par le Grand Canal; là commence son immense estuaire.

Il reçoit à gauche le *Hang-kiang*, qui est navigable même pour les grands steamers. Il est bordé d'une suite non interrompue de villes et de villages entourés de rizières, de champs de coton, de pavot et de thé. La principale ville, *Han-tching-fou*, a 80 000 habitants. A droite, le Yang reçoit les eaux des deux grands lacs de *Thung-tingh* et de *Poyang*, vastes viviers. La ville de *Nantchang*, célèbre par la fabrication de ses porcelaines, compte, dit-on, plus d'un million d'habitants.

Le *Si-kiang* ou *Tigre*, le fleuve de la Chine méridionale, finit à Canton.

Outre ces grands fleuves, la Chine est sillonnée en tous sens par une multitude de canaux. En Chine, les routes sont rares; les canaux les remplacent. Le plus grand de tous, le plus bel ouvrage de ce genre qui existe sur la terre, est le *Grand Canal impérial*, qui mesure 2 700 kilomètres de long et fait communiquer Canton et Péking. Il traverse les plus peuplées cités

de la Chine; les villes et les villages sont encore plus nombreux sur ses rives que sur celles des deux grands fleuves. La principale est *Sou-tchéou*, au sud de Nanking, près du grand lac *Thaï-hou*: c'est la ville la plus industrielle, la plus policée, la plus riche; malgré les ruines qu'y ont entassées les Taë-pings, on lui donne 3 millions d'habitants.

Géographie politique. — Au point de vue politique, l'empire du Milieu se divise en *Chine proprement dite* et en *États tributaires*. La limite entre les deux régions est à peu près la grande muraille tant de fois décrite. Cette muraille est longue de plus de 2 000 kilomètres et des bords du Soungari, affluent du fleuve Amour, va rejoindre le massif du Kou-kou-noor. Elle est double, bâtie en briques ou en granit, haute de 8 à 9 mètres, flanquée de tours armées de canons. Elle escalade les monts, franchit les fleuves, et n'a pu protéger la Chine contre les invasions mongoles. Il convient cependant d'épargner à la Chine les railleries qu'on ne lui a pas ménagées à l'occasion de cette œuvre immense. Rappelons qu'elle date des premiers siècles de notre ère, et que les Romains ont élevé des ouvrages semblables dans la Grande-Bretagne, dans les Balkans, dans le Caucase, en Germanie. La Chine est divisée en 18 provinces ou *sen*, subdivisées en départements, *seu*, arrondissements, *chien*, cantons, *tou*. Les villes qui sont chefs-lieux de province, de département, d'arrondissement, de canton, ajoutent à leur nom celle de ces dénominations qui convient à leur rang.

Voici la liste de ces provinces :

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX	PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.
Pe-tchili.	Péking.	Hou-pé.	Wutchang.
Liao-toung.	Moukden.	Hou-nan.	Tchang chang.
Chan-toung.	Tsi-nan.	Kiang-si.	Nan-tchang.
Ho-nan.	Kaï-foung.	Ngan-hoeï.	Yau-king.
Chan-si.	Tai-youang.	Kiang-sou.	Nanking.
Chen-si.	Singau.	Tehe-kiang.	Hang-tcheou.
Kan-sou.	Lau-tcheou.	Fo-kian.	Sou-tchcou.
Szé-tchouan.	Tching-tou.	Kouang-toung.	Canton.
Kouei-tcheou.	Koneï-yang.	Kouang-si.	Koneïlin.

Les Chinois. — Les multitudes prodigieuses qui font de la Chine comme une ruche active sont remarquables par leur cohésion et leur frappante homogénéité. Tous les Chinois, qu'on

les prenne au nord ou au sud, se ressemblent; c'est toujours le type devenu si populaire : sourcils finement dessinés, yeux obliques, tête rasée, sauf la longue queue tressée qui pend entre les épaules. Toutefois, l'usage de la queue est relativement moderne et ne date que de la dynastie mandchoue. Les femmes de qualité ont la coutume étrange d'emprisonner leurs pieds dans des chaussures extrêmement exigües; le pied, déformé de bonne heure, n'est qu'un moignon informe, enveloppé de bandelettes, qui ne peut les aider à marcher. Ces pieds, ainsi mutilés, sont la marque de la richesse : ils prouvent que la dame peut se passer de se servir elle-même. Le costume est coquet et commode : il se compose de larges pantalons bouffants serrés à la cheville, d'une ou plusieurs tuniques, en soie bleue d'ordinaire. On a beaucoup médité des Chinois, sans doute parce qu'ils diffèrent de nous et qu'on ne les connaît que superficiellement. Ils sont en général polis, paisibles, laborieux, d'une patience à toute épreuve; les faillites sont rares, même parmi les émigrés; par leur industrieuse économie, leur sobriété, leur volonté tenace, ils vont rapidement à la fortune.

Ce qui a fait la force de cette nation et l'a conservée intacte à travers les siècles, c'est l'amour de la famille et le respect des ancêtres. Nulle part les institutions familiales ne se sont maintenues dans une si parfaite intégrité. L'obéissance est due toujours au père, quel que soit l'âge du fils. Si l'infanticide est fréquent, le parricide est inconnu. Une loi de l'empire veut qu'une ville où s'est commis un crime de ce genre soit rasée. De la même origine vient l'amour du Chinois pour son foyer et pour sa terre. Si loin qu'il émigre, et si pauvre qu'il soit, tout Chinois s'assure que son cercueil du moins reposera dans le sol des ancêtres. En Australie, en Californie, de vastes associations funéraires sont fondées pour satisfaire aux vœux pieux des émigrants. Le Chinois met son luxe et son amour-propre à orner son cercueil; il le prépare longtemps avant sa mort; c'est le meuble en vue dans l'appartement préféré.

Ces mœurs fortes et saines ont eu pour la Chine quelques inconvénients; nulle part la tradition n'est aussi forte : de là la défiance des nouveautés et du progrès, le respect exagéré du passé, la routine où se traînent les Chinois modernes. Ils ont inventé avant nous la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, ils n'ont rien perfectionné; leurs meubles, leurs étoffes, témoignent d'une patience sans égale et d'une adresse de main extraordinaire; ils imitent à la perfection, mais ils

n'ont pas le souci du mieux ; la notion de l'idéal semble leur manquer, ou s'être peu à peu atrophiée.

Le gouvernement est une monarchie patriarcale et une démocratie radicale. L'empereur est le fils du ciel, le représentant de Dieu ici-bas, le maître de la vie de ses sujets. Il n'y a point d'aristocratie, et, sauf huit ou neuf familles princières, point de noblesse héréditaire. Celle que confère l'empereur est à peu près personnelle ; à chaque génération, le titulaire perd un degré de la noblesse, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne. Une série de concours, qui répondent à nos examens de bacheliers, licenciés, docteurs, ouvrent toutes les carrières de l'administration. Le fils du plus humble portefaix peut, par le concours, devenir premier ministre. Cependant il n'est pas de pays qui soit gouverné par un aussi petit nombre de fonctionnaires. Douze mille mandarins ou salariés par l'État suffisent à l'administration de 500 millions d'hommes. Il est juste de dire aussi qu'en nul pays la commune ne jouit d'une autonomie aussi étendue. Malheureusement la science est stérilisée en Chine par les difficultés de l'écriture : on ne compte pas moins de 80,000 caractères ; la vie d'un homme ne suffit pas à les apprendre ; la littérature se réduit à un lent travail d'assimilation : aussi reste-t-elle stationnaire.

Les Chinois n'ont pas l'instinct du surnaturel, et le sentiment religieux est chez eux peu développé. Cependant on compte trois religions officielles dans l'empire ; la principale est la religion de *Fo*, qui est tout simplement, comme chez les anciens Hellènes et les anciens Latins, le culte du foyer et des ancêtres ; la religion de *Confucius*, qui n'est qu'une philosophie morale à l'usage des lettrés et des hautes classes ; enfin le *bouddhisme*, qui a ses temples, ses pagodes, ses bonzes, mais qui végète au milieu de l'indifférence à peu près générale, réduit à des pratiques grossières et superstitieuses. On ne sait le nombre des chrétiens des diverses églises ; les missionnaires, malgré leur énergie et leur dévouement, font peu de progrès, et réussissent mal à entamer cette cuirasse d'indifférence qui protège le Chinois contre le prosélytisme des religions de l'Occident.

On ne peut se faire une idée même approximative des ressources et des revenus de la Chine. Le seul revenu des douanes d'Haï-kouon s'élève à 80 millions. Quant au commerce, on l'évalue à 2 milliards et demi. La Chine fournit surtout le thé et la soie. Le thé prend deux voies pour arriver en Europe, la

voie de mer et celle de terre. Le thé dit *thé de la caravane*, qui passe par Maïmatchin et Kiachta, est le thé vert, préparé spécialement pour les *barbares*. Le musc, la rhubarbe, la porcelaine, entrent aussi pour une part notable dans l'exportation. Les Chinois reçoivent par navires européens le riz, l'opium, les tissus. En somme, le chiffre de l'exportation l'emporte de beaucoup sur le chiffre de l'importation. La Chine draine par son commerce les métaux monnayés de l'Europe; l'or et l'argent y entrent et n'en sortent pas.

La Chine renferme les plus riches gisements houillers qui soient connus. Les provinces de Szé-tchouan et de Chan-si ont plus de charbon que le reste de la terre. Dès la plus haute antiquité, les Chinois se sont servis de la houille comme combustible; mais ils ne l'appliquent point encore aux usages industriels.

États tributaires et dépendants. — *Corée.* — La *Corée* est une vaste presque île déliée, baignée par la mer du Japon et le golfe de Pe-tchili. Les côtes sont dangereuses, à cause des courants, des écueils, des îles rocheuses qui les bordent. La plus grande, l'île de *Quelpaert*, a été comparée à la Sicile, comme la Corée a été comparée à l'Italie. C'est, du reste, une contrée à peu près inconnue. Elle est traversée du nord au sud par une chaîne de montagnes dont le point culminant est le *Petenchan* (3 500 mètres). Son principal fleuve est le *Salazi*, qui baigne la capitale, *Séoul*.

D'excellents pâturages nourrissent une forte race de bœufs; mais tandis que les bœufs sont énormes, les chevaux y sont très petits. Au nord, le climat est très froid; le sol produit des céréales; au midi, le soleil est assez chaud pour mûrir le riz. L'or et la houille abondent dans les hautes vallées.

Les relations commerciales de la Corée sont presque nulles, et empreintes de la plus grande défiance à l'égard des étrangers. Le Japon est parvenu à se faire ouvrir quelques ports. Les ambassadeurs chinois qui viennent annuellement à Séoul sont obligés de laisser à la frontière leur escorte. Les villes d'échanges sur la lisière des deux pays sont *Pien-men* et *Kiengouen*.

La Corée paraît très peuplée, mais on n'a aucune donnée exacte sur le chiffre réel de sa population. Les Coréens ont la même origine que les Chinois et présentent le type mongol.

Mandchourie. — La Mandchourie est une province de la Chine. Elle est traversée par de hautes montagnes qui la sé-

parent de la Corée et sillonnée par les affluents de l'Amour. Le principal, qui lui-même est un grand fleuve, est le *Songari*. C'est de la Mandchourie que sont sortis les Tartares qui ont conquis la Chine au quinzième siècle. L'empereur régnant appartient à une dynastie mandchoue. Les Tartares sont répartis en huit corps et autant de hannières qui obéissent à l'empereur : ce sont des guerriers audacieux et redoutables. Le pays est très riche et bien arrosé ; depuis plusieurs siècles les Chinois, prenant une revanche pacifique de leurs anciens conquérants, envahissent comme colons et agriculteurs la Mandchourie ; ils y sont 14 millions, tandis que les Tartares comptent à peine 1 500 000 individus. Le pays produit du blé, de l'orge, du riz, de grandes quantités de miel. La capitale est *Moukden*, dans une situation ravissante (200 000 hab.). *Chéhol* est la capitale dite de l'empereur.

Mongolie. — La Mongolie se divise en deux parties principales : 1° le Grand Désert de *Gobi* ou de *Chamo*. Il commence presque aux portes de Péking, ou du moins à la Grande muraille. C'est un vaste plateau tantôt sablonneux, plus souvent rocheux, absolument stérile. Les arbres y sont aussi rares que dans les déserts turkomaus ; quelques genêts et quelques touffes de bruyère poussent dans les replis abrités. Le climat est très froid en hiver, souvent très chaud en été. Cependant ce désert est parfois traversé par des caravanes de 15 000 chameaux qui vont porter le thé et la soie aux marchands de Maïmatchin.

Le pays des *Mongols Kalkhas* s'étend au revers méridional de l'Altaï ; les nombreux ruisseaux qui découlent des montagnes ont recouvert le sol d'une couche de terre végétale et entretiennent la fraîcheur des pâturages. D'épaisses forêts de pins et de bouleaux sont la retraite des loups et des ours. Deux rivières principales reçoivent l'humidité des monts : la *Sélinga*, la branche la plus lointaine de l'Yenisséï, et le *Kérouloun*, une des rivières qui forment l'Amour. Le gouverneur chinois réside à *Ouliassoutai* (4 000 hab.) ; mais la ville principale est *Ourga*, siège d'une des lamaseries les plus importantes de la Chine après Lhassa. Quant à l'ancienne *Karakorum*, la capitale de Gengis-Khan, on a cru reconnaître ses ruines sur un affluent de la Sélinga, l'*Orkhon*. C'est là que furent reçus Jean du Plan Carpin, l'envoyé d'Innocent IV, en 1245, et Rubruquis, l'ambassadeur de saint Louis, en 1258. Il

s'agissait de conclure avec l'empereur mongol un traité contre les Turcs de l'Asie Mineure et de la Syrie.

Dzoungarie. — La Dzoungarie, comprise entre le Thian-Chan et l'Altaï, occupe une région géographique grande comme deux fois la France. La plus grande partie du bassin du Balkach et de l'Issi-Koul est revendiquée par la Russie. La guerre entre cette puissance et la Chine a été près d'éclater pour la possession de *Kouldja*, sur l'Ili. Entre l'Alatau et le Balkach s'étend le steppe argileux et salé, une des contrées les plus tristes et les plus stériles du monde. La région des montagnes a de belles vallées, des forêts profondes et au-dessus des neiges éternelles. Entre les deux s'étend une troisième région herbeuse et marécageuse, susceptible de culture, et qui a été beaucoup plus habitée qu'aujourd'hui, ainsi que le témoignent les canaux d'irrigation dont les débris apparaissent sur plusieurs points. L'importance de la Dzoungarie vient de ce fait, qu'elle tient les passages qui permettent de passer de la Chine dans le Turkestan russe. Ces portes mongoles s'ouvrent entre le Thian-Chan et le système altaïque. La Dzoungarie est peuplée par des Mongols, des Mandchoux et des Turcs, surtout par les *Kalmouks*. Ils sont les descendants de ceux qui en 1771 émigrèrent en masse des bords de l'Onral pour revenir à leur patrie d'origine. Ils étaient 600 000 au début de l'exode. Pour suivis à outrance par les Bachkirs et les Cosaques, ils ne regagnèrent leurs steppes salées qu'au nombre de 300 000. Les pommettes saillantes, les yeux petits et placés obliquement, le nez épaté, les Kalmouks sont les plus laids des Mongols. Timides et doux, ils vivent à l'état nomade des produits de leurs troupeaux de chevaux. Ils payent tribut à la Chine et à la Russie.

Turkestan chinois. — Le Turkestan chinois occupe entre le Kouen-lun, le Thian-Chan, le Pamir et le désert de Gobi une dépression profonde, reste de l'ancienne mer desséchée. Il fut conquis en 1873 par Yacoub-beg, fugitif du Ferghana, qui depuis a été renversé par une armée chinoise. La plupart des ruisseaux vont au *Tarim*, qui lui-même finit dans le *Lob-nour*. Entouré de déserts et de montagnes, le Turkestan apparaît comme un paradis délicieux. De magnifiques pâturages alternent avec des champs de blé, de riz, des vergers où mûrissent tous nos fruits d'Europe. Le pays est admirablement arrosé et bien cultivé. Les montagnes, où vague l'*argali* ou mouton géant, recèlent des mines d'or, de cuivre, de plomb,

de jade, de houille. Les villes, les bourgades, abondent. Les deux principales sont *Kachgar* (35 000 hab.) et *Yarkand* (70 000 hab.). On se dirait transporté dans nos centres européens, tant les villes sont propres et bien tonues ; la police est faite avec le plus grand soin ; on y voit des écoles que fréquentent garçons et filles, des bazars bien fournis, des hôtels et des restaurants, qui valent, dit-on, ceux de Calcutta et de Londres. *Yengi-Hissar* (42 000 hab.), entre *Kachgar* et *Yarkand*, ne le cède en rien ni à l'une ni à l'autre. Les habitants sont ou Tartares ou Turcs et reconnaissent l'Islam comme religion.

Thibet. — Le Thibet est le pays des hauts plateaux formés par l'Himalaya, le Karakorum et le Kouen-lun. Malgré son altitude considérable, les hivers sont assez doux, les étés sans chaleur. Entre le Kou-kou-noor et Lhassa le pays est inhabité ; dans le Thibet proprement dit, la population est adonnée à l'agriculture. Les deux grands fleuves sont l'Indus et le *Yarutzan-bo*, branche supérieure du Brahmapoutre, qui coulent chacun dans une direction opposée. Les autres rivières vont finir dans des bassins fermés. Le plus vaste est le *Tengri-noor* ou *Namtcho*, vaste nappe d'eau de 86 kilomètres de longueur sur 15 à 55 de largeur. Dans ses îles s'élèvent un grand nombre de monastères bouddhiques. La plus belle nappe d'eau est le lac *Palti*, qui renferme une grande île, un des sanctuaires les plus vénérés du bouddhisme. Jadis il se faisait par les passes de l'Himalaya un grand commerce entre le Thibet et l'Inde ; ce commerce est sans cesse entravé par les fonctionnaires chinois. La capitale est *Lhassa*, la Rome bouddhique, résidence du *Dalaï lama*, sorte de pape, qui vit relégué au fond d'un palais magnifique, dont la coupole est toute couverte d'or ; à l'intérieur sont dressées plusieurs centaines d'idoles du même métal. Tous les environs de Lhassa sont peuplés de monastères, où vivent les bonzes, astreints au célibat, divisés par les querelles des bonnets rouges et des bonnets jaunes. Le plus riche de ces monastères est celui de *Samaya-Gompa*, célèbre par ses bibliothèques et la magnificence de ses idoles. Les Thibétains appartiennent à une race un peu différente du reste des Chinois ; ce sont eux qui par leurs migrations ont peuplé la vallée du Gange avant les Aryens.

Entre le Thibet et le Szé-tchouan vivent des tribus sa-rouches et indépendantes, qui, protégées par leurs montagnes, n'ont jamais pu être complètement soumises. Les principales

sont celles des *Lolos* et des *Lissous*, vigoureux et très braves.

Yun-nan. — Le *Yun-nan* est la province située au nord de l'Indo-Chine. Il est traversé par trois chaînes neigeuses, qui se continuent dans le Birman et le Laos, et est arrosé par le cours supérieur du *Salouen*, du *Mekong*, et par le *Song-koï*, véritable route commerciale de la Chine méridionale au Tongkin. Les maîtres du pays sont les *Panthaïs*, colonie musulmane qui descend des soldats appelés au huitième siècle par les empereurs de Chine contre les rebelles. Ils se sont maintenus au milieu des populations chinoises, sans se laisser entamer, et ont, à diverses reprises, inquiété l'État par leurs révoltes et leurs velléités d'indépendance. Le *Yun-nan* a une grande importance au point de vue commercial, et il est destiné à en prendre une plus grande encore. Il est l'entrepôt naturel des échanges entre la Chine méridionale et le golfe du Tongkin, d'une part, le golfe du Bengale, de l'autre. La capitale est *Yun-nan-fou*; la ville principale, *Talifou*, sur les bords du lac Tali.



JAPON.

Aspect général. — L'archipel japonais se déploie du nord au sud, du Kamtchatka à l'île Formose, entre le 32° et le 25°. Il comprend les îles Kouriles, cédées tout entières au Japon par la Russie en échange de l'île Saghalien, les îles Yéso, Nippon, Sikok, Kiou-siou, l'archipel des Liéou-Kiéou, qui avoisinent Formose et la côte chinoise, sans compter un nombre considérable d'îles plus petites.

Le Japon réunit ainsi tous les climats, et ses îles, échelonnées sur le même méridien, lui donnent les produits des contrées du nord et ceux des contrées tropicales. Les îles Kouriles et Yéso, par leurs brouillards et leurs frimas, la végétation des sapins, leurs pêcheries de saumons, rappellent la Norvège et l'Écosse. Nippon, dont le climat répond à celui de la France et de l'Espagne, a les productions de nos pays tempérés, avec une végétation plus vigoureuse et plus variée : le camphrier, le bambou, le marronnier, revêtent ses montagnes d'une parure verdoyante; le blé, la vigne, le mûrier, le tabac, auxquels il faut joindre le riz et le thé, couvrent le sol d'admirables cultures. L'oranger apparaît dans l'île Kiou-siou; la canne à sucre et le palmier sont les produits caractéristiques des îles Liéou-Kiéou.

Géographie physique. — Dans leur ensemble les îles de l'empire du Soleil se développent sur trois grandes lignes courbes, dont la concavité est tournée vers l'Asie, et qui séparent du Pacifique trois mers intérieures : la mer d'*Okhotsk*, entre le Kamtchatka, les Kouriles et Yéso; la *mer du Japon*, entre Yéso, Nippon et la Corée; la *mer Jaune*, entre la Chine et l'archipel des Liéou-Kiéou. Les côtes orientales du Japon sont baignées par le grand courant d'eau chaude du *Kuro-Siwo*, qui est dans le Pacifique le pendant du Gulf-stream dans l'Atlantique; il traverse tout le Grand Océan, et, s'infléchissant suivant les lois du mouvement de rotation de

La terre, il va frapper les côtes de Californie. Par lui les Japonais ont pu connaître dix siècles avant nous l'existence de l'Amérique ; leurs jonques fréquentaient les ports mexicains avant la conquête de Fernand Cortez. A la hauteur de Yéso ce courant d'eau chaude se heurte à des courants d'eau froide venus de la mer d'Okhotsk et de la mer Glaciale par le détroit de Behring. Dans les remous que provoque la rencontre des eaux d'inégale densité pullule la vie animale, comme à la rencontre de courants semblables dans l'Atlantique on trouve les pêcheries du banc de Terre-Neuve.

Les côtes du Japon sont très découpées et creusées de golfes innombrables. Il serait superflu de les énumérer ; les plus fréquentés sont : le golfe d'*Yedo*, qu'ouvre le canal d'*Uruga* ; le golfe d'*Isenoumi*, au fond duquel est Nagoya ; surtout le *Souvo-Nada* ou mer intérieure, compris entre Sikok et les deux presqu'îles méridionales de Nippon. Il y règne une animation extraordinaire, un va-et-vient incessant de jonques et de navires, à cause des deux ports qui en occupent le fond, *Hiogo* et *Osaka*.

Toutes les îles japonaises sont de formation volcanique ; elles se trouvent sur le vaste anneau platonien qui entoure le Pacifique et qui, commençant au Kamtchatka, se continue par les bouches ignivomes des îles de la Sonde. Les îles Kouriles à elles seules renferment 32 cimes volcaniques connues. Ces cimes sont en général peu élevées, et ne dépassent pas 2 000 mètres, tandis que plusieurs volcans voisins du Kamtchatka atteignent 4 800 mètres. Ces volcans paraissent de formation relativement récente ; leurs formes sont très nettes et leurs flancs couverts de cendres ; neuf au moins sont encore en activité. Des neiges éternelles séjournent sur leurs pentes, et des brumes continuelles enveloppent les îles, dont les habitants de race mélangée, Kamtchadales, Aïnos, Esquimaux, vivent de la pêche et de la chasse.

Onze volcans fument ou ont cessé de vomir des flammes dans l'île *Yéso*. Cette île, mal connue à l'intérieur, même des Japonais, est froide, enveloppée de brouillards et de neiges pendant de longs hivers. L'intérieur est couvert d'épaisses forêts d'arbres à aiguilles. On y a découvert d'inépuisables mines de houille, qui commencent seulement à être exploitées. Les côtes sont très poissonneuses, et les habitants vivent surtout de la pêche.

Nippon, du nord au sud, est traversée par une chaîne de

montagnes qui atteint sa plus grande épaisseur au parallèle de Yedo. On en connaît mal le détail ; on sait seulement que l'arête principale se double et se triple de chaînes parallèles et que de nombreux passages, utilisés par des routes bien entretenues, font communiquer les deux versants. 32 volcans, dont plusieurs en activité, ouvrent leurs cratères déchiquetés. En face de Yedo s'élève le sommet toujours couvert de frimas, la montagne sainte des Japonais, le *Fusiyama* (3 745 m.). Au nord l'*Asamayama* porte plus haut encore son sommet et passe pour le géant du Japon ; son cratère n'a pas moins de 300 m. de diamètre et fume sans cesse.

L'île de *Sikok* est la seule où l'on n'ait surpris aucune manifestation d'activité volcanique. Dans l'île *Kiou-siou*, à l'est de Nagasaki, l'*Outzen* passe pour avoir enseveli à la fin du siècle dernier sous la lave et les cendres 53 000 personnes. Le volcan paraît depuis lors s'être assoupi ; cependant trois sources sulfureuses chaudes jaillissent encore avec une grande puissance à Vobama, Rojogo et Outzen. Le sol tout autour est dépourvu de toute végétation, et si brûlant qu'on n'y saurait marcher.

Une multitude de torrents ou *gawas* descendent de ces montagnes ; aucun n'est navigable ; mais grâce à eux la végétation est superbe, et ils ont recouvert le sol d'une épaisse couche alluviale.

Richesses naturelles du Japon. — Tandis que les montagnes de la Chine sont nues et pelées, les Japonais ont su ménager leurs ressources forestières, et les beaux ombrages ne leur manquent pas. Partout le sol est admirablement cultivé ; la science de l'irrigation est poussée jusqu'à la perfection ; il ne reste que très peu de terres en friche. Le thé et le riz, bien qu'inférieurs aux mêmes produits chinois, sont la base de l'alimentation et le principal article de l'exportation. Comme articles industriels il faut y joindre la soie, les bronzes artistiques, les magnifiques porcelaines, supérieures par le fini de l'exécution et l'ingéniosité du travail aux porcelaines chinoises.

On n'a pas encore une idée exacte des richesses minérales du Japon. La houille, nous l'avons vu, abonde à Yéso ; elle ne manque pas non plus à Nippon, mais elle paraît de qualité inférieure. M. Lyman, chargé de l'exploration géologique du Japon, évalue à 620 millions de tonnes la richesse de ses gisements houillers, sans y comprendre Yéso. Le fer se ren-

contre presque partout; le cuivre de la province de *Nambou* passe pour le meilleur du monde entier. Les mines d'étain, d'or et d'argent sont relativement beaucoup moins abondantes.

Races du Japon. — Le peuple japonais paraît résulter du mélange d'éléments fort divers. Les autochtones, ou les plus anciens possesseurs du sol, sont les *Aïnos*, qui sont aujourd'hui relégués dans l'île *Yéso* et les *Kouriles*. Ils offrent ce phénomène étrange d'un peuple présentant tous les traits des races indo-européennes, isolé au milieu de peuples jaunes; leur teint est brun, leurs traits réguliers, leurs yeux sans obliquité, leur taille plus haute que celle des Japonais. Ce qui achève de les distinguer des Japonais au visage glabre, c'est l'extraordinaire développement du système pileux. Une longue barbe flotte sur leur poitrine; leurs bras et tout leur corps sont couverts de poils drus et épais, sous lesquels leur peau disparaît. Ils habitaient autrefois des cavernes où l'on montre encore leurs refuges. Vigoureux, mais timides et très doux, ils vivent dans de pauvres huttes du produit de leur pêche ou de leur chasse. Les Japonais se défendent de descendre de colonies chinoises, et M. de Varigny soutient que leurs prétentions sont fondées. Il a été frappé des analogies que présentent le type japonais et le type polynésien. La langue même a des radicaux identiques; les habitants de *Nippon* et ceux d'*Hawaï* arrivent après très peu de temps à se comprendre. On suppose qu'à la suite des invasions mongoles qui bouleversèrent l'Asie centrale, les populations pressées dans la péninsule indo-chinoise se réfugièrent dans leurs canots et, s'abandonnant au *Kuro-Sivo*, vinrent peupler les côtes du Japon.

Quoi qu'il en soit, si la race n'est pas complètement chinoise, la civilisation vient de la Chine. Les Chinois ont donné au Japon leur religion, le bouddhisme, leurs costumes, leurs habitudes, leur écriture. Les livres chinois sont entre les mains des Japonais, mais l'écriture n'étant pas phonétique, ils les lisent dans leur langue, qui n'est pas la langue chinoise. Du reste, les différences entre les deux peuples frappent les yeux les moins observateurs. Le Japonais est vif, doué d'imagination, mobile, impatient de s'assimiler les sciences et les choses de l'Occident; le Chinois est obstiné dans sa routine et singulièrement tenace, plus vicieux, mais plus énergique, Rien de plus propre et de plus coquet que les villes et villages japonais. Les maisons, faites de bambous légers, n'ont pour

murs que des cloisons de papier qu'on lève et abaisse à volonté. Au milieu de la chambre du rez-de-chaussée s'étale un brasero de terre ou de bronze sur lequel se prépare le repas; tout autour se groupent la famille et les amis. Chaque ville a ses bains publics. Ce peuple, gai et expansif, raffole de théâtre; il n'est si petit village qui n'ait une scène où se jouent des comédies populaires. La plupart des villes chinoises sont, au contraire, sales et sordides.

Géographie politique. — Au point de vue politique, le Japon se divise en neuf grandes provinces, subdivisées chacune en de nombreux districts ou arrondissements. L'intérieur du Japon étant jusqu'ici resté à peu près hermétiquement fermé aux Européens, nous ne connaissons guère que les ports.

La capitale est *Yedo*, qui depuis que le mikado en a fait sa résidence compte 1 million d'habitants. Entourée d'un horizon de montagnes, elle domine une baie superbe. Le quartier marchand, ou *Soto-siro*, est très peuplé et très animé. Le plus grand ordre et la plus grande propreté regnent dans les rues, témoignant d'institutions municipales bien comprises. A ce titre, *Yedo* ne le cède à aucune grande ville d'Europe. Le quartier officiel, ou *Siro*, forme une cité à part, entourée de murailles et de fossés. C'est là que résidait le taikoun, ainsi que les grands daïmios, dans des palais cachés par l'épaisseur d'admirables parcs; c'est encore là que séjourne la cour.

Yokohama (80 000 hab.) est la ville européenne; elle n'existait pas avant 1858. Là sont les résidents et les consuls des puissances de l'Occident, sauf de l'Angleterre; les grandes maisons de commerce et de banque, les hôtels des négociants millionnaires. *Yokohama* est le point d'attache des paquebots qui de *Chang-haï* se rendent à *San-Francisco* à travers le Pacifique.

Kioto ou *Miako* (700 000 hab.) était l'ancienne capitale politique et religieuse du Japon. Elle est assise sur un gawa qui écoule le beau lac de *Biwa*. Elle renferme des milliers de temples et des pagodes desservis par leurs prêtres et entourés de gracieux jardins. L'ancien quartier impérial s'appelle le *Gosho*. La vie s'en est retirée depuis que le mikado et sa cour l'ont quittée. Depuis lors elle présente, dit un voyageur, « l'aspect d'une Babylone défraîchie et démodée. » Les ports de *Kioto* étaient, sur la mer intérieure, *Osaka* et *Iiogo*.

Osaka (500 000 hab.) est la Venise japonaise; elle est divisée

par les bras du fleuve de Kioto qui la sillonnent et que franchissent 3,500 ponts. Osaka est le grand entrepôt pour le thé et les graines de vers à soie. Sa voisine, *Hiogo*, compte 200 000 habitants.

Nagoya n'a pas moins de 200 000 habitants. C'est une ville industrielle qui fabrique et vend les fameuses porcelaines d'Owari.

On peut citer encore, dans Nippon, les ports ouverts de *Mi-tho*, de *Niegata*; à l'intérieur, la ville de *Kirin*, qui paraît être la grande cité des soieries, le Lyon japonais.

Dans l'île d'*Yéso*, signalons le port d'*Hakodade*, qui a 25 à 30 000 habitants. Fréquenté surtout par les navires russes et américains, *Hakodade* fait un grand commerce de bois, de charbons, de poissons séchés et de fourrures.

Dans l'île de Kiou-siou, *Nagasaki* (150 000 hab.) est appelé à un grand avenir. C'est en effet le point le plus rapproché de la Chine; elle est reliée à *Chang-haï* par un service de paquebots. Près de *Nagasaki* se découvre l'îlot de *Décima*, où, depuis le quinzième siècle, étaient installés des comptoirs hollandais; ces négociants très pratiques, s'occupant exclusivement d'affaires, non de religion et de politique, étaient jusqu'en 1853 les seuls Européens par qui l'on connût quelque peu le Japon et ses richesses.

Progrès du Japon. — Depuis 1865, les Japonais ont accompli des progrès extraordinairement rapides. Doués de rares facultés d'assimilation, ils ont compris la supériorité de l'Europe et se sont mis sans tarder à l'apprentissage de ses sciences et de ses méthodes. Ce sont des instructeurs européens qui dressent leurs soldats et organisent leurs armées; des Français qui mettent en harmonie notre code civil avec les coutumes et les lois du pays, des professeurs sortis de nos écoles qui enseignent les sciences et les langues dans celles qu'a libéralement ouvertes le mikado. Deux grands établissements maritimes ont été fondés à *Johosco*, près de *Yokohama*, et à *Hiogo*. La flotte japonaise compte déjà 70 bâtiments à vapeur et plusieurs frégates cuirassées. Les travaux publics, phares, routes, télégraphes et chemins de fer, sont poussés avec une ardeur fiévreuse. Trois lignes ferrées ont été ouvertes jusqu'à ce jour : celle de *Yokohama* à *Yedo*, celle d'*Osaka* à *Hiogo*, celle d'*Osaka* à *Kioto*.

Non seulement le Japon reçoit les Européens, mais il envoie chaque année dans nos capitales un grand nombre de jeunes

gens pour s'instruire dans nos lycées et nos écoles, étudier sur le vif notre civilisation, et faire profiter leur pays des progrès les plus récents réalisés chez nous.

Révolutions du Japon. — L'évolution si subite et si prompte du Japon, le contraste complet entre ses défiances passées et l'élan qui le porte vers notre civilisation, les incertitudes des plénipotentiaires européens au sujet de la politique intérieure de ce pays, rendent indispensable un aperçu sommaire de l'histoire du Japon et des révolutions qu'il a traversées.

Depuis vingt siècles peut-être, le Japon est gouverné par le mikado, souverain temporel et religieux résidant à Kioto, regardé comme un dieu de son vivant, comme après sa mort, relégué dans un palais, loin des yeux des profanes, dans un lointain favorable au respect et à la vénération de ses sujets. Au-dessous de lui étaient les *daïmios*, princes issus du sang royal, aristocratie pourvue de grands domaines, et gouvernant comme fonctionnaires des provinces dont ils ne tardèrent pas à faire des principautés à peu près indépendantes. Ainsi agirent nos grands vassaux sous les premiers rois de la dynastie capétienne. Ces *daïmios* accueillirent avec faveur au seizième siècle les Européens et les missionnaires, dont ils prétendaient s'aider dans leurs revendications. De là le succès de la prédication de saint François-Xavier, et les terribles représailles qui suivirent et fermèrent complètement le Japon aux Européens.

Un grand général du mikado, Taïkosama, sorti d'une famille de paysans, vengea enfin l'abaissement dans lequel vivait le souverain légitime. Il fit de grandes conquêtes, dompta les *daïmios* et chassa les chrétiens; mais, abusant, à son tour, du prestige de ses victoires, il prétendit exercer la réalité du pouvoir sous le titre de *taïkoun* et ne faire du mikado qu'une idole vaine, sans autorité et sans influence. Son successeur, *Heïas*, publia en 1603 les lois du *Gongensama*, qui organisèrent le *taïkounat*. Tous les *taïkouns* ont appartenu à sa famille. Il força les grands *daïmios* à quitter pendant six mois leurs domaines pour se fixer dans sa propre capitale, à Yedo, sous ses yeux et sous la surveillance de sa police; pour diminuer l'importance de cette aristocratie, il institua 180 *petits daïmios* et 80 000 *hat-tamottos*, possesseurs de fiefs et relevant des *petits daïmios*. Cette situation dura deux siècles et demi, malgré bien des protestations et des résistances promptement étouffées.

L'arrivée des Européens devait provoquer une crise et ouvrir pour le Japon l'ère des révolutions. Le *taïkoun* accueillit

les étrangers avec faveur, et signa en 1858 des traités avec les Anglais, les Français et les Russes. Il espérait profiter de leur science et de leurs ressources. Il augmenta, en effet, son armée, demanda aux puissances européennes des instructeurs, des fusils, des canons; en même temps, le développement des transactions commerciales, les revenus des douanes, l'agiotage de l'argent, lui procuraient d'inépuisables ressources.

Les grands daïmios protestèrent au nom de la constitution, exaltèrent contre les étrangers le fanatisme de leurs officiers et de leurs soldats et provoquèrent ces affreux massacres dont nos nationaux furent victimes, sans que le taïkoun impuissant pût les conjurer. Lui-même fut assassiné en 1860 et remplacé par le chef de ses ennemis, Stotsbachi, prince de Mitho.

Stotsbachi se montra aussi autoritaire que les taïkouns précédents. Il fit reconnaître par le mikado tous les traités signés avec les étrangers, combattit la turbulence des daïmios, et, pour mieux les contenir, resserra son alliance avec les Européens. Il donna la plus vive impulsion à l'organisation des services administratifs, aux finances, à l'armée, à la marine. La révolte des daïmios vint le surprendre en pleine organisation. Sommé de remettre ses pouvoirs au mikado, il préféra tenter la voie des armes et fut vaincu à *Fushimi* (1868). Après cette défaite, le taïkounat fut aboli.

Le mikado, vainqueur grâce à l'aristocratie, sortit alors pour la première fois du palais où ses ancêtres avaient vécu invisibles. Il voulut voir les étrangers, et, séduit par les merveilles de la civilisation européenne, se montra plus disposé que les taïkouns eux-mêmes à entrer dans la voie des réformes. En 1871 il appela aux affaires Iwakura, le Richelieu du Japon. Ce ministre retourna contre les daïmios la révolution qu'ils avaient faite, commença par réduire les plus faibles, tout en flattant les plus puissants, profita de leurs inimitiés et de leurs jalousies pour les vaincre les uns après les autres, et finit par les réduire au simple rang de fonctionnaires impériaux. En 1874, une victoire décisive gagnée sur quatre des plus puissants daïmios rebelles consolida la révolution et ferma l'ère des conflits.

INDO-CHINE.

Généralités. — L'Indo-Chine est une contrée bien nommée : intermédiaire entre l'Inde et la Chine, elle participe de l'une et de l'autre. Par la race, la langue, l'Indo-Chine occidentale se rattache à la péninsule hindoue ; l'Indo-Chine orientale est profondément pénétrée par les influences chinoises. Entre ces deux régions se détache une presqu'île, très longue et très mince, d'un développement de 1 200 kilomètres, où dominent les éléments malais. L'Indo-Chine est donc située comme au carrefour où trois puissants courants ethnologiques se heurtent et se mêlent. De là vient l'importance capitale de ce pays comme intermédiaire commercial entre l'Inde anglaise, les îles de la Sonde, les contrées de l'extrême Orient. Ce qui ajoute encore à cette importance, c'est que tous les vaisseaux qui de l'Océan Indien veulent se rendre dans le Pacifique sont obligés de s'engager dans la passe fort étroite qui sépare l'île de Sumatra de la presqu'île de Malacca. Tout le commerce du monde avec l'extrême Orient suit cette voie. Attirées par la perspective de prises faciles et riches, des nuées de pirates malais ou chinois, dissimulées dans les anses des côtes, guettaient le passage des navires pour les piller. Les marines européennes ont dû sévir à plusieurs reprises contre ces forbans et détruire leurs refuges pour assurer la sécurité du commerce.

La géographie physique de l'Indo-Chine est encore très mal connue ; les côtes seules ont été relevées avec soin. Les voyages des officiers anglais dans le Birman, les expéditions de MM. de Lagrée et Francis Garnier, les récentes explorations du docteur Harmand dans le Laos et l'Assam, nous ont donné des notions assez précises sur le cours des grands fleuves et sur les grandes lignes de la structure physique du pays. Cinq chaînes de montagnes, se détachant du plateau du Thibet et du Yun-nan, se ramifient sous divers noms dans la péninsule indo-chinoise, forment la ligne de séparation des

grands fleuves et déterminent leur direction générale du nord au sud.

L'Indo-Chine est morcelée en plusieurs États indépendants :

L'empire Birman ;

Les possessions anglaises ;

Le royaume de Siam ;

La Cochinchine française et le Cambodge ;

L'empire d'Annam.

EMPIRE BIRMAN.

L'empire birman, diminué de l'Aracan et du Pégou, cédés à l'Angleterre, ne touche plus à la mer.

De hautes montagnes couvertes de neiges séparent le Birman du Thibet et du Yun-nan. Cette chaîne est connue sous le nom de *Lang-tan* ; de grandes arêtes forment la ligne de séparation entre l'Irawady et l'Aracan, l'Irawady et le Sittang, le Sittang et le Salouen. Ces montagnes, où se remarquent quelques traces de révolutions volcaniques, sont couvertes d'impénétrables forêts vierges, où abondent le tigre et l'éléphant sauvage. Quelques essences comme celles du teck sont particulièrement recherchées. D'importants gisements de houille et de pétrole ont été signalés sur divers points.

Population. — Le haut pays, les vastes étendues forestières, sont peuplés par des tribus sauvages, peut-être autochtones, à coup sûr indépendantes ; l'empereur birman n'exerce sur elles qu'une autorité nominale. Ce sont à l'ouest les *Khyen* et les *Yowas*, les *Chans* à l'est, les *Kares* au midi. Quant aux Birmans proprement dits, ils habitent la vallée de leur grand fleuve. Les traditions du pays font de l'Inde le berceau de ce peuple. Il est très probable qu'il a été habité par des tribus semblables à celles qui occupaient la vallée du Gange et le Dekan avant la grande invasion aryenne. A coup sûr la langue, la religion, les mœurs, viennent de l'Inde. Les Birmans sont bouddhistes. Le clergé n'a cessé d'exercer une grande influence sur le peuple. Partout dans les lieux habités apparaissent des pagodes aux toits retroussés, où repose le Bouddha ventru et grotesque de l'Orient ; des monastères où pullulent bonzes et talapains, vivant des dons de la piété publique. L'instruction est donnée exclusivement par ces bonzes. L'usage veut même que

les fils des grandes familles prennent pendant quelques années l'habit monastique et vivent de la vie contemplative avant d'entrer dans le monde. Les Birmans sont généralement d'assez haute taille, bien musclés; leurs mœurs sont simples, douces et hospitalières; malheureusement ils s'abandonnent à la mollesse et à l'indolence. Le despotisme exercé par l'empereur, les grands et les bonzes, les a habitués à une grande servilité qui les dégrade aux yeux de l'Européen.

Bassin de l'Irawady. — Le grand fleuve de la Birmanie est l'Irawady. Descendu du *Lang-tan*, il coule tantôt entre des forêts silencieuses, tantôt entre des rives sablonneuses; souvent des rochers pittoresques étrangent son cours, portant à leur sommet quelque pagode vernissée qui reluit au soleil. Il reflète quelques villes florissantes et un grand nombre de cités ruinées.

La plupart des villes de l'empire sont situées sur le fleuve; la capitale a souvent changé de place, au gré du caprice des souverains et des superstitions populaires; mais toujours la civilisation birmane a remonté le fleuve, laissant des ruines derrière elle. La vieille capitale, *Prome*, appartient aujourd'hui aux Anglais et n'est plus qu'un vaste amas de débris; plus haut *Magweh*, dans la Birmanie, possède une des plus riches pagodes de l'empire. Pres de *Magweh* sont d'abondantes sources de pétrole exploitées par des Arméniens, qu'on retrouve jusque dans cet extrême Orient. *Pagan*, qui succéda à *Prome*, et qui est détruit depuis le treizième siècle, montre encore de beaux restes d'architecture. *Ava* (la ville des bijoux) fut le siège de l'empire pendant 400 ans; elle était célèbre par sa magnificence. Il n'en reste que quelques huttes et quelques couvents, au milieu d'amas de décombres. *Amarapoura* lui succéda, pour être abandonnée à son tour par l'empereur et son peuple. Les Chinois fixés dans la ville n'ont pas suivi l'exode général; ils sont aujourd'hui presque les seuls habitants de la cité déchuë. Ils se sont bâti un magnifique temple et possèdent de nombreuses distilleries de sucre. La plaine, très riche, est couverte de champs de cannes et d'indigotiers. *Mandalai*, la capitale de la Birmanie depuis quarante-cinq ans environ, est située comme les précédentes au bord du fleuve, au pied d'une colline. Elle est divisée en trois enceintes carrées; l'enceinte contrale est occupée par le palais et les bâtiments qui en dépendent, la deuxième par les grands et les officiers de cour, la troisième par le peuple. Les Arméniens y font la

banque; le commerce est exercé par les Chinois, qui ont un bazar. Dans le haut bassin de l'Irawady, *Bhammo* est le grand marché des échanges entre la Birmanie et la Chine.

Les Anglais, qui occupent les embouchures de l'Irawady, avaient tout intérêt à bien connaître le bassin supérieur de ce fleuve, sa navigabilité, ses ressources; ils espéraient qu'ils pourraient le remonter en bateau jusqu'au cœur des provinces méridionales de la Chine, et attirer par cette voie une partie des produits qui s'écoulent par les grands fleuves chinois. L'expédition du major Sladen, suivie de plusieurs autres, a démontré que jamais les steamers ne pourraient remonter jusqu'au Yun-nan à cause des rapides qui embarrassent le fleuve. Toutefois ces expéditions ont eu pour résultat de faire connaître une région riche, civilisée par les prêtres bouddhistes, et où les travaux d'art ne sont point rares. Les habitants paraissent dans une grande aisance; hommes et femmes sont surchargés de bijoux précieux. La principale ville est *Mamwyne*, qui produit de la soie et du coton merveilleusement fins. Le grand entrepôt du Yun-nan sur la frontière est *Momein*; le major Sladen, et plus récemment deux Français, Fau et Moreau, morts pendant cette exploration, ont pu la visiter.

Des deux autres fleuves de la Birmanie, l'un, le *Sittang*, coule au milieu de forêts épaisses, à peine habitées : la ville de Sittang appartient aux Anglais; l'autre, le *Salouen*, puissant cours d'eau, traverse les régions à peu près inconnues du Laos birman et finit à peu de distance du Sittang dans le golfe de Martaban. La résidence du gouverneur du Laos est *Monai*, qui a, dit-on, 20 000 habitants.

La population totale de la Birmanie est évaluée à 15 millions d'âmes.

POSSESSIONS ANGLAISES.

Une guerre heureuse contre la Birmanie a donné en 1816 à la Compagnie des Indes les provinces d'Aracan et de Tenasserim; une nouvelle guerre en 1849 lui assura la possession du Pégou.

L'*Aracan* est l'ancien littoral de la Birmanie. Il s'étend de la chaîne du *Youma-doung* à la mer, semée d'écueils et d'ilots. Les pentes des montagnes, très abruptes, sont revêtues de bois

impénétrables; le reste du pays est couvert d'une épaisse couche d'alluvions très fertile, mais peu cultivée. L'indigo, le poivre rouge, la canne à sucre, le riz, sont les principaux produits de l'Aracan. Les habitants sont les *Moghs*, de même race que les Birmans.

L'ancienne capitale, *Aracan*, eut au commencement du siècle 100 000 habitants. Elle est encore entourée de hautes murailles et jonchée de ruines; il ne lui reste de sa splendeur passée que quelques belles pagodes et des huttes habitées par 33 000 âmes. Le capitale anglaise est *Akyab*, en face de l'archipel *Bolongo*.

Le *Pégou* était la plus riche province de la Birmanie. Il comprend l'énorme delta de l'*Irawady*. Pendant les crues du fleuve, le pays tout entier semble enseveli sous les eaux. La chaleur fécondant cette fange, le *Pégou* produit en abondance l'indigo, la canne à sucre, mais surtout le riz, qui s'expédie à destination de l'Inde.

Le *Pégou* renferme plusieurs des anciennes villes de la Birmanie, glorieuses par leur passé, aujourd'hui dégradées et sans gloire : *Prome*, l'antique capitale des empereurs; *Sittang*, sur le fleuve du même nom. *Pégou* même a cédé le pas à *Rangoun* (65 000 hab.), sur une des branches du delta, résidence du gouverneur.

Le *Tenassérin*, qui s'étend jusqu'à l'isthme de *Kraw*, la principale articulation de la presqu'île de Malacca, est un pays montueux, couvert de forêts, beaucoup moins riche et moins peuplé que le *Pégou*. Une région fait exception, celle des embouchures du Salouen, au fond du golfe de Martaban; au débouché s'élève *Moulmein*, qui compte 70 000 habitants. Sur la côte on rencontre les petits ports de *Tavay* et de *Merghi*, en face de l'archipel du même nom.

Péninsule de Malacca, les détroits. — L'isthme de *Kraw* ne mesure que 50 kilomètres entre le golfe du Bengale et le golfe de Siam. On a parlé souvent de le couper par un canal, qui éviterait aux vaisseaux la longue et dangereuse navigation du détroit de Malacca. On a reculé devant l'énorme dépense; il est probable que les Anglais, dans un avenir prochain, y établiront du moins un chemin de fer, comme celui qui existe de Colon à Panama. Le roi de Siam prétend exercer un droit de souveraineté sur la péninsule; ce droit n'est reconnu ni par les Anglais, ni par les princes malais, qui se proclament indépendants.

L'intérieur de la presqu'île de Malacca, mal connu encore, est habité par des autochtones, de race brune, qui végètent dans les forêts, faibles, timides, farouches, cherchant contre les bêtes sauvages un refuge dans leurs huttes juchées sur des supports de bambous. On les appelle *Binouas*, *Jakuns*, *Orangs-Sakieys*. Les véritables maîtres sont les *Malais*, qui ont fondé plusieurs sultanies ou royaumes et font le cabotage de toutes les côtes.

Les principaux de ses États sont : la sultanie de *Pèrak*, traversée par le *Pèrak* et qui renferme d'inépuisables mines d'étain, exploitées par une compagnie anglaise.

Celles de *Sulangore*, de *Simbitan*; celle de *Moar*, où se dresse le *mont Ophir* (1220 mètres), recouvert de taillis inextricables où vit le faisan argus ;

Le royaume de *Djohore*, qu'arrose la rivière du même nom, étale une végétation luxuriante, produit du tabac, de l'opium, du riz, de l'indigo. Il est habité par 40 000 Malais et 75 000 Chinois, deux races qui se ressemblent, mais qui sont animées l'une contre l'autre de haines invétérées, dégénérant en rixes sanglantes.

Les Anglais ont pris pied sur plusieurs points de la péninsule.

En 1786, ils acquirent *Poulo-Pinang*, moyennant une rente annuelle de 10 000 dollars payée au rajah de *Quédah*. L'île est bien située sur le chemin de l'Inde à la Chine. L'air frais et tonique que l'on respire sur les collines de l'intérieur a déterminé la construction de nombreuses villas, sortes de sanatoria pour les Anglais, éternés par les chaleurs de la côte.

En face de *Poulo-Pinang*, l'Angleterre a créé un établissement appelé province de *Wellesley*. Il est en pleine prospérité. Le sol d'alluvion, riche et gras, produit le riz, le poivre, le cacao, surtout la canne à sucre. Des usines à sucre admirablement aménagées ont été construites à *Georgetown*, qui, bien que de date récente, compte 60 000 habitants.

En 1511, le grand d'Albuquerque, comprenant l'importance commerciale d'une station à l'extrémité de la péninsule indo-chinoise, conquiert Malacca. Elle devint sous l'administration portugaise une place forte de premier ordre et compta près de 100 000 habitants ; il n'en reste aujourd'hui que des ruines. Sa vieille cathédrale garde encore le tombeau de saint François-Xavier ; mais la plupart de ses églises et de ses monastères ont été transformés en magasins et en entrepôts ; 25 000 habitants

demeurent dans ses décombres, Malais, Chinois, métis portugais parlant un patois corrompu qui rappelle de loin la langue de Camoëns, enfin des Anglais, maîtres actuels de la colonie.

L'importance de Malacca a passé tout entière à *Singapour*, dans un îlot situé à l'extrémité de la presqu'île. La situation admirable de *Singapour*, où se croisent les routes de l'Inde, de la Cochinchine, de la Chine, de Batavia, des Philippines, de l'Australie, a été choisie par sir Stamford Raffles, qui déclara *Singapour* port franc. A vrai dire, *Singapour* est un vaste quai de débarquement, un entrepôt, un bureau d'informations. Là s'équilibrent toutes les variations économiques du commerce de l'extrême Orient, et les marchandises sont dirigées vers le point où les prix sont le plus rémunérateurs. Rien de plus curieux que la population très mêlée de *Singapour* : on y voit des Malais, pêcheurs et bateliers, des Hindous, des Klings du Coromandel, des Arabes et des Persans, des Javanais, surtout des Chinois. *Singapour* semble une colonie du Céleste Empire. Les Jaunes y sont 75 000, là comme partout, patients, laborieux, industriels, accaparant tous les petits métiers, et même la banque et le grand commerce. Ce sont eux aussi qui cultivent autour de la ville les légumes et le poivre, qui exploitent les forêts de l'intérieur; ils y rencontrent de terribles ennemis, les tigres, qui, frands, dit-on, de chair humaine, franchissent à la nage le détroit pour faire de nombreuses victimes parmi les colons. *Singapour* compte 110 000 habitants.

SIAM.

Tel le spirituel abbé de Choisy a décrit le royaume de Siam au dix-septième siècle, alors que l'aventurier français Constance Phaulcon exerçait le pouvoir sous l'autorité du roi, tel nous le retrouvons aujourd'hui. Si les frontières ont quelque peu varié, les mœurs, les usages, les peuples, sont restés les mêmes.

Les limites du royaume de Siam ne sont pas nettement définies. On doit considérer comme indépendant la plupart des petits États de la péninsule de Malacca. Quant aux immenses étendues traversées par le Mékong et le haut Meinam, et auxquelles on applique le nom de *Laos*, leur dépendance du sou-

verain de Bangkok est à peu près illusoire. D'interminables forêts peuplées d'éléphants, de rhinocéros et de tigres les revêtent encore. Peu de voyageurs en ont visité quelques parties. Les habitants sont clairsemés, à demi sauvages, vivant de chasse, de pêche, un peu des produits de leurs rizières. Ils paraissent être de même race et de même origine que les Siamois proprement dits ; seulement ceux-ci, polis par la civilisation, se sont mélangés d'éléments chinois et malais, surtout sur les côtes.

La partie vivante et peuplée du royaume de Siam est le bassin du Meinam ; encore la majorité de la population s'est-elle agglomérée dans le delta du fleuve. Le *Meinam*, moins puissant que l'*Irawady* et que le *Mekong*, est cependant large et profond. Il est sujet à des crues régulières ; alors il se répand sur ses rives, comme le Nil, et les féconde. De l'abondance des inondations dépend la richesse de la récolte du riz. Chaque année, quatre cents navires en moyenne exportent la précieuse denrée en Chine ou dans l'Inde.


Quant aux côtes, elles sont plates et marécageuses, bordées de palétuviers qui dérobent au regard la ligne du littoral et plongent leurs nombreuses racines dans la mer ; derrière ce rideau s'étendent les cultures. L'entrée du Meinam est défendue par des forts, des batteries rasantes, et, protection peu sérieuse, par une lourde chaîne de fer tendue d'une rive à l'autre. A un coude du fleuve apparaît *Bangkok*, « la Venise bouddhique de l'extrême Orient, » cité bâtie sur les eaux, sillonnée par des milliers de barques aux formes et aux ornements bizarres, où vivent entassées des familles qui n'ont pas d'autre habitation. Les pagodes, au toit couvert de faïence émaillée, les clochetons, les flèches d'or, les dômes, donnent à Bangkok toute l'apparence d'une grande cité ; elle peut compter de 500 à 600 000 habitants. Tout le mouvement commercial est concentré sur le fleuve, et les affaires sont entre les mains des Chinois et des Malais. Quant aux Siamois, ils sont indolents et mous ; connaissant peu le besoin, ils méprisent le travail et mesurent naïvement l'importance des individus à leur embonpoint. Doux et dociles, ils ont un amour extraordinaire de la parure et se surchargent de bijoux d'or et d'argent.

Le peuple siamois est dominé par son clergé, beaucoup plus riche que le roi lui-même. Les talapoins vivent dans les couvents et donnent l'instruction ; les bonzes vont de porte en porte recueillant les aumônes.

Rien n'égale la richesse et la splendeur un peu puérile des édifices du palais. On cite comme curiosité unique au monde les écuries du roi, où sont logés les éléphants blancs (race albinos), les défenses ornées de bagues précieuses, vêtus de riches étoffes de brocart; on les sert dans des plats d'or et d'argent. On peut citer encore l'éblouissante pagode Xetuphon, qui abrite un Bouddha de 50 mètres de haut, aux yeux d'argent, aux lèvres d'émail, recouvert tout entier d'une épaisse couche d'or fin.

En dehors de Bangkok on ne peut citer qu'*Ajouthia*, l'ancienne capitale, ruinée vers 1767 par une invasion birmane. Elle compte 35 000 habitants environ et possède comme curiosité la *Montagne d'or*, au centre de laquelle est un sanctuaire bouddhique.

Après Bangkok, le principal port est *Chantabon* (10 000 hab.). De nombreuses îles parsèment le golfe de Siam, habitées par des pêcheurs d'holothuries.



COCHINCHINE ET CAMBODGE.

Le grand fleuve de la région orientale de l'Indo-Chine est le *Mékong* ou Cambodge, exploré par MM. de Lagrée et Francis Garnier. Par la masse de ses eaux, la profondeur de son lit, le Mékong est un des cours d'eau les plus considérables de l'Asie. Les Français comptaient sur cette magnifique artère fluviale pour mettre en communication leurs possessions de Cochinchine avec les provinces méridionales de la Chine. Malheureusement on a reconnu que le Mékong est embarrassé de rapides et de chutes telles, que les bateaux ne peuvent le remonter sans des transbordements nombreux. On ne connaît pas les montagnes où se cache son origine; on suppose que ses sources sont voisines de celles du fleuve Bleu. Le Mékong traverse le Yun-nan, arrose la région de forêts du Laos et passe de ce pays dans le Cambodge par une série de rapides dont les plus célèbres sont ceux de Somboc. A *Pnom-penh*, capitale du Cambodge, il se sépare en deux bras : le bras antérieur et le bras postérieur. La distance d'une rive à l'autre est parfois de 5 000 mètres. Au moment des crues, le pays à perte de vue est couvert par les eaux et semble un vaste étang d'où émergent quelques buttes verdoyantes, ainsi que les huttes des Cambo-

dgiens, exhaussées sur des pilotis de bambous. A Pnom-penh, au lieu dit les Quatre-Bras, le Mékong communique par un vaste canal naturel avec le lac *Touli-sap*. Ce lac sert de régulateur aux eaux du Mékong. En temps de crues le courant va du fleuve au lac et exhausse de 12 mètres les eaux du réservoir; au moment des basses eaux le courant va du lac au fleuve, et le Touli-sap n'a plus que 1 mètre 50 à 2 mètres de profondeur. Le Touli-sap est la principale richesse du Cambodge; il regorge de poissons et n'est plus on temps d'étiage qu'une masse grouillante de chair animale. On pêche ce poisson, on le sale, et on l'exporte en quantités énormes.

La Cochinchine française n'est, à la vérité, que le delta du Mékong; terre indécise, composée d'îles basses et noyées, couvertes de palétuviers et de rizières. Le Mékong se divise en cinq bras principaux, dont plusieurs sont navigables jusqu'à 250 kilomètres de leur embouchure; les deux principaux sont le *Cangiou* et le *Soirap*. Dans ce delta viennent se confondre les eaux du *Don-naï* et du *Grand-Yaïco*. Tous ces bras sont unis entre eux par un réseau très compliqué d'*arroyos*, qui se subdivisent à l'infini. On comprend que dans un tel pays noyé les seules communications soient les communications par eau. L'atmosphère, saturée par l'évaporation, est humide et lourde, dangereuse pour les Européens, qui payent au climat un tribut onéreux.

Cochinchine française. — A la suite d'une guerre avec l'empire d'Annam, les trois provinces de la Basse-Cochinchine : Bien-hoa, Gia-dinh et Dinh-tuong, nous furent cédées (juin 1862). En 1867, notre colonie s'accrut de trois nouvelles provinces, celles de *Vinh-long*, de *Chaudoc* et d'*Hatien*. Le sol de la Cochinchine est prodigieusement riche, mais les blancs ne peuvent le travailler; il leur faut avoir recours aux Annamites, aux Malais et aux Chinois. Quatre régions principales s'offrent tout d'abord : une région basse, où la terre et l'eau se mêlent en une boue liquide, où les habitants vivent de la pêche; une région de rizières qui fournit le riz le meilleur connu dans l'Orient; des terrains plus élevés qui produisent le coton, le tabac, l'opium, la canne à sucre; enfin une région montagneuse couverte de forêts aux bois précieux et qu'habitent les sauvages Moïs. La principale richesse consiste dans la production des vers à soie, dont la graine s'expédie en France et en Italie, et dans les rizières; dans certaines années favorisées on fait jusqu'à deux récoltes de riz.

Depuis que les Français se sont établis dans le pays, ils ont introduit quelques industries : des briqueteries, des magnaneries, de splendides sucreries. Aussi les revenus de la colonie sont considérables : c'est à peu près la seule de nos possessions dont le budget se solde par des bénéfices, environ 44 millions de francs.

La capitale, *Saïgon*, est située sur le *Don-naï*, à une distance de 90 kilomètres de la mer. Les vaisseaux y accèdent par un magnifique estuaire, le seul praticable du delta du *Mékong*, entre le cap *Saint-Jacques* et les montagnes de *Baria*; les navires du plus fort tonnage peuvent remonter le fleuve. La ville elle-même ne compte que 30 000 habitants agglomérés, mais 115 000 en comprenant la population dispersée. *Saïgon* s'embellit de confortables hôtels, de maisons bâties à l'euro-péenne, de riches villas; elle possède un superbe jardin botanique. De *Saïgon*, par l'*arroyo chinois*, on arrive à *Cho-ley*, presque exclusivement peuplée de Chinois, la ville la plus commerçante de notre colonie après *Saïgon*. *Mitho*, sur le *Don-naï*, est, au contraire, une cité presque entièrement annamite. Citons encore *Chaudoc*, *Bathack*, *Hatien*.

La colonie se divise en 6 provinces, subdivisées en 18 cercles : ce sont les provinces de *Saïgon*, *Bien-hoa*, *Mitho*, *Vinh-long*, *Chaudoc*, *Hatien*. En face de l'embouchure du *Mékong*, nous possédons l'archipel de *Poulo-Condor*, îles hérissées de hautes falaises, au climat sain, au sol fertile, mais couvert de forêts qu'habitent d'innombrables singes. *Poulo-Condor* est un lieu de déportation pour les Annamites. Citons encore l'île de *Phu-Quoc*, qui renferme des forêts et des mines de charbon.

La population est de près de 2 millions d'habitants.

Cambodge. — Le royaume de *Cambodge*, pressé entre deux puissants États, le *Siam* et l'*Annam*, s'est placé sous le protectorat de la France. Le pays est couvert presque tout entier d'impénétrables forêts, dont la végétation puissante a envahi les restes des vieilles villes ruinées de l'empire *Khmer*. Cet empire, qui fut florissant vers le cinquième et le sixième siècle de notre ère, eut pour capitale *Angkor*, dont l'emplacement fut retrouvé par *M. de Lagrée*. Une ville aussi grande que *Paris*, des avenues monumentales bordées de gigantesques colosses couchés sur le sol, des temples et des palais ruinés s'offrirent aux yeux des explorateurs stupéfaits. La France possède à *Compiègne* un musée d'antiquités *Khmers*. Les descendants des *Khmers*, les *Cambodgiens*, sont retournés à l'état demi-sauvage;

ils sont indolents et mous, incapables de travail, sous un ciel qui leur prodigue sans effort les choses indispensables à la vie. Le pays cependant est très riche : les montagnes renferment d'inépuisables mines de fer ; le riz, le coton, l'indigo, abondent dans les endroits cultivés. On y élève de grands troupeaux de bœufs et de chevaux.

A l'intérieur vit une race dégradée et misérable que les Cambodgiens réduisent en esclavage ; on les désigne sous les noms de *Pénongs*, *Mouïs* et *Stiengs*. On les dit incapables de compter jusqu'à cinq. Les Cambodgiens eux-mêmes forment une race plus robuste, plus loyale, moins indolente que les Annamites.

Là comme partout dans l'extrême Orient les travaux sont faits par les Chinois et les Malais, les premiers au nombre de 100 000, les seconds qui sont 30 000.

Le Cambodge a perdu les districts d'*Angkor* et de *Battembang*, pris par les Siamois. Il ne communique plus à la mer que par le petit port de *Compôt*. Tout le commerce s'écoule par les possessions françaises.

La capitale est *Pnom-Penh* (45 000 hab.), dans une situation privilégiée, aux Quatre-Bras. Elle a remplacé *Oudong*, abandonnée par le souverain, et peu à peu échange les huttes sordides bâties par les indigènes contre d'élégantes maisons en briques bâties sur le modèle de celles de Saïgon.

On évalue la population du Cambodge à 1 200 000 âmes.

EMPIRE D'ANNAM.

L'empire d'Annam, récemment placé sous le protectorat de la France (25 août 1883), diminué de la Cochinchine et sans le Tongkin, est réduit à une bande étroite de littoral, entre la mer de Chine, redoutable par ses typhons, et les montagnes qui le séparent du Mékong et du Laos. L'Annam ne mesure que 80 à 90 kilomètres de largeur et ne compte guère que 3 millions d'habitants.

Les côtes sont basses, découpées, bordées de lagunes, fournissant d'excellents abris, jadis refuges de pirates que les croisières européennes ont à peu près détruits. De nombreux ruisseaux descendent des montagnes et finissent dans les

ances du littoral; ils constituent à peu près les seules voies de communication.

Les principaux ports sont : *Binh-Thuan*, qui exporte les essences précieuses des forêts du haut pays; *Khanh-hoá*, renommé par ses soieries; *Fou-yen*, entouré d'admirables rizières; *Touan-an*, qui est l'avant-port de la capitale, *Hué*. Celle-ci, à 20 kilomètres de la mer, est très bien défendue et possède 30 000 habitants agglomérés, 60 000 avec sa banlieue. Ces défenses ont été forcées et emportées par les Français en août 1883. C'est à Hué que s'abrite la flotte de guerre de l'Annam. Plus au nord, *Tourane* est le meilleur port de la côte, à l'embouchure du Han. Citons enfin *Quin-hone*.

L'Annam se divise en deux régions naturelles : une plaine d'alluvions, riche et humide, qui produit surtout du riz; une région de plateaux superposés en gradins et adossés à la ligne faitière. Ces plateaux sont salubres et bien cultivés; le palmier, le coton, l'indigo, le tabac, le thé, en sont les produits principaux. Au-dessus de ces plateaux s'étendent d'épaisses forêts peuplées d'animaux sauvages, habitées par des tribus misérables, les *Khats*. M. Harmand est le seul voyageur qui ait franchi ces montagnes, et du Cambodge ait réussi à passer dans l'Annam.

Le climat est en général sain et très uniforme. Les pluies sont très abondantes; pendant la saison où crévent les nuages, toute la plaine paraît inondée.

Quant aux Annamites, leur type se rapproche du type chinois, malgré de notables différences. Ils sont les plus laids des Orientaux; le nez est petit et écrasé, la bouche démesurément fendue, leur teint plus foncé que celui des Chinois, mais moins brun que celui des Cambodgiens. Hommes et femmes portent toute leur chevelure, qu'ils laissent tomber sur leurs épaules. Leur taille est inférieure à celle de tous les autres Indo-Chinois. Ce qui frappe tout d'abord chez l'Annamite, c'est le dandinement bizarre et tout particulier de la démarche, qui tient au développement extraordinaire du bassin. La langue qu'ils parlent est un dialecte corrompu du chinois. L'Annamite est intelligent, très rusé, mobile d'humeur, servile et hypocrite. Sa passion dominante est le jeu; pour la satisfaire, il vend son bien, sa femme, ses enfants.

Tongkin. — Le *Tongkin* a une situation très heureuse, au fond d'un golfe qui se creuse entre le renflement très prononcé des côtes de Chine et la courbe élégante des côtes de

l'Annam. Conquis par l'Annam en 1802, il compte 10 millions d'habitants environ, frémissants sous le joug, et demandant leur délivrance, soit à la France, soit à la Chine. Une zone de tribus indépendantes les sépare de l'empire du Milieu. Les communautés chrétiennes sont nombreuses et prospères dans le Tongkin : on y compte près de 2 millions de catholiques. Les missionnaires ont de ce côté devancé la conquête armée de la France et l'ont préparée.

Un grand fleuve débouche dans ce golfe, le *Songkoï* ou fleuve Rouge, dont le bras principal est le *Trali*. Un négociant français, M. Dupuis, en a fait ressortir l'importance. Cette voie commerciale tant cherchée de l'Indo-Chine aux provinces méridionales de la Chine, que ni l'Irawady ni le Mékong n'ont pu fournir, c'est le Song-Koï qui nous l'offre. En 1868 et en 1872, M. Dupuis remonta plusieurs fois le fleuve avec une cargaison de fusils et de munitions qu'il amenait à un général chinois chargé d'étouffer dans l'Yun-nan la révolte des Panthais. M. Dupuis traversa *Kécho* ou *Hanoï*, grande ville de 400 000 âmes qui a absolument l'aspect des cités chinoises, força le passage malgré les mandarins et put arriver jusqu'à *Mang-hao*, où le fleuve cesse d'être navigable, sinon pour les bateaux d'un faible tirant d'eau. Plus tard, M. Delaporte fut chargé par le gouvernement français de vérifier les assertions de M. Dupuis et les trouva exactes. Le lieutenant Francis Garnier, par un coup de main audacieux, s'empara avec quelques hommes de Hanoï, menacée par des pillards, terreur des habitants et des agriculteurs, les Pavillons noirs ; malheureusement il mourut tué dans une embuscade le 21 décembre 1873. Le traité de mai 1874 rendait le Tongkin à l'Annam, mais ouvrait le pays ainsi que les ports de l'Annam à notre commerce. La perfidie du gouvernement de Hué et les violations systématiques du traité ont décidé la France à intervenir, à placer l'Annam sous notre protectorat, et à poursuivre la pacification et la conquête du delta tongkinois.

Après Hanoï, la ville principale est *Hai-phong*, à l'embouchure du *Thaïbinh*, qui se réunit au Songkoï par le canal de *Cun-loc*. Le commerce de Hai-phong est de près de 15 millions et consiste en coton, tabac, opium, essences rares, etc.

Le Tongkin paraît un pays très riche et de grand avenir. Quelques mines sont exploitées, entre autres celle de *Montzé*, d'où 40 000 ouvriers extraient l'étain.

AFRIQUE.

L'Afrique, séparée de l'Europe par le détroit de Gibraltar et par le lac intérieur de la Méditerranée, séparée de l'Asie par l'isthme de Suez, aujourd'hui percé par le génie de M. de Lesseps, couvre une superficie égale à trois fois celle de l'Europe et mesure 7500 kilomètres du cap Blanc au cap de Bonne-Espérance, 7000 kilomètres du cap Guardafui au cap Vert. Elle est le plus massif des continents de notre planète, y compris l'Australie. Au contraire des terres septentrionales, ses côtes ne sont pas creusées de golfes et de ces innombrables dentelures qui facilitent les transactions commerciales et l'échange des idées. Une population de marins ne peut y naître et y prospérer. Aussi, depuis des siècles l'Afrique est restée stationnaire. Ses déserts et ses chaleurs torrides l'avaient défendue contre les investigations des Grecs et des Romains, qui n'ont connu que les parages de la Méditerranée. Les Phéniciens et les Carthaginois, plus hardis, avaient, il est vrai, aperçu les côtes de Guinée, selon le témoignage du périple d'Hannon; d'autres Phéniciens, au service du roi d'Égypte Néchao, avaient aussi, si nous n'interprétons pas à faux le texte d'Hérodote, franchi le cap méridional de l'Afrique et regagné la Méditerranée par les colonnes d'Hercule. Mais il n'en résulta jamais que des notions très vagues et très obscures, que l'antiquité elle-même admettait comme fabuleuses. Ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle que Barthélemy Diaz et Vasco de Gama franchirent de nouveau le cap de Bonne-Espérance et prirent une notion approximative de la configuration de ce continent.

Encore aujourd'hui l'Afrique nous garde une grande part d'inconnu, alors que l'Océanie et l'Amérique sont presque complètement explorées. Malgré ses incomparables richesses, la fécondité de sa population, elle est la dernière venue dans nos sociétés modernes. Des siècles passeront encore peut-être avant que les Africains puissent apporter à la civilisation leur

contingent de découvertes et contribuer au progrès général de l'humanité. Ils ne peuvent venir au-devant de nous; il nous est difficile d'aller au-devant d'eux. Les abords de leur pays sont des plus redoutables pour l'Européen; le climat, chaud et humide, alanguit et énerve; les marécages des fleuves développent des fièvres qui ruinent les santés les plus robustes. Derrière ces côtes insalubres et à quelques lieues du rivage se dressent tout autour de l'Afrique de hautes montagnes, qui font de ce continent un vaste plateau semblable au Dekan : là le climat est plus sain, l'air plus vivifiant; l'Européen peut retrouver la vigueur et la santé. Mais que d'obstacles pour y atteindre et s'y maintenir! Les grands fleuves de l'intérieur sont obligés, pour se rendre à la mer, de faire brèche à travers ces roches et se précipitent en rapides et en cascades qui s'opposent à la navigation à vapeur. Mais les principaux dangers viennent de l'homme lui-même. C'est parmi les nègres que pendant des siècles l'Amérique, l'Asie encore de nos jours, se recrutent de travailleurs agricoles, de domestiques, et, malgré les efforts des nations civilisées, la plaie de l'esclavage est encore saignante par toute l'étendue de ce malheureux continent. L'étranger n'est guère connu des Africains que comme un marchand de chair humaine : les traitants arabes et les méfis portugais, qui sont leurs complices, sont intéressés à entretenir des hostilités entre les tribus voisines, à accabler les unes par les autres, à faire de l'état de guerre l'état normal d'une race naturellement douce et qui se laisse docilement façonner à nos mœurs et à nos travaux. Les tribus aperçues par Livingstone, et qui ne connaissaient pas encore les traitants, lui paraissent plus gaies, hospitalières, affables pour l'étranger; il est vrai que tous les voyageurs qui ont visité l'Afrique n'apportaient pas dans leurs relations avec les naturels l'esprit de douceur évangélique de Livingstone! C'est surtout près des côtes que se rencontrent les despotes sanglants qui pourvoient les marchés arabes, tyrans odieux et grotesques, capables de vendre leur peuple et leur famille pour quelques oripeaux défraîchis ou quelques tonneaux de mauvaise eau-de-vie. On peut évaluer à 700 000 noirs, peut-être à 1 million, le nombre des malheureux, victimes chaque année de l'esclavage, des guerres et des supplices qui l'accompagnent. Tant que cette plaie n'aura pas été complètement fermée en Afrique, l'Européen ne peut se flatter d'y jamais rien fonder, au milieu de populations exaspérées, victimes ou complices des trafiquants de la côte.

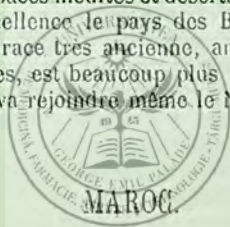
Déjà, toutefois, ce vaste continent commence à se laisser entamer, au nord et à l'est par la France, qui tient l'Algérie et le Sénégal et exerce le protectorat sur la régence de Tunis; au sud par l'Angleterre, en voie peut-être de fonder un nouvel empire colonial; à l'est par l'Égypte, qui s'avance jusqu'aux grands lacs de l'intérieur, et qui est obligée de se placer elle-même, de gré ou de force, sous la tutelle du gouvernement anglais. L'Afrique sera sans doute la dernière conquête des civilisés; elle n'en sera sûrement pas la moins précieuse.



ÉTATS BARBARESQUES.

BERBÉRIE.

La Berbérie est cette partie de l'Afrique, très nettement délimitée, qui du golfe de Gabès s'étend jusqu'au cap Noun, baigné par l'Atlantique; elle comprend le Maroc, l'Algérie, la régence de Tunis. C'est comme un îlot de terres fertiles dont l'Atlas serait le noyau, entre la Méditerranée et l'Atlantique d'une part, les espaces incultes et déserts d'autre part. La Berbérie est par excellence le pays des Berbères; toutefois, le domaine de cette race très ancienne, antérieure à toutes les migrations connues, est beaucoup plus étendu : il comprend tout le Sahara et va rejoindre même le Nil moyen.



Le Maroc, séparé de l'Espagne par le détroit de Gibraltar, qui mesure à peine 14 kilomètres, est une contrée plus inconnue aux Européens que la plupart des autres contrées de l'Afrique. C'est un pays fermé par le fanatisme de ses habitants et la férocité des tribus. C'est à peine si sur ce pays, où l'on voit encore les ruines de nombreuses villes romaines, qui fut le théâtre d'une des plus brillantes manifestations de la civilisation arabe, nous possédons autre chose que quelques itinéraires. L'étranger, c'est-à-dire l'infidèle, y est toujours considéré comme l'ennemi.

Le Maroc ou Maghreb (Occident) est le plus heureusement situé des pays barbaresques, car il a des côtes à la fois sur la Méditerranée et sur l'Atlantique; il est vrai qu'elles lui sont d'une utilité médiocre, car son commerce avec l'extérieur, qui pourrait être considérable, se réduit à peu de chose, et c'est

l'Angleterre qui en a, pour ainsi dire, le monopole. *Ceuta*, *Tétouan*, *Peñon de Velez*, *Alhucemas*, *Melilla* et les îles *Zafarines* appartiennent à l'Espagne. *Tanger*, près du cap Spartel et sur le détroit même de Gibraltar, n'est que le vestibule du Maroc, la seule des villes de ce pays que les Européens fréquentent. Comme la plupart des villes arabes, c'est un labyrinthe inextricable de ruelles tortueuses et nauséabondes, avec des maisons en forme de dôme, blanchies à la chaux et sans fenêtres sur le dehors. Toute la vie commerciale est concentrée dans la grande place qui occupe le milieu de la ville. C'est à Tanger que demeurent les consuls européens.

Après avoir doublé le cap Spartel (Ampelusium des anciens) on trouve échelonnés sur la côte atlantique *Larache* ou *El Araïsh*; le double port de *Salé* et de *Rabat*, où se tissent d'admirables tapis; *Mogador*, qui est le port très déchu du Maroc.

Le relief du sol n'est que sommairement connu. Une chaîne semblable à celles qui escarpent la côte algérienne, le *Rif*, suit les bords de la Méditerranée et fut autrefois redoutable par les corsaires, qui y trouvaient de faciles refuges. Le pays est habité par des tribus berbères à peu près indépendantes.

L'*Atlas* a sa plus grande épaisseur et ses plus hauts sommets au Maroc. Il y forme non des massifs isolés et distants l'un de l'autre comme le moyen et le grand Atlas, mais une véritable chaîne massive, plus considérable même que les Pyrénées. Durant 130 kilomètres il garde en effet une hauteur moyenne de 3700 mètres, et quelques-uns de ses sommets dépassent sûrement 4000 mètres. On a cru longtemps à tort que le géant de l'Atlas était le *Miltsin*, qui a 3475 mètres. Il est certain que d'autres sommets le dépassent. Le col de *Tagherol*, qui s'ouvre entre la vallée du Tensift et celle du Sous, ne mesure pas moins de 3500 mètres. On comprend quelle importance économique peut avoir cette haute chaîne médiane couronnée de neiges pour un pays chaud comme le Maroc, et de quelle richesse pourraient être ses vallées, où les climats s'étagent et où les fruits de tous pays peuvent vivre.

Les rivières du Maroc sont : la *Molouïa*, qui jusqu'à la conquête française avait toujours servi de limite naturelle entre le Maroc et l'Algérie; le *Sébou* (200 kilomètres), qui se jette dans l'Atlantique, et que ne dépasse jamais l'empereur, sinon en temps de guerre. Le Sébou est un fleuve magnifique, entouré d'un amphithéâtre de collines qui en délimite nettement le bassin; malheureusement il est bordé de lagunes et

de marais pestilentiels que forment des deux côtés des rives les grosses crues. Il finit au milieu des dunes de sable de Mehedja. La civilisation romaine s'était surtout fixée dans le bassin de ce fleuve : rappelons les cités de Thamusida, Lixus, Zilis et Volubilis. C'est encore dans le bassin du Sébou que s'élèvent deux des trois capitales actuelles du Maroc, Fez et Méquinez.

Fez, bâtie entre deux collines boisées que surmontent des forts, compta, dit-on, au temps de la prospérité du Maroc. 800 mosquées et 500 000 habitants. Ses écoles, ses bibliothèques, y appelaient de toutes parts les étrangers avides de sciences; elle n'est aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. Ses hautes murailles crénelées sont dégradées et s'écroulent; ses rues tortueuses, petites et malpropres, sont obstruées par les ruines des maisons qui se crevassent sans jamais être réparées. Tout un quartier habité par les Juifs s'appelle le Mellah. Les jardins seuls ont gardé leur magnificence, mais la nature en fait tous les frais. Fez est encore renommée par l'habileté de ses ouvriers, qui tissent les haïks, les turbans, les écharpes aux couleurs vives et harmonieuses. Les peaux travaillées à Fez, ses poteries émaillées, son orfèvrerie et sa joaillerie ont conservé leur antique renommée. Fez a peut-être 60 000 habitants.

Méquinez, à quelques journées de Fez, entourée de trois rangs de murailles hérissées de minarets, renferme le plus beau palais impérial et la plus grande mosquée du Maroc. C'est, du reste, une ville plus gaie, plus propre et plus hospitalière que Fez; elle l'égalé par sa population.

La troisième capitale, *Maroc*, est dans le bassin du *Tensift*. Le fleuve grossi de centaines d'affluents descendant du Miltin. Maroc est une affreuse nécropole dissimulée derrière de hautes murailles massives qui ont encore une apparence redoutable. Le seul monument remarquable est la Koutouboa, qui rappelle comme forme et comme dimension la Giralda de Séville.

Au sud de l'Atlas s'étend le fertile pays traversé par le *Sous*. De grands bois, des plantations de cannes à sucre, des forêts d'amandiers, d'oliviers et de palmiers, témoignent de la fécondité naturelle du sol. La ville principale est *Talent*. Mais le pays ne laisse pas que d'offrir, comme le Maroc tout entier, l'image de la décrépitude; de toutes parts on ne découvre que villes ruinées et champs abandonnés. C'est de la province de *Sous* que partent la plupart des caravanes qui vont au Soudan: cette partie du Maroc est la véritable porte de la Nigritie.

Pour compléter cet ensemble, il faut mentionner de peuplées oasis dans la partie du Sahara qui relève du Maroc : telles sont l'oasis de *Tafilet* et le *Touat*, qui s'est donné au Maroc par crainte de la France.

En somme, le Maroc pourrait être ce qu'il a été déjà, un pays d'une exceptionnelle fertilité ; il paraît pauvre et mal peuplé. Une très petite partie seule est cultivée, et par les procédés les plus élémentaires. La charrue est traînée par l'âne, la chèvre, voire la femme du cultivateur marocain ; le seul engrais est la cendre de paille. Par contre, les jardins sont merveilleux. L'aloès, le figuier, le cactus, l'olivier, le myrte, toutes les espèces de palmiers, atteignent un incroyable développement partout où l'eau apparaît. La plaie du pays, ce sont les nuages de sauterelles, profonds de plusieurs mètres, qui s'abattent sur les cultures. Le plus souvent le vent les emporte à la mer ; souvent aussi l'infection causée par les cadavres de celles qui restent est telle qu'elle engendre la peste.

Population. — La population du Maroc paraît être de 8 millions d'âmes. Le fond de cette population est l'élément *berbere*, plus sauvage et plus farouche que en Algérie. Ceux que nous appelons Kabyles s'appellent *Chillouks* au Maroc. Beaucoup de ces tribus sont indépendantes et fomentent sans cesse la rébellion contre l'empereur. Les *Arabes* conquérants sont répandus dans les plaines et mènent la vie nomade des pasteurs. Toutes les richesses et les charges publiques appartiennent aux Maures, Arabes dégénérés enrichis par le commerce, mais qui ont perdu dans les villes leur fierté et leur beauté natives ; la plupart d'entre eux descendent des Maures chassés d'Espagne. Les *négres* sont très nombreux ; beaucoup sont de taille gigantesque, très recherchés pour leur docilité et leur vigueur. L'armée est en grande partie recrutée de Soudaniens ; leur fidélité à l'empereur est plus sûre que celle des Berbères. Leur influence s'est fait sentir dans toutes les tribus qui vivent de l'autre côté de l'Atlas, et dont le type s'est altéré par le contact avec eux. Les *juifs* forment un élément important de la population des villes. Avilis et corrompus, maltraités et persécutés, ils vont quand même à la fortune ; leur situation est à peu près la même au Maroc qu'en France au moyen âge.

L'empereur du Maroc se proclame commandeur des croyants, chef politique et religieux de son peuple, maître de la vie et des biens de tous ses sujets. Les tribus obéissent à un cheik ;

les villes et les cantons relèvent du caïd, les provinces d'un pacha.

ALGÉRIE.

En face de la côte française de la Méditerranée, à trente-deux ou quarante heures de ses ports, se développe la côte algérienne, sur une longueur de 4 070 kilomètres, entre le Maroc et la régence de Tunis. Le méridien de Paris la traverse presque par le milieu ; plus exactement l'Algérie est comprise entre le 4° 40' long. O. et le 6° 1' long. E. Quant à sa superficie, elle surpasse celle de la France d'un tiers ou d'un quart, suivant que l'on comprend ou que l'on élimine quelques parties du Sahara.

L'Algérie n'est pas tant une colonie que le prolongement de la patrie française, une France africaine, animée de la même vie et peu à peu gouvernée par les mêmes lois. Longtemps elle ne fut qu'un terrain de luttes sanglantes et acharnées entre les possesseurs anciens et les nouveaux conquérants, un champ permanent de manœuvres et d'exercices pour nos troupes. Aujourd'hui que notre conquête est à peu près généralement acceptée, et qu'à part quelques velléités de soulèvements religieux de plus en plus rares, Arabes et Kabyles vivent pacifiés et soumis, l'élément militaire cède la place à l'élément civil et colonisateur, appelé à renouveler ce sol généreux. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que sous l'empire romain ces provinces étaient arrivées à un rare degré de prospérité. La Numidie et la Mauritanie étaient l'un des greniers de Rome et de Constantinople ; les villes, dont tous les jours on découvre de nouveaux emplacements et de nouvelles ruines, étaient plus nombreuses que ne le sont aujourd'hui les villages. Il n'est pas défendu d'espérer que ces jours de prospérité reviendront pour l'Algérie française. Les progrès accomplis, surtout depuis vingt ans, autorisent à augurer magnifiquement de l'avenir. Privée d'un grand développement colonial, diminuée par quelques guerres malheureuses de quelques-unes des parties vives de ce qui fut l'ancienne patrie, réduite à assister à la formation de nouvelles nationalités et à l'extension démesurée des anciennes, la France doit à l'Algérie toute sa sollicitude ; elle y retrouvera des compensations

à ses pertes et d'inépuisables ressources, d'autant plus précieuses qu'elles seront plus proches.

C'est à la veille même des journées de Juillet 1830, qui virent la chute de la monarchie de Charles X, que le maréchal Bourmont et le vice-amiral Duperré débarquèrent à la pointe de Sidi-Ferruch les troupes qui s'emparèrent d'Alger. Le règne tout entier de Louis-Philippe fut occupé par les guerres contre les Arabes fanatisés par l'émir Abd-el-Kader. Quand le fameux prophète-soldat tomba entre nos mains, il ne restait guère à soumettre que les massifs des Kabylies : ce fut l'œuvre, longue et sanglante aussi, du second Empire. La dernière annexion date de 1873 : c'est celle de la lointaine oasis d'El Goléah, exécutée par le général de Galliffet.

Côtes. — Les côtes algériennes sont, en général, rocheuses et inhospitalières ; les bons ports y sont rares ; la mer est profonde, dangereuse, souvent battue par les vents et les tempêtes : « *Mare sævum, litus importuosum,* » a dit Salluste.

Nemours, entre le cap Milonia et le cap Noï, n'est qu'un médiocre mouillage. La vaste baie d'Oran, trop ouverte aux vents du large, renferme l'excellente rade militaire de *Mers-el-Kebir* et le port d'Oran, défendu par quatre forts. Oran, ville plus espagnole que française ou arabe, s'élève en face de Carthagène et non loin de Malaga (50 000 hab.). Entre le cap Carbon et le cap Ivi, le meilleur port est *Arzeu* (6 000 hab.), destiné à un grand développement à cause de l'exportation de l'alfa. Une voie ferrée récemment ouverte relie Arzeu à Saïda. *Mazaganem* et *Mostaganem* (11 000 hab.) ont de mauvais mouillages.

Plus loin les escarpements du Dahra hérissent les approches de la côte et en éloignent les navires. D'Arzeu à Alger, nous n'avons à signaler que *Tenez*, le débouché maritime de la magnifique plaine d'Orléansville, et *Cherchell* (6 000 hab.), vieille ville déchue, qui fut phénicienne, puis romaine.

Entre la pointe Pescade et le cap Matifou s'ouvre la rade d'Alger. Son port est protégé par deux jetées qui embrassent 100 hectares ; la ville est entourée d'une enceinte bastionnée et gardée par les canons du fort des Anglais et du fort de l'Ouest. La ville, qui compte aujourd'hui 65 000 habitants, a été complètement transformée depuis la conquête. On trouve bien encore de vieux quartiers aux rues étroites et sales qu'enjambent des arcades mauresques et que domine la Kasbah ; mais le nouvel Alger, moins pittoresque et plus propre, déve-

loppe de jour en jour ses boulevards spacieux, ses rues larges et bien alignées, dignes de Gènes ou de Marseille. Alger est le débouché des produits de l'opulente Mitidja et de presque tout le Tell de la province.

La région kabylienne a trois ports principaux : *Dellys* (14 000 hab.), le port et le marché de la Grande-Kabylie, à l'issue de la vallée du Sébaou; *Djidjelly*, vieille ville arabe, où déjà le duc de Beaufort avait débarqué sous le règne de Louis XIV (1664) pour châtier les corsaires algériens. Djidjelly est le port, médiocre du reste, de la Petite-Kabylie. Entre Dellys et Djidjelly s'ouvre l'excellente rade de *Bougie*, (6 000 hab.), défendue par des forts et des batteries. Bougie, appelée à servir de débouché aux deux Kabylies et à la haute plaine de la Medjana, quand le chemin de fer de Sétif conduira à son port, est très agréablement située, environnée d'oliviers, centenaires et géants, les plus beaux peut-être du bassin méditerranéen.

Entre le cap *Boujaroun*, le plus avancé dans la mer de tous les promontoires algériens, et le cap *Fer* s'étend le golfe de Stora. La côte y offre le port de *Collo*, vieux municipe romain : *Philippeville* (13 000 hab.), ville-nouvelle fondée sur les ruines de la romaine Rusicada. Philippeville est le port de Constantine, à laquelle l'unit un des premiers chemins de fer créés en Algérie. *Stora*, qui a donné son nom au golfe, est presque un faubourg de Philippeville; les vaisseaux craignent son dangereux mouillage. *Bône* (25 000 hab.), dans le golfe du même nom, grandit en population et en importance. Son port est amélioré par de grands travaux : six forts en défendent l'accès; enfin, Bône est au débouché de la voie ferrée qui remonte la Seybouse. Bône est l'ancienne Hippono, le siège épiscopal de saint Augustin. La dernière ville de la côte est *la Calle*, où dès le temps de Louis XIV nous possédions des pêcheries de corail; ces pêcheries sont surtout exploitées aujourd'hui par des barques italiennes de Torre del Greco.

Orographie. — L'Algérie est couverte, comme le Maroc et la Tunisie, par les ramifications de l'Atlas. On a singulièrement simplifié l'orographie très confuse de ces massifs en divisant l'Atlas en *Petit Atlas*, *Moyen Atlas*, *Grand Atlas*. En réalité il n'y a pas de chaîne de l'Atlas, mais une série de massifs, de formation jurassique et crétacée, aux contreforts entrelacés, laissant entre eux des brèches profondes, où se précipitent les eaux torrentueuses.

On est convenu d'appliquer le terme de *Petit Atlas* aux massifs qui rangent de plus près la côte. Ce sont : 1° le *Dahra* (800 mètres) et le *Djebel Zakkar* (1500), qui du cap Ivi se prolongent jusqu'au-dessus de Cherchell : ces montagnes, riches en minéral de fer, sont habitées par des Kabyles ; 2° la chaîne qui contourne et enferme la Mitidja. La ville d'Alger même est appuyée au *Sahel*, aujourd'hui tout entier en culture, et que couronne le curieux monument bâti par Juba II et appelé le *Tombeau de la Chrétienne*. Au sud, la plaine de la Mitidja est fermée par le massif de la *Mouzaia*, qui fournit d'excellent minéral de cuivre, et que traverse le col de la *Mouzaïa*, creusé par la *Chiffa* ; 3° les monts de la *Grande-Kabylie*, extraordinairement peuplés et cultivés. La chaîne du *Djurjura*, enveloppée par l'oued *Sahel* et l'*Isser*, atteint et dépasse 2 000 mètres. Le pic d'*Akouber* a 2 252 m., celui de *Khedilja* 2 309. Le massif, où le calcaire domine, renferme de belles forêts de chênes et de frênes et finit près de Bougie.

La chaîne du Moyen Atlas se développe du Maroc à la province de Constantine. Elle compte les principaux massifs suivants : les montagnes de *Tlemcen*, de *Sidi-bel-Abbes* et de *Mascara*, découpées en tronçons par la *Tafna*, le *Sig* et l'*Ilabra* ; elles laissent entre elles de magnifiques vallées, où se porte de plus en plus la colonisation, et que fécondent les puissants barrages des rivières, les réservoirs des *Aïn*, les puits artésiens forés partout où la sonde a chance de rencontrer une nappe d'eau. Les monts de *Matmata*, l'*Ouaransénis* (1 995 mètres) flanqué des monts des *Flittas*, les monts de *Teniet* couverts des plus beaux cèdres de l'Algérie, jusqu'à la brèche de *Boghar*, ferment au sud le bassin supérieur du Chélif.

De l'autre côté du Chélif nous remarquons les monts du *Dira* et le massif d'*Ouznougha* (1860), les *Biban* ou *Portes de Fer*, dont le célèbre défilé fut conquis en 1839. Ces montagnes enferment deux des plus belles plaines de l'Algérie : celle de la *Medjana* et celle de *Sétif*. La chaîne du *Babor* (2 000 mètres) traverse la *Petite-Kabylie* ; elle est franchie par la route de *Sétif* à *Bougie*. Le chaos des montagnes devient à peu près inextricable dans les environs de Constantine. Citons le *Djebel Filfila*, près de *Philippeville*, dont les belles carrières de marbre sont en pleine exploitation ; surtout le *Djebel Edough*, entre le cap de *Fer* et *Bône*, où se trouvent les célèbres mines de fer de *Mokta-el-Hadid* (410 000 tonnes par an).

Le Grand Atlas, aux limites du désert, comprend deux

groupes principaux : le *Djebel Amour* (3 000 m.), dont les eaux vont se perdre dans le Sahara ou dans les lagunes des Chotts; le *Djebel Aurès*, dont quelques massifs, comme le *Chelia*, atteignent 2 312 m. Le pays de l'Aurès, qui comptait sous la domination romaine parmi les plus riches et les plus peuplés (la multitude d'inscriptions relevées en témoigne) est encore aujourd'hui habité par de nombreuses populations berbères et arabes. Ces montagnes offrent beaucoup de plateaux, entourés d'abruptes falaises, paraissant infranchissables, et qui, pourvus de sources, de chemins secrets taillés dans le roc, ont pu abriter des tribus entières et protéger longtemps leur indépendance. Telle est la forteresse de Tizigrarine, dans le *Djebel Chechar*.

Les monts de l'Aurès poussent leurs ramifications jusque vers les montagnes de Constantine, au nord, et vers la Tunisie, par la chaîne de Tébessa.

Hydrographie. — L'Algérie n'a pas un seul cours d'eau navigable. Toutes ses rivières, à cause de la nature montagneuse de leur bassin, accusent un écart énorme entre leur débit d'étiage et leurs crues. Beaucoup, que forment des sources aux eaux abondantes et claires, ne sont en été que de maigres filets d'eau, absorbés par l'évaporation ou bus par les sables. Les Algériens commencent à tirer le meilleur parti possible de leurs rivières, en retenant les eaux dans d'immenses réservoirs, en multipliant les canaux d'irrigation, en cherchant avec la sonde les veines qui se cachent dans le sous-sol, et qui, amenées à la surface, transforment les étendues calcinées en admirables champs de culture.

L'*Oued Kis* est la modeste frontière qui sépare à l'ouest le Maroc de l'Algérie.

La *Tafna*, grossie de l'*Isser* et de l'*Isly*, a dans son bassin *Tlemcen* (20 000 hab.), qu'enrichissent ses champs de céréales et ses forêts d'oliviers. Tlemcen fut, au treizième siècle, la capitale d'un royaume arabe indépendant et compta, dit-on, 400 000 habitants. Il lui reste de ces temps de splendeur de délicates architectures, des ruines de mosquées; la plus belle est celle de Mansourah.

Deux rivières jumelles, l'*Habra* et le *Sig*, réunissent leurs embouchures dans les marais de la *Macta*, entre Arzeu et Mazagran. Leurs vallées sont présentement parmi les plus belles de l'Algérie; les nombreux barrages, le forage récent de plusieurs puits, leur ont rendu l'opulence de leurs cultures. Là

aussi ont été bâtis beaucoup de nouveaux villages depuis la guerre de 1870-71. *Sidi-bel-Abbès*, le principal centre de population de la vallée du Sig, a 17 000 habitants. *Saint-Denis-du-Sig*, au milieu de magnifiques cultures conquises sur les marais et le désert, a 10 000 habitants. Dans le bassin de l'Habra nous relevons *Saïda* (6 000 hab.), à la limite des hauts plateaux, unie à Arzeu par une ligne récemment ouverte, qui a vivifié toute la région; Saïda est le principal entrepôt de l'alfa des hauts plateaux. *Mascara* (14 000 hab.) est le centre de nombreuses industries indigènes; cette ville fut longtemps la capitale d'Abd-el-Kader.

Le *Chélif*, le grand fleuve algérien, naît dans le Djebel Amour; il parcourt la région stérile des hauts plateaux, où il perd une partie de ses eaux dans les marécages, et pénètre dans le Tell, en entamant l'Atlas au passage de *Boghar*. Cette petite ville, frontière du Tell, a été surnommé le Belvédér et le Balcon de l'Algérie, à cause de l'admirable panorama qui déroulent de là les steppes des hauts plateaux. Pressé entre les roches vives, le fleuve se tord en sinueux méandres, puis oblique vers l'ouest et entre dans sa vallée définitive, qu'il a déblayée et couverte de ses affluents. Cette vallée très riche, suivie dans toute sa longueur par la ligne d'Alger à Oran, est exposée, à cause des hautes montagnes qui l'encadrent, à des chaleurs torrides. On y remarque *Affreville*, qui expédie les beaux bois de cèdre de Téniet-el-Haad. *Milianah* (7 000 hab), qui domine de 900 mètres le cours du fleuve, est un des sites les plus ravissants du pays, avec les ombrages de ses forêts, le murmure de ses eaux jaillissantes, l'activité de ses minoteries. *Orléansville* (3 400 hab.), qui commande une plaine uniforme, est un grand marché agricole. Le Chélif finit près de Mostaganem. Il n'a qu'un affluent notable, la *Mina*, où se font des travaux d'irrigations semblables à ceux de l'Habra. Un des ruisseaux qui constituent la Mina passe près de *Tiaret*, grand marché de la montagne, à *Tagdempt*, qui a des ruines romaines; la Mina elle-même féconde la superbe plaine de *Relizane*, où se firent il y a 20 ans de grandes plantations de coton.

L'*Oued-Mazafran*, formé de la *Chiffa* et de l'*Oued Ger*, arrose la *Mitidja*, le magnifique bassin de culture qui s'étend au sud d'Alger. Longtemps ce ne fut qu'un marécage meurtrier aux colons et qu'on désespérait de transformer; aujourd'hui parfaitement assaini par le drainage et les plantations d'eucalyptus, la Mitidja est le jardin d'Alger; elle est peuplée de colons,

semée de villages et de grosses fermes d'exploitation. La Chiffa laisse de côté *Blidah* (12 000 hab.), entourée de magnifiques forêts d'oliviers et d'orangers, et *Bouffarick* (6 000 hab.), jadis le cimetière des colons, maintenant très prospère et très salubre; c'est le principal marché des bestiaux de la Mitidja. L'Oued Mazafran finit non loin de la jolie ville de *Koleah* (4000 hab.). Le second fleuve de la Mitidja est l'Oued *Harrach*, qui finit dans la baie même d'Alger.

Parmi les fleuves qui entament les massifs de la Kabylie, l'Oued *Isser* parcourt les plateaux des Beni-Sliman et n'arrose aucune ville; l'abondant *Sebaou* suit la base du Djurjura et contourne le superbe massif qui porte *Fort-National*, la grande place forte destinée à contenir la Grande-Kabylie; la rivière passe encore à *Tizi-Ouzou*.

L'Oued *Sahel* sort des plateaux froids que commande *Aumale* (6 000 hab.) et finit à Bougie. L'aire de son bassin est doublée par son affluent l'Oued *Sellam*, qui arrose la plaine fertile de *Sétif* (11 000 hab.), appelée à un grand avenir quand sera achevée la ligne d'Alger à Constantine. Ce sont surtout des colons alsaciens et genevois qui ont défriché le pays.

L'Oued *el Kébir* se grossit d'une multitude d'affluents; le plus copieux de ces torrents est le *Rummel*, qui gronde et mugit dans le précipice profond qui entoure *Constantine*. Cette ville, l'ancienne *Cirta de Jugurtha*, baptisée à nouveau par *Constantin*, entasse ses maisons sur un plateau étroit, qui finit de tous côtés, sauf vers l'ouest, par des rochers à pic. Les maisons sont très pittoresquement bâties sur la plate-forme qui supporte la ville et abritent 45 000 habitants. C'est autour de *Constantine* qu'ont été faites le plus grand nombre de concessions aux Alsaciens-Lorrains, chassés de chez eux par l'occupation allemande.

La *Seybouse*, une des rivières les plus abondantes de l'Algérie, passe à *Guelma* (5500 hab.), un des grands marchés de bestiaux de la province, et finit à Bône, après avoir parcouru une vallée bien cultivée et peuplée.

La *Medjerda* n'appartient à l'Algérie que par son bassin supérieur, planté de belles forêts de chênes-lièges. Elle arrose *Souk-Ahras* (3 000 hab.) et reçoit sur la frontière tunisienne même l'Oued *Mellégue*, qui passe à *Tébessa*, dans une région pleine de ruines romaines.

Il existe encore en Algérie nombre d'oueds et d'ains qui finissent dans des bassins intérieurs ou se laissent boire par

les sables. La plus longue de ces rivières et la plus importante, si son lit, profondément creusé dans les sables, n'était pendant la plus grande partie de l'année à sec, serait l'*Oued Djeddy*, qui, né dans le Djebel Amour, passe à *Laghouat*, chaude station militaire, à la lisière du Sahara, et finit dans le chott *Melghir*.

Régions. — L'Algérie se divise naturellement en trois régions : le Tell, les Hauts Plateaux, le Sahara.

Le Tell est par excellence le pays de la colonisation. Ses limites ne sont ni précises ni fixes. Il va de la mer jusqu'où s'étendent les cultures et où commencent les steppes; il comprend la plupart des vallées et des plateaux formés par le Petit et le Moyen Atlas. Sa richesse est au pays des Berbères passée en proverbe. Partout où l'eau jaillit, la terre, aidée du soleil, prodigue ses fruits : aussi a-t-on multiplié les barrages destinés à retenir les eaux et à les dispenser aux terres dans la saison sèche : citons ceux de *Huinin* (14 millions de mètres cubes), de l'*Habra* (3 500 000 mètres cubes), du *Sig* et de la *Djudiona* (3 500 000 mètres cubes). Mais rien ne remplacera pour l'Algérie le bienfait du reboisement de ses montagnes. Quelques belles plaines, s'étendant toutes dans le sens de la latitude, sont appelées à un magnifique avenir : celles de Bône, de la Milidja, de Mléta, de la Medjana, de Bel-Abbès, d'Eghris. Les produits du Tell sont ceux du bassin méditerranéen. Le blé, le maïs, viennent dans les meilleurs terrains. L'olivier y forme de véritables forêts et s'y élève en fûts monumentaux, qui écraseraient les plants chétifs et rabougris de notre Provence. La culture de la vigne y fait chaque année de très grands progrès. La récolte y dépasse présentement 400 000 hectolitres, réparant ainsi les pertes subies par la production française; malheureusement, le vin est alcoolique, dur et souvent mal travaillé. Mais les immigrants provençaux et languedociens chassés du Midi de la France par les ravages du phylloxera ne tarderont pas à faire sentir l'influence de leur expérience, à propager les cultures et à modifier les méthodes. Il y a donc de ce côté un très grand avenir pour l'Algérie. Ajoutons les bosquets odorants d'orangers, de citronniers, de limoniers, les bouquets élégants de palmiers qu'on retrouve sur tout ce littoral, dans leur sol natal, non plus semblables à des étrangers comme sur nos plages provençales; le coton, dont la culture fut poussée avec activité au temps de la guerre de sécession, et qui depuis a

langui; la culture avantageuse des primeurs, exportées avec grands profits sur tous nos marchés, surtout à Marseille et à Paris; le tabac, qui produit environ 5 millions de kilogrammes par an.

Les *Hauts Plateaux* sont compris entre le Moyen et le Grand Atlas; ils s'élèvent de 900 à 1 200 mètres, et brûlés par le soleil en été, ils subissent en hiver pendant des semaines la neige et le gel. Vers le centre s'ouvre une dépression remplie par les eaux croupissantes et saumâtres des *chotts* ou *sebkhas*. Les principaux de ces chotts sont le *Chott-el-Cherqui* dans la province d'Oran, les deux *Zahrès* dans la province d'Alger, la lagune immense d'*Hodna* dans la province de Constantine. Ces hauts plateaux sont couverts d'herbes aux fibres tenaces qui viennent d'elles-mêmes, et dont la plus connue est l'alfa. L'alfa est d'un usage industriel très apprécié pour les sparteries de toutes sortes; il sert surtout en Angleterre à la confection du papier. Arzeu en expédie chaque année pour 8 à 9 millions, et Oran pour tout autant. Il serait facile d'en répandre encore davantage l'exploitation et d'améliorer la nature de cette plante précieuse. Mais les hauts plateaux sont promis à un autre avenir: malgré les vents étouffants qui soufflent en été du Sahara et les bises aigres de l'hiver, ils sont destinés à devenir un vaste terrain d'élevage pour des millions de moutons, de chevaux et de bêtes à cornes, quelque chose comme les pampas argentins et les *runs* d'Australie. Déjà de sérieux efforts ont été faits dans ce sens; dernièrement le Gouvernement a envoyé dans les hauts plateaux quelques-uns des sujets de la bergerie de Rambouillet pour améliorer la race et lui donner la laine longue et soyeuse des mérinos (bergerie nationale de Moudjebeur).

Le *Sahara* algérien est le vestibule du grand désert africain. Il ne faut pas se le représenter comme une vaste étendue de sable, aride et stérile. S'il y a de vastes étendues de dunes de sable, des espaces mornes où durant plusieurs jours le pied ne heurte qu'un sol rocheux et absolument infécond, il ne faut pas oublier que le tiers environ du Sahara algérien est présentement en culture et peuplé. Les oasis de dattiers abondent surtout dans la zone la plus rapprochée des plateaux. Partout où l'on réussit à trouver de l'eau, une oasis ne tarde pas à naître et s'étendre. Or si l'eau est rare à la surface, elle chemine sous le sol, et ce sont ces veines liquides, souvent à 20 ou 25 mètres seulement, qu'il faut rencontrer et faire jaillir.

Depuis la conquête française on a multiplié les puits et les forages, et à chaque nouveau coup de sonde le domaine infertile du Sahara est restreint. Il semble qu'à la suite de quelque révolution du globe le Sahara se soit desséché; en maints endroits le sol est lézardé par le lit très large et encaissé de hautes berges de véritables fleuves absorbés et disparus: tels sont l'*Igharghar* et l'*Oued Mya*, qui tous deux allaient remplir l'immense lagune du Melghir. Il arrive encore qu'à la suite de violents orages le lit de l'*Oued Mya* se comble de flots torrentueux qui rétablissent momentanément l'ancien courant. La plupart des grandes oasis, *Biskra*, *Touggourt*, *Ouargla*, nourrissent plusieurs milliers de palmiers. Or, chaque palmier rapporte 1 franc au fisc et de 30 à 50 francs de revenu au propriétaire. Mais il faut que les rigoles d'arrosage soient soigneusement entretenues autour de chaque plant. Le dattier veut, selon le proverbe arabe, avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu. Sous l'abri des dattiers poussent nos légumes et nos fruits d'Europe. Seulement cette humidité constante, jointe à la chaleur de l'air, rend le climat des oasis assez dangereux pour les Européens.

L'oasis de *Biskra*, où aboutit la route de Constantine par *Batna* et *Al Kantara*, comprend deux villages indigènes, l'un arabe, l'autre nègre, et un véritable village français groupé autour du fort; 145 000 palmiers constituent cette oasis, qu'habitent plus de 4 000 individus. L'oasis de *Souf* confine à la Tunisie; celle de *Touggourt* est à mi-chemin à peu près de *Biskra* à *Ouargla*. *Ouargla* est située dans le fond d'un ancien lac formé par l'*Oued Mya*, et dont la berge orientale, de grès noir, a servi de refuge à des populations de troglodytes. *Ouargla* est très malsain à cause de l'humidité; le thermomètre y accuse pendant des mois une température de 53°. L'oasis d'*El Goléah*, habitée par les Chambas, a 16 000 palmiers et est au sommet d'un tertre de 70 mètres; mais l'eau est rare et mauvaise. Les oasis de *Touggourt*, *Ouargla*, *El Goléah*, ont dû être évacuées par nos troupes à cause des inconvénients du climat.

A 110 kil. de *Laghouat* s'étend, au milieu du Sahara, un plateau montagneux, coupé de vallées profondes, le *M'zab*. Au centre, dans un vaste cirque sillonné par l'*Oued M'zab*, s'élèvent cinq villes populeuses, *El Attef*, *Bou Noura*, *Melika*, *Bon-Isguen* et *Riardaïa* (en tout 30 000 hab.). Le peuple qui les habite est d'origine berbère, séparé des Arabes par les haines

religieuses, et se gouverne sous le régime démocratique de la *djemâa*. Les Myabis viennent de reconnaître (1883) la domination de la France.

Pour féconder le Sahara, un ingénieur, M. Roudaire, a émis dans ces dernières années l'idée neuve et hardie de rouvrir la communication qu'il suppose avoir existé entre le chott *Melghir* et le golfe de Gabès. Il y a là, en effet, une ligne presque continue de chotts, dont les plus notables sont le chott *Grarnis* et le chott *Kébir*, qui ne sont séparés de la mer que par une ligne de dunes. Des travaux de nivellement faits avec soin ont prouvé d'une manière irréfutable que le niveau du chott *Melghir* est à 27 mètres au-dessous de celui de la mer. M. Roudaire, en prolongeant le golfe au milieu du Sahara, prétendait rendre au désert sa végétation en partie disparue, provoquer des pluies fréquentes et améliorer le climat, multiplier les transactions commerciales. Ce projet s'est heurté à des objections redoutables, dont nous résumons les deux principales : il n'est pas sûr que la profondeur obtenue se maintienne et que le climat soit influencé heureusement par la présence d'un golfe saturé de sel; le percement des dunes tunisiennes, très vastes et très hautes, exigerait des sacrifices que l'incertitude des bénéfices à obtenir ne permet pas de tenter. Cependant les projets de M. Roudaire viennent d'être repris par M. de Lesseps.

La question capitale pour le Sahara algérien et pour l'Algérie tout entière est celle des voies commerciales. Depuis la conquête française, le commerce du Soudan, cette terre privilégiée par sa richesse, semblable à l'Inde asiatique par ses ressources et le chiffre de sa population spécifique, s'est complètement détourné de l'Algérie. Il est certain que les rancunes du Maroc et de l'Angleterre sont pour beaucoup, sinon pour tout, dans ce changement d'habitudes séculaires. Aujourd'hui les caravanes du Soudan arrivent à *Inçalah*, centre politique du Tidékelt, et de là prennent deux routes, celle du *Touat*, et par suite du Maroc, celle de *Ghadames* et de la Tunisie. Il s'agit pour nous d'attirer ce commerce à Alger, et même d'aller le solliciter jusque sur les bords du Niger par la création d'une ligne ferrée qui aboutirait à Tombouctou ou à Ségou. Avant que ce projet grandiose puisse se réaliser, trois routes s'ouvrent à nos efforts : celle du *Touat* par le *Gourara*, celle d'El *Goléah* à *Inçalah*, celle du *Souf* à *Ghadamès*. La seconde de ces routes est évidemment la préférable, puisqu'elle nous

transporte au point même de bifurcation du commerce soudanien. Mais il nous faut, pour assurer le succès, des postes avancés, une colonie saharienne qui soit, « en même temps qu'une citadelle, un dock général et une terre de production. » Or ni El Goléah ni Ouargla ne peuvent réaliser ces conditions. Ce pays sera le plateau de *Tadermait*, signalé par Largeau en 1877. C'est un plateau d'altitude élevée, sain par conséquent, sujet aux orages et abondant en ruisseaux et torrents. Le pays n'appartient à personne, et il forme comme un coin avancé au milieu du désert, commandant par sa situation Inçalah et toutes les routes commerciales du Sahara.

Populations. — On peut répartir les diverses races qui peuplent l'Algérie en deux grands groupes : les indigènes et les Européens.

Les indigènes musulmans sont ou Kabyles ou Arabes, en tout 2 487 940.

Les *Kabyles* ou Berbères sont les anciens maîtres du sol ; on peut les considérer comme autochtones. Ils appartiennent au groupe sémitique des races connues sous le nom de libyco-phéniciennes. Les Romains apprirent à les connaître sous l'appellation de Numides et les comptèrent fréquemment comme alliés dans leurs luttes contre Carthage. Conquis par les Arabes dès le premier siècle de l'expansion militaire et religieuse des tribus de l'Hedjaz, ils furent relégués dans les parties montagneuses de l'Atlas ou dans le désert et se soumirent à la religion de leurs vainqueurs. Les Kabyles n'offrent pas les caractères d'une belle race ; leur type se rapproche, dit-on, de celui des vieilles populations du plateau central de l'Auvergne et des Bretons. Ils forment essentiellement une population agricole. Très attachés à la terre, qu'ils morcellent en parcelles minimales, travailleurs courageux et patients, ils sèment le blé, l'orge, le millet, etc., et cultivent tous les fruits de l'Algérie. Les maisons de pierres dans les villages kabyles sont toutes entourées d'un jardin. On dit même que dans les massifs de la Grande-Kabylie ils poussent si loin l'amour de la terre, qu'ils se font suspendre par le milieu du corps à des cordes, et qu'ils travaillent ainsi au revers de l'abîme les emplacements susceptibles de culture. Leur population est relativement très dense dans la Grande-Kabylie : 25 habitants par kilomètre carré. Leur industrie n'est pas sans mérite : sous ce rapport ils se suffisent à eux-mêmes, fabriquent leurs instruments de labourage, tissent leurs étoffes de la laine de leurs

brebis et se révèlent habiles potiers. On trouve fréquemment parmi eux des individus au type blond, même roux, aux yeux bleus, grands et bien musclés. Les femmes surtout ne le cèdent en rien, pour l'éclat et la fraîcheur du teint, aux plus beaux types du nord de l'Europe. On ne sait s'il faut voir en eux des descendants de colons romains et de Vandales du cinquième siècle, ou simplement un rameau très ancien de même race que les autres Berbères. Les Kabyles ont de fortes institutions communales et démocratiques, conservées à travers les siècles et respectées par la conquête. On évalue leur nombre à 1 500 000. Beaucoup d'entre eux, quand ils sont arrivés à la richesse ou à une situation honorifique, renient leur origine indigène et se disent Arabes.

A cette population d'agriculteurs sédentaires s'opposent vigoureusement les Arabes. Ceux-ci forment la population conquérante et maîtresse de l'Algérie avant l'arrivée des Français : c'est, comme on l'a dit, une aristocratie de gentilshommes, dédaigneux du travail qu'ils laissent aux femmes, méprisant l'agriculture, vivant dans le Tell, mais surtout dans les oasis du Sahara, sous la tente, avec leurs troupeaux, leurs chameaux et leurs chevaux de luxe. Ceux qui ont conservé les pures traditions du passé, les Arabes des grandes tentes, considèrent presque comme des renégats ceux d'entre eux qui se sont fixés dans les villes et y exercent des professions mercantiles. Leur genre de vie leur impose des habitudes nomades; toutefois ils ne se déplacent que dans un rayon à peu près constant. Ils aiment les chevaux et les belles armes; ils ont la passion de la guerre, et ce sont eux surtout, bien plus que les Kabyles, qui ont été les véritables ennemis de notre colonisation. D'ailleurs, ils ont conservé dans son intégrité le fanatisme religieux des anciens conquérants. De temps à autre surgissent parmi eux des prophètes guerriers, dont Abd-el-Kader est resté le type, qui proclament la guerre sainte, rallient les contingents des tribus du Sahara et promènent la dévastation et la mort dans les colonies laborieuses et florissantes du Tell. Les sociétés secrètes de l'islamisme ou *zaouïas*, qui obéissent à un mot d'ordre, et dont les ramifications s'étendent jusqu'en Arabie, au Maroc et dans le Soudan, favorisent le développement de ces révoltes périodiques et en font la gravité. On a dit que les Arabes diminuaient sensiblement sur le sol de l'Algérie; qu'ils étaient 1 500 000 encore en 1850; qu'ils ne sont aujourd'hui que 500 000. Le choléra de 1867, la famine de 1868, les

insurrections, les auraient décimés. Les dernières statistiques prouvent qu'il n'en est rien et qu'au contraire la population arabe est depuis 1871 en augmentation constante. Au point de vue de l'organisation politique, les Arabes se groupent en *douars* (réunion de plusieurs familles) dirigés par un *des chefs de famille*; plusieurs douars forment la *ferka*, qui a à sa tête un *cheikh*; plusieurs ferkas constituent la *tribu*, qui a à sa tête le *kaid*. La justice est rendue par un kadi, nommé par l'autorité militaire.

Les *Maures* ne sont pas une race, mais le résidu de toutes les races algériennes; ils s'occupent de commerce; la plupart, dit-on, descendent de ceux qui furent chassés de l'Andalousie par les rois espagnols. On voit encore dans les villes des *Turcs* en petit nombre et des *Koulouglis*, issus du mélange des Turcs et des Maures.

Les *Israélites*, au nombre de 34 000, ont été naturalisés en bloc par un décret du gouvernement de la Défense nationale en 1870; ils ont été les principaux intermédiaires entre les Français et les indigènes depuis la conquête. Eux aussi, comme les Maures, descendent en majorité des Juifs chassés d'Espagne. Méprisés par les Arabes, dont ils se vengeaient en les exploitant, ils ont beaucoup gagné à changer de domination et ils ont conscience des bienfaits que notre gouvernement leur a valus.

Les Européens ne sont encore en Algérie que 354 000; longtemps les Français hésitèrent à émigrer dans notre colonie d'outre-mer, tant à cause du régime militaire, auquel ils étaient assujettis, qu'à cause du mauvais renom d'insalubrité qui avait été fait au pays. Il était passé en proverbe que les cimetières se remplissaient en Algérie plus rapidement que les villes. C'est ce qui explique les débuts pénibles de la colonisation. Aujourd'hui justice est faite de ces exagérations. L'Algérie exige des Français une période pénible d'acclimatement; les Provençaux, les Languedociens et les habitants du Roussillon sont seuls indemmes. L'excédent des décès l'a longtemps emporté sur les naissances; aujourd'hui la proportion inverse se produit; la seconde génération et surtout la troisième sont remarquablement belles et robustes. Les conseils de révision constatent beaucoup moins de cas de réforme en Algérie qu'en France. Les Français ne sont encore cependant que 194 770 environ dans cette nouvelle France.

Les *Espagnols* sont les plus nombreux après eux : 92 510.

Ils viennent presque tous de l'Andalousie, de Murcie, de Valence, des îles Baléares. Ils se portent de préférence dans la province d'Oran, qui est en face de leurs rivages, et l'emportent sur les Français à Oran même et dans beaucoup de communes. Ils sont en général agriculteurs, jardiniers, etc. Leurs filles s'allient volontiers aux Français : ainsi s'opérera la fusion des deux nationalités.

Les *Italiens*, au nombre de 27 550 environ, viennent de la Sicile et de la province napolitaine ; ils se groupent principalement dans la province de Constantine. L'Algérie est la terre d'émigration des *Maltaï*s, qui ne sont pas moins de 14 220, surtout dans les ports de la province de Constantine. Ils se font généralement portefaix, manœuvres, maçons, domestiques, et sont recherchés pour leurs qualités laborieuses. Quant aux Allemands, au nombre de 5 à 6 000, le climat algérien leur réussit moins encore qu'aux émigrants d'Alsace ; c'est pour eux surtout que l'épreuve de l'acclimatement est pénible. Il est malheureusement fâcheux de constater que la plupart de ces étrangers négligent de se faire naturaliser, et, jouissant des bénéfices de notre protectorat, ne partagent pas toutes les charges des autres colons. Il serait urgent d'adopter en matière de naturalisation les lois en vigueur aux États-Unis.

Géographie politique. — Au point de vue politique l'Algérie est divisée en trois départements, nommant chacun aux Chambres françaises deux députés et un sénateur. Chaque département, comme en France, est subdivisé en plusieurs arrondissements. Ils renferment tous trois une partie du Tell, des Hauts Plateaux, du Sahara.

Le département d'Oran a pour chef-lieu *Oran*. Les sous-préfectures sont *Mostaganem*, *Mascara*, *Sidi-bel-Abbès* et *Tlemcen*.

Le département d'Alger a pour chef-lieu *Alger*. Les sous-préfectures sont *Milianah*, *Orléansville*, *Tizi-Ouzou*.

Le département de Constantine a pour chef-lieu *Constantine*. Les sous-préfectures sont *Philippeville*, *Bône*, *Guelma*, *Bougie*, *Sétif*.

Gouvernement. — L'Algérie est gouvernée par un gouverneur général civil, auquel est subordonné l'élément militaire : il est assisté d'un conseil supérieur ; chaque département a son conseil général, dont les représentants sont, comme en France, élus par le suffrage universel.

Le territoire est divisé en territoire civil et en territoire militaire; celui-ci comprend une partie des Hauts Plateaux, le Sahara, et récemment encore une partie du Tell. Le commandement est exercé par les généraux de division. En 1878, la population du territoire civil comprenait 1 342 980 personnes; celle du territoire militaire, 1 494 705. Une loi nouvelle (1881) a rattaché au territoire civil le Tell presque tout entier, et même quelque parties des Hauts Plateaux. La population de ce territoire est aujourd'hui de 2 242 000; celle du territoire militaire de 625 000: en tout 2 867 000 habitants.

Quant à l'administration indigène, elle fonctionne sous l'autorité du général de division et sous la surveillance des bureaux arabes. Ceux-ci furent définitivement organisés en 1843. Ils comprennent une direction générale, de laquelle relèvent trois directions provinciales; des bureaux de division, de subdivision et de cercle.

Dans le territoire civil les indigènes sont administrés par les magistrats de la commune; dans les communes mixtes, par une commission municipale formée d'Européens et d'indigènes.

L'Algérie entretient un corps d'armée qui compte 60 000 soldats et peut être porté à 90 000 hommes.

Chemins de fer. — Un grand nombre de lignes ferrées sont en construction ou à l'étude en Algérie. Les lignes achevées et exploitées sont: 1° celle d'Alger à Oran, par Bouffarick, Bli-dah, Mouzaïa, Milianah, Orléansville, Relizane et Saint-Denis-du-Sig; 2° la ligne de Constantine à Philippeville; 3° la ligne de Bône à Guelma et à Souk-Ahras, qui doit se raccorder incessamment aux lignes tunisiennes; 4° la ligne d'Arzeu à Saïda, qui sera continuée jusqu'à Méchéria dans le Sahara; 5° celle de Tlélat à Sidi-bel-Abbès. En 1881 on comptait près de 1 600 kilomètres de voies ferrées, en comptant la ligne récemment ouverte de l'Est-Algérien de l'Alma à Ménerville.

RÉGENCE DE TUNIS.

Au point de vue physique et géographique, la Tunisie est le complément de l'Algérie française; au point de vue politique, la Régence de Tunis est placée sous le protectorat de la France depuis le traité du Bardo (1881). Le sultan réclame, il

est vrai, un droit de suzeraineté sur ce pays. Mais ce droit n'a jamais été reconnu par la France, depuis l'affranchissement de la Tunisie en 1841. Elle couvre un peu plus de 41 millions d'hectares, et sa population, qui était sous la domination romaine de 45 ou 20 millions d'habitants, est tombée tout au plus à 2 millions.

Côtes. — La situation de la Régence de Tunis est exceptionnellement heureuse, entre le bassin oriental et le bassin occidental de la Méditerranée. Le cap Bon, séparé de la Sicile par un détroit peu profond, semé d'îles, d'ilots et de bas-fonds, marque la limite entre les deux bassins. A partir de ce point, la côte prend la direction du nord au sud jusqu'à la baie d'Al-Biban, où commence le rivage de Tripoli.

Si nous suivons le littoral, à partir de la Calle, nous trouvons d'abord l'île de *Tabarca*, avec le *Bordj-Djedid*, qui lui fait face ; l'un et l'autre ont été occupés par les Français au début de l'expédition tunisienne. Le *Bordj-Djedid*, qui dépendait de la Régence d'Alger avant 1830, commande l'issue des vallées du pays des *Khroumirs*. La côte sablonneuse, infertile, de difficile accès, ne présente aucun mouillage important jusqu'à *Bizerte*. Cette ville, qui n'a plus que 5 000 habitants, est placée dans une situation magnifique, entre la mer et un vaste lac intérieur, le *Tindjar*, qui mesure en quelques endroits de 9 à 11 mètres de profondeur. Malheureusement, on a laissé s'ensabler le canal naturel qui unit le lac au golfe. Des barques d'un faible tonnage peuvent seules passer de l'un à l'autre. L'approfondissement du chenal coûterait des frais considérables, qui seraient, il est vrai, compensés par la prospérité nouvelle de Bizerte. Les habitants vivent presque absolument du revenu de la pêche du lac. Les environs sont très fertiles, mais malsains ; des plantations d'eucalyptus auraient en peu de temps raison de cette insalubrité.

Entre le golfe de Tunis et Bizerte s'ouvre la lagune d'*El-Bahira*, que garde *Porto-Farina*, habité par quelques centaines d'Israélites et d'Européens, pour la plupart Italiens. *Porto-Farina* est excellemment situé au débouché de la grande artère fluviale de la Tunisie, la *Medjerda*. Les salines de *Porto-Farina* constituent un des principaux revenus du bey.

La capitale de la Régence, *Tunis* (130 000 hab.), se développe au fond du golfe d'El-Bahira et communique avec la haute mer par son port de *la Goulette* (3 500 hab.), à 11 kilomètres de la capitale. Un chemin de fer unit la ville et le port,

que défendent de nombreuses batteries. Tunis est non seulement la ville la plus peuplée de la côte barbaresque, mais elle est un des marchés les plus actifs de la Méditerranée ; elle fabrique des soieries, des armes, des cuirs, qui jouissent dans toute l'Afrique d'une réputation méritée pour le bon goût et le fini du travail. C'est une sorte « de Paris africain » (DUVERNIER). Dans ses immenses bazars, ou *soukhs*, affectés chacun à un corps de métier différent, s'entassent non seulement les produits manufacturés des artistes tunisiens, mais la plupart des produits du Soudan et du Sahara, que lui amènent les caravanes par la voie de Ghadamès. Un magnifique aqueduc, construit par l'empereur Hadrien, conduisait autrefois à Carthage les eaux du *Djebel-Djougar* ; un ingénieur français a utilisé et réparé le même aqueduc, qui fournit d'eaux abondantes la Tunis moderne. La population est mélangée d'éléments fort divers : on y compte de 5 à 6 000 Maltais ; près de 20 000 Israélites, adonnés au commerce et à la banque ; et presque autant de chrétiens, parmi lesquels dominent les Italiens et les Français. Non loin de la Goulette est l'emplacement de l'antique Carthage, exploré récemment par une mission française.

De Tunis à la frontière tripolitaine s'étend le pays appelé plus proprement *la Côte ou Sahel*, la partie la plus peuplée et la plus riche de la Régence. On y compte plus de dix millions de pieds d'oliviers, qui, malgré la paresse des habitants et l'imperfection des procédés de fabrication, donnent annuellement 30 millions de litres d'huile. Sous un régime plus libéral et plus éclairé, qui abaisserait le chiffre de l'impôt (30 centimes par pied), le revenu de ces plantations ne tarderait pas à s'accroître. L'incurie des beys musulmans a laissé s'ensabler tous les ports, qui ne sont plus accessibles à nos navires européens. Les principaux sont : *Sousse* (Hadrumetum) (7 000 hab.), qui est entourée de murailles ; le commerce est aux mains des Juifs ; elle exporte pour plus de 5 millions d'huile d'olive. *Sousse* est le port de *Kairouan* (42 000 hab.), l'ancienne capitale des Aglabites, bâtie près d'une vaste sebkha. Malgré sa profonde décadence, elle a gardé de hautes murailles crénelées, un grand nombre de mosquées et d'écoles. C'est le centre le plus redoutable du fanatisme musulman en Tunisie. *Monastir*, (6 500 hab.) fut un des centres les plus animés de la Régence ; ses mosquées et ses écoles sont encore très fréquentées. Elle prépare l'huile et sèche le thon qui est pêché au large. *El-*

Madhya est l'ancienne Africa qui donna par extension son nom au continent tout entier. *Sfax*, récemment bombardée par l'escadre française, défendue par des forts et une double enceinte de murailles, enlevées par nos troupes, est après Tunis la ville la plus peuplée et la plus riche de la Régence (25 000 hab.). Sa population, animée d'un fanatisme très ardent, passe pour une des plus actives et des plus industrieuses du pays. Ses bazars sont les mieux fournis avec ceux de la capitale. Des jardins l'entourent, frais et ombreux, admirablement cultivés; ils nourrissent près de 20 000 agriculteurs. Au large de Sfax s'étendent les îles *Querquena*, couvertes de dattiers et dont les habitants pêchent l'éponge. *Gabès* (Tacape), le port du Sahara tunisien, est moins une ville que la réunion de quatre villages, dispersés au milieu d'une magnifique oasis; elle est irriguée par les canaux dérivés de l'oued Gabès, que les barques elles-mêmes ont peine à remonter. Gabès, qui expédie plus de 10 000 tonnes d'alfa par an, fabrique des étoffes recherchées et des voiles ou haïks, au tissu transparent d'une incomparable finesse. Au large s'aperçoit l'île de *Djerba*, la fameuse île des lotophages. Le lotus y croît encore en liberté; mais les habitants très laborieux au nombre de 45 000, vivent du produit de leurs jardins, des dattes, de la laine très fine et très estimée de leurs moutons, des éponges qui se pêchent sur les côtes. On y compte plusieurs villages; le principal est celui d'*Houn-et-Souk*, qui a été fortifié et occupé par nos troupes.

Montagnes. — La Tunisie, dont la nature a fait une annexe de l'Algérie, n'a pas de systèmes orographique et hydrographique qui lui soient propres. Ses montagnes continuent les chaînes algériennes qui couvrent la province de Constantine. Un des massifs les plus escarpés est celui qui s'étend entre la côte de Tabarca et la Medjerda; il était absolument inconnu avant que les troupes françaises ne l'explorassent pour châtier les tribus des Khroumirs, dont les incursions sur notre territoire furent le prétexte de l'expédition et de l'occupation française. Contrairement à l'opinion générale, on a reconnu que ce massif, dont quelques sommets atteignent plus de 1 300 mètres, couvert de fourrés presque impénétrables de chênes-lièges, finissait à peu près à pic du côté du littoral et ouvrait vers le sud ses vallées, parcourues par les affluents de la Medjerda. Il rappelle par sa structure générale, sa formation géologique et les populations qui l'habitent, le massif kabylien du

Djurjura. Pour contenir les tribus insoumises et indépendantes, dont les déprédations nous ont appelés dans le pays, on va construire dans la région la plus élevée, et qui commande les principales vallées, à *Ain Draham*, une place forte semblable au Fort-National de la Grande-Kabylie. Les dernières ramifications de ce massif viennent mourir au cap Blanc.

Au sud de la Medjerda court une seconde chaîne qui du Djebel *Dir* près de Tébessa, se continue par les massifs volcaniques qui avoisinent le Kef, le Djebel *el Bahara*, près de Né-bent. De l'autre côté de la Medjerda, qui se fraye un passage par des gorges magnifiques, la chaîne projette les cimes du Djebel *Eidouss*, dont les ramifications vont mourir près de Porto-Farina, au Ras-el-Mekki.

Une troisième chaîne, qui est la principale pour le régime des eaux, et qui divise la Tunisie en deux versants, comprend le Djebel *Berbérou*, la région stérile du *Hamadas*, que domine l'*El Kessera*, le Djebel *Zisk* (1863^m), le Djebel *Zarhouan* (1343^m), le Djebel *Zid*, et va se terminer au sud de la baie de Tunis, au cap Bon.

Les principales routes qui traversent cette chaîne sont : la voie romaine du Kef à Sousse; la voie romaine du Kef à Kaïrouan, la route de Tunis à Sousse par Zarhouan.

Fleuves. — Signalons parmi les rivières l'*Oued-el-Kébir* (Tusca), qui relevait autrefois de la Régence d'Alger, et qui finit non loin de Tabarca. Son bassin, d'une fécondité étonnante, est envahi par les marécages, qui dégagent des fièvres pestilentielles.

La *Medjerda* (Bagradas) est tunisienne par son bassin moyen et inférieur, incomparablement plus riche et plus fertile que le bassin supérieur, appartenant à l'Algérie. L'épaisse couche d'alluvions que la rivière a répandue sur ses rives pourrait être un jardin continu, n'étaient la paresse et l'insouciance de l'administration. A chaque pas l'on retrouve des ruines qui furent d'opulentes cités au temps de la domination romaine. Ce qu'a été ce pays, il peut le devenir de nouveau sous une administration intelligente et éclairée. Partout où le sol est cultivé, il produit en abondance le blé, l'orge, le millet, le henné, la garance, de magnifiques bois de dattiers, d'orangers, d'oliviers, etc. Quelques bourgs aux murailles écroulées, aux maisons à demi ruinées, sont à peine à signaler dans cette vallée, où jadis villes et villages se touchaient. De Ghardimaou à Béja la Medjerda traverse l'ancien bassin lacustre de la Dagla. *Béja* (Vacca),

à quelques kilomètres au nord du fleuve (4 500 hab.), est bâtie sur le flanc d'une colline entourée d'une campagne riante; c'est un des principaux marchés d'approvisionnements pour les montagnards de l'ouest.

Après s'être frayé un passage à travers les montagnes, à Medjez-el-Bab, la Medjerda forme un second bassin lacustre, dont les villes principales sont *Testour* (2 500 hab.), qui doit sa prospérité relative à sa colonie de Maures et d'Israélites, chassés autrefois d'Espagne par les rois très chrétiens, et *Tébourba*. A *Djedeïda* le fleuve se replie vers le nord, marécageux et mal réglé dans ses crues; il va finir près de Porto-Farina. A mi-chemin entre les deux villes il arrose *Fondouk*. La plus belle partie de la Tunisie est la plaine de la *Manouba*, couverte de bois et de champs cultivés, semée de villas et de palais; elle s'étend de Djedeïda à Tunis.

La Medjerda a pour principal affluent l'oued *Mellegue*, qui, comme le fleuve où il se jette, a ses sources en Algérie. Son bassin a dû être, comme le témoignent les ruines qu'on y découvre, une des parties les plus peuplées de l'ancienne province romaine. La seule ville notable est aujourd'hui le *Kef* (*Sicca Venerea*) (5 000 hab.), qui groupe ses maisons blanches et pittoresques autour d'un rocher escarpé; le Kef passait avec Sfax pour la ville la plus forte de la Tunisie; nos soldats n'ont pas eu de peine à avoir raison de ses bastions et de sa citadelle, à demi écroulés et défendus par des canons hors de service.

Parmi les autres affluents de la Medjerda, l'oued *Kralled* féconde la plaine de *Bahirt-es-Ssers* et celle de *Teboursouk* (*Thugga*) (2 000 hab.) entourée de forêts d'oliviers séculaires; tout auprès s'exploitent les mines de plomb de Djebba. L'oued *Siliana* descend des Hamadas, passe près du poste fortifié de *Makter*, nœud de toutes les routes qui vont au sud de la Tunisie, et de *Kesser-el-Hadid* à *Testour* irrigue une des plaines les plus fécondes de la Régence.

L'oued *Miliana* tombe dans la baie de Tunis et fertilise la plaine du *Fahs*.

Le versant sud n'a que des sebkhas à demi desséchées en été, marécageuses en hiver, où se jettent des rivières au débit intermittent. Ce pays qui s'étend des Hamadas à l'oasis de Gafsa, fut autrefois riche et peuplé, si l'on en juge par les vastes ruines qu'y laissa l'occupation romaine. Signalons celle de l'oppidum *Gilmense* et de *Sufetula*. Aujourd'hui il ne reste

de cette prospérité que Kairouan, près de la Sebkhah *Sidi-el-hani*, où se jette l'oued *Zéroud*.

La région Saharienne est traversée par la dépression des Chotts Rharsa et Djerid, qui sont de 20 à 30 mètres au-dessous du niveau de la mer. Au nord s'étendent le *Djerid*, la partie la plus fertile du Sahara, et l'oasis de *Gafsa* (5 000 hab.), fécondée par l'oued *Baiach*, le centre de ravitaillement des tribus nomades, point d'occupation militaire de premier ordre. Au N.-E. s'étend l'*Arad*, dont la capitale est *Djarah*; les principales tribus de cette région sont les Beni Zid, et les Ouerqhama, dont la capitale est *Ksar-el-Medenin*.

Population. — La population de la Tunisie, évaluée à environ 2 millions d'habitants, se compose de races fort diverses. Le fond principal est formé par les Berbères, qui l'emportent encore par le nombre. Ils ont les mêmes mœurs et les mêmes institutions qu'en Algérie; autour des villes et des villages ils s'adonnent à la culture du sol et se font remarquer par leurs qualités laborieuses; mais beaucoup sont retournés à l'état nomade et vivent de l'élevé de leurs troupeaux de moutons dans les hauts plateaux et dans la région montagneuse. Tels sont les *Khroumirs* et les *Maknas*, pillards incorrigibles, longtemps la terreur de nos colons algériens (15 à 20 000 hab.); les *Djelas*, aussi dangereux que les précédents (27 000 hab.); ils habitent les environs de Kairouan, etc. Les Arabes, qui forment la population conquérante, sont répandus surtout dans le Sahara et les Hauts Plateaux. Ils sont beaucoup plus sauvages, plus cruels que nos Arabes d'Algérie, que leurs rapports avec les Européens ont singulièrement adoucis. Le fanatisme musulman est entretenu par les nombreuses associations religieuses qui relient entre elles les tribus.

Par suite du relâchement des liens administratifs la plupart de ces nomades se considèrent à peu près comme indépendants; ils se font sans cesse la guerre entre eux, razzient leurs douars, et rendent si précaire la sécurité des villes, si dangereuses les relations commerciales, que les citadins osent à peine franchir les murailles qu'ils sont souvent obligés de défendre à main armée contre les incursions des brigands. Il ne faut pas attribuer à d'autres causes la diminution du commerce avec le Soudan et l'appauvrissement de la Régence entière. Les plus redoutables de ces tribus sont : les *Touabas* et les *Mogods*, entre Bizerte et Mateur (15 000 hab.), les *Rakbas*, dont les *Ouchtetas* sont une fraction, dans les environs du Kef;

les *Methalith* (20 000 hab.), aux portes de Sfax. Dans le Sahara dominant les *Hammamas* (30 000 hab.) et les *Ourghammas* (30 000 hab.), qui sont le fléau des caravanes. En somme, plus d'un tiers des indigènes appartiennent encore à la vie nomade.

Les habitants des villes sont des Turcs en petit nombre, des *Koulouglis*, race métisse, surtout des *Maurcs* et des *Juifs*, descendants de ceux qui furent chassés d'Espagne au seizième siècle, et qui, partout où ils se sont fixés, ont apporté avec eux les aptitudes industrielles, l'esprit d'ordre, le bon goût dont ils avaient fait preuve dans la péninsule ibérique.

Parmi les Européens, les plus nombreux sont les Italiens; mais s'ils l'emportent par la quantité, ils laissent fort à désirer pour la qualité; ils n'apportent que peu de capitaux avec eux, et sont généralement embauchés comme ouvriers. Les Maltais viennent ensuite, comme partout adonnés aux petits métiers, actifs et laborieux. Les Français, malgré la proximité de l'Algérie, ne viennent qu'au troisième rang; mais ce sont eux qui ont accompli la plus grande partie des travaux d'utilité publique, fourni les capitaux pour les grandes entreprises, jeté les ponts et tracé les chemins de fer. C'est à eux qu'il appartient, aujourd'hui que la Tunisie est placée sous le protectorat de la France, de régénérer ce pays et de lui rendre sa prospérité perdue.

La seule ligne ferrée que possède la Régence est celle qui de Tunis remonte la Medjerda et doit aller rejoindre la ligne algérienne de Souk-Ahras à Bône. Dans quelques mois la jonction des deux lignes sera un fait accompli. Un tronçon de voie ferrée contourne au nord la lagune d'El Bahira et met en communication Tunis et son port de la Goulette. On projette enfin d'unir bientôt Tunis à Bizerte, au nord; une autre ligne suivrait la côte orientale et relierait Tunis à Sfax, et peut-être à Gabès.

TRIPOLI.

La Régence de Tripoli, simple vilayet de l'empire Ottoman, occupe toute la dépression que creusent au nord de l'Afrique la Grande Syrte et la Petite Syrte ou golfe de Gabès; elle enveloppe aussi le plateau de Barka, qui va rejoindre les confins de l'Égypte. Ce pays, très vaste, puisqu'il couvre une su-

perficie à peu près égale à l'Algérie et à la Tunisie réunies, est cependant fort peu peuplé ; la plus grande partie est prise par les sables ou par la roche nue.

Le *Tripoli* proprement dit ou *Mesurata* se compose d'une bande de littoral assez étroite, très chaude, insalubre et mal peuplée. La mer, où se recueillent le corail et les éponges, a des bas-fonds et des bancs de sable qui en rendent les approches dangereuses. Là se trouvent cependant les principales villes : *Tripoli* (20 à 30 000 hab.), chaude et malsaine, habitée par des Arabes et des Turcs et 2 000 chrétiens ; *Lebda*, qui ne rappelle que par le nom la riche Leptis de l'antiquité.

Derrière ce littoral s'élèvent les monts *Gharian*, qui ont de 750 à 900 mètres ; ils offrent quelques ravins aux cailloux roulés et usés par des torrents temporaires, quelques vallées fraîches et ombrées, des abris où, autour de villages berbères, le figuier étale ses larges feuilles et où le palmier déploie ses bouquets chargés de fruits : c'est la partie la plus riche de la Régence. A la chaîne montagneuse s'appuie le plateau de *Hamada*, aux perspectives nues et pierreuses, sans végétation, sans eau, sans un seul village. Pas une goutte d'eau de pluie ne reste à la surface, l'humidité filtre à travers le terrain crayeux, sans profil pour la culture. Sur le versant méridional les pentes abruptes mènent au Fezzan.

Le *Fezzan* est une région d'oasis éparses au milieu des sables et qui sont loin de donner l'idée de la richesse et du bien-être. Les dattes, un peu de blé, de millet et de dourah, du trèfle, quelques moutons, des poules, telles sont les principales ressources des Fezzaniens ; ajoutons le dromadaire, qui est la bête de somme de ce pays saharien. C'est du Fezzan que sont partis la plupart des explorateurs qui ont visité les pays du Soudan, Denham et Clapperton, Richardson, Overweg, Barth et Nachtigall. Les relations sont en effet fréquentes du Fezzan au Bornou, au Wadaï, au Tibbou. Le Fezzan est le point par où le monde méditerranéen se rapproche le plus du centre de l'Afrique : c'est de là que partent la plupart des caravanes qui vont au Soudan ; par là que se dirigent sur la Mekke tous les noirs musulmans de l'ouest et du sud-ouest de l'Afrique. C'est encore dans le Fezzan et dans la régence que sont constituées les plus puissantes associations ou zaouïas, foyers de fanatisme musulman, dont le rayonnement se fait sentir du Maroc à l'Arabie. De là l'importance exceptionnelle de la Tripolitaine. La capitale du Fezzan, *Mourzouk*, peut avoir 3 500 ha-

bitants; elle est bâtie dans un site malsain et entourée de marécages. Quant aux évaluations sur la population, elles diffèrent suivant les voyageurs. Nachtigall évalue à 33 000 la population sédentaire, à 20 000 la population nomade. Ces habitants du Fezzan sont de races fort mêlées : outre les Arabes, il faut citer des Berbères cantonnés dans les villages de Sokna et de Temissa, des Touaregs qui escortent les caravanes, des Tibbous qui dominent dans le sud, beaucoup de Soudaniens du Bornou et du Haoussa, importés comme esclaves.

Barka. — La région la plus curieuse et la plus remarquable de la Régence est sans contredit le Barka. C'est un plateau calcaire de 180 kilomètres de côtes, de 150 kilomètres de large, s'abaissant en pentes rapides sur la mer, en pentes plus douces vers le désert. La bande de littoral, très étroite, est faite d'un sol rougeâtre mêlé de débris de coraux et très fertile. Les pentes du plateau, profondément ravinées, déploient une verdure merveilleuse d'oliviers, de figuiers, de caroubiers, qui contraste avec la stérilité et la tristesse des pays voisins. Le plateau lui-même, le Djebel Akhdar, où souffle un air très pur et très sec, a de beaux pâturages et de superbes forêts de thuyas. Le plateau de Barka fut le théâtre d'une civilisation brillante, fille de la civilisation grecque. Elle eut ses écoles de philosophie, ses mathématiciens, ses poètes; on vantait les délices de ses villes, réunies en une confédération qu'on appelait la Pentapole (Bérénice, Arsinoé, Barce ou Ptolemaïs, Apollonias, Cyrène). Il ne reste rien de tout ce passé : 40 000 Arabes environ sont les seuls habitants du plateau, qui pourrait en nourrir dix fois plus. La principale ville, *Benghazi*, qui a remplacé Bérénice, a 10 à 12 000 habitants, vivant dans des maisons sordides; son port n'est accessible qu'à de grosses barques. De là les caravanes se dirigent vers les oasis d'*Audjila* et de *Djalo*, qui relèvent du gouvernement de Barka. La dernière ville, la plus rapprochée de l'Égypte, distante encore de 270 kilomètres, est *Derna* (2500 hab.), l'antique Darnis.

A l'ouest et au sud-ouest du Fezzan se trouvent l'oasis de *Rhât*, point de concentration des caravanes qui vont au Maroc et au Soudan, et l'oasis de *Ghadamès*, qui fut autrefois occupée par les Romains et qui est un foyer dangereux de fanatisme.

SAHARA.

Au delà de la lisière de riantes oasis qui se développe au pieds des Hauts Plateaux de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie se déploie le Sahara proprement dit, le plus vaste désert du globe. Les portions du Sahara dépendant des contrées berbères peuvent être considérées comme le vestibule du « pays de la soif ». Il sépare par sa triste et large bande de sables et de rocs les régions de l'Atlas des plaines opulentes et peuplées du Soudan. Le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, forment ainsi comme un îlot fertile entre les flots de la Méditerranée et de l'Atlantique et les étendues plus infranchissables du désert. Le Sahara se développe depuis les dunes du cap Boïador et du cap Blanc, hautes de 180 mètres, jusqu'à l'étroite vallée du Nil; on peut même dire qu'il va plus loin et se prolonge jusqu'aux rives de la mer Rouge. Le Sahara africain n'est qu'une partie de cette zone infertile et desséchée qui coupe transversalement l'Afrique et l'Asie et se continue par les *néfouls* de l'Arabie, les déserts de la Perse, le Gobi chinois, jusqu'au pied de l'Altaï et aux deltas surchargés de population qui bordent la mer de Chine.

On a beaucoup exagéré l'aridité et la désolation du Sahara. On l'a représenté longtemps comme une mer de sables mouvants, engloutissant dans ses plis des caravanes entières, et s'agitant au souffle irrésistible du simoun comme les vagues remuées par la tempête : il faut rabattre singulièrement de ces récits légendaires. Près du tiers du Sahara pris dans son ensemble est occupé par des oasis et peuplé. Il n'est pas vrai non plus que le désert soit un fond de mer peu à peu émergé et dont la plus grande partie soit au-dessous du niveau de l'Atlantique. Le Sahara se maintient en moyonne à une altitude de 500 mètres. Il paraît avoir subi, et dans une époque relativement peu ancienne, ce même phénomène de dessèchement qu'on observe de nos jours dans la région australe de l'Afrique, le désert de Kalahari. Il est certain que les espaces habitables et cultivables furent autrefois plus vastes. Les lits desséchés d'immenses fleuves, aux berges escarpées, et qui ne reçoivent aujourd'hui que temporairement de maigres filets

d'eau, témoignent clairement de ce dessèchement progressif et de l'existence antérieure d'un climat plus humide.

Des voyageurs exacts et éclairés, comme Barth, Duveyrier, Nachtigall, nous ont rendu la physionomie réelle du Sahara. Deux sols absolument différents se partagent la surface du désert : le *Hamada*, formé d'une sorte de limon calcaire extrêmement dur et de roche qui, continuellement balayée par le vent, se dépouille de toute terre végétale et n'offre ni eau ni verdure. Le *Hamada* est bien véritablement le pays de la soif et de la désolation. A peine quelques armoises parviennent-elles à vivre dans quelques coins abrités. Le *Hamada* couvre de vastes étendues, surtout dans la partie méridionale du Sahara. L'*Erg* est tout différent : « Ce sont d'immenses basses-fonds envahis par les sables, de manière à faire disparaître le sol primitif, et dans lesquels s'amoncellent en véritables montagnes des dunes de 100 mètres et plus de hauteur.... On aura une idée approximative de l'aspect général des dunes en se figurant une mer en courroux qu'un miracle aurait instantanément solidifiée. Bien que les vents régnants déplacent continuellement les sables, les proportions de ces changements sur les dunes ne sont point notablement appréciables à l'œil ; il y faut la vie d'un homme pour constater quelque différence sensible. Cela se comprend : le vent opposé remet en place le lendemain le grain de sable déplacé la veille. Cependant il est incontestable que les dunes marchent dans la direction des vents alizés. Chose curieuse, c'est cette région des sables que suivent de préférence les caravanes. Là seulement peut se développer une végétation assez riche, sinon variée, qui fournit aux voyageurs et aux animaux une nourriture abondante. Le sable conserve l'eau ; il suffit de creuser souvent à quelques pieds de profondeur pour trouver des nappes stagnantes et ouvrir des puits instantanés » (POMEL). Partout où l'eau apparaît, surgit le palmier et se développent les cultures qui vivent à son ombre. Enfin dans les dépressions sans écoulement s'étalent les *sebchas*, lagunes aux eaux saumâtres, recouvertes d'efflorescences salines ; on y recueille en quantité le sel, qui est un des articles de commerce les plus appréciés des nègres du Soudan.

Ce n'est pas à dire que la traversée du grand désert n'offre de graves périls. Bien que les caravanes du Maroc et de Tripoli suivent des itinéraires consacrés par l'expérience et l'habitude, il arrive souvent qu'elles s'égarerent, perdent la trace

effacée par les vents et le sable et s'exposent à de longues journées de marche sur un sol stérile, sous un soleil meurtrier. Le voyageur européen, plus sensible aux privations que l'habitant du désert, subit alors les angoisses de la soif, surexcitée par les illusions décevantes du mirage, et pour échapper à la mort imminente il est réduit à se nourrir du sang de sa monture, le chameau, et à s'abreuver de l'eau nauséabonde que conserve la poche dont la nature a pourvu cet animal. Terribles sont aussi pour lui les tempêtes de vent, quand souffle le sirocco ou simoun, qui dessèche la peau, oppresse et serre la gorge et ajoute aux tortures de la soif. En maints endroits le chemin des caravanes est marqué par les os blanchissants des voyageurs et des animaux qui les ont précédées. Aux chaleurs torrides dont souffre l'Européen, et qui s'élèvent parfois à plus de 70°, succède brusquement la fraîcheur du soir. Par suite de l'évaporation rapide de la chaleur du sol et de la siccité de l'air, le thermomètre descend subitement presque à zéro. Après avoir failli périr par l'insolation, le voyageur est transi par ce froid pénétrant contre lequel il n'a pas su se défendre.

Le Sahara appartient aux *Touaregs*. C'est un rameau de la race berbère, rejeté du nord par les invasions arabes, contenu au sud par la masse compacte des noirs soudaniens. « Aussi sec que l'aridité de son pays saharien, aussi dur que les rocs du Hamada, » le Touareg est fait pour le milieu dans lequel il vit. Il sait supporter sans souffrir la faim et la soif pendant une journée entière. Grand de taille, desséché, tout en os et en muscles, il traverse le désert monté sur le chameau de course, l'infatigable méhari. Son costume lui prête une apparence fantastique. Enveloppé de son burnous de laine, son visage disparaît sous un masque noir qui le défend contre le soleil, et au travers duquel luisent seulement ses yeux ardents qui scrutent l'étendue. Convoyeur habituel des caravanes, il lui arrive souvent de les piller et de massacrer les voyageurs pour s'emparer de leurs marchandises ou pour déjouer la concurrence des nations du littoral, qui pourraient tenter de se passer de son patronage onéreux. On l'a appelé, non sans raison, le pirate des sables. Les Touaregs suivent la religion de Mahomet; mais ce sont des musulmans suspects de tiédeur; longtemps ils ont résisté à la propagande de l'Islam, ce qui leur a valu des Arabes ce surnom de Touaregs, les délaissés ou les abandonnés. Les Touaregs sédentaires et fixés dans les villes et villages des oasis forment une confédération aristo-

cratique où les nobles exercent seuls le pouvoir. La femme, à l'opposé de ce qu'on observe chez les Arabes et chez les noirs, est l'égale de l'homme; l'instruction est parmi elles plus répandue que parmi leurs maris et leurs frères.

A côté des Touaregs vivent, surtout au nord et à l'ouest du Sahara, des tribus arabes vouées à la vie pastorale. Quant aux noirs venus du Soudan, il n'est pas une tribu berbère ou arabe qui n'en compte un grand nombre. Ils ont, surtout sur la lisière sud du Sahara, profondément modifié le type originel de ces tribus et altéré la pureté de leur sang.

On divise très arbitrairement le Sahara en trois parties : 1^o le Sahara occidental ou mauresque, ainsi nommé parce que l'élément arabe venu du Maroc y est plus largement représenté que partout ailleurs; 2^o le Sahara central ou Sahara des Touaregs; 3^o le Sahara oriental ou des Tibbous, auquel il faut joindre le grand désert libyque qui confine à l'Égypte.

Les principales des oasis sahariennes sont : l'oasis du *Touat*, qui, par crainte des Français, s'est placée sous le patronage du Maroc et qui reconnaît au même la suprématie religieuse de l'empereur; le *Tidikell*, qui est voisin du Touat et s'appuie au plateau de Tademaït. La capitale est *Inçalah*, formée de la réunion de quatre à cinq villages, dont le principal, *El-Arb*, a 4 800 habitants. *Inçalah* est le point où aboutissent la plupart des caravanes de Tombouctou et de l'Haoussa. La population de l'oasis est d'environ 10 à 11 000 habitants.

L'*Ahaggar* est une région montueuse, mal connue encore, presque aussi étendue que l'Algérie elle-même. Les montagnes, qui paraissent avoir subi des soulèvements volcaniques, gardent la neige pendant plusieurs mois de l'année; le pic le plus élevé est le *Tahat*. Trois grands fleuves en descendent, dont le lit est à sec pendant une grande partie de l'année, et dont les eaux se perdent sans écoulement : l'*Igharghar*, qui allait jusqu'au Chott Melghir; le *Tafessasch*, qui peut-être a déversé ses eaux dans le Niger; le *Tarhit*. De véritables forêts de myrtes et de thuyas couvrent les pentes de quelques-unes de ces montagnes. Les deux centres les plus peuplés sont *Rhât*, d'où partent la plupart des caravanes du Fezzan, et *Idelès*, qui compte, dit-on, 3 à 4 000 habitants.

Au sud de l'*Ahaggar*, l'*Aïr* ou *Asben* se présente comme une Suisse africaine, exaltée pour sa beauté par les voyageurs qui de la monotonie et de la stérilité du désert passent subitement à ses verdoyantes collines. Des vallées fertiles et larges

s'ouvrent au milieu des montagnes, qui atteignent près de 2 000 mètres; elles sont parcourues par d'impétueux torrents que gonflent de redoutables et subites inondations; des forêts de palmiers et de mimosas, dont les troncs sont unis par l'inextricable réseau des lianes, donnent comme l'avant-goût de la splendide végétation du Soudan. L'oasis est habitée par des Berbères, les Kélouis, mélangés à haute dose de noirs. La plupart des dialectes sont ceux du Soudan. La capitale, *Aghadès*, bien que déchue, compte encore 15 000 habitants. *Assoudi* et *Tin-Tellust* sont de grands marchés pour les caravanes.

On peut citer encore entre le Maroc et le Sénégal l'oasis d'*Adrar*, qui renferme quatre villes. *Chingetti*, la capitale actuelle, a 7 000 habitants. Le principal trafic est celui du sel, qui provient de l'inépuisable lagune d'*Idjil*, et qui s'expédie jusqu'à Tombouctou.



ÉGYPTE. LE HAUT NIL.

ÉGYPTE PROPRE.

On appelle Égypte propre la partie qui s'étend de la cataracte d'Assouan à l'extrémité du delta du Nil; la distance de l'un à l'autre de ces points est de 1 445 kilomètres. Mais l'autorité des vice-rois, à la suite des conquêtes de Méhémet-Ali et de ses successeurs, s'étend beaucoup plus loin, jusqu'aux grands lacs équatoriaux qui sont les réservoirs du haut Nil. La Nubie, le Kordofan, le Darfour, le Sennaar, toute la côte de la mer Rouge jusqu'au pays des Afars et des Somalis, dépend aujourd'hui de l'Égypte.

Le plus vieux des historiens grecs, Hérodote, a caractérisé l'Égypte d'un seul mot : « L'Égypte, dit-il, est un présent du Nil. » C'est lui, le fleuve nourricier, qui de son limon a formé couche par couche le sol alluvial de cette vallée, qui depuis le commencement des âges a nourri des millions d'habitants; lui qui, comblant peu à peu le golfe marin qui s'ouvrait à la place de son delta, en a fait un des points du globe les plus riches et les plus peuplés. Tout ce que n'atteignent point et ne fécondent pas ses eaux n'est que sables stériles. Le désert commence où l'inondation s'arrête. L'Égypte est, à proprement parler, la vallée du Nil. Sa superficie couvre nominale-ment une étendue grande deux fois comme la France, mais l'Égypte cultivée répond environ à quatre départements français. Elle renferme 5 600 000 habitants, ce qui lui donne une population spécifique de 181 habitants par kilomètre carré.

La Chine seule pourrait peut-être le disputer à l'Égypte pour l'antiquité de sa civilisation. Mais la Chine a vécu isolée du reste du monde et renfermée en elle-même; l'Égypte au contraire par sa religion, ses conquêtes, l'éclat de sa science,

a exercé sur tout le vieux monde méditerranéen une action puissante et décisive. Au même titre que l'Assyrie et l'Asie Mineure, elle fut l'initiatrice du génie grec; par l'intermédiaire des Phéniciens elle donna aux Hellènes l'alphabet. La religion grecque a subi l'empreinte profonde des théogonies égyptiennes. L'Égypte était pour la Grèce comme une aïeule vénérable, et les prêtres, au dire de Platon, estimaient que les Hellènes n'étaient encore, en ce qui regarde la science de la sagesse, que des enfants. A la chute de la vingt-cinquième dynastie, l'Égypte cessa de s'appartenir et ne fut plus qu'une province de l'empire Persan; mais après que cet empire eut, à son tour, succombé sous les coups d'Alexandre, la terre des Pharaons devint un royaume gouverné par une dynastie grecque, celle des Ptolémées. De ce jour date une nouvelle ère de splendeur pour l'Égypte. Alexandrie remplaça Memphis et Thèbes. Admirablement située au seuil de trois continents, elle fut à son heure la reine de la Méditerranée orientale; elle garda le dépôt du génie grec, l'enrichit et le renouvela en le faisant puiser aux sources de la science orientale. Après la bataille d'Actium, qui donna le monde à Octave, l'Égypte devint une province romaine, tour à tour le grenier de Rome et de Byzance. Conquise en 640 par l'Arabe Amrou, qui fonda le Caire (Fostatt), elle subit une longue éclipse et sa prospérité se ressentit cruellement de l'administration des Mamelucks et de celle des Turcs, qui s'emparèrent sous le sultan Sélim de la vallée du Nil. L'expédition française en 1798 et la généreuse initiative prise par les savants qui accompagnaient Bonaparte révélèrent une seconde fois au monde les trésors de science et de richesses que recelait ce pays, où tant de générations d'hommes s'étaient succédé. Le plan de réorganisation conçu par Bonaparte fut repris par un Albanais de génie, lieutenant de la Porte, Méhémet-Ali, qui arracha l'Égypte aux Mamelucks et y installa sa dynastie sous la vassalité du sultan de Constantinople. Lui-même et ses successeurs étendirent les limites de l'Égypte plus loin que les Toutmès, les Ramsès, les Ptolémée Philadelphes, ne l'avaient fait. Ils se mirent à l'école des nations de l'Occident, prirent à leur service des Français et des Anglais, réorganisèrent l'armée, les finances, et donnèrent un vigoureux élan aux travaux publics, si essentiels à la prospérité du pays. Le despotisme fut pour eux l'instrument du progrès; mais les abus ne tardèrent pas à se faire sentir. L'État devint le seul propriétaire et le seul

industriel ; les vice-rois, par leur faste et leurs prodigalités, dilapidèrent les finances et compromirent les créances des nations européennes qui s'étaient intéressées au relèvement du pays. Le khédivé ou vice-roi Ismaïl fut déposé et remplacé par son fils, à qui fut imposée une commission européenne chargée de veiller à l'administration de l'Égypte. On a pu définir ainsi ce pays : une nation musulmane gouvernée par des colons chrétiens.

Le Nil, le fleuve le plus vénérable par l'antiquité de ses bienfaits, le plus vaste du monde par l'étendue de son bassin, est le créateur de l'Égypte. Aussi les anciens habitants l'adoraient-ils comme une puissance mystérieuse et bienfaitrice, à l'égal d'un dieu. Aucun spectacle, en effet, n'était plus propre à frapper l'esprit d'un religieux étonnement que celui de ce fleuve, coulant sous un ciel d'une implacable sérénité et que les nuages voilent à peine sept ou huit jours par an, sans recevoir un seul affluent, gonflant subitement ses eaux et inondant périodiquement ses bords. De nos jours seulement on connaît la clef du mystère qui sollicita si vivement la curiosité des anciens et des modernes. On sait que le Nil a ses sources dans les grands lacs de l'Afrique équatoriale, et que ce sont les énormes abats d'eau de la saison des pluies entre les deux tropiques qui, remplissant ces réservoirs naturels, s'épanchent vers la mer par le Nil. La crue commence à se faire sentir vers le 20 juin et dure jusqu'à la fin de septembre : elle est abondante quand les eaux s'élèvent de 11 à 13 mètres au-dessus de l'étiage ; quand elles ne s'élèvent qu'à 6 mètres, il y a disette. On sait positivement que ces chiffres n'ont pas varié depuis l'antiquité la plus reculée.

Le Nil coule avec lenteur et majesté : le lit du fleuve à Assouan n'est qu'à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les eaux, d'ordinaire verdâtres, prennent une couleur trouble et jaunâtre au moment de la crue. Ces eaux sont légères et excellentes au goût. La vallée où le fleuve s'écoule ne laisse aux cultures qu'un espace de 4 à 5 kilomètres. On en compte 9 d'Assouan à Esneh ; nulle part plus de 20 à 25. Les deux chaînes qui l'encaissent sont la chaîne Arabique et la chaîne Libyque : la première, absolument décharnée et stérile, finit juste au-dessus du Caire ; elle est percée d'une multitude d'excavations et de trous, anciennes carrières et sépultures ; la seconde, moins âpre de formes, mais presque aussi stérile, change de nature à mesure que l'on avance du sud au nord :

d'abord de granit rouge, elle se compose ensuite de grès et enfin de calcaire. Ces montagnes si nues et si désolées qui ferment l'horizon à droite et à gauche du fleuve se revêtent des nuances les plus douces et les plus variées sous la lumière intense et harmonieuse que déverse le firmament. C'est dans leurs flancs que les Égyptiens ont pris la matière première des gigantesques constructions qu'ils ont élevées tout le long du fleuve; ces palais, ces obélisques, ces sphinx, ces prodigieuses hypogées, dont les hiéroglyphes et les peintures racontent la vie publique et privée des Pharaons et de leurs peuples, vestiges miraculeusement conservés sous un ciel qui n'altère ni les lignes des monuments ni la vivacité des couleurs.

Partout le Nil est bordé de digues; elles atteignent 10 à 11 mètres d'Assouan à Esneh, mais diminuent peu à peu de hauteur et n'atteignent que 2 mètres vers le Caire. Ces digues assez larges sont plantées de rangées de palmiers et de sycomores et supportent les cabanes de boue des fellahs. Il n'est pas vrai que le Nil déborde et se répande par-dessus les digues : son flot de crue serait aussi désastreux dans ce cas que partout ailleurs. Il se répand dans les terres par infiltration. Des milliers de canaux, en effet, saignent le fleuve et se ramifient à l'infini dans la vallée; ce sont ces canaux et les rigoles qui s'y amorcent qui reçoivent le trop-plein du fleuve et portent les eaux d'abord dans les parties basses, c'est-à-dire les plus éloignées; les dernières cultures qui soient noyées sont les plus proches des digues; beaucoup d'entre elles émergent et ressemblent à des îlots. Quand le fleuve est en baisse et que la vallée présente l'aspect d'une boue liquide, on sème le blé, l'orge, le dourah, dans ce limon détrempe, et la semence s'enfonce d'elle-même sans le secours de l'homme. Ainsi préparé et saturé d'humidité, le sol produit deux, trois et jusqu'à quatre récoltes. Mais pour obtenir ce résultat il faut que le travail de l'homme seconde les bienfaits du fleuve. Des bœufs sont sans cesse occupés à mettre en mouvement la *çakyeh*, espèce de roue hydraulique à godets qui puise l'eau du fleuve et la répand dans des réservoirs ou dans des rigoles. Dans la Haute-Égypte, les fellahs emploient encore le *chadouf*, instrument tout primitif reproduit sur les bas-reliefs antiques; il se compose d'une sorte de seau ou de panier mis en mouvement par une perche de bois et qui se vide aussi dans une rigole. Aux anciennes cultures que nous avons signalées il

faut joindre le coton et la canne à sucre. La culture du coton, surtout depuis la crise provoquée par la guerre de sécession américaine, a pris une étonnante extension et produit annuellement 130 millions de kilogrammes. Plus de vingt raffineries, appartenant presque toutes au khédivé, utilisent la pulpe de la canne. Le tabac est également cultivé sur de vastes étendues. Vers la fin de mai et le commencement de juin, toute verdure disparaît et se flétrit, le sol n'est plus que poussière, les molécules pulvérulentes remplissent l'atmosphère et provoquent de nombreuses ophthalmies. Ainsi se justifie cette description succincte de l'Égypte par le conquérant Amrou : « L'Égypte est successivement un champ de poussière, une mer d'eau douce, un parterre de fleurs. » Rien ne serait plus monotone que cette vallée plate et cette continuité banale de cultures sous un autre ciel que celui de l'Égypte ; mais ici la lumière est merveilleuse, modèle tous les contours, nuance tous les objets.

Il n'est pas douteux que ces rapports annuels du limon fluvial ont eu pour conséquence d'exhausser régulièrement le sol de l'Égypte. La base des monuments bâtis par les pharaons et exposés à l'inondation plonge profondément dans le sol. On a évalué à 13 centimètres environ d'épaisseur la tranche de limon que dépose le fleuve pendant un siècle. Par contre le lit même du fleuve s'exhausse en même temps ; le point de bifurcation des branches du delta recule sans cesse insensiblement vers le nord : il s'ensuit que les terres irriguées les plus éloignées du Nil sont au-dessous du niveau des eaux et que la vallée, concave dans son ensemble, se relève dans le milieu, les digues formant un ourlet et laissant entre elles s'écouler les eaux du fleuve.

Le Delta, qui vraisemblablement autrefois commençait vers Memphis, puis à la hauteur du Caire, ne s'ouvre aujourd'hui qu'à 25 kilomètres au-dessous de cette ville. Jadis le Nil se divisait en sept branches, dénommées par Hérodote ; la plupart se sont depuis obstruées, et il n'en reste que deux principales : celle de Rosette à l'ouest, celle de Damiette à l'est. Le Delta, du reste, qui fut de tout temps la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Égypte, présente un lacis inextricable de canaux et de lagunes, une Camargue plus saine et infiniment mieux cultivée que celle du Rhône. Les plus vastes de ces lagunes sont le lac *Maréotis*, au sud d'Alexandrie, le lac de *Menzaleh*, près de Damiette, tous deux extrêmement

poissonneux. Le Delta, malgré cette multitude d'eaux stagnantes, est relativement très sain, à cause de la siccité extraordinaire de l'air.

De nombreux canaux accompagnent le fleuve et multiplient sa puissance de fécondation. Citons le *Sohag* ou *Bahr Yousouf*, qu'on croit avoir été construit par Saladin : il part de Sohag et finit vers le Delta ; ses dérivations fertilisent le *Fayoum*, le pays des roses, de la vigne et du coton ; on a cru longtemps à tort que ce canal était celui construit par le pharaon Amennehna pour remplir l'étonnant réservoir artificiel du lac Mœris. Le *Mahmoudiéh*, qui va d'Alexandrie au Nil, fut l'œuvre de Méhémet-Ali ; sa construction coûta la vie à 20 000 fellahs. L'*Ismâïliéh* va du Caire à Ismaïlia et débouche sur le lac Timsah.

Villes principales. — La capitale de l'Égypte, le *Caire*, est d'origine arabe. Amrou, le lieutenant d'Omar, fonda *Fostatt* ou le Vieux-Caire, ceint de hautes murailles, habité surtout par les Coptes ; plus tard, à côté de Fostatt, se bâtit la ville nouvelle. Le quartier européen, pourvu de tout le confort des villes de l'Occident, théâtres, rues et boulevards éclairés au gaz, a pour centre la magnifique place d'Esbekiéh, qui fut jadis un lac de plaisance, transformé en jardin. La ville arabe est plus originale avec ses ruelles étroites, son immense bazar, ses maisons à toits plats d'où émergent de nombreuses mosquées aux toits bulbeux, flanquées de leurs minarets, le tout travaillé avec l'art et la délicatesse infinie des ornemanistes arabes. On compte au Caire jusqu'à 100 mosquées, avec autant d'écoles. Le Caire est resté le principal centre littéraire et religieux de l'islamisme. Une des gloires de la ville, ce sont les tombeaux des Kalifes, qu'on laisse malheureusement tomber en ruines et qui rappellent par quelques parties les splendeurs de l'Alhambra. Au bord du fleuve est *Boulaq*, le port de la capitale, où sont amarrés les bateaux à vapeur et les élégantes dahabieh qui remontent le fleuve jusqu'aux cataractes. Boulaq possède l'incalculable musée du vieil art égyptien, aménagé par les soins de Mariette. Un décret du 28 décembre 1880 a créé l'école française du Caire. Le Caire compte 350 000 habitants.

Immédiatement après vient pour l'importance *Alexandrie*, qui compta plus d'un million d'habitants sous les Ptolémées et ne le céda qu'à Rome pour la population et ses magnificences. L'Alexandrie moderne n'est pas située exactement sur

l'emplacement de l'ancienne Alexandrie. Celle-ci groupait ses riches quartiers entre le lac Maréotis et la mer; une jetée appelée l'heptastade joignait la ville à l'île du Phare, où l'ingénieur Sostrate de Cnide avait dressé un phare, considéré comme une des merveilles du monde. Les atterrissements du fleuve et les apports des courants marins ayant depuis cette époque considérablement élargi l'heptastade, c'est sur cette chaussée et sur l'île que s'est bâtie la ville moderne. Sa population, à la fin du siècle dernier, était tombée à 20 ou 30 000 habitants; mais le développement du commerce pendant ce siècle, l'ouverture de l'isthme de Suez, les relations de plus en plus nombreuses de l'Égypte avec l'Europe, ont fait remonter cette population au chiffre de 230 000 habitants. Alexandrie était autrefois plutôt une colonie grecque et orientale qu'une cité égyptienne; elle a conservé ce caractère hybride: c'est aujourd'hui une colonie européenne qui comptait 40 000 Levantins, Français et Italiens. La révolte d'Arabi en 1882 a provoqué le bombardement d'Alexandrie par les Anglais. En présence de toutes les ruines récemment accumulées, on est en droit de se demander si cette glorieuse cité se relèvera une fois encore, ou si sa prospérité, perdue pour elle, ne passera pas à Port-Saïd.

Signalons encore dans le Delta: *Damiette* (30 000 hab.), le port où aborda saint Louis lors de sa première croisade; *Rosette* (15 000 hab.), où fut découverte la fameuse inscription trilingue qui permit à Champollion de pénétrer le mystère des hiéroglyphes; *Tantah* (60 000 hab.), au milieu des plus riches cultures du Delta; *Damanhour* (20 000 hab.), entre Tantah et Alexandrie. En remontant le fleuve, dans la Moyenne-Égypte, nous trouvons *Gizeh*, d'où l'on contemple les trois pyramides géantes élevées par les premiers pharaons pour leur servir de tombeaux; la plus haute atteint 140 mètres. C'est entre les Pyramides et Gizeh que Bonaparte livra aux cavaliers mame-lucks la fameuse bataille qui lui donna le Caire et l'Égypte. Viennent ensuite *Sakkarah*, où l'on a découvert les tables célèbres qui ont servi à contrôler et compléter celles de Manéthon, et les ruines de *Memphis*, que recouvre une forêt de palmiers.

Dans la Haute-Égypte se succèdent *Syout* (30 000 hab.), entourée de jardins charmants; c'est le principal marché des caravanes du Fezzan et du Darfour, qui lui apportent l'ivoire, la poudre d'or, et aussi les esclaves; puis les ruines entassées de temples et de palais de *Denderah*, d'*Esneh*, d'*Edfou*. Mais

toutes ces ruines le cèdent en grandeur et en majesté à celles de Thèbes aux cent portes, une des plus vastes cités où se soient entassées les multitudes humaines. L'œil reste frappé de stupeur en présence de ces longues rangées de pilastres aux proportions colossales, de cette profusion de salles funéraires, de temples, de sphinx, de statues. Plusieurs villages, entre autres *Louqsor* et *Karnak*, s'abritent presque inaperçus dans cet entassement de débris. *Assouan* et l'île de *Philœ*, surchargée de temples, marquent la limite de la navigation du Nil et le point où commencent les rapides.

Isthme de Suez. — Le percement de l'isthme de Suez a marqué une ère nouvelle de prospérité pour l'Égypte et opéré une révolution mémorable dans le commerce du monde, en abrégant la route de l'Inde et de l'Extrême Orient. Conçu par un ingénieur français, M. de Lesseps, ce travail gigantesque fut terminé en 1869. Le canal, creusé en plein désert de sables, réunit Suez, au fond du golfe du même nom, et Port-Saïd, sur la Méditerranée. *Port-Saïd* (2 000 hab.) a un vaste port approfondi par la drague, protégé par deux immenses brise-lames contre les courants et les sables qu'ils apportent. De Port-Saïd le canal traverse le lac de *Menzalch*, semé d'îlots vaseux, passe près de *Kantara*, qui se relève de ses ruines, près des plâtrières d'*El-Fertan*, et, après avoir coupé les dunes d'*El-Guisr*, aboutit au lac *Timsah*, grand réservoir artificiel de 2 000 hectares de superficie. Sur les bords du lac s'est élevée *Ismailia*, avec ses superbes villas, ses chantiers de construction, ses usines. *Ismailia* a des jardins délicieux, improvisés au milieu du désert le plus stérile, grâce au canal qui a changé les conditions climatiques du milieu. Ce canal se continue à travers les lacs *Amers* et aboutit à Suez, qui compte 43 000 habitants. On s'attendait à un développement plus rapide des villes échelonnées sur le canal; il est peu probable qu'elles s'étendent jamais beaucoup : le désert est trop proche, les ressources trop rares pour que les populations puissent jamais s'y grouper; ces villes ne sont guère que des bureaux de douane, des ateliers de construction et de réparations, des gares de transit. Un canal d'eau douce part du Caire et par *Zagaziy* vient aboutir au lac *Timsah*, réalisant enfin le projet vainement commencé par Néchao, Darius et Ptolémée Philadelphe. Enfin, une ligne de chemin de fer unit aussi le Caire à Suez. L'avantage capital du canal de Suez a été de rapprocher de 3 000 lieues l'Europe occidentale de l'Inde

et d'éviter aux vaisseaux la route longue et dangereuse du cap de Bonne-Espérance. Toutefois, à cause des droits très forts prélevés par le vice-roi et par la compagnie sur les vaisseaux qui empruntent la nouvelle voie, les passagers et les marchandises qui, sous un petit volume, représentent une valeur considérable peuvent seuls emprunter le chemin de la mer Rouge. Les marchandises encombrantes suivent encore la voie frayée par Vasco de Gama.

Les déserts égyptiens. — Le désert commence en Égypte où finit la zone irrigable; la vallée du Nil, semblable à un tapis de verdure que raye le ruban jaunâtre du fleuve, est resserrée à l'ouest par le *désert Libyque*, à l'est par le *désert Arabique*. Les explorations de Gérard Rohlfs ont mis hors de doute qu'à l'ouest du Nil et de la chaîne Libyque se creuse une dépression profonde, au-dessous du niveau de la Méditerranée, qui va rejoindre la Grande Syrte en isolant, comme un îlot, le plateau de Barca. C'est dans cette dépression que se trouvent les principales oasis d'Égypte. Plusieurs voyageurs prétendent qu'elles seraient dans le sillon d'un fleuve aujourd'hui desséché, autrefois navigable, le *Bahr-Méla-Mâ*, où l'on a découvert des mâts pétrifiés. La *Grande Oasis*, à la hauteur d'Edfou, mesure 120 kilomètres de longueur et compte une population de 5 700 habitants; sa capitale est *El-Ihardjeh*, avec 3 000 habitants sédentaires. On arrive de cette oasis à celle de *Dakhel*, plus petite, mais plus peuplée, par un des plus majestueux labyrinthes de rochers. Dans cette oasis jaillissent 75 sources thermales, et l'on découvre à chaque pas des vestiges de l'occupation romaine. Se succèdent ensuite l'oasis de *Farafreh*, celle d'*El-Baharieh*; enfin, la plus grande de toutes, celle de *Siouah*, qui fut l'oasis de Jupiter Ammon: elle se trouve à 50 mètres en contre-bas du port d'Alexandrie.

Le désert Arabique, qui s'étend entre le Nil et la mer Rouge, est plus chaud et plus désolé peut-être que le Sahara. Le sol est dur et offense même le pied des chameaux. De tristes vallées et d'anciens ouadis s'ouvrent entre les roches nues et brûlées, qu'ombragent de loin en loin quelques maigres touffes d'acacias. Ce désert, au temps des Pharaons et des Ptolémées, était fréquenté par les caravanes qui se dirigeaient vers les ports de la mer Rouge; encore aujourd'hui il est traversé par les pèlerins africains qui se rendent à la Mekke. Le long de ces itinéraires on remarque des ruines d'anciennes stations et des puits assez mal entretenus. Trois routes principales con-

duisaient du Nil à la mer Rouge : 1^o celle de la vallée de l'Égarement, du Caire à Suez ; 2^o celle de Coptos à Kosséir (Myos Hormos) ; 3^o celle d'Ombos à Bérénice. La plus fréquentée aujourd'hui est la seconde, qui part de *Kéneh*, sur le Nil.

Populations de l'Égypte. — L'ancienne population, représentant le type pharaonique, tel qu'il est figuré sur les monuments égyptiens, occupe encore le sol de l'Égypte. Le *fellah* est aujourd'hui, comme il y a 6 000 ans, l'agriculteur, le serf de la glèbe : il a le visage d'un bel ovale, les yeux largement fendus, le nez droit et fort à l'extrémité, les lèvres épaisses, le teint brun ; ses épaules sont larges, les hanches peu développées, les jambes un peu grêles, les extrémités fines. Les femmes sont gracieuses, élancées et d'une merveilleuse souplesse. Rien de plus misérable que leur condition. Ils habitent des cabanes ou plutôt des tanières infectes, faites de boue et recouvertes de feuilles de palmier ou de sorgho. Invinciblement attachés à la terre qu'ils fécondent et d'où ils font sortir d'opulentes moissons, ils ne retirent aucun bénéfice de leur labour. « Le fellah qui produit le pain n'en connaît pas le goût. » Il se contente de quelques poignées de dourah, vit et meurt résigné, pillé par le fisc, qui lui soutire toutes ses économies, enregistre chaque dattier, immatricule chaque tête de bétail. Les fellahs ont bâti par corvée les pyramides, dressé les obélisques et les temples qui confondent notre esprit par leurs proportions grandioses ; c'est par la corvée, entraînés par villages sous la menace du courbach en lanières d'hippopotame, qu'ils ont creusé les canaux et bâti les usines des vice-rois. Ils ont vu passer les Pharaons, les conquérants persans, grecs, arabes et turcs, sans que leur condition se soit améliorée.

Les *Coptes* habitent les villes, au nombre de 300 000 environ. La pureté de la race a subi chez eux plus d'altérations que chez les fellahs. Ils se disent catholiques, en réalité ils sont Eutychiens ou Jacobites ; ils ne reconnaissent pas le pape et élisent un patriarche ; ils célèbrent la messe dans la vieille langue copte. Ils exercent en Égypte les fonctions de comptables, d'administrateurs, d'intendants.

Les *Arabes* sont en majorité dans les villes et au désert : on les divise en Arabes sédentaires et en Bédouins ; ceux-ci ont surtout pour habitat le désert Arabique. Les *Turcs*, les maîtres officiels de l'Égypte, ne sont que campés dans le pays ; ils recrutent la classe des fonctionnaires et ne s'occupent ni d'agriculture ni de commerce.

L'Égypte devient de plus en plus une colonie européenne; elle compte plus de 80 000 *Européens* ou Levantins. La majorité appartient aux Français et aux Italiens; ils sont fixés au Caire, mais surtout à Alexandrie. Grâce à eux et aux Anglais, le commerce de l'Égypte a pris une énorme extension: de 1874 à 1878, la moyenne des importations s'est élevée à 124 millions, celle des exportations à 344 millions. L'exportation consiste surtout en coton, sucre, céréales. Plus de 13 000 navires de commerce, sans compter un nombre presque égal de caboteurs, fréquentent les ports de l'Égypte, surtout Alexandrie et Port-Saïd.

Gouvernement. — L'Égypte, gouvernée par un khédivé ou vice-roi, est sous la vassalité nominale de la Porte; en réalité on peut la considérer comme indépendante, le sultan ayant reconnu les descendants de Méhémet-Ali comme les souverains héréditaires du pays. Cependant l'Égypte paye tribut à la Porte et doit, en cas de guerre, lui fournir un contingent de troupes. Après la déposition d'Ismaïl, l'Égypte avait été placée sous la tutelle administrative de l'Europe; un Anglais dirigeait ses finances, un Français les travaux publics. La révolte du parti national en 1882, écrasée par l'intervention anglaise, a profondément modifié cette situation. L'Égypte est devenue comme la vassale de l'Angleterre, qui tend à éliminer complètement de cette terre, jadis presque française, toute autre influence que celle des Anglo-Saxons.

Chemins de fer. — L'Égypte a plusieurs lignes de chemins de fer: celle d'*Alexandrie au Caire*, par Damanhour et Tanta; — celle du *Caire à Suez*; — celle du *Caire à Syout*.

HAUT NIL.

Le problème des origines du Nil, ainsi que la connaissance des pays que traverse le fleuve dans son cours supérieur, avait préoccupé les anciens comme les modernes. Hérodote, qui remonta le Nil jusqu'à Éléphantine, avait recueilli des renseignements assez précis sur son cours jusqu'à la grande île de Méroë et sur le pays des Automoles, qu'il plaçait à deux mois de navigation plus haut. Le plus grand géographe de l'antiquité, Ératosthène, connaissait l'*Astaboras*, qui est le Takazzé, l'*As-tasoba*, qui est le fleuve Bleu, l'*Astapus*, « qui constituerait,

dit-il, le corps principal du fleuve » et qui est le Nil Blanc. Néron, le tyran dillettante, curieux de la solution du problème, envoya en Éthiopie deux centurions qui remontèrent le fleuve « jusqu'à des herbages qui s'entremêlent aux eaux et qui forment un marais si bourbeux qu'il est impossible de le traverser à pied, ou même en bateau, à moins qu'il ne soit très petit et ne contienne qu'une seule personne. » Il est question probablement du lac Nô, qui arrêta de même Baker par la profusion des herbes entrelacées et flottant à la surface. Enfin Ptolémée nous donne le dernier mot des connaissances des anciens sur le Nil : il prétend que le Nil descend de grands lacs situés vers le sud et ajoute, d'après le rapport de navigateurs qui ont exploré la côte d'Afrique, « que non loin de cette côte se dressent de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. » Il les appelle les *monts de la Lune*.

Il fallut arriver à 1858 pour vérifier l'exactitude de ces derniers renseignements et les compléter. C'est Méhémet-Ali et ses fils qui ont ouvert définitivement aux investigations les hautes régions du Nil.

Le Nil avant la ville de Kartoum ne reçoit qu'un affluent, l'Atbara ou Takazze, qui vient d'Abyssinie. A Kartoum il est constitué par la réunion du *Bahr-el-Azrek* (Nil Bleu) et du *Bahr-el-Abiad* (Nil Blanc). Le Nil Bleu, longtemps le seul connu, prend sa source dans le lac *Dembet* ou Tsana, en Abyssinie. Le Portugais Paëz, le premier, visita ce bassin lacustre et le décrivit; il a été visité depuis par Poncet, Bruce, d'Abbadie, etc. *Kartoum*, le point où le Nil Bleu mêle ses eaux limpides aux eaux troubles et blanchâtres du Nil Blanc, ne date que de 1833 : il compte aujourd'hui 45 000 habitants, assemblage d'Européens de toutes nations, d'Arabes, de nègres. Bien de moins respectable que le spectacle offert par la société de Kartoum. Cette ville concentre tout le commerce du Soudan oriental; elle est le rendez-vous des traitants, le grand marché de l'ivoire, de plumes d'autruche, et surtout des esclaves. La traite des noirs soutient aujourd'hui presque seule la fortune de Kartoum. C'est là que s'organisent ces odieuses *ghazouahs* qui dépeuplent l'Afrique et fournissent de noirs tout l'Orient. A partir de Kartoum, le Nil coule non plus entre les sables monotones et les chaînes stériles de la Nubie, mais entre des berges élevées et souvent boisées, Des deux côtés se prolongent des prairies que paissent d'innombrables troupeaux. Au loin s'épaississent d'obscures forêts que domine de sa

masse le gigantesque baobab, le géant de la flore africaine. Le Français Cailliaud, qui le premier visita ces régions, nous a fait connaître les trois grands peuples nègres qui les occupent, les *Dinkas*, les *Chilouks* et les *Barys*, comptant chacun près d'un million d'individus. Ces nègres sont de haute stature, d'une force peu commune; leur corps est admirablement fait; la tête disgracieuse est ronde comme une boule, et la chevelure crépue. Jadis ennemis de la traite et amoureux de leur indépendance, ils ont été décimés par des luttes opiniâtres, dégradés par l'abus des liqueurs, et ils aident maintenant leurs anciens persécuteurs dans leurs meurtrières razzias. Un autre Français, d'Arnaud, pénétra en 1840 jusqu'au lac *Nó*, où viennent se réunir toutes les branches du Nil supérieur pour constituer le Nil Blanc. Aussi pendant la saison des pluies le lac déborde sur d'immenses étendues et se couvre d'une épaisse et vigoureuse végétation de roseaux nommés *ambatsch*. D'Arnaud reconnut le *Sobat*, grande rivière pendant une moitié de l'année, torrent à peu près desséché pendant l'autre moitié, et dont personne n'a encore exploré le cours supérieur. Il pénétra jusqu'à *Gondokoro*, qui fut longtemps le point extrême atteint par les expéditions venues d'Égypte.

C'est par le sud-est que se firent les grandes découvertes dans le bassin du Nil. Les missionnaires Krapf et Rebman, établis à Bagamoyo, sur la côte de Zanzibar, signalèrent en 1851 à l'Europe l'existence de hautes montagnes couvertes de neige, qui passaient pour cacher les sources du Nil, et celle de grands lacs situés au loin à l'est. Ces pics neigeux sont le *Kenia* et le *Kilimandjaro*, qui dépassent 6 000 mètres, et dont le premier seul a été exploré par le baron de Decken. La Société de géographie de Londres chargea le capitaine Burton et le lieutenant Speke d'une exploration vers les lacs. Partis de Zanzibar (juin 1857), les deux voyageurs, au bout de huit mois de marche à travers d'inextricables forêts, arrivèrent au bord du lac Tanganyka. Ils ne purent explorer cette magnifique nappe d'eau. Pendant que Burton, miné par la fièvre, s'arrêtait à *Kazeh*, le principal centre de population de l'Ounyanyembé, Speke poussa une reconnaissance vers le nord et après vingt-deux jours de marche fut en présence d'une vaste mer intérieure, qu'il appela le *Victoria Nyanza*. Il apprit de ses guides que le lac s'écoulait au nord par un large affluent. Speke devina aussitôt que cet affluent ne pouvait être que le Nil. Burton, informé le premier, refusa de croire à cette décou-

verte, traita son compagnon d'imposteur, et l'Europe n'accueillit la nouvelle qu'avec le plus grand scepticisme. Pour répondre à ces calomnies, Speke prépara en 1860 une seconde expédition et s'adjoignit le lieutenant Grant. Tous deux, protégés par le roi M'tésa, le souverain de l'Ouganda et le plus grand potentat de l'Afrique équatoriale, arrivèrent au lac Victoria, en suivirent la côte occidentale, qu'ils relevèrent, et, tournant au nord, rencontrèrent le Nil à la sortie du lac. Il s'en échappa par une magnifique chute, qui fut appelée cataracte *Ripon*. Speke et Grant suivirent le fleuve jusqu'aux chutes de *Karouma*. A cet endroit le Nil décrit un coude et se dirige vers l'ouest. Ils laissèrent le fleuve et, marchant droit vers le nord, arrivèrent à Gondokoro. Là, ils trouvèrent Samuel Baker et l'informèrent de l'existence d'un second lac que leur état de dénuement les avait empêchés de visiter. Baker, accompagné de sa femme, quitta Gondokoro, traversa le fertile pays de *Latouka*, dont la capitale est *Farrangole*, passa dans le pays des *Obbos*, qui habitent des plaines marécageuses et malsaines traversées par *Boussoua*, et entra dans l'*Ounyoro*. Il eut à lutter contre la ruse et la ferocité des nègres de ce pays, et finit par atteindre les cataractes de *Karouma*. A partir de ce point le Nil va de rapides en rapides jusqu'au confluent du *Kafir*. Baker quitta le fleuve, marcha droit vers l'ouest et, à bout de forces, succombant déjà à la fatigue, vit tout à coup à 500 mètres au-dessous de lui se déployer une nappe dont les eaux allaient au loin se perdre vers le sud, et qui était bornée à l'ouest par de hautes montagnes bleuâtres qui atteignaient 3 000 mètres. De toutes parts du haut des falaises se précipitaient de gigantesques cascades; la végétation la plus luxuriante couvrait les bords. Les naturels appelaient ce lac le *Louta-Nzigé*; il le baptisa *Albert Nyanza*. Il reconnut le point où le Nil y débouche, après avoir formé la grande cataracte *Murchison*, et le point où il sort de nouveau du lac pour prendre la direction du nord. Le voyageur revint alors sur ses pas, remonta le fleuve jusqu'à *Karouma*, afin de bien s'assurer de l'identité du cours d'eau qui sort du Victoria, et il revint à Gondokoro en 1863.

Depuis lors le voyageur qui a jeté la plus vive lumière sur la géographie des grands lacs est Stanley. Dans un premier voyage accompli pour retrouver Livingstone, qu'on croyait perdu ou tué, il put se convaincre que le bassin du Tanganyika est complètement distinct des bassins de l'Albert et du Victoria

Nyanza. On sait aujourd'hui que le Tanganyka dépend du bassin du Congo, non de celui du Nil. Dans un second voyage en 1875, il explora presque complètement le Victoria Nyanza, fixa sa hauteur au-dessus de la mer (1267 mètres), établit qu'il ne formait qu'une seule nappe d'eau et non plusieurs lacs communiquant entre eux, releva les côtes tantôt plates et marécageuses, tantôt hérissées de hautes montagnes. Il visita la grande île *Ukereive*, couverte de prairies verdoyantes, riche en bétail et en ivoire, et renouvela avec M'tésa, dans sa capitale *Oulagalla*, le pacte d'amitié conclu déjà par Speke. Stanley se transporta du Victoria à l'Albert et découvrit le premier le prolongement du lac vers le sud, soupçonné par Baker. Il donna à cette partie méridionale du lac le nom de golfe Béatrix.

Le Victoria et l'Albert Nyanza sont bien les sources du Nil. Il s'agissait de chercher si quelque affluent supérieur de ces lacs ne pouvait pas passer pour la branche la plus éloignée du fleuve. Explorant le pays qui sépare les deux vastes réservoirs, Stanley reconnut de très hautes montagnes : le *M'foumbiro*, qui atteint 4 000 mètres, le *Gamburagara*, qui atteint 4 600 mètres et qui peut-être est un volcan; il constata la richesse minérale extraordinaire de l'Oufongara et explora le cours d'une rivière considérable, la *Kaghera* ou *Alexandra*, qui, née dans le lac *Akanyarou* ou *Alexandra* s'écoule par un chapelet d'autres lacs jusqu'au Victoria. La *Kaghera* serait donc jusqu'à ce jour la source la plus éloignée du Nil. La rivière, du reste, est large de 100 mètres et profonde de 25.

Il nous faut passer à une branche secondaire du Nil qui vient directement de l'ouest et aboutit au lac Nô, le *Bahr-el-Ghazal*. Plus encore que le *Bahr-el-Abiad*, il est obstrué par une végétation extraordinairement riche. Les roseaux y atteignent des proportions inusitées; d'admirables papyrus ayant jusqu'à trois pieds de diamètre, des nymphéas blancs et roses, couvrent de leurs larges feuilles la surface des eaux. Cette végétation flottante est tellement serrée, que les hautes crues ne peuvent en disjoindre le faisceau solidement uni; les eaux soulèvent cette masse, mais ne la brisent pas. D'étroits chenaux mal connus permettent seuls aux barques de remonter à grands renforts des remorqueurs ce fleuve étrange. Il reçoit du sud un nombre infini d'affluents « qui croisent comme les mailles d'un filet ». Les principales de ces rivières sont le *Tondj*, le *Djour*, le *Bahr-el-Giraf*. Les peuples qui vivent sur les bords de ces eaux, les *Nouers* et les *Bongos*, sont en harmonie avec

le milieu qui les entoure. Ils participent des échassiers par leurs longues jambes sèches et nerveuses, leur torse très développé, le cou très mince et fort allongé qui s'emmanche à de robustes épaules. On les voit pendant de longues heures immobiles, un pied posé à terre, l'autre ramassé sous le corps. Le Savoisien Brun-Rollet découvrit le premier le Bahr-el-Ghazal; Bolognesi en visita la partie inférieure. Carlo Piaggia fit un long voyage dans son bassin, afin d'ouvrir aux négociants de Kartoum de nouveaux marchés pour l'ivoire, et pénétra jusque chez les Nyams-nyams. Il signala à l'ouest de l'Albert Nyanza une vaste mer intérieure, dont aucun voyageur n'a encore vérifié l'existence. Il faut citer aussi les voyages de Heuglin (1863) et des dames Tinné; mais de toutes ces explorations la plus féconde en renseignements est celle du docteur Schweinfurth de Riga (1868-1871). Il quitta Kartoum à la suite de la petite armée d'un trafiquant d'ivoire et arriva chez les Nyams-nyams. Ils sont grands, bien faits, hospitaliers; ils ont le teint clair, le nez presque aquilin, les yeux bien fendus, la chevelure opulente et artistement relevée. Ils savent travailler le cuivre, et leurs ornements par le fini du dessin feraient honneur à nos ouvriers d'Europe. Malheureusement, ces nègres sont amateurs passionnés de la chair humaine, plus par gourmandise que par nécessité; ils ressemblent, à cet égard, aux Maoris de la Nouvelle-Zélande. Du pays des Nyams-nyams, Schweinfurth se dirigea vers le sud et pénétra dans le puissant empire des *Mombouttous*, peu différents des Nyams-nyams par le type physique et cannibales comme eux. Le voyageur fut frappé de l'état de civilisation de ce peuple, de la profusion des ustensiles et des ornements en cuivre qu'il observa chez lui, de son habileté à travailler ce métal. C'est chez le roi Monza, souverain de cet empire nègre, qu'il fut donné à Schweinfurth de voir pour la première fois les nains *Akkas*, qu'il est permis d'identifier avec les Pygmées décrits par Hérodote, d'après le récit des Nasamons. Ces *Akkas* peuplent de vastes territoires au sud des *Mombouttous* et à l'ouest de l'Albert Nyanza. Les plus grands ne dépassent pas 1^m 50. Ils ont des membres grêles, une tête relativement grosse; leur corps est d'une surprenante agilité. Ils bondissent dans les hautes herbes comme des sauterelles et passent pour les premiers chasseurs d'éléphants de l'Afrique centrale; ils savent esquiver les atteintes de la trompe du monstre, l'aveuglent de leurs flèches barbelées, et, se glissant sous lui, lui ouvrent le ventre.

Enfin, Schweinfurth reconnut la ligne de partage des eaux qui sépare les affluents du Nil de ceux d'un grand fleuve qui court d'est en ouest, l'*Ouellé*, dont la plus forte branche est le *Kibali*. Cette ligne de partage, comme il arrive souvent en Afrique, est fort incertaine; les cours d'eau se mêlent dans des vasières spongieuses qui servent de réservoirs communs, Schweinfurth pense que l'*Ouellé* n'est autre que le *Chary*, qui se jette dans le lac Tchad: c'est plutôt l'Araouimi de Stanley.

On voit par ce résumé que le problème des sources du Nil est à peu près résolu. Il reste à savoir si les lacs Victoria et Albert ne reçoivent pas de plus grosses rivières que la Kaghera, et si les monts Kénia et Kilimandjaro n'envoient pas à ces lacs ou au fleuve quelque affluent grossi par la fonte de leurs neiges.

Pays égyptiens du Haut-Nil. — Les conquêtes des Égyptiens sous Méhémet-Ali et ses successeurs ont prodigieusement étendu les limites de l'Égypte. Presque tout le bassin du Nil et toutes les côtes de la mer Rouge jusqu'au pays des Somalis relèvent à cette heure du khédivé.

La *Basse-Nubie* est moins riche, moins salubre et plus chaude que l'Égypte, elle consiste presque uniquement dans la vallée du Nil, plus étroite sur ce point qu'en Égypte. Elle fut autrefois conquise par les Pharaons, et, redevenue indépendante, elle fut le siège d'un royaume puissant. Des ruines colossales qui peuvent rivaliser avec celles de l'Égypte témoignent d'une antique civilisation: on connaît surtout celles d'*Ipsamboul*. Les Nubiens sont très noirs de teint, mais ne présentent pas les signes caractéristiques de la race nègre. Ils se donnent eux-mêmes le nom de *Barabras*, et paraissent être des Berbères mélangés d'éléments noirs.

La *Haute-Nubie* ou *Dongola* ressemble à la Basse-Nubie. La seule partie cultivable est la vallée du Nil, qui produit des céréales et des dattes. Le climat est très variable, à cause des vents de l'est qui, après avoir passé sur les neiges de l'Abysinie, refroidissent subitement la température. Les orages et les pluies sont très fréquents. Le Dongola est habité par des Barabras et des Arabes. La *Vieille-Dongola*, qui existait déjà du temps des rois égyptiens, a été abandonnée et n'est plus qu'un villago; elle a été remplacée par la *Nouvelle-Dongola*, qui compte 12 000 habitants. C'est dans le Dongola que furent exilés les Mamelucks après l'expédition dirigée contre eux par Méhémet-Ali.

Le *Sennaar* est compris entre l'Albara ou Takazzé, le Nil et le Bahr-el-Azrek; d'après d'autres il est seulement entre le Bahr-el-Azrek et le Nil; Chendy ne s'y trouve pas; l'île de Méroë serait le *Dar-Albara*. Il répond à l'île célèbre de Méroë, dont parle Hérodote et qui fut visitée par les grands conquérants égyptiens. C'est un pays très chaud, couvert de vastes forêts, fertile et cultivé seulement sur les bords des fleuves. Les villes principales sont : *Chendy*, brûlée par les Turcs, et d'où partent encore les caravanes qui se rendent au port de Souakin; surtout *Kartoum*.

Le *Kordofan* occupe sur la rive gauche du Nil un plateau de 400 à 600 mètres d'altitude. Malgré l'absence de cours d'eau permanents, suppléés par des puits nombreux, la végétation est très riche. Des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres paissent dans les prairies; des forêts épaisses où dominant le sycomore et le baobab offrent des refuges impénétrables au soleil. Les montagnes recèlent des mines de fer très importantes. Les habitants, de même race que les populations de la Nubie, sont musulmans. La capitale, *Obéid*, a des mosquées, des casernes, des maisons bien bâties, et renferme 20 à 25 000 habitants. On vante aussi la beauté de l'oasis de *Kadjmar*.

Le *Darfour* ou *For* est un grand État, peuplé de 4 à 5 millions d'habitants, entre le Kordofan et le Wadaï. Au milieu se dresse la chaîne des monts *Mawah*, d'où les eaux descendent d'une part vers le Tchad, de l'autre vers le Nil. Le pays est bien cultivé, surtout à l'ouest et au sud. Les prairies nourrissent des bestiaux renommés. Les mines de cuivre et de fer, en particulier celles d'Hofrat, sont activement exploitées. Les nègres du Darfour ont le teint presque noir; ils passent pour intelligents, mais perfides. Le Darfour forme cinq provinces. La capitale est *Kobé*.

Égypte équatoriale. — Le pays des grands lacs, réuni à l'Égypte par le colonel Gordon, est habité par les nègres Dinkas, Chilouks, Barys, etc. L'Égypte y entretient des postes fortifiés qui maintiennent l'obéissance des tribus. La capitale, en même temps que le poste le plus avancé, fut longtemps *Gondokoro*, appelé par Baker *Ismailia*. Mais le Bahr-el-Abiad ayant modifié son lit et ayant délaissé la plage de Gondokoro, les garnisons égyptiennes abandonnèrent ce village. Aujourd'hui le siège du quartier général est à *Bor*. Les principales stations sont en outre : *Fachoda*, l'ancienne capitale des Chi-

louks; *Fatiko*, chez les Barys; *Magoungo*, sur l'Albert Nyanza; *Mazindi*, qui contient l'Ounyoro; *Ripon*, à la sortie du Nil hors du Victoria.

Territoire de la mer Rouge. — Toutes les côtes de la mer Rouge appartiennent maintenant au khédivé, avec les ports de *Souakin*, *Massaouâ*, *Toujoura* et *Zeïla*, ces deux derniers sur le détroit de Bab-el-Mandeb et commandant le pays des Somalis. Le pays d'*Hérer*, avec la capitale du même nom, ceinte d'un rempart de boue et contenant 35 000 habitants, est aussi une conquête récente des Égyptiens. La région des Somalis, qui s'étend jusqu'au cap Guardafui, est habitée par des nomades; le pays d'Ilmorma, montagneux, bien arrosé et suffisamment cultivé, est désormais tributaire des mêmes maîtres.

En face de Zoulla (l'ancienne Adulis) la France a acquis les îles de *Dassi* et le port d'*Ed*, sur la côte de Samhar; au delà du détroit elle possède aussi le petit comptoir d'*Obok*. Les Anglais tiennent les îles de *Dahlac* et de *Mosha*. Les Italiens eux-mêmes ont tenté un établissement dans la baie d'*Assab*.



L'Abyssinie, isolée de la mer Rouge, est désormais une enclave de l'Égypte, et, travaillée par ses dissensions politiques, elle voit se morceler chaque jour son territoire.

Que l'on parte des rivages de la mer Rouge, brûlés par les ardeurs du soleil des tropiques, que l'on vienne des plaines du Sennaar, tour à tour sablonneuses et marécageuses, on arrive à un massif montagneux qui se dresse comme un bastion formidable. L'Abyssinie se compose tout entière de plateaux échelonnés que dominent des pics de 4 000 mètres de hauteur, gardant presque toute l'année une couronne de neiges étincelantes. On a appelé ce pays la Suisse africaine; mais combien la nature est ici plus grandiose et plus violente! Des prairies verdoyantes couvrent la pente des escarpements les plus élevés; d'impénétrables forêts, où se pressent des générations d'arbres séculaires, entrelaçant leurs racines et leurs branchages, servent d'abri aux lions, aux panthères, aux éléphants; des lacs qui reflètent la blancheur bleuâtre des neiges ou la sombre aridité des rochers nus s'étalent dans leurs

vasques profondes; à chaque pas s'ouvrent des précipices béants où s'engouffrent les eaux avec un épouvantable fracas. Les orages éclatent avec une surprenante rapidité, et remplissent le lit desséché des torrents avant que le voyageur ait le temps de déplacer sa tente. Pendant l'expédition anglaise contre Théodoros, des compagnies entières manquèrent plusieurs fois d'être entraînées par ces crues soudaines. De chute en chute, ces torrents gagnent la plaine et le désert. Au-dessus du sillon qu'ils creusent au loin plane une buée épaisse, funeste à l'Européen, funeste au nègre lui-même : en haut, la fraîcheur et la vie; en bas, la fièvre, la consommation et la mort. Presque tous ces torrents, quand ils ne se perdent pas dans les sables, sont tributaires du Nil : les uns s'échappent au nord par le Takazzé; les autres tombent dans l'*Abaiï*, branche supérieure du Nil Bleu, qui fuit par le sud et contourne les basses terres insalubres qui bordent l'Abyssinie.

On donne le nom de *Déga* aux hautes terres, pays de pâturages où paissent les chevaux, les bêtes à cornes et les moutons à longue laine. Les gradins intermédiaires, les *Ouainadega*, jouissent d'un climat tempéré; c'est là que sont les grandes villes, les champs de céréales, les bois d'oliviers, les fruits d'Europe. Les terres inférieures sont les *Kolla*, séjour des animaux sauvages et des reptiles monstrueux.

Le Takazzé, qui prend sa source dans le *Lasta* et contourne le massif du *Sémen* (4 500 mètres), sépare l'Abyssinie en deux parties : au nord, le *Tigré*; au sud, l'*Amhara*. Le Takazzé trace entre les deux pays un prodigieux sillon de 6 à 700 mètres de profondeur. Le Tigré, jadis le centre de la civilisation de l'Abyssinie, et dépendant du royaume d'Axoum, est plus froid et moins riche que l'Amhara; il a pour capitale *Adowa*. L'Amhara, indépendant depuis la mort du Négus Théodoros et la dislocation de son empire, a des prairies opulentes et des terres à céréales de premier ordre dans le bassin du lac Tzana; là s'élève la capitale, *Gondar*, à 2 200 mètres d'altitude : Gondar n'a plus que 12 000 habitants, après en avoir compté quatre fois autant.

Le *Choa*, indépendant comme l'Amhara depuis la mort de Théodoros, est fait de hautes plaines fraîches qui descendent en gradins vers l'Abaiï. Sa richesse consiste dans ses troupeaux de moutons et ses céréales; la terre donne deux récoltes par an. L'ancienne capitale, *Ankober* (10 000 habitants), groupe ses

maisons à toit conique autour d'un pic qui porte à sa cime le palais du souverain ou *Tas*. La nouvelle capitale est *Litoué*.

L'*Enaréa*, traversé par le Ghibé, sous-affluent du Sobat, a tour à tour fait partie de l'Abyssinie et en a été séparé. Les Européens le connaissaient mal, ainsi que le *Kaffa*, qui l'avoisine. Il a été envahi et occupé par les tribus pillardes des Gallas. La capitale est *Sakka*, qui fait le commerce d'ivoire et d'esclaves.

La population de l'Abyssinie, qui est environ de 4 millions d'individus, appartient à deux races : l'une indigène, qui se rattache aux Barabras et aux Nubiens du Nil, les Éthiopiens ; l'autre, étrangère, probablement venue des côtes de l'Arabie. Bien que le teint des Abyssins soit parfois très noir, ils ont le type dit caucasique, les yeux bien fendus, le nez aquilin, le front intelligent. C'est une race fière, hardie, courageuse, aimant, comme les Arabes, à faire parler la poudre. Leur faiblesse vient de leurs discordes politiques ; tantôt ils sont comme aujourd'hui livrés à l'anarchie, tantôt ils obéissent à un despote intelligent et féroce, comme le défunt négus Théodoros. Dès les premiers siècles de l'ère moderne, les Abyssins ont été convertis au christianisme ; mais leur orthodoxie n'est pas très pure, et ils se rattachent plutôt aux sectes coptes de l'Égypte ; ils mêlent au culte beaucoup de pratiques et de superstitions païennes.

Plusieurs cantons de l'Abyssinie ont été envahis par les *Gallas*, peuple rapace et pillard qui semble se rattacher par son origine aux vieilles populations de l'Abyssinie.

SÉNÉGAL.

La France possède sur la côte occidentale d'Afrique une très longue bande de littoral qui va du 21° au 12° de latitude nord, du cap Blanc à l'embouchure de la rivière Cachéo, à peine interrompue par les comptoirs anglais de la Gambie. On donne le nom de Sénégal à la partie qui s'étend entre le fleuve Sénégal et la Gambie; on lui applique aussi, du nom de ces deux fleuves, le nom de Sénégalie. La prospérité de ces établissements, l'incroyable fécondité du sol et leur proximité du vaste bassin du Dioliba ont fait naître au sujet de cette colonie de hautes espérances que l'avenir se chargera sans doute de réaliser. Le Sénégal est destiné à devenir bientôt le débouché naturel des produits du Soudan. Peut-être aussi le jour viendra-t-il où nos établissements français touchant d'un côté au Dioliba seront reliés par des routes de caravanes ou par une ligne ferrée à l'Algérie.

Les relations de la France avec le Sénégal datent de loin. Dès la fin du quatorzième siècle et le commencement du quinzième, avant que les Portugais eussent commencé, sous la direction de Henri le Navigateur, leur périple autour de l'Afrique, les hardis marins de Dieppe et de Rouen venaient trafiquer sur les côtes de Cayor et jusqu'à celles de Guinée et fondaient des comptoirs, le Petit-Dieppe et le Petit-Paris, dans ces parages alors absolument ignorés des autres nations. Malgré cette prise de possession antérieure, on a attribué la découverte du Sénégal au Portugais Lancerotes. La concession authentique de territoires sur cette partie de l'Afrique date de 1669; mais le véritable organisateur de la colonie fut le gouverneur Brué (1697). Le second fondateur de la colonie du Sénégal, qui tripla l'étendue de nos possessions et ouvrit décidément la voie aux progrès futurs, est le général Faidherbe, gouverneur de 1854 à 1861 et de 1863 à 1865. Il abolit les *coutumes*, humiliant tribut que nous payions aux Maures de la côte, annexa l'Oualo, le Fouta-Toro, le Bondou, le Khasso, le

Bambouk dans le Haut Sénégal, imposa notre autorité au royaume de Cayor, du cap Vert à la Gambie. Il fit plus encore pour la colonie en arrêtant l'invasion armée des conquérants musulmans Foulahs et en infligeant une défaite décisive à leur chef El Hadj Omar, le souverain de Ségo, sous les murs du fort de Médine. Enfin il dirigea dans l'intérieur du pays de nombreuses expéditions, dont les principales furent celles de M. Vincent, dans les oasis voisines du Sahara, et du lieutenant Mage à Ségo, sur le Niger (1863).

Au nord du Sénégal nous exerçons les droits de suzeraineté depuis le fleuve jusqu'au cap Blanc. Mais la côte est insalubre et infertile, bordée de hautes dunes et de lagunes saumâtres; elle continue la côte saharienne et lui ressemble. Deux points seuls sont à noter : le *banc d'Arguin* et l'île du même nom, longtemps disputés aux Portugais et aux Anglais, et fameux par de trop nombreux naufrages; *Portendic*, où venaient autrefois mouiller les navires et qui est maintenant abandonné. En approchant du Sénégal on remarque de vastes forêts de gommiers activement exploitées. Des tribus maures de *Trarzas* et de *Bracnas* errent seules dans ces solitudes. De Saint-Louis, la capitale du Sénégal, à *Dakar*, la côte est aussi sablonneuse et infertile. De vastes lagunes, d'eau douce au moment de la crue des rivières et d'eau salée en temps de sécheresse, y étalent leurs nappes pestilentiellles. Nous y possédons une route qui sera bientôt doublée d'une ligne ferrée et qui est protégée par les postes de Gandiol, Bétéle, Mbidjem, Rufisque et Thiès. Les falaises calcaires du cap Vert, couronnées d'immenses baobabs, abritent le seul port du Sénégal, *Dakar*. *Gorée* (4 000 habitants), sur un îlot relativement salubre, tend à enlever à Saint-Louis son importance commerciale.

Le fleuve qui donne son nom au pays, le Sénégal, a près de 2 000 kilomètres de cours. Il est constitué par le *Bafing*, qui mêle ses eaux limpides aux eaux blanchâtres du *Bakoi*. Au confluent s'élève le fort récent de *Bafoulabé*, jusqu'à ces dernières années le point le plus avancé où se soit portée la colonisation française. La branche maîtresse, le Bafing, descend des monts granitiques du *Fouta-Djalou*, arrose un pays accidenté, d'une incomparable beauté, où les herbes atteignent six pieds de hauteur, que peuplent des troupeaux d'antilopes, et aussi des éléphants, des panthères et des lions. Dans les eaux du fleuve s'ébattent des familles bruyantes d'hippopo-

tames et de crocodiles. A Bafoulabé le Sénégal n'est pas encore sorti de la région montagneuse; il tombe aux cataractes de *Gouïna* d'une hauteur de 50 mètres, bondit au milieu des rapides de *Félou* et se resserre de moitié entre les rochers des *Kippes*. Au delà, le fleuve s'élargit et atteint 800 mètres d'une rive à l'autre; c'est là que commence la navigation fluviale, du moins au moment des hautes eaux. A partir des *Kippes*, le pays change d'aspect et le Sénégal coule au milieu des bancs de sable, des vases, entre des rives desséchées et appauvries par le voisinage du désert. Il a dès lors reçu tous ses affluents, surtout la *Falémé*, qui traverse le Bambouk et le Bondou. Les basses eaux ne permettent de remonter le fleuve qu'aux barques calant un mètre; mais les crues sont formidables et atteignent 15 mètres à Bakel. Le fleuve se répand sur ses rives, gonfle les marigots et les faux bras qui l'accompagnent et laisse en se retirant sur les terrains argileux de son bassin des étangs temporaires aux émanations putrides. Très verdoyante et très belle après l'inondation, la vallée du fleuve ne tarde pas à se flétrir aux souffles brûlants de l'été et revêt l'aspect le plus triste.

Des postes fortifiés sont échelonnées sur tout le cours du Sénégal. Après Bafoulabé nous trouvons *Médine*, où peuvent aborder les bateaux à vapeur de Saint-Louis et qui est la tête de ligne du chemin de fer qui doit atteindre le Dioliba à Bamakou, en passant par Bafoulabé et Kita (Kita est le nouveau fort que l'on construit à 250 kilomètres de Bafoulabé et du grand fleuve); *Bakel*, qui protège un village de 4 000 habitants; *Matans*, construit en 1857 dans un site malsain; *Saldé* et *Aéré*, destinés à contenir les Toucouleurs du Fouta; *Podor*, plus ancien que les précédents, mais renforcé d'ouvrages nouveaux en 1854: il garde l'île de *Morfil* ou des Éléphants. A 176 kilomètres de Saint-Louis, signalons le fort de *Dagana*, une des stations les plus insalubres du Sénégal, dans une plaine transformée en lac au moment des inondations.

Vers ce point, le Sénégal communique par des marigots avec le lac de *Guier* à gauche et celui de *Cayor* à droite. Le courant, suivant la saison de l'année, va tantôt du fleuve au lac, tantôt du lac au fleuve. Près du confluent est installée la pépinière de *Richard Toll*. Au moment de se jeter dans la mer, le fleuve est forcé par les dunes de sable de s'infléchir vers le sud et laisse entre lui et l'Océan s'allonger la pointe plate et sablonneuse de Barbarie; il entoure l'îlot qui porte Saint-

Louis de ses deux bras, dont l'un a 200 mètres, l'autre 600, et s'écoule dans l'Océan en formant à son embouchure une barre très dangereuse qui s'est plusieurs fois déplacée. *Saint-Louis*, malgré sa situation malsaine, a 18 000 habitants : c'est la résidence du gouverneur. Très incommode à cause de la barre du Sénégal, elle sera dans un avenir prochain remplacée par *Dakar*, qui ne date que de 1856, mais dont le port superbe et bien abrité s'ouvre en face de Gorée, dont la sépare un chenal de 2 kilomètres.

Le Sénégal est peuplé par deux races distinctes, les *Yoloffs* et les *Peuls*. Les *Yoloffs* sont de beaux nègres, aux cheveux crépus mais fins, aux traits agréables et très animés, au teint noir d'ébène et même bleuté. Ils sont braves, gais, doux, mais indolents, se plient aisément à nos usages et enrégimentés sous le nom de *laptots* forment d'excellents soldats et des marins appréciés. Ils avaient constitué les royaumes d'Oualo, de Cayor, de Saloun, de Galan et de Podor. On rattache d'ordinaire aux *Yoloffs*, quoiqu'ils s'en distinguent par bien des traits, les *Soninkès* ou *Sarracotés* et les *Mandingues*. Les *Soninkès*, qui habitent en grand nombre les districts de Bakel et de Médine, sont de taille moins haute que les *Yoloffs* mais de teint moins foncé et de membres moins vigoureux. Ils s'adonnent volontiers à l'agriculture et recrutent nos troupes indigènes. Les *Mandingues*, qui forment des royaumes indépendants aux sources du Bafing et de la Gambie, sont répandus dans tout le Sénégal. Moins beaux que les *Yoloffs*, et présentant les caractères distinctifs des races nègres, les lèvres retroussées et le nez épaté, ils passent pour rusés et fort entendus en affaires ; ils se livrent surtout au commerce.

Les *Peuls* ou *Foulahs* appartiennent à la race conquérante qui, depuis qu'elle a embrassé l'islamisme au dix-huitième siècle, a soumis tout le Soudan, du Sénégal au Nil. On ne sait d'où ils viennent, à quelle race il convient de les rattacher. Ils ont le teint presque mat des Arabes, les traits fins des races caucasiennes, une langue aux inflexions harmonieuses et douces, et l'emportent sur les nègres non seulement par la beauté, mais surtout par leur intelligence très vive. Animés du fanatisme et de l'esprit de propagande qu'inspire la religion musulmane à ses adeptes, ils ont propagé l'islamisme parmi les nègres fétichistes, ont changé leur caractère, leurs mœurs, et ont fini par constituer un immense empire dans le bassin du Dioliba et du Tchad. Cet empire est aujourd'hui morcelé ;

mais on sent la poussée des Peuls et leur influence jusque dans l'Afrique équatoriale et sur les bords du Gabon et de l'Ogowé. Ce n'est qu'en 1854 que les Peuls du Sénégal, fanatisés par El Hadj Omar, imitèrent leurs frères de l'est ; ils conquièrent le Bambarra et le Kaarta et ne furent arrêtés que par les Français sous les murs de Médine. La capitale d'El Hadj et de son fils Ahmadou est Ségo. Les Peuls sont les ennemis de la colonisation et de l'influence française. « Le vieux monde africain, dit le général Faidherbe, régénéré par la demi-civilisation musulmane, pressent que c'est par cette brèche de la vallée du Sénégal que la race européenne avec son cortège d'idées et d'institutions pénétrera avant peu jusqu'au cœur de ce continent, et par l'instinct de conservation, naturel à toute chose, il cherche à se défendre de cette invasion. »

Citons encore au Sénégal les *Toucouleurs*, race métisse issue du mélange des Yoloffs et des Peuls. Ils sont les intermédiaires naturels des Européens avec les tribus nègres de l'intérieur, dont ils connaissent les dialectes. Ils sont très vifs, mais fidèles et dociles à notre influence.

Le Sénégal produit de la gomme, des arachides, dont l'huile sert à la fabrication du savon, de l'indigo, du coton. Les habitants cultivent le millet et le sorgho, élèvent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Le commerce du Sénégal est appelé à une grande extension, quand lui seront ouvertes les routes du Niger et celles du Fouta Djalon et du Bourré. Ce dernier pays, situé dans la région montagneuse qui sépare les sources du Bafing et de la Gambie du Dioliba, passe pour la Californie africaine. C'est de là que depuis des siècles viennent la poudre d'or et les pépites qui s'échangent sur la côte de Guinée contre nos marchandises européennes. L'or est la monnaie courante des habitants.

Au point de vue politique, le Sénégal est divisé en 3 arrondissements, ceux de Saint-Louis, de Dakar et de Bakel. C'est à Saint-Louis que résident le gouverneur général et le préfet apostolique.

COTE DE GUINÉE.

La limite sud du Sénégal est la rivière de *Gambie*, qui prend sa source presque au même point que le *Bafing* et roule presque autant d'eau avec un cours beaucoup moins long. Les rives de la *Gambie* et son embouchure appartiennent aux Anglais, qui possèdent les comptoirs de *Pisania*, point de départ de l'explorateur *Mungo-Park*, *Albréda* et *Sainte-Marie de Bathurst* (8 000 hab.). Il a été question à diverses reprises d'échanger ces comptoirs contre les stations françaises de *Grand-Bassam* et d'*Assinie*. Le point d'honneur anglais, aisément irritable, a jusqu'ici empêché d'aboutir les transactions commencées.

Ces colonies anglaises interrompent la suite des comptoirs français qui se continuent au sud de la *Gambie*. Nous possédons presque tout le bassin de la *Cazamance* et l'embouchure du *Rio Cacheo*, où les Portugais ont aussi quelques stations; le *Rio Nuñez*, avec la ville de *Boké*, grand marché pour les Foulahs et les Sarracolets, qui y apportent, les premiers, des peaux, des arachides, des graines de sésame; les seconds, de l'ivoire et de la poudre d'or. Foulahs et Sarracolets se sont superposés à la population primitive, *Feloupes* et *Balantes*, qui occupent un des derniers degrés de l'espèce humaine. *Boké* est une ville saine bâtie sur un promontoire qu'enserme de ses deux bras le *Rio Nuñez*; on y a élevé un monument en l'honneur de *René Caillié*, qui partit de *Boké* en 1826. Citons encore le *Rio Pongo*, *Mellacore*, avec la ville de *Reuty*, bien placée sur une hauteur, et l'île de *Malacong* en face de l'embouchure du fleuve. C'est surtout le port de *Marseille* qui trafique avec ces colonies; ses navires y viennent prendre des arachides et des graines oléagineuses pour sa fabrication de savons.

La côte de Guinée proprement dite s'étend du cap *Sierra Leone* au double golfe de *Bénin* et de *Biafra*, que sépare la zone immense d'alluvions du delta du *Dioliba*. Le littoral est généralement malsain, bordé de lagunes aux miasmes délétères.

Derrière s'étend une plage sablonneuse que limite une lisière de mangliers aux racines bizarres et tordues, suintant les poisons des marécages. Peu à peu le pays s'élève jusqu'à un plateau de 1 000 à 1 600 mètres, plus salubre, où la nature étale à profusion ses magnificences. Il est peu de terres plus riches au monde que ce littoral. L'énorme baobab, dont le tronc atteint 40 brasses de tour et dont les rameaux peuvent abriter les maisons de tout un village, l'arbre à beurre, les arachides, y croissent au milieu de plaines couvertes de hautes herbes foisonnant de gibier. Les bêtes fauves y abondent et des tribus innombrables de singes, parmi lesquels on remarque le chimpanzé, gambadent sous le feuillage des arbres ou dans les broussailles des montagnes. L'horizon est fermé à l'est par la chaîne des monts *Kong*, qui atteignent 3 000 mètres, peut-être davantage, mais qui sont encore peu connus; ils séparent le bassin du Dioliba et de ses affluents des fleuves du littoral. La population est relativement très dense, bien que pas une région de l'Afrique n'ait autant souffert du fléau de l'esclavage, et que la population servile du Brésil ait été presque exclusivement recrutée sur ces côtes. Encore aujourd'hui, malgré les périls du trafic et la surveillance des croiseurs anglais, quelques négriers se hasardent à venir chercher auprès des potentats africains des cargaisons de chair humaine, dont ils trouvent le placement au Brésil et dans les Antilles espagnoles : ces nègres, très noirs, de haute taille et d'une vigueur peu commune, paraissent se rattacher à la même race que les Yolofs et les Mandingues du Sénégal.

On connaissait autrefois presque exclusivement ces côtes sous la dénomination peu précise de côte des Dents, côte des Graines, côte d'Or, côte des Esclaves. Les relations de plus en plus actives de l'Europe avec ce littoral obligent à entrer dans plus de détails. Les Anglais dominant dans cette région, et leurs établissements forment un gouvernement appelé *West Africa Settlements*, avec une population de 400 000 habitants environ.

C'est d'abord *Sierra Leone*, avec sa capitale *Free-Town* (4 000 hab.), sur la Rokelle; cette colonie est peuplée d'esclaves enlevés aux négriers. Vient ensuite la république nègre de *Liberia*, du cap Saint-Paul au cap Palmas : elle a pour habitants des nègres des États-Unis libérés par leurs maîtres et rapatriés par le gouvernement sur la terre d'Afrique. Protestants en majorité et l'intelligence mieux cultivée que celle

de leurs compatriotes, on comptait beaucoup sur leur ascendant pour régénérer les populations d'Afrique et pour étendre l'influence de notre civilisation. Replacés dans leur milieu d'origine, on ne voit pas qu'ils aient justifié jusqu'ici les espérances qu'on se plaisait à fonder sur eux. Le pays est riche, produit des huiles et surtout du café. La capitale, *Monrovia*, du nom du président américain Monroe, est bien située entre la mer et la rivière.

Entre les puissantes rivières de l'*Assinie*, du *Prah* et de la *Volta* s'étend le royaume indigène des *Achantis*, dont la capitale, *Coumassie*, atteinte par la colonne expéditionnaire du général Wollesley, compte 40 à 50 000 habitants. La guerre éclata à cause des entraves apportées par les Anglais au commerce des esclaves, qui enrichissait le despote sanglant de *Coumassie*. De cet empire fondé au commencement du dix-neuvième siècle dépendent une vingtaine d'États tributaires et la nation des *Fantis*, les anciens possesseurs du sol. Presque toute la côte appartient aux Anglais. Les Français détiennent *Assinie* et *Grand-Bassam*, dans le delta de l'*Assinie*. En 1871, les Hollandais cédèrent à l'Angleterre leurs comptoirs en échange de la renonciation des Anglais au protectorat exercé sur quelques parties de Sumatra. Ainsi furent annexées à la couronne *Elmina*, *Apollonie*, *Dichowe*, *Ghama*, etc. La capitale des établissements anglais est *Cape-Coast* (20 000 hab.). Le fort de *Quettah* garde l'embouchure de la *Volta*.


Le littoral du *Dahomey* est particulièrement triste et insalubre. Les vaisseaux ne peuvent aborder à cause de la barre et des brisants qu'y forme la mer; les pirogues elles-mêmes ont tout à craindre de la fureur des lames, et ceux qui les montent risquent d'être noyés ou dévorés par les bandes de requins qui infestent ces parages. Avant d'arriver aux lieux habités, il faut traverser des mares et des lagunes d'eau stagnante et fétide, où les nègres eux-mêmes évitent de séjourner.

Des missions catholiques françaises sont installées au *Grand* et au *Petit Popo*, qui servent de port à la ville nègre d'*Agoué* (6 000 hab.). Plus loin *Wydah* (20 000 hab.), la ville la plus considérable du *Dahomey*, a des factoreries anglaises, françaises et portugaises, et des forts en ruines élevés jadis aux frais de ces gouvernements. *Wydah* est presque entourée complètement par les eaux : de là son renom bien mérité d'insalubrité. *Porto-Novo*, sur la côte d'*Appi*, compte aussi 20 000 habitants; elle est la capitale d'un royaume indigène placé sous notre protec-

torat. Le commerce français se fait par la plage de *Kotonou*, cédée à la France par le roi de Dahomey en 1868. La dernière station anglaise, avant le delta du Dioliba, est *Lagos*, sur une langue de sable que les eaux entourent de toutes parts.

Derrière ce rideau de côtes s'étendent plusieurs royaumes indigènes, dont le principal est celui de *Dahomey*, entre la Volta et l'Opara. Le souverain, qui réside à *Abomey* (25 000 hab.), commande à près d'un million de sujets, de grande taille, vigoureux, et de physionomie assez intelligente. Le roi a pour milice un corps de 5 000 amazones vouées au célibat, plus féroces que des hommes, instruments aveugles des exécutions abominables qui ensanglantent chaque jour de l'année la capitale du roi. Le palais lui-même est entouré d'un cordon de crânes humains incessamment renouvelés; aux jours de grandes fêtes, de vrais ruisseaux de sang coulent dans les rues de *Cana*, la ville des sacrifices.

Entre le royaume du Dahomey et celui de Bénin s'étend le territoire de la république qui a pour capitale *Abbéokuta*. On dit qu'Abbéokuta, la plus grande ville de l'intérieur de la Guinée et le plus grand marché d'échanges, a 400 000 habitants.



BASSIN DU NIGER.

Le Niger ou Dioliba n'a pas été connu des anciens; le fleuve auquel ils donnaient ce nom coule probablement dans le Maroc. Ce n'est guère que depuis le commencement du siècle qu'a été révélée l'existence du grand cours d'eau qui arrose le Soudan occidental. Il sort des monts Kong, sous le 7° de latitude nord, non point du mont Loma comme l'a prétendu le capitaine Laing, et décrit une immense ellipse avant de se rendre à la mer. Il se dirige d'abord vers le nord, puis, arrêté par les sables du Sahara, il incline vers l'est et finit par prendre la direction du sud, qu'il n'abandonne plus. L'Écos-sais Mungo-Park fit connaître le premier à l'Europe le grand fleuve noir. En 1793 il partit de Pisania sur la Gambie, atteignit le fleuve à Ségo, le remonta jusqu'à Bamakou et revint à son point de départ en traversant les royaumes mandingues. Dans un second voyage en 1805, il descendit le Dioliba jusqu'à Sansanding, un des grands marchés du Bambarra, dépassa Timbouctou et périt dans les cataractes de *Boussa*. On n'a jamais pu retrouver ses livres, ses notes, ses instruments astro-

nomiques, et tout porte à croire que lui-même mourut victime de la cupidité et du fanatisme des noirs.

Denham et Clapperton explorèrent de 1822 à 1824 les contrées qui s'étendent entre le lac Tchad et le Dioliba et firent les premiers connaître les Peuls ou Foulahs, qui commençaient à étendre leur empire sur tout le Soudan, détruisant les royaumes indigènes, ruinant les cités pour en bâtir de nouvelles, substituant leur demi-civilisation musulmane et leur propagande religieuse au fétichisme des anciennes races. En 1825, Clapperton résolut d'attaquer d'un autre côté le continent noir. Il partit de la côte de Lagos, traversa le *Youriba*, le *Nyffè*, où il trouva des villes de 10 à 20 000 âmes, des peuples habiles à tisser les étoffes et à forger le fer, séjourna quelque temps à *Katunga*, située dans un site pittoresque, adossée à une montagne de granit, un des marchés les plus actifs du Soudan, et atteignit le Niger à Boussa. Il recueillit quelques renseignements sur la mort de Mungo-Park. Il voulait se diriger droit vers le Tchad et revenir par le Fezzan. Pour cela il traversa le *Gouari*, province récemment conquise par les Foulahs, le *Zegzeg*, dont la capitale, *Zariyah*, entourée de champs de millet, de jardins potagers, de riches plantations d'arbres, compte 40 à 50 000 habitants, et arriva à *Kano*, la capitale du souverain foulah, où il mourut en 1827.

La même année, un Français, René Caillié, livré à ses seules ressources, partait des rives du Rio-Nuñez, coupait le Bafing près de ses sources et atteignait le Dioliba à Kouroussa. Il côtoya des plaines noyées par la récente inondation du fleuve, traversa le pays des Bambarras et arriva à la ville commerçante et animée de *Djenné*, ruinée aujourd'hui par le voisinage de Ségo, alors livrée à l'influence des Maures. Il s'embarqua à Djenné sur le fleuve, releva au passage le grand lac de *Debo*, un des réservoirs du Dioliba, aborda enfin à Cabra, le port de *Timbouctou*.

S'il n'est pas le premier qui ait vu la mystérieuse cité qui dès le douzième siècle fut le principal centre de la culture et de la civilisation arabe dans l'Afrique intérieure, il est le premier qui en soit revenu. Le major Laing venait d'y être assassiné par les Touaregs. Voici ce qu'en dit Caillié : « Jo n'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée ; elle n'offre au premier aspect qu'un amas de maisons en terre mal construites ; dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un

blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité... Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire les fondateurs. Je conjecture qu'antérieurement le fleuve passait près de la ville; il en est maintenant éloigné de huit milles au nord. » Timbouctou est habitée par des nègres Kissours, par des négociants maures; les Touaregs du Sahara lui apportent d'énormes quantités de sel, cette denrée faisant presque absolument défaut au Soudan. R. Caillié revint par le Maroc après des fatigues inouïes. Ses récits furent accueillis avec incrédulité, jusqu'au jour où les témoignages de Barth, qui vit Timbouctou en 1855, vinrent confirmer la véracité du voyageur français.

En 1830, les frères Lander, dont l'un avait déjà accompagné Clapperton, complétèrent heureusement les notions qu'on avait sur le fleuve. On ne savait encore de quel côté se dirigeait l'immense cours d'eau : les uns croyaient qu'il allait se déverser dans le Tchad; les autres, qu'après avoir décrit un prodigieux circuit il ne formait qu'un même fleuve avec le Zaïre; d'autres enfin pensaient que le Dioliba se jetait dans le Nil. Les frères Lander arrivèrent à Boussa, où le fleuve est encaissé entre de noirs rochers. Ils le décrivent tantôt resserré entre de hautes berges et profond à porter une frégate, tantôt s'étalant sur des plages couvertes d'un terrain noir, entouré d'opulentes cultures, tantôt se ramifiant en de nombreux canaux que séparent de vastes bancs de sable. De Boussa, les deux voyageurs descendirent le fleuve jusqu'à la mer et virent une contrée extraordinairement peuplée, couverte de villages et de grandes villes. Ils décrivent *Bajiebo*, *Zangoshie* et *Rabba*, spacieuses cités qui n'ont de rivales au Soudan que Sakalou, grands marchés de blé, d'huile, de miel, de riz, de coton, de cuirs, de bestiaux et d'esclaves; *Eyga*, en relations assidues avec les factoreries de la côte, « cité d'une étendue prodigieuse et dont la population est immense. » Ils arrivèrent au confluent de la *Tchadda* ou *Binué*, le plus puissant des affluents du Niger, où s'élèvent *Igbegbé* et *Lokodja*. Plus bas commence le delta du Niger, où faillirent périr les frères Lander. Ce delta mesure 223 kilomètres de développement. Il est formé d'une multitude de canaux se ramifiant en un réseau inextricable, embrassant des bancs de sable, des boues visqueuses, couverts par endroits de mangliers qui cachent l'eau sous les arcades de leurs racines entrelacées, dégageant des miasmes mortels

que n'affrontent pas impunément les nègres. De grands centres de population sont cependant groupés autour de ce delta aussi fertile qu'il est malsain ; la ville d'*Hori* compte, dit-on, 420 000 habitants.



SOUDAN

La connaissance à peu près complète du Soudan est due surtout à deux Allemands : l'un, Barth, visita longuement le Soudan occidental ; l'autre, Nachtigall, a passé plusieurs années de sa vie dans le Soudan oriental.

Comme nous l'avons vu, Denham et Clapperton avaient précédé Barth dans l'exploration du Soudan occidental. Partis du Fezzan, ils atteignirent le Soudan vers Lari, au nord du lac Tchad, passèrent le *Yeou*, affluent du lac, et arrivèrent à *Kouka*, la capitale du *Bornou*. Elle est peuplée de 15 à 20 000 habitants, mais au moment des grands marchés plus de 400 000 habitants s'y pressent ; l'indigo, le riz, le blé, le poisson, la volaille, la viande, les toiles de lin, sont les principaux articles de vente. Les deux voyageurs assistèrent et participèrent aux luttes du Bornou et du Mandara contre les Foulahs. Ils visitèrent les ruines de *Birnie*, la vieille capitale du Bornou, qui pouvait contenir 200 000 habitants. Clapperton pénétra jusqu'à *Kano*, une des principales villes du *Haoussa* et constata le mauvais état des rues et la décrépitude des édifices : *Kano* peut avoir 40 000 habitants ; il se dirigea de là sur *Sokatou* ou *Sakatou*, qui passe pour la plus grande ville du Soudan, bâtie sur une rivière qui descend au Niger. D'admirables prairies où errent des troupeaux de bœufs, des bouquets d'arbres superbes, entourent la capitale du *Haoussa*. Une enceinte de 30 pieds de haut, percée de 12 portes, l'enveloppe ; à l'intérieur on remarque plusieurs mosquées et des palais. *Sokatou* fut le terme extrême de l'exploration de Clapperton.

Elle fut complétée par Barth, Richardson et Owerweg, venus du Fezzan. Pendant que Richardson se dirigeait vers le Tchad, Barth pénétrait au cœur du pays, visitant *Katchena*, l'ancienne reine du Soudan, détruite par l'apôtre et le conquérant foulah *Danfodio*, et dont la vaste enceinte de 22 kilomètres ne renferme plus que 8 000 habitants. Il aperçut *Kano*, qui paraissait en 1851 plus brillante et plus peuplée qu'au temps où Clapperton la visita ; il revint vers *Kouka*, où il apprit la mort de Richardson ; et qui devint son quartier général, d'où il rayonna vers le Soudan dans tous les sens. La première fois qu'il voulut visiter le *Tchad*, il s'avança de plus d'un kilomètre au milieu d'une vase infecte, couverte de roseaux,

sans qu'il lui fût possible de découvrir les eaux. Le lac tout entier semblait avoir disparu. Plus tard, quand il revint, la cuvette du lac était pleine, et, débordant de toutes parts, il avait noyé les opulents villages de ses rives. Cette immense lagune n'a donc pas de limites fixes; son niveau varie suivant les saisons; ses eaux sont légèrement saumâtres. Trois fleuves viennent s'y perdre et font par leurs crues osciller son niveau : le *Yeou*, qui passe à Kano, le *Komodogou*, et surtout le majestueux *Chary*. Ce dernier vient du sud et traverse le Baghirmi; ses sources sont inconnues. On suppose que la branche maîtresse doit être l'Ouellé, le fleuve découvert par Schweinfurth dans le pays des Momboutous. Le *Chary* se grossit d'une grande rivière, le *Serbewel*. D'autre part le Tchad a un affluent, le *Bahr-el-Ghazal*, qui va se perdre dans les lagunes du Bodelé et le pays des Tibbous, à l'est du Tchad.

Barth s'engagea à la suite des troupes du Bornou vers les régions méridionales du Mandara; il contourna le *Mendif*, qui porte son cône basaltique jusqu'à 5 000 mètres, et le premier des Européens pénétra dans l'*Adamoua*, dont il vit la capitale *Yolo*. C'est là qu'il vit couler la puissante rivière de la Binué ou Tchadda, presque aussi considérable que le Dioliba, dont elle est le principal affluent. Elle avait 730 mètres de largeur sur 3 mètres 50 de profondeur, mais elle peut atteindre au moment des crues 12 à 15 mètres. On en connaît le cours jusqu'au confluent du *Faro*, rivière très rapide qui descend du mont *Laboul*. On ignore encore où la Binué cache ses sources; elle prend son origine probablement dans cette région inconnue, massif montagneux ou grand lac intérieur, d'où viennent aussi le *Chary* et quelques-uns des grands affluents de droite du Livingstone ou Zaïre.

Une seconde expédition conduisit Barth (1852) dans le *Baghirmi*, qui compte 4 millions d'habitants et a échappé en partie à la propagande musulmane des Foulahs. La capitale est *Masena*, où Barth fut retenu prisonnier pendant de longues semaines. C'est là qu'il fit la connaissance du Wahabite Faki-Sambo, nègre érudit qui connaissait Aristote et Platon et possédait assez bien ses classiques. « Je compris, dit-il, alors les paroles du savant Jackson : Un jour on corrigera nos éditions d'après les textes rapportés du Soudan. » Ainsi, malgré l'état permanent de guerre, se continue obscurément la tradition de cette culture intellectuelle dont Timbouctou fut, dit-on, au moyen âge un des plus brillants foyers.

La dernière expédition de Barth, et non la moins périlleuse, le conduisit à Timbouctou, où il vérifia les assertions de Caillié. Détruite en 1826 par les Foulahs, elle doit à sa situation d'être encore le marché commun des noirs et des Touaregs du Sahara, le centre de la propagande musulmane. Barth ne put pas pénétrer plus loin; il apprit l'existence du *Masena*, qui est encore inconnu aux Européens, et négligea *Sego*, la grande capitale du Foulah El Hadj Omer, la reine du Bambarra, dont les principaux marchés sont *Bamakou*, *Sansanding* et *Yamina*. Il revint en Europe en 1855.

Vogel et Nachtigall firent pour le Soudan oriental ce que Barth avait fait pour la partie occidentale. Vogel mourut dans le *Wadaï*, massacré par les fanatiques musulmans du pays. Cet insuccès ne découragea pas le docteur Nachtigall, qui n'a cessé jusqu'à ce jour d'éclaircir la géographie de cette région, avant lui inconnue.

Le *Wadaï*, qui s'étend entre le Tchad et le Darfour, compte environ 3 millions d'habitants. C'est un pays pauvre et qui manque d'eau; le midi seul est fertile, couvert de pâturages et de forêts où foisonnent les antilopes, les éléphants, les autruches. A l'est, le sol se relève et forme un dos de pays d'où sortent quelques ruisseaux qui se perdent dans le lac Fitri. La population, peu industrielle, et adonnée à l'élevage du bétail, est orgueilleuse et fanatique. Les Arabes sont nombreux. L'ancienne capitale, *Wara*, a été récemment remplacée par *Abeché* dans le pays des *Mabas*.

Au nord du *Wadaï* s'étend le domaine des *Tibbous*, le *Tibesti* ou *Tou*. Au nord-est du Tchad le pays présente l'aspect d'une cuve où s'écoule l'effluent du Tchad, le Bahr-el-Ghazal, et que borne l'arc gigantesque d'une chaîne de montagnes de 43 à 4 400 kilomètres de développement; les principaux sommets, le *Tarso* et le *Koussi*, dépassent 2 500 mètres et se couvrent quelquefois de neiges à leur sommet. Cette contrée se divise en *Bodelé*, qui n'est qu'une oasis, en *Borgou*, dont la capitale est *Yen*, en *Tou* proprement dit. Quoique chaud, le pays est très sain à cause de l'extrême siccité de l'air; mais à cause de l'absence d'eaux courantes ou jaillissantes, le *Tibesti*, d'après Nachtigall, ne compte que 42 000 habitants pauvres et misérables. La famille *Tibboue*, qui se rattache aux populations du Darfour et du Kordofan, se divise en deux familles, les *Tédas* et les *Daras*, qui parlent des dialectes différents.

AFRIQUE AUSTRALE.

COTE OCCIDENTALE.

Au sud du golfe de Biafra, que domine du haut de ses 3 500 mètres la pyramide du *mont Camerones*, le massif du continent africain perd de sa largeur et va s'amincissant sans cesse jusqu'aux territoires du Cap.

Gabon. — Sous l'équateur même s'ouvre le large estuaire du *Gabon*, où se déverse l'*Orombo*. La France prit possession du littoral en 1843 et y fonda les comptoirs de *Libreville* et de *Port-Denis*. Le climat est chaud, humide et malsain; l'Européen ne peut s'acclimater sous cette latitude et s'expose aux fièvres et à l'anémie; mais la végétation est splendide et les ressources du pays inépuisables. La canne à sucre, le riz et le coton y prospèrent. Les forêts, s'étageant sur les gradins des *monts de Cristal* qui ferment l'horizon, donnent l'ébène et divers bois d'ébénisterie, la gomme copal, le caoutchouc. Les singes abondent dans ces retraites, où l'homme ne vient pas les troubler; Du Chaillu y a signalé le plus grand et le plus intelligent des anthropomorphes, le gorille.

Les possessions françaises se continuent au sud jusqu'au *cap Lopez*, compris entre les bras d'une grande rivière, il y a peu de temps encore inconnue sur nos cartes, l'*Ogowé*. Le delta de l'*Ogowé* embrasse 120 kilomètres de côtes. On pouvait croire que ce fleuve naissait au cœur du continent africain, et se rattachait peut-être aux cours d'eau signalés par Livingstone au sud du *Tanganyka*; d'autres faisaient de l'*Ogowé* une des branches d'écoulement du Congo ou *Zaïre*. Les deux hypothèses ont été reconnues fausses. C'est du *Zaïre* que Livingstone à son insu a découvert les sources; et quant à la seconde hypothèse, elle est détruite par l'observation des crues des deux fleuves, qui ne concordent en aucune façon, celle du *Zaïre* se produisant en mars et en mai, celle de l'*Ogowé* au mois de novembre. Ce sont des Français,

MM. Aymès et Serval, qui ont levé la carte du bassin inférieur; MM. de Compiègne, Marche et Savorgnan de Brazza, qui ont exploré le cours supérieur du fleuve. L'Ogowé est formé de deux rivières, le *N'Gounié* et l'*Okanda* : la première vient du sud; la seconde, plus importante, du nord-est. Telle est la masse des eaux roulées par l'*Okanda*, que sa vallée, de 12 kilomètres de large, est complètement inondée au moment des crues. Malheureusement des rapides rendent impossible la navigation du fleuve. MM. Marche et de Compiègne ont pu constater la richesse du pays, qui par la variété et l'abondance de ses produits n'a pas de rival en Afrique, et le désir des populations de l'intérieur d'être mises directement en relations d'affaires avec les blancs de la côte en supprimant l'intermédiaire de tribus qui les exploitent.

MM. Savorgnan de Brazza, Marche et Ballay ont complété (1876-1878) l'exploration de l'Ogowé; ils atteignirent *Lopé*, le point extrême atteint par les précédents voyageurs, et remontèrent pendant 200 kilomètres vers le pays du *Sébé*. Bientôt ils s'aperçurent que les rapides se multipliaient, que les rives se resserraient, que les eaux devenaient plus rares; il était clair que l'Ogowé sortait des montagnes voisines et se rendait à l'Océan après avoir décrit un vaste demi-cercle.

Non content de cette découverte, M. Savorgnan de Brazza voulut pousser plus loin ses explorations; il traversa la chaîne de partage qui sépare l'Ogowé du Zaïre et pénétra dans un pays sablonneux et déboisé, que traversent l'*Alima* et la *Licoma*, grands affluents du Zaïre. Ce pays est habité par les *Batekès* et les *Abomas*. C'est là que vinrent le trouver les envoyés du plus puissant des chefs du Bas-Zaïre, *Makoko*, avec qui M. de Brazza signa un traité de paix et d'alliance plaçant sous le protectorat de la France ces pays encore vierges et d'une prodigieuse richesse. Ce traité a été ratifié par les Chambres françaises (1883) et les comptoirs de Franceville et de Brazzaville fondés sur l'*Alima* et le Zaïre.

Quant au bassin de l'Ogowé lui-même, qui peut devenir pour les négociants du cap Lopez et du Gabon un champ fécond d'exploitation, il est habité par des peuples qui appartiennent au moins à trois races différentes : des *Osiébas*, qui rappellent le type guinéen; des *Pahouins*, race conquérante qui se rattache soit aux Peuls du Soudan, soit aux Mombouttous de Schweinfurth; des *Obongos*, race naine qui est peut-être apparentée aux *Akkas*.

COLONIES PORTUGAISES.

Du 5^e degré de latitude australe aux territoires qui relèvent de la suzeraineté de l'Angleterre s'étendent les côtes du Congo, d'Angola, de Benguela, qui appartiennent aux Portugais. Ils n'occupent guère que le littoral; le reste du pays, distribué entre des tribus nègres sans cesse en lutte entre elles, leur échappe complètement. Jadis leur domination était plus fortement assise, ainsi qu'en témoignent les sites d'anciennes villes détruites, les beaux édifices qui restent dans celles qu'ils ont conservées. On remarque dans cette partie de l'Afrique trois zones fort distinctes : le littoral, chaud et malsain ; la région montagneuse ou des plateaux, qui est d'une rare splendeur comme végétation ; la région du grand plateau central, couverte de jungles, de hautes herbes et de forêts. La richesse de cette partie de l'Afrique est due au nombre considérable de cours d'eau qui l'arrosent et dont trois au moins sont de grandes rivières : le Zaïre ou fleuve *Livingstone*, qui n'a de rival au monde que le fleuve des Amazones ; la *Coanza*, qui descend des montagnes par de superbes cascades et mesure dans son cours moyen plus de 150 mètres de large ; le *Cunéné*, récemment exploré par le major Serpa Pinto, et qui ne le cède sur cette côte qu'au Zaïre pour le volume des eaux. Les populations nègres sont loin de la beauté des races du Sénégal et du Soudan ; plusieurs tribus passent pour anthropophages. Ces nègres ont été étudiés par Ladisläus Magyar, qui prit femme dans l'une de ces tribus et séjourna longtemps parmi elles. Les métis portugais sont très nombreux et trafiquent jusque dans l'intérieur de l'Afrique, près des grands lacs, où Cameron et Stanley les ont rencontrés. Connus pour leur férocité, ils se livrent à la traite de l'ivoire et des esclaves et sont haïs et redoutés à l'égal des traitants maures venus du littoral oriental.

Congo. — La province de Congo est composée de plaines basses qui se relèvent jusqu'à la chaîne des monts *Abrasados* et de la *Sierra de Sol*. La plus grande partie est occupée par

d'impénétrables forêts, retraite du gorille et de monstrueux serpents. La terre, fécondée par les alluvions des fleuves, est d'une exceptionnelle fécondité : le maïs donne trois récoltes ; le tabac, la canne à sucre, le coton, sont les principales cultures. L'ancienne capitale était *San Salvador*, qui compta 40 000 habitants ; dans son enceinte abandonnée on ne voit plus que quelques huttes habitées par des métis. Le seul port de la côte est *Cabinda*.

Angola. — La Coanza forme la limite entre l'Angola et le Benguela. Le climat, humide et malsain sur les côtes, s'améliore sur les plateaux qui rangent de près le littoral. On tire de la province de grandes quantités d'ivoire, de la cire, de l'huile de palme, de la gomme copal, etc. Le chef-lieu est *Saint-Paul-de-Loanda*, en face d'une île qui a donné son nom à la ville. Le port est un des meilleurs de la côte africaine. On fait en ce moment de grands travaux pour amener au chef-lieu l'eau qui lui fait presque absolument défaut. Le dernier recensement de l'Angola porte le chiffre de la population à 433 000 habitants, dont 40 000 blancs et métis.

Benguela. — Le Benguela ressemble par la structure générale du sol et par la nature des produits au Congo et à l'Angola. On retire du cuivre et du soufre des montagnes. La capitale, *Saint-Philippe* (1 500 hab.), a des monuments d'un beau style, mais délabrés et croulants. L'abolition de la traite des nègres a porté à sa prospérité un coup dont elle aura peine à se relever. On donne le nom de *Mossamèdes* à la partie méridionale du Benguela jusqu'au fleuve Cunéné.

Les capitaineries générales du Portugal envoient 2 députés au parlement de Lisbonne.

Bassin du Zaïre ou Livingstone. — C'est le grand voyageur Livingstone qui à son insu découvrit le bassin supérieur du fleuve qui porte désormais son nom.

Parti au mois de mai 1866 de l'embouchure de la Rowuma sur la côte est de l'Afrique, D. Livingstone se dirigea vers

le sud et contourna le lac Nyassa ; c'est là qu'il fut abandonné par les nègres de son escorte, qui annoncèrent sa mort à Zanzibar. Ce ne fut qu'en 1868 qu'on reçut des nouvelles du voyageur ; elles annonçaient qu'après avoir remonté le Louangoua, affluent du Zambèze, il était entré dans une région nouvelle, toute différente de la précédente, élevée de 1500 à 2000 mètres. Ce plateau, couvert de magnifiques forêts, bien peuplé, est rafraîchi par des brises continuelles qui en rendent le séjour agréable ; il se prolonge à l'ouest par une chaîne de montagnes, au relief bien accusé, qui sépare le bassin du Zambèze de celui des grands lacs : ce sont les *M'koué*, dominés par le massif du *Tchibalé*. Une multitude de cours d'eau courent et se croisent en tous sens : les uns vont au Nyassa, les autres au Zambèze ; les plus nombreux aboutissent à une grande rivière que les naturels appellent le *Tchambèze*. Quel était ce nouveau fleuve et quelle région arrosait-il ? Deux voyageurs portugais, Lacerda et Monteiro, avaient réussi à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième à pénétrer dans son bassin ; mais plus préoccupés d'intérêts commerciaux que soucieux de fixer la géographie du pays, leur relations apprenaient peu de chose à Livingstone. Dans une lettre à lord Clarendon, Livingstone avoue qu'il croit tenir la solution du problème des sources du Nil, et pense que le Tchambèze, après avoir contourné le Tanganyka, va se jeter dans l'Albert Nyanza. Cette conviction, bien qu'un peu ébranlée à la fin, il l'emporta dans la tombe. Poursuivant ses investigations, Livingstone arriva au lac *Bemba*, qui étale ses eaux au centre d'un admirable canton, « vrai paradis terrestre, dit-il, et tel que Xénophon eût pu le souhaiter. » Il croit que le Bemba se déverse dans le Tanganyka ; en réalité il ne fait qu'un avec lui. Livingstone fut trompé par une différence de niveau provenant d'une estimation inexacte faite par Speke et Burton de la hauteur du Tanganyka. Plus loin, le Tchambèze entre dans un grand lac, le *Bangouéolo* ; il en sort sous le nom de *Louapoula* pour se jeter dans le lac *Moëro*, situé à 900 mètres d'altitude. Avant d'atteindre ce lac, il passe non loin d'une grande cité africaine, *Lucinda*, capitale du Cazembe. Livingstone vit ce vaste empire africain en pleine décadence ; mais, comme Schweinfurth, il s'étonne de la différence profonde qui existe entre les habitants de ces contrées et ceux des côtes de Guinée et des bords du Nil Blanc. A la vérité, on se trouve en présence d'une race nouvelle plus intelligente, plus noble

de traits et de physionomie ; l'angle facial est plus ouvert, le nez presque droit, les lèvres moins épaisses, la chevelure moins crépue, et quelquefois blonde. Le type se rapproche plus de l'Abysin et de l'Égyptien que du nègre. Au sortir du Moëro, le Louapoula prend le nom de Loualaba. Son débit d'eau est dès lors trois fois supérieur à celui du Nil Blanc à Gondokoro. Il entre dans d'immenses marais et se divise en une multitude de branches qui constituent le Kamolondo ; de là il prend la direction de l'ouest. Livingstone ne put aller plus loin ; il revint à Oudjiji, épuisé, et y demeura plus d'un an sans ressources, remettant sa santé délabrée, jusqu'au jour où il fut retrouvé par un reporter du *New-York Herald*, M. Stanley, qui s'était chargé de s'enquérir de son sort (mars 1872).

Stanley et Livingstone explorèrent ensemble le Tanganyka : ils purent se convaincre que le lac, situé à 853 mètres d'altitude, était, de toutes parts au nord et à l'ouest encaissé par des montagnes qui laissaient à peine arriver à cette Caspienne de l'Afrique des torrents sans importance. A l'endroit le plus resserré, au nord, il recevait le *Rouzi*, qui prend sa source à 30 kilomètres de là, au lac *Kino*. Un point important était donc acquis à la science : le Tanganyka ne communique pas avec l'Albert de Baker et fait partie d'un système fluvial et lacustre différent.

A peine Stanley avait-il repris le chemin de l'Europe, que Livingstone voulut recommencer ses explorations. Les forces et la santé firent défaut à l'illustre voyageur. Surpris par la saison des pluies, au milieu de plaines marécageuses, il dut voyager pendant deux mois le corps plongé à demi dans l'eau, traversant à la nage un nombre incroyable de rivières, et mourut au bord du Bangoucolo, le 4 mai 1873. Son corps, avec ses notes et ses instruments, fut rapporté à Zanzibar par ses nègres, restés fidèles à leur maître, même après sa mort, et de là ramenés en Europe.

Livingstone eut un successeur heureux dans la personne du lieutenant Cameron, chargé de lui porter des secours. Au lieu de revenir sur ses pas à l'annonce de sa mort, il conçut la pensée de poursuivre et d'achever l'œuvre de son prédécesseur. Il commença par lever minutieusement la carte du Tanganyka et reconnut que ce grand lac a 600 kilomètres de long sur 40 à 45 de large, égalant en superficie seize fois le lac de Genève. C'est en suivant le rivage occidental que Cameron découvrit enfin l'effluent tant cherché par lequel s'écoulent les

eaux du Tanganyka. Cet effluent est le *Loukouga*, vers le 6^e degré de latitude sud, presque toujours encombré, comme certaines parties du Nil, par un amas énorme de végétation. Cameron traversa le *Manyema*, dont il a fait, ainsi que Stanley, une description enthousiaste. C'est une région presque lacustre, tant les fleuves et les lacs y abondent, tant la terre est détrempée au moment de la saison des pluies. Entre chaque district habité s'étendent des masses végétales impénétrables où vivent, dit-on, des gorilles. Des éléphants seuls peuvent marcher entre les herbes de 10 à 12 pieds de hauteur, dont chaque brin mesure un demi-pouce de diamètre (l'herbe mammoth). Autour des villages, les plantations de sorgho, de manioc et d'élaïs sont d'une luxuriante beauté. La population est belle, de grande taille, mais livrée à l'anthropophagie. Cameron atteignit *Nyangoué*, formé de deux villages, repaire de traitants arabes et de marchands d'esclaves. A Nyangoué, le Loualaba de Livingstone a 932 mètres de large, de 4^m 80 à 5 mètres de profondeur, et débite 120 000 pieds cubes d'eau par seconde, cinq fois le Nil à Gondokoro. Cameron comprit alors qu'il avait devant les yeux non le Nil, mais le Zaïre ou Congo. Il aurait voulu descendre le fleuve jusqu'à la mer, mais ses porteurs s'effrayèrent et refusèrent de le suivre. On lui faisait les récits les plus fantastiques et les plus terribles sur les contrées qui s'ouvraient devant lui. Cameron dut se résigner à abandonner le Congo et à gagner la mer en coupant en oblique l'immense bassin du fleuve. Il corrigea quelques erreurs échappées à Livingstone; il reconnut que le *Louapoula*, qui sort du Bangoucolo, et le *Loualaba*, qui écoule le Moëro, sont deux rivières distinctes qui ont leur confluent au-dessus de Nyangoué. Le Loualaba reçoit du sud une grande rivière, le *Loumani*, et du nord un fleuve presque aussi considérable que lui-même, le *Lowa*. Cameron croit que le *Lowa* est l'Ouellé de Schweinfurth. Il prit donc par le sud-ouest, traversant l'*Ouroua*, qu'arrosent le Loumani et ses affluents, cherchant à se rapprocher du grand lac *Sankorra*, que la défiance des habitants l'empêcha de reconnaître. Du moins il visita le lac *Mohrya*, curieux par des habitations lacustres bâties sur pilotis; un autre lac, le *Kassali*, non moins curieux par ses îles flottantes, dont quelques-unes sont cultivées. Le lac Kassali s'écoule dans le Zaïre par un autre Loualaba, qu'il ne faut pas confondre avec l'émissaire du Bangoucolo. De l'*Ouroua*, Cameron passa dans le pays qui obéit au Mata-yanvo, le *Moropoua*; puis il rejoignit

un ancien itinéraire de Livingstone et les plaines marécageuses et noyées où les eaux se partagent pour aller au sud vers le Zambèze, au nord vers le *Cassai*, un des grands affluents du Zaïre. Coupant droit vers la côte, Cameron, d'un pays bas et plat, passa dans une contrée sillonnée de vallées parallèles, ruiselante de cascades, vit *Bihé*, grande ville nègre qui a près de 9 kilomètres de circonférence, et faisant route à travers les comptoirs portugais, il atteignit enfin *Katombéla*, sur la côte de l'Atlantique. « Tout le pays du Tanganyka à la côte occidentale, dit Cameron, est d'une richesse indescriptible. Parmi les métaux, on trouve le fer, le cuivre, l'argent et l'or; on y trouve aussi de la houille. Les produits végétaux sont l'huile de palme, le coton, outre plusieurs espèces de poivre et de café. Les habitants cultivent beaucoup de plantes oléagineuses, telles que l'arachide et le séni-téni. Les contrées de Bihé et de Baïlounda sont assez élevées pour comporter une occupation européenne; elles produiraient tout ce qui peut être cultivé dans le midi de l'Europe. »

L'œuvre que Cameron avait désespéré d'accomplir, la reconnaissance du Zaïre à partir de Nyangoué, l'Américain Stanley réussit à la mener à bien dans son grand voyage de 1874 à 1877. Après avoir exploré le Victoria Nyanza et le Tanganyka, Stanley trouva l'effluent signalé par Cameron, le Loukouga, et fut arrêté comme lui par la masse de papyrus flottant sur les eaux. Il arriva à Nyangoué (octobre 1876); il espéra avec la petite armée qu'il conduisait réussir à forcer les obstacles devant lesquels Cameron avait reculé. Il descendit l'énorme fleuve, tantôt en bateau, tantôt, pour éviter les rapides, prenant au milieu d'épaisses forêts, au travers desquelles il fallait s'ouvrir un chemin par la hache et traîner les pirogues. Il dut livrer des combats continuels contre les sauvages anthropophages des rives. Des flottes de cent cinquante barques s'efforcèrent de l'arrêter; ces barques étaient de véritables navires, couvertes d'une plate-forme et pouvant contenir plus de cent personnes. Le fleuve, qui se dirige d'abord au nord-ouest jusqu'à 2 degrés au-dessus de l'équateur, a une largeur qui varie de 4 000 mètres à 18 kilomètres; il reçoit d'énormes affluents, l'*Arouwimi*, qui vient du nord et mesure 1 800 mètres à son confluent, le *Kassai* ou *Kassabi*, le *Quango*. Il franchit plus de trente cataractes, où se perdirent plusieurs des compagnons de Stanley, entre autres l'Anglais Franz Pocock. Stanley mit pied à terre près d'Emboma et put enfin atteindre Kabinda, à l'embouchure du

Zaire, après la plus émouvante et la plus difficile traversée que jamais voyageur ait tentée en Afrique, Ajoutons que le Zaire, tel qu'on le connaît aujourd'hui, arrose un bassin de 2 700 000 kilomètres carrés environ, rivalisant ainsi avec le bassin de l'Amazone ; il a 400 mètres de profondeur à son embouchure et débite 762 675 mètres cubes d'eau par seconde.

COLONIES ANGLAISES.

L'Afrique australe présente au point de vue physique et politique de curieuses analogies avec l'Afrique septentrionale. Au nord ont pris pied les Français, qui ont soumis l'Algérie et cherchent à faire prévaloir leur influence dans le Sahara et à établir des communications régulières avec leurs colonies du Sénégal. Au sud, les Anglais depuis 1815 ont substitué leur souveraineté à celle de la Hollande et par des progrès incessants, aux dépens des pays nègres et des établissements hollandais, s'efforcent de constituer un nouvel empire anglo-saxon, semblable à l'Australie ou au Canada, et à étendre leur influence jusque dans le bassin du Zambèze.

Ils possèdent déjà une étendue immense de côtes (environ 5 000 kilomètres), depuis la limite des possessions portugaises du Benguela jusqu'à la baie *Delagoa*, qui surveille le port portugais de *Lorenzo-Marquez*. Il est vrai que ces côtes, surtout celles que baigne l'Atlantique, sont inhospitalières, sans abri, aussi arides que celles du Pérou, et présentent l'aspect d'une désolation absolue. Ici, comme sur le littoral péruvien, la siccité de l'air et le manque de pluie sont tels que des dépôts de guano se forment sur les îlots de la côte : le plus important de ces dépôts s'observe dans l'île *Itchaboe*, dont l'Angleterre a pris possession. Le seul havre de refuge où les navires puissent trouver un abri est la baie de *Saldanha*, non loin du Cap. Au sud, de hauts promontoires protègent le littoral : les plus connus sont le *cap de Bonne-Espérance*, appelé d'abord cap des Tempêtes par Barthélemy Diaz, qui le découvrit le premier, et le *cap des Aiguilles*, le plus méridional de l'Afrique. Au large se déploie une mer dangereuse, souvent remuée par les tempêtes, où les vagues atteignent une amplitude énorme et élèvent leurs crêtes blanchis-

santes jusqu'à 45 mètres de hauteur. Le littoral de la mer des Indes contraste agréablement avec celui de l'Atlantique : des pluies fréquentes entretiennent la verdure au sommet des hautes falaises qui surplombent l'Océan de leur masse. Ces falaises ne s'abaissent et ne cessent que sur les côtes du Zoulouland, plates et bordées de lagunes.

Géographie générale du pays. — Comme les États barbaresques, l'Afrique méridionale possède un Tell, des hauts plateaux, un grand désert. Elle offre une série de gradins étagés de la mer jusqu'au *Kalahari*, le Sahara de l'Afrique australe. Les montagnes qui constituent comme les degrés de ces plateaux sont formées de granit et de quartz, présentent à leur sommet la figure de tables; leurs parois majestueuses semblent des murailles bâties de main d'homme.

Une première rangée de collines, qui sont comme le Sahel du Cap, bordent la mer et portent le nom de *Langeberge*; on rattache à ce système la curieuse montagne qui domine la capitale des colonies anglaises, le *Tafelberg*. Immédiatement au-dessus de cette chaîne s'étagé un nouveau pli montagneux, les *Zwarteberge* et les *Vitteberge*, que prolonge au nord le plateau des grands *Karrous*, de 8 à 900 mètres d'altitude. Ces Karrous ressemblent assez bien aux plateaux de l'Algérie, compris entre le moyen et le grand Atlas. Les nuages et les pluies, interceptés par les chaînes du littoral, favorisent rarement de leurs ondées bienfaisantes les Karrous; la sécheresse est le fléau de ces contrées. L'argile rouge du plateau ne nourrit que quelques bruyères, des herbes ligneuses, quelques plantes bulbeuses, que paissent les troupeaux des *Boërs*.

Le Karrou est, en effet, la patrie de ce civilisé redevenu nomade et à demi sauvage; c'est là qu'il promène ses bœufs et ses moutons à la recherche des sources et des pâturages, s'arrêtant parfois pour jeter en terre une moisson et attendre la récolte. puis reprenant, monté sur son chariot trainé par sept paires de bœufs, sorte de maison roulante, son existence vagabonde, le *trekken*. Sur les routes tracées par le Gouvernement on rencontre de loin en loin des *uitspans* ou relais officiels, où l'équipage dételle et peut rester deux jours sans bourse délier pour laisser prendre des forces à son attelage. Encore dans la première moitié du siècle, le Karrou était le pays des grandes chasses; il nourrissait des troupeaux innombrables d'antilopes, de gnous, d'éléphants, d'autruches, de rhinocéros et de lions. Mais soit que le climat se soit modifié, soit que la pré-

sence de l'homme ait fait disparaître cette faune, le fait est que ces animaux ont reculé jusqu'au bassin du Zambèze. On ne trouve plus d'éléphants dans la colonie du Cap que dans la forêt de Knysna, réserve nationale où le Gouvernement défend de les chasser.

Le Karrou s'adosse à une troisième chaîne plus élevée que les deux autres et qui se prolonge jusqu'aux limites orientales du Transvaal; on lui donne dans la colonie du Cap les noms de *Nieuweweld* et de *Roggeveld*; le principal sommet, le mont *Compass*, mesure 2 000 mètres. Dans la Cafrerie, le Natal et le Transvaal, elle prend successivement les noms de *Stormberge*, monts *Kahlemba* et *Drakenberge*. C'est dans cette dernière partie que se trouvent les sommets les plus élevés. Le pic de *Cathkin* mesure 3 450 mètres, et le mont *aux Sources*, d'où descend la Tugela qui sert de frontière entre le Natal et l'État libre, a 3 350 mètres. Une route carrossable franchit les *Drakenberge* au col de *Beers*. Il est question aussi de construire un chemin de fer de Prétoria, dans le Transvaal, à Lorenzo-Marquez, au fond de la baie Delagoa.

Cette chaîne est la véritable ligne de partage des eaux pour l'Afrique australe: au nord, les rivières se rendent à l'Orange et par ce fleuve à l'Atlantique; au sud, elles descendent vers la mer des Indes. Toutefois il est important d'établir une différence radicale entre les *Nieuweweld* et les *Drakenberge*, qui font partie du même système: autant les premières sont sèches et arides, autant les *Drakenberge* sont humides et arrosées par les pluies; elles reçoivent directement les nuages qui s'élèvent de la mer des Indes et alimentent abondamment des ruisseaux et des sources perennes qui entretiennent la richesse et la vie des vallées subjacentes, où apparaît déjà la flore tropicale. Le Cap ne sera jamais beaucoup plus peuplé qu'il n'est aujourd'hui; le Natal et le Transvaal sont appelés, au contraire, à l'avenir le plus prospère.

Au delà s'étend l'immense bassin du fleuve Orange, évalué au double de l'étendue de la France, plus aride et plus desséché que les Karrous eux-mêmes, à moins que des abats d'eau aussi subits que rares viennent ranimer ses buissons flétris, fleurir ses steppes et remplir ses puits taris depuis longtemps. Le déboisement par l'incendie ne suffit pas à expliquer les sécheresses désastreuses qui affligent pendant plusieurs années de suite cette partie de l'Afrique. Il faut admettre un phénomène analogue à celui qui s'est produit dans le Sahara,

jadis plus peuplé qu'aujourd'hui et sillonné de grandes rivières, dont il ne reste que le lit encombré de cailloux. Déjà Livingstone, en 1850, signalait cette dessiccation progressive, dont les naturels Bochimens et Hottentots étaient frappés, et qu'ils attribuaient aux maléfices des sorciers blancs.

De la rive droite de l'Orange jusqu'au lac N'gami s'étend le désert de *Kalahari*.

Voici la description qu'en fait Livingstone : « Il n'a reçu le nom de désert que parce qu'il n'est arrosé par aucune eau courante et que les sources y sont rares. Il n'en renferme pas moins une végétation abondante et de nombreux habitants. L'herbe y couvre le sol, qui produit une grande variété de plantes, et l'on y rencontre de vastes fourrés, composés non seulement d'arbustes et de broussailles, mais encore de grands arbres. C'est une plaine immense remarquablement unie, coupée en différents endroits par le lit desséché d'anciennes rivières et traversée dans tous les sens par de prodigieux troupeaux de certains genres d'antilopes dont l'organisme exige peu ou point d'eau. Le gibier, les rongeurs sans nombre que l'on trouve dans cette région, forment la nourriture des Bochimens et des Betchouanas, habitants de la contrée. Le sol est composé en général d'un sable doux, légèrement coloré, c'est-à-dire de silice presque à l'état de pureté. On trouve dans les anciens lits des rivières desséchées beaucoup de terrains d'alluvion, qui, durcis par le soleil, forment de grands réservoirs où l'eau de pluie se conserve pendant plusieurs mois de l'année. »

Les récits des voyageurs qui ont visité le Kalahari, depuis que Livingstone l'avait traversé, sont beaucoup moins favorables. L'herbe est plus rare et les troupeaux d'animaux sauvages ont reculé vers le nord. Le Kalahari, comme les Karrous du Cap, traverse une période de sécheresse dont il est impossible de prévoir la durée.

Un seul grand cours d'eau se rend à l'Atlantique : c'est l'*Orange* ou *Gariép*, qui de sa source à son embouchure mesure 2 000 kilomètres environ. Il est formé de deux fortes rivières, le *Nu-Gariép* et le *Vaal*, qui enveloppent jusqu'à leur confluent l'État libre d'Orange. Le *Gariép* lui-même sert de limite septentrionale à la colonie du Cap. Il coule sans interruption pendant toute l'année, encaissé entre des berges abruptes, qu'il est aussi difficile de descendre que de remonter, embarrassé de rapides et de chutes. On signale un énorme

écart entre ses basses eaux et ses crues. provoquées par les pluies périodiques qui tombent sur les Drakenberge. Son embouchure est obstruée par des bancs de sable qu'il est impossible aux navires de franchir. En somme, l'Orange n'est pas un fleuve navigable; il ne peut rendre aucun service comme voie de transport; il peut en rendre de grands, au contraire, si l'on parvenait à emmagasiner ses eaux dans des bassins de retenue pour les besoins de l'agriculture.

Le *Limpopo*, qui se déverse dans l'Océan Indien, le second fleuve de l'Afrique australe, a ses sources non loin de celles du Vaal; il sert de limite septentrionale au Transvaal. Le régime de son bassin est plus régulier que celui du Gariép, les eaux plus abondantes. Il traverse des vallées humides et chaudes, qui fourmillent d'animaux sauvages, mais qui sont pernicieuses à l'Européen. Son embouchure est obstruée, comme celle du Gariép, de bancs formidables.

Entre les deux fleuves s'écoulent à la mer une foule de torrents ou de rivières qui rappellent les oueds algériens. Dans la colonie du Cap, ces torrents sont encore plus maigres et plus mal réglés que dans les gorges de l'Atlas. On pourrait du moins en tirer parti pour l'irrigation en établissant dans les *kloofs* ou écluses des montagnes quelques barrages qui retiendraient les eaux d'orage. Les rivières sont plus nombreuses et plus abondantes à mesure que l'on s'éloigne du Cap : citons le *Great Fish River*, qui traverse l'ancienne Cafrerie anglaise, le *Great Kei*, qui sert de limite entre la Cafrerie et le Natal, la *Tugeta*, qui sépare le Natal du Zoulouland, et dont le bassin a été le principal théâtre de la guerre de 1878 contre les Cafres Zoulous.

Ethnologie. — Il n'en est pas des colonies anglaises d'Afrique comme de l'Australie et des États-Unis. Les Anglo-Saxons ne rencontrèrent dans ces deux pays que des populations clairsemées, mal armées, en Australie surtout, n'offrant aucune résistance à la conquête blanche. Les colons en quête de terrains de culture et de pâture ont pu facilement s'étendre et se multiplier, tandis que les vieilles populations réfractaires à l'assimilation s'épuisaient dans une lutte stérile ou s'éteignaient corrompues par nos vices et décimées par nos maladies. La situation est tout autre au sud de l'Afrique; les blancs sont en minorité, noyés au milieu de populations noires, 350 000 individus environ sur un total de près de 3 millions. Un Anglais bon observateur a pu dire : « L'Afrique

du Sud est un pays d'hommes noirs, non d'hommes blancs. Elle l'a été, elle l'est, et elle continuera de l'être. »

Les premiers colons furent des Hollandais débarqués au Cap en 1652, et dont les descendants sont connus sous le nom de *Boërs*. Ils se sont prodigieusement multipliés depuis, et comptent aujourd'hui 220 000 individus environ. Ils sont pour la plupart de haute taille, très robustes, une des plus fortes races du monde. La nécessité de faire vivre leurs troupeaux sur des espaces à peu près illimités les condamne à l'isolement. Ils vivent dans de grandes fermes, mal tenues, d'une malpropreté sordide, sans confort ni bien-être, adonnés plutôt à l'élevage des bestiaux qu'à l'agriculture. Ils sont retournés insensiblement à l'état nomade et patriarcal des anciennes tribus décrites par l'Ancien Testament. Calvinistes intolérants et fanatiques, nourris de la lecture exclusive de la Bible, à demi ensauvagés par l'isolement, ils détestent cordialement les Anglais et n'ont pas voulu les souffrir pour maîtres. Heurtés et froissés dans leurs habitudes séculaires et leurs conceptions sociales étroites par l'abolition de l'esclavage, ils préférèrent fuir le contact des Anglais que de se soumettre, et, passant le Nu-Gariep, émigrèrent dans l'État libre. Les Anglais profitèrent de leurs querelles avec les indigènes pour intervenir et s'annexer provisoirement leur territoire. A la fin de 1836, sous la conduite de Pieter Retief, ils reprirent leur exode et gagnèrent la riche terre de Natal. Les Anglais les relancèrent jusque-là et les battirent à Bloomplace en 1848. Ils se réfugièrent alors, sous la conduite d'Andréas Prétorius, au delà du Vaal et y fondèrent la République de Transvaal, qui a pris fin en 1877. C'est ainsi que partout ils ont été les pionniers de la civilisation européenne et ont frayé la voie à leurs implacables ennemis.

Confondus avec eux vivent les descendants des 300 réfugiés calvinistes français qui abordèrent au Cap de 1685 à 1688. Ils fuyaient les persécutions religieuses de Louis XIV ; mais ce n'est pas la liberté qu'ils trouvèrent dans leur nouvelle patrie. Le gouverneur Van der Stell leur défendit l'usage de leur langue, même au prêche, mit des entraves à leur commerce et à leur industrie, et leur assigna comme résidence la vallée de la Perle et celle des Éléphants, appelées encore aujourd'hui le Coin des Français, *Fransch Hoek*. C'est encore maintenant la partie la plus prospère de la colonie. Les Français portèrent au Cap la culture de la vigne et plantèrent sur la montagne

du Cap le fameux vignoble de Constance. Plus tard les réfugiés français émigrèrent comme les Boërs, dont rien ne les distingua plus que la couleur du teint et des cheveux, restés noirs ou châains. Plusieurs se sont distingués dans l'histoire de la colonie par leurs talents d'administrateurs et d'hommes de guerre.

Les autres Européens sont les Anglo-Saxons, au nombre de près de 400 000. Bien supérieurs aux Boërs par leur esprit d'entreprise et leur activité, ils n'ont rien fait pour se rapprocher des anciens habitants et gagner leurs sympathies. L'union d'un Anglais avec la fille d'un Boër leur paraît une mésalliance et l'opinion publique la condamne. Aussi les Boërs ont-ils cherché sans cesse à fuir la domination des Anglais, et ceux-ci sont restés jusqu'à ce jour dans un isolement dangereux entre l'hostilité des Boërs et celle des races noires, protégés seulement par l'aversion réciproque de leurs deux ennemis.

Quant aux indigènes, ils se divisent en deux grandes familles, la famille *Hottentote* et la famille *Bantoue* : les Hottentots sont beaucoup moins nombreux que les Bantous ; ils ne forment guère que le douzième de l'élément indigène ; ils se subdivisent eux-mêmes en *Bochimens* et *Hottentots* proprement dits. Les *Bochimens* sont les plus dégradés des êtres humains, placés même au-dessous des nègres australiens. Ils appartiennent à une race naine qui paraît n'avoir aucun rapport avec les *Akkas* de Schweinfurth, sinon par la taille. Le teint couleur d'ocre jaune terreux, les cheveux disposés par touffes, atteints, surtout chez les femmes, de cette hideuse difformité qu'on appelle la stéatopygie, ils vivent dispersés dans les karrous et les steppes de l'*Orange*, se réfugiant la nuit dans des tanières creusées sous la terre, vivant de racines et du produit de leurs chasses. Les Hottentots marquent un degré supérieur dans l'échelle des êtres ; ils sont plus grands et moins laids que les *Bochimens*, mais appartiennent pourtant comme eux aux races naines. La stéatopygie est chez eux moins prononcée. Ils n'ont d'autre langage articulé qu'un certain nombre de claquements bizarres de la langue contre le palais. Très habiles à la chasse, beaucoup avaient été réduits en esclavage par les Boërs, et servent encore dans leurs fermes.

Les *Bantous* appartiennent au contraire à un type supérieur. Les Maures musulmans de la côte orientale leur ont donné le

nom de Kafirs ou infidèles (Cafres), sous lequel ils sont plus généralement connus. Leur domaine semble s'étendre du Cap à l'Équateur, et plusieurs anthropologistes distingués rattachent à leur race les Nyams-nyams et les Mombouttous. Sans compter les *Herreros* et *Damaras* pasteurs, qui habitent au nord-ouest de la colonie du Cap, les Cafres proprement dits se divisent eux-mêmes en trois grandes familles, les *Amaxosas*, les *Betchuanas*, les *Zoulous*. Ils sont en général de très haute taille, bronzés plutôt que noirs; ils ont les cheveux laineux et les lèvres épaisses des nègres, ils s'en distinguent par leur nez aquilin et le prognathisme moins accusé. Ils sont intelligents, braves et rusés, n'ont aucun des vices bas de l'esclave. Il a fallu à l'Angleterre sept guerres meurtrières pour les réduire, et elle ne peut se vanter d'avoir achevé son œuvre. Les *Amaxosas* habitent le Natal, la Cafrerie anglaise et la Cafrerie dite indépendante; ils ont fini par accepter en 1877 le protectorat anglais. Dans le même pays et à côté d'eux vivent les *Fingos*, autrefois asservis par les *Amaxosas*, et qui, grâce aux Anglais, ont recouvré leur liberté: aussi sont-ils leurs alliés les plus fidèles. Ce sont eux qu'on voit comme charpentiers, maçons, hommes de peine, dans la plupart des villes du Natal.

Les *Betchuanas* habitent surtout le Transvaal et l'État libre d'Orange, en querelles continuelles avec les Boërs. Ceux de l'État libre portent le nom de *Barolong* et ont pour centre politique la ville curieuse de *Thaba-Nchou*. Les *Basoutos*, qui passent pour les plus intelligents des Cafres, comptent 160 000 individus. Ils ont accepté en 1868 le protectorat anglais, sont adonnés à l'agriculture, à l'élevé des bestiaux; c'est la tribu la plus riche de l'Afrique du Sud. Les Anglais comptaient sur leur neutralité et même sur leur amitié pendant leurs guerres contre les *Zoulous*. Ils se sont révoltés à leur tour en 1880.

Les *Zoulous*, qui habitent au nombre de 300 000 un pays à l'est de la Tugela, ne sont ni pasteurs comme les *Nameras* de l'ouest, ni laboureurs comme les *Basoutos*; ils forment une monarchie guerrière, organisée puissamment par Chaka, le bisaïeul de Cettiwayo, le dernier adversaire des Anglais. Armés de la zagaïe, couverts par le bouclier orné de plumes, en possession même d'armes à feu, ils ont révélé dans leur récente lutte contre l'Angleterre une bravoure à toute épreuve et de véritables talents stratégiques. Ils ont réussi à infliger à

leurs ennemis le sanglant désastre d'Isandhula, bientôt, il est vrai, réparé et vengé par la prise de Cettiwayo. La lutte éclata à l'occasion du Transvaal annexé par l'Angleterre, et où le potentat nègre avait excité la révolte contre les Boërs, dans l'espoir de s'emparer lui-même du pays. Son ressentiment se tourna alors contre les Anglais. Toutefois il avait des visées plus hautes et ne songeait à rien moins qu'à chasser complètement les blancs de la terre d'Afrique. Ce qui a manqué aux Cafres Bantous dans leurs luttes contre les Anglais, ce n'est ni la bravoure ni l'intelligence, mais la cohésion et l'entente. Ils n'ont jamais formé une nation homogène, mais un certain nombre de tribus divisées entre elles et dont l'hostilité a favorisé jusqu'à ce jour les progrès de la race blanche.

Pour compléter ce tableau, il faut citer encore les *Griquas*, métis de Hollandais et de Hottentots, agriculteurs et pasteurs, qui, sous la conduite de leur chef Waterboër, s'installèrent vers 1853 dans le *Griqualand*. C'est chez eux qu'ont été découvertes en 1867 les premières mines de diamants.

Géographie politique. — *Le Cap.* — Nous avons décrit la configuration physique de la colonie du Cap : un Tell, dont des irrigations habilement dirigées peuvent doubler la force productrice; des plateaux échelonnés favorables surtout à l'élevé du bétail, couverts au printemps d'une herbe savoureuse et nourrissante que flétrit l'été; une zone presque désertique que parcourent sans la fertiliser l'Orange et ses maigres affluents. Presque toutes les cultures, les centres de population, sont concentrés dans le Tell. Nos céréales et nos fruits d'Europe y viennent bien; la plupart atteignent une grosseur exceptionnelle. La vigne surtout prospère dans quelques cantons. Toutefois la production des céréales est insuffisante aux besoins de la colonie. La vraie richesse du Cap consiste dans ses troupeaux. Il y a sur ce point une analogie frappante entre les pays du Cap et ceux de la Nouvelle-Galles du Sud; mais les développements pris par l'élevé du bétail en Australie relèguent bien loin au second plan la production africaine. Ce n'est que par exception qu'on rencontre au Cap des troupeaux de 15 et 20 000 têtes. De plus la laine est de qualité inférieure, moins longue et moins bien lavée. On sait combien la vie pastorale exige de vastes espaces; les fermes des Boërs occupent en moyenne une étendue de près de 2 000 hectares. La colonisation est par là même restreinte et ne peut faire que des progrès peu sensibles. Dans la colonie du Cap il n'existe

plus de terrains domaniaux disponibles. Depuis quelques années les fermiers anglais se livrent à l'élevé très productive des autruches domestiques.

La population est environ de 700 000 âmes ; les blancs ne comptent que pour 235 000.

La capitale est *le Cap* (32 000 hab.), cité hollandaise bâtie au pied de la montagne de la Table, propre, bien percée, pourvue d'un jardin botanique admirable. De grands travaux ont été faits pour l'approfondissement du port de la baie de la Table, maintenant accessible aux plus grands vaisseaux. Le Cap est relié par un chemin de fer à son second port, *Simon's port*, à l'est du cap de Bonne-Espérance. La seconde ville, *Port-Élisabeth* (8 700 hab.), sur la baie d'Algoa, est d'origine plus récente et grandit rapidement.

La colonie exporte pour 72 millions de laines, pour 50 millions de diamants.

A la « vieille colonie » ont été récemment annexés le Griqualand (1877), le pays des Basoutos et la plus grande partie de la Cafrerie au delà de la rivière Keë.

Le Griqualand est surtout connu par la découverte des mines de diamants. Le pays occupe un plateau de 1 800 mètres d'altitude. On distingue deux sortes de mines : les mines sèches et les mines de rivière. 3 000 puits sont ouverts où travaillent 12 000 hommes, Cafres pour la plupart. Le principal village, Burgersdorf, a été délaissé pour *New-Rush*, ville européenne ou plutôt américaine d'aspect, improvisée au milieu du district minier. La production du diamant a été très considérable : les mines de *New-Rush* ont donné jusqu'à 3 000 diamants par jour pendant huit mois. Le plus célèbre de ces diamants, légèrement voilés d'une teinte fuligineuse, est le Léopold, qui vaut 1 million.

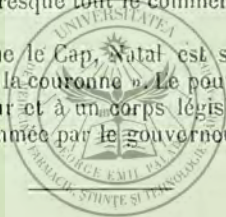
Les principales villes de la Cafrerie sont *Grahamstown* (6 000 hab.) et *King William's town*. Le pays est riche et de grand avenir, très accidenté, coupé de rivières à cascades, bien plus propre à la colonisation que la province du Cap. Les blancs y sont encore très rares. 50 000 Fingos et 300 000 Amaxosas peuplent ces districts.

Le gouvernement de la colonie est très libéral, calqué sur celui des autres grandes colonies anglaises. Il consiste en deux chambres électives. Les conditions de cens sont extrêmement modérées, et la franchise électorale a été étendue jusqu'aux Cafres et aux Hottentots, qui, bien que formant la majorité

des collèges, se soucient jusqu'à ce jour fort peu de profiter de leurs droits.

Natal. — Le Natal, compris entre l'ancienne Cafrerie indépendante et la Tugela, jouit d'un climat plus chaud et plus humide que le Cap. Le citron et la canne à sucre y viennent bien, et les montagnes cachent de grandes richesses minières à peine encore exploitées. La culture des plantes tropicales exige l'importation de coolies malais et hindous. C'est la seule province de l'Afrique australe où le nombre des Anglais l'emporte sur celui des Boërs. On n'y compte pourtant que 22 000 blancs sur 352 000 noirs. L'ancienne capitale est *Petermaritzbourg*; mais toute l'importance politique et commerciale a passé à *Durban* (10 500 hab.), reliée à *Port-Natal* par un chemin de fer. Presque tout le commerce du Transvaal se fait par cette ville.

Moins favorisés que le Cap, Natal est soumis « au régime mixte des colonies de la couronne ». Le pouvoir appartient à un lieutenant gouverneur et à un corps législatif, dont la moitié des membres est nommée par le gouverneur.



Transvaal. — Le Transvaal, récemment encore république indépendante, est la plus riche des colonies australes, sinon la mieux cultivée. Annexé en 1877, le Transvaal a profité de l'affaiblissement des Anglais après la guerre contre les Zoulous, et de la révolte des Basoutos, pour recouvrer son indépendance. Il forme depuis 1881 un État libre sous le protectorat anglais. Sa température est celle de la Basse-Égypte; elle est rafraîchie par les pluies que lui envoie la mer des Indes, qui gonflent les ruisseaux et entretiennent l'opulente végétation des plaines. L'agriculture pourra faire de ce pays un centre de production de premier ordre. Le café, la canne à sucre, le coton, y viennent comme dans leur pays d'origine. De grandes forêts couvrent encore la plus grande partie du sol. On a découvert d'immenses gisements de houille, de l'or et aussi des diamants près de Lydenburg. Les Européens n'y sont pas plus de 40 000, les Cafres Betchuanas 300 000 envi-

ron. La capitale, *Potschefstrom*, près du Vaal, le cède comme beauté et comme richesse à *Prétoria*, située dans un des districts les mieux arrosés de la province.

État libre d'Orange. — Cet État a passé par des phases politiques singulières. Les Boërs s'y étaient fixés, fuyant leurs anciens établissements du Cap et la domination anglaise. En 1848, sir Napier prétendit intervenir pour protéger les Cafres contre les Hollandais et annexa l'État libre à la couronne; quatre ans plus tard, s'apercevant que les charges de la nouvelle colonie étaient trop onéreuses, les Anglais l'abandonnèrent et la rendirent aux Boërs, qui l'ont conservée depuis. Compris entre le Vaal et le Nu-Gariép, l'État d'Orange est partagé à peu près par moitié entre les Boërs et les Cafres, Barolong et Basoutos. Le pays est peu riche, excepté dans la vallée des fleuves, et comprend presque exclusivement des terrains de pâturage. La capitale est *Bloemfontein*, sur le Modder, affluent du Vaal. La république est gouvernée par un président et un *volksraad* ou corps législatif. L'élément nègre est absolument exclu des listes électorales.

En somme, et pour résumer la situation politique de ces colonies australes, nous répéterons les paroles d'un publiciste anglais : « Le vaisseau est de construction anglaise, mais les passagers sont Hollandais, et les gens de l'équipage Cafres, Zoulous ou Hottentots. »

CÔTE ORIENTALE.

Entre la baie *Delagoa*, que garde le port de *Lorenzo-Marquez* et que surveille l'île anglaise d'*Inyak*, et le cap *Delgado*, où vient finir la rivière *Rowuma*, s'étendent les comptoirs portugais qui forment pendant à ceux des côtes d'Angola et de Benguela. Le littoral est encore plus malsain que celui de l'Atlantique; mais ses boues fécondes, surtout à l'embouchure du Zambèze, conviennent à toutes les cultures tropicales : c'est le coton surtout qui enrichit les planteurs portugais. Toutefois ces colonies sont en pleine décadence : nombre de villes fameuses dans les annales militaires et com-

merciales du Portugal ne sont que des ruines. Les trois ports les plus actifs sont encore aujourd'hui *Sofala*, *Quilimane*, dans le delta du Zambèze, et *Mozambique*, qui est le point de la côte le plus proche de Madagascar.

La colonisation portugaise s'était avancée surtout sur les bords du Zambèze; il n'est pas douteux que les *pombeiros* de cette nation n'aient pénétré, comme marchands d'ivoire et d'esclaves, dès le siècle dernier, fort avant dans le centre de l'Afrique. Il n'est rien resté de leurs itinéraires, et l'on peut regarder Livingstone comme le véritable explorateur de ce grand fleuve.

Bassin du Zambèze. — David Livingstone commença par l'exploration du Zambèze la carrière de voyageur qui devait l'illustrer. Il était à Coleberg missionnaire chez les Betchuanas, quand les sécheresses périodiques qui affligent ce pays le poussèrent en 1849 à chercher vers le nord un endroit propre à l'établissement de missions nouvelles. Livingstone a une place à part entre tous les explorateurs qui l'ont précédé et suivi. C'était un missionnaire dans la plus ample et la plus noble acception de ce terme : il apparut aux noirs comme un messager de la bonne nouvelle, comme une espèce de Messie bienfaisant, médecin du corps et de l'âme, leur prêchant la douceur et la paix, leur enseignant le respect de la vie humaine et l'amour du travail. Dans ces villages perdus au cœur de l'Afrique, hommes et femmes venaient sans défiance à sa rencontre, criant : « Viens à nous, toi qui nous apportes le sommeil, toi qui enfin nous feras dormir. » Partout où il vit le nègre à l'état de nature, il le connut bon, naïf, facile aux généreux enthousiasmes, sensible à la reconnaissance; il ne le connut méchant, rusé et cruel que lorsqu'il était déjà vicié par le contact des trafiquants de la côte.

Quelques marches conduisirent Livingstone de Coleberg à des marécages salins connus sous le nom de *Ntwè-twè*. En suivant les rives de la *Zouga* il arriva jusqu'au lac *Ngami*. Les bords de ce lac sont bien boisés et mesurent 150 kilomètres de circonférence; mais les eaux sont peu profondes et permettent rarement aux naturels de se servir de la rame; pendant la saison sèche une large marge de boue empêche d'arriver jusqu'aux eaux. Le *Ngami*, sorte de Chott du Kalahari, s'écoule par la *Zouga* dans des marécages qui, dit-on, communiquent avec ceux du Limpopo. Livingstone atteignit plus tard le *Tchobé*, affluent du Zambèze. Là s'étend l'empire

des *Makololos*, fondé par le grand chef *Sebitouané*, un des hommes les plus intelligents qu'ait produits l'Afrique.

Livingstone resta longtemps chez ces peuples sympathiques, qui se rattachent évidemment par la race aux Bantous, mais leur sont supérieurs par le degré de civilisation qu'ils ont atteint. Le docteur tchèque *Holub*, qui les visita en 1875, ne fait que confirmer les éloges que leur décerna Livingstone. Celui-ci les engagea à se passer pour leur commerce de l'intermédiaire des traitants et s'offrit à leur ouvrir une route jusqu'à la côte. Une expédition fut organisée. Le *Zambèze* fut atteint à *Lynianti*. Jusqu'à son confluent avec le *Tchobé* il porte le nom de *Liambaie* et coule directement du nord. On remonta le fleuve jusqu'à *Nariélé*, la dernière ville des *Makololos*, et à travers de délicieuses prairies on arriva au confluent de la *Liba*, qui roule du nord-est ses eaux paisibles et sombres. A partir de ce point la plaine est tellement horizontale qu'à la saison des pluies les eaux s'y accumulent et forment des marécages qui se prolongent jusqu'au lac *Dilolo*. Là se partagent et se mêlent les eaux, qui vont les unes au *Zambèze*, les autres au *Cassaï*, affluent du *Zaire*. Du lac *Dilolo* la troupe obliqua droit vers l'ouest ; au pays plat succéda un pays accidenté, coupé par des rangées parallèles de hautes collines séparant le *Zambèze* du *Cassaï* et du *Congo*. En 1854, Livingstone arriva à *Saint-Paul de Loanda*. Après quelques semaines de repos, il ramena ses *Makololos* dans leur pays.

Heureux de ce premier succès, Livingstone entreprit de redescendre le *Zambèze* jusqu'à son embouchure et d'achever ainsi l'exploration du fleuve. Le 17 novembre 1855, il découvrit la merveille de l'Afrique, les cataractes *Mosyotunya*, les plus belles qui existent au monde. Le *Zambèze*, large de 1600 mètres, s'engouffre avec un effroyable fracas dans un abîme de 119 mètres de profondeur. Resserrées entre des parois de basalte qui ne leur laissent que 27 mètres à peine, les eaux furieuses décrivent de prodigieux zigzags et de rapides en rapides gagnent enfin la plaine. L'eau remonte en blanche vapeur du fond de cet entonnoir et s'élève en colonnes de fumée jusqu'à 90 mètres au-dessus du fleuve. Livingstone descendit le *Zambèze*; vers le confluent de la *Kafoué* on arriva dans un pays montagneux qui répond assez par sa configuration physique au pays d'Angola. On vit *Zombo*, vicille ville portugaise, aujourd'hui abandonnée. A *Tété* on était sur le territoire colonisé. De *Tété* la route fut facile jusqu'à *Senna*

et *Quilimane*, située sur une des branches navigables de l'immense delta paludéen du fleuve. C'était la première fois qu'un Européen avait traversé l'Afrique d'un océan à l'autre.

En 1858, Livingstone revint d'Angleterre, où il avait fait un séjour de quelques mois. Son dessein était d'installer de nouvelles missions dans le bassin inférieur du Zambèze et de rendre à ces contrées, en supprimant la traite, la prospérité qui autrefois y attira les Maures, puis les Portugais; il voulait aussi vérifier l'existence du grand lac des Marawis, que d'Anville consigna sur sa carte d'après des relations portugaises. A 160 kilomètres de ses embouchures le Zambèze reçoit son affluent le plus considérable, le *Chiré*: c'est cet affluent que remonta Livingstone. La vallée de cette rivière, étonnamment encaissée, déploie une exubérance de végétation, rare même en Afrique. Sur ses bords, Livingstone releva de grands marais, qu'il appela *marais des Éléphants*, vu le nombre de ces animaux qui venaient y boire et s'y baigner.

Un peu plus loin il signala le lac *Chirwa*, qui sert de déversoir et de régulateur aux eaux du fleuve; cette belle nappe d'eau est entourée de montagnes de 2 400 mètres. Enfin le 16 septembre 1859 Livingstone atteignit le *Nyassa des Marawis*, d'où sort le Chiré. La longueur de ce lac est de 320 kilomètres environ, sa largeur de 100; sa profondeur moyenne est de 91 mètres; mais en plusieurs points on ne trouve le fond qu'à 200 mètres. Encaissé entre des chaînes élevées de 3 000 à 2 600 mètres, ce lac est soulevé par de terribles tempêtes, aussi fréquentes que soudaines. Nulle part, même dans le Soudan, la population n'était aussi compacte que sur les bords du Nyassa; les villages se suivent et se touchent sur tout le pourtour, mais principalement au sud. Les montagnes au nord forment le bassin du Nyassa et le séparent de celui du Tchambezé, source du Zaïre. Cette contrée que Livingstone avait visitée si riche et si peuplée, dont il vantait le charme et où il admirait la pacifique activité des naturels, présente aujourd'hui un tout autre spectacle.

Voici ce qu'en dit M. Young, qui la visita en 1875: « Les rivages du lac ne sont plus aussi peuplés qu'autrefois, car le plus grand nombre des habitants a été emmené en esclavage. J'ai visité tous les établissements des négriers arabes, et la seule vue du bateau à vapeur a répandu la terreur au milieu d'eux. Il y a cinq *dhaous*, qui servent à transporter les esclaves d'un rivage à l'autre. Je croirais volontier: qu'on n'en trans-

porte pas moins de 20 000 par an. Au sud et à l'ouest la population est groupée autour des chefs, que les Arabes emploient à faire la guerre aux tribus de l'intérieur, et tous leurs prisonniers sont réduits en esclavage et emmenés par les marchands arabes. Je crois fermement qu'une douzaine d'Anglais bien décidés, ayant un bateau comme le nôtre et quelques balles de calicot, arrêteraient tout ce commerce. »

Côte de Zanzibar. — De l'embouchure de la Rowouma jusqu'à celle du Djob, dans le pays des Somalis, presque toute la côte relève du sultan de Zanzibar. Le littoral chaud et fébrile éprouve et énerve rapidement l'Européen ; mais à peu de distance le sol se relève jusqu'à une chaîne de montagnes dont le *Kenia* et le *Kilimandjaro* sont les principaux sommets. Sur le revers opposé s'étend le pays d'*Ouyogo* et d'*Ounyamési*, tant de fois traversé par les explorateurs partis de Zanzibar. Il est question d'établir de *Batgamojo* à *Oudjiji*, sur le lac Tanganyka, une série de postes et de stations fortifiées, qui seront comme les étapes des voyageurs de l'avenir, où ils trouveront abri, secours et provisions. Les trois principaux ports de la côte sont *Quilua*, *Batgamojo* en face de Zanzibar, et *Mombaz*, d'où partit le baron de Decken pour l'exploration du Kilimandjaro. La capitale des Etats du Sultan, *Zanzibar*, dans l'île du même nom, est une grande et belle ville, marché de l'ivoire, du coton et du café. C'est là que les caravanes de l'Afrique s'approvisionnent de verroteries et de cotonnades, là aussi qu'elles apportent les produits de l'intérieur. Zanzibar était autrefois le plus grand marché d'esclaves de la côte. Les nations européennes ont obtenu du Sultan que ce commerce fût désormais interdit.

La côte des Somalis, jusqu'au cap *Guardafui* et au détroit de Bab-el-Mandeb, est bordée de dunes comme le Sahara. Sur le littoral trafiquent des Maures, des Beloutchis et des Hindous ; à l'intérieur vaguent des nomades somalis farouches au voyageur et pillards, et qui semblent constituer le rameau extrême des Gallas éthiopiens. Les Égyptiens ont commencé à pénétrer sur leur territoire, et leurs postes sur le détroit de Bab-el-Mandeb assurent quelque sécurité au commerce.

ILES DE L'AFRIQUE.

Les Açores dépendent politiquement du Portugal et forment une de ses plus belles provinces. L'archipel se compose de neuf îles, toutes de formation volcanique; à l'intérieur, les montagnes, très élevées, abondent en curieux prismes basaltiques et en sites pittoresques et charmants. Les plantes des tropiques et celles des pays tempérés y prospèrent également : les principaux revenus viennent de la vigne et de l'oranger.

La population est de 260 000 habitants. La race est belle, énergique et laborieuse; on dit les indigènes des Açores très supérieurs aux Portugais. Ils émigrent en grand nombre vers le Brésil et les Antilles. L'île la plus peuplée est *San Miguel*, dont la capitale, *Ponta Delgada* (18 000 hab.), est défendue par la citadelle de *Castillo de San Braz*. La plus belle et la plus connue est *Terceira*, qui nourrit de nombreux troupeaux; sa capitale est *Angra*. Les autres îles sont *Graciosa*, *Pico Fayal*, *San Georges*, *Florès*, *Corvo* et *Santa Maria*.

Les îles *Madère* relèvent comme les précédentes du Portugal. L'archipel est composé de *Madère*, *Porto-Santo* et de quelques îlots. Il doit son nom aux forêts qui le couvraient quand il fut découvert en 1419 par les Portugais. On mit le feu à ces forêts, et dans le sol fécondé par les cendres on planta la vigne, qui a rendu fameux le nom de l'archipel. Mais la force productrice du sol s'étant épuisée à la longue, et la maladie s'étant attaquée à la plupart des vignobles, on a dû remplacer cette culture par celles du café et de la canne à sucre. L'île de *Madère* est d'origine volcanique et porte le principal de ses sommets à 1 900 mètres. La capitale est *Funchal* (20 600 hab.). La population ressemble à celle des Açores et émigre comme elle vers les pays tropicaux de l'Amérique, sans avoir à redouter les épreuves de l'acclimatement.

Les *Cunariès*, anciennes îles Fortunées des anciens, sont une

province de l'Espagne. L'archipel comprend sept grandes îles et six petites; elles sont toutes de formation volcanique et plusieurs bouches ignivomes sont encore en activité. On connaît surtout le beau pic de *Ténériffe*, qui s'élève à 3717 mètres, et dont le panache de fumée oscille au souffle des alizés et des vents de retour. Fécondé par les laves, le sol est d'une rare richesse, et l'industrie des habitants a multiplié sa force productrice par des travaux d'irrigation heureusement aménagés. Le bananier et le palmier sont les principaux spécimens de la flore tropicale; mais la vigne, l'olivier, le blé, le tabac, l'orge, y donnent de superbes récoltes. La cochenille y forme un des principaux articles de commerce; la mer, très poissonneuse, fournit aux habitants des côtes des ressources appréciées.

L'ancienne population, les *Guanches*, ont à peu près disparu; on ne sait encore à quel rameau de la race humaine il convient de les rattacher: des Normands, des Espagnols, les ont remplacés, et ont formé une race énergique, entreprenante et sobre. Les Canariens émigrent en grand nombre dans l'Amérique du Sud. L'Espagne n'a pas de meilleurs soldats aux Antilles.

Les principales des îles Canaries sont *Lanzarote*, *Fuertaventura*, *Canarie*, *Ténériffe*, *Gomera*, *Palma* et *Hierro*. Toutes sont dominées par de hautes montagnes qui se terminent en cratères. C'est par l'île d'*Hierro* ou île de *Fer* que la plupart des cartographes allemands font passer leur méridien.

La capitale officielle est *Santa Cruz de Ténériffe*, qui a 10 000 habitants; la ville la plus peuplée, *Ciudad de las Palmas*, en compte 15 000.

Les îles du *Cap-Vert* appartiennent au Portugal et forment deux groupes: les îles du *Vent* et les îles sous le *Vent*, comprenant en tout dix îles. Elles sont de formation volcanique, comme les Canaries, Madère et les Açores; mais elles sont loin de leur splendeur et de leur délicieux climat. Le vent brûlant du désert les dessèche et leur apporte des nuées de sauterelles, qui ravagent parfois toutes les cultures: aussi les montagnes n'offrent que des croupes arides et sans végétation. Le climat, chaud et humide, est fort malsain; la population européenne est peu nombreuse; les nègres sont en majorité. L'archipel ne contient qu'une rade sûre, celle de *Mindello*, point de relâche des vapeurs qui vont au Brésil. L'île la plus peuplée et la plus riche, *San Antonio*, a 28 000 habitants, qui cultivent le café, le coton, la canne à sucre. La capitale est

Praja, dans l'île de Santiago. La population de l'archipel est de 85 000 habitants.

Quatre petites îles occupent le fond du golfe de Guinée, Fernando-Pô, do Principe, San Thome, Annobon. *Fernando-Pô* est en pleine décadence. Ses plantations de café, de cacao, d'ananas, par moment très prospères, sont reprises par les jungles et la végétation des tropiques. Une douzaine de blancs représentent seuls l'élément européen. Les Anglais y ont fondé la colonie nègre de *Clarence*. L'île *do Principe* est défendue par les fièvres de ses marais contre les essais de colonisation du Portugal; de magnifiques forêts couvrent les pentes de ses montagnes. *San Thome*, également au Portugal, vaut mieux que la précédente, malgré son climat torride; elle est située presque sous l'Équateur. La capitale est *San Thome* (3 000 hab.). L'île espagnole d'*Annobon* échappe par ses hauts plateaux aux chaleurs accablantes; mais la presque totalité de l'île est encore en friche.

Entre l'Afrique et le Brésil, perdues au milieu des vastes étendues de l'Océan, sont deux colonies anglaises: l'Ascension et Sainte-Hélène.

L'*Ascension* n'est qu'un écueil volcanique que visitent les escadres anglaises; elle a une rade sûre, *Sandy-Bay*. On prend sur ses côtes les plus grosses tortues connues.

Sainte-Hélène est surtout célèbre par l'exil et la mort de Napoléon. C'est une île basaltique de 122 kilomètres de superficie, dominée par de hautes montagnes, dont le plus fier sommet est le *pic de Diane* (900 mètres). C'est le plateau de *Longwood*, qui fut assigné comme résidence au César tombé. Sainte-Hélène est loin d'être infertile et nourrit 5 000 habitants. La capitale est *James Town*.

San Tristan d'Acunha, au sud du Cap, l'île la plus rapprochée des terres australes, a un climat tempéré et salubre, des montagnes de près de 3 000 mètres. Elle compte environ 200 habitants qui sont nés d'une famille de matelots anglais échoués au commencement du siècle sur ces parages.

Madagascar. — Au large de la côte orientale d'Afrique, séparée d'elle par le canal de Mozambique, s'étend une des plus grandes et des plus curieuses îles du globe, Madagascar. Elle couvre une superficie de 600 000 kilomètres carrés, autant que

la France et l'Algérie. La France en a pris possession dès 1642, et, malgré des essais infructueux et mal dirigés, c'est son influence qui prévaut encore sur les côtes, à cause de la proximité de nos établissements des Comores et de Bourbon. Enfin c'est à un Français, M. Alfred Grandidier, qu'est due la plus complète exploration de cette île.

Par sa situation elle semble appartenir à l'Afrique; par sa nature physique, sa faune, sa flore, et même sa population, elle forme une terre à part, épave d'un monde disparu. Elle ne possède en effet aucun des grands mammifères des continents voisins; seuls les crocodiles infestent ses cours d'eau et les lagunes de la côte. En revanche, elle est certainement le centre d'apparition des indrisinés de l'ordre des lémurien, singes qu'on ne trouve que dans ses forêts; elle possède plusieurs espèces d'oiseaux ailleurs inconnues; sa faune fossile est encore plus curieuse. M. Grandidier a découvert des ossements du plus grand des oiseaux, l'épiornis, qui fut probablement l'oiseau rock des légendes arabes, des tortues colossales, une espèce d'hippopotames différents de ceux de l'Afrique. On y trouve encore des bœufs à bosse ou zébus, des ânes sauvages, plusieurs espèces de chèvres.

Quant à sa structure physique, l'île n'est pas traversée par une chaîne du nord au sud, comme toutes les cartes la représentent; M. Grandidier n'a pas compté moins de cinq chaînes, toutes orientées du nord-est au sud-ouest, où dominent les formations de granit et de quartz, mais où se remarquent aussi du basalte et plusieurs cratères éteints. Les sommets les plus élevés ne dépassent pas 3 000 mètres. Une multitude de rivières se rendent à la mer par des rapides et des cascades qui gênent la navigation et forment sur la côte une ligne de marécages malsains. Cette insalubrité des côtes a jusqu'à ce jour fait avorter toutes nos tentatives de colonisation. La plus grande de ces rivières, l'*Ikupa*, descend du plateau où s'est constitué le royaume howa d'Ankora et passe près de la capitale, *Antananarive* (70 000 hab.), qui renferme de beaux édifices, entre autres le palais du souverain, dont on vante les splendeurs. D'immenses forêts, dans lesquelles on peut voyager plusieurs jours sans quitter l'abri des branches, couvrent encore de vastes étendues.

Il est difficile de donner une ethnographie exacte de Madagascar. Les Européens, surtout des Français, ont quelques comptoirs à *Foulpointe*, à *Tamatave* bombardée par la flotte

française en 1883, au *Port Choiseul* dans la baie d'Antongil, à *Itsiatosika*. Des missions anglaises sont établies près du cap d'Ambre, au nord, dans la baie d'*Antombuk*. Madagascar eut peut-être une race autochtone, dont les *Andrantsayas*, les *Kimos*, les *Vazimbas* et les *Behosy* seraient les restes, et que les Howas ont réduits en esclavage. On trouve parmi eux beaucoup de nains. Le fond de la population madécasse paraît provenir de migrations venues de la côte et appartenir à la race Bantoue. La race conquérante est formée des *Howas*, en qui il est facile de reconnaître des Malais venus on ne sait à quelle époque dans l'île. De moyenne taille, le teint olivâtre, ils sont, comme les habitants de Sumatra et de Bornéo, fourbes et rusés. Ils travaillent fort habilement les métaux, tissent des étoffes très solides et de tons harmonieux; ils cultivent le riz, le manioc, la patate, etc. Le centre de leur empire est la province d'*Ankora*, où se trouve la capitale. Toute la région est prodigieusement peuplée; les villages parsèment la plaine et escaladent jusqu'à la crête des montagnes. Ce sont aussi des Malais, comme le prouve leur langage, mais croisés d'indigènes, que les *Sakalaves*, dont les prairies nourrissent d'innombrables troupeaux. Leurs villes sont *Monsangayè* (30 000 hab.) et *Tsimanantrafozana*.

Le nord de l'île semble habité par une race toute différente en qui l'on reconnaît le type juif et arabe, les *Antavares*. Ils ont conservé plusieurs traditions bibliques qui témoignent en faveur de leur origine. Du reste, beaucoup de Maures et d'Arabes trafiquent encore dans les villes de la côte.

Les Français, en guerre avec les Howas, s'appuient sur les Sakalaves qui ont demandé notre protectorat.

La population de Madagascar peut s'évaluer approximativement à 4 ou 5 millions d'habitants.

Sur la côte de Madagascar, la France possède quelques îles : *Sainte-Marie* ou *Nossi-Bourrah*, en face de l'ancienne station française de Tintingue, présente un excellent mouillage à l'abri des cyclones; l'île est montueuse et boisée, mais sans grand rapport, quoique très fertile. Elle est habitée par 6 000 habitants d'origine madécasse, fort doux, mais très paresseux. La capitale est *Port-Louis*.

Sur la côte nord-ouest la France a pris pied à *Nossi-Bé*,

Nossi-Mitsiou, Nossi-Fali, Nossi-Cumba. La principale est *Nossi-Bé*, montueuse et boisée. Elle nous a été cédée par les chefs sakalaves de la côte d'Antongil en échange de notre protectorat sur la côte nord de Madagascar et doit être le débouché des richesses de toutes sortes, bois précieux, tabac, houille, qui abondent sur les rives voisines. Son sol de lave très fertile produit le riz, la canne à sucre, l'indigo. La capitale, *Hellville*, a 6 000 habitants.

A mi-chemin entre Madagascar et la côte de Mozambique apparaissent les *Comores*. *Angaziju* et *Andjouan* relèvent d'un sultan indépendant. *Mayotte*, entourée d'une ceinture de récifs, appartient à la France; elle fournit surtout des bois de construction et pourrait, à cause de la fertilité du sol, donner les produits les plus riches. Ce n'est plus la flore malgache; le boabab, les palmiers, les mimosas, dénoncent le voisinage de la côte africaine. Nos légumes y prennent des proportions extraordinaires. Nulle part la canne à sucre ne prospère mieux que sur ce sol que la charrue ne remue jamais. On cite telle plantation qui rend 2 500 kilogrammes de sucre à l'hectare. Le siège du gouvernement est dans l'îlot de *Dzaoudzi*.

Les îles *Mascareignes* doivent leur nom au navigateur portugais Mascarenhas, qui les découvrit en 1545. Elles comprennent l'île de la Réunion ou Bourbon, l'île Maurice, l'île Rodrigue.

L'île *Bourbon* appartient à la France depuis 1642 et a été de tout temps une de nos belles colonies. Elle est d'origine volcanique et dominée par deux sommets principaux : le *Piton des Neiges* (3 069 mètres) et le *Piton de la Fournaise*, encore en pleine activité (2 625 mètres). Le *Gros Morne* est presque aussi élevé. En novembre 1875, une catastrophe épouvantable a bouleversé toute cette région montagneuse : une partie du *Piton des Neiges* et du *Gros Morne* s'est écroulée dans le cirque de Salazie et a recouvert 150 hectares de terrain, ensevelissant le village du Grand Sable, comblant des rivières, ébranlant par la commotion les territoires voisins, à ce point que les terres, avec leurs plantations et leurs fermes, ont glissé sur la roche jusque dans la plaine. L'île est arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui se grossissent démesurément pendant la saison des pluies, et dont les eaux sont détournées par les irrigations. Malheureusement, le déboisement a privé les montagnes de la plus grande partie de leurs forêts et accusé davantage le caractère torrentiel des rivières.

De nombreuses sources thermales jaillissent des montagnes et ont donné naissance à de charmants *sanatoria*, où les planteurs viennent en été demander la fraîcheur et la santé. Il ne faut plus parler de celui de *Salazie*, le plus prospère de ces établissements ; mais on peut citer encore les sources de *Silaos*, dans le cirque du même nom, et celles de *Mafate*.

Le sol, couvert de laves, convient admirablement à la culture du café, de la canne à sucre, de la cannelle, de la muscade. Jusqu'en 1848 les blancs employaient dans leurs plantations des esclaves nègres. L'abolition de l'esclavage en 1848 faillit compromettre la fortune de Bourbon. Au bout de quelques années on se décida à importer des coolies indous et chinois au nombre de 60 000. Ce fut le point de départ d'une prospérité inouïe. La production sucrière, qui était de 9 800 000 kilog. en 1849, s'éleva à 38 millions en 1866. Mais cet excès de production a eu des conséquences fâcheuses : le sol s'est épuisé à produire sans cesse et réclame pour recouvrer son énergie du repos et des engrais. Le déboisement et le dégazonnement ont fait des progrès alarmants pour l'avenir.

L'île est peuplée de 215 000 habitants, dont 70 000 créoles, descendant de familles françaises. On les divise en Blancs et Petits Blancs : les premiers ont gardé les traditions de l'ancienne noblesse et mènent la vie de planteurs ; les Petits Blancs cultivent dans la région des plateaux des propriétés plus restreintes, à peu près comme nos fermiers français. Le reste de la population se compose de 60 000 coolies et d'hommes de couleur affranchis.

L'île manque de ports et d'abris naturels dans une mer féconde en terribles cyclones ; mais de grands travaux se font pour aménager celui de la *Pointe-des-Galets*. Elle est divisée en deux arrondissements : celui *du vent* et celui *sous le vent*. La capitale est *Saint-Denis* (42 000 hab.) : c'est la résidence du gouverneur et de l'évêque. *Saint-Pierre* (31 000 hab.) sera pourvu à grands frais d'un port artificiel. *Saint-Paul* a 26 000 habitants.

L'île *Maurice*, ancienne *île de France*, où Bernardin de Saint-Pierre a placé le théâtre de sa délicieuse idylle, n'appartient plus à la France et a été cédée à l'Angleterre en 1815. Sa prospérité date de La Bourdonnaye, qui avait donné à la France au milieu du dix-huitième siècle une magnifique colonie dans la mer des Indes, comprenant : Madagascar, les Mascareignes et les Seychelles. Comme sa voisine, l'île sœur, Maurice est de

formation volcanique et dominée par le *piton de la Rivière noire*. Elle a sur Bourbon cet avantage d'avoir d'excellents ports qui en font le point de relâche de tous les vaisseaux naviguant dans cette partie de la mer des Indes. Les franchises accordées par les Anglais à ces ports ont décuplé le commerce de Maurice. Ce commerce s'élève à la somme énorme de 150 millions par an : il consiste surtout en sucre, les plantations de cannes envahissant presque tout le territoire de l'île. Presque toute la population blanche descend de familles françaises ; les Anglais sont noyés au milieu de nos compatriotes. Le reste, 12000 environ, comprend des nègres et des coolies hindous et chinois. La capitale, *Port-Louis*, a 50000 habitants.

L'île *Rodrique* est inculte et sans avenir. On y prend d'énormes tortues qui se vendent à Bourbon et à Maurice.

Les *Seychelles*, qui se subdivisent en *Seychelles* et *Amirantes*, ne sont guère que de la poussière d'îles, importantes à cause de leur situation entre Madagascar et l'Inde, jouissant d'un beau climat et entourées de mers presque toujours calmes. Elles furent colonisées par les Français, dont les descendants sont à peu près les seuls habitants européens. Les traités de 1815 les cédèrent aux Anglais. La plupart, comme les îles Maldives, sont ombragées de cocotiers ; on y cultive quelques champs de cannes à sucre, la muscade et le clou de girofle. La principale est *Mahé*, avec sa capitale *Port-Muhé*.

La Norvège vient de prendre possession d'un petit archipel situé à 400 kilomètres au nord-ouest de la pointe d'Ambre. les îles *Aldabra*. Le climat en est doux, le sol fertile. Quelques nègres en sont les seuls habitants.

AMÉRIQUE.

Le Nouveau Monde, découvert par Christophe Colomb en 1492, reçut le nom d'Amérique du navigateur Amerigo Vespucci, qui émit le premier l'idée qu'on avait touché à un *orbis novus* et popularisa par ses relations la connaissance du pays nouveau. L'habitude a consacré cette injustice. Le vrai nom de l'Amérique devrait être Colombie.

Des trois groupes de terres qui couvrent le globe (Europe-Afrique, Amérique, Asie-Australie), l'Amérique est le continent le plus complet, celui dont les diverses régions sont le plus harmonieusement distribuées. Il s'étend à peu près d'un pôle à l'autre, et le voyageur trouve des terres arides et glacées aussi bien dans la Terre de Feu que dans la mer de Baffin. Toutefois, par suite du plus grand éloignement des Terres antarctiques, il est toujours possible de franchir le détroit de Magellan, qui, jusqu'au percement de l'isthme de Panama, reste la véritable voie naturelle conduisant au Pacifique, tandis que le passage nord-ouest est condamné par les glaces qui l'obstruent à rester fermé aux navires : il ne s'est ouvert qu'une fois à l'Anglais Mac-Clore, et depuis, cette tentative heureuse n'a pu être renouvelée.

Les deux portions harmoniques du Nouveau Monde sont jointes l'une à l'autre par un pédoncule long et étroit que baignent les eaux d'une Méditerranée (mer des Antilles et golfe du Mexique), et par lequel passe l'axe général de l'Amérique. Sans les guerres qui absorbent des milliards et détournent les hommes du souci de leurs véritables intérêts, sans les luttes intestines et les jalousies des États américains, il semble que depuis longtemps cet isthme aurait dû être traversé par un canal qui éviterait la longue et fastidieuse navigation du détroit de Magellan; de nombreux projets ont été proposés à cet effet et des études sérieuses ont été poursuivies pour chacun d'eux. Il semble que celui de M. de Lesseps, de la baie de Limon à celle de Panama, déjà en voie d'exécution, doive enfin aboutir. Un chemin de fer, que suivrait de près la voie d'eau proposée, unit le petit port de Colon à Panama, et par les services qu'il rend démontre l'opportunité d'un passage qui sup-

primerait les transbordements de marchandises d'un Océan à l'autre.

L'Amérique, qui barre l'horizon terrestre sur toute la longueur du méridien, est admirablement placée, en travers des grands courants marins, pour recevoir l'émigration des deux mondes. Le courant équatorial de l'Atlantique, produit par l'évaporation incessante des eaux entre les deux tropiques et l'appel des couches plus froides qui viennent du nord et du sud, est entraîné vers l'ouest, en vertu du mouvement de rotation de la terre, et frappe les côtes du Brésil et des Guyanes en se repliant vers l'embouchure de la Plata et la mer des Antilles. Dans l'Océan Pacifique, le contre-courant du Kuro-Siwo, après avoir côtoyé le Japon, mène aux côtes de Californie et du Mexique. Aussi l'Amérique est-elle par excellence la terre d'asile et le déversoir naturel des populations de l'Europe; il faut y joindre les nègres d'Afrique, que l'esclavage y a conduits, et les Chinois de l'extrême Orient, qui en apprennent chaque jour davantage le chemin. Les peuples de race latine, Espagnols et Portugais, se sont fixés de préférence et ont fait souche dans l'Amérique du Sud et entre les deux tropiques; les Anglo-Germains ont formé des peuples nouveaux dans le continent boréal.

Avant l'arrivée des Européens, des hommes d'une autre race peuplaient l'Amérique; des civilisations puissantes s'y étaient développées, à Cuzco comme à Mexico. Ces hommes, d'où sont-ils venus? étaient-ils autochtones ou provenaient-ils de migrations antérieures à celles des Européens? Ce problème continue à diviser les savants et implique la question de l'unité ou de la diversité de la race humaine. A vrai dire, le problème nous paraît insoluble. Les partisans de la descendance d'un aïeul commun s'appuient sur la ressemblance des Esquimaux avec les Samoyèdes ou les Lapons, sur la facilité d'un passage d'émigrants par le détroit de Behring. Des tribus Tchouktchis habitent les rivages d'Alaska et ceux du Kamtchatka. On rappelle les analogies qu'on peut trouver entre les institutions des Péruviens et des Mexicains, d'un côté, des Égyptiens et des Assyriens, de l'autre, entre leurs mœurs et leurs monuments; le Kuro-Siwo a pu porter à travers le Pacifique des navigateurs de la Chine et du Japon. Il semble constant, d'après les annales chinoises, que les Mongols connaissaient avant Colomb l'Amérique, qu'ils nommaient Fou Sang. Comara, contemporain de F. Cortez, assure que les Espagnols

aperçurent sur les côtes du Pacifique des vaisseaux qui ne pouvaient être que des jonques chinoises.

En ce qui concerne l'Europe, il n'est pas moins certain que l'Amérique fut connue avant le voyage de Colomb. Nos Basques allaient harponner la baleine dans les parages des mers polaires. Les Scandinaves découvrirent le Groënland et le Labrador, qu'ils nommèrent Vinland. Érick et ses fils Leif et Thorwald s'avancèrent jusqu'à Rhode Island et Long Island. Nombre de tribus Peaux Rouges ont des individus au teint blanc et aux cheveux blonds qui ont gardé vraisemblablement le type de ces Normands du dixième siècle. Enfin, dans l'île Saint-Vincent et sur plusieurs points de l'Amérique du Sud existent des individus au teint noir, ce qui permet de supposer que des nègres ont pu être jetés par les tempêtes et les courants sur les côtes brésiliennes.

C'est cependant s'avancer beaucoup que de conclure de ces faits à l'existence de courants réguliers d'émigration qui auraient suffi à peupler l'Amérique. Les Normands, Mongols ou nègres jetés sur les côtes du nouveau continent ont-ils donné naissance aux peuples et aux civilisations que nous avons signalés? L'humanité, dans son développement logique, ne passe-t-elle pas par des phases identiques, et les analogies, très lointaines du reste, qu'on a pu observer entre les Péruviens, les Mexicains et les peuples de l'Asie ou de la vallée du Nil ne peuvent-elles s'expliquer ainsi plus clairement? Du reste, on a découvert en Amérique comme en Europe l'homme quaternaire, contemporain de la flore et de la faune antédiluviennes. Les *bluffs* du Mississipi et les sarcophages des Andes ont livré des crânes absolument semblables à ceux des Américains d'aujourd'hui. Les monogénistes doivent donc, pour soutenir leur thèse, reculer très avant dans le passé l'époque des migrations d'Asie et d'Europe, et même supposer l'existence de continents disparus, qui, comme l'Atlantide et la Lémurie, ont été depuis recouverts par l'Océan. En présence de données aussi vagues, d'hypothèses aussi incertaines, il nous paraît absolument impossible de se prononcer.

AMÉRIQUE BORÉALE.

Les terres glacées qui avoisinent le pôle boréal forment comme un continent à part, dont on connaît mal les limites et la structure générale; malgré les nombreuses expéditions arctiques qui ont été dirigées vers ces régions.

GROËNLAND.

La plus grande des terres polaires est le Groënland. Il fut connu vers le onzième siècle par les rois de mer scandinaves, partis des côtes voisines de l'Islande; ils lui donnèrent ce nom de Terre verte, qu'il a garde, et qu'il mérite si peu. On ne sait encore si le Groënland est une île soudée par les glaces aux terres circumpolaires ou une presqu'île. Il semble qu'il n'a pas toujours présenté l'aspect désolé qu'il offre aujourd'hui. Son nom même indique qu'il jouissait d'un printemps relatif et que quelque verdure n'était pas absente de ses landes maintenant stériles. Ce qu'on sait sûrement, c'est que la côte orientale, prise aujourd'hui par une banquise constante, était autrefois plus accessible, puisque Barrington et Lambert, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième siècle, purent atteindre de ce côté jusqu'au 80° degré. L'île *Jean Mayen*, découverte en 1644, est de même isolée depuis longtemps par le cercle de glaces qui l'enserme et ne s'est pas disjoint. Il est probable qu'un refroidissement antérieur aura agi de même sur le Groënland et l'aura peu à peu stérilisé. La côte occidentale, mieux protégée, peut encore abriter au fond de ses fiords quelque population. L'aspect de ces rivages ne laisse pas d'avoir une tristesse grandiose. Déchiquetée et dentelée de golfes étroits et profonds, cette côte ressemble à celle de Norvège. D'énormes glaciers les obstruent pendant le long hiver polaire. En été apparaît la roche granitique noire, suintant une humidité glaciale, environnée de brumes, et nourrissant dans ses cre-

vasses quelques lichens et quelques mousses. Au moment de la débâcle, un courant venu du nord déblaye la *mer de Buffin* et le détroit de Dawis. On voit flotter, emportées à la dérive, des îles de glace, dont les bords s'amincissent, et dont la surface diminue sans cesse sous l'action des eaux de plus en plus tièdes. D'énormes *icebergs* aux tranchants aigus, plongeant leur base au fond des ondes, s'avancent aussi, fatals aux navires de pêche qu'ils rencontrent et qu'ils broient, et vont se fondre aux chauds effluves du *Gulf-stream*. On a vu, après des hivers exceptionnels, quelques-uns de ces icebergs dériver jusqu'aux Açores.

Si les côtes du Groënland sont à peine habitables, il en est de même à plus forte raison de l'intérieur, qui est un plateau affreusement dénudé, élevé de 4 à 600 mètres au-dessus des mers environnantes. Là le climat est mortel, même pour l'Esquimau. L'œil n'aperçoit que des champs de glace qu'éclairent de lueurs fantastiques les aurores boréales, et qui apparaissent dans ce pâle demi-jour comme couverts de ruines et de monuments écroulés. L'action du froid est telle, que non seulement la roche se fend, mais que les masses de glace éclatent avec un bruit sinistre, fissurées dans toute leur longueur. La brume elle-même s'épaissit, prend corps, devient palpable et solide, et peut renverser et étouffer l'homme qu'elle enveloppe comme d'un réseau vitrifié.

C'est seulement sur les côtes qu'il faut chercher la vie et l'activité humaine. Des Islandais furent les premiers habitants du Groënland, avec les indigènes esquimaux. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les Frères Moraves n'hésitèrent pas à venir braver les rigueurs d'un climat meurtrier pour porter sur ces rivages désolés la civilisation et le christianisme. Ainsi se sont construites au bord de la mer de petites villes auxquelles la visite des baleiniers donne momentanément un peu d'activité et d'animation : *Upernavik* à 72° 30', la plus haute station habitée ; *Julianeshaab* et *Christianshaab* ; *Lindenow*, près du cap *Farewell*, à l'extrémité du Groënland. Ces bourgs sont bâtis en bois et recouverts de mousse ; un petit jardin est attenant à chaque maison, et le propriétaire essaye d'arracher péniblement à la terre quelques légumes et quelques fruits. Des bêtes à cornes et à laine forment la principale richesse des Groënlandais, avec le produit abondant de leurs pêcheries. Les montagnes renferment sans doute des ressources on n'en a pas ; mais on a reculé jusqu'ici devant la difficulté de les

extraire. On a découvert sur la côte quelques mines de cryolithe, et dans l'île de *Disco* d'abondants gisements de houille.

L'indigène des terres circompolaires est l'Esquimau. Comme type, il se rapproche des Lapons, des Samoyèdes, des Tchoukchis, qui habitent le nord de la Sibérie et de la Russie. Les Esquimaux sont de petite taille, mais fortement charpentés et très robustes. Les attaches des pieds et des mains sont fines. Leur teint est brun tirant sur le rouge, les cheveux sont plats et noirs. Hommes et femmes se ressemblent par le costume, qui est fait de peaux de bêtes; ils se nourrissent de la chair des phoques et des morses, des poissons qui peuplent leurs rivages. Ils boivent avidement l'huile nauséabonde de ces animaux, qui donne à leur sang la chaleur nécessaire pour réagir contre le climat polaire. Ils habitent des huttes enfumées recouvertes de peaux, sortes de tanières infectes dont l'Européen ne saurait supporter l'odeur. Rien n'égale leur habileté à gouverner au milieu des houles et des fortes vagues de la mer agitée leurs *cayaks* insubmersibles, dont la charpente est faite d'os de morse recouverts de cuir de veau marin. Enfouis jusqu'à mi-corps dans le trou qui est pratiqué au milieu, armés de leurs longues rames à palettes, ils bondissent au milieu des flots désordonnés et se dirigent avec dextérité vers le point qu'ils veulent atteindre. Leurs petits yeux expriment l'intelligence et la douceur. Beaucoup se sont faits chrétiens sous l'influence des Frères Moraves. Le plus grand nombre adore encore ses fétiches.

TERRES POLAIRES.

Ce n'est que de notre siècle qu'on a pu dresser la carte à peu près exacte des terres et des îles qui sont jetées entre l'Amérique du Nord et le pôle. Les marins courageux qui se sont risqués dans ces mers dangereuses, et dont beaucoup ont payé de leur vie la témérité de leur entreprise, obéissaient à deux intérêts différents : l'intérêt commercial et l'intérêt scientifique. Après la découverte de Colomb, les navigateurs de l'âge qui lui succéda cherchèrent fiévreusement le passage qui devait conduire à l'Asie et aux Indes. Les uns explorèrent les côtes de l'Amérique centrale; les autres, comme Magellan, essayèrent de tourner par le sud le vaste continent et réussirent à atteindre l'océan inconnu qui s'étendait au delà du cap

Horn; d'autres enfin, les Anglais Frobisher, Davis, etc., tentèrent de tourner l'Amérique par le nord et de gagner l'Asie par le fameux passage nord-ouest : ils échouèrent dans leur entreprise, arrêtés par les glaces et les banquises, mais du moins jetèrent quelque lumière sur la géographie des terres polaires et connurent le long détroit qui s'étend entre le Groënland et le Labrador. Ces tentatives recommencèrent dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Les principales expéditions furent celle de John Ross, en 1818 ; celle de W. Parry en 1819, qui découvrit le détroit de *Lancastre*, entre l'île de l'*Amirauté* et le *North Devon*, et pénétra jusque dans la baie de *Melville*, où les glaces l'arrêtèrent. En 1838, John Ross, désireux de réparer l'échec de sa première expédition, s'engagea dans le dédale d'îles, de presqu'îles et de promontoires qui s'étendent entre la baie d'Hudson et la baie de Melville ; il releva la presqu'île de Boothia Félix, par 70°5', et reconnut en cet endroit le pôle magnétique du froid : l'aiguille aimantée de la boussole se redressant tournait perpendiculairement sa pointe vers le sol. De 1818 à 1827, John Franklin fit dans les mers polaires de nombreux voyages qui fixèrent les principaux traits de la géographie de l'Océan glacial. En 1845, avec l'*Erebus* et le *Terror*, il fit un dernier voyage et se perdit dans les glaces ; aucune nouvelle de lui ne parvint en Angleterre.

Cette mort et l'activité de sa veuve, qui ne cessa d'émouvoir l'opinion publique, de solliciter les Chambres et les ministres, déterminèrent le départ de plus de vingt expéditions.

On ne retrouva pas le malheureux Franklin ; ses restes ne furent point recueillis ; on parvint seulement à mettre la main sur quelques débris de l'expédition, des instruments d'astronomie, divers objets qui prouvaient que, après un hivernage prolongé dans les îles glacées du Nord, Franklin et ses compagnons avaient péri. Toutefois ces expéditions eurent d'heureuses conséquences pour la géographie, et de découvertes en découvertes on put dresser la carte de l'Amérique polaire. Un navigateur plus heureux que ses devanciers, Mac Clure, trouva enfin en 1850 le passage nord-ouest, si vainement cherché jusqu'alors. Profitant d'un hiver exceptionnellement doux, qui laissait la mer libre, il pénétra par le détroit de *Lancastre* dans la baie de Melville, de là, par le détroit de *Barrow* et celui de *Banks*, dans l'Océan Glacial, et put franchir la mer de Behring. Ainsi fut constaté ce double fait : que le passage de

l'Atlantique au Pacifique existe, et que ce passage est à peu près impossible. Depuis le succès de Mac Clure, personne n'a pu renouveler son entreprise; toujours on a trouvé les détroits invinciblement obstrués par les glaces.

L'intérêt scientifique, le désir d'observer de près les phénomènes électriques et magnétiques dont les contrées polaires sont le théâtre, l'attrait d'une entreprise héroïque et le point d'honneur patriotique poussent chaque année de courageux explorateurs vers les régions du pôle. La théorie, d'accord avec les faits observés, tend à prouver que le point par lequel passe l'axe idéal du globe peut être atteint. Il paraît certain que le pôle n'a pas des froids aussi intenses que les terres déjà explorées au sud. On a vu que Ross avait trouvé le pôle magnétique dans la presqu'île Boothia Félix. On sait de plus que la sphère terrestre, renflée à l'équateur, est aplatie au nord et au sud. On voit au moment de l'hivernage de grandes bandes d'oiseaux, les ours, les renards, etc., prendre la direction du nord sans doute pour chercher un climat moins implacable; on les voit au moment de l'été revenir vers le sud en bon état de conservation, preuve qu'ils ont dû peu souffrir. Enfin les courants qui balayent les glaces de la mer de Baffin et détachent les icebergs de leur base ont des eaux moins froides que celles des mers où ils pénètrent. Cependant ils viennent du nord; d'où plusieurs géographes ont inféré qu'il devait se trouver au pôle une mer libre de banquises.

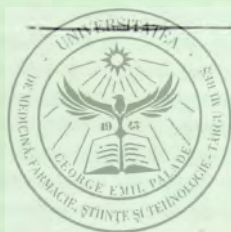
Le premier qui sur ces données essaya de se frayer une voie jusqu'à l'extrême septentrion fut Parry, en 1827. Arrivé au nord du Spitzberg, laissant ses vaisseaux, il se risqua dans des barques-traineaux sur l'Océan solidifié et atteignit le 22 juillet le 82°35' : c'est le point le plus rapproché du pôle que l'homme ait jusqu'à ce jour vraisemblablement atteint. Parry s'aperçut avec stupeur que le radeau de glace sur lequel il s'avancait s'en allait à la dérive vers le sud; il se hâta de regagner son mouillage, concluant de ce mouvement des glaces à l'existence d'une mer libre. Nous n'avons pas dessein de raconter ni même d'indiquer toutes les expéditions qui furent dirigées par la suite vers le pôle; nous nous bornerons à signaler les principales. En 1853, l'Américain Kane remonta le couloir semblable à un large fiord qui s'ouvre au nord de la mer de Baffin, et s'avançant vers le 80°, vit ce couloir s'élargir au delà du canal de Smith en un large bassin qu'il appela bassin ou *mer de Kane*. En 1860, un autre Américain, Hayes, atteignit

le 78°18'; laissant son vaisseau dans les glaces, il se lança à la découverte sur un traîneau et arriva au 81°35'. Hayes prétendit avoir aperçu, sous le 82° 50' environ, une terre, qu'il appela *Cap Union*. Là les glaces amincies s'agitaient sous le mouvement des eaux; sur plusieurs points la mer apparaissait à travers le dallage disjoint et crevassé. Hayes prévit une débâcle et affirma au delà de ces glaces mal prises l'existence de l'Océan qu'il n'avait pu voir. En 1871, Hall, parti de New-York, se porta dans la même direction et atteignit la baie Polaris par 82°16', presque au même point que Hayes. On voyait au delà la mer libre de banquises au moins sur un espace de 1 degré 1/2. Hall mourut pendant l'hivernage. On n'eut point de nouvelles de son vaisseau, le *Polaris*, jusqu'au jour où un vapeur anglais rencontra en 1873, non loin de Terre-Neuve, sur un bloc de glace flottant, dix-neuf personnes qu'il recueillit, et qui restaient seules de cette expedition, si tragiquement terminée. Le capitaine anglais Nares (1876-77) a ajouté peu de chose aux explorations précédentes. Il doubla le cap *Lieber*, reconnu par Hayes, et entra dans la baie *Lady Franklin* par 81°44'. Il laissa là un de ses vaisseaux et avec l'autre s'avança jusqu'au bord d'une mer infranchissable de glaces, où il se trouva bloqué par 82°24'. Jamais navire sous voiles n'avait pénétré si avant vers le nord. Le capitaine Parry était allé plus loin en traîneau. Pendant l'hivernage on réussit à dépasser le point atteint par cet explorateur; on toucha à 82°48' de latitude.

On a espéré atteindre le pôle par d'autres routes que le canal *Smith*, continué en canal *Kennedy* et canal *Robeson*. Petermann, le savant géographe de Gotha, n'a cessé de préconiser la voie qui s'ouvre entre le Groënland et le Spitzberg. La Germanie et la Hansa, munies de ses instructions, ne dépassèrent pas le 81° degré dans une direction où Parry les avait précédées. Plus heureux furent les Autrichiens Payer et Weyprecht, qui découvrirent en 1874, au nord de la Nouvelle-Zemble, entre le 80° degré et le 83°, un archipel égal au moins au groupe du Spitzberg, formé d'îles aux rivages abrupts et découpés en fiords, dressant des pics glacés à plus de 1 200 mètres. Les principales terres furent nommées terres du *Prince Rodolphe*, de *Zichy*, de *Wilczek*, de *François-Joseph*. Un détroit appelé l'*Austria Sund* divise l'archipel en deux groupes.

Enfin le Français Lambert comptait toucher aux terres po-

lares par une troisième voie, en gouvernant au nord de la mer de Behring, rangeant la côte de Wrangel. La guerre de 1870-71 interrompit les préparatifs de l'expédition, et Lambert lui-même mourut sur le champ de bataille de Buzenval, près de Paris.



NOUVELLE-BRETAGNE.

La Nouvelle-Bretagne, le territoire d'Alaska non compris, appartient à la couronne d'Angleterre. Avec les îles de l'Océan Glacial qui en dépendent, elle couvre une superficie égale à l'Europe; mais sa population est loin de répondre à cette étendue. Les froids intenses qui règnent pendant la plus grande partie de l'année rendent à peu près inhabitable la région septentrionale. Le climat ne s'adoucit que dans le bassin du Saint-Laurent; encore l'hiver y dure-t-il six ou sept mois; les lacs et les rivières gèlent à plusieurs pieds de profondeur; la neige couvre le sol d'un épais manteau; les arbres dressent dans l'air leur squelette effeuillé, sauf les arbres à aiguilles, qui, couverts de cristaux de givre, étincellent au soleil de toutes les couleurs du prisme. Mais aux frimas succède brusquement l'été, qui réveille la terre engourdie; comme en Russie, en quelques semaines mûrissent les moissons et les fruits. Cette terre, comme aussi le bassin du Mississipi, appartient jadis à la France: ce sont les paysans du Perche, de la Normandie, de la Saintonge, qui les premiers l'ont colonisée et rendue fertile; ce sont les hardis trappeurs des mêmes pays qui, alliés aux tribus indiennes, mêlant leur sang au leur, explorèrent ces immenses solitudes, excités moins encore par l'appât du gain que par le goût de la vie libre et la passion de l'imprévu. Ils descendirent les rapides des rivières, explorèrent les lacs, à la recherche des animaux à fourrures: la martre, la loutre, le castor, *etc.*, et trouvèrent du Mississipi à la baie d'Hudson la plupart des emplacements où depuis se sont bâties des villes populeuses. On a refusé à la nation française la science de la colonisation pour en faire l'apanage exclusif des Anglo-Saxons. Le Canada est une preuve, entre beaucoup d'autres, de ces aptitudes réelles de notre race. Les Français n'ont pas exterminé systématiquement les indigènes, comme ont fait les Espagnols aux Antilles, les Anglais

en Australie et aux États-Unis. Doués de qualités précieuses de sociabilité, ils sont venus en amis, ont vécu en paix avec la plupart des tribus des Peaux Rouges; ils ont formé des races mixtes, les Bois-Brûlés, bien trempées et résistantes. L'impéritie du gouvernement de Louis XV amena la perte de cette riche colonie. La persécution, l'exil, la spoliation, ne purent avoir raison de la ténacité des Franco-Canadiens. Pied à pied ils reprennent le terrain perdu, égalent en nombre leurs vainqueurs sans cesse recrutés par l'immigration; ils les dépasseront demain. L'avenir est sûrement à eux, à leur langue, à leurs mœurs, pieusement conservés malgré l'éloignement et l'oubli de la métropole.

La population s'est portée de préférence dans le bassin si riche des Grands Lacs, dans celui du Saint-Laurent, dans la Colombie anglaise; elle allue en ce moment dans le Grand Ouest canadien. La région du Nord est seule restée à peu près aussi inhabitée que par le passé. C'était autrefois le domaine appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson, qui avait sous ses ordres une armée de trappeurs et de chasseurs. Le privilège de sa charte date de 1670; il a été supprimé en 1870 après deux cents ans d'exercice. Toutes les colonies de la Nouvelle-Bretagne, à l'exception de Terre-Neuve, qui ne tardera pas à être assimilée aux autres provinces, et l'ancien territoire de la Compagnie, qui échappe par la rigueur de son climat à la colonisation, forment depuis 1869 un seul État, appelé *Dominion*.

Géographie physique. — Le trait dominant de la structure générale de la nouvelle-Bretagne est le développement extraordinaire de ses côtes. Malheureusement elles sont peu accessibles, surtout celles de l'Océan Glacial, et leurs golfes, qui fourniraient d'excellents mouillages, sont bloqués pendant presque toute l'année par les glaces. Celles du nord sont bordées de roches abruptes, noires, continuellement lavées par les brumes ou les neiges, couvertes, quand disparaissent les frimas, de mousses, de lichens, et plus avant dans les terres d'une végétation naine, maigre et rabougrie. Au cœur du continent s'enfonce la baie ou plutôt la mer d'*Hudson*, nommée ainsi du marin qui la découvrit et mourut pendant son exploration. Couverte de glaces pendant huit mois, elle ne peut rendre les services qu'elle serait appelée à procurer sous d'autres cieux moins âpres. On y pénètre par le détroit d'*Hudson*, et l'issue en est presque fermée par la grande île

de *Southampton*. Elle se prolonge au sud par la baie de *Saint-James*, qui découpe la côte du Labrador. Cette mer est peu poissonneuse, tandis que les lacs et les fleuves qui s'y écoulent nourrissent au contraire des multitudes de saumons, esturgeons, etc.; en revanche, des nuées d'oiseaux, canards, oies, mouettes, etc., habitent ses anses et ses promontoires. Depuis le peuplement rapide et inattendu du Manitoba et du Grand Ouest canadien on songe à tirer meilleur parti de cette Méditerranée à peu près sans usage. On parle de transformer en grand port de commerce le *Fort Nelson*, à l'embouchure du fleuve puissant du même nom qui écoule à lui seul la moitié des eaux lacustres de l'intérieur de la Nouvelle-Bretagne. On raccourcirait ainsi de plus de moitié la distance du Winnipeg à Liverpool et à Londres; les marchandises emprunteraient la nouvelle voie fluviale, au lieu de descendre les grands lacs et le Saint-Laurent, ou de rejoindre les lignes ferrées de l'Union.

Orographie. — Le relief montagneux de la Nouvelle-Bretagne est des plus simples. Une première chaîne, connue dans la Colombie anglaise sous le nom de *Cascade Range*, serre de près le Pacifique, qu'elle escarpe de ses éperons et de ses promontoires. La plus magnifique végétation, entretenue par des pluies presque continuelles, revêt ses pentes occidentales jusqu'aux confins du territoire d'Alaska. Vient ensuite un plateau stérile qui s'adosse aux montagnes Rocheuses. Celles-ci, quoique mal connues dans leur ensemble, présentent une série de massifs juxtaposés interrompus par des passes assez nombreuses; la plus connue est celle de *Yellow Head*, qu'empruntera bientôt le chemin de fer du Pacific Canadien. Ces montagnes sont pendant toute l'année couvertes de neiges; leurs flancs se creusent en vallées profondes où mugissent les torrents qui vont à la Columbia, au Fraser, à l'Athabasca, etc. Les sommets les plus élevés qui aient été mesurés sont les monts *Brown* (4 877 mètres) et *Hooker* (4 785 mètres). Du côté de l'Atlantique le bassin du Saint-Laurent est borné au nord par les *Laurentides* du Labrador, chaîne granitique couverte d'une forêt qui se continue jusqu'à la région des mousses et qui, malgré sa faible hauteur absolue (705 à 1 000 mètres), protège contre les vents du nord l'embouchure du grand fleuve. Au sud viennent mourir les dernières ramifications des *Alleghany*s. Les monts d'*Oxford* (tel est le nom qu'ils prennent dans le Dominion) atteignent 4 200 mètres environ.

Hydrographie. — Le système hydrographique de la Nouvelle-Bretagne présente des caractères tout particuliers. Il existe deux centres principaux de rayonnement pour les eaux : un centre montagneux, le massif des monts Hooker et Brown, d'où descendent le Fraser, quelques-unes des sources de la Columbia, le Saskatchewan, l'Athabasca, origine du Mackenzie; puis un centre lacustre plus important encore, véritable réservoir d'où s'écoulent dans tous les sens les fleuves les plus considérables du continent. Il est vraisemblable qu'à une époque antérieure une vaste Méditerranée couvrait la Nouvelle-Bretagne. La mer d'Hudson, les cinq grands lacs dont le Saint-Laurent est le déversoir, le Winnipeg et toutes les nappes d'eau qui l'entourent en sont les restes : seule la Finlande en Europe peut donner une idée très diminuée et très lointaine de l'aspect général de cette partie de l'Amérique. Aussi est-il très facile de passer du bassin d'un fleuve dans un autre, du Mississippi dans le Saint-Laurent, ou dans le Nelson. Il suffit souvent de traverser une prairie noyée, un dos de colline sablonneuse, pour trouver un courant opposé. Les Indiens et les Franco-Canadiens connaissaient fort bien ces passages et les appelaient des *portages*, parce que d'un cours d'eau à l'autre ils portaient leur canot sur leurs épaules.

Le *Fraser*, le seul fleuve important qui gagne l'Océan Pacifique, a un cours tourmenté et pittoresque. Il coule au fond de cañons ténébreux, multiplie ses chutes, parvient à entamer le *Cascade Range* et se déverse dans le golfe de Juan de Fuca par quatre bras. A son embouchure se trouve *New-Westminster*, la véritable capitale de la Colombie anglaise. Tout le bassin inférieur du fleuve est d'une rare beauté. Des forêts qui rivalisent avec celles de la Californie, si elles ne les dépassent pas, accompagnent le Fraser. Sous l'influence d'une atmosphère perpétuellement humide, la végétation prend des proportions prodigieuses : il n'est pas rare de rencontrer des pins qui s'élèvent à 100, 120 et même 140 mètres. Le principal affluent du Fraser est la rivière *Thompson*, qui de lac en lac gagne l'artère maîtresse, au point même où celle-ci s'engage dans le *Cascade Range*.

L'*Athabasca* est la branche la plus lointaine du Mackenzie. Elle se grossit du *Snake River*, du *MacLeod*, de la *Pembina*, s'épanche dans le lac d'*Athabasca*, au bord duquel s'élève le fort *Chippewyan*; elle en sort pour recevoir au milieu d'un lacis de lagunes l'énorme rivière *Peace* et entre alors dans le grand

lac de l'*Esclave*. A l'issue de ce lac elle prend le nom de *Mackenzie*, reçoit les eaux du lac du *Grand Ours*, et dès lors devenue un des plus grands fleuves du monde, se déverse par un delta dans l'Océan Glacial. Cette magnifique artère fluviale est de peu de ressource, semblable aux grands fleuves sibériens. Pendant presque toute l'année le courant est pris par les glaces, et au moment de la débâcle, les eaux supérieures, libres les premières, poussent devant elles avec un fracas effroyable les blocs qui s'amoncellent, se brisent, s'écroulent et obstruent les embouchures.

Le *Coppermine*, qui se jette dans la baie de *Coronation*, a reçu le nom d'une mine de cuivre observée près de son issue dans la mer.

La mer d'Hudson reçoit le *Churchill*, qui par le lac *Wollaston* communique avec l'*Athabasca*.

Le *Nelson*, qui forme le pendant du *Saint-Laurent*, comme le *Mackenzie* est le pendant du *Mississipi*, reçoit la plupart des eaux du lac *Winnipeg*. Celui-ci, placé au centre de la région lacustre, est le déversoir des deux *Saskatchewan*, qui traversent le *Grand Ouest canadien*, terres d'alluvions aussi riches que le *Farwest* de l'Union, et de la *Rivière Rouge*, dont plusieurs canaux communiquent avec ceux du *Mississipi*. Cette rivière, qui traverse les champs de céréales et les bois du *Minnesota*, est sillonné aujourd'hui par les bateaux à vapeur qui vont des *États-Unis* au *Dominion*; son bassin est le plus peuplé et le plus fertile du *Manitoba*. Au *Fort Garry* elle reçoit l'*Assiniboine*, très sinueuse, mais peu profonde, qui passe de terrains sablonneux et à peu près stériles dans des terres argileuses d'une extrême fécondité.

Le *Severn* et l'*Albany* sont d'autres effluents des lacs intérieurs et finissent dans la mer d'Hudson.

Bassin du Saint-Laurent. — Le *Saint-Laurent* ne le cède dans toute l'Amérique du Nord en puissance et en volume qu'au *Mississipi*. Les premiers navigateurs qui pénétrèrent dans son large estuaire et aperçurent les grands lacs auxquels il sert de canal d'écoulement crurent avoir trouvé le fameux passage qui conduisait aux Indes. Ce furent des coureurs de bois canadiens, des *Bois-Brûlés*, les *Jésuites* des *Missions françaises*, qui l'explorèrent au commencement du dix-septième siècle. C'est un Français, *Jacques Cartier*, qui en prit possession le premier et jeta les fondements de *Québec*. Du fond du lac *Supérieur* à l'estuaire du fleuve on mesure plus de 4 000 kilomètres.

Le lac Supérieur est à 490 mètres au-dessus de l'Océan, l'Ontario à 70 mètres; la différence est rachetée par des rapides, des sauts, des cataractes, que l'on tourne aujourd'hui par des canaux.

Le lac Supérieur a 200 lieues de long, de 35 à 55 de large, et est entouré de roches qui abondent en minéral de fer et de cuivre. Il a des vagues et des tempêtes comme l'Océan. Il se déverse dans le lac Huron par les rapides *Sainte-Marie*, que l'Indien franchit debout sur sa pirogue, mais qu'on évite par un canal. Le lac Huron a 85 lieues de long sur 50 de large; il se ramifie en un golfe qu'on appelle baie de *Georgie*. Au centre s'aperçoit l'île de *Manitouline*, qui aux yeux des tribus iroquoises, huronnes et algonquines, passait pour le séjour du *Grand Esprit*. Le lac Huron communique d'une part avec le *Michigan*, la plus profonde de ces mers d'eau douce, de l'autre avec le lac Érié par la rivière *Saint-Clair* ou *Détroit* qui s'élargit au milieu pour former le lac *Saint-Clair*. Le lac Érié, le plus animé des cinq grands lacs, par les villes qui le bordent, Toledo, Cleveland, Érié, Buffalo, est le moins profond et le plus périlleux pour la navigation. Il s'écoule dans l'Ontario par la fameuse chute du *Niagara*. Cette cataracte a beaucoup perdu depuis un siècle de sa majesté et de sa terreur: elle a reculé, depuis qu'on l'a observée, de 12 à 15 kilomètres; à diverses reprises les roches qui en forment les parois se sont éboulées, entraînées par la masse des eaux; des saignées multiples, pratiquées pour alimenter des canaux et pour mettre en mouvement des scieries et des usines, ont diminué sa puissance. Tel qu'il est, le fleuve s'écroule de 45 mètres de hauteur, en deux masses séparées par l'île du *Fer à cheval*. Le bruit est tel qu'il s'entend de Toronto, et la commotion si violente que la terre tremble à plusieurs milles à la ronde. Tout récemment seulement on est parvenu à sonder la profondeur du fleuve, au pied des chutes: on a trouvé 210 pieds. Deux ponts suspendus magnifiques permettent de passer d'une rive à l'autre et supportent chacun plusieurs railways. Le canal *Welland* permet aux navires de contourner la cataracte et de passer de l'Érié dans l'Ontario. Ce dernier lac, plus tranquille et plus profond, a comme le précédent sur ses bords des villes et villages en grand nombre: Oswégo dans l'État de New-York, *Kingston* (Frontenac), surtout *Toronto* (86 000 hab.), le centre le plus peuplé et le plus industriel du Haut-Canada.

L'Ontario s'écoule dans la mer par le *Saint-Laurent* propre-

ment dit, auquel on accède par les canaux de l'archipel gracieux des *Mille-Iles*. Au delà s'élève *Montréal* (440 000 hab.), la ville du Canada qui a grandi le plus vite, l'avant-port de Chicago, enrichie comme elle par le commerce des céréales; un pont gigantesque de 122 arches enjambe sur ce point le Saint-Laurent. Vient ensuite *Trois-Rivières* (12 000 hab.), animé par le bruit de ses scieries et l'activité de ses usines et fonderies; puis *Québec* (75 000 hab.), la capitale française du Bas-Canada, fièrement bâtie sur la pointe de Diamant, place forte de premier ordre qui barre le fleuve; son port, profond et spacieux, peut recevoir à la fois plus de 100 navires. En aval s'ouvre entre la côte du Labrador et la presqu'île de Gaspésie l'estuaire du Saint-Laurent, que ferment à peu près l'île d'Anticosti, l'île du Cap-Breton et plus au large l'île de Terre-Neuve.

Ses principaux affluents sont, outre les rivières qui tombent dans les grands lacs : l'*Ottawa*, rivière profonde et très rapide; son lit est encombré de rapides que bravent sur leurs radeaux les hardis bûcherons canadiens. Elle coule au milieu d'une immense forêt de hêtres, de chênes, de pins géants, qu'exploitent plus de 20 000 bûcherons, scieurs, etc. L'*Ottawa* baigne la capitale fédérale, *Ottawa*, résidence du gouverneur et des chambres, et qui compte déjà 25 000 habitants. Pres de la ville le fleuve forme la magnifique cascade de la *Chaudière*. L'*Ottawa* communique avec le lac Huron par le curieux canal de la rivière *Nipissing*, qui évite aux trains de bois, de céréales et de minerais la longue navigation des grands lacs. Les Laurentides envoient aussi au Saint-Laurent de puissantes rivières, mais aucune n'égale le magnifique *Saguenay*, déversoir du lac *Saint-John*, et qui roule ses eaux limpides et glacées entre des parois granitiques de 300 mètres de haut.

Sur sa rive droite, le Saint-Laurent reçoit la rivière *Sorel* ou *Richelieu*, qui écoule le splendide lac Champlain, et le *Montmorncy*, dont la superbe cascade de 75 mètres est souvent prise par les glaces.

Races et populations. — Le Dominion est peuplé d'un peu plus de 3 millions et demi d'habitants. Ce sont d'abord les Esquimaux, dans le Labrador et dans l'ancien territoire de la Compagnie; des Indiens Chippeways, Cristenaux, Assiniboines, Sioux, dans la région lacustre du centre; dans le Canada proprement dit, les débris des puissantes nations des Algonquins, des Hurons, des cinq tribus iroquoises, des Crecks, des Che-

rokees, etc. La plupart de ces Indiens ont renoncé à la vie sauvage et nomade et se sont fixés au sol qu'ils cultivent; ils ont des villages, des écoles, publient des journaux dans leur langue, sont enfin entrés décidément dans le courant de la civilisation moderne.

Le Dominion compte 1 400 000 descendants des Français; ils étaient 60 000 à peine avant la désastreuse guerre de Sept ans, qui nous fit perdre le Canada. L'Angleterre a tout fait pour les détruire, et exterminer, en même temps que la race, le souvenir d'une nationalité détestée. Pendant plusieurs années sa marine fut occupée à la tâche honteuse de transporter les Canadiens en Angleterre, sur les côtes de Bretagne et de Saintonge; beaucoup même furent vendus comme esclaves aux Antilles et aux États-Unis. Néanmoins les Franco-Canadiens ont vaincu, dans cette lutte, par leur ténacité et leur puissante fécondité.

Il n'est pas d'exemple au monde d'un accroissement pareil de population. Les Acadiens, qui sont aujourd'hui 120 000 au moins, descendent de quarante-sept familles. Dans le seul État d'Ottawa les Canadiens étaient 3 000 en 1851; ils sont aujourd'hui 30 000. Partout ils ont fait reculer l'Anglo-Saxon, ils l'ont à peu près expulsé du Bas-Canada, qu'ils ont pacifiquement reconquis; dans le Haut-Canada ils balancent par leur nombre la population anglaise et l'auront bientôt dépassée. Les trois cinquièmes des colons du Manitoba et du Grand Ouest descendent des Français; ils seraient plus nombreux encore si 20 000 au moins chaque année n'émigraient aux États-Unis, attirés par la supériorité des salaires. Ces Canadiens sont généralement de haute taille, robustes et de vives couleurs; ils ont conservé leurs traditions, leur langue, beaucoup de bonhomie, de vivacité et de gaieté. Tout ce qui vient de France leur est cher. Ils aiment la terre comme notre paysan français, ils s'y attachent et l'emportent par là sur l'Anglais, qui cherche plutôt dans l'industrie et le travail des mines la fortune rapide. Ils domineraient dans les chambres si le gouvernement, par la distribution arbitraire des circonscriptions, ne cherchait à les noyer au milieu des centres de race différente. Du moins ils ont obtenu d'avoir toujours deux ministres de leur nationalité.

Parmi les émigrants venus d'Angleterre dominent les populations celtiques, les Écossais, qui sont plus de 800 000, et les Irlandais, qui sont 550 000. En tout la race anglo-saxonne

compte un peu plus de 2 millions de représentants. Il faut y joindre quelques *loyalistes* passés au Canada après l'émancipation des États-Unis, afin de rester fidèles à l'Angleterre. 20 000 nègres environ, échappés à l'esclavage, sont venus chercher aussi fortune au delà des grands lacs.

Richesses du Canada. — La principale richesse du Canada consiste en céréales; de magnifiques terrains d'alluvions bordent les deux rives du Saint-Laurent et sont activement travaillées. Le bassin de l'Ottawa, à mesure que les défrichements éclaircissent ses forêts, est envahi par les agriculteurs. Enfin le Manitoba et le Grand Ouest canadien promettent des champs et des moissons pareils à ceux du Minnesota et de l'Iowa.

Longtemps encore le Dominion retirera de ses forêts d'inépuisables ressources. Ces forêts ne sont pas moins belles que celles de la zone tropicale. Les arbres à aiguilles, pins, cèdres, etc., les chênes, les hêtres, les bouleaux, les ormes, les érables à sucre, y atteignent des proportions inusitées. C'est surtout comme bois de construction et de menuiserie que les troncs abattus sont transportés en Europe.

Les fruits abondent; on trouve même la vigne dans le district de Toronto et le Haut-Canada, moins froid que l'estuaire du Saint-Laurent. La richesse du Dominion en mines est également très grande. La houille seule fait à peu près défaut: par là le Canada est tributaire des États-Unis. Dans le bassin de l'Ottawa on trouve les extraordinaires gisements de fer de *Hull*. La partie canadienne du lac Supérieur abonde en minerai de cuivre et de fer. Enfin dans la Colombie anglaise la découverte de l'or dans la chaîne qui continue les sierras californiennes a provoqué dernièrement un mouvement de population considérable vers ce pays; on vante surtout l'abondance du gisement de Caribou.

Embouchure du Saint-Laurent. — *Labrador.* — Nous avons réservé pour une étude particulière les territoires et les îles de l'embouchure du Saint-Laurent. Le *Labrador*, découvert par le Portugais Corteréal, qui lui donna ce nom si peu mérité (laboureur), est compris entre la baie d'Hudson, le Saint-Laurent et l'Atlantique. Quelques Esquimaux, des frères moraves établis à *Hebron* et à *Nain*, occupent seuls le nord, couvert en toute saison de neiges, et d'une végétation maigre et pauvre. A mesure qu'on s'avance vers le sud, les bois s'é-

paissent, les arbres grandissent, la forêt se constitue. On avait jugé, peut-être à la légère, le Labrador inhabitable. Depuis quelques années l'émigration y pousse des familles franco-canadiennes, qui, remontant le Saguenay et l'Ottawa, se sont fixées dans des terrains fertiles, moins froids que les rives du Saint-Laurent, parce qu'ils sont mieux protégés contre les vents du nord-ouest par le rempart des Laurentides.

Nouveau-Brunswick. — Le Nouveau-Brunswick est compris entre la rivière Sainte-Croix, qui le sépare du Maine, la baie du Saint-Laurent et la magnifique baie de *Fundy*, qui est le point du globe où les marées s'élevent le plus haut (21 à 22 mètres). L'intérieur du pays est mamelonné par les dernières ramifications des monts Alleghanys. Un puissant cours d'eau, la rivière *Saint-Jean*, le traverse dans toute sa largeur. Profonde et navigable, sauf quelques rapides, pendant près de 300 kilomètres, elle fournit une voie commode pour se rendre de la baie de *Fundy* à Québec. Ses rives, fertilisées par les alluvions du fleuve, présentent de bonnes terres de culture. A part cette vallée, tout le reste du pays n'est qu'une forêt continue, à peine éclaircie par la hache des bûcherons. La population, qui vit de pêche, de chasse, du produit des scieries et du débit des bois de construction, se compose d'Acadiens (50 000), d'Écossais et d'Allemands. La race indigène a disparu presque absolument. La capitale est *Fredericktown*, sur le fleuve *Saint-Jean*, mais la ville la plus commerçante, qui n'a pas cessé de grandir depuis cinquante ans, est *Saint-John*, à l'embouchure du fleuve : elle compte 35 000 habitants.

Acadie ou Nouvelle-Écosse. — L'*Acadie*, nommée aussi *Nouvelle-Écosse* par Jacques I^{er}, est rattachée au Nouveau-Brunswick par une langue de terre très étroite, appelée l'isthme de Beau-Séjour. Cédée par les Français en 1713, l'*Acadie* est un pays de grand avenir. Sa presqu'île est le point de l'Amérique du Nord habitable qui se rapproche le plus de l'Europe ; par suite, les navires qui viennent de Liverpool, de Londres, du Havre, y font relâche après avoir traversé les brouillards et les brumes qui avoisinent Terre-Neuve. C'est à sa capitale, Halifax, que vient s'attacher le câble transatlantique, dont l'autre extrémité est à Valentia (Irlande). Malgré la rigueur des hivers, suivis sans transition de fortes chaleurs estivales, la terre est fertile en céréales et en fruits. De superbes forêts couvrent encore l'intérieur : on s'explique par là

l'activité des chantiers de la Nouvelle-Écosse, d'où sortent de véritables flottilles de barques et de navires. Les rivières, très nombreuses, abondent en poissons; enfin la Nouvelle-Écosse dispose de riches gisements de houille qui attirent dans ses ports les baleiniers. Le fond de la population est composé d'Indiens Micmacs et d'Acadiens. Ceux-ci, malgré l'atroce dépopulation de 1755, « l'année du grand dérangement, » sont encore au nombre de 25 000 dans ce pays qui porte leur nom. Le reste de la population (200 000 habitants environ) se recrute par l'émigration anglaise et surtout écossaise. Les ports excellents ne sont pas rares. La capitale, *Halifax*, a déjà 57 000 habitants, exporte des bois, du fer, du poisson séché. C'est surtout un lieu de passage très fréquenté; la plupart des émigrants à destination du Canada y débarquent. L'ancienne capitale française, Port-Royal, s'appelle aujourd'hui *Annapolis*, mais n'est qu'une ville sans mouvement ni commerce. *Lunenburg* et *Shelburne* participent à l'activité commerciale d'*Halifax*. *Truro* se cache au fond de l'admirable baie de Fundy.

Iles. — L'île du *Cap-Breton*, voisine de la Nouvelle-Écosse, fut ainsi nommée par les marins de la côte basque, qui la peuplèrent les premiers; le détroit de *Fronsac* la sépare de l'Acadie. Elle affecte une forme demi-circulaire et se développe sur une longueur de 160 kilomètres. Au centre, la baie du *Grand Bras-d'Or* la sépare en deux parties distinctes. La région de l'est est basse, fertile et assez peuplée; celle de l'ouest, plus montueuse, plus froide, est à peu près stérile: de grandes forêts la couvrent presque entièrement. Les Français regardaient l'île du Cap-Breton comme la clef du Canada, et ils y avaient bâti une des plus fortes citadelles du monde, *Louisbourg*, qui fut ruinée par les Anglais. Elle a été remplacée comme capitale par la petite ville de *Sidney*. La population est de 75 000 habitants, dont 15 à 20 000 Acadiens, qui vivent de la pêche et de l'exploitation des forêts.

L'île du *Prince Edouard*, entre le Cap-Breton et le Nouveau-Brunswick, est au contraire fertile et riante. Elle est très riche en céréales et passait au temps de la domination française pour le grenier du Canada. 45 000 Acadiens l'habitent encore. La capitale est *Charlottetown*, 5 000 habitants; mais le port le plus actif est *Belfast*, 6 000 habitants.

L'île allongée d'*Anticosti*, au milieu de l'estuaire du Saint-Laurent, dépend du comté de Saguenay. Entourée en hiver

d'une ceinture de glaces qui en défend les approches, elle se couvre en été d'arbustes verdoyants et de fleurs. C'est avant tout un rendez-vous de pêche pour les riverains du grand fleuve. La population stable est presque insignifiante et ne se compose que de quelques familles acadiennes.

Terre-Neuve. — La grande île de Terre-Neuve, découverte par Jean Cabot, s'étend sur 104 000 kilomètres carrés. Elle est enveloppée toute l'année de brumes tellement épaisses, qu'on peut à peine distinguer les objets d'une extrémité à l'autre des navires; mais, par un phénomène remarquable, les approches immédiates de l'île, dégagées de brouillards, apparaissent presque lumineuses. L'intérieur est montueux et boisé; quelques pics granitiques atteignent plus de 900 mètres. Les frênes, les bouleaux, les sapins, verdissent sur ces pentes; de vastes tourbières étalent leur surface trompeuse d'herbes flétries. En somme, l'aspect du pays est triste et monotone. Tout l'intérêt est sur les côtes, profondément déchiquetées et creusées par les vagues. La ligne des rochers noirs laisse apparaître de loin en loin de vastes plages de galets où se sèche le poisson. Terre-Neuve est en effet, à partir du mois de mai, le rendez-vous d'innombrables barques de pêche, américaines, anglaises et françaises, qui viennent s'approvisionner de morues sur son banc. Toutes les criques sont alors peuplées et retentissent de l'activité bruyante des matelots de tous pays.

La capitale est *Saint-John*, dans la presque-île d'Avalon (30 000 hab.) : c'est une place de guerre défendue par les deux forts de *William* et de *Townshend*. Elle a remplacé la ville française de *Plaisance*, au fond d'un fiord voisin. Non loin de Terre-Neuve, les deux îlots de *Saint-Pierre* et de *Miquelon* appartiennent à la France. Ce ne sont que des rochers recouverts de tourbe et de quelques pâturages, habités par des Acadiens; mais la possession de ces îlots est précieuse pour la protection qu'ils offrent à nos pêcheurs bretons et normands. Nous possédons, en effet, le droit de pêche le long des côtes de Terre-Neuve et sur le banc.

Ce banc, plus vaste que la France, a été formé par les alluvions séculaires qu'y déposent les courants froids venus du pôle et les courants chauds venus des Antilles. C'est entre le 40^e et le 45^e degré de latitude que les deux grands fleuves marins se côtoient et se mêlent. Des milliards de morues viennent frayer sur ce banc à la température tiède et se nourrir des débris végétaux qui s'y accumulent. Chaque barque,

après s'être munie de la roque comme appât, dépose deux lignes qui se fixent au fond par un grappin et qui sont armées de 5 à 6 000 hameçons. Le poisson sitôt pris est vidé et séché sur les plages caillouteuses de Terre-Neuve, puis empilé dans des barils par couches saupoudrées de gros sel. Il n'est pas à craindre que la multitude des morues s'épuise jamais : on a calculé que chaque femelle pond par an jusqu'à neuf millions d'œufs. Les gouvernements protègent ces expéditions lointaines, non seulement pour le profit que le commerce en retire, mais aussi parce que la grande pêche est la meilleure école des marins, les équipages de pêcheurs la pépinière de nos matelots.

Divisions politiques.—Les États qui constituent le *Dominion* et dont la capitale est *Ottawa*, siège des deux chambres et du gouverneur anglais, sont :

- Le Bas-Canada (province de Québec), capitale *Québec* ;
- Le Haut-Canada (province d'Ontario), capitale *Toronto* ;
- Le Nouveau-Brunswick, capitale *Fredericktown* ;
- La Nouvelle-Écosse, capitale *Halifax* ;
- Le Manitoba, capitale *Winnipeg* ;
- La Colombie (avec l'île Vancouver), capitale *Victoria* ;
- L'île du Prince-Édouard, capitale *Charlottetown* ;
- Le *Grand Ouest canadien*, divisé en 1882 en quatre districts : 1° *L'Assiniboine* ; 2° *le Saskatchewan* ; 3° *l'Alberia* ; 4° *l'Athabaska* ;

Chemins de fer.—Relativement à sa population le Dominion possède un grand nombre de lignes ferrées. Le réseau comprend 9 884 kilomètres et près de 3 000 kilomètres sont en construction.

Le pays communique avec les États-Unis par la ligne du Maine, qui aboutit à Saint-John et se continue jusqu'à Halifax ; — par la ligne du Saint-Laurent, qui par Kingston et Toronto vient se souder à Détroit au réseau de l'Union : cette ligne envoie une ramification sur Buffalo. Une nouvelle ligne qui suit la rivière Rouge met en communication Saint-Paul et Winnipeg, dans le Manitoba. Enfin on procède activement à la construction du Grand Pacifique Canadien, qui franchira les montagnes Rocheuses et aboutira à *Burrard Inlet*, au fond du fiord colombien du même nom.

Aux possessions anglaises du Nord de l'Amérique il faut joindre le petit archipel des *Bermudes*, situé à égale distance à peu près de la Nouvelle-Écosse et des Antilles. Ces îles, au nombre de quatre cents, doivent leur nom à l'Espagnol Juan Bermudez, qui les découvrit; elles sont rocheuses et arides, sujettes à des coups de vent et à des ouragans terribles. Longtemps leur seule production fut le genévrier; elles nourrissent aujourd'hui quelques troupeaux. C'est surtout pour les flottes de l'Angleterre une station importante, à mi-chemin de l'Europe et de l'Amérique. La population est de 48 000 habitants. La capitale est *Hamilton*.



ÉTATS-UNIS.

Un siècle à peine nous sépare de l'époque où le congrès de Philadelphie proclamait l'indépendance des États-Unis (juillet 1776) et rompait brusquement le lien qui avait joint jusqu'alors l'Angleterre et ses colonies d'outre-mer. Dans une fête grandiose la jeune Amérique fêtait, il y a quelques années, cet anniversaire. Et certes il n'est pas une nation du globe qui ait plus qu'elle le droit de se réjouir et de se glorifier, en mesurant l'intervalle écoulé depuis la guerre de l'indépendance et en comptant les progrès accomplis. Les treize États groupés sur le bord de l'Atlantique se sont peu à peu étendus jusqu'aux rives du Pacifique et à ceux du golfe du Mexique. Le drapeau de l'Union n'a cessé de se consteller d'étoiles nouvelles à mesure qu'un nouvel État s'ajoutait à la liste des groupes plus anciens. Dans les savanes et les prairies sans limites où le Peau-Rouge vivait dans son wigwam et faisait sa proie des troupeaux de bisons errants, l'Anglo-Saxon a pénétré, le pic et le fusil à la main, en conquérant et en agriculteur ; il a repoussé l'Indien de ses territoires de chasse, promené la charrue sur le sol vierge et remplacé les hautes herbes, refuge des bêtes sauvages, par d'immenses champs de blé, dont le produit nourrit une partie de l'Europe et supplée à l'insuffisance de ses récoltes. Tous les peuples du vieux monde se sont donné rendez-vous dans ces plaines ouvertes au travail et à l'énergie humaine : les déshérités de la fortune, ceux à qui la société s'était montrée marâtre par delà l'Océan, sont accourus de toutes parts ; l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, y ont déversé le trop-plein de leurs populations affamées. Ainsi s'est formée une nation qui ne cesse de se recruter par l'immigration, pleine d'ardeur et d'initiative, qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucun péril n'intimide, qui a dompté toutes les forces de la nature avec une audace surexcitée par le succès, qui a laissé loin derrière elle, pour le progrès des arts mécaniques et des sciences appliquées à l'in-

dustrie, les peuples attardés de l'Europe. Les montagnes ont livré leurs trésors, leurs mines de houille, de pétrole, de fer, d'or et d'argent. Les marchés du vieux continent ont été subitement envahis par les lingots précieux arrachés aux entrailles du sol californien ; la valeur relative des monnaies s'est trouvée tout d'un coup profondément altérée, et en même temps les rapports sociaux ont été affectés et troublés, comme aux jours où les galions du Mexique et du Pérou, convoyés par les Espagnols, abordaient aux ports de Séville, de Lisbonne et d'Anvers.

Longtemps les États-Unis ont passé pour un nouvel Eldorado, plus réel que la fabuleuse contrée dont les aventuriers espagnols poursuivaient la conquête, un pays où il suffisait d'une chance heureuse pour faire en quelques jours, en quelques années, d'un pauvre un millionnaire. Il a fallu beaucoup rabattre de ces illusions. Nulle part la fortune n'est poursuivie avec plus d'apreté et de convoitises, nulle part la recherche du bien-être et de la richesse ne semble plus qu'aux États-Unis le but de la vie, nulle part l'énergie, le savoir-faire, l'audace, ne sont plus nécessaires à chacun pour se faire sa part au soleil. Le rêveur, le poète, l'artiste, produit de nos civilisations raffinées, sont mal venus dans cette société positive et matérielle, où l'on révère avant tout le dieu dollar. Les manières y sont brusques, peu polies ; les esprits semblent toujours tendus par la préoccupation des affaires ; les visages, anguleux, secs et pâles, portent l'empreinte de cette fièvre et de cette activité tournée vers un but exclusif. Pourquoi s'en étonner et en faire un sujet de reproche à une société encore mal assise et qui n'a pas trouvé son équilibre social, que l'immigration transforme et renouvelle sans cesse, et qui, absorbée par le souci de ses intérêts, n'a pu encore jouir du loisir et de la stabilité nécessaires à l'éclosion des grandes œuvres de l'esprit et au perfectionnement de la culture individuelle ? D'autres qualités remplacent celles-là : l'amour jaloux de la liberté, un grand sens politique, l'habitude de ne compter que sur soi pour vaincre le sort, l'esprit d'entreprise et de hardiesse poussé à ses dernières limites.

Les États-Unis se sont agrandis aux dépens de l'Espagne, de la France et du Mexique. L'Espagne a dû se dessaisir de la Floride ; la France, à l'époque du Consulat, a cédé au président Jefferson, pour quelques millions, la plus grande partie du

bassin du Mississipi, exploré par nos trappeurs et nos missionnaires et connu sous le nom de Louisiane. Le Mexique a perdu par des guerres malheureuses toute la partie occidentale des États-Unis d'aujourd'hui, c'est-à-dire la Californie et les grands plateaux adossés aux montagnes Rocheuses, et de plus le Texas. Mais, malgré ces accroissements successifs, les treize premiers États de l'Union ont donné à la société son pli, aux institutions une direction qui a peu varié. On sait que les États du Nord, ceux de la Nouvelle-Angleterre, furent en général le refuge des calvinistes et des puritains chassés par la persécution de la métropole. Ces premiers émigrants, gens de commerce et de négoce, s'établirent dans les ports et dans les villes, noyaux des populeuses cités industrielles et commerçantes de Boston, New-York, Providence, Philadelphie, etc. Au contraire, les États du Sud, Virginie, Maryland, Georgie, Carolines, reçurent les cavaliers et les gentilshommes que la Révolution de 1648 força à s'expatrier. Habités à la vie des champs et à l'exploitation agricole, ils s'établirent conformément à leurs goûts dans leur nouvelle patrie, défrichèrent le sol, s'entourèrent d'esclaves et devinrent planteurs. C'est là l'origine des deux courants qui n'ont cessé de diviser la société américaine et le germe d'inimitiés qui se sont traduites enfin par la formidable guerre de sécession, entreprise sous prétexte de l'abolition de l'esclavage et où a manqué sombrer l'Union fondée par Washington et Jefferson. Encore aujourd'hui l'œuvre de réconciliation est loin d'être achevée, et la lutte se continue dans les scrutins législatifs et présidentiels entre les *Républicains*, partisans de la centralisation administrative de l'État, et les *Démocrates*, qui préconisent l'extension des pouvoirs des États et le développement de leur autonomie.

Géographie physique. — Les États-Unis sont séparés du Dominion anglais, d'abord par une ligne conventionnelle qui partant de la rivière Sainte-Croix va rejoindre le Saint-Laurent, non loin du confluent de l'Ottawa, puis par les grands lacs, dont un au moins, le Michigan, appartient tout entier à l'Union, et par une nouvelle ligne conventionnelle qui du lac Supérieur va finir à la baie de Saint-Jean de Fuca, en suivant le 49^e degré de latitude. Les petites îles de cette baie, longtemps un sujet de contestation entre l'Angleterre et le gouvernement de Washington, ont été attribuées en 1872 aux États-Unis. L'Océan Pacifique borne à l'ouest l'Union comme

l'Atlantique à l'est. Au sud, la frontière coupe le Rio Colorado à son confluent avec le Rio Gila, rejoint le Rio del Norte vers le fort Franklin et suit cette rivière jusqu'à son embouchure. Le golfe du Mexique, véritable mer fermée, que l'île de Cuba, la pointe des Florides et la presqu'île du Yucatan séparent de la mer des Antilles, baigne les côtes méridionales des États-Unis.

Côtes. — Les côtes de l'Atlantique, du Nouveau-Brunswick au cap *Sable*, présentent des aspects variés. Les principaux points saillants sont : le cap *Cod*, ainsi nommé à cause de l'affluence extraordinaire de morues que viennent y pêcher de véritables flottilles de barques; le cap *Hatteras*, dans la Caroline du Nord, où les eaux froides descendues des mers polaires glissent sous les couches d'eaux tièdes qu'apporte le *courant du golfe*, enfin la mince presqu'île de la Floride. Ces côtes, jusqu'à l'entrée de la baie Chesapeake, sont singulièrement découpées, se creusent en golfes profonds et sinueux, favorables à l'établissement de ports excellents. Aussi est-ce cette partie qui est la plus peuplée de toute l'Amérique. Les îles mêmes sont surchargées de population. On remarque surtout la baie de la *Delaware* et la baie très allongée et relativement très étroite de *Chesapeake*, véritable fiord pénétrant dans les terres et se ramifiant en sinuosités innombrables. Rien de gai et de riche comme les pittoresques replis de ce golfe bordé de parcs et de jardins, de forêts, de cultures, animé par le mouvement incessant des barques de pêche et des grands navires qui se rendent aux ports d'Annapolis, de Washington, de Baltimore. Il n'est pas un point du monde qui compte de plus prodigieux amas de bancs d'huîtres. Les côtes des Carolines sont bien différentes : elles sont basses, couvertes de marais, où se mélangent les eaux douces et les eaux salées, et qui engendrent des fièvres pernicieuses. Ces terres noyées offrent les rizières les plus abondantes de l'Union et les plantations du coton si connu sous le nom de *Sea Island*. Des fleches de sable longues et minces côtoient à distance le rivage, coupées de passes rares et souvent obstruées. Elles laissent ainsi entre elles et le littoral une sorte de mer intérieure dont la placidité contraste avec l'agitation de l'Atlantique et permet aux caboteurs de circuler sans danger à l'abri des lames du large. Les côtes de la Georgie et de la Caroline du Sud, bien moins accidentées que celles de la Nouvelle-Angleterre et pourvues de peu de havres sûrs, sont bordées, elles

aussi, de marécages connus sous le nom de *Dismal swamps* et *Swamps*, qui se continuent jusqu'à la Floride pendant 1 500 kilomètres; étrange région à demi lacustre, vaste tourbière en état de formation, recouverte d'une végétation épaisse et spongieuse de sphaignes, de roseaux gigantesques, de forêts de chênes, de cyprès et de pins, que les vents violents couchent par centaines sur le sol et dont les racines mal affermiées ne peuvent résister aux ouragans. Plus singulier encore est l'aspect de la Floride. Cette presqu'île de formation calcaire, sans cesse accrue par les vases et les apports de Gulf-Stream, qui la sépare de l'archipel de Bahama, est à moitié recouverte par les eaux. C'est la région désolée des *cyprières*. Les arbres décharnés laissent flotter au vent leurs banderoles de mousses parasites; leurs racines, bizarrement tordues et tuméfiées par l'humidité, s'arc-boutent comme pour mieux s'assurer dans cette terre indécise; d'énormes champignons gonflés de poisons produisent en éclatant des détonations soudaines. Toute une faune particulière d'oiseaux aquatiques, de crapauds, d'amphibies, vit dans ces solitudes marécageuses.

Les ports abondent sur la côte de l'Atlantique; nous ne citerons que les principaux.

Portland, dans l'État du Maine (35 000 hab.), entretient une flottille de pêche et possède de vastes chantiers de construction. *Portsmouth* (15 000 hab.) est un port de guerre, avec un arsenal défendu par le fort Constitution. *Salem* (30 000 hab.) arme comme Portland pour la grande pêche. *Boston* (341 919 hab.), la principale ville du Massachusetts et une des plus anciennes cités de l'Union, vit le commencement de l'insurrection de 1775. C'est à Lexington, près de Boston, que les *insurgents* infligèrent aux Anglais leur première défaite. Boston a gardé au milieu des villes nouvelles de l'Union un caractère tout particulier: ses rues tortueuses et étroites, ses maisons d'un vieux style, la propreté minutieuse de ses voies et de ses places, la font ressembler à quelques villes de l'Angleterre et de la Hollande; c'est chez elle que s'est conservé dans sa pureté le type Yankee. Les manières sont plus graves, plus polies, plus aristocratiques que partout ailleurs. Les familles y revendiquent comme un titre de noblesse leur ancienneté. Boston se pique d'être la ville la plus instruite de l'Amérique, la mieux pourvue de collèges et d'établissements scientifiques. C'est de plus une ville très industrielle, le centre

de l'industrie cotonnière, très active dans tout le Massachusetts, et qui fait une concurrence redoutable aux produits anglais. Dans la baie de *Narragansett* se déploie l'île magnifique de *Rhode* ou *Rhode Island*, qui a donné son nom au plus petit État de l'Union, et qui le tient elle-même de l'analogie de ses formes avec l'île grecque de l'Archipel. Son havre principal est *Newport*, qui ne le cédait comme importance à la fin du dix-huitième siècle qu'à Boston et à Philadelphie. C'est aujourd'hui la plage de bains à la mode, le Trouville américain. Au fond du golfe de *Narragansett* s'élève *Providence* (100 675 hab.), ville très industrielle qui ressemble à Boston par ses rues pittoresques et le caractère de ses habitants. Son nom, les nombreuses églises qu'elle renferme, la dénomination même de ses rues, rue de la Tempérance, de la Charité, etc., indiquent l'esprit piétiste de ses fondateurs. Dans le couloir marin fort étroit que resserre l'île allongée de *Long Island* se remarque *Newhaven* (50 840 hab.), le port du Connecticut; ses fabriques d'horlogerie et de bijouterie à bon marché ont contribué à fermer les places américaines aux produits de Genève et de Neuchâtel.

Au débouché du vaste estuaire de l'Hudson, on face de *Long Island*, s'élève la *Cité impériale*, *New-York*, qui fut d'abord appelée la Nouvelle-Amsterdam. La rivale de Londres et de Liverpool eut pour berceau l'île de *Manhattan*; les premiers colons, des Hollandais, y sont encore aujourd'hui représentés, et fidèles aux anciens usages, et même à l'ancien costume, sont connus sous le nom de *Knickerbockers*. *New-York* a présentement plus d'un million d'habitants, deux, si l'on compte les villes de sa banlieue, *New-Jersey* et surtout *Brooklyn* (500 000 hab.), la ville des églises, bâtie à l'extrémité de *Long Island* et qui vient d'être unie à *New-York* par un pont gigantesque, le plus monumental qui existe, mesurant 4 800 mètres de longueur; les plus grands navires peuvent passer sous ses arches, voiles déployées. *New-York*, centre d'un réseau de chemins de fer incomparable, reliée aux grands lacs par le canal et la voie ferrée de l'Érié, est divisée en trente-deux wards ou arrondissements, découpés en damiers par des rues numérotées; chacun de ces wards est comme une cité dans la cité, avec sa population particulière et ses métiers.

La plus célèbre de ces rues, la plus animée et la plus luxueuse est *Broadway*, plus affairée que la Cité de Londres: là se trouvent les plus magnifiques et les plus vastes hôtels

du monde, des établissements publics qui n'ont point de rivaux, des maisons de commerce où se remuent les millions, comme les fameux magasins Stewart et Astor. A New-York s'impriment encore les journaux les plus répandus et les plus riches, comme le *New-York Herald*, la *Tribune*, etc. C'est dans la baie intérieure que forme la rivière de l'Est que s'alignent les docks et que s'accumulent les produits des deux mondes. Les hospices, les pénitenciers, les refuges, etc., admirablement organisés, élèvent leurs constructions dans les îles de la baie, Blackwell, Ward, Randall, etc. C'est par New-York que se fait le grand mouvement d'émigration d'Europe en Amérique : plus de 300 000 expatriés passent chaque année par les bureaux de l'émigration et sont dirigés sur tous les points de l'Union. Il est impossible d'assigner une limite aux progrès inouïs de l'Empire-City ; elle ne comptait que 35 000 habitants au commencement du siècle : déjà elle a atteint Paris, dans vingt ans peut-être elle aura dépassé Londres.

Au fond de la baie de la Delaware, près de l'embouchure de cette rivière, s'élève *Philadelphie*, la ville du quaker William Penn, la capitale de la Pensylvanie. C'est à Philadelphie que se réunit le congrès des États qui proclama (juillet 1776) l'indépendance de l'Union et que furent célébrées en 1876 les fêtes de cet anniversaire glorieux. Philadelphie est la première ville de l'Union pour ses manufactures de fer ; qui en font une rivale de Birmingham. Elle compte près de 900 000 habitants.

La baie de Chesapeake se ramifie en deux golfes principaux : sur le premier se trouvent la vieille et régulière *Annapolis*, ainsi nommée en l'honneur de la reine Anne, et *Baltimore* (310 000 hab.), une des plus belles villes de l'Union ; ses trois ports, très vastes et très commodes, expédient la plus grande partie des tabacs et des farines du Maryland et de la Virginie. Ses édifices somptueux, parmi lesquels on signale sa cathédrale, les jardins qui entourent la plupart des habitations, son climat moins extrême qu'à New-York ou Philadelphie, en rendent le séjour agréable. On sent déjà dans les mœurs l'influence de l'aristocratie sudiste. Sur l'autre branche de la Chesapeake, près de l'embouchure du Potomac, s'est bâtie la ville fédérale des États-Unis, *Washington*, la capitale officielle, le siège de la présidence et des deux chambres. Washington a 100 000 habitants environ, population de fonctionnaires attachés aux ministères et aux services publics. C'est une ville froide, trop régulièrement bâtie, brûlée par le soleil en été, glacée pen-

dant les mois d'hiver; les principaux monuments sont le Capitole, édifice colossal, mais disgracieux, où se réunit le congrès, et la Maison Blanche, qu'habite le président. Non loin de Washington se trouve *Mount-Vernon*, célèbre par le séjour du premier président de la République.

Les ports deviennent beaucoup plus rares au sud du cap Hatteras, à cause de la nature des côtes. Nous signalerons *Charleston* (50 000 hab.), la ville la plus commerçante des États du sud et le principal centre de la résistance des Sudistes pendant la guerre de sécession; elle est défendue par les forts Sumter, Moultrie, Pinkneg et Johnston. Sa prospérité, compromise gravement par les dernières guerres, renaît, grâce aux travaux accomplis pour dégager les passes obstruées. C'est un grand entrepôt pour les riz et les cotons. Sa population est noire en majorité; on remarque beaucoup de familles françaises émigrées après la révocation de l'Édit de Nantes. *Savannah*, à l'embouchure de la rivière du même nom, a 30 000 habitants; c'est aussi une ville noire, le principal entrepôt du fameux coton de Georgie.

Les côtes du golfe du Mexique, de la Floride à l'embouchure du Mississipi, sont en général très basses et bordées de marécages. Les fleuves, en se déversant dans la mer, mêlent leurs eaux douces aux eaux salées dans des lagunes fermées par des flèches de sable et développent des miasmes, d'où naît la terrible fièvre jaune: aussi les ports sont rares et peu fréquentés. *Apalachicola* (3 500 hab.) écoule la production cotonnière des plantations de l'intérieur; *Pensacola*, au fond d'une baie fortifiée, possède un arsenal et expédie du coton. Toutes les deux le cèdent en importance à *Mobile* (40 000 hab.), au fond du golfe du même nom, qui vient pour son exportation cotonnière immédiatement après la Nouvelle-Orléans et Savannah.

Les bouches du Mississipi, immense delta aux vases presque fluides, empiètent de 100 kilomètres sur le golfe du Mexique. *La Nouvelle-Orléans* (Crescent city, la cité du Croissant) se développe entre le Mississipi et le lac Pontchartrain. Comme son nom l'indique, c'est une ville française d'origine, dont l'aristocratie commerçante est aussi composée de Français. Sa prospérité faillit sombrer pendant la terrible guerre de sécession et pendant les luttes entre blancs et noirs dont ses rues furent le théâtre à la suite de l'invasion des *carpets baggers* du nord. Elle se relève aujourd'hui, compte près de

200 000 habitants et demeure encore le principal entrepôt du coton, à destination de Liverpool et du Havre. Elle a de magnifiques monuments : le palais Saint-Charles, la Rotonde, etc., une université florissante. Malheureusement la ville est souvent visitée par la fièvre jaune et menacée par les inondations du Mississipi, que ses digues ne peuvent toujours contenir.

Les côtes du Texas sont, comme celles de la Floride et de l'Alabama, bordées de lagunes et de marécages, envahies par les roseaux, les cyprières et cette mousse, dite *mousse espagnole*, qui est le signe de l'insalubrité des rivages. L'intérieur est un immense parc où paissent plusieurs millions de bêtes à cornes, ancien golfe délaissé par les eaux. Depuis quelques années l'émigration se porte d'une manière très sensible vers le Texas; celui-ci toutefois n'a qu'un port notable, *Galveston*, sur l'île du même nom, et qui compte déjà 12 000 habitants.

La côte baignée par le Pacifique est rocheuse, hérissée de falaises que détruit et ronge lentement le flot, bordée d'îlots que couvrent des nuées de mouettes et d'oiseaux de mer. Le Coast Range détache de loin en loin quelque hardi promontoire, d'où pendent des touffes d'herbes aromatiques. Le grand courant du Pacifique, le Kuro-Siwo, longe cette côte et abrège la route des navires qui viennent de la Chine, du Japon, des îles Sandwich; l'influence de ses eaux tièdes se fait sentir sur le climat, singulièrement doux et égal en Californie. New-York, qui est sous la latitude de Madrid et de Pékin, a des hivers presque polaires, comme la capitale de la Chine. San-Francisco, sous la même latitude que New-York, compte à peine quelques jours de froid et voit rarement la neige.

Les ports sont du reste clairsemés sur cette côte, que colonisèrent les Espagnols. De leurs anciennes villes, de leurs villages que dominaient des églises monumentales, il ne reste guère que des ruines envahies par la ronce et respectées par les superstitions de l'Indien. Le port principal de ces parages au temps de la domination espagnole et mexicaine, *Monterey*, a été rapidement éclipsé par la fortune subite de *San-Francisco*, la Reine du Pacifique. Celle-ci, qui ne comptait guère en 1847 que 4 à 5 000 habitants, en renferme aujourd'hui 195 000; elle doit cette étonnante prospérité à la découverte de l'or dans sa sierra. Des milliers d'aventuriers venus de tous les points du globe, et attirés par le mirage d'une fortune soudaine et facile, rendirent ce village obscur fameux dans le monde.

Mais San-Francisco a survécu à cette fièvre de l'or, et sa

prospérité s'est maintenue plus calme et plus sûre ; la situation est splendide, au débouché de deux rivières, le Sacramento et le San-Joaquim, et à l'entrée d'une baie magnifique et profonde qui ressemble à un lac intérieur. A San-Francisco aboutit la ligne du Grand Central Pacific, qui unit New-York à la cité californienne, et d'autre part la principale voie suivie par les vaisseaux qui lui amènent les produits de Chang-haï, Nangasaki, Yokohama, Sydney et Honolulu. San-Francisco a de superbes quartiers, des hôtels qui rivalisent pour la grandeur et la magnificence avec ceux de New-York, mais aussi des rues entières bordées de maisons en bois, des sentes garnies de taudis infects où s'entassent dans une promiscuité nauséabonde les émigrants chinois. Le *Célestial* en effet envahit peu à peu San-Francisco, surtout depuis que cette ville est devenue une cité industrielle de premier ordre pour les soieries, les cotonnades, la cordonnerie, etc. Rien ne le rebute : il se nourrit mal, se loge plus mal encore, travaille mieux et à meilleur marché que l'Allemand et l'Irlandais, qui le haïssent cordialement et soulèvent contre lui de temps en temps de sanglantes émeutes. Outre le produit de ses fabriques, San-Francisco expédie l'or et l'argent de ses mines au monde entier, du blé à la Chine et au Japon ; elle exporte aussi le vin un peu âcre et alcoolique de ses vignobles.

Orographie. — Le système orographique des États-Unis est fort simple : au centre s'ouvre la large vallée du Mississipi et de ses affluents ; à l'est de cette vallée se dressent les Alléghanys, qui envoient une partie de leurs eaux à l'Atlantique, l'autre au grand fleuve ; à l'ouest, un ensemble de plateaux froids et nus dont les rebords constituent les montagnes Rocheuses et la sierra Nevada.

Les *Alléghanys* courent en longues bandes parallèles du fleuve Saint-Laurent à la Georgie et à l'Alabama, changeant de nom suivant les régions que la chaîne traverse : au nord, dans les montagnes *Blanches* et les monts *Adirondack*, dominent les formations granitiques. Lavées par des pluies abondantes, ces montagnes se couvrent de verdoyantes prairies, de forêts superbes, et encadrent des lacs charmants, le *Champlain* et le *Minnehaha*. Les montagnes *Vertes*, qui traversent l'État de Vermont, méritent leur nom à cause de leur parure de chênes, de pins et de hêtres, activement exploitées pour les constructions maritimes.

La partie centrale, moins élevée (1 000 à 1 500 mètres), est formée de plissements calcaires et offre de frappantes analogies avec notre Jura par ses forêts, ses lacs, ses cluses romantiques qu'ont entaillées de puissantes rivières, l'Hudson, la Shenandoah, le Susquehannah. Les gisements de houille et d'huile minérale abondent, surtout dans la Virginie occidentale. On y remarque aussi de profondes excavations, comme cette grotte du *Mammoth*, unique au monde par la profondeur et les sinuosités de ses couloirs souterrains, qui mesurent 240 kilomètres; des rivières ténébreuses, avec leurs affluents, y forment un réseau compliqué. Des poissons aveugles, des lézards, des araignées monstrueuses, des rats albinos, sont les étranges habitants de ce monde mystérieux; on y a trouvé des momies parfaitement conservées.

Les Alléghanys se relèvent au sud sous le nom de *montagnes Noires* et atteignent leur plus grande altitude au *Blackdom* (2 046 mètres) et au mont *Guyot* (2 023 mètres). Ici les plis de la chaîne s'écartent sur une largeur de 400 kilomètres, laissant entre eux de vastes sillons parcourus par les fleuves. Les assises de granit et de grès apparaissent de nouveau.

Les Alléghanys, attirant les nuages et l'humidité de l'Atlantique, ruissellent de cours d'eau qui bondissent en cascades ou qui, retenus par des barrages, sont utilisés par l'industrie. Le versant oriental est le mieux arrosé des deux; il est aussi le mieux fourni d'industries.

De l'autre côté du bassin du Mississippi, et bordées par la mer des hautes herbes et des céréales du Farwest, s'élèvent les *montagnes Rocheuses*, qui continuent les chaînes du Dominion. Elles sont encore imparfaitement connues, même dans leur ensemble; elles forment moins une chaîne qu'une série de groupes isolés et indépendants. Le groupe du nord a pour centre le *pic Fremont* (4 136 mètres), où les divers affluents du Missouri, de la Columbia et du Colorado viennent prendre leurs sources. Le groupe du sud a pour centre le *Long Peak* (4 284 mètres); de ce massif descendent la Platte, l'Arkansas, le Rio del Norte. Plus bas s'étendent les *Spanish Mountains*, qui traversent le Nouveau-Mexique et le Colorado, et la *Sierra de los Organos*, à travers laquelle le Rio del Norte se fraye sa voie par de prodigieux cañons. Dans l'Arizona quelques chaînes trahissent une origine volcanique; jadis la mer couvrait les *llaños estacados* du Texas, parcourues encore par les Comanches que refoulent les émigrants d'Europe.

Ces montagnes ouvrent de nombreux passages où les caravanes se dirigeant vers les hauts plateaux et vers la Californie ont souvent laissé leurs ossements; les principaux sont le *Maria Pass*, le *Lewis and Clark pass*, surtout le *Schermann pass*, qu'emprunte le chemin de fer de San-Francisco à plus de 2 000 mètres d'altitude. Les montagnes Rocheuses s'annoncent par des collines ondulées qui offrent une verdure et une végétation alpestres et que les Anglais et les Américains désignent sous le nom de *Parcs*. Les plus connus sont les parcs du Nord, du Milieu et du Sud; mais le grand parc National, arrosé par le *Yellow Stone*, et déclaré inaliénable par le congrès de Washington, résume les beautés les plus extraordinaires du monde: ce ne sont que cascades, geysers de 20 à 30 mètres, sources thermales, vasques débordant de chaux vive, glaciers et névés, pics volcaniques; toutes les merveilles de la nature semblent rassemblées sur ce point. Au sud de la Platte s'étendent au contraire les *Mauvaises Terres* et un désert sablonneux où s'amoncellent des dunes mobiles.

Les montagnes Rocheuses sur le versant ouest sont flanquées de plateaux dénudés et sans pluie, les nuages qui s'élèvent du Pacifique étant interceptés par la Sierra Nevada. Les trois principaux plateaux sont ceux de l'*Utah*, de l'*Arizona* et du *Nouveau-Mexique*.

Les plateaux de l'*Arizona* et du *Nouveau-Mexique*, riches en mines d'or et d'argent, offrent peu d'espaces cultivables; d'énormes cactus semés dans leurs solitudes désertiques dénoncent leur aridité. Plus curieux est celui de l'*Utah*: c'est là que Brigham Young, le prophète des derniers jours, conduisit comme dans une nouvelle terre promise l'exode de ses Mormons, chassés de Nauvoo et du reste de l'Union. Le pays n'offrait aucune séduction, couvert d'efflorescences de sel et de nitre. On s'arrêta sur les bords d'un lac salé, nouvelle mer Morte où s'écoulait un fleuve qu'on baptisa du nom de Jourdain. Bientôt s'éleva sur ses bords la grande cité mormonne, *Great-Salt-Lake-City*. Disciplinés sous la rude main de leur pasteur, les saints défrichèrent le désert et lui firent rendre des cultures, ouvrirent le flanc des montagnes, qui leur livrèrent des trésors. Depuis quinze ans, la prospérité de la communauté décline; la colonisation américaine a fini par rejoindre ceux qui la fuyaient; de nouveaux besoins se sont produits, de graves désordres se sont révélés. Le chemin de fer touche à la cité

mormonne, et dans quelques années la religion de Brigham Young ne sera plus qu'un souvenir.

Entre les hauts plateaux et la Sierra Nevada se creusent de profondes dépressions au-dessous du niveau de la mer : c'est la région du *Grand Bassin*. Chacune de ces dépressions est à elle seule un bassin fermé dont les eaux s'écoulent dans un lac intérieur. Les lacs *Carson*, de *la Pyramide*, d'*Owen*, de *Humboldt*, sont les plus connus; dans ce dernier s'écoule la rivière de Humboldt, qui a 800 kilomètres de cours. Cette région, surtout dans l'État de Névada, est la plus riche du monde en mines d'argent.

A l'ouest se dresse à pic la chaîne granitique de la *Sierra Nevada*, dont quelques sommets sont continuellement couverts de neiges et retiennent même de petits glaciers. Le chemin de fer qui escalade ses pentes abruptes est un des plus merveilleux travaux d'art dont puisse se vanter l'Amérique; dans les passages dangereux la voie est garantie contre les avalanches par des treillis de palissades et de poutres qui forment comme des tunnels à jour. De toutes les montagnes du monde, la Sierra Nevada est sans aucun doute celle qui est la plus riche en minéral d'or et d'argent. L'or apparaît de préférence sur le versant occidental; l'argent abonde sur le versant oriental. Les pluies sont très abondantes dans ces montagnes et entretiennent une végétation extraordinaire de conifères géants. La vallée du *Yosemite*, dans le district de Mariposa, est universellement célèbre par sa forêt de *sequoias*, qui atteignent de 100 à 140 mètres de hauteur. Les tours de Notre-Dame de Paris toucheraient à peine leurs premières branches, et dans le tronc d'un de ces colosses renversés on a pu pratiquer une salle de danse spacieuse. On divise ordinairement la Sierra en deux sections, que partage le profond défilé de la *Klamath*. Le fleuve coule au fond d'abîmes que dominant le pic *Pitt* et le pic *Schasta* (4401 mètres). Au nord de cette fissure la chaîne prend le nom de *Cascade Range*. Ses granits sont recouverts de basalte et montrent plusieurs sommets volcaniques. Le cañon de la *Columbia* se creuse entre le mont *Hood* (3442 mètres) et le volcan de *Saint-Helens* (3323 mètres). Une magnifique montagne, l'*Olympus*, noire de forêts, s'isole au bord du détroit de Juan de Fuca. En avant de la Sierra Nevada un dernier plissement, le *Coast Range*, se dresse sur le rebord du Pacifique et forme un dernier obstacle aux rivières descendues des neiges de la Sierra voisine.

Hydrographie. Versant de l'Atlantique. — L'Atlantique reçoit un grand nombre de rivières puissantes nourries par les eaux des Alléghanys, toutes embarrassées de rapides et de cascades dans leur cours supérieur, et qui alimentent l'industrie très active des États de l'Est.

Citons : la *rivière Sainte-Croix*, qui sépare l'État du Maine du Nouveau-Brunswick ;

Le *Penobscot*, qui écoule plusieurs lacs, arrose *Bangor* et finit près de l'industrielle *Belfast* ;

Le *Kennebek*, qui arrose la capitale du Maine, *Augusta* ;

Le *Merrimack*, qui arrose *Concord*, capitale du New-Hampshire, et dessert les cités industrielles de *Manchester* (27 000 hab.), de *Nashua*, de *Lowell* (45 000 hab.), la première des villes américaines pour la fabrication des étoffes de coton ;

Le *Connecticut*, qui traverse de magnifiques pâturages et baigne *Hartford* (40 000 hab.), la capitale du Connecticut ;

L'*Hudson* est le plus beau des fleuves du versant atlantique. Il sort des monts Adirondacks, a son cours magnifique encaissé entre de hautes falaises granitiques, qui le font ressembler au Rhin entre Bingen et Bonn. C'est sur l'*Hudson* que flotta le premier bateau à vapeur. Il passe à *Saratoga*, qui marqua la défaite de l'Anglais Burgoyne dans la guerre de l'Indépendance. Vient ensuite *Albany* (80 000 hab.), la capitale de l'État de New-York, admirablement située à mi-chemin de New-York et des grands lacs. Remarquons à propos d'*Albany* que la plupart des capitales des États ne sont pas les villes les plus peuplées et les plus importantes : les Américains ont voulu éviter de placer les pouvoirs législatifs dans les centres remuants et dangereux. L'*Hudson* a pour port *New-York*. Il communique avec les grands lacs par le canal de l'*Erié*, avec le lac Champlain par le canal de *Sandy Hill*.

La *Delaware* n'est qu'une petite rivière, malgré son vaste estuaire. Elle passe à *Trenton*, capitale de l'État de New-Jersey, et finit au-dessous de Philadelphie.

Le *Susquehannah* n'a pas moins de 650 kilomètres. Son cours capricieux est entrecoupé de rapides. Il arrose la Pennsylvanie, traverse *Harrisbourg* (40 000 hab.), la capitale de l'État, et se jette dans la baie de Chesapeake.

Le *Potomac*, qui traverse le District fédéral, le *Rappahanock*, la *Shenandoah*, ont été le théâtre des principales opérations de la guerre de sécession.

La rivière *James*, qui traverse les belles campagnes de

la Virginie, fertiles en coton, en tabac, etc., passe à *Richmond* (55 000 hab.), l'aristocratique capitale de l'ancienne Confédération du Sud.

Viennent ensuite le *Roanoke*, le *Cape Fear*, le *Santee*, la *Savannah*, qui fertilisent les admirables plantations de coton des deux Carolines et de la Georgie et qui presque toutes s'achèvent dans les lagunes de la côte.

États du versant de l'Atlantique.

ÉTATS.	CAPITALES.	VILLES PRINCIPALES.
Maine.	Augusta.	Portland, Bangor.
New-Hampshire.	Concord.	Manchester, Portsmouth.
Masachusetts.	Boston.	Lowell, Cambridge, Worcester.
Rhode-Island.	Providence.	Newport.
Connecticut.	Hartford.	Newhaven.
Vermont.	Montpellier.	
New-York.	Albany.	New-York, Saratoga, Buffalo, Oswego.
New-Jersey.	Trenton.	Newark.
Pensylvanie.	Harrisburg.	Philadelphie, Pittsburg, Érie.
Delaware.	Dover.	Wilmington.
Maryland.	Annapolis.	Baltimore.
District fédéral.	Washington.	
Virginie.	Richmond.	
Caroline du Nord.	Raleigh.	Charleston.
Caroline du Sud.	Columbia.	Savannah, Atlanta.
Georgie.	Milledgeville.	
Floride.	Tallahassee.	Pensacola, Apalachicola.

Bassin du Mississippi¹. — Le bassin du Mississippi, entre les montagnes Rocheuses et les Alléghany, les grands lacs et le golfe du Mexique, est une des parties de la terre les plus riches qu'il ait été donné à l'homme de coloniser. Le temps est loin où des savanes et des bois occupaient seuls cette immense étendue, où les peintures romantiques de Chateaubriand nous représentaient le grand fleuve roulant ses eaux majestueuses au milieu du silence des solitudes, silence interrompu seulement par le passage de quelque troupeau de bisons ou de quelque tribu d'Indiens en quête d'un nouveau territoire de chasse. Des millions d'Européens ont depuis peuplé

1. Voir les deux excellents articles de M. Elisée Reclus dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 1^{er} août 1859.

ces savanes, éclairci ces forêts, et leur nombre peut être facilement quintuplé. Le Mississippi est devenu une artère commerciale de premier ordre; d'énormes *steamboats*, véritables maisons flottantes, luttant entre eux de vitesse, fatiguent l'onde du mouvement de leurs hélices. Plusieurs milliards de marchandises sortent annuellement des ports de Saint-Paul, Saint-Louis, Memphis et la Nouvelle-Orléans. La nature a merveilleusement disposé l'économie de ce système fluvial. Le Mississippi court presque directement du nord au sud, partageant le bassin en deux parties à peu près égales. De l'est et de l'ouest accourent de puissantes rivières, l'une presque égale, l'autre supérieure au fleuve lui-même, qui viennent se réunir presque au même point et relie entre elles dans une heureuse unité les diverses parties du bassin : ce sont à droite le Missouri, à gauche l'Ohio. « On dirait un grand chêne dont chaque branche portera son peuple toujours en mouvement, et l'on entend bruire dans ses rameaux comme un tumulte de nations futures. »

Découvert par l'Espagnol Hernando de Soto, le Mississippi a été exploré par le Père Marquette, des missions du Canada, et par l'infortuné Cavalier de la Salle, qui mourut massacré sur les côtes du Texas. C'est en 1832 que Schoolcraft découvrit ses sources dans le petit lac *Itasca* ou de la *Biche*, un des nombreux réservoirs de cette espèce de Méditerranée intérieure placée au centre de l'Amérique du Nord, et qui envoie ses eaux à tous les Océans. A travers des prairies humides, entrecoupées de bois de chênes, de bouleaux et d'érables, le Mississippi commence la longue carrière qu'il doit fournir pendant plus de 5 000 kilomètres. Grossi bientôt de copieux affluents, il franchit les rapides de *Peckagama* et de *Saint-Anthony*. Il arrive à *Saint-Paul*, grand entrepôt des blés du Far-west, une de ces villes surgies tout à coup, et dont la population décuple en quelques années : Saint-Paul compte aujourd'hui près de 40 000 habitants. Le fleuve s'étale presque aussitôt dans le lac *Pepin*, reste de l'ancien bassin lacustre prolongement du Michigan, qui comprenait les États d'Illinois et d'Indiana. Il arrose *Nauvoo*, une des étapes de l'exode mormonne, et entre Alton et Saint-Louis reçoit l'énorme masse des eaux troublées du Missouri. La nappe bleue du Mississippi, altérée par ce mélange, devient jaunâtre; mais les rives dès lors s'écartent de deux kilomètres. C'est près de ce point, et non loin du confluent de l'Ohio, que s'est bâtie la ville de

Saint-Louis, fondée par des trappeurs français et destinée à devenir la capitale de l'Union, dont elle occupe sinon le centre géométrique, du moins le centre géographique. Grâce à cette situation, *Saint-Louis* a grandi en quelques années dans des proportions extraordinaires : elle avait 1200 habitants en 1803, 300 000 en 1870 ; elle en compte aujourd'hui 600 000, et n'a de rivale que *Chicago* dans les États-Unis du Centre. Grâce au premier fond français, la société est relativement polie et raffinée. La richesse de *Saint-Louis* lui vient de ses farines (la première marque de l'Union), de ses fonderies, de ses bestiaux amenés dans des parcs admirablement aménagés : en 1874, *Saint-Louis* a reçu 300 000 bêtes à cornes, 100 000 moutons, 4 million de porcs. La ville vient d'être réunie à *Saint-Louis de l'Est* par un des ponts les plus hardis que le génie de l'homme ait construits : l'arche du milieu n'a pas moins de 158 mètres d'amplitude ; il domine le fleuve de 24 mètres. Quatorze lignes de chemins de fer aboutissent à *Saint-Louis*.

Au sud de *Saint-Louis*, le *Mississippi* rencontre la chaîne des monts *Ozarks* ; les rochers du *Great Tower*, sillonnés d'érosions profondes qui marquent les diverses altitudes du fleuve, témoignent de l'existence probable d'un ancien lac, écoulé par le courant du *Mississippi*, qui a dû se précipiter par une cataracte semblable à celle du *Niagara*. A *Cairo*, ville malsaine au-dessous du niveau des eaux, le *Mississippi* reçoit l'*Ohio*, et dès lors complètement constitué arrose l'immense vallée d'alluvion qu'il a peu à peu transformée. S'étalant sur 2 300 mètres de largeur, il déplace sans cesse ses rives, écoule une partie de son lit dans des lacs temporaires et de fausses rivières, les *bayous*, retraites des crocodiles et des reptiles, fait et défait ses îles, entraîne des forêts entières, dont les troncs flottent, souvent heurtés par les bateaux, ou s'échouent dans la vase. Rien de plus compliqué et de plus mobile que ce réseau adventice qui accompagne désormais le fleuve jusqu'à son embouchure. Le lit même du *Mississippi*, sans cesse exhaussé, domine les terres voisines, insuffisamment protégées par des digues qu'emporte le courant, et qui sont souvent minées par le travail souterrain des rats musqués. On comprend que les villes soient rares dans cette partie mal régularisée du fleuve ; de ténébreuses forêts, épargnées par la hache, en gardent encore les approches. Le principal groupe de population est *Memphis* (50 000 hab.), bien située sur une hauteur, à mi-

chemin entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans, au croisement de quatre lignes ferrées qui se coupent à angles droits.

A partir des frontières de la Louisiane, le Mississippi est bordé de loin en loin de falaises d'argiles rouges ou *bluffs*, qui portent de coquettes villas à l'italienne, entourées de rosiers dissimulés sous la verdure des hauts pacaniers et des lataniers à larges feuilles, de riches villages, de petites villes nonchalamment endormies. L'œil embrasse de là le vaste dancier des cultures, les champs de coton qui fournissent à la fabrication du monde entier, les épais taillis des cannes à sucre, qui ne peuvent encore sous ce ciel arriver à floraison. On remarque comme villes *Wicksburg*, qui fut une des forteresses du Sud, et dont l'occupation détermina la défaite des anti-abolitionnistes; *Natchez*, un des grands entrepôts de coton; *Bâton-Rouge*, la triste capitale de cette opulente contrée.

A vrai dire, le delta du Mississippi commence au confluent de la rivière Rouge. Toute cette partie est « une vaste bouillière en formation ». Le nombre des arbres entraînés par le fleuve et ses affluents est tel, qu'on peut compter jusqu'à neuf couches d'alluvion où les troncs sont comme maçonnés par la glaise. Élie de Beaumont a pu dire qu'à son embouchure le Mississippi coule sur un véritable radeau agglutiné. Les bouches varient incessamment; on compte, outre celles du Mississippi, celles de l'*Atchafalaya*, de *Plaquemine*, de la *Fourche*. Bientôt aux champs cultivés de coton et de sucre succèdent les mornes cyprières, puis la région des roseaux hantés par des multitudes de reptiles et de grenouilles, les prairies tremblantes, enfin la boue liquide qui souille encore longtemps au large l'azur du golfe. Le Mississippi se termine en patte d'oie. La passe la plus fréquentée est la passe sud-ouest, où s'envasent pourtant trop fréquemment les carènes. On parle de creuser un canal qui réunirait le lac Pontchartrain à la mer et mènerait directement les vaisseaux à la Nouvelle-Orléans, située entre le lac et le fleuve. On a calculé que le delta du Mississippi gagnait en moyenne 75 mètres par an.

Affluents de gauche du Mississippi. — Le Mississippi, dans son cours supérieur, se grossit des rivières *Sainte-Croix*, *Chipeweway*, *Wisconsin*, qui traversent une des contrées les mieux boisées de l'Amérique, mais souvent ravagée par les incendies, le *Rock*, le lent et indécis *Illinois*, qui écoule les eaux de l'ancien bassin lacustre, s'étendant autrefois jusqu'à Chicago.

C'est une des parties les plus fertiles en céréales et les plus peuplées de l'Union.

L'*Ohio* ou la *Belle-Rivière* est formée de deux ruisseaux : l'*Alléghany* et la *Monongahéla* ; tous deux se réunissent à *Pittsburg*, l'ancien fort Du Quesne. *Pittsburg*, situé au milieu d'un bassin houiller extrêmement riche, à portée des mines inépuisables de pétrole du district de *Pétrolia*, est une ville noire, le *Saint-Étienne* et le *Birmingham* des États-Unis. Il compte 220 000 habitants. L'*Ohio* est traversée à *Wheeling* par un beau pont qui fut longtemps le seul qui permit de passer le fleuve ; de la région carbonifère, il entre dans une délicieuse région, qui rappelait le bassin de la Seine à nos colons du dernier siècle, et coule entre de gracieuses collines, mollement ondulées, couvertes de pâturages, d'opulents vergers, de champs de céréales.

Au centre de cette contrée agricole est *Cincinnati*, surnommée *Porcopolis*, à cause des quantités prodigieuses de porc salé qu'elle expédie au monde entier. *Cincinnati* est une des belles villes de l'Union, bien bâtie, entourée de jardins et de promenades, pourvue d'une université et de collèges renommés qui la font rivaliser avec Boston. Elle compte 260 000 habitants.

A *Louisville* (100 000 hab.), fondée elle aussi par des Français, l'*Ohio* pénètre de nouveau dans une région carbonifère, puis finit à *Cairo*. L'*Ohio* est sujet à des inondations terribles : on a vu des crues de 20 mètres.

Tout le pays entre l'*Ohio* et les grands lacs est d'une fertilité exceptionnelle ; il est encore humide et spongieux, comme si les eaux des lacs écoulés dans le *Saint-Laurent* venaient de le quitter. « On dirait un delta soulevé et semé de blocs erratiques. » Cette région est traversée par le *Wabash*, qui lui-même communique avec l'*Érié*. Un de ses affluents traverse *Indianapolis* (50 000 hab.), qu'on a surnommé la ville des chemins de fer. À gauche l'*Ohio* reçoit le *Kentucky*, qui arrose des plantations de tabac et de céréales et traverse *Frankfort*, modeste capitale de l'État ; le *Cumberland*, qui passe à *Nashville* (26 000 hab.) ; le *Tennessee*, longue et pittoresque rivière que les bateaux peuvent remonter jusqu'à *Florence*.

Après l'*Ohio*, le seul affluent notable du *Mississippi* est l'*Yazoo*, qu'on peut considérer comme un long bayou du fleuve, qu'il atteint à *Wicksburg*.

Affluents de droite. — Le Mississippi reçoit à droite : le *Minnesota*, qui draine tout un chapelet de lacs ; la rivière du *Cèdre* ; celle des *Moines*, qui passe à Des Moines. Ces cours d'eau traversent les deux États de Minnesota et d'Iowa, hier encore le domaine des Indiens, aujourd'hui envahi par les agriculteurs allemands et canadiens. Les forts qui contenaient les tribus dispersées sont devenues des villes.

Le *Missouri*, plus long que le Mississippi, puisqu'il mesure 7 000 kilomètres, est formé par les trois rivières *Madison*, *Jefferson*, *Galatin*, qui prennent leur source dans les montagnes Rocheuses, près de celle de la *Columbia*. La première partie de son cours est torrentueuse et tourmentée. Il coule dans des cañons profonds, bouillonne pendant 9 kilomètres dans les Portes Rocheuses, où il est dominé par des falaises de 400 mètres de haut, multiplie ses rapides et ses cascades. Dans ses mouvements désordonnés il ronge ses rives, entraîne des pans entiers de forêts, dont il roule avec lui les troncs séculaires, et, après avoir contourné le plateau de Dacotah, gagne enfin la plaine, ses eaux sont lourdes et surchargées de limon. Il arrive ainsi à *Omaha-City*, l'embryon d'une grande ville future, à égale distance de Chicago et de Saint-Louis. C'est d'*Omaha-City* que part le chemin de fer du Grand Central Pacifique. Le Missouri arrose encore *Jefferson-City* et se mêle au Mississippi à *Alton*.

Il reçoit à droite le *Yellow-Stone*, qui traverse l'admirable Parc National dont nous avons parlé ; la *Nébraska*, qui finit à *Omaha-City* et qui est formée des deux Plattes : la *Platte du Nord*, qui conduit à la passe du Sud et arrose le fort *Laramie* ; la *Platte du Sud*, qu'emprunte la voie ferrée des Rocheuses et qui passe à *Denver-City* et près de *Cheyenne*. Déjà la colonisation atteint le plateau montagneux, et ces bourgs, jadis des coupe-gorges, rendez-vous d'aventuriers hasardeux, plutôt brigands que colons, deviennent des villes régulières, où l'école et l'église annoncent la civilisation.

Le Missouri reçoit encore le *Kansas*, qu'emprunte une voie ferrée rivale de celle de la *Nébraska*, et qui va de Saint-Louis à *Denver-City*.

Les autres affluents du Mississippi diffèrent des précédents, non par la longueur de leur cours, mais par l'abondance des eaux. L'*Arkansas*, qui traverse le désert sablonneux du Colorado et du territoire indien, a 3 500 kilomètres ; mais la navigation est interrompue sans cesse par les bas-fonds et les bancs de

sable qui affleurent la surface; la rivière même parfois s'évapore et disparaît sur plusieurs kilomètres, absorbée par la sécheresse et la chaleur étouffante de l'atmosphère. On se croirait dans le Sahara d'Afrique, et les Américains ont essayé d'acclimater dans ce pays le chameau. L'Arkansas arrose *Little-Rock*, juchée, comme son nom l'indique, sur une butte, qu'entourent les alluvions de la rivière et celles du Mississippi. L'Arkansas se grossit des deux *Canadiennes*; celle du sud n'a pas moins de 2 700 kilomètres, mais elle n'est navigable pour les pirogues que pendant 80 kilomètres, et son débit d'eau est très faible.

La *rivière Rouge* descend des plateaux du Texas et traverse les *Llanos Estucados*, dont elle entaille le calcaire en cañons profonds. Elle présente le phénomène curieux de prodigieux amoncellements d'arbres formant des *raft* ou radeaux sous lesquels l'eau disparaît. Tous ces arbres ont été arrachés aux forêts voisines : ils ne peuvent s'écouler que difficilement dans le Mississippi, dont les eaux les refoulent sans cesse; ils finissent par enlacer leurs branches et leurs racines, par souder l'un à l'autre leurs troncs giuants et par arrêter l'écoulement de la rivière, qui s'épanche en lacs, comme le lac *Caddo* et le lac *Bistineau*. Le *Great raft* obstrue la rivière sur 500 kilomètres de longueur. Malgré des efforts multipliés on n'a pu réussir à disjointre le faisceau de ses troncs solidement liés.

Bassin secondaire du Golfe. — Le golfe du Mexique reçoit, outre le Mississippi :

A gauche de ce fleuve, le *Chattahoochee*, qui passe à *Atlanta*, occupée par le général Sherman dans la guerre de sécession; l'*Alabama*, grossie du *Tombecke*, qui finit dans la baie de *Mobile*;

A droite : les rivières du Texas, dont le cours parallèle incline uniformément vers l'est, la *Trinidad*, le *Rio Brazos*, le *Colorado*, qui passe à *Austin*, capitale de l'État; enfin le *Rio del Norte* ou *Rio Grande*. Cette longue rivière, qui forme actuellement limite entre le Mexique et les États-Unis, a ses sources près de celles de l'Arkansas. Elle arrose les plateaux désertiques des Rocheuses, puis féconde quelques vallées du Nouveau-Mexique; mais le trait caractéristique de son bassin, ce sont ses étonnants cañons, au fond desquels disparaît la rivière, trahie seulement par le bruit de ses eaux, les lèvres de l'abîme se refermant presque sur elles. Le plus formidable de ces cañons est celui d'*El Passo*.

Bassin des Grands lacs. — Nous connaissons les Grands lacs, réservoirs du Saint-Laurent. Bien que cette mer intérieure d'eau douce appartienne plus spécialement au Canada, la plupart des villes sises sur ses bords appartiennent aux États-Unis. Quoique les lacs soient pris par les glaces pendant cinq mois de l'année, le mouvement des navires est supérieur à celui du détroit de Gibraltar et de l'isthme de Suez : à *Port-Huron* il a passé 40 000 navires en 1870.

Sur le lac *Supérieur*, *Superior City* et *Duluth*, bâties hâtivement par des spéculateurs effrénés, après une prospérité éphémère, n'ont pas tardé à languir presque entièrement abandonnées. La population s'est portée sur *Marquette* et vers les inépuisables gisements de cuivre de la presqu'île de *Keweenaw*. Pendant quelques années la fièvre du cuivre a sévi presque aussi intense que la fièvre de l'or en Californie.

On passe du lac *Supérieur* dans le lac *Huron* par un canal datant de 1855, qui permet d'éviter les rapides de *Sainte-Marie*. Le *Michigan* appartient tout entier aux États-Unis : c'est une magnifique nappe d'eau de 300 mètres de profondeur, le principal centre de l'activité commerciale des Grands lacs. Nous y remarquons *Milwaukee* (120 000 hab.), où domine l'élément germanique ; elle expédie les grains du Farwest, débite les planches des forêts du Wisconsin, possède d'immenses brasseries, où se fabrique la meilleure bière de l'Union. Ses établissements scolaires sont à bon droit renommés. Elle le cède pourtant à sa rivale *Chicago*, bâtie à l'extrémité sud du lac *Michigan*. *Chicago*, la ville Champignon, a étonné les Américains eux-mêmes par la rapidité de sa croissance. En 1837, elle n'avait que 4 000 habitants, pour la plupart entrepreneurs de pelleteries ; en 1873, un effroyable incendie la dévora presque tout entière : 17 000 maisons brûlèrent. Elle s'est relevée de ses ruines, plus prospère que jamais, et compte aujourd'hui près de 600 000 habitants. Son chiffre d'affaires s'élève presque à 3 milliards. Nulle part la spéculation n'est plus hasardeuse et plus effrénée, nulle part l'initiative plus hardie ; les fortunes colossales s'y font et s'écroutent en quelques jours. Bâtie sur des marécages, la ville s'affaissait lentement ; des cries gigantesques la soulevèrent sur ses bases et la tirèrent de son ornière. Un des plus admirables travaux de *Chicago* est son aqueduc souterrain, qui a sa prise d'eau au fond même du lac *Michigan*. *Chicago* est le plus grand marché de grains du monde entier ; elle en exporte à elle seule deux

fois comme les ports de la mer Noire et a nourri souvent l'Europe, sans elle exposée à de terribles famines. Elle fait en grand le commerce de bois et fabrique des maisons, dont tous les ais sont numérotés, et qui sont expédiées dans tout le Farwest. Dans ses abattoirs et ses boucheries, 10 000 bêtes peuvent être égorgées, dépecées, salées. En une année, Chicago a expédié ainsi la chair de 4 500 000 porcs, 900 000 bœufs, 350 000 moutons.

Sur la rivière *Saint-Clair*, qui écoule le lac Huron dans le lac *Érié*, se trouve *Détroit*, fondée par un Français, la première ville du monde après Swansea pour le traitement du minerai de cuivre (90 000 hab.). Sur le lac *Érié*, nous signalerons *Toledo* (50 000 hab.), qui fait concurrence à Chicago; *Cleveland* (100 000 hab.), où se raffine la plus grande partie du pétrole de la Pensylvanie; *Érié*, le port de New-York sur les Grands lacs; *Buffalo*, bâtie près du Niagara, dont elle utilise les pouvoirs d'eau pour ses usines. Elle a jeté sur l'abîme un pont gigantesque de 4 200 mètres de long, et qui porte huit chemins de fer. Comme Chicago, elle prend ses eaux dans le lac et les distribue dans la ville par des pompes élévatoires qui sont un merveilleux ouvrage d'art (150 000 hab.). Enfin, sur le lac *Ontario*, il faut citer encore *Rochester* et *Oswégo*.

États du centre.

ÉTATS.	CAPITALES.	VILLES PRINCIPALES.
Virginie occidentale	Wheeling.	»
Ohio.	Columbus.	Cincinnati, Cleveland, Toledo.
Indiana.	Indianapolis.	»
Illinois.	Springfield.	Chicago, Nauvoo.
Michigan.	Lansing.	Détroit.
Kentucky.	Frankfort.	Louisville.
Tennessee.	Nashville.	Memphis.
Alabama.	Montgomery.	Mobile.
Mississippi.	Jackson.	Natchez, Wiksburg.
Louisiane.	Bâton-Rouge.	La Nouvelle-Orléans.
Texas.	Austin.	Galveston, Houston.
Arkansas.	Little-Rock.	»
Missouri.	Jefferson.	Saint-Louis.
Iowa.	Iowa-City.	Des Moines.
Minnesota.	Saint-Paul.	»
Wisconsin.	Madison.	Milwaukee, Marquette.
Kansas.	Leavenworth.	Kansas-City.
Nébraska.	Omaha-City.	»
Territoire de Dakota.	Yankton.	»
Territoire indien.	Talequal.	»

Versant du Pacifique. — Ce versant est le moins bien pourvu de rivières, et ces rivières sont peu navigables à cause des sierras qui avoisinent la mer. Deux grands cours d'eau couvrant chacun une superficie supérieure à celle de la France apportent cependant leurs flots au Pacifique : ce sont la Columbia et le Rio Colorado.

La *Columbia* est constituée par deux branches d'inégale longueur. La Columbia proprement dite, la moins longue des deux, naît au mont Hooker, dans le Dominion, court de lac en lac et pénètre dans le territoire de Washington au *fort Sheperd*; elle tord ses ondes froides dans les gorges profondes des plateaux des montagnes Rocheuses et reçoit un affluent qui double sa puissance, le *Lewis Fork*, à la limite même des territoires de Washington et de l'Orégon. Le *Lewis*, la véritable branche maîtresse, sort du Parc National, traverse le pays d'Idaho, stérile et sec, portant encore les traces de l'agitation volcanique du sol à une époque lointaine, et, de défilé en défilé, de chute en chute, gagne le confluent de la Columbia. La violence réunie des deux fleuves a raison du colossal obstacle du Cascade Range, qui est traversé entre le mont Hood et le mont Sainte-Hélène par un cañon de 150 kil., dont les parois n'ont pas moins de 1000 mètres. Une nouvelle série de cascades conduit la Columbia jusqu'à son vaste estuaire, gardé par la petite ville d'Astoria. Un formidable mascaret, qui noie les campagnes des rives de la Columbia, rend malheureusement trop périlleux l'accès du port et du fleuve.

Quant au *Rio Colorado*, il semble appartenir à un monde tout différent. Son bassin est un des plus arides, un des plus chauds de l'Amérique, un des moins peuplés. Quelques tribus d'Indiens vaguent seules en quête de proie dans les solitudes qu'il traverse sans les féconder. Il est formé de trois rivières, le *Green-River*, le *Yampah*, le *Rio Grande*. Il doit son nom à la nature ferrugineuse du sol qu'il arrose, et qui lui donne une couleur de rouille. Ses cañons sont encore plus effrayants que ceux de la Columbia et du Rio del Norte. L'un d'eux, le Grand Cañon, a des parois de 1500 mètres; c'est à peine si le bruit du torrent qui mugit parvient au bord de la fissure béante. On trouve sur le Colorado nombre de monuments qui datent des Aztèques et qui probablement servaient de défense aux peuples du Mexique contre les populations sauvages du Nord. Avant de finir dans la mer Vermeille, le Colorado reçoit le *Colorado Chiquito*, le *Rio Virgen* et le *Rio Gila*.

Entre ces deux grands fleuves, quelques cours d'eau sinueux arrosent la Californie heureuse : ce sont le *Klamath*, le *Rio Sacramento*, qui passe dans la jolie ville de *Sacramento* (30 000 hab.), et le *San-Joaquin*, venant l'un du Nord, l'autre du Sud, et qui s'unissent avant de se jeter dans la superbe baie de San-Francisco. Le double bassin de ce fleuve est d'une incomparable fertilité. Après avoir été enrichie par ses mines et envahie par une foule d'aventuriers, la Californie prospère aujourd'hui par l'agriculture. On connaît les forêts d'arbres géants qui sont la merveille du Yosemite. La Californie produit un blé supérieur comme qualité, des vignes dont les fruits rappellent par leur volume ceux de la vallée de Chanaan. Ses immenses troupeaux de moutons livrent à l'industrie 32 millions de livres de laine, dont une partie est travaillée dans les fabriques de San-Francisco. Enfin ses soieries, entre les mains des Chinois, rivalisent avec les soieries de Lyon.


 États et territoires de l'Ouest.

ÉTATS.	CAPITALES.	VILLES PRINCIPALES.
Territ. de Montana.	Virginia-City.	»
— d'Idaho.	Florence.	»
— de Wyoming.	Cheyenne.	Fort Laramie.
État du Colorado.	Denver-City.	»
Territ. du Nouveau-Mexique	Santa-Fé.	»
— d'Arizona.	Prescott.	»
— d'Utah.	Great Salt Lake-City.	»
État du Nevada.	Carson-City.	Virginia-City.
Territ. de Washington.	Olympia.	»
État d'Orégon.	Salem.	Portland.
Californie.	Sacramento.	San-Francisco, Marysville, Stockton.

Il faut ajouter à ces États et territoires un vaste pays, l'*Alaska*, acheté à la Russie en 1867 pour 38 millions.

L'*Alaska*, grand comme deux fois la France, mais peuplé seulement de 55 à 60 000 habitants, est baigné par l'Océan Glacial, la mer de Behring et le Pacifique. Ses côtes sont extrêmement découpées, semées d'une multitude d'îles, et se prolongent par un archipel connu sous le nom d'îles *Aléoutes*; plusieurs d'entre elles sont volcaniques. L'archipel *Alexandre* renferme la capitale actuelle, *Sitka*.

C'est dans l'Alaska que commencent les montagnes Rocheuses. La plupart de leurs sommets sont d'origine volcanique; le géant de la chaîne, le mont *Saint-Élie* (4 863 m.), est encore en pleine activité. L'or, le charbon, le cuivre, abondent dans leurs flancs. Le fleuve principal, le *Youkon* (3 000 kil.), serait un cours d'eau superbe partout ailleurs que sous ces latitudes boréales: il mesure vers son cours moyen 2 kilomètres d'une rive à l'autre. Son bassin est rempli d'immenses forêts, qui commencent à être exploitées. Il reçoit le *Porcupine River*. Les habitants appartiennent à la famille des Esquimaux et des Aléoutes. Les blancs sont encore rares; on en compte 2 000 à peine.

Races et populations des États-Unis. — Malgré leur prospérité inouïe, le chiffre de la population, évalué à 50 452 865 habitants, les États-Unis sont encore un pays en formation, et la race n'a rien de fixe et d'homogène. Au commencement du siècle, les États-Unis comptaient seulement 3 millions d'habitants. Cet accroissement est dû à deux causes principales: l'excédent des naissances, excédent tout naturel dans un pays jeune où ne manquent ni le travail ni l'espace; puis l'émigration, qui depuis 1847 ne cesse de verser annuellement dans les ports de l'Union 3 à 400 000 individus. C'est surtout New-York qui est le port de l'émigration. Jadis les infortunés qui fuyaient leur patrie arrivaient entassés dans des cales malsaines, véritables esclaves à la merci de ceux qui voulaient bien les engager. Aujourd'hui, les bureaux d'émigration sont à New-York supérieurement aménagés, avec des salons, des bureaux de poste, des salons de toilette, etc. Au Labor-Exchange se font les demandes et les offres de travail. Le Railroad-Department délivre aux nouveaux venus des billets de chemin de fer pour toutes les villes où ils veulent se diriger.

Les premiers habitants, les *Indiens*, ne se voient guère plus que dans l'Ouest. On a déploré maintes fois l'extinction rapide de cette race, qui ne sera bientôt plus, dit-on, qu'un souvenir. Les guerres continuelles, l'abus des spiritueux, le contact d'une civilisation supérieure, ont eu raison de ces anciens possesseurs du sol; refoulées peu à peu par les pionniers et les agriculteurs, leurs tribus vivent misérablement parquées dans des territoires de chasse insuffisants, à la merci de l'administration de Washington, qui leur délivre des vivres et des vêtements. Les Sioux vivent ainsi dans le Dacotah et le Montana, les Comanches dans les plaines du Texas, les sau-

vages Apaches dans l'Arizona et sur la frontière mexicaine. C'est à peine s'ils seraient encore 500 000. Il convient de rabattre quelque peu de ces exagérations. Il n'est pas douteux que les Peaux-Rouges, chasseurs et réfractaires à la civilisation, diminuent et tendent à disparaître; on ne compte pas ceux qui, comme les Cherokees, les Chippeways, les Creeks, etc., au Nord; les Natchez, au Sud, ont renoncé à la vie nomade, se sont fixés au sol, sont devenus agriculteurs et sont peu à peu assimilés.

Leurs vainqueurs, les descendants des Anglo-Saxons de la guerre de l'Indépendance, comptent à peine pour la moitié dans la population de l'Union, et sont noyés, à l'ouest surtout, dans les flots des immigrants. Ce sont eux qu'on désigne surtout sous le nom de Yankees. Ils se distinguent, au bout de quelques générations, des nouveaux arrivants : la barbe devient rare et rude, les yeux mobiles et vifs cachés sous des arcades sourcilières profondes, les pommettes saillantes, le système osseux très développé, le visage allongé, la peau terreuse et parcheminée. Par l'effet naturel de l'appropriation au milieu, il semble que le Yankee retourne au type Peau-Rouge.

Les nègres aujourd'hui émancipés comptent pour 4 millions, les mulâtres pour 600 000 individus. On ne sait ce que va devenir cette race livrée à elle-même; il ne semble pas qu'elle s'accroisse depuis la guerre de sécession. Leur vie, en somme, est plus précaire, plus misérable qu'avant la libération, et beaucoup n'apprécient dans la liberté que la faculté qui leur est laissée de s'abandonner à la paresse et au vice. Mais pour les nègres aussi il est bon de faire des réserves et de ne pas écouter à la lettre les récriminations intéressées des gens du Sud. Il est certain que le nègre s'est modifié dans les États-Unis au physique et au moral : le teint a pâli, les traits se sont affinés, la physionomie a gagné dans son ensemble. Lui aussi tend à se rapprocher du blanc. En même temps, la capacité intellectuelle s'est développée. Beaucoup de noirs réussissent non seulement dans les métiers, mais dans les carrières libérales; il en est qui sont avocats, médecins, musiciens délicats. Évidemment la race progresse et contribuera dans une proportion notable à la formation du type futur de l'Américain.

Parmi les immigrants, l'apport celtique semble dominer. Nous ne parlons que pour mémoire des Français, qui sont à peine 250 000, établis surtout dans le bassin moyen et infé-

rieur du Mississipi. Les habitants de l'Angleterre, assez improprement appelés Anglo-Saxons, sont primés eux-mêmes par les Irlandais et les Écossais. Il y a plus d'Irlandais aux États-Unis que dans la mère patrie; ils sont au moins 6 à 7 millions aujourd'hui. Ils apportent au delà de l'Atlantique leurs qualités et leurs défauts, leur humeur querrelleuse et gaie, leur imagination vive et hardie. Beaucoup s'engagent comme hommes de peine, terrassiers, maçons, entrent dans les manufactures de l'Est. La plupart des domestiques, hommes et femmes, viennent d'Irlande.

Les Canadiens français qui passent le Saint-Laurent et les Grands lacs, attirés aux États-Unis par le mirage d'une fortune rapide, sont très nombreux; mais à cause des facilités de communication d'un pays à l'autre, on connaît mal leur nombre exact. Ils ne sont pas moins de 600 000, et leur nombre s'accroît de jour en jour. Ils se portent principalement dans les États voisins des Grands lacs et dans ceux de la Nouvelle-Angleterre; le seul petit État de Rhode-Island en possède 30 000.

Les Scandinaves, les Suisses et les Belges se portent aussi aux États-Unis, les premiers surtout, qui envoient en moyenne 15 à 20 000 immigrants par an. Il n'est pas jusqu'aux Irlandais qui n'abandonnent leur triste patrie pour la grande République.

Mais les plus nombreux, après les Irlandais, sont les Allemands. Chaque année, 200 à 300 000 Germains partent des ports de Hambourg, de Brême, d'Anvers et du Havre pour aborder à New-York. C'est surtout depuis la guerre de 1870-71, et la misère qui a suivi l'ère des milliards, que l'émigration s'est précipitée. Il y a autant de Mecklembourgeois dans l'Union que dans les deux Mecklembourgs; la Bavière a perdu 1/20 de sa population. Il y a en tout près de 3 millions d'Allemands aux États-Unis. Ils peuplent surtout les territoires de l'Ouest et se font agriculteurs. Leur race, molle et peu résistante, ne maintient pas longtemps son originalité et se perd rapidement dans l'ensemble de la population.

Bien différents sont les Chinois, qui comptent déjà 100 000 individus en Californie. Cette émigration des jaunes est redoutable pour la concurrence qu'ils font partout aux blancs. Sobres, infatigables, l'esprit tendu vers le gain, doués d'une adresse incroyable, les Chinois envahissent peu à peu tous les métiers, chassent l'Irlandais et l'Allemand des manufactures,

posent les rails des chemins de fer, cultivent le sol, font la banque. On ne peut plus se passer d'eux, et cependant on les déteste; chaque nouvel arrivage de Chinois est le signal d'une émeute. Malgré tout, le Chinois se fait sa place, courbe le dos sous les persécutions, se rend indispensable et trouve à s'enrichir où le blanc désespère de vivre; sa médiocrité tenace l'emporte sur les hautes facultés de l'Anglo-Saxon.

Ainsi, toutes les races, tous les peuples, concourent à l'accroissement et à la prospérité de la grande République du Nord.

Gouvernement. — Le *Congrès*, réuni à Washington, est formé du *Sénat*, qui représente les États à raison de deux sénateurs par État, et du *Corps législatif*, qui représente la population et dont les membres sont élus par le suffrage universel. Le pouvoir exécutif appartient à un *président* élu pour quatre ans par des électeurs égaux en nombre aux membres des deux Chambres. Le *pouvoir judiciaire* est, aux États-Unis, séparé des pouvoirs législatif et exécutif. Les membres de la *Cour suprême*, gardiens de la Constitution, peuvent arrêter les lois inconstitutionnelles et mettre en jugement le président et les législateurs; en outre, chaque État a sa constitution et ses chambres, qui fixent toutes les mesures concernant l'État, à l'exception de celles qui regardent la République tout entière.

Armée. — L'armée, recrutée par enrôlements volontaires, ne compte que 28 571 hommes; les milices peuvent en porter le chiffre à 3 millions.

Marine. — L'armée de mer, plus considérable que l'armée de terre, compte 45 000 hommes. Les États-Unis possèdent 25 cuirassés, 123 vapeurs, etc.

Commerce. — Le chiffre des importations, en 1877, s'est élevé à 492 millions de dollars (le dollar valant 5 f. 35 cent.); les exportations s'élevaient, la même année, à 676 millions de dollars.

Industrie. — Les États-Unis, qui étaient surtout un pays producteur de matières premières, aspirent à devenir pays industriel et à se passer presque absolument de l'Europe. Des droits d'entrée onéreux ont donc été frappés sur les matières ouvrées de l'étranger et les États se sont mis à fabriquer. La cherté de la main-d'œuvre a été compensée par le perfectionnement de l'outillage et des machines qui suppléent au travail de l'homme. Aujourd'hui l'Amérique travaille dans ses États

du nord-est une partie du coton qu'elle produit; les villes de Manchester, Lowell, Boston, etc., sont devenues de vastes cités cotonnières; le fer est surtout travaillé à Philadelphie et à Pittsburg. Les soieries prétendent chasser des marchés américains les produits similaires de Lyon et de l'Italie. L'horlogerie de Witham, Newhaven, etc., a porté un coup désastreux à la fabrication suisse.

Les mines. — Il n'est pas un pays au monde, la Chine peut-être exceptée, qui renferme des richesses carbonifères égales à celles des États-Unis. La production du monde entier étant évaluée à 260 millions de tonnes, la part des États-Unis est de 60 millions environ. La Pensylvanie à elle seule fournit le tiers de ce chiffre; viennent ensuite, par ordre d'importance, l'Ohio, l'Illinois, le Maryland, l'Indiana, le Missouri, la Virginie occidentale, le Kentucky, l'Iowa, etc.

Le fer se rencontre presque partout. La production totale s'est élevée à 3 millions de tonnes. La Pensylvanie occupe le premier rang pour le fer comme pour la houille. La montagne de fer de Cornwall recèle, dit-on, à elle seule, 40 millions de tonnes d'un minerai qui vaut celui de l'île d'Elbe. Sur les bords du lac Champlain s'élèvent les *Iron mountains*, qui donnent 400 000 tonnes par an. Ces gisements sont cependant dépassés en richesse par ceux du Michigan et du lac Supérieur, près de l'Anse et de Marquette; ils sont encore à peine exploités.

La production de l'huile minérale est prodigieuse: en six ans, l'Amérique a retiré de ses 4 250 puits 10 millions de barils de pétrole, chacun de 460 livres. Le district de Pétrolia, dans la Virginie occidentale, a de véritables ruisseaux de pétrole, et des villes se sont bâties sur ces cours d'un nouveau genre: *Oilcity*, *Oilcreek*, *Pithole*, etc. Cette huile est raffinée surtout à Pittsburg et à Cleveland.

Un ouvrier au service du capitaine des gardes de Charles X, Sutter, trouva les premières pépites d'or près de Sacramento. Il se produisit alors vers la Californie un *rush* formidable; la fièvre de l'or s'empara du monde entier. De 1848 à 1873, la Californie a produit 5 milliards d'or; les autres États de l'Ouest, un tiers environ. Aujourd'hui la fièvre s'est ralentie, et la production est devenue normale. De grandes compagnies ont remplacé les entreprises individuelles. On attaque les montagnes de quartz aurifère au moyen de jets hydrauliques d'une grande puissance qui désagrègent la roche et l'entraî-

nent dans des canaux où se fait le départ entre le gravier et le métal. Le mercure qui sert pour cette opération est fourni par les mines de New-Almaden, situées au sud de San-Francisco. On a calculé que la longueur des canaux qui amènent l'eau dans les mines allait à 10 000 kilomètres. Le sol, bouleversé dans cette région, présente un aspect chaotique et l'image d'un grand bouleversement de la nature.

Les montagnes de l'Ouest ne sont pas moins riches en argent qu'en or : c'est sur le revers oriental de la sierra que l'argent se trouve de préférence. Les deux États producteurs sont le Néveda et l'Utah. Les mines de Virginia-City ont rendu 200 millions en 1875, et la production totale, la même année, a été de 260 millions. La veine la plus riche connue est le filon de Comstock, qui a donné jusqu'ici à la seule compagnie de Virginia 215 millions.

Chemins de fer. — Les États-Unis possèdent à peu près autant de chemins de fer que le reste du globe, c'est-à-dire 117 000 kilomètres. La plupart de ces railways sont à une seule voie; les gares sont plus que modestes; le ballast est presque partout inconnu. Le plus célèbre de ces chemins de fer est le *Central Pacific*. Les deux points de départ de la voie furent Sacramento et Omaha-City. L'adjudication fut accordée à deux compagnies rivales; la limite de leurs concessions devait être le point où toutes deux se rencontreraient. Le travail a été conduit avec une rapidité étonnante, malgré les ponts et les tunnels qu'il a fallu pratiquer dans la région montagneuse. Commencée en juillet 1862, la voie a été achevée le 10 mai 1869. L'avantage a été obtenu par les Chinois, qui en un seul jour ont posé 16 kilomètres de rails. Le lieu de rencontre a été nommé Victory-Point. Aujourd'hui on peut aller en 8 jours de New-York à San-Francisco (5 600 kilom.).

MEXIQUE.

Les États-Unis mexicains ne répondent par l'étendue ni à l'ancien empire aztèque de Montézuma ni à la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Le Guatémala s'en détacha le premier et se constitua, ainsi que les petites républiques de l'Amérique centrale, en État indépendant. Des guerres malheureuses firent tomber au pouvoir des États-Unis la Californie, les plateaux d'Arizona et du Nouveau-Mexique. Le Texas, après avoir formé quelque temps un état républicain à part, dépend aujourd'hui du gouvernement de Washington. Tel qu'il est présentement, le Mexique occupe encore une superficie de 2 millions de kilomètres carrés environ.

Les Espagnols, qui en 1519 conquièrent le Mexique sous la conduite de Fernand Cortez, y trouvèrent non plus des Indiens nomades et vivant à l'état de tribus, mais des populations fixées au sol, habitant des villes populeuses et riches, jouissant d'une civilisation originale et relativement avancée. Ils connaissaient le calendrier, la division du temps en années et en mois, calculée suivant les mouvements des astres; ils élevaient à leurs divinités des pyramides exactement orientées, qui étaient, non comme en Égypte, des tombeaux de rois, mais les piédestaux gigantesques de temples et d'autels; ils se servaient, comme les anciens Égyptiens, de l'écriture figurée ou hiéroglyphique et possédaient des livres renfermant les rites de la religion et les annales de leur pays. Leurs mœurs étaient douces et policées. Ils accueillaient les Espagnols, qu'ils regardaient comme des êtres supérieurs, avec un empressement plein de sympathie et de respect, qui ne se tourna que plus tard en haine. Cortez vanta la grâce de leurs manières et de leurs jeux, leur amour pour la nature et pour les fleurs, dont ils aimaient comme aujourd'hui à se parer. La religion était en retard sur les mœurs et admettait encore les sacrifices humains aux divinités de la guerre. La société était divisée en castes, sacerdotale, militaire, agricole. Ils connaissaient

diverses formes de gouvernement. Si l'empereur à Mexico était investi du pouvoir religieux et politique, les premiers Mexicains qui virent les Espagnols, les Tlascalans, étaient constitués en république. En somme, le pays paraît avoir été plus peuplé, plus prospère, plus heureux qu'avant la venue des Européens.

Des civilisations plus anciennes semblent avoir précédé au Mexique celle qu'y trouvèrent les compagnons de Cortez. Elles eurent vraisemblablement comme théâtre la partie méridionale du pays, les provinces de Tabasco et du Yucatan ; là se retrouvent les ruines de Milla, de Tulha, surtout celles de Palenqué, qui mesurent 7 à 8 lieues de circonférence, avec des bas-reliefs, des hiéroglyphes, des restes de construction qui rappellent, dit-on, l'art mauresque. Les Aztèques, venus probablement des bords du Mississipi, avaient été précédés par les Tolteques au septième siècle de notre ère, les Chichimèques au douzième, qui ont conservé dans la province de Michoacan leurs coutumes et leur langue distinctes, les Nahuatlèques ; enfin vinrent les Aztèques au commencement du treizième siècle : ce sont eux qui bâtirent la capitale, Mexico. On dit que ce sont les Tolteques qui civilisèrent le plateau d'Anahuac, construisirent les villes, les chemins, les aqueducs, les pyramides, enseignèrent aux indigènes la culture du maïs et du coton, leur apprirent la fonte et la taille des métaux. Au moment où les Espagnols envahirent le Mexique on peut induire de divers indices que le pays se trouvait dans une ère de décadence et travaillé par des discordes intestines qui rendirent la conquête plus facile.

Le joug des Espagnols fut très dur. Ils obligèrent les Indiens au travail des mines, qui les décima. Ils firent peser sur le Mexique une oppression politique, religieuse et économique qui provoqua enfin une insurrection générale. Le signal en fut donné par Hidalgo, curé de Dolorès, et par Morelos ; tous deux furent fusillés. Mais les créoles s'étant joints aux Indiens, Iturbide chassa le vice-roi espagnol et se fit proclamer empereur (1821). Lui-même tomba bientôt du pouvoir, et la république fut établie.

Côtes. — Le Mexique est baigné par deux Océans, le Pacifique et le golfe du Mexique. Les côtes du golfe du Mexique sont basses, sablonneuses et extrêmement insalubres ; elles sont bordées d'étangs et de lagunes où se mêlent les eaux douces et les eaux saumâtres, et qui, sous l'influence d'une

température torride, dégagent des miasmes pestilentiels et engendrent le terrible vomito-negro ou fièvre jaune. Pendant la moitié de l'année, l'accès des ports est difficile, à cause des vents qui soufflent du nord-est et des violentes tempêtes qui soulèvent la mer. Le courant qui contourne le golfe ajoute encore aux périls de la navigation ; il jette sur les côtes des sables qui contribuent pour leur part à obstruer les anses et à les fermer de longues flèches marécageuses. Les ports sont rares, tant à cause de l'insalubrité du littoral qu'à cause du peu de sécurité qu'il présente aux vaisseaux. Signalons *Tampico de Tamaulipas*, ville récente au débouché d'une vallée fluviale d'une fertilité exceptionnelle ; la *Vera-Cruz* (15 000 hab.), qui est le port oriental de Mexico, et par où s'exporte la plus grande partie des productions du pays. Elle manque d'eau, sa rade est peu sûre ; la fièvre jaune y règne en permanence, et la plupart des habitants la désertent dans la saison des pluies pour chercher sur les plateaux un air plus salubre. La *Vera-Cruz* est défendue par le fort de *Saint-Jean-d'Ulloa*, qui fut pris par les Français en 1838.

La longue presqu'île du *Yucatan*, découverte par Grijalva, et qui se termine par la pointe de *Catoche*, en face de Cuba, est formée d'un énorme bloc calcaire et poreux ; les eaux filtrent au travers sans demeurer à la surface et s'échappent en innombrables sources, qui jaillissent à la base du plateau au milieu même des flots de la mer. Point de port, sinon celui de *Campêche* (15 000 hab.), qui exporte l'acajou et des bois de teinture. Les côtes sont malsaines et bordées de mangliers qui forment au rivage une ceinture verte.

Les côtes de l'Océan Pacifique ne valent pas mieux que celles du golfe : elles sont extrêmement chaudes et insalubres et ne présentent que de rares abris. La plus grande partie du littoral est formée de roches abruptes, qui terminent le rebord du plateau mexicain. Le port d'*Acapulco*, taillé en plein granit, rivaliserait avec celui de San-Francisco si la ville n'était comme inhabitable par l'excès de la chaleur : c'est cependant le port occidental de Mexico et le pendant de la *Vera-Cruz*. *San-Blas*, à l'embouchure du plus grand fleuve mexicain, le *San-Yago*, est peu sûr et malsain ; le gouvernement de Mexico y a établi un arsenal maritime. *San-Blas* est le port de *Tepic*, jolie ville située dans la région des premiers plateaux. *Mazatlan* (12 000 hab.) a plus d'animation que *San-Blas*, mais est comme elle le séjour de la fièvre.

Le golfe de Californie ou mer Vermeille est ainsi nommé de la couleur de ses eaux teintes en jaune rougeâtre par le Rio Colorado, qui y débouche après avoir traversé des terrains ferrugineux. Il sépare de la côte la *presqu'île de Californie*, que termine le cap *San-Lucas*. C'est une terre aride et désertique, couverte d'efflorescences salines; d'énormes cactus sont la seule végétation de vastes plaines brûlées par le soleil. Dans quelques vallées prospère la vigne. Les habitants, presque tous Indiens, vivent de la pêche de la tortue et de la pêche des huîtres perlières; toutefois cette pêche n'est pas sans danger à cause des monstres marins qui hantent ces parages. La capitale est *Loreto*, qui est en même temps un port.

Orographie. — Le Mexique tout entier jusqu'à l'isthme de Tehuantepec forme un haut plateau légèrement incliné vers le nord et vers l'est et dont les rebords longent l'Océan Pacifique et le golfe que creuse l'Atlantique entre les deux Amériques. Les sierras sèches et altérées qui enferment les plateaux de l'Utah et de l'Arizona, en se continuant dans le Mexique, se rapprochent de plus en plus, entremêlent leurs ramifications, délimitent des plateaux secondaires dont les eaux n'ont pas d'issue. L'arête occidentale, haute de 3 000 mètres, tombe presque à pic sur le littoral d'alluvions chaud et humide. En quelques heures, par d'effroyables ravins, on descend de la crête aux ports de la côte. L'arête orientale, nommée *Sierra Madre*, *Sierra de Léon* et de *Tamaulipas*, est presque aussi rapprochée des flots du golfe; les pentes sont à peine moins raides, et les degrés du plateau plus commodément ménagés. Ce sont les cours d'eau qui ont frayé les routes accessibles. Par contre on peut aller presque sans obstacle de Mexico à Paso del Norte, dans le sens de l'axe médian du plateau. Dans cette route, le voyageur ne cesse de descendre insensiblement. L'altitude de Mexico est au-dessus de 2 000 mètres; sur les bords du Rio del Norte, à la limite commune du Mexique et des États-Unis, elle est à peine de 1 000 mètres. Au centre se creuse une série de dépressions et de cuvettes lacustres dont le contenu s'est en partie évaporé à cause de la siccité extraordinaire de l'atmosphère. Dans les formations de ce plateau le granit prédomine; il en est la base, et apparaît presque seul dans le rebord occidental. Les sierras du golfe présentent en outre des formations calcaires que ravinent les torrents et de magnifiques porphyres aux lignes capricieuses et tourmentées, profondément ébréchées; ces rochers porphyriques, dont quel-

ques-uns affectent la forme d'orgues, sont particulièrement remarquables dans le district de Guanajuato. Dans la partie méridionale, s'élançe d'un plateau de 2 500 à 3 000 mètres la chaîne des volcans. La plupart ont des cratères éteints ou ne lancent plus que des fumerolles ; la neige couronne leurs sommets, mais ne se maintient guère au-dessous de 3 500 mètres. Ce sont le *Popocatepetl* (5 400 mètres), le *Nevado de Toluca* (4 607 mètres), le *Coffre de Perote* (4 088 mètres), le *Cittaltepetl* ou pic d'Orizaba (4 786 mètres), dont les flancs sont revêtus de magnifiques forêts, et qui de son cratère exhale sans cesse une fumée lumineuse à qui la nuit prête de magnifiques transparences. Les convulsions volcaniques sont rares au Mexique ; il faut signaler pourtant le volcan de *Jorullo*, qui, dans une nuit de 1759, se souleva de terre à la hauteur de 500 mètres, vomissant la lave par 2 000 bouches subitement ouvertes.

Les montagnes du plateau d'*Anahuac*, c'est le nom qu'on donne à l'ensemble du grand plateau mexicain, sont d'une richesse métallifère devenue légendaire. Au temps de la domination espagnole, le Pérou fournissait l'or, le Mexique l'argent. Les gîtes les plus riches en minerais étaient exploités dans les districts de Guanajuato, de Zacatecas, de San Luis de Potosi, de Durango. Depuis le commencement du siècle la production minière a beaucoup baissé, non que les filons se soient épuisés ou que les montagnes n'en recèlent plus en aussi grand nombre, mais parce que l'affluence des mineurs s'est portée de préférence en Californie ou dans le Nevada, et parce que les Indiens ne sont plus astreints par la force au dur travail que les Espagnols leur imposaient. La production de l'argent n'est plus annuellement au Mexique que de 24 millions ; celle de l'or atteint à peine un million.

L'isthme de *Tehuantepec*, sillonné par le *Goazacoalcos*, souligne la base du plateau mexicain. Il a été souvent question d'ouvrir par cette basse vallée une communication entre les deux Océans. Cortez y songea le premier ; les divers gouvernements que le Mexique s'est donnés ont repris cette idée ; quelques-uns même ont fait commencer les premiers travaux de nivellement. L'œuvre n'a jamais été poussée jusqu'à l'exécution, à cause des révolutions périodiques qui agitent le pays et ruinent ses finances. Cette région méridionale du Mexique diffère absolument de la précédente. Dans les provinces de Chiapa, de Tabasco, du Yucatan, la forêt vierge s'étend par delà l'horizon, avec son sol humide, son humus exubérant de

puissance végétative, ses fleuves navigables, ses montagnes aux profils plus arrondis et aux pentes moins abruptes.

Zones de culture et de climat. — Le Mexique, à cause de son relief montagneux, a tous les climats et résume toutes les cultures. Le long du littoral et jusqu'à 1 000 à 1 200 mètres s'étendent les *Tierras calientes* ou terres chaudes. L'Européen risque sa vie à les habiter, à cause des fièvres qu'engendre le sol humide et surchauffé; mais la flore tropicale y étale toute sa splendeur : l'indigo, le coton, la canne à sucre, le bananier, dont le Mexicain fait sa principale nourriture, la vanille, le cacao, le nopal à cochenille, le jalap, toutes les plantes des pays chauds, y prospèrent sous un ciel qui épuise l'homme. A 1 200 mètres et jusqu'à 2 000 s'étend la région des *Tierras templadas* ou terres tempérées. La moyenne de la température est de 20 à 22 degrés. C'est dans cette zone que se sont élevées la plupart des villes mexicaines. On y retrouve nos fruits et nos plantes du midi de l'Europe, l'oranger, le citronnier, le maïs, le froment, la patate; on y cultive l'agavé, dont les habitants retirent la boisson nationale appelée la pulque. Au-dessus s'étendent les *Tierras frías*, terres froides ou plutôt fraîches. La température est de 17 degrés en moyenne et remarquablement égale; à peine voit-on quelques jours en hiver la neige et le givre. Cette région produit nos céréales et nos fruits. Au-dessus s'élèvent les sommets géants. Le haut plateau est en général très sec et même aride. La région de la *Sonora* et du *Bolson de Mapimi* ne vaut pas mieux que l'Arizona ou le Nouveau-Mexique : le sol est crevassé par la sécheresse, les arbres très rares; les sels de potasse et de soude affleurent sur la surface. On a trouvé dans des grottes de la *Sonora* des sépultures aztèques : les morts, couchés ou accroupis, enveloppés de leurs plus riches vêtements, étaient conservés comme des momies. Dans les environs de Mexico, le sol est meilleur, mais la sécheresse est encore son défaut; les montagnes qui avoisinent la capitale sont dénudées comme les sierras castillanes, et le sel se rencontre aussi à fleur de terre. Les orages se forment et éclatent au-dessous, dans les *tierras templadas* et *calientes*.

Ses mines, ses productions végétales, ne sont pas les seules richesses du Mexique; il faut y joindre ses troupeaux. Les chevaux à demi sauvages errent en masses compactes, prêts à fuir effarés, au moindre bruit, dans les steppes brûlées de la *Sonora*. Les bœufs, les mulets, les moutons, sont aussi très

nombreux : on cite des propriétaires qui nourrissent dans leurs immenses terrains de pâture des troupeaux de 20, 30 et 40 000 bêtes à cornes. Mais le Mexique n'est plus le pays producteur par excellence de bestiaux ; il vient bien après les Pampas et l'Australie.

Hydrographie. — Le plateau mexicain n'envoie à ses deux bords aucun fleuve navigable ; tous ont des cañons tortueux et enténébrés, des cascades, des maigres. Les sources ne sont abondantes qu'à la base des montagnes ; les plateaux, composés de calcaire poreux ou de porphyres fendillés, ne retiennent point l'humidité. Les cours d'eau qui s'y forment s'étalent en marécages ou finissent dans des lacs, comme dans les plateaux de l'Utah et de l'Arizona. On ne peut citer comme rivières que le *Rapido*, qui prend sa source dans la région minière de Zacatecas et de San-Luis de Potosi et finit dans la lagune de Santander ; le *Rio Verde*, le *Balzas* et le *San-Yago*, dont l'une des sources est voisine de Mexico, l'autre de San-Luis de Potosi, et qui finit par un delta insalubre près de San-Blas. La région méridionale a des cours d'eau plus profonds, plus paisibles et plus constants. Nous avons nommé le *Goazacoalcos* ; il faut y joindre la belle rivière de *Gréjalva*, qui féconde de ses alluvions la province de Tabasco.

Populations. — Le Mexique doit compter aujourd'hui 12 millions d'habitants. La prépondérance numérique appartient aux Indiens, descendants des sujets de Montezuma ; c'est par eux surtout que la population augmente. On les divise en Indiens fixés et Indiens libres ou *bravos*. Ceux-ci habitent de préférence les déserts de la Sonora ; les plus connus sont les *Apaches* et les *Comanches*, énergiques, farouches, préférant la mort à la servitude. Ils sont un perpétuel danger pour les hacienderos, établis avec leurs troupeaux dans les provinces du nord. Les Indiens fixés et cultivateurs sont graves, mélancoliques, passant brusquement du calme et de l'inertie à l'agitation violente et passionnée ; ils sont généralement beaux, bien faits, atteignent sans infirmités un âge avancé. Leur intelligence fort vive s'applique de préférence aux arts mécaniques et d'imitation. Plusieurs possèdent de grandes fortunes territoriales : ils ont fourni au Mexique plusieurs hommes supérieurs, entre autres Juarez, le défenseur de l'indépendance nationale. Ils parlent la langue aztèque, subdivisée en plusieurs dialectes ; toutefois les Chichimèques du Michoacan ont leur langue à part, monosyllabique et agglutinante comme la

langue chinoise. Les blancs sont ou Européens ou créoles, c'est-à-dire descendants d'Européens; ils parlent l'espagnol et descendent pour la plupart des anciennes familles établies avant la révolution. Ils constituent l'aristocratie mexicaine, possèdent la suprématie politique, la fortune territoriale. Ils affectent le plus grand dédain pour les indigènes de sang indien et conservent avec fierté l'intégrité de leur *sangre azul*. Entre ces deux races, séparées par un abîme, sont les métis. Au bout de quelques générations il est impossible de distinguer d'un blanc les métis de blancs et d'Indiennes : aussi ces métis, qui réunissent à l'intelligence des Européens la force d'endurance et la ruse de l'Indien, qui ont provoqué la plupart des révolutions du Mexique, tendent-ils sans cesse à se confondre avec la classe supérieure. Les nègres sont rares : ceux qui ont mêlé leur sang au sang indigène sont appelés *Chinos*; dans les autres pays de l'Amérique latine on les nomme *zambos*. Parmi les émigrants dominant, après les Espagnols, les Italiens et les Français; ceux-ci, originaires pour la plupart des Hautes et Basses Alpes, occupent des quartiers entiers à Mexico.

Villes principales. — Les villes principales sont, outre les ports que nous avons mentionnés, *Mexico*, la capitale (220 000 hab.), la plus belle ville de l'Amérique latine. Elle était, au temps de Montezuma, entourée de 5 lacs; on n'y pénétrait que par de vastes chaussées. Des canaux ont à peu près desséché ces lacs. Il ne reste que le plus beau, celui de *Tezcuco*, et celui de *San-Christobal*. Le sol environnant est peu fertile et encore mal affermi. La ville elle-même a de magnifiques édifices, 300 églises. La cathédrale est la plus riche du monde; la grille du chœur est d'argent massif, ainsi que la statue de la Vierge, de grandeur naturelle. A l'hôtel de la monnaie on a frappé plus de 6 milliards d'argent. Le principal commerce est celui des métaux, et la principale industrie, celle de l'orfèvrerie et de la joaillerie.

La Puebla de los Angeles (90 000 hab.) est la première ville industrielle du Mexique; on y fabrique les cotonnades, les écharpes, les châles dont les Mexicains aiment à se parer. La Puebla est la ville des couvents; quelques-uns sont immenses et d'une richesse inouïe. Tout auprès, *Cholula*, une des villes les plus anciennes, a la plus haute pyramide du Mexique.

Guanaxuato (50 000 hab.) est la capitale de la province la plus fertile en mines d'argent; celle de *Valenciana* passe pour la plus abondante qui soit connue. Guanaxuato, avec ses beaux

édifices particuliers, ses églises superbes, est située dans une région pittoresque, très accidentée, embellie par une végétation admirable. Un peu plus au nord, *San-Luis de Potosi* n'a gardé de son ancienne population que 40 000 âmes. Sa prospérité et sa richesse furent hors de pair pendant des siècles; elle a conservé de cette période de magnifiques édifices. Non loin sont les mines de *Catorce*, encore exploitées. *Zacatecas* (20 000 hab.) a, comme San-Luis, des mines célèbres.

Aguas Calientes (25 000 hab.) doit son nom à ses sources thermales. *Queretaro* (50 000 hab.), ville d'industrie, est tristement célèbre par l'exécution de l'empereur Maximilien. *Guadalaxara* (92 000 hab.), dans l'état de Xalisco, ne le cède qu'à Mexico et à la Puebla pour l'éclat de ses églises et de ses couvents, surchargés de richesses d'un style un peu lourd; c'est un centre universitaire et une ville de grand commerce. *Oaxaca* (25 000 hab.) est la capitale d'un État qui produit la soie et la cochenille.

Gouvernement. — Le Mexique, agité si fréquemment par les coups d'État et les pronunciamientos, qui l'empêchent de tirer parti des incomparables ressources du sol, forme une république, gouvernée par un président et des chambres.

L'armée est évaluée à 22 000 hommes. Le nombre des officiers de tous grades est sans aucune proportion avec celui des simples soldats.

Les chemins de fer sont encore très rares; il n'y a que 600 kilomètres de lignes ferrées en exploitation.

AMÉRIQUE CENTRALE.

La capitainerie générale de Guatémala, dépendant de la vice-royauté du Mexique, se sépara de ce pays en 1824, peu de temps après la proclamation d'indépendance; depuis, elle s'est morcelée en 5 républiques, souvent rivales, prospères relativement au Mexique, appelées au plus brillant avenir, quand le sol, vierge encore dans la plus grande partie du pays, aura été défriché, et que des communications par eau auront été ouvertes entre les deux océans qui baignent ses côtes.

Considérée dans son ensemble, l'Amérique centrale est une région qui manque d'unité. Au nord, elle continue les plateaux de Chiapas, de Tabasco, du Yucatan; au sud, elle se prolonge géographiquement jusqu'au seuil de Panama et au golfe du Darien, point où s'affaisse la chaîne de l'Amérique du Nord et où commence la Cordillère des Andes.

Les États de l'Amérique centrale constituent un ou plusieurs plateaux, d'une élévation modique, et qui s'inclinent vers la mer des Antilles. Le rebord le plus élevé range de près le Pacifique, supporte des sommets de 3 000 et 4 000 mètres et une série de volcans dont plusieurs ont des réveils d'activité redoutables. Pareille rangée de bouches ignivomes ne se voit sur la terre que dans les îles de la Sonde et sur quelques points des Andes. Malgré le péril des éruptions soudaines et des tremblements de terre qui les accompagnent, ruinant les villes et ensevelissant les habitants sous les décombres, c'est la région du Pacifique qui est la plus peuplée et la plus riche. L'élévation des plateaux entretient une température égale; là se trouve réalisé le rêve des printemps perpétuels. Le sol, recouvert de cendres volcaniques ou de profondes couches d'humus végétal, est d'une inépuisable fécondité. Sur la côte orientale apparaissent les épaisses forêts humides, les marécages malsains, les splendeurs et les pièges de la nature tropicale. La côte occidentale est peut-être plus chaude, à cause de la réverbération des montagnes voisines, mais elle est plus sèche et plus

favorable à l'homme. Ces rivages ont le privilège de posséder d'admirables golfes, profonds et sûrs, qui rapprochent les distances entre les deux Océans, et que fréquentent de plus en plus les vaisseaux marchands des deux mondes : la baie de *Fonseca*, commune à trois États, le San-Salvador, le Honduras et le Nicaragua ; la baie de *Nicoya* et celle du *Golfo Dolce*, sur le Pacifique ; celle de *Chiriqui*, célèbre par les exploits des boucaniers aux dix-septième et dix-huitième siècles, sur l'Atlantique. Depuis soixante ans, les projets et les études de tracé de chemins de fer et de canaux entre les deux rivages se sont multipliés ; les rivalités des cinq républiques, les guerres continentales des grands États européens, l'importance des capitaux à engager, ont empêché la plupart de ces projets d'aboutir. Il a fallu toute l'énergie et la persévérance de M. de Lesseps pour déterminer un mouvement de l'opinion publique en faveur du canal de Panama, aujourd'hui en cours d'exécution.

Avant l'arrivée des Espagnols, ces hauts plateaux étaient peuplés par des Indiens, arrivés à un haut degré de civilisation, ainsi qu'en témoignent les ruines de villes aussi vastes et de monuments aussi parlants que ceux du Yucatan et de l'Anahuac. Une partie, reculant devant la conquête, est retournée à ses forêts et à sa sauvagerie ; l'autre a subi le joug, travaillé dans les plantations, mêlé son sang à celui des Espagnols ; de ce mélange sont sortis les *Latinos*, intelligents et énergiques, qui sont presque partout en majorité. Les blancs, à qui appartiennent la fortune et la puissance politique, n'ont pas pour les races inférieures le mépris et les préjugés qu'on constate chez les créoles mexicains. Des institutions très libérales, des mœurs vraiment républicaines, entretiennent la prospérité des cinq États et sont le gage d'un avenir plein de promesses.

Guatémala. — Le Guatémala est la plus étendue et la plus peuplée des cinq républiques ; elle possède aussi la plus ancienne civilisation. Les Espagnols se sont simplement substitués aux souverains Quiché. Il reste encore, surtout dans le district de *Vera Paz*, de nombreuses ruines d'antiques cités. Plus de vingt-cinq volcans dominant le littoral du Pacifique et le plateau intérieur où la plupart des villes se sont édifiées. La capitale, *Guatemala* (la Vieille), une des villes les plus opulentes de la Nouvelle-Espagne, a été détruite tour à tour par les inondations vomies du volcan de *Agua* et par les tor-

rents de lave du volcan de *Fuego*. Les pouvoirs publics se sont transportés à la ville nouvelle de Guatémala (50 000 hab.) : elle apparaît très gracieuse, avec ses maisons à un seul étage, bâties à l'italienne, les ruisseaux d'eau vive qui rafraîchissent ses rues, l'éclatante verdure de ses jardins. *Quesaltingo* a des mines et des sources minérales. *Coban* a conservé sa population indigène et commande un plateau où abondent les souvenirs de la domination guatémaltèque. *Izabal*, sur le golfe *Dolce*, est le port de l'Atlantique; *Istapa*, celui du Pacifique.

Dans le Guatémala, l'aristocratie espagnole a conservé une partie de ses privilèges et quelques-uns de ses préjugés coloniaux. Les Indiens, trois fois plus nombreux que les blancs, vivent à part dans leurs villages gracieux et pour la plupart ne possèdent pas le sol : de là des haines sourdes que le temps n'a pas apaisées, et qui se traduisent fréquemment par des révoltes. La population du Guatémala est une de celles qui s'accroissent le plus rapidement; elle double en vingt-cinq ans; on peut l'évaluer à 2 millions d'habitants. Le chiffre des importations est de 13 millions de francs; celui des exportations, de plus de 46 millions. Sur ce chiffre, la production du café entre pour 13 millions; viennent ensuite la cochenille, le caoutchouc, le sucre, etc. Ce commerce se fait presque tout entier par le port de *la Libertad*, dans le San-Salvador.

San-Salvador. — C'est la seule des cinq républiques qui ne s'ouvre que sur le Pacifique. Elle est aussi la plus petite et la plus chaude; son étendue se réduit à un plateau volcanique fréquemment secoué par les tremblements de terre, et que domine l'*Izalco*. La plupart des eaux s'écoulent par le *Lempa*, dont les rapides et les cascades rendent la navigation impossible. Cette petite république, sagement régie, où n'existent pas les haines de race, a une population affairée et active de plus de 700 000 habitants. La capitale, *San-Salvador*, bâtie au pied d'un volcan, qui a renversé naguère ses principaux édifices, a 40 000 habitants. Elle possède des ports excellents : *la Libertad*, qui est le port de la capitale; *la Union*, dans la baie de Fonseca, au pied du volcan de Conchagua; *Trinidad*, à l'embouchure du Sonsonate, dans une région riche en mines d'or et de fer. Le chiffre de ses exportations dépasse 20 millions. L'indigo et le café en sont les principaux éléments.

Honduras. — Le Honduras est dix fois plus étendu que le San-Salvador et ne compte guère plus de 400 000 habitants. C'est le plus arriéré des États de l'Amérique centrale, et cependant

peut-être le plus riche par la fécondité de son sol. Il développe une grande étendue de côtes sur l'Atlantique, entre le petit port d'*Omoa* et le cap *Gracias a Dios*; il ne touche au Pacifique que par la baie de Fonseca. La population se groupe sur le vaste et beau plateau intérieur, au milieu duquel s'ouvre une magnifique vallée alluviale traversée par le *Hunuya*, affluent de l'*Utua*. Il a été question de creuser par ce seuil un canal, presque à niveau, de *Puerto-Caballo* à la baie de Fonseca. On s'est rabattu sur un chemin de fer de 350 kilomètres, qui serait le rival de celui de Panama, mais dont les premiers travaux ont seuls été activement poussés. Ce plateau doit avoir été plus peuplé autrefois qu'il n'est aujourd'hui, étant données les ruines relevées surtout dans le district d'*Oiancho*. La capitale actuelle, *Comayagua* (20 000 hab.), est bâtie sur le seuil de passage d'un océan à l'autre, dans une plaine fertile, près d'un lac qui porte des îles flottantes. Deux ports sont à signaler sur l'Atlantique : *Puerto-Caballo* et *Truxillo*. Les bois précieux, surtout l'acajou, le tabac et l'indigo, sont les principales productions du Honduras.

Nicaragua. — Le Nicaragua est le pays le plus chaud et le plus malsain de l'Amérique centrale; il est, après le Honduras, celui dont la colonisation a été la plus lente et les progrès les plus tardifs. Longtemps le seul domaine où les blancs s'étaient fixés fut l'isthme étroit qui sépare les lacs de l'intérieur du Pacifique. L'invasion et les ravages du flibustier américain Walker, qui cherchait, avec la connivence des planteurs esclavagistes des États-Unis, à s'emparer des débouchés commerciaux de l'Amérique centrale, paralysa le développement de la petite république; Walker ruina Rivas, Granada, et ses bandes ne furent chassées qu'avec le concours des milices de Costa-Rica, du San-Salvador et du Guatémala. Aujourd'hui le progrès a repris son cours interrompu, et de nouveaux districts ont été ouverts dans la forêt vierge à l'exploitation des colons : tel est le pays de la Nouvelle-Ségovie. L'intérêt du Nicaragua est tout entier dans son système hydrographique. Au centre du plateau s'étale une magnifique nappe d'eau, le lac *Nicaragua*, grand douze fois comme le lac de Genève; au milieu on remarque des îles charmantes et fleuries : la plus grande est l'île *Omotépé*, dominée par son volcan, et qui semble avoir été comme la nécropole des anciennes tribus indiennes du pays. Dans ce lac se déversent, par le canal naturel de *Tipitapa*, les eaux du lac de *Managua*, sur les bords duquel s'élève un des

plus redoutables volcans que l'on connaisse, le *Momotombo*. A maintes reprises il a été question de faire du lac Nicaragua le bief de partage d'un canal de jonction, dont la nature semble avoir fait presque tous les frais. L'effluent du Nicaragua, la rivière *Saint-Jean*, n'a que 160 kilomètres de cours; malheureusement, une trentaine de rapides gênent la navigation. Il faudrait approfondir le courant et racheter par des écluses la différence de niveau, qui est peu sensible. Le canal à creuser irait aboutir au fond du lac de Managua au beau port de *Reulejo*, ou bien, du rivage oriental du lac Nicaragua, suivrait la dépression de Rivas (15 mètres au-dessus du niveau de la mer), pour aboutir à *Port-Brito*, sur le Pacifique. La capitale du Nicaragua, *Managua*, ne compte que 42 000 habitants; l'ancienne capitale, *Léon*, en a 40 000 environ. *Masaya*, *Granada* et *Rivas* sont aussi des villes populeuses. Enfin, à l'embouchure de la rivière Saint-Jean s'est bâti dans un site marécageux *Greytown*, dont l'avenir dépend de l'ouverture du canal.

La population du Nicaragua est de 300 000 habitants, dont 40 000 blancs. Toute la côte de l'Atlantique, marécageuse et malsaine, bordée de forêts, est peuplée par les *Indiens Mosquitos* indépendants. Le nom même de Mosquitos indique la présence de nuées de moustiques au-dessus des terres détrempées du rivage.

Les productions principales du pays consistent en gommes précieuses, cafés, bois d'ébénisterie.

Costa-Rica. — L'État de Costa-Rica, ou de Côte riche, doit son étonnante prospérité moins à ses mines qu'à son sol exceptionnellement fécond, à l'activité et au bon sens de sa population, presque entièrement blanche d'origine. Il est traversé par la chaîne de *Talamanca* (2 000 mètres), couverte d'impénétrables forêts. Plus de 25 volcans, dont 4 sont encore en activité, ont été signalés dans cette Cordillère : citons ceux d'*Irazu* (3 507 mètres), de *Turrialba* (3 435), et le plus redoutable de tous, celui de la *Vieja*. La colonisation est presque tout entière concentrée sur un étroit plateau de 12 à 1 500 mètres d'altitude. La température est égale et très douce. Des pluies fréquentes alimentent d'innombrables rivières et ruisseaux, qui entretiennent la fraîcheur et la fécondité des plaines. Presque tout le sol défriché est couvert de plantations de café : l'introduction de cet arbuste ne date que de 1832, et déjà les ports de *Puntarenas*, dans la baie de Nicoya, de *Caldera* et de

Limon en exportent pour 24 millions de livres. Pour servir de débouchés à leurs produits, les planteurs ont ouvert à travers les forêts vierges et les marécages une route de char, qui se transformera promptement en voie ferrée : elle part du plateau de *Cartago*, suit la vallée du *Reventazon*, pour aboutir à la baie de *Limon* sur l'Atlantique, d'un côté; de l'autre, elle franchit le seuil de partage au col d'*Ochomogo* et accompagne le *Rio-Grande* jusqu'à *Caldera*. Les deux villes principales de cette heureuse république sont : *San-Jose*, 25 000 habitants, résidence du gouvernement, et *Cartago*, 12 000 habitants. La population totale, qui double tous les 25 ou 30 ans, s'élève à 480 000 âmes.

Les Anglais ont acquis, grâce au fameux marin *Nelson*, entre le *Honduras* et le *Yucatan*, une bande de littoral, que l'on appelle le *Honduras anglais*. Ce ne sont que marécages et forêts, dont on retire des bois d'ébénisterie et de teinture. La population est composée en majorité de noirs et d'Indiens. La capitale est *Balize*, 4 000 habitants.



ANTILLES.

Entre les deux Amériques sont jetés les divers archipels désignés sous le nom général d'Antilles, comme entre l'Asie et l'Australie sont distribuées les îles de l'archipel Malaisien. Il existe, du reste, de nombreuses analogies entre ces deux groupes insulaires : tous deux sont chauffés par le soleil ardent des tropiques et recèlent des feux souterrains qui se manifestent par les phénomènes volcaniques les plus variés ; tous deux ont un sol d'une exubérante fécondité, riche des produits les plus recherchés par les marchés européens, mais où la chaleur, associée à l'humidité, est fatale aux constitutions des hommes du Nord. Dans les îles de la Sonde, ce sont des Chinois et des Malais qui, seuls, peuvent cultiver le sol et en récolter les richesses ; aux Antilles, il a fallu faire appel aux nègres d'Afrique, transportés en masse pendant plusieurs siècles dans les plantations des colons et condamnés au travail servile, sous un ciel dont ils peuvent seuls soutenir impunément les ardeurs. Aujourd'hui que la traite des noirs est sévèrement interdite, on supplée à l'insuffisance des bras par l'importation des coolies chinois, qui peinent ainsi pour le compte des blancs à Cuba, comme à Java et aux Moluques.

Quand Christophe Colomb aborda pour la première fois aux rivages de ces îles, il crut avoir rencontré les archipels qui bordent l'Asie, et dont le séparait l'immense étendue de l'Océan Pacifique. Bien des savants pensent que les Antilles sont le reste d'un continent qui jadis s'étendait jusqu'aux Canaries, et qui s'affaissa peu à peu sous les eaux, cette fameuse Atlantide dont les légendes des nations méditerranéennes ont gardé le vague souvenir. Sans entrer dans une discussion qui ne saurait aboutir, il est certain que les Antilles ont un climat, une faune et une flore qui diffèrent quelque peu de ceux des deux continents voisins. La faune est très pauvre en grands quadrupèdes, et l'on n'y trouve aucun animal féroce. Seuls les serpents pul-

lulent dans quelques-unes de ces îles, tandis que d'autres en sont absolument dépourvues; les caïmans s'envasent dans les marécages et les cours d'eau paresseux; d'énormes araignées tissent, sous le couvert des bois, leurs toiles, où se prennent les petits oiseaux des tropiques; des myriades d'insectes malfaisants, à la piqure souvent dangereuse, moustiques maringouins, mille-pattes, assaillent les Européens, mal gardés contre ces invisibles ennemis. La végétation est puissante et variée: les mangliers se plaisent sur les côtes malsaines, les forêts abondent en bois précieux, les fougères arborescentes y déploient leurs bouquets aux fines dentelures; le bambou se plie aux mille usages de la vie domestique. Des fruits délicieux, inconnus dans nos climats, s'offrent d'eux-mêmes et sans culture aux habitants.

Considérées dans leur ensemble, les Antilles s'échelonnent sur une ligne continue de la pointe du Yucatan, terminée par le cap *Catoche*, jusqu'au golfe *Paria*, non loin des embouchures de l'Orénoque. Deux groupes sont à part: les îles Lucayes ou Bahama, qui semblent prolonger la presqu'île de Floride; les îles *Sous-le-Vent*, qui bordent la côte du Vénézuéla entre le golfe *Paria* et celui de Macaraïbo. On a proposé diverses manières de grouper ces archipels. On a distingué les Grandes et les Petites Antilles: les premières comprenant Cuba, Saint-Domingue ou Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico; les secondes, succédant à celles-ci, et désignées fréquemment sous le nom d'*îles du Vent* ou Petites Antilles. On peut aussi les distribuer en îles anglaises, espagnoles, françaises, hollandaises, suivant les nations desquelles elles dépendent. Au point de vue géologique, il est aussi permis de les distinguer suivant les terrains qui dominent dans leur formation. Les *Grandes Antilles* sont généralement granitiques et calcaires: les terrasses régulières s'y succèdent par étages de la côte jusqu'à l'intérieur; les abords sont rendus difficiles par le peu de profondeur des eaux et par les écueils dont elles sont semées. Les *Petites Antilles* sont, au contraire, presque toutes d'origine volcanique, bordées de sombres falaises d'un dessin tourmenté, et dont le faite est surchargé de végétation; les rivages sont très découpés, et les bons mouillages fréquents.

Les mers qui les baignent sont la *mer des Antilles* et le *golfe du Mexique*, séparés l'un de l'autre par les Grandes Antilles et le canal du Yucatan. C'est dans ces deux Méditerranées, véritables chaudières d'évaporation, que pénètrent

les eaux du grand courant équatorial pour y prendre le nom de *Gulf-Stream*. Il suit toutes les sinuosités des côtes de l'Amérique centrale et s'échappe dans l'Océan Atlantique comme un fleuve d'eau chaude par le canal de *Floride* ou d'*Alaminos*, ainsi nommé du pilote qui le signala le premier. On s'occupe de nos jours à relever avec soin le relief sous-marin que recouvrent les eaux du *Gulf-Stream*. Les sondages pratiqués dernièrement par un navire américain ont amené la découverte d'une immense et profonde vallée sous-marine entre Cuba et la Jamaïque et la baie de Honduras. Elle mesure 700 milles de longueur et 2 milles de largeur; sa plus grande profondeur est de 3 milles et demi. De ce fond s'élèvent de hautes montagnes, dont quelques-unes dépassent la surface des eaux : telle est l'île du Grand Caïman, qui atteindrait ainsi plus de 20 000 pieds de hauteur réelle. Les sommets de la Jamaïque s'élèvent du fond de la mer à 29 000 pieds.

Les eaux de la mer des Antilles ont une transparence extraordinaire, sous un ciel d'une sérénité implacable pendant des mois entiers. La saison des pluies dure d'août en octobre. Alors toute la nature paraît bouleversée. Des abats d'eau énormes se déversent sur les îles; des orages d'une violence inouïe, accompagnés des éclats de la foudre, passent sur les cultures, couchent sur le sol les récoltes, renversent des pans de forêts, entraînent les maisons des plantations et ruinent les villes. La mer se soulève en vagues effrayantes et de formidables ras de marée jettent souvent les vaisseaux jusqu'au milieu des terres. Ce sont alors des désastres sans nom. On sait que pendant la guerre de l'Indépendance américaine toute une flotte anglaise fut anéantie en vue de Sainte-Lucie. La Pointe-à-Pitre a été détruite plusieurs fois par ces invasions de la mer.

Les Espagnols qui les premiers abordèrent aux Antilles y trouvèrent une population indigène aux mœurs douces, qu'ils firent disparaître presque tout entière par les balles, le fer, les supplices, le travail forcé. Barthélemy de Las Cases nous a raconté par quelles abominables cruautés cette race de Caraïbes put s'éteindre. Les descendants des blancs sont les *créoles*, qui forment encore aujourd'hui la majorité des planteurs; ils ont généralement, par l'influence du climat, la figure exsangue, le teint d'une pâleur transparente. des manières indolentes, qui cachent un tempérament singulièrement violent et passionné. On dit à tort que les Européens ne s'accli-

matent pas aux Antilles, et qu'abandonnés à eux-mêmes ils ne tarderaient pas à disparaître. La mortalité sévit cruellement sur les nouveaux arrivés; mais on sait aujourd'hui qu'au bout de quelques générations le chiffre des naissances l'emporte sur celui des décès. Les trois quarts de la population des Antilles sont ou nègres ou mulâtres. Les nègres, depuis l'abolition de l'esclavage, se vengent de plusieurs siècles de travail par une paresse que ne sollicitent pas les besoins de la vie matérielle. L'avenir est aux sang-mêlé, qui prospèrent sous ce ciel brûlant, et qui, malgré de nombreux cas d'atavisme et de retours en arrière, tendent à se rapprocher de plus en plus du type blanc. Les hommes de race mongolique augmentent chaque année; mais ils ne se recrutent que par la traite. N'amenant point de femmes avec eux, ils viennent en ouvriers et ne fondent pas de familles.

Cuba. — Cuba, la reine des Antilles, la plus précieuse des colonies de l'Espagne, est aussi la plus vaste de l'archipel américain : elle mesure 930 kilomètres de longueur; sa largeur varie de 80 à 160 kilomètres. Elle est séparée de l'Amérique centrale par le canal du Yucatan, où jaillissent du sein de la mer des bouillonnements d'eaux douces; les navires peuvent y prendre l'eau qui leur est nécessaire. Le climat est chaud et sec, tempéré par les brises de mer, qui traversent l'île dans toute sa largeur. A l'intérieur, le terrain est doucement ondulé; les hauteurs ne se dressent en véritables montagnes que dans la partie orientale. La *Sierra del Cobre*, dominée par le *Turquino* (2 492 mètres), fait de cette partie de Cuba un monde à part. Point de grandes rivières : la plus abondante est le *Cauto*, qui descend de la *Sierra del Cobre*; partout ailleurs ne coulent que des ruisseaux, promenant leurs sinuosités dans de riches prairies qu'ils fécondent et égayent. Tout le littoral du nord est d'une exceptionnelle fertilité : là s'étendent les champs de cannes qui ont fait la renommée de Cuba, les plantations de tabac, dont les produits se distinguent et se classent moins par la qualité du cru que par les différentes époques de la cueillette. Après ces deux sortes de cultures industrielles, il faut citer d'admirables vergers, les bouquets de palmiers, les bananiers, les bois d'orangers et de citronniers aux troncs sveltes et élancés. La région méridionale est très marécageuse et presque infertile; la culture du cocotier y domine. A l'intérieur s'étendent encore de vastes étendues en friche, des

jungles comme dans l'Inde, des forêts d'acajou qui n'ont pas le silence terrifiant et l'ombre épaisse des selvas amazoniennes, mais que le soleil perce de ses rayons, des arbres gigantesques, comme le ceiba, un des colosses de la flore tropicale.

La capitale est la *Havane* (230 000 hab.), ville laide et sale, aux rues tortueuses pavées de lave, que parcourent au galop les équipages fringants des volantes. Les maisons sont basses et rappellent le style mauresque ; d'autres plus vieilles ont un grand air d'opulence avec leurs vastes portes cochères, leurs balcons à ferrures richement ouvragées. Les soins de la voirie sont à peu près abandonnés aux vautours noirs urubus, qui débarrassent la ville de ses immondices. Malgré l'activité de ces oiseaux sinistres, la salubrité laisse fort à désirer, et la fièvre jaune sévit fréquemment à la Havane. Les transactions sur le sucre et les tabacs sont très animées, bien que, depuis que la guerre civile désole Cuba, sa prospérité soit fort compromise. Presque tout le grand commerce est entre les mains des Yankees.

Matanzas (60 000 hab.) vient immédiatement après la Havane ; elle est même plus exclusivement vouée au commerce que la capitale, séjour de l'aristocratie et résidence des grandes fortunes établies. Là encore les Allemands et les Yankees priment les Espagnols : on se dirait dans une ville américaine.

Santiago, la plus ancienne cité cubaine, est la capitale de la région orientale. Les Français y dominent et descendent, pour la plupart, des anciens planteurs de Saint-Domingue ; les nègres mêmes y parlent notre langue. La cathédrale est l'une des plus riches de l'Amérique. Les ports du Sud, *Trinidad* et *Cienfuegos*, sont loin d'avoir l'importance des trois villes que nous avons signalées. Les Espagnols ont employé à l'égard de Cuba le système d'exploitation à outrance qui leur a fait perdre leurs autres colonies ; des impôts excessifs destinés à payer les dettes de la métropole, des vexations commerciales de tous genres, ont suscité la révolte des créoles, encouragés par les Américains, qui convoitent toujours l'opulente Cuba. L'esclavage a été depuis peu presque entièrement aboli ; la loi Moret permet aux esclaves de se racheter. Dans les sucreries et dans les fabriques de tabac on emploie de plus en plus les Chinois, qui sont dans l'île au nombre de 60 000. La population blanche dépasse 700 000 individus ; les noirs et les métis approchent sensiblement de ce chiffre. La population totale est de 4 500 000 habitants.

Les travaux publics, interrompus par la guerre servile, ont

été activement repris ; Cuba possède un réseau de chemins de fer assez étendu : les lignes principales joignent la Havane et Matanzas aux ports du Sud, Batabano et Cienfuegos. *Puerto-Principe*, la plus grande ville de l'intérieur, est unie au havre de San-Fernando.

Porto-Rico, avec ses 620 000 habitants, est une des plus florissantes des Antilles. Comme Cuba, elle appartient aux Espagnols, mais elle n'est pas, comme celle-ci, sujette aux crises sociales qu'engendre la question de l'esclavage. Les blancs, qui dominent de beaucoup par le nombre, ne reculent pas devant le travail de la terre. L'île est aussi plus fraîche et plus salubre que Cuba, le sol est plus élevé : les montagnes y atteignent 1 300 mètres ; les forêts qui les couvrent, et qu'une cupidité imprévoyante n'a pas encore compromises, y entretiennent d'innombrables cours d'eau, qui bondissent en rapides et en cascades avant d'atteindre la mer. Les pluies l'arrosent fréquemment, surtout dans la région du nord. Le sucre, le tabac, le café et le coton sont les principales cultures. La capitale, *San-Juan de Porto-Rico*, a 25 000 habitants ; elle est pourvue d'une vieille enceinte bastionnée. Les deux ports de *Mayaguez* et de *San-Germano* égalent la capitale par leur population.

Haïti. — Haïti ou Saint-Domingue, la plus grande des Antilles après Cuba, est la seule qui s'appartienne en propre et ne dépende pas d'une métropole européenne. Les noirs, anciens esclaves, y ont conquis leur indépendance sur les Français et les Espagnols ; le nègre Toussaint-Louverture fut le héros de cette lutte. Les nègres n'ont guère su profiter de leur liberté reconquise. Cette île, qui au temps de la domination française était la plus riche du monde, et qui à elle seule, à la fin du dix-huitième siècle, produisait des revenus supérieurs à toutes les colonies anglaises, est aujourd'hui presque complètement en friche et les jungles ont recouvert l'emplacement des riches cultures de cannes, de tabac, de café. Les révolutions politiques ont achevé ce qu'avait commencé l'indolence des noirs. Le catholicisme domine, mais mélangé de singulières superstitions africaines. Le clergé est très puissant.

L'île est montagneuse et volcanique. Au centre s'élève un massif considérable, le *Cibao*, que domine le pic de *Yaque*. Le climat est très sain dans les régions montagneuses et le sol cultivable jusqu'aux sommets. De nombreuses rivières, dont

plusieurs s'épanchent dans des lacs, arrosent l'île : la principale est l'*Artibonite*.

Au point de vue politique l'île forme deux républiques : celle d'*Haiti*, qui répond à l'ancienne partie française; la république *Dominicaine*, qui est l'ancienne colonie espagnole. La première est de beaucoup la plus peuplée et la plus riche : elle a 800 000 habitants, noirs ou mulâtres. La noblesse dépend de la couleur de la peau : les mulâtres sont très fiers de leur descendance française. La langue est un français très corrompu, avec des tournures et des consonnances enfantines, le *petit nègre*. La principale production est le café, pour une valeur de trois millions de dollars; viennent ensuite les bois précieux, de teinture et d'ébénisterie, puis le coton. La capitale est le *Port-au-Prince* (30 000 hab.), aux rues sales et ravinées; les maisons tombent en ruines et les végétations parasites les envahissent. En face, séparée de la capitale par le canal Saint-Marc, s'étend l'île allongée de la *Gonave*. Les ports de *Leogane*, de *Jacmel*, du *Cap-Haïtien*, qui fut brûlé en 1793 et renversé par un tremblement de terre en 1842, n'offrent que des débris de leur ancienne opulence. Au large du Cap-Haïtien se voit l'île de la *Tortue*, célèbre par les exploits aventureux des boucaniers français.

La *République Dominicaine*, si prospère sous le nom d'Hispaniola, et qui s'étend sur les deux tiers de l'île, est bien plus déchue que la partie française. Elle ne produit guère que du tabac et de la cire. Le bétail s'est multiplié en liberté dans les beaux pâturages de l'intérieur; d'impénétrables forêts couvrent le massif du Cibao. La population n'est que de 150 000 habitants, tous nègres ou mulâtres. On dit qu'il existe encore quelques Caraïbes dans la région du centre. La capitale, *San-Domingo* (12 000 hab.), fut autrefois une ville magnifique, bâtie en 1496; il ne reste de cette splendeur que les ruines de ses remparts.

e'

Jamaïque. — La Jamaïque fut conquise en 1655 sur les Espagnols par les Anglais, qui l'ont gardée depuis. Elle occupe 11 000 kilomètres carrés. Les côtes sont chaudes et malsaines, mais à l'intérieur, beaucoup plus salubre, s'étagent des plateaux que domine la chaîne volcanique des *montagnes Bleues* (2 400 m.); de ces montagnes magnifiquement boisées découlent des ruisseaux limpides et clairs. Les plateaux sont couverts de plantations de caféiers, les plaines de champs de

cannes, traitées dans les sucreries et dont le résidu sert à fabriquer le rhum. La capitale était autrefois *Fort-Royal*, qu'un tremblement de terre a détruite. La capitale actuelle est *Kingston* (37 000 hab.) : là sont les magasins et les bureaux des commerçants; la plupart n'y viennent que quelques heures et habitent les jolies villas des environs. La résidence du gouvernement est à *Spanishtown*, qui s'appelait *Santiago* quand l'île était à l'Espagne.

La population est de 506 000 habitants; les blancs sont moins nombreux que dans le reste des Antilles. La proportion numérique des nègres et mulâtres est environ de 10 à 1.

Les îles *Lucayes* ou *Bahama* relèvent aussi de l'Angleterre. Ce sont elles qu'aperçut tout d'abord Christophe Colomb à son premier voyage; on estime qu'il aborda à Guanahani, aujourd'hui San-Salvador. Ces îles sont de simples rochers calcaires, sommets émergés que supportent deux énormes blocs madréporiques : aussi la mer est-elle peu profonde, les écueils nombreux et les passages difficiles entre ces 500 îlots. Les plus étendus en superficie sont *Andros*, *Grand-Abaco*, *Bahama*, *Eleuthera* et *Inagua*. Ces îles sont séparées de la Floride par le canal de Floride (65 kilom.), par où s'épanche le fleuve d'eau chaude du golfe, et de Cuba par le canal de *Santarem*. Beaucoup sont inhabitées; d'autres, aux plages basses et bordées de salines, s'ombragent de bouquets de cocotiers. Le coton et l'indigo sont les produits principaux. La population, de 44 000 habitants, a reçu un certain nombre de loyalistes américains, qui ont voulu garder leur foi à l'Angleterre. La capitale est *Nassau*, jolie ville dans l'île de la *Nouvelle-Providence* (7 000 hab.) : là résident le gouvernement et les représentants des deux chambres.

Petites Antilles. — A l'Angleterre appartiennent :

Les îles *Vierges*; *Anguilla*; *Antigoa*, avec une population de 35 000 habitants : elle renferme l'excellent port d'*English Harbour*, avec un arsenal et de beaux chantiers de radoub; la capitale, *Saint-John*, est la résidence du gouverneur des îles du Vent. Le sucre, le tabac, l'anis, en sont les principaux produits. *Saint-Christophe*, terre montagnouse couverte de laves et de marne, a de magnifiques plantations de cannes; la capitale est *Basse-Terre*. *Névis* et *Montserrat* sont très élevés, produisent du coton, du tabac et du sucre.

La Dominique (27 000 hab.), la plus haute des Petites Antilles, élève son principal sommet, l'*Imray's View*, à 4 450 m. Plusieurs parties sont encore à peu près inconnues. On y remarque un lac d'eau bouillante, d'où montent des vapeurs sulfureuses et dont la température maxima est de 180°. Les terres cultivées sont très riches en sucre, en tabac, café. La plupart des blancs descendent de colons français. La capitale est le *Roseau*, appelé aussi *Charlestown*.

Sainte-Lucie (51 000 hab.), française par sa population comme la précédente, est comme elle aussi montueuse et volcanique. Le climat est très chaud et les reptiles y abondent. Elle produit beaucoup de coton et de sucre et possède un bon port, *Port-Castries* ou le *Carénage*.

Saint-Vincent (35 000 hab.), française d'origine, a de hautes montagnes. Le sol, formé d'un terreau noir, est très riche en sucre, indigo, coton. Dans l'intérieur vivent encore quelques descendants des Caraïbes. La capitale est *Kingstown*.

Les *Grenadilles* et la *Grenade* (38 000 hab.) ont des terres d'excellent rapport. *Georgetown*, la capitale actuelle, a remplacé la ville française de *Fort-Royal*.

La Barbade, longtemps négligée et regardée comme stérile, est devenue depuis cinquante ans la plus riche et la plus peuplée des Petites Antilles. Elle ne compte pas moins de 162 000 habitants. La capitale est *Bridgetown*, dans la baie de *Carlisle*.

Tabago, comme la *Trinité*, ne fait plus à proprement parler partie du système des Antilles, mais dépend de l'Amérique du Sud. Ses montagnes ne sont pas volcaniques, mais schisteuses. Elle est moins sujette aux cyclones et aux tempêtes. L'intérieur est couvert de forêts aux essences précieuses. Elle produit le poivre, la gomme copal, etc. La capitale est *Scarborough*.

La Trinité (109 000 hab.) est comme détachée de la côte vénézuélienne et continue les montagnes du littoral, dont la sépare le canal de la *Bouche du Dragon*. Elle est dominée par le *mont Serrat*, renferme un lac de bitume, beaucoup de sources sulfureuses et gazeuses; des plaques bitumineuses flottent sur les eaux marines qui la baignent. Une grande partie, couverte de bois et de marécages, est encore en friche. Les terres cultivées donnent du sucre, du coton, du café. La capitale est *Puerto de España* ou *Spanishtown*.

Les Hollandais ont pour leur part :

La partie sud de *Saint-Martin*; *Saba*, hérissée dans tout

son pourtour de hautes falaises qui supportent un plateau riche en plantations d'indigo; *Saint-Eustache* (5 500 hab.), formé de deux massifs que sépare une belle vallée. *Saint-Eustache* produit du tabac et du sucre.

Les autres colonies hollandaises rangent la côte du Vénézuéla : ce sont les îles de *Bonaire*, *Oruba*, *Curaçao*; cette dernière, aride et chaude, produit du tabac et fait un grand commerce de sel. La capitale est *Willemstad*.

Aux Danois reviennent :

L'île *Sainte-Croix*, chaude et malsaine, mais riche : la capitale est *Christianstad*; *Saint-Jean*, qui n'est qu'un îlot. *Saint-Thomas* est plus important; nulle part la population noire, adonnée au commerce et à l'agriculture, n'est plus civilisée et plus à l'aise. La capitale, du même nom, coquette et très propre, est un des entrepôts les plus considérables des Antilles.

La France, qui possédait jadis presque toutes les Petites Antilles et qui les perdit par les désastreux traités de 1763 et de 1815, n'a plus aujourd'hui que la Guadeloupe, la Martinique et quelques îlots plus petits.

La Guadeloupe est formée de deux terres, séparées par un canal d'eau salée. La Grande-Terre, très chaude et presque plate, est tout entière en cultures de cannes, de café, de tabac, etc. La capitale est la *Pointe-à-Pitre*, plusieurs fois détruite par les incendies ou les cyclones (20 000 hab.). La Basse-Terre est plus étendue, plus montagneuse, mieux boisée; le volcan de la *Soufrière* la domine; elle est aussi moins bien cultivée, quoique d'un aspect plus riant. La capitale est la *Basse-Terre* (8 000 hab.). La population totale de la Guadeloupe est de 120 000 habitants.

La Guadeloupe est entourée, comme par autant de satellites, par le petit groupe des *Saintes*, en partie stériles et peu peuplées.

Marie-Galante est découpée par de hautes falaises qui plongent à pic dans la mer et ne laissent place à aucun port; l'intérieur est fertile et produit du sucre et du café. *La Désirade*, hérissée de mornes volcaniques, produit surtout du coton.

La Martinique est demeurée notre plus belle possession des Antilles. Les côtes sont tourmentées et très découpées. Les montagnes de l'intérieur, d'origine volcanique, sont relativement très hautes, revêtues de superbes forêts vierges, où des essences variées se succèdent par étages. La montagne *Pelée*, le *Morne Rouge*, le pic *Didier*, le *Piton*, sont les principaux

sommets. Le sol inépuisable a de grandes cultures de cannes et de café; on sait que cette plante fut apportée de l'île Bourbon aux Antilles par le capitaine Desfieux. L'oranger, le citronnier, le goyavier, l'avocatier, etc., y forment de véritables forêts. Malheureusement cette île délicieuse fourmille de serpents, parmi lesquels le trigonocéphale, le plus venimeux. Tout le monde évite de sortir la nuit : entre le coucher et le lever du soleil l'île appartient aux reptiles. La capitale est *Fort-de-France* (25 000 hab.), au bord de la plus belle baie des Antilles; tout auprès, le bassin du Carénage est accessible aux plus forts vaisseaux. La ville est bâtie en bois à cause des tremblements de terre, mais les rues sont très propres, arrosées d'eaux vives, bordées de jardins ravissants. L'autre ville, *Saint-Pierre*, est la capitale aristocratique, la principale place de commerce (25 000 hab.). Elle a d'élégantes maisons, un théâtre, un très beau jardin botanique, une bourse, etc. « *Fort-de-France* n'est qu'une paysanne auprès de l'orgueilleuse *Saint-Pierre*. »

La population de l'île est de 160 000 habitants, en grande partie nègres ou mulâtres, émancipés par décret de l'Assemblée de 1848. La race est très belle et très robuste. Les planteurs commencent à introduire comme travailleurs des coolies chinois comme à Cuba.

La France possède encore la partie nord de *Saint-Martin* et *Saint-Barthélemy*, qui récemment lui a été rétrocédée par la Suède. L'île peu riche nourrit d'abondants troupeaux. La population est de 2 000 habitants; la capitale est le *Carénage*, auquel les Suédois avaient donné le nom de *Gustavia*.

AMÉRIQUE DU SUD.

L'Amérique du Sud, un peu moins étendue que l'Amérique du Nord, couvre une superficie de près de 18 millions de kilomètres carrés. Si l'on compare ce continent à celui du Nord, on remarque que, comme toutes les terres de l'hémisphère austral, ses formes sont massives et lourdes, ses côtes sans reliefs et sans échancrures profondes. L'Amérique du Sud n'a nulle part un golfe qui approche des dimensions du golfe de Guinée ou de quelques-uns de ceux qui sculptent les rivages de l'Australie; toutefois, l'extrémité méridionale de ce continent se prolonge plus bas et s'effile davantage, par conséquent laisse moins d'espace aux étendues désertiques privées d'humidité et dépourvues de population. La température du Cap est à peu près celle de l'Égypte; Melbourne et Sydney se ressentent du voisinage des tropiques; le sud de la Patagonie, les îles et les terres qui bordent le détroit de Magellan, baignent déjà dans des eaux froides, souvent prises par les glaces, et présentent à peu près le même aspect que les côtes du Groënland et celles du Labrador.

Considérée dans son ensemble, l'Amérique du Sud affecte la forme d'un triangle, dont la base légèrement infléchie serait constituée par la Cordillère des Andes et dont le principal sommet serait le cap Saint-Roch. Dans ses grandes lignes, le continent ressemble à l'Amérique du Nord. La Cordillère des Andes répond assez exactement aux montagnes Rocheuses et à la Sierra Madre; les chaînes indépendantes du Brésil et des Guyanes, au système distinct des Alléghanys et des Laurentides. Si les grands fleuves du sud n'ont pas comme réservoir commun un vaste bassin lacustre tel que celui d'où descendent le Mississipi, le Saint-Laurent, le Nelson et le Mackenzie, du moins les trois principaux cours d'eau, l'Orénoque, l'Amazone, la Plata, ne sont pas séparés les uns des autres par des arêtes montagneuses accusées, mais communiquent entre eux par des canaux naturels : l'Orénoque et l'Amazone par le Rio Cassi-

quière, l'Amazone et la Plata par les lagunes qui alimentent les sources supérieures du Paraguay, du Pilcomayo, et celles du Mamore et du Guapore. Ces canaux offriront à la navigation intérieure de puissants secours, et favoriseront singulièrement le développement de la prospérité commerciale, quand l'Amérique du Sud sera peuplée comme la richesse de son sol et l'abondance de ses ressources le comportent.

Les *Andes*, qui forment comme l'épine dorsale du continent, mesurent 7 200 kilomètres du cap Froward à l'isthme de Panama. Cette chaîne est unique au monde par son étendue et la régularité de sa direction; comme masse et comme altitude, elle n'est dépassée que par l'Himalaya et les formidables arêtes qui soutiennent le plateau de Thibet. Longtemps même on a cru que le Chimborazo et le Cotopaxi n'avaient pas de rivaux sous le ciel, comme altitude; mais des sommets tels que le Gaurisankar et le Davalaghiri, qui atteignent près de 9 000 mètres, laissent loin au-dessous d'eux le pic le plus élevé de l'Amérique du Sud, l'Aconcagua, (6 894 mè.). Les Andes de la Patagonie, qui découpent la côte en fords sinueux et pittoresques, ne dépassent nulle part 2 500 mètres, mais sont revêtues de neiges, et abritent même dans leurs gorges des glaciers. Dans le Chili, la montagne prend des proportions plus considérables et, d'étage en étage, atteint son altitude maxima à l'Aconcagua. A la limite du Chili et de la Bolivie, la chaîne, jusqu'alors unique, se dédouble, et les deux parties s'écartent pour enfermer un immense plateau de 4 000 mètres d'altitude moyenne et grand comme les trois quarts de la France. C'est sur ce plateau que naquit et se développa la civilisation des Incas. *Potosí*, la ville la plus haute qui ait été bâtie au-dessus du niveau de la mer (4 461 mè.), et si célèbre par les richesses extraites de ses mines, occupe le rebord méridional du plateau; Cuzco, la capitale des Incas, le rebord septentrional. Toutes les eaux vont au grand lac de Titicaca, qui paraît avoir été plus vaste autrefois qu'aujourd'hui. La légende fait sortir d'une des îles du lac le législateur des Incas, Manco-Capac. Le déversoir du bassin est le Desaguadero, qui s'épanche dans les lagunes d'Aullagas. Le plateau Bolivien, supporte les plus hauts sommets des Andes après l'Aconcagua, l'*Illimani* (6 456 mè.) et le *Nevado de Sorata* (6 490 mè.). Au nœud ou *cerro de Pasco*, point où s'achève le plateau Bolivien, se détache une troisième Cordillère, parallèle aux deux autres et séparant les trois plus hautes branches de l'Amazone, l'Ucayali, le Huallaga, le Mara-

gnon. Au *cerro de Loja*, à la limite de la république de l'Équateur, la chaîne, de triple qu'elle était, redevient double et aligne des deux côtés du plateau de Quito la plus formidable rangée de volcans qui existe : le *Sangay*, le *Cotopaxi*, l'*Antisana*, le *Cayambé*, à l'est; le *Chimborazo*, le *Pichincha*, à l'ouest. Au *cerro de Pasto*, la chaîne de nouveau devient triple et s'écarte en éventail, enfermant entre ses prodigieux plissements les bassins profonds et surchauffés de la Magdalena, de la Cauca et de l'Atrato. La chaîne de gauche va finir à l'isthme de Panama, où elle n'a plus que 80 mètres; la chaîne médiane, la plus élevée, a pour sommets principaux le *Quindiu*, exploré par Humboldt, et le volcan de *Tolima* (5 616 mè.); la chaîne orientale ou de *Summapaz* traverse la Nouvelle-Grenade et le Vénézuéla, accompagne les sinuosités de la côte jusqu'au golfe de Paria et au delta de l'Orénoque. La montagne se continue même au delà par les écueils sous-marins qui séparent la terre ferme de l'île de la Trinité et se redresse dans cette île en une véritable chaîne.

La constitution géologique de cette immense Cordillère est fort variée. La base, presque partout, est le granit; mais, et c'est là le caractère propre de la Cordillère, il a été recouvert par l'épaisseur prodigieuse de couches plus récentes, surtout par des schistes; la chaîne est presque uniformément couronnée par des formations basaltiques et porphyriques, qui donnent au sommet des Andes l'aspect de forteresses aux tours crénelées, ébréchées et tombant en ruines. On sait que les métaux précieux abondent dans la Cordillère. Le Pérou a été longtemps la terre légendaire pour ses mines d'or et d'argent, aujourd'hui en partie délaissées. Le Chili a des mines de cuivre d'une incomparable abondance, supérieures même à celles du lac Supérieur. Le cinabre et le mercure, indispensables pour le traitement du minerai, se rencontrent surtout à Huancavelica.

Tous les climats, la faune et la flore la plus variée, s'étagent sur les versants de la Cordillère. Sur la côte du Pacifique, la chaleur est accablante, mais l'atmosphère d'une sécheresse sans exemple; il n'y pleut jamais ou presque jamais; c'est le pays des palmiers, de la canne à sucre, des cultures tropicales. Puis commence la région des bananiers, du froment, du maïs, des fougères arborescentes; au-dessus s'épaississent les forêts de chênes. Enfin, au delà de 4 300 mètres, la végétation se rabougrit et finit par disparaître, à l'exception de lichens que broutent les guanacos, derniers habitants de ces terres

glacées; cette région supérieure porte le nom de *Paramos*. Passé 4 000 mètres, l'atmosphère se raréfie, les poitrines des Européens ont peine à respirer dans ce milieu; le mal des montagnes se fait sentir, avec ses accidents ordinaires, pertes du sang par la bouche, les narines et les oreilles. Peu de spectacles sont aussi splendides que ceux que présentent les vallées du versant oriental; ce sont partout d'épaisses forêts où croissent les diverses espèces de quinquina, reconfortant salubre et spécifique précieux contre les fièvres. L'air est frais et salubre; de tous côtés bondissent des cascades, et se tordent encaissés entre de hautes parois les ruisseaux et les rivières qui vont à l'Amazone. Le sol est recouvert d'une épaisse couche végétale. Ces vallées, qui compteront un jour parmi les plus riches du monde, sont cependant relativement désertes, faute de communication avec les deux mers. L'intérêt de tous les États riverains du Pacifique est d'ouvrir le plus tôt possible des routes et des voies ferrées de l'un à l'autre versant, afin de provoquer vers ces riches territoires le courant d'émigration qui doit les féconder.

Nous avons dit ce qu'il faut penser des origines de la population américaine. On peut ramener les indigènes à deux types fort différents : le type *Guaraní*, qui occupe la plus grande partie des bassins de la Plata et de l'Amazone; le type *Quichua* et *Aymara*, moins fin, mais plus robuste, qui a peuplé les plateaux péruviens. Il convient aussi de distinguer les Indiens, probablement apparentés aux Caraïbes, grands, forts et intelligents, qui habitent quelques points de la côte de la mer des Antilles, et les Indiens noirs des Pampas, dont les tribus *Charruas* offraient le type le plus accompli.

Dans toutes les parties du continent, les populations indigènes se sont profondément modifiées par le mélange avec les Espagnols et les Portugais et avec les nègres esclaves importés d'Afrique dans les plantations. Nulle part la fusion n'a été plus complète et plus intime, nulle part on n'observe population plus bigarrée, plus variée. Mais les races, blanche, rouge, noire (il y faut joindre depuis quelques années la race jaune), tendent à se fondre et à devenir de plus en plus homogènes en se rapprochant du type blanc. Nous assistons à l'élaboration d'une race nouvelle qui n'atteindra peut-être ses caractères fixes et distinctifs que dans deux ou trois siècles. A Buénos-Ayres, comme à Caracas et à Lima, la langue nationale est l'espagnol; le Brésil seul se sert du dialecte portugais.

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

ou

NOUVELLE-GRENADE.

La Nouvelle-Grenade est une des trois républiques qui se sont séparées en 1830 des États-Unis de Colombie. Bolivar, qui fut le libérateur de l'Amérique du Sud et qui à trois reprises sut arracher Caracas aux Espagnols, avait consacré ses derniers efforts à maintenir l'union des provinces enlevées par lui à la couronne de Castille. Il assista à la ruine de ses espérances et mourut quelques mois après, presque suspect à ses concitoyens.

La Nouvelle-Grenade ou Colombie se divise en trois régions : une zone de littoral, baignée d'un côté par le Pacifique, de l'autre par la mer des Antilles ; une région de hauts plateaux sillonnée par la triple arête des Andes ; une région de basses plaines ou llanos, dont les eaux vont à l'Orénoque, quelques-unes à l'Amazone.

Côtes. — La marge du littoral est très chaude et malsaine. Là cependant s'élevèrent quelques-unes des cités les plus riches fondées par les conquistadores espagnols ; d'abord *Carthagène*, autrefois une des reines des Indes occidentales, et l'une des places les plus fortes du Nouveau-Monde. On pénètre dans sa rade, très belle et défendue par de vieux forts en ruines, par la Boca-Chica. Le corsaire Pointis s'en empara en 1697 ; plus tard l'amiral anglais Vernon échoua en 1741 dans la même entreprise. Aujourd'hui Carthagène languit : elle n'a plus que 10 000 habitants environ, presque tous gens de couleur ; ses anciens édifices s'écroulent ; la forêt vierge, avec sa faune de jaguars, de tapirs et de singes, assiège ses portes. Toute l'importance du commerce de Carthagène a passé aux entrepôts de *Savanilla* et de *Baranquilla*, qui occupent l'embouchure du Rio-Magdalena et ses rives plates, insalubres, bordées de palétuviers et de mangliers. Les deux villes sont reliées entre elles par un chemin de fer. *Sainte-Marthe* fut, comme Carthagène, une cité magnifique, et, comme elle, aujourd'hui elle est en décadence. Elle est adossée à la *Sierra Negra*, chaîne indépendante on-

tourée de plaines basses et dominée par le superbe pic de la *Horqueta*, qui s'élance tout d'une venue à 4 000 mètres; ses pentes sont revêtues de forêts. La *Hacha*, sur le Rio Hacha, a 5 à 7 000 habitants; c'est la capitale d'une presqu'île montagneuse que baigne le lac de Maracaïbo et que peuplent les *Indiens Goajires*, belliqueux et indomptés, les plus beaux et les plus robustes des indigènes de l'Amérique; les Espagnols n'ont pu les convertir, et ils répugnent encore à accopter la religion de leurs oppresseurs.

Le grand fleuve de la Nouvelle-Grenade est le *Rio Magdalena*; il coule comme son affluent au cours parallèle, la Cauca, entre les hautes sierras aux plateaux tempérés, dans une vallée profonde comme un abîme, chaude et marécageuse. L'élévation de la température est telle que nos animaux domestiques importés sur ses rives ont subi par le fait du climat des transformations bizarres; on y voit des moutons recouverts de poils, non de laine, des bœufs et des porcs glabres; en revanche, les porcs dans la région glacée des Andes se revêtent d'une sorte de toison laineuse. La navigation du fleuve commence à *Honda*, l'entrepôt des hauts pays de Popayan et de Bogota. Les eaux coulent entre des rives bordées de forêts qui forment muraille; elles sont infestées de caïmans qui se chauffent dans la vase tiède ou se laissent flotter au fil du courant, semblables à des troncs d'arbre maculés de boue. Plus dangereuses sont les nuées d'insectes qui tourbillonnent au-dessus du fleuve et ne laissent pas un instant de repos aux voyageurs. *Mompox*, dans le bassin inférieur du Rio Magdalena, est un grand marché de bestiaux. Au delà, et vers le confluent de la Cauca, commence la *Cienega*, vaste région noyée, couverte de marécages, de canaux et de faux bras, divisée en une multitude d'îlots que recouvrent une végétation luxuriante et folle, des arbres gigantesques, mais que la chaleur et la fièvre rendent inhabitables.

La Cauca est le plus considérable des affluents du Rio Magdalena. Son cours, aussi long que celui du fleuve principal, aussi chaud et aussi insalubre, est embarrassé de rapides et serré par les contreforts des deux chaînes qui ne laissent à sa vallée qu'une zone étroite d'éclatante verdure. La Cauca traverse les provinces de Popayan, de Buenaventura, de Cauca, de Medellin et d'Antioquia. La ville principale, *Antioquia* (30 000 hab.), est la capitale d'un district très riche en mines d'or; *Medellin* (30 000 hab.) est déjà sur les premières assises des hauts

plateaux, sous un ciel doux et tempéré. Cette région ne connaît pas l'hiver; les fleurs et les feuilles à peine tombées se renouvellent sans cesse.

La capitale, *Santa-Fé de Bogota*, fondée par le conquérant Quesada en 1538, est située dans la région froide. Il y gèle rarement et la température est sensiblement constante; mais pendant six mois la pluie et l'humidité en font un séjour peu enviable. Des bises aigres y soufflent fréquemment. On se dirait isolé dans un monde à part, bien loin des plaines étouffantes du Rio Magdalena ou de la Cauca, qui sont cependant prochaines. Le plateau est pelé, presque dépourvu d'arbres, mais le sol est très fertile et donne beaucoup de blé. Il semble que ce plateau, long de 20 lieues et large de 10, ait été le fond d'un ancien lac. Une rivière le traverse, le *Rio Fungha*, qui se précipite brusquement *en pays chaud* par une cascade de 230 mètres, le *Salto de Requendama*, que Humboldt vante comme une des merveilles du monde. La ville elle-même, peuplée de 50 à 60 000 habitants, est belle et passe pour une des plus savantes du continent; elle a un observatoire, un musée, des bibliothèques, un jardin botanique. Le haut plateau qu'occupe Bogota était avant l'arrivée des Espagnols le séjour des Indiens *Mayscas*, aussi civilisés que les Aztèques et les Incas. Leur empire s'appelait le *Cundinamarca*, nom qui est resté à l'une des provinces de la Nouvelle-Grenade; le roi résidait à Hunca, le grand prêtre à Traca. Le conquérant espagnol Quesada trouva dans cet empire des villes bien bâties, des champs cultivés, une population habile à travailler les métaux et à fabriquer les poteries. De grands temples remplis d'idoles et d'ornements d'or étaient dédiés au soleil et à la lune.

La région des affluents de l'Orénoque, qui n'est guère qu'une forêt continue, est peuplée encore aujourd'hui presque exclusivement de tribus indiennes; ces Indiens se divisent en deux catégories: les *riducedos* ou soumis, mélancoliques et patients, peu travailleurs et peu belliqueux; les Indiens *bravos* ou sauvages, dont quelques-uns pratiquent encore, dit-on, l'anthropophagie.

Les blancs forment la classe aristocratique et habitent les villes. Les nègres, qui au moment de la proclamation de l'indépendance étaient 40 000, se sont beaucoup augmentés depuis lors. Les mulâtres, beaux, robustes et intelligents, sont les véritables maîtres des basses vallées, que seuls ils peuvent

habiter impunément; ils ont fourni les plus énergiques soldats pendant la guerre de l'indépendance, et plusieurs sont arrivés aux emplois les plus élevés.

La population totale de la Nouvelle-Grenade peut être évaluée à 3 millions d'habitants. Les principaux articles d'exportation sont les métaux précieux, le tabac, le quinquina, le café, les peaux et le caoutchouc.

Darien et Panama. — Nous avons réservé, pour les décrire à part, les provinces de Darien et de Panama, qui dépendent de la Nouvelle-Grenade, mais auxquelles le percement du canal interocéanique attache un intérêt particulier.

La chaîne orientale des Andes serre de près le Pacifique, mais perd de ses proportions grandioses. Nous signalerons le massif de *Pirri*, d'où, le 25 septembre 1513, Nuñez Balboa aperçut le premier l'immense Océan qui sépare l'Amérique de l'Asie. Dans l'isthme même, les Andes finissent au pic de *Trinidad* (1 500 mètres); leurs contreforts entre Colon et Panama n'ont que 82 mètres. Les deux principaux fleuves du Darien sont le *Rio Atrato*, qui n'est qu'un modeste cours d'eau, comparé aux grands fleuves du continent, mais qui, gonflé par son affluent le *Caquirri*, atteint 600 mètres de large, roule dix fois plus d'eau que la Seine et se jette dans la mer des Antilles par treize bouches. Tout le delta est très insalubre, mais la végétation est splendide. Le second fleuve, qui se jette dans la baie San-Miguel, sur le Pacifique, est la *Tuyra*, grossie du *Chucunaque*. On a songé à réunir les deux rivières par un canal (projet du Darien par MM. Wyse et A. Reclus): ce canal au point le plus étroit aurait 70 kilomètres de longueur, mais exigerait le percement d'un tunnel. Le Darien est un des pays les plus riches du monde; on y recueille la tagua ou noix d'ivoire, le caoutchouc, exploité avec une insouciance barbare par les caucheros, qui ont presque épuisé cette source de richesse. La forêt vierge couvre la plus grande partie de la province et offre, parmi les colosses de végétation, les sùts prodigieux des quippos et des espavés. La population, très mélangée d'Indiens doux et indolents, de nègres, et, sur quelques points, de Chinois, ne montre que peu d'ardeur pour un travail qui lui paraît inutile, mais se livre avec passion à l'ivresse que lui procure sa boisson favorite, l'anisado.

Sur la côte de l'isthme de Panama, entamée par l'estuaire du Rio-Grande, nous relevons la ville de *Panama*. Bâtie en 1518 par Pedro d'Avila, elle fut brûlée en 1610 par le sifustier

Morgan et se rebâtit deux lieues plus loin. La ville actuelle n'a que 20 000 habitants ; elle en eut bien davantage au temps où elle fut l'entrepôt des trésors du Pérou. Il lui est resté de cette époque de splendeur de vieilles maisons en pierre à balcons ouvragés, une belle cathédrale, des églises, des couvents. Les environs sont parsemés d'haciendas, où s'élèvent des troupeaux de bêtes à cornes. La baie de Panama présente de jolies îles surchargées de végétation ; la principale est *Taboga*, où l'on pêchait autrefois des perles. L'isthme a pour port sur l'autre Océan *Colon* ou *Aspinwall*, bâti sur l'île insalubre de Manzanillo, dans la baie de Limon ; des marais où pullule l'alligator y entretiennent constamment des fièvres dangereuses. C'est en 1850 que furent commencés les travaux du chemin de fer qui réunit en 1855 les deux villes. La découverte des mines de la Californie activa la construction de la ligne. On dit qu'à cause des marécages, des terres humides et vierges, pour la première fois remuées, elle a coûté la vie à autant d'hommes qu'elle a de traverses en bois supportant les rails. Il faut rabattre de ces exagérations. La précipitation que l'on mit aux travaux, le peu de confort des ouvriers, recrutés partout au hasard, et obligés de coucher sur la dure, provoqua, surtout parmi les engagés chinois, une véritable épidémie de suicides. La ligne franchit le bras de mer qui sépare Colon de la côte, traverse le marais de Mindi et suit la rivière *Chagres*, cours d'eau au régime torrentueux, parfois profond de 40 mètres, parfois embarrassé de rapides. Elle escalade les rampes boisées de la *Culebra*, puis franchit le col à 80 mètres et redescend sur Panama.

Le canal tracé par M. de Lesseps et en construction aujourd'hui, accompagne de près le chemin de fer. Il aura une longueur de 73 kilomètres, une largeur de 22 mètres, et sera plus profond que le canal de Suez. Un vaste réservoir, qui emmagasinera l'eau des crues du Rio Chagres, assurera au canal un niveau constant. Le canal sera à ciel ouvert et sans tunnel. Enfin une grande écluse à Panama sera destinée à racheter la différence de niveau entre les marées des deux Océans. Le chemin de fer transporte annuellement de Colon à Panama 22 000 voyageurs. La création du canal augmentera dans des proportions considérables le nombre des voyageurs et surtout celui des marchandises, qui passeront d'un Océan à l'autre sans rompre charge.

VÉNÉZUELA.

Le Vénézuéla doit son nom de Petite Venise à l'Espagnol Alonzo Ojeda, qui appela ainsi les agglomérations de maisons bâties sur pilotis qu'il aperçut dans la baie de Maracaïbo. Le nom s'étendit depuis au pays tout entier. Il couvre 1 104 315 kilomètres carrés, c'est-à-dire un peu plus que la Nouvelle Grenade; mais ce riche pays est relativement très peu peuplé et ne nourrit pas encore 2 millions d'habitants. La guerre, les révolutions politiques, la rareté des émigrants, n'ont pas permis au Vénézuéla d'atteindre la prospérité que l'excellence du sol, encore en grande partie en friche, peut faire augurer pour lui.

La branche orientale des Andes se continue dans le Vénézuéla et longe de très près la côte jusqu'au delta de l'Orénoque; elle porte ici le nom de *Sierra de Merida* et de *Côte de la mer*. L'ourlet du rivage qui s'étend de la base des montagnes à la mer n'est nulle part plus large que 600 pieds. Les pentes sont prodigieusement brusques, puisque le sommet le plus haut de la Sierra, la *Silla de Caracas*, n'est, à vol d'oiseau, qu'à 1 850 m. du littoral. Sur l'autre versant, au contraire, les pentes sont beaucoup plus douces; on descend de gradins en gradins d'une manière presque insensible jusqu'à la grande plaine plate que parcourent l'Orénoque et ses affluents. Sur la rive droite du fleuve, au sud du Vénézuéla, s'élève un autre plateau de 300 à 450 mètres d'altitude, d'où coulent de tous côtés les 40 rivières qui vont au grand fleuve: c'est la *Mesa de Guanipa*. Entre les deux massifs s'ouvre une large baie, qui fut autrefois un golfo marin et qu'on nomme les *Ilaños*; au milieu coule le puissant *Orénoque*.

Ses sources sont encore peu connues. L'une d'elles sort du lac d'*Ypara* et traverse les lagunes de Parima; le fleuve se double alors du tribut que lui apportent le *Guaviare* et le *Rio Meta*. Il roule ses eaux troubles et blanchâtres entre deux murailles de forêts impénétrables, dont les troncs sont enlacés par les sarments vigoureux des lianes. Le réseau des branches

est tellement épais, que les voyageurs qui remontent le fleuve peuvent s'y mettre parfois à l'abri des torrents d'eau que déversent les orages. Cette végétation grandiose est, du reste, monotone et les espèces d'arbres sont peu variées. La rivière très calme change d'allures aux rapides de *Maypures* et d'*As-tures*, où elle se brise en vagues écumantes contre les récifs. Une brume épaisse s'élève au-dessus des eaux et enveloppe les îlots garnis de bouquets d'arbres, dont elle entretient l'éternelle fraîcheur. Le delta de l'Orénoque n'est qu'un immense marécage, où la fougue de la végétation dépasse tout ce qu'on peut imaginer; mais les miasmes paludéens le défendent contre toute tentative de culture régulière. On observe parmi les affluents supérieurs de l'Orénoque le singulier phénomène des eaux blanches et des eaux noires, qu'on retrouve aussi parmi les tributaires de l'Amazone. L'*Atatabo*, le *Témi*, le *Tuamini*, ont des eaux de la couleur du café, toutefois excellentes à boire, et d'une transparence extraordinaire: à 20 et 30 pieds, les plus petits objets se distinguent parfaitement. C'est aussi dans la partie supérieure de l'Orénoque que se voit la célèbre bifurcation du *Cassiquiare*, magnifique canal naturel de 420 m. de large, qui débouche dans le Rio Negro, arrosant un bassin d'une fécondité extraordinaire.

Le Vénézuéla se divise naturellement en trois zones distinctes: le littoral, les *llanos*, la Parima.

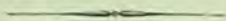
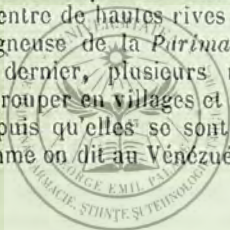
Vers la frontière de la Nouvelle-Grenade s'enfonce dans les terres le golfe de Vénézuéla, qui par une passe étroite conduit au grand lac de *Maracaïbo*. Les bords en sont stériles et malsains; des vapeurs bitumineuses s'élèvent des flots, et de grandes plaques luisantes à la surface témoignent de l'existence de sources souterraines de naphte. Encore aujourd'hui, comme au temps d'Ojeda, plusieurs villages bâtis sur pilotis et habités par des Indiens pêcheurs se présentent sur le pourtour du lac. Au delà, la terre, fécondée par les pluies, est d'une rare richesse, les montagnes sont noires de forêts. Presque toute la population est concentrée entre la montagne et la mer. La capitale, *Caracas* (50 000 hab.), grande et belle ville, illustrée par les triomphes de Bolivar, est bâtie sur les gradins de la montagne, à l'abri des chaleurs étouffantes de la côte. Le tremblement de terre de 1812 en détruisit les plus beaux édifices; relevée de ses ruines, elle possède une des universités les plus savantes de l'Amérique du Sud. Elle est reliée par un chemin de fer à son port, *la Guayra* (10 000 hab.), qui

exporte surtout des cargaisons de café, de coton et de sucre. La seconde ville, *Valence* (30 000 hab.), est située dans un bassin fermé, dont les 22 ruisseaux s'écoulent tous dans le beau lac de *Tacarigua*. On surnomme à bon droit ce bassin le *Jardin de l'Amérique*, à cause de ses riches plantations de cannes, de cacao, d'indigo, de café, de coton et de blé. La population de ce bassin est de 140 000 habitants. Les productions s'exportent par *Puerto Cabello* (11 000 hab.), le second port du Vénézuéla, dont le mouvement est de 310 navires; la valeur des marchandises s'est élevée en 1875 à 25 millions de francs. Le troisième port, *Cumana* (10 000 hab.), se déploie au fond d'une magnifique rade. Les autres villes de la région du littoral, *Truxillo* et *Merida*, situées sur les plateaux de la sierra, jouissent d'un délicieux climat.

Au pied du versant méridional s'étendent les *llanos*. La description de Humboldt est restée classique. Ce sont de vastes plaines d'herbes, hautes d'un à trois mètres, parcourues par des troupeaux de bœufs à demi sauvages que surveillent les *llaneros*. Ceux-ci, race robuste et farouche, passent presque toute leur vie à cheval, comme les gauchos des Pampas. Ce sont des métis de blancs, d'Indiens et de nègres, vivant en plein air, endurcis à toutes les fatigues, capables d'arrêter net avec leur lasso un taureau sauvage et d'attaquer en face le jaguar. Leurs bandes, enrôlées sous les drapeaux des divers partis politiques qui se disputent le pouvoir, ont été par leur valeur aussi funestes au pays qu'elles lui ont été parfois utiles. Quand vient l'été, les *llanos* changent d'aspect, l'herbe se flétrit et se dessèche; à la place de la prairie s'étend le désert pulvérulent, sans eau, à part quelques flaques croupissantes où grouillent les alligators et d'énormes reptiles. A la saison des pluies, toutes les rivières inondent leurs rives, le flot recouvre la surface desséchée; seules quelques *mesas* ou tables émergent au-dessus des eaux et servent d'asile aux hommes, aux troupeaux et aux animaux sauvages. Il semble que la mer ait repris son empire. Les *llaneros* des rives des fleuves, pour échapper à l'inondation, se réfugient dans des cabanes juchées sur de longues perches, et de leurs demeures aériennes ils jettent l'hameçon pour se procurer la seule nourriture qu'ils puissent espérer pendant plusieurs semaines. L'inondation passée, le sol est recouvert d'une boue molle et fétide qui engendre des maladies pestilentielles jusqu'au moment où les hautes herbes reparaissent.

Depuis qu'Humboldt les a décrits, la nature des llaños s'est un peu modifiée. En descendant la *Galera*, dernier plissement des Andes du littoral, les arbres apparaissent encore en bouquets de moins en moins épais et de plus en plus petits. Ce n'est qu'à la longue que les arbres sont remplacés par des fourrés épineux, et ceux-ci par les hautes herbes. Mais nulle part les arbres ne manquent tout à fait. On attribue cette transformation à la diminution des troupeaux de bœufs qui jadis pullulaient dans le steppe, et que les guerres, les grandes tueries organisées pour se procurer la peau des bêtes abattues, ont dans ces dernières années décimés. On trouve encore dans les llaños des tribus indiennes, à peu près indépendantes, les Otomacos, les Guahibos, les Guamos; les villes et les villages sont très rares dans le bassin de l'Orénoque. Les principales sont *Calabozo*, *San-Fernando*, *Apures*, surtout *Angostura*, située, comme l'indique son nom, en un point où le fleuve est resserré entre de hautes rives rocheuses.

La région montagnaise de la *Parima* est encore mal explorée. Au siècle dernier, plusieurs missions catholiques avaient essayé de grouper en villages et de convertir les Indiens sauvages; depuis qu'elles se sont retirées, les Indiens sont retournés, comme on dit au Vénézuéla, *al monte*, c'est-à-dire dans la forêt.



ÉQUATEUR.

L'Équateur est la plus petite des trois républiques colombiennes. Elle couvre 493 280 kilomètres carrés et nourrit 4 150 000 habitants. Elle est ainsi nommée de la ligne équatoriale, qui traverse le pays et passe un peu au-dessus de la capitale.

L'Équateur se divise en trois régions : le littoral du Pacifique, les hauts plateaux Andins, le versant des selvas Amazoniennes.

La bande du littoral est très chaude et malsaine ; les pluies très abondantes entretiennent une végétation luxuriante qui le cède à peine pour sa fougère à celle des bords de l'Atrato. Cette exubérance du sol est d'autant plus remarquable, qu'au sud du golfe de Guayaquil commence une région sèche, aride, et qui connaît à peine la pluie. Dans la partie même qui appartient à l'Équateur, la presqu'île de *Santa-Elena* participe déjà de cette sécheresse et forme la transition entre les deux climats si différents. Quelques torrents descendent de la Cordillère ; le plus puissant, l'*Esmeraldas*, naît près de Quito et réussit à entamer par ses érosions la formidable barrière qui le sépare de la côte. Le grand port de l'Équateur est *Guayaquil* (22 000 hab.), sur une baie magnifique qu'encadrent de toutes parts de majestueuses forêts et que parsèment des îles dont la plus grande est celle de *Puna*. La ville est double ; comprend une ville blanche et une ville noire, et a des chantiers de construction, un arsenal. C'est par elle que se fait presque tout le mouvement d'exportation de la république ; plus de 300 navires entrent annuellement dans son port et en sortent. Ses principales marchandises sont le cacao, les gommés, le café, le quinquina, et les chapeaux de paille tressée connus sous le nom de panamas. Le petit port d'*Esmeraldas*, plus rapproché de Quito, augmente chaque année d'importance.

La région des plateaux diffère absolument de la précédente.

Du nœud de Loja au nœud de Pasto, la Cordillère aligne parallèlement sa double rangée de colosses fumants, laissant entre ses deux arêtes une plaine légèrement concave de 2 900 mètres d'altitude et couronnant ses sommets, sous les rayons perpendiculaires du soleil équatorial, d'une bordure éclatante de neiges. C'est sur ce haut plateau, baigné d'une atmosphère limpide et légère, où le thermomètre se maintient toute l'année entre 17° et 20°, que s'est concentrée presque toute la population de la république. Les seuls ennemis de la félicité indolente des habitants sont les éruptions volcaniques et les tremblements de terre. Si quelques-uns en effet des volcans qui forment la ceinture du plateau semblent éteints ou assoupis, comme le Chimborazo, d'autres sont toujours redoutables. Le *Sangay* n'a cessé de vomir des cendres et de la boue depuis 1718 et a recouvert ses pentes d'une croûte épaisse de 120 mètres; le *Cotopaxi* fait entendre ses explosions jusqu'à Guayaquil et vomit de la pierre ponce; le *Pichincha* a ruiné plus d'une fois Quito. Sur ce plateau vivaient, avant l'arrivée des Espagnols, des Indiens civilisés, de même race que les Péruviens Quichuas, soumis comme eux aux Incas, et qui ont laissé des monuments de leur civilisation disparue. Aujourd'hui, les blancs dominent même par le nombre sur le plateau. Les métis d'Indiens, qu'il est très difficile parfois de distinguer des blancs par la couleur, sont fort nombreux. Les mulâtres, les *Cholos* ou *Zambos*, métis d'Indiens et de nègres, forment d'autres variétés de la population. La capitale est *Quito* (70 000 hab.), ancienne cité des Incas, bâtie à 2 800 mètres sur les flancs du *Pichincha*. On l'a comparée à un nid d'hirondelle maçonné à l'orifice d'une cheminée. La ville a des rues en pentes inégales et pénibles; les habitants sont gais et amis du plaisir. L'industrie des draps et des colonnades est active. Quito fournit une partie du Pérou de son vêtement national, le *poncho*. Un archevêque y réside. Sur le même plateau, mais plus au sud, *Cuença* compte 20 000 habitants et raffine le sucre de canne; *Loja* (12 000 hab.) expédie le meilleur quinquina des Andes.

Le versant *Oriental* présente d'abord de fraîches et belles vallées forestières, où ruissellent les torrents, puis une plaine horizontale illimitée, couverte de forêts vierges qui prolongent les selvas de l'Amazone. De puissantes rivières que commencent à remonter les steamers, le *Napo* et le *Putumayo*, affluents de l'Amazone, traversent cette région de grand avenir, mais qui n'a encore que quelques villages. Quelques tribus

d'Indiens *Maynas* et *Omaguas* sont à peu près les seuls habitants de ces solitudes.

Au large, dans l'Océan Pacifique, se découvre l'archipel volcanique des *Gallapagos*. Ces îles, fort escarpées, sont presque toutes désertes; elles doivent leur nom à d'énormes tortues qui pullulent sur leurs plages et viennent déposer leurs œufs dans le sable.



LES GUYANES.

On appelle proprement Guyane l'île immense enfermée entre les eaux de l'Atlantique, de l'Orénoque, du Cassiquiare, du Rio Negro et de l'Amazone. Une notable partie de cette région appartient au Vénézuéla, l'autre au Brésil; l'Angleterre, la Hollande, la France, se partagent le reste.

La même description générale convient aux trois Guyanes. La zone habitée est une bande relativement étroite du littoral; c'est aussi la partie la plus chaude et la plus malsaine, celle qui a valu à la Guyane son renom d'insalubrité. Le littoral tout entier est bordé d'une ceinture épaisse de palétuviers et de mangliers, arbres au bois mou et spongieux, qui absorbent l'humidité par tous les pores et ne vivent que dans l'eau. La mer rejette sur ces côtes une masse considérable de sable et de limon qui provient des alluvions de l'Amazone. En même temps, les fleuves de l'intérieur gonflés par les pluies apportent et répandent sur les côtes une quantité prodigieuse de terre végétale, qui exhausse le niveau du littoral et le prolonge, comme un delta commun. Quand la flore paludéenne de la côte n'est plus baignée par le flux salé, par suite des atterrissements, elle se dessèche, se corrompt, et répand dans l'atmosphère des miasmes putrides. Des milliards de crabes pullulent sous ces abris, et font leur proie des détritiques que la mer y jette.

Derrière ce rempart de végétation s'étendent les savanes: les unes, marécageuses et infestées de caïmans et de reptiles, sont connues sous le nom de savanes noyées; les autres, les savanes sèches, fournissent aux troupeaux une nourriture abondante. A dix ou quinze lieues du littoral commence la forêt vierge, aussi inextricable que les selvas amazoniennes, à travers laquelle il faut se frayer à grand'peine un chemin par le fer et le feu. Les essences précieuses abondent: acajou, cèdre noir, céciba, arbres à caoutchouc, l'arbrisseau qui donne

la teinture du rocou, etc. Des lianes innombrables s'enlacent aux troncs gigantesques de la forêt et les couvrent jusqu'au faite de leur végétation parasite et de leurs fleurs. Ces forêts sont la retraite du jaguar, de la panthère noire, du pécarí, du cabiai, du grand tamanoir aux ongles terribles, de diverses espèces de fourmiliers. Des bandes de singes de la petite espèce, ouistitis et sapajous, bondissent de branche en branche. Des oiseaux aux couleurs éclatantes, des perroquets, des toucans à gros bec, font entendre leurs cris discordants sous ces ombrages que le soleil a peine à percer.

La montagne commence avec la forêt. Partout le granit, le quartz, le schiste, apparaissent; nulle part le calcaire. De gradin en gradin, on s'élève jusqu'au faite de partage entre les fleuves de la Guyane et les affluents de l'Orénoque et de l'Amazone. Ces montagnes, qui enferment l'horizon, sont très mal connues. Nul voyageur, si ce n'est récemment le docteur Crevaux, ne les a franchies et n'a pu constater le divorce des eaux. On les dit très riches en mines d'or. La légende avait placé dans la Guyane la fameuse montagne d'or, l'*Eldorado*, cherchée par les aventuriers d'Europe. Presque toutes les rivières roulent des paillettes d'or, et sur divers points, surtout dans la partie française, les lavages ont donné des profits rémunérateurs.

Les sierras de la Guyane dépassent 2 000 mètres entre la partie anglaise et vénézuélienne. Le mont *Roraima* paraît le géant de la chaîne; mais la sierra *Acarai* et la sierra *Tumucumaque* ne paraissent pas s'élever au-dessus de 900 à 1 000 mètres.

Les rivières qui en descendent sont très nombreuses et très fortes; malheureusement elles sont impropres à la navigation à cause de leurs rapides et de leurs cascades. Elles sont abondantes en poissons excellents, qu'atteignent de leurs flèches les Indiens habitants des bois. Pendant la saison des pluies, qui sont diluviennes, de juillet en mars, elles se gonflent démesurément, envahissent les forêts, qu'elles noient en partie; les énormes boas cherchent un asile sur les plus hautes branches, et les poissons eux-mêmes, friands des fruits qui baignent dans leur élément, restent aux basses eaux pris dans la bifurcation des arbres.

La *Guyane Anglaise*, enlevée aux Hollandais, nourrit 195 000 habitants, de races très mélangées, blancs, Indiens, nègres, Chinois. Le fleuve principal est l'*Essequibo*; le *Berbice*, qui lui est parallèle, est de tous les fleuves guyanais le seul

qui n'ait pas de rapides et coule en pays plat. La capitale, *Georgetown* (25 000 hab.), est une jolie ville, luxueuse, où de grosses fortunes se sont faites, grâce aux cultures de la canne à sucre, du coton, de l'indigo et du café. *Georgetown* est uni à *Mahaïca* par une ligne ferrée qui rejoindra la *Nouvelle-Amsterdam* : cette ville, très riche, rappelle par son aspect les cités de la Hollande; des canaux, dont les eaux se vident au reflux et se remplissent au flux de la mer, entourent presque tous les jardins.

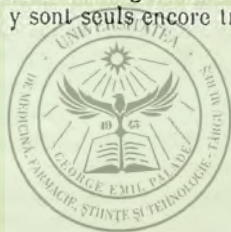
L'aspect riant et prospère de la *Guyane Hollandaise* donne une idée de ce que pourrait devenir la Guyane entre les mains d'hommes entreprenants et énergiques, habiles dans l'art d'endiguer les fleuves et d'épuiser les marécages. Elle a pour frontière au nord le *Corentyn* et au sud le *Maroni*. Le principal fleuve de l'intérieur est le *Surinam* : c'est à son embouchure qu'est la capitale, *Paramaribo* (35 000 hab.). La ville a des rues larges, sablées comme les allées d'un parc, ombragées par des orangers et des citronniers, des quais magnifiques; elle est défendue par le fort de la *Nouvelle-Amsterdam*. Les plantations de cannes, d'indigo, de coton et de riz, auxquels il faut joindre plusieurs des épices importées des îles de la Sonde, sont en pleine prospérité, grâce à un savant système d'irrigation. Dans les forêts vivent des Indiens sauvages et des nègres marrons constitués en petites républiques indépendantes.

La *Guyane Française* est loin de présenter un aspect aussi riant, à cause du manque de bras et des funèbres souvenirs que son nom rappelle. Pourtant les chaleurs sont loin d'être excessives; le plus grand danger provient de l'humidité malsaine des côtes, où la colonisation s'est arrêtée. L'indifférence des colons et du gouvernement à l'égard de la Guyane est telle, que la France a négligé de prendre possession des terres qui lui furent concédées par la paix d'Amiens, et qui s'étendent jusqu'au fleuve *Vincent Pinçon*; l'*Oyapock* forme au sud la limite actuelle que couvre notre pavillon. Le principal fleuve de l'intérieur est l'*Approuague*. Dans l'intérieur vivent quelques pauvres tribus de *Roucouyennes* et d'*Oyampis*; c'est à ceux-ci qu'on attribue les nombreuses figures hiéroglyphiques relevées par les voyageurs sur le granit des roches, et qui témoigneraient d'un état de civilisation plus avancé qu'aujourd'hui parmi ces tribus. On a trouvé récemment dans le haut pays des gise-

ments aurifères importants; le plus anciennement exploité et le plus abondant est celui de l'*Approuague*.

Le bas pays a des cultures de cannes, d'indigo, de café; le poivrier, le girofler, le muscadier, qui ont été transportés des îles de la Sonde, donnent des produits très recherchés. *Cayenne* (8000 hab.), la capitale de la Guyane Française, est bâtie dans une île insalubre, et ne peut recevoir dans son port, mal abrité et peu profond, les navires d'un fort tirant d'eau; ils doivent aller mouiller à l'île du *Salut*. *Sinnamary*, à l'embouchure du fleuve du même nom, rappelle le souvenir des déportés du Directoire et du Consulat.

La Guyane Française ne compte que 27000 habitants, non compris les Indiens sauvages de l'intérieur; cette population est mêlée de blancs, d'Indiens et de nègres. Jadis la Guyane était une terre de déportation: on a cessé, à cause du climat meurtrier du littoral, d'y déverser une partie des forçats de nos bagnes; les Arabes et les nègres de l'Algérie, qui ne souffrent pas du climat, y sont seuls encore transportés.



BRÉSIL.

Le Brésil couvre à lui seul une superficie égale à 17 fois celle de la France; il occupe plus des deux cinquièmes de l'Amérique du Sud. Il forme un des plus vastes empires du monde et répond assez bien par sa situation, son étendue, l'importance de son trafic, et l'avenir qui lui est promis, aux États-Unis, qui dominent dans le continent boréal. On a remarqué que le Brésil touche à toutes les contrées de l'Amérique du Sud, le Chili seul excepté. De tous côtés, sauf du côté de la mer, ses frontières sont formées de territoires contestés par les gouvernements des Guyanes, le Vénézuéla, la Colombie, l'Équateur, la Bolivie, le Pérou et les républiques de la Plata. Il est triste à penser que des guerres sanglantes se sont soutenues pendant des années entières pour la conquête et la défense de solitudes sans importance, alors que la plus grande partie du Brésil est encore en friche.

Le Brésil ne constitue pas, comme la grande République du nord, par exemple, un tout homogène, dont les parties sont reliées entre elles par les ramifications d'un système fluvial parfait. On pourrait découper dans cet empire trois ou quatre contrées isolées les unes des autres, et jusqu'à ce moment presque étrangères entre elles. Le bassin immense de l'Amazone, espèce d'ancien golfe marin, plaine basse et sans pente, couverte d'un impénétrable manteau de forêts vierges, est un monde à part. Lisbonne et Liverpool sont plus près de Rio de Janeiro que les pauvres villages ou les embryons de villes qui s'échelonnent à longues distances sur les rives du grand fleuve. Le Beiramar ou littoral, bande étroite resserrée entre la mer et les premières chaînes de l'intérieur, retint les émigrants tout d'abord, et est encore aujourd'hui la partie la plus peuplée de l'empire, celle où s'élèvent les grandes villes fondées par les Portugais. De nos jours l'émigration européenne se porte de préférence vers les provinces du sud, qu'arrosent les tributaires de la Plata, où la chaleur est moins intense et moins humide, l'acclimatement plus rapide, la terre moins

exubérante en parasites végétaux, et la petite culture plus accessible aux agriculteurs d'Europe. La plus grande partie du Brésil appartient en effet à une aristocratie de 6 à 7 000 planteurs, qui possèdent des territoires plus grands que nos arrondissements français et entretiennent pour les exploiter de véritables armées d'esclaves.

Quant au plateau brésilien, il est pris presque tout entier par le *matto* ou forêt vierge et les *campos*, intermédiaires entre les *llanos* du Vénézuéla et les *pampas* de la Plata. La colonisation a pratiqué, il est vrai, de vastes éclaircies dans ces immenses solitudes sylvestres; mais partout le domaine de l'homme est assiégé par la forêt, qui ne tarderait pas à se reconstituer sans le travail énergique qui la contient ou la refoulo. En vingt ans, sur ce sol humide et sous ce ciel torride, la forêt a recouvert les défrichements et repris l'apparence de ces selvas encore inviolées que sillonnent les grands affluents de l'Amazone. Seul, l'œil exercé du Brésilien peut reconnaître, au milieu de l'inextricable lacis des troncs et des lianes, quelque géant des forêts aux flancs léchés par l'incendie, au fût dégarni de feuilles, et qui témoigne d'une ancienne possession du sol par l'homme. Jadis il dominait des champs de café, de coton et de cannes; maintenant il est comme étouffé au milieu de la végétation pressée, que la terre a spontanément produite autour de lui. Cette terre du Brésil est si riche en principes nourriciers et en sève puissante, que du tronc décharné d'un colosse abattu s'élançait bientôt une frondaison nouvelle, qu'une baguette à peu près desséchée fichée dans le sol ne tarde pas à prendre racine, à se gonfler de sucs et à se couvrir de feuilles. On comprend par là combien il est difficile d'ouvrir à travers un tel pays des voies de communication permanentes. C'est un travail qui finit bientôt par rebuter et fatiguer les courages les mieux trempés, que de tracer une *picada*, un sentier, dans ces taillis impénétrables. Le travail est prodigieux s'il s'agit d'une grande route carrossable; à moins d'un entretien de tous les jours et qui exige des frais énormes, la route disparaît en quelques mois, envahie de nouveau par les arbustes et les lianes ou ravinée par les orages violents et les abats d'eau si fréquents dans l'atmosphère électrique de la zone torride. Aussi les provinces de São Paulo et de Minas-Geraes, qui comptent parmi les plus peuplées et les plus énergiques, sont encore comme isolées de la capitale, et à diverses reprises ont tenté de se constituer en

républiques distinctes. La province de Matto-Grosso est dans la même situation par rapport aux précédentes, et à plus forte raison par rapport à Rio. Il faudrait une année entière pour conduire une armée du littoral à Cuyaba ou à Villa-Bella. Le Matto appartient plutôt au monde bolivien qu'au monde brésilien. Ce ne sont pas les voies de terre, mais plutôt les voies fluviales qui donneront un jour au Brésil l'unité qui lui manque et ouvriront à la colonisation européenne les terres les plus riches et les plus productives du monde entier. Mais bien des années s'écouleront encore avant que ces voies magnifiques deviennent accessibles aux navires; des rapides et des cascades embarrassent, en effet, le cours de presque toutes les rivières. Mais le génie humain triomphera plus facilement de ces obstacles que de ceux que la fécondité même du sol oppose sans cesse à ses efforts.

Côtes. — Le Brésil se développe sur une étendue de 7000 kilomètres de côtes, depuis les rives de l'Oyapock jusqu'aux frontières de l'Uruguay. Ce littoral est divisé en deux parties par la pointe du cap Saint-Roch, qui forme comme le sommet d'un triangle gigantesque dont les Andes seraient la base : c'est le point où l'Amérique se rapproche le plus du vieux continent. Aidé par les courants, le navigateur portugais Alvarez Cabral y fut jeté en 1500, au moment où il se disposait à tourner le cap de Bonne-Espérance; il s'empara de la nouvelle terre, qu'il nomma *Santa-Cruz*. Au temps où la traite était libre, presque chaque jour les fins voiliers négriers venaient jeter leur cargaison de bois d'ébène dans les anses de la côte; encore aujourd'hui, malgré les croisières actives des vaisseaux européens, il n'est pas rare que quelque clipper aux formes effilées, sortant des lagunes du Niger ou du Dahomey, vienne vendre sa marchandise humaine aux planteurs portugais. Quelques ethnologistes, appuyés sur des exemples récents, pensent même qu'avant la découverte de Christophe Colomb des canots montés par des nègres guinéens ont pu aborder, emportés par les courants et les tempêtes, aux côtes américaines.

Le grand courant équatorial formé par l'appel incessant des eaux des deux pôles vers la région des tropiques dérive vers l'ouest par suite du mouvement de rotation de la terre et vient heurter le cap Saint-Roch; là il se divise, et se replie une partie vers le nord, pour pénétrer dans la mer des An-

tilles et le golfe du Mexique, l'autre partie vers le sud, suivant le littoral jusque vers l'embouchure de la Plata.

Le cap Saint-Roch sépare le littoral brésilien à peu près exactement en deux parties distinctes. Au nord, le plateau intérieur abaisse ses dernières ondulations, qui ont été les limites de l'ancien golfe marin comblé peu à peu par les alluvions du fleuve des Amazones : aussi le rivage est-il, comme celui des Guyanes, plat et marécageux. Entre la mer et la terre s'étend une zone indécise de boues fétides, de lagunes et de vasières, où les racines pullulantes des mangliers et des palétuviers dérobent le sol peu sûr et les flaques d'eau crouissante : c'est le domaine de la fièvre et de la mort. A peine quelques ports insalubres ont-ils pu se créer dans des anses abritées ou au débouché de quelque puissant estuaire. Au sud du cap Saint-Roch, la scène change ; le rebord du plateau vient finir presque à pic au-dessus des vagues. Aussi le littoral est-il frangé de golfes, encadrés par l'amphithéâtre des montagnes, dont les flancs s'égayent d'une éternelle verdure. Les ports sont nombreux, très sûrs ; quelques-uns comptent parmi les plus vastes et les plus splendides du monde. Dans la province de Rio Grande do Sul et jusqu'à l'embouchure de la Plata, les lagunes reparaissent, favorisées par l'éloignement des montagnes ; mais ces lagunes sont beaucoup plus étendues qu'au nord, moins dangereuses pour la santé de l'Européen ; fermées par des fleches de sable, elles forment de petites mers intérieures, qui contrastent par le calme de leurs eaux avec le mouvement formidable des flots de l'Atlantique.

Le premier port brésilien qui se présente au nord est *Para* ou *Belem* (37 000 hab.). Sa situation au débouché de l'Amazone et du fleuve des Tocantins, deux des principales artères de l'Amérique du Sud, le destinent à un avenir commercial de premier ordre, quand la région des *selvas* attirera un plus grand nombre d'émigrants. La ville est sale et mal bâtie ; on remarque pourtant la cathédrale, qui est peut-être le plus beau morceau d'architecture des deux Amériques. *Maranhão* (30 000 hab.), sur une île à l'embouchure du Miraïm, fait un commerce important de coton, sucre, bois de teinture et d'ébénisterie. *Céara* (42 000 h.), capitale de la province du même nom, exporte du riz excellent, quoique plus difficile à décortiquer que celui de l'Inde. Au sud du cap Saint-Roch, *Natal* et *Parahyba* précèdent le grand port de *Pernambouc*. *Pernambouc* ou *Recife* est admirablement situé ; c'est le premier port brésilien où les courants

portent tout d'abord les navires d'Europe. Pernambuco est souvent appelée la *Venise brésilienne* : elle est en effet bâtie sur des lagunes charmantes ; son port, garni de quais splendides, est garanti par un récif qui lui sert de brise-lames. Son activité commerciale est très grande, grâce à un fond de population hollandaise qui s'y est maintenue. *Olinde*, au nord de Pernambuco, est la cité épiscopale, la vieille ville dont l'importance a passé à sa voisine, plus favorablement assise au bord de la mer. La population de ce groupe est de 110 000 hab. *Bahia*, dans la baie de Tous les Saints, est plus ancienne que Rio, qu'elle a précédée comme capitale (160 000 hab.). Elle présente un aspect monumental avec ses hautes maisons à plusieurs étages, ses nombreux couvents, ses églises magnifiques, les belles fontaines artistiques qui ornent ses places ; toutefois, la ville a des quartiers infects, des labyrinthes de ruelles fétides, que le vautour urubu se charge seul de débarrasser de leurs immondices. On se croirait dans une ville d'Afrique, tant les nègres y sont nombreux ; ils forment au moins les deux tiers de la population.

Malgré l'excellence des ports de Bahia et de Pernambuco, la prééminence appartient à *Rio de Janeiro* (Rivière de Janvier). Les premiers explorateurs qui y abordèrent prirent ce golfe magnifique pour un estuaire et donnèrent au premier groupe de maisons qui s'y bâtit ce nom bizarre, qui lui est resté. Encore aujourd'hui les habitants s'appellent les *fluminenses*. Le port de Rio le cède à peine pour la beauté des horizons à celui de Naples ; il l'emporte par l'étendue et la commodité : les montagnes l'entourent d'un amphithéâtre grandiose que dominent le *Corcovato* et le *Pão d'Assucar* (pain de sucre). La ville elle-même répond mal de près au superbe aspect qu'elle présente du large ; les rues sont en général très étroites, même la rue Ouvidor, qui est la principale de la ville. Le service de la voirie est très mal tenu ; là, comme à Bahia, ce sont les urubus qui sont chargés de la propreté. Aussi les fièvres, et surtout le terrible *vomito negro*, sévissent fréquemment à Rio. Le mouvement de la population est extraordinaire, surtout aux heures du soir ; une foule de tramways sillonnent en tous sens la ville, malgré l'étroitesse des voies, et ajoutent à l'encombrement. Les nègres et négresses, de taille colossale, dominant dans les quartiers voisins du port ; la ville leur appartient en quelque sorte. Les faubourgs, garnis d'opulentes villas entourées de jardins exotiques, sont habités par les

blancs et les riches négociants de Rio. Rio de Janeiro possède le palais impérial, celui des chambres, l'Université, de nombreux établissements scientifiques et littéraires (300 000 hab.). Le séjour de la cour et du monde élégant, en été, est *Petropolis*, où monte un chemin de fer en lacet : c'est le *Versailles brésilien*. Aux portes mêmes de la ville commence la forêt vierge : il semble que la civilisation s'arrête là.

Au sud de Rio s'ouvre le port de *Santos*, l'emporium de la riche province de São Paulo, dont elle expédie les cafés et le sucre. Un chemin de fer unit le port à la capitale, *São Paulo*, (22 000 hab.), qui possède une école de droit. *Desterro* ou *Santa-Catarina*, situé dans une île, est le principal port des provinces du sud, cultivées par des émigrants venus d'Allemagne. *Porto-Alegre*, dans la province de Rio Grande do Sul (25 000 hab.), est situé au fond du golfe sinueux de *los Patos*, qu'une longue flèche de sable transforme en une sorte de lac intérieur ; on y pénètre par la passe que gardent *Atalaia* et *San Pedro de Rio Grande*, capitale de la province. Les cuirs, les peaux, les viandes salées, qui proviennent des innombrables troupeaux de l'intérieur, s'expédient par *Porto-Alegre*.

Orographie. — Le système orographique du Brésil, dont le détail n'est pas encore parfaitement connu, présente dans son ensemble l'aspect d'un vaste plateau triangulaire isolé ; il constitue dans l'Amérique du Sud le seul vaste système indépendant des Andes. Entre le plateau Brésilien et le plateau Bolivien s'étend, en effet, une zone de terrains bas, les *campos*, où la pente est indécise, et où s'entrelacent dans une région marécageuse les hauts affluents de la Madeira et ceux du Paraguay et du Pilcomayo. La formation qui partout domine est le granit ; mais par-dessus ces assises anciennes on remarque des terrains de grès, des strates calcaires, surtout un revêtement d'argile rougeâtre qui couvre de grandes étendues : ces derniers terrains passent pour être éminemment propres à la culture du café. Le rebord le plus élevé est celui qui longe la mer, de la lagune de los Patos au cap Saint-Roch. Les autres côtés s'abaissent insensiblement dans la direction des bassins de l'Amazone et de la Plata. Ce plateau incliné, dont la hauteur moyenne se maintient entre 500 et 1 000 mètres, a été profondément sculpté par les immenses cours d'eau qui en descendent dans toutes les directions, et qui ont déterminé la direction des arêtes principales.

La chaîne côtière dans les provinces de Rio-Grande et de

Santa-Catarina prend le nom de *Sierra da Mar* : elle range de très près le rivage ; il suffit en certains points de s'élever à 6 ou 700 mètres pour reconnaître les ruisseaux qui vont gonfler le puissant Rio Parana, origine de la Plata. La Sierra da Mar se continue sous le nom de *Sierra de Mantequeira et do Espinhaço*. Cette sierra porte le sommet le plus élevé du Brésil, l'*Itatiaya* (2 900 mètres), qui profile sa triple cime en forme d'aiguilles, directement à l'ouest de Rio de Janeiro ; de ses flancs découlent les principales sources du Parana. La Sierra de Mantequeira projette dans la direction de la capitale de nombreux contre-forts, qui ferment son horizon, en particulier la *Sierra dos Orgaos*, ainsi nommée parce que ses sommets prennent la forme d'orgues gigantesques. Au nord-ouest de Rio de Janeiro la chaîne de Espinhaço se prolonge plus éloignée du rivage, jusqu'à l'embouchure du San-Francisco, séparant le bassin de ce grand fleuve des petits bassins côtiers. Vers le milieu de cette longue chaîne côtière, le volcan éteint d'*Itacolumi* domine le nœud de *Barbacena* (1 200 mètres). De là part une chaîne nouvelle, appelée *Espigão das Vertentes* (arête des versants), qui prend à son extrémité le nom de *monts Pireneos* ; elle sert de ligne de partage entre le San-Francisco, le Parana, la rivière des Tocantins.

De cette chaîne partent les nombreuses ramifications qui séparent l'un de l'autre les affluents de l'Amazone : la *Sierra de Tabatinga* et la *Sierra d'Ouro*, qui délimitent les bassins parallèles du San-Francisco et des Tocantins ; la *Cordillera grande*, qui sépare le fleuve des Tocantins de son grand affluent l'Araguaya. D'autres chaînes moins connues séparent l'Araguaya du Xingu, le Xingu du Topajos et celui-ci de la Madeira ; enfin les collines des *Campos de Parexis*, où la végétation est plus pauvre, et où la *selva* finit et se transforme en *pampa*, traverse le Matto-Grosso, séparant les sources du Paraguay de celle du Topajos. Telles sont les principales arêtes du relief Brésilien.

Au nord, le système de montagnes qui délimite les petits bassins des Guyanes et celui de l'Orénoque et les sépare de l'Amazone est très mal connu. (V. Guyane.)

Hydrographie. — *Bassin de l'Amazone.* L'Amazone est le plus grand fleuve du monde, par la masse des eaux qu'il apporte à l'Océan ; son bassin couvre une superficie de 7 millions de kilomètres carrés. Si l'on compte les bras latéraux du fleuve, ses vraies et ses fausses rivières, il ne fournit pas

moins de 50 000 kilomètres de navigation. C'est moins un fleuve qu'une mer d'eau douce, une sorte de Méditerranée s'écoulant dans l'Océan. A certaines époques, en temps d'inondation, on mesure 300 kilomètres d'une rive à l'autre. Du milieu du courant l'horizon ne présente des deux côtés que des flots jaunâtres, parfois tranquilles et reposés, parfois soulevés en vagues violentes et courtes. L'Amazone sépare deux flores différentes : il constitue une barrière que les oiseaux eux-mêmes, dit-on, ne franchissent pas. Sa profondeur à l'embouchure est de 180 mètres et des frégates de guerre peuvent le remonter durant l'espace de 1 000 kilomètres. La rencontre du courant marin et du courant fluvial présente un spectacle grandiose : bien loin au large le flot marin est sali par les eaux fluviales, et la force du courant même se fait sentir aux vaisseaux qui n'aperçoivent pas encore la terre ; cependant la mer l'emporte dans cette lutte.

L'Amazone, malgré les limons qu'il délaye et entraîne avec lui, n'a pu réussir à former un delta ; le courant côtier, au contraire, fouille de plus en plus son estuaire et l'agrandit sans cesse. Le fleuve des Tocantins tend de plus en plus à former une rivière séparée et cesse d'être un affluent. Entre les deux s'étend la grande île basse de *Marajo*. Le mascaret, appelé par les riverains *pororoca*, est formidable.

Il semble que l'Amazone doive être une voie commerciale de premier ordre, un lien entre les parties les plus reculées de l'Amérique : il n'en est rien. On peut naviguer pendant des jours et des semaines sans rencontrer une barque, un village, une case de sauvages, sans rien voir que la monotone muraille des fûts pressés de la selva. Il serait impossible de retrouver les 450 tribus que rencontra le premier aventurier qui osa confier une barque à ce courant et le descendre, Orellana. Plus tard les jésuites essayèrent d'implanter leur domination sur les rives de l'Amazone et de plier aux pratiques de la religion et aux habitudes du travail les populations qui vivaient éparses sur ces bords. Ils réussirent quelque temps, par l'ascendant qu'ils exerçaient, à enter quelques pratiques nouvelles sur les superstitions locales, à obtenir quelques défrichements de la crainte qu'ils inspiraient aux sauvages ; mais ces résultats furent éphémères, cette demi-civilisation fut tout apparente. Les jésuites disparus, les sauvages retournèrent aux habitudes de leur vie libre dans les bois ; les tentatives de colonisation par les blancs ont également échoué.

Cette impuissance tient à des causes nombreuses. D'abord, quoi qu'ait prétendu Agassiz, le climat est loin d'être salubre. Si la chaleur ne s'élève guère à plus de 33 degrés, l'humidité est redoutable; les marécages, l'évaporation constante, la décomposition des végétaux, entretiennent des fièvres paludéennes terribles, d'épais brouillards aux haleines empoisonnées traînent sur les eaux, et il suffit parfois de les traverser pour emporter les germes d'une mort rapide; de plus, les rives du fleuve sont incertaines et changeantes. Les crues régulières, qui se font sentir deux fois par an, enlèvent des pans entiers de forêts, emportent des prairies flottantes qui se désagrègent peu à peu dans les ondes. L'emplacement des anciens villages disparaît, transformé en marécages. La puissance même de la végétation est un obstacle au travail de l'homme. A peine a-t-il défriché un lot de terrain et l'a-t-il ensemencé que ses semences périssent étouffées par la génération spontanée des parasites qui surgissent et commencent une forêt nouvelle. Enfin les bords de l'Amazone sont bordés comme d'un bourrelet par un réseau inextricable de *furos* ou d'*igarapés* qui accompagnent le fleuve et permettent aux barques pendant des centaines de kilomètres de le suivre. Ces *igarapés*, ces lacs, ont des eaux blanches ou des eaux noires, suivant qu'ils traversent des terrains argileux ou des couches d'humus amoncelé. Les serpents d'eau, les caïmans, y abondent; mais dans les cours d'eau plus profonds on trouve encore, outre une quantité de poissons d'espèces plus variées que celles de l'Océan, des troupeaux de lamentins, qui diminuent après les énormes tueries dont l'Amazone a été le théâtre. On a évalué par approximation la population du bassin de l'Amazone à 250 000 habitants. Bien plus peuplées et appelées à un plus grand avenir sont les vallées Andines, où commence à refluer l'émigration du Pérou et de la Bolivie; l'atmosphère est moins chaude et plus salubre, la végétation moins fougueuse, la colonisation par suite plus facile.

On a longtemps disputé pour savoir lequel des deux affluents supérieurs de l'Amazone était la branche principale du fleuve. Le *Maragnon*, qui prend sa source non loin du parallèle de Lima, au pied du pic de *Lauricocha*, a passé pour être l'affluent principal; mais ses titres le cèdent à ceux de l'*Apurimac*, tributaire du puissant *Ucayali*, qui descend du plateau de Cuzco. Ces deux branches se réunissent à *Nauta*, visitée par les bateaux à vapeur qui depuis quelques années font le service

régulier de l'Amazone. Le premier port brésilien est *Tabatinga*, près du confluent du *Yavary*. *Manãos*, à l'embouchure du Rio Negro, est plus qu'un village ; elle a quelques maisons de construction portugaise et est destinée à devenir le centre du commerce du fleuve moyen. *Santarem*, au confluent du Topajos, domine en temps de crue l'inondation, du haut des collines qui lui ont servi d'emplacement. Enfin *Para* ou *Bélem* grandit en importance depuis que la navigation à vapeur, régulièrement organisée, sillonne le grand fleuve.

L'Amazone a des affluents plus considérables que le Danube et le Rhin. La masse d'eau qu'ils lui apportent produirait de désastreux effets si leurs crues coïncidaient ; heureusement, les pluies ne tombent pas à la même époque dans les régions arrosées par les affluents de droite et dans celles baignées par les affluents de gauche.

Ceux de gauche sont : le *Rio Napo*, qui se laisse remonter jusqu'à *Puerto del Napo*, à sept journées de marche de Quito ; l'*Iça* et le *Yapura*, qui traversent les plaines boisées de l'Équateur et sont également accessibles aux paquebots jusqu'à la base des montagnes ; le *Rio Negro*, le plus puissant des affluents de gauche, est ainsi dénommé à cause de la couleur de ses eaux, qui tranchent au confluent par leur teinte sombre sur la nuance presque laiteuse des flots de l'Amazone. Ce cours d'eau est appelé à devenir une grande voie de commerce : on peut, par son affluent, le *Rio Branco*, remonter en bateau à vapeur jusqu'à *San-Joaquin*, dans la Guyane Anglaise ; par le *Cassiquiare*, magnifique canal naturel entre le Rio Negro et l'Orénoque, et dont le courant change de sens suivant la puissance des crues des deux fleuves, on pénètre dans le Vénézuéla.

A droite, le *Yavary* sort de limite entre le Pérou et le Brésil ; le *Jurua*, le *Teffé*, le *Coary*, traversent des solitudes impénétrables que l'homme n'a pas encore troublées ; le *Purus*, exploré par les Chandless, se déverse dans l'artère principale par un véritable delta. La *Madeira* ne le cède en Amérique, pour la masse des eaux qu'elle roule, qu'à l'Amazone lui-même et à la Plata : elle est constituée par la réunion du *Guapore*, qui sert de limite entre le Brésil et la Bolivie, du *Mamore* et du *Béni* ; elle est navigable pendant 570 milles. A *São-Antonio* commencent les rapides pour les vaisseaux qui remontent la rivière ; celle-ci s'est frayé sa voie à travers les dernières

ramifications de la *Cordillera geral*. Au delà, le Mamore peut se remonter jusqu'à *Vincheta*, à 140 milles de Cochabamba.

Le *Topajo* met en communication l'Amazone avec le Matto-Grosso. On peut le remonter jusqu'à 170 milles au-dessus de Santarem; comme la Madeira, son cours supérieur est embarrassé de rapides. Le *Xingu* a des eaux bleues et limpides; mais dans la partie inférieure de son cours il traverse une région accidentée qui est un obstacle à la navigation.

La rivière des *Tocantins* est doublée par le tribut de l'*Araguaya*, qui suit une direction parallèle à la sienne. Les deux cours d'eau se réunissent à la petite station de *San João das duas Barras*. Leur cours moyen est embarrassé de rapides. La colonisation s'est portée, jusqu'à ce jour, surtout dans le bassin supérieur des deux rivières.

Autres bassins. — La région sud du Brésil appartient au bassin de la Plata et de ses affluents. La branche maîtresse, le *Parana*, prend sa source à peu de distance de Rio de Janeiro, dans le massif du Mantequerra; la plus lointaine descend du pic d'Itacolumi. Au lieu de se rendre directement à la mer, dont quelques kilomètres seulement le séparent, il prend une direction contraire, se grossit des tributs que lui envoient la Sierra da Mar et les monts Pireneos, et court parallèlement à la côte, à travers des forêts presque aussi épaisses que celles de l'Amazone. En atteignant la frontière du Paraguay, il fait brèche à travers une chaîne de montagnes et se précipite par une magnifique cascade. Son principal affluent, le *Paraguay*, appartient aussi par son cours supérieur au Brésil; il naît de quatre lacs qui étalent leurs eaux dans le principal district diamantifère du Matto-Grosso. Un de ses hauts affluents passe à *Cuyaba*, la capitale. Dans les Campos Chiquitos, ses eaux se répandent sur une très grande étendue et forment l'immense lagune de *Xarayes*, couverte de joncs et de flaques bourbeuses dans la saison sèche, et qui forme une nappe d'eau sans limites pendant la saison des pluies.

Les rivières intermédiaires entre ces grands fleuves sont : le *Paranahyba*, qui passe à Theresina; surtout le *San-Francisco*, le principal des fleuves qui appartiennent entièrement au Brésil; son cours est de 2500 kilomètres. Son bassin, qui comprend en partie la province de *Minas-Geraes* (mines générales), est un des plus riches et des plus peuplés; il se grossit du *Rio Velhas* et du *Rio Verde*. Malheureusement la navigation, relativement très active, est interrompue par des

rapides et des cascades : le haut San-Francisco tombe à la *Casca d'Anta* de 203 mètres ; dans sa partie inférieure on admire la magnifique cataracte de *Paulo Affonso* (75 mètres), qui vaut celle du Niagara. A *Joazeira*, le San-Francisco, qui a coulé jusqu'alors du sud au nord, se détourne vers l'est ; c'est à ce point que viennent aboutir les deux principales lignes ferrées du Brésil, celles qui partent de Bahia et de Pernambouc.

Nous mentionnerons encore le *Rio Doce* (750 kil.), qui arrose la province d'Espirito Santo et une partie de *Minas-Geraes*. La partie montagneuse de son bassin abonde en cascades qui troublent le silence de la profonde forêt vierge. Le bassin inférieur est plus calme, mais le fleuve perd ses eaux dans des lagunes putrides, où rampent des brumes empoisonnées.

Le *Parahyba du Sud* court entre deux plissements montagneux, à droite et à gauche de Rio de Janeiro, arrosant les champs les mieux cultivés de l'empire et les villages les plus prospères. Enfin le *Jacuy*, dans la province de Rio Grande do Sul, se jette dans la lagune de los Patos, après avoir irrigué les prairies et arrosé les campagnes, vers lesquelles s'est portée de préférence l'émigration allemande.

Divisions politiques. — Le Brésil se divise en vingt provinces, dont quelques-unes dépassent en étendue certains États indépendants :

PROVINCES.	CAPITALES.	PROVINCES.	CAPITALES.
Para.	Para ou Bélem	Alagoas.	Maceyo.
Alto Amazonas.	Mañaos.	Sergipe.	Aracaju.
Matto-Grosso.	Cuyaba.	Bahia.	Bahia.
Goyaz.	Villa-Bou.	Minas Geraes.	Ouro Preto.
Maranhão.	Maranhão.	Espirito Santo.	Victoria.
Piaulhy.	Theresina.	Rio de Janeiro.	Rio de Janeiro.
Céara.	Céara.	São Paulo.	São Paulo.
Rio Grande do Norte.	Natal.	Parana.	Curitiba.
Parahyba.	Parahyba.	Santa Catarina.	Desterro.
Pernambouc.	Pernambouc.	Rio Grande do Sul.	Porto-Alegre.

Races et populations. — La population totale du Brésil, aussi exactement qu'on puisse l'évaluer, oscille entre 10 et

11 millions d'habitants; un tiers environ sont blancs ou se rapprochent du type blanc et sont réputés pour tels. Le préjugé de la couleur n'existe pas, en effet, au Brésil autant qu'aux États-Unis. Dans les voitures publiques, les chemins de fer, les tramways, les noirs se mêlent aux blancs sans résistance ou répugnance des seconds. Les enfants des deux races sont élevés ensemble. La plupart de ces blancs descendent des colons portugais ou des habitants des Açores qui ont conquis le Brésil et se le sont partagé. Ils ont eu peu de peine à s'acclimater, habitués aux chauds rayons du soleil de leur patrie, et ont conservé dans toute son intégrité leur énergie et leur puissance vitale. Il n'en a pas été de même des Allemands et des Belges que les promesses des compagnies d'émigration avaient attirés au Brésil; leurs premiers essais de colonisation furent désastreux. La protection et la surveillance du gouvernement leur ont depuis rendu plus facile la période redoutable des débuts; aujourd'hui, on compte au moins 80 000 Allemands, agglomérés dans les provinces du sud, Parana et Rio Grande; certaines villes, São-Leopoldo par exemple, sont presque entièrement germaniques. Ils s'adonnent en général à la petite culture, et leurs fermes sont aussi bien tenues que celles de la Saxe et de la Westphalie.

Les nègres avec leurs dérivés, mulâtres, quarterons, sont plus nombreux que les blancs; ils prospèrent dans ce pays humide et chaud qui leur rappelle la patrie. Pendant deux siècles la Guinée et le pays d'Angola n'ont cessé d'envoyer au Brésil des travailleurs. On évaluait pendant la première moitié du siècle à 50 ou 80 000 les noirs transplantés annuellement par les négriers d'Afrique en Amérique; on appréciait surtout les natifs de la Guinée, aux membres robustes et à la taille athlétique. Cette importation d'esclaves a eu une importance décisive sur le développement des cultures. Des travailleurs libres peuvent seuls se livrer à la production potagère ou maraîchère et tirer de la terre, par des soins assidus, tout ce qu'elle peut donner. Les nègres esclaves s'adonnent à des cultures spéciales, comme la canne à sucre et le café. Groupés autour des *fazendas*, demeures aristocratiques des planteurs brésiliens, ils incendient la forêt et mettent en culture l'emplacement déblayé. Le *sectore*, esclave lui-même, les surveille armé du fouet traditionnel. Ils sont nourris de maïs, de carne secca de la Plata, de morue sèche importée des États-Unis. Leur condition est de beaucoup préférable à celle des nègres

aux États-Unis avant l'émancipation. Le planteur a conservé des mœurs presque patriarcales; les relations de maître à esclaves sont familières et même affectueuses. Toutefois le noir restait à la discrétion de celui qui l'avait acheté et qui pouvait le revendre. Le décret de 1872 a proclamé l'émancipation des noirs, mais avec des restrictions prudentes. Les esclaves peuvent se racheter avec le pécule qu'ils retirent de leur travail personnel. Tous les enfants nés de condition servile viennent désormais au monde libres. Beaucoup de noirs semblent peu se soucier de leur liberté. Toutefois le Brésil traverse une crise, moins sanglante à coup sûr qu'aux États-Unis, mais qui finira par produire des résultats analogues. De plus en plus on s'efforce d'attirer des émigrants d'Europe. Mais pourront-ils supporter impunément les ardeurs d'un climat funeste au travailleur blanc? Chacun en doute, instruit par l'expérience. Déjà l'on songe à importer comme aux Antilles et à la Réunion des coolies chinois et hindous : les jaunes prendraient la place des noirs.

La population métisse tend de plus en plus à remplacer les races pures. Les plus beaux et les plus intelligents de ces métis sont les *Mamaluços*, croisés de blancs et d'Indiens, qui peuplent en majorité les provinces de São Paulo et de Minas Geraes. Les *Mineiros* et les *Paulistas* ont fourni les aventuriers les plus intrépides et les plus indomptables du Brésil. Ce sont eux qui ont exploré en tous sens le pays, descendu les fleuves, trouvé les mines d'or et de diamants. Leur esprit d'indépendance, secondé par des facultés très vives, ont souvent mis en danger le gouvernement de Rio. Leurs villes sont propres et bien tenues, et ils recherchent l'instruction avec plus d'empressement que les créoles purs.

On évalue à 5 ou 600 000 les Indiens soumis ou nomades (bravos) qui errent dans l'étendue illimitée des selvas. Ils semblent appartenir à deux familles, différentes plutôt par les mœurs que par les traits du visage. La plus nombreuse est celle des *Guaranis* : ces Indiens sont doux, très dociles, gracieux; ils subissent avec résignation la domination des blancs. C'est sur eux que les jésuites ont pu faire leurs célèbres expériences dans les missions du Paraguay et de l'Amazone. Ils ne travaillent que contraints par la force; livrés à eux-mêmes, ils passent leur temps à nager, à pêcher, à chercher dans les bois une nourriture qui s'offre partout à eux facilement. Les tribus les plus nombreuses sont celles des *Tapuyas*

de l'Amazone, auxquelles se rattachent les *Topinambous*. Bien différents sont les autres Indiens, qui ont gardé une humeur farouche et intraitable et disputé pied à pied leurs territoires aux conquérants. Tels sont les *Botocudos*, aux traits disgracieux, enlaidis encore par les ornements de bois qui distendent leurs narines et leurs lèvres; les *Mundurucus* du Topajos et du Xingu, très beaux et très robustes, presque blancs de couleur; les *Muras*, les *Remos*, qui pratiquent encore l'anthropophagie. C'est de l'alliance des Portugais avec ces tribus belliqueuses que sont sortis les *Mamalucos*. Les métis de noirs et d'Indiens sont appelés les *Cafuzos*.

Ressources du Brésil. — Le Brésil est par excellence le pays des arbres et des essences précieuses; sa richesse a été à peine entamée par les défrichements des planteurs. Bois d'ébénisterie et de charpente, essences tinctoriales et médicinales, abondent sur tous les points du territoire. Un arpent de terre sur les bords de l'Amazone renferme des espèces plus variées que l'Europe tout entière. Encore ne connaît-on que très superficiellement cette flore, qui réserve à l'avenir des découvertes précieuses. La richesse de la faune du Brésil est au contraire très restreinte. Jadis il était habité par les plus grandes espèces animales, ainsi qu'on témoigne les amas d'ossements de mégathériums que les fouilles ont mis au jour. L'once et le jaguar errent encore dans les forêts, ainsi que le tapir et le fourmilier, derniers représentants de la faune antédiluviennne. Les singes pullulent au contraire, quelques-uns très petits, comme l'ouistiti; d'énormes chauves-souris, des araignées poilues gigantesques, habitent le couvert des bois; les termites y élèvent leurs constructions régulières, qui semblent maçonnées de main d'homme. Nulle part le monde des oiseaux n'est aussi brillamment représenté, depuis le superbe ara et le toucan au bec formidable jusqu'à la famille des colibris; mais ces oiseaux ne chantent pas ou poussent des cris rauques et discordants : de là le silence et la tristesse de la *selva virgen*.

L'or, l'argent, le cuivre, se trouvent en abondance au Brésil, mais sont exploités avec négligence, sauf par quelques compagnies anglaises. Les diamants du Brésil ont une célébrité légendaire : on les trouve surtout dans le Minas-Geraes, dont un district porte le nom de Diamantina, et dans le Malto-Grosso. La production diamantifère s'est élevée en 1875-76 à 752 000 milreis (le milreis vaut 4 fr. 40 c.). Ces diamants sont moins

estimés que ceux de l'Indoustan, mais l'emportent sur ceux du Cap.

La culture du coton et du sucre était autrefois très active; elle baisse chaque année dans une proportion très forte. L'exportation en 1875-76 a été pour le coton de 11 500 000 milreis, pour le sucre de 14 millions. Mais le Brésil est le premier pays du monde pour le café : les deux tiers du café consommé sur la terre viennent de là. L'exportation a beaucoup augmenté depuis dix ans et s'élève environ à 120 millions de milreis. Il est travaillé, décortiqué, trié dans les plantations, enfermé dans des sacs et porté dans des chars à roues pleines, trainés d'ordinaire par 14 ou 16 bœufs, de l'intérieur jusqu'aux ports de la côte. Viennent après ces produits le cacao, l'indigo, la cochenille, les gommés, etc., les cuirs et les viandes des provinces du Sud.

L'industrie est à peu près nulle au Brésil. L'empire dépend encore de l'Europe et de l'Amérique du Nord pour tous les produits manufacturés. Les objets de consommation eux-mêmes viennent du dehors, tels que les pois, les haricots, les morues sèches, qui servent à l'alimentation des esclaves.

Gouvernement. — Le Brésil est la seule monarchie de l'Amérique du Sud. Colonie du Portugal, elle s'est détachée de la métropole en 1821 et a gardé la famille royale de Lisbonne, qui avait fui l'invasion de Napoléon. Le Portugal et sa colonie sont donc gouvernés par des princes de même origine. Le pouvoir législatif appartient à deux chambres, un *sénat* composé de membres nommés à vie par l'empereur et une chambre de *députés* nommés pour 4 ans par les électeurs censitaires.

L'armée compte en temps de paix de 16 à 18 000 hommes. La flotte compte 56 navires de guerre.

Les chemins de fer sont encore peu nombreux et ne mesurent que 2 300 kilomètres : nous avons signalé les principales lignes. De nouvelles voies sont en construction dans la province de Rio Grande do Sul.

PÉROU.

L'ancien empire des Incas s'étendait sur des territoires autrement vastes que la République du Pérou ; il comprenait, outre les pays qui dépendent du gouvernement de Lima : l'Équateur, avec sa capitale Quito ; la Bolivie, qui s'est séparée de la métropole après la guerre de l'indépendance ; une partie du Chili, où les Incas, comme plus tard les Espagnols, se heurtèrent à l'invincible résistance des Araucans ou Moluchos (rebelles) ; enfin les provinces andines de la République Argentine. On a reconnu les vestiges des grandes chaussées des Incas jusqu'à Tucuman au sud et à Quito au nord. Le Pérou moderne couvre encore 1 344 000 kilomètres carrés. Il se divise en trois régions : le littoral ou *valles*, la *sierra*, comprise entre les crêtes supérieures de la double rangée des Andes ; la *Montaña Real*, qui embrasse l'immense région orientale, sillonnée par les affluents supérieurs de l'Amazone.

Orographie. — On peut considérer comme le centre orographique du Pérou le Cerro ou nœud de *Pasco* ; de là se dirige vers le nord une double chaîne, dont les deux rameaux vont se réunir de nouveau à la frontière de l'Équateur, au *Cerro de Loja* ; une troisième chaîne, qui se détache aussi du Cerro de Pasco, s'allonge dans la Pampa de Sacramento. Entre les trois chaînes parallèles courent les trois branches maîtresses, parallèles aussi, de l'Amazone : le *Marañon*, l'*Hualлага*, l'*Ucayali*. Au sud du Cerro de Pasco, les Andes se dédoublent encore : la chaîne littorale accompagne la mer à petite distance ; la chaîne orientale s'écarte et embrasse dans son vaste circuit, couronné de sommets géants, le haut plateau du *Titicaca*, prolongé par le plateau Bolivien. La description générale que nous avons donnée des Andes nous dispense d'entrer dans le détail des zones de culture qui s'étagent sur les versants de ces montagnes ; à 4 000 mètres les villes et les villages se montrent encore. La plus haute habitation de l'Amérique est la maison de poste de *Rumihuasi*, entre *Puño*

et Cuzco, à 4 934 mètres. Déjà au-dessus de 4 000 mètres l'air raréfié ne suffit plus aux poumons humains; le *soroche*, le mal des montagnes, avec les nausées, les pertes de sang par le nez, la bouche et les oreilles, commence à devenir intolérable. Au-dessus s'élève la *Puña*, où l'alpaga et la vigogne peuvent encore dérober leur nourriture aux lichens qui rampent sur le sol couvert de neige; au-dessus encore la *Puña Brava* étale ses neiges inviolées et ses pics dénudés, que visite seul le condor, déployant l'immense envergure de ses ailes dans ces régions glacées. La Cordillère orientale projette sur l'horizon la dentelure aiguë de ses sommets; la Cordillère de la côte arrondit au contraire ses dômes, dont la plupart sont des volcans éteints : citons, du nord au sud, le *Guancayoc*, le *Moyopata*, le *Pelagotos*, le *Misti* et l'*Uvinas*; ces deux derniers ont détruit plusieurs fois la cité d'Arequipa.

Littoral. — C'est surtout le long du littoral que s'est développée la civilisation espagnole; rien de plus aride cependant et de plus désolé que cette plage sans verdure, sablonneuse et rocaillouse, qui s'étend jusqu'aux premiers escarpements des Andes. Les vents alizés emportent au sommet des sierras et condensent en nuages l'évaporation des mers voisines sans laisser tomber une goutte d'eau sur les *valles* péruviennes : la pluie est un phénomène que les habitants des côtes ne contemplent qu'une ou deux fois durant leur vie. Par un frappant contraste, au nord du golfe de Guayaquil, la végétation est d'une fougue et d'une exubérance folles, les orages s'y déchainent fréquents et en véritables trombes; au sud, le ciel est implacable et le sol semble frappé de mort : à peine quelques rios descendent des Andes, roulant un maigre filet d'eau entre des rocs qui encombrant leurs lits et rayent d'une ligne de verdure la monotonie morne du désert. Peut-être faut-il attribuer cette différence si sensible de climat à l'influence des courants marins, les côtes de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade étant baignées par le remous tiède du courant équatorial du Pacifique, celles du Pérou, de la Bolivie et du Chili étant battues par les eaux froides du courant antarctique de Humboldt. Toutefois c'est à ce courant frais (14°) que le Pérou doit de n'être pas inhabitable, malgré les chaleurs torrides de sa latitude. La température, grâce à ce voisinage, est relativement douce et constante; un brouillard léger qui flotte dans l'atmosphère, le *gama*, voile le disque solaire et amortit l'éclat de ses rayons verticaux. Cette siccité de l'air ambiant

arrête la décomposition des organismes; on a retrouvé, abrités contre les vautours et les condors, des cimetières péruviens dont les corps étaient comme momifiés par la sécheresse et intacts, avec leurs parures et leurs vêtements. Les déjections des oiseaux qui hantent par myriades les écueils et les rochers de la côte se dessèchent et se pulvérisent sans perdre par l'humidité des pluies la vertu de leurs sels ammoniacaux : c'est là l'origine des immenses dépôts de guano que chaque jour on découvre sur le littoral, parfois recouverts par le sable, et qui sont pour le Pérou d'un revenu plus sûr que les produits de ses mines.

Les ports sont rares et généralement peu sûrs. Le premier, *Payta*, est entouré d'un véritable Sahara. Depuis 1847 il n'y a plu qu'une fois, à la fin de 1877; cette pluie fut, il est vrai, un véritable déluge : l'eau atteignit plus d'un mètre dans les rues. Les maisons, bâties en bambou et en terre, sont misérables, habitées par de vieilles familles indigènes et par des métis. Un chemin de fer de 75 lieues de longueur conduit à la vieille cité de *Piura*, qui donna, dit-on, son nom au Pérou; un modeste río l'entoure de quelque verdure.

Truxillo, bâti à quelque distance de la mer, dans une vallée qui produit du vin et des olives, fut ainsi baptisé par Pizarre en souvenir de sa ville natale; on y voit encore de vieux monuments des Incas.

Le Callao est le port de Lima et la meilleure escale de la côte du Pacifique; l'île de *Grande* protège contre la houle la rade et les quais. Le Callao, qui fut plusieurs fois détruit par les tremblements de terre, a 4 000 habitants. Il expédie pour 42 millions environ de produits péruviens par an, le guano non compris; le coton et le sucre sont les principaux articles de son commerce. En un quart d'heure, le chemin de fer conduit à *Lima* (130 000 hab.). Lima, sur le *Rimac*, un des torrents les plus abondants des Andes, est la plus plaisante, sinon la plus belle, des villes de l'Amérique du Sud. Les rues sont coupées à angles droits, bordées de maisons à l'italienne, d'un seul étage, crainte des tremblements de terre; la plupart sont ornées de *miradores*, d'où les señoras surveillent tout le mouvement de la rue; quelques anciennes maisons, solidement bâties en pierres, dans le style espagnol, rappellent les splendeurs de la domination de la métropole. La cathédrale et en général toutes les églises sont d'une magnificence inouïe, souvent de mauvais goût; les statues de la Vierge et des saints sont surchargées de

pierreries, quelques-unes d'or et d'argent massif. Ce qui domine dans cette société, c'est l'amour du plaisir, des jeux, des combats de taureaux et de coqs. Les environs de Lima sont couverts de ruines d'anciens villages péruviens, dont il ne reste guère debout que les murs d'enceinte. Le bassin du Rimac et la vallée de Santa présentent, grâce aux irrigations, un aspect charmant de prospérité. On cultive le coton, dont la bourre longue et fine vaut les produits de la Georgie, et surtout la canne à sucre. Mais la plupart des exploitations agricoles sont aux mains des étrangers, Anglais, Français, Italiens; les travailleurs sont des coolies chinois, dont le nombre s'accroît tous les ans : on en compte au Pérou plus de 80 000. Le Pérou produit environ 100 millions de kilogrammes de sucre de cannes.

En face du petit port de Pisco sont les trois îles *Chinchus*, entourées constamment d'une flottille de bâtiments qui viennent y prendre leurs précieux chargements de guano. Des multitudes d'oiseaux de mer, pingouins, pélicans, cormorans, fous, gorgés de poissons, ont depuis des siècles pris l'habitude de se fixer sur ces rochers pendant le temps de leurs digestions laborieuses et s'affaissent et se moulent dans leurs déjections : ainsi s'est formé l'engrais le plus riche en azote et en phosphate. La couche exploitée aux îles Chinchas par des travailleurs chinois, que ne rebute pas cette dégoûtante besogne, atteint parfois 20 et 30 mètres. On en retire 400 000 tonnes par an que 1 000 navires emportent à destination de l'Angleterre et de la France; la tonne se paye 300 francs. On fixe à 4 milliards de francs la valeur des dépôts que garde encore ce coin du globe. On distingue le guano ou huano en guano *blanco*, qui provient des couches récentes, et en guano *pardo*, plus ancien et plus riche en principes fertilisants. L'efficacité du guano comme engrais était déjà connue des Incas, qui défendaient sous peine de mort de tuer ou d'effrayer les oiseaux qui fréquentent les îles. Des peines très sévères sont encore de nos jours appliquées aux délinquants. Le guano se trouve non seulement aux Chinchas, mais sur maints autres points du littoral, à Payta, à Iquique, à Puerto Ingles, etc.; mais la qualité en est, dit-on, inférieure. Le gouvernement péruvien s'en était réservé le monopole exclusif, mais l'état de ses finances l'a forcé à céder ses droits à des compagnies particulières.

On accède au port d'Arequipa, *Mollendo*, par un débarca-

dère périlleux; de là un chemin de fer en lacet conduit à *Arequipa*, que 20 lieues à vol d'oiseau séparent de la mer. La ville a 40 000 habitants; elle est située au pied du volcan *Misti* et dans une belle vallée qu'irrigue le Rio Chiri. Elle a été plusieurs fois détruite par les tremblements de terre; toutes ses églises ont perdu leurs tours, et des ruines amoncelées témoignent de la fréquence et de la violence des mouvements du sol. Arequipa fabrique des lainages et de la bijouterie. *Arica* a été encore plus maltraitée qu'*Arequipa*: le tremblement de terre de 1834 renversa presque toutes les maisons; en 1868, nouveau désastre: un formidable ras de marée couvrit la ville de ses énormes vagues; un navire en fer mouillé dans le port fut projeté au loin dans les terres. *Arica*, située au point où la Cordillère se rapproche le plus de la mer, et où la côte forme l'angle rentrant le plus prononcé du littoral, est le port par où s'expédient presque tous les produits de la Bolivie; transportés à dos de lamas, ils suivent le col de *Tacorno* jusqu'à Tacna, où le chemin de fer peut les prendre: ce commerce consiste surtout en lainages et en quinquina.

La côte de *Moquega*, d'*Arica* au Rio Loa, est absolument désolée et stérile. A l'altitude de 900 à 1 200 mètres s'étend la pampa de *Tamrugal*, ainsi nommée des tamaris rabougris qui en sont la seule végétation. Les couches de sel ont plusieurs mètres de profondeur; on l'exploite comme une carrière de rochers. Les maisons du village de la *Norria* sont construites en blocs de sel; le toit est un luxe superflu. *Iquique* est le port de cette région. Tout autour s'étalent les épaisses couches de salpêtre, les *Salitrales*, qui ont fait la renommée de ce port; les couches ont parfois 3 mètres d'épaisseur et produisent 50 kilog. de salpêtre par mètre cube. *Iquique*, bâtie en bois et souvent dévorée par les incendies, n'a d'autre eau potable que celle de la mer, distillée dans d'énormes appareils.

La Sierra. — Tout autre est l'aspect de la *Sierra*, comprise entre les deux arêtes maîtresses des Andes et arrosée au nord du Cerro de Pasco par le Maragnon, au sud par l'Apurimac et l'Ucayali. Cette région se tient à l'altitude de 3 000 et 4 000 mètres; la siccité de l'air est grande et contribue à entretenir la statistique de cas de longévité extraordinaires. Ces hauts plateaux furent le théâtre principal de la civilisation des Incas, et de toutes parts se montrent les ruines de leurs temples, de leurs monuments, de leurs grandes routes. La terre est fertile et produit du blé, du tabac, la pomme de terre; dans les parties les

plus chaudes, la canne à sucre; mais ces plateaux sont surtout la région des mines, si productives au temps de la domination espagnole. alors que toute la population aborigène était tenue à ce travail qui a tué tant de milliers de Péruviens. Les mines aujourd'hui sont négligées; c'est à peine si la production du Pérou s'élève à 6 ou 7 millions par an. L'esclavage a été aboli; les Indiens, vivant de peu, ont en horreur ce genre de travaux; le manque de voies de communication, la hauteur où se trouvent la plupart des gisements (4 000 m.) et les déserts qui les entourent ont empêché jusqu'à ce jour les travailleurs libres de s'y porter. Les plus riches exploitations sont celles de *Lauricochu* et de *Huanuco*, presque aux sources du Huallaga. *Huancavelica* a des mines de mercure qui viennent comme importance après celles d'Almaden en Espagne et de New-Almaden en Californie.

Les principales villes sont : *Caxamarca*, dans une charmante vallée remplie de ruines du temps des Incas; *Huanuco*, qui conserve les restes grandioses d'un temple du soleil; surtout *Cuzco*, bâtie sur un plateau qui arrose la plus haute source de l'Amazone, l'Apurimac. *Cuzco* (40 000 hab.) fut la capitale des Incas. De là partaient les quatre routes qui conduisaient à toutes les extrémités de l'empire et dont M. Wiener a récemment relevé les vestiges et retrouvé la direction. On voit encore à *Cuzco* les restes d'une forteresse bâtie en blocs énormes, et qui rappelle les anciennes constructions pélasgiques de la Grèce. Comme au temps de ses souverains indigènes, *Cuzco* a encore des brodeurs et des peintres habiles. Les environs sont plantés de cannes à sucre en pleine prospérité. Un rameau transversal des Andes sépare le plateau de *Cuzco* de celui du *Titicaca*.

Ce lac, qui mesure 148 kilomètres de long sur 25 à 80 de large, est le reste d'une véritable Méditerranée qui s'étendait autrefois sur tout le plateau et comprenait le lac *Arapa* et d'autres petits lacs à l'ouest. Il n'a d'autre écoulement que le *Desaguadero*, qui finit dans le lac d'*Aullaguas*. De toutes parts les montagnes font à son bassin une magnifique ceinture. Elles atteignent au nord leur plus grande hauteur avec le *Pichupichu*, le *Cachani*, le *Coropuno*; au sud-est s'élèvent les cimes neigeuses du *Potosi* et du *Mampu*. Le lac, dont les eaux sont amères, nourrit peu de poissons, mais des milliers d'oiseaux aquatiques peuplent ses bords. C'est d'une de ses îles que sortit le législateur du Pérou, le premier des Incas, *Manco Capac*,

ainsi que sa femme Oello; elles renferment encore des ruines d'un temple élevé au soleil et l'autre à la lune. La population du plateau est une des plus denses du Pérou, malgré l'aridité du sol. La ville principale est *Puno* (8 000 hab.), sur les bords mêmes du lac, et qu'atteint la voie ferrée d'Arequipa. La rive du sud appartient à la Bolivie.

Montaña Real. — La région orientale ou *Montaña Real* est la plus vaste du Pérou, la plus riche, et aussi la moins peuplée et la moins connue. C'est encore proprement une terre vierge de culture, mais de grand avenir, quand elle aura trouvé pour ses produits des débouchés, soit vers l'Atlantique par les voies fluviales, soit vers le Pacifique par les chemins de fer. Des vallées encaissées de hautes montagnes et couvertes de forêts séculaires, où abonde le quinquina, sont parcourues par les superbes affluents de l'Amazone, le Huallaga et l'Ucayali. Des orages fréquents, qui se résolvent en pluies diluviennes, gonflent ces cours d'eau, que remonteront un jour les vapeurs, malgré les rapides qui gênent la navigation et les *pongos* ou défilés où ils s'engouffrent. La compagnie des steamers brésiliens s'arrête à Tabatinga, ville frontière entre les deux États : les vapeurs péruviens remontent plus haut, et déjà des villages, qui seront des villes, s'élèvent sur les rives du grand fleuve : *Loreto*, la capitale de la province, *Iquitos*, *Nauta*, au confluent de l'Ucayali. Cette rivière elle-même a été reconnue navigable jusqu'au confluent du Rio Tambo, et de récentes explorations permettent d'affirmer qu'après quelques travaux le Rio *Péréné* se laisserait remonter presque jusqu'à la base des Andes, à quelques lieues de *Tarma*, dans la Cordillère. Or le chemin de fer de Lima à Oroya doit être prolongé jusqu'à ce point. On aurait donc, si les guerres déplorables dont le Pérou est le théâtre, laissaient s'améliorer sa situation financière, la plus belle ligne de navigation du monde, et les produits de la Cordillère et de la *Montaña* pourraient s'écouler par Para, l'emporium de l'Amazone. Un autre obstacle avec lequel le Pérou devra compter, c'est l'hostilité des tribus indiennes, en grande partie insoumises, qui vivent dans les forêts et au bord des cours d'eau. Ces sauvages farouches et belliqueux, après s'être affranchis des missionnaires espagnols, ne laissent pénétrer aucun étranger sur leur territoire. Ils appartiennent à la famille des *Compos* et des *Carapuchos*, grands, robustes, d'une race toute différente des Péruviens indigènes; quelques-uns ont le teint et la peau aussi blancs que des Européens.

Population. — Les statistiques les plus récentes donnent au Pérou 2700 000 habitants, non compris les Indiens insoumis de l'Ucayali et du Huallaga. Les aborigènes appartiennent aux deux races Aymara et Quichua, la première plus ancienne et parlant un dialecte particulier. Le type est cependant à peu près le même. Ils ont le teint couleur de brique; très laids de visage, le nez épaté, la bouche large, les pommettes saillantes, ils rappellent certainement par quelques traits le type mongol. Cette tête disgracieuse repose sur un corps de taille au-dessous de la moyenne, ramassé, servi par des membres très robustes. Leur caractère est indolent et paresseux, leurs habitations incommodes et malpropres. Il règne parmi eux une rancune sourde et que rien n'a apaisée contre les étrangers de race blanche qui les ont opprimés et ruinés. Leur catholicisme est singulièrement mêlé de superstitions locales et de souvenirs de leur ancienne religion nationale. Ils vivaient divisés en tribus hostiles qui se décimaient dans des guerres continuelles, quand ils reçurent la loi politique et religieuse de l'Inca Manco Capac. Du onzième siècle au seizième, le Pérou atteignit sous ses souverains un rare degré de civilisation. Les dieux reconnus étaient le soleil et la lune. L'agriculture fut en grand honneur; les mœurs s'adoucirent sous son influence. Les poteries, les bijoux trouvés par les Espagnols, marquent de véritables dispositions artistiques. De grands travaux publics furent accomplis, des routes dont le macadam subsiste encore sur divers points aboutissaient à Quito au nord, à Tucuman au sud, passant les cols, comblant les vallées de leurs colossales chaussées. Les ruines de temples nombreux, d'hospices, témoignent, en même temps que de leur aptitude pour une architecture robuste et simple, de leurs sentiments d'humanité. Enfin, grâce au despotisme patriarcal des Incas et à leur initiative intelligente, qui partout avait répandu le bien-être, la population s'était multipliée et était, dit-on, dix fois supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Cette prospérité fut interrompue brusquement par la conquête, et les Espagnols n'ont pas encore réussi à la rendre au pays.

Les *créoles*, descendants des conquérants, sont au nombre de 350 000, répandus surtout dans les villes de la côte; ils sont en général, surtout les femmes, d'une rare beauté, d'un type très fin et très aristocratique. On appelle *cholos* les métis d'Indiens et de blancs; ces métis sont loin de rappeler pour la fierté et la grâce les Paulistas du Brésil : on évalue leur

nombre à 500 000. Le reste de la population est composé de nègres, de mulâtres, de quarterons, de Chinois.

Le gouvernement est républicain de nom; mais les présidents ont jusqu'à ce jour agi en véritables dictateurs. Ils sont assistés d'un sénat et d'une chambre des représentants.

Le budget, depuis longues années en déficit, vient d'être surchargé d'une dette énorme par les Chiliens, qui ont imposé leurs conditions de paix sous les murs mêmes de Lima.

La question capitale pour le Pérou est celle des voies de communication, les trois régions qui se partagent le pays étant séparées par les arêtes de la Cordillère : aussi le Pérou a-t-il essayé de multiplier les lignes ferrées. Vingt-deux sont ou terminées ou en construction. Les principales sont celles de Payta à Piura; de Mollendo à Arequipa, qui est continuée jusqu'à Puno par le col de Crucero, à 4 764 mètres; celle du Callao à Lima, qui se continue jusqu'à Oroya : cette voie sans tunnels et qui s'élève en lacets est d'une audace inouïe; elle s'élève jusqu'à 5 082 mètres. Elle doit être continuée jusqu'à Tarina, et de là jusqu'à l'un des tributaires de l'Ucayali.

Citons encore parmi les voies étudiées celles de Juliaca à Cuzco, qui empruntera le col de la Raya, à 4 320 mètres.

Les chiffres officiels du commerce en 1876 étaient de 60 millions à l'importation et d'autant à l'exportation. Le Pérou reçoit de l'étranger surtout des tissus de coton, de laine et de soie, des vins, des meubles. L'industrie locale est à peu près nulle. Toute la population blanche est tributaire de la France pour les modes et les articles de luxe. Le Pérou exporte du sucre de canne, du coton à fibre longue et tenace, de la soie et des cartons de vers à soie, surtout le guano et le salpêtre, dont il tire le plus clair de ses revenus.

HAUT-PÉROU OU BOLIVIE.

La Bolivie, ainsi nommée du libérateur Bolivar, forme depuis 1825 un État indépendant. C'est avec le Paraguay la moins bien partagée des républiques américaines. Elle ne possède sur la mer qu'une bande de littoral de 300 kilom., diminuée encore par la cession récente d'Antofagasta au Chili. Ce littoral, qui est le désert d'Atacama, ne peut communiquer avec le plateau bolivien à cause de l'escarpement et de l'épaisseur de la Cordillère. Les marchandises de la Paz et de Potosi doivent emprunter soit la voie ferrée de Puno à Arequipa, soit le chemin de Taena et d'Aricara. La Bolivie, à tout prendre, est un État continental; tous ses intérêts la rapprochent du Pérou. Un jour viendra nécessairement où les deux républiques n'en feront qu'une, et où l'unité rompue après la guerre de l'indépendance sera rétablie.

Le plateau bolivien, qui a 100 000 kilomètres environ de superficie, apparaît comme une haute terre de 3 500 à 4 000 mèt. d'altitude, flanquée de tous côtés de bastions formidables qui l'isolent. La Cordillère occidentale est à peu près infranchissable, à cause des dédoublements de la chaîne qui laissent entre eux, non des plateaux habitables, mais des lacs fangeux, des lagunes salées, des sables. Les sommets se maintiennent entre 5 000 et 6 000 mètres : les principaux sont le *Gualatieri*, l'*Ollagua*, l'*Atacama*, le *Llullayacu*, qui atteint 6 400 mètres. On y a compté onze volcans, endormis ou actifs. Les formations porphyriques et trachytiques dominant. Au sud-est du Titicaca, qui appartient par son bassin inférieur à la Bolivie, commence à s'infléchir la magnifique courbe de 850 kilomètres que décrit la Cordillère orientale, hérissée de pics dentelés et neigeux. Là se trouvent les sommets qui ont longtemps passé pour les géants des Andes, avant qu'on eût mesuré exactement l'*Aconcagua* : ce sont le *Nevado de Sorata* (6 488 m.), qui domine le lac Sacré, l'*Ilitmani*, plus haut de quelques mètres, et dont un des pics a été baptisé par M. Wiener *Pic de Paris*.

Par une anomalie bizarre, cette chaîne n'est pas la ligne de partage des eaux; ses assises granitiques sont entamées par des brèches profondes, véritables abîmes qui livrent passage aux rivières qui vont soit à l'Amazone, soit à la Plata. L'intérieur du plateau est rayé de massifs transversaux dont quelques-uns, comme le *Sahamu* ou le *Cerro de Potosi*, rivalisent avec les sommets les plus élevés des Andes.

Ce plateau appartient ainsi à trois bassins différents : le bassin du *Titicaca*, qui s'écoule par le *Desaguadero* à travers la province d'*Oruro* jusqu'à la *Pampau Allaguas*, lac très profond, mais dont l'évaporation diminue sans cesse la superficie; celui à son tour se décharge dans la *Ciénega de Coïpasa*, vaste étendue marécageuse couverte de joncs et d'herbes aquatiques. Il est certain qu'autrefois le *Titicaca* était la source la plus reculée du *Rio Grande*, l'affluent supérieur de la *Madeira*. Le *Béni*, grossi du *Rio la Paz*, le *Mamore*, le *Rio Grande*, le *Guapore*, vont tous à l'Amazone à travers une région chaude, d'une fertilité inouïe, couverte de forêts vierges, et qui rivalise par le nombre et la variété des essences avec les plus riches selvas ou matos brésiliens. D'autre part, le *Pilcomayo*, grossi du *Pilaya*, le *Ermeyo*, s'inclinent dans la direction du sud vers le Paraguay et la Plata, moins encaissés dans leurs cours, étalant sur leurs rives de vastes marécages, par où les communications sont faciles avec les affluents de l'Amazone.

Presque toute la population bolivienne, qui approche de 3 millions d'habitants, est concentrée sur le plateau bolivien : c'est la région de la *Puña*, qui produit les céréales, l'orge, les fruits des pays tempérés, qui recèle les mines d'or et d'argent les plus abondantes du globe. *Potosi*, qui n'a plus que 40 000 habitants, mais qui sous la domination espagnole en compta 150 000, est une ville froide, aux rues escarpées et raboteuses, avec de beaux restes d'architecture espagnole. Des 300 puits de mines de son *Cerro*, aujourd'hui presque tous abandonnés, les Espagnols ont retiré, dit-on, 17 milliards d'argent. Les mines de *Santiago* et de *Catagoïta* sont maintenant les plus productives. *La Paz de Ayacucho*, entre le *Titicaca* et l'*Ilimani*, est la capitale ancienne de la Bolivie et la ville la plus peuplée (70 000 hab.). C'est le plus grand marché de la république pour les laines, les cuirs, le quinquina, l'argent. Ses rues sont étroites, mal pavées; seul le palais présidentiel est d'une belle architecture. *La Paz* est arrosée par le *Rio la Paz*, qui contourne l'*Ilimani*, puis tout à coup par le prodi-

gieux défilé de *las Angosturas*, qui n'a parfois que 5 mètres de large, s'engouffre et de cascades en cascades s'échappe vers le Béni. La capitale actuelle, *Sucre* ou *Chuquisaca*, n'a que 25 000 habitants. Au-dessus du plateau s'étend la région inhabitée des neiges, la *Puña Brava*; au-dessous, les *Yungas*, où le climat et les productions changent brusquement; les bouquets d'orangers alternent avec les bouquets de bananiers, les plantations de caféiers et de coca: cette plante précieuse, réconfortante et excitante, dont les prêtres du soleil parfumaient autrefois leurs autels, se mâche comme le bétel et soutient l'Indien pendant ses longues marches. Dans cette région s'élèvent *Cochabamba* (30 000 hab.), surnommée, à cause de la fertilité de sa plaine, le grenier de la Bolivie; *Santa Cruz de la Sierra*, à la lisière des matos; *Tarija*, le centre d'un important commerce avec les provinces Argentines. Il ne manque à ces villes, pour être les plus peuplées de la Bolivie, que des voies de communication assurées par la Madeira et le Paraguay.

La région occidentale, ou *grand désert d'Atacama*, s'étend de la Cordillère à la côte du Pacifique. Deux ports permettent d'accéder à ces solitudes: *Cobija*, aux rues propres, bordées de maisons élégantes, mais dont la rade est armée d'écueils dangereux; *Mejillones*, plus récente, mais dont les maisons en bois, expédiées de Valparaiso et des États-Unis, se pressent autour d'une baie spacieuse et sûre. L'eau potable y manque absolument; on ne boit que l'eau qui sort des distilleries. Dans les environs on exploite des guaneras ou dépôts de guano, les plus riches que l'on connaisse après ceux des îles Chinchas. Aux portes de la ville commence le désert, brûlant par la réverbération des sables qui s'amoncellent en dunes, assez froid pendant la nuit. On monte par une série de gradins superposés jusqu'à la Cordillère Real, qui sert de frontière au désert et s'élève en moyenne à 4 500 mètres. Une seule rivière parcourt l'Atacama, le *Río Loa*, dont les eaux sont chargées de sulfate et de nitrate de soude; il forme pourtant quelques pauvres oasis, comme celle de Calama. La capitale de ce Sahara américain est *San-Pedro d'Atacama*, où conduisait un chemin tracé par les Incas. D'épaisses couches de sel, de salpêtre, de nitrate de soude, de borax, couvrent le sol et sont l'objet d'une active exploitation. Les masses salines les plus épaisses se trouvent dans un repli des Andes, la *Pampa de Sal*, qui se change en lac dans la saison des pluies, mais qui pendant la

saison sèche présente une croûte solide de 4 à 5 mètres d'épaisseur; sa surface est de près de 8000 kilom. carrés. Mais ce qui a porté surtout la population vers cette région désolée, c'est la découverte faite en 1870, par un Français, de puissants gisements argentifères dans le district de *Caracoles* : ce nom fut donné au pays à cause des milliards de coquilles fossiles, ammonites et bélemnites, qui parsèment le sol. La ville récente de *Placilla* (3 000 hab.) est située à 2740 mètres au-dessus du niveau de la mer, et il est question de l'unir par un chemin de fer à Mejillones. La production a été jusqu'ici très abondante et s'est soutenue longtemps au chiffre de 20 000 kilogrammes d'argent par mois; depuis deux ans la richesse de ces dépôts semble s'être un peu épuisée.

La population de la Bolivie se divise en créoles d'origine espagnole, qui sont en minorité, et en Indiens Quichuas et Aymaras, descendants des anciens Péruviens; les Aymaras, qui semblent être antérieurs aux Quichuas, sont plus nombreux dans la Bolivie qu'au Pérou. Les Indiens du bassin de la Madeira et du Pilcomayo appartiennent à deux races distinctes. A la première se rattachent les *Mocetenes*, les *Yucararés*, presque blancs de peau, vigoureux et indomptables; ils n'acceptent aucun joug et vivent non en tribus, mais en familles, sur les rives des grands fleuves; les autres sont les *Guaranis*, civilisés et soumis, plus petits de taille et très bruns. Entre ces deux groupes vivent des tribus mixtes, Indiens *Majos* et *Chiquitos*, qui se rapprochent davantage des Guaranis, aux mœurs hospitalières, au caractère gai et porté au plaisir. Les métis, très nombreux en Bolivie, offrent des dégradations de teintes et de nuances très variées. Les plus beaux sont les métis d'Espagnols et de Guaranis; ceux de nègres et de Guaranis les valent pour la vigueur et l'intelligence. Les plus laids sont les métis de blancs et de Quichuas et Aymaras. Les caractères distinctifs du Péruvien indigène, la largeur de la face et la massivité de la taille, persistent après plusieurs générations.

CHILI.

Le Chili était séparé de la Bolivie par le 24° de latitude ; mais à la suite de la dernière guerre soutenue entre cette puissance et entre le Pérou, il s'est emparé de tout le littoral bolivien, depuis longtemps convoité à cause des richesses minérales du désert d'Atacama. Il développe une étendue de côtes de 2 200 kilomètres jusbu'à l'île de Chiloe, qui lui appartient. Il prétend de plus à tout le littoral occidental de la Patagonie, que des tribus sauvages sont seules à lui disputer, et a pris possession, à l'extrémité même de l'Amérique du Sud, du territoire où il a élevé la ville de Punta Arenas, lieu de déportation pour ses convicts, devenue fort importante comme point de ravitaillement des vapeurs qui franchissent le détroit de Magellan et viennent y renouveler leur provision de houille. A l'est, la limite du Chili est la chaîne de la Cordillère, qui le sépare des Pampas Argentines, et qui du nord au sud se rapproche de plus en plus de la côte, ne laissant entre elle et la mer qu'une largeur maxima de 180 kilomètres. Le Chili ne forme donc qu'une bande littorale étroite, beaucoup plus longue que large, équivalant par sa superficie aux trois cinquièmes de la France. C'est une des plus petites républiques de l'Amérique du Sud ; mais c'est aussi la plus prospère, grâce aux ressources extraordinaires du sol, à l'esprit de travail et d'entreprise de ses habitants, à l'excellence relative de sa constitution, qui l'a mise à l'abri des révolutions périodiques qui arrêtent si fréquemment les progrès des autres États.

Les côtes du Chili, baignées par les eaux froides du courant de Humboldt, sont peu accidentées, sans baies sinueuses ni promontoires saillants. Étonnamment sèches et arides au nord, sous un ciel qui presque jamais ne déverse de pluies, elles sont à mesure qu'on s'avance vers le sud plus riantes et plus vertes. A la hauteur de Valdivia, jusqu'aux îles Chiloë, les montagnes, revêtues de magnifiques forêts, se rapprochent de la mer et viennent y égoutter l'eau de leurs glaciers. Toute la côte subit depuis une époque récente, quoique mal fixée, un phénomène curieux de relèvement. Il est facile de le constater par la con-

stitution des terrains émergés qui forment jusqu'à la mer une série de larges gradins parsemés de coquilles marines.

Au large, l'horizon est complètement fermé par la *Cordillère des Andes*, qui atteint dans la partie chilienne sa plus grande hauteur. Jusqu'à la frontière de la Bolivie la chaîne est simple et ne présente pas encore ces dédoublements réguliers qu'on observe plus au nord. Sur un large plateau de 3 à 4 000 mètres s'élève une rangée de colosses, dont 40 au moins sont des volcans éteints ou en pleine activité; les principaux sont : le *Llullayacu*, aux confins de la Bolivie; le *Doña Anna*, le *Tupungato*, le *Cerro Azul*, le *Descabezado*, le *Tingurririca*, le *Chillan de Nevado*; l'*Antuco*, qui depuis des siècles n'a cessé de vomir des laves enflammées; l'*Osorno*, qui domine la nappe tranquille et froide du lac de *Llanquihue*. Le géant des Andes est l'*Aconcagua*, qui porte son sommet à 6 800 mètres. Jusqu'au *Descabezado* la *Cordillère* n'a ni glaces ni neiges éternelles : à peine une légère couronne blanche argente ses sommets pendant l'été; elle n'a pas non plus les formes âpres et tourmentées, les amas de moraines et de roches roulées que les glaciers promènent dans les Alpes ou dans les Pyrénées. Au sud du *Descabezado*, les neiges persistent : des névés, des glaciers bleuâtres, se figent dans les hautes vallées encaissées; sous la latitude, qui répond, dans l'hémisphère sud, à celle du golfe de Gascogne et des côtes cantabriques, ces glaciers s'allongent et se développent jusqu'à la mer. La côte occidentale de l'Amérique est remarquablement plus froide que la côte orientale, à cause des courants marins, et en général dans l'hémisphère austral les neiges se rapprochent beaucoup plus des tropiques que dans l'hémisphère boréal.

Cette chaîne n'est pas la seule qui traverse le Chili. Elle forme en avant, et dans le sens du méridien, plusieurs plissements parallèles, qui enferment entre eux des vallées longitudinales d'une exceptionnelle fertilité et constituent le caractère dominant du relief chilien. Le plus rapproché de la mer de ces bourrelets grandioses est la *Cordillère de la Costa*, qui garde une hauteur moyenne de 1 500 mètres. Entre cette barrière et celle des Andes se dresse encore la *Cordillère del Medio*, dont quelques sommets ont 3 000 mètres. Enfin, quelques chaînons transversaux unissent de distance en distance ces diverses chaînes et forment comme autant de bassins fermés, anciens réservoirs lacustres, aujourd'hui presque tous épuisés ou comblés.

De nombreux et impétueux torrents descendent des Andes et coupent par des cluses pittoresques la double barrière qui les sépare de la mer : au nord, ce sont des ruisseaux maigres et rares dont les eaux sont bues en partie par les sables arides ou détournées par les canaux d'irrigation ; au centre et au sud, les rivières, plus sauvages et plus nourries, sèment leur cours de lacs et de cascades et se prêtent même dans leur bassin inférieur à la navigation. Les principales sont : le *Maypu*, qui descend du volcan du même nom et dont un affluent traverse Santiago ; le *Maule*, qu'alimentent les neiges du Descabezado ; l'*Isata* ; le *Biobio*, le plus considérable des cours d'eau du Chili et qui forme frontière entre ce pays et l'Araucanie ; le *Río Valdivia*, dont la branche maîtresse, le *Rinihue*, prend, dit-on, sa source derrière la Cordillère et réussit à l'entamer pour gagner le Pacifique ; le *Río Maullin*, qui écoule les eaux du Llanquihué.

Le Chili se partage en trois zones naturelles qui s'échelonnent du Nord au Sud.

La région du Nord, qui continue les déserts désolés de l'Atacama Bolivien, n'offre d'abord à l'œil que sables et cailloux : point de verdure, sinon quelques tamaris rabougris ou des cactus épineux. Cette région cependant est une des plus riches du monde par ses mines : le guano se dépose sur les côtes, le salpêtre s'amasse en nappes superficielles sur un sol qui sans cesse renouvelle les couches enlevées. Enfin, dans la région montagneuse le minerai de cuivre forme de véritables collines et est aussi commun que la pierre : le Chili à lui seul fournit la moitié du cuivre traité dans les usines du globe. Tout le pays qui s'étend de Copiapo à Coquimbo présente un aspect chaotique, tant il a été remué et percé de puits de mines par plusieurs milliers de concessionnaires. Les ports du Chili, surtout *Caldera*, uni à Copiapo par un chemin de fer, exportent annuellement près de 40 millions de tonnes de minerai ; malheureusement l'exploitation présente de grandes difficultés à cause de la rareté de l'eau potable et de la cherté de la main-d'œuvre. L'or et l'argent se rencontrent à côté du cuivre ; la seule mine d'argent de *Chaguarullo* a produit en 35 ans un demi-milliard, presque autant que le fameux filon de Comstock dans le Nevada. Le nitre, le salpêtre, le borax, entrent aussi pour une forte part dans les produits de ce pays, qu'on jugerait tout d'abord dénué de toute ressource. A la suite de la longue guerre soutenue victorieusement par le Chili contre le

Pérou et la Bolivie, les Chiliens viennent de s'annexer une partie de l'Atacama Bolivien, avec le port d'*Antofagasta*, qui expédie surtout du salpêtre. Les villes principales de la région sont : *Copiapo* (15 000 habitants), arrosée par un rio du même nom dont les canaux d'irrigation forment une oasis verdoyante autour de la ville; son port, *Caldera*, vient comme importance immédiatement après *Santiago*; *Coquimbo* et son port *la Serena* comptent de 15 à 18 000 habitants.

La région du Centre contraste avec la précédente par la richesse exubérante du sol. Entre les sierras parallèles s'ouvrent des vallées qui comptent parmi les premières terres à blé du monde : le blé y donne par épi jusqu'à 60 et 80 grains; le maïs produit d'énormes grappes. Dans les grandes propriétés on se sert, comme en Angleterre et dans le Farwest Américain, de l'outillage à vapeur. Un seul propriétaire récolte dans ses terres jusqu'à 72 000 hectolitres de blé. Mais à côté de ces grands domaines se groupent de petites propriétés de plus en plus nombreuses, et qui sont un gage de stabilité pour la république. La vigne prospère sur les coteaux et réussit mieux que sur tout autre point des deux Amériques, si ce n'est peut-être en Californie; les pâturages alternent avec les champs de céréales et nourrissent d'excellents chevaux, des bêtes à cornes, qui, pour n'être pas aussi nombreuses que dans les pampas Argentines, n'ont pas besoin d'aussi vastes espaces et donnent une chair plus savoureuse. L'abondance et l'aisance règnent dans les estancias et les villages qui parsement ces campagnes. La population est saine, gaie, et comme dans nos pays, en temps de moisson et de vendange, aime à prolonger les soirées par des danses, que règlent les sons de la guitare ou de la harpe.

Santiago, la capitale, a 200 000 habitants; ses faubourgs populeux, aux ruelles étroites bordées de ranchos infects, sont rachetés par de larges places et d'élégants boulevards; au centre s'élève le curieux rocher de *Santa-Lucia*, converti en jardin, couvert de kiosques et de fontaines. La ville est sujette à de terribles tremblements de terre; on se souvient surtout de celui du 8 décembre 1868 : l'église de la *Compañia* s'écroula pendant l'office, ensevelissant 2 000 personnes sous ses décombres.

Valparaiso (Val du Paradis) a 100 000 habitants et justifie moins ce nom que beaucoup d'autres sites du Chili: elle est

bâtie en amphithéâtre entre les collines où elle s'adosse et la mer. Elle exporte la plus grande partie des céréales du Chili pour le Callao et pour l'Australie.

La région du Sud étale la magnificence de ses bois toujours verts. Les bords du Fraser et de la Columbia peuvent seuls rivaliser avec cette partie du Chili pour la grosseur des fûts des arbres et l'épaisseur du feuillage ; mais ici les essences sont différentes : ce sont surtout des cèdres, des cyprès, des lauriers géants, des araucarias, qui forment la forêt. De vastes clairières y sont pratiquées par le déboisement. Les arbres débités en planches dans les scieries, ou à peine équarris s'exportent par *Valdivia* et *Puerto-Montt*. L'agriculture gagne sans cesse du terrain dans cette région : ce sont surtout de laborieuses colonies allemandes qui se sont fixées sur ce point ; plusieurs d'entre elles sont groupées sur les rives du beau lac de *Llanquihué*.

Le sud du Chili est encore occupé par des Indiens indépendants, au nombre de 60 000, les *Araucans*, qui jadis peuplaient tout le Chili et s'étendaient jusqu'à la Terre de Feu. Les Araucans ont usé la vaillance des conquérants espagnols et leur ont tué plus d'hommes que n'a coûté la conquête du Mexique et du Pérou : le poète *Ercilla* a chanté ces guerres obscures mais terribles. Les Araucans sont de moyenne taille, robustes, fiers, amoureux de leur indépendance ; ils parlent une langue très riche en inflexions et harmonieuse, aiment la poésie, la musique, et manient habilement la parole. Sans cesse refoulés par les cordons de troupes qu'entretient le Chili sur leurs frontières, ils ont peu à peu perdu leur homogénéité et leur force de résistance. Ils sont distribués en tribus, gouvernées chacune par un cacique indépendant ; autrefois ils obéissaient à un chef suprême dont l'autorité donnait plus d'unité à la défense. Du reste, les Araucans sont arrivés à un degré de civilisation que n'ont pas atteint d'elles-mêmes les autres tribus indiennes de l'Amérique du Sud ; ils sont adonnés à l'agriculture, à l'élevé du bétail, et expédient leurs denrées à *Puerto-Montt*. Les Araucans riverains de la mer vivent de la pêche.

La côte du Chili se continue par l'archipel de *Chiloë*, qui renferme une quarantaine d'îles. La plus grande, *Chiloë*, a 180 kilomètres de longueur sur 60 kilomètres de largeur. Les pluies, très abondantes, développent la riche végétation forestière de l'île. A vrai dire, sauf quelques cantons du littoral

où les habitants se livrent à la culture des céréales et à l'élevage du bétail, tout l'intérieur de l'île n'est qu'une vaste forêt. Les bois de construction s'exportent par *San-Carlos* ou *Ancud*.

Du Chili dépendent aussi les îles *Juan-Fernandez*, célèbres par l'infortune du matelot Alexandre Selkirk, le prototype de Robinson Crusoë. Elles sont habitées aujourd'hui par quelques familles espagnoles et visitées de temps à autre par des chasseurs du continent. La plus éloignée se nomme *Mas a Fuera*; la plus proche a reçu le nom de *Mas a Tierra*.

La population du Chili est de 2 300 000 habitants, la plupart créoles ou métis; on compte en outre un assez grand nombre d'Allemands, d'Anglais, de Français et d'Italiens. Toutefois le chiffre de l'émigration est supérieur à celui de l'immigration: beaucoup de Chiliens passent les Andes pour tenter la fortune dans les Pampas argentines ou se dirigent vers la région des mines du Haut-Pérou. Malgré cette déperdition constante, la population double tous les trente ans.

L'instruction est relativement très développée au Chili: on y compte plus de 1 200 écoles, fréquentées par plus de 60 000 enfants. Le centre de la culture littéraire et scientifique est l'Institut national de Santiago, dont l'influence a été grande sur le développement intellectuel et les progrès du pays. Le Chili doit à ses écoles sa supériorité bien constatée sur les républiques voisines.

La constitution républicaine du Chili date de 1833; elle est l'œuvre du président Diego Portales. Les pouvoirs publics appartiennent à un président, assisté d'un conseil d'État, et au congrès, composé de deux chambres, un sénat et une chambre des députés. L'ancienne aristocratie foncière, encore très puissante, est représentée par les *pelucones*, redoutables par leur clientèle d'*inquilinos*, attachés à la glèbe, non par la loi mais par la coutume; toutefois la classe des petits propriétaires et des commerçants s'augmente sans cesse et fait contrepoids à cette aristocratie.

Le Chili est divisé administrativement en 16 provinces.

Sa prospérité est attestée par les chiffres de son commerce: exportation, 42 millions de pesos (5 fr.); importation, 40 millions. Le Chili reçoit surtout de l'étranger des produits manufacturés, tissus de coton et de soie, vins et liqueurs, machines. L'industrie locale est encore fort peu développée. On exporte surtout du cuivre et de l'argent (22 millions de pesos), des céréales et des bois de construction.

Le Chili possède environ 4 500 kilomètres de voies ferrées, en pleine exploitation ou en construction. La principale est celle de Valparaiso à Santiago, qui se continue jusqu'à Talca et Perales; un autre tronçon joint Caldera à Copiapo.



LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA.

Entre les forêts humides du Brésil et les déserts stériles et glacés de la Patagonie s'étend une région d'une horizontalité presque absolue, et dont l'importance n'a cessé de s'accroître depuis trente années : c'est le bassin de la Plata. Trois républiques se sont constituées sur le fleuve principal ou sur ses affluents : l'Uruguay, le Paraguay, la République Argentine.

Bassin de la Plata. — On désigne d'ordinaire sous le nom de la Plata la partie basse du vaste système fluvial dont le Parana est la branche maîtresse.

Le *Parana* naît au Brésil, dans le massif de Goyaz, à quelques kilomètres seulement du golfe de Rio de Janeiro ; mais au lieu de se déverser dans les eaux prochaines de l'Atlantique, en perçant comme tant d'autres rivières la sierra du littoral, il prend la direction opposée et ne se rend à la mer qu'après avoir décrit une longue courbe et fourni une carrière de 4 500 kilomètres. A peu de distance de sa source, le Parana, grossi par d'innombrables affluents brésiliens et par les pluies diluviennes de son bassin supérieur, est déjà un des fleuves les plus puissants de l'Amérique. Quand il aura reçu toutes les eaux de son bassin, l'Amazone seule lui sera supérieure dans le monde entier. Il coule entre de hautes berges, que borde un double rideau de forêts vierges, jusqu'à la frontière du Paraguay.

Là il rencontre la sierra granitique de *Maracaju*, qui se dirige d'est en ouest ; il force cet obstacle par des chutes grandioses. Large déjà de plus de 4 kilomètres, il se resserre jusqu'à n'avoir plus que 60 mètres d'une rive à l'autre, et avec une irrésistible furie se précipite de 17 mètres de haut par une splendide cataracte dont le fracas fait trembler le sol et se fait entendre à six lieues. Son cours moyen jusqu'à San-Pedro, où commence le delta, se creuse entre des rives presque plates et des terrains de marne argileuse dont des pans entiers, minés par les eaux, s'écroulent avec la végétation qu'ils sup-

portent : de là la teinte trouble et blanchâtre des flots du Parana. De Corrientes à San-Pedro, nulle part la largeur du fleuve n'est inférieure à 2 et 3 kilomètres. En temps de crues la nappe d'inondation s'étend au delà de l'horizon et alimente des lagunes dont les unes sont temporaires et séchées par les ardeurs de l'été, et dont les autres, comme la lagune d'*Ibera*, sont constantes. Le lit principal s'accompagne d'une quantité de canaux secondaires, de faux bras, qu'ombragent les saules rouges, et de marécages.

Ce lit principal lui-même est parsemé d'un chapelet presque ininterrompu d'îles formées d'alluvions, très fertiles, couvertes d'épais fourrés, de coïbos, de palmiers, et qui servent de retraite aux pécaris, aux cerfs, aux jaguars, et à une multitude d'oiseaux aquatiques. Le delta commence à San-Pedro : c'est un labyrinthe de canaux, presque tous navigables, et d'îles basses. Les deux branches les plus importantes sont le *Parana do las Palmas* et le *Parana Guazu*, larges de 500 à 3000 mètres.

L'estuaire commun mesure 32 kil. au confluent de l'Uruguay et 200 kil. entre le cap Saint-Antoine et le cap Sainte-Marie. Cette magnifique nappe d'eau est malheureusement peu profonde, embarrasée de bancs d'alluvions et de bancs de sable, semée d'îles, entre lesquelles s'ouvrent des chenaux dangereux : les principales sont l'île de *Lobos* et celle de *Martin Garcia*. Les marées sont à peine sensibles dans ce golfe et sont produites moins par la vague de l'Atlantique que par le vent très violent qui souffle des Pampas, le *Pampero* : sous l'action de ce vent, il arrive que dans les nombreux mouillages de la côte les carènes des vaisseaux restent à sec sur la plage, tant les eaux sont puissamment refoulées.

L'*Uruguay*, le fleuve jumeau, vient, comme le Parana, du Brésil ; dans le cours parallèle qu'il fournit, il est séparé du Parana par la *Sierra des Missions*, qui sillonne la province de Corrientes et celle d'Entre-Rios, la Mésopotamie argentine. Son cours total est de 1200 kilomètres, mais la masse de ses eaux est énorme ; celles-ci sont claires, excellentes à boire. Les berges sont presque partout fort élevées, couvertes d'une végétation splendide ; celle du Parana est, au contraire, assez pauvre. Les îles sont aussi plus rares, et nulle part on n'observe ces lagunes et ces faux bras marécageux qui rendent difficile la navigation du Parana.

Au confluent du *Cuarein*, l'Uruguay commence à servir de

limite à la République qui a reçu de lui son nom. Presque aussitôt il rencontre une région d'écueils et de rapides de 120 kilomètres de longueur. En deux points la masse d'eau, qui mesure un kilomètre de largeur, forme des chutes, le *salto Chico*, que les barques peuvent remonter au moment des crues, et 12 kilomètres plus haut le *salto Grande*, qui a 5 mètres de hauteur et où s'arrête la navigation. L'impétuosité de l'élan du fleuve est telle que la cataracte décrit une parabole très sensible, et le fracas est si violent qu'il s'entend de Salto et de Concordia. A partir de ce point l'Uruguay est accessible aux grands vaisseaux, les villes et les villages se succèdent sur ses rives. Celles-ci enferment parfois dans leurs méandres des presqu'îles dont il est aisé de fermer la boucle, et qui sont très recherchées par les estancieros parce qu'il est impossible aux troupeaux de s'en échapper : ce sont les *rincones*. Le plus riche et le plus peuplé est le rincón de *las Gallinas*.

Les affluents de l'Uruguay sont très nombreux et très abondants. L'*Ibicuy*, la principale artère du Rio Grande do Sul, a des crues formidables; le *Marinay* écoule une partie des eaux de la lagune Iberá; le *Rio Negro* traverse par le milieu la Bande orientale et arrose la région la plus peuplée après le littoral.

Le *Paraguay* n'a pas la majesté du Parana et de l'Uruguay, mais il leur est supérieur comme artère commerciale et est navigable presque dès sa source : les steamers peuvent le remonter jusqu'à *Villa Maria*, au cœur du Matto-Grosso. Il naît sur un plateau marécageux dont une partie des eaux s'écoule par les hauts affluents de la Madeira. On raconte que le propriétaire de la ferme *Estivado*, pour arroser ses prés et son jardin, peut réunir par des rigoles les deux grands fleuves. Une autre communication du même genre existe entre le *Jauru*, affluent du Paraguay, et le *Guapore*. On comprend de quelle importance sera dans un avenir prochain cette disposition du sol, et avec quelle facilité pourra se creuser un canal de navigation qui desservira la région centrale du Brésil et la Bolivie orientale. Les bords du Paraguay sont dans le Matto ombragés de forêts épaisses. Tel est le peu d'élévation des rives que les eaux du fleuve se répandent dans l'immense lagune herbeuse de *Xarayes*. Le confluent de l'Apa marque la frontière de l'État paraguayen, que le fleuve accompagne jusqu'au confluent du Parana. Là se trouve la petite île de *Cerrito*, point stratégique de grande valeur que les Brésiliens ont long-

temps occupé. A six lieues plus haut se dressait la forteresse d'*Humaita*, bâtie par le dictateur Lopez, et qui a tenu longtemps en échec les flottes alliées du Brésil, de l'Uruguay et des Argentins. En tout, le Paraguay offre 4 200 kilomètres de navigation depuis l'île de Cerrito.

Il se grossit de cours d'eau abondants, mais de peu d'étendue, sur sa rive gauche, de puissantes rivières descendues des contreforts des Andes sur sa rive droite. Ces rivières ont toutes un caractère commun : torrentueuses et encaissées dans leur bassin supérieur, elles traversent le désert du Grand Chaco sans recevoir un seul affluent et en perdant par l'évaporation une partie de leur volume. Les principales sont : le *Pilcomayo*, qui a 2 000 kilomètres de cours et dont les inondations fécondent de leurs alluvions les deux rives; le *Vermejo*, qui doit son nom à la teinte trouble et rougeâtre de ses flots et qui de sa source à son embouchure compte 4 200 kilomètres.

Outre ses deux grands affluents, le Paraguay et l'Uruguay, le Parana reçoit encore :

Le *Salado*, qui descend des Andes de Salta; il coule dans des vallées pittoresques et encaissées jusqu'à *Balbuena*, puis dans sa partie inférieure se sale en traversant un territoire et des lagunes imprégnées de sels de nitre. Il a souvent déplacé son embouchure. Le *Río Dolce* est formé des torrents qui sourdent de la sierra d'Aconquija et ne perd ses allures impétueuses que dans le pays de Tucuman : il s'apaise dans la Pampa, s'infiltré dans des terrains perméables qui boivent ses eaux et finit par se perdre dans la lagune salée de *los Párongos*. Avant 1825, il empruntait le lit du Saladillo pour finir dans le Parana.

De la Sierra de Cordova, qui dresse ses escarpements granitiques au milieu des plaines horizontales de la Pampa, cinq rivières, désignées chacune par un chiffre, s'allongent parallèlement aux précédentes et n'ont pas la force de porter leurs maigres eaux jusqu'au grand fleuve, mais finissent dans des lagunes. Seul le *Río Tercero* a des crues assez puissantes pour triompher de l'aridité de la Pampa.

De la Cordillère neigeuse des Andes sortent encore des torrents redoutables, aux crues soudaines, encaissées entre des rives rocheuses, et qui, domptant leur fougue dans les sables et les argiles de la Pampa, forment une série de lacs échelonnés le long de la région andine. Ces lacs ou plutôt ces lagunes,

couverts de joncs et de plantes aquatiques, se rétrécissent ou s'étendent suivant l'époque et la puissance des crues; ils communiquent entre eux par des canaux, souvent envasés, qui s'obstruent, et cherchent à se creuser de nouveaux lits. La lagune de *Guanacache* est alimentée par le *Rio Vermejo*, qu'épuisent les irrigations de la vallée de *Vinchina*; par le *Rio San Juan*, que nourrissent les neiges de l'*Aconcagua*; par le *Rio Mendoza*, qui s'épanche d'abord dans la *Cienega* de *Mendoza*. Le *Guanacache* s'écoule à son tour dans la lagune de *Silverio*, puis celle-ci par le *Desaguadero* dans le lac de *Bebedero*; le *Bebedero*, à son tour, par une série de chenaux bourbeux et de *bañados*, atteint le *Curra-Lauquen*, grand lac qui, dit-on, s'épanche temporairement dans le *Rio Colorado*. Ce fleuve, qui recueille ainsi la plus grande partie des torrents andins de la Pampa, serait un des plus grands cours d'eau de l'Amérique s'il ne s'appauvrissait sans cesse, à mesure qu'il approche de la mer, par l'évaporation et l'infiltration de ses eaux; il doit son nom et sa couleur aux terrains d'argile rouge qu'il traverse avant d'apporter son tribut à l'Atlantique.

Le *Rio Negro*, qui sépare la République Argentine de la Patagonie, descend aussi des Andes. Enfermé entre de hautes berges bordées de saules rabougris et de mimosas, il peut se remonter, malgré quelques bas-fonds jusqu'au confluent du *Rio Neuquem* et du *Limay*. Celui-ci constitue la branche principale : on sait aujourd'hui qu'il prend sa source sur un haut plateau des Andes, dans le fameux lac longtemps légendaire de *Nahuelhuapi*, qu'entourent de ténébreuses forêts de cèdres et de pins et que domine le colosse du *Tronador*. Pendant sa longue course à travers la Pampa, le *Rio Negro* ne reçoit pas un affluent.

URUGUAY OU BANDE ORIENTALE.

Comprise entre la Plata, l'Uruguay et le Cuarein, la République de l'Uruguay ou Bande Orientale couvre environ 187 000 kilomètres et nourrit 450 000 habitants. Ce pays forme le prolongement géographique de la province brésilienne de Rio Grande do Sul. Les Brésiliens l'ont souvent convoité et émigrent en grand nombre sur le territoire de la république; une partie considérable des terres leur appartiennent. On comprend l'im-

portance qu'aurait pour eux la possession du magnifique estuaire platéen et de cette superbe veine d'eau qui a donné son nom à la république. Le pays, montueux et ondulé à l'intérieur, n'a pas la monotonie aride de la Pampa; la forêt y aligne encore ses fûts denses entrelacés de lianes. Les cultures du café et de la canne à sucre, bien que négligées aujourd'hui, pourraient être d'excellent rapport. Partout les pâturages dominent; les troupeaux de bêtes à cornes et de moutons font la richesse des colons, dont le nombre s'accroît sans cesse, renforcés par l'émigration. Ici, comme dans la république argentine, ce sont les Européens de race latine, Espagnols, Italiens, Français, qui ont la majorité: le nombre des étrangers est supérieur à celui des indigènes.

La colonisation s'est portée tout naturellement sur trois points: 1^o les rives de l'Uruguay, où les éleveurs recherchent surtout les *rincones* que forment les méandres du fleuve; on y remarque la petite ville de *Salto*, près des chutes de l'Uruguay, les énormes saladeros de *Fray Bentos* et d'*Hervidero*; 2^o le bassin du *Rio Negro*, dont les eaux arrosent *Santo Domingo Soriano*, la ville la plus ancienne de la Bande orientale, et la cité coquette et riche de *Mercédes*; 3^o enfin le littoral. C'est là, sur des berges élevées, que s'est bâtie la ville récente de *Montevideo* (100 000 hab.). Elle n'avait en 1818 que 3 000 habitants; c'est surtout depuis le développement de la vie pastorale qu'elle a grandi et que l'émigration s'y est portée. Son plan, quadrillé par les alignements géométriques des rues et des places, la fait ressembler à une cité yankee. Son port est plus sûr, plus rapproché de la haute mer, que celui de *Buénos-Ayres*. Elle exporte presque tous les cuirs, les viandes salées, que fournissent les saladeros et les abattoirs de la république. Le principal des saladeros de l'estuaire platéen est celui de la maison *Liebig*, à *Fray Bentos*, où se fabrique l'*extractum carnis*, si connu en Europe; 4 000 têtes de bétail sont abattues par jour, et le bénéfice annuel est de près de 4 millions.

Près de *Montevideo* se dresse un morne surmonté d'un phare, le *Cerro*, qui éclaire les navigateurs de l'estuaire; puis on rencontre de petits ports qui sont l'embryon de grandes villes futures, *Maldonado*, en face de l'île *Gorriti*, *Santa Luisa*, *Colonia*, qui a précédé *Montevideo*, et qui a été dépassée et éclipsée par elle.

Le mouvement des ports de l'Uruguay est aujourd'hui de

7000 navires, entrées et sorties. Le chiffre de l'exportation, qui consiste surtout en cuirs et en viandes séchées, s'est élevé à 14 millions de pesos (le peso vaut 5 francs).

PARAGUAY.

Le Paraguay est le seul des États de l'Amérique du Sud qui n'ait aucune ouverture sur la mer; en revanche il forme une sorte de Mésopotamie entourée de tous côtés par des fleuves autrement puissants que le Tigre et l'Euphrate : le Paraguay et le Parana. Le sol est plat et même marécageux aux abords des rivières; il se relève à l'intérieur, où courent les derniers chaînons d'une sierra qui vient du Brésil. La chaleur est forte en été, sans être accablante, ni humide ou malsaine. La région du nord est encore couverte de forêts; mais à mesure qu'on s'avance au sud, la selva s'éclaircit, les cultures apparaissent, ainsi que de vastes savanes herbeuses parsemées de bouquets d'orangers et de palmiers, et qui fournissent la *yerba mate*, le thé des Argentins.

Le Paraguay est le seul des États de la Plata qui ait gardé sa population indigène, à peine modifiée par le mélange du sang européen. Ces Indiens sont les *Guaranis*, petits de taille, de traits peu nobles, très doux et très dociles; leurs tribus se sont répandues dans toutes les vallées des rivières amazoniennes. C'est sur ces Guaranis, habitants du Paraguay et du territoire argentin de Corrientes, que les jésuites ont tenté au dix-huitième siècle leur célèbre expérience de gouvernement modèle tant admirée et tant décriée. Ils avaient réuni sous leur autorité 90 000 Indiens, convertis à un christianisme rudimentaire, distribués en peuplades ou villages sous deux directeurs, l'un s'occupant du spirituel, l'autre du temporel. L'emploi de toutes les heures de la journée était réglé au son de la cloche, comme dans un couvent. Chacun avait sa part de travail assignée; les produits appartenaient à la communauté, ou plutôt aux pères, qui les distribuaient suivant les besoins de chacun, se chargeaient de nourrir, de vêtir, de récompenser et de punir leurs ouailles. Les résultats furent étonnants : la prospérité des missions devint un objet d'envie pour les colonies voisines, espagnoles et portugaises. Mais les jésuites avaient pour longtemps, par cette discipline savante,

détruit toute initiative et brisé chez ce peuple tous les ressorts de la volonté. Quand les missions furent dispersées en 1767, les Guaranis étaient tout façonnés pour le despotisme et la dictature. Le docteur Francia, puis les deux Lopez, ne firent que continuer au dix-neuvième siècle la tradition gouvernementale des jésuites. La prospérité matérielle du Paraguay fut très grande pendant la première moitié de ce siècle. La population, de 100 000 habitants, s'élevait en 1864 à 1 300 000 habitants. L'insupportable tyrannie de Lopez provoqua enfin contre lui la coalition du Brésil, de l'Uruguay et de la République Argentine. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une nation luttant avec tant d'héroïsme, d'abnégation, de docilité pour son chef, afin de garder son indépendance. La guerre ne cessa que faute de combattants; presque toute la population mâle fut exterminée. Il ne restait au Paraguay, en 1870, que des femmes et des enfants. Le pays était tout couvert de ruines; les villes saccagées, les champs abandonnés, présentaient le plus triste spectacle. Les convoitises rivales des alliés ont seules empêché le pays de disparaître; aujourd'hui il commence à se relever lentement et à se repeupler.

La capitale est *l'Assomption*, qui avait 30 000 habitants avant les événements de 1864. *Villa-Rica*, unie à la capitale par un chemin de fer, est entourée de belles plantations de tabac et de maté. *La Conception*, la ville principale du Nord, n'est qu'un village. *Villa-Occidental*, sur la rive droite du Paraguay, un peu au-dessus du confluent du Pilcomayo, et réclamée par les Argentins, a été enfin attribuée par l'arbitrage du président des États-Unis aux Paraguayens : c'est la seule ville du Grand Chaco, dont une partie seulement relève aujourd'hui de la République.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Depuis 1852, c'est-à-dire depuis la chute du dictateur Rosas, qui avait maintenu en partie le système de prohibitions inauguré par l'Espagne, la République Argentine est entrée dans une voie de progrès indéfini, que les agitations politiques peuvent seules par instant compromettre. Elle couvre deux millions de kilomètres carrés et s'étend des Andes à la mer. Au nord, ses limites actuelles sont le cours du Pilcomayo, qui lui laisse une partie du Grand Chaco, le cours du Parana jus-

qu'au confluent du Curitiba ou Yguazu. Au sud, la République n'a pas de limites fixes. Le Rio Negro lui fait une frontière conventionnelle, mais elle réclame ses droits sur toute la Patagonie, qu'elle regarde comme une continuation de la Pampa; ces droits lui sont contestés par le Chili, qui ne songe pas du reste à faire valoir sérieusement les siens.

La Cordillère sépare les Argentins des Chiliens; elle aligne ses colosses volcaniques et couronnés de neige au-dessus de plateaux qui mesurent déjà 3 500 à 4 000 mètres : les principaux sont le *Tronador*, le *Descabezado*, l'*Aconagua*, qui est le géant de toute la chaîne, l'*Aconquija*. La Cordillère projette des plissements parallèles dont les vallées, qui jadis ont contenu des glaciers, sont aujourd'hui irriguées par des torrents aux eaux troubles. Des cols, la plupart très élevés et d'un accès difficile, s'ouvrent à travers la grande chaîne; c'est par là que passent les Indiens qui vont vendre au Chili les bêtes volées aux troupeaux des estancieros de la Pampa. On peut prévoir le jour où ces cols serviront à un commerce plus régulier et où des voies ferrées uniront les deux pays et joindront les deux mers. Les passages les plus fréquentés sont : la *Boquete de Pedro Rosales* (850-met.), véritable seuil de partage, bien connu des Araucans, où s'étale au milieu d'un paysage alpestre le beau lac de *Nahuelhuapi*; le col de la *Cumbre*, qui conduit de Mendoza à Valparaiso; le col de *Planchon* (3 000 met.), qui mène de Fort San Rafaël à Curico.

La Pampa. — Au pied des Andes, qui s'abaissent en pentes abruptes sur le versant du Pacifique et en gradins mieux ménagés du côté de la République Argentine, s'étend l'horizon sans limite de la Pampa. Le seul accident de terrain qui coupe l'horizontalité de la plaine est le massif granitique et riche en métaux de Cordova. Du Rio Vermejo au Rio Negro, du Grand Chaco à la Patagonie, l'aspect de la Pampa est presque uniforme. Au pied des Andes le sol est couvert d'une multitude de cailloux roulés par les anciens glaciers. Les pierres et les débris sont de plus en plus petits, à mesure que l'on s'avance vers l'est; ils finissent par disparaître complètement, et le sol ne présente que de la marno mêlée d'argile et de sable jusqu'aux côtes de l'Atlantique. Ce sol meuble et formé de molécules ténues se dessèche sous un ciel rarement rayé par la pluie et se soulève, quand souffle le Pampero, en tourbillons épais, qui ensevelissent souvent des troupeaux entiers, aveuglés par la poussière et exténués.

La Pampa au premier abord est monotone et triste. Dans le Grand Chaco, dans les llanos de Manso, on trouve encore sinon la forêt, du moins une végétation arborescente, qu'entretennent des inondations fréquentes. Puis les grands arbres disparaissent ou ne se montrent que très clairsemés; ils font place à des fourrés épineux que dominent les saules aux rameaux grêles et quelques eucalyptus. Plus loin encore, on ne trouve de végétation qu'au bord des cours d'eau, ou dans quelques dépressions qui conservent l'eau des pluies ou qu'alimentent quelques torrents des Andes. En temps de sécheresse, des milliers de bêtes à cornes, de chevaux, de moutons, se pressent au bord de ces flaques saumâtres, qu'habitent des nuées de canards, cygnes, flamants et grèbes. L'humus est trop peu profond, la couche de sable subjacente trop proche de la surface pour que les arbres puissent pousser des racines résistantes; ils ne tardent pas à s'étioler, à se découronner et à périr. Par larges plaques s'étalent sur de vastes étendues des efflorescences salines et nitreuses, qui apparaissent après les pluies, et qui sous la lumière de la lune étincellent comme du givre. Ces couches de sel sont abondantes surtout dans le *désert des salines*, entre le Rio Dolec et le Rio Salado, et dans le bassin du Colorado. Dans la région du Rio Negro, le sol se relève un peu; des saules rouges, d'innombrables pommiers sauvages, accompagnent le cours du fleuve; le sol se tapisse de fraisiers, dont les fruits rouges varient l'aspect morne de ces solitudes.

Le sol de la Pampa est extrêmement riche en dépôts antédiluviens, glyptodontes, mégathériums, ruminants, etc. On a même retrouvé le cheval fossile, qui n'est pas l'ancêtre des troupeaux qui vivent aujourd'hui dans la Pampa, puisque l'animal avait complètement disparu quand Juan de Solis aborda à l'embouchure de la Plata. Aujourd'hui, de cette faune indigène disparue, il reste quelques types amoindris du genre tatou, revêtus d'une épaisse armature d'écailles: on remarque encore l'agouti, le jaguar, le puma, l'autruche nandu, etc.

L'intérêt de la Pampa est dans la vie pastorale qui s'y développe. Il ne faut pas se la représenter comme un immense champ de verdure où pullulent en liberté les troupeaux. Quand les Espagnols abordèrent à la Plata, la Pampa ne produisait qu'une herbe haute et dure, dédaignée des animaux, le *gynerium argenteum*, si recherché dans nos jardins à cause de son beau panache argenté. Il a fallu transformer la flore du

pays avant de se l'approprier : c'est par l'invasion de nos graminées d'Europe, et surtout du trèfle, que la Pampa est devenue productive et que l'élevage a été possible. Ces graminées sèchent en été ; mais les pluies d'automne revivifient la force productive du sol et ramènent la verdure. Ainsi ont pu se multiplier dans des proportions incroyables les chevaux, les bœufs, les moutons, qui constituent la richesse de la République Argentine, et qui font de Buénos-Ayres et de Montevideo les plus grands marchés de viandes du globe.

Le cheval pampéen est de race andalouse, difficile à manier, petit et laid ; mais il est nerveux, très sobre, d'une endurance à toute épreuve. Sa petitesse et son indocilité ont empêché les gouvernements européens, après quelques essais, de l'adopter pour la remonte de la cavalerie. Aussi s'occupe-t-on aujourd'hui d'améliorer la race par des croisements et de lui donner les qualités qui lui manquent. Il ne faut pas chercher dans la Pampa les troupeaux de chevaux sauvages que l'imagination des conteurs et des voyageurs ont rendus célèbres. Tout cheval a son propriétaire et la marque du maître imprimée au fer rouge sur sa robe ; ces marques multipliées et indélébiles contribuent singulièrement à enlaidir les chevaux. Dans la Pampa tout le monde va à cheval ; chaque habitant en a en moyenne sept ou huit à son service. Il y a quelques années, leur valeur était si minime qu'on abattait la bête pour en vendre la peau. Pendant la guerre du Paraguay, les alliés ont fait une consommation de 400 000 chevaux, qui ont succombé par la fatigue ou sous les balles. La République en compte encore 6 à 7 millions.

On ne peut parler du cheval pampéen sans mentionner son cavalier, le *gaucho*. Celui-ci, de race métisse, haut de taille, osseux de visage, les cheveux noirs et drus comme ceux de l'Indien, est un véritable centaure ; presque toute sa vie se passe sur sa monture. A peine sait-il marcher que déjà il enfourche le cheval. Il mange et parfois dort en selle. Attaché aux estancias, c'est lui qui marque les bêtes, dompte les chevaux, surveille les troupeaux, choisit les bœufs qui seront vendus et abattus. Armé de ses *bolas* ou de son *lasso*, il arrête le cheval le plus fougueux et jette à terre le taureau le plus indomptable. Il habite des chaumières sans confort, sans fenêtres, recouvertes de paille, les *ranchos* ; dès qu'il possède quelque argent, il va le jouer dans les *pulpérias* de la Pampa.

Jusqu'à ce jour la richesse des estancieros vient surtout des bêtes à cornes; il y en a 15 millions dans la Pampa, qui descendent presque toutes de 7 à 8 bêtes importées par l'Espagnol Goës en 1553. Les animaux ont besoin de vastes étendues pour vivre : il y a des estancias de vingt lieues carrées. Bon an, mal an, malgré les épidémies et les sécheresses, le revenu d'un troupeau est de 25 pour cent. Au commencement de l'été on réunit les bêtes qui seront expédiées aux abattoirs du littoral; là le *desnucador*, d'un seul coup dans la nuque, abat le bœuf. Toutes les parties sont expédiées : la viande séchée va au Brésil et dans les Antilles et forme la principale nourriture des nègres; le cuir et le suif sont embarqués pour l'Europe, ainsi que la corne et le sabot. Le sang lui-même, qui se perdait autrefois dans la mer ou les fleuves, est utilisé comme engrais. Le problème vital pour l'avenir de la République Argentine est la conservation et l'expédition de la viande fraîche en Europe. Après bien des tâtonnements et des essais infructueux, le problème semble aujourd'hui près de sa solution.

Depuis quelques années la Pampa a vu s'introduire l'élevage du mouton. Avant 1850, le mouton n'avait nulle valeur; aujourd'hui on compte 70 millions de têtes. Il faut de grandes fortunes pour entreprendre l'élevage des bêtes à cornes et supporter les premiers frais. Ce sont les étrangers, surtout les Irlandais, disposant de capitaux modestes, qui s'occupent de l'élevage du mouton. Pour un troupeau de 2 000 bêtes, 200 hectares suffisent. Il faut moins de soins, moins de dépenses, et les profits sont assurés et parfois prodigieux. Il y a aujourd'hui des propriétaires qui, comme en Australie, possèdent jusqu'à 250 000 têtes de bétail.

Mésopotamie Argentine. — Les terres les plus riches de la République sont comprises entre le Parana et l'Uruguay et presque complètement enfermées dans une enceinte fluviale : elles ont formé deux provinces, l'*Entre-Rios* et *Corrientes*. Le terrain est plat, couvert par des marécages, quelques-uns temporaires, d'autres permanents, comme la lagune d'Ibera; au centre il se relève pour former la *Sierra des Missions*. Quoique la plus grande partie du sol soit en pâturages, les arbres et les bouquets de bois sont assez nombreux, surtout au bord des fleuves; partout une épaisse couche d'humus végétal recouvre l'argile sableuse. Dans le territoire des Missions l'argile rougeâtre affleure le sol.

Races et population. — La population de la République atteint aujourd'hui 2 millions d'habitants. Le fond, surtout dans les villes, se compose de créoles espagnols; mais depuis quelques années les blancs indigènes sont comme noyés sous le flot d'émigrants qui se portent aux bouches de la Plata. Cette émigration progresse chaque année : elle était en 1863 de 40 000 individus; en 1870, de 40 000; en 1880, elle a dépassé le chiffre de 60 000. Les plus nombreux sont des Espagnols de la Galice et des provinces basques, des Italiens de Gènes, de Livourne et de Naples, des Français du bassin de la Garonne, surtout des Basques, des Anglais, des Irlandais, des Suisses, des Américains du Nord. La plupart restent dans le pays et s'y établissent comme commerçants ou estancieros; d'autres, et parmi ceux-là beaucoup de nos nationaux, retournent, leur fortune faite, dans la mère patrie. Les métis sont au moins aussi nombreux que les blancs purs; ils sont de deux sortes, et descendent soit d'Indiens et de blancs, comme les *gauchos*, soit d'Indiens et de noirs, comme les *pardos*. Les tribus d'Indiens sauvages, voleurs de bestiaux, sont de plus en plus repoussées vers la région Andine, et s'ils persistent dans leur opiniâtre résistance et se refusent à l'assimilation, il n'est pas douteux qu'ils aient le sort des Peaux-Rouges des États-Unis. Quelques tribus au teint très brun, presque noir, comme les *Charruas*, répandus autrefois dans les Missions et dans l'Uruguay, ont presque complètement disparu. Les plus hardis de ces Indiens sont les *Pehuenches*, apparentés aux Araucans et aussi braves qu'eux. Dans les llanos de Manso et le Grand-Chaco errent les Lenguas et les Tobas, les premiers, petits, aux pommettes saillantes, rappelant à la fois le type péruvien et le type mongolique, les seconds, grands, élancés, les yeux bien fendus, rappelant, sauf la couleur de la peau, le type dit caucasique.

Géographie politique. — La République Argentine se divise en 14 provinces et en plusieurs territoires; elle est gouvernée par un président et par deux chambres. Chaque province est libre de s'organiser à sa guise; presque toutes ont un gouvernement et deux chambres, comme le gouvernement central.

La capitale officielle, depuis 1881, est *Buenos-Ayres* (185 000 hab.). C'est une ville régulière comme un damier; la plupart des maisons n'ont qu'un étage. Elle renferme une Université, des bibliothèques, de belles promenades. Ses fau-

bourgs ne cessent de s'étendre; celui du port s'appelle *la Boca*. Malheureusement, le port même est d'accès difficile: les vaisseaux, à cause des bas-fonds, ne peuvent accoster aux quais, et ce sont des charrettes qui viennent prendre à bord les marchandises et les étrangers pour les conduire à la plage. *San Fernando*, *Ensenada*, avec leurs harrancas, leurs saladeros, peuvent passer pour des faubourgs de la ville principale. *San Pedro*, *San Nicolas* (15 000 hab.), *Rosario* (25 000 hab.), qui fut à diverses reprises la capitale des Argentins, sont les ports les plus actifs du Parana. Dans la Mésopotamie argentine nous relevons *Concordia*, sur l'Uruguay, et *Corrientes* (15 000 hab.), sur le Parana. *Santa Fé*, la capitale de l'État du même nom, entourée de colonies belges et suisses, a 15 000 habitants. Dans les provinces du nord-ouest, qui relevaient jadis de l'empire des Incas, sont *Cordova* (35 000 hab.), qui s'enrichissait autrefois du produit de ses mines; *Salta* (18 000 hab.), qui cultive une riche vallée, ombragée et fraîche; *Tucuman* (20,000 h.), qui subit un climat tour à tour froid et très chaud: ses environs, avec leurs bois d'orangers, de figuiers et de grenadiers, en font une des villes les plus agréables de la République. *Mendoza* (12 000 habitants) a des rues larges et des maisons bien bâties; c'est par là que passe une partie du commerce de transit entre Buénos-Ayres et le Chili. Non loin de Mendoza sont les riches gisements argentifères d'Upsallata; *Rioja*, dans un district de mines, et *San Luis* ont chacune à peu près 10 000 habitants.

Le mouvement du commerce a été, en 1875, de 56 millions de piastres (la piastre vaut 5 fr. 42) à l'importation, de 56 millions à l'exportation. Les produits exportés consistent en laines (20 millions de piastres), cuirs (16 millions), suifs, viandes salées, etc.; les produits importés sont surtout des vins, tissus, sucres, fers et aciers, etc. L'industrie locale est encore fort peu développée, et presque tous les objets fabriqués viennent d'Europe.

La République a un réseau de chemins de fer relativement peu étendu (2 600 kilom. environ), supérieur cependant à celui de la plupart des États de l'Amérique du Sud. Le moment ne peut tarder où ces lignes aboutissant aux vallées Andines rejoindront celles du Chili et de la Bolivie. Buénos-Ayres possède déjà cinq lignes rayonnant dans la Pampa et lui amenant les produits des ranchos et des estancias; d'autres voies relient Cordova et même Salta au Parana.

PATAGONIE.

Les Argentins revendiquent la Patagonie jusqu'à la Terre de Feu ; le Chili la leur conteste et s'est déjà rendu maître de quelques points. La pauvreté et la stérilité du pays éloignent entre les deux républiques toute idée de conflit possible. Du reste, la ligne de la Cordillère servira tôt ou tard de limite officielle entre les Argentins et les Chiliens.

Les côtes orientales de la Patagonie se découpent en golfes profonds, le golfe *San Mathias*, le golfe *Saint-Georges*, la baie de *Santa Cruz* ; elle est bordée de hautes falaises qu'interrompent de larges plages de sable. Sur le Pacifique, les côtes sont aussi tourmentées et aussi sinieuses que vers la presqu'île d'Alaska ; des îles boisées parsèment de leurs archipels les flots du littoral, ménagent entre elles de longs couloirs qui ressemblent à des fiords. Le contraste de la température est frappant de l'un à l'autre littoral : à *Carmen de los Patagones*, à l'embouchure du Rio Negro, la végétation est encore riante : les arbres se dépouillent rarement et pour peu de temps de leurs feuilles ; des essences appartenant à la flore des pays chauds persistent à se maintenir. Les oiseaux-mouches et les perroquets égayent de leurs plumages éclatants les jardins et les bouquets de bois. De l'autre côté, les Andes finissent à pic sur le littoral, et bien qu'elles ne dépassent guère 2 000 à 2 500 mètres, leurs glaciers descendent toute l'année très bas. La végétation est beaucoup plus riche ; mais c'est celle des pays froids. A Valdivia, qui est sous une latitude correspondant à Madrid, le blé arrive difficilement à maturité. Cette différence tient surtout aux courants marins : tandis que le remous du grand courant équatorial se fait encore sentir à l'est, les côtes de l'ouest sont baignées par le froid courant de Humboldt, qui vient des mers antarctiques, glace les archipels patagoniens et rafraîchit les plages brûlées du Pérou.

Le steppe patagonien ne continue pas exactement la Pampa ; le sol se relève, et jusqu'à la Terre de Feu il est facile de reconnaître sept terrasses successives, appuyées les unes aux

autres comme de gigantesques gradins, et dont la dernière s'adosse aux Andes. La végétation est à peu près nulle. Dans quelques dépressions abritées contre les vents froids, au bord des lagunes et des rivières, vivent quelques arbustes rabougris et une herbe rare dont le guanaco fait sa pâture : le guanaco est pour le Patagon ce que le renne est pour le Lapon et l'Esquimau. Quelques rivières au cours parallèle descendent de l'intérieur à l'Atlantique : le *Rio Chabut*, où les Anglais ont établi un comptoir, surtout la rivière *Santa Cruz*, alimentée par le grand lac de *Viedma*.

Six mille Indiens environ errent dans ces étendues stériles. Les légendes les plus contradictoires ont couru sur ces indigènes de la Patagonie ; les premiers navigateurs les ont représentés comme des sauvages hauts de sept pieds, d'une force prodigieuse, avec des mains et des pieds énormes : de là leur noms de Patagons. A la vérité, il faut distinguer chez eux deux races. Les *Puelches* et les *Tchuelches* sont en effet très hauts de taille, bien que les individus dépassant six pieds soient rares ; ils ont le crâne très vaste, la face large, les pommettes saillantes, le nez épato, la chevelure ébouriffée et couvrant une partie du visage. Ils s'enveloppent de peaux de guanacos, et ce vêtement les grandit encore. Depuis le dix-huitième siècle ils connaissent le cheval et ne se séparent guère de leur monture. Les *Ancas* ou *Pampas* sont au contraire petits, ont les extrémités fines, le visage moins osseux et plus rond, les yeux bien fendus et largement ouverts. Les uns et les autres échangent avec les blancs des dépouilles de guanacos et des tapis de plumes de nandus. Ils se nourrissent de viandes crues, ou simplement mortifiées sous la selle, et qui exhalent une odeur fétide.

A l'extrémité de la Patagonie, qui se termine par le cap *Froward*, les Chiliens ont fondé la petite ville de *Punta Arenas* ou *Sandy Point* en 1843 : c'est là qu'ils déportaient leurs convicts. La ville a maintenant 4 300 habitants ; la plage est belle, entourée de montagnes revêtues de bois épais. Elle garde le détroit de Magellan, redoutable par la violence des marées et le ressac des lames, contourné en un véritable labyrinthe de canaux que bordent des glaciers. Punta Arenas possède un dépôt de charbon, et l'on vient de découvrir près de la ville une mine de houille. Au sud s'étend l'archipel de la *Terre de Feu*, dont les glaces sont éclairées par la rouge lueur des volcans. Les indigènes, les *Fuégiens*, sont des sauvages au teint

basané, misérables, très doux, bien qu'on les dise anthropophages; ils ont la passion des liqueurs fortes.

Les îles *Falkland* ou *Malouines*, possédées tour à tour par les Français, les Espagnols, les Argentins et les Anglais, sont humides et pluvieuses, sujettes à des vents violents; en toute saison, des brouillards épais les enveloppent et les défendent contre les froids rigoureux. Les arbres n'y peuvent pousser; tout le sol est en gazons épais et verdoyants et en tourbières. On y élève du bétail. Le chef-lieu est *Stanley*.

TERRES ANTARCTIQUES.

Tandis que les Terres arctiques sont voisines des rivages de l'Amérique du Nord et laissent entre elles des détroits que souvent les courants dégagent, les terres glacées qui environnent le pôle austral se tiennent très éloignées des parties les plus voisines des continents méridionaux, la Patagonie, le Cap africain, la Nouvelle-Zélande et l'Australie. La curiosité scientifique a pourtant dirigé de nombreuses explorations à travers ces mers inconnues, défendues par des glaces dont les mouvements nous paraissent très irréguliers. Le grand navigateur Cook le premier aperçut la *Nouvelle-Georgie du Sud*, mais déclara qu'au-dessus du 71° degré les glaces rendaient la mer inaccessible. Des expéditions postérieures permirent de fixer sur les cartes les *Nouvelles-Shetland*, les *Orcades du Sud*, la terre de *Graham* et d'*Enderby*, toutes deux touchant au cercle polaire. En 1823, le baleinier *Weddell*, par une saison exceptionnellement douce, trouva la mer libre de glaces et s'avança au sud-est des *Orcades* jusqu'au 74°45' : partout s'étendait l'horizon libre. Les fatigues de son équipage l'obligèrent seules à rebrousser chemin.

De 1838 à 1844 une série d'expéditions, françaises, anglaises, américaines, ajoutèrent enfin quelques notions plus exactes au peu que l'on connaissait encore sur cette région australe. Dumont d'Urville rencontra en 1838 par 64° la terre *Louis-Philippe*, couverte d'énormes glaciers; mais trouvant les passages obstrués, il ne put pousser plus avant. Il revint en 1840, s'engagea dans un dédale de murailles de glaces qui menaçaient d'écraser ses corvettes, et que la mer creusait en cavernes, et

par le 67° aperçut des terres hautes de 4 000 mètres environ auxquelles il donna le nom de terre *Adélie* et côte *Clarie*. L'Américain Wilkes (1840) chercha à retrouver la route de Weddell, mais les glaces l'arrêtèrent; par le 66° il prétendit avoir aperçu une longue étendue de côtes qui constituait d'après lui le rivage du continent polaire. Le plus heureux fut l'Anglais James Ross : parti de Van Diemen, il découvrit une vaste étendue de terre, la *Terre Victoria*, que hérissait une chaîne de montagnes glacées, hautes de 2 500 à 3 000 mètres, et qu'il nomma *Chaîne de l'Amirauté*. Grâce à la construction spéciale de ses navires, faits pour résister à la pression des glaces, il put pénétrer jusqu'au 79° et découvrit sur la *Terre de Franklin* deux énormes volcans de 4 000 mètres de haut, l'un éteint, l'autre en pleine activité et éclairant de ses rouges couleurs la nuit et le paysage polaire : il les appela, du nom de ses deux vaisseaux, l'*Erebus* et la *Terror*.

Depuis le voyage de Ross, les explorations les plus récentes ont ajouté peu de choses à la géographie du pôle austral.



OCÉANIE.

On donne le nom d'Océanie à l'ensemble d'îles et d'archipels qui parsèment la surface de l'Océan Pacifique entre l'Asie et l'Amérique. La principale de ces terres est l'Australie, légèrement inférieure à l'Europe par son étendue, et qu'on peut considérer comme un continent distinct. Elle est reliée à la presqu'île indo-chinoise par une série d'îles qui figurent comme « les piles d'un pont écroulé » jeté d'une terre à l'autre. On a coutume de diviser l'Océanie en trois ou quatre groupes, en raison des populations qui les habitent : la *Malaisie*, où domine l'élément malais ; la *Mélanésie*, appelée quelquefois *Australasie*, que peuplent des tribus de nègres et de Papous cuivrés ; la *Polynésie*, à laquelle on peut joindre la *Micronésie*, émiettée en innombrables îlots et habitée par une des plus belles et des plus élégantes populations du globe.

Les études de sir Russell Wallace ont jeté la plus vive lumière sur la géographie physique et ethnologique de la partie occidentale de l'Océanie. Il a découvert l'existence d'un détroit marin, entre Bali et Lombok, Bornéo et Célèbes, qui sert de limite véritable entre le monde asiatique et le monde australien : d'un côté Java, Sumatra, Bornéo, les Philippines, reposent sur un plateau sous-marin évalué à 60 mètres de profondeur, et qui se rattache au Cambodge et à l'Annam ; de l'autre les terres australes reposent sur un piédestal qui s'affaisse peu à peu et sur lequel coraux et madrépores édifient leurs barrières et leurs récifs.

Rien de plus tranché par leur faune et leur flore que ces deux archipels. Le premier, qu'on peut appeler *Indo-Malais*, ressemble presque en tout point à l'Inde et à l'Indo-Chine. La terre, grasse, humide et puissante, se couvre de la végétation la plus drue et la plus exubérante ; les arbres entre-croisent dans les forêts leurs rameaux vivaces, qui se multiplient d'eux-mêmes et opposent au soleil leur impénétrable obstacle. Les mammifères les plus puissants du globe hantent ces régions : les troupeaux d'éléphants et de rhinocéros abondent, et l'on

voit partout leurs traces dans les halliers; d'énormes crocodiles se réchauffent dans la vase tiède des cours d'eau; les singes anthropomorphes, le mias et l'orang, ont comme patrie Sumatra et Bornéo. Les oiseaux mêmes diffèrent d'une rive à l'autre de ce singulier détroit.

Dans l'archipel *Austro-malais*, la terre est plus pauvre, sinon dans les districts fécondés par la lave des volcans. La végétation est maigre; point de ces forêts tropicales aux troncs entremêlés de lianes, à travers lesquelles la hache peut à peine frayer un sentier. Les fûts de l'eucalyptus, du sandal, du cocotier, sont isolés et escarpés, et leurs feuilles petites et découpées ne donnent que peu d'ombrage. Les grands pachydermes y sont inconnus; le plus grand mammifère est le babiroussa ou cochon-cerf, qu'on trouve surtout à Célèbes. A cette exception près, on ne rencontre guère que les marsupiaux et les opossums. En revanche, ces îles ont les plus magnifiques oiseaux de la création, l'oiseau de paradis, l'oiseau lyre, et des papillons d'une incomparable richesse.

Les races humaines diffèrent comme les races animales; toutefois, les limites ethniques de leur habitat respectif ne coïncident pas avec les limites physiques. La race prolifique et envahissante des Malais a conquis en partie Célèbes, les Moluques, Sumbawa, Florès et Timor. A Célèbes et à Timor, les deux peuples, Malais et Papous, vivent juxtaposés.

La race malaise se subdivise en quatre branches principales: 1^o les *Malais proprement dits*, de la presqu'île de Malacca, de Sumatra, de Bornéo, qui sont mahométans et se servent pour écrire de caractères arabes; 2^o les *Javanais*, qui sont mahométans ou sectateurs de Brahma et usent de caractères qui leur sont propres; 3^o les *Bougis*, de Célèbes; 4^o les *Tagales*, des Philippines, qui sont presque tous chrétiens et parlent l'espagnol.

Les caractères distinctifs de cette race sont le teint brun-rouge, la chevelure droite, noire et rude, la taille petite, mais robuste, les yeux légèrement obliques, les pommettes saillantes. Au moral, ils sont cruels, cérémonieux et impassibles; quand l'ivresse les surexcite, ils montrent un mépris absolu de la vie des autres et de la leur. En somme, il semble que les Malais appartiennent à un rameau des races jaunes qui peuplent la Chine et l'Indo-Chine.

Les Papous sont plus grands, ont le teint plus cuivré, les cheveux très épais et en broussailles; les yeux sont droits, le

nez fort et retroussé, les membres grêles. Ils sont aussi gais et démonstratifs que les Malais sont taciturnes.

Les naturalistes ne s'entendent pas pour classer les *Dayaks* de Bornéo, les *Battas* de Sumatra : les uns en veulent faire des Malais encore à l'état sauvage ; les autres prétendent les rattacher au rameau polynésien.

Il faut signaler encore des races natives : les *Alfoures* des Moluques, qui ressemblent aux Papous par la taille et les traits, mais qui ont le teint presque blanc ; des populations noires, à cheveux laineux, à la tête démesurément grosse, aux membres grêles et petits, ne dépassant guère 1 m. 40. On les trouve surtout aux Philippines et à Sumatra. M. Wallace les rattache aux races qui peuplent les îles Andaman.



MALAISIE.

COLONIES HOLLANDAISES.

Les îles malaises, autrefois conquises par les Portugais et chantées par le Camoëns, furent, vers la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième, prises par les Hollandais, et constituent encore aujourd'hui l'immense empire colonial de ce petit peuple laborieux, qui en tire ses principaux revenus. Le système colonial des Hollandais est des plus simples : l'État est considéré comme le seul propriétaire du sol ; c'est lui qui exploite, impose et dirige les cultures, lui qui fixe arbitrairement le prix des denrées et se charge d'en négocier la vente. En somme, le régime colonial des Hollandais est un esclavage déguisé ; nulle part l'exploitation n'est plus fructueuse et ne donne de plus beaux revenus.

Sumatra. — La grande île de *Sumatra*, traversée par la ligne équatoriale, mesure 4 600 kilomètres de longueur et 395 de largeur environ. Elle est encore mal connue dans toutes ses parties. Une chaîne de montagnes d'origine volcanique, et renfermant encore des bouches ignivomes actives, traverse l'île dans sa longueur ; les principaux sommets sont l'*Indrapoura*, le *Kinibalou* (4 200 m.), le *Gounong Api* (4 500 m.). Cette chaîne se double et se dédouble, en formant de hauts plateaux couverts de belles forêts, et où dorment de superbes lacs, comme le *Sing-kara* et le *Ranu*. Du premier sort l'*Indrasiri*, du second la rivière de Palembang. Ces montagnes rangent de près la côte ouest, mais laissent sur la côte est une large zone d'alluvions, d'une rare fertilité. Une végétation d'une vigueur et d'une fougue extraordinaires couvre le pays tout entier. Les impénétrables forêts de Sumatra sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de tapirs, de gigantesques reptiles, d'orangs-ou-

tangs, etc. Les singes de toute espèce pullulent sous ces abris ; le lémure volant est indigène à Sumatra. Parmi les oiseaux de l'île, le plus singulier est le calao-rhinocéros, ainsi nommé de l'excroissance cornée qui orne la naissance du bec. De puissantes rivières, dont les principales sont le *Djambi*, le *Siak* et le *Musi*, descendent des montagnes ; elles sont difficilement navigables à cause des rapides qui encaissent leur cours et des crues subites auxquelles elles sont sujettes. Presque toutes roulent des paillettes d'or dans leurs sables et témoignent de la richesse minérale des montagnes où elles prennent leur source.

Les Hollandais ne sont que nominalement maîtres de toute l'île ; en réalité, ils ne sont établis d'une manière durable que dans la partie sud. Ils occupent six provinces ou résidences. La résidence la plus peuplée est celle de Palembang. La capitale, *Palembang* (50 000 hab.), est édiflée sur les deux rives du *Musi* ; la plupart des maisons sont bâties sur pilotis, ce qui donne à la colonie quelque chose de l'apparence des villes de la Zélande et de la Frise. Le lit même du fleuve est la principale voie d'échange ; il est resserré par les habitations malaises qui empiètent sur le domaine des eaux. Là, comme dans tout l'extrême Orient, les Chinois se rendent indispensables par leurs aptitudes commerciales, leur souplesse, leur esprit d'ordre et d'initiative. Tout le pays est admirablement cultivé en riz, café, tabac, poivre, etc.

Padang (10 000 hab.) et *Bencoulen* sont les capitales de deux résidences moins riches, situées sur la côte occidentale. C'est à Padang que réside le lieutenant gouverneur général. L'extrémité sud de l'île est occupée par la résidence de *Lamong*.

Sumatra renferme plusieurs États malais indépendants, qui ont souvent suscité de graves embarras à la Hollande. Onze peuples l'habitent, les uns très sauvages, d'autres à demi civilisés. En 1870, l'Angleterre céda aux Hollandais, en échange de quelques comptoirs de la Guinée, son droit de protectorat sur le principal de ces États, le royaume musulman d'Atchin.

Ce royaume, qui fut il y a deux siècles beaucoup plus redoutable qu'aujourd'hui, occupe la pointe nord de Sumatra et garde le détroit de Malacca, que les Malais ont souvent inquiété par leurs pirateries. Il couvre 50 000 kilomètres carrés. A diverses reprises, en 1839, en 1848, en 1872, la guerre éclata entre Atchin et la Hollande. Mais jamais la Hollande n'a pu pousser jusqu'au bout sa vengeance, non pas tant à cause des défenses d'Atchin et de sa citadelle, le *Kraton*, qu'à cause

des fièvres redoutables de la côte et des refuges qu'ouvraient à leurs ennemis les impénétrables abris des grands bois. Cette terre d'Atchin participe à la richesse du reste de l'île. Le riz, le poivre, le camphre, l'arek, sont les principaux produits; ils s'exportent par les ports d'*Atchin* et de *Padir*.

Mentionnons encore le royaume tributaire des *Siaks* et le pays des *Battas* qui sont encore cannibales.

Sur les côtes de Sumatra on remarque l'île de *Banca* et l'île de *Billiton*, qui fournissent le meilleur étain connu.

Java. — Java, le joyau de l'empire colonial hollandais, avec 13 millions d'hectares, nourrit plus de 17 millions d'habitants et rapporte à la métropole un bénéfice net de 64 millions par an. Cette prospérité tient à la méthode d'exploitation de la Hollande, méthode inaugurée en 1833 par le maréchal Daëndels.

Java, moins longue et plus mince que Sumatra, est une terre à la fois très chaude et très humide; de là vient sa fécondité. De formation volcanique, elle est parcourue d'est en ouest par une chaîne de montagnes dont les plus hauts sommets atteignent près de 4 000 mètres; 38 volcans flambent encore ou depuis peu de temps ont laissé s'assoupir leurs feux: les principaux sont le *Stamat*, le *Merbabou*, le *Merapi*, etc. Encore récemment, au mois d'août 1883, tout le nord de l'île a été bouleversé par un tremblement de terre, qui a détruit des villes entières, englouti près de 80 000 personnes, modifié le dessin des côtes et le relief sous-marin. Sauf le flanc des montagnes, couvert de forêts de teck, et leur base, envahie par des jungles impénétrables, hantées par le rhinocéros et l'éléphant, toute l'île n'est qu'un vaste jardin. On l'a dit très justement, Java est moins une colonie qu'une ferme, dont le propriétaire est l'État, les Chinois les contremaîtres, les Malais les agriculteurs corvéables à merci.

La propriété individuelle est presque inconnue à Java: ni les Hollandais ni les étrangers ne possèdent; les quelques propriétaires que l'on signale dans les royaumes dits indépendants ne le sont pas du fait de la Hollande: leurs titres datent de l'occupation provisoire de Java par les Anglais, durant les guerres de l'Empire.

Un gouverneur général est placé à la tête de la colonie, investi de pouvoirs civils et militaires. Le pays est divisé en 22 provinces ou résidences. Chaque résidence a à sa tête un

fonctionnaire européen qui transmet ses volontés au régent indigène chargé de les faire obéir. Les Hollandais ont conservé quelques royaumes aussi peu indépendants que ceux des princes hindous sous le gouvernement de l'Angleterre. Ces princes malais ont gardé des forces militaires et tout l'appareil de la puissance réelle ; mais à côté d'eux siège le résident hollandais, qui est le véritable maître, et devant qui tout s'incline. Au total, une armée de 25 à 30 000 hommes suffit à maintenir dans le devoir et l'obéissance une population de 17 millions de Malais, doux, timides et résignés, qui depuis des siècles sous leurs maîtres hindous, arabes, n'ont jamais connu l'indépendance.

Les Hollandais ont forcé leurs sujets à abandonner les cultures faciles et de peu de rapport, comme le riz, pour les denrées plus rares et plus riches ; chaque année, ils assignent à chaque province ce qu'elle doit planter en tabac, café, poivre et sucre et ce qu'elle doit réserver pour le riz. Il est même telle province, comme celle des *Préangers*, qui est véritablement sous le séquestre, à cause de sa richesse exceptionnelle ; il est défendu aux étrangers, sans une permission spéciale, d'y pénétrer. Elle produit en abondance le café, l'indigo, la cochenille, le thé, le clou de girofle, le poivre, la cannelle. Le gouvernement gagne 6 à 800 0/0 sur la vente du café et en défend l'usage aux agriculteurs qui le produisent.

La capitale, *Batavia*, a 300 000 habitants et se divise en deux villes : la ville chinoise et malaise, bâtie sur l'eau, infectée d'odeurs nauséabondes qui proviennent de la malpropreté naturelle des habitants et de la végétation putride des palétuviers qui bordent les canaux de la ville ; la ville européenne est, au contraire, un admirable parc, dont les palais, enfouis dans la verdure, réunissent un confort inouï et un luxe princier. A quelque distance est *Buitenzorg* (sans souci), le palais du gouverneur ; on y admire le plus beau jardin botanique du monde entier. *Sourakarta* et *Djokjokarta*, qui sont les capitales de princes indépendants, ont chacune de 80 à 100 000 habitants ; toutes deux sont reliées à la côte par un chemin de fer qui aboutit au port de *Samarang* (60 000 hab.). Tout l'ouest de l'île est, du reste, tenu en respect par la cité militaire d'*Ambanawa* et la forteresse formidable de *Baujou-borou*.

Une des curiosités de l'île de Java, ce sont les admirables ruines de *Bouro-boudor*, de *Tandji-Seou*, etc., grandioses cités enrichies de statues colossales et envahies aujourd'hui par la

végétation des forêts; elles datent de la domination des Brahmanes du cinquième au huitième siècle de notre ère et rappellent les gigantesques débris d'Ellora. On dit qu'à cette époque Java était encore plus peuplée que de nos jours. Cette civilisation puissante fut détruite par les invasions des musulmans, qui ne surent pas la remplacer. De nos jours, la plupart des javanais suivent encore la loi du Coran. Les Hollandais se sont interdit auprès d'eux toute tentative de propagande religieuse qui pût gêner leur exploitation, et ont fermé le pays aux missionnaires.

En face des embouchures du *Solo* et du *Bantas*, les deux principales rivières de Java, s'aperçoit l'île de *Madura*, détachée de la grande île par des convulsions volcaniques. Elle ne le cède en rien à celle-ci pour la richesse de son sol et la nature de ses produits.

Petites îles de la Sonde. — La chaîne volcanique de Sumatra et de Java se continue régulièrement dans les îles plus petites qui s'égrènent du détroit de Bali à la Nouvelle-Guinée. *Bali* est une belle île très peuplée, dont les plaines plantées de riz et fort bien irriguées s'étagent jusqu'à de hautes montagnes que domine le volcan *Bator*. Les Malais appartiennent ici à la religion de Brahma et en ont gardé les principaux rites. Beaucoup de Chinois, qui ont abandonné leur costume national, sont mêlés aux indigènes.

Lombock, beaucoup moins riche et moins peuplée que Bali, a un volcan qui s'élève à 2400 mètres.

L'île de *Sumbawa*, plus grande et plus découpée que les précédentes, a perdu sa population et sa richesse depuis l'épouvantable catastrophe de 1815. Son volcan, le *Timboro*, vomit à cette époque mille milliards de mètres cubes de laves en fusion; la pluie de cendres qui accompagna cette éruption plougea toute l'île dans les ténèbres et s'étendit sur un rayon de plus de 500 kilomètres.

Florès, couverte de jungles et de broussailles, est à peine encore connue; le commerce ne se fait qu'avec les indigènes riverains de la mer.

Timor a des montagnes calcaires, un sol médiocrement fertile. Quelques bosquets de sandal, de cocotiers et d'eucalyptus remplacent les forêts profondes des terres indo-malaises; cependant la culture du café, du quinquina et du blé y a pris depuis quelques années une grande extension. L'originalité de Timor lui vient de sa population, qui résume la plupart des

types de l'Océanie : les côtes sont peuplées par les Malais et les Chinois; les montagnes sont l'asile des tribus turbulentes des Papous, sans cesse en guerre les unes avec les autres; enfin l'île nourrit aussi des négritos, parents de ceux de l'Australie. Timor est le seul point de l'Océanie où les Portugais aient conservé quelque vestige de leur empire colonial; encore leur colonie est-elle dans un état de décadence et de délabrement lamentable. Leur capitale, *Delli*, est misérable, et les plantations sont absolument négligées. Aucune route ne traverse la colonie. La propreté et l'activité règnent au contraire dans la capitale hollandaise, *Coupang* (4 000 hab.), qui a une bonne rade et est défendue par le fort *Concordia*.

Bornéo. — La grande île de Bornéo, la plus vaste du monde après la Nouvelle-Guinée, est séparée de Java par la mer de la Sonde. Elle couvre une superficie égale à une fois et demie celle de la France. On n'en connaît guère que le littoral, débordé par la végétation putride des palétuviers. L'intérieur semble couvert de forêts impenetrables et de jungles que le feu seul peut entamer. De hautes montagnes au sommet blanchi par les neiges s'élevaient surtout au nord; le *Kinibalou* dépasse 4 000 mètres. De nombreuses rivières aux eaux salées par d'épouvantables crues ou noircies par les terrains bouilliers qu'elles traversent forment de vastes deltas humides et malsains, où les Malais élisent domicile dans des huttes juchées sur pilotis. Les grands pachydermes n'ont pas encore eu le temps de diminuer dans Bornéo; l'orang-outang y est plus nombreux même qu'à Sumatra. Le riz, le sagoutier, la canne à sucre, le café, sont les principales cultures, du moins sur les points de la côte exploités. La houille, l'or, les diamants, abondent dans les parties montagneuses et offriront aux chercheurs de l'avenir un champ fructueux de profits.

La population, dont il serait hasardeux de fixer le nombre, se compose de *Malais*, fanatiques musulmans, pêcheurs et pirates; de *Dayaks*, plus robustes et plus cruels que les Malais de la côte. Les Dayaks sauvages passent pour anthropophages; leur suprême coquetterie consiste à entourer leurs huttes de crânes humains. Ils vont jusqu'à déterrer les morts pour se procurer cette parure enviée. Ils savent forger le fer et l'acier et leurs kriss témoignent d'un travail et d'un goût supérieurs. Les Chinois abordent en masse à Bornéo; cette île paraît leur terre de prédilection: ils épousent les femmes indigènes, et se livrent surtout au travail des mines.

Au point de vue politique, Bornéo se divise en une partie hollandaise et une partie indépendante. La partie hollandaise comprend deux résidences : celle de *Pontianak*, avec une capitale du même nom, sur le fleuve Pontianak ; et celle de *Banjermassing*, qui a également une capitale de ce nom.

Les principaux États indigènes sont ceux des radjahs de *Koti*, de *Banjermang* et de *Bruni*.

Le radjah des îles *Solo*, entre Bornéo et les Philippines, s'attribue la souveraineté sur la côte nord-est. Ces Malais de *Solo* sont d'incorrigibles forbans, plusieurs fois châtiés par l'Espagne et par l'Angleterre. Leur archipel produit l'ambre gris et les perles.

Les Anglais ont établi un comptoir assez prospère à l'île *Labouan*, en face de Bruni.

Un simple particulier, officier de l'armée anglaise, sir James Brooks, après avoir défendu le sultan de Bruni contre ses ennemis, obtint de lui une concession de 350 kilomètres de côtes ; il y fonda la ville de *Kuching*, qui compte 15 000 habitants, par moitié Chinois et Malais. Ce petit royaume indépendant est en pleine prospérité.

Célèbes. — Le détroit de *Makassar*, continuation de celui de *Lombok*, sépare Bornéo de *Célèbes*. Cette île, de structure très bizarre, est constituée par quatre longues presqu'îles, qui s'attachent à un tronc commun assez étroit, et que séparent des golfes allongés. *Célèbes* est en général mal connue ; des chaînes de montagnes volcaniques, aux cratères béants, se ramifient dans chacune de ses presqu'îles. Tout l'intérieur est couvert de forêts ; le sol est très riche et se recouvre parfois de 10 à 20 pieds de terre végétale. Le giroflier, le muscadier, le riz, le maïs, la canne à sucre, le tabac, sont les principales cultures ; le bambou, le sandal, le cocotier, le bananier, y forment des taillis épais. La faune est très pauvre en revanche ; on n'y rencontre ni grand pachyderme ni carnassier.

Les habitants sont des *Malais* et des *Alfoures*, plus grands et moins basanés que les *Dayaks*. On les prendrait presque à la couleur de leur peau pour des Européens ; ils ont l'intelligence et l'imagination vives et s'assimilent avec succès la culture européenne.

Les deux points de l'île sérieusement exploités par les Hol-

landais sont la province de *Makassar*, cap. *Makassar* ou *Vlaardingén* ; surtout la province de *Menado*, que l'on vante comme une des terres privilégiées de l'Océanie, surtout dans la partie qu'on appelle le *Minahasa*. A la base des montagnes se déploie le magnifique lac de *Tondano*, et dans les environs les sources chaudes, les volcans de boue, prouvent l'activité volcanique du sous-sol. La capitale, *Menado*, a une bonne rade ; la ville est fort jolie et très propre : on dirait un vaste jardin semé de villas.

Les Moluques. — Entre Célèbes et la Nouvelle-Guinée s'étendent les Moluques, baignées par une mer dangereuse par ses bas-fonds. Toutes portent la trace de profondes révolutions volcaniques. Leur climat, très chaud et très humide, en eût éloigné les Européens si les riches produits de ces terres à épices n'avaient tenté la cupidité des Portugais, puis des Hollandais. Ceux-ci, pour s'assurer le monopole des épices, ne craignaient pas de détruire et de faire disparaître tous les plants de muscadiers et de giroliers, sauf sur certains points réservés, d'une surveillance facile. On divise les Moluques en trois groupes : le groupe de Ternate, celui d'Amboine, celui de Banda.

Ternate est une île montagneuse dominée par un volcan de 1500 mètres. Elle produit le café et le clou de girofle et est gouvernée par un sultan, soi-disant indépendant, qui vit sous la surveillance du résident hollandais. La capitale, *Ternate*, compte 5 à 6 000 habitants : Malais, Chinois et Alfoures. Elle est gardée par le *fort Orange*. On donne à l'île entière une population de 85 000 habitants.

Gilolo est la reproduction en miniature de la grande Célèbes, dont elle rappelle les capricieuses presqu'îles. Elle est la plus grande du groupe et la moins connue. L'intérieur appartient à la forêt vierge et à des populations parentes des Papous.

Tidor, presque aussi bien cultivée que Ternate, a un volcan de 800 mètres, qui s'entoure toujours de fumée.

Le groupe d'Amboine renferme quatre îles principales :

Bourou, entourée de hautes falaises, appartient aux populations sauvages qui vivent dans les forêts. Les Hollandais y possèdent un petit port, *Kayeli*.

Céram a de hautes montagnes de plus de 2 000 mètres, une végétation de toute beauté. Le sagoutier y forme de véritables

forêts qui nourrissent sans travail les indigènes. Ceux-ci appartiennent à la race malaise et papoue et sont gouvernés par des radjahs tributaires.

Warou-Warou produit surtout le sagoutier ; ailleurs on cultive le cacao et le café.

Amboine, la plus petite de ces îles, en est la plus prospère. Java peut seule donner l'idée de l'état parfait des cultures de cette île, où les Hollandais ont concentré les principales des épices, le giroflin et le muscadier. *Amboine*, la capitale du résident, a 14 000 habitants.

Le groupe de *Banda* est formé de trois îlots dont le terrain noir et épais convient excellemment au muscadier.

Philippines. — Les *Philippines*, le seul archipel malais qui ait échappé à la Hollande, appartiennent à l'Espagne et en sont la principale colonie. Ses revenus sont supérieurs à ceux de Cuba, agitée depuis plus de vingt ans par des révolutions et des guerres périodiques. L'archipel est heureusement situé en face de la Chine, dont il reçoit en masse les émigrants. Il y a là un grand avenir pour le commerce des Philippines. Déjà une ligne télégraphique sous-marine relie Manille à Hong-Kong.

Les Philippines sont formées de deux grandes îles : *Luçon* et *Mindanao*, aux côtes tourmentées et découpées d'innombrables golfes, et d'un grand nombre de petites îles (1 200 environ). Ces îles sont toutes montagneuses et volcaniques, sujettes à de terribles tremblements de terre. Le plus connu de ces volcans est le *Taal*, au pied duquel se déploie un lac magnifique et dont les convulsions ont été souvent fatales à Manille.

Entre les mains des Hollandais, ces îles seraient aussi productives que Java ; les Espagnols n'ont ni la même énergie ni le même esprit de calcul et de suite. La plus grande partie de *Luçon* et *Mindanao* presque tout entière sont encore en friche et attendent la bêche et le soc de l'agriculteur. Ces îles produisent cependant d'excellent tabac, dont le commerce est monopolisé par la métropole, des champs de cannes à sucre et de café.

La population, évaluée arbitrairement à 5 millions d'hommes, se compose des races les plus disparates : des *negritos* Igorotes et Ifugaos nomades et méprisables, incapables de se plier à la civilisation, réduits à se nourrir de racines, de vers et de

serpents; des *Tagales*, apparentés aux Malais et partout dominants, convertis au christianisme, race belle et robuste, semblable aux Dayaks de Bornéo; presque tous savent lire et écrire; des *Malais*, vivant surtout sur les côtes, adonnés à la pêche, à la piraterie, ou vivant soumis dans les villes; des *Espagnols* et des *Chinois* (20 000 dans la seule Manille). Mais les races métissées sont plus nombreuses encore que les races d'un sang pur : la plus remarquable et la plus intelligente est celle des *Sangleys*, issus de l'alliance des Chinois et des Tagales.

La capitale de Luçon est *Manille* (300 000 habitants), à l'embouchure du fleuve *Pasig*, fondée en 1571 par Juan de Salcedo. Manille a l'aspect d'une cité espagnole, avec ses maisons à balcons et à moucharabiehs, ses nombreux couvents, les moines de tous ordres et de toutes robes qui circulent dans ses rues; sa cathédrale est le plus beau monument de l'Océanie. Malheureusement, Manille a été souvent éprouvée par les tremblements de terre; celui de juillet 1880 a peut-être été le plus redoutable de tous : presque toutes les maisons se sont écroulées ou ont été lézardées.

L'île *Mindanao*, qui possède le tombeau de Magellan, le découvreur des Philippines, est très mal connue. La plus grande partie est sous la domination de sultans malais, musulmans. La côte orientale est seule colonisée par les Espagnols, qui en tirent du café, du tabac et des bois de construction, comme le teck.

MÉLANÉSIE.

AUSTRALIE.

L'Australie est la plus grande des îles du monde et le plus petit des continents. Elle occupe une superficie de 7 730 000 kilomètres carrés, environ douze fois la France ; mais sa population et ses ressources sont loin de répondre à son étendue. Un douzième de l'Australie est seul susceptible d'être cultivé et habité ; le reste appartient au désert, plus morne et plus implacable que le Sahara. De tous les continents méridionaux, l'Australie est le plus disgracié et le plus pauvre. L'Afrique a ses hauts plateaux d'une richesse inépuisable, sillonnés par des fleuves puissants, arrosés par des pluies diluviennes qui y entretiennent une végétation géante ; l'Amérique du Sud doit à son heureuse conformation de tenir en réserve aux colons de l'avenir des terres d'une inépuisable fécondité. L'Australie, malgré les illusions dont se payèrent ses premiers colons, n'a rien de tel à attendre de l'avenir. Ses côtes seules seront habitées ; l'intérieur presque tout entier appartient et appartiendra toujours à la solitude. L'Australie est d'une déplorable siccité. Point de hautes montagnes qui rayent de leurs chaînes les monotones étendues, qui condensent l'humidité des nuages et la rendent à la terre en fleuves et en ruisseaux. Ce continent massif n'a de montagnes que sur ses côtes ; des dunes de sables infertiles, des rocs durs et âpres, sont les seuls accidents de terrain qui déterminent la pente des cours d'eau, presque toujours taris, finissant dans des lagunes ou bus avidement par le sol altéré. Il pleut très rarement en Australie, la chaîne du pourtour absorbant l'humidité que l'évaporation enlève aux Océans voisins ; à de longs intervalles tombent par contre d'énormes abats d'eau qui transforment la plaine plate en marécages et grossissent démesurément les rivières paresseuses qui rampent sur la surface uniforme de ce continent. Si la plupart des voyageurs ont manqué périr

de soif dans les Saharas australiens, d'autres ont failli se noyer dans ces mêmes plaines subitement et irrégulièrement inondées.

Aperçue par les navigateurs hollandais du dix-septième siècle, Nuyts, Tasman, Carpentarie, qui lui donnèrent le nom de la mère patrie, l'Australie fut visitée en 1770 par Cook, qui conseilla à l'Angleterre de faire de ce continent un lieu de déportation pour ses *convicts* ou forçats. C'est ainsi que l'Australie commença à être connue. Toutefois elle ne fit que végéter jusqu'au moment où la découverte des mines d'or en 1851 provoqua un *rush* formidable d'aventuriers de toutes nations, pressés de s'enrichir et de jouir de leurs richesses éphémères. La fièvre de l'or passa, avec les désordres qu'elle provoque; l'extraction des métaux précieux se régularisa entre les mains de compagnies puissantes et mieux outillées que de simples mineurs. Mais l'Australie, la terre des convicts, avait été transformée. A la suite des aventuriers étaient venus des colons stables et laborieux, demandant la fortune non au hasard, mais au travail; de grandes villes s'étaient fondées, qui, nées à peine depuis trente années, atteignent le chiffre de 200 000 habitants; une nouvelle Angleterre était venue au jour, qui, sans avoir les ambitions illimitées des États-Unis de l'Atlantique, est pourtant un des principaux asiles ouverts à l'émigration de la vieille Europe, le centre le plus puissant de civilisation entre l'Asie et l'Amérique, un des plus importants marchés du globe, dont les produits priment déjà partout les produits similaires des deux mondes.

Les Néo-Australiens ont depuis trente ans pris à tâche de reconnaître leur domaine et d'éclaircir les mystères de la géographie de leur continent. Comme l'Afrique, l'Australie a compté parmi ses pionniers des héros et de trop nombreux martyrs. Citons Bruce et Stuart (1860), qui le premier réussit à traverser l'Australie du nord au sud; l'infortuné Leichardt; les frères Gregory, Warburton, qui d'Adélaïde gagna Perth, frayant ainsi une nouvelle voie d'est en ouest. Aujourd'hui une ligne télégraphique unit Melbourne et Adélaïde à Port-Darwin, dans l'Australie septentrionale. Une voie ferrée est commencée qui doit emprunter le même itinéraire. Tous ces voyages d'exploration ont peu modifié les notions que l'on avait sur l'intérieur du nouveau continent et sur l'avenir de la colonisation. Quelques prairies arrosées par de maigres cours d'eau, recouvertes d'une herbe rare et capable de nourrir des trou-

peaux, parsement seules, comme des oasis, la surface morne du désert.

Côtes. — Les côtes de l'Australie sont en général assez découpées, mais sans profondes échancrures. Au nord s'ouvre le golfe de *Carpentarie*, difficilement accessible aux vaisseaux à cause de ses bas-fonds et des bancs de sable ; il est compris entre la terre d'*Arnhem* et la presqu'île d'*York*, terminée par le cap du même nom, et si basse que de vastes étendues sont à chaque marée recouvertes par les flots. Par le travers du cap *York* s'étend le détroit de *Torrès*, route habituelle des navires qui vont des mers de Chine et de la Sonde à *Sydney*. Peu de passages sont aussi dangereux à cause des écueils et des roches madréporiques qui l'encombrent et le resserrent. Les plus importants de ses îlots portent les noms des jours de la semaine et sont habités par des pêcheurs des Fidji ou des Nouvelles-Hébrides, qui vont, pour le compte d'entrepreneurs européens, recueillir les perles et le nacre. Le chef-lieu, *Strait-Settlement*, est dans l'île de *Jedi*. On passe de là dans la *mer de Corail*, plus dangereuse encore que les parages du détroit de *Torrès*, séparée de la haute mer par la *Grande Barrière*. Il faut aux navires des pilotes expérimentés et des cartes sans cesse remaniées, au courant de tous les changements survenus par l'incessant travail des madrépores, pour éviter de se briser contre les roches traîtresses et échapper au naufrage. Des phares récemment construits signalent les passes les plus favorables. Entre cette barrière et la côte, la mer est parsemée d'îles, où tourbillonnent des essaims d'oiseaux de mer.

Les golfes les plus importants sont la baie de *Moreton*, qui conduit à *Brisbane*, et la baie de *Port-Jackson*, qui se ramifie en une infinité de criques escarpées de hautes falaises, bordées d'une magnifique végétation. C'est dans cette baie que s'est bâtie la grande métropole australienne, *Sydney*. Tout auprès, *Botany-bay* vit débarquer les premiers convicts de l'Angleterre. Le promontoire de *Wilson* marque l'extrémité sud de la côte orientale. La côte méridionale, plus tourmentée, se creuse pour former le golfe de *Port-Philippe*, qui abrite *Melbourne*, et ses havres annexes, les deux golfes de *Saint-Vincent* et de *Spencer*, étroits et profonds comme des fiords norvégiens. *Adélaïde*, la capitale de l'Australie du sud, s'est bâtie sur le premier de ces golfes ; puis la côte se développe, enfermant dans son immense courbe le *Great Australian bay*, tantôt hérissée des sombres roches de la terre de *Nuyts*, tantôt basse et

plate, récemment émergée des mers voisines. La côte occidentale est de toutes la plus inhospitalière, battue de courants violents et bordée de récifs. Le seul port fréquenté, *Perth*, à l'embouchure du *Swan's river*, est lui-même d'un accès très difficile. Au delà, jusqu'à l'embouchure de la *Victoria du Nord*, explorée par *Gregory*, s'étendent des côtes à peine connues, gardant un pays moins connu encore. L'île de *Melville* et la presqu'île de *Cobourg*, forment la partie septentrionale du territoire d'Arnhem.

Orographie. — La seule chaîne de l'Australie, méritant véritablement ce nom, court à peu de distance de la côte orientale et se replie vers le sud pour se terminer un peu au delà de *Melbourne*. Elle change de nom, suivant les pays qu'elle traverse : *monts de la Nouvelle-Angleterre*, *monts de Liverpool*, *montagnes Bleues*, *Alpes australiennes*, *Grampians*. C'est dans cette dernière partie de la chaîne que montent les pics les plus élevés : le mont *Kosciusko*, qui atteint 2 187 mètres ; le *Hotham*, 1 955 mètres ; le mont *William*. Ces Alpes, pour n'être pas aussi grandioses que les Alpes d'Europe, ont cependant un charme réel, à cause des belles forêts qui les couvrent, de la multitude de ruisseaux qui bondissent en cascades dans leurs fraîches vallées, des admirables fougères arborescentes qui y développent en éventail la dentelle délicate de leurs feuilles. Elles recèlent aussi d'incépissables trésors : sans parler de la houille, qui affleure le sol près de *Newcastle* (*Nouvelle-Galles du Sud*), et qui n'est encore que fort peu exploitée, c'est au nord de *Melbourne* qu'ont été découverts les célèbres gisements aurifères de *Ballarat*, de *Bendigo*, qui ont fourni depuis les premières fouilles près de 5 milliards d'or. Les Alpes australiennes s'abaissent en pentes rapides ou finissent en promontoires abruptes vers le versant marin ; elles descendent en pentes plus douces vers l'intérieur. Partout ailleurs les massifs montagneux, dont il est impossible de donner la direction générale, ne renferment que très peu de sommets dépassant 1 000 mètres. Citons le mont *Bryan* et le mont *Arden*, au nord d'Adélaïde, et dans la partie nord-ouest le mont *Bruce* et le mont *Augustus*, qui s'élève à 1 300 mètres, non loin des origines de la rivière *Gascoyne*. Enfin le voyageur *Giles* pense qu'un plateau intérieur de 600 mètres de hauteur sert de ligne de partage aux eaux des deux versants.

Hydrographie. — L'Australie est le plus mal partagé des continents au point de vue hydrographique. La sécheresse du

climat, l'absence de pluies périodiques et de hautes montagnes capables d'alimenter et de retenir les glaciers, expliquent cette infériorité à l'égard de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe. Très peu de ses rivières, à cause de la chaîne côtière, se rendent directement à la mer orientale; presque toutes naissent au revers des Alpes australiennes et parcourent des terrains de plus en plus secs auxquels elles communiquent un peu d'humidité, mais d'où elles n'en reçoivent point; la plupart s'épuisent dans ces sables ou expirent dans des lagunes saumâtres. Ce sont, à vrai dire, moins « des routes qui marchent » que de simples abreuvoirs pour les troupeaux. Encore ne remplissent-elles pas toujours cette fonction d'une manière efficace; souvent les étés brûlants les tarissent, les herbès et les arbres dépérissent sur leurs bords mêmes; les moutons et les bœufs succombent par milliers à la soif. Viennent ensuite des orages soudains qui gonflent leur lit sans berges, les font sous l'action du vent refluer vers leur source, à rebours du courant normal, et répandent leurs eaux en inondations à la fois désastreuses et bienfaisantes sur d'immenses étendues, ressemblant à des lacs temporaires. Les corps des animaux entraînés par les ondes flottent à la surface jusqu'à ce que le fleuve ait repris ses allures habituelles. Aussi l'exploitation des ruis à bestiaux n'est-elle pas sans danger; il faut pour ces entreprises des capitaux considérables, pour qu'elles ne succombent pas aux surprises des années calamiteuses.

A vrai dire, le seul fleuve de l'Australie est le *Murray*, qui naît non loin du mont Hotham et draine la plus grande partie des eaux du Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria. Il promène en mille détours entre des rives plates ses eaux fangeuses; il a 2 000 kilomètres de longueur environ et est sillonné par les bateaux à vapeur, du moins quand les eaux sont assez profondes. Le *Murrumbidgee*, qui sépare le district de Lachlan de celui de la Rivérina, est plus considérable et se développe sur 2 200 kilomètres; il est grossi lui-même du *Lachlan*. Le *Darling*, autre affluent du Murray, traverse la région la plus fertile et la plus peuplée de troupeaux de l'Australie. Le Murray finit dans le lac ou baie d'Alexandra, séparée de la haute mer par une flèche de sable, entre Adélaïde et Melbourne.

Parmi les autres rivières, signalons : la *Condamine*, qui prend sa source au mont Lindsay, à quelques lieues de Brisbane, et

finit dans des lagunes sans pouvoir, sinon à des époques exceptionnelles, porter ses eaux au Darling ;

La *Victoria* et le *Cooper river*, qui forment les lacs Gregory et Eyre ;

Le *Fitz-Roy*, formé du *Dawson* et du *Mackenzie*, qui réussit à se frayer un chemin dans le chaos confus des collines qui couvrent le Queensland et finit dans la baie de Keppel ;

Le *Flinders river*, qui porte dans le golfe de Carpentarie les eaux d'un bassin encore imparfaitement reconnu ;

La *Victoria du Nord*, explorée en 1856 par Gregory.

Dans la région de l'ouest, il suffit de citer le *Swan's river*, où s'est portée assez malheureusement la colonisation de l'Australie occidentale ; la rivière *Murchison* et la *Gascoyne*, qui traversent des régions plus propres à l'élevé des troupeaux.

Une des particularités les plus curieuses de l'hydrographie australienne est la présence des lacs ou lagunes qui parsèment la surface de ce continent. Ils n'ont rien de la beauté et du pittoresque des grands lacs africains ou américains, puissants réservoirs d'immenses rivières ; leurs rives sont plates et marécageuses, leurs eaux saumâtres ; à peine mesurent-elles deux ou trois pieds de profondeur. Les plus étendus sont le lac *Torrens*, le lac *Eyre*, le lac *Gairdner*, le lac *Amadeus*. On ne sait à quoi attribuer leur existence ; les eaux qu'ils reçoivent ne suffiraient pas à les alimenter, quelque pauvre que soit leur capacité. Sans doute ce sont d'anciens golfes séparés de la mer par l'exhaussement graduel et récent des côtes, et qui se dessèchent peu à peu. On a pu, après des périodes de sécheresse, passer à pied sec le lac *Torrens*.

Zones australiennes. — On peut diviser l'Australie en trois zones bien distinctes : 1° la zone du littoral, sorte de Tell australien ; c'est là que se sont portées de préférence la vie et la civilisation européenne, que se sont élevées les villes importantes, que se développent nos cultures. Le climat est sain, l'atmosphère rafraîchie par les brises marines. Il ne faudrait pas cependant se représenter la campagne australienne sous les mêmes aspects que nos paysages familiers de l'Europe. On n'y trouve rien qui rappelle nos forêts ombreuses : les fûts des arbres et les bouquets de bois sont espacés comme dans un parc ; les essences de l'acacia, des gommiers, de l'araucaria, de l'eucalyptus, dont les feuilles courtes donnent peu d'ombrage, y dominent. Quelques-uns de ces arbres s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. L'eucalyptus atteint 100 et

même 150 mètres de haut. D'autres arbres aux formes bizarres, comme le *bottle-tree* ou arbre-bouteille, prolongent sur le sol leurs racines spongieuses, semblables aux tentacules de la pieuvre. Cette végétation recule devant l'invasion de nos essences et de nos plantes d'Europe, acclimatées depuis peu. Nos céréales y donnent des moissons rémunératrices; la vigne prospère, surtout dans l'Australie méridionale et dans les environs d'Alburg; les raisins y forment des grappes énormes et sont délicieux, mais le vin est âpre, alcoolique, et ne sert guère qu'à la fabrication des eaux-de-vie. Dernièrement on a tenté dans la province de Victoria quelques plantations d'oliviers.

La deuxième zone est la zone des montagnes, si prodigieusement riches en mines. L'or domine parmi les métaux recherchés; mais on trouve de la houille dans la Nouvelle-Galles et du cuivre dans l'Australie méridionale.

Au revers des montagnes s'étend la zone des pâturages. C'est là la vraie richesse de l'Australie, le pays des *squatters*, non pas que ces *runs* rappellent en rien nos verdoyantes prairies de Normandie et d'Angleterre; le paysage est triste et morne; de petits bouquets d'arbustes rabougris s'élèvent à de lointains intervalles; l'herbe jaunâtre et poussiéreuse n'a pas la vigueur de ton de nos gazons, mais cette herbe, l'*herbe à Kangourou*, est particulièrement recherchée des troupeaux qui pullulent d'une manière prodigieuse dans ces espaces illimités. Il n'est pas rare de rencontrer des *squatters* nourrissant dans leurs *runs* 80 000 et même 200 000 moutons. Ces *squatters* forment la véritable aristocratie de l'Australie; leur existence rappelle celle des planteurs de l'Amérique et des hacienderos du Brésil. Isolés au milieu du désert, dans de vastes fermes, ils exercent à l'égard des étrangers et des visiteurs une hospitalité princière. Ils ont sous leurs ordres une véritable armée de pâtres, à demi ensauvagés par la solitude. Les bâtiments d'exploitation ne retentissent du bruit et de l'animation de la vie qu'à l'époque de la tonte; à ce moment, des engagés, Irlandais pour la plupart, envahissent le *run* du *squatter* et travaillent à amonceler la laine du bétail avec une adresse et une rapidité sans égale. Ils touchent le tant par toison. Ces *squatters*, à l'origine, étaient, en vertu de licences, locataires du *run*, sous garantie des droits du gouvernement. Celui-ci vers 1847, désireux d'introduire dans ses colonies l'élément agricole, découpa dans le *run* du *squatter* des lots

pour des agriculteurs, ou *free selectors*. Ce fut le signal d'une lutte, qui se continue de nos jours, entre l'élément pasteur et l'élément agricole. Gêné par les nouveaux venus, considérés par lui comme des intrus, le squatter ne leur a épargné aucune misère; les accusant de vol de bestiaux, de bris de clôture, de l'ouverture de débits de liqueurs. Il a racheté à tout prix, soit directement, soit au moyen d'hommes de paille, les domaines du *free selector*, si bien que dans Victoria et dans la Nouvelle-Galles du Sud la plupart des squatters sont aujourd'hui propriétaires, de locataires qu'ils étaient. Il faut que l'Australie renonce à devenir un vaste champ de blé, comme le Farwest. La nature du terrain, avec ses alternances de sécheresse et d'inondation, le prix exagéré de la main-d'œuvre, la concurrence de l'élément pastoral, s'y opposent absolument. L'Australie doit se contenter d'être par excellence le pays de la laine. On évalue à 53 millions le nombre des moutons qu'elle nourrit, à 190 millions de livres la laine qu'ils produisent, ce qui vaut à la colonie un revenu de 460 millions de francs. La peau, le suif des bêtes abattues, n'entrent pas en ligne de compte dans ce total.

Faune. — La faune australienne est absolument différente de la nôtre et ne ressemble à aucune autre. Il est clair que ce continent a été complètement isolé du reste de la terre. Les fouilles pratiquées sur plusieurs points, n'ont mis au jour que des espèces fossiles ressemblant aux espèces vivantes. Il n'y existe aucun des grands pachydermes et des félins redoutables de l'Asie. Des marsupiaux de toute taille, munis d'une poche comme la sarigue, dans laquelle se blottissent les petits au moindre danger, sont à peu près les seuls habitants de la campagne australienne. Bien qu'inoffensifs par eux-mêmes, les kangourous à cause de leur nombre sont dans certains districts un véritable fléau. Parmi les autres animaux il faut mentionner le dingo ou chien sauvage, qui hurle, mais n'aboie pas; des écureuils volants; l'ornithorynque, l'animal le plus singulier de la création, qui a le bec du canard, les pieds de devant palmés, le corps couvert du pelage du rat. Parmi les oiseaux on remarque le cygne noir, acclimaté dans nos jardins, et l'émeu, sorte d'autruche plus petite de taille que celle d'Afrique et que le nandu de l'Amérique du Sud. Cette faune toute spéciale finira par disparaître pour laisser la place à nos animaux importés d'Europe. On a vu comme le mouton avait prospéré sur cette terre, relativement nouvelle; on compte de plus 3 millions de

bêtes à cornes et 700 000 chevaux. Quant aux lapins, ils ont multiplié à tel point, qu'on est obligé de les exterminer systématiquement, comme des animaux malfaisants.

Populations. — La race qui peuplait l'Australie quand y abordèrent les premiers colons européens nous a été représentée comme la plus dégradée des races humaines, celle qui semble de toutes se rapprocher le plus du singe par sa physiologie et sa bestialité. Les Anglo-Saxons s'autorisèrent sans doute de cette dégradation pour poursuivre ces malheureux comme des bêtes fauves et en faire le jouet de caprices cruels. Aussi soit que beaucoup aient succombé dans cette lutte inégale, soit que nous ayons communiqué à ces sauvages quelques-unes de nos maladies contagieuses les plus terribles, soit que le spectacle seul de notre civilisation, en bouleversant leur cerveau novice, suffise à les stupéfier, les indigènes diminuent avec une rapidité prodigieuse. Il serait téméraire de prétendre donner à leur sujet des chiffres exacts; cependant les meilleures statistiques n'évaluent pas le nombre des Australiens survivants à plus de 60 000. Aujourd'hui qu'on les connaît mieux, il faut revenir sur quelques-unes des appréciations par trop pessimistes émises légèrement sur leur compte. Quelques-uns dans les villes se font remarquer par leur adresse comme charpentiers et maçons. Ils recrutent presque complètement la police locale, et se montrent *détectives* d'une habileté et d'une activité rares, surtout quand ils sont employés contre leurs congénères : c'est miracle qu'un coupable leur échappe jamais, tant ils s'entendent à suivre une piste et à tendre des pièges. Leurs enfants, mêlés dans les écoles aux fils d'Anglo-Saxons, ne leur sont en rien inférieurs pour la vivacité et la promptitude de l'intelligence. Il est vrai que de bonne heure leur esprit semble se nouer et leurs facultés s'engourdir. Vers quinze ans ils sont presque invinciblement repris par l'attrait du *bush* et de la vie vagabonde.

Ils ont en général les cheveux longs et en broussailles, ce qui leur donne une tête énorme, le front déprimé et fuyant, la crête sourcilière proéminente comme celle du gorille, le nez fort et épaté, les mâchoires saillantes, les bras sans biceps et les jambes sans mollets. Ils se servent pour combattre et pour chasser du javelot et surtout du *boumerang*, qu'ils lancent avec une adresse surprenante et qui revient de lui-même dans leurs mains. Ils sont anthropophages, plutôt par besoin que par plaisir; car, au milieu des solitudes qu'ils habitent, la néces-

sité les oblige à des jeûnes prolongés qui les exténuent et auxquels ne résisteraient pas des Européens. L'infanticide est très fréquent dans leurs tribus pour le même motif, car ils aiment beaucoup et choient les enfants qu'ils conservent; le désespoir des mères quand ils viennent à mourir est navrant. La race n'est pas une et paraît appartenir à des origines diverses. Si dans le sud la plupart des individus sont de petite taille, de 1 m. 45 à 1 m. 70, dans le nord on a observé des tribus où la taille varie de 1 m. 70 à 2 mètres. Sur la côte nord-ouest, Gregory a trouvé des Australiens très grands, au teint clair, aux lèvres minces, au nez aquilin, se servant d'arcs et de flèches. D'autres, dans le centre, ressemblent aux nègres d'Afrique par leurs cheveux crépus, leur teint plus noir et leurs lèvres lippues. Quelques naturalistes prétendent même que les Australiens appartiennent à une race en pleine dégénérescence, et qui fut autrefois plus civilisée; ils en donnent pour preuves leur langue à flexions très riche, les restes de traditions religieuses d'une conception assez élevée, des débris de figures décoratives que les Australiens d'aujourd'hui seraient incapables de reproduire.

Cette race destinée à s'éteindre est déjà remplacée par 3 millions environ d'Européens, presque tous Anglo-Saxons, Écossais et Irlandais. L'émigration allemande ne s'est pas encore portée de ce côté et n'a pas altéré le type des sujets de l'Angleterre. Les descendants des anciens convicts forment la base de cette population active et laborieuse, très honnête malgré ses origines. C'est la fleur de ses ouvriers et de ses agriculteurs nécessaires que l'Angleterre a depuis envoyés dans sa colonie. Le type, qui n'est pas fait encore, est loin d'être beau, la misère primitive ayant laissé sur presque tous ces visages ses stigmates; mais les nouvelles générations paraissent plus robustes, mieux douées, respirant la force et la santé. Les Chinois, dont les îles du Pacifique semblent devoir être le futur domaine colonial, affluent dans les provinces de Victoria et de la Nouvelle-Galles, faisant comme partout baisser les salaires et accaparant tous les petits métiers. Chaque législation voit surgir ici comme en Californie la question chinoise; mais si le Célestial est honni et craint à Melbourne et à Sydney, il est au contraire le bienvenu dans l'Australie du nord et de l'ouest, plus déshéritée de colons européens.

Géographie politique. — C'est en 1770 que le navigateur Cook recommanda à son gouvernement la colonisation de l'Aus-

tralie; en 1787, le premier gouverneur, le commodore Philipp, fixa l'attention sur Port-Jackson pour y jeter les fondements du premier établissement anglais, Sydney. La Nouvelle-Galles du Sud a été la métropole de toutes les autres colonies australiennes. En 1850, Victoria demanda et obtint d'en être séparée; en 1856, ce fut le tour de la Tasmanie et de l'Australie méridionale. Le Queensland vint ensuite. Quant à l'Australie occidentale, fondée en 1827, elle est la seule colonie gouvernée directement par les agents de la métropole; l'insuffisance de ses ressources a retardé jusqu'à ce jour sa complète émancipation. Le morcellement ne doit pas s'arrêter là. Le territoire de l'Australie du nord, rattachée très arbitrairement, malgré les distances et la différence des produits, à l'Australie du sud, s'en séparera un jour ou l'autre. Peut-être en sera-t-il de même du riche district de Rivérina, compris entre le Murray et le Murrumbidgee, et qui depuis quelques années songe à s'émanciper de la tutelle de la Nouvelle-Galles.

Tous ces États ont leur gouvernement particulier, leurs chambres, haute et basse. L'Angleterre ne nomme que les gouverneurs, dont les pouvoirs sont singulièrement limités. Chacune de ces colonies a son système politique et ses tendances particulières : la Nouvelle-Galles est un État où domine l'aristocratie; la démocratie est, au contraire, prépondérante dans Victoria. Des lignes sévères de douanes séparent les États et en font comme des colonies étrangères les unes aux autres, entre lesquelles règne une certaine hostilité. A diverses reprises des esprits impartiaux ont essayé de provoquer l'union politique et la fusion des intérêts des deux principaux États; ces tentatives ont échoué contre la rivalité de Melbourne et de Sydney.

Nouvelle-Galles du Sud.— La Nouvelle-Galles du Sud, le plus ancien des États australiens, est avec Victoria le plus riche. Rien n'égale en Australie l'opulente végétation de son littoral. Ses rurs, arrosés par le Darling, le Lachlan et le Murrumbidgee, nourrissent 22 millions de moutons. Ses montagnes renferment les premiers en date des placers exploités en Australie; les plus riches sont ceux de *Gullgong*.

Les minerais de fer de *Wallerawarry* passent pour inépuisables. La houille fournit 1 400 000 tonnes et s'exploite surtout dans les environs de Newcastle.

La capitale est *Sydney* (160 000 hab.), ville magnifique, la plus ancienne et la mieux bâtie de l'Australie, dans une des

criques du golfe de Port-Jackson. De tous côtés, de gracieuses collines l'entourent et découpent de baies bordées de villages, de palais, de jolies résidences, le golfe intérieur. Son université, sa bibliothèque, son jardin botanique, font de Sydney une ville savante.

Élisabeth-bay, Voolomoolo, Darling-Harbour, etc., sont comme des faubourgs de la banlieue de Sydney. *Paramatta*, située au fond du même golfe, à l'issue de la rivière Paramatta, encaissée entre des falaises schisteuses, a 6 000 habitants. *Maitland* (10 000 hab.) est bâti dans une plaine d'alluvion qui passe pour le grenier de la Nouvelle-Galles. *Albury*, sur le Murray (3 000 hab.), recueille les vins les plus renommés de l'Australie. *Deniliquin* (4 000 hab.) est la modeste capitale du riche district de Rivérina. On pousse très activement dans la Nouvelle-Galles les travaux des chemins de fer. 4 313 kilomètres sont déjà livrés à la circulation.

Victoria. — La province de Victoria a prospéré plus rapidement encore que la Nouvelle-Galles : elle compte 1 million d'habitants, tandis que sa rivale n'en a que 700 000 à peine et couvre cependant de plus vastes étendues. Cette prospérité est due à l'abondance extraordinaire de ses mines d'or, à ses institutions démocratiques, dont s'accoutument plus volontiers les immigrants. Aussi Victoria ne possède presque plus de lots à donner, et sa population est la plus stable, la mieux fixée de l'Australie.

La capitale, *Melbourne*, rappelle par sa croissance rapide et son activité commerciale les villes yankees. Des forêts de gomiers couvraient avant 1824 les terrains où se développent des quartiers qui toujours s'étendent, des rues larges et régulières coupées à angles droits, bordées de magnifiques magasins, de banques, de clubs, d'hôtels. Les établissements publics se distinguent par leur richesse. La bibliothèque de Melbourne passe pour une des mieux fournies et des plus sagement aménagées du globe. Suivant la mode anglaise et américaine, la plupart des négociants millionnaires et des hommes d'affaires n'habitent la ville que le jour et pendant quelques heures ; ils lui préfèrent les charmantes villas répandues dans la plus belle campagne de l'Australie. Les sites de la rivière *Yarra-Yarra*, qui traverse Melbourne, sont ravissants. Les deux ports de Melbourne sont *Sundridge* et *Williamstown*, sur la baie Port-Philipp. On pourrait y joindre *Brighton*, *Saint-Kilda*, surtout *Geelong* (33 000 hab.), groupés autour du même golfe.

La ville la plus importante de Victoria après Melbourne est *Ballarat* (64 000 hab.), cité monumentale bâtie au milieu d'un des plus tristes déserts; mais c'est à proximité que se trouvent les mines d'or les plus abondantes du monde entier. *Sandhurst* (30 000 hab.) doit sa prospérité aux mêmes causes que *Ballarat*. Les vignobles de la région donnent des produits abondants, compromis, dit-on, par l'invasion récente du phylloxera. Melbourne est reliée à *Ballarat* par une voie ferrée; une autre ligne, qui passe par *Sandhurst*, aboutit sur le *Murray* à *Echuca*. Les lignes de la Nouvelle-Galles, qui arrivent déjà jusqu'à *Wagga-Wagga*, ne tarderont pas à rejoindre ce point.

Australie méridionale. — Cette province, dont la colonisation date à peine de trente ans, est peut-être celle dont les progrès ont été le plus rapides. Son climat est le plus doux et le plus égal, son sol le plus fertile. Son avenir est magnifique, si l'on réfléchit que sur 234 millions d'hectares elle n'en a aliéné encore que 3 millions. Contrairement à ce qui se passe dans Victoria et à la Nouvelle-Galles, l'élément agricole l'emporte ici sur l'élément pastoral, et les terres à blé prennent tous les jours une plus grande extension. La capitale, *Adélaïde*, n'a que vingt-sept ans de date et compte déjà 60 000 habitants; c'est la plus gracieuse des villes australiennes. Un chemin de fer d'une dizaine de kilomètres la relie à *Port-Adélaïde*, dans une des baies du golfe *Saint-Vincent*. *Adélaïde*, appelée hier encore dédaigneusement le *hameau farineux*, nourrit maintenant Sydney et Melbourne de ses céréales. D'autres ressources lui viennent de ses mines de cuivre, qui ont rapporté jusqu'à ce jour plus de 400 millions de francs. Des fortunes colossales se sont faites à *Rapunda*, à *Burra-Burra*, à *Wallaroo*.

Queensland. — Le Queensland ou le Pays de la Reine s'étend des limites de la Nouvelle-Galles au cap York. Il n'est pas douteux que cet immense territoire doive un jour se morceler. Comme ses voisins, l'État de Queensland est un pays de grande pâture; les propriétaires nourrissant dans leurs runs 200 000 moutons et une infinité de bêtes à cornes n'y sont pas rares. Mais ce qui distingue le Queensland des autres colonies, c'est le caractère tropical de son climat et de ses productions; on admire sur le littoral d'interminables plantations de bananiers, d'orangers, de cannes à sucre, de cotonniers. Les colons ont dû faire appel pour travailler le sol à des engagés ou coolies des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie et à des

Chinois. La capitale, *Brisbane*, a 25 000 habitants; elle est gracieusement étagée sur une colline qu'enveloppe de ses replis la rivière de Brisbane. La seconde ville de la colonie est *Rockampton*, sur le Fitz-Roy. C'est de cette ville que partit en 1862 le célèbre squatter Jardine, poussant devant lui ses troupeaux, pour aller s'établir à la pointe du cap York, près de *Sommerset*. Une autre ville datant de 1873, *Cooktown*, paraît appelée à un grand avenir : assise sur les bords de la rivière Endeavour, elle est à proximité de placers très riches et compte déjà 8 000 habitants. Un chemin de fer doit réunir Brisbane à Port-Darwin.

Australie septentrionale. — L'Australie septentrionale, qui dépend politiquement de l'Australie méridionale, est la plus récente des colonies australiennes. Les côtes sont bordées de palétuviers, les rivières infestées de caïmans; mais l'intérieur du pays est accidenté, propre à l'élevage des bestiaux et à la culture des plantes tropicales. Ce sont les Chinois surtout qui sont appelés à fertiliser cette région; quant aux indigènes, ils sont plus forts, plus intelligents, mais aussi plus farouches que partout ailleurs. La capitale est *Palmerston*, simple bourg situé en face de l'île Melville et à l'embouchure de l'Adélaïde-river. *Port-Darwin* est le centre habité le plus actif relié à Adélaïde par une ligne télégraphique.

Australie occidentale. — Les premières tentatives de colonisation de l'Australie occidentale datent de 1827; c'est à cette époque que le capitaine Stirling jeta les fondements de la future capitale, *Perth*, à l'embouchure de Swan's-river. Mais cette colonie a trompé les espérances de ses fondateurs et n'a pas suivi ses sœurs dans le développement extraordinaire qu'elles ont pris. Les terrains de pâture sont plus restreints, les mines rares, le sol rebelle à la culture. Alors que toutes les autres colonies demandaient à être débarrassées de leurs convicts, et l'étaient en effet, la colonie occidentale sollicitait de la métropole de devenir le dépôt de ces immigrants dangereux, espérant obtenir ainsi la main-d'œuvre à bon marché, et aussi toucher la prime que l'Angleterre donne à ceux qui se chargent de la surveillance de ses prisonniers. De 1850 à 1860, l'importation des convicts n'a pas discontinué; la moitié de la population totale est composée d'anciens forçats. Il n'y a que deux villes à mentionner : *Perth* (5 000 hab.), assez jolie ville, malheureusement entourée de marais, et *Albany*, au sud, plus prospère que la capitale, au fond d'une rade naturelle de toute beauté.

Tasmanie. — Le détroit de Bass sépare l'Australie de la terre de Van-Diemen ou Tasmanie, qui est au point de vue géographique et politique une véritable annexe du continent voisin: Il n'est pas de terre qu'on ait plus vantée que la Tasmanie pour la douceur de son climat, la variété et le pittoresque de ses sites, la fertilité de son sol. S'il faut rabattre quelque peu de ces exagérations qui tendraient à faire de la Tasmanie un Éden, il n'en est pas moins vrai que pour l'Australien fatigué de la sécheresse de sa patrie la Tasmanie, avec la verdure de ses montagnes, sa nature alpestre, ses lacs, ses cascades, apparaît comme un pays privilégié. En réalité, le climat de la Tasmanie ressemble à peu près à celui de la France et de l'Angleterre : le thermomètre ne descend guère au-dessous de 3°. Mais des brises aiguës soufflent fréquemment de l'est ; des pluies abondantes, et qui rendent le sol marécageux, tombent surtout dans la partie ouest de l'île.

L'intérieur est occupé par des montagnes d'une hauteur modique, mais couvertes de véritables forêts et de broussailles souvent inextricables. Des lacs charmants dorment dans des vasques de granit ou dans les cratères de volcans éteints. Des gisements d'étain et d'or d'une grande puissance ont été découverts récemment au N.-O. ; chaque jour de nouveaux placers sont annoncés, et cette colonie, assez délaissée depuis une cinquantaine d'années, voit grossir dans de notables proportions le nombre des immigrants qui viennent lui demander la richesse. Deux rivières, le *Tamar* et le *Derwent*, se dirigent, la première vers le nord, l'autre vers le sud. Sur l'estuaire du *Derwent* s'est bâtie *Hobart-Town*, dans un des plus beaux sites connus. Le *mont Wellington* lui fait écran et la protège contre les vents froids du sud ; d'autres montagnes la défendent des vents chauds du nord. *Hobart-Town* compte 25 000 habitants. La seconde ville, *Launceston*, 42 000 habitants, à l'embouchure du *Tamar*, est plus chaude que la précédente, mais sa banlieue est plus fertile et plus peuplée.

La Tasmanie a commencé, comme l'Australie, par être un lieu de déportation de convicts. Elle était originairement habitée par des sauvages assez doux, plus noirs que les Australiens, mais qui du reste appartenaient à la même race. Traqués à outrance par les colons, tués à coups de fusil comme des bêtes malfaisantes, ils ont fini par disparaître tout à fait. Le dernier Tasmanien est mort en 1876. Nulle part la colonisation anglaise n'a été plus impitoyable. La Tasmanie se peuple

aujourd'hui non seulement par l'immigration des colons d'Europe, mais par celle des Australiens eux-mêmes. Ce mouvement s'accroît surtout depuis la découverte des mines d'or. Cependant la vie est chère en Tasmanie, les bonnes terres à distribuer rares, les charges du gouvernement écrasantes. L'impôt est de 63 francs par tête, et la dette publique monte déjà à 40 millions pour une population de 105 000 habitants.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La Nouvelle-Zélande, très mal nommée puisqu'elle est aussi accidentée et montueuse que la Zélande est plate et marécageuse, se trouve située à peu près aux antipodes de la métropole anglaise. Son climat n'est pas sans analogie avec celui de l'Angleterre et du continent européen; sa superficie égale presque celle du Royaume uni. Découverte par Tasman et reconnue par Cook, puis par Dumont d'Urville, elle fut seulement en 1839 l'objet d'une prise de possession et releva d'abord officiellement de la Nouvelle-Galles du Sud.

La Nouvelle-Zélande est formée de deux îles principales, dont on a remplacé les noms barbares par ceux de Île du Nord et Île du Sud; elles sont séparées l'une de l'autre par le détroit de Cook. Les côtes, surtout celles de l'ouest, sont battues par des vents fougueux qui en rendent les approches très difficiles; celles de l'est sont plus calmes: aussi les ports principaux se sont-ils établis dans ces parages. L'île du Nord est la plus découpée et rappelle par sa forme celle de la botte italienne renversée. L'île du Sud est terminée par de véritables fiords presque aussi tourmentés et aussi pittoresques que ceux de la Norvège. Toutes deux sont très montagneuses et ont été le théâtre de longues convulsions volcaniques. Ce ne sont que colonnades basaltiques, cratères éteints, d'autres fumants encore, geysers, lacs tièdes encore de l'activité intérieure du sol. Les deux géants de l'île du Nord sont le *Tongariro* et le *Ruapehu* (2 760 m.), entourés de la crainte superstitieuse des indigènes. A leur pied s'étale le plus grand et le plus beau des lacs de la Nouvelle-Zélande, le lac *Taupo*.

L'île du Sud est traversée par une véritable chaîne alpestre, portant à son sommet des créneaux blanchis par les neiges et

les glaces, et dont certains pics dépassent 3000 et même 4000 mètres. Le mont *Cook* porte sa cime presque aussi haut que le mont *Blanc*; le mont *Franklin* lui est à peine inférieur. De beaux lacs presque aussi grands que ceux de la Suisse ajoutent à la beauté de ces paysages, qu'anime le bruit des cascades et qu'embellissent des forêts de sapins et de fougères arborescentes. Les glaciers descendent très bas et donnent naissance à une multitude de rivières; leurs débordements et le limon qu'elles charrient ont répandu au pied des montagnes une couche épaisse d'alluvions où se pressent les colons agriculteurs d'Europe.

La faune de la Nouvelle-Zélande est très pauvre; on n'y rencontre même pas les opossums et les marsupiaux de l'Australie. Seuls de grands oiseaux, comme le diornis, dont les os fossiles révèlent la taille et la puissance, avaient choisi cet habitat. On a supposé que la Nouvelle-Zélande représentait le reste d'un continent disparu, ayant ses espèces distinctes et qui peut-être allait rejoindre l'île de Madagascar, si curieuse aussi par sa faune ornithologique.

On ignore quels furent les premiers habitants de la Nouvelle-Zélande. On a trouvé des ossements et des débris de construction qui portent à penser qu'une race nègre précéda les Maoris dans ce pays. Quant aux Maoris, ils ont conservé dans des chants sacrés la tradition du long voyage qui les amena dans leur seconde patrie. C'est de Raratonga, l'une des îles Manaïa, que ces Polynésiens, montés sur leurs doubles canots pouvant contenir 140 personnes, partirent pour leur long et dangereux exode, environ vers le quinzième siècle. Ces Maoris sont les plus beaux et les plus intelligents des sauvages océaniens; leur corps est orné de tatouages très délicats et très compliqués. Cannibales raffinés, les premiers Européens qui entrèrent en relations avec eux furent victimes de leur férocité. Vers 1839, l'Anglais Hobson conclut avec eux un traité, qui concédait des terres aux nouveaux colons. Ils accueillirent d'abord assez volontiers les Anglais, adoptèrent quelques-uns de leurs usages, écoutèrent la voix des missionnaires. Mais quand ils virent les immigrants accrus de jour en jour et leur pays envahi par leurs anciens hôtes, le désespoir les arma en masse, et pendant 23 ans ils soutinrent une guerre héroïque contre les Anglais et furent leurs vainqueurs en maintes rencontres. Aussi rusés que braves, capables de tactique savante, ces sauvages héroïques soutinrent avec 2 ou

3 000 hommes la lutte contre des armées de 25 000 hommes, pourvus d'armes supérieures. Pour effrayer les Anglais, ils sont revenus systématiquement à leurs anciennes coutumes et à l'anthropophagie. Encore aujourd'hui l'intérieur de l'île du Nord leur appartient, et au besoin ils sauraient défendre énergiquement ce dernier asile de leur indépendance.

Parmi ceux qui se sont soumis, beaucoup exercent des métiers dans les villes; leurs enfants fréquentent les écoles et, s'il faut en croire les rapports faits sur leur compte, l'emportent par la promptitude de leur intelligence sur les blancs eux-mêmes. Aussi frappés de la grandeur singulière de ce peuple et de sa supériorité incontestée, les Anglais ont donné aux Maoris les mêmes droits politiques qu'à leurs propres colons; présentement ils sont électeurs et éligibles, au même titre que les blancs. Malheureusement ils subissent le même sort que tous les sauvages en contact avec les civilisés; leur nombre décroît avec une inquiétante rapidité. Ils ne sont plus que 40 000 de 120 000 qu'ils étaient encore en 1840.

Bien supérieur est le nombre des blancs. Le dernier recensement de 1878 accusait une population européenne de 414 171 habitants, population de choix, composée surtout d'agriculteurs anglais et allemands. C'est l'île du Sud qui attire particulièrement les émigrants, à cause de la fertilité de son sol. S'il y a dans la Nouvelle-Zélande de grands propriétaires de moutons et de bêtes à cornes comme dans l'Australie, le petit propriétaire, le *free selector*, y trouve aussi sa place. Les nids de *cacatoes*, ainsi appelle-t-on les agglomérations agricoles, ne sont pas rares et tendent à se multiplier aux dépens de l'élément pastoral. Le travail des mines, surtout dans les provinces d'Otago et de Canterbury, attire aussi un grand nombre d'ouvriers. La Nouvelle-Zélande a produit près d'un milliard d'or, et l'extraction de la houille a dépassé, en 1877, 100 000 tonnes. De toutes parts s'ouvrent des routes et sont tracées des voies ferrées. La ligne de Dunedin à Christchurch vient d'être inaugurée. On voit que l'avenir de la Nouvelle-Zélande est plein de promesses, en partie déjà réalisées.

Dunedin (28 000 hab.), au fond d'une baie grandiose, est la métropole de l'île du Sud; elle a de belles rues bien percées, des établissements civils imposants, un musée, une cathédrale. Les deux avant-ports sont *Port-Chalmers* et *Greytown*. La seconde ville, *Christchurch*, compte 13 400 habitants. Les villes de l'île du Nord n'ont pas accompli des progrès si ra-

pides et sont depuis quelques années à peu près stationnaires : la capitale, *Auckland*, située près des rivages les plus tourmentés de l'île, compte près de 14 000 habitants; *Wellington*, sur le détroit de Cook, l'a dépassée avec ses 19 000 habitants.

Un gouverneur général, des gouverneurs particuliers pour chacune des 10 provinces de la Nouvelle-Zélande, tels sont les fonctionnaires principaux nommés par l'Angleterre. Le système parlementaire de la métropole, avec ses deux chambres, fonctionne depuis 1853.

Le détroit de *Foveaux* sépare la Nouvelle-Zélande de l'île *Stewart*, qui fait partie de son archipel. Au loin, comme perdues au milieu des mers australes, les îles *Chatham* servent de relâche aux baleiniers et aux navires qui de Panama se dirigent vers Dunedin et Auckland.

ILES DES PAPOUS.

On comprend d'ordinaire dans la Mélanésie un certain nombre d'îles et d'archipels situés au nord et au nord-est de l'Australie, et qu'on désignerait mieux sous le nom de Papouasie. Les Papous diffèrent des Malais, qui empiètent de toutes parts sur leur habitat géographique, et des noirs, dont la race disparaît devant les progrès des Européens en Australie et en Tasmanie. Ils sont de plus haute stature que les Malais, ont le teint brun foncé, la barbe bien fournie, le système pileux très développé, le nez fort, large à la base, mais affectant toujours une forme aquiline, la bouche large et les lèvres épaisses; ils soignent particulièrement leur chevelure, qui croît par touffes crépues énormes. Au moral, ils passent pour très vifs, passionnés, très démonstratifs. M. Russel Wallace, qui les a étudiés de près, estime leur intelligence supérieure à celle même des Malais; ils montrent un sentiment de l'art très remarquable dans leurs ornements et leurs armes. Race énergique et dure, très résistante, ils ne se sont pas laissé adoucir par le contact des Européens et ont été souvent accusés de cruauté. Le domaine géographique qu'ils habitent se restreint tous les jours par les empiètements des Malais, qui ont envahi Célèbes et les Moluques, et par ceux des Polyné-

siens, que les vents et les courants poussent sans cesse vers les archipels papous.

Nouvelle-Guinée. — La Nouvelle-Guinée ou Papouasie est la plus grande île du monde, si l'on considère l'Australie comme un continent; elle en est aussi la moins connue. Aperçue par les Portugais au commencement du seizième siècle, elle faisait partie, nominalement du moins, de l'empire colonial des Hollandais; ceux-ci, en 1871, ont cédé leurs droits à l'Angleterre. En réalité, c'est une terre vierge et neuve pour les essais de colonisation des Européens. Depuis quelques années plusieurs voyageurs, suivant Mikluho-Maclay, ont fait connaître une partie du littoral. On sait aujourd'hui que la Nouvelle-Guinée n'est qu'une île et non pas plusieurs, comme le soutenaient des géographes. Une grande chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles traverse l'île dans le sens de la latitude; les plus hauts sommets paraissent être le mont *Owen Stanley* et le mont *Yule*, qui l'un et l'autre dépassent 4 000 mètres. De grands fleuves aux rives plates, couvertes de palétuviers et d'une végétation marécageuse exubérante, débouchent dans la mer. Les principaux sont : l'*Amberno*, qui finit par un large delta dans la baie de Geelvink; le *Baxter-river*, qui est navigable pendant 96 kilomètres pour des navires jaugeant 500 tonnes; le *Fly*, que l'on a remonté pendant 560 kilomètres.

La flore de l'île est très riche et comprend principalement l'eucalyptus, l'arbre à pain, le sagouier, le muscadier, le manguiier, le palmier, etc. La faune consiste surtout en oiseaux merveilleux par l'éclat des couleurs; le plus beau de tous, l'oiseau de paradis, semble être indigène dans la Nouvelle-Guinée.

La plupart des races océaniques paraissent être représentées dans cette grande île. Les *Papous* sont en majorité dans l'intérieur; il est impossible, dit Mikluho-Maclay, de trouver une race plus rapprochée de ses origines et moins abâtardie. Leurs armes sont en os et en pierre; ils ont le feu, mais le conservent et ne savent pas le faire. Leurs mœurs sont relativement douces; à côté d'eux vivent de hideux anthropophages, les *Karons*, petits de taille, aux muscles charnus et à la tête énorme; réduits à se nourrir de feuilles d'arbre et d'écorce, ils rappellent les races dégradées de l'Australie et des Philippines; au fond de la baie de Redscas vivent au contraire de belles populations polynésiennes, douces et hospitalières, habitant des villages ombragés de cocotiers. Les femmes, qui

sont tatouées et portent la tête rasée, tandis que les hommes laissent croître leur chevelure, exercent l'autorité. Sur la côte occidentale dominant des Malais.

La plupart des tribus riveraines de la mer habitent des maisons singulières, bâties sur l'eau et juchées au sommet de longues perches; le plancher est à claire-voie, plein de périls pour l'Européen; le toit a la forme d'une barque renversée, et les abords de la case portent comme ornements des crânes, hideux trophées de guerres.

Les petites îles *Arou*, *Kèi* et *Timor-laut* appartiennent aux mêmes populations et présentent les mêmes caractères que la grande île voisine. On y pêche la nacre et les holothuries.

L'archipel de la *Louisiade* prolonge l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée. Découvertes par Bougainville en 1768, ces îles, entourées d'écueils, présentent l'aspect le plus riant et le plus fertile; les naturels paraissent appartenir à deux races : celle des Papous et celle des nègres.

L'archipel de la *Nouvelle-Bretagne* est séparé de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Dampier; les îles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, du Nouveau-Hanovre, sont les plus étendues. Elles doivent leur origine à des éruptions volcaniques qui ne sont pas encore apaisées. De grands bois couvrent les montagnes, d'où descendent de superbes rivières. Le figuier, le cocotier, le palmier arek, comptent parmi les principales productions. On évalue le nombre des naturels à 60 000 individus, de race papoue, intelligents et ingénieux. Plusieurs de leurs canots ont jusqu'à 30 mètres de longueur.

Les îles de l'*Amirauté*, qu'on réunit d'ordinaire au précédent archipel, sont peuplées par les plus beaux des Papous.

L'archipel *Salomon* fut découvert par l'Espagnol Mendaña. La plus grande de ces îles est *Isabella*; celle qui porte le piton le plus élevé, *Guadalcanar*. Les productions ressemblent à celles des Moluques; on y trouve le giroflier, le gingembre, une espèce particulière de citronniers. Les deux races, noire et papoue, que nous avons observées ailleurs, y vivent côte à côte. On admire le riche travail de leurs armes, et surtout les ornements d'un goût original qui parent leurs grandes barques de pêche et de combat.

L'archipel *Santa-Cruz* ou de la *Reine-Charlotte* mériterait plutôt d'être appelé archipel La Pérouse. C'est, en effet, sur les récifs qui entourent l'une de ces îles, celle de *Vanikoro*, que le navigateur français perdit ses deux vaisseaux et fut mas-

sacré par les indigènes en 1788; Dillon et Dumont d'Urville recueillirent les témoignages irrécusables de ce naufrage, et le dernier éleva sur le rivage un monument pour perpétuer le souvenir de cette catastrophe. Les habitants sont de petite taille, aux membres grêles et à l'apparence chétive. Il n'est pas sûr qu'ils aient encore renoncé à l'anthropophagie. La plus peuplée des îles Santa-Cruz est *Nitendi*.

L'archipel des *Nouvelles-Hébrides* reçut tour à tour le nom de Grandes Cyclades et celui del Espiritu Santo, qui lui fut donné par Quiros en 1606. Ces îles sont d'origine volcanique; un volcan en activité fait trembler de ses secousses l'île *Tanna*. Les habitants sont grands, énergiques et d'humeur guerrière; beaucoup d'entre eux sont transportés en Australie pour travailler les champs de cannes à sucre du Queensland. L'île de *Mallicolo* nourrit une population d'origine différente, d'une laideur repoussante.

Les îles *Viti* ou *Fidji* voient s'opérer la transition entre le monde mélanésien et le monde polynésien. Voisines de l'archipel Tonga, elles ont reçu de ces îles de nombreux émigrants qui ont amélioré la race. Les Vitiens très beaux, grands, robustes, excellents marins, passaient autrefois pour très redoutables; ils ont abdiqué leurs superstitions pour embrasser le protestantisme. On compte dans l'île 1 400 écoles et 900 églises. L'archipel appartient depuis 1874 à l'Angleterre, qui a entrepris de grandes plantations de coton et de cannes à sucre. Les forêts renferment des essences précieuses, entre autres le bois de sandal, si apprécié des Chinois. Les deux principales îles sont *Navisi Levou* et *Vanua Levou*; le port principal est *Mbau*, à l'embouchure de la rivière *Rewa*. Malheureusement, les Vitiens sont frappés de la même fatalité qui fait s'éteindre et peu à peu disparaître devant les Européens les races océaniques: on évaluait leur nombre, au commencement du siècle, à 170 000 individus; c'est à peine s'il en reste aujourd'hui 80 000. La seule épidémie de variole de 1874 a enlevé le quart de la population.

L'archipel de la *Nouvelle-Calédonie* appartient à la France depuis 1853; il se compose d'une grande île allongée et de plusieurs îlots. La grande île, qui couvre à peu près trois fois la superficie de la Corse, est traversée par une chaîne de montagnes dont le sommet principal est le mont *Humboldt* (1 608 mètres). Le plus grand des ruisseaux est le *Diahot*, dont la magnifique vallée renferme des mines d'or. Grâce à sa forme

mince et allongée, la Nouvelle-Calédonie, qui avoisine le tropique du Capricorne, n'a pas une température trop élevée; elle se maintient entre 15 et 20 degrés, rafraîchie par les brises marines. Malheureusement les ouragans et les cyclones sont fréquents dans ces parages; l'île est protégée contre leurs fureurs par une ceinture de récifs madréporiques dont les passes sont rares et dangereuses.

La végétation est splendide : le niaouli est l'espèce dominante dans les forêts; on y trouve encore le banian, avec ses arcs-boutants gigantesques, le bancoulier, dont la noix fournit une huile recherchée des naturels, le tamanou, apprécié pour l'ébénisterie. Le sandal y formait des forêts entières; elles sont fort compromises par la prodigalité des marchands qui exploitent cette essence. Le cocotier y donne son huile, qui est un article d'exportation des plus importants, le revenu de chaque arbre étant évalué en moyenne à 3 francs.

La faune n'est pas riche, mais les espèces européennes se sont propagées avec une extrême rapidité. Les bêtes à cornes et les chevaux y forment des troupeaux à demi sauvages. Quant au porc, qui s'est prodigieusement multiplié, il retourne dans les bois à l'état sauvage, et prend déjà les défenses qui le font ressembler au babiroussa.

Les montagnes renferment de grandes richesses minérales. Nous avons signalé les mines d'or de la vallée du Diahot. Le cuivre, le nickel, la houille, se trouvent aussi en abondance. Sur la côte on pêche l'holothurie, connue et recherchée des Chinois sous le nom de trévang. Le trévang se vend à Nouméa plus de 2 000 francs la tonne en moyenne.

Les naturels, apparentés aux Papous, se donnent et ont gardé le nom de *Kanaks*. Ils ont la peau d'un brun rougâtre, la chevelure extraordinairement abondante et épanouie en éventail autour de la tête, la taille haute, les membres robustes; les traits sont grossiers et la physionomie énergique. Les jambes sont grêles, terminées par des pieds énormes qui les aident à se mouvoir dans l'eau et à s'y maintenir plus longtemps que ne le peuvent les Européens. On connaît leur penchant pour l'anthropophagie; plusieurs tribus de l'intérieur n'ont pas encore renoncé à cette coutume. Leur nombre décroît rapidement : Cook en compta 45 000; c'est à peine s'il en reste 10 000 aujourd'hui. Ils travaillent aux mines et dans les plantations, servent de portefaix dans les villes, se montrent habiles jardiniers et pêcheurs incomparables. Ils ont conscience de

leur déchéance, rappellent fréquemment les hauts faits des ancêtres, et parfois ont de subits retours à leur férocité native et à leur haine contre les blancs.

La capitale est *Nouméa*, au pied du mont Kogi, située sur une plage sablonneuse et infertile qui manque d'eau potable; elle compte environ trois cents maisons et fait un commerce assez important avec Melbourne et Sydney. Bien supérieur comme richesse est le site de *Kanala*, sur la côte orientale.

Les établissements pénitenciers ont été relégués dans l'île *Nou* et la presqu'île *Ducos*.

L'île *des Pins*, située au sud de la grande île, a reçu ce nom de Cook à cause des forêts de sapins qui en couvrent la plus grande partie. Le climat est sec et extrêmement sain. Les montagnes sont couvertes de minerai de fer. La fertilité des côtes est très grande; ce sont les jardins maraichers de l'île des Pins qui fournissent de fruits et de légumes le marché de Nouméa.

Les îles *Loyalty*, qui dépendent aussi du gouverneur de Nouméa, signalées par Dumont d'Urville en 1827, sont au nombre de trois principales : *Lifou*, *Mare* et *Ouvéa*. La population, mélangée d'éléments polynésiens, est magnifique, surtout à l'île d'Ouvéa. Ces îles rocheuses, manquant d'eau potable, sont pourtant couvertes de splendides forêts, animées par le chant des oiseaux. Les forêts de la grande île sont, au contraire, silencieuses. La plupart des naturels ont été convertis au catholicisme et au protestantisme; malheureusement règne entre les deux sectes une hostilité farouche qui se traduit par des rixes sanglantes.

POLYNÉSIE.

Entre la Nouvelle-Guinée, les archipels qui lui sont cortège et le continent américain s'étendent les îles polynésiennes, « véritable voie lactée du Pacifique. » Tous les voyageurs s'accordent pour vanter la merveilleuse beauté de ces îles, la richesse de leur végétation, la perfection des formes et la douceur de la race qui les habite, pour déplorer aussi les terribles ravages que les maladies importées d'Europe font parmi ces Polynésiens. Ces îles doivent leur origine à deux causes principales : quelques-unes, comme les Sandwich, sont le résultat d'éruptions volcaniques ; le plus grand nombre est d'origine madréporique. Dumont d'Urville pensait que les îles polynésiennes étaient le reste d'un continent englouti ; quelques traditions taïtiennes, mentionnant un déluge sans pluie, viennent à l'appui de cette théorie. D'autre part, le grand naturaliste Darwin a mis en lumière mieux que personne le prodigieux et incessant travail des zoophytes, dont on trouve partout la trace dans l'Océanie. La plupart des îles sont entourées d'une ceinture de récifs madréporiques, dont l'accroissement est de 30 à 35 centimètres par an, et qui laissent à peine passage aux canots des indigènes et aux navires européens. Il arrive souvent que l'île intérieure a disparu ; il ne reste alors que l'anneau circulaire, parfaitement régulier, plus épais et plus solide, où la vague déferle avec plus de violence. On appelle *attolls* ces archipels. Le flot brise quelques excroissances madréporiques, en amoncelle et en tasse les débris ; il suffit alors qu'un oiseau de mer apporte quelque graine d'une île voisine, pour qu'un cocotier, un arbre à pain sorte de ces débris ; de proche en proche l'attoll se couvre d'une verte couronne de feuillage. Des familles de pêcheurs poussées par les vents s'y fixent et deviennent la souche d'une postérité nombreuse. Une île nouvelle enrichit nos cartes.

De la Nouvelle-Zélande aux îles Sandwich, les îles polyné-

siennes sont habitées par une race de même origine. On connaît à peu près aujourd'hui l'histoire des migrations de ces peuples. Montés sur leurs doubles pirogues, qui pouvaient contenir 150 guerriers, ils savaient se guider d'après les étoiles et hasardaient des traversées de 2 et 300 kilomètres. C'est ainsi que de proche en proche ils ont peuplé toutes les îles du Pacifique oriental. Ils avaient même des notions assez exactes de l'ensemble de leur domaine, ainsi que le témoigne la carte de Tupaïa, contemporaine de nos premières cartes européennes. On sait aujourd'hui que le groupe des îles Samoa a été le principal centre d'expansion de la race polynésienne, que de là elle peupla Taïti, l'île Manaïa, les Marquises, les Sandwich, les Gambier. Les Maoris de la Nouvelle-Zélande, après une station à Raratonga, partirent de cette île pour gagner l'archipel zélandais, où ils se fixèrent vers 1449.

Nous énumérerons les principaux des archipels polynésiens :

Taïti, vantée par tous les explorateurs sous le nom de perle de l'Océanie ou Nouvelle-Cythère, fut découverte par le capitaine Byron en 1765. Formée de deux presque îles que réunit un isthme étroit, elle est protégée contre les ouragans et les tempêtes par sa ceinture de récifs. Elle a une longueur de 12 à 13 lieues sur 7 de largeur. Cette île admirable, qu'on a comparée à une véritable corbeille de feuillage et de fleurs, étale la végétation la plus variée et la plus luxuriante. Le cocotier, l'arbre à pain, le bananier, le bambou, suffisent à tous les besoins des naturels ; l'oranger et le goyavier y forment des forêts. Au centre s'élève une haute montagne de 2 450 mètres, le *Diadème*, qui est d'origine volcanique ; au-dessous s'étale un lac très profond qu'entretiennent à une température élevée des sources thermales. Du reste l'accès de l'intérieur est assez difficile, tant à cause des falaises abruptes et coupées verticalement que forment les montagnes, qu'à cause des bois impénétrables qui en couvrent les pentes. En somme, le littoral et quelques vallées sont seuls habités. La capitale est *Papeete*, qui a une belle rade et compte 3 600 habitants ; elle renferme le palais du roi, celui du gouverneur, l'arsenal, etc.

Les indigènes, hommes et femmes, passent pour les plus beaux, les plus élégants, les plus doux des Océaniens. Leur taille est d'ordinaire très élevée ; il n'est pas rare de voir des Taïtiens de six pieds. On leur reproche leurs mœurs efféminées et dissolues, leur passion pour les spiritueux, leur répugnance pour le travail. Cette répugnance n'a rien d'extraor-

dinaire dans un pays où la terre suffit d'elle-même à tous les besoins. Quant à leur penchant pour la débauche, il a été singulièrement exagéré; les liens de famille paraissent aussi forts à Taïti que partout ailleurs. Ces peuples sont, du reste, remarquablement doués; ils ont le don naturel de la poésie et de l'éloquence. Les Chinois ont fait leur apparition dans l'île vers 1836; la plupart des établissements agricoles les emploient comme ouvriers.

Taïti, placée sous le protectorat de la France depuis 1842, est, depuis le traité conclu par Pomaré V avec notre gouvernement, devenue simplement une de nos colonies (1880). Les habitants, convertis au christianisme, jouissent d'institutions parlementaires.

Il n'est pas douteux que Taïti ne prenne une grande importance quand l'isthme de Panama sera percé. Elle se trouvera, en effet, le point de relâche obligé des vaisseaux qui de l'Amérique se dirigeront vers l'Australie et vers les ports de l'Asie.

La population, très diminuée, n'est que de 9 000 habitants. De Taïti dépendent un grand nombre d'îles moins importantes, qui portent la population de l'archipel à 25 000 habitants.

Sous notre protectorat sont encore :

L'archipel des îles Basses, qui sont d'origine madréporique, sablonneuses, très peu habitées; les îles *Toubouaï*; les îles *Gambier*.

Au sud-est des Gambier on remarque l'îlot de *Pitcairn*, qui fut peuplé par quelques marins révoltés de l'équipage de l'Anglais Bligh et par quelques Taïtiennes.

Plus loin encore, et perdue au milieu d'espaces océaniques déserts, se dresse l'île de *Pâques*, aride et volcanique, où pas un arbre ne pousse. On pense que cette île a été ravagée et dépeuplée par les éruptions de son volcan, qui ouvre un cratère de 4 660 mètres de circonférence. On a beaucoup parlé des statues ou idoles trouvées dans l'île de Pâques; quelques voyageurs ont pensé qu'elles rappelaient par leur physionomie générale le type péruvien.

A l'ouest de Taïti nous trouvons le bel archipel de *Samoa*, formé de 7 îles, dont la principale est *Savaï*. Elles renferment 35 000 habitants environ, doux, paisibles, intelligents, très industrieux, excellents marins. Ces îles disparaissent pour ainsi dire sous l'épaisse et gracieuse végétation qui les couvre. Leur situation au centre du Pacifique en fait les rivales de Taïti. Les Allemands les ont prises récemment sous leur protectorat.

L'archipel *Tonga*, entre les îles Samoa et Viti, compte 100 îles, dont les approches sont hérissées d'une barrière de coraux. *Tongatabou* est la principale, *Vavao* la plus étendue. Toutes ces îles ressemblent à de magnifiques jardins, où abondent les cocotiers, les bananiers, les arbres à pain, les mûriers à papier, les patates, etc. Les indigènes, au nombre de 30 000, convertis au catholicisme et au protestantisme, sont de très haute taille, presque blancs de visage, intelligents; beaucoup ont adopté nos modes européennes. Ils ressemblent d'une manière frappante aux Maoris, dont ils parlent à peu près la langue. On les dit supérieurs même aux Taïtiens.

L'archipel d'*Harvey* ou de *Cook* rivalise pour la beauté et la richesse avec les archipels voisins. Les deux principales îles de ce groupe sont *Manai'a* et *Rarotonga*, d'où partirent les émigrés qui peuplèrent la Nouvelle-Zélande.

Les *Marquises* ou *Noukahiva*, au nord-est de Taïti, appartiennent comme cette île à la France et lui ont servi quelque temps de lieu de déportation. Elles s'annoncent par de hautes falaises sombres qui cachent les charmantes vallées de l'intérieur; celles-ci sont isolées les unes des autres par les crêtes des montagnes qui les encerrent. Les habitants, qui sont grands et bien faits, diffèrent des Taïtiens par l'air habituel de gravité et de tristesse qui ne quitte pas leur visage. Les bœufs et les moutons prospèrent dans ces îles depuis que les Français en ont importé la race.

L'archipel des *Sandwich*, situé en face du Mexique et de la Californie, est la plus importante des stations navales entre l'Amérique et l'Asie; tous les vaisseaux qui de San-Francisco vont aux ports de la Chine et du Japon y font relâche. La plus grande de ces îles, *Hawaï*, a 35 lieues de long sur 30 de large; Cook y fut tué par les indigènes en 1779. Toutes ces îles sont d'origine volcanique. Deux de ces volcans, le *Mauna-Kéa* (4 000 mètres) et le *Mauna-Loa*, comptent parmi les plus violents et les plus dangereux du globe. On n'évalue pas à moins de 5 milliards de mètres cubes la masse de lave et de matières en fusion vomie par le *Mauna-Kéa*. Aussi avant l'introduction du christianisme, la divinité principale des habitants des *Sandwich* était la déesse *Pelé*, qui préside aux révolutions terrestres. Rien de plus rapide que la transformation des indigènes sous l'influence des Européens. Comme les autres Polynésiens, ils sont grands et beaux; les femmes se distinguent par une rare perfection de formes. Aujourd'hui presque tous

les enfants fréquentent les écoles et savent lire et écrire. Les plantations de cocotiers, de cannes à sucre, d'arbres à pain, sont dirigées avec intelligence et succès. Les indigènes ont adopté nos modes, et nos institutions parlementaires depuis 1840. La capitale est *Honolulu*, dans l'île *Wahou* : c'est une belle ville, pourvue d'un port excellent, avec hôtels, palais, restaurants, comme dans nos cités les mieux pourvues ; les rues sont d'une remarquable propreté, à l'exception du quartier chinois, qui là comme ailleurs est infect. On dit que les **Mormons**, menacés dans leurs derniers établissements de l'Utah par la civilisation américaine, songent à faire des îles Sandwich le centre de leur prédication.

La population des Sandwich, qui était de 160 000 habitants au commencement du siècle, est tombée à 50 000 aujourd'hui.



MICRONÉSIE.

Aucune différence essentielle ne distingue la Micronésie de la Polynésie. Les îles, de même formation, d'origine madréporique ou volcanique, sont en général plus petites, vraie poussière d'îlots semée sur l'Océan. Les indigènes sont de moindre stature, plus bruns; la race polynésienne semble avoir été influencée par le mélange des Malais ou des Japonais.

Les îles *Magellan* et *Anson*, à peine peuplées, dépendent politiquement du Japon, qu'elles avoisinent.

L'archipel des *Mariannes* ou des *Larons* se compose de 47 îles, remarquables par la beauté de la végétation et l'absence de tout animal féroce et nuisible. Le riz, le maïs, l'arrow-root, le tabac, sont les principales cultures. L'élément indigène est en voie de disparaître, remplacé par les Espagnols et par une race méliste. Les principales des Mariannes sont : *Gouahan*, qui renferme la capitale, *Agagna*; *Rotta*, la plus peuplée après la précédente, *Timian*, qui montre des débris de temples et d'idoles détruits. Les Mariannes relèvent du gouverneur des Philippines.

Aux Espagnols appartiennent aussi, nominalement du moins, le groupe des 500 îles ou îlots des *Carolines*. Quelques-unes ne sont que des écueils et ne sont pas peuplées. Dans toutes abonde la verdure la plus éclatante (fougères, cocotiers, bananiers, arbres à pain, etc.). Les indigènes et les métis sont au nombre de 48 000, remarquables par la finesse et la distinction de leurs traits; ils ne diffèrent guère des Européens que par la couleur de leur peau, qui tire sur le brun olive. La pêche est leur principale occupation.

Les archipels *Gilbert* ou *Kingsmill*, *Ellice*, *Marshall*, forment la transition entre la Polynésie et la Micronésie. La taille des indigènes est plus haute et la langue rappelle celle de Tonga et de Taïti.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

NOTIONS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. 1

EUROPE

Considérations générales. 28

Europe septentrionale.

ANGLETERRE OU ROYAUME-UNI DE GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE. 33

Généralités. — Côtes de la Grande-Bretagne. — Côtes de l'Écosse. — Orographie de la Grande-Bretagne. — Hydrographie de la Grande-Bretagne. — Canaux de la Grande-Bretagne. — Race anglaise. — Richesse de l'Angleterre — Géographie politique.

Côtes de l'Irlande. — Orographie de l'Irlande. — Hydrographie de l'Irlande. — Canaux de l'Irlande.

Gouvernement de l'Angleterre. — Armée anglaise. — Marine. — Chemins de fer.

Iles anglo-normandes.

ETATS SCANDINAVES : DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE. 63

DANEMARK. — Description générale. — Jutland. — Géographie politique. — Gouvernement. — Armée. — Marine. — Défenses du Danemark.

Iles Færoë et Islande.

SUÈDE ET NORVÈGE. — Description générale. — Côtes de la Norvège. — Côtes de la Suède. — Orographie. — Hydrographie.

Géographie politique. — Population. — Gouvernement. — Armée. — Chemins de fer.

RUSSIE. 79

Description générale. — Côtes et frontières. — Orographie. — Hydrographie. — Régions de la Russie. — Population. et races.

Géographie politique. — Gouvernement. — Armée. — Marine. — Voies de communication. — Canaux. — Chemins de fer.

Europe centrale.

FRANCE.

103

Côtes de France : Côtes de la Manche. — Côtes de l'Océan. — Côtes de la Méditerranée.

Orographie : Pyrénées. — Alpes. — Jura. — Défenses du Jura. — Le plateau central.

Frontières : Frontières du Nord et de l'Est. — Défenses de l'Est.

Hydrographie : Bassin de l'Adour. — Bassin de la Garonne. — Bassin du Rhône. — Bassin de la Loire. — Bassin de la Charente. — Bassins de la Bretagne. — Bassins normands. — Bassin de la Seine. — Bassins côtiers (Somme et Escaut). — Bassins de la Meuse et de la Moselle.

Gouvernement. — Divisions administratives. — Armée. — Marine. — Canaux. — Chemins de fer.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

216

BELGIQUE. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Races.

Divisions politiques. — Commerce et industrie. — Gouvernement. — Armée. — Chemins de fer.

HOLLANDE ou PAYS-BAS. — Description des côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Race.

Géographie politique. — Gouvernement. — Armée. — Chemins de fer. — Défenses de la Hollande.

SUISSE.

241

Orographie de la Suisse. — Jura. — Hydrographie : Bassins du Rhône, du Tessin, de l'Inn. — Bassin du Rhin. — Affluents du Rhin. — Races.

Géographie politique. — Chemins de fer.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

258

ALLEMAGNE DU NORD. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie : Bassin du Rhin. — Bassin de l'Éms. — Bassin du Weser. — Bassin de l'Elbe. — Bassin de l'Oder. — Vistule, Prégel, Nièmen.

Géographie politique de l'Allemagne du Nord. — Population de l'Allemagne. — Religion. — Gouvernement. — Armée. — Marine. — Chemins de fer. — Défenses de l'Allemagne.

ALLEMAGNE DU SUD. — Considérations générales.

Orographie. — Hydrographie : Premier bassin du Danube.

Géographie politique du premier bassin du Danube.

AUTRICHE-HONGRIE.

310

Bassin du Danube (suite) : Deuxième bassin du Danube. —

Troisième bassin du Danube. — Côtes de l'Adriatique. —

Bassin supérieur de l'Elbe. — Bassin supérieur de l'Adige.

— Ethnographie de l'Autriche.

Géographie politique de l'Autriche. — Gouvernement. —

Armée. — Chemins de fer. — Défenses de l'Autriche.

Europe méridionale.

PÉNINSULE IBÉRIQUE.

336

Côtes. — Orographie. — Hydrographie.

ESPAGNE. — Géographie politique. — Gouvernement. —

Armée. — Marine.

PORTUGAL. — Géographie politique. — Gouvernement. —

Armée. — Marine.

Chemins de fer de la Péninsule ibérique.

ITALIE.

360

Côtes.

Italie continentale. — Bassin du Pô. — Géographie politique. — Défenses du côté de la France. — Défenses du

côté de l'Autriche. — La ligne du Pô. — La ligne de

l'Apennin.

Italie péninsulaire. — Orographie. — Hydrographie. — Géographie politique.

Italie insulaire. — Sardaigne.

Population. — Gouvernement. — Chemins de fer.

PÉNINSULE DES BALKANS.

393

Côtes. — Orographie. — Hydrographie.

Géographie politique. — TURQUIE. — Les pays indépendants. — BULGARIE. — ROUMANIE. — SERBIE. — MONTE-

NEGRO. — GRECE.

Chemins de fer de la Péninsule des Balkans.

ASIE.

Considérations générales.	419
ASIE RUSSE.	424
SIBÉRIE. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Régions. — Divisions politiques.	
TURKESTAN RUSSE. — Généralités. — Orographie. — Hydrographie. — Races et populations. — Productions. — Conquêtes des Russes. — Divisions politiques.	
TRANSCAUCASIE. — Hydrographie. — Populations. — Divisions politiques.	
ASIE TURQUE.	446
ASIE MINEURE. — Généralités. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Populations. — Îles.	
BASSIN DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE.	
RÉGION DU LIBAN OU SYRIE. — Hydrographie. — Populations de la Syrie.	
ARABIE. — Mers et côtes. — Structure physique. — Population.	
Géographie politique.	
IRAN.	471
PERSE. — Structure physique. — Régions de la Perse. — Population.	
AFGHANISTAN. — Structure physique. — Population.	
BÉLOUCHISTAN.	
INDE.	483
Géographie de l'Inde. — Inde continentale. Côtes. — Orographie. — Hydrographie.	
Partie péninsulaire de l'Inde. — Côtes. — Montagnes et fleuves du Dekan.	
Races de l'Inde. — Religions. — Productions de l'Inde.	
Administration et gouvernement. — Armée. — Chemins de fer. — Lignes télégraphiques.	
CHINE.	505
Généralités. — Géographie physique. Côtes. — Orographie. — Hydrographie.	
Géographie politique. — Les Chinois. — États tributaires et dépendants.	

JAPON.

524

Aspect général. — Géographie physique. — Richesses naturelles du Japon. — Races du Japon.

Géographie politique. — Progrès du Japon. — Révolutions du Japon.

INDO-CHINE.

532

Généralités.

EMPIRE BIRMAN. — Population.

POSSESSIONS ANGLAISES. — Péninsule de Malacca; les détroits.

SIAM.

COCHINCHINE ET CAMBODGE.

EMPIRE D'ANNAM.

AFRIQUE.

Considérations générales.

546

ÉTATS BARBARESQUES.

549

BERBÉRIE.

MAROC. — Population.

ALGÉRIE. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Régions. — Populations. — Géographie politique. — Gouvernement. — Chemins de fer.

RÉGENCE DE TUNIS. — Côtes. — Montagnes. — Fleuves. — Population.

TRIPOLI.

SAHARA

578

ÉGYPTE.

583

EGYPTE PROPRE. — Villes principales. — Isthme de Suez. — Les déserts égyptiens. — Populations de l'Égypte. — Gouvernement. — Chemins de fer.

HAUT-NIL. — Pays égyptiens du Haut-Nil. — Égypte équatoriale. — Territoires de la mer Rouge.

ABYSSINIE.

601

SÉNÉGAL.

604

CÔTE DE GUINÉE.

609

BASSIN DU NIGER.

612

SOUDAN.

616

AFRIQUE AUSTRALE.

619

CÔTE OCCIDENTALE. — Gabon.

COLONIES PORTUGAISES. — Bassin du Zaïre ou Livingstone.

COLONIES ANGLAISES. — Géographie générale du pays. —
Ethnologie. — Géographie politique.

NATAL. — TRANSVAAL. — ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

CÔTE ORIENTALE. — Bassin du Zambèze. — Côte de Zan-
zibar. — Côtes des Somalis.

ILES DE L'AFRIQUE.

643

AMÉRIQUE.

Considérations générales.

651

AMÉRIQUE DU NORD.

654

AMÉRIQUE BORÉALE.

654

Groënland. — Terres polaires.

NOUVELLE-BRETAGNE.

661

Généralités. — Géographie physique. — Orographie. — Hy-
drographie. — Races et populations. — Richesses du Ca-
nada.

Embouchure du Saint-Laurent.

Divisions politiques. — Chemins de fer.

ÉTATS-UNIS.

675

Généralités. — Géographie physique. — Côtes. — Orogra-
phie. — Hydrographie: Versant de l'Atlantique. — Bassin
du Mississipi. — Bassin secondaire du golfe. — Bassin
des Grands lacs. — Versant du Pacifique.Races et populations des États-Unis. — Gouvernement. —
Armée. — Marine. — Commerce. — Industrie. — Chemins
de fer.

MEXIQUE.

706

Généralités. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. —
Populations.

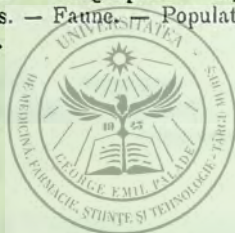
Villes principales. — Gouvernement.

	855
AMÉRIQUE CENTRALE.	715
Généralités. — Guatémala. — San-Salvador. — Honduras. — Nicaragua. — Costa-Rica.	
ANTILLES.	721
AMÉRIQUE DU SUD.	732
Considérations générales.	
ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE OU NOUVELLE-GRE- NADE.	736
VÉNÉZUÉLA.	741
ÉQUATEUR.	745
LES GUYANES.	748
BRÉSIL.	752
Généralités. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. Divisions politiques. — Races et populations. — Ressources du Brésil. — Gouvernement.	
PÉROU.	768
Orographie. — Littoral. — La Sierra. — Montana Réal. — Population.	
HAUT-PÉROU OU BOLIVIE.	777
CHILI.	781
LES RÉPUBLIQUE DE LA PLATA.	788
URUGUAY ou Bande orientale.	792
PARAGUAY.	794
RÉPUBLIQUE ARGENTINE.	795
La Pampa. — Mésopotamie Argentine. — Races et popula- lations. Géographie politique.	
PATAGONIE.	802
TERRES ANTARCTIQUES.	804



OCÉANIE.

Considérations générales.	806
MALAISIE.	809
COLONIES HOLLANDAISES : Sumatra. — Java. — Petites îles de la Sonde. — Bornéo. — Célèbes. — Les Moluques. — Les Philippines.	
MÉLANÉSIE.	819
AUSTRALIE.	819
Généralités. — Côtes. — Orographie. — Hydrographie. — Zones australiennes. — Faune. — Populations.	
Géographie politique.	
TASMANIE.	833
NOUVELLE-ZÉLANDE.	834
ILES DES PAPOUS.	837
POLYNÉSIE.	843
MICRONÉSIE.	848



FIN.

Cours classique d'Histoire Ancienne, Moderne et Contemporaine, répondant aux nouveaux programmes officiels de 1880, accompagné de tableaux généalogiques et synoptiques, à l'usage des élèves des lycées, des collèges et des institutions, par *M. E. Dottain, H. Chevallier, L. Todière et E. Maréchal*, professeurs d'histoire des lycées; 7 vol. in-12. — Chaque volume se vend séparément.

Histoire contemporaine, depuis 1789 jusqu'à nos jours, rédigée conformément au programme officiel de la Classe de Philosophie, par *M. E. Maréchal*, professeur d'histoire: 9^e édition; 4 fort vol. in-12, cart. 6 f.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, depuis 1610 jusqu'en 1789, conformément au programme officiel de la Classe de Rhétorique, par *M. L. Todière*, professeur d'histoire du lycée de Dijon: 10^e édition; 4 vol. in-12, cart. 4 f.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, depuis 1270 jusqu'en 1610, conformément au programme officiel de la Classe de Seconde, par *M. H. Chevallier et L. Todière*, professeurs agrégés d'histoire des lycées: 7^e édition, revue et augmentée; 1 fort vol. in-12, cart. 5 f.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, depuis 305 jusqu'en 1270, conformément au programme officiel de la Classe de Troisième, par *M. H. Chevallier*, professeur agrégé d'histoire, 5^e édition, revue et augmentée; 1 fort vol. in-12, cart. 5 f.

Histoire Romaine, conformément au programme officiel de la Classe de Quatrième, par *M. E. Maréchal*, professeur d'histoire; 1 vol. in-12, avec gravures, cartes, plans de villes, types militaires, etc., cart. 5 f.

Histoire de la Grèce, conformément au programme officiel de la Classe de Cinquième, par *M. E. Dottain*, professeur d'histoire du lycée de Versailles: 2^e édition; 1 vol. in-12, cart. 2 f. 50 c.

Histoire Ancienne, Histoire de l'Orient, conformément au programme officiel de la Classe de Sixième, par *M. E. Dottain*, professeur d'histoire du lycée de Versailles: 2^e édition, modifiée et augmentée de *Notions sur l'Histoire de l'Inde*; 1 vol. in-12, cart. 1 f. 75 c.

Choix de textes pour servir à l'étude des Institutions de la France, à l'usage des élèves de la Classe de Rhétorique, par *M. F. Corréard*, professeur agrégé d'histoire au lycée de Clermont-Ferrand: 1 vol. in-12, cart. 4 f.

Atlas complet de Géographie Contemporaine, Ancienne, du Moyen Age et Moderne, composé de 40 planches gravées sur acier et contenant 67 cartes coloriées à teintes plates avec lisérés, et accompagné de tableaux explicatifs sur l'administration politique et judiciaire de la France avant 1789, par *M. H. Chevallier*, professeur agrégé d'histoire et de géographie; 1 vol. in-folio, relié toile, 15 f. Chaque Planche ou Tableau se vend séparément, 50 c.

La Carte d'Allemagne, d'un format double, se vend aussi séparément, 1 f.

Cours d'Histoire de France, depuis les origines jusqu'à nos jours, ouvrage divisé en huit périodes et contenant une suite de récits sur l'histoire de France, par *M. A. Choublier*, professeur d'histoire au lycée Condorcet: 6^e édition; 1 fort vol. in-12, cart. 4 f.